LA

# REVUE DE PARIS

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

**Novembre-Décembre 1912**

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

**1912**

# LETTRES

DE

# MARIE-ANTOINETTE

ET DE

# BARNAVE

Parmi les précieux manuscrits conservés au château de Löfstad, en Ostrogothie, dans le casier qui contient les lettres de Fersen à sa sœur la comtesse Piper, que j'ai publiées ici même [1], se trouve un autre paquet de lettres portant la mention : *Correspondance politique de la Reine*. Il contient quarante-quatre lettres de Marie-Antoinette, non signées, mais dont l'écriture est facile à reconnaître, et l'authenticité certaine, et autant de lettres, également sans signature, d'une écriture d'homme, nette, claire et bien française, et d'un style élégant et correct. Écriture et style font contraste avec l'écriture négligée et hâtive des lettres de la Reine. Celles-ci sont les réponses à celles-là ; et chacune d'elles porte un numéro écrit de la main de la Reine, et qui renvoie à celui de la lettre à laquelle elle répond [2].

1. Voir la *Revue* du 15 juin 1912.

2. Je dois à la bienveillance de l'aimable propriétaire actuelle du château de Löfstad, la comtesse Émilie Piper, l'autorisation de publier ces lettres. Je saisis avec empressement l'occasion de lui exprimer ici toute ma reconnaissance, et, j'ose dire aussi la reconnaissance de tous ceux qui liront cette correspondance.



253196

A qui écrivait ainsi Marie-Antoinette si souvent pendant six mois de l'année 1791? Nous le savons par elle-même, qui écrivit cette note en tête de la collection : « Copie exacte de tout ce que j'ai écrit à 2 : 1 par l'entremise de 1 : 0, et ses réponses ». Suit cette note également de la main de la Reine : « Ayant bien réfléchi, depuis mon retour, sur la force, les moyens et l'esprit de celui avec lequel j'avais beaucoup causé, j'ai senti qu'il n'y avait qu'à gagner à établir une sorte de correspondance avec lui, en me réservant, cependant, comme première condition, que je dirai toujours franchement ma manière de penser, que je louerai ce que je trouverai bien et blâmerai de même ce que je trouverai mal. Cette condition posée, notre correspondance commence ci-après. Je noterai [numéroterai] chaque papier; on me rapporte toujours les miens, et l'agent employé écrit les réponses sous la dictée. Ainsi, il ne peut y avoir d'inconvénient d'écriture trouvée et reconnue. ».

C'était au lendemain du retour de Varennes. La famille royale était rentrée à Paris, accompagnée par les membres de l'Assemblée, Barnave, Pétion et Latour-Maubourg, qui se relayaient dans la voiture pour surveiller les prisonniers. La Reine avait causé avec eux, avec Barnave surtout, durant les longues heures de ce triste voyage. Avec Barnave, la conversation avait pris un caractère intime et presque familier. De là naquit, d'un côté une profonde admiration sous laquelle se cachait peut-être un sentiment plus tendre; de l'autre, une sincère sympathie. Le gardien promit à la prisonnière son appui et son entier dévouement. La Reine assura le jeune député de sa confiance et promit d'avoir recours à lui le cas échéant.

A Paris, le 25 juin, Marie-Antoinette trouva la ville consternée, les Tuileries mornes et désertes, l'Assemblée agitée et furieuse. L'opinion publique accusait le Roi et la Reine d'avoir voulu ameuter les puissances étrangères contre la France. Le Roi était traité en prisonnier; les Jacobins réclamaient sa déchéance et sa mise en jugement. La Reine, étroitement surveillée, était abandonnée par tous ses amis. Elle se résolut alors à recourir aux bons offices de son compagnon de voyage. La grande influence que, malgré sa jeunesse,

Barnave s'était acquise à l'Assemblée, l'ascendant que lui donnaient son éloquence et son enthousiasme républicain le rendaient, plus que tout autre, capable de réagir contre l'opinion et de faire rendre au Roi le pouvoir que lui reconnaissait la Constitution. Marie-Antoinette avait compris ce que lui avait dit Barnave, que cette Constitution réalisait le vœu de la Nation, qu'il n'était pas permis au Roi de penser au rétablissement de son ancienne autorité, qu'il fallait se résigner à l'inévitable.

Ce n'était pas la première fois qu'elle essayait de transiger avec la Révolution. Sur l'avis de Fersen et par son entremise, elle avait eu des entrevues avec Mirabeau, avec La Fayette, avec d'autres « enragés » que lui amenait Fersen et qui avaient semblé vouloir se prêter à une entente. Fersen écrivait alors à son père : « Dans ce moment, une partie des enragés, avec M. de La Fayette à leur tête, veut se laisser gagner pour le roi. Il ne faut pas manquer l'occasion si cela peut faire espérer quelque changement en mieux », et plus tard : « Mirabeau est payé par la Cour et travaille pour elle[1] ». Mais Mirabeau était mort, La Fayette était accusé de complicité ou d'impéritie dans l'affaire de la fuite de Varennes et tenu en suspicion par les clubs. Fersen lui-même, le fidèle chevalier sans peur et sans reproche, au dévouement à toute épreuve, n'était plus en France. Après avoir organisé la fuite des souverains, il était allé préparer leur réception à la frontière, où une démonstration enthousiaste devait saluer leur arrivée. Comme tous ceux qui avaient aidé à la fuite, l'Assemblée l'avait décrété d'accusation.

Marie-Antoinette chercha et trouva un intermédiaire, celui qu'elle désigne par le chiffre 1 : 0, sans rien dire de son nom ni de ses qualités. Elle le charge d'un message pour Barnave dans la lettre numéro 1, non datée, mais qui paraît être des premiers jours de juillet 1791.

« Je désire, par l'attachement que je vous connais pour ma personne et pour le bien public, que vous cherchiez à voir 2 : 1[2] de ma part et que vous lui disiez que, frappée du caractère et de la franchise que je lui ai reconnus dans les deux jours

1. Correspondance de Fersen. Klinckowström, *Le Comte de Fersen et la Cour de France.*

2. Barnave.

que nous avons passés ensemble, je désire fort pouvoir savoir par lui ce que nous avons à faire dans la position actuelle. Vous lui montrerez l'extrême difficulté qu'il y a pour moi de communiquer avec qui que ce soit et les risques que vous courrez vous-même en vous chargeant de ma commission et que cela ne pourrait se renouveler. Je le prie donc, s'il veut me faire passer des avis, de choisir lui-même les moyens pour me les faire parvenir, soit par écrit, soit verbalement. Vous insisterez — et j'ai des raisons très fortes pour cela — pour qu'il ne dise pas au grand comité [1], dont la réunion se fait dans ce moment-ci, la commission dont vous êtes chargé. Son esprit lui en fera sentir les conséquences. J'aurais plutôt cherché à lui faire parler, si M. de la F. [2] ne m'avait dit de sa part positivement qu'il me priait de ne pas parler de lui, ni d'avoir l'air de m'en occuper. Il peut autant compter sur ma discrétion que sur mon caractère, qui, pour le bien général, saura toujours se plier à ce qui sera nécessaire. On ne peut pas rester comme l'on est; il est certain qu'il faut faire quelque chose. Mais quoi? Je l'ignore. C'est à lui que je m'adresse pour le savoir. Il doit avoir vu, par nos discussions mêmes, combien j'étais de bonne foi. Je le serai toujours. C'est le seul bien qui nous reste et que jamais on ne pourra m'ôter. Je lui crois le désir du bien; nous l'avons aussi, et, quoiqu'on en dise, nous l'avons toujours eu. Qu'il nous mette donc à même de l'exécuter tous ensemble, qu'il trouve un moyen de me communiquer ses idées; j'y répondrai avec franchise, sur tout ce que je pourrai faire. Rien ne me coûtera quand j'y verrai réellement le bien général. Et surtout, ni vexation, ni poursuite particulière; ce que j'ai toujours eu en horreur, comme je le lui ai dit. Il y a des choses sur lesquelles, par notre position, nous n'avons ni n'aurons plus aucune influence. Je le dirai franchement. Je compte entièrement sur le zèle, la force et l'esprit de M. 2 : 1, non pas pour nous — nos personnes s'entend, — mais pour l'État et la chose publique, qui sont tellement identifiées avec la personne du Roi et de son fils, qu'ils ne peuvent faire qu'un. C'est donc à l'homme qui aime le plus le peuple

1. Le comité des Constitutionnels dont il est question plus loin.
2. La Fayette.

et sa patrie, et à qui je crois le plus de moyens, que je m'adresse pour sauver l'un et l'autre, car, encore une fois, ils ne peuvent être séparés. »

A cette lettre est jointe une note de la main de la Reine. Remarquons à ce propos que Marie-Antoinette comptait communiquer plus tard cette correspondance à Fersen, à qui elle écrivait : « Vous jugerez vous-même : je conserve tout cela pour vous. » Il est donc probable que ces annotations en marge des lettres sont faites pour mettre Fersen au courant des circonstances. Voici cette note :

« M. 1 : 0 ayant montré ce billet à M. 2 : 1 comme je le lui ai permis, 2 : 1 l'a lu avec intérêt et à plusieurs reprises, mais quand il s'est agi d'y répondre, il a dit qu'il ne pouvait rien dire sans que 1 : 2[1] ne fût présent et d'accord, que leurs engagements à cet égard étaient formels. Il a été le chercher, et, après une conversation fort longue, ils ont dit que tout ce qui les regardait passait dans un comité secret de 5 personnes et que même ils y parleraient dès ce soir de cette communication. Ils ont donné les noms ci-après : comité des 5; Duport, Barnave, d'André[2] et Dumas. Qu'il y avait un autre comité plus considérable, mais où la confiance et l'intimité ne règnent pas. Dans celui-là, outre les 5, il y a MM. de La Fayette, Maubourg, Lacotte[3], Emmery[4], et quelques autres dont je ne me rappelle pas les noms. Cette explication donnée, ils ont dicté leur réponse ».

Cette réponse est également de l'écriture de la Reine, qui a, sans doute, détruit l'original après avoir pris cette copie. Pas d'écriture qui puisse être trouvée et reconnue, c'était là la condition posée. La note porte, ajouté par la Reine, le numéro 1, comme la lettre à laquelle elle répond, et elle est, comme celle-ci, sans date ni signature :

« Le Roi a été longtemps trompé; il s'est laissé entraîner à une suite de démarches dont la dernière[5] l'a exposé à perdre

1. Alexandre Lameth qui, avec Barnave et Duport, formait le *triumvirat* de la gauche constitutionnelle à l'Assemblée Constituante.

2. Dandré, Antoine Balthazar, Joseph Baron.

3. Lacoste, Élie.

4. Emmery, Jean-Louis-Claude, Comte de Grosyeux.

5. La fuite à Varennes.

sa couronne. On aperçoit cependant encore la possibilité de la lui conserver, mais cette espérance n'est raisonnable qu'autant que le Roi et la Reine se détermineront à suivre invariablement la marche qui les réunira d'intérêt et de confiance avec la majorité de la nation.

» La nouvelle conduite du Roi et de la Reine doit s'appuyer sur ce qu'ils ont reconnu dans leur voyage : que le vœu universel du peuple était pour la nouvelle Constitution. Ceci posé, voici l'objet qui en ce moment doit principalement fixer leur attention. Le Roi ne peut conserver le trône avec dignité, il ne peut obtenir la confiance et le respect, qu'en procurant à la nation de grands avantages. D'après le nouveau contrat qui se passerait entre elle et lui, si, après la Constitution achevée, on lui propose de l'accepter, ces avantages seraient : 1° la rentrée des princes et des émigrants, ou au moins de la majorité d'entre eux; 2° un acte quelconque par lequel l'Empereur reconnaîtrait la nouvelle Constitution et exprimerait, de la manière la plus claire, des intentions amicales et pacifiques envers la nation française. Ce dernier point serait surtout utile à la Reine si elle y avait contribué.

» La Reine et la famille royale doivent faire tout ce qui peut dépendre d'elles pour obtenir ces deux résultats, parce que là est le vrai moyen d'inspirer à la nation de la confiance dans leurs nouvelles promesses et de contracter avec elle une paix solide et honorable. Voilà l'objet dont le Roi et la Reine doivent être actuellement occupés. Il faut qu'ils agissent fortement auprès des princes et auprès de l'Empereur, afin que ces vues réussissent, soit par leurs efforts, soit par ceux qui pourraient être tentés d'ailleurs, et que tout l'avantage puisse leur en être attribué.

» Le Roi doit donc envoyer un homme de confiance chargé de lettres du Roi et de la Reine et de madame Élisabeth pour M. le comte d'Artois et pour M. de Mercy[1] et pour toutes les personnes qu'ils croyent pouvoir influer sur le succès de ces vues. Le succès de cette négociation est loin d'être impos-

1. Le comte de Mercy d'Argenteau ambassadeur d'Autriche en France, ami et conseiller de Marie-Antoinette, avait dû quitter Paris à la suite de la Révolution; il se trouvait à Bruxelles, d'où il suivait les événements, espérant sauver la royauté et la reine par une intervention européenne.

sible, et elle sera fortement soutenue. D'ailleurs l'intérêt de tous s'y rencontre et c'est là la base de tous les contrats. Le plus grand intérêt de toutes les puissances est d'éviter l'exemple du premier monarque de l'Europe éloigné de son trône, de consacrer, au contraire, la royauté en sauvant son existence de la plus violente secousse, d'arrêter le mouvement révolutionnaire prêt à se propager chez elles. L'intérêt des princes et des émigrants est de saisir le moment de rentrer avec honneur, pour l'avantage du roi, pour la paix de la France, tout en sauvant leurs biens, dont la confiscation sera le premier effet de la continuation de leurs projets extravagants et chimériques.

» Au surplus, le Roi et la Reine doivent s'abstenir de toute démarche contradictoire ou inconséquente à ce système. Il faut que le Roi et la Reine montrent de la patience et du calme, et, sans manquer à leur dignité, s'efforcer d'inspirer de la confiance à ceux qui les entourent. Il serait à désirer qu'il perçât dans le public quelques phrases d'eux qui indiquassent la profonde impression qu'ils ont reçue dans leur voyage, du spectacle qui s'est offert à leurs yeux, et de leurs dispositions actuelles... L'influence que la Reine aura eue sur cet heureux résultat, principalement auprès de l'Empereur, sera le fondement de sa propre considération et de la part qu'elle aura dans le nouvel ordre de choses... »

C'était donc tout un programme de conduite et de politique que le *triumvirat* imposait à la Reine. Mais, obtenir la reconnaissance du nouveau régime par l'Empereur et la rentrée immédiate en France des princes émigrés, c'était une impossible entreprise. Aussi la Reine écrit-elle cette note au bas de cette première lettre reçue par elle :

« Après cette réponse, j'ai laissé passer quelques jours sans écrire. L'inquiétude les a pris. On a envoyé chercher l'agent. 2 : 1 lui a demandé si je n'avais rien à lui faire dire de nouveau. Les deux amis[1] n'ont pas caché qu'ils me croyaient très légère, incapable de rien entreprendre, incapable même de mettre aucune suite dans mes idées. 2 : 1 a présenté de lui-même une petite note que j'ai brûlée, mais dont le contenu

1. Barnave et Lameth.

était que les affaires prennent une meilleure tournure, qu'il ne s'agit que d'avoir du courage et de la constance jusqu'au bout, que les ennemis étaient réduits aux grosses injures, ne pouvant plus rien dire ni faire; qu'enfin ils [1] croyaient à la confirmation certaine de la monarchie, non sans discussions, attendu que les républicains ne voudraient pas se regarder comme battus, du moins sans avoir fait montre de leurs principes, mais en tout cas sans difficulté. Malgré ce qu'on m'a fait dire je ne voulais ni montrer trop d'empressement ni être liée par un engagement trop formel. J'ai attendu quelques jours avant d'écrire le billet suivant :

N° 2. Ce 9 juillet (1791).

» Chaque jour amène de nouvelles circonstances, plus embarrassantes les unes que les autres. Je crois qu'il est de la plus grande importance d'accélérer le grand rapport [2], dont il a été question, le plus possible... Le décret [3] passé aujourd'hui pour les émigrants, quoique plus doux qu'on ne l'avait proposé d'abord, éloignera pourtant du but qu'on veut atteindre. Il me paraît impossible que des personnes éloignées volontairement de leur patrie depuis vingt mois, consentent précisément à entrer en négociation au moment où on leur enlève une grande partie de leur fortune. Voilà comment, je crois, penseront tous ceux qui ont l'âme un peu élevée. Je désire de tout mon cœur me tromper, et quant à Monsieur [4], j'écrirai tout ce qu'on jugera nécessaire, pour ramener l'ordre et la tranquillité ici. On m'a parlé aujourd'hui de la personne qu'on désire envoyer. Je crois le choix bon quant au zèle et à la bonne volonté, mais pour l'influence qu'il pourra avoir là-bas, la nature de sa commission fait qu'on ne peut pas la juger.

» Pour ce qui regarde l'Empereur, voici ma position avec lui. Il y a vingt-six ans que nous sommes séparés; depuis ce

1. Le *triumvirat*.

2. Un rapport promis à la reine pour lui servir de guide en écrivant à l'Empereur.

3. Ce décret leur accordait un délai pour rentrer en France, passé lequel leurs biens seraient confisqués.

4. Le comte de Provence.

temps il n'y eut jamais entre nous qu'une correspondance de politesse. Depuis quinze mois, il me montre plus d'amitié, mais, par les circonstances mêmes, nous n'avons pas eu une correspondance très suivie; mon influence sur lui pour les affaires est donc nulle. Je crois que son intérêt personnel, le souci de son nom et de sa famille le poussent dans une voie différente. Par ce que je viens de dire on verra que mon crédit auprès de mon frère ne peut être compté que pour très peu de chose. Je ne refuse cependant pas d'écrire si l'on croit que cette démarche peut être utile... »

Une note est ajoutée au bas de cette lettre :

« Ayant eu le consentement de l'agent de garder son écriture, je ne copierai plus ses lettres désormais. »

En effet, toutes les lettres qui suivent sont de la main de l'agent, qui s'exposait bravement au danger que les lettres fussent trouvées un jour et son écriture reconnue. La lettre portant le n° 2 n'étant pas datée, la Reine a mis la date (10 juillet). Cette lettre est très longue. J'en donne seulement les passages principaux :

« Le rapport, quelque pressant qu'il soit, ne peut avoir lieu avant jeudi. L'opinion publique est fortement travaillée en sens contraire; elle avait paru se calmer, l'extravagante conduite de 2 : 9 [1] lui a rendu toute sa chaleur.

» Ces circonstances ne changeront rien à la conduite des hommes dont le caractère est invariable. L'intérêt public, qui dans cette circonstance est le même que celui du Roi, sera leur guide et le succès est sûr...

» Les seuls objets dont la Reine ait à s'occuper sont ceux qui lui ont été présentés relativement à l'Empereur et aux émigrants. L'intérêt des Rois et particulièrement de l'Empereur est clairement indiqué : toute tentative armée sur la France, impuissante en elle-même, les expose encore à voir notre révolution se propager chez eux, et les moyens en sont beaucoup plus sûrs et plus faciles qu'on ne pense. Leur intérêt leur prescrit donc de travailler par des moyens pacifiques à remettre le Roi sur le trône et à terminer ainsi cette révolution,

1. Le comte de Provence se déclarant Régent en raison de la captivité du Roi et du Dauphin.

dont l'agitation ne saurait se prolonger sans devenir contagieuse pour eux.

» S'il est important pour le Roi que la paix avec les puissances et leur adhésion à la constitution paraissent s'opérer par son crédit et en faveur de sa personne, il importe également à la Reine d'avoir contribué à déterminer son frère. Si les puissances, éclairées sur leurs intérêts, se déterminent à prendre ce parti, les princes et les émigrants restent sans appui et dès lors il n'y a plus pour eux d'honneur, de salut et d'espérance qu'en se jetant dans les bras du Roi. Il faut donc, en faisant de puissants efforts auprès des frères du Roi, s'attacher particulièrement à leur enlever toute espérance du côté de l'Empereur. Il faut faire sentir à ce prince que la seule cause qui doive l'intéresser est celle du Roi et de la Reine, et qu'il opère pour eux la révolution la plus heureuse dans les esprits s'il se détermine, sur leurs instances, à reconnaître et à garantir la nouvelle Constitution française, lorsque le Roi lui-même l'aura acceptée. »

Cependant les correspondants de la Reine lui donnent bientôt la preuve de leur sincère dessein de soutenir la royauté. Le 15 juillet Barnave, dans un éloquent discours, qu'appuyait chaudement La Fayette, proposait à l'Assemblée et lui faisait voter la restitution du pouvoir au roi après qu'il aurait accepté et sanctionné la Constitution revisée par l'Assemblée. La Reine est contente de « ses conseillers ». Elle veut maintenant les voir, causer avec eux ; il serait tellement plus facile de s'entendre en causant!

N° 3. Ce 20 juillet.

« J'ai voulu laisser passer les grands événements qui ont occupé la semaine dernière. J'ai vu avec plaisir la force et le courage avec lesquels les personnes auxquelles je m'adresse ont soutenu la monarchie. Cette force ne peut que m'inspirer de la confiance à l'égard des autres points. Mais il serait à désirer qu'ils communiquassent avec moi plus souvent, ou, pour mieux dire, qu'ils me disent eux-mêmes leurs idées. Étant isolée, ne voyant et ne pouvant voir personne, ne recevant des nouvelles de qui que ce soit, écrivant encore moins, je ne sais ce qui se passe que par les papiers publics.

Il m'est impossible, d'après cela, de me former une idée juste et encore moins de la raisonner. La seule affaire dont je puisse parler avec un peu de connaissance de cause, c'est quant à la mission à remplir auprès des frères du Roi. Je crois, par exemple, que si l'on a toujours l'intention d'y envoyer quelqu'un, il ne faudrait pas tarder. Ce projet a percé dans le public; des gens officieux, qui, sous ce prétexte, travaillent pour eux-mêmes, d'autres qui espèrent, par le refus des princes, amener un autre ordre de choses, préviendront sûrement là-bas et mettront toutes les entraves aux négociations qu'on désire voir entreprendre en notre nom. C'est pour cette raison que j'ai été fâchée de voir que M. Muguet, dans son rapport, parle du désir qu'on aurait de voir rentrer les princes et les émigrants. Ceci n'était pas nécessaire et ne servira qu'à les faire se buter davantage quand on ira leur parler de notre part. Ils sauront quinze jours à l'avance que c'est le vœu des comités réunis. M. Barnave dans son discours a formulé le même vœu avec son esprit ordinaire et d'une façon bien plus adroite, puisqu'il en faisait dépendre la tranquillité intérieure du royaume et la fin de tous les troubles. Cette raison seule doit engager les émigrants à rentrer. Aussi faut-il qu'ils soient rassurés sur leur sûreté personnelle et celle de leur famille. Je dis cela pour ce qui est des émigrants en général, car, pour les frères du Roi, jamais ils ne penseront à ce qui leur est personnel. Sur cela je puis répondre pour eux. Il faudra certainement faire des conditions avec eux, les faire telles qu'ils puissent les accepter. Je n'entre pas en détail sur cela, car je ne connais pas les propositions qu'on veut leur faire, mais, si l'on veut réussir, il faut qu'elles soient honorables... »

Dans leur réponse à cette lettre (qui porte la date du 21 juillet et le n° 3) les « Conseillers » insistent de nouveau pour que la Reine agisse sans retard auprès de l'Empereur, voire même auprès de sa sœur, la Reine de Naples, et de la cour de Madrid. D'autre part, le Roi pourrait, par le moyen de ses tantes[1] faire consentir le Pape « à reconnaître la constitution civile du clergé, ce qui contribuerait au rétablissement plus

1. Mesdames, filles de Louis XV.

prompt de la tranquillité dans le royaume ». Par là, le Roi pourra « reconquérir l'opinion et réparer les fautes auxquelles il s'est laissé entraîner ».

Enfin Marie-Antoinette se décide. Elle écrit à Monsieur, en lui envoyant un chiffre au moyen duquel il pourra lui répondre secrètement. Elle écrit à l'Empereur en lui laissant entendre à la demande de qui elle s'adresse à lui. Les minutes de ces lettres ne se trouvent pas au dossier; mais on y trouve la réponse de Léopold II.

Vienne, le 19 août (1791).

« J'ai bien reçu, ma chère sœur, la lettre qu'on a désiré que vous m'écriviez. Je ne saurais vous exprimer la douleur que me cause la situation du Roi et la vôtre, les inquiétudes qu'elle m'inspire et combien je désire de contribuer à la soulager. Les informations que renferme votre lettre donnent à cet effet des lueurs d'espérance, auxquelles je me livrerais avec satisfaction si les événements passés et présents permettaient de prendre confiance pour l'avenir. Cette *réunion* qu'elle m'annonce *des hommes qui ont le plus d'influence sur les affaires pour la conservation du Roi et de la Monarchie et pour le rétablissement de l'ordre*[1], l'assurance exprimée récemment dans une lettre ostensible du Ministre des Affaires Étrangères à l'Ambassadeur du Roi en ma Cour, que les *meilleurs esprits de l'Assemblée Nationale se sont réunis et se concertent avec les vrais serviteurs du Roi pour soutenir la Monarchie et rendre à Sa Majesté le pouvoir et l'autorité qui lui sont nécessaires pour gouverner*[1], ces assurances, dis-je, si la certitude des intentions se réunissait à la vérité de l'exécution, remplirait l'objet principal et essentiel de mes vœux et préviendrait les suites incalculables qu'entraînerait, au contraire, une cause qui est devenue celle de tous les souverains, et un état de choses qui doit nécessairement exciter les réclamations et, s'il le faudra, les efforts de tous les gouvernements réunis.

» L'importance de ces suites me force à m'expliquer avec la plus entière franchise. Les souverains de l'Europe, justement indignés du traitement qu'éprouve le Roi et sa famille,

1. Souligné dans l'original.

alarmés au plus haut point des dangers que les horreurs de la révolte et de l'anarchie n'envahissent par la suite tous les états, ne se tranquilliseront pas par des assurances et des illusions. L'effet seul les éclaircira sur les intentions.

» Veut-on conserver réellement la monarchie en France, il faut que la Constitution soit adoptée volontairement par le Roi très chrétien, il faut qu'il ne puisse y avoir de doute sur la liberté parfaite de sa volonté, et, comme on sera autorisé d'en douter tant que sa détermination restera exposée à des alternatives et des conséquences fâcheuses, ce ne sera que la conformité de la Constitution même avec les caractères qui dérivent de la conception la plus essentielle du gouvernement monarchique qui pourra nous tranquilliser sur ce point avec vraisemblance.

» Ces caractères essentiels satisferont aux réclamations consignées dans la déclaration réellement libre donnée par le Roi le 20 juin; ils sont aussi tous compris dans le vrai sens des assurances que donne votre lettre et celle du Ministère.

» Mais encore une fois, chère sœur, les effets seuls décideront la détermination du concert que les puissances étrangères ne peuvent pas tarder de prendre sur les affaires françaises.

» Nous réunissons avec zèle, force et vigueur nos soins et notre soutien en faveur des efforts sincères que feront les vrais amis du Roi et de la nation française. Mais rien au monde ne détournera notre attention la plus sérieuse d'un objet qui intéresse votre félicité et le salut public de l'Europe. Je vous embrasse, chère sœur, avec l'amitié la plus tendre et le plus vif intérêt. »

Quant à la réponse du Comte de Provence, l'emploi qu'il avait fait du chiffre qu'il avait reçu de sa belle-sœur la rendait à peu près indéchiffrable.

Elle lui écrit :

« J'ai enfin pu déchiffrer votre lettre, mon cher frère, et ce n'est pas sans peine. Il y avait tant de fautes [dans l'emploi du chiffre], mais ce n'est pas extraordinaire pour votre début et vu la longueur de votre lettre. Les expressions de votre amitié ne peuvent que toucher sensiblement mon cœur. J'aime à croire que vous le connaissez assez pour ne pas en douter. Oui, sûrement, la méfiance ne peut et ne doit exister

entre aucun de nous, et vous devez avoir vu par tout ce que le bailli[1] vous aura dit de notre part combien elle est loin de notre cœur pour vous deux ; mais pour que cela soit durable il faut se méfier des deux côtés des êtres vils et bas qui n'ont d'existence que par l'intrigue et qui ne cherchent qu'à nous désunir, sachant bien que si nous sommes d'accord leur rôle est fini. Il y a par exemple un mot dans votre lettre que je vous conjure par votre amitié pour moi d'éclaircir. Vous dites qu'il y a tout plein d'agents se disant chargés par nous de commissions pour vous. Qui sont ces agents? Je voudrais savoir leurs noms et il me sera facile de prouver leur fausseté. A nous aussi on nous dit des choses absurdes et nous n'y croyons pas... Il y a un autre article de votre lettre dont j'aurais tort de ne pas parler, car il m'affecte réellement. C'est la manière dont vous avez jugé les deux lettres de votre frère. Vous connaissez son cœur et son âme toute entière. Il n'est pas désuni avec vous, mais sa position est telle qu'il est obligé de vous refuser. Ce n'est pas méfiance, mais c'est prudence. Ses actions ne sont pas sans motifs. Que de fois étant ensemble, vous et moi, ne nous sommes-nous pas dit que ce n'est que lui qui peut juger ce qui est possible ou non. »

On sent bien, à la lecture de cette lettre l'émotion, l'indignation même, qu'inspire à la Reine la conduite de Monsieur. La mission de Goguelot auprès des princes[2] ne lui a pas encore révélé les perfides calculs de ses beaux-frères et l'extravagance de leurs desseins ; mais elle sait déjà qu'elle ne peut avoir en eux aucune confiance, et que toute démarche tendant à les faire rentrer en France sera mal interprétée par eux et vaine. Elle écrit à Barnave :

« ... Je répète que notre intérêt personnel est tellement attaché au retour de Monsieur, que je pourrai paraître suspecte en toute démarche que je ferais à ce sujet. Il faut qu'on trouve moyen d'agir sur les esprits sans que nous paraissions en rien. Au reste le parti qu'on a pris à Coblentz de regarder

1. La personne envoyée en mission secrète auprès des princes dont le nom n'est pas mentionné.

2. Goguelot fut envoyé plus tard en mission officielle auprès des princes par Louis XVI. Le comte de Provence le reçut avec hauteur, refusa de croire à ses paroles et le renvoya sans réponse.

comme forcée et preuve de notre manque de liberté toute démarche que nous faisons, nous interdit de faire aucune démarche particulière. »

*
* *

Cependant les événements se précipitaient; les mauvais symptômes se succédaient. Le 17 juillet, des républicains se réunirent au Champ de Mars pour y signer une pétition qui demandait à l'Assemblée d'organiser un nouveau gouvernement. L'Assemblée ordonna de dissiper l'attroupement. La garde nationale fit des sommations; la foule jeta des pierres. La garde nationale tira; des victimes tombèrent. Le parti républicain, qui venait de se manifester, fut exaspéré. La reine sentait croître les passions populaires. Elle se demanda si elle n'était pas le jouet d'illusions en gardant quelque espérance et si ses conseillers ne la trompaient pas en lui disant que l'Assemblée et le peuple voulaient le maintien de la monarchie. Elle ne veut pas rompre avec eux; mais ses billets deviennent plus rares et moins expansifs. Barnave et ses amis ne sont pas longs à s'en apercevoir. Ils lui écrivent le 5 août :

« Il est facile de juger à la lecture du dernier billet de la Reine que de nouvelles impressions ont agi sur elle. Quelques incidents ne sont rien lorsque la marche des événements est constante et, à travers les contrariétés, ne cesse de tendre vers le but...

» La revision [de la Constitution] sera bientôt achevée. Ce travail honorera l'Assemblée aux yeux de l'Europe détrompée. S'il excite les plaintes des classes privilégiées, il satisfaira tous les partisans éclairés du gouvernement monarchique. Nous nous honorons d'avoir contribué à la sagesse de ce travail, comme à la sagesse des mesures qui l'ont précédé et celles qui succéderont.

» Que la Reine n'oublie pas qu'elle seule dispose de sa destinée, que les moments sont décisifs, qu'il faut surtout ne pas placer dans deux systèmes différents sa conduite et ses espérances, que tout dans sa marche doit être clair et ne pas donner jour à diverses interprétations. Qu'elle s'interroge elle-

même, elle sentira comment on attache et comment on repousse ceux qui, dans des relations où ils apportent un vif et réel intérêt et où ils mettent tout ce que peuvent garantir le courage et la probité, n'accepteront d'autre prix que la confiance ».

La Reine répond le 7 août (N° 7) :

« La réponse qu'on m'a remise vendredi me fait regretter plus que jamais qu'il n'y ait pas un intermédiaire qui puisse causer alternativement avec nous. Mille choses peuvent se dire, mille détails s'expliquer qui ne peuvent s'écrire. De là la réticence et la méfiance qui paraît dans ce dernier billet. Il me paraît tout simple que des personnes qui me connaissent aussi peu jugent mal mon caractère. Mais qu'ils sachent que rien et personne ne peut me faire prendre des impressions que mon esprit et ma raison ne me dictent pas.

» J'ai désiré depuis mon retour [de Varennes] communiquer avec les personnes qui m'ont inspiré confiance, dans lesquelles il m'a semblé trouver le plus de force et de courage, posséder les meilleurs moyens de faire renaître le calme et le bonheur. Je l'ai désiré, je le désire encore, parce que je crois pouvoir être utile en discutant avec eux des choses que — non pas mes connaissances, je suis loin d'en avoir — mais mon expérience, en suivant les affaires de loin et en silence depuis dix-sept ans, peut me faire apprécier. Je ne désire que la paix et les moyens pour le Roi de pouvoir gouverner, de rendre son peuple heureux. Ces moyens ne sont pas de *contenter uniquement des classes privilégiées* — qui n'ont qu'à se plaindre, mais de contenter tout le monde. J'ai écrit jeudi et je le répète : je suis loin d'exiger des choses impossibles, mais simplement le bien et le rétablissement de l'ordre.

» Je ne veux rien dire sur l'acte constitutionnel, mais c'est le papier à la main et dans une conversation que je voudrais le discuter et m'éclairer.

» Je finirai par une dernière remarque. Si j'avais voulu rompre ou ne plus suivre la marche entreprise depuis six semaines, rien ne m'obligeait à désirer que M. Duport[1] se joignît aux personnes auxquelles j'écris. Je connais ses

1. André Duport, qui avait été chargé par l'Assemblée d'interroger Louis XVI sur la fuite à Varennes.

opinions, mais je connais aussi son esprit et ses moyens et quand on marche aussi droit que moi et qu'on désire aussi sincèrement le bien général on ne craint personne. Mais on peut gagner à être connu. »

Alors les correspondants de la Reine promettent de lui communiquer le texte de la Constitution revisée, afin qu'elle la discute avec le Roi, qui sera bientôt appelé à la sanctionner.

Ce 9 août.

« La revision est en ce moment l'objet qui occupe exclusivement; on cherchera à donner à ce travail dans l'Assemblée toute la perfection dont il est susceptible et si, comme on peut le prévoir, il n'éprouve pas de changements importants, il sera tel que, la confiance une fois rétablie, il y aura dignité convenable pour le pouvoir exécutif et moyens suffisants pour gouverner. C'est à affermir cette confiance qu'il faudra donner tous ses soins, et c'est à ce but que devra tendre la conduite du Roi au moment où la Constitution lui sera présentée.

» La Reine recevra bientôt le détail de la Constitution et l'opinion des personnes qui lui écrivent sur la conduite qu'ils pensent qu'elle et le Roi doivent tenir dans cette circonstance. Nous transmettrons nos vues sur ce sujet à M. de Mont[morin] qui peut seul donner ostensiblement les conseils. En suivant autant qu'il sera possible ceux qui la conseillent, la Reine ramènera le bonheur et la tranquillité en France. Ils [ses conseillers] le veulent dans son intérêt et pour le plaisir qu'ils trouvent à lui devoir de la reconnaissance et à pouvoir placer en elle une confiance que rien n'altère. Pour être quelque chose après une révolution il faut y avoir mis sa part. La Reine a encore un moment et n'a plus qu'un moment.

» Marie-Antoinette va redevenir reine de France, car il importe peu à son existence que les Ministres passent des lois contrariées par des parlements, ou que la loi faite par l'Assemblée Nationale soit sanctionnée par le Roi, à qui le *veto* donne un droit bien supérieur à celui qu'il a jamais personnellement exercé. Le Roi représente la nation auprès des puissances étrangères. Tout se fait dans le royaume et s'exerce en son nom. Le nombre de places auxquelles il nomme, dans la diplomatie, la guerre, la marine, la justice, la finance est

encore très considérable. Sa liste civile est très supérieure à celle d'aucun autre roi de l'Europe. Que faut-il de plus pour être roi? Il faut que la loi s'exécute et que le désordre cesse. Nous y marchons à grands pas. Il faut que l'opinion et le respect public le fassent roi comme la Constitution.

» La Reine ne verra pas comme autrefois tout plier sous sa volonté souveraine et absolue, mais elle pourra encore se voir environnée de l'empressement d'une société nombreuse et des hommages d'un peuple immense. Elle pourra avoir dans les affaires une très grande influence si la nation la croit dans ses intérêts et si ceux qui par leur caractère auront toujours une place marquée dans la confiance publique peuvent ouvertement lui communiquer la leur.

» Dans moins d'un an, la France, Paris, auront changé de face. L'aisance, l'industrie, les arts, les plaisirs auront succédé à ces désordres, à ce mal-être, qui accompagnent nécessairement une révolution. Une nation faite pour jouir se dédommagera avec ardeur du temps qu'elle aura perdu... »

Mais des jours passent, les articles sont successivement votés à l'Assemblée et le texte promis ne lui est pas encore parvenu. La Reine écrit le 25 août (n° 9) :

« Si j'ai attendu si longtemps pour écrire c'est que je comptais chaque jour recevoir enfin l'écrit qu'on me promet depuis tant de temps. Je reconnais fort bien que les délibérations n'étant point terminées, on ne peut encore présenter un texte fixe et déterminé, mais j'avoue que j'ai besoin qu'on me parle franchement, qu'on réponde aux questions, aux objections que j'ai faites dans différents papiers. Il s'en présente une nouvelle en ce moment. Ces messieurs disent que la Constitution est très monarchique. J'avoue que j'ai besoin d'être éclairée sur ce point; je veux savoir en quoi ils la trouvent telle.

» Quant à ce qu'ils disent que « les intérêts personnels doivent être renvoyés à un autre temps » et que « les démarches à faire doivent être conformes à la loi » je suis parfaitement d'accord avec eux. Je reconnais qu'il faut être conséquent en ce que l'on fait : tout nouveau choix[1] doit être fait confor-

1. Pour les charges de l'État et les postes de Ministres.

mément aux principes qu'on adoptera, mais s'il s'agit de renvoyer des personnes qui sont à nous depuis longtemps, qui nous sont attachées, pour y placer d'autres, rien sur la terre ne pourra m'y décider, ni le Roi non plus. Il faut que ces messieurs soient bien persuadés de cette vérité, qu'ils se rappellent que j'ai dit à M. Barnave et répété dans mon premier billet que rien ne me coûtera là où je verrai réellement le bien public, mais qu'il ne sera jamais question ni de vexations ni de poursuites. J'ai cela en horreur, de quelque côté qu'ils viennent. Voilà notre manière de penser à tous deux; elle ne variera jamais. Je suis bien aise de l'établir une fois pour toutes afin que les personnes éclairées et qui veulent le bien puissent régler leur marche là-dessus. Elles y reconnaîtront la franchise que je leur ai toujours promise et dont je leur ai donné déjà plus d'une preuve. Je ne demande qu'à continuer, si ces personnes veulent seulement me mettre plus à même de le faire en me parlant d'avance et avec plus de confiance de tous les grands intérêts qui nous occupent en ce moment. »

On lui répond trois jours après :

Ce 28 août.

« La Reine nous reproche de manquer de franchise et de lui avoir fait longtemps attendre des explications sur les grands objets dont elle est appelée à s'occuper. Ceux à qui ces reproches sont adressés n'auraient-ils pas eux-mêmes le droit de formuler des plaintes. Ils ne parleront pas de cette continuité de travaux qui les a absorbés depuis quelque temps; elle a été la principale cause de la lenteur de leur correspondance. Mais ils rappelleront à la Reine ce qui s'est passé dans cette correspondance. Ils ne l'avaient ni sollicitée ni attendue; ils l'ont saisie avec empressement comme un moyen d'être utiles à leur patrie et de servir des personnes dont le sort ne peut être séparé. Dans cette correspondance il s'est trouvé plus que l'accomplissement d'un devoir : un sentiment vif et profond les a attachés aux intérêts de la Reine.

» Plus dans le cours de la révolution ils s'étaient vus obligés de lutter contre elle, plus son courage et ses malheurs avaient acquis des droits sur eux et plus ils se sont trouvés heureux d'une circonstance qui pour les intérêts même de la révolution, les engageait à la servir.

» La Reine n'a pu ignorer ces dispositions de leur part; elles lui ont été exprimées dans une très longue lettre; ils espéraient que par la franchise de leur langage cette confiance que la Reine leur avait marquée de son propre mouvement serait fortifiée et confirmée. Il a paru produire un effet contraire. C'est de ce moment que la correspondance de la Reine est devenue plus froide et plus réservée...

» Que la Reine veuille bien juger ceux qui, en retour de ce qu'ils ont fait depuis deux mois et de ce qu'ils pourront faire encore, ne lui demandent que de les voir, de les connaître tels qu'ils sont et d'agir en conséquence. »

Suit une longue dissertation sur la Constitution, sur son caractère monarchique, les prérogatives qu'elle conserve au Roi, etc., etc., vingt pages de la même écriture nette et serrée.

La Reine répond :

N° 10. Ce 31 août.

«... Certainement il y a des avantages à tirer par le Roi et la Monarchie de la Constitution telle qu'elle est présentée par ces messieurs, mais quels sont les moyens qui assureront son exécution? L'anarchie se renouvelle partout avec plus d'acharnement, les lois ne peuvent rien sans la force. Cette force où est-elle? Qui répondra de la prochaine législature? Malgré la proclamation de cette Constitution, les décrets, les serments et les discours, qui répondra qu'elle ne voudra à son tour tout changer?... La confiance que j'ai dans le courage, la fermeté, le bon esprit de ceux qui en répondent me rassurerait si l'on s'occupait avant tout de rétablir l'ordre, qui ne peut être rétabli que par un roi ayant l'autorité de gouverner, avec l'appui de la loi et de concert avec elle. Mais il est dans la nature des hommes, et surtout des médiocres, de vouloir tout changer. Ils en auront d'autant plus envie, que, par la raison même qui attire tant d'ennemis à ceux qui ont le courage de vouloir l'ordre, ils croiront gagner plus de popularité en suivant des principes contraires... »

O. G. DE HEIDENSTAM

*(A suivre.)*

# BRUMAIRE ET FRUCTIDOR[1]

## I

### LA RANÇON

On les avait surnommés Brumaire et Fructidor, à cause des fameuses journées où ils avaient joué un rôle très obscur, qu'ils se plaisaient à rappeler. De leurs véritables noms : Colmiche (Léandre-Anatole) de Canapville, et Bourdigalier (Constant) de Saint-Gatien-les-Bois. Désignés l'un et l'autre comme *volontaires* par leurs communes respectives, en 1792, ils avaient, depuis lors, constamment fait la guerre : il y en avait partout et toujours. Colmiche, sur le Rhin, où il contribua de toute la force de ses dix doigts crochus et de toute la robustesse de ses épaules, à l'évacuation du Palatinat; Bourdigalier sur les Alpes et dans l'Apennin, où il avait *sécularisé*, dans la mesure de ses moyens, nombre de couvents. Ramenés dans l'Ouest, ils bataillèrent, Colmiche contre les brigands de Bretagne et Vendéens, Bourdigalier contre les brigands du Bocage et Chouans de Basse-Normandie : l'un avait fusillé Charette

1. Cette nouvelle est la dernière de la série des récits inédits d'Albert Sorel (*Vieux habits, vieux galons*) que la *Revue* a publiés cette année avec tant de succès, et qui assurent à l'auteur de *l'Europe et la Révolution* l'autre gloire posthume qu'il souhaitait dans sa jeunesse : une place éminente parmi les conteurs de son époque.

et l'autre Frotté. Depuis, ils avaient parcouru tant de kilomètres, envahi et réquisitionné tant de peuples divers qu'ils embrouillaient leurs campagnes et leurs cantonnements. Le monde leur apparaissait comme une carte de géographie sur laquelle on aurait répandu l'encrier; plus d'habit d'arlequin ni de coutures coloriées, rien que du noir, partout et uniformément, des pays dévastés et des noms illisibles. Quelques-uns seulement émergeaient de leur mémoire, pour des raisons qui n'avaient rien de glorieux. Colmiche se souvenait de Torres-Vedras, parce que le nom sonnait étrangement à ses oreilles et qu'il était parti de là pour les pontons anglais. Bourdigalier citait Smolensk et Stoudianka, qui, dans sa bouche, sonnaient formidablement, ainsi que des jurons exotiques. Sur les pontons, Colmiche perdit l'œil gauche, dans un duel aux lames de couteau emmanchées de lattes en bois; Bourdigalier laissa son pied droit gelé, retour de Russie, à Dantzig, d'où il rapporta une jambe de bois. Après quoi, on les mit tous les deux en retraite, Colmiche avec les galons de sergent et Bourdigalier avec ceux de caporal.

A ne tenir compte que de leur énergie, ils auraient mérité, l'un et l'autre, l'épaulette, et maintes fois; mais ils avaient panaché leurs états de service de trop d'actes de maraude et d'indiscipline, trop souvent rétrogradé dans le rang et trop souvent frisé le conseil de guerre, pour atteindre un sort plus brillant. Colmiche, évadé, vint s'échouer à Honfleur; il y rencontra Bourdigalier, né dans les environs, et ils associèrent leurs pensions et leurs rancunes de grognards, méconnus de leurs chefs et de la destinée.

Ils touchaient à la cinquantaine, très verts encore, mais prodigieusement ébranchés et tordus, comme de vieux arbres qui ont essuyé beaucoup de tempêtes, dont les racines sont tenaces, le tronc noueux, mais dont l'écorce s'écaille et dont les branches, au printemps, bourgeonnent comme une peau malade. Avec l'âge, l'origine paysanne de Colmiche s'accusait. Il bedonnait et semblait en tirer vanité, cambrant les reins, le cou court, sanglé de crin, très apoplectique; les cheveux clairsemés, rougeauds et rétifs, ramenés sur les tempes, les jours de barbe; le reste de la semaine, les joues en brosse à buffletteries; de gros favoris embroussaillés, à la Kléber; la

bouche lippue, bouche en four, ébréchée à déchirer les cartouches et déchiqueter le biscuit; l'œil perdu, quasi clos par la poussière grasse, l'autre enfoui sous les sourcils, en vrille et vairon ; un satyre à l'étable, estropié, non repu ; « un méchant bonhomme », disaient les gens du pays. Bourdigalier, de loin, marquait moins mal, de près, plus redoutable, de l'allure, mais la mine féroce et renfrognée, bâti en hauteur, cheveux à l'ordonnance, moustache hérissée; brossé, bouchonné, au « dessous-de-pied », sa bonne jambe très tendue, l'autre, sa jambe de bois, cirée, reluisante, en botte de gendarme et, qui, à chaque pas, se dressait comme une massue : épouvantail aux enfants qui refusaient d'avaler leur médecine, un ogre retraité en croquemitaine, une complexion de fanatique.

Colmiche, beau parleur, orateur normand disert, sentencieux, mettait en scène ses récits, dialoguant, mimant; il lisait : le *Citateur* de Pigault-Lebrun, le *Curé Meslier*, le *Moniteur officiel*, journal de l'Empire, et il s'en était fait un répertoire de brocards impies, de polissonneries, de lambeaux de proclamations, harangues et textes de décrets passant pour se connaître en lois et, par atavisme, tournant sa ruse de guerre à la chicane campagnarde et sa figure de soldat *épaté* à la tête d'homme de lois qui est la vanité des paysans de Normandie. Un petit verre de calvados, offert à propos au café, ou même, sur les bancs de la jetée de bois, quand on y prenait un air de soleil, et Colmiche entonnait l'histoire toujours variée, en ses épisodes, de son évasion des pontons, et, de préférence, la journée de Fructidor, sa journée à lui, au moins autant qu'à ce Marseillais de Barras et à ce geignard de La Révellière-Lépeaux.

« Je servais dans les canonniers. Le citoyen général Augereau, envoyé par Bonaparte, afin de défendre le Directoire exécutif et les libertés publiques, réputé d'ailleurs et passé duc de Castiglione pour ses talents militaires et ses vertus républicaines, nous fit prendre les armes, dans la nuit du 17 au 18, sur l'Esplanade des Tuileries, près du pont tournant où les hussards de Besenval sabrèrent le peuple, l'an premier de la liberté. C'est moi qui ai tiré le célèbre coup de canon à poudre qui donna le signal de la journée, appela les patriotes et jeta la terreur dans l'âme des Clichyens. Je me tenais, avec ma pièce,

devant le ci-devant château, alors temple des lois et asile sacré du législateur, quand les damnés ci-devant, élus par dol et surprise, et se prétendant représentants du peuple, vendu par eux, apparurent aux guichets, exhibant leurs cartes et médailles. Ils réclament leur entrée, afin de décréter contre le peuple. Je leur montre l'écriteau sur la porte :

» — Lisez, que je leur dis, si vous savez lire : Liberté, Égalité, Fraternité; porte close! Les traîtres n'entrent pas ici. Passez au large.

» Ceux qui se rebiffent, on les coffre, et ils vont rejoindre les suspects, arrêtés à domicile ; leur président Pichegru, l'ex-conquérant de la Hollande, maintenant délivrée et république batave; le citoyen Barthélemy, foutriquet de diplomate qui avait, en l'an III, endoctriné le comité des thermidoriens et signé honteusement la paix avec Cobourg, un traître qui voulait rendre le Rhin aux Allemands. On les enferma dans des cages ainsi que des bêtes curieuses. Je fus commandé à la barrière, toujours avec ma pièce, afin de contenir la populace des brigands ameutés, tandis que les hussards serraient de la pointe les braillards qui couraient après les voitures et en route! Hommes à talents! voilà votre sort, leur déclare le Directoire exécutif : ils voulaient ramener Louis XVIII, son ventre et toute la contre-révolution; on les a emmenés à la Guyane; ainsi finirent les complots tramés contre chacun de vous, citoyens, concluaient nos directeurs épurés, contre vos droits les plus chers, contre vos propriétés. Citoyens, respectez les propriétés. »

Arrivé là, Colmiche pleurait. Il ne pouvait prononcer sans fondre en larmes ces mots sacrés : Liberté, propriété, vertu, divinités mystérieuses de son Olympe, un et indivisible, de vieux révolutionnaire refoulé dans une défroque de grognard.

Bourdigalier, taciturne, monosyllabique, ne se complaisait point aux détails. Il affirmait en bloc, en phrases rompues, d'une voix rude et sèche, voix de réquisition, d'exécution, de visites domiciliaires et de pied de mur. Sa journée, c'était le 18 Brumaire de l'an VIII, la journée de Saint-Cloud, quand il battit le tambour sur l'ordre de Murat, lors de la fameuse charge aux avocats, sicaires des Anglais, assassins de Bonaparte, ce qui le fit passer tambour-maître et l'amena à com-

mander, plus d'une fois, le roulement dans la plaine de Grenelle et à porter, faute de tambour, la lanterne, la nuit de Ventôse an XIII, dans le fossé de Vincennes, à côté de Savary.

« Le brigand, je veux dire le Bourbon, réclamait un confesseur. Voyez-vous, un billet de logement tout droit au Paradis.

» — La République ne délivre pas de ces passeports-là, — lui dit Savary; — tu parles du Paradis, va-t-en voir si j'y suis.

» Un b... à poil! aujourd'hui duc de Rovigo : et qui ne l'a pas volé. »

Impies à tous crins, encore plus que soudards, crédules comme des enfants du peuple, farcis de légendes, superstitieux comme des sauvages et, pour finir, fétichistes de Napoléon, ne se consolant point de n'avoir pu lui porter ce qui leur restait de membres et de sang. L'imagination hantée de complots, de débarquements, ainsi que d'autres l'ont de sorciers, de fantômes et de sabbats. Les mauvais plaisants, au cabaret, s'amusaient à les *faire monter* comme on dit; ce n'était pas malaisé.

« Votre empereur s'est fichu de vous; il vous a pris votre œil, votre jambe, et vous laisse sans le sou, maintenant que vous ne lui êtes plus bons à rien, trop tannés pour la chair à canon; et lui, que vous avez porté sur le pavois, il se goberge avec ses ducs, ses nobles, il épouse une archiduchesse, la nièce de l'Autrichienne, il se prétend le neveu de Louis XVI et le cousin de tous les tyrans couronnés; comme s'il n'y en avait pas assez, il en fait, de sa propre main, de sa propre famille.

— Eh bien, quoi! — s'écriait Colmiche; — des comtes, des barons, des ducs, des rois, est-ce que ça me gêne? des nobles au choix, j'en veux bien; c'est de l'aristocratie que je ne veux pas, des ci-devant, qu'on n'a pas vus monter et qu'on ne sait pas pourquoi ils sont en haut de l'escalier quand le peuple reste en bas. Demandez au brave Lefebvre, il vous répondra par des n... de D..., et Masséna, l'enfant chéri de la victoire, par des j... f... Voilà la noblesse de Napoléon, la vraie, la bonne, des enfants du peuple, partis de rien, comme vous. Avec de l'instruction et de la conduite, nous aurions pu en être, comme les camarades : encore, on n'en demandait pas tant, à qui risquait sa peau. Voyez Bidard, il n'était pas

fichu de signer son nom, et le voilà baron, de la charge de cavalerie de Wagram, avec trois mille livres de rente sur le Grand-Livre; sa pension et les tours de bâton de la remonte à Évreux... Des nobles! voulez-vous juger de la différence... Les autres n'avaient qu'un mot à la bouche : leurs pères; plus on remontait loin, plus ça se perdait dans la nuit des temps et l'obscurantisme, moins ils en avaient fait par eux-mêmes, plus ils se rengorgeaient dans leurs quartiers... quartiers d'hiver, où l'on bat la semelle, où l'on ne fiche rien... Leurs pères! paraît que dans ces classes-là il leur en fallait plusieurs... Dans le peuple, il suffit d'un seul... La nature et l'égalité... Voilà... Et pour l'archiduchesse, ça vous impose, parce que vous êtes encore dans les anciennes idées... vous ne comprenez pas... c'est la révolution, monsieur, en chair et en os et sur ses deux pieds... L'Empereur rosse le beau-père, c'est Wagram; il emporte la fille, c'est sa part de prise. Mais cette vieille archibête de Kaiserlik me l'aurait donnée, à moi, qui vous parle, sa *Phigénie*, comme dit M. de Fontanes, si j'avais tant seulement eu la capacité de me faire empereur et de le battre... à la place de l'autre... C'est toute l'armée française qui a épousé Marie-Louise, monsieur, et le dernier soldat a eu son morceau de peau d'archiduchesse.

— Mais, — reprenait le bourgeois, ou le commis voyageur, — comment accommodez-vous ensemble Napoléon, que vous adorez, et Robespierre, que vous vénérez tant?

— Et vous, monsieur, révérence parler, votre bon Dieu et ses saints?.. Robespierre, c'était la vertu; Napoléon, c'est la gloire. Et c'est la même chose : une et indivisible, la république et le peuple. Je le sais, pour l'avoir entendu dire par des personnes qui le savaient. Napoléon, dans sa jeunesse, était du parti de Robespierre, Robespierre l'avait distingué et Napoléon l'a regretté, et il ne permettait pas qu'on en dise du mal, pas plus que de Clovis, que du Comité de Salut public et de tous ses prédécesseurs. Si les réacteurs n'avaient pas lâché Robespierre, en Thermidor, Napoléon l'aurait fait...

— Duc?

— Non, monsieur, mais pape...

— Et vous lui auriez baisé sa mule — concluait Bourdigalier.

*
* *

Le printemps de 1814 les vit agités, soupçonneux, sinistres; ils montaient la garde devant les cafés, à l'arrivée du facteur, se précipitaient sur ses pas, arrachaient la *Gazette*, se rencognaient au fond de la pièce, défendant leur papier comme un chien l'os qu'il ronge; Colmiche lisait, Bourdigalier jurait. Napoléon toujours vainqueur, les étrangers avançant toujours, et toujours des trahisons, les émigrés en serre-file, les Bourbons, dans les fourgons, comme en 92... Le comte d'Artois, en Lorraine, le duc d'Angoulême, dans le Midi... On allait revoir toutes les misères... Il faudrait, la nuit, battre les mares à grands coups de gaules, pour empêcher les grenouilles de chanter sous les fenêtres des nobles... Il faudrait suivre les processions... Ils erraient le long des grèves, scrutant la mer, guettant un débarquement des îles d'Angleterre, flairant la bande de Georges, la machine infernale de Saint-Rejon.

— Chacun a le droit de leur courir sus et de leur tordre le cou, — disait Bourdigalier.

— Constat d'identité : deux citoyens, d'un civisme reconnu, loi de Brumaire an III, — déclarait Colmiche, — qualité d'émigré reconnue, porté les armes contre la République, jugé, condamné, exécuté sans désemparer, dans les vingt-quatre heures...

— Hors la loi! — concluait Bourdigalier.

Un soir d'avril, comme ils battaient le marais de Pennedepie, dont la plage ensablée leur paraissait particulièrement suspecte et favorable aux atterrissements nocturnes, le crépuscule tombant, la grève déserte, ils furent abordés par un particulier qu'ils ne connaissaient pas. Une manière de paysan sournois, mielleux, cafard, dont la « mine de bedeau » n'était certes pas faite pour leur inspirer confiance. Mais l'homme, insinuant et tenace, les connaissait bien, lui, et il sut les prendre, louant leur vigilance, leur patriotisme, leur haine des Bourbons, des émigrés, des chouans et des Anglais. Il sut trouver le mot de passe qui leur fit dresser les oreilles, les fit se poser au port d'armes, l'un à droite, l'autre à gauche, se penchant vers lui, quêtant de l'œil et s'assurant que nul ne pouvait les voir ni

les entendre. Alors, se faisant de sa main un cornet, de crainte que le vent n'emportât ses paroles, l'homme leur confia son secret :

Louis XVIII était attendu; cette nuit même, il débarquerait à la marée de neuf heures... Rien à craindre... Tous les douaniers étaient à la guerre; des Anglais l'amèneraient dans un canot... Et lui, l'homme, serait là pour le recevoir et le conduire dans la propriété de son maître, tout près de la grève, aux Pavillons, où Louis XVIII passerait la nuit et la journée du lendemain; ses amis viendraient le chercher en voiture, la nuit suivante.

— Car il est si gros et si lourd, — ajouta l'homme, — qu'il ne serait pas capable de se remettre en route tout de suite. Il faudra qu'on le couche en arrivant.

— Compris, — dit Bourdigalier. — Nous lui servirons de valets de chambre.

— Minute, — dit Colmiche, — et l'escorte.

— Moi tout seul, — reprit l'homme...

— Suffit, — dit Bourdigalier. — Nous l'attendrons au passage et, à la mer!

— Non, — dit l'homme, — la grève n'est pas sûre, quelque rôdeur n'aurait qu'à passer, et le bateau qui l'amènera pourrait accoster de nouveau... J'aime mieux aux Pavillons...

— Une oubliette? — demanda Colmiche...

— Approchant, — répondit l'homme. — Laissez-moi le conduire et l'installer... Pas de voisins, nuit noire, vous ne serez pas dérangés... je vous le livre; le reste vous regarde.

— Le mur, — dit Bourdigalier.

— Un instant, — reprit l'homme. — Comment le reconnaîtrez-vous?

— Vous nous le désignerez.

— Sans doute, mais qui prouvera que je ne vous trompe pas?

— Pas ta mine, suppôt de sacristie.

— On ne fait pas sa mine, sergent. Mais j'ai prévu le cas.

Il tira de sa poche et déploya une méchante estampe anglaise, en couleur. Dans l'obscurité baissant, les deux soudards distinguèrent, tant bien que mal, sur les indications de l'homme, un personnage très gros, assis devant une table.

— Voyez, — disait l'homme, ces jambes enflées, il a la goutte, il ne peut supporter les bottes, il ne porte que des guêtres... Il écrit... Vous ne le distinguez pas? Regardez de plus près. La plume dans la main... Le nez, le fameux nez des Bourbons et, au bas de l'image, ce qui est écrit...

— Je ne peux pas bien lire, — dit Colmiche.

— Je lirai pour vous... suivez les lettres : « Louis, Stanislas, Xavier de Bourbon... comte de Lille... »

Ils écarquillèrent les yeux. L'homme replia son image.

— Va pour le signalement, — dit Colmiche ; — mais vous devez avoir un mot d'ordre?

— Plusieurs. J'allais y venir, sergent. Vous direz : « France », il répondra : « Et Champagne ». Vous reprendrez : « Vous venez de Londres? » Il répondra : « Par la mer ». Vous reprendrez : « Vous êtes le seigneur de ce lieu? » Il répondra : « Et de tout le pays autour ».

— Entendu! — déclarèrent les soudards — Allons chercher nos armes.

— Sans oublier la lanterne, — ajouta Bourdigalier, toujours obsédé de Vincennes.

Rendez-vous fut pris pour onze heures du soir, dans un sentier qui remontait de la grève au chemin de Honfleur à Villerville.

A dix heures et demie, en avance, les soudards s'y trouvaient, en attirail de guerre, les fusils en bandoulière, les sabres au côté et des crosses de pistolet à portée de la main dans les poches de leur redingote. Ils entendaient, tous près d'eux, la mer rouler sur les galets. Deux heures se passèrent.

— La mer baisse, — dit Colmiche. — Il doit avoir débarqué...

— A moins que l'homme ne se soit fichu de nous.

Ils se remirent en faction. Une ombre s'approcha.

— Qui va là?

— Ami, — répondit la voix de l'homme de la grève.

— Affaire manquée, — dit Colmiche.

— Au contraire... Tout est en ordre... mais le débarquement s'est fait un peu plus loin : à la pointe de Cricquebœuf, près du four à chaux... et comme il marche mal, sur ses grosses

pattes molles, impotent comme il est, nous sommes arrivés plus tard aux Pavillons.

— En route, — dit Bourdigalier.

Le chemin très couvert, très tortueux, suivait, un bon temps, le lit de la rivière. On barbotait dans l'eau. Les soudards tempêtaient et sacraient, n'aimant pas à se mouiller les pieds.

— Je n'en ai qu'un, — dit Bourdigalier ; je ne veux pas m'enrhumer de celui-là.

Plus loin, ce fut pire. La jambe de bois butait, dans l'obscurité, contre les racines. On grimpa, on traversa une haie, on marcha dans un bois et l'on déboucha sur une terrasse, au-dessus d'un verger. A droite et à gauche deux masses noires : c'étaient les pavillons, ailes d'un château dont le corps principal ne fut jamais bâti. A l'un de ces pavillons, au rez-de-chaussée, une fenêtre éclairée jetait sur le verger une traînée de lumière.

— Il est là! — dit l'homme, — à son bureau, il écrit, comme dans son portrait que je vous ai montré... Vous le reconnaîtrez tout de suite, on ne peut s'y tromper... Je vous ai promis de vous le livrer... Il ne se méfie de rien... Il est à vous...

Là-dessus il disparut... Les deux soudards ne songèrent ni à le rappeler, ni à le suivre. Au surplus, ils allaient bien voir.

Ils descendirent dans le verger par un plan incliné très glissant, tapissé de mousse. Les herbes encombraient les allées du verger, étouffant le bruit des pas. Ils arrivèrent devant la fenêtre, qui n'avait point de rideau, et, se tenant en dehors du rayon lumineux, ils se penchèrent, appuyés sur leurs fusils.

Ils distinguèrent une sorte de salon; sur les panneaux blancs de la boiserie se dessinait un énorme bureau à auvent et à galerie; un flambeau à trois branches, avec abat-jour, éclairait un homme obèse, le dos rond, affaissé, plutôt qu'assis, dans son fauteuil, les joues flasques, une perruque à tresse. Devant lui, des papiers déployés qu'il feuilletait d'une main, tandis que, de l'autre, il tenait son binocle. Il paraissait déchiffrer avec peine, se redressait, se baissait, prenait des notes, compulsait, traçait des lignes.

— C'est lui ! — dit Bourdigalier.

— Je reconnais le nez, dit Colmiche, — mais je ne vois pas les guêtres.

— Les jambes sont cachées sous le bureau. — fit observer Bourdigalier. — Entrons.

Colmiche avança de son pas mat d'homme gras, sur l'herbe détrempée. La jambe de bois de Bourdigalier se heurta contre les marches du seuil. Ils poussèrent la porte. Derrière son bureau, l'homme ne pouvait les voir.

— C'est vous, Benoît? dit-il.

Il déposa ses papiers et releva la tête. Les deux soudards étaient à ses côtés, vision des temps sinistres, des visites domiciliaires et de la guerre des Chouans. C'était un homme de sang-froid. Il essaya de se lever. Ses jambes refusèrent le service. Il poussa un long soupir, comme suffoquant, mais sur sa large face blême, nul signe de terreur, du calme au contraire, et une dignité singulière.

— Qui êtes-vous? Que me voulez-vous?

— Vous devez vous en douter? — répondit Colmiche. — Mais n'appelez pas, ce serait inutile.

— Je m'en doute, — répondit le vieillard.

— Et puis, — répartit Colmiche, cela simplifiera les formalités.

— Quelles formalités?

— D'abord, le mot, « France... »

Le vieillard, avec un mouvement de surprise, répondit : « Et Champagne. »

— Vous venez de Londres.

— Par la mer...

— Et vous êtes le seigneur de ce lieu.

— Et de tout le pays alentour...

— Ça y est, — dit Bourdigalier.

Colmiche continua d'interroger.

— Votre nom?

— Louis-Stanislas-Xavier Lecomte.

— Le comte de quoi?

— Ah... Vous savez, — dit l'homme, que ces questions déconcertaient singulièrement...

Il répondit :

— Lecomte Delille, c'est à cause...

— La cause, — dit Bourdigalier, — nous nous en fichons.

— Le fait, — reprit Colmiche. — Vous êtes émigré.

— Je n'ai jamais menti. J'ai émigré.

— Vous avez servi chez les alliés, fait la guerre à la République...

— Servi chez les alliés, jamais... fait la guerre à la République, oui, et dans ce pays même, avec Frotté... mais, depuis lors...

— Depuis lors, ça a continué, — dit Colmiche. — Mais nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage. Complice de Frotté, vous avez encouru les mêmes peines. Vous allez les subir...

— Sans désemparer, — interrompit Bourdigalier...

— De quel droit? — s'écria le vieillard.

— Du droit de tout le monde! — répondit Colmiche.

— Du droit de hors de loi, — ajouta Bourdigalier

— Hors la loi, certainement, — répondit Colmiche qui avait préparé son discours et qui tenait à ses judicatures de bas-Normand. — Mais par la loi, aussi,

Et tout d'une haleine, il récita, accumulant les mots, embrouillant les textes, confondant les articles :

— Loi de Brumaire an VI : tout émigré convaincu d'avoir porté les armes contre la République.... (Il appuya) : une et indivisible et qui rentre sur le sol de ladite... sera immédiatement appréhendé au corps... l'accusateur public appellera les citoyens d'un civisme reconnu, au moins deux...

— Présent! — articula Bourdigalier.

Colmiche poursuivit :

— S'ils affirment l'identité, l'accusé, reconnu émigré, sera condamné, jugé et exécuté dans les vingt-quatre heures, sans recours de demande en cassation...

— Et sans phrases! — ajouta Bourdigalier qui trouvait le temps long et les formalités inutiles.

Le vieillard les écoutait, imperturbable, les dévisageant de ses petits yeux perçants, hautains, quasi goguenards, encore que cet interrogatoire tournât au tragique.

— Vous êtes peut-être tout simplement deux coquins, — dit-il, — et vous n'en voulez qu'à ma bourse... Quant à ma

personne, vous voyez bien que la goutte me travaille et que je ne puis pas bouger... Vous êtes maîtres de moi, vous êtes armés, je ne le suis pas... Mais je ne vous laisserai pas vous moquer de moi de la sorte... La mort soit, pas le ridicule... Je la connais votre loi de Brumaire, je la connais mieux que vous... vous n'êtes ni le gendarme, ni l'accusateur public, que je sache... Des citoyens d'un civisme reconnu... il se peut... Mais c'est le juge qui condamne et non les citoyens à civisme...

— Si vous la connaissez si bien, — déclara Colmiche, assez décontenancé tout de même, — c'est pour l'avoir enfreinte...

— Je ne le cache pas. Mais elle est tombée avec les gens qui l'ont faite...

— Je la ramasse, — dit Bourdigalier. — Concluons.

Colmiche, grotesque en sa pose de magistrat terroriste, ajouta :

— Plus d'observations. Le temps marche. Vous étiez en train d'écrire. Achevez. Vous avez cinq minutes pour mettre ordre à vos affaires.

Le vieillard tenait sa main blanche et grasse sur les papiers, une bague brillait à l'annulaire. L'homme eût paru imperturbable, si la plume n'avait pas légèrement tremblé entre ses doigts.

— Mes affaires sont en ordre, au moins en ce qui vous concerne, — répondit-il avec un sourire singulièrement ironique. — Ainsi vous êtes décidés à m'assassiner...

— Exécuter, — déclara Bourdigalier.

— Vous me laisserez au moins faire mes prières...

— Faut-il aller chercher le curé de Pennedepie, — demanda Bourdigalier?

— Vous aviez cinq minutes pour vos affaires — dit Colmiche, — vous les aurez pour vos patenôtres.

— Pas une de plus, pas une de moins —, dit Bourdigalier. Il se mit à compter sur ses doigts.

Le vieillard essaya encore, mais vainement, de se lever. Alors, tirant de son gilet une croix de Malte, il la plaça devant lui, joignit les mains, les yeux fermés, les lèvres marmottantes.

Colmiche veillait, les regards tournés vers le verger. L'aube

pointait, très pâle, à travers les bourgeonnements des pommiers. Le vieillard rouvrit les yeux, remit la croix dans son gilet :

— Je suis prêt.

— On va vous lier les mains.

— Faites.

Ils les lièrent.

— Alors, c'est ici, à cette place, que vous prétendez me tuer.

— Ce ne serait pas régulier, — déclara Colmiche. — Il faut un mur.

— Et une lanterne, — interrompit Bourdigalier.

— C'est, — répartit le vieillard, — que je ne suis pas sûr de me tenir debout.

— On vous prêtera un fauteuil, comme à Charette.

— Vous voulez dire d'Elbée, — dit le vieillard, toujours imperturbable.

— Brigand pour brigand, le nom ne fait rien à l'affaire.

— Soit!

Et comme ils s'approchaient, pour le soulever, sous les épaules, il les regarda, tour à tour, bien en face et, les dévisageant :

— Pourquoi ces simagrées? Cette parodie de justice! Vous voyez bien que je n'ai pas peur. Je suis vieux. J'ai affronté la mort bien des fois... Mais, si c'est à mon argent que vous en voulez, vous perdez votre temps... vous ne le trouverez pas... C'est cette canaille de Benoît qui vous a conduits ici... Il vous a parlé d'un trésor... moi seul connais la cachette... Benoît m'a trahi... Débarrassez-moi de lui, et je vous ferai la part large... que vous a-t-il promis : dix mille francs, vingt mille francs?

— Ni vingt mille louis, ni un rouge liard! — s'écria Colmiche. — Vous pouvez garder votre argent et le secret de votre cachette. Nous ne mangeons pas de ce pain-là. Nous sommes des soldats, nous avons servi sous la République et sous l'Empereur. Le pillage soit, droit de la guerre... mais tuer pour voler, un Français, même émigré, jamais... Pour ce qui est de votre Benoît, au point où nous en sommes, on peut se dire ses vérités : il vous a trahi, c'est lui qui vous a dénoncé

et livré... Qu'il en veuille à votre cassette, c'est probable... nous autres, nous n'en voulons qu'à votre personne, à votre soi-disant Majesté, et nous voulons débarrasser l'Empereur et Roi d'un prétendant qui ne travaille que pour Pitt et Cobourg...

— Ah çà! — s'écria le vieillard, — qu'est-ce que vous me chantez-là. Pitt est mort et Cobourg est loin... Un prétendant? Quel prétendant? Je n'en connais qu'un, Louis XVIII.

— Farceur! — dit Colmiche, — et le comte de Lille, qu'est-ce que vous en faites?

Le vieillard respira longuement; il y eut comme une éclaircie sur son visage, et, très goguenard :

— Je devine. Vous êtes les dupes de ce coquin de Benoît. Pour qui me prenez-vous?

— Pour ce que vous êtes... Louis XVIII... dit roi de France et de Navarre... dit le comte de Lille, en personne, chair et os...

— Malheureux! vous alliez commettre un crime inutile. Je me nomme, en effet, Louis-Xavier-Stanislas, pour être né le même jour que le prince... Lecomte est le nom de mon père et Delille celui de ma mère... Et je suis dit Lecomte de Lille parce que mes infirmités me font ressembler au... (Il allait dire : au roi, il se reprit) : au prétendant.

Les deux soudards se lançaient l'un à l'autre des regards effarés, en même temps, et féroces. Le vieillard vit leur trouble et continua :

— Vous n'avez pas à vous méfier de moi, je suis incapable du moindre mouvement. Allez au pavillon d'en face et voyez ce qu'y fait le sieur Benoît. Si vous n'êtes pas convaincus, vous pouvez me fusiller à votre guise.

— Allons! — dit Bourdigalier, brutal, mais simpliste.

Colmiche, plus sceptique, le suivit en grommelant.

Dans le demi-jour, le pavillon dressait ses murs délabrés, ses volets clos, à demi-déchaussés, sa porte ouverte. Ils entrèrent : dans le plancher disjoint, une trappe, d'où sortait l'extrémité d'une échelle. Colmiche descendit; Bourdigalier, à l'affût, se tint près de la trappe, le fusil armé. Une lanterne, posée à terre, éclairait très distinctement Benoît qui travaillait à une étrange besogne. Dans le sol, jalonné de petites branches

de bois rejointes par des fils, en figures de géométrie, il piochait, suant et gémissant.

Il ne l'entendit approcher que quand Colmiche fut à deux pas de lui. Et, se redressant, s'essuyant le front, appuyé sur sa pioche :

— Eh bien, c'est fait?

— Crapule, — dit Colmiche, — tu t'es f... de nous.

— Citoyen, je vous jure...

— Et le trésor, dont tu ne nous parlais pas!

— Le trésor, c'est vrai... mais, je pensais que pour des héros comme vous, ces choses-là ne comptaient pas... Tout pour l'honneur et pour le salut public... mais, si vous y tenez, je suis prêt à partager avec vous... Donnez-moi seulement un coup de main...

— Le voilà, le coup de main, — dit Colmiche, et d'un coup de pistolet, il l'étendit mort.

— Maintenant, — dit-il, en rejoignant Bourdigalier, — en retraite...

— Mais le vieux?

— Il avait raison; il est vivant et il garde son trésor, ça doit lui suffire. Il en sera quitte pour la peur.

— Il nous dénoncera.

— Il est trop malin pour cela. Benoît paiera pour tout le monde... En tout cas, filons...

Ils rentrèrent sans avoir fait de mauvaises rencontres, assez inquiets toutefois de leur équipée.

Ils apprirent, le lendemain, que les fermiers des Pavillons, en venant le matin visiter leurs bêtes, avaient trouvé les portes ouvertes : Benoît tué, dans la cave, le propriétaire, M. Lecomte, connu sous le sobriquet de *Lecomte de Lille*, ligotté, à demi-mort devant son bureau, papiers en désordre, encrier renversé. Il semblait sous le coup d'une apoplexie; un docteur cherché en toute hâte, arriva juste à temps pour le saigner. Quand il revint à lui, Lecomte raconta que, rentré dans la nuit, secrètement et afin de rechercher une cassette enfouie par lui avant son départ, son régisseur, Benoît, l'avait abandonné, qu'il avait été assailli par deux hommes, dont il n'avait pu discerner les figures, les complices de Benoît, sans doute. Benoît, sur les premières indications de son maître,

avait commencé le travail. Ses complices l'avaient tué, selon toute vraisemblance, pour ne pas avoir à partager avec lui.

Quoi qu'il en fût, un fait certain se dégageait de l'affaire. Le sieur Lecomte était émigré, non rallié : on l'arrêta. Avec le sang-froid qui ne l'avait pas abandonné un instant, il réclama l'apposition des scellés sur ses pavillons et la constitution d'un séquestre. Peu de jours après, l'Empire étant tombé, il fut mis en liberté sur l'ordre du gouvernement provisoire. Il rentra légalement dans sa propriété, retrouva sa cassette et quitta le pays, où il ne reparut plus.

Quant aux deux soudards, nul ne les inquiéta, sauf un particulier qui se présenta à leur domicile et s'informa minutieusement de leurs noms, prénoms et qualités. La visite ne laissa pas de les préoccuper, mais ils se rassurèrent bientôt. Un matin, le facteur de la poste leur remit à chacun une lettre chargée : elle contenait un titre de rente viagère de deux cents livres.

— C'est le vieux, — dit Bourdigalier.

— La rançon, — dit Colmiche.

— Alors on peut l'accepter.

— Légalement... il était de bonne prise... et pour émigré... sûrement... D'ailleurs nous avons signé le reçu au facteur... et nous l'avons débarrassé de sa canaille de Benoît. Il l'avait promis...

— C'est juste, un homme n'a que sa parole...

— Et un homme en vaut un autre. Allons boire à sa santé.

## II

### LETTRE DE RÉMISSION

Un soir d'hiver qu'ils étaient à leur cabaret : *Le veau qui tette*, sorte de bouge, dans les ruelles qui entouraient le clocher de Sainte-Catherine, la retraite sonnée, les autres buveurs rentrés chez eux, l'hôtesse dormant dans l'arrière-boutique, cave, cuisine et taudis, Colmiche dit, d'un ton mystérieux :

— Il paraît qu'il va y avoir des lettres de rémission.

— Qu'est-ce que ça? — demanda Bourdigalier.

— Des lettres du Roi, par quoi il vous remet tout ce qu'on a fait, blanc comme neige...

— Ça ferait notre affaire.

— Je te crois! On aimerait à finir en douceur, sans cour prévôtale, ni autre. Il y a toujours cette bête d'histoire des Pavillons qui me tracasse...

— D'où tiens-tu cette nouvelle?

— Du petit bossu, le clerc de Legras, l'huissier.

— Il ne s'est pas fichu de toi?

— Il n'oserait pas. D'ailleurs il m'a montré la chose, couchée par écrit dans le journal de son patron, *Le Drapeau blanc*.

— Tu as lu ce torchon-là?

— Tu es bête. Il n'y a pas de sot journal, il n'y a que de sottes nouvelles.

— Et qu'est-ce qu'il faut faire pour obtenir ces lettres?

— Comme qui dirait une confession générale.

— C'est un billet de confession, alors, que le Roi vous donne; moi, je n'en mange pas.

— Manière de parler, Bourdigalier. Tu vois la calotte partout. Il s'agit tout bonnement de raconter ce qu'on a fait dans toutes les circonstances. Le petit bossu écrira sous notre dictée... Ça lui fera un joli dossier... car il ne faut rien oublier. Si on omet un seul fait, on a beau obtenir rémission pour les autres, pour celui-là on est condamné.

— Diable! ce ne sera pas facile — dit Bourdigalier, — et tout, même les maraudes, tours de bâton et bagatelles?

— Oui, tout, — répondit Colmiche... — Tel le Palatinat quand on *évacuait* les cochons, révérence parler, les servantes, jusqu'aux chevilles des portes, et aux vis des serrures...

— Et les couvents, — renchérit Bourdigalier, — les couvents dans les Apennins, tonnes et moines éventrés, nageant dans le sang et dans le vin.

— Et les femmes qu'on pêchait à la ligne, dans les marais d'Albufera...

— Ah! l'Espagne, on s'en est donné.

Et ils partirent, fouillant dans le pêle-mêle de leur mémoire, comme dans une hotte de chiffonnier, des lambeaux d'anecdotes, encadrées de détails décousus, loques sinistres, litanies

abominables de soûleries, de pillages, brutalités bêtes, sans couleur, sans relief, les ordures de la guerre, hideuses en elles-mêmes, et qui n'ont d'intérêt que par le talent d'un Jacques Callot.

Leurs aventures représentaient l'épopée, comme le tombereau des balayures représente la ville, ses élégances et ses chefs-d'œuvre. Colmiche narrait, s'écoutant avec complaisance ; il s'interrompait, afin de reprendre haleine, de s'humecter le gosier, mais, de la main, il se réservait la parole. Bourdigalier l'éperonnait, s'amusant de sa faconde. A la fin, Colmiche s'arrêta :

— J'ai la tête vide, tu me laisses parler tout le temps.

— Moi ! ce sera court... un mot.

— Lequel ?

— Tout... j'ai tout fait, quoi !

— C'est vite dit. Mais le petit bosco l'a assuré, il faut les circonstances...

— Les circonstances ? j'ai jamais eu d'imagination, moi ! Il n'y en avait pas de circonstances. On arrivait on ne sait comment, les choses se passaient on ne sait pas pourquoi, on s'en allait et on ne se rappelait rien...

— Pas même la bataille de Wagram ?

— Ah ! Wagram, — dit Bourdigalier... — grande journée, deux empereurs, un archiduc, cinq maréchaux de France... Nous avions été pris, par surprise, par derrière... Le lendemain, l'archiduc nous fit défiler devant lui. « Beaux hommes, qu'il dit, qu'on les rhabille ». On nous rhabilla, en kaiserliks, bien entendu. Alors, il nous passe en revue et nous invite à prêter serment à l'Autriche. « Mazette, que nous dîmes, nous ne mangeons pas de ce pain-là. — Alors, qu'il dit, qu'on les déshabille ». On nous fit rentrer dans nos uniformes, des haillons, la misère. A la paix, l'Empereur nous vit passer. « Qu'est-ce que ces sacripants-là, qu'il dit. — Des prisonniers. — Je n'aime pas les prisonniers. — Sire, que nous lui dîmes, c'est l'archiduc, » et nous racontâmes l'affaire. « Alors, qu'il dit, c'est différent, qu'on les rhabille ». Et on nous rhabilla, Sa Majesté daignant nous reprendre à son service... mais, — ajouta Bourdigalier, — ça n'est pas une histoire à rémission.

— Non, — dit Colmiche. — Restent les femmes...

— Les femmes, — reprit Bourdigalier... — place nette, reste rien...

— Vieux vampire, tu en as forcé plus que tu n'en as séduit!

— Ni l'un, ni l'autre, — dit Bourdigalier devenu morose. Sa jambe de bois se trémoussait, nerveusement, cognant les pieds de la table :

— Ne plaisante pas là-dessus, Colmiche. Ça tournerait mal.

— On se fâche, on a tort. Alors, mon bonhomme, plus d'embêtements que de plaisir... Tu n'as donc jamais été amoureux?

— Au contraire, — répondit Bourdigalier, en faux bourdon.

— Au contraire de quoi? — demanda Colmiche.

— Au contraire de l'agrément pour soi. Quand on est amoureux, elles ne veulent pas de vous, elles vous envoient geindre ailleurs... L'homme qui leur plaît, c'est celui qu'elles ne connaissent pas, qui passe, qui ne reviendra jamais...

— Ça, c'est vrai, — dit Colmiche. — Tu t'y connais mieux que tu n'en as l'air... Je vois la chose... Tu étais celui qui reste; moi, mon bonhomme, j'étais celui qui passe.

Il fit claquer sa langue, et chantonnant :

Le jour venu, grande dame ou grisette,
On se quittait sans haine et sans effroi.
Chaque soldat portait dans sa musette
Sa couronne de roi...

— En ai-je fait de ces pèlerinages de Compostelle à l'armée de l'amour! Je rendrais des points au Juif errant, et, retiens ça, jamais de violence, rien que des paroles, des paroles sucrées, toujours les mêmes... « Jamais de plus jolie que vous... » à toute extrémité, la promesse du mariage... « Personne ne me connaît, avec moi, pas de scandale... je m'en vais demain matin, et nous nous marierons au retour... », histoire de ménager leur vertu et pudeur... C'est comme la justice, les femmes, faut des formalités...

— Jamais amoureux, — interrompit Bourdigalier?

— Jamais le temps, — répondit Colmiche... — Le rappel battait : en avant, marche! Les yeux à quinze pas devant soi... Défense de se retourner... Rien de tel que le tambour... Les

souvenirs s'envolent comme les moineaux sur le passage de la troupe... et c'est heureux! sans quoi j'aurais pu sauter le pas et faire la bêtise, une fois au moins... il y a longtemps... dans les premiers temps de la guerre. Ce n'était pas qu'elle fût, comme on dit, un riche morceau de femme, mais mignonne, et gentille, mais gentille... c'était à un endroit dit la Haye-Pesnel, sur la route de Granville, quand on y poursuivit la déroute des Chouans...

— Tu dis... La Haye-Pesnel?

— Je dis : la Haye-Pesnel.

— Continue, je t'écoute.

— Un gros village. On s'y logeait au jugé et premier occupant. J'avise une maison cossue qui avait l'air abandonnée. Je cogne, on parlemente; je m'explique, on m'ouvre. Une fille m'ouvre, fraîche, douce à croquer, timide, innocente, et comme éblouie par le panache. Je m'informe; ses patrons sont partis, elle est seule au logis. « Je vous y tiendrai compagnie », que je lui réponds. Elle prend peur, je la rassure, cajole et endoctrine... Une innocente, que je te répète... J'y allais du mariage, comme tu penses, le cas où jamais... et si j'étais resté seulement le temps des papiers et du citoyen maire... Mais je partis... J'étais pris cependant... je lui écrivis... elle ne me répondit pas...

— Elle ne savait peut-être pas écrire, — fit observer Bourdigalier.

— Probable... et puis elle n'était pas native de cet endroit-là...

Bourdigalier agitait les lèvres comme sous l'afflux d'un discours qui ne pouvait pas sortir. A la fin :

— La Haye-Pesnel, que tu as dit?

— Près de Granville... Qu'est-ce que ça te fait?... tu n'as jamais été de ce côté-là...

— Non, — dit Bourdigalier. — Moi, c'était à Saint-Gratien-des-Bois, mon pays natal, à deux lieues d'ici.., je n'y étais pas revenu depuis la levée des volontaires... On nous ramena du Rhin, j'eus une permission, j'allais voir ma défunte mère... car mon père... je ne l'ai jamais connu...

— C'est donc ça, s'écria Colmiche, que tu m'as toujours fait l'effet d'un ci-devant...

— Ci-devant! — dit Bourdigalier...

— Tu ne sais donc pas que sous la tyrannie tous les bâtards étaient réputés nobles. C'était pour cela qu'il y en avait tant...

— De nobles?

— Non, de bâtards. Achève ton histoire.

— Elle est courte et pas gaie. Je retrouve là, je disais Saint-Gratien-des-Bois, une fille que j'avais connue avant la guerre et à laquelle j'avais fais un brin de cour, sans succès, d'ailleurs... J'en tenais toujours pour elle... Une brunette aux yeux bleus.

— Une brunette aux yeux bleus, que tu dis? — demanda Colmiche.

— Je dis : une brunette aux yeux bleus... Il n'y en a pas tant dans le pays, Et triste... et sensible, à en pleurer... mais pas à mon endroit. N'importe, je lui offris de l'épouser, tout de suite, et pour de bon. Elle ne voulut rien entendre. Alors au moment de partir...

— Le bon moment, interrompit Colmiche, *le Chant du départ* :

La victoire, en chantant...

— Ça n'est pas pour rire, — fit Bourdigalier. — Elle me dit : « Pourquoi vous brûler le sang, je vous estime, vous êtes un bon soldat. Je ne suis pas une femme pour vous. Je ne suis pas ce que vous pensez. Si ce n'est que la chose qui vous tourmente, nous ne nous reverrons peut-être jamais, je ne vous la refuserai pas. »

— Qu'est-ce que je te disais?

— Ça me fit deuil de savoir qu'elle n'était plus toute neuve et qu'un autre avait été plus avantagé que moi. Mais ce qui est passé est passé. Je l'aurais au moins à moi, à moi tout seul, dans l'avenir. « Nous nous marierons tout de même, que je lui dis. » Alors elle m'avoua qu'elle était enceinte. Colmiche, tu vas me traiter d'imbécile, de poule mouillée. Je lui dis : « Ça m'est égal. Je prendrai l'enfant et nous serons père et mère. Vous verrez que je vaux mieux que l'autre qui vous a abandonnée et vous me donnerez votre amitié. — Vous l'avez », qu'elle me dit et nous partîmes...

— Mariés?

— Non, sur cet article-là, pas moyen de la persuader. C'était une fille à vertu. « Ça ne se peut pas », qu'elle répondait toujours.

— Elle t'a lâché, je vois ça d'ici...

— Pas du tout, — reprit Bourdigalier, — fidèle et suivante, tel un caniche... et s'inquiétant le long des routes après l'armée... mais toujours triste, Colmiche, pas heureuse et plus souvent battue que caressée.

— Je vois la chose. Tu en avais assez.

— Plus souvent! mais j'en étais jaloux. Je m'étais figuré que quand je l'aurais avec moi, je ne penserais plus à l'autre : j'y pensais tout le temps, quand j'étais auprès d'elle... puis, le dos tourné, je ne songeais plus qu'à elle... si chétive, ses fatigues, sa misère... Je revenais en tendresse, je la voyais souffrir... sa position... ma folie me reprenait... je voulais savoir son nom, à cet autre. Histoire de m'expliquer avec lui, si on se rencontrait. Bouche close, alors je la battais.

— Tu avais raison, c'était ton droit...

— Un jour je la battis tant, qu'elle tomba sans connaissance.

— Mais sans avouer. Oh! les rosses de femmes!

— J'eus peur de l'avoir tuée... j'ouvris son corsage pour lui donner de l'air... j'aperçus sur son cou un petit grain de beauté que je n'ai jamais pu voir sans pleurer... Je la ramassai, je la dorlotai; trop tard... le major vint, un brave homme, il n'y put rien... Elle accoucha d'une petite fille et mourut.

Colmiche était devenu pensif.

— Un petit signe sur le cou, que tu dis? A droite ou à gauche?...

— A gauche! qu'est-ce que ça te fait?

— Ça me fait, — s'écria Colmiche cramoisi, — ça me fait que c'était la mienne, la mienne, la jolie fille de la Haye-Pesnel, la brunette aux yeux bleus... il n'y en a pas deux... Tu m'as pris ma place.

— Ta place, — s'écria Bourdigalier en se dressant sur sa jambe de bois qui craqua sous l'effort. — Ta place! tu n'avais qu'à l'occuper, ta place...

— Et l'enfant, — dit Colmiche; — il n'était pas à moi, l'enfant? Qu'est-ce que tu en as fait, de l'enfant?

— Je l'ai élevé, — dit Bourdigalier.

— Mon enfant! ma fille! — répétait Colmiche, subitement attendri.

— Tu m'embêtes, à la fin, avec ton enfant!

— Je l'ai pourtant fait, — dit Colmiche.

— Et moi je l'ai ramassé, enveloppé, nourri, grâce à la cantinière qui lui a donné le sein en même temps qu'au sien.

— Brave femme! — fit Colmiche qui sanglotait.

— Il est saoûl, — marmonna Bourdigalier.

Mais Colmiche n'était qu'*humecté*. Bourdigalier reprit :

— Et bien, puisque c'est ton enfant, écoute la fin de l'histoire. Quand on fut renvoyé dans l'Ouest, au temps de l'armée d'Angleterre, je l'ai ramenée à Saint-Gratien-des Bois, la petite, je l'ai mise en pension chez des paysans.

— Je t'en tiendrai compte, — dit Colmiche.

— Pour régler ce compte-là, il faudrait autre chose que de l'argent, et de l'argent, d'ailleurs, tu n'en as pas plus que moi.

— Tu abuses, Bourdigalier.

— Je finis. Je la revis encore une fois entre deux campagnes; elle promettait, jolie comme sa pauvre mère, mais pas aussi douce, un caractère...

— Le mien! — dit Colmiche. — Mon sang!

— Parlons-en! une blonde, au teint de rose, un petit bec à bécots, un nez effilé et des yeux, des yeux de mauve... une petite mouette de nos côtes...

— Et de la conduite?

— Pour ça, je n'en pouvais pas juger, toujours sur les grandes routes. Quand je revins avec ma jambe de bois, ce fut pour apprendre la nouvelle.... Elle s'en était fait conter par une espèce de mistiflore... un hobereau du voisinage... qui avait épousé une vieille fille, afin de se dispenser du service... un bel homme, du reste, bien tenu, s'exprimant bien, enjôleur... Je n'ai fait qu'un saut, je l'ai provoqué d'une paire de claques; sur le terrain, au pistolet, à cause de ma jambe de bois. Je l'ai tué raide.

— Et la petite?...

— La petite m'a fait une scène. « Je vois bien, qu'elle me criait, que vous n'êtes pas mon père. Est-ce que ça vous regardait? » Je l'ai ramenée ici, de gré ou de force. Mais, ça n'a pas

été pour longtemps. Elle m'a glissé des mains... Cette fois, avec un militaire. Ils ont filé, chacun de son côté, lui en Allemagne, où il est mort, à ce qu'on m'a dit; elle, à Rouen... où elle fait la vie...

— Elle y est encore? — demanda Colmiche.

— Je n'en sais rien, — répondit Bourdigalier. Et, féroce : — Si tu veux le savoir, informe-toi. C'est ta fille, au surplus, ce n'était pas la mienne... J'ai fait ce que j'ai pu.... Ce n'est pas ma faute, si je n'ai jamais eu l'oreille des femmes...

Les larmes coulaient sur ses joues tannées. Colmiche suffoquait, la face congestionnée, des sanglots secouant sa bedaine.

— C'est vrai, — dit-il. — Tu ne lui devais rien. Ce n'était pas ta fille.

Bourdigalier se leva, chancelant. Colmiche serra dans ses bras le long corps décharné de son camarade. La jambe de bois, affolée, vacillait sur le pavé. Quand ils purent articuler une phrase :

— Cependant, — murmura Colmiche, — si tu avais su que c'était moi, l'autre... qu'elles étaient à moi, la mère comme la fille... qu'est-ce que tu aurais fait, dis-moi, Bourdigalier?

— J'aurais fait la même chose, Colmiche.

— Bourdigalier, — dit Colmiche, — tu es un homme. Tu vaux mieux que moi.

Et bras dessus, bras dessous, titubant l'un sur l'autre, ils s'allèrent coucher.

ALBERT SOREL

# CRISE ORIENTALE

ET

# MARCHÉS FINANCIERS

Le samedi 12 octobre, — lorsque la Bourse et le public commençaient peut-être seulement à comprendre la gravité des événements, dont la déclaration de guerre du Monténégro à la Turquie le mardi précédent formait le début, événements d'autant plus énigmatiques, peut-être, financièrement, qu'ils surprenaient le Monde en pleine période de reprise industrielle et boursière —, la baisse fut plus forte sur le marché de Paris que sur des marchés étrangers qui, normalement, semblait-il, eussent dû être aussi ou plus touchés.

Grand émoi et chacun de se mettre en campagne pour découvrir quelles raisons — puisque les événements politiques et le passé économique récent se présentaient à peu près de même sur d'autres places — avaient pu motiver cette préférence et prédilection de la baisse à l'égard de la place de Paris. La question de l'organisation du marché de Paris, — disons moins pompeusement de la Bourse, — se réveilla. Tel caractère de peuple, telle constitution, aussi telle organisation de la Bourse.

*
* *

Célèbre, ayant une histoire[1], la Bourse d'Amsterdam est la doyenne des Bourses du monde. Ses caractéristiques sont liberté et simplicité. Elle est libre en ce sens que ses membres forment une corporation indépendante des pouvoirs publics, se recrutant elle-même par choix à la façon d'un cercle ou d'une académie sans limitation particulière de nombre; les étrangers peuvent être membres; des maisons de banque, au sens propre du mot, sont membres et peuvent faire faire leurs affaires directement par leurs employés; logée jusqu'ici dans le vieil immeuble mis à sa disposition par la Municipalité, la corporation occupera bientôt un palais neuf construit de ses deniers. Quant à la simplicité, elle résulte de l'absence de toute complication dans le mécanisme du prêt de bourse. Beaucoup de gens achètent des titres pour plus qu'ils n'ont d'argent : le bailleur de fonds s'appelle, en France, un « reporteur », l'acheteur de cette sorte est dit « reporté », les titres achetés par lui constituent sa « position reportée ». En Angleterre et en France, par exemple, ces opérations de « report » conduisent à des règlements effectués à des dates spéciales, périodiques, dites « jours de liquidation », d'après des cours spéciaux dits « cours de compensation », tandis que l'achat initial avait été fait au « cours du terme ». Il y a donc alors trois sortes de cours le « cours du comptant » qui s'applique à l'acheteur payant avec son argent, le cours du terme et le cours de compensation — chez nous, théoriquement, cours du comptant à deux heures le jour de liquidation, en pratique fixé avec une certaine latitude —. A Amsterdam rien de pareil, il n'y a ni dates spéciales, ni plusieurs sortes de cours. Le « reporté » trouve de l'argent pour un mois, partant du jour de son achat, à un taux d'intérêt fixé chaque jour pour ce genre d'affaires et inscrit à la cote *prolongatie* — taux fixe, mais marge variant suivant les valeurs —; à la fin de son mois, s'il veut conserver ses titres

1. Lire par exemple : *De Lotgevallen der Amsterdamsche Beurzen door Alard van Amsterdam* : *Amsterdam-C.L.. van Langenhuysen, 1888.*

pour un autre bail d'un mois, il trouve de l'argent de nouveau au taux d'intérêt de *prolongatie* et au cours du jour où il entre dans ce nouveau bail et ainsi de suite. Il n'y a naturellement pas plus de cours spéciaux et de dates spéciales de règlements pour les « vendeurs à découvert », ou « spéculateurs à la baisse », qu'il n'y a de cours spéciaux et de dates spéciales de règlements pour les « spéculateurs à la hausse ».

A un trait essentiel et à quelques traits secondaires près, l'organisation de la Bourse de New York est celle de la Bourse d'Amsterdam. Le trait essentiel est qu'à la Bourse de New York, les prêts de Bourse ou « reports » se font au jour le jour et, par suite, à des taux d'intérêt variant chaque jour. Et il y a tel trait secondaire comme celui-ci : au lieu des bancs qu'on peut multiplier à la Bourse d'Amsterdam, les strapontins (*seats*) ne se peuvent multiplier à celle de New York : d'où, à New York, la limitation du nombre des membres. C'est une des gloires de la Hollande, entre autres empreintes dont elle a marqué la nation américaine, de l'avoir marquée de l'empreinte de son organisation de Bourse. New York n'est-il pas déjà, par rang d'importance, suivant le point de vue où l'on se place, le deuxième ou le troisième Marché du Monde?

L'organisation de la Bourse de Saint-Pétersbourg s'est conformée d'assez près à l'organisation de la Bourse de New York pour paraître indirectement tenir ses origines de l'organisation de la Bourse d'Amsterdam : une seule sorte de cours ; aucunes dates spéciales, périodiques, pour les règlements ; prêts de Bourse à vue au jour le jour (ce que les Anglais et les Américains appellent prêts *on call*) ; une corporation libre de courtiers. Mais la Bourse de Saint-Pétersbourg n'est entrée que depuis un laps de temps encore court dans l'avenue des grandes spéculations et les courtiers, une quarantaine actuellement, sont de minces personnages auprès des Banques par actions organisées en Comité. Celles-ci font tous les prêts de Bourse. Les courtiers ne font pas les prêts de Bourse, quitte à se procurer l'argent dans les Banques comme à New York où le client d'un agent de change n'a à s'occuper de rien, ne connaît pas la Banque où son agent de change se procure l'argent. A Saint-Pétersbourg les rapports entre le client et la

Banque sont directs, personnels. Aussi bien, croyons-nous, le prêt de la Bourse est-il encore plus rapproché de sa forme commerciale primitive de prêt sur titre ordinaire, c'est-à-dire est-il d'une forme boursière moins évoluée, tandis qu'à New York, si on a versé 20 000 dollars, dans l'hypothèse d'une marge de 20 p. 100, on sait seulement qu'on est acheteur de 100 000 dollars de titres qu'on ne voit pas. Sous la variante de la forme, il n'y a toutefois pas de différence quant au fond, à la mentalité, aux conséquences, et, à toutes fins utiles ou nuisibles, l'opération décrite pour New York de son côté revient exactement au même qu'une opération à terme suivant usages de Paris ou de Londres.

L'organisation de la Bourse de Londres est fort éloignée de la simplicité d'organisation de la Bourse d'Amsterdam. Elle sort de cette simplicité notamment par l'institution des *Jobbers*, institution excellente qu'on ne retrouve nulle part ailleurs, trait distinctif. L'agent de change *broker* qui achète pour un client achète au *jobber*. L'agent de change qui vend pour un client vend au *jobber*. Le *jobber* est un intermédiaire de plus que le client nourrit. Sa raison d'être? En achetant pour revendre, car il est commerçant, non courtier, adoucir les écarts de cours : il est l'amortisseur du marché. S'il entend son métier, son influence se fera particulièrement sentir lors des excès manifestes de hausse ou de baisse, et il fera la contrepartie, au comptant ou à terme, des fous dans le premier cas, des affolés dans le second, atténuant ainsi tour à tour les effets de la folie et ceux de l'affolement. Les ordres de vente tombant dans le vide, — comme cela eut lieu à Paris, le 12 octobre, sur les valeurs ne faisant pas l'objet d'un courant suivi de transactions au point que la partie de la cote dite du « comptant » offrit à l'œil l'aspect d'un désert, — c'est le cas pour le *jobber* de se montrer : à ceux qui veulent vendre dans ces moments-là, il donne la possibilité de vendre. Ainsi les bénéfices du *jobber* sont une sorte de prime d'assurance que paie le marché contre les risques graves — goût d'équilibre et de modération des Anglais. Compliquée comme il convenait, comme tout en Angleterre, où les traditions se surajoutent aux traditions, l'organisation de la Bourse de Londres est parfaitement libre. Là encore on devient membre

de la Bourse comme on devient membre d'un cercle, d'ailleurs avec des justifications de compétence de capital et de nationalité, car il faut être citoyen anglais. Les reports sont faits, paraît-il, en grande partie, du moins pour certaines valeurs, avec des fonds déposés à cette fin chez les agents de change (*brokers*) par leurs clients, pour une moindre proportion par les sociétés de crédit, parfois méprisantes, drapées qu'elles sont dans leur respectabilité, à l'égard d'opérations considérées par elles comme voisines de l'agio. Rien de plus cohérent avec l'ensemble du système : le métier des sociétés de crédit anglaises (*joint stock banks*) n'est pas de placer du titre; c'est contraire à l'honneur parfait, pensent-elles peut-être, et peu conforme au caractère d'une grande organisation, remontée mécaniquement, comme une horloge, n'ayant pas d'ailleurs, moralement, le droit, dans une matière aussi délicate que le titre, d'imposer des convictions à ses employés. Le placement de titres est le fait de l'agent de change qui, s'y livrant, ne profane pas le caractère sacré du banquier — proprement dépositaire d'argent. Multiplicité de tant de foyers d'émissions, de placements de titres, de créations de sociétés, qui fait la solidité de la place financière de Londres! De même pour les reports. Que, dans un pays, les reports — ceux de toutes les valeurs ou ceux de certaines catégories de valeurs — soient principalement entre les mains des sociétés de crédit, celles-ci, toute-puissantes, risquent d'être tentées de rendre possible, par la facilité des reports, une hausse exagérée des cours; puis la débâcle d'une ou de quelques-unes d'entre elles — ou même un simple caprice — risque de briser brutalement les cours par le retrait des facilités de report ou par le refus pur et simple de reporter. Une organisation de Bourse où les reports sont faits engrande partie par les agents de change avec des fonds déposés chez eux à cette fin est donc, en principe, plus sage qu'une autre où les reports sont faits presque exclusivement par les sociétés de crédit. En un cas seulement, quand un esprit public magnifique, allié à une expérience d'affaires chevronnée, souffle dans les sociétés de crédit, les prêts de Bourse, tout entiers entre leurs mains, réalisent un type de marché admirable; les sociétés de crédit, liées, alors, par toutes leurs fibres, à la vie économique du

pays, subordonnent la Bourse à cette vie, tandis que l'agent de change n'est qu'affaire, presque que jeu; il vit, en quelque sorte, à la surface du pays, il ne fait pas qu'un avec lui — alors il travaille de son côté et le pays du sien.

*
* *

A Vienne et à Berlin, même langue, même cadres de l'organisation de Bourse, à quelques différences près, — notamment à Berlin chaque agent de change (proprement : courtier) se cantonne dans un tout petit groupe de valeurs, ce qui fait mieux comprendre encore le rôle sérieux de la Bourse et de la spéculation utile dans la grandeur industrielle de l'Allemagne. Mais dans des cadres pareils, quel esprit différent se manifeste sur les deux places! Mêmes institutions, mêmes instruments rendent un tout autre son et donnent des résultats tout autres. Vienne, ville au charme français, aux allures de grande cité latine : rien d'austère. A Berlin, c'est la discipline, la marche en bataillons serrés; c'est derrière la Bourse les sociétés de crédit se tenant comme un seul homme et peut-être, dans les circonstances difficiles, prenant le mot d'ordre auprès de celui qui se fait gloire d'être non point comme nos rois le premier gentilhomme du royaume, mais, comme il faut que ce soit aujourd'hui, le premier commis voyageur de l'Empire. A Berlin comme à Vienne les sociétés de crédit, par les « reports » qu'elles sont à peu près seules à faire, peuvent tout sur la Bourse. Mais ici et là elles usent différemment de ce pouvoir. A Berlin, l'unité de vues. A Vienne, c'est le décousu; une banque ignore sa voisine, marche sur ses plates-bandes, c'est-à-dire laisse vendre les titres favoris de sa voisine, ce qui aboutit, chacun faisant de même, à ce que tous les titres sont vendus; et autour du groupe compact des agents de change gravite une nuée d'intermédiaires, n'en faisant qu'à leur guise, telle une queue de comète désordonnée autour d'un noyau solide.

Voici la cote de Vienne. En regard de chaque valeur, un seul cours « fait » (plus haut et plus bas); au delà, toujours en regard, un cours offert et un cours demandé. Ce cours « fait »,

c'est tout le principe d'autorité, au lieu de cours « fait » il faudrait réellement lire « cours qui aurait dû logiquement être fait », et ici on retrouve la métaphysique allemande : c'est le cours « en soi », ce cours fait. Il y a eu mainte transaction, aucune n'a été enregistrée, le client ne peut se rendre compte : il faut qu'il s'en rapporte. Dans sa sagesse, l'organisation de la Bourse a décidé que les cours pratiqués gravitaient autour d'un cours idéal, seul digne, parce que vrai d'une vérité abstraite, de porter le nom de cours « fait ». C'est quelque chose de bien plus scientifique que ce qui en France s'appelle « le cours moyen », simple moyenne arithmétique pour l'établissement de laquelle le prix auquel s'échangent 25 titres compte autant que celui auquel s'en échangent 100 et 1 000, en sorte que le cours moyen peut être, en théorie, volontairement influencé par des transactions de forme sur de petits montants à seule fin de faire payer au client acheteur au cours moyen un prix qui n'est guère le prix vrai. Le cours « fait » des Bourses germaniques, théoriquement, doit être établi en tenant compte des quantités échangées à chaque prix, être le « Prix ».

Et déjà on comprend que les hommes investis du devoir d'établir le « Prix », lui-même juge des choses de la vie, doivent être des juges. Qui donc songerait aujourd'hui à faire payer sa charge à un magistrat et quelle sentence plus grave que celle du prix?

Quarante agents de change à Vienne : on les a choisis au concours, les uns parmi des hommes justifiant — non d'un capital amassé, Dieu sait comme, ou par les parents, — mais d'une expérience pratique de banque, les autres parmi des hommes justifiant d'une expérience pratique de commerce. Et ici apparaît encore le sérieux de la race germanique. Il y a dans les antécédents exigés de commerce et de banque comme un symbole de ce que la spéculation doit être la servante et non la concurrente du commerce et de l'industrie, car la banque est en Germanie si étroitement liée à l'industrie qu'on voit les banquiers faire vérifier les comptabilités des industriels, leurs clients, afin de les guider dans la voie douteuse des prix et de les mieux assister de toute manière. Ainsi, les agents de change choisis au concours. Que la faveur se glisse dans le

choix des candidats, qu'elle corrompe parfois la sélection du concours — il est possible. Mais n'est-ce pas déjà beaucoup qu'un principe, fût-il moyennement appliqué? Les agents de change font les transactions. Ce n'est pas tout. Dans une matière aussi grave que celle du prix, pourquoi le principe de Montesquieu, la division des pouvoirs, ne s'appliquerait-il pas aussi bien? A toute force collective il faut dans une machine humaine bien montée, comme contrôle et comme contre-poids, que corresponde une autre force collective. En tout pays, dans les sociétés anonymes, au Conseil d'administration qui agit correspondent les commissaires des comptes qui contrôlent — en théorie —. Et puisque les prix sont une chose si grave, puisqu'ils sont la force qui fait tout mouvoir, la Germanie a voulu qu'au Collège des agents de change s'opposât le Collège des courtiers assermentés, choisis suivant les mêmes principes, qui vérifient les livres, les fiches, qui donnent aux cours leur laisser-passer. Les reports, simple détail, s'arrangent de gré à gré, commercialement, à des taux en rapport avec le mérite du gage et l'importance du paquet de titres. Les « agents » n'ont pas à se déranger : les bailleurs de fonds viennent à eux. Investis d'un ministère, celui des prix, les « agents » sont peu nombreux afin que leur choix meilleur, leur cohésion plus forte, leur vie mieux assurée, leur prestige les détourne d'inciter, par la tentation diabolique, les clients sans méfiance, innocents et neufs, à prendre des positions outre mesure et à des prix surfaits, — crime réel et qui ne doit de ne pas porter ce nom qu'à cela seul que l'Humanité baptisa certains actes de crimes avant d'avoir inventé la Bourse.

Au deux corporations d'agents de change et de courtiers assermentés, organisées et réunies, il ne manque plus, pour leur rappeler leur raison d'être unique, l'intérêt général, que la présence du représentant de l'État, « le commissaire de la Bourse ». Dans son bureau, à la Bourse, en permanence, il siège, et les agents vont et viennent, s'entretiennent avec lui, le consultent tandis que lui surveille. Tutelle sans doute — pièce nécessaire au couronnement de l'édifice conçu d'ensemble comme il l'est. Mais voici que la guerre survient dans les Balkans, l'inquiétude grandit, les agents de change se

pressent le samedi 12 octobre dans les bureaux du « Commissaire de la Bourse ». On l'interroge. Il se tait. Cela suffit. La panique éclate.

Aux mêmes heures à Berlin, les agents de change se pressent aussi dans le cabinet du « Commissaire de la Bourse ». Celui-ci fort de l'appui des Banques — qui s'étaient, par deux fois, concertées — parle, devise, cause philosophie, distrait son monde, prêche le calme : la Bourse est relativement calme.

Cela dit, l'édifice des Bourses germaniques ainsi démonté pièce à pièce, on comprendra mieux ce qui suit.

Au-dessus de la forêt germanique, de cheminées d'usines et de mâts de navires aujourd'hui, s'élève, par instants, une voix qui avertit et la forêt recueillie écoute.

L'année 1906 commençait à peine[1], il fut dit en haut lieu — interprétons des paroles plus réservées mais claires — : on a assez spéculé, les cours des actions ont assez monté, tout ce qu'il était possible d'escompter d'heureux est escompté, dans deux ou trois ans il y aura une crise. Il importe pour la Patrie, pour que sa santé et sa croissance, toujours plus grande, ne soient pas troublées que, quand cette crise éclatera, la spéculation se soit déjà liquidée, que les cours, déjà graduellement dégonflés, n'aient plus qu'à s'affaisser encore quelque peu pour s'ajuster sans heurt à des conditions nouvelles. D'ailleurs, en attendant la crise, l'industrie et le commerce vont continuer de prospérer : pour eux, l'argent des banques. L'heure est sonnée : que les cours se dégonflent et rendent l'argent!

Et pendant un an et demi environ les cours des valeurs industrielles allemandes ont baissé, tandis que montait sans cesse la production des usines et les exportations de l'Empire.

La crise américaine de 1907 est venue et, malgré les sommes énormes que le commerce et l'industrie allemande doivent à leurs banques, elle n'ébranla l'Allemagne que d'une secousse presque bénigne.

En mai 1912, nouvel avertissement[2], d'un grand banquier et personnage politique — M. von Gwinner. — Nouvel assa-

1. Rapport de la *Deutsche Bank*, en date du 9 mars 1906, sur l'exercice 1905, p. 1.

2. *Journal des Débats* du 27 mai 1912 au chapitre « Marchés étrangers ».

gissement et les événements d'octobre trouvent les Bourses allemandes en possession d'elles-mêmes.

L'Allemagne en 1900-1901 a eu une crise économique grave. On en aurait eu une à moins. Elle venait, dans l'enthousiasme et la hausse du *Boom* de 1899, de constituer le gros de l'outillage qui lui a permis depuis cette époque de devenir une formidable puissance d'exportation. Depuis lors, d'avertissement en avertissement, elle a cheminé avec des heurts insignifiants pour une activité si grande et une si grande audace, pour tant d'hommes qui naissaient, à nourrir, force future de son Empire, et que des crises commerciales auraient certes empêché de naître — la statistique de la natalité pendant les crises[1] le dit.

A Paris, la vision de l'intérêt général de la Place, la volonté de faire prévaloir cet intérêt général aux heures décisives, ont appartenu à un homme — qui est mort — le baron Alphonse de Rothschild.

*
* *

La France a une organisation de Bourse hybride : il y a le « marché libre » ou « coulisse » et le « marché officiel » ou « parquet des agents de change ». Chaque marché a ses valeurs propres. Nous ne parlerons pas du marché libre, encore que de très grandes affaires s'y traitent, mais du seul marché officiel le plus caractéristique de la Place.

Il y a 70 « agents ». Aux termes du décret de 1898, il pourrait y en avoir 80, mais pas plus. Eux seuls ont le droit de négocier leurs valeurs : c'est dire que chacun d'eux jouit d'un monopole magnifique, c'est dire que les charges se vendent cher, que la richesse exigée de l'acquéreur limite la faculté de choisir, qu'enfin la naissance et le mariage décident fort souvent du choix. L'investiture donnée par le ministre des Finances, simple forme, ratifie le choix que la Chambre syn-

1. Commission de la dépopulation; sous-commission de la natalité; rapport sur les causes professionnelles de dépopulation par M. Lucien March, 1905, p. 133.

dicale des agents de change a fait sur la présentation de l'ancien titulaire ou de ses ayants droit.

C'est précisément de la sorte que se recrutent, par exemple, les notaires de Paris : la propriété, bâtie ou non bâtie, n'en souffre pas. Oui, mais il y a le maître clerc. Et le maître clerc est là, parce que la loi est complexe, qu'il faut bien quelqu'un qui la sache, que la technicité du métier de notaire est apparente. Mais le métier d'agent de change! Allons donc! Coter des cours, la belle affaire! Alors à quoi bon prendre un maître clerc? Le maître clerc — peu importe le nom — n'existe pas dans les charges d'agents de change.

Or ce métier d'agent de change est d'une technicité d'autant plus délicate qu'elle est cachée et ne saurait tenir dans des formules. Bornons-nous à envisager trois aspects de ce métier.

Chaque agent de change contribue à la désignation des membres de la chambre syndicale. Le Ministre des Finances décide de l'introduction à la cote officielle des fonds d'État sur l'avis de la chambre syndicale. La chambre syndicale décide, sous réserve de l'assentiment du Ministre des Finances, de l'introduction des « valeurs » (actions et obligations de Sociétés). L'entrée des valeurs étrangères dans cette enceinte fermée leur procure souvent une hausse considérable par suite des achats de France qui affluent. Et si telle valeur est trop chère au moment de l'introduction sur le marché officiel ou si elle le devient presque aussitôt après, au moment où les Français achètent? Certes il n'y a pas d'introduction sur le marché officiel que le Ministre des Finances ne l'ait préalablement approuvée — frein qui fut efficace en 1909 et prévint l'introduction du *Steel Trust*, ..... grâce peut-être à l'opposition des maîtres de forges français, — mais qui ne fonctionna pas quelques années auparavant quand les « agents », non seulement introduisirent les actions du *Central Mining*, mais les firent souscrire dans leurs bureaux comme s'ils avaient été de simples placiers en titres, eux, des officiers ministériels : aussi, prestige des mots, le succès de l'émission fut tel, son montant souscrit tant de fois, que le transfert des fonds à Londres troubla le « Chèque » (cours du papier à vue sur Londres) dans sa quiétude et lui imprima une hausse désordonnée. Et pourquoi citons nous cet exemple plutôt que tant

d'autres? En fait, le ministère des Finances a toujours fait son devoir : il est impossible à un gouvernement, — sans compter les égards diplomatiques pour ce qui est des valeurs étrangères, — de décréter, en refusant d'autoriser l'introduction, qu'une valeur est mauvaise à tel prix, pas plus qu'il ne pourrait décréter qu'elle est bonne à tel autre. On ne décrète pas un prix : c'est contre nature.

L'agent de change ne fait pas les cours de la Bourse; il les enregistre. Mais voici une circonstance où l' « agent » peut beaucoup pour attiser ou pour calmer la hausse. Un client se présente, profane en matière de Bourse. Il veut acheter ou vendre à terme, jouer. Il veut jouer pour gagner de l'argent et parce qu'il se croit sûr d'en gagner. Il est hors du vrai. Pour lors que l'agent de change exige une « couverture » importante, c'est-à-dire le dépôt d'une somme importante, provision en vue des pertes possibles : si la « couverture » exigée est en titres, le client réfléchira, mais si la couverture est en espèces, il réfléchira bien davantage car, pour se faire ces espèces, il aura dû vendre des titres, ce qui apparaît toujours comme une diminution douloureuse. Par les couvertures plus ou moins fortes exigées, soit pour les achats à terme, soit pour les ventes à découvert, soit pour telle valeur, soit pour telle autre, l'agent de change agit directement sur la volonté du client; il est complice des fluctuations de la Bourse. Et, d'une façon générale, s'il exige de fortes couvertures, surtout des couvertures en espèces, il rappelle au bon sens. Tel n'est pas son intérêt en face d'un client honnête et riche.

L'agent de change ne fait pas les cours de la Bourse, mais, avec l'organisation actuelle, il contribue à faire le taux des reports, il contribue à faire, pour chaque valeur, que les reports soient accordés ou refusés sur cette valeur. Or le cours de chaque valeur est inséparable, à certains moments, de la possibilité ou non d'obtenir un report et du taux de ce report.

Toute l'organisation du marché officiel repose sur un roc : la solidarité des agents de change. Cette solidarité consiste en ceci que la caisse syndicale est responsable de toutes les

dettes non personnelles, mais résultant d'un fait de charge de chaque agent de change. Une telle disposition ne se retrouve dans aucune corporation d'agents de change d'aucun autre pays du monde; elle cadre bien avec le goût de la bourgeoisie française pour le tranquille, le tout fait, le tout repos. Voyons ce qui en est résulté.

Chaque « agent », bon ou mauvais, propre ou non propre à son métier, a inspiré une confiance illimitée, les millions ont afflué dans les charges et dans toutes indistinctement pour que l'agent de change les fasse valoir en reports, c'est-à-dire en prêts de bourse, millions provenant de grandes sociétés (Sociétés de Crédit, d'Assurances, Compagnies de chemins de fer, etc.), et de la foule des particuliers. Et le reporteur, celui qui met de l'argent dans une charge pour qu'on le lui fasse valoir en report, de dire : « Reportez-moi ce que vous voudrez, titres bons ou mauvais, français ou exotiques; peu me chaud, j'ai votre garantie collective à vous tous agents de change près la Bourse de Paris; cette garantie est excellente, que m'importe le reste! ». La situation de l'agent de change est particulièrement délicate; il représente, avec des pouvoirs en quelque sorte discrétionnaires, à la fois le reporteur et le reporté, le prêteur et l'emprunteur; parfois son intérêt lui conseille secrètement d'adoucir le plus possible le taux de report à l'égard de titres sur lesquels la spéculation a naturellement tendance à s'engager parce qu'ils sont à la mode, séduisants; toujours, pour proportionner le taux des reports à la mesure de risque de chaque valeur, un travail, un effort, aussi bien de jugement que de volonté, eût été nécessaire; d'ailleurs aucun contrôle. Il eût fallu de l'héroïsme pour réagir. Mais les choses suivirent leur pente naturelle et le taux des reports devint beaucoup trop uniforme pour toutes les valeurs indistinctement et la facilité de trouver de l'argent pour reporter n'importe quelle valeur — fût-elle la plus aléatoire — a permis aux spéculateurs de prendre des positions à la hausse, pêle-mêle, au hasard.

Et ce n'est pas seulement à tous les titres que l'argent a été indistinctement, c'est à toutes les charges : ainsi la confusion a été double. Des charges qui, vu le mince mérite du titulaire, auraient dû dépérir et auraient dépéri sans la solidarité, — les clients pour achats et ventes de titres se détournant, et plus encore

les donneurs d'argent pour reports, amateurs de sécurité, — se sont maintenues, ont grandi, tandis qu'en même temps grandissaient les suites possibles d'erreurs commises. Ainsi l'œuvre de sélection est entravée jusqu'au jour, çà et là, de déconfitures inévitables; la sélection ne corrige pas les erreurs initiales du recrutement des agents de change. Certes, quand la chambre syndicale désigne son candidat pour une charge vacante, elle pense aux suites possibles, aux pertes qu'un imprudent pourrait entraîner, non seulement pour lui-même, mais pour la caisse syndicale. Il y a cependant, à côté, un instinct plus fort, parce que caché, tout inconscient et qu'on ne s'avoue jamais à soi-même; qu'on y réfléchisse! Le collègue nouveau que se choisissent les « agents » de la chambre syndicale, c'est un concurrent futur avec qui ils se retrouveront face à face dans la lutte pour les affaires, chez le banquier ou le capitaliste dont il s'agit d'enlever les ordres, un concurrent futur avec qui ils seront aussi directement en affaires. Alors, quand les circonstances se tournent de telle manière que le choix d'un tel, pas redoutable et peu compétent, mais bien et dûment présenté, semblera, après tout, naturel, comment résister?

Voici donc ce qui, théoriquement, arrive. Dans une période favorable où la Bourse croit voir le ciel clair devant elle et passe toute mesure, les reports grossissent indéfiniment chez les agents de change. Le même vent de hausse qui pousse au large les imprudents et les fait acheteurs de titres repousse vers le port les prudents, les avisés ou ceux que l'expérience a rendu tels, leur fait vendre des titres et placer en report — placement de repos, d'observation, d'attente — l'argent produit par cette vente. Ainsi, pour ces deux harmonieuses raisons, le chiffre des reports s'est enflé; éblouis, aveuglés par la facilité d'avoir de l'argent et par l'uniformité des taux — en partie leur œuvre dans un entraînement collectif — certains « agents » ont laissé leurs clients prendre des positions excessives, à des cours surfaits, sur des valeurs pleines de danger. Pour eux la difficulté des reports sur certaines valeurs eût

servi de baromètre indiquant la pression, l'orage dans l'air, comme cela se passe sur le marché libre où l'argent pour les reports est en grande partie fourni par les sociétés de crédit habituées à doser, suivant les titres donnés en report, et les montants et les taux — il y a bien aussi chez les coulissiers de grosses sommes déposées par les clients aux fins de report, mais la proportion fournie par les sociétés de crédit suffit, et au delà, pour donner le ton.

Donc le chiffre de reports au Parquet en arrive à se chiffrer par bon nombre de centaines de millions... chiffre inconnu, mystérieux. Pourquoi? Il y a un devoir de justice à remplir à l'égard du capitaliste qui pense et qui, nullement mêlé au monde de la Bourse, du fond de son fauteuil, gouverne son modeste avoir. Celui-là sait bien que de tant de chiffres publiés aucun ne lui est plus essentiel, aucun peut-être ne lui est aussi essentiel à connaître que celui des reports, image fidèle du montant des titres déclassés, flottants, instable et tumultueux élément par quoi, quand il grossit trop, tout équilibre est compromis. L'État fait publier tant de chiffres! Il a oublié celui-là; il retarde. Qui donc, quel intérêt avouable gênerait la publication, deux fois par mois, aux dates de liquidation, du montant global des sommes déposées chez les « agents » aux fins de reports? Ce serait plus simple que la publication du nombre de titres négociés, comme cela se pratique à NewYork, et aussi plus instructif [1]. La simple publication, deux fois par mois, du chiffre des sommes déposées aux fins de reports chez les « agents » serait dans la logique historique de la Bourse de Paris, rien de plus [2] : ce serait une grande lumière.

1. A New-York le capital des sociétés fut, dès l'origine, si majoré qu'après des années et des années de prospérité tout ce que les cours ont pu faire a été de graviter plus ou moins autour du pair; ainsi du nombre de titres on conclut avec une approximation suffisante à la somme échangée; mais chez nous, et c'est tout à notre honneur, il en va différemment, beaucoup d'actions valent plusieurs fois le pair et de l'une à l'autre rien n'est plus variable que la distance entre le cours et le pair.

2. En attendant, il suffirait au ministère des Finances d'un petit geste : exiger des « agents » assujettis à l'impôt de Bourse — par 1 000 francs, de 0 fr. 10 pour les opérations ordinaires, 0 fr. 02 et demi pour les reports ordinaires, 0 fr. 0625 pour les reports de rente, — le décompte distinct des sommes acquittées suivant chacun de ces taux, sommes acquittées deux fois

A vrai dire, la lumière existe, mais elle est sous le boisseau. Car à qui fera-t-on croire qu'il n'y ait pas « agent » et « agent » et, à côté des inexperts, les vieux routiers, les fins limiers? Tout le secret de la Bourse est de faire la contrepartie du public, et le meilleur moyen pour ce faire est de connaître sa position. Et alors comment, sans qu'on le veuille, par une intonation, un geste, cette connaissance ou ce qu'il y a d'essentiel dans cette connaissance, précieuse, sous la réserve expresse qu'elle ne soit pas publique, ne filtrerait-elle pas jusqu'à l'oreille des financiers? Ne gratifient-ils pas de leurs ordres, de préférence, le courtier de Bourse qui leur apporte toute fraîche cette connaissance? Le public, cependant, s'endort de plus en plus dans une fausse sécurité, de plus en plus rassuré par cette même hausse, fétiche pour lui, qu'il devrait craindre comme un mauvais présage.

Vienne la débâcle : le rideau tombe, changement à vue, autre décor. Cette fois le syndic des agents de change circule de charge en charge ou fait passer des instructions; le mot d'ordre est de faire liquider les clients, c'est-à-dire de leur faire lâcher prise maintenant, avec de grosses pertes. Si l'intimidation ne suffit pas, on parle d'exiger de grosses couvertures dont il n'était pas question naguère quand les cours étaient dangereux; on force à se liquider des clients qui pouvaient parfaitement tenir le coup; on met tout sur le dos de la politique extérieure, d'un incident qu'on ne pouvait vraiment pas prévoir — « il faut bien que l'enfant ait un nom! » —, comme cela le client n'en voudra pas trop et reviendra. Mais derrière ce funèbre décor, qu'y a-t-il? Une fois de plus, la solidarité des agents de change a fonctionné : plusieurs charges sont près de succomber, il faudra payer pour elles et voici que les agents de change se regardent maintenant les uns les autres d'un œil défiant et scrutateur comme des ennemis. Interprète de la caisse syndicale qui devra payer, le syndic a peur, il a l'autorité d'imposer sa volonté à ses confrères, il l'impose...,

par mois globalement et dont le chiffre global est publié; puis, ce décompte exigé, le publier à l'*Officiel* deux fois par mois. Ce décompte, implicitement, dirait le chiffre de la somme reportée inférieur seulement au chiffre de la somme déposée chez les « agents », aux fins de report, d'une différence représentant les opérations compensées entre acheteurs et vendeurs à terme.

on fait liquider les clients. Et une fois de plus apparaît cette éternelle vérité qu'un groupe d'hommes étroitement liés, comme le sont les agents de change par le lien de solidarité, forme foule, jouet d'impulsions extrêmes, également prêt à renchérir sur la baisse et sur la hausse.

*
* *

La moralité tirée, l'incident est clos, incident de pure imagination bien entendu, récit inventé par nous à plaisir afin de montrer ce que pourrait être, dans certaines circonstances données, la solidarité des agents de change à l'œuvre. Puissent les effets que nous avons décrits ne pas se produire un jour de complication européenne où la France serait réellement et directement impliquée !

La solidarité de fait — elle n'est obligatoire, consacrée par décret, que depuis 1898 — des agents de change a pu être bonne en son temps, mais le marché des valeurs s'est agrandi, compliqué; il a cessé de pouvoir se plier à une institution dont l'armature est trop raide et craque à tout grand déploiement d'énergie. Parallèlement, il est devenu un élément essentiel de la force politique des peuples : on a pris l'habitude de lire le destin[1] dans les cours et il y a telle circonstance où une grande panique de Bourse pourrait se traduire par ces mots effroyables : la peur de l'ennemi.

Loin de nous, cette pensée. Ce qui est de l'ordre des prévisions, ce sont les crises commerciales. Lors du Krach de l'Union Générale, en janvier 1882, la Compagnie des agents de change de Paris, sur sa garantie collective, emprunta des Banques 80 millions : ce fut excellent. Les krachs, on l'a dit, sont dans l'ordre de l'or ce que les guerres sont dans l'ordre du sang. Instinctivement, en temps de guerre, les hommes se forment en troupe et marchent coude à coude. Les cadres sont prévus, en temps de paix, pour cela. La paix

1. Cette idée, comme beaucoup d'autres et des plus essentielles de cet article, est empruntée aux études de M. Fernand Maroni dans le *Journal des Débats*.

est le temps de l'individu, parce qu'il est la vie : elle ne fleurit que par la vie. La guerre, ce sont des forces de la nature déchaînées qui détruisent la vie. Les hommes se forment en forces de la nature, chacun renonçant à son individualité pour devenir une molécule. La législation américaine prévoit pour certaines associations de banquiers — chambres de compensations ou associations spéciales — le droit de faire argent, en temps de crise, de leur signature solidaire. Ainsi pourrait-on laisser les rouages d'une certaine solidarité des agents de change disposés et prêts à fonctionner en temps de crise, mais qu'on les mette au repos pour les circonstances ordinaires et la vie de tous les jours, car ils ne sont rien de plus qu'une planche à assignats donnant le cours forcé aux signatures et aux valeurs.

MARCEL LABORDÈRE

# POÈMES

## POUR LE JOUR DES MORTS

### I

Je plane sur le monde, ou maudite, ou bénie.
Remède universel, universel poison,
Je ferme ou j'élargis d'un geste l'horizon,
Je fauche l'espérance et j'endors l'insomnie.

Mon souffle éteint la joie en pleine floraison,
Efface la douleur, abrège l'agonie;
J'épanouis la fleur posthume du génie
Ou l'étouffe à jamais sous trois pieds de gazon.

J'apporte le repos du néant aux athées,
J'ouvre aux hommes de foi les portes enchantées,
Car dans mes doigts osseux je tiens les clefs du sort.

J'étends sur les débris mon ombre solitaire :
Je suis l'amie aux deux masques, — je suis la Mort,
Long voilée et debout, noire, au seuil du mystère.

## II

L'homme, précaire fils d'un précaire univers,
Commence de mourir le jour de sa naissance;
La douleur qu'il maudit, le bonheur qu'il encense
Le pousse au même but par des chemins divers.

Déjà l'enfant sourit à son adolescence,
Déjà l'adolescent tend son étreinte vers
La jeunesse et vers l'or mûrissant des fruits verts,
Déjà dans l'homme fait le vieillard se recense.

Chaque heure, chaque instant mène l'aurore au soir,
Le printemps à l'hiver, l'ivresse au désespoir;
Chaque feuillet tourné hâte la fin du livre.

— Mais à travers la nuit pressentant la clarté,
L'homme, cet éphémère épris d'éternité,
C'est le jour de sa mort qu'il commence de vivre.

## III

Marin, au fond des flots ton obscure odyssée
A sombré : ton Dieu seul vit ton sourire amer,
Et les tiens en pleurant ont mis : « *Péri en mer* »
Sur la tombe où n'est pas ta forme trépassée.

Tu ne dors pas où dort tout ce qui te fut cher,
Au pays qu'invoqua ta dernière pensée;
Ni chants de prêtre, ni sanglots de fiancée
N'ont au dernier asile accompagné ta chair.

Le printemps ne vient pas réchauffer ta dépouille
Dans ton humus natal et nul ne s'agenouille,
Nul n'apporte à tes os sa prière et ses fleurs;

De nuls yeux sur ta pierre une larme ne tombe,
Et, pauvre naufragé sans bouquet et sans pleurs,
Tu sembles deux fois mort dans cette vaine tombe.

## IV

Que la mort, paix suprême ou suprême amertume,
Fût la nuit sans aurore ou l'aurore sans nuit,
Qu'elle détruisît l'être ou bien l'épanouît,
J'ai craint, de mon vivant, l'épouvante posthume

De m'en aller, suivant la commune coutume,
Dans un étroit cercueil à grand'peine introduit,
Lentement, sous la terre où nul rayon ne luit,
Pourrir mangé des vers et rongé d'apostume :

Et voulant que ma chair, mes os, mon corps humain
Échappent à l'horreur d'un pareil lendemain,
— O fille du soleil, ardente sœur de l'âme,

Flamme, j'ai confié mon corps à ton baiser;
Et mon corps, d'un seul coup dévoré par la flamme,
Va, cendre incorruptible, à jamais reposer...

## V

Sur le théâtre de la vie,
Tu jouas ton rôle à ton tour,
Tu filas ta scène d'amour,
Tu ris et tu pleuras où l'Auteur y convie.

L'irrémissible mort que nul bras ne dévie
A baissé la toile, *alas poor!*...
Envisage ton dernier jour
Sans nul espoir, sans nulle envie.

— Si pourtant ce n'était qu'un lever de rideau!...
Si les derniers coups de marteau
Pour clouer le corps dans la caisse

N'étaient que les trois coups du régisseur divin
Pour annoncer la grande pièce,
Le gala sans pleurs et sans fin!...

## VI

Vous qui nous précédez, ô morts, dans l'épaisseur
De notre terre maternelle,
Avant qu'à notre tour nous descendions en elle,
Avant qu'à l'autre bord nous passe le Passeur,

O père, mère, frère, sœur,
Que notre souvenir palpitant comme une aile
Verse un peu de clarté dans votre ombre éternelle,
Dans vos cœurs desséchés verse un peu de douceur!

Écoutez le tumulte, ô morts, de nos pensées,
Comme nous écoutons, sur vos tombes pressées,
Le frôlement de vos silences émouvants.

Puissions-nous, un moment, nous mourir, vous renaître,
Et, dans le bref éclair d'un échange, connaître,
Nous, la paix des morts, — vous, la fièvre des vivants...

## VII

Vivant, crois-en la voix d'un mort : Aime la vie,
Joie et pleurs, intégrale, ainsi que je l'aimais.
N'attends pas, pour cueillir la fleur brève des Mais,
Qu'à sa tige en sifflant Décembre l'ait ravie.

Que l'amour tisse à neuf et que l'art magnifie
Les jours que tu vécus ou que tu te promets,
Et que ton souvenir éternise à jamais
L'éphémère bonheur que l'heure te confie!

Épuise l'amertume et la douceur des ans,
Aux chants de l'avenir berce tes maux présents,
Que la douleur t'épure et que l'espoir t'exalte!

Puis, las d'avoir vécu, mais non désenchanté,
Tu sauras, comme moi, le charme de la halte,
Fin de la vie, — ou seuil de l'immortalité...

## VIII

Naître, passer, languir dans l'ignorance épaisse,
Et s'épuiser toujours à regonfler de vent
Les bulles de l'espoir qui toujours vont crevant,
Et devenir un mort dont le ver se repaisse,

— N'était-ce que cela, vivre!... L'amour n'était-ce,
Que le piège tendu par la vie au vivant
Pour le réaliser, son rêve décevant,
Quand l'individu meurt, d'éterniser l'espèce?...

La foi, l'art, créateur et fils de la beauté,
Le désir de s'unir, — homme ressuscité
Pur esprit, — à Dieu même en sa splendeur sublime,

N'était-ce, tout cela, qu'illusoires écrans
A nous masquer l'horreur de l'imminent abîme
Où nous courons sous l'œil des Dieux indifférents?...

## IX

### INSCRIPTION SUR LA TOMBE D'UN ENFANT

Passante, penche-toi sur cette dalle rose
Taillée à la mesure étroite d'un enfant :
C'est la mienne, je fus si peu de temps vivant!
Mon âme bégayait sur ma bouche mi-close,

Mon avide regard errait sur toute chose,
Encor mal assuré mais déjà triomphant,
Mes doigts voulaient saisir la lumière et le vent...
Dans la nuit de la terre à présent je repose.

Passante, à ton logis si quelque enfantelet
Sourit à ton sourire et fleurit de ton lait
Et parfume d'espoir ta route moins amère,

Mère, pleure sur moi qui n'ai souri qu'un jour,
Et prenant dans tes bras le fruit de ton amour,
D'un baiser de ton fils va consoler ma mère.

ERNEST JAUBERT

# UNE
# INSURRECTION A MADAGASCAR

Moi aussi j'ai touché aux « grandes affaires » comme on disait au XVII^e siècle. C'était dans un petit pays obscur, mais quand une société croule, fût-elle rudimentaire, en faisant des victimes par dizaines de milliers, ces victimes eussent-elles la peau foncée, c'est tout de même un événement qui a son importance, à tout le moins pour les membres de cette société. J'ai été témoin de ce drame; j'ai même appartenu, par la situation administrative que j'occupais alors, à cette catégorie de témoins que l'illusion d'une responsabilité oblige à nommer acteurs.

Chez un homme qui a passé le reste de sa vie sur la tour d'ivoire, dans une mémoire encombrée d'érudition livresque, cet épisode a laissé un lot de souvenirs qui font un contraste ridicule avec le reste. Au cours des douze ou treize années écoulées, je les avais souvent retournés en tous sens sans arriver à les comprendre. Le hasard d'une confidence vient de les éclairer brusquement pour moi; ils se sont coordonnés en un ensemble qui est une tragi-comédie.

A vrai dire je ne sais pas si j'ai le droit de la raconter. La route n'est-elle pas barrée d'emblée par le secret professionnel? En matière administrative l'obligation n'en est pas absolue. puisque les mémoires d'hommes d'État fourmillent. Il est vrai qu'ils sont posthumes... Mais l'éloignement dans l'espace peut bien équivaloir à l'éloignement dans le temps. Il s'agit d'une société barbare dans l'autre hémisphère.

Sans doute faut-il aussi considérer l'esprit dans lequel on choisit ses souvenirs : on croit être guidé ici par la curiosité pure sans ombre de malignité contre qui que ce soit, et par le souci de sincérité crue qui préside à un examen de conscience. Ce sont mes propres actes dont il s'agira, et les gaffes vaudevillesques, qui mettront dans un drame sanglant la note absurde, ce sont les miennes; je suppose avoir le droit d'en parler.

Avouer que je fus, dans des circonstances graves, un administrateur d'une ineptie amusante, c'est risquer, il est vrai, d'atteindre indirectement celui qui m'a désigné pour ces hautes fonctions; mais celui-là, bien entendu, et comme d'habitude, j'imagine, c'est le hasard, qui est au-dessus de tout discrédit.

*
* *

Il faudrait au lecteur un effort de mémoire probablement inutile pour essayer de se rappeler le petit événement dont il s'agit. Cela se passait à Madagascar, à la fin de 1896, pendant l'insurrection qui suivit la conquête. Elle amena un changement de gouverneur; à M. Laroche succéda le général Galliéni; et le proconsulat militaire fut inauguré par la condamnation à mort et l'exécution du ministre malgache de l'Intérieur et d'un prince de la famille royale (30 octobre 1896). Cette exécution fit quelque bruit à l'époque et alimenta des polémiques de presse; aux uns, elle parut un crime monstrueux et inutile; aux autres, un geste énergique, équitable et bienfaisant : naturellement tout fut oublié en quinze jours.

Le prince malgache exécuté, qui se nommait Ratsimamanga, et qui n'était rien moins que l'oncle de la reine, m'était à peine connu; il avait chez les Malgaches une très mauvaise réputation, justifiée par ses mangeries; il n'avait pas beaucoup de tête et pas beaucoup de cœur. Il mourut mal, avec des larmes et de l'affolement; sur le chemin du supplice, il eut la candeur attristante d'offrir de l'argent à l'officier qui commandait le peloton. Cela parut extraordinaire dans un pays où l'indigène n'est pas guerrier, mais où il supporte la souffrance et la mort avec une insensibilité d'homme jaune. Ratsimamanga

eut une pauvre mort de comparse, par-dessus le marché, presque inaperçue de ses compatriotes eux-mêmes.

La victime de premier plan fut certainement le ministre de l'Intérieur Rainandriamampandry, ce qui signifie à peu près « Prince de la Paix ». J'étais directeur des Affaires indigènes par intérim; le ministre malgache de l'intérieur était mon collaborateur; dans les six mois qui ont précédé sa mort, je l'ai vu au bureau tous les jours, matin et soir, je lui ai serré la main très régulièrement quatre fois par jour, et j'ai eu souvent avec lui de longues conversations amicales. La veille de son exécution, je faisais fonction d'interprète au conseil de guerre. En cette qualité, j'ai dû lui traduire la sentence de mort; la salle du conseil était toute petite, on se touchait; je lui communiquai son arrêt comme on cause, les yeux dans les yeux, à trente centimètres de sa figure extrêmement connue. Je n'y ai vu aucune trace d'émotion, sauf trois petites gouttes de sueur qui perlèrent brusquement sur son front; et il répondit simplement « oui, oui » avec sa petite voix douce habituelle. Des amis m'ont plaisanté depuis; ils ont affirmé qu'en faisant mon office de traducteur j'avais un petit tremblement dans la voix; et il est possible qu'ils eussent raison.

Les perquisitions inévitables ont amené la saisie d'un manuscrit, les mémoires autographes de « Prince de la Paix » : j'en ai publié jadis une analyse et je l'ai fait dans un esprit qui ne me satisfait plus[1]. En face d'individus appartenant à des groupes ethniques très lointains, même si l'on est sur ses gardes, on est entraîné à justifier inconsciemment le mot de Montaigne : « Mais quoy! ils ne portent point de hault de chausses ». Le danger de se méprendre est particulièrement grand chez un peuple comme les Malgaches, qui s'est efforcé de s'assimiler notre civilisation, hault de chausses inclus, avec une passion nécessairement maladroite. Sous le déguisement de nos costumes mal séants, de nos idées mal comprises et de nos formules appliquées de travers, leurs sentiments sont en travesti et nous font une impression falote; il nous est malaisé d'en sentir le sérieux et la profondeur. On s'en aperçoit, il me semble, en relisant aujourd'hui « Madame Chrysanthème »

1. *Revue de Paris*, 1er février 1900.

après les carnets de Séménoff, « L'Agonie d'un cuirassé », par exemple. Ainsi est-il advenu que je n'ai pas vu l'homme véritable, au moment où je l'avais sous les yeux, et j'ai comme un besoin d'amende honorable.

Quand je le côtoyais à chaque pas dans le couloir unique du petit ministère, j'étais frappé de minces détails comiques, les pantoufles en tapisserie sur lesquelles il glissait d'un pas très menu, le pauvre complet de tailleur inexpérimenté dans lequel il avait la mine d'un notaire de province avec un petit ventre et un dos rond. Malgré les cheveux trop noirs et la belle denture, les mouvements lents et raides trahissaient le vieillard très bien conservé. Certainement il n'avait pas de majesté, je lui trouvais l'air honnête et débonnaire. Il avait une toute petite voix, il murmurait des choses discrètes, raisonnables, un peu puériles; il me paraissait timide et presque humble. On sait pourtant que chez les hommes de sa race les emportements et les éclats de voix sont du bas-peuple; l'homme qui a la puissance, le mandarin s'entraîne à susurrer; le grand genre est de faire couper des têtes à mi-voix. Prince de la Paix avait des yeux qui m'ont toujours frappé et qui me sont restés présents à la mémoire; de part et d'autre d'un nez cassé en bec d'aigle, des yeux durs, froids qui annonçaient l'énergie, et je sais maintenant qu'ils ne mentaient pas.

Dans cette période dangereuse de troubles et de réorganisation qui suit immédiatement une conquête coloniale, que ç'ait été précisément moi qui fus chargé, en collaboration avec Prince de la Paix, de diriger la politique intérieure à Madagascar, je crois me souvenir que, dans ce temps là, ça me paraissait, après tout, assez naturel. Aujourd'hui, quand je me reporte à ce passé déjà lointain, j'ai bien le sentiment vif d'une disproportion considérable jusqu'au comique entre la tâche et la préparation professionnelle de l'ouvrier. Mon impression ancienne pourtant ne s'en trouve pas modifiée essentiellement; je ne crois pas, en effet, que, en matière administrative, l'incompétence absolue soit contre nature. Pour une grande part cette idée irrévérencieuse me vient précisément de Madagascar.

Parmi les colonies françaises, celle-ci fut particulièrement malchanceuse. Dès les tout premiers moments, le génie de

l'absurde, personnage d'Edgar Poe, a présidé à sa naissance, à l'exclusion de toute autre fée. Il suffit de rappeler que, sur un corps expéditionnaire de 15 000 hommes, une bonne moitié mourut, dont une vingtaine tués au combat.

Quand je me remémore des conversations intimes, au lendemain de la campagne, avec quelques témoins oculaires, les souvenirs bouffons affluent. Au moment où l'armée, en des marches enveloppantes, avec une stratégie rigoureuse de grande guerre, et des lenteurs meurtrières, approchait de Marovoay, place supposée très forte, mon ami B... interprète et officier de réserve, envoyé en reconnaissance avec une demi-douzaine de soldats, s'approcha de la forteresse avec la témérité apparente d'un homme qui savait à quoi s'en tenir, passa la tête à travers la redoutable palissade et constata sans étonnement qu'il n'y avait personne pour la défendre. Il eût pu avec ses six hommes l'emporter d'assaut rien qu'en l'escaladant et coucher paisiblement sur la position conquise. Mais c'était un sage ; il savait la mesure exacte des exploits permis à son grade : sa curiosité satisfaite, il s'en retourna sur la pointe des pieds et se garda d'un rapport méticuleusement adéquat, qui eût été une incongruité. On citait aussi le mot du général ..... chargé d'enlever les montagnes d'Ambohimena, et qui fit exécuter à ses troupes des mouvements savamment combinés : « Si l'ennemi avait tenu, je me couvrais de gloire ! »

J'ai entendu une plaisanterie du général de Beylié, homme d'esprit, archéologue de mérite, qui avait fait sa carrière dans l'infanterie de marine et qui daubait donc volontiers sur ses camarades de l'armée de terre. Il ne vit pas la campagne, mais il assistait à sa préparation. Le ministre de la Guerre, désireux de tout prévoir dans les moindres détails, avait fait établir un questionnaire franco-malgache à l'usage du corps expéditionnaire ; et le général de Beylié prétendait y avoir relevé la phrase : « Où se trouve la maison du bourgmestre ? »

On peut feuilleter le seul livre sérieux et, par cela même très gai, qui ait jamais été écrit sur le sujet ; c'est l'œuvre d'un « war-correspondant » anglais, E. F. Knight[1], qui a suivi la guerre du côté malgache, il raconte ce merveilleux « *humbug* »

1. E. F. Knight, *Madagascar in War Time*. London, 1896.

avec l'indépendance d'un étranger que la disparition totale du gouvernement hova a libéré de toute attache et mis au-dessus des convenances officielles.

Il est d'ailleurs évident, qu'un paquet d'anecdotes n'a pas la force probante des données statistiques, lamentables et incontestées, sur la mortalité du corps expéditionnaire.

Notez qu'il n'y eut pas de responsabilité; que chacun ait fait son devoir, rien n'est plus certain; les polémiques de presse sur le wharf de Majunga, sur la mauvaise volonté de la Marine, sur la néfaste voiture Lefebvre et les influences qui l'ont fait choisir; tout cela semble bien un effort populaire naïf pour trouver le traître inexistant. La voiture Lefebvre, par exemple, a bien rendu, au Dahomey, des services considérables; le malheur est qu'il n'y eût pas de rapports entre la route d'Abomey et celle de Tananarive. L'erreur initiale fut peut-être d'avoir confié la direction des opérations militaires à un général de division, puisque, le choix fait, il fallait bien placer sous les ordres de ce général un nombre d'hommes proportionné à son grade, mais non pas à la faiblesse de l'ennemi et aux difficultés du ravitaillement. Mais quoi! les nécessités quotidiennes de notre politique intérieure auraient-elles permis alors, étant donnée une campagne, d'en réserver le bénéfice à un simple colonel, à l'exclusion du corps influent des officiers généraux? Et puis le gouvernement malgache avait une fort belle façade; son armée sur le papier était considérable, encadrée, entraînée, pourvue d'une artillerie nombreuse. Que tout cela fût vermoulu, l'événement l'a prouvé, mais il est difficile de prendre la mesure par avance de quelque chose d'impalpable comme le facteur moral.

La campagne de Madagascar n'a pas clos, on le sait, la série de nos guerres coloniales, mais celles-ci, au Soudan, au Sahara, au Maroc, ont certainement évolué autrement. On n'a plus jamais revu cette admirable cascade d'inepties, du moins sur une pareille échelle. Le scandale avait si été grand, qu'il laissa derrière lui un souvenir paralysant dans les centres métropolitains et parigots. Dans notre organisme colonial il y a eu, depuis lors, une tendance à la prédominance des réactions réflexes : l'excitation locale des événements a provoqué la formation de centres locaux de décision et de direction,

et, par conséquent, les mesures militaires et administratives, directement imposées par la réalité, ont eu avec elle une concordance plus satisfaisante.

En définitive les sept ou huit mille pauvres diables qui ont jalonné de leurs tombes la route des voitures Lefebvre ne sont tout de même pas morts en vain. Sur le moment, pourtant, et sur place, la première catastrophe en entraîna une seconde : l'annexion[1].

Le traité entre la reine et le général Duchesne (1er octobre 1895) n'établissait qu'un protectorat. L'opinion publique ne s'en contenta pas. Après six mois d'attente, d'angoisse et de deuils, il parut impossible que la victoire ne fût pas sanctionnée par un titre de propriété définitif. Cette âpreté candide surprend aujourd'hui où l'on recherche les formes les plus lénitives de pénétration pacifique. Lorsque, en particulier, on jette un coup d'œil sur le budget écrasant de Madagascar, on reste confondu que la solution économique du protectorat n'ait pas été discutée un instant. Quinze ans à peine se sont écoulés pourtant; comme en ce court laps de temps le virus du colonialisme s'est déjà atténué! Il est donc vrai qu'en matière administrative aussi la leçon paraît avoir été mise à profit.

En ce temps-là, la métropole ayant fait le geste magnifique de prendre entièrement à sa charge l'aménagement de « la grande île », ce geste eut, du jour au lendemain, une conséquence redoutable, qui échappa complètement à l'attention. Un petit lot de fonctionnaires français, qui, depuis une dizaine d'années, avaient acquis l'expérience précieuse du pays et des gens, durent passer la main. Ils appartenaient au ministère des Affaires étrangères et c'est à celui des Colonies que Madagascar était désormais rattaché. Il y avait là une différence de cadres qui avait quelque chose d'administrativement absolu.

Quelque part, dans la forêt de l'est, du côté de Betafo, sur le sentier qui allait de la côte à Tananarive, j'ai gardé très présent le souvenir d'une rencontre amusante. Nous étions quel-

1. Préparée dès le 8 septembre 1895 par un câblogramme du gouvernement au général Duchesne, l'annexion fut promulguée le 6 août 1896. En fait, elle fut réalisée dès que, dans l'administration de Madagascar, le ministère des Colonies fut substitué à celui des Affaires étrangères, c'est-à-dire le 12 décembre 1895.

ques ouvriers de la nouvelle équipe, et nous montions prendre possession de nos postes. A un détour de la route, nous rencontrâmes le dernier représentant de l'équipe ancienne, qui partait pour l'Europe. C'était M. Ranchot, mort depuis ministre plénipotentiaire au Siam, un aimable géant chauve et blond. On mit pied à terre, on causa quelques minutes, puis Ranchot se réinstalla le premier sur son palanquin, et partit. Nous suivîmes de l'œil, pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'il eut disparu balancé au-dessus des têtes des porteurs, le seul dos de l'île entière, dont le propriétaire pût être soupçonné de connaître notre métier. Mais ce spectacle effrayant ne nous inspira, si je me souviens bien, que des sentiments de cordialité indifférente.

Notre fiasco fut extraordinaire. En un laps de temps prodigieusement court, six mois à peine, le pays que nous avions trouvé parfaitement tranquille fut à feu et à sang. Ce fut un échec hors de proportion avec ses causes apparentes. Où irait le monde si, pour entraîner un pareil désastre, six petits mois d'incompétence administrative devaient être considérés comme suffisants! Il faut que la malice des choses y ait eu sa part.

Quand je cherche à retrouver les causes véritables rétrospectivement, il me semble que nous avons méconnu, après comme avant la guerre, la faiblesse de notre ennemi. La victoire n'étonne jamais le vainqueur, et si ridiculement facile qu'elle ait été, elle ne lui paraît pas réclamer d'explication particulière; il met tout sur le compte de son héroïsme propre; et le vaincu ne proteste pas, parce que ce serait se faire à soi-même l'aveu déprimant de sa pusillanimité.

Comment les Hova de l'ancien temps, soldats de Radama Ier et des vieux rois, ceux qui conquirent l'île à peu près entière, peuvent-ils avoir été la même espèce d'hommes que nos adversaires de 1895? Ceux-ci combattaient pour leur empire et leur indépendance, ils avaient une armée organisée d'une trentaine de mille hommes, des fusils modernes à tir rapide, des canons qu'ils savaient servir, ils ont eu affaire, en définitive, aux 3 000 cadavres ambulants de la colonne volante, et ils n'ont pas fait un semblant de résistance. Il faut avouer que c'est absurde. Il y a apparence que le gouvernement Hova tombait tout seul lorsque nous l'avons renversé d'une chiquenaude. La

conquête a été le dernier incident d'un long processus de décomposition spontanée. Ce qui fut remis au commencement de 1896 à nos bons soins administratifs, c'était un organisme défaillant; il aurait fallu un médecin bien habile pour tirer d'affaire cet agonisant. Le pauvre malade nous passa dans les mains avant que nous eussions pu établir le diagnostic.

*
* *

La maladie sociale prit tout de suite la forme de l'insurrection. Les premiers assassinats furent du 31 mars 1897; en mai et juin, la situation était tout à fait grave.

Le ministère malgache de l'Intérieur, au contrôle duquel j'étais préposé, fut installé dans le Palais « Au-dessus-des-désirs » (Tsyazompaniry). Ce n'était pas un édifice somptueux, mais il se dressait dans l'enceinte sacrée des Palais, tout au sommet du roc de Tananarive. On y avait, à ses pieds, presque toute l'Émyrne, l'immense plaine de rizières et le cercle lointain des montagnes. Le panorama était si grand qu'un orage tropical s'y perdait; on le suivait de l'œil, dans ses zigzags capricieux, avec des contours bien nets. De mon fauteuil, dans cette province que la sagesse du gouvernement m'avait confiée, je pouvais reconnaître à l'horizon chaque jour les progrès de l'insurrection aux incendies de nouveaux villages. Bien entendu les rapports affluaient; toutes les pièces officielles indigènes relatant les catastrophes quotidiennes me sont bien parvenues, et ont été de mes mains pieusement rangées aux archives. J'ai pu constater l'entrée en scène, les succès et l'apogée des héros de l'insurrection : Rainbetsimisaraka, le héros du sud-est, Rabozaka (M. la Paille) le héros du nord-est, et surtout M. Vif-Éclat (Rabezavana) le héros du nord, le grand chef avoué de tous. Malgré tant d'éléments d'information, je n'ai jamais eu l'impression de comprendre quoi que ce fût.

Quelquefois il y eut des lueurs brusques; de petits incidents laissèrent entrevoir pour un instant des pistes sérieuses qu'il eût fallu suivre.

Un M. Duret de Brie fut la première victime de l'insurrection. C'était un nouveau venu à Madagascar où il venait chercher fortune et le hasard nous avait faits compagnons de

voyage sur le paquebot. Il avait longtemps vécu en pays de langue anglaise, et il en avait rapporté des vêtements de sport « fashionable ». Plus d'une fois, j'ai curieusement inspecté ses chaussures de marche, une nouveauté qui m'était inconnue et qui doit avoir été d'ailleurs une tentative avortée de lancement, car je ne crois pas, de ma vie, en avoir revu de pareilles. Je les ai toujours soupçonnées de n'être pas commodes, mais elles étaient grandioses. Leur particularité la plus distinctive était d'être un hybride de bottes et de bottines; on ne pouvait les appeler bottes, puisqu'elles se laçaient sur le cou-de-pied, ni bottines puisqu'elles avaient une très longue tige. Cet apax de chaussure, je ne l'ai jamais vu qu'à deux paires de pieds, ceux de Duret de Brie lui-même et ceux du prince Ramahatra, huit jours après l'assassinat de Duret, dans mon propre cabinet où Ramahatra me rendait une petite visite. Mon impression fut très vive, et je suis très sûr de ne m'être pas trompé : le prince Ramahatra, seizième honneur, ancien maréchal des armées de la reine sa proche parente, marchait bien, ce jour-là, dans les souliers du mort.

En tout autre pays un incident de ce genre eût provoqué l'intervention du juge d'instruction. Mais qu'eussiez-vous fait à notre place? Après les premières explications de Ramahatra, loyales, franches, hautaines, indignées : « ... un cordonnier ambulant qui n'avait pas dit son nom, qu'on n'avait pas revu, que le prince n'avait même pas regardé... » Eussiez-vous insisté, perquisitionné, arrêté, remis aux mains de la justice un des premiers personnages de l'État? Eussiez-vous méconnu avec cette barbarie les égards qu'un vainqueur intelligent et bénin doit à une aristocratie tombée? Nous ne le fîmes point.

Une autre fois, au moment où l'insurrection était tout à fait confirmée, j'étais à mon bureau du palais Au-dessus-des-désirs, dans l'exercice de mes fonctions, parfaitement inoccupé, lorsque je vis entrer le garde des Sceaux lui-même fort ému. Je ne parviens plus aujourd'hui à me rappeler le nom de ce haut fonctionnaire, mais je le revois très bien. C'était un très jeune homme, dodu et noir, d'une très bonne famille certainement; je me souviens que, de naissance, par la situation de ses fiefs[1],

1. S'il se trouve un lecteur au courant des choses malgaches il reconnaîtra aisément sous le mot fief le malgache *menakely*.

dans la grande forêt orientale, il était le chef des bûcherons. Cela signifie que tous les pauvres diables qui coupaient des arbres et équarissaient des planches dans la forêt humide et fiévreuse pour approvisionner les marchés de l'Émyrne étaient ses clients personnels à lui et à sa famille depuis des âges. Par privilège héréditaire, c'était sa patte qu'ils devaient graisser pour être protégés dans leur commerce contre les menues vexations des autorités innombrables. Cette courte patte informe trahissait, à elle seule, sa haute origine par ce qu'elle avait de négroïde. En Émyrne, c'est la classe moyenne qui s'est conservée pure et qui a gardé les traits physiques de la race malaise; la bourgeoisie est toujours l'asile des préjugés respectables. Cet adolescent était d'une insignifiance extrême, à laquelle j'imagine qu'il devait son élévation.

Ce jour-là il était dans un état violent, parce qu'il venait de faire une expérience terrible. Depuis quelques heures, il ne gardait plus rien du tout : la reine, abusant de sa jeunesse et de son inexistence, lui avait confisqué les sceaux.

Ne croyez pas que nous fussions une administration pour rire, et que nous eussions négligé les précautions en usage dans les plus grandes monarchies. Chez nous, comme ailleurs, les sceaux étaient enfermés dans un meuble qu'il fallait deux clefs pour ouvrir. L'une de ces clefs était entre les mains du chef de l'État, l'autre, du garde des Sceaux. C'est cette dernière que la reine s'était fait livrer; le pauvre chef des bûcherons sans défense contre la volonté royale, était incapable aussi d'envisager sans frémir les conséquences possibles de sa faiblesse.

Quand j'y pense aujourd'hui, il me paraît inouï que cet incident ait pu nous paraître sans conséquence. La terreur évidente de ce pauvre petit jeune homme était plus inquiétante que le fait lui-même. Outre ce qu'il avouait pour mettre sa responsabilité à couvert, il savait évidemment quelque chose d'autre et d'inexprimable. Mais quoi! pouvions-nous soupçonner la reine elle-même? n'était-il pas naturel et commode de supposer que cette petite femme, étourdie et gâtée, méconnaissait candidement la portée de son geste, et qu'elle éprouvait, par exemple, le désir impérieux d'écrire sans contrôle à sa couturière?

Depuis notre arrivée, nous prodiguions autour de nous les poignées de mains cordiales et les prévenances administratives.

Ces sourires, ces ardentes protestations de dévouement qu'on ne nous ménageait point en échange, pouvions-nous nous arrêter au soupçon dégradant qu'ils étaient autant de perfidies?

Pour arracher des aveux à ces âmes d'extrême-Orient, pouvions-nous brusquement avoir recours à la menace, ou à la force? Nos instincts d'irresponsabilité démocratique, nos souvenirs tout frais d'administration départementale française, jusqu'au sentiment de respect, surabondamment établi, qu'un bon républicain de la troisième République éprouve en pratique pour une couronne, comment tout cela se fût-il accommodé avec une attitude de tortionnaire vis-à-vis de Sa Majesté Ranavalona III?

Au début, avec quelques menaces directes, des révocations et, au pis aller, des arrestations, on pouvait peut-être juguler le mouvement. Nous n'y avons pas songé une minute. Nous avons regardé croître l'insurrection avec un ahurissement indigné, mais passif. Forts de nos excellentes intentions nous attendions qu'elle prît fin comme on laisse passer l'orage.

Il ne faudrait pas que ce mot d'insurrection éveillât chez le lecteur son cortège habituel d'idées héroïques? Nous autres, qui la regardions évoluer et qui avions le contact quotidien de la foule grouillante dans les rues, nous ne sentions assurément pas passer le grand souffle de la colère populaire; nous avions simplement l'impression d'une pétaudière sanglante. Et j'imagine encore aujourd'hui que notre impression était juste.

Une petite revue anglaise locale, l'*Annuaire de Tananarive*, a publié les mémoires d'un insurgé [1]. L'auteur est un indigène qui tenait un petit rôle dans la hiérarchie des missions méthodistes, quelque chose comme un sous-diacre faisant fonction d'instituteur dans le district du nord. Exactement, il était évangéliste de la London Missionary Society dans la province d'Anativolo (Les Bambous.) Cet instituteur suivit la fortune du district tout entier; il s'insurgea. Sa confession est terre à terre, sans imagination et sans littérature, elle paraît avoir une sérieuse valeur documentaire. Elle atteste que cet insurgé-là, comme beaucoup d'autres, ne l'a pas fait exprès.

1. *Antananarivo Annual*, année 1897, Among the Fahavalo : fourteen months in the Rebel Camp.

Le sous-diacre était chrétien, dans la mesure difficile à préciser où un Malgache peut l'être; et son christianisme fut mis à une épreuve pénible. Avec le sentiment, assez juste en somme, que les missionnaires anglais avaient été sans s'en douter les fourriers de l'armée française, l'insurrection voulut restaurer le vieux culte ancestral des idoles. Le sous-diacre dut porter des amulettes, il le fit avec docilité, mais à regret, voire même avec une indignation soigneusement contenue. Après avoir consulté sa conscience et sa bourse, il acheta du moins le grigri le meilleur marché. A lire ses mémoires on est bien forcé de reconnaître qu'il a poussé le courage de son opinion jusqu'au point où ce fût devenu de l'héroïsme. A plusieurs reprises, il tenta de s'évader et n'y renonça qu'après avoir constaté que c'était réellement dangereux. Dans ses tentatives d'évasion, nous le voyons assisté inutilement par l'approbation timide, mais absolument discrète de tout son village. Et la tiédeur suspecte de son patriotisme ne l'a pas empêché de faire carrière : ses qualités de lettré le conduisirent aux postes de confiance, il fut secrétaire des grands chefs.

L'immense majorité des insurgés prit ainsi la campagne à son corps défendant. L'effondrement de l'ancien régime et l'inexpérience du nouveau avaient relâché tous les liens sociaux et politiques ; dans un pays d'autocratie, l'autorité avait disparu brusquement; le troupeau sans bergers restait à la merci des moindres excitations; l'insurrection fut une débandade absurde de moutons de Panurge. L'Émyrne est un noyau de populations agricoles très denses, au milieu d'étendues inhabitées, pastorales et peu sûres. Ses confins extrêmes, ceux du Nord en particulier, étaient des marches mal famées, *tany matahotra*, « le pays de la peur », où règnaient des mœurs de boulevards extérieurs; chez les primitifs, bergers et voleurs de bœufs ont des professions voisines et interchangeables. C'est là que se formèrent les petites bandes, qui se trouvèrent avoir entraîné la plus grande partie du pays, avant que le « Palais au-dessus des désirs » eût été informé de leur existence.

Le mot « insurgé » n'a pas d'équivalent exact en langue malgache; on disait Fahavalo, dont le sens précis est curieux: à consulter l'étymologie c'est « le huitième », parce que la huitième figure de géomance est la malencontre; en langage

courant de notre français moderne, « Apache » en est une traduction assez exacte. Que tout le peuple, sans hésitation, ait dénommé « les Apaches » ses héros libérateurs, cela paraît candide et significatif. Et je sais bien que, en tout pays, dans tous les mouvements populaires, l'Apache a un rôle important; mais, chez nous du moins, je l'imagine subordonné.

C'est au déclin de l'insurrection que la passivité des masses insurgées apparut la plus étonnante. Lorsque le pouvoir civil eut passé la main à l'administration militaire [1], la difficulté ne fut pas de battre les insurgés, mais de les rassurer.

En vain leur répétait-on, dans les proclamations officielles que la France était, suivant la formule malgache, « leur père et leur mère ». Les camps d'insurgés restèrent hantés de fantômes absurdes et terribles : « Les Français crevaient les yeux de leurs prisonniers, leurs coupaient les doigts et les oreilles..... » D'après une autre version, « ils tuaient tous les hommes; quant aux femmes et aux enfants, on les expédiait outre-mer, comme marchandise comestible à l'usage des anthropophages ». La panique avait chassé de chez eux les pauvres gens et les empêchait d'y rentrer : « Fuyons plus loin, il vaut mieux mourir demain qu'aujourd'hui. »

L'évangéliste des Bambous, « Loyal citoyen de la troisième République », comme il se qualifie lui-même, finit pourtant par trouver le courage de rallier un poste militaire. « Il ne nous arriva rien du tout, dit-il, et nous fûmes bien fâchés de n'être pas venus plus tôt. »

Un nombre effrayant de rebelles aussi féroces moururent avant d'être mis à même d'éprouver le même regret. L'insurrection avait été un exode avec femmes et enfants : toute cette population médiocrement vigoureuse, assez civilisée pour avoir l'habitude du toit et du lit, erra pendant des mois sous le ciel; elle fut chassée par la terreur dans les coins inaccessibles, les marécages et les forêts; elle y souffrit de la faim et elle y but les eaux impures. Tous les petits monstres pathogènes fondirent sur elle. J'ai vu un campement de fugitifs; le spectacle le plus terrible était celui des ulcères malgaches, plaies rongeantes qui dévorent un membre entier avant

1. Le général Galliéni succéda à M. Laroche le 9 septembre 1896.

d'amener la mort, et que notre antisepsie ne suffit pas toujours à arrêter. On sentait l'impuissance lamentable d'une petite pharmacie de campagne : il eût fallu du sublimé par hectolitres et des bandages de pansements par lieues.

Lorsque toutes les survivantes parmi ces brebis affolées furent enfin rentrées au bercail, on constata qu'un quart environ des maisons restaient vides. Cette grossière statistique donnerait cent mille disparus.

Que ce soient nos victimes propres, à nous autres gouvernement civil du « Palais-au-dessus-des-désirs », je n'en doute pas un instant. Il n'est pas croyable qu'il fût impossible de retenir chez eux des gens aussi désireux de n'en pas sortir. Pour éviter l'hécatombe, à défaut d'expérience qu'on ne pouvait pas, il est vrai, nous demander d'improviser, il eût peut-être suffi de ce que Balzac appelle « cinq scrupules d'arbitraire ». Je me rappelle une sorte de conseil de guerre où furent convoqués les missionnaires français et étrangers ; les hommes de Dieu, bons connaisseurs du pays, réclamaient des mesures énergiques, tout à fait conformes au droit malgache, mais bien étrangères au nôtre : l'application, par exemple, de la responsabilité collective. Nous avons assassiné cent mille Malgaches par respect des formes légales et des droits de l'homme. Je sais, depuis ce jour, que dans le bagage moral d'un Européen en pays primitif, la philantrophie a chance d'être ce qu'il y a de plus meurtrier.

*
* *

Vers le temps où j'eus le devoir très pénible de traduire à Prince de la Paix, mon collaborateur indigène, le texte de sa condamnation à mort, je fus moi-même mis à pied. Je m'imaginais alors que ces deux sentences, d'une sévérité inégale, étaient la punition du même crime, l'impéritie. Je sais aujourd'hui que je me trompais.

Je l'ai appris dans un cercle parisien en déjeunant avec un vieil ami discret, M. S..., dont les années écoulées déliaient la langue. C'est un cadre fâcheux dans lequel on imagine plus aisément le potin que l'histoire. Mais, de l'histoire ou du potin, y a-t-il encore, passé le baccalauréat, un homme sincère avec

lui-même qui prenne l'une plus au sérieux que l'autre? La part faite à la déformation des souvenirs et aux entraînements de la conversation entre un cigare et une fine-champagne, le témoignage d'un homme que je connais bien sur des événements auxquels j'ai été mêlé, par la façon dont il se raccorde avec mes souvenirs personnels, est susceptible légitimement d'apporter une lumière brusque et d'asseoir ma conviction, — qui est, bien entendu, la seule chose dont il s'agisse.

La tête avouée de l'insurrection, son chef militaire, fut M. Vif-Éclat (Ra-be-Zavana). Avant d'être promu héros, c'était un petit fonctionnaire, chef d'un poste perdu à l'extrême lisière nord de l'Émyrne, Anstsatrana (les Lataniers). Au voisinage des Lataniers, mon ami S. avait une exploitation aurifère, dans laquelle le petit gouverneur avait pu accepter un emploi grassement rétribué sans contrevenir aux lois et encore bien moins aux usages malgaches.

Le gouvernement français de Tananarive, lorsqu'il eut enfin compris la nature de l'insurrection, mit intelligemment cette circonstance à profit. Après beaucoup de tergiversations angoissées, M. Vif-Éclat se fia aux promesses officielles de pardon lorsqu'elles lui furent réitérées par mon ami S., qui était aussi le sien. C'est par son intermédiaire qu'il fit sa soumission. Avec une très vive satisfaction, il échangea ses périlleux galons de général en chef contre une situation paisible de surveillant comptable dans la mine des Lataniers.

Cette aventure ne manqua pas de resserrer les liens anciens entre l'employeur et l'employé. Quand les souvenirs terribles eurent pris un recul convenable, certains soirs après souper, M. Vif-Éclat devenait bavard et faisait des confidences.

Il a toujours protesté avec indignation n'avoir été poussé par aucune idée générale et désintéressée : il exécutait des ordres. Il faut avouer que c'est très vraisemblable : l'esprit fonctionnaire a toujours fait la supériorité des Hovas sur les autres Malgaches et non pas du tout l'impulsivité héroïque. Le gouverneur des Lataniers, personnage infime dans la hiérarchie des « Honneurs » n'aurait jamais osé prendre une grave initiative; il a exécuté, comme c'était son devoir, les ordres du gouvernement et tout spécialement ceux qu'il recevait du ministre de l'Intérieur. Il appert que le palais « Au-dessus-

des-Désirs » n'a pas seulement favorisé inconsciemment l'insurrection par sa passivité officielle ; il a consacré beaucoup d'activité officieuse à l'organiser consciemment.

Prince de la Paix, mon collaborateur et ami, signait sa correspondance d'un pseudonyme « le Patriote ». Cela se dit en malgache Ra-tia-tanin-drazana et ce substantif est à lui tout seul une petite phrase compliquée : cela signifie « le monsieur qui aime le pays de ses ancêtres ». La langue malgache n'est pas seulement une langue agglutinative, elle est, par surcroît, toute neuve pour la satisfaction des besoins intellectuels les plus simples. Elle ne peut rendre les idées abstraites qu'au moyen de mots périphrases, naïfs et d'étymologie évidente, dont les éléments sont juxtaposés sans soudure. Qu'il faille pour le mot « patriotisme » une périphrase de ce genre, cela laisse deviner combien le sentiment est d'importation récente et qu'il a de faibles racines.

Pour Prince de la Paix, mon collaborateur et ami, l'usage d'un pseudonyme était une mesure de prudence bien naturelle. Mais les insurgés savaient que, sous ce pseudonyme, le ministre de l'Intérieur se dissimulait ; d'ailleurs les lettres étaient accompagnées de promotions et de brevets expédiés en bonne et due forme d'après les traditions de la chancellerie. Le caractère officiel de toute la correspondance était donc patent. « Ah ! disait M. Vif-Eclat, c'était un bon temps pour l'avancement. Non seulement il arrivait des promotions par chaque courrier, mais encore pour surexciter le zèle, chaque promotion était double, on conférait deux galons à la fois. » Je comprends donc maintenant, après dix ans écoulés, pour quel usage exact la reine a voulu disposer des sceaux sans contrôle.

J'essaie bien de me défendre contre la précision de ces révélations tardives : le ministre de l'Intérieur fut exécuté pour connivence avec l'insurrection. Dans les âmes naïves, une condamnation à mort peut faire naître après coup la conviction de la culpabilité ; mais M. Vif-Eclat, général en chef des insurgés, le seul homme, s'il en fût, capable d'être bien informé, ne peut pas être compté au nombre des âmes naïves et il n'avait aucun intérêt à mentir. J'admets donc que feu mon collaborateur et ami s'est bien décidément moqué de moi outrageusement, et je lui pardonne de tout cœur.

Mais alors dans le palais « Au-dessus-des-Désirs », lorsque je m'y reporte par la pensée, je revois des scènes étonnantes où je jouais le rôle de jocrisse avec un brio incomparable.

Je revois les rédacteurs calligraphiant avec zèle et respect les pièces infiniment inutiles qui devaient être soumises à la signature. Étaient-ce les mêmes scribes qui mettaient au net, à d'autres moments, les promotions d'officiers insurgés? En tout cas, ils savaient tous, plus ou moins, jusqu'au moindre sauteruisseau, je ne le mets pas en doute. A défaut de renseignements précis, ils avaient trop entre gens de même race le sentiment des nuances et des impondérables, pour ne pas deviner ce qu'ils eussent ignoré.

Dans ces bureaux du palais je revois surtout Rasanjy, le secrétaire général, quelque chose comme le sous-ministre, le personnage le plus important après Prince de la Paix, et qui fut son ennemi, son délateur et son successeur. Ce fut lui le traître; la condamnation à mort fut déterminée par son témoignage. C'était aussi, parmi les Malgaches, une forte personnalité; ce serait lui faire injure, je crois, que d'attribuer son attitude à des mobiles exclusivement ambitieux. Il était beaucoup plus jeune que sa victime, il appartenait à une génération mieux informée; il était aussi plus intelligent; assurément il devait voir avec netteté l'absurdité de l'insurrection. J'imagine qu'il aurait parlé beaucoup plus tôt, s'il l'avait osé, et qu'il fut arrêté par l'évidence de notre aveuglement. Il me paraît d'ailleurs probable que, s'il avait prétendu nous ouvrir les yeux, nous l'aurions, à tout le moins, révoqué ignominieusement.

Les deux hommes ne se faisaient pas d'illusion l'un sur l'autre; ils étaient conscients du duel engagé, qui ne pouvait qu'être, et qui fut, en effet, mortel pour l'un des deux. Pendant de longs mois, ils ont passé ensemble, jour après jour, toutes leurs heures de bureau, dans la plus cordiale des familiarités, leur angoisse et leur haine scellées sous un visage souriant.

Autour d'eux, le peuple des scribes, partagé en deux camps, prenait, au protrata des grades, sa part de ces émotions violentes et contenues. Dans cet orage silencieux de passions meurtrières, Monsieur le directeur intérimaire donnait affablement des signatures vaines, avec une innocence dont je me porte garant.

« C'est un sujet de pièce, me faisait observer un de mes amis, homme de lettres; et ce serait une pièce apparemment intermédiaire entre le Vaudeville et la Tragédie. »

De tout cela il se dégage maintenant une figure toute nouvelle de « Prince de la Paix »; des détails biographiques épars s'harmonisent pour dresser l'image d'un homme extrêmement respectable. Si respectable que, à le désigner par la traduction française de son nom, on a le remords d'une familiarité inconvenante, et on se sent contraint de lui restituer son vrai nom, tout illisible qu'il soit, Rainandriamanpandry.

Il était né dans l'ancienne Émyrne païenne, où on buvait le tanguin, où les soldats portaient des amulettes protectrices, où les fuyards étaient brûlés vifs; dans sa génération, les caractères avaient été moins décomposés que dans les suivantes par l'introduction brusque des cultes et des usages européens. Le hasard avait fait beaucoup pour lui conserver, à lui personnellement, l'orgueil de sa race et l'espoir du succès.

Pendant la guerre de 1884, il commandait les forces malgaches à la côte Est, et il maintint les positions de Farafaty contre les attaques indécises de l'amiral Miot. En 1895, on lui confia derechef le même poste où il s'était distingué onze ans auparavant, et cette fois il ne fut pas attaqué, puisque la colonne française monta par la route de l'Ouest. Absent de Tananarivo et du théâtre des hostilités pendant toute la guerre, il n'avait pas pris sa part de la démoralisation progressive qu'apporte à une capitale une succession de défaites couronnée par une capitulation. Il réapparut lorsque tout fut fini, le seul général malgache victorieux ou du moins invaincu, ayant conservé son prestige et ses illusions. Par surcroît, parmi tant de fonctionnaires peu estimables, il était probablement plus honnête. C'est à ce titre qu'il fut nommé par le gouvernement français ministre de l'Intérieur, et au même titre exactement, il était naturel qu'il trahît l'étranger pour son pays. Dans ses mémoires manuscrits, lorsque je les dépouillais après sa mort, je trouvai deux feuillets cousus ensemble; le fil rompu on trouva deux petites lignes relatant sèchement la prise de Tananarivo par les Français; le reste était en blanc. Je pense que le vieux Rainandriamampandry, avec une magnifique outrecuidance, avait compté un jour rompre le fil lui-même,

après la revanche, et remplir les pages blanches d'un commentaire triomphant. C'est à ça qu'il songeait dans les couloirs du palais « Au-dessus-des-Désirs » lorsqu'il me parlait avec tant de bonhommie. Et comme, après tout, quelle que fût l'intensité de ses espoirs, il savait ce qu'il risquait, sa bonhommie apparaît très belle. Elle s'harmonise avec la simplicité sans forfanterie de sa mort.

Son adversaire et son successeur Rasanjy qui eut le bon sens de prendre le parti du plus fort, a recueilli le fruit de sa sagesse; il a été, il est encore sans doute, un personnage considérable, dans la mesure où un Malgache peut l'être sous le nouveau régime. Ses ennemis (on pense bien qu'il en a) prétendent que certains soirs il s'enferme chez lui pour boire tout seul. Ces soirs-là, est-ce qu'il revit les mois terribles? J'aimerais à savoir s'il ne souhaite jamais d'avoir échangé son rôle contre celui de l'autre.

J'ai dans ma bibliothèque un volume en trois tomes, *Tantara Andriana* : c'est le recueil imprimé en 1875 de toutes les traditions orales sur les vieux rois. Mon exemplaire est celui de Rainandriamampandry avec quelques annotations de sa main. Ce livre me gêne, il y a longtemps que je l'aurais donné au musée de Tananarivo s'il y en avait un. Le voisinage de cette relique avec les bouquins sans passé me fait un peu l'effet d'une inconvenance. Cette petite pudeur me donne la mesure du souvenir respectueux que je garde à l'ancien propriétaire du volume.

Dans cet effrondement de l'indépendance malgache où les dévouements et les énergies ont fait défaut, Rainandriamampandry est le seul homme qui ait eu quelque chose d'un héros sérieux. Je le sais personnellement ou, du moins, je crois le savoir, mais, en somme, je ne puis pas le prouver complètement. Ce ministre de l'Intérieur, protagoniste caché de l'insurrection, fut un héros dans une situation fausse. Même pour les siens il ne sera jamais un équivalent d'Abd-el-Kader ou de Vercingétorix. Il m'est d'autant plus agréable d'avoir pu essayer de dresser à sa mémoire un monument infime : c'est ma petite vengeance.

E.-F. GAUTIER

# ROMANCIÈRE[1]

## X

— Certes, il est rare que je n'assiste pas d'un cœur léger au départ des protégés de grand-père, — s'écrie Lesbia, le lendemain matin, quand, avec son mari et sa cousine, loin des autres invités, elle préside dans le vestibule à l'exode de miss Griniston. — Mais, jamais, jamais, je n'ai contemplé avec autant de plaisir le dos d'une créature humaine. Vous n'avez pas besoin de m'envoyer un baiser avec votre main, vilaine, méchant monstre!

— C'est cette main-là qui a travaillé à ma ruine, — dit Emma pensive. — Et maintenant nous ne saurons jamais si c'est elle qui est vraiment la coupable.

— J'en suis aussi sûre que de ma présence ici.

— Nous n'avons pas de preuve positive à invoquer devant le tribunal. Cependant, j'ai une certitude morale. Il perçait une joie maligne dans toute sa personne, quand elle évitait mes questions au sujet du compte rendu du *Portique*. « Ah! ah! — disait-elle, — vous voudriez en savoir plus long! »

— Quelle impertinente façon de répondre à une question que vous adresse poliment une personne étrangère! Quelle grossièreté! Quelle sotte manière de plaisanter!

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 octobre 1912.

— Tom sait-il de quoi nous parlons? — demande Emma au silencieux époux de sa bavarde cousine. — Qu'en pense Tom? a-t-il lu l'article?

— Oui, je l'ai lu, — dit Tom.

Il n'en dit pas davantage, et, quelques instants après, quitte la chambre.

— Cher Tom! — soupire la jeune romancière, suivant son départ d'un œil attendri. — Il n'ose pas en parler.

— Hum! je ne crois pas que cela soit tout à fait ce que vous supposez, — réplique sa femme, d'un air de doute.

— L'a-t-il lu, ne l'a-t-il pas lu?

— Mais oui, il l'a lu.

— Et il en a été choqué, furieux? Il l'a trouvé horriblement cruel?

— Hum! vous savez bien comment est Tom, et, comme il aime, par esprit de contradiction, à soutenir l'opinion la plus inattendue. Si vous lui tendez une canne, il la prend toujours par le mauvais bout.

— Je ne saisis pas bien : par quel bout prend-il la canne?

Hésitation de Lesbia.

— J'ai peur de vous blesser.

— Ah! qu'importe? — dit Emma d'un ton amer. — Qu'importe un coup de plus, quand on est couvert de bleus des pieds à la tête?

— Eh bien, vous ne pouvez pas lui en vouloir plus que moi. Ce qui l'a choqué plus que l'article, ç'a été le livre même. Vous savez qu'il ne l'avait pas lu auparavant. Quand je lui ai fait lire le *Portique*, il l'a pris et l'a parcouru.

Elle hésite.

— Eh bien?...

— Il s'est mis à dire...

— Eh bien! quoi?...

— Il a dit qu'il était persuadé que vous ne pouviez pas savoir ce que signifiait ce que vous aviez écrit...

Le mal est fait. Un coup de massue a écrasé la tête de miss Jocelyn. Suit un long silence. Elle s'était figuré que des pages de *Miching Mallecho* ne tomberait plus une seule goutte d'aloès ou de myrrhe. Mais cette dernière épreuve lui semble particulièrement amère. Tom, sur le bon sens duquel elle

avait toujours compté comme sur un roc, à l'abri duquel elle trouverait asile en cas de besoin, Tom, qui lui paraissait toujours dire le fin mot sur les raffinements et les qualités de la femme, rose des Alpes, inaccessible sur le sommet des monts neigeux! Voilà donc l'opinion qu'il a de son intelligence et de son cœur!

— Il aurait mieux valu ne pas me faire parler, — dit Lesbia, dévorée de remords. — Je pensais bien que vous seriez contrariée, quoique je ne voie pas trop pourquoi. Qu'importe l'opinion de Tom sur un sujet de cette sorte? Il ouvre rarement un livre, un roman du moins, et vous savez comme les hommes sont grossiers. Ils voient de l'équivoque là où nous n'en soupçonnons pas, nous autres. Je crois bien qu'il n'y a rien où l'on ne puisse trouver de l'équivoque quand on veut.

— Chut!...

Ce dernier monosyllabe, l'avertit qu'une personne étrangère vient d'entrer dans la pièce. Il a été entendu, car Hatcheson tourne les talons avec le même empressement que Tom Heathcote.

— Pourquoi vous sauvez-vous? — lui crie son hôtesse. — Nous ne disons pas de secrets. En tout cas, si nous en disions, nous serions bien imprudentes. Une pièce à quatre portes n'encourage guère aux confidences... Je m'en vais dans un instant. Personne ne veut le croire, mais je suis réellement très affairée. Restez, et consolez Emma. Elle refuse d'être contente, parce que miss Griniston ne l'est pas non plus.

Elle les quitte en éclatant de rire, comme à son habitude.

— Vous pouvez compatir à mon chagrin, — dit Emma. — C'est une de vos amies.

— Vous croyez?...

— Elle me l'a dit : Edgard Hatcheson est mon ami.

— Que de bontés! — répond-il, charmé de la beauté que prend son nom de baptême prononcé pour la première fois à son oreille par sa jolie compagne.

— Je m'imagine que vous ne lui rendez pas son compliment, je ne vous ai jamais entendu dire : Griniston est mon amie; je dis Griniston, parce que je ne sais quel est son prénom.

— Devinez-le! j'ai entendu certaines personnes soutenir

qu'elles pouvaient dire le nom des gens en les regardant. Quel nom lui donnez-vous?

— Hum! — Elle fait effort pour penser aux moins flatteurs qu'elle connaisse. — Anastasie?

— Non, — dit-il en secouant la tête.

— Théodosie?... Non?... Eh bien, j'y renonce...

— Elle s'appelle Rosalinde.

— Rosalinde! — répète Emma; — je ne puis que dire avec Célia : *O merveille! ô merveille!...* Rosalinde! quel sacrilège!

— Oui, — répond-il, rêveur, songeant que, pour la première fois de sa vie, il rencontre une femme digne de porter ce nom-là. Quoique rien ne trahisse le cours de ses pensées, miss Jocelyn a conscience qu'il pense à elle. Elle se sent un peu consolée. Au moins, voici quelqu'un dont l'opinion, à son égard, est indépendante, et cette opinion, sans conteste, a plus de poids que celle de tous les autres.

Il ignore, lui, les événements qui ont diminué le prestige dont elle était entourée dans sa famille. S'il en était instruit, il les jugerait tout autrement que ses proches.

A cette idée, elle lance à Edgard un regard de reconnaissance qui pourrait sembler encourageant à un homme plus présomptueux que lui.

— Je vois que vous êtes retourné à la bibliothèque, — dit-elle, en apercevant un livre dans sa main.

Elle s'exprime maintenant sans gêne, sentant dans quelle estime elle est tenue par cet homme de génie, elle que miss Griniston ne considère que comme un agent de corruption.

— Je l'ai apporté pour vous le montrer, — lui répond-il en lui tendant le volume. — C'est la première édition de l'histoire de B... par Leigh Hunt. Cet exemplaire a dû appartenir à Keats. Son nom n'y est pas : le feuillet de garde a été enlevé, pour conserver sa signature. Mais il y a des mots en marge, évidemment de son écriture.

— Que c'est intéressant! Je ne me rappelle pas l'écriture de Keats, — dit-elle en regardant avidement par-dessus l'épaule du jeune homme, mais sans rien voir des précieux autographes qu'il annonce. Lui-même pousse un cri d'impatience.

— Suis-je donc bête! Je me suis trompé de volume! C'est

un volume de Keats lui-même. La ressemblance de reliure m'a induit en erreur. Je vous fais toutes mes excuses. Je vais retourner à la bibliothèque et rapporter le bon, cette fois-ci!

— Pourquoi vous donner tant de peine? Je vous accompagne; vous allez, j'en suis sûre, dénicher d'autres trésors à mon intention... Vous serez les yeux de l'aveugle. Comment n'ai-je pas découvert, depuis nombre d'années, ces précieux autographes? Que la vie doit être belle, — ajoute-t-elle avec un accent d'envie, — pour celui qui est né avec des yeux qui voient!

Entourés d'un halo d'admiration mutuelle, ils se rendent à la bibliothèque. Quand ils entrent, la vieille pendule française ne marque qu'onze heures. (Les pendules du temps du Grand Roi ne disent souvent pas la vérité). Ils sont tout surpris, à deux heures, quand le son du gong les avertit que le lunch est servi.

Leur air d'étonnement, quand ils arrivent dans la salle à manger, agace les chasseurs qui, contraints d'abandonner le tir par une pluie incessante, sont là, depuis une heure, déjà trempés jusqu'aux os et de méchante humeur.

— Quelle humidité! — dit miss Jocelyn, s'asseyant à côté de son hôte, et parlant avec une vivacité qui lui était inconnue depuis ses malheurs. — Il n'y a pas de doute, c'est nous, qui, en restant à la maison, avons le mieux occupé notre temps.

— Emma a retrouvé sa bonne humeur, — fait observer M. Gréville à Lesbia sa voisine.

— Oui, pauvre fille! J'en suis bien aise!... Comme elle a pleuré!

M. Gréville se demande en conscience si, en accueillant ce semblant de confidence, il ne manque pas à l'engagement pris envers Emma, mais, avant qu'il soit fixé sur un point aussi délicat, Lesbia continue :

— Elle a l'air cent fois mieux, je me demande ce que le petit écrivain peut lui avoir dit pour l'avoir ainsi remontée. Cela lui a pris du temps, par exemple. Ils ont été enfermés ensemble dans la bibliothèque depuis le déjeuner.

— Lui a-t-elle confié son chagrin?

— Non, Dieu merci! à moins qu'elle ne l'ait fait pendant

cette longue séance. Mais ce n'est pas probable. Je l'espère du moins.

— Vous l'espérez?

— Certes! j'entends qu'elle n'en ouvre la bouche à personne. Tom serait furieux, j'en suis sûre, si elle s'en avisait.

— Alors, Tom est donc au courant?

— Oui, certainement. Il dit que...

— Ne me dites pas ce qu'il dit! — s'écrie-t-il, arrêtant avec grandeur d'âme le flot du bavardage qui, pour peu qu'il insistât, allait lui livrer le secret d'Emma.

— Emma! — crie une petite voix du haut d'une grande chaise sur laquelle est perché l'unique représentant des habitants de la nursery.

C'est le petit cousin.

Celle qu'il interpelle est occupée à causer avec son voisin. Elle n'entend pas son nom que l'enfant répète plusieurs fois en vain.

— Emma!

— Qu'est-ce que vous lui voulez, monsieur? Occupez-vous de votre repas, — dit Lesbia d'une voix terrible, mais dont les enfants sentent bien le manque d'autorité. Elle n'a pas plus d'action, cette fois, que les autres.

— Emma! — répète l'enfant avec insistance.

Elle l'entend enfin du bout de la table.

— Eh bien, Bill?

La conversation s'arrête. Chacun brûle d'apprendre ce que ce petit trouble-fête est si pressé de communiquer.

— Je vous ai vue, — dit malicieusement le moutard, ravi d'accaparer l'attention universelle. — Vous ne saviez pas que je vous regardais. Lui, non plus, — ajoute-t-il en désignant Edgard.

Emma est certaine qu'aucun de ses actes du matin ne fut répréhensible. Son visage n'en devient pas moins plus rouge que la rose de Lancastre.

— J'étais dans le jardin flamand, — crie maître Billy, — j'ai épié par la fenêtre, je vous ai vue : alors, j'ai imité le cri du corbeau et...

— Occupez-vous de votre repas, monsieur! — dit Tom, interrompant cet intéressant récit. Quoique les paroles soient

précisément les mêmes que celles dont s'est inutilement servie Lesbia, le petit garçon, comprenant que le résultat de sa désobéissance ne serait pas semblable, se tait aussitôt et plonge son nez dans le pudding de semoule.

Mais s'il était retourné, le matin suivant, au jardin flamand, il aurait encore pu contempler Edgard Hatcheson, grimpé sur l'échelle de la bibliothèque et récitant des fragments de poésie choisis, l'un après l'autre, dans différents volumes, à l'adresse d'Emma Jocelyn, laquelle, assise à ses pieds, mains jointes, les écoutait avec une expression d'extase digne du Guide.

Encore une fois, le gong tonitruant se fait entendre. Emma et Edgard n'en croient pas leurs oreilles, mais, comme le ciel s'est éclairci, autant qu'on peut l'exiger au mois de novembre, il n'y a plus de chasseurs en détresse, que vexe leur belle humeur. La douce philosophie de Lesbia ne trouve rien à redire aux faits et gestes de son entourage. « Rendez-vous heureux, vous me rendrez heureuse », telle est sa devise. Quant aux moyens qui procurent ce résultat, elle n'en a cure. L'essentiel, c'est que, tous au lunch, aient l'air d'être très satisfaits, y compris Billy, qui raconte un peu trop bruyamment des anecdotes, et qui, tout à son aise, engage une conversation avec le valet de pied, qu'il étourdit...

***

Le jour est venu où Emma doit retourner chez elle. Elle se tient debout dans l'antichambre, toute emmitouflée dans ses fourrures, et prend congé d'un des invités dont le départ coïncide avec le sien. Le dog-car destiné à l'un est derrière le brougham qui attend l'autre à la porte.

— Quelle bonne aubaine pour moi de vous avoir rencontré ici! — lui dit-elle, pendant l'instant où ils sont seuls, en le regardant avec un œil plein de reconnaissance. — Que de choses vous m'avez apprises!

— Vraiment?

— Que d'horizons vous m'avez ouverts! Que de perspectives vous m'avez fait entrevoir!

— Vraiment?

Rien de plus simple et de plus naturel que ces deux « vraiment », malgré leur apparence de fatuité.

— Je vous suis beaucoup plus redevable que vous ne pouvez vous en douter. Nos conversations et nos lectures ont chassé loin de moi des préoccupations très pénibles.

C'est la première allusion qu'elle fait aux secrets soucis de ces trois jours. Pourquoi s'y laisse-t-elle aller puisqu'il est clair qu'elle est résolue à en laisser ignorer la cause?

— Il n'y a pas d'amitiés plus solides que celles qui sont construites sur des livres. Ce sont les bases qui résistent le mieux. Aussi, j'espère — dit-elle en tendant la main à Edgard — que la nôtre sera durable.

— A moins qu'elle ne meure d'inanition! — répond-il mélancoliquement.

— Elle ne mourra pas de la sorte. Nous serons à Londres après Noël, et vous savez qu'avec votre permission, je dois faire la connaissance de Mrs William Hatcheson, votre mère. S'il ne dépend que de moi, notre amitié ne mourra pas d'inanition.

L'expression qui accompagne cette dernière phrase rassure le jeune homme, comme une parole sortie de la bouche d'une déesse...

— Eh bien, je pense que vous êtes aussi contente de revenir à la maison que je suis aise, moi, de vous ravoir, — dit Mrs Chantry à la jeune fille en l'embrassant cordialement. (D'ordinaire elle n'est pas aussi expansive.) Je sais à quel point vous vous ennuyez avec ces insupportables tueurs de faisans! Quant aux relations du vieux lord, il me semble qu'il a, plus que jamais, été les chercher dans les bas-fonds de la société.

Ici Emma fait la grimace. Il est probable qu'on ne s'en aperçoit pas à la lumière du boudoir, tamisée par un abat-jour rose.

— Au moins, — elle rit d'un air contraint — ils étaient cette fois correctement habillés.

— Hum! pour certains, par exemple, pour ce monstre de femme en robe couleur moutarde, il aurait mieux valu qu'ils fussent tout nus.

Ici, Emma ne peut qu'acquiescer de tout son cœur. — Elle fait part à sa tante de ses soupçons au sujet du rôle que joua miss Griniston dans la catastrophe dont elle est victime, et elle constate avec reconnaissance la colère éprouvée par la bonne dame. Aussi n'est-il pas étonnant qu'elle ne mentionne qu'à peine les autres invités. A une question de Mrs Chantry sur l'un d'eux, elle répond avec sincérité, mais pourtant avec l'intention de la dérouter :

— Non, il ne chasse pas. Il est resté à la maison.

— Quel ennui pour les dames !

— Oh! que non! Il ne les a pas importunées. Il a passé presque tout son temps dans la bibliothèque...

Quoiqu'elle juge inutile de le faire savoir, l'idée qu'un esprit de cette valeur lui donne son amitié lui réchauffe le cœur, et panse les blessures saignantes encore des coups portés par miss Griniston. Elle se trouve même un pas alerte, quand, deux jours plus tard, pour prendre de l'air et de l'exercice, elle parcourt les avenues plantées d'arbres, après une délicieuse matinée passée à se remémorer tous les poèmes désormais consacrés par les déclamations et les lectures du haut de l'échelle, dans la bibliothèque des Heathcote.

Le jour qui baisse est calme, et, au-dessus des taillis d'arbres verts, les arbres dépouillés par les dernières pluies semblent beaux encore, malgré leur nudité.

Emma s'arrête un moment pour les contempler. Elle s'indigne à la pensée que des feuilles inutiles voilent les branches qui dessinent leur exquise structure sur le ciel vert et jaune, au coucher du soleil. Son œil se pose sur un rouge-gorge qui, au milieu de l'allée, la considère sans peur, dardant sur elle un œil éveillé...

Elle n'a pas bougé, de peur de l'effrayer. Et cependant il s'envole. — Un pas qu'elle entend, derrière elle, lui explique sa fuite. Elle se retourne : c'est le vieux maître d'hôtel qui la cherche d'aussi mauvaise grâce que la nourrice de Juliette chargée de lui porter un message d'amour.

— Il y a là un monsieur venu pour vous rendre visite, — lui dit-il avec sa familiarité habituelle. — Si j'avais su que vous fussiez allée aussi loin, je l'aurais laissé courir après vous.

Emma tressaute. La phrase semble impliquer que le visiteur n'est pas un habitué. En ce cas, serait-ce?...

— Vous n'avez pas besoin de vous presser, — continue le vieux serviteur comme s'il lisait dans sa pensée. — Ce n'est pas un jeune homme. C'est seulement Monsieur Gréville.

— Il serait flatté, s'il vous entendait, — répond-elle en riant.

Et, un peu désappointée, elle reprend son chemin vers la maison.

En ne se pressant pas, elle suit le conseil du vieux maître d'hôtel. George Gréville ne peut, en effet, passer pour une nouveauté, quoiqu'il soit toujours le bienvenu. Sans doute, en son absence, sa tante lui tient-elle compagnie et le distrait-elle. Mais Emma se trompe, car, cette fois précisément, Mrs Chantry est absente.

— Tout seul! — s'écrie-t-elle, en trouvant Gréville solitairement occupé à regarder par la fenêtre.

Elle a des remords en pensant qu'elle s'est arrêtée trois fois en chemin : la première pour rappeler le rouge-gorge, les deux autres, pour admirer le calme des arbres. Pauvre M. Gréville!

Malgré ses affectueuses excuses, elle n'éprouve aucun vrai remords. Ce n'est que George Gréville! Comme il reste muet, elle continue avec un enjouement qu'autorise sa vieille amitié :

— J'ai peur d'être en disgrâce, vous faites une si longue mine!

Gréville tourne le dos au jour tombant, de sorte que c'est plutôt un effet d'imagination qui lui suggère ces paroles. Mais elle voit bien qu'il n'est pas à l'aise.

— Oui, effectivement, oui, peut-être êtes-vous un peu en disgrâce, encore que ce ne soit pas parce que vous m'avez fait attendre.

— En tous cas, je ne suis pas volontairement coupable.

Il fait un tour dans la chambre et revient vers elle.

— Emma, je suis beaucoup plus âgé que vous...

— Où voulez-vous en venir? Quand quelqu'un vous annonce qu'il est plus âgé que vous, c'est en général parce-qu'il s'apprête à vous servir quelque vérité désagréable. Mais ce n'est pas votre cas, j'imagine?

— C'est parfaitement mon cas. Je vais vous dire quelque chose de très désagréable...

— De votre part ce sera au moins une nouveauté!

Rien n'est plus contrariant qu'une telle entrée en matière, quand on a pris la résolution de se fâcher. Gréville le sent, mais il poursuit tout de même.

— Les événements les plus improbables sont justement ceux qui se produisent, — reprend Emma.

— Je suis venu à cheval jusqu'ici, avec le projet de vous dire quelque chose de désagréable.

— Alors, remontez bien vite en selle, avant d'avoir parlé, ou dites-moi quelque chose d'agréable! Cela vous sera bien plus facile. Dites-moi que vous avez aimé les toilettes que j'ai portées chez les Heathcote, que vous avez trouvé mes façons plus charmantes que celle de miss Griniston, ou faites-moi quelque compliment de ce genre qui ne vous pèsera pas trop sur la conscience, mais...

— C'est justement à propos d'Heathcote que j'ai à vous parler.

— A propos d'Heathcote?

Elle se refuse à l'aider en lui demandant : « Qu'est-ce qui s'est donc passé là? »

— Aussi — continue-t-il, sans qu'elle vienne à son secours, — je puis vous assurer que ce que je dois vous dire ne m'est pas moins pénible qu'à vous.

— Les maîtres d'école consolent ainsi les petits garçons qu'ils vont fouetter, — réplique-t-elle, cherchant à maintenir la conversation sur un ton de plaisanterie. Mais elle est réellement mal à son aise.

— J'ai peur qu'en toute innocence vous n'alliez vous attirer beaucoup d'ennuis.

— C'est la dernière chose à laquelle je pense.

Devine-t-elle le sujet qu'il va aborder? Il y a dans sa voix une sorte d'alarme, comme dans le cri du merle qui voit un chat s'approcher de son nid.

— Vous ne me demandez pas à quoi je fais allusion?

— Je n'ai aucune envie de le savoir. (Avec un dernier effort pour éviter le coup qu'elle redoute.) Mais passons pourtant à l'ordre du jour.

— C'est à propos du jeune Hatcheson.

Elle est occupée, pendant qu'il lui parle, à dégrafer sa palatine de fourrure. A ces derniers mots, elle s'arrête. Ses longues mains blanches restent sans mouvement. Mais personne ne s'aviserait de dire que son visage est d'une teinte aussi liliale. Comme elle ne fait pas d'effort pour aider son interlocuteur, il continue péniblement :

— Je n'aurais pas songé à vous importuner d'une affaire aussi désagréable si les circonstances n'avaient aucune chance de se renouveler, si vous n'étiez pas exposée à *le* rencontrer encore. Mais sa famille étant fixée dans le voisinage...

Elle l'interrompt :

— J'ai l'espoir de rencontrer souvent encore monsieur Hatcheson...

Un feu dont s'enorgueillirait le Vésuve illumine ses joues, mais sa voix est si ferme que le visiteur balbutie :

— Vous étiez si farouche, vous vous teniez tellement à l'écart jusqu'à présent...

— « Jusqu'à présent? » (Elle rougit de plus belle.) Que voulez-vous insinuer?

Elle se tait. Sa confusion, quoiqu'elle aggrave les craintes de M. Gréville, lui rend du courage :

— Je ne prétends rien insinuer du tout, je dis seulement qu'à Heathcote, en toute innocence, j'en suis persuadé (car sans cela je ne serais pas venu vous avertir), vous vous êtes livrée en pâture aux commérages de tous les voisins affamés de médisance, par les encouragements que vous avez ouvertement donnés à un homme qui n'est pas de votre monde.

Suit un affreux silence.

« Pas de mon monde! » — pense Emma avec stupéfaction, en entendant cette phrase de Gréville. — Amour-propre blessé, brûlante indignation, au sujet de son remarquable ami!

— Oui, sans doute, Shakespeare n'appartenait pas à la meilleure société de Stratford, ni Keats à celle de Hampstead!

M. Gréville pouffe de rire, sous son air de bonté ordinaire.

— Dois-je en inférer que vous donnez une place à monsieur Hatcheson pour parfaire le trio?

Depuis vingt-trois ans, il est rare que son vieil ami ait vu

Emma vraiment en colère. Il sait néanmoins que, plus elle est irritée, plus sa voix s'adoucit, et c'est en tremblant qu'il l'entend lui répondre, comme dans un murmure :

— Je ne crois pas que vous saisissiez bien le genre de relations qui existe entre monsieur Hatcheson et moi. C'est une relation entre deux esprits de valeur très différente, hélas! L'un consent à instruire, l'autre à apprendre, et avec quelle joie!

— Vous croyez donc que je ne puis m'élever à de pareilles hauteurs? Et qui sait, en supposant que je m'y applique, si je ne pourrais vous dévider des aunes de poésie avec autant de volubilité que lui?

— Et vous auriez sans doute écrit aussi *Chaînes et Trames*? ajoute-t-elle avec douceur.

Cette fois il perd patience.

— Vous êtes complètement toquée, Emma! Vous parlez d'un recueil d'articles de journaux comme de la *Divine Comédie* ou du *Novum Organum*. Certes ils sont spirituels, quoiqu'ils ne contiennent guère que des promesses. Ah! vous pouvez me regarder avec mépris, mais, quoique je ne sois pas un juge infaillible, je suis capable d'apprécier à leur valeur ces productions éphémères qui sortent tous les ans, par boisseaux, des Universités et des cours de droit!

Il a brûlé ses vaisseaux pour se venger. Il voit qu'il est exposé à rester abandonné sur le rivage, car elle se dirige vers la sortie.

— Emma! — s'écrie-t-il, en lisant sur les traits de miss Jocelyn l'effrayant effet de sa rhétorique. — Me mettez-vous à la porte?

Elle donnerait tout au monde pour ne pas lui répondre, mais sa bonne éducation et sa politesse native le lui interdisent.

— Je vais chercher ma tante, — répond-elle, tremblante et la voix étouffée par les larmes.

— Je n'ai que faire de votre tante.

A l'instant même où lui échappe cette courtoise déclaration, qui jure avec son langage habituel, la porte s'ouvre, et deux valets de pied entrent, portant des lampes. Emma en profite pour s'esquiver.

## XI

Si ardente que soit l'admiration de miss Jocelyn pour la beauté sans voiles des chênes et des ormes de sa maison de campagne, elle ne l'empêche pas de les quitter aux premiers jours de janvier pour la boue des rues londoniennes.

Au lendemain de Noël, selon son invariable habitude, Mrs Chantry se rend à Londres. Comme elle y est propriétaire d'une habitation très confortable, elle n'a pas à passer, tous les ans, par ces douloureuses épreuves : lecture des affiches, visite aux agences, souci des concessions d'eau ou des fourneaux de cuisine. Son voyage s'accomplit aussi facilement que celui du Vicaire de Wakefield et de Mrs Primerose, de la chambre à coucher bleue à la chambre tendue de marron. Emma est fort aise de regagner South Andley Street. Aux yeux du plus grand nombre, la vie mondaine raisonnable et discrète qui précède Pâques est, en effet, infiniment plus agréable que l'impitoyable cohue de juin et de juillet. Mais Emma a d'autres raisons, plus particulières, d'être satisfaite. Tout d'abord, elle brûle de rendre visite à ses éditeurs, pour voir si, dans une entrevue privée, elle pourra leur arracher des nouvelles plus rassurantes, et, en tout cas, des renseignements plus précis que ceux qu'elle a trouvés dans leurs lettres, si rares et si sèches. Outre des articles, tout aussi dénigrants, quoique moins venimeux que celui du *Portique*, elles ne contenaient que des plaintes sur l'insuccès de *Miching Mallecho*. De son côté, elle n'a pas non plus recueilli, par ses informations personnelles, de clartés nouvelles sur l'auteur du fatal article.

Une autre raison de son contentement, c'est l'idée que Londres compte parmi ses rues Tregunter-Road, où demeure l'objet de sa nouvelle amitié, amitié que, contrairement à la grossière méprise de celui qui aurait dû le mieux la comprendre, elle entend plus que jamais continuer.

La personne qui montra si peu d'intelligence n'a pas renouvelé son offense : elle n'a plus reparu. Et, bien qu'Emma n'ait jamais été plus touchée par les prévenances de M. Gréville que par le feu qui chauffe sa chambre, ou par les *muffins* de son thé, elle se met à regretter son absence — pas autant sans

doute, que celle d'Edgard Hatcheson, mais plus que celle d'un indifférent.

Emma a craint les commentaires étonnés de sa tante, à propos de cette absence inexpliquée, mais, à sa grande surprise, Mrs Chantry n'y a fait aucune allusion.

Vingt-quatre heures ne sont pas encore écoulées depuis son arrivée en ville, que miss Jocelyn se trouve assise dans le salon particulier, derrière le cabinet de Messieurs Brent et Lockwood. Elle reçoit, avec dignité, les communications polies, mais sans réplique, du plus jeune des associés, qui l'informe de l'arrêt complet des demandes de son roman...

— Il n'y a donc nul espoir d'arriver à une seconde édition? — dit-elle affectant de faire croire que le nombre des exemplaires déposés chez Muddie lui est tout à fait indifférent.

M. Lockwood secoue la tête.

— Je vais m'informer du chiffre de la vente, — dit-il. — Quand je le fis la semaine dernière, il restait encore cent exemplaires sur la première édition de deux cent cinquante.

Il s'exprime respectueusement et comme à regret. Mais Emma sent bien que ce respect s'adresse à sa personne et à ses fourrures, et point du tout à son ouvrage, dont l'éditeur déplore la mort prématurée.

— Vous attribuez l'arrêt de la vente à l'article paru dans *le Portique*?

— Auparavant, quelques indices pouvaient faire espérer qu'il se répandrait dans un certain public.

L'éditeur est un jeune homme nullement raffiné. Emma devine qu'il ne fait pas allusion au genre de lecteurs qu'elle aimerait le mieux atteindre.

— Mais depuis *le Portique*?

— Depuis, les autres critiques ont adopté le même ton et le livre a cessé de se vendre.

Pendant quelques instants, après la révélation de ce désastre, miss Jocelyn reste assise et plongée dans un silence accablé, contemplant vaguement les nouveaux livres, qui habillés de rouge, de bleu, de vert, sont étalés près de son coude, sur la table de l'éditeur. Le chagrin qui se peint sur son joli visage et qui contraste avec l'air de prospérité que révèle chaque détail de sa toilette, jusqu'à l'admirable gant sur lequel

s'appuie sa tête alanguie, attendrit son bourreau, qui fait de vains efforts pour la consoler.

— Il est toujours malaisé de prévoir ce qui plaira au public. Le plus sûr moyen est de parler ménage. Ainsi, voici un petit livre que nous venons de lancer. Si vous me permettez, je serai heureux de vous l'envoyer. « *Home! Home! Home!* » Comme vous pouvez le voir par le titre, il n'y est question que des soins domestiques. Les critiques ont été unanimes dans l'éloge et nous n'arrivons pas à le rééditer assez vite.

— Évidemment! — répond Emma, plus accablée encore par ce discours. — Vous m'avez dit, je crois, dans votre dernière lettre, que vous ignoriez l'auteur de l'article du *Portique*. L'avez-vous découvert depuis?

M. Lockwood lève légèrement les épaules.

— En règle générale, Blank et Dash sont les noms de deux jeunes avocats hommes de lettres, qui parlent des romans. Ce doit être probablement l'un des deux. Mais on ne peut en être certain. Griniston a d'autres rédacteurs, à qui, de temps en temps, il confie le compte rendu d'un livre.

— Griniston! — répète Emma. — C'est l'éditeur, n'est-ce pas? Quand vous avez lu l'article, l'idée ne vous est-elle pas venue qu'il aurait pu être écrit par une femme?

Cette idée n'était pas venue au jeune homme, mais, à présent qu'on la lui suggère, elle lui paraît plausible, étant donné surtout que le Jupiter du *Portique* est en possession d'une nièce, à laquelle il confie, dit-on, des travaux littéraires.

Emma se lève lentement, ses longs doigts, gantés de suède, posés sur la table et les yeux fixés sur le titre du livre à succès, son rival.

Se peut-il qu'il lui faille quitter ce cabinet (où elle était entrée avec de vagues espérances) sans avoir reçu aucun encouragement, sans avoir recueilli le moindre renseignement?

— Je dois me résigner alors à ignorer toujours qui me porta un pareil coup! (Elle est rouge d'indignation. Son éditeur l'admire beaucoup plus que *Miching Mallecho*.) Car personne, je gage, ne tiendra à se vanter d'un pareil forfait.

M. Lockwood retient avec peine un sourire.

— Je suis fâché que vous preniez si à cœur ce déboire, —

dit-il. — Après une seconde ou troisième épreuve, vous vous endurcirez...

A ces mots, un rayon d'espoir se glisse dans l'âme d'Emma.

— Alors, ne me dissuadez-vous donc pas de tenter une seconde fois l'aventure?

— En vérité, nous ne pourrions guère publier un second roman de vous, dans les mêmes conditions; je le crains du moins...

Elle ne lui laisse pas achever sa phrase. Le feu au visage, elle l'interrompt :

— Je n'ai nulle intention de vous faire perdre de l'argent... Si vous en avez perdu ou si vous en deviez perdre par la faute de *Miching Mallecho*, dites-le-moi tout de suite.

Ce disant, elle ramasse son manchon tombé à terre, salue et sort de la chambre d'une façon qui, plus heureuse que son œuvre, défie toute critique. Aucun des employés, en la voyant porter si haut sa tête si bien coiffée, ne se doute qu'elle a le cœur dans les talons.

A la suite de cette entrevue, Emma cède à la tentation que renouvellent sans cesse les récits de Lesbia Heathcote, et se résout enfin à s'adresser à la Sibylle de Marylebone-road pour arriver à percer le mystère qui la hante et dont aucun moyen légitime ne lui donna la clef. Une lecture de *Home! Home! Home!* dont un exemplaire lui a été adressé, avec empressement et politesse, par son éditeur, ravive sa foi aux qualités de son œuvre, sur la valeur de laquelle le double blâme de Mrs Chantry et de Tom avait fini par lui inspirer des doutes. Si les guides littéraires arrivent à persuader au public anglais que le noir est blanc, au point de lui faire avaler des niaiseries sans nom, ce ne peut être que leur inexplicable malveillance qui a empêché les mêmes lecteurs d'apprécier la conception originale d'un ouvrage dont Shakespeare lui-même est parrain. Telles sont les réflexions d'Emma, quand, par une humide matinée de janvier, elle va prendre Lesbia chez son couturier, pour se rendre en sa compagnie chez la Sibylle, non pas afin de consulter celle-ci, mais seulement afin de retenir un jour d'audience, car la vogue de la devineresse est grande.

Elle trouve Mrs Heathcote surveillant, d'un œil critique.

la coupe d'une amazone qu'essaie devant elle sa femme de chambre, juchée sur un cheval de bois sans tête. Son chapeau de ville donne à la malheureuse fille un air d'autant plus comique qu'elle se meurt de peur. Sa maîtresse, sans nul souci de ses alarmes, tourne le mannequin en tous sens, pour juger de l'effet. Quoique Lesbia soit très irrésolue et que ses hésitations l'attardent dans les magasins, elle est si intéressée par ce qu'Emma lui demande, qu'elle autorise l'amazone malgré elle à descendre, toute étourdie, des hauteurs où elle était perchée.

— Je savais bien que vous y viendriez! — s'écrie-t-elle avec exaltation en grimpant dans le cab de miss Jocelyn. — Quelle défaite pour Tom! Quel effondrement! La Sibylle n'est pas belle, mais elle est vraiment inspirée! M. Dongall, — et vous savez s'il est fort! — ne s'estime pas digne de nouer ses souliers!... (On risque sa vie quand, par un temps pareil, on monte dans un *hansom*!...) Elle vous prédit l'avenir avec les cartes, une baguette magique, ou la boule de cristal. C'est ce dernier moyen que je préfère de beaucoup... (Les rues sont comme des miroirs, ce matin!... Avez-vous bien étendu vos jambes?...) J'espère qu'elle pourra nous donner un rendez-vous très prochain! Mais elle est si courue!... Comme je voudrais que les omnibus fussent encore en grève! Quel paradis c'était quand, pendant deux ou trois jours, on ne voyait dans les rues que de rares cochers en maraude!

Au milieu de ces gaietés, par où Mrs Heathcote trahit sa victoire sur son bon sens et dissimule sa crainte de se casser les membres, Lesbia désigne au cocher le chemin qu'il doit prendre. Le cab s'arrête devant une maisonnette sur la porte de laquelle est écrit : *Jessica*. Une servante introduit les deux visiteuses dans une chambre fort ordinaire et de médiocre dimension, où les rejoint bientôt une grosse femme âgée, vrai type de logeuse en garni. A la vue de son visage commun, au son vulgaire de sa voix, Emma, honteuse d'avoir cédé aux désirs de Lesbia, ne songe plus qu'à fuir au plus vite; mais il est trop tard.

— Cette dame a tant entendu parler de vous, — dit Lesbia en saluant, — qu'elle veut vous consulter sur son avenir, de trois façons différentes. Nous sommes venues pour fixer un

rendez-vous. Bien entendu, je sais combien vous êtes occupée. Mais pourrez-vous néanmoins nous recevoir prochainement?

Lesbia formule sa requête avec une déférence que n'appelle guère la créature à laquelle elle s'adresse. La sorcière, en réponse, saisit une ardoise couverte d'écriture et secoue la tête avec importance.

— J'ai le plus grand désir d'être agréable à Madame, je m'efforce toujours d'être aussi complaisante que possible, mais je ne puis réellement m'engager pour cette semaine.

— Pas cette semaine! — s'écrie Lesbia désappointée. — De grâce, tâchez de nous faire une petite place... Je vous assure que c'est un cas très particulier que nous avons à vous soumettre.

La Sibylle résiste.

— Je ne tiens pas à mécontenter. On ne sait pas à quel point je suis accaparée en ce moment. Il m'arrive des clientes de tous côtés!...

— Je le sais bien!

— Connaîtriez-vous, par hasard, lady Camille Blackets?

— De nom seulement.

— Eh bien, je lui ai prédit son mariage!

— Vraiment!

— Beaucoup de dames sont venues me trouver à la suite de cette prédiction.

— Je n'en doute pas.

— L'autre jour, une dame me dit : « Vous avez touché juste au sujet du mariage de lady Camille Blackets! » — Je l'ignorais, lui répondis-je. — Comment, répliqua-t-elle, vous ne saviez pas que la vieille dame que je vous ai amenée, en février dernier, était la duchesse douairière de Brackwell, mère de la jeune femme? Vous lui avez dit la bonne aventure et vous lui avez annoncé qu'il y aurait bientôt un mariage dans sa famille. Elle vous tendit deux lettres. Vous en prîtes une, et vous lui dîtes qu'elle était d'une personne qui allait bientôt contracter alliance avec elle. Et c'était la demande en mariage de M. Blackets! »

Lesbia regarde sa cousine d'un air triomphant.

— J'espère que vous aurez autant de chance avec nous. Si vous ne pouvez pas nous recevoir cette semaine, que ce soit au plus tard la semaine prochaine.

On consulte à nouveau l'ardoise, et, après un moment d'hésitation, réelle ou feinte, on convient d'un jour et d'une heure. Les visiteuses partent enfin. Le pavé de bois est plus glissant qu'à leur arrivée, mais Mrs Heathcote est trop préoccupée pour y prendre garde.

— N'est-elle pas merveilleuse? — demande-elle à Emma. — N'est-ce pas extraordinaire qu'elle ait prédit le mariage de lady Camille Blackets?

— Nous ne le savons que par elle-même, — réplique sèchement Emma. — Avez-vous remarqué qu'elle s'est assurée, avant de conter cette histoire, que vous ne connaissiez pas lady Camille?

— Je ne sais vraiment pas pourquoi vous n'avez pas épousé Tom, — réplique Lesbia avec pétulance. — Vous feriez une paire de sceptiques. Le premier mouvement de Tom, quand je lui raconte un fait, est de m'en prouver l'impossibilité par A + B! Vous devenez aussi insupportable que lui.

Emma, dans sa sagesse, ne répond que par un sourire.

*
* *

— Il vous est indifférent, n'est-ce pas, que j'aie commandé la voiture pour une heure plus tôt qu'à l'ordinaire? — dit Mrs Chantry à sa nièce, quand celle-ci revient de son expédition. — Les jours sont si courts en cette saison! Et, comme il n'y a pas de brouillard, j'ai pensé que ce serait le moment d'aller à Burlingtonhouse. Je ne m'y connais guère, en fait de primitifs italiens, mais j'ai ouï dire qu'il y avait là, cette année, de merveilleuses peintures siennoises.

Elle écrit une lettre et, tout en parlant, y ajoute quelques mots, avant de s'apercevoir que sa question reste sans réponse. Sa plume s'arrête.

— Vous n'avez pas l'air de goûter ma proposition?

Emma regardait sa tante en face, mais, au dernier moment, elle s'est glissée derrière la table où elle écrit.

— J'aime toujours vos projets, — dit-elle, — mais les peintres siennois ne pourraient-ils pas nous attendre jusqu'à demain?

— Pourquoi cela?

— Parce que, parce que... — Elle pose la main sur les épaules de sa tante. Puis, avec hésitation : — Parce que j'ai un rendez-vous pour cette après-midi.

— Ne pouvez-vous le remettre à demain?

— Non, précisément pas.

— Il me semble que vous n'avez guère envie de me dire avec qui vous avez pris rendez-vous... Aussi je continue ma lettre.

Sa voix trahit quelque mécontentement.

— Quand on veut — dit Emma (qui s'est rapprochée du feu) — faire une chose que désapprouveront vos meilleurs amis, ne comprenez-vous pas qu'on se propose de la faire d'abord et de ne la conter qu'ensuite?

— Trêve de généralités! Qu'allez-vous donc faire que je n'approuverai pas?

— Peut-être aussi ne me blâmerez-vous pas.

Mais elle-même n'a pas l'air de croire à cette hypothèse.

— Je compte, — poursuit-elle, — aller rendre visite à Mrs William Hatcheson, la mère de monsieur Hatcheson, l'écrivain. Quand je le rencontrai à Heathcote, je lui ai demandé à faire la connaissance de sa mère.

Le silence profond qui suit ces paroles montre à Emma que ses prévisions ne l'ont point trompée.

— J'aurais pensé — dit ironiquement Mrs Chantry — que ceux de ses membres dont vous avez fait connaissance vous auraient guérie de toute curiosité à l'endroit de la famille de Mrs Hatcheson!

— J'admire énormément monsieur Hatcheson, comme écrivain bien entendu, j'ai une haute idée de son caractère, et je suppose que la mère d'un pareil homme doit être bonne à connaître.

— Si elle ressemble à son oncle et à sa tante, je n'en doute pas.

L'irréfutable logique de cette réflexion fait perdre à Emma tout empire sur elle-même.

— Qu'importe ce que sont les parents d'un homme de génie, — s'écria-t-elle en changeant de terrain, — puisque c'est lui qui les illustre?

Mrs Chantry se rend compte de son avantage. Elle n'est pas longue à en profiter :

— Si ce qu'est sa mère importe si peu, pourquoi vous précipitez-vous chez elle alors?

— Pour lui dire ce que je pense de son fils, pour la remercier de l'avoir fait ce qu'il est.

A dire vrai, miss Jocelyn n'a pas plutôt proféré ces paroles qu'elle a conscience de leur absurdité.

Malgré leur colère, toutes deux pouffent de rire. Le ciel s'éclaircit.

— Sans nul doute, je me suis ridiculement exprimée, — dit Emma, avec une sincérité désarmante, — mais je crois ma curiosité toute naturelle.

— Hum!...

— Quand on admire une fleur ou un fruit, on aime à connaître le sol qui l'a produit.

— Hum!...

— J'admire extrêmement *Chaînes et Trames*. Je voudrais connaître le terrain sur lequel ce livre a poussé.

— Hum!...

— Si vous n'aviez pas de parti pris contre elle, je pourrais vous convaincre que cette femme est justement de celles qui doivent vous plaire, — ajoute Emma, déconcertée par des interjections vagues qui n'expriment rien moins que l'approbation.

Une autre leur succède, où perce plus d'incrédulité que dans les précédentes :

— Hum! hum!...

— Je veux dire que, d'après ce que son fils m'a conté d'elle (et il est incapable de mensonge) elle est précisément douée des qualités que vous admirez le plus : le sacrifice, le courage, et l'indépendance d'esprit.

On trouverait difficilement une personne que laisse insensible pareille énumération de vertus. Mrs Chantry se contente pourtant d'appuyer son dos sur sa chaise et de dire, en riant :

— Sont-ce là vraiment les qualités que j'admire le plus? Mais, au demeurant, comment en a-t-elle fait preuve?

— En élevant avec rien une nombreuse famille.

— Hum!...

— Dès le début elle a refusé d'être traitée en parente pauvre par ses proches riches et vulgaires, les Hatcheson que

nous connaissons. Ils la méprisaient, à cause de sa misère, quoiqu'ils lui fussent inférieurs, sous tous les rapports.

— Alors, elle est noble de naissance et non pas seulement de nature?

— Oh! sans nul doute! — répond Emma avec d'autant plus d'aplomb que c'est tout à fait au hasard.

— Savez-vous quel était son nom de jeune fille?

— Je l'ignore, je n'ai pu m'en informer. Je ne pouvais pas interroger son fils sur la qualité de son sang!

— Alors, à quelle heure dois-je commander la voiture? Cette dame nous recevra-t-elle à deux heures et demie?

— Nous?

— Oui, nous. Je suis décidée, moi aussi, à faire connaissance de la mère des Gracques... Je n'en aurais, peut-être, jamais plus l'occasion!

## XII

Il est très flatteur de convertir autrui à son propre culte pour ce qu'on admire. Cependant, en cette occasion, l'assentiment que Mrs Chantry vient de donner aux idées de sa nièce trouble celle-ci et la gêne. Avec quelle gaucherie va-t-elle brûler l'encens sur l'autel de son choix, en sentant à côté d'elle une sceptique qui raillera les rites sacrés! Comment, sachant que les doux sons de sa voix parviendront aux oreilles de sa tante, pourra-t-elle entonner ses hymnes de louange? Quelle occasion aura-t-elle pour poser respectueusement à cette mère les questions qu'elle a préparées sur l'enfance de son fils, sur les propos remarquables qu'il tint dès le jeune âge, sur ses passe-temps favoris, sur la date exacte où ses doigts se servirent pour la première fois d'une plume?

S'il faut taire toutes ces questions d'un palpitant intérêt, à quoi bon cette visite?

— Mrs Hatcheson ne vous attend pas, n'est-ce pas? — lui demande Mrs Chantry, d'une voix qui indique la baisse du baromètre.

— Elle compte sur nous. En réponse à la lettre où je lui exprimais le désir de faire sa connaissance, elle m'a répondu par un mot, — le plus affectueux des mots, — en me fixant un jour.

— Hum!...

— Mais ni elle, ni moi, ne vous avons mentionnée...

— Je lui serai une surprise d'autant plus agréable.

Cette réflexion une fois émise d'un ton résolu, le sujet est épuisé.

C'est une Emma sans fierté qui s'assied devant un lunch sans saveur, une Emma très soucieuse qui monte à contre-cœur en voiture, et qui, au milieu d'un silence coupé de quelques phrases laborieuses, est conduite le long de Cromwell-Road, le long de cette rue odieusement longue, qui lui semble aujourd'hui très courte. Après avoir franchi une demi-douzaine de ruelles mal famées, l'on arrive enfin à Tregunter-Road, vraie Thulé, que tout cocher qui se respecte se doit à lui-même de découvrir difficilement.

Miss Jocelyn s'était ménagé des loisirs, en prévision de cette journée si émouvante, de façon à pouvoir prolonger indéfiniment sa visite.

Les anecdotes sur la précocité d'Edgard, les pronostics sur sa future carrière pourraient, sans doute, occuper sa mère et Emma bien au delà de l'heure du thé!

Que les plans d'Emma sont changés! On le constate à ses paroles.

— Nous n'aurons nul besoin, — dit-elle, — de rester longtemps là... J'aime à croire que vous ne comptez faire qu'une courte visite.

— Longue ou courte, comme il vous plaira, — lui répond sa tante avec une obligeance qui porte sur les nerfs.

Pourquoi donc n'a-t-elle pas fait plus tôt preuve de cette souplesse et autrement?

« Longue ou courte, comme il vous plaira. » Emma ne doute pas de ce qui lui sera le plus agréable.

— Oh! je pense que dix minutes ou un quart d'heure suffiront, — se hâte-t-elle de répondre.

— Ne vous pressez pas à cause de moi! Je serai charmée

de vous écouter, — riposte Mrs Chantry, plus accommodante que jamais.

Emma révoltée, la mort dans l'âme, la remercie de la complaisance dont elle entend bien ne pas abuser.

— Mon Dieu! il faut donc encore qu'il demande son chemin? — continue la vieille dame, quand le cocher s'arrête pour la vingtième fois et que le valet de pied interpelle un laitier qui passe.

— Êtes-vous sûre qu'il y ait une rue qui porte ce nom-là? Je pense à cet habitant de Tregunter-Road, qui, interrogé sur sa résidence, répondait : « Allez, le long de Cromwell-Road, jusqu'à ce que le cheval de votre cab tombe mort, et, alors, vous pourrez demander le chemin!... »

— Enfin nous y voilà!...

Quoique la visite se soit prolongée au delà du terme fixé, une demi-heure ne s'est pas écoulée avant que les deux dames soient remontées en voiture. Un silence pèse sur elles, plus profond encore qu'au début. — C'est Mrs Chantry qui le rompt, la première.

— Pourquoi, — dit-elle, d'une voix douce, — les gens de cette espèce gardent-ils toujours leurs lampes dans leur salon?

— Je me demande à quelle sorte de gens vous faites allusion, — lui répond Emma en feignant de ne pas la comprendre.

Elle s'étonne à l'idée que, dans leur pèlerinage à un sanctuaire, l'attention de sa tante ait pu être attirée par ce détail infime.

— Je parle des gens appartenant à la classe moyenne.

— Je ne trouve pas que la classe moyenne soit reconnaissable à ce détail.

— Et pourquoi nous a-t-on introduites dans la salle à manger? — continue Mrs Chantry avec bonne humeur, en faisant semblant de ne pas remarquer la rougeur de sa nièce et le ton mortifié de sa voix.

— On savait l'intérêt que je prenais aux endroits où travaille M. Hatcheson. Et, comme j'étais en votre compagnie, on en a conclu, tout naturellement, que nous étions dans la même disposition d'esprit.

Mrs Chantry lève ses sourcils en l'air.

— Il travaille là! voulez-vous dire que c'est là qu'il écrit ses livres? J'espère pour lui que sa maison n'est pas tous les jours aussi peuplée qu'aujourd'hui. J'avoue, — ajoute-t-elle en riant, — que j'ai été étonnée du nombre des Gracques.

Il est inutile de répondre à cette sortie. Aussi Emma se retranche-t-elle dans un impénétrable silence. Elle se console en songeant que, tandis que les yeux et les oreilles de sa tante étaient occupés par l'aînée des Hatcheson (qui s'était vaillamment jetée dans la mêlée et avait accaparé l'attention de cet Argus femelle), elle avait réussi à glaner quelques pauvres épis, à défaut de la riche moisson qu'elle s'était proposé de faire, et avait arraché à la mère d'Edgard quelques souvenirs propres à lui peindre l'aurore des jours dont l'éclat présent l'éblouit. Elle quitte donc le 404 de Tregunter-Road mieux informée qu'avant d'y venir.

Elle sait qu'à dix-huit mois Edgard Hatcheson a prononcé tout à fait distinctement quelques petits mots et que, quand il attrapa la rougeole à quatre ans et demi, l'attaque en fut plus forte que chez aucun autre enfant de génie. Elle médite sur ces choses, quand la voix de sa tante retentit de nouveau à ses oreilles.

— Elle paraît être une excellente personne dans son genre, — dit Mrs Chantry, faisant cette concession de bonne grâce, — mais, ce que je ne puis lui pardonner, c'est d'avoir été aussi prolifique. Que de place ils occupent!

Cette sorte d'éloge est si blessante, malgré le ton de condescendance, que miss Jocelyn, indignée, laisse échapper un aveu qu'elle avait tout d'abord l'intention de différer.

— La semaine prochaine, ils tiendront encore plus de place!

— Que voulez-vous dire? — questionne Mrs Chantry, sans prévoir ce qui va suivre. — Vous voulez dire, sans doute, que votre protégé viendra se joindre à eux? Où donc pourront-ils le caser?

— Non, — répond Emma, — je ne parlais pas de « mon protégé », comme vous l'appelez; je suis, du reste, bien plus sa protégée qu'il n'est mon protégé. Je pense à moi.

Emma se trompe, si elle s'imagine que sa tante va accueillir

sa révélation par une nouvelle série de ces « Hum ! » qui l'ont tant agacée avant le lunch.

Cette fois, Mrs Chantry se tourne tout à fait de son côté, et la regarde en face. Sur ses traits, se peint l'étonnement le plus profond. Elle garde un silence absolu.

— Sa mère, — continue Emma, fort troublée, — m'a annoncé qu'Edgard... monsieur Hatcheson, veux-je dire, devait faire une conférence sur Blake à l'Institut d'Hammersmith, la semaine prochaine. J'ai manifesté un si vif désir de l'entendre, que Mrs Hatcheson m'a, avec bonté, invitée à venir passer deux jours chez eux, et à les accompagner.

Silence complet... Emma serait reconnaissante d'une de ces exclamations qui l'avaient irritée dans la matinée.

Enfin, d'une voix au-dessous de zéro, aussi glacée que la température de la rue, où résonnent les sabots des chevaux, Mrs Chantry demande :

— Voulez-vous dire par là que vous avez accepté ?

— Oui.

Ce n'est certes pas une conversation agréable que celle où les interlocuteurs se coupent réciproquement la parole, et moins encore, lorsque des minutes s'écoulent entre les coups de feu échangés. La tante et la nièce traversent Queen's Gate au moment où Mrs Chantry s'écrie :

— Vous me rappelez une de mes amies, qui me décrivait une chambre, visitée par elle au sud de Londres, et où dans chaque coin vivait une famille. Une autre famille occupait le milieu. — Tous lui déclarèrent qu'ils s'y trouvaient très à l'aise tant que la famille du milieu ne prenait pas de pensionnaire.

Quand vous êtes prêt à un combat mortel, nulle arme ne saurait vous blesser davantage qu'une plaisanterie. Miss Jocelyn se sent si vaincue, qu'elle en est réduite à murmurer quelques banalités sur la bassesse de la vie et la hauteur de la pensée.

— Avec tout le respect que je dois à Milton, — réplique sèchement sa tante, — je ne vois pas de lien entre ces deux idées. Vous pouvez avoir une très mauvaise cuisinière et des idées très ordinaires.

Cette vérité est incontestable. Aussi la plus jeune des combattantes ne relève-t-elle pas le gant.

Nouveau silence

C'est la plus âgée qui le rompt :

— N'avez-vous jamais pensé que la manière dont vous vous jetez à la tête de ces gens-là peut vous entraîner beaucoup plus loin que vous ne vous l'imaginez? Vous figurez-vous quelles conséquences peut avoir votre façon d'agir?

— Cette insinuation est injurieuse pour eux et pour moi, — dit Emma, d'une voix brisée.

Elle a tourné la tête de telle façon que sa tante n'aperçoit plus qu'un coin de sa joue, toute empourprée de colère.

La tante continue le feu :

— Je ne suis pas de votre avis; si j'étais la mère de ce jeune homme, je ne verrais qu'une manière d'interpréter votre...

A ces mots, Emma perd patience.

— N'allez surtout pas dire quelque parole irréparable! — s'écrie-t-elle tragiquement.

Puis, faisant patiemment appel à ce qui lui reste encore de bon sens dans son trouble :

— Est-il possible que vous croyiez à de pareilles relations entre maître et élève? Quand vous étiez plus jeune, n'avez-vous jamais souhaité vous asseoir aux pieds de quelqu'un qui vous fût supérieur?

— Non! jamais, j'ai toujours préféré rester sur ma chaise.

Cette réponse imprévue réduit miss Jocelyn au triste état de celui qui, ayant appris par cœur les demandes et les réponses d'un dialogue, dans un manuel de conversation étrangère, rencontre, en commençant à réciter, une réponse différente de celle qui était prévue dans son volume.

— Si j'avais eu le désir dont vous me parlez, je me serais du moins assurée que mon maître me fût supérieur.

— Quant à cela, si vous aviez pris la peine de vous informer, vous auriez été tout de suite rassurée, — répond Emma avec une humilité qui agace sa tante, encore plus que sa résistance. — Mais j'espérais que vous avez meilleure opinion de moi et que vous ne m'auriez jamais blessée par des soupçons qui... qui...

— Je commence à croire que, jusqu'à présent, je vous ai ignorée, — réplique sa tante en l'interrompant brusquement.

Emma éprouve quelque remords, comme l'indique le son de sa voix, affligé et grave. Bien que sa tante la calomnie (sa finesse ordinaire faisant, ici, fausse route), la tendresse d'Emma l'emporte sur son irritation.

Après un moment de réflexion, sa main sort de son manchon et se glisse dans celui de sa voisine :

— Non, vous ne me connaissez certainement pas, — dit-elle gentiment et avec déférence, — si vous me croyez capable de persévérer dans un projet qui peut vous contrarier. Je me doutais bien que vous seriez un peu vexée, mais je ne m'en souciais guère. — Devenant plus gaie à mesure qu'elle voit s'adoucir la figure de sa compagne : — Je pensais que cela ne vous peinerait pas beaucoup. Nous n'en parlerons plus. Dès que nous serons à la maison, j'écrirai à Mrs Hatcheson pour m'excuser. Je n'irai pas.

On ne saurait plus gracieusement se soumettre. Ce procédé mérite une récompense. Il n'en reçoit d'abord aucune, pas même une réponse. Enfin...

— Mon manchon n'est pas fait pour contenir trois mains! Vous plairait-il de retirer la vôtre! — lui dit sa tante.

Et, reprenant bien vite son humour qui n'est jamais bien loin :

— Vous êtes une bonne fille, quoique votre tête soit pleine de sornettes. Mais je n'accepte pas votre sacrifice. Ce ne serait pas équitable ; et puis, j'ai changé d'idée. Allez, et passez vos deux jours, vos trois jours, puisqu'on vous le demande. Restez, si bon vous semble, une semaine à Tregunter-road!

On ne saurait douter de la sincérité de la vieille dame. Sa bonne humeur en fait foi. Mais, dans ce rayon de soleil qui éclaire sa physionomie, il y a quelque chose qui empêche Emma de se réchauffer confortablement.

*
* *

Le jour est enfin venu où l'énigme littéraire de miss Jocelyn doit être résolue par la sorcière de Marylebone. Quoique, devant Lesbia, Emma affecte de prendre la chose comme une

amusette, elle ne peut pourtant s'empêcher d'être dévorée d'une certaine impatience dont elle est honteuse, et qu'elle s'efforce d'étouffer, ou, du moins, de cacher, en jouant le scepticisme.

Le « hansom » de leur première expédition est remplacé par le « brougham » de Lesbia, qu'elles doivent, pour cacher leur trace, quitter à cent pas de la porte où elles se rendront à pied. La conversation est plus intime dans le coupé que dans le bruyant « hansom ». L'humeur de Lesbia semble s'être mise à l'unisson de ce changement d'équipage.

— Vous pouvez rire tant que vous voudrez, — dit-elle avec plus de solennité qu'à son ordinaire, — mais, moi du moins, j'ai toute raison de croire au sérieux de tout cela. Que de vérités surprenantes nous sont révélées!

— Quelles vérités?

— Celles qu'aucun être au monde, hors soi-même, ne peut connaître.

Son ton est si mystérieux qu'Emma se met à rire.

— Auriez-vous eu — questionna-t-elle — quelques nouvelles révélations ces temps derniers?

Mrs Heathcote conserve son air de gravité.

— Monsieur Mac Dougall...

— Il est donc revenu! — s'écria Emma d'un ton qui n'indique pas une grande satisfaction. — J'espérais, je croyais qu'il passait l'hiver en Égypte.

— C'était effectivement son intention. Il ne devait pas revenir avant le mois de mars, mais il n'a pu faire autrement : ils l'ont ramené ici.

— Ils?... qui donc?

— Les guides, — les esprits!

— Psh!

— Vous pouvez dire : « Psh! » mais vous ne changerez rien aux faits! Quand il vint me voir, il me demanda à regarder encore ma main (elle la contemple avec le plus respectueux intérêt). Il me dit qu'il y avait quelque chose qu'il ne comprenait pas bien, quelque chose d'anormal, hors de sa portée, et qui ne concordait pas avec ce qu'il savait de mon caractère et de ma vie.

— Vraiment!... Et qu'était-ce donc?

Lesbia hésite, elle rougit légèrement, sous son voile de dentelle.

— Il me dit qu'il lisait, clairement, que ce n'était que depuis l'an dernier que j'avais rencontré celui qui avait éveillé, ou devait éveiller en moi l'amour.

— Voilà qui ferait plaisir à Tom s'il l'entendait, — fait Emma, avec autant de sécheresse qu'en mit Mrs Chantry à accueillir certaines de ses étourderies.

— Bah! peu lui importerait? — dit Lesbia en levant les épaules.

L'expression de ces tendances nouvelles qui jurent tellement avec la légèreté et la bonté de Lesbia, et dont, à la réflexion, Emma se souvient d'avoir récemment reçu l'aveu, deux ou trois fois déjà, avant qu'elle connût les sciences occultes et M. Dougall, leur apôtre si souvent cité, réveille les remords de miss Jocelyn. Elle se reproche de donner, elle aussi, dans cette science qui a tourné la tête de sa cousine. Après un court silence, elle reprend vivement :

— Je n'ai jamais entendu plus coupable absurdité.

Lesbia rougit, mais elle possède un trop bon fonds de belle humeur pour répliquer désagréablement. Ses paroles, quoique accompagnées d'un sourire bon enfant et dénué de rancune, blessent cependant Emma plus qu'une remarque pénible :

— Libre à vous de n'avoir aucune sympathie pour les romans à passion et tout ce qui s'ensuit! Je ne songe certes pas à vous en faire un grief, bien au contraire, mais enfin, depuis *Miching Mallecho*, depuis tout ce qu'en prose ou en vers vous avez mis dans la bouche d'Otto et d'Elfrida... Ah! nous voilà arrivées! Quel bonheur! Un brougham n'est pas un lieu propice à batailler et nous allions en venir là!

L'humeur d'Emma n'est pas sereine. — Avec un secret malaise, elle suit sa compagne et les portes du temple s'ouvrent devant elles. Miss Jocelyn ne se rassérène pas quand on l'invite à s'asseoir à une table de noyer fort ordinaire, pour y être instruite de ses destinées futures.

Lesbia l'imite, fort émue, ainsi que Mrs Smith, qui, malgré son nom peu mystique, est arbitre de l'avenir.

La séance s'ouvre par les cartes. La Sibylle, s'emparant

d'un jeu d'une propreté contestable, le dispose lentement devant elle, avec un geste solennel, en trois rangées. On entendrait voler une mouche, pendant qu'elle les parcourt du regard.

— Je vois de l'argent, — dit-elle.

En dépit de son scepticisme, Emma éprouve un léger désappointement. Elle a toujours connu les agréments que l'argent procure, et, d'aussi loin qu'elle se souvienne, elle a trouvé normal d'être à même de satisfaire tous ses goûts raisonnables. Aussi lui semble-t-il qu'elle perd ici son temps à s'entendre dire cette vérité si banale : qu'elle a de la fortune.

— Je vois de l'argent, beaucoup, présentement. (Elle regarde Emma, qui fait un petit signe d'acquiescement.) Plus encore dans l'avenir... Est-ce bien cela?

— Oui, oui, c'est vrai!

C'est à contre-cœur qu'Emma lui donne raison, car l'argent annoncé et qui grossira sa fortune actuelle ne peut lui venir que de la mort de sa tante. L'idée qu'un pareil malheur, même éloigné, lui est annoncé dans un pareil lieu et dans de pareilles circonstances, la révolte.

Suit un silence. Les yeux de la devineresse observent à nouveau les rois, les reines, et leurs sujets plus modestes.

— Quoique jeune, vous avez eu de grands chagrins. — Est-ce vrai?

Miss Jocelyn va opposer un démenti formel à ce diagnostic, tant son passé lui semble radieux.

De grands chagrins! quand elle y songe, en a-t-elle jamais éprouvé? A-t-elle, depuis vingt-trois ans qu'elle est au monde, eu l'occasion de vider la coupe des douleurs?

— Je ne crois pas avoir jamais éprouvé de grands chagrins, — va-t-elle répondre, quand Lesbia l'arrête :

— C'est parfaitement vrai; vous avez eu récemment un grand chagrin... vous devriez être la dernière à le nier. Je veux dire, — ajouta-t-elle, en voyant le doute se peindre sur le visage de sa cousine, — oui, depuis trois mois.

Comprenant enfin l'allusion faite à sa mésaventure littéraire, Emma l'avoue avec dignité...

— Oui, j'ai eu de grands chagrins, — dit-elle.

Ce fait acquis, l'expérience continue.

— Avez-vous des ennemis?

Emma constate la joie et l'agitation de sa voisine. Elle frissonne à son tour, quoiqu'elle s'en défende.

— En avez-vous?

— Je préférerais ne pas vous répondre tout de suite. — Si j'en ai, décrivez-les-moi.

Emma reste dans le vague, pour ne pas s'exposer à révéler le sexe de ceux auxquels elle pourrait faire allusion.

— C'est une femme!

Dire à une belle jeune fille que, si elle a un ennemi, c'est un ennemi appartenant à son sexe, c'est évidemment s'exposer au minimum d'erreur. Emma n'a pas assez de présence d'esprit pour s'en rendre compte. Elle donne un léger signe de surprise.

— Une femme brune entre deux âges, elle n'est pas jolie.

Sous la table, Lesbia a saisi la main de sa cousine.

— Oh! non, elle ne l'est pas, dit-elle, tout bas, elle ne l'est certes pas!

Emma fronce les sourcils, et d'une voix tremblante, malgré qu'elle en ait, demande :

— Pouvez-vous me dire pourquoi cette femme brune est mon ennemie et comment elle l'a prouvé?

La réponse se fait attendre une ou deux minutes, temps nécessaire à la devineresse pour examiner les cartes aux signes rouges et noirs. Mais elle est déconcertante... Il est question de l'inévitable joli blond dont s'occupe la femme brune, et, quoique Lesbia insinue à voix basse quelque chose qui ressemble à : *C'est votre petit gribouilleur!* Emma secoue la tête d'un air de doute.

Qu'importe la nuance du teint ou des cheveux, quand il s'agit d'une amitié cérébrale?

Mrs Smith ne s'aperçoit pas qu'on la désapprouve : elle poursuit sa route sur le char du destin. L'homme blond est escorté par les voyages de rigueur, se heurte à des obstacles, etc.; et, pour couronner le tout, la Sibylle termine par une vulgaire prédiction de mariage.

Miss Jocelyn écoute, en se pinçant les lèvres, d'un air d'incrédulité méprisante.

On passe à une seconde expérience; on ramasse les cartes,

et dans la main d'Emma est déposé le neuf de cœur. — On demande à la jeune fille de former un vœu. Il faut bien qu'elle ajoute foi, si peu que ce soit, à cette façon de sonder l'avenir, puisqu'elle hésite à ce moment. Si elle était réellement convaincue que tout cela n'est que charlatanisme ou jeu d'enfant, peu lui importerait, ce ne semble, la nature de son vœu. Or, ses lèvres entr'ouvertes et la rougeur de son visage témoignent de l'anxiété avec laquelle elle attend la réponse en suspens.

Enfin, d'une voix sourde :

— J'ai souhaité, — dit-elle.

La carte est remise dans le paquet et, après deux ou trois coupes, Mrs Smith en produit de nouveau trois, tout en continuant ses réflexions.

— Beaucoup, beaucoup d'argent — (Emma s'impatiente.) Un voyage court, très court, pas tout à fait un voyage...

L'impatience qui se peint sur le visage de miss Jocelyn fait place à l'étonnement.

Naturellement, c'est une coïncidence. Mais, les dernières paroles qu'elle vient d'entendre s'appliquent, exactement, à son séjour projeté à Tregunter-Road.

— Voici que reparaît encore la femme brune... Un homme blond, mais pas le même qu'auparavant... Oh! voici la carte!... Vous avez formé votre vœu? mais (regardant les cartes dont est entouré le neuf de cœur) il est au milieu des trois : votre souhait sera accompli, mais au prix d'une mort.

Emma tressaille.

— Une mort! — répète-t-elle d'une voix angoissée. — Êtes-vous bien sûre que c'est une mort? Ne vous êtes-vous pas trompée?

— Je ne me trompe jamais, — réplique brièvement la Sibylle.

Suit l'épreuve de la boule de cristal.

Mrs Smith la prend dans la paume de ses mains, les deux femmes retiennent leur respiration.

— Je vois une chambre, une petite chambre mal meublée. Rien sur les murs. Quelques chaises, une table, une femme brune...

— Une femme? vous êtes sûre que c'est une femme, pas un homme?

— Une femme brune, — répète Mrs Smith mécontente de l'interruption. — Elle tient quelque chose à la main, on dirait une plume. Elle est penchée sur une table à écrire.

Les deux femmes sursautent.

— Vous êtes bien sûre? — s'écrie Emma, sans se soucier du mécontentement qui avait accueilli sa première interruption.

Lesbia la morigène, et lui pince le bras, tout en murmurant :

— Vous la gênez, laissez-la finir.

Elle a fini, apparemment. Car, après avoir considéré pendant un temps la boule de cristal, elle passe la main devant ses yeux.

— Allons, tout se brouille, — je ne vois plus rien, mes yeux sont fatigués.

On ne peut plus rien tirer d'elle, ni de sa boule. La séance est terminée, et, comme un violent coup de sonnette annonce l'arrivée de nouveaux clients, Emma et Lesbia sont obligées de partir et, en se retirant, croisent deux femmes très élégantes qui entrent à leur tour. Elles regagnent le brougham.

— Vous voyez comme elle est à la mode! — telle est la réflexion que les deux inconnues entendent faire à Mrs Heathcote. — Je me demande ce qu'elles viennent tâcher d'apprendre ici, et si elles réussiront aussi bien que nous.

— Avons-nous si bien réussi que cela?

— Voulez-vous dire, par là, que vous doutez encore? — dit Lesbia indignée. — Une femme brune qui écrit. Peut-on être plus explicite?

— C'est une curieuse coïncidence, — reprend Emma, — si c'est une coïncidence! car, même en admettant qu'elle ait deviné qui nous sommes, elle n'aurait eu là aucune indication, puisque personne ne sait que j'ai touché de près ou de loin à la littérature. Non, presque personne! Personne, excepté tante Chantry, vous et Tom... Aucun de vous, j'imagine, n'aurait songé à me trahir.

Elles sont montées en voiture. Lesbia a de la peine à lever une des glaces, et répond :

— Certes non!

— C'est la seule révélation qui m'ait impressionnée. Car pour ce qui est du rabâchage ordinaire sur les hommes blonds, les obstacles, les voyages... Par exemple, ce qu'elle a dit au sujet du petit voyage est assez curieux.

— Votre souhait sera accompli ; mais au prix d'une mort, — dit Mrs Heathcote, frémissant voluptueusement. — La mort de qui?... Celle de la Griniston, croyez-vous? Je suppose que vous désirez être vengée le mieux du monde.

Emma fait un geste de dénégation.

— Vous savez mon peu de foi dans ce charlatanisme! Mais le vœu que j'avais formé n'avait aucun rapport avec ce que vous a dit la voyante.

— Allons donc! Et que souhaitez-vous alors?

— Je préfère ne pas vous le dire.

— En parlerez-vous à la tante Chantry?

— Non.

— A quelqu'autre?

— Non.

— Jamais?

— Si les choses se réalisent, ce qui n'est guère probable, — dit Emma en soupirant, — je pourrai vous le dire alors; je vous promets que je vous le dirai.

— Si votre vœu doit s'accomplir, sera-ce bientôt?

— Je n'oserais pas le parier.

— Est-ce quelque chose qui vous tient beaucoup au cœur?

— Oui... énormément!

— C'est alors...

— Nous n'allons pas, je pense, jouer à : « Comment, quand, et où? » — dit-elle en riant. — Je refuse de répondre dorénavant à vos questions.

Elle tient parole. Lesbia doit se contenter, pendant tout le reste du chemin, d'énumérer jusqu'à extinction tous les souhaits que peut former un cœur de femme, et de se borner à des conjectures, tout en tâchant de lire sur le visage de sa cousine si elle est tombée juste.

Mrs Chantry, au récit de ses aventures, traite Emma avec son bon sens coutumier :

— Pour une guinée, je vous en aurais dit tout autant. Je ne doute pas que plusieurs hommes, aux cheveux de couleurs différentes, n'aient eu du goût pour vous, ni que cette horrible Griniston n'ait donné le coup de grâce à votre pauvre roman. Mais, si vous aviez acquis quelques certitudes nou-

velles à ce sujet, puisqu'elle n'est pas un homme, que vous n'en êtes pas un non plus, et que, par conséquent, vous ne pouvez la culbuter dans les escaliers, je ne vous trouverais pas plus avancée qu'auparavant.

Emma, les jours suivants, s'interroge à plusieurs reprises, flottant entre la crédulité et l'incrédulité.

*
* *

Elle s'interroge encore, sans résultat, le matin du jour où elle doit s'envoler vers South Kensington.

Le théâtre de ses réflexions n'est pas de ceux qui prêtent à de charmantes rêveries. C'est un vieux wagon du chemin de fer souterrain, dans lequel elle revient, avec sa femme de chambre, d'une chasse aux livres d'occasion dans la Cité. Pourquoi n'avoir pas pris un cab, ou ne pas s'être servie du coupé? Parce que depuis quelque temps, pour une raison inconnue, à propos de laquelle Mrs Chantry a peur de l'interroger, elle montre une préférence marquée pour les moyens de transport les moins élégants, ayant l'air de s'exercer à l'ascétisme.

— Vous entraînez-vous pour Tregunter? — lui demande Mrs Chantry plutôt aigrement, quand sa nièce lui annonce, à déjeuner, l'intention où elle est de se servir désormais du chemin de fer métropolitain. Emma lui a répondu avec cette emphase assaisonnée de rougeur que provoque toujours le nom de cet endroit suburbain :

— Nous sommes trop douillettes, je ne veux pas être toute ma vie l'esclave de mes aises et de mes habitudes! Nous ne devrions vraiment pas avoir d'habitudes!

Sur cette généralité superbe, Emma ferme la porte et sa tante n'a aucune chance d'en apprendre davantage.

On ne saurait accuser le métropolitain de pêcher par un excès de confortable, mais, vers midi, il est au moins inoffensif. La noble armée des commerçants a déjà été conduite vers les grands livres. Les réflexions de miss Jocelyn ne sont troublées que par la présence de deux femmes sans intérêt, qui traversent en sa compagnie les tunnels enfumés et qui, d'un

soubresaut propre à leur disloquer les membres, atteignent la malpropre plate-forme.

A l'une des stations, où l'on s'arrête après un choc plus violent qu'à l'ordinaire, Emma contemple trois énormes affiches collées en face d'elle sur le mur. — Une femme de charge dont ne voudrait nulle personne de bon sens s'y mire en souriant, dans une cuillère, en faisant l'éloge de la poudre qui lui sert à astiquer l'argenterie. — Une bande de gens qu'on s'affligerait de voir vivants, dansent, la main dans la main, sur la seconde affiche, pour attester la tonique influence du bouillon Fleet. — Sur la troisième affiche enfin, un vers déformé de Shakespeare vante le « savon populaire ». La vue de ces œuvres d'art est masquée soudain par une forme humaine qui y eût avantageusement figuré. C'est celle de la personne à laquelle Emma songe en ce moment, celle de miss Griniston. La dame grimpe dans le train en marche, et, tout d'abord, elle est si essoufflée, qu'elle ne peut que s'exclamer, sans s'adresser à personne :

— Dieu! que j'ai couru!

Mais bientôt, remise et reconnaissant Emma en face d'elle, elle crie son nom avec un air de joie :

— Miss Jocelyn! quelle bonne chance! Quand avez-vous quitté cette vieille ruine moyen-âgeuse, où j'eus le plaisir de vous rencontrer au milieu des braves dames que j'ai tant scandalisées, ha! ha! ha!... Quel public! Je suis fort aise de n'avoir pas à parler aujourd'hui devant de pareilles péronnelles! A propos, y venez-vous?

— Où cela?

— Au meeting de Saint-James Hall, à deux heures. — Ouverture des portes à une heure trente.

— Je ne sais pas bien, excusez-moi, de quel meeting vous voulez parler.

— Eh bien quoi! la réception que nous allons faire à miss Mathilde O'Connell, la déléguée irlando-américaine. C'est elle qui est à la tête du mouvement d'outre-mer. Vous en avez entendu parler sans doute?

— Moi? pas du tout...

Depuis sa dernière rencontre avec elle, la régénératrice de l'homme a tenu si peu de place dans les pensées de miss

Jocelyn qu'il lui faut quelques instants pour se remémorer à quel grand mouvement social fait allusion son interlocutrice.

— Pas possible ! Nous allons lui faire une ovation. Vous regretterez de n'être pas venue.

— Vous croyez? c'est que j'ai un rendez-vous. — Parlerez-vous?

— J'ai de bonnes raisons de le croire, puisque c'est moi qui vais être chargée d'exprimer les remerciements des femmes fédérées de la Grande-Bretagne et de l'Irlande! Vous feriez mieux de laisser là votre rendez-vous et de m'accompagner.

Emma secoue la tête.

— C'est impossible, je le regrette...

— Je puis vous assurer que vous seriez fort émue. Sans doute avez-vous vu que, dernièrement, j'ai fait des conférences partout?... Non, vraiment? Eh bien pourtant, tous les murs ont été couverts de nos affiches.

La rougeur légère qui envahit les joues de l'interlocutrice de miss Griniston et qui se révèle à la lueur de la lampe, jaune comme dans une chambre de malade, est-elle amenée par l'appel de trompette sonné à la gloire du nouvel Evangile, ou due plutôt à l'idée qui vient de lui naître? Emma la formule avec quelque embarras. Elle se trouve aussi rouée que Machiavel, aussi hypocrite que Tartufe, quand elle entend le son de sa propre voix.

— J'ai peur que, si occupée par vos conférences, vous n'ayez dû de négliger vos travaux littéraires?

— N'en croyez rien! — lui répond-elle avec familiarité. — Fiez-vous à mon oncle pour cela! Il n'entendrait pas raison sur ce chapitre!

— Alors, vous faites toujours des comptes rendus dans le *Portique*? — s'écrie Emma, sautant comme un chat sur une souris à cet aveu, qu'avait esquivé naguère Miss Griniston.

— Qui vous a dit, que j'écrivais dans le *Portique*? — lui répond-elle désagréablement.

Miss Jocelyn la regarde au visage, lequel, surmonté d'un chapeau posé de travers, est éclairé d'un sourire satisfait qui contredit sa dénégation verbale. A cette vue, les derniers doutes d'Emma s'évanouissent. — Elle est en face de la

femme brune écrivant dans la boule de cristal, en face de l'auteur de ce brutal « éreintement » qui parut dans la grande revue.

— Qui donc prétend que j'écris dans le *Portique*? — répète miss Griniston, pensant que sa question s'est perdue dans le brouhaha du train.

— Moi! — répond Emma avec une inexprimable dignité.

Au même instant, un choc soudain, capable de vous faire rendre l'âme, l'avertit qu'elle est à destination. Elle ouvre la portière du wagon, et sort en gratifiant la régénératrice stupéfaite d'un salut d'adieu qui ramène sur ses lèvres le qualificatif employé tout à l'heure :

— Péronnelle!...

RHODA BROUGHTON

(Traduit de l'anglais par TRENMOR.)

*(La fin prochainement.)*

# LES BRONZES ANTIQUES

## DU LOUVRE

L'étranger ou le provincial qui visite le Louvre et pénètre pour la première fois dans la salle des bronzes antiques, ne laisse pas d'être surpris et quelque peu déçu. Trop profonde et trop haute, l'ancienne chapelle désaffectée est éclairée latéralement : autant dire qu'elle l'est mal. Du côté du Carrousel, la lumière tombe un peu dure sur les premiers objets exposés, mais, lorsque le temps n'est pas très clair, ne pénètre pas jusqu'au fond qui reste dans l'ombre; à l'est, un large vestibule sépare la pièce de la cour du Louvre, et le cadre en fer forgé qui entoure la belle grille de Maisons, empêche que la baie ne s'ouvre à plein sur le palier; enfin, à l'intérieur, de grandes et de hautes vitrines encombrent l'espace disponible, se masquent les unes les autres et laissent les recoins presque invisibles.

Pour tirer parti d'un emplacement aussi défectueux, il a fallu toute l'ingéniosité de M. Héron de Villefosse qui, depuis 1886, dirige le département. Malgré l'aide que, dès 1889, lui apportait son fidèle second, M. Michon, le savant conservateur n'a pu faire que trop de monuments ne s'entassent dans une salle trop petite et mal préparée pour les recevoir. Par une disposition analogue à celle du Salon carré, une vitrine d'honneur, du côté du jour, présente un choix de figurines archaïques

et archaïstiques, grecques, syriennes, romaines et gallo-romaines. Ailleurs, l'ordre par matières a prévalu, mais il a été impossible de s'y tenir rigoureusement; il a fallu, par exemple, parmi les miroirs grecs, séparer les boîtes des exemplaires portés par un pied; dans chaque série, qu'on a distinguée et isolée tant bien que mal — figurines, armes, instruments — on a dû se résigner à juxtaposer des monuments d'époque primitive et des objets de date très tardive; des originaux se trouvent rapprochés d'imitations étrusques, italiotes, romaines et gallo-romaines; pourvu que le sujet soit à peu près le même, toutes les époques sont confondues, de même que tous les styles sont juxtaposés. Rien certes n'est plus instructif que de passer ainsi de la civilisation mycénienne à l'art byzantin et de suivre dans le détail l'évolution lente et graduelle de l'industrie antique, mais il y faut une préparation, sinon une initiation préalable : le visiteur non prévenu est déconcerté par ces contrastes et par ces disparates qu'il s'explique mal et qui se renouvellent à l'intérieur de chaque vitrine et dans chaque suite de monuments; il sent peut-être qu'il y a une raison à ces heurts trop brusques, et, si certains objets voisins sont dissemblables, il pense qu'ils ne doivent ni être du même temps, ni relever du même art; mais il se fatigue vite de ces constatations qui ne l'instruisent guère et, s'il a quelque bonne volonté, ce que nous avons tout droit de supposer, il descend dans les galeries des Antiques et demande aux grands marbres le secret que les bronzes n'ont pu lui apprendre.

Il y rencontrera, sur certains points, la réponse qu'il cherchait. Sans parler des Antiquités africaines, qui sont groupées, une salle ne comprend que des marbres trouvés en Grèce et une série de pièces réunit des portraits et des bas-reliefs romains, mais, là encore, presque nulle part il n'a été possible aux conservateurs de suivre un ordre qui fût logique et chronologique. Loin de montrer la suite de l'art, les monuments, qu'ils soient des originaux ou des répliques, sont disposés en vue des salles qu'ils décorent, comme de simples accessoires ornementaux, qui ressortissent en droit, sinon toujours en fait, aux services de l'architecture. L'inauguration récente de la galerie Mollien vient de montrer qu'en l'an de grâce 1912, ces pratiques n'avaient pas cessé d'être en usage et que le Louvre, ancien

palais, continue de payer, très cher, la rançon de sa gloire passée.

Il s'ensuit qu'ici plus qu'ailleurs un guide est nécessaire aux visiteurs. Pour me borner aux bronzes antiques, je voudrais montrer comment s'est formée la collection et, par suite, ce que nous pouvons attendre d'elle, ce qu'elle peut nous apprendre sur l'industrie même du bronzier, sur la vie antique et sur l'histoire de l'art chez les Anciens. Sur tous ces points, l'on pourrait discourir à l'infini et j'ai dû m'en tenir aux exemples qui m'ont semblé caractéristiques : la lecture de ces pages pourra peut-être persuader quelque amateur de pousser plus avant l'étude du sujet et de donner l'attention qu'elle mérite à cette partie trop négligée de nos collections nationales.

## I

Avant 1789, la collection royale de bronzes antiques était conservée au Cabinet des médailles et on la trouvera, comme chacun sait, à la Bibliothèque Nationale. L'ancien fonds du Louvre ne renferme que les pièces déposées au garde-meuble et qu'énumère l'Inventaire des diamants de la couronne, dressé et imprimé en 1791. Beaucoup d'entre elles sont des contrefaçons médiocres d'originaux anciens, ou bien ont été fâcheusement complétées et restaurées; peut-être aurait-on peine à relever parmi elles plus de sept à huit monuments qui soient à la fois authentiques et de quelque importance. Un lanceur de javelot de travail archaïque était rapproché, dès 1824, de l'Apollon figuré sur les monnaies d'une ville de la Grande-Grèce, Caulonia, ce qui n'était déjà pas si mal raisonner, car récemment, un archéologue allemand crut y reconnaître un produit grec, voire même une fonte éginétique. Il est possible qu'il ait eu tort, mais on ne peut guère hésiter par contre à voir un original hellénique dans une statuette de beau style que nous avons tout droit d'attribuer à l'atelier ou à l'école de Polyclète.

Malgré ces sujets d'élite, la collection, même augmentée, en 1801, du cabinet Braschi, ne comprenait guère qu'une centaine de bronzes, quand l'achat de la première collection Durand,

en 1825, vint l'enrichir singulièrement et sur tous les points. Il faut mettre très haut cet amateur qui eut le goût des antiquités les plus diverses, et sut réunir, en un délai aussi bref, deux des plus belles collections et des plus variées qui aient jamais été formées en France : si la seconde fut vendue aux enchères et nous échappa pour la plus grande part, le gouvernement de Charles X eut le bon sens et le courage de s'assurer la première. C'était fonder du même coup notre musée de bronzes anciens, dont, aujourd'hui encore, ces deux mille antiques de Durand sont le noyau et comme la substance. En dehors du grand enfant à la bulle et de quelques souvenirs d'Herculanum, toutes les séries d'instruments et de figurines sont représentées par des exemplaires nombreux et bien choisis. Le chevalier les avait empruntés en partie à la collection de la Malmaison, aux cabinets Beaucousin, du Caila, Castex, Grivaud de la Vincelle, Van Hoorn et Tersan. Les provenances orientales sont naturellement très rares, mais beaucoup de bronzes viennent d'Italie et un assez grand nombre d'entre eux a été découvert en Gaule, sur des emplacements certains et dans des fouilles dont les circonstances sont en parties connues. L'acquisition était, on le voit, capitale pour le musée et on comprend qu'après ce grand effort, les ministres de Charles X se soient tenus pour quittes envers lui. Sous Louis-Philippe, il ne devait de même entrer au Louvre qu'un seul bronze, mais, à vrai dire, le plus célèbre de tous : l'Apollon de Piombino, acquis en 1835.

Les choses changèrent de 1848 à 1870 et, pendant cette période, il n'y a pas d'année où des achats, plus ou moins importants, ne viennent enrichir le fonds Durand. Pour la première fois, la Mésopotamie, la Syrie, la Crimée et, tout à l'occident du monde antique, l'Espagne, sont mises à contribution; la Grèce proprement dite ne fournit guère que trois monuments, mais l'Égypte, presque négligée jusqu'ici, livre à plusieurs reprises des bronzes hellénistiques. Les provenances italiennes sont toujours les plus nombreuses; plusieurs figurines viennent de Sicile et de la Grande-Grèce, de Sybaris, de Capoue et de Naples; la plupart arrivent du centre de la péninsule, de La Tolfa, de Palestrine, de Vulci, de Corneto, d'Orbetello, de Cortone, de Foligno, de Fiesole, de la Falte-

rona. Enfin, les antiquités nationales ne sont pas négligées, et le grand Apollon de Lillebonne prend place au Louvre en 1853. Parmi ces entrées diverses, beaucoup étaient précieuses pour le musée ; il suffira de citer trois belles cistes gravées découvertes à Préneste par le prince Barberini, les acquisitions faites en 1865 à la vente Pourtalès, le cerf de Sybaris, l' « Achille » de la collection d'Este, les curieuses plaques archaïques de Bomarzo, enfin les pièces d'armure campaniennes qui, d'abord attribuées au musée de Saint-Germain, furent cédées, par voie d'échange, en 1892. Il faut ajouter à ces monuments les quatre cents instruments et statuettes qui entrèrent au Louvre en 1862, avec la collection Campana. A vrai dire, ni par le nombre, ni par l'importance des pièces qui la composaient, cette série ne pouvait rivaliser avec le cabinet Durand, elle ne l'aurait pas égalé même si elle n'avait pas été diminuée au préalable au profit du Musée de l'Ermitage. Beaucoup des bronzes Campana sont en effet de second ordre et un trop grand nombre ont été déshonorés par des restaurations en trompe-l'œil, à l'italienne. Pourtant cette acquisition donna au Musée une suite importante de miroirs étrusques et quelques exemplaires de choix, comme une anse de cratère archaïque, un « Minotaure » qui supportait une oreille de grand trépied, quelques statuettes étrusques ou italiotes et deux grandes figurines d'Eros.

Depuis 1870, la collection s'est moins enrichie qu'élargie. La table des provenances, si on la reproduisait ici tout entière, donnerait assez bien l'idée du monde connu des Anciens. Non seulement les régions précédemment annexées comme l'Égypte et la Syrie, continuent d'envoyer leurs produits, mais des bronzes arrivent de l'Afrique du Nord, de la Tunisie, de l'Algérie, du Maroc et surtout, fait capital, des régions grecques : Asie Mineure, Iles, Thrace, Hellade continentale, Péloponnèse. Sans doute, pour bien des raisons, le lieu d'origine indiqué n'est pas toujours le vrai et, même si un monument a été trouvé dans un lieu donné, rien ne prouve qu'il y ait jadis été fabriqué; pourtant si le Louvre comptait quelques bronzes grecs avant 1870, il n'en est pas moins certain qu'ils n'y arrivèrent en grand nombre et n'y furent vraiment représentés qu'après cette date. C'est, aussi bien, le moment

où des fouilles heureuses amènent le progrès des recherches archéologiques et permettent, presque pour la première fois, de distinguer un original grec d'une copie romaine. Ce réveil des études antiques devait être profitable au Louvre et ce n'était que justice, car, si des découvertes nouvelles furent faites, plusieurs ont eu pour point de départ les monuments dont le musée venait de s'assurer la possession. Avec une persévérance digne d'éloges et avec un rare esprit de méthode, les conservateurs surent, sinon créer, du moins développer singulièrement les diverses séries grecques : de nombreuses statuettes archaïques ou de beau style, quelques vases ou instruments, surtout des miroirs à décor gravé, à reliefs ou à pied, presque inconnus avant 1870, eurent ainsi accès au Louvre sans qu'on négligeât d'acquérir des bronzes italiens ou gaulois, tels que le taureau d'Autun et les grandes figurines de Dalheim. Beaucoup de ces monuments furent achetés dans des ventes publiques, dont les plus célèbres ont été celles des collections Hoffmann et Gréau, mais un assez grand nombre ont été donnés ou légués au musée. Assez rares sous le second Empire, pendant lequel on n'en compte guère qu'une dizaine, ces libéralités deviennent fréquentes depuis 1870 et chaque année les voit se renouveler. Il y a d'autant plus lieu de s'en féliciter que ces présents sont loin d'être toujours sans importance : en 1872, le Musée reçoit d'Albert Dumont un beau miroir grec gravé au trait et, tout récemment, les amis du Louvre ont prouvé que la liste n'est pas close en donnant au département un monument d'une tout autre époque : une plaque incrustée en argent, de fabrication impériale et tardive.

Si sommaire qu'ait été cette esquisse, elle montre, par la manière même dont s'est formée la collection, que son caractère propre est d'être composite et qu'elle comprend des monuments de toutes les provenances, comme de toutes les époques. Il ne pouvait guère en être autrement en France, car, si privilégié que soit à cet égard notre pays, les bronzes antiques y sont relativement rares et beaucoup sont secondaires et médiocres; sur ce point d'ailleurs, sauf en Grèce et peut-être à Naples, tous les musées d'Europe et d'Amérique sont dans le même cas et sont tous également contraints de chercher au dehors, et quelquefois fort loin, les objets qui

garnissent leurs vitrines. Loin de songer à nous en plaindre, il faudrait bien plutôt nous en réjouir, car, lorsque les séries sont nombreuses et variées, lorsque les éléments qui les composent sont abondants et bien choisis, lorsqu'en un mot la collection est riche, elle offre à la curiosité comme à l'étude une réunion incomparable de documents et de textes figurés. Plus l'assemblage est au premier abord disparate, plus ce désordre même est instructif, dès qu'un fil conducteur permet au visiteur de suivre dans sa marche lente, et dans ses phases diverses, l'évolution progressive de l'art antique. Ce fil d'Ariane, c'est l'ordre chronologique et historique, sans lequel nous ne pourrons jamais nous flatter de comprendre à fond et véritablement un monument ancien. Si nous partons de ce principe très simple, mais singulièrement fécond, nous constaterons bientôt qu'aucun musée d'Europe, sauf le British Museum, ne nous montre, mieux que le Louvre, une suite de figurines et d'instruments se succédant depuis les origines primitives et lointaines de l'art ancien jusqu'au seuil même du moyen âge. Sans doute, comme il s'agit là de deux mille ans d'histoire et de périodes souvent fort mal connues, il y aurait quelques lacunes dans cet exposé et bien des ateliers ou des écoles, sur lesquels nous nous flattons, peut-être à tort, de posséder par ailleurs des notions précises, sont ici mal ou insuffisamment représentés. Mais peut-être ne serait-il pas impossible de trouver dans d'autres sections du musée des documents qui remédieraient en partie à ces insuffisances et, même sans cet appoint, il suffirait d'un commentaire qui reliât entre eux les maillons trop lâches ou dispersés.

On trouvera un essai en ce genre dans le nouveau guide populaire des bronzes antiques. Il ne saurait être question de le résumer ici, loin des monuments qui l'illustrent et sans le secours de leur témoignage : il suffira d'en indiquer les grandes lignes et les divisions principales.

Pendant la période des origines, qui va de l'âge du bronze à l'âge du fer, les documents, quoique assez rares, ne font pas absolument défaut : ce sont des haches et des armes primitives, une petite statuette mycénienne, des guerriers et des figurines barbares, des animaux de style « géométrique »,

des instruments et des vases qui sortent des anciennes nécropoles de l'Italie. A l'aube du monde grec, une sirène de caractère oriental, quelques bronzes égyptisants, une grande caryatide ionisante, des plaques découpées crétoises et une statuette de même provenance, montrent les premiers efforts tentés vers la représentation de la figure humaine. Ces essais de modelé auront pour suite, pendant tout le cours du VI^e siècle et durant la première partie du V^e, un assez grand nombre de statuettes archaïques, représentations d'hommes et d'animaux, *ex-voto* isolés, anses ou parties d'instruments. Quelques-uns de ces monuments viennent d'Italie, où les Grecs ont importé leur art et où l'influence ionienne restera profonde, non seulement chez les Étrusques, mais dans tout le reste de la péninsule, dans la Campanie, dans la Grande-Grèce et jusqu'en Sicile. Ils permettent, sinon de la mesurer toujours, du moins de soupçonner une part de déformation dans les produits occidentaux, dont l'imitation est parfois mal comprise. Les bronzes grecs du V^e et du IV^e siècle, même si l'on élimine les pièces parasites et les objets de séries, comprennent des exemplaires de choix, qui caractérisent bien les progrès de la plastique. Je doute que l'Apollon de Piombino reproduise la statue de culte de Milet, mais, pour ne pas nous rappeler l'œuvre célèbre de Canachos, ce monument de transition, quoiqu'un peu raide encore et par endroits conventionnel, est l'œuvre d'une main singulièrement habile et fait pressentir l'affranchissement définitif de l'art. Une précieuse figurine d'Olympie et quelques éphèbes, qu'on dirait échappés d'une coupe peinte par Euphronios ou par Douris, annoncent la venue des grands artistes qui marquent le milieu et la fin du V^e siècle. Aucun original de Polyclète n'est arrivé jusqu'à nous, mais deux ou trois statuettes du Louvre se rattachent à son école ou sont l'œuvre de ses disciples. La belle tête de Bénévent, où revit encore sa tradition, montre à quoi pouvait ressembler, dans sa fraîcheur première, l'une de ces statues d'athlète vainqueur qui se pressaient dans l'enceinte des grands sanctuaires. L'art plus souple, plus libre et comme plus coloré du IV^e siècle se révèle dans la suite des miroirs à boîte : les reliefs de leurs couvercles et les dessins gravés à l'intérieur attestent, malgré la largeur que garde encore la composition,

la recherche de l'élégance et de l'effet, en même temps qu'ils trahissent une sensualité, voire même une sentimentalité nouvelle. On sait que les conquêtes d'Alexandre, en propageant l'hellénisme au dehors et en élargissant par là son domaine, le firent entrer en contact avec les civilisations orientales dont il avait déjà subi l'influence à ses débuts : au point de maturité auquel l'art grec était parvenu, l'essence ne pouvait guère en être modifiée, mais les germes nouveaux qu'il portait en lui fructifièrent et s'épanouirent rapidement : l'on vit ainsi se développer le goût de la représentation pittoresque, en même temps que l'imitation naïve et précise, presque réaliste de la vie familière. C'est l'alexandrinisme, pour employer un terme qui n'est exact qu'à demi, car il est hors de doute que la Syrie, l'Asie Mineure et les Iles contribuèrent, presque autant que l'Égypte, à l'élaboration des formes d'art nouvelles. Plus de deux cents bronzes égyptiens, d'origine diverse, mais qui viennent surtout de la collection Rousset bey, quelques exemplaires syriens et d'assez rares figurines asiatiques permettent d'étudier au Louvre cette curieuse époque de transition. Viendrait ensuite le fonds qui naturellement est le plus nombreux, la masse indistincte des bronzes gréco-romains : si la plupart sont d'assez faibles ou d'assez pauvres répliques, dont le sujet seul nous intéresse, nous pouvons y relever mainte fonte bien venue et d'excellentes copies, imitations presque parfaites de modèles antérieurs. Enfin, un nombre restreint, mais bien choisi, d'exemplaires trouvés en Gaule, témoigne de l'art avec lequel nos bronziers surent s'inspirer d'originaux qui, pour la plupart, étaient hellénistiques ou romains et, tout à la fin de cette période, des fibules, des plaques incrustées et quelques antiquités byzantines nous mèneraient aux confins du moyen âge.

Sur tous ces points et presque à tous les moments de cette longue période, les bronzes montrent ou permettent d'entrevoir quel était l'état de l'industrie antique. Mais il ne peut nous suffire de déterminer qu'ils ont en fait appartenu à telle ou telle époque ; nous devons rechercher, autant que la chose est aujourd'hui possible, ce qu'ils étaient en effet et comment on les fabriquait. Nous saurons ainsi à quoi ils pouvaient

servir et, par suite, ce que nous pouvons leur demander; nous connaîtrons la valeur exacte de leur témoignage.

## II

Si l'on excepte les pièces travaillées au repoussé, les bronzes antiques sont tous exécutés à cire perdue, procédé lent, minutieux et d'application difficile, mais très simple en son principe lorsqu'il s'agit d'une fonte en plein. Le modèle, une fois façonné et terminé par l'artiste, est entouré de bâtonnets, qui sont de cire comme le bloc lui-même; puis on l'enduit, par couches successives, d'une « potée » de matières réfractaires, qui durcit en séchant et forme peu à peu une chape rigide, autour de laquelle des tigettes se hérissent comme des dards. Le tout est porté au feu et chauffé progressivement : la cire fond peu à peu et s'écoule aux points où les bâtonnets traversent l'enveloppe réfractaire. Les conduits, qui se forment aux mêmes endroits, serviront, soit d'évents, soit de jets ou d'égoûts, pour l'entrée ou la sortie du métal en fusion : si le liquide est ensuite versé doucement par ces orifices, il doit remplir tous les vides occupés précédemment par la cire; ainsi le bronze reproduira l'œuvre originale dans ses plus menus détails : il s'y est réellement substitué, comme s'il avait été lui-même modelé par le sculpteur.

La technique est d'invention très ancienne et la statuette mycénienne du Louvre n'a pas dû être fabriquée autrement. Si cette femme à la jupe striée, au buste en colonnette, aux bras en moignons et à la tête d'oiseau nous paraît aujourd'hui fort grossière, c'est que son auteur inconnu avait peu l'expérience du corps humain : les terres cuites que les coroplastes pétrissent à la même époque ont la même facture primitive et encore barbare; l'artiste est très inférieur à sa tâche, mais la fonte ne l'a pas trahi. Quelque mille ans plus tard, après les guerres médiques, et peu de temps avant Périclès, une belle statuette d'Olympie sera exécutée avec une maîtrise toute différente, mais d'après un procédé identique. Tout comme l'obscure figurine crétoise, elle nous fait connaître, dans ses parties conservées, la création même du bronzier, exactement

telle qu'elle sortit de ses mains : elle nous montre l'artisan à l'œuvre et nous fait entrer dans son atelier. Aussi, longtemps après cette date et à toutes les époques de l'art antique, tous les objets de petite dimension seront fondus de la même manière et directement d'après la cire originale.

Les très grands bronzes, on le conçoit aisément, n'ont pu être exécutés de la sorte, ce qui obligea, aux époques primitives, à les composer de feuilles travaillées au marteau et grossièrement rivées. Sans parler de la difficulté qu'il y aurait eu à obtenir des blocs de cire assez considérables et assez consistants, le poids seul de la statue l'aurait rendue peu transportable et elle eût été infiniment coûteuse, car les métaux, rares en Grèce, y étaient souvent importés et par là même précieux; de plus l'opération était difficile et, selon toute vraisemblance, eût mal réussi, car il était malaisé de fondre d'un coup une telle masse et le très fort retrait qu'elle aurait subi en se refroidissant aurait déformé le noyau primitif. Pour toutes ces raisons, il ne fut vraiment possible de couler de grands bronzes qu'au moyen de la fonte en creux. A vrai dire, nous en savons mal l'origine et il est possible qu'il ne faille pas, comme on l'a fait jusqu'ici, en attribuer l'invention à l'Egypte. Du moins la statue acéphale de la reine Napir-Asou, que la mission de Morgan a rapportée de Suse, et qui est attribuée au XIVe siècle avant notre ère, a-t-elle déjà été exécutée d'après un procédé semblable. Il n'importe d'ailleurs : dès la fin du VIIe siècle, au moment où l'art grec commence à se manifester sous sa forme originale, ou tout au moins dès le VIe siècle, les fondeurs hellènes sont maîtres de la nouvelle technique. Seule elle permettra d'exécuter les grands chefs-d'œuvre de toreutique qui ont été la gloire de la sculpture grecque et que nous connaissons si mal aujourd'hui.

La fonte en creux et à cire perdue s'effectue de deux manières. L'on pouvait, autour d'une armature rigide appropriée, masser autant de potée qu'il était nécessaire et travailler à loisir cette terre plastique. Après avoir bien fait cuire le modèle, qui devenait le noyau du bronze, l'artiste le recouvrait d'une épaisseur plus ou moins grande de cire et retouchait avec grand soin cette couche superficielle, puis le tout était enveloppé d'une chape réfractaire : la cire, ainsi com-

prise entre le moule et le noyau, fondait comme précédemment et le métal, qui la remplaçait après la coulée, avait exactement l'épaisseur du vide qu'on avait ménagé. Cette méthode, cependant, n'allait pas sans inconvénients, dont deux étaient fort graves. D'abord il était très difficile de disposer à l'intérieur de la masse réfractaire les bâtonnets de cire qui devaient par la suite servir de tuyaux pour la fonte : or, si on les rejetait à l'extérieur, on se trouvait contraint, pour en effacer ensuite la trace, à nettoyer à fond et profondément la surface du bronze, travail pénible, délicat et qui pouvait n'être pas sans danger. Surtout il était très difficile d'obtenir une couche de cire qui fût partout uniforme et, comme les retouches mêmes de l'artiste avaient pour effet d'augmenter ou de diminuer encore sur certains points l'épaisseur initiale, le métal en fusion, au lieu de se répandre partout également, trouvait tantôt une facilité trop grande à s'écouler, tantôt une résistance inattendue, d'où, au moment du retrait, des boursouflures, des bris et des cassures, bref de nombreux accidents, qui parfois étaient graves ou même sans remède. Aussi, bien que les Grecs aient usé de cette méthode et quoiqu'ils aient su en tirer d'heureux effets, ils ont dû, en présence de ces inconvénients, chercher un procédé meilleur et, à divers indices, il semble qu'ils aient en effet réussi à le découvrir. L'invention nouvelle ne leur est d'ailleurs pas spéciale : les Japonais, les grands bronziers de la Renaissance, même, avec quelques différences, les Keller en ont fait usage : aujourd'hui encore, où ils se servent des propriétés de la gélatine, les fondeurs l'ont perfectionnée sans y renoncer.

La méthode a le grand avantage de respecter le modèle primitif de l'artiste. Une fois que ce dernier l'a terminé, il en prend au plâtre un moule à l'intérieur duquel est ensuite passée la couche de cire. Le noyau sera formé au moyen de potée liquide introduite au dedans de cette enveloppe et naturellement soutenue par une armature. Sans passer au détail des opérations ultérieures, on voit, dès à présent, ce qui fait la supériorité du procédé : la couche de cire, au lieu d'être posée sur le modèle, ce qui forçait à des retouches, en reproduisait exactement la surface. Par suite, la coulée du bronze, en s'insinuant à l'intérieur du creux définitif, remplaçait réellement

et absolument l'original, dont le fondeur obtenait un double, adéquat et parfait. On objectera qu'un bon moule était nécessaire au préalable, mais, sans remonter au légendaire Boutadès, nous savons que les Grecs furent de bonne heure habiles à prendre des empreintes. Les figurines d'argile ont été pour la plupart exécutées par ce moyen et les rares documents que nous possédions sur les artistes grecs nous montrent, vers la fin du IVe siècle, Lysistrate, le frère de Lysippe, moulant le modèle vivant et tirant, semble-t-il, des épreuves directes de grandes statues. Le climat exceptionnel de l'Egypte a permis de retrouver à Memphis quelques-unes de ces reproductions qui servaient d'exemples dans les ateliers des toreuticiens et le musée Pelizæus d'Hildesheim possède un certain nombre de ces moulages antiques, exécutés pendant la période hellénistique. Comme nous n'avons aucune raison d'y voir les premiers essais d'une technique nouvelle, tout porte à croire que le procédé était depuis longtemps en usage parmi les fondeurs grecs.

A vrai dire, sous aucune de ses formes, la méthode n'était parfaite et sans défauts. Les accidents étaient nombreux et ils ne se produisaient pas seulement dans la coulée des grands bronzes. En examinant avec attention de petites figurines, nous voyons souvent la trace de réparations antiques, exécutées après le refroidissement et pour masquer des brisures, des fissures ou des trous. Les fentes imperceptibles pouvaient être obturées au moyen de petites lames très fines, analogues à des clous triangulaires et aplatis. Le plus souvent, quand le défaut était assez grand, on en avivait les bords et des pièces de raccord, généralement quadrangulaires, exceptionnellement rondes ou polygonales, étaient introduites à force dans les lacunes, de manière à faire corps avec les parties saines de la surface. Sur un fragment du Louvre, l'une de ces rapiéçures n'a pas moins de cinq centimètres de longueur. L'étude minutieuse des bronzes antiques montre moins la supériorité des méthodes dont se servaient les Grecs que l'habileté avec laquelle ils ont su faire usage de procédés relativement imparfaits. Car, le fait n'est pas douteux, et il suffirait pour le prouver des seules pièces qui sont venues jusqu'à nous, les grands artistes de l'Hellade surent réussir d'heureuses fontes et couler, à l'occasion, des grands bronzes

d'une légèreté exceptionnelle et d'une rare égalité d'épaisseur. Aussi bien, ils y veillaient de près et, lorsque fut exécutée l'énigmatique Lemnia de Phidias, tout porte à croire que le maître présida lui-même à la tâche et en surveilla les phases diverses. De fait, il faut descendre jusqu'à l'école de Rhodes, vers les IIIe et IIe siècles avant notre ère, pour rencontrer des signatures d'artistes où le nom du fondeur s'inscrive à côté du sculpteur, tandis qu'au début du Ve siècle le peintre d'une belle coupe se distinguait parfois du potier qui l'avait tournassée. Tant les Grecs attachaient justement de prix à ces questions de métier et tant ils tenaient à ce que la correspondance fût parfaite entre le modèle original et le bronze qui devait le remplacer !

On le voit, la fonte au sable, qui donne des produits inférieurs et grossiers, n'a jamais été pratiquée par les Anciens. Le procédé à cire perdue, plus lent et d'un emploi plus délicat, avait cet avantage incomparable d'assurer une reproduction parfaite jusque dans les moindres détails, soit que l'œuvre primitive restât le noyau qu'entourait et qu'enveloppait la coulée, soit qu'au contraire le métal en fusion s'y substituât exactement. De la sorte, un bronze antique, quel qu'il soit, est toujours un original et, s'il est médiocre, ce qui arrive parfois, la faute en est toute à l'artiste qui l'a modelé. Car les Romains, et même les Grecs, avaient leurs ex-voto de pacotille et leurs pièces de séries et, lorsqu'un meuble ou un instrument, tel qu'un trépied ou une ciste, portait sur trois ou quatre pieds pareils, on conçoit que ces contreforts aient été rapidement traités. Pourtant, là même où ils sont le plus pareils, ils ne sont pas de tout point identiques et l'emploi du compas de modeleur suffit à expliquer que certaines de leurs mesures soient les mêmes. Les Grecs n'ont fait jamais qu'un emploi partiel des moules et, alors même qu'ils obtenaient mécaniquement une fraction de l'objet à reproduire, ils modelaient ensuite le reste à main libre : d'ailleurs, même dans ce cas, le creux ne servait pas directement à la fonte, mais permettait seulement d'obtenir des épreuves dont chacune était ensuite retouchée et traitée comme un modèle original, si bien que, dans cette hypothèse encore, le dernier mot restait au sculpteur qui façonnait l'œuvre à sa volonté.

L'emploi de ce procédé a pour conséquence dernière et directe que la patine artificielle était inconnue des Anciens. Nous connaissons mal, à parler franc, les alliages dont ils se servaient, mais nous savons qu'ils en avaient plusieurs, qu'ils n'employaient pas indifféremment et dont ils sentaient tout le prix. C'est avant la coulée qu'ils combinaient les matières du mélange, de telle sorte que la surface du métal prît, après le refroidissement, une apparence et une couleur déterminées. Il est vrai que, dans certains cas, pour prévenir l'oxydation, il passaient sur leurs bronzes une laque d'origine bitumineuse, mais c'était un enduit translucide, analogue au vernis qui protège nos tableaux et nous pouvons être assurés que, loin de vouloir en ternir l'éclat originel, ils cherchaient bien plutôt à l'augmenter. Nous avons quelque peine à en juger aujourd'hui, car les bronzes qui sont venus jusqu'à nous ont, pour la plupart, singulièrement souffert, et, dans ceux-là même qui sont le mieux préservés, l'action continue de l'atmosphère et le contact persistant avec la terre ont peu à peu modifié les couches superficielles. Si nous en admirons justement les verts profonds, les merveilleuses teintes olivâtres, le bleu vif ou le gris adouci, toutes ces nuances qui, à elles seules et pour leur beauté propre, suffiraient à faire rechercher les bronzes antiques, sont des qualités acquises ou accrues; le temps, de même qu'il dorait la surface des marbres, a fondu les tons trop éclatants et atténué la dureté du coloris primitif. Mais la réussite ne fut rare et parfaite que parce que l'action fut naturelle et progressive : il n'aurait pu en être de même si les Anciens avaient usé de procédés extérieurs et factices. Tous les manuels de métallurgie indiquent la manière de donner au bronze des patines diverses, verte ou brunâtre, « antique » ou « florentine », mais on n'a jamais obtenu de la sorte que des produits inférieurs et grossiers, qui peuvent à peine un instant faire illusion; d'ailleurs toutes ces applications exigent un décapage préalable, qui altère profondément la surface du métal : comme les Grecs ne tenaient à rien tant qu'à préserver dans son intégrité et comme dans sa fleur le modèle original, cette seule considération eût suffi à faire écarter une méthode aussi barbare.

Une figurine du Louvre va nous le prouver à l'instant. Le

Musée possède un assez grand Poseidon, trouvé à Metz dans le courant du XVIII^e siècle et qui devint bientôt célèbre : une histoire de la ville, due aux Bénédictins et publiée peu d'années après la découverte, contient une gravure de la statuette qui ne laisse pas d'être instructive. On y voit que la figurine était incomplète lorsqu'elle fut mise au jour : non seulement la main gauche manquait, comme aujourd'hui, mais les deux pieds faisaient également défaut. La jambe droite est en effet moderne, depuis le milieu du mollet, et la jambe gauche, depuis le genou. Pour masquer cette double restauration une patine uniforme a revêtu à la fois les parties nouvelles et tout le reste de la statuette ; comme elle n'a pu être appliquée sans un décapage et un grattage de la surface, elle n'a pas seulement déshonoré le bronze, mais elle lui a fait perdre son caractère ancien. De fait, si nous ne connaissions, par un grand hasard, les circonstances de la découverte, nous croirions avoir devant les yeux l'une de ces nombreuses imitations d'après l'antique, qu'on a faites depuis la Renaissance jusqu'à nos jours : c'est bien en effet une statuette moderne, car l'épiderme original, qui en faisait l'intérêt et la beauté, a disparu entièrement et sans remède.

On le voit, nous en avons pour garants les procédés mêmes qu'ils employaient, ce que les anciens bronziers se proposaient surtout, c'était de rendre exactement et fidèlement le modèle primitif, d'en obtenir, dans une matière plus belle et plus résistante, une traduction directe et parfaite, de couler, au moyen d'un alliage souple et ductile, l'œuvre même qu'ils avaient créée et telle absolument qu'ils l'avaient façonnée. Par suite, les monuments qui sortaient de leurs ateliers ou de leurs fonderies témoignaient dans le passé et doivent témoigner encore aujourd'hui à la fois de leur habileté et de leurs goûts d'artistes. Si peu nombreux qu'ils soient, si imparfaits et si mutilés qu'ils nous soient parvenus, ce sont d'incomparables documents qui peuvent beaucoup nous apprendre sur l'industrie et sur l'art des Anciens, ou, si l'on préfère, sur les instruments dont ils se servaient, comme sur les ex-voto et les figurines en ronde bosse. La distinction est souvent factice entre les deux ordres de monuments ; elle l'était plus encore dans l'antiquité qu'aujourd'hui, mais elle a l'avantage d'être

simple et claire ; si, sur ces deux points, nous savons interroger nos bronzes antiques, leur réponse sera précise et directe. Elle ne confirmera pas seulement les rares textes écrits que nous possédions, mais elle saura, dans bien des cas, suppléer à leur laconisme.

## III

Les premiers métallurgistes firent usage pour leurs récipients de feuilles battues au marteau et sommairement assemblées au moyen de rivets. Les fouilles de Schliemann à Mycènes ont mis au jour des vases d'or ou d'argent exécutés d'après cette technique primitive : un souvenir en revit au Louvre dans un petit récipient d'apparence insignifiante qui a été découvert dans la nécropole falisque de Narce. La pièce est évidemment fort postérieure à l'invention du procédé, mais elle prouve qu'il a continué longtemps d'être employé. Les coupes et les cratères très anciens ont le plus souvent disparu, mais leur décor, composé d'abord de bossettes, de spirales et d'ornements divers, puis bientôt d'animaux et de personnages grossiers, revit sur des vases d'argile dont le Louvre possède une riche série et qui, de toute évidence, ont été fabriqués d'après des modèles métalliques. Si l'on en veut la preuve, on n'a qu'à comparer, d'une part telle frise estampée sur un canthare étrusque en bucchero ou en terre fumigée, de l'autre une des zones circulaires qui courent sur la surface d'un bouclier Campana ; des deux côtés, mêmes sujets et même ordonnance, mêmes filets ou même grènetis entre les champs, même répertoire et même manière de l'employer. La correspondance est si étroite qu'elle ne peut provenir d'une simple rencontre : le potier, sans doute aucun, imite l'œuvre du bronzier ; il s'efforce d'en rappeler non seulement la forme, mais encore l'apparence, car le lustre même qu'il cherche et qu'il parvient parfois à donner à son vase d'argile rappelle de loin aux yeux le brillant et l'éclat du métal.

Si l'on passe à une époque plus avancée de l'industrie, deux exemples suffiront à montrer le genre de renseignements que nous pouvons demander aux bronzes antiques. Je les emprun-

terai tous deux à une classe de monuments dont l'emploi était fréquent dans les sanctuaires, aux trépieds qui portaient les grands chaudrons de sacrifices. Plusieurs d'entre eux étaient votifs et fait pour l'ornement, mais beaucoup d'autres servaient à faire bouillir l'eau lustrale ou cuire la chair des victimes. Il y en avait de toutes les matières et aussi de toutes les tailles : une hydrie célèbre du Vatican nous montre Apollon assis dans la cuve que soutenait l'un de ces supports et les débris de très grands « lébès » sont parfois venus jusqu'à nous.

Or, parmi les bronzes archaïques du Louvre, il en est un dont l'attitude peut sembler difficile à expliquer. Il représente une femme long vêtue et agenouillée, les mains à plat sur les cuisses, les tresses tombant sur les épaules et la tête ceinte d'un diadème. Une griffe de lion posée au-dessus, et d'où rayonnaient trois tiges verticales, montre que la figurine servait de support, et une barre oblique, partant du revers, a pu et dû servir de contrefort, mais nous n'en saurions pas davantage sans un texte curieux d'Hérodote. Après avoir rappelé la fructueuse expédition des Samiens à Tartessos, l'historien nous dit qu'une dîme fut prélevée sur le butin conquis en Espagne et que six talents furent employés à fabriquer un trépied pour le temple d'Hèra ; or la cuve de cet ex-voto était portée par trois colosses agenouillés, dont chacun était grand de sept coudées. La femme du Louvre est loin d'avoir les mêmes dimensions, mais il est évident qu'elle servait également de cariatide et elle nous aide à imaginer ce qu'avait pu être le chef-d'œuvre des bronziers insulaires. Nous en avons d'autant plus le droit que la figurine doit être à peu près contemporaine de l'offrande historique et qu'elle fut trouvée non loin de Samos, dans la mer de Rhodes. D'où l'importance de ce monument, bien qu'il soit mal conservé et d'apparence fort ingrate.

Si du trépied proprement dit nous passons à la cuve supportée, ce récipient, qu'il fût ou non indépendant de la base, devait, on le conçoit, être fort lourd. Aussi, pour le manier, devait-on disposer de prises multiples. On en imagina de trois espèces, qui, comme les colosses d'Hérodote, pouvaient en même temps servir d'ornements : c'étaient, sur l'épaule même de la panse, de grands avant-corps de griffons

au long col écaillé, à la tête d'aigle surmontée d'un singulier bouton qu'accostaient deux oreilles dressées; autour de l'embouchure, des sirènes primitives et solidement rivées, dont la tête de femme dépassait les lèvres et servait de poignée; enfin, à droite et à gauche, de grandes anses circulaires dressées verticalement et opposées l'une à l'autre. Des tenons et des contreforts reliaient ces couronnes au chaudron, mais, pour mieux assurer la cohésion de ces oreilles minces et fragiles, on ne s'était pas contenté de lames clouées ou soudées. Une figurine, acquise avec la collection Campana, montre qu'on employait à cet effet des supports à forme humaine. Le personnage nu qu'elle représente a les bras également écartés du corps et les avant-bras coudés de même et à demi-levés; les mains sont ainsi parallèles et chacune est percée d'un trou : le clou qui les rejoignait l'une à l'autre passait aussi par l'oreille circulaire et, de fait, telle de ces couronnes verticales, qu'on a découverte à Olympie, a précisément une ouverture à la hauteur du rivet disparu. Si l'on veut une preuve de plus, on n'a qu'à regarder la base même du bronze Campana : le socle, au lieu d'être plat, est en partie recourbé; il s'appliquait ainsi exactement sur le rebord même de la cuve. La figurine d'ailleurs nous intéresse pour une autre raison, c'est qu'elle n'est pas entièrement humaine : le corps viril dont elle se compose est en effet surmonté par une tête de taureau, aussi les premiers éditeurs n'ont pas hésité à y reconnaître une statuette de Minotaure. Il est possible qu'ils aient eu tort, car nous savons aujourd'hui, grâce à de nombreux documents nouveaux, que les démons à face d'animal étaient connus en Grèce dès l'art mycénien et certains vases rhodiens montrent que les Ioniens ont gardé le souvenir de ces traditions thériomorphes. Ainsi, en même temps que ce petit monument aide à reconstituer un des meubles du culte, sa forme seule évoque et nous fait toucher du doigt l'un de ces graves problèmes qui ne vont à rien moins qu'au fond même de la religion antique.

Ces exemples, pris entre beaucoup d'autres, permettent d'entrevoir ce qu'a pu être l'industrie des Anciens. Les bronzes vont nous l'apprendre mieux encore et, si nous étions dépourvus de leur témoignage, nous en saurions moins sur l'art même des Hellènes et sur l'idée qu'ils s'en faisaient.

Car, on l'a bien dit, mais on ne saurait trop le redire, la sculpture, chez les Grecs, est le fait et le propre du bronzier : l'ouvrier en marbre lui cède le pas et généralement travaille d'après lui. Exception faite pour les grandes statues d'or et d'ivoire, qui ont été somme toute assez rares, tous les grands maîtres du VI^e et du V^e siècle ont été d'abord et par-dessus tout des bronziers : c'est en métal, et dans de savants alliages, qu'ils coulaient leurs chefs-d'œuvre. Praxitèle, dans le siècle suivant, a pu faire usage du paros, mais Lysippe, le plus fécond peut-être des artistes grecs, n'a pas laissé une seule statue de pierre. Nous avons aujourd'hui quelque peine à accepter une conception de l'art si contraire à nos habitudes et à nos préjugés visuels. Comme les grands originaux de bronze ont tous disparu, ce que le vulgaire appelle du nom d'antiques, ce sont les innombrables et froides statues de marbre qui remplissent les salles des musées : il ne faut pas oublier que ce sont, pour la plupart, d'assez faibles copies et, si précieuses que soient devenues pour nous certaines d'entre elles, à cause du reflet qu'elles gardent des chefs-d'œuvre évanouis, ce sont, trop souvent et sauf exceptions, des répliques banales, d'exécution médiocre et qu'un Grec de la bonne époque eût désavouées.

On en voit assez bien les raisons. Si, pour les grands ensembles décoratifs, tels que les frises et les frontons des temples, l'artiste se résignait à employer le marbre, il devait préférer une autre matière lorsqu'il s'agissait d'offrandes isolées, de statues ou de groupes en ronde bosse. Si habile en effet qu'il fût ou qu'il pût être à tailler la pierre, si sûre que fût sa main et si souple que fût son ciseau, le bloc de pentélique ou de paros ne se laissait pas façonner et pétrir comme l'argile ou la cire : à la traduire en marbre, travail lent et pénible, la maquette originale perdait tout accent et toute vie. A plus forte raison en était-il de même, lorsque le maître confiait à un artisan cette tâche, qui pouvait le rebuter ou pour laquelle le temps lui manquait. D'assez bonne heure sans doute, la pratique a été connue des Anciens, mais, si ce procédé facilitait la besogne matérielle du marbrier, les résultats obtenus ne rappelaient que de loin le modèle primitif. Au contraire, tout ce que nous avons dit plus haut tend à le

prouver, nulle matière n'était, plus que le bronze, ductile et véritablement plastique. La fonte à cire perdue assurait au sculpteur la correspondance exacte, jusque dans les plus secrets détails, entre la statue de métal et son prototype : en pénétrant dans toutes les sinuosités de la chape réfractaire, l'alliage en fusion avait peu à peu remplacé l'œuvre qui était sortie des mains de l'artiste; une fois le mélange refroidi, la création même du sculpteur revivait devant lui, intacte, inaltérée et embellie encore par la beauté de la matière. Peut-être pensait-il ainsi la perpétuer : c'était là caresser un vain espoir, car bien peu d'originaux en bronze sont venus jusqu'à nous, mais à défaut de l'avenir, sur lequel il n'avait pas de prise, il lui était donné, si les dieux du feu lui avaient été favorables, de s'exprimer aux yeux sous une forme rare et parfaite. Tous les Hellènes se sont évertués à réaliser ce rêve et leur art n'est si grand que parce qu'ils y ont quelquefois réussi.

Cette prédilection exclusive que les Grecs avaient pour la toreutique et le haut prix qu'ils attachaient aux belles fontes, devaient avoir pour conséquence que les marbriers imitèrent, non seulement les chefs-d'œuvre, mais la technique et les procédés des bronziers. Pour en avoir la démonstration immédiate, il suffit, sans sortir du Louvre, de descendre dans la salle de la sculpture grecque et d'y considérer deux monuments bien connus, la Hèra de Samos et la tête Rampin : aucun d'eux ne se comprendrait sans l'existence de grandes statues de métal, dont ils sont la réplique ou la copie.

L'ex-voto dont Chéramyès fit don à la Hèra de Samos ne nous a pas été conservé dans son intégrité, mais, si la tête en est aujourd'hui perdue, le corps, heureusement, est presque intact. L'aspect, il faut l'avouer, en est quelque peu surprenant. On s'explique mal, au premier abord, ce tronc rigide et presque uniformément cylindrique, qui se renfle à peine vers le buste et s'évase très légèrement à la base. Si on approche de la statue, on voit que tout un système d'incisions parallèles raye la surface du marbre et que d'autres stries obliques, plus profondes, sont tracées sur le buste : le tissu plus léger de la tunique s'oppose ainsi à l'étoffe laineuse de l'himation. Mais, malgré les touches de couleur posées sur les bordures, tous ces détails s'évanouissent sous l'éclat trop cru du soleil; il faut,

pour s'en rendre bien compte, un jour de côté et une lumière diffuse ou frisante. Supposons au contraire qu'un mécène ait la fantaisie de faire exécuter d'après un bon moulage une reproduction en bronze de la statue, toutes les ciselures de la surface ressortiront précises et parfaites et les fines stries verticales, nettement distinguées des grands plis obliques, donneront à l'œuvre un accent et comme un rythme de vie. L'Aurige de Delphes témoigne à coup sûr d'un art plus développé et plus parfait, mais les longues cannelures de son chiton rappellent, par leur dur profil, les sillons rigides et droits de la sculpture samienne : l'auteur s'est, sans nul doute, inspiré de quelque statue métallique ; nous pouvons supposer que c'était quelque élève obscur de Rhœcos ou de Theodoros, fidèle à l'enseignement des grands bronziers et respectueux de leurs traditions.

A quelques pas de là, dans la même salle, nous apercevons sur un socle une tête de marbre trouvée à Athènes et qui a fait partie de la collection Rampin. Les plans nets des joues et les arêtes vives des paupières et des lèvres dénoncent un art un peu fruste, mais une main déjà sûre et qui attaque franchement la pierre. La barbe, par contre, est singulièrement indiquée au moyen d'une sorte de réseau quadrillé, qu'une ligne dure sépare des parties nues. La chevelure est plus conventionnelle encore ; sur le front, des spirales se recourbent en volutes parallèles, qui s'opposent symétriquement, à droite et à gauche de la raie médiane : chacune de ces mèches recoquillées, au lieu d'être plate ou mollement ondulée, se compose d'un chapelet de grains en saillie. Le même grènetis, partout aussi régulier et aussi minutieux, recouvre la calotte du crâne et, posée sur cette trame épaisse, une couronne de chêne est ciselée avec précision et netteté, comme si toutes les feuilles en étaient découpées. Ce travail d'orfèvre ne peut s'expliquer par la mode seule et, malgré le secours de la polychromie, donne l'impression d'une perruque et d'une barbe postiche. Tous ces défauts disparaissent ou s'atténuent si l'on voit dans le marbre ce qu'il est en réalité, la copie libre d'un original de bronze. Cette dureté de la face, ces plans coupants, ces arêtes à l'emporte-pièce sont autant d'emprunts à la technique du métal. Non seulement celle-ci explique les

contours précis de la guirlande et les dentelles de la chevelure, mais ce qu'il y avait d'excessive recherche dans ces parties calamistrées faisait ainsi ressortir l'éclat des parties nues et rendait sensible la simplicité, comme la fermeté du modelé.

Il serait aisé de citer d'autres exemples. Nul ne serait plus probant que les belles fontes qui remplissent, à droite et à gauche de l'entrée principale du Louvre, les galeries Denon et Mollien. Exécutées d'après les plus célèbres antiques qui aient été connues depuis la Renaissance, elles nous donnent une idée imparfaite, mais approximative, des bronzes originaux dont ces mêmes statues étaient, pour la plupart, des répliques ou des copies. Sans doute François Ier et ses successeurs n'avaient pensé en les commandant, qu'à décorer les salles nues de leurs palais : le jeu du sort a fait que ce caprice royal et magnifique leur parût inspiré par un sentiment très juste de l'art ancien. De fait, tel jeune athlète dont le marbre a disparu aurait presque pu sortir d'un atelier grec du ve siècle, à une époque assez voisine de Phidias et, si nous jetons les yeux sur l'Ariane endormie, la beauté de la tête penchée, comme les grandes vagues lumineuses des draperies avec leurs replis d'ombre, nets et profonds, toute cette largeur et en même temps toutes ces minuties, que traduit assez mal le marbre du Vatican, s'expriment ici sans intermédiaire et jaillissent en pleine lumière. Encore ne faut-il pas oublier que la plupart de ces antiquités, fort admirées, parce qu'elles étaient les seules, au moment de leur découverte, ne peuvent à aucun degré tenir lieu des chefs-d'œuvre véritables dont elles n'étaient que les répliques : combien ceux-ci ne devaient-ils pas l'emporter lorsque, fondus dans un bel alliage et par les soins mêmes du maître, ils resplendissaient dans les enceintes des temples et sur les acropoles ! On peut juger de leur beauté passée si l'on songe que le seul reflet de leur image évanouie nous émeut encore aujourd'hui et force notre admiration.

Les petits bronzes de la collection sont à coup sûr des témoins plus humbles que les répliques de marbre, mais ils ont sur elles l'avantage inappréciable d'être contemporains des statues dont elles sont les copies souvent tardives. Lorsqu'ils sont bien conservés, ce qui arrive parfois, ils peuvent nous apprendre beaucoup sur les habitudes manuelles et sur les

traditions d'atelier. Certes, ce sont, pour la plupart, des œuvres secondaires auxquelles les maîtres ne mettaient pas la main, mais, parmi leurs disciples, il y en avait parfois de fort adroits; les plus inhabiles gardaient le souvenir des leçons reçues et tous avaient le rare privilège de vivre à une époque où l'on eut, mieux qu'à toute autre, le sens de la beauté. Assurément encore, ce n'est pas de la même manière, ni dans le même style, qu'on pouvait travailler à une statue de grandeur naturelle et à une figurine d'un pied de haut : il fallait pour cette dernière abréger et simplifier, donc sacrifier mainte beauté de détail. Malgré ces inconvénients inévitables, les petits bronzes sont pour nous infiniment précieux. Si nous nous bornons à la grande époque du v^e siècle, deux ou trois monuments nous montreront, de la manière la plus précise, ce qu'était l'art un peu avant le milieu du v^e siècle et ce qu'il était devenu près de cinquante ans plus tard, à la suite des créations de Polyclète.

On s'accorde aujourd'hui à placer vers 460 l'époque où fut décoré de sculptures l'un des temples les plus célèbres de l'antiquité, celui de Zeus à Olympie. Un petit bronze dont nous avons déjà parlé passe pour provenir du sanctuaire et il n'est pas impossible que le renseignement soit exact, car le grand Apollon qui décore le fronton postérieur de l'édifice a plusieurs traits qui lui sont communs avec la statuette. Sans examiner si celle-ci représente ou non Dionysos et sans chercher à restaurer les parties manquantes, ne voyons dans la figurine qu'un bel éphèbe, tel qu'on pouvait l'imaginer à ce moment du v^e siècle. Le corps est ferme et construit par larges plans : seuls certains détails, comme la dureté des attaches, montrent quelque raideur encore et un peu de sécheresse. La tête est allongée et comme étirée : les joues presque parallèles et qu'encadrent les pans de la chevelure, le nez grand et très droit, la barre rigide des lèvres, les sourcils horizontaux au-dessus des yeux ovales et bien ouverts, le front très bas et ombré composent un ensemble sobre et régulier, où les détails s'ordonnent avec rigueur et clarté. Cette même apparence géométrique de la face et ces mêmes traits nets et simplifiés, nous les retrouvons, avec certaines différences, dans quelques marbres du Louvre qui sont, à peu de chose près, contemporains de la figurine : ce sont un Apollon qu'on veut attribuer à

Myron et une belle tête, récemment acquise, où l'on a reconnu, sans plus de raison, la main de Calamis. D'autres termes de comparaison, plus proches et comme plus directs, devraient être cherchés dans une autre section du même musée, dans le département de la céramique ancienne. Les plaques découpées de « Milo » témoignent du même art sobre et de la même largeur de main : sur l'une d'elles, la tête de la Pénélope au tombeau rappelle par sa construction celle de notre éphèbe et le même bel ovale allongé se retrouverait dans un buste de Cora, qui paraît de travail attique ou béotien. Les peintres de vases suivent la même tradition et s'inspirent des mêmes modèles. Sur le fond d'une coupe qui a pu être attribuée à Douris, un éphèbe qui sert d'échanson à Dionysos diffère sur bien des points de la figurine, mais la face en est dessinée de même et presque avec les mêmes traits : même la Muse citharède qui décore l'un des vases à fond blanc de la collection Branteghem garde encore les mêmes caractères essentiels. Il n'y a pas, je me hâte de le dire, de lien étroit et direct entre ces monuments divers et le petit bronze d'Olympie : ils ne sont sortis ni d'une même fabrique, ni peut-être de la même région de la Grèce, mais ce sont, dans des matières différentes, des créations contemporaines. Les rapprocher, c'est les éclairer l'une par l'autre : statuettes et figurines, terres cuites et vases peints sont nés à ce moment unique où la Grèce avait déjà conscience de son idéal, mais éprouvait encore quelque embarras à l'exprimer et où l'art n'avait pas encore brisé ses dernières chaînes.

Les choses ont changé une cinquantaine d'années plus tard, après les chefs-d'œuvre de Phidias et de Polyclète. Deux petits bronzes vont, ici encore, nous permettre de mesurer le progrès accompli. L'un d'eux, qui faisait partie de l'ancienne collection royale, représente un éphèbe dont la main droite tenait sans doute une patère : peut-être est-ce un héros ou un dieu, mais il n'y aucune raison pour y reconnaître un Hermès. Si peu importante au premier abord que paraisse la figurine et si médiocres qu'en soient les dimensions, la pose, le modelé du corps, la forme du crâne, le visage, la coiffure même rappellent, jusque dans le détail, les grandes statues polycléteennes : on remarquera en particulier la veine légère qui fait

saillie sur la région abdominale, il y a là un trait d'observation qui montre le désir de copier de près la réalité. Car, malgré toutes les ressemblances qu'elle offre avec des marbres bien connus, on sent que la figurine a été librement modelée, par un habile artisan, qui se souvient plus qu'il n'imite. C'est en un sens, et dans des proportions réduites, une œuvre d'art originale. Il en est de même, à plus forte raison, pour la seconde figurine, qui est presque pareille à la première, mais qui s'en distingue par un mouvement plus souple et qui doit être un peu plus récente. Le motif en est malaisé à déterminer : on y a vu tour à tour un athlète qui se frottait d'huile, un vainqueur qui tenait une bandelette et un simple joueur d'osselets. De fait l'index de la main droite est assez singulièrement allongé et paraît désigner un objet que porterait la paume gauche, étendue à plat : si bizarre que soit ce geste, on pense à peine à se l'expliquer, tant on est d'abord sensible à l'aisance souveraine dont témoigne la statuette, tant l'attitude a de rythme et d'harmonie et tant, sans contrainte aucune et par le seul effet de l'ordre intérieur, les détails s'y subordonnent à l'ensemble.

L'une comme l'autre, les deux figurines rappellent une statue de marbre bien connue, celle d'Adonis ou de Narcisse. Elle représente un jeune éphèbe au repos, la main gauche appuyée sur un pilier, la droite ramenée en arrière et posée près de la hanche, la tête oblique et inclinée vers l'épaule. L'original devait être célèbre, car les répliques en sont nombreuses et le Louvre en possède deux, dont l'une a été trouvée en Égypte. Si l'on en rapproche les deux bronzes, on apercevra entre ces monuments des ressemblances certaines : non seulement la pose, mais la forme du corps et de la tête, mais le visage et la chevelure sont pareils, sinon identiques. La tradition polyclétéenne sert de lien entre ces œuvres d'art diverses, mais, quoique le statuaire qui a travaillé le marbre du Delta se soit montré un habile artisan, la comparaison ne tourne pas à l'honneur des deux marbres. Mis à côté des bronzes, ils paraissent, ce qu'ils sont en effet, des copies à la douzaine : même si on ôte par la pensée le support qui les alourdit, leur facture, par contraste avec les délicates figurines, semble pauvre et sommaire; exécutés dans une matière qui

reste rebelle, ce ne sont plus que de pâles ombres des belles fontes originales.

Si l'on veut apprécier mieux encore nos deux statuettes, on n'aura qu'à jeter les yeux sur un assez grand bronze qui a fait partie des collections d'Este et Pourtalès. On a voulu y reconnaître Achille, mais il semble, à en juger par des monuments analogues, que ce soit simplement un Apollon. La chevelure calamistrée et relevée à l'ancienne mode, le visage régulier, le torse carré et comme quadrillé font penser d'abord à une œuvre du v^e siècle, mais, en y regardant de plus près, on s'aperçoit, à des indices qui ne trompent pas, que cet archaïsme est affecté : c'est une statuette d'imitation, exécutée à une époque où l'on admirait l'art des grands Primitifs, sans avoir gardé leur tour de main et leurs traditions d'atelier. On reconnaît à cette marque la période augustéenne, avec ses copies infiniment adroites, qui de loin font illusion, mais qui manquent à la fois d'originalité et de vie. Les stucs de la Farnésine, la frise de l'Ara Pacis, les intailles de Dioscoride, même les terres cuites Campana donneront quelque idée de cet art élégant et froid, pauvre d'invention, mais auquel on ne peut nier le sens de la décoration et qui rappelle, avec beaucoup de différences, celui de notre Premier Empire. L'Achille Pourtalès est loin d'être sans mérite : si l'on prend la statuette isolément, on devra rendre justice à l'exécution du petit bronze, à l'équilibre et à l'aisance de la pose, au modelé savant du corps, à la régularité du visage et à la pureté des traits. Mais que l'on mette en regard du monument les deux figurines polyclétéennes et toutes ces habiletés prennent aussitôt quelque chose d'apprêté et de factice. Tout en rendant hommage à l'adaptation postérieure et bien qu'elle ne s'inspire pas aux mêmes sources, on n'en goûtera que plus vivement le rythme libre et facile, l'harmonie subtile et souple, l'élégance naturelle et comme spontanée des statuettes helléniques. Rien, mieux que cette preuve par le fait, ne fait comprendre la différence, essentielle et profonde, qui sépare l'art grec de l'art romain.

On objectera que ces ouvrages d'atelier étaient plutôt un amusement et un délassement pour l'artiste qu'une création véritable : les grands maîtres avaient de plus hauts soucis et

laissaient à leurs disciples le soin de ces *ex-voto* secondaires. Pour les juger à leur valeur il faudrait quelque grand bronze, qui permît d'apprécier toutes les ressources de leur art. Ici même, et ce sera notre dernier exemple, la collection du Louvre nous apporte un témoignage inappréciable, la tête Tyszkiewicz ou « de Bénévent », œuvre grecque originale, qu'on peut attribuer à la fin du v^e siècle. A vrai dire, nous n'en connaissons pas l'auteur et il serait tout à fait vain de chercher à le désigner : il nous suffit qu'il ait travailté à l'une des plus belles époques de l'art et qu'il n'ait pas été inférieur à sa tâche. Sans doute encore tout le corps a disparu, ainsi que l'incrustation des lèvres et des yeux et la surface même du métal a souffert; la conservation du morceau est cependant assez parfaite pour que nous puissions apprécier, dans l'une de ses parties essentielles, cette statue de jeune éphèbe victorieux. Même ainsi mutilée, l'œuvre est d'une rare beauté. La construction nette des joues, l'arc régulier de la lèvre supérieure, l'arête du grand nez droit, les arcades sourcilières marquées, tous ces traits, indiqués sans dureté et habilement reliés par des plans adoucis, forment un ensemble unique de sobre et de fine élégance. Les cheveux, traités par mèches souples et distinctes, s'enchevêtrent dans un désordre apparent qui fait ressortir en pleine lumière l'ordonnance très simple du visage. Ce n'est pas le lieu de nous demander si l'œuvre est argienne ou attique, si la tradition de Polyclète s'y continue sans altération ou si une grâce nouvelle y amollit la sévérité de ses créations : l'essentiel est que nous puissions contempler face à face et presque dans son intégrité première l'une de ces statues d'athlètes que les sculpteurs modelaient vers la fin du v^e siècle. Ce privilège unique et que ne nous donnerait aucun marbre, nous le devons à cette tête de bronze, qu'on a découverte par hasard dans le sud de l'Italie et qui a dû être arrachée à l'un des sanctuaires de la Grèce.

Au cours de cette rapide étude, nous avons relevé, à diverses reprises, les rapports, plus ou moins étroits et plus ou moins directs, qui unissent les unes aux autres les figurines de bronze et les statues de pierre ou de marbre. Toutes ces œuvres diverses sont des produits du même art et comme telles, nous

l'avons vu, s'éclairent mutuellement et se complètent. Il serait logique et utile de les rapprocher, non seulement sur le papier, mais en fait. Pour cela il va sans dire qu'il faudrait commencer par distribuer les marbres du Louvre dans un ordre qui fût à la fois historique et chronologique : tout le monde se trouverait d'accord aujourd'hui sur la nécessité de transformer et de renouveler de la sorte nos salles d'antiques. On ne pourrait objecter que quelques difficultés matérielles; avec de la patience et quelque bonne volonté, on arriverait à triompher de cet obstacle. Une fois que la statue de Clazomènes aura été rapprochée de la Hèra de Samos, qui se trouve aujourd'hui à quelque cent mètres d'elle, après que les marbres auront été approximativement classés par provenances et par époques, les bronzes trouveront naturellement place dans les salles transformées et rajeunies. On aperçoit tout de suite les avantages qui en résulteraient pour le musée. Ce ne serait pas seulement une agréable diversion aux longues files, monotones et froides, que forment les statues de marbre : on pourrait ainsi rappeler et présenter aux yeux les époques de l'art, très nombreuses, où les Grecs n'ont pas travaillé la pierre, ou dont le Louvre ne possède pas de monuments. La suite de nos figurines commence, nous l'avons vu, à l'âge mycénien : c'est bien longtemps après que fut sculptée en tuf l'idole d'Auxerre, la plus ancienne peut-être de nos statues en ronde bosse. Avant de pouvoir la tailler, les premiers artistes grecs ont dû se livrer à bien des essais : les bronzes primitifs de la collection montreront quelques-unes de ces tentatives. De même l'art étrusque a pour nous une grande importance, non seulement à cause de l'influence qu'il a pu exercer sur la Rome primitive, mais à cause des nombreux monuments ioniens dont il a gardé le souvenir. Que saurions-nous de cette civilisation si nous n'avions de précieuses statuettes de métal, auxquelles on pourrait joindre quelques plaquettes d'ivoire, des bijoux et une belle bague à chaton d'or? Et, tout au terme de cette évolution, si on plaçait l'Achille Pourtalès et le trésor de Bosco Reale à côté de ce qui nous reste de l'Ara Pacis, ne rendrions-nous pas pleine justice aux meilleures qualités de l'art romain en montrant ainsi toute son adresse décorative et son habileté à tirer parti

des inventions d'autrui? J'ajoute que, dans bien des cas, on pourrait juxtaposer, sinon le modèle et la copie, du moins des répliques diverses, plus ou moins directes et plus ou moins lointaines, qui relèveraient des mêmes originaux ou de prototypes semblables; nous en avons vu plus haut des exemples avec le Narcisse et les statuettes polyclétéennes. Si l'on mettait auprès la tête de Bénévent, on apercevrait ainsi, d'un seul coup et directement, tout ce qui rattache le bronze à ces monuments, comme aussi tout ce qui tend à l'en séparer.

Il faudrait aller plus loin encore. Il est vrai que, depuis une trentaine d'années, les vases peints et les terres cuites ont été rattachés aux antiquités orientales, mais la mesure a toujours paru singulière et le conservateur actuel du département a l'esprit trop ouvert pour ne pas se prêter à un essai que justifierait l'intérêt du musée. Si l'on pouvait distraire tout ou partie des monuments dont il a la garde en les réunissant à nos antiques dans des proportions qui seraient à déterminer, on comblerait ainsi bien des lacunes et on donnerait de la sorte le tableau animé et divers de l'art ancien. Nous avons plus haut emprunté quelques exemples à ces arts mineurs, mais il y en aurait d'autres à prendre que les vases à bucchero, les plaquettes de Milo et les terres cuites Campana : une fois juxtaposés les monuments contemporains, les rapprochements se feraient d'eux-mêmes entre eux et, malgré la diversité des matières ou des techniques, nous verrions le même esprit animer tous ces artistes, le même idéal les inspirer, la même conception de l'art se former et se développer peu à peu dans tous les ateliers. Aux époques primitives, les monuments se bornent à quelques armes, à des statuettes barbares, à quelques intailles et bijoux, enfin à des vases peints ou gravés; le travail de la pierre n'a commencé que plus tard : nous le verrions naître et se perfectionner à la suite et sous l'influence des modèles métalliques. Non seulement nous assisterions à quelques-uns de ses premiers essais, mais nous pourrions le suivre jusqu'à la fin des temps anciens. Outre cette continuité d'exemples, certains groupes de monuments se remplaceraient jusqu'à un certain point et nous aideraient à nous faire quelque idée d'œuvres à jamais disparues. Ainsi les coupes à

bucchero, comme plus tard les poteries de Calès ou d'Arezzo, peuvent faire connaître les chefs-d'œuvre de la toreutique; de même, sans les dessinateurs de vases, nous ne pourrions même pas soupçonner ce qu'ont pu être les grandes peintures décoratives d'un Polygnote ou d'un Micon. Enfin nous verrions ainsi tel genre croître, disparaître ou se transformer, le goût passer peu à peu des poteries polychromes aux tons plats et unis, de même qu'aux pimpantes Corès de l'Acropole succèdent les chefs-d'œuvre plus sobres et plus simples du v^e siècle. A se manifester ainsi sous toutes ses formes, dans la marche souple de sa lente évolution, l'art antique ne nous paraîtrait plus monotone, uniforme et froid : presque à chaque pas et de salle en salle, un progrès ou du moins un changement se marquerait; ce serait un organisme vivant qui se révélerait à nous et, aux époques plus fortunées où toutes les industries seraient représentées, comme au v^e siècle, ces exemples divers, au lieu de se contredire, s'illumineraient d'un éclat réciproque et seraient pour le public la plus frappante et la plus directe des leçons.

L'idée au surplus n'est pas nouvelle. Elle a été, comme chacun sait, appliquée au premier étage du Musée, dans les salles du Mobilier français; il s'agirait simplement d'en tenter l'expérience dans les galeries des Antiques. A vrai dire, il y faudrait de la mesure et du tact, mais je me suis laissé dire que c'étaient là des qualités bien françaises; voici le cas ou jamais de les mettre à l'épreuve. Peut-être encore faudrait-il, provisoirement, se borner à quelques exemples; même si on devait, pour le présent, n'aménager que quelques salles en guise de modèles, les résultats seraient si décisifs et la démonstration si claire qu'on l'étendrait peu à peu au reste du Musée. Car c'est bien à tort qu'on se plaint quelquefois de sa pauvreté en objets d'art antiques. Les étrangers et les spécialistes, qui s'y connaissent, savent bien en apprécier les richesses, mais leur dispersion même empêche qu'elles ne soient en valeur et dans tout leur jour; aussi le grand public, auquel on doit songer d'abord, est-il excusable de ne pas les chercher dans toutes les salles et à tous les étages du Louvre. Il suffirait de les réunir et de bien les classer pour en montrer, à côté de quelques lacunes, l'abondance et l'infinie variété. On y gagne-

rait de connaître bien des objets dont l'existence était à peine soupçonnée et, comme l'évolution de l'art antique serait ainsi aisée à suivre dans ses grandes lignes, les historiens, les amateurs ou les simples gens de goût, trouveraient, dans ces rapprochements incessants entre monuments contemporains, la plus délicate des jouissances et la plus utile des leçons de choses. Il va sans dire que, dans cette répartition nouvelle des antiques, les bronzes ne seraient pas négligés, car, nous l'avons montré, non seulement ils appartiennent à tous les âges et à toutes les périodes de l'antiquité, mais ce sont d'excellents témoins qui, lorsqu'ils sont bien conservés, expriment directement la volonté même de l'artiste, comme s'ils venaient de sortir de ses mains. Comme autant de jalons qui marquent les étapes du passé, ces petits monuments, si humbles d'apparence, aideront à bien connaître les œuvres d'art diverses dont ils seront rapprochés, en même temps qu'ils seront, grâce à elles, mieux étudiés et mieux compris.

A. DE RIDDER

# LA PRÉFECTURE
# DES BOUCHES-DE-L'ÈBRE

(1812-1813)

En 1812, les combinaisons militaires de Napoléon dans le Nord de l'Europe dépendaient de l'existence, au midi, d'une marche d'Espagne, placée entre les Pyrénées et l'Èbre pour circonscrire au pis aller la guerre de la Péninsule et laisser, en tous cas, une base solide à la pénétration de l'influence française. L'application du régime civil à la Catalogne, décrétée le 2 février 1812, apparaît comme une réalisation partielle de ce dessein que le tourbillon des événements et les conditions locales firent échouer.

La Catalogne, en 1812, était un pays soumis au régime de l'état de siège aussi bien par les troupes françaises que par les insurgés de la province. Ceux-ci faisaient la guerre chez eux et chez nous, car ils envahissaient les départements voisins de l'Ariège et des Pyrénées-Orientales. Ils levaient des contributions sur le territoire de l'Empire à la face des préfets. Les entreprises de cette insolente anarchie irritaient au suprême degré le successeur de Charlemagne. L'immensité de ses plans, le soin nécessaire de son prestige, l'impuissance des militaires à rétablir un ordre de choses stable lui firent imaginer la fiction d'une Catalogne pacifiée et régénérée par l'ac-

tion civilisatrice des administrateurs issus de son Conseil d'État.

Quatre départements le Ter, le Monserrat, les Bouches-de-l'Èbre et le Sègre, — chefs-lieux respectifs Gérone, Barcelone, Lérida et Puycerda, — furent découpés sur la carte. Ils contenaient 814 000 habitants, population à l'état épars, car on ne trouvait d'agglomération qu'à Barcelone et dans sa banlieue. Cette population échappait ainsi à la domination française, limitée aux places et aux postes qui jalonnaient la route militaire de Perpignan à Tortose et les communications de cette forteresse avec l'Aragon. Les Français n'avaient jamais pénétré jusqu'alors dans la région de Vich et de Puycerda, le tiers en superficie de la Catalogne; sur le reste du territoire leur autorité s'exerçait d'une façon intermittente au moyen des colonnes mobiles qui levaient au passage quelques contributions. Le revenu annuel de la province, de 16 à 20 millions sous le régime espagnol, ne dépassait pas en 1812 la somme de 8 400 000 francs, dont Barcelone et l'Ampurdan fournissaient la plus grosse part. Il s'agissait donc d'appliquer le régime civil à un pays qui n'était pas conquis. L'initiative de Napoléon n'aboutit qu'à mettre en opposition la manière forte des militaires avec le système philanthropique des préfets. Dans ces confins du Midi de la France la force d'expansion de l'Empire se brisait sur un terrain moins propice qu'on n'aurait pu le croire.

Le territoire qui devint en février 1812 le département des Bouches-de-l'Èbre, préfecture à Lérida, se trouvait en 1810, au moment de la conquête, en pleine barbarie, par l'effet de l'anarchie politique et de l'ouverture des prisons et des bagnes qui précédait l'occupation française. Des milliers de gens sans aveu que l'effort combiné de l'armée d'Aragon et de l'armée de Catalogne, celle-là par l'Èbre, celle-ci par le littoral, rejetait vers Lérida, infestaient le pays. L'exemple du crime, le caractère catalan, naturellement opiniâtre et brutal, l'exaltation entretenue par les moines, donnaient au brigandage un nombre considérable de recrues.

Lérida était la conquête de l'armée d'Aragon, commandée par Suchet. Ce fait d'armes complété par la prise des places voisines, Mequinenza et Tortose sur l'Èbre, avait ouvert à cette armée la province de Valence dans laquelle elle s'était

engagée avec le renfort de quelques régiments de l'armée de Catalogne. La possession de Lérida permettait de disputer aux insurgés les récoltes de blé des « Llanos del Urgel » et par conséquent de ravitailler, au moyen de la batellerie du Sègre et de l'Èbre, les troupes en opérations au sud de ces rivières. Elle gardait une communication avec la France, par l'Aragon et Jaca, plus sûre que la route de Tarragone et Barcelone, menacée à la fois par les insurgés de l'intérieur et par la flotte anglaise, mal gardée par le peu qu'il restait de troupes mobiles à l'armée de Catalogne. La ville de Lérida, enclose de remparts, se resserrait entre une citadelle et le Sègre. 12 000 habitants y vivaient, ralliés à la conquête par souci de leur tranquillité. A 30 kilomètres à la ronde 150 villages agricoles, taillables et corvéables à merci, se laissaient rançonner tantôt par les Français, tantôt par les Catalans insurgés.

Aussitôt après la conquête, Suchet avait mis la place sous le régime de l'état de siège pour la mieux garder, mais il avait laissé subsister les rudiments indispensables d'administration civile, en remplaçant la Junte insurrectionnelle par un Ayuntamiento ou Junte municipale de vingt à trente membres indigènes. Cette assemblée, présidée par un Corregidor également indigène, était chargée du recouvrement de l'impôt par l'intermédiaire de percepteurs catalans. Les différentes sections dont elle se composait assuraient l'exécution des services au bénéfice de la garnison et de la ville, mais il fallait au préalable que les fonds perçus eussent été répartis entre ces sections non par le gouverneur, mais par l'intendant français de Lérida, dépendant lui-même de l'intendant général d'Aragon. C'était là une règle générale sous l'Empire dont l'application rigoureuse avait déjà suscité bien des conflits, pendant l'occupation de l'Allemagne du Nord en 1807 et 1808, entre les généraux gouverneurs et les intendants, les premiers étant chargés de la police militaire, les seconds de la levée des contributions exclusivement.

Si cette organisation avait pu fonctionner régulièrement en Catalogne, de manière à préparer progressivement le retour au régime civil, les recettes et les dépenses auraient été fixées dans un budget par l'intendant général d'Aragon et le mouvement des fonds aurait été contrôlé sur place par l'intendant particulier de Lérida. Mais le gouverneur de Lérida, respon-

sable de l'approvisionnement de sa place dont il jugeait la sécurité menacée, prenait l'initiative de fixer lui-même le chiffre des recettes et des dépenses sans attendre des ordonnances d'ouverture de crédits qui ne parvenaient pas à temps. Le mode même de perception de l'impôt qu'il employait lui permettait d'ouvrir un compte en marge du budget. Ainsi chaque fois qu'il envoyait une colonne mobile pour stimuler les contribuables d'une commune récalcitrante, celle-ci payait une amende égale aux 6 p. 100 de la contribution dont elle était frappée. Les deux tiers étaient donnés aux soldats qui ne recevaient guère d'autre solde, afin de prévenir le pillage. 1,5 p. 100 revenait aux percepteurs catalans. Le reste était versé dans une caisse « des embellissements » qui servait à doter de promenades la sévère garnison. Une autre caisse, d'origine locale, dite « la Jova », remplie du produit des amendes infligées dans la ville, pourvoyait aux dépenses du génie. Un tel régime financier n'avait pas d'autre garantie que l'intégrité du gouverneur.

Dans l'Allemagne du Nord, pendant deux ans de régime militaire, l'autorité française avait profité de la bonne administration de la justice locale. En Catalogne, la conquête et la guerre civile avaient créé le chaos; rien n'était codifié. Les règlements des généraux pour la répression des attentats contre la sûreté des troupes avaient laissé subsister, en les atténuant, les usages du pays en matière correctionnelle. Avant l'occupation, le bourreau infligeait sur la place publique la bastonnade, les verges, la peine du carcan, coupait les poignets, perçait les langues, etc... De grossiers alcades de villages qu'on appelait des « Justicias », infligeaient ces châtiments sans forme de procès. La Junte provinciale insurgée et les Juntes subordonnées procédaient de la même manière. Les chefs de la bande renchérissaient en mutilant les Français, aussi bien que les « afrancesados » ou soupçonnés tels. Il est notoire aussi que la justice espagnole se vendait au plus offrant.

Depuis la conquête française, on n'avait pas vu à Lérida couper ou percer des langues, trancher des poignets ou des oreilles, inciser des fronts en croix, etc... Tout au plus pouvait-on reprocher au gouverneur d'avoir marqué « d'une légère incision au bout de l'oreille droite » des individus qu'il

considérait comme des espions. Les coups de bâton n'étaient jamais infligés en public, mais à huis clos, par les mains d'un alguazil. A défaut du carcan national que les malfaiteurs libérés par les insurgés s'étaient empressés de détruire, l'autorité militaire avait introduit le carcan d'Allemagne « consistant en quatre planches réunies en forme de manteau que les voleurs, recéleurs et escrocs convaincus mettaient sur les épaules avec les objets escroqués. Ils faisaient le tour de la place, y étaient retenus quelques instants et renvoyés après ce châtiment qui produisait le meilleur effet[1] ».

On reprocha beaucoup au régime militaire certain supplice scandaleux, d'invention espagnole, souvenir des scènes de l'inquisition. Il s'agit de l'exhibition grotesque d'une demi-douzaine de filles qui avaient été envoyées par les Catalans pour faire de l'espionnage et empoisonner la troupe. Le gouverneur les avait fait chasser deux fois, mais à la récidive il les fit raser, battre de verges, dépouiller jusqu'à la ceinture, enduire de miel, recouvrir de plumes, et promener, ainsi accoutrées, sur un âne. Ce genre de spectacle ne choquait que les Français peu initiés aux choses d'Espagne. La sécurité de la place, la santé d'une garnison peu nombreuse, la répugnance même qu'éprouvait le gouverneur à infliger aux représentants du beau sexe la peine capitale, le décidèrent à conserver cet usage.

Au reste, le gouverneur français de Lérida rendit la justice correctionnelle comme son prédécesseur espagnol, en présence d'un assesseur indigène. Les formalités de l'incarcération étaient remplies par des secrétaires catalans, non sans négligence. Au civil, l'alcade mayor et un assesseur instruisaient comme par le passé les affaires litigieuses, dont ils rendaient compte au gouverneur tous les deux jours. Celui-ci infligeait des amendes qui remplissaient les caisses de la place.

L'exécution sans jugement des Catalans non militaires pris les armes à la main était autorisée par un arrêté du 10 septembre 1810, signé de Macdonald, alors commandant en chef de l'armée de Catalogne. Les criminels comparaissaient, lorsqu'ils étaient pris sans armes, devant une commission

1. Arch. Guerre, armée d'Espagne, carton 6/119, dossier Henriod, pièce n° 9.

militaire de trois membres. L'instruction était faite, comme avant la conquête, par un juge détaché de « l'audiencia » de Barcelone, mais vu l'état de siège, le gouverneur statuait en dernier ressort. Quant aux otages, toujours séparés des condamnés de droit commun, ils consacraient leur temps à la réfection des rêmparts.

Tous ces faits ont été établis par une enquête ordonnée par Suchet à la suite des dénonciations d'abus qui se produisirent lorsque le régime civil fut introduit à Lérida.

***

Le gouverneur de Lérida était le général de brigade François Henriod. Pendant trois ans, du 1er juin 1810 au 21 juillet 1813, il exerça son autorité avec une énergie telle qu'il acquit la réputation d'un ogre. La légende, propagée par le journal des insurgés de Catalogne qui s'imprimait à Vich et par un certain nombre de délations françaises qui aboutirent à Paris, lui prêtait des fantaisies terribles comme de remplir un sac d'oreilles d'espions ou de faire frotter au poivre et au vinaigre les fesses des gens auxquels ses alguazils appliquaient la bastonnade. Les malveillants racontèrent, non pas seulement en Catalogne, mais à Paris, qu'il considérait Lérida comme sa ferme et notamment qu'il exigeait de la Junte municipale une indemnité mensuelle énorme pour frais de table, sous prétexte que les conquérants ne sont pas assujettis à l'observation des lois. Cette accusation est banale. Beaucoup d'officiers avaient pris en Allemagne l'habitude de prélever des rentes sur le pays conquis et c'est même là une des causes des conflits si fréquents avec les intendants, mais si l'abus existait, il était réprimé. Au reste, Henriod avait été nommé, en juillet 1807, après la victoire de Friedland, au poste de commandant d'armes à Königsberg, en raison de sa probité bien connue. Le général Savary l'avait désigné afin de prévenir le désordre.

Henriod s'est jugé lui-même en ces termes : « Toute l'armée sait que le gouverneur de Lérida est la Mort aux

Fripons[1]. » Certes il n'y allait pas de main morte, car dans les deux années qui précédèrent l'établissement du régime civil en Catalogne, il avait fait exécuter, de son propre aveu, 201 condamnations à la peine capitale :

Les peuples, nous dit-il, pénétrés de la justice immédiate et sévère que j'exerçai et dont ils n'avaient jamais joui sous leur ancien gouvernement, m'amenaient, trois mois après mon arrivée, les brigands impunis qui infestaient les communes. Même celles qui étaient révoltées, situées à 15 ou 20 lieues, les envoyaient de village en village avec les témoins qui se présentaient sur ma parole de leur renvoi, certains que je ne la violerais pas pour les punir de leur rébellion. Des pères, des mères venaient me prier de faire châtier des enfants vicieux qu'ils ne pouvaient dompter... Dans cet état de choses où il y avait des milliers de brigands à faire périr, il en a coûté la vie à 201 criminels exécrables et pas un n'est mort pour opinion politique[2].

Henriod s'est défendu avec une rude éloquence d'avoir jamais eu « l'abominable stupidité du sang inutilement répandu ». Sévère par raisonnement politique, « commandé », suivant ses propres termes, pour contenir une populace remplie d'éléments dangereux et pour obtenir des résultats, il dressa un épouvantail, mais il tint compte de ce qu'il appelle « les erreurs naturelles, acquises et politiques des futurs sujets de l'Empereur[3] ». Malheureusement, le général, que hantait le sentiment impérieux de sa responsabilité, était en outre tenaillé par la goutte. Elle l'obligeait souvent à rendre la justice de son lit de douleur ce qui ne l'inclinait guère à l'indulgence.

Cette goutte explique bien des choses. D'abord elle nécessitait une alimentation spéciale qui a donné naissance à la légende du général entretenu par les rentes de « sa ferme » de Lérida. Henriod possédait « 5 chèvres, 1 bouc, 1 verrat, 4 truies, quelques poules et 1 coq » qui multipliaient, surtout la malveillance aidant. D'autre part les accès de goutte le

1. Henriod à Suchet. Lérida, 17 juin 1813. (*Ibid.*).

2. *Ibid.* — L'historien espagnol Toreno concède lui-même à Henriod des circonstances atténuantes. (Toreno, *Histoire du soulèvement, de la guerre et de l'indépendance*. Traduction Viardot, V, 116.)

3. Arch. Guerre, armée d'Espagne, carton 6/119, dossier Henriod, pièce n° 9.

rendaient fort irritable et ses incartades consécutives lui faisaient beaucoup d'ennemis.

Henriod était un homme trempé par vingt ans de guerres. Originaire du Jura, versant du canton de Vaud, il avait servi comme sous-lieutenant dans l'armée royale et conquis tous ses autres grades dans celle de la République. Il parlait avec le plus grand respect du désintéressement des chefs qu'il y avait connus. On le retrouve à la Grande Armée colonel du glorieux 14e de ligne qui fut décimé à Eylau. Les blessures et les infirmités contractées à la guerre l'obligèrent à se retirer du service après la paix de Tilsit, général de brigade à quarante-quatre ans. Le repos lui pesa. En 1810, il avait envoyé sa femme à Besançon, enfermé ses deux filles dans la maison impériale d'Écouen et repris le harnais, en acceptant le poste ingrat de gouverneur de Lérida. Il était l'homme qui convenait aux circonstances. Tous les généraux qui commandèrent en Catalogne pendant cette période, les uns en chef, Macdonald, puis Decaen, les autres en sous-ordre, Reille, Maurice Mathieu, reconnurent les services qu'il rendait dans cette place à la tête d'une petite garnison de 1 500 Français et Italiens. D'autre part Suchet lui savait gré de remplir les caisses et les magasins de l'armée d'Aragon et de conserver une forteresse que la trahison menaçait, au moment même de l'établissement du régime civil.

Le 16 juillet 1812, le Préfet des Bouches-de-l'Ebre étant installé depuis quinze jours, la poudrière de Lérida sauta, ensevelissant sous les décombres 200 civils et 80 soldats. En même temps 8 000 insurgés arrivaient autour de la place avec des échelles. Henriod, atteint d'un accès de goutte intempestif, était au lit. « Toutes les autorités affluèrent chez moi. J'ordonnai, écrit-il, qu'on élevât le pavillon impérial dans les airs et déclarai que Lérida ne cessait pas d'appartenir à l'Empereur. Je donnai des ordres immédiats. Deux faibles brèches encore couvertes par le rempart extérieur furent aussitôt mises en état de défense. Je tirai des poudres de Mesquinenza et fis attaquer l'ennemi sur les deux rives du Sègre. Il fut culbuté et se sauva dans les montagnes abandonnant ses échelles[1]. »

1. Précis soumis à Clarke par le général Henriod (Arch. Guerre, Ar. d'Esp., carton 6/119, dossier Henriod).

Les suites de cette explosion furent graves pour Henriod, bien que la responsabilité du commandant de l'artillerie de la place fût seule en cause. Cet officier, intéressé par l'habileté d'un garde d'artillerie espagnol qui savait calibrer merveilleusement les boulets, avait pris cet homme à son service, contrevenant ainsi, pendant qu'un accès de goutte clouait le gouverneur au lit, à la défense formelle d'introduire des Espagnols dans la citadelle. On retrouva « la mèche graduée » qui avait servi à provoquer l'explosion. Un ordre de Clarke fit comparaître devant un Conseil de Guerre, à Bayonne, le commandant Avit dont la désobéissance avait causé la catastrophe. Mais il advint, par l'effet des démarches que l'inculpé fit faire à Paris, que le Corps Impérial de l'artillerie s'agita pour le sauvetage du membre en détresse. Le général Gassendi, ex-directeur de l'arme au ministère de la Guerre, conseiller d'État, écrivit à son successeur le général Évain qu'avant de faire comparaître le commandement de l'artillerie de Lérida devant un conseil de guerre, il y aurait lieu de soumettre à une enquête la responsabilité du gouverneur.

Ce déplacement de l'accusation s'était opéré à la longue par suite d'une intrigue de bureaux qui rassembla, au moment de l'établissement du régime civil, tous les griefs produits contre Henriod au ministère de la Guerre, au ministère de l'Administration de la Guerre, à ceux de la Police générale, de l'Intérieur, du Trésor, de la Justice, et enfin au Conseil d'État, pépinière des intendants, des préfets, des chefs de divisions des ministères.

Le gouverneur de Lérida avait, en effet, un nombre considérable d'ennemis dans la gent administrative ou pour respecter son orthographe dans « l'agence administrative ». Les premiers en date furent logiquement les intendants.

En 1811, le baron Lacuée, ancien officier de vaisseau dans la marine royale, maître des requêtes au Conseil d'État, neveu du général Lacuée, conseiller d'État et ministre de l'Administration de la Guerre de 1810 à 1813, avait été nommé intendant général d'Aragon. C'était, d'après les mémoires de Suchet, un personnage vain, encombrant, qui suscitait à la messe des difficultés de préséance avec les généraux de division. Son administration, peu appropriée à

l'état de guerre, ralentissait tellement les opérations, que Suchet lui avait infligé une comparaison humiliante avec les services que le général Henriod rendait au ravitaillement de l'armée d'Aragon. Le baron Lacuée en conçut un ressentiment dont le gouverneur de Lérida éprouva les effets.

L'auditeur au Conseil d'État Montigny Le Boulanger, intendant particulier de Lérida et subordonné de Lacuée, arriva dans la place au mois de mai 1811. Le Boulanger faisait l'important. Il imitait l'Empereur en demandant brusquement aux fonctionnaires catalans leur emploi, le chiffre de leur fortune, le nombre de leurs enfants, mais il se levait tard, prenait des leçons de guitare et donnait aux dames des concerts où les violons des amateurs se mêlaient à la maîtrise de la cathédrale. Dans son salon, garni de meubles appartenant aux Domaines, s'élevait un théâtre dont les décors étaient empruntés au reposoir que les capucins de Lérida édifiaient dans leur église pendant la Semaine sainte. Ce train de vie excitait l'hilarité des Catalans et l'indignation du gouverneur qui reprochait d'ailleurs à l'intendant d'être incapable de faire rentrer un sou ou un grain.

Le Boulanger avait reçu de son chef Lacuée des instructions qui lui prescrivaient de maintenir une séparation rigoureuse entre les attributions militaires et politiques du gouverneur et les services financiers de la place[1]. Mais le général Henriod sommait l'intendant de prendre en compte les contributions dont il déterminait lui-même le chiffre avec le souci perpétuel d'un siège. L'intendant, d'ailleurs paresseux, s'y refusait, pour ne pas légitimer l'ingérence du gouverneur dans la partie administrative. Un autre conflit se perpétuait au sujet des magasins dont Henriod gardait jalousement les clefs au point qu'il aurait pris ombrage si l'intendant lui avait demandé le détail de ce qu'il appelait le secret de la défense. Le Boulanger répandait le bruit que le gouverneur menaçait de brûler la cervelle à quiconque se permettrait une vérification et il insinuait que « ce vilain homme, tracassier à l'excès », tirait des bénéfices de la contrebande des grains. A la fin il osa demander à l'intendant général

1. Le Boulanger à Lacuée. Lerida, 20 septembre 1811. (*Ibid.*)

d'Aragon l'envoi à Lérida d'une commission d'enquête en ces termes :

Il est plus que temps que le gouvernement soit instruit! Mais, je dois le dire, on ne parviendra jamais à cet heureux résultat tant que le gouverneur intimidera les esprits des naturels par sa présence. Il faudrait l'éloigner et alors on verrait tomber sur lui des dépositions de tout genre. Autrement, la stupeur dans laquelle il a mis tout le monde et la crainte des châtiments, les empêcheront de dire la vérité à une autorité qui ne ferait que passer, pour laisser ensuite au gouverneur des motifs de vengeance qu'il sait si bien revêtir du prétexte de l'état de guerre[1].

Quand l'intendant écrivait ceci, il n'était retenu à Lérida que par la nécessité de liquider les comptes. Le préfet était arrivé et il avait assumé le rôle de redresseur de torts.

***

Jean-Paul-Alban de Villeneuve-Bargemon, d'une vieille, nombreuse et illustre famille provençale, était auditeur au Conseil d'État et parent du ministre Lacuée. Le mouvement administratif auquel l'établissement du régime civil en Catalogne donna lieu, le fit passer de Zieriksee, département des Bouches-de-l'Escaut, où il était sous-préfet, à Lérida, préfecture du département des Bouches-de-l'Ebre, qu'il inaugurait. Il arriva le 1er juillet 1812 dans cette résidence où il se trouva en présence du rude et fruste soldat, dont la main de fer pesait sur la canaille du département.

Villeneuve avait vingt-huit ans, des manières douces, l'apparence un peu chétive et l'esprit porté vers un idéal de régénération des peuples par l'administration et par la morale chrétienne. Le conseiller d'État de Gérando, organisateur du régime civil en Catalogne, avait choisi cette main pour cicatriser les plaies du régime antérieur.

Les premiers rapports du préfet et du général paraissent

1. Le même au même. Lérida, 20 septembre 1812. (*Ibid.*)

2. Le troisième de cinq frères, dont trois furent préfets, deux membres de l'Institut, le cadet officier de marine.

avoir été doucereux d'un côté, empreints d'une certaine humeur de l'autre. Villeneuve tenait de sa parenté avec les Lacuée de fortes préventions qui persistèrent sinon contre la personne de Henriod dont il reconnut vite la sympathique simplicité, au moins contre son système. Cependant une circulaire de Clarke de février 1812 recommandait aux préfets des nouveaux départements de collaborer avec l'autorité militaire. Henriod reçut avec une curiosité qu'excitait la jalousie le jeune administrateur. Un préfet des Bouches-de-l'Èbre, recevant à vingt-huit ans un traitement de 80 000 francs, valait à ce taux au moins quatre fois plus qu'un général de brigade, gouverneur de Lérida, qui, les accessoires de solde compris, n'en touchait pas 15 000. Préoccupé de cette inégalité, le gouverneur ne mit certainement pas le tact désirable à concilier avec la présence d'un préfet les pouvoirs qu'il tenait de l'état de siège. Suchet ne les avait pas abrogés.

Dès le mois d'août 1812, les rapports des deux autorités rivales prirent une mauvaise tournure. Au dire de Henriod, le préfet était « malfaisant par parenté et par ambition »; il se donnait pour le dispensateur des grâces, et laissait entrevoir dans le lointain de puissants protecteurs qu'il avait à Paris, « afin de discréditer l'autorité militaire ». Il contestait notamment les pouvoirs que le gouverneur tenait de l'état de siège. Par système et par ignorance, il ménageait « un peuple dangereux » soit en remplaçant les contributions extraordinaires par des droits d'octroi, soit en abandonnant l'arriéré des impôts antérieurs à 1813 ou encore en supprimant l'intérêt de 6 p. 100 que produisaient les perceptions *manu militari*. Il témoignait une confiance imprudente à des Catalans « sur la tête desquels le gouverneur avait laissé pendant longtemps le glaive suspendu » parce qu'ils étaient suspects de connivence avec les insurgés.

Lorsqu'il s'agit d'établir à Lérida un tribunal de première instance, Villeneuve nomma procureur impérial un certain Tarragona. Des actes inconnus depuis la conquête, tels que l'affichage dans les églises de mandements insurrectionnels, des tentatives d'assassinat, des provocations à la désertion, se manifestèrent après l'installation de ce fonctionnaire équivoque dont toute la famille résidait en pays insurgé. La commission

militaire, sur l'ordre du gouverneur, étouffa par une action inflexible et prompte ce foyer dangereux.

Les rapports avec la préfecture déjà tendus éprouvèrent à cette occasion une forte secousse. Le gouverneur, inquiet pour la sécurité de sa place, confia à un homme de sa police secrète le soin de surveiller les démarches du procureur impérial. Le préfet, logé à quatre portes de l'hôtel qu'habitait Henriod, répliqua en affectant de faire épier les faits et gestes du gouverneur par ses domestiques. Il se décida même à envoyer une lettre qui constituait un réquisitoire contre l'administration de Henriod, directement au ministre de l'Intérieur Montalivet, au lieu de s'adresser à l'intendant général de la Catalogne, Gerando, son chef hiérarchique, ou au gouverneur général de la province, le général Decaen.

Dans cette lettre, Villeneuve reconnaissait de bonne foi que la durée de la guerre était la cause principale des maux dont souffrait la Catalogne, mais il prétendait que le général Henriod aggravait ceux-ci par un régime d'arbitraire :

Prévoyant toujours l'événement possible, mais incertain d'un blocus ou d'une attaque de l'ennemi, le gouverneur épargne, écrivait le Préfet, les produits des contributions ordinaires et de guerre, les considère comme un dépôt garant de la sûreté de la place, fait supporter aux habitants de l'arrondissement de nouvelles charges dont le paiement de leurs contributions semblait devoir les affranchir et dont l'effet prive l'agriculture de tous ses moyens. Plein de méfiance sur les intentions des habitants, il cherche à obtenir par la terreur ce qu'il n'espère pas devoir à un autre sentiment. C'est ainsi, Monseigneur, que la Junte de Lérida est chargée sous sa responsabilité de subvenir à plusieurs des services de la guerre et que, pour remplir cette obligation, elle a été non seulement obligée de consacrer à l'armée tous les revenus de la ville, mais encore de s'imposer de nouvelles contributions. Les membres de cette Junte qui depuis deux ans ont pourvu à ces services se voient souvent menacés d'être fusillés ou mis en prison. C'est ainsi, Monseigneur, que M. le gouverneur a augmenté considérablement la contribution extraordinaire en grains frappée par S. E. le duc d'Albufera... Cet aperçu suffira pour faire pressentir à V. E que le système suivi par le gouverneur de Lérida désole le peuple, porte un coup funeste à l'agriculture et que, s'il procure momentanément de grandes ressources à l'armée, c'est en détruisant peut-être les ressources de l'avenir. Ce système pèse depuis deux ans sur ce pays; la

terreur qu'il inspire produit sur le moral des habitants le même effet que son exécution matérielle produit sur le territoire. En ce moment, les magasins de la place sont approvisionnés pour plus d'une année, mais une étendue immense de terrain reste inculte, les propriétaires sont privés de leurs bêtes de somme indispensables à l'agriculture et même des moyens d'ensemencer leurs terres. L'année dernière, un nombre infini d'individus sont morts de faim. L'hiver prochain présentera sans doute un tableau plus affligeant de misère et de désespoir... Plus que personne, Monseigneur, je suis pénétré de la nécessité de veiller avant tout au bien-être de l'armée et à la conservation des places de S. M. Je sais qu'en ce moment l'administration civile et la régularité des opérations ne peuvent être qu'un accessoire d'un intérêt secondaire, mais ce ne serait pas remplir mes devoirs dans toute leur étendue que de négliger les moyens de concilier le succès des opérations de l'autorité militaire avec la régularité, la justice, le maintien des formes garants de la liberté, de la fortune et de la vie des citoyens et les égards dus aux habitants paisibles et soumis. L'opinion et le système de M. le général me semblent exagérés et pouvoir entraîner de fâcheuses conséquences. La majorité des habitants de l'arrondissement de Lérida a prouvé qu'elle était digne de l'intérêt et de la protection du gouvernement. Plusieurs se sont fortement compromis vis-à-vis de leurs compatriotes; il est donc imprudent de les éloigner par une rigueur outrée [1]...

Villeneuve concédait que le général Henriod s'était trouvé placé dans des circonstances « qui pouvaient justifier l'emploi momentané des moyens les plus violents ». Mais, sans vouloir diminuer le prix des services qu'il avait rendus, il protestait contre la continuation du régime militaire, parce qu'il lui semblait possible de ramener l'administration du gouvernement de Lérida « peuplé d'agriculteurs attachés à leurs propriétés » aux principes qui régissaient la partie soumise de la Catalogne. Dans la banlieue de Barcelone et dans l'Ampurdan, les préfets du Montserrat et du Ter s'efforçaient d'établir un système régulier d'administration qui conciliait les besoins de l'armée « avec les égards dus aux peuples soumis à la loi du vainqueur ». Les contributions strictement calculées d'après les besoins à prévoir, étaient versées dans les caisses des agents du Trésor et n'en sortaient que sur des crédits ouverts par l'autorité supérieure de la province. Les intérêts de l'agricul-

1. Villeneuve à Montalivet. Lerida, 3 septembre 1812. (*Ibid.*)

ture étaient ménagés, le service de transports et toutes les fournitures aux troupes de passage, imputés sur les contributions.

En appelant sur ce sujet l'attention du ministre de l'intérieur, Villeneuve témoignait de sa volonté de ne pas se laisser rebuter par les premières difficultés de sa tâche. Mais le désir de bien faire et l'idéalisme qu'il apportait dans son métier lui donnaient quelques illusions sur les chances de réussite. D'un autre côté, tout en se défendant d'être « le délateur de la conduite du général de Henriod », il produisait contre le régime militaire des allégations mal fondées qui émanaient des agents subalternes de l'administration civile.

Le préfet des Bouches-de-l'Èbre n'était pas entouré d'un personnel scrupuleux. Le Gascon Ducuing, contrôleur des contributions, opérait des virements d'une caisse à l'autre au grand profit de celle qui servait à payer le fournisseur de viande, son propre frère. Les denrées coloniales étaient introduites dans les magasins sans que « le notaire de la douane » dressât acte et les marchandises anglaises s'étalaient au grand jour. La vénalité des gardes-magasin, la brutalité des douaniers, leur attitude indécente à l'égard des femmes, étaient commentés par les Catalans, « bons juges, dit Henriod, de la corruption des autres ». Le gouverneur signalait aux chefs des services civils la conduite de ces employés, mais le directeur des droits réunis ripostait en accusant la garnison de faire la contrebande du tabac, du velours, de la percale.

Le secrétaire général de la préfecture Chevalier, sous-préfet *in partibus* de Cervera, employait son désœuvrement à aigrir les rapports du général et du préfet.

Le sous-inspecteur du Trésor Thomasson se vantait d'avoir acquis la faveur de son ministre Mollien, grâce au flair professionnel qui lui permettait de découvrir des abus ignorés. Il laissait entendre qu'il n'avait été envoyé à Lérida que parce que sa tâche y était particulièrement délicate.

Le commissaire spécial de police Boucher, un ancien colon de Saint-Domingue, âgé de cinquante ans, tentait de refaire en Espagne une fortune qu'il avait manquée en Amérique. Il vendait à bon prix sa faveur, et relevait, pour donner le change, les abus qu'il prétendait découvrir dans la justice du gouver-

neur. Après avoir compté sur les registres de la police le nombre de coups de bâton que Henriod avait fait administrer, ils en signala 1 500 au préfet, à quoi celui-ci répondit qu'il devait y en avoir au moins 2 000. Henriod concédait sans forfanterie, ni regret, que 67 coquins avaient reçu par son ordre de 30 à 60 coups de bâton selon l'individu. Les témoignages des victimes ou soi-disant telles, des commérages de femmes du pays à l'imagination vive, exploités par la mauvaise foi, permirent à cet aventurier de composer un dossier d'horreurs qu'il adressa au ministre de la police générale. Savary transmit ces « notes confidentielles sur le général Henriod » à son collègue de la Guerre avec une analyse qu'il terminait ainsi : « les réflexions sont inutiles après un tableau aussi affligeant[1] ».

Les cas du général Henriod devenait grave. Le ministre du trésor Mollien recevait à la même date, par l'intermédiaire de l'intendant général d'Aragon Lacuée, les plaintes de l'ex-intendant particulier de Lérida au sujet de l'administration financière du gouverneur. Le rapport du préfet des Bouches-de-l'Èbre, remis entre les mains du ministre de l'intérieur Montalivet, donnait à ces délations de subalternes une sorte d'autorité. Par la centralisation de toute cette correspondance inter et intraministérielle un arsenal de pièces à conviction se formait au ministère de la Guerre sous la surveillance du chef de la « Division particulière des opérations en Espagne », Vieussenx. Ce fonctionnaire s'attachait particulièrement à l'étude des dossiers secrets du personnel. Il résulta de tout ceci des demandes d'éclaircissements que Clarke adressa aux deux chefs hiérarchiques du général Henriod, Decaen, gouverneur général de la Catalogne, en résidence à Gérone[2], et Suchet commandant l'armée d'Aragon à Valence.

1. *Ibid.* Notes confidentielles sur le général Henriod.

2. Pour mieux combattre les troupes ennemies de la haute Catalogne qui menaçaient sans cesse la communication avec la France et la frontière même. Decaen avait l'ordre formel de l'Empereur d'empêcher l'entrée des Espagnols sur le territoire de l'Empire.

*
* *

Decaen répondit évasivement au ministre de la Guerre que la rudesse du gouverneur de Lérida était un défaut « bien racheté par les intentions les plus droites, l'amour de son devoir, une activité et une fermeté rares[1] ». Il se contenta de faire donner à Henriod par l'autorité la plus à portée, le gouverneur de Barcelone, Maurice Mathieu, des instructions conciliantes que celui-ci résuma en conseillant à Henriod d'agir comme par le passé.

Les réponses que fit Suchet ont une toute autre importance à cause de l'autorité personnelle du maréchal et des deux enquêtes qu'il ordonna sur place. La première eut pour objet principal la gestion financière du gouverneur; elle fut confiée au commissaire des guerres Artiguenave et dura quatre mois. Suchet n'en connaissait pas encore entièrement le résultat, lorsqu'il reçut l'extrait des plaintes des ministres de l'Intérieur et de la Police générale à leur collègue de la Guerre. Il envoya aussitôt un officier supérieur de son état-major à Lérida pour examiner spécialement les rapports du préfet et du gouverneur. Il s'en était remis jusqu'alors au général Decaen du soin de prévenir les conflits qu'il savait menaçants, car dès le mois d'août Villeneuve et Henriod lui avaient demandé de régler leurs attributions respectives.

Les actes d'indélicatesse reprochés à Henriod causaient à Suchet qui le tenait en haute estime un réel chagrin. « Je dois avouer, écrivait-il à un ami, que si le gouverneur de Lérida m'eût demandé un traitement extraordinaire de 1 000 francs par mois, je le lui aurais accordé parce que l'on doit à ses soins constants les sommes considérables rentrées dans le trésor[2]. » Jusqu'à preuve du contraire il croyait cependant pouvoir répondre de son désintéressement d'après les résultats évidents de sa gestion financière, la réputation dont il avait toujours joui et le nombre même des ennemis qu'il s'était faits. Quant aux caisses à destination spéciale, sans doute

1. Decaen à Clarke, Gérone, 10 février 1818 (Dossier Henriod).
2. Suchet à Denniée. Valence, 22 janvier 1813 (*Ibid.*).

Henriod paraissait blamâble de n'avoir pas suivi les ordres de l'armée d'Aragon qui prescrivaient de verser toutes les contributions dans la caisse centrale, mais il avait toujours rendu compte à Suchet de l'emploi qu'il faisait de ces sommes. Enfin, disait le maréchal, « sa présence tient lieu d'un régiment à Lérida [1] » où il est nécessaire que l'état de siège soit maintenu sauf à régler d'une façon précise les attributions du préfet et celle du général. Sur les services du second, il s'exprimait ainsi dans une lettre à Clarke :

Ils ont été et ils sont réels tandis que je crains avec fondement que ceux de l'administration française à Lérida et à Tortose se bornent à des paroles et à des prétentions... Je crois le général Henriod très au-dessus des recherches qui ont été dirigées contre lui. C'est un général fort distingué qui, bien que tourmenté par la goutte, sert avec une persévérance digne d'éloges. C'est pourquoi je regarde sa présence comme très nécessaire dans le poste qu'il occupe et j'ai refusé depuis deux ans de solliciter en sa faveur un congé pour aller se faire traiter. Le maréchal Macdonald, les généraux Decaen et Maurice Mathieu apprécient les qualités de ce militaire et certes ils s'étonneraient comme moi de voir un jeune homme de vingt-huit ans [2] se prononcer aussi facilement contre un vieux et digne serviteur de S. M. J'ai signalé le général Henriod à l'Empereur comme un serviteur dévoué et méfiant, capable de maintenir une province aussi difficile que Lérida. Il a tenu parole. La fureur révolutionnaire a distingué Lérida. J'ai dû faire détacher des murs bien des têtes, bien des membres desséchés de Français ou de prétendus amis des Français, que l'on avait eu la barbarie de déchirer et d'exposer dans des cages de fer sur le pont et sur les portes de cette ville. Ces preuves parlantes de la fureur insensée d'une populace toujours prête à s'agiter m'ont laissé des souvenirs assez profonds pour que j'ordonne en Catalogne la plus constante méfiance et pour que je voie avec peine appliquer des mesures philanthropiques que je regarde comme prématurées. Les empoisonnements, les assassinats, l'explosion de Lérida sont des événements trop récents pour ne pas exiger une surveillance de tous les jours, bien plutôt que ces dispositions bienveillantes qui ne convertissent pas, mais qui peuvent amener de grands malheurs. J'ai vu arriver l'administration française en Catalogne avec plaisir parce que je me suis persuadé qu'elle préviendrait les abus et que dans les choix qu'elle aurait à faire, elle consulterait

1. *Ibid.*

2. Vingt-deux ans dans le texte, mais le préfet en avait vingt-huit.

les généraux qui commandent dans le pays. En même temps j'ai cru que l'amour du bien du service de l'Empereur l'emporterait sur l'amour-propre. Je crois que je me suis trompé pour Lérida et pour Tortose et c'est à regret que je vous fais part de mes craintes. J'espère, Monsieur le Duc, recevoir incessamment de Lérida les renseignements que j'ai chargé une personne de confiance de recueillir et je m'empresserai alors de détruire les impressions fâcheuses qu'a pu vous laisser l'extrait du mémoire particulier qui vous a été adressé par le ministre de l'Intérieur. Je ne connais le général Henriod que par des rapports de service. Je sais qu'il est d'un caractère inquiet, sévère, mais il m'a appris à l'estimer par les bons résultats qu'il a toujours obtenus et par l'entier dévouement qu'il porte à la personne de l'Empereur[1].

Le rapport que le commissaire des guerres Artiguenave, un homme sage, peu prévenu en faveur de Henriod dont il avait comme tant d'autres essuyé les boutades, adressa à Suchet de Lérida le 26 février 1813[2], concluait que les révélations produites à Paris ne découvraient « qu'un tissu d'inconséquences, de passion, de mensonge et d'absurdités, tramé par la mauvaise foi ». Il établit notamment qu'il était faux que le gouverneur eût imposé à la Junte une indemnité mensuelle pour ses frais de table. Le tableau pathétique que le préfet faisait de l'abandon de l'agriculture était inspiré par les conditions exceptionnelles de l'année de disette 1811. Suchet lut avec satisfaction le rapport d'Artiguenave :

Il me paraît constant, écrit-il au mois de mars 1813 à un chef de division du ministère de la Guerre, que le Trésor public n'a point été lésé, que les différentes caisses ont été formées par la nécessité et régies avec ordre, que ces sortes de dépenses sont presque partout exigées de la même manière, surtout en Espagne, et que leur existence n'a été reprochée que pour donner matière à se plaindre d'un homme qu'il est impossible d'atteindre. L'ambition du pouvoir a été la véritable cause de tout ce qui a été recueilli et dit. En France, un préfet est la première autorité de son département et c'est fort bien; à l'armée, l'autorité militaire doit être la première, autrement il ne peut en résulter que des inconvénients très graves. Le préfet de Lérida est un jeune homme qui paraît animé d'un bon esprit, mais qui s'abuse absolument sur le compte de ses administrés. Avec son

1. Suchet à Clarke. Valence, 27 janvier 1813 (Dossier Henriod).
2. Dossier Henriod.

système, Lérida ne pourra se soutenir qu'avec des fonds envoyés de France et les trahisons de toute espèce s'ourdissent dans cette place, quoique assurément les intentions de M. de Villeneuve soient pures. Dans l'état de choses, j'aurais proposé au ministre le changement des deux autorités, mais, je vous l'avoue, dans le moment de crise où nous sommes, il n'y a à l'armée aucun officier général capable de remplacer le général Henriod. Il a su se faire craindre à un tel point que je puis répéter que tout autre avec double force n'obtiendrait pas les mêmes résultats. En même temps que je regarde comme nécessaire de conserver aux généraux l'autorité supérieure, je pense que l'établissement d'une caisse unique de recettes et d'une caisse unique de dépenses est indispensable pour l'intérêt du Trésor. Ces deux points essentiels de l'administration surveillés par des administrateurs sages et des agents du Trésor, ne peuvent amener que d'utiles résultats et conserver la moralité de l'armée [1].

Dans la lettre qu'il écrivit à Clarke le même jour, Suchet s'appliqua à démontrer la nécessité de maintenir l'état de siège, surtout après la répercussion qu'avaient eue dans toute l'Espagne la bataille de Salamanque et la retraite de Russie. « Les Catalans, écrivait-il, sont essentiellement faux et ils ne répondront que par des trahisons à tout le bien que des administrateurs zélés chercheront à leur faire [2]. »

*
* *

L'Empereur s'en était sans doute rendu compte car le décret du 7 mars 1813 supprima la préfecture des Bouches-de-l'Èbre, essai malheureux qui avait coûté 500 000 francs de traitements. Deux préfets, l'un à Barcelone et l'autre à Gérone et deux sous-préfets en faisant fonctions, à Puycerda et à Lérida furent les derniers représentants du régime civil. A Lérida, le directeur des domaines Lerat-Laraynal succéda au préfet de Villeneuve; il se contenta de liquider les comptes de la Junte municipale.

Aucun progrès de la pacification n'avait été remarqué sous le nouveau régime accordé à la Catalogne. Au bout d'un

1. Suchet à Denniée. Valence, 8 mars 1813. (*Ibid.*)
2. Suchet à Clarke. Valence, 8 mars 1813 (*Ibid.*).

an d'exercice l'administration se voyait interdire, dans les départements du Ter et du Sègre, l'accès de toute la partie montagneuse. Dans le Ter on comptait 400 communes de l'Ampurdan dites soumises, mais à condition d'y entretenir des détachements de troupes à poste fixe : dans le Sègre, 20 communes à peine, au total 5 000 contribuables à peu près sûrs, qui ne payaient pas 60 000 francs par an. Le Montserrat, à l'exception de Barcelone, n'était pas administré. Dans les Bouches-de-l'Èbre l'autorité ne s'exerçait pas en dehors des places fortes. Six sous-préfets avaient dû renoncer à faire acte de présence dans leurs chefs-lieux que défendaient les fusils des insurgés.

L'administration civile de la Catalogne, réduite à sa plus simple expression, par le décret du 7 mars 1813, coûtait encore 1 million et rendait de moins en moins de services. Lorsque après sa retraite sur la rive gauche de l'Èbre, Suchet réunit sous sa direction les armées d'Aragon et de Catalogne et qu'il s'efforça, en les maintenant dans cette dernière province, de conserver à l'Empereur des gages territoriaux en vue de la paix générale, on comprend qu'il ait su gré au général Henriod de mettre à sa disposition un trésor de 500 000 francs et 1 million de rations, malgré les remises de contributions accordées au temps du préfet. L'administration civile reçut de sa part un témoignage de défaveur. Il en réduisit les traitements des deux cinquièmes, achevant ainsi « de déconsidérer par la misère ces malheureux fonctionnaires qui ne portaient même pas à la boutonnière le bout de ruban rouge, seul capable de leur attirer le respect des soldats[1] ». Cette mesure était une satisfaction donnée à l'opinion militaire.

L'armée d'Aragon était encore riche et brillante, grâce aux succès ininterrompus de son chef, au moment ou le contrecoup de Vittoria détermina sa retraite de Valence en Catalogne, mais l'armée de Catalogne qui avait la tâche ingrate de garder une longue ligne de communication exposée aux coups des insurgés et à ceux de la flotte anglaise, se plaignait d'être, à côté d'elle, la cousine pauvre. Les officiers subalternes

1. Chauvelin à Decaen. Gérone, 27 octobre 1813 (Arch. Guerre. Corr. d'Espagne. — L'intendant Chauvelin était attaché au quartier général de Suchet, comme chef de l'administration civile réduite.

qui, faute de solde, ne pouvaient ni faire blanchir leur linge ni ressemeler leurs bottes, comparaient leur misère aux traitements civils prélevés sur les contributions que les troupes faisaient rentrer. Les derniers préfets, Treillard à Barcelone et de Roujoux à Gérone, recevaient encore : le premier un traitement de 100 000 francs, le second de 80 000, et il était évident, pour les officiers, que l'administration civile lésait sans utilité les intérêts de l'armée de Catalogne. Le cri contre cette inégalité s'élevait dans tous les rangs. Les généraux, menacés eux-mêmes par les diminutions de traitements militaires ordonnées en 1813, faisaient retentir leurs plaintes aux oreilles de l'Empereur. « Ne pourrait-on faire partager les privations de l'armée à ceux qui ne partagent ni ses fatigues, ni ses dangers? écrivait le général de division Maurice Mathieu, gouverneur de Barcelone. M. le préfet (du Montserrat) a un traitement trois ou quatre fois plus considérable que le mien. J'ose pourtant affirmer que je rends plus de services en vingt-quatre heures, même pour la partie financière, qu'il ne peut en rendre dans une année. Son autorité et son influence ne peuvent s'étendre au delà des murs de cette ville [1]. »

En résumé, le régime civil n'avait pas bénéficié de circonstances favorables à l'intérieur de la Catalogne, encore moins à l'extérieur. Cette aile ajoutée à l'imposante façade de l'Empire s'élevait à peine du sol que les grandes lézardes de 1812 et de 1813 précipitaient l'écroulement du bâtiment central, entraînant les annexes. Les militaires avaient donc pratiquement raison quand ils s'opposaient à la suppression de l'état de siège et l'on sent que Suchet prendrait volontiers à son compte l'expression du général Henriod qui appelait les auditeurs au Conseil d'État des « élèves en politique ». Ils semblaient quelquefois mériter cette épithète. Des jeunes gens arrivaient de Paris en Catalogne et dès leurs premiers pas dans ce pays nouveau ils se récriaient sur la beauté d'un peuple qu'ils trouvaient drapé à l'antique. Ils évoquaient la toge en contemplant la couverture que le Catalan jette en besace sur l'épaule. L'espadrille ficelée autour du mollet nu et la coiffure de laine rouge leur rappelaient respectivement le brodequin et le

1. Maurice Mathieu à l'Empereur. Barcelone, 23 août 1813 (Arch. Nat., AF$^{VI}$ 1635).

bonnet phrygien. D'autre part un genre de vie souvent efféminé et des questions naïves sur les relais de poste, alors qu'on ne pouvait voyager qu'à la suite des colonnes, excitaient l'hilarité des militaires. Enfin les meilleurs sujets de cette pépinière de sous-préfets qu'était le Conseil d'État, abondaient en promesses emphatiques d'amélioration du présent et de réparation du passé; ils venaient manifestement pour rompre les fers d'un peuple opprimé.

Si l'Empire avait duré, ces ridicules auraient été effacés par l'œuvre administrative dont le personnel du Conseil d'Etat impérial s'est montré capable. L'Allemagne, l'Italie napoléonienne, la France, encore sous les régimes postérieurs à l'Empire, ont bénéficié de l'activité des fonctionnaires formés à cette école. En Catalogne un essai éphémère et intempestif a opposé les uns aux autres les hommes de la conquête à ceux qui étaient chargés de régénérer le pays conquis[1].

J. VIDAL DE LA BLACHE

1. Le général Henriod fut rappelé à Paris, bien qu'il eût été couvert et disculpé par Suchet. Clarke lui reprocha avec véhémence d'avoir fait fendre des oreilles. Le successeur qu'il eut à Lérida se laissa prendre à un stratagème des Catalans, et rendit sottement la place au mois de février 1814. — Jean-Paul-Alban de Villeneuve-Bargemon, l'ancien préfet des Bouches-de-l'Èbre, servit les Bourbons après l'Empereur, mais il renonça à l'administration sous la monarchie de Juillet parce qu'il était légitimiste. L'Académie lui décerna le prix Montyon à cette époque et l'admit dans la section des sciences morales et politiques pour un traité de l'*Économie politique chrétienne ou Recherches sur la nature et les causes du paupérisme*, fruit de son expérience administrative.

# LES PRÉLIMINAIRES

DE LA

# CONVERSION DE TURENNE

La conversion de Turenne en 1668 fut un événement sensationnel. Les catholiques l'accueillirent avec joie : ils la désiraient depuis longtemps, et leurs espérances avaient été plusieurs fois déçues. Les protestants ne dissimulèrent pas leur douloureux étonnement. Mais les raisons de cette décision brusque demeurèrent mystérieuses. Les uns l'expliquèrent par des influences multiples, celles de Bossuet, de Port-Royal, de divers évêques ou théologiens; les autres par des motifs intéressés et d'ordre politique. Le débat s'est poursuivi jusqu'à nos jours, sans que les adversaires aient désarmé, ou qu'ils aient apporté à l'appui de leurs thèses opposées des preuves définitives[1]. D'une manière générale, il semble que les historiens ont négligé le plus souvent toute la partie de la vie de Turenne antérieure à 1660, et qu'ils ont assigné à sa conversion de trop récentes origines. L'évolution religieuse de Turenne doit être reprise à ses débuts. En examinant à nou-

1. Cf. surtout Floquet, *Études sur la vie de Bossuet*, t. III; Barthélémy, *La conversion de Turenne* (*Erreurs et mensonges historiques*, 12e série); J. Pannier, *Turenne d'après sa correspondance etc.*: Douen, *Histoire de la révocation de l'Édit de Nantes à Paris*, t. I et II.

veau ce grave problème psychologique, il convient de l'aborder non seulement avec une sévère exactitude, ce que ne pouvaient guère faire les contemporains de Louis XIV, mais encore avec le sens historique de l'incertitude inévitable en de semblables recherches, et en rappelant le mot profond de Sainte-Beuve[1] : « J'admire ceux qui se croient si sûrs de savoir ce qui se passait au fond de l'âme d'un Bouillon. »

***

En 1668, Turenne a cinquante-sept ans. Il a la réputation d'un homme prudent et réfléchi, d'un chef glorieux, mais peu aventureux. Il n'y a point d'apparence qu'il ait mis de la soudaineté et de l'irréflexion en un acte d'une telle gravité, et duquel dépendait son salut éternel. Reste l'hypothèse de l'indifférence religieuse : elle est commode et parfaitement injustifiée. Turenne ne fut ni fervent, ni mystique : ses convictions furent silencieuses et cachées, sa conversion se fit sans bruit. Mais dans ses actes comme dans ses écrits, on retrouve la trace persistante de préoccupations religieuses.

Les biographes de Turenne[2] ont insisté avec raison sur ce fait que sa famille était de piété non douteuse, et avait rendu d'insignes services à la cause protestante. Sa mère était la fille de Guillaume le Taciturne, le libérateur des Pays-Bas; elle était la seconde femme d'Henri de la Tour, duc de Bouillon. Le père de Turenne[3] avait dans son parti la réputation d'un chef habile, et aussi d'un homme instruit. De 1598 à 1601,

1. *Port-Royal*, IV, p. 396, n. 1.

2. Cf. Raguenet, *Histoire du vicomte de Turenne*, et surtout Ramsay.

3. Il n'est point inutile de rappeler en un tableau généalogique abrégé les principaux membres de la famille de Turenne. Pour des détails complémentaires on se reportera à l'*Histoire généalogique de la maison d'Auvergne* de Baluze.

Henry de la Tour
† 1623.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Frédéric-Maurice de la Tour *duc de Bouillon* † 1652 | Henri *vicomte de Turenne* † 1675 | Marie épouse Henri duc *de la Tremoille.* | Julienne-Catherine épouse François de Roye *duc de la Rochefoucault.* | Élisabeth épouse Guy Aldonie de Durfort *de Duras.* | Charlotte (*Mademoiselle de Bouillon*) † 1662 |

il avait favorisé la transformation du collège de Sedan en Académie protestante. Jeune, Turenne eut comme précepteur Daniel Tilenus, dont la personnalité nous est assez bien connue. En 1599, Tilenus est établi à Sedan comme « pasteur et professeur de théologie » du duc de Bouillon; en 1602, il est « modérateur » à l'Académie[1]. Originaire de Silésie, il était devenu français vers 1590. C'était un théologien batailleur, qui s'était d'abord attaqué aux ennemis de la « Religion Prétendue Réformée », en la personne de l'évêque d'Évreux, Duperron. A partir de 1609, il prit part à la dispute des Arminiens et des Gomaristes, qui divisa si profondément ses coreligionnaires. Les Gomaristes s'en tenaient strictement au dogme de la prédestination; les Arminiens admettaient la grâce et la liberté. Tilenus fut d'abord gomariste, puis arminien. Mais en 1618, le synode de Dordrecht prit une décision favorable aux Gomaristes. Tilenus dut quitter Sedan et se réfugier à Paris en 1619. On lui prête cette très belle parole : « Les Rois ne peuvent rien contre ma conscience. »

Ces détails étaient nécessaires pour nous permettre de discuter une affirmation de Ramsay[2], reprise et transformée par des historiens modernes. « Les doctrines admises en dernier lieu par Tilenus, remarque Pannier, sont en haut de la pente qui aboutit au dogme catholique du mérite des œuvres. » On ajoute encore que plusieurs élèves du même Tilenus se sont également convertis, et l'on cite Guy de Coligny, et de la Rocheposay, ce dernier futur évêque de Poitiers. A l'encontre de ces hypothèses, il suffira de remarquer que Turenne avait huit ans quand Tilenus le quitta, et que ses tendances arminiennes eussent été d'une surprenante précocité. Son frère aîné, élevé au contraire par un précepteur gomariste et d'une orthodoxie rigide, Pierre Dumoulin, deviendra catholique bien avant lui. Sans nier complètement

1. Cf. Bouillot, *Notice sur Tilenus*, Paris, 1806. Nous avons emprunté quelques indications complémentaires à un mémoire de M. Blum, qui nous fut obligeamment communiqué par la Faculté des Lettres de l'Université de Lille, sur *l'Académie de Sedan*.

2. Le choix de Tilenus comme précepteur fut peut-être, écrit cet écrivain au service de la maison de Bouillon, une des principales causes du retardement de la conversion du vicomte, parce que de tous les systèmes protestants, le tolérantisme paraît le moins « déraisonnable ».

l'influence de Tilenus, on peut donc la considérer comme bien peu appréciable[1].

Ce qu'il est plus important de connaître, ce sont les milieux successifs dans lesquels Turenne passa ses premières années de jeunesse. Il avait douze ans quand mourut son père. Sa mère prit soin de son éducation : elle l'envoya vers 1625 apprendre le métier des armes en Hollande auprès de son oncle maternel, le prince Maurice. Il en revint en 1630, et vécut quelque temps à Paris, où il avait déjà fait plusieurs séjours, dont le premier semble dater de 1627. Nous savons, en effet, par les lettres de Turenne à sa mère[2], qu'il assistait en 1627 aux sermons du pasteur Daillé, le grand prédicateur protestant de l'époque, qu'il mangeait tous les jours de la viande dans sa chambre en temps de carême, qu'il communiait à la même date que ses coreligionnaires. Il était donc, au sens strict du mot, un protestant pratiquant. Aux Pays-Bas, il avait continué malgré les fatigues de la vie militaire, ses lectures et ses études; il avait étudié le flamand dans une traduction du Nouveau Testament. A Paris, il voyait fréquemment une de ses sœurs, la duchesse de la Trémoille, protestante fervente, dont l'action sur lui plus tard devait être considérable.

Les années suivantes furent occupées par des campagnes en Italie et en Allemagne. En 1636, la belle unité religieuse de la famille des Bouillon subit une rude atteinte. L'aîné, Henri de la Tour, duc de Bouillon, qui paraît avoir toujours eu sur Turenne une grande autorité, et qui fut en maintes occasions son inspirateur politique, s'éprit à Bruxelles d'Éléonore-Fébronie de Bergh, fille du gouverneur de la Frise, et l'épousa malgré les siens. Catholique, la duchesse de Bouillon convertit son mari qui, en 1639, fit venir à Sedan, dans sa principauté, des pères capucins pour combattre l'Académie protestante.

1. Pannier remarque que Tilenus, dans un écrit de 1621, « reproche aux protestants français de ne pas accepter avec une soumission suffisante l'autorité absolue de la royauté ». Peut-être faut-il voir là les origines du loyalisme de Turenne, si tardif pourtant, et de sa défiance du « républicanisme » protestant.

2. Publiées en extraits dans Grimoard, *Lettres et Mémoires de Turenne*, I, passim.

Dès ce temps, il y a donc autour de Turenne lutte d'influences religieuses : d'un côté le duc et la duchesse de Bouillon, de l'autre la mère de Turenne et deux des sœurs du vicomte, la duchesse de la Trémoille et surtout Charlotte de la Tour, qui resta mademoiselle de Bouillon, celle-là même que plus tard la duchesse de Bouillon, au dire de Retz[1], appelait méchamment sa « gouvernante ». C'est au retour de Hollande que Turenne est pour la première fois sollicité de se convertir. La tentation vient de la Cour, qui voyait en lui un grand seigneur ambitieux, au premier plan de la noblesse protestante, dangereux par sa famille et par sa valeur personnelle. Turenne apparaît à Richelieu comme un danger naissant. Ramsay prétend que le Cardinal lui offrit en mariage une de ses proches parentes. « Le vicomte craignit que la différence de religion n'altérât l'étroite union qu'exigent de semblables sentiments. » L'orgueil nobiliaire suffit d'ailleurs pour expliquer le refus de Turenne. Bientôt un essai direct de conversion fut tenté. Nous ne le connaissons d'ailleurs que par le témoignage de Retz qui le place en 1642. Il est possible que la date en soit inexacte, et les détails fantaisistes[2], mais il est invraisemblable aussi que Retz ait inventé ce récit de toutes pièces. A l'en croire, il y eut chez madame d'Harambure, « huguenote précieuse et savante », des conférences de controverse entre le futur coadjuteur et Mestrezat, « fameux ministre de Charenton ». Turenne y assista avec d'autres seigneurs protestants. Plus redoutable sans doute comme théologien que Retz, l'évêque de Lisieux, Cospéau, prit part à ces discussions. « Ce bon homme..., dit Retz, se mit en tête de convertir Turenne et de m'en donner l'honneur. » Il affirme même que Turenne n'en prit point ombrage, et qu'ami du comte de Brion, il favorisa par son affectation « d'écouter les exhortations de M. de Lisieux », les rencontres de Brion et de mademoiselle de Vendôme; Retz prétend tenir ce secret amoureux de la bouche même du

1. *Mém.* éd. Feillet, t. II, p. 285.

2. *Mém.* éd. Feillet, t. I, p. 181 et suivantes : sur les erreurs commises par Retz cf. les notes critiques de Feillet. En 1642 Turenne faisait campagne en Espagne. Ses *Mémoires*, qui pourraient nous renseigner sur la possibilité de sa présence à Paris, ne commencent qu'en 1643.

maréchal, quelque dix ans après ces pieuses conférences. De son récit romanesque, il appert toutefois que le protestantisme de Turenne à cette date manquait déjà d'intolérance. L'époque héroïque des luttes religieuses était passée, ou n'était pas encore revenue.

Il est difficile cependant de savoir ce qu'étaient, à cette date, les convictions intimes de Turenne. Ses lettres ne donnent que de très brèves indications : elles montrent surtout en lui un ambitieux inquiet et mécontent. Il n'avait point été atteint par la disgrâce de son frère, complice et allié de Cinq-Mars. Pourtant il se plaignait de Louis XIII : « Le Roi prend occasion sur la religion à témoigner qu'il ne veut rien faire pour moi (28 mars 1643). » Après la mort de Louis XIII, Turenne fut nommé maréchal de France par Anne d'Autriche. Mais il lui fallut compter avec Mazarin, dans les *Cahiers* duquel la plus grande défiance est marquée pour les deux Bouillon : « Pour bien conduire un parti déjà formé, le plus à craindre est le duc de Bouillon, et parmi les huguenots le vicomte de Turenne. » Il ajoutait que Turenne était l'espoir du parti protestant. « Toute la religion [1] protestante le considère comme un soleil naissant, et comme celui qui doit la restaurer et la rétablir en sa grandeur. » En attendant les problématiques éventualités que semblait craindre Mazarin, Turenne n'hésitait pas à donner des preuves de ses bons sentiments à l'égard de ses coreligionnaires, et continuait ses pratiques religieuses. En 1644, il s'enquérait auprès de sa sœur d'un aumônier. En 1649, il accueillait favorablement une demande que les consuls de Nîmes et des Cévennes l'avaient chargée de transmettre au Roi. « Je ferai toujours avec plaisir, écrit-il, les sollicitations de ce qui vous touchera, et vous témoignerai par toutes mes actions que je souhaite la bienveillance qu'il vous plaît me promettre. » Les dernières années du gouvernement de Mazarin devaient le trouver plus réservé et moins prompt aux sollicitations en faveur de la religion protestante réformée.

On peut considérer comme un simple accident l'intervention de Turenne dans la Fronde. Il fut blâmé même par ses coreligionnaires [2]. Sans doute céda-t-il à l'entraînement de

1. Ce texte dans les *Carnets* est en espagnol.

2. Cf. une lettre de Jean Daillé citée par Pannier, p. 12 : « Il me fâche

l'ambition, à l'autorité du duc de Bouillon, aux conseils de madame de Longueville, supplantant pour un moment ses amies protestantes. Mais il ne persévéra point dans son erreur. Il se lassa très vite de ces conflits d'intérêt personnel, où lui-même n'avait pas le beau rôle, et dont il ne retirait aucun profit sérieux, grâce à des rivaux plus entreprenants et plus astucieux que lui. De plus, il aimait trop l'ordre d'un État bien réglé, pour s'obstiner en une guerre civile. Peut-être aussi devinait-il en Louis XIV un futur maître, qu'il y aurait plaisir et avantage à servir, sans la concurrence dangereuse de Condé passé aux Espagnols. Général de la Cour, il devait en 1654 être payé partiellement de ses services par l'octroi du gouvernement de Limousin, dans lequel il remplaçait l'archevêque de Bourges : cette nomination suscita d'ailleurs la protestation de l'Assemblée du clergé. Craintes bien peu justifiées, puisque « rien ne démontre que Turenne ait jamais accordé à ses coreligionnaires la protection dont ils avaient tant besoin[1] ».

Auparavant étaient survenus deux événements également importants pour l'étude des influences opposées qui se livrent bataille autour de la conscience de Turenne. En 1652, meurt le duc de Bouillon, vivement regretté par son cadet. Dans son testament, qui date de 1642, et qu'a publié Baluze, le duc demandait « à Dieu de donner sa connaissance au vicomte de Turenne ». Le même vœu devait se retrouver dans le testament de la duchesse de Bouillon morte en 1657. Mais auparavant, la cause protestante avait trouvé auprès de Turenne un nouveau défenseur, et une alliée naturelle de mademoiselle de Bouillon et de la duchesse de la Trémoille : après avoir refusé de nombreux partis, les propositions de Mazarin comme jadis celle de Richelieu, Turenne avait épousé en 1651 mademoiselle de Caumont la Force, fille d'un maréchal sous les ordres duquel il avait servi, et elle-même protestante rigide. Les historiens catholiques et protestants font le plus grand

infiniment que M. le Maréchal de Turenne se soit jeté dans un si mauvais parti et si scandaleux pour nos Églises, qui n'ont vocation qu'à servir Dieu et à honorer son oint. »

1. Leroux, *La Réforme dans la Marche et le Limousin*, 1888.

éloge de sa vertu et de sa science. Nous savons par une lettre[1] de la comtesse de Maure à madame de Longueville, qu'elle était en parfaite entente avec mademoiselle de Bouillon, et que toutes deux, comme le vicomte lui-même, étaient férues de prétentions nobiliaires et mêmes princières[2].

Dans les années qui suivirent son mariage, Turenne fut souvent absent de Paris. Mais l'hôtel qu'habitait madame de Turenne, et que fréquentaient la duchesse de Trémoille et la marquise de Duras, autre sœur de Turenne, devint un centre religieux très actif, où l'on pratiquait un protestantisme fervent[3]. Madame de Turenne était estimée et honorée par les pasteurs et par les grands prédicateurs de l'époque. En 1654, le pasteur Gaches lui dédie un sermon, en 1659, Jean Daillé lui adresse un recueil de prédications[4]. De ces prêches, quelques-uns eurent lieu à l'hôtel de Turenne en des réunions organisées par mademoiselle de Bouillon. En 1658, l'orateur fut Moïse Amyraut, le célèbre théologien de Saumur. Turenne n'était pas oublié par les théologiens de la religion protestante réformée. C'est à lui que fut adressée en 1652 la deuxième édition du *Traité des religions contre ceux qui les estiment indifférentes*.

Si Turenne assista rarement à ces prédications, ses lettres témoignent qu'il ne demeurait pas étranger aux préoccupations religieuses, même en pleine guerre civile ou étrangère. « Comme nous allons commencer la campagne, écrit-il en 1656, j'ai bien prié Dieu ce matin qu'il me fasse la grâce de la passer en sa crainte, ne reconnaissant point de plus grand besoin que d'avoir la conscience en repos, autant que la fragilité peut le permettre. » Le lendemain de la bataille des Dunes, où il a battu Condé, c'est à Dieu qu'il adresse des actions de grâce. « J'espère qu'il nous bénira en autre chose : il faut se remettre à sa volonté. » Il fait mention à plusieurs reprises dans

1. Cf. Cousin, *La comtesse de Maure*.

2. Grimoard a publié des extraits de la correspondance de Turenne avec elle : les réponses manquent malheureusement, et certaines allusions à des dissentiments religieux entre les deux époux restent pour nous obscures.

3. Floquet note encore l'influence exercée sur Turenne par la duchesse de Rohan-Chabot, zélée protestante, veuve du duc de Rohan depuis 1655, et mère de la future marquise de Coëtquen.

4. Cf. Pannier, *op. laud.*

ses lettres de son aumônier Daniel Brevint. L'action de ce pasteur anglican sur Turenne a été mise en lumière par M. Pannier. Ce protestant « épiscopal », moins éloigné du catholicisme qu'un ministre d'une autre secte, avait été choisi par Turenne en 1651 : il prêchait devant lui en campagne à sa grande satisfaction. « C'est, écrit Turenne en janvier 1659, un esprit qui a beaucoup de connaissance et point d'aigreur. » Suit un regret, qui montre chez Turenne un sens très vif de la vie morale, associée à la vie religieuse. « Il faudrait en devenir plus homme de bien, qui serait le principal, mais on a de la peine à y parvenir : et quand on se consulte au fond, il me semble que l'on ne change guère. »

Dans cette intime correspondance, il apparaît très nettement que l'accord religieux de Turenne et de sa femme est loin d'être complet. Madame de Turenne était fort savante, connaissait le latin, le grec, l'hébreu, pratiquait assidûment les écritures saintes : elle se complaisait aux discussions des théologiens et y participait à l'occasion; elle semble avoir eu un penchant pour les solutions qui accusaient le plus de différence entre le protestantisme et le catholicisme. Beaucoup plus tolérant, beaucoup moins rigide, beaucoup plus disposé aussi à simplifier les questions religieuses, à les réduire à des problèmes moraux, Turenne prenait volontiers le parti de Brevint contre madame de Turenne. Ce pasteur anglican l'incitait à considérer protestants et catholiques intransigeants comme deux partis politiques. « M. Brevint est tombé d'accord avec moi que l'on n'instruit point les gens de bonne foi dans les deux religions, et que chacun de son côté fait voir la religion de l'autre pour en donner de l'aversion, de même que dans une ville, où il y a deux cabales : vous ne trouvez de naïveté, de par un côté. » Turenne n'ignorait pas que ces réflexions déplaisaient à la vicomtesse et à mademoiselle de Bouillon. « Je sais ce que ma sœur et vous pensez là-dessus sur mon sujet. Vous croyez qu'une personne qui ne donnerait pas tant dans mon sens que M. Brevint, me tiendrait l'esprit plus ferme, mais *vous vous trompez*. Il prêcha sur ce que N.-S. dit en donnant la Cène à ses disciples, et *ne dit pas un mot de controverse*. » Il y a en cette lettre, lourdement écrite, mais pleine de bon sens, comme une révéla-

tion du caractère de Turenne, jugeant les choses de la religion avec le même sang-froid que celles de la guerre.

Au début de 1659, Turenne, âgé de quarante-huit ans, paraît donc avoir en matière religieuse des opinions très personnelles et très indépendantes. Il semble que l'élaboration en ait été préparée par des lectures et des réflexions nombreuses, comme aussi par la considération attentive des événements de France et d'Angleterre. A ce double point de vue ses lettres sont significatives. Elles nous le montrent méditant en pleine guerre sur des livres d'histoire ou de théologie. Pendant plusieurs années, il occupa ses loisirs de chef d'armée à la lecture consciencieuse des *Mémoires* de du Plessis-Mornay, édités par Daillé, et dont les derniers volumes parurent en 1651 et 1652. Les écrits politiques de ce vieux compagnon d'Henri IV, préoccupé plus encore de l'unité à l'intérieur du protestantisme que de la controverse anticatholique, ramenaient Turenne aux temps héroïques de la Réforme; il y cherchait volontiers des indications pour la conduite de l'heure présente. « C'est un homme, écrivait-il en 1656, qui me paraît être de bonne conscience, et n'ayant nulle aigreur sur la religion, *souhaitant fort la réunion,* et que chacun fît des pas pour cela, séparant fort la cabale de la religion. » Il était amené à comparer l'époque des guerres de religion et celle dans laquelle il vivait, et trouvait volontiers des ressemblances entre l'état d'esprit des protestants d'alors et celui de ses contemporains. « Je lis fort souvent les livres de M. Duplessis (22 août 1658), et vois dans la division sur le sujet de ceux de la religion des choses les plus approchantes qu'il est possible de ce que l'on voit à cette heure... Je ne crois pas une assemblée, où ceux de la religion n'aient raisonné faux sur leur état, et voilà la raison pourquoi leurs affaires ont été si fort de travers. » Dans ses lectures, il ne se borne point d'ailleurs aux seuls livres protestants. Sa curiosité intellectuelle l'amène à l'étude du concile de Trente. Il étudie l'ouvrage du célèbre publiciste catholique Fra Paolo Sarpi[1] : il y cherche les raisons du culte

1. Pierre Sarpi, qui prit dans l'ordre des Servites le nom de Fra Paolo, est jugé fort sévèrement par Bossuet dans l'*Histoire des Variations*. C'était, affirme l'évêque de Meaux, « un protestant habillé en moine,... un protestant dans un froc, qui disait la messe sans y croire, et qui demeurait dans une Église dont le culte lui paraissait une idolâtrie ».

des images, tant attaqué par ses coreligionnaires, « non pas qu'il y ait en elles aucune déité, ni vertu pour laquelle il faille les honorer, invoquer ou y mettre la confiance », mais pour d'autres motifs que le texte tronqué de sa lettre à madame de Turenne (2 octobre 1659) ne nous permet pas de connaître. Il est donc passé insensiblement de la critique du protestantisme à l'examen direct du catholicisme; il a perdu l'horreur que professaient les gens de la religion protestante réformée, et madame de Turenne en particulier, pour le « papisme » et le culte de Bélial. Déjà certaines pratiques romaines lui paraissent louables : « Il faut être assuré que la révérence... pour la croix donne une certaine humilité au peuple, et j'en vois qui enfoncent leur chapeau quand ils passent devant : pour moi j'aimerais bien mieux l'ôter »[1]. Que ces considérations puissent déplaire à madame de Turenne, le maréchal ne l'ignore pas, mais il en prend facilement son parti. « Vous savez que je vous dis ceci, comme je le pense. »

A cette même date, d'autres considérations plus politiques encore que religieuses allaient intervenir dans l'esprit de Turenne pour le détourner du protestantisme rigide, et des controverses théologiques, telles que les aimait madame de Turenne. Les événements d'Angleterre préoccupaient vivement le maréchal. De 1652 à 1655, il avait eu comme compagnon d'armes le duc d'York, frère du futur Charles II. Dès 1658, il travaillait secrètement à la restauration des Stuarts. Il désapprouvait vivement l'esprit d'indépendance des Anglais en matière de gouvernement comme en matière de foi. « Un Anglais, écrivait-il en 1659, m'a conté la confusion qu'il y a pour la religion. Cela n'est pas croyable : *chacun étale dans une chaire ce qu'il lui plaît, la Bible à la main*, et dans toute l'armée où ce bel établissement est de ne pas jurer et d'avoir la Bible... Vous voyez que la grande envie de n'avoir pas de directeur de conscience, et que cette belle apparence que l'Évangile nous a ôté un joug que nos pères n'ont pu porter, si on n'y prend bien garde, sous apparence même de zèle, fait tomber dans de grandes opiniâtretés. » Ce qui choque Turenne, dans le protestantisme des indépendants,

1. 21 septembre 1654.

c'est l'absence de discipline intellectuelle, c'est le développement de l'esprit d'individualisme. Déjà il admire les habitudes d'obéissance et de soumission que donne aux esprits le catholicisme romain. La contagion du protestantisme anglais lui paraît dangereuse pour les sujets du roi de France. « Je vous dirai franchement que j'aperçois en quantité de gens de notre religion, un esprit qui les porte bien de ce côté-là. » Il est vrai que les craintes de Turenne sont celles de son époque : on a noté avec raison[1] au milieu du XVII^e siècle « la faveur que l'idée de l'autorité en matière de religion trouvait auprès des sociétés protestantes, et cette espèce d'imitation inconséquente de la doctrine catholique, où elles inclinaient de plus en plus ». Mais Turenne devait aller jusqu'au bout de cette évolution.

Il est possible d'ailleurs que nous soyons mieux renseignés sur les sentiments intimes de Turenne que ne le furent en 1659 ses contemporains. Turenne avait, semble-t-il, pour seule confidente la maréchale : ses coreligionnaires ne soupçonnaient guère la tiédeur de sa foi, ni les inquiétudes que lui faisait concevoir l'attitude de son parti. On savait qu'il ne montrait point de zèle extérieur pour la religion protestante; mais « on attribuait sa froideur à son tempérament, qui le rendait assez tranquille sur toute chose »[2]. « J'eus l'honneur, écrit le pasteur Jacques Couet[3], qui prêcha à Charenton le 17 mars 1659, d'avoir pour auditeur M. le prince de Turenne, qui demeure rarement au catéchisme, à ce que l'on me dit. » Cependant Turenne n'en restait pas moins le chef reconnu des protestants, et leur principal soutien à la cour. Il continuait aussi à participer à la vie intérieure des églises. En 1658, il écrivit, sans doute sur la demande de madame de Turenne, à du Bosc, pasteur de Caen, pour le solliciter de venir exercer

1. Rébelliau, *Bossuet historien du protestantisme*, 3^e éd., p. 44. « Même dans la controverse entre docteurs, il semblait maintenant bien difficile de maintenir à l'exclusion d'autres moyens de convaincre, le seul principe de la raison, éclairée par la grâce... Même difficulté pour cet appel à l'Évangile, que les protestants avaient d'abord posé comme le fondement de leur méthode. »

2. Élie Benoît, *Histoire de la Révocation de l'Édit de Nantes*, t. III, 2^e partie, livre XII.

3. Lettre citée par M. Douen, I, p. 214.

ses fonctions à Paris, et pour lui témoigner son estime[1]. La même année, Turenne servit d'intermédiaire entre les représentants des églises et le cardinal Mazarin[2]. Il était alors à Paris dans l'intervalle de deux campagnes. Les députés protestants s'étaient plaints au roi, puis au cardinal, de fréquentes violations de l'édit de Nantes. Turenne les appuya : Mazarin lui répondit que « le mal était venu de l'Assemblée du clergé » — dont il dépendait par ses besoins perpétuels d'argent —; il ajouta que « l'éclat de la députation avait choqué les ecclésiastiques », et demanda l'envoi d'un seul délégué. Le maréchal, « qui se piquait alors de religion », conseilla aux protestants de choisir un représentant unique : ce fut le pasteur de l'Angle. Mais il ne put voir Mazarin. A en croire Elie Benoît, « ce prélat avait seulement voulu amuser le maréchal de Turenne », qui pendant ces négociations était reparti pour la Flandre et son armée.

La fin de l'année 1659 laissa beaucoup de loisirs à Turenne : le 3 novembre avait été signée la paix des Pyrénées. Le maréchal demeura à Amiens pour veiller à l'exécution des clauses du traité, et ne rejoignit la Cour qu'en avril 1660. Ses préoccupations demeurent les mêmes, et ses lectures se poursuivent. Le champ semble s'en étendre. Il s'inquiète auprès d' « un esclave qui vient de Turquie et que les Hollandais ont racheté », des différences qui séparent l'église grecque et l'église romaine. Ses lettres, incomplètement ou inexactement publiées, sont assez obscures et difficiles à interpréter. Turenne semble déjà s'intéresser à la controverse entre protestants et catholiques au sujet de l'Eucharistie, et sur les antiques croyances de l'église d'Orient et de l'église latine. Il insiste même dans une de ses lettres, en présence de l'incrédulité de madame de Turenne, sur les renseignements qui lui ont été donnés par « un étranger qui est de notre religion, et qui m'assure qu'en beaucoup de lieux de la Grèce, il y a des couvents de même ordre qu'en France ». Enfin il continue à porter attention aux événements d'Angleterre. Il transmet à madame de Turenne les informations que lui a rapportées un gen-

1. Legendre a publié cette lettre en 1694 dans la *Vie de P. du Bosc.*

2. E. Benoît, *op. laud.*, t. III, 1re partie, p. 272.

tilhomme par lui envoyé au général Monck, et il y joint quelques curieuses réflexions. « On voit par toutes les sectes qui abondent en Angleterre, que par trop d'indépendance d'esprit quoiqu'avec bon sens et peut-être de la dévotion, on a si fort défiguré la Religion que chaque personne fait une secte à sa mode, et que chaque personne qui lit la parole de Dieu, et veut l'expliquer à sa fantaisie, va bien plus loin que l'on ne pense ». De plus en plus Turenne semble à la recherche d'un principe d'autorité, solidement établi au-dessus de toutes les controverses; il est inquiété par les tendances des générations nouvelles. « Vous sentez bien... que l'on tourne un peu plus les esprits dans la jeunesse de ce côté-là que de celui dont tout le monde tombe d'accord qui est la vraie dévotion »[1]. De ces devoirs de dévotion, qui lui semblent nécessaires, Turenne reconnaît d'ailleurs qu'il s'acquitte fort mal. « Mais je crois que je vois assez bien, ajoute-t-il sans se départir de son sens critique, les motifs qui font agir les personnes. »

Turenne alla rejoindre la Cour à Montpellier dans les premiers jours d'avril 1660. De graves questions personnelles le préoccupaient. Quelle récompense Mazarin réservait-il à ses services? Le 5 avril il fut créé maréchal général des camps et armées du roi. Au dire de Ramsay, il eût pu devenir connétable s'il avait consenti à se convertir au catholicisme. De nombreux témoignages contemporains[2] mentionnent cette offre, à laquelle il n'est fait qu'une très vague allusion en une lettre du maréchal[3]. Si Turenne refusa, c'est que sans doute son évolution intérieure n'était point suffisamment avancée[4]. Son véritable état d'esprit nous apparaît clairement dans les lettres où il rend compte à madame de Turenne d'une récente

1. 12 février 1660.

2. Cf. en particulier les *Mémoires* de l'abbé de Choisy, Racine en ses *Notes et fragments historiques*, l'oraison funèbre du P. Cueillens, etc.

3. 6 avril 1660, à Madame de Turenne : « Dès que j'arrivai, M. le cardinal me dit que c'était une chose faite que mon affaire. J'en remerciai bien le Roi... *Le Roi me dit qu'il ne tenait qu'à moi que ce fût davantage.* »

4. « Mademoiselle de Bouillon, que la conversion de son frère aîné avait mortellement affligée, fit son possible pour traverser cette seconde conversion; et elle aurait mieux aimé voir Turenne sur un échafaud que devenu catholique. » (Racine, t. V., p. 87, éd. des grands écrivains.)

intervention en faveur des protestants de Montauban. En décembre 1659 avait été envoyée à Turenne une lettre pathétique des pasteurs de l'église calviniste de Montauban : « Nos magistrats sont fugitifs avec plusieurs bons habitants ; l'Église est sans pasteurs et l'Académie sans professeurs. » Une révolte d'étudiants avait causé tout le mal et suscité des représailles. Les dernières années du gouvernement de Mazarin étaient décidément très dures pour les protestants ! On voulait supprimer l'Académie, raser les fortifications de Montauban. Cette affaire semble s'être prolongée jusqu'en 1660 et avoir fort embarrassé Turenne. Il fit une enquête sur place à Montauban. « J'ai parlé, écrit-il à madame de Turenne, à l'intendant de Guyenne, qui je m'assure, se modérera à ma considération sur ce qui regarde ceux de la religion. » Mais il n'avait point confiance en l'avenir. « Quand on a affaire à des gens modérés, et qui sont les plus forts, on ne dure pas longtemps. » Il jugeait très sévèrement les pasteurs avec lesquels il avait été en rapports. « Je vous dirai franchement que beaucoup de ministres, à qui j'ai parlé, me paraissent pleins de préjugés, et n'ayant point cette naïveté qui persuade[1]. »

Ainsi au début de 1660, peu de temps avant que commence le gouvernement personnel de Louis XIV, une sérieuse tentative pour amener la conversion de Turenne avait échoué. Mais ses convictions religieuses étaient ébranlées. Ses attaches de famille, un traditionalisme peu ferme, peut-être aussi la conscience de sa puissance politique augmentée par l'isolement, retenaient Turenne dans la foi protestante. Que l'évolution commencée se continue, que les obstacles sentimentaux disparaissent, que les raisons intellectuelles ou politiques, qui militent en faveur de la religion romaine se multiplient, qu'augmentent le nombre et l'éloquence des convertisseurs, et Turenne se fera catholique. Ce sera l'œuvre lente et sûre des années qui s'écoulèrent de 1660 à 1668.

C. G. PICAVET

1. 16 avril 1660. — La fin de la phrase mérite également d'être reproduite : « C'est qu'ils (les pasteurs) ont accoutumé de voir des gens qui se contentent de termes géneraux, et ne savent pas que pour contenter un esprit, il vaut beaucoup mieux avouer franchement une chose que d'esquisser une raison... »

# LA QUESTION TURQUE

Une fois de plus, la question turque est ouverte. Jamais depuis que la domination des Osmanlis, arrêtée dans sa marche envahissante par les forces définitivement supérieures de la chrétienté, a commencé de reculer de l'Europe centrale vers la mer Égée, l'empire ottoman n'a été exposé à de plus grands risques. Même lors du grand assaut que lui livrèrent en 1877 ses principautés vassales et la Russie coalisées, le péril fut moins grand. Alors, la Russie n'était pas libre d'exploiter à fond la victoire et les populations balkaniques, encore mal organisées, ne pouvaient ni imposer leur volonté à leur maître vaincu, ni se répartir à leur guise ses dépouilles. La réunion de la Roumélie orientale à la Bulgarie en 1885, la proclamation de l'indépendance de la Bulgarie et l'incorporation officielle de la Bosnie-Herzégovine dans la monarchie austro-hongroise en 1908 ne provoquèrent qu'une campagne diplomatique. L'année dernière, l'attaque italienne fut limitée presque exclusivement à la Tripolitaine. Dans ces quatre derniers cas, l'agresseur visait une opération restreinte, justifiée suivant lui par des considérations spéciales; il ne menaçait point le reste de l'empire dont il affectait même de vouloir respecter à l'avenir l'intégrité.

Cette fois, l'assaut est conduit par les quatre petits États balkaniques issus de démembrements antérieurs de la Turquie. Jugeant l'occasion favorable, ils déclarent intolérable la situa-

tion que leur a créée le congrès de Berlin, où, n'ayant pas été admis, ils n'ont pas pris d'engagements. Unis par une alliance militaire, ils prétendent réaliser à la fois leurs ambitions nationales comprimées depuis 1878 et la mission civilisatrice que l'Europe négligeait de remplir depuis trente-quatre ans. Les quatre nations orthodoxes ont surmonté leurs défiances et leurs rancunes, très vieilles et très profondes, afin de chasser l'usurpateur musulman. Leur guerre est aussi une croisade. Toute la population mâle en état de porter les armes est mobilisée. Il ne s'agit point de gagner quelques lambeaux de territoire ou quelques avantages ethniques ou religieux, il s'agit de rejeter les Turcs en Asie. Les formules adoucies du programme de la Ligue balkanique dissimulent mal le plan réel des alliés, qui est le partage de la Turquie d'Europe. La Bulgarie veut devenir une Grande Bulgarie et la Serbie une Grande Serbie. La Grèce veut reconstituer l'Hellade. Quant au Monténégro, trop petit et trop jeune pour ne pas être absorbé par ses conquêtes s'il les poussait un peu loin, il se contente pour l'instant de chercher des pâturages et des champs cultivables dans les vallées et les plaines, en se réservant de fonder plus tard, avec le concours des dynasties parentes, un État de plus vaste envergure.

Cette brusque entrée en scène des héritiers présomptifs de « l'homme malade » a déconcerté le public. Peu de mois auparavant, les chancelleries balkaniques agitaient encore des projets de confédération où l'empire ottoman était compris. A Constantinople, le pouvoir était tombé des mains des promoteurs d'une centralisation tracassière et chauvine dans celles des partisans d'une décentralisation tolérante. Le nouveau gouvernement ottoman, composé d'hommes expérimentés, réfléchis et de bonne foi, semblait avoir vu l'abîme où les passions et l'inexpérience des idéologues entraînaient l'empire. Il se montrait sincèrement disposé à introduire des réformes qui répondissent aux intérêts des diverses races, et les grandes puissances l'encouragaient publiquement à suivre cette politique qui figurait sur le programme de la Jeune-Turquie à ses débuts. A s'en tenir aux signes extérieurs, on pouvait croire que l'éviction du Comité Union et Progrès inaugurerait une ère nouvelle dans l'histoire de la Turquie constitutionnelle et

que, les dissensions intérieures cessant de déchirer l'empire, le péril extérieur irait en s'atténuant. On comptait surtout que les grandes puissances, unanimes dans leurs déclarations répétées en faveur du maintien du *statu quo* balkanique, sauraient au besoin réprimer les convoitises des petits États chrétiens. Pourtant, les quatre jeunes royaumes balkaniques ont allumé le feu brusquement aux quatre coins de la péninsule au moment précis où se discutaient les projets de réformes, et les grandes puissances, négligentes ou complices, ne se sont préoccupées d'éteindre l'incendie que quand tout l'Orient était embrasé.

Les forces balkaniques obéissent à des lois naturelles. Lorsqu'on met ces forces en mouvement sans avoir minutieusement calculé la portée de son geste, on déchaîne des événements dont on n'est plus le maître.

***

Après une longue période d'expansion conquérante, les Turcs ont subi un refoulement ininterrompu. Peuple guerrier, inassimilable et incapable d'assimiler, ils ont campé dans les pays conquis sans y rien fonder. Ils ont vécu dans leurs possessions d'Europe comme une armée en pays ennemi. Ils ont beaucoup détruit et n'ont construit que des forteresses et des mosquées. Ils ont admis au partage du butin les convertis devenus des compagnons d'armes et n'ont considéré le reste des habitants que comme des machines à verser des impôts et à travailler la terre. Tolérants envers les sujets dociles, impitoyables envers les rebelles, ils dédaignaient les uns et les autres. Ils ne les admettaient point à l'honneur du service militaire. Ils se bornaient à choisir dans l'élite un certain nombre de fonctionnaires civils. Après des siècles de domination, conquérants et conquis étaient aussi étrangers les uns aux autres que le premier jour. Les populations sujettes, réfugiées dans les souvenirs de leur glorieuse indépendance perdue, méditaient constamment de s'affranchir de la servitude présente, incapables de se libérer par leurs propres moyens, elles tournaient les yeux de l'autre côté des frontières, vers l'Europe.

Le temps a travaillé contre le Turc. Très inférieure en

nombre à l'ensemble des races conquises, la race conquérante devait maintenir sa domination par un prestige supérieur tenant à la fois à ses qualités propres et au défaut de points de comparaison. Or, à mesure que l'Europe se constituait plus fortement en États plus compacts, que l'outillage industriel et militaire de l'Occident se perfectionnait et que les grandes voies de communication s'amélioraient, la puissance relative de la Turquie immobilisée dans des mœurs primitives diminuait. Le désir des *raias* d'échapper au servage augmentait dans la mesure où s'accusait le contraste entre les deux civilisations d'Orient et d'Occident. Les tendances centrifuges se développaient dans l'empire tandis que les moyens de les réprimer s'épuisaient. Les convoitises des voisins grandissaient en proportion de l'affaiblissement de l'occupant.

Successivement le Turc a ainsi perdu toutes ses possessions d'Afrique, tout le bassin du Danube, une partie des Balkans et de l'Hellade. Depuis longtemps il eût perdu le reste de ses possessions d'Europe si certaines forces n'avaient agi en sa faveur.

Les populations subjuguées appartenaient à des races et des religions différentes. Certaines se jalousaient d'autant plus qu'elles étaient plus proches parentes ou que leurs croyances se ressemblaient davantage. Comme il est arrivé maintes fois en Occident, elles allaient, à de certains moments, jusqu'à préférer l'étranger et l'Infidèle à leurs propres frères ou coreligionnaires. Du temps même des empereurs de Byzance, les Osmanlis ont souvent bénéficié de ces aberrations. Jusqu'à ces derniers temps, ils ont continué de profiter des divisions de leurs sujets. Diviser pour régner était la maxime fondamentale de la Sublime Porte. Avec des faveurs et des rigueurs alternées, le Turc maintenait une sorte d'équilibre dans l'oppression. Il ne pouvait ainsi, il est vrai, gagner l'amour ou la confiance de ses sujets; mais le musulman ne se souciait point de l'amour des roumis; il voulait seulement régner par la crainte et il s'entendait à l'inspirer.

Au dehors, la même maxime trouvait une application analogue. La Chrétienté a toujours été divisée. Même au temps des Croisades, jamais la solidarité chrétienne contre l'Islam n'a été complète. D'ailleurs les Occidentaux ont parfois ren-

contré plus de loyauté chez les musulmans que chez les chrétiens. Il n'a donc pas été très difficile aux sultans d'attiser les discordes et de se ménager des appuis en Occident.

Les éléments permanents de conservation et de désagrégation ne se compensaient pas exactement. Les reculs du Turc ont été définitifs. C'est pourquoi, depuis plusieurs générations, on admet comme un axiome en Europe que l'Islam ne doit jamais reprendre ce qu'il a une fois perdu : les pays rendus à la Croix ne retournent pas au Croissant. L'importance d'un bon gouvernement pour l'empire ottoman était donc plus grande que pour d'autres États, car ceux-ci pouvaient espérer réparer en des temps meilleurs les conséquences de fautes antérieures, tandis que le mal engendré par un sultan néfaste était irréparable.

*
* *

Le régime hamidien a longtemps fait illusion. On a beaucoup dit, on dit encore parfois qu'Abdul-Hamid, sous le règne duquel pourtant plus de la moitié des possessions ottomanes d'Europe se sont définitivement affranchies — sans parler des cessions en Asie et des pertes de prestige en Afrique — était seul de force à maintenir l'intégrité de l'empire et le *statu quo* oriental. Comme d'autres hommes, grands par la portée de leurs actes et par la hauteur des ruines accumulées autour d'eux, il a eu et conserve des admirateurs.

Abdul-Hamid réunissait en sa personne un rare ensemble de défauts.

Timoré jusqu'à l'extrême lâcheté, ce successeur des sultans conquérants n'osait ni se mêler à ses troupes, ni paraître en public. Tenu d'assurer par un imposant appareil de puissance extérieur la cohésion d'un État hétérogène, il vivait dans une retraite inabordable et laissait l'armée dans le dénuement. Les seuls régiments armés, vêtus et payés, étaient ceux de la garnison de Constantinople préposés à la garde d'Yldiz Kiosk et chargés de faire la haie dans les rues avoisinant la mosquée Hamidié, le jour du *sélamlik*, le seul jour de la semaine où le sultan, obligé par le Coran de faire ses dévotions chaque vendredi, apparaissait un instant hors de son palais, en coup

de vent, devant quelques personnes parquées dans un enclos surveillé. Les autres troupes, celles qu'on envoyait dans les vallées macédoniennes à la chasse des bandes bulgares, serbes ou grecques, étaient à peine vêtues, à peine instruites, peu ou pas nourries, et touchaient leur solde un mois sur trois.

Investi du gouvernement d'un empire où l'immensité des distances et la difficulté des communications rendait impraticable le contrôle personnel d'un seul homme, Abdul-Hamid ne se fiait à personne, ne déléguait à personne une parcelle d'autorité. Secret, sournois et vindicatif, il concentrait en ses mains tous les pouvoirs, tous les contrôles. Il substituait partout son action propre à l'action administrative régulière. Loin de s'attacher à constituer un personnel de fonctionnaires aptes à le seconder dans le délicat maniement de populations situées à tous les degrés de la civilisation, il décourageait chez les jeunes gens tout effort pour s'élever au niveau de l'éducation occidentale. Il abhorrait les inventions étrangères et redoutait pour ses serviteurs la contamination des idées du siècle. Loin d'attirer des fonctionnaires étrangers capables de suppléer dans certaines branches à l'insuffisance évidente de ses agents, il laissait oisifs ceux qui étaient déjà entrés au service de l'État ottoman ou qu'il consentait à engager en manière de concession à une puissance utile. Abdul-Hamid admettait une seule exception, en faveur des officiers instructeurs allemands, moins dans l'intérêt d'une armée dont il avait peur que dans le désir de plaire à son impérial ami Guillaume II.

A défaut de la puissance militaire et de la science administrative, il y a la puissance financière. Abdul-Hamid ne sut ni utiliser les ressources existantes, ni en créer d'autres. Avare des deniers publics pour les œuvres d'intérêt général, il les prodiguait à ses créatures. Petit à petit, il s'attribua toutes les recettes du fisc et le Trésor de l'empire se vida dans sa cassette privée. Aucun service public n'était assuré ; aucun créancier de l'État, aucun fonctionnaire civil ou militaire ne recevait son dû à l'échéance. Seule l'innombrable légion des espions était régulièrement soldée.

En même temps qu'il gaspillait les fonds de l'État, Abdul-Hamid en laissait tarir les sources naturelles de richesses. La

terre féconde, capable de nourrir une population triple, était en grande partie inculte ou cultivée avec les instruments des premiers âges. L'industrie, rudimentaire, était entravée dans son essor par des mesures tracassières. Point de routes pour le commerce de terre ; de rares chemins de fer, construits dans un dessein stratégique ou donnés en concession comme pourboires à des solliciteurs influents. Le commerce ne se développait que sur la mer, route cosmopolite qui n'a pas besoin d'être entretenue et où les vexations policières s'exercent malaisément.

Monté sur le trône avec une réputation de douceur, Abdul-Hamid laissera un renom de férocité. Dans la longue série des sultans implacables, il tient le plus haut rang. Le premier, il organisa de sang-froid le massacre méthodique d'une nation. Pour la première fois dans le monde civilisé, on vit, sous son règne, massacrer à heures fixes, à signal convenu, plusieurs jours de suite, au cœur d'une grande capitale, des milliers et des milliers d'êtres inoffensifs. En comparaison des abominations arméniennes, les atrocités bulgares, qui ont été l'occasion d'une guerre de délivrance, sont un épisode secondaire.

Sous Abdul-Hamid, la vie sociale était devenue l'une des plus tristes choses dont l'histoire gardera le souvenir. Les espions étaient partout. Personne, nulle part, ne se sentait à l'abri d'une dénonciation suivie d'un châtiment immédiat, non motivé. Les amis, les parents se suspectaient. En famille, on prenait des précautions pour parler librement. Le cauchemar de la délation pesait sur tout l'empire. Quand un grand dignitaire ottoman, dans une occasion solennelle [1], devant un auditoire étranger, voulut caractériser ces « sombres années », il rappela la phrase de Châteaubriand : « Lorsque, dans le silence de l'abjection, on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur, lorsque tout tremble devant le tyran et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît, chargé de la vengeance des peuples. »

1. Discours prononcé à Paris, le 19 juin 1910, devant le ministre des Affaires Étrangères de France, l'ambassadeur de Turquie à Paris, etc., par Ismail Djénani Bey, chef de la Délégation ottomane, aujourd'hui grand-maître des cérémonies.

Si vraiment la Turquie ne pouvait vivre que sous un régime hamidien, méritait-elle de vivre?

*
* *

Pendant trente ans pourtant, Abdul-Hamid soutint sa réputation d'habile souverain. On le disait grand diplomate, et il l'était en effet dans un certain sens. Très fin, très réfléchi, il ne cédait ni ne refusait rien définitivement. Il possédait à fond l'art national d'ajourner indéfiniment les solutions en entretenant tous les espoirs. Au dedans et au dehors, il pratiquait le jeu de bascule en équilibriste consommé. Il savait flatter, tromper et corrompre. Par des concessions de chemin de fer et des commandes de matériel de guerre, il avait acquis la protection de l'Allemagne dont le pavillon couvrait le croissant. Après le sultan-calife, Guillaume II apparaissait comme le patron de l'Islam. Lasses d'une longue rivalité, l'Autriche-Hongrie et la Russie s'étaient entendues pour ne pas troubler la paix hamidienne. La France, distraite de l'Orient par ses entreprises coloniales, oubliait ses traditions. L'Angleterre qui, ayant manqué d'esprit de précision en 1878, était intervenue au congrès de Berlin pour rétablir le chaos dans les Balkans au lieu d'y organiser un état de choses durable, hésitait entre ses vieilles idées puritaines et la crainte de tout remettre en question. Les chancelleries attendaient en fermant les yeux.

Les chancelleries ne sont plus seules à mener la politique dans le monde. Si absolus en théorie que puissent être les chefs d'État, si grande que soit la part de certains d'entre eux dans la direction effective des affaires, l'opinion publique joue dans les deux hémisphères un rôle qui grandit avec le perfectionnement des moyens d'expression mis à sa disposition. Même dans les affaires turques, elle eût pu jouer un rôle et fouetter l'inertie des gouvernements ou la conscience publique. Mais, alors comme aujourd'hui, elle flottait indécise et c'est encore cette incertitude générale des esprits sur les choses d'Orient qui réagit dans la crise actuelle sur les résolutions des gouvernements.

Plusieurs sortes d'opinions ont cours en Europe sur les affaires turques.

Pour une grande partie des Occidentaux, l'empire ottoman reste un pays de féerie. Confondant les lieux et les races, ils y placent les souvenirs de tout ce qu'ils ont lu et entendu sur les terres d'Islam, sur les croisades, le fanatisme musulman, les magnificences et les horreurs orientales. Rien n'étonne de ce qu'on raconte sur cette terre de légendes : ni l'élévation et la chute rapide des hommes, ni les tragédies domestiques, ni les révolutions de palais, ni les guerres civiles, ni les massacres. Les touristes qui se promènent sur les côtes d'Asie Mineure ou visitent les ruines des cités célèbres des royaumes disparus rapportent rarement de leurs voyages des notions plus exactes. Ils ont contemplé de nobles décors qui ont ému leurs yeux et ravivé leurs souvenirs de collège. Frappés surtout par le côté curieux ou amusant des choses, bénéficiant en général de facilités de circulation et d'égards administratifs, ils ne sont ni choqués par l'arbitraire des autorités, ni surpris par les lacunes de la civilisation. Ils ne sondent point les plaies aperçues au hasard et jettent un regard distrait sur les misères rencontrées sur la route. Les plaintes des victimes ne montent pas jusqu'à eux. Là-bas, ils jugent conformes à la nature et au milieu des actes et des situations qui, dans leur propre pays, provoqueraient leurs véhémentes protestations. Ils trouvent que tout est bien ainsi et seraient fâchés que cela changeât. A l'occasion ils protestent contre des réformes qui, mettant un peu d'air et d'ordre dans un chaos pittoresque, troubleraient leur plaisir de dilettantes. Même les massacres ne les indignent point. Après un rapide passage dans des régions habitées par des peuples dont ils connaissent superficiellement l'histoire et ne comprennent pas la langue, ils ont décidé que ces peuples étaient ingouvernables et qu'il était sage de pratiquer de temps à autre des saignées dans des organismes exubérants. Peut-être les saignées arméniennes ont-elles valu un surcroît de prestige à Abdul-Hamid près des partisans, nombreux en tous pays, de la manière forte appliquée à autrui.

Parmi les hommes qui, par profession ou par goût, ont fait des séjours prolongés en Turquie et y ont examiné le côté moral plutôt que l'aspect pittoresque des choses, beaucoup se sont

formé une opinion toute différente sans aboutir à des conclusions pratiques. Ils ont commencé par éprouver une sympathie sincère pour la population turque où ils découvraient de précieuses qualités tandis que les chrétiens ottomans se révélaient souvent sous un jour peu flatteur. Ils ont conçu et encouragé des tentatives destinées à améliorer la condition matérielle et morale des habitants, à éteindre la haine de race ou de religion, à inculquer aux masses les principes de tolérance mutuelle et d'égalité devant la loi, ou plus simplement à garantir la sécurité publique. Mais, à l'expérience, ils se sont pris à douter de la possibilité de toute rénovation.

A peine entreprise, l'œuvre de réorganisation était abandonnée : les ministres responsables manquaient d'esprit de suite ou bien l'exécution des plans élaborés à Constantinople se heurtait à une force d'inertie invincible chez les agents d'exécution et à des difficultés de contrôle presque insurmontables dans un pays hétérogène où les représentants du pouvoir central sont impuissants quand ils ne s'appuient pas sur une des forces locales qui, traditionnellement, entretient les abus. Si, dans un accès d'énergie, on entreprenait tout d'abord de supprimer ces abus afin d'installer ensuite le mécanisme d'un gouvernement régulier, on provoquait aussitôt la coalition de tous les bénéficiaires du régime féodal encore en vigueur dans la plus grande partie de l'empire. Après des luttes épuisantes, on était acculé à une transaction, qui ressemblait à une capitulation, avec certains des groupements dont la soumission était la condition préalable de l'introduction du nouveau régime. Ou bien si, par fortune, on réussissait à mater temporairement les résistances locales, les rouages du gouvernement moderne ne parvenaient pas à fonctionner faute de personnel capable d'en régler le mouvement. Et petit à petit, sous le couvert des nouvelles autorités incompétentes ou accessibles à la corruption, les coutumes abusives se rétablissaient avec cette différence que de nouveaux bénéficiaires s'ajoutaient aux anciens, aux dépens du trésor, des contribuables, de la moralité publique et de la réputation de l'État. Enfin, dans les cas très rares où des fonctionnaires probes et diligents avaient pris efficacement en mains la direction des affaires dans des provinces pacifiées, les agents de l'une ou l'autre des Puissances inté-

ressées à perpétuer l'anarchie dans des territoires ouvertement ou secrètement convoités s'ingéniaient à ranimer les rancunes, à stimuler les ambitions, à entraver la restauration de l'ordre, à soudoyer les mécontents.

Ainsi, par le cours naturel des choses ou sous l'influence hostile des hommes, les efforts plus ou moins énergiques pour tirer de l'ornière le char vétuste du sultan-calife ne réussissaient qu'à l'enliser plus profondément. Peu à peu, la sympathie active des véritables amis de la Turquie se transformait en indifférence pessimiste.

Cette résignation indignait les personnes qui jugeaient intolérable au milieu d'États civilisés la perpétuation d'un régime où l'anarchie est la règle et le massacre un accident chronique. Ces philanthropes, sociologues ou réformateurs, n'hésitaient pas à préconiser les solutions radicales. Ils ne recherchaient point par qui ou contre qui étaient commis les attentats périodiques dont les nouvelles arrivaient en Occident déformées par des récits tendancieux. Ils ne se demandaient pas si ces crimes avaient précisément pour but de provoquer des représailles dont l'atrocité, amplifiée à dessein, devait décider les Puissances à intervenir. Ils notaient seulement les actes de sauvagerie et constataient l'impuissance du gouvernement ottoman à les réprimer aussi bien qu'à en prévenir le retour. Peu leur importait que la Turquie fût la première à en pâtir et se trouvât en état de légitime défense contre des tiers résolus à tous les excès pour arriver à leurs fins, c'est-à-dire à un grand remaniement balkanique. Ils soutenaient qu'un empire hors d'état de se défendre contre les perturbateurs était condamné à périr et que son héritage européen revenait naturellement aux jeunes royaumes voisins qui ont su, depuis qu'ils ont conquis leur indépendance sur les sultans, assurer la paix et donner la prospérité à des régions autrefois vouées à la guerre et à la misère. L'esprit de croisade n'est pas tout à fait mort. Chasser d'Europe le Croissant et rendre Constantinople à la chrétienté, voilà un programme d'un effet toujours certain sur les masses encore compactes qui sont restées fidèles à la Croix.

***

L'Europe était ballottée entre ces courants divers quand, vers la fin de juillet 1908, on apprit que des officiers s'étaient révoltés en Macédoine, qu'après avoir gagné la montagne ils ralliaient à eux de nombreux camarades, que les fidèles Albanais faisaient cause commune avec les rebelles, que les régiments chargés de réprimer ce qu'on appelait une mutinerie refusaient de marcher, que le vali de Salonique et le grand-vizir conseillaient au sultan de céder et qu'Abdul-Hamid, voyant lui manquer tous les appuis à la fois, venait d'ordonner la remise en vigueur de la constitution de Midhat-pacha suspendue depuis 1877. On crut à peine les dépêches annonçant d'heure en heure ces prodigieux changements. Il fallut se rendre à l'évidence lorsque la constitution fut proclamée et le nouveau parlement réuni; mais on ne prit au sérieux cette révolution ni en Occident, ni dans la société cosmopolite de Constantinople. On s'imagina que l'effervescence était superficielle et que le vieux despote feignait de s'incliner, comme lors de son avènement, en méditant une prompte revanche. On rappelait que l'auteur de la constitution du 23 décembre 1876 avait été fusillé et qu'Abdul-Hamid s'était fait envoyer d'Arabie la tête du réformateur pour s'assurer qu'il était bien mort.

Dans leurs résidences d'été sur le Bosphore, les ambassadeurs partageaient ces doutes et les communiquaient à leurs gouvernements. Vivant sur de vieilles traditions, isolés dans un monde spécial, ils restaient sceptiques sur la durée du mouvement irrésistible qui venait de bousculer l'ancien régime. Autour d'eux, ils ne voyaient guère que des incrédules. Habitués au système d'Abdul-Hamid, profitable aux flatteurs et aux habiles, les Pérotes et les Levantins subissaient le prestige de cet homme terrible qui savait à l'occasion se montrer séduisant. Plus sensibles aux réalités du présent qu'attentifs aux évolutions historiques, ils ne comprenaient rien à ce qui se passait sous leurs yeux. Ils levaient les épaules quand on parlait de constitution. Ils prenaient pour une sédition mili-

taire une révolution accueillie d'une extrémité à l'autre de l'empire, dans les villages comme dans les métropoles, avec un enthousiasme qui touchait au paroxysme.

Ce n'était pas à la constitution elle-même, papier ignoré du plus grand nombre, qu'allaient les acclamations populaires; c'était aux libertés élémentaires dont elle était le symbole, à la liberté d'aller et de venir, de parler, de se réunir, de vivre autrement qu'en ilotes. Le changement politique apparaissait tout d'abord comme un changement de vie. On respirait avec la joie d'êtres échappés à l'oppression d'un cauchemar. Délivré d'un passé dégradant, on marchait avec allégresse vers l'avenir. On bâtissait projets sur projets, on s'abandonnait avec délice à l'enchantement de l'espérance. C'était peut-être imprudent, mais cela ne prêtait point au ridicule. Les hommes blanchis dans l'intrigue avaient tort de railler. Les représentants et conseillers des gouvernements amis de la Turquie commettaient une erreur irréparable en admettant la probabilité d'une prochaine restauration du despotisme et en écartant de leur pays les sympathies ardentes d'hommes nouveaux qui se tournaient vers eux comme des disciples vers leurs maîtres. S'ils avaient apprécié l'événement en historiens instruits des causes profondes des grands mouvements nationaux ou en observateurs des courants qui emportent l'humanité, et non en critiques désabusés, ils auraient pu guider, canaliser, utiliser un enthousiasme exubérant qui, faute de direction, a fini par s'enliser. Il est des occasions qui ne se retrouvent point. De juillet à octobre 1908, il s'écoula deux mois pendant lesquels on aurait pu donner à la révolution turque une impulsion décisive.

Pendant ces deux mois, tous les hommes détenteurs d'une parcelle d'influence dans l'empire ottoman étaient d'accord pour mettre toutes les races et toutes les religions sur le même pied, pour reconnaître l'égalité de tous les sujets ottomans devant la loi, pour accorder à tous les Ottomans sans aucune distinction les garanties fondamentales du citoyen. « Tous Ottomans », telle était la devise générale. Les fonctionnaires de l'ancien régime étaient aussi résolus en ce sens que les officiers dont la rébellion concertée avait déterminé la chute de l'absolutisme. Certes ils avaient servi l'ancien régime par

habitude, par intérêt, par peur d'un châtiment, mais aussi pour servir leur pays et parce qu'il fallait bien que, même dans l'abjection, le pays vécût. Soit qu'ils manquassent de courage, soit qu'ils craignissent d'aggraver par des actes inefficaces une situation affreuse, ils n'avaient pas osé prendre d'initiative. Mais ils se réjouissaient que d'autres plus hardis l'eussent prise et, le coup fait, ils étaient d'esprit et de cœur avec eux. Leur collaboration loyale était acquise à tout grand-vizir, à tout ministère qui entreprendrait le relèvement du pays.

A ce moment, les auteurs de la révolution et leurs affiliés s'inspiraient des mêmes idées patriotiques. Jeunes pour la plupart, de condition sociale modeste, ou situés sur les échelons inférieurs de la hiérarchie, dans les divers services de l'État, ils avouaient spontanément leur incompétence. Ils ne demandaient point à partager des dépouilles. Fiers de leur œuvre d'émancipation et désireux de l'achever, ils se mettaient entièrement à la disposition des hommes plus âgés, mieux préparés et plus aptes à diriger les affaires de l'État. Le désintéressement et l'émulation enfiévraient tout le monde. Des raisons immédiates, il est vrai, avaient poussé les révolutionnaires à jouer leur grande partie au mois de juillet et ils s'étaient recrutés dans un milieu spécial. Avertis qu'Édouard VII et Nicolas II, dans leur entrevue du 10 juin à Reval, avaient arrêté des mesures destinées à mettre fin à l'anarchie macédonienne, ils avaient décidé d'agir avant la mise à exécution de ce programme afin de prévenir une intervention étrangère. Initiés en grand nombre à la franc-maçonnerie, ils avaient comploté dans les loges. La « Société Union et Progrès » à laquelle ils appartenaient était secrète et dirigée par un Comité omnipotent. Mais cela ne changeait point le caractère général d'une révolution qui, aux yeux de tous, avait pour but l'abolition de l'hamidianisme et l'instauration des libertés constitutionnelles. Les auteurs directs de la révolution ne cherchaient point alors à l'accaparer ou à la faire tourner au profit de groupes particuliers. Ils étaient d'accord avec tous les patriotes pous associer leurs efforts communs dans l'intérêt supérieur de l'État. Sous ce rapport, Jeunes et Vieux Turcs étaient confondus.

En Macédoine, Albanais, Bulgares, Serbes, Grecs et

musulmans fraternisaient. De Constantinople aux petites capitales balkaniques, et inversement, des délégations des diverses nationalités allaient porter des messages de réconciliation.

*
* *

Dès le commencement d'octobre 1908, tout fut compromis. Devant l'inertie de la diplomatie des pays amis de la Turquie par tradition, devant le désarroi d'un nouveau gouvernement qui avait tout à créer, désirait tout entreprendre et ne savait par quoi commencer, les ennemis de la Turquie lui portèrent une série de coups dont un seul eût suffi à jeter bas le fragile édifice constitutionnel en construction. A quelques jours d'intervalle, l'Autriche-Hongrie annexa la Bosnie-Herzégovine, la Bulgarie proclama son indépendance et la Crête vota son union avec la Grèce. On eût été en droit à Constantinople de considérer chacune de ces violations du droit public comme une déclaration de guerre. On eût été excusable de céder à l'indignation du premier moment. L' « Union et Progrès », surtout, émanation de l'armée, devait ressentir l'atteinte mortelle portée à son prestige. Il n'y eut point de guerre cependant et les trois conflits furent réglés à l'amiable ; mais la Jeune-Turquie perdit confiance dans l'Europe et dans les États balkaniques ; la division s'introduisit chez elle, la réserve défiante succéda à l'enthousiasme, les passions macédoniennes se rallumèrent, toute l'ardeur réformatrice se concentra sur la réorganisation de l'armée. La Jeune-Turquie compta désormais exclusivement sur la force pour préserver son existence et atteindre son idéal. Elle vit que la décrépitude où l'empire était tombé l'exposait à toutes les convoitises et qu'il fallait avant tout reconstituer son état militaire sur une base moderne. L'inefficacité des solennelles garanties inscrites dans le traité de Paris de 1856 et le traité de Berlin de 1878 était trop évidente pour qu'on s'y fiât. On eut dans tout l'empire le sentiment que les grandes puissances ne se résigneraient jamais à recourir à la force pour contenir les ambitions des petites. Enfin, l'organisation du boycottage commercial contre l'Autriche-Hongrie et la Grèce durant toute la crise diplomatique fournit aux éléments chauvins ou xénophobes un aliment trop bien utilisé.

Ce premier résultat des agressions balkaniques de l'automne 1908 était déjà déplorable. Il y en eut un autre qui ne fut guère moins fâcheux. Les Jeunes-Turcs proprement dits prirent une influence de plus en plus grande dans la direction des affaires. S'ils n'occupèrent pas encore les postes les plus élevés de l'État, il exercèrent sur toutes les administrations un contrôle occulte qui tendit à devenir despotique. Par reconnaissance pour les services rendus au mois de juillet, par désir de ne point décourager les bonnes volontés, un peu aussi par laisser-aller, on admit en fait ce contrôle d'agents secrets, délégués du Comité « Union et Progrès », pour la plupart fonctionnaires subalternes ou gens sans prestige. Elle ne tarda pas à produire dans le gouvernement une confusion générale : conflits d'attributions, suspicions des administrés, arrêts et grincements dans le fonctionnement de tous les rouages, tiraillements dans les ministères, difficulté d'aboutir en toute matière. L'élan des beaux jours était brisé.

La prédominance des jeunes éléments révolutionnaires entraîna une autre conséquence de plus longue portée. Elle rendit impossible une réforme capitale dont l'application sincère pouvait seule conjurer les périls du dedans et ceux du dehors. Dès les premières semaines du nouveau régime, deux groupements s'étaient formés qui correspondaient à des états d'esprit différents et à des conceptions différentes de la société. L'un comprenait des membres de la famille impériale et de l'aristocratie gouvernementale, d'anciens hauts fonctionnaires, des représentants des nationalités non musulmanes, des Syriens et quelques Arabes : on l'appelait Union libérale » ou « Osmanli Ahrar Firkaci », ou simplement Ahrar. L'autre, composé d'éléments plus jeunes, était l' « Union et Progrès ».

Les libéraux étaient en immense majorité aussi dévoués que les révolutionnaires au nouveau régime, mais de récents contacts avec le monde hamidien les rendaient peu sympathiques à « l'Union et Progrès ». Leur programme n'en était pas moins d'une grande sagesse; il correspondait à peu près à celui de la révolution elle-même, à l'ottomanisme, c'est-à-dire à la participation, à l'étroite collaboration de tous les Ottomans dans le maniement des affaires, sans distinction de race ou de reli-

gion. Pour l'application du principe, les libéraux proposaient des solutions divergentes, mais toutes basées sur la décentralisation. Les uns se contentaient d'une décentralisation élémentaire comportant la représentation de toutes les nationalités dans les divers cadres administratifs, de façon que les membres de chacune d'elles fussent assurés de faire entendre leurs plaintes et respecter leurs droits. D'autres préconisaient une décentralisation plus large, dépassant la commune et le district, et embrassant de plus vastes régions de manière à englober un ensemble de populations de même origine et de mêmes mœurs. Quelques-uns pensaient peut-être à un véritable système fédératif destiné à donner une satisfaction définitive aux aspirations locales, à annihiler à l'intérieur les forces centrifuges et à rendre inoffensives les forces d'attraction du dehors. Mais ceux-là, qui voyaient peut-être plus loin que les autres, osaient à peine exposer leurs idées car on les accusait de préparer le démembrement de l'empire et cette suspicion rejaillissait sur tout le parti.

Les affiliés de l' « Union et Progrès » qu'on appelle communément Jeunes Turcs en Occident, — quoique la Jeune-Turquie ne se confonde nullement avec eux — étaient des idéologues. Nourris de l'histoire de la Révolution française — surtout de l'histoire écrite par les romanciers ou les poètes de la Révolution — ils y avaient puisé la force de renverser le despotisme et ils y cherchaient des exemples de gouvernement. Ils voulaient une Turquie une et indivisible. Ils voulaient l'unité politique et l'unité morale. Ils concevaient *a priori* un système de gouvernement et ils cherchaient à l'imposer. Imbus d'idées plus philosophiques que politiques, ils subordonnaient les intérêts de tous les individus à une certaine conception de l'État. En conséquence ils n'admettaient ni décentralisation politique, ni régimes administratifs différents suivant les régions. Tout en acceptant en principe le droit de tous les Ottomans de participer aux affaires publiques, ils tenaient à ce qu'ils obéissent tous à une impulsion unique partie du centre. Des lois identiques devaient être appliquées partout, dans le même esprit, par un personnel stylé sur le même modèle. Convaincus que leurs idées étaient partagées par les masses et que des influences traditionnelles retardaient

seules leur triomphe, ils prétendaient détruire ces influences et asseoir la leur sur la reconnaissance du peuple enfin libéré du servage matériel et des superstitions morales.

Dans ce système, les traditions religieuses, islamiques surtout, constituaient un des obstacles les plus sérieux. Les Jeunes-Turcs le savaient; mais ils étaient libres penseurs et s'imaginaient qu'il suffisait d'ouvrir les yeux du peuple pour que la foule accourût au pied des autels de la Libre pensée. Aussi s'appliquèrent-ils par tous les moyens à détruire les « superstitions ». Dédaigneux des avertissements de leurs amis d'Occident plus conscients qu'eux du danger de s'attaquer, en pleine Turquie, à une religion comme l'Islam, ils firent enseigner le positivisme partout où ils purent et ne reculèrent point devant le choix d'un franc-maçon comme Cheik-ul-Islam. Naturellement, ils ne témoignaient pas plus de déférence pour les autres religions et marquaient leur intention de tenir pour désuètes les franchises accordées jadis aux diverses Églises.

Un traitement analogue était réservé aux diverses races. Il était question de rendre obligatoire l'enseignement de la langue turque dans toutes les écoles et son usage dans toutes les administrations. Or, le turc officiel est une langue savante, empruntée à divers idiomes, que ne comprennent point les Turcs du commun et que beaucoup de fonctionnaires turcs subalternes ne peuvent ni lire ni écrire. L'unité de langue est certainement l'un des plus sûrs instruments de l'unification des éléments disparates d'un État. Mais encore faut-il que la langue choisie pour cette mission soit facilement intelligible et déjà suffisamment répandue. Toucher aux habitudes de langage des habitants est une grande imprudence en tout pays; en Turquie, c'était plus qu'une imprudence.

En somme, à l' « ottomanisme » des libéraux, l' « Union et Progrès » opposait le « turquisme ». Il arriva que plus la part d'influence du Comité de cette société secrète augmenta dans le gouvernement, plus les antagonismes s'accusèrent. Les Jeunes-Turcs s'en irritèrent. Au lieu de s'arrêter dans la voie scabreuse de la « turquisation », ils précipitèrent l'allure. En chemin, on se débarrassa de contradicteurs gênants par des procédés hamidiens. Confondant le désirable et le possible, on

s'acharna à centraliser en Turquie alors que toutes les tentatives de centralisation, soutenues par de puissants moyens, ont échoué dans une monarchie comme celle des Habsbourg.

*
* *

Pendant la période qui coïncida avec la crise diplomatique de l'hiver 1908-1909, la politique de turquisation fit peu de progrès. Jusque vers le milieu de février, le ministère fut présidé par un grand-vizir, Kiamil Pacha, dont les préférences allaient à l' « Union libérale ». Mais le mouvement était si marqué que, malgré l'habileté d'un nouveau grand-vizir, d'une prudence éprouvée, Hilmi Pacha, on aboutit à une catastrophe.

Au commencement d'avril 1909, l'assassinat dans des circonstances étranges à Constantinople, d'un publiciste libéral, Hassan Fehmi, rédacteur en chef du *Serbesti*, des mutineries militaires à Médine et à Mossoul, des protestations de plus en plus fréquentes contre l'intrusion des délégués de l' « Union et Progrès » dans l'administration annoncèrent l'orage. Le 13 avril, une émeute éclata à Constantinople; des soldats envahirent le parlement et chassèrent les députés, le ministère tomba et Abdul-Hamid fut acclamé. C'était une contre-révolution. Soit que le sultan, encouragé par des signes certains de mécontentement populaire à resaisir l'absolutisme, eût machiné le complot, soit que ses anciennes créatures bien pourvues d'argent eussent travaillé pour lui, les oulémas et les hodjas, blessés dans leurs sentiments et leurs intérêts par l'indifférence officielle en matière religieuse s'étaient unis aux soldats, dégoûtés d'exercices un peu sévères et froissés par les atteintes publiques à la loi coranique, en vue de renverser la constitution.

La contre-révolution échoua. Le discrédit du régime hamidien était tel que la perspective de son rétablissement refit instantanément l'union des Ottomans. Les comitadjis macédoniens descendirent à Salonique se joindre aux troupes du généralissime Mahmoud Chefket Pacha pour marcher ensemble sur Constantinople. La capitale fut reprise et Abdul-

Hamid déposé. L'avènement de Mahomet V consacra la révolution.

Le coup d'État du 13 avril 1909 n'en fut pas moins un grand malheur. Frémissants encore du danger couru, les Jeunes-Turcs revinrent au pouvoir décidés à briser toutes les oppositions. Traitant de réactionnaires leurs contradicteurs, ils s'entêtèrent dans leurs essais de turquisation. Tous les projets de décentralisation furent abandonnés. Même en Albanie et au Yémen, on se mit à faire de la centralisation. On prétendit enlever aux Skipétars leurs armes, qui tenaient presque comme la peau à leur corps, et leur imposer l'alphabet turc que la plupart ne connaissaient point. Une série d'expéditions sanglantes, accompagnées d'excès déplorables, fut consacrée à l'exécution de ce programme. Au Yémen, colonie lointaine plutôt que province, où jamais l'autorité des sultans n'a été bien assise, on lança à grands frais colonnes sur colonnes tantôt contre un cheik, tantôt contre un autre. En Macédoine, on récompensa la fidélité des Bulgares et des Serbes pendant la crise d'avril en fermant leurs écoles et en ne leur épargnant aucune avanie. Les patriarchats chrétiens furent inquiétés dans la jouissance de droits séculaires reconnus par firmans impériaux.

Les réformes, il est vrai, furent l'objet des préoccupations sérieuses du gouvernement qui fit appel au concours de spécialistes étrangers. Les finances, notamment, furent réorganisées et les recettes du Trésor s'accrurent dans des proportions presque inespérées. L'armée aussi reçut des soins tout particuliers. Mais pour tout le reste, justice, police, instruction publique, voirie, travaux publics, on n'aboutit pas. Les projets élaborés par les spécialistes étrangers restèrent dans les cartons. Dans les vilayets d'Europe et en Arménie, les plaintes des chrétiens recommencèrent. A Constantinople, les coteries se reformèrent. L' « Union et Progrès » ne tira qu'une seule leçon des événements du 13 avril et sa conversion sur ce point devint malheureusement une nouvelle source de difficultés.

Aussitôt après la reprise de Constantinople, les Jeunes Turcs confessèrent qu'ils avaient commis une lourde faute en professant publiquement l'indifférence religieuse dans l'empire du sultan calife. Sans que leurs convictions personnelles fûssent

entamées, ils modifièrent leur attitude et se montrèrent désormais respectueux des rites musulmans, déférents envers les grands personnages religieux, attentifs à ne point choquer les habitudes des populations de l'Islam. S'ils en étaient tenus là, tout le monde se fût réjoui du changement. Mais ils n'eurent pas plutôt reconnu la force de l'Islan comme instrument de gouvernement qu'ils s'avisèrent de s'en servir aux dépens des chrétiens, des étrangers surtout. Aussi bien pour fortifier leur position au dedans que pour se ménager des moyens d'influence au dehors, ils stimulèrent la propagande islamique dans tous les pays où vivent des agglomérations musulmanes. Sur une plus petite échelle, ils reprirent la politique panislamique d'Abdul-Hamid et l'on put craindre qu'ils ne songeassent à créer des embarras aux puissances, possédant de nombreux sujets musulmans, qui viendraient à se trouver en différend avec la Sublime Porte. Par exemple, au commencement de 1910, après l'échec de l'incroyable prétention du ministère Hakki Pacha d'imposer au gouvernement français l'émission d'un emprunt turc sur le marché de Paris, des excitations presque publiques furent adressées aux musulmans d'Algérie contre « le conquérant ». A un moment où, sous tous les rapports, la Turquie avait besoin de l'appui bienveillant des puissances occidentales afin d'assurer sa propre existence et de mener à bien sa grande œuvre de rénovation, quelques-uns de ses ministres ne craignaient point d'éveiller les susceptibilités de l'Europe sur un point des plus sensibles.

*
* *

Tant bien que mal pourtant, la Jeune-Turquie poursuivait ses efforts réformateurs — consacrés principalement à l'armée — et l'on pouvait toujours espérer que l'esprit de modération finirait par prévaloir après une période d'intransigeance quand la guerre tripolitaine bouleversa tout de nouveau. Du coup, tous les espoirs de pacification intérieure s'évanouirent. Les dernières traces de confiance dans l'Europe disparurent. Les rapports entre mulsulmans et chrétiens ottomans s'envenimèrent. Fiers de voir leurs coreligionnaires, les

Arabes du désert libyque, tenir pendant de longs mois en échec sur la côte méditerranéenne la grande armée chrétienne appuyée par une grande flotte de guerre, les musulmans conçurent un dédain de plus en plus grand et une rancune de plus en plus forte contre les chrétiens. Ils étaient de moins en moins préparés à accepter l'intervention des étrangers dans leurs affaires et l'octroi de privilèges aux roumis d'Europe. Par contre, ceux-ci, à la nouvelle qu'une grande puissance avait déclaré la guerre à la Turquie, chassèrent les dernières velléités d'ottomanisme qui avaient survécu aux épreuves de 1910 et de 1911 et replacèrent tous leurs espoirs dans leurs frères des royaumes indépendants. Ils s'attendirent à voir d'un instant à l'autre une escadre chrétienne paraître devant Constantinople et une armée bulgare dans les plaines de Thrace. Le vieux ferment des passions nationales retrouva toute sa force. En quelques mois, grâce à de nouvelles imprudences des Jeunes-Turcs qui, sentant l'impopularité monter tous les jours plus haut autour d'eux, voulurent ressaisir par un coup de force le pouvoir qui leur échappait, il fit d'immenses progrès.

C'est alors que furent conclues, entre le printemps et l'automne de cette année, on ne sait pas bien encore sous quelles inspirations, quatre conventions militaires entre la Bulgarie, la Serbie, le Monténégro et la Grèce. Elles prévoyaient une mise en demeure à la Turquie d'accorder à toutes les provinces d'Europe une autonomie contrôlée par l'Europe et les puissances balkaniques. Elles prévoyaient aussi, à l'appui de cette sommation, une mobilisation simultanée des armées des quatre États alliés. On a dit que les signataires et les inspirateurs de ces conventions n'avaient pas prévu qu'elles impliquaient la guerre; on assure qu'ils comptaient que l'intimidation suffirait pour amener la Sublime Porte à composition. Si cela était exact, cela prouverait que ni les uns ni les autres ne connaissaient rien de l'état des esprits, ni chez eux, ni chez les autres. Il est difficile de supposer aux gouvernements responsables une pareille ignorance.

AUGUSTE GAUVAIN.

---

*L'administrateur-gérant* : H. CASSARD.

# LA MAISON BRÛLE

« Renonce, il le faut! Il le faut, renonce! Voilà l'éternel refrain qui résonne aux oreilles de chacun, et que, durant toute notre vie, chaque heure nous chante d'une voix enrouée. »

GOETHE

## I

Il cria :

— Ne me pousse pas à bout!

— Qu'est-ce que tu ferais?

— Mais va-t-en donc!

Il bégayait de rage et, soucieux de rester correct, se rendit compte que ses gestes violents, son air exalté, allaient le faire paraître ridicule.

Marthe partit d'un rire outrageant :

— Si tu crois me faire peur!

Cette fois encore l'impulsion sauvage assaillit Claude. Avec quelle ivresse il la piétinerait! La sangler à coups de cravache! Ou bien, se jetant sur elle avec une exaspération d'homme faible, la mordre au cou et la broyer d'une étreinte victorieuse.

Car ces paroxysmes soulevaient en lui la Bête à qui tout est rapt et violence; et il s'en rendait compte avec horreur, à revoir Marthe cabrée, puis défaillante sous la terrible loi de l'instinct, il se fût une fois de plus assouvi et vengé. Haine ou amour? Haine sans doute, puisqu'ils ne se rapprochaient plus que rarement, par trêve. Mais haine où persistait cet obscur

désir, indépendant du cœur, qui se modèle aux harmonies de la chair brute et de la matière vivante. Le secret, peut-être, de ces longs drames d'alcôve où la tendresse agonise en corps à corps ennemi, où le plaisir râle étouffé comme un meurtre.

Pour la centième, pour la millième fois, l'abcès conjugal venait de crever : la scène inepte, théâtrale et sincère, avec ses montées et ses chutes de voix frémissantes, ses rires faux, ses trous de silence, ses sursauts d'invectives, la scène abominable où deux êtres civilisés, perdant jusqu'à leur visage humain, s'accablent d'insinuations perfides, de reproches amers, de griefs ulcérés, et, sans pudeur, vomissent leur âme jusqu'à la lie.

Rendus féroces par la divination de leurs points vulnérables, ils s'épiaient, sournois, pour se frapper mieux :

Il cria :

— Ne me regarde pas comme ça, ou je t'étrangle!

Mais elle dardait sur lui, plus fort, l'insoutenable éclat de ses yeux d'un vert de mer aigu où se dissolvait une étoile dont il contemplait, horrifié, les stries grisâtres; car en cet étrange regard, un peu fou et d'une si cruelle ironie, il retrouvait la chose sans nom : l'adultère de Marthe pardonné depuis longtemps, enseveli, coulé à fond, et qui, par la tempête, remontait ignoblement à fleur d'eau comme une Méduse.

Il revoyait l'amant, Fontès, à qui il devait, autant qu'à son propre mérite et qu'à l'amitié de madame Fontès, son avancement rapide et son ruban rouge. Généreux ami, protecteur délicat, qui se rembourserait en nature! Bien de l'honneur encore! Comment donc : Hercule Fontès, l'homme célèbre, trop célèbre, depuis que l'ex-ministre du Travail expiait à Fresnes — cinq ans de geôle — l'ignominie de sa concussion dans l'Affaire des Trusts, le plus grand scandale parlementaire depuis Panama; Fontès que l'on avait vu, journaliste agile et avocat retors, s'élever par son entregent et son riche mariage à un avenir politique si beau, que certains ne jugeaient pas téméraire de l'entrevoir haussé, un jour lointain, à la Présidence de la République; Fontès et ses yeux de braise, sa barbe noire annelée, son profil de Sarrasin gras, son éloquence roublarde et enflammée.

Commun! Mais d'une vitalité si absorbante, d'un tel désir de plaire qu'on ne se défendait pas contre sa poignée de main large et son sourire loyal.

Il revit la Marthe d'alors, provinciale grisée d'un luxe trop soudain, fêtée, — parbleu! — parée de toilettes orgueilleuses qui... Imbécile, n'avoir rien deviné!

L'obsession lui fut si atroce, qu'il ne put comprendre par quelle aberration il avait, l'aveu de Marthe arraché, fini par subir l'irréparable. Car qu'il les eût assommés, chauds encore de leur stupre, la loi l'eût absous. Ou bien l'opprobre, la prison à l'une, l'amende à l'autre. Le ridicule tue : adieu, la Présidence! Et rien! Il n'avait rien risqué! Pas même la gifle, le coup d'épée pour la galerie, tant le jugulaient les convenances et la peur de l'opinion : pourquoi afficher son déshonneur secret?

A Fontès, sur une explication digne et pénible, il remettait sa démission de Chef de cabinet. Une chance encore, ce départ du Ministère! Six mois plus tard, c'était le krach du patron, la meute des journaux, la curée des clients, les suspicions de complicité, les interrogatoires du juge d'instruction. Son innocence éclatât-elle, que d'ennuis!

Pour Marthe, après une nuit de partis pris extrêmes, de revirements mornes, et d'affres telles qu'il songeait à se tuer, il n'avait trouvé que cette pauvre phrase, ennoblie il est vrai par sa douleur :

— Tu m'as juré de ne plus le revoir! Tâche maintenant de redevenir honnête.

Un silence, et :

— Nous ne reparlerons plus jamais de cette vilenie.

N'en plus parler, n'y plus penser : était-ce possible? Oserait-il affirmer qu'elle n'avait plus rencontré Fontès? Et oublier? Allons donc! Il s'y efforçait depuis quatre ans. Quatre ans!... Reste le silence. Il l'avait gardé, stoïquement, vis-à-vis de sa mère et de ses intimes. Peine perdue! Comme il en était oppressé, quel poids trop lourd, aujourd'hui! Non, cela ne pouvait durer ainsi!

Sans s'émouvoir de sa menace, elle avait haussé les épaules et, lui tournant le dos, elle rajustait posément devant la glace son lourd chignon qui s'écroulait.

Il la contempla, grande, fine de taille et large de hanches, les pieds plats, les mains courtes, vulgaire, mais exhalant une de ces séductions animales dont il avait, — une souffrance encore! — surpris l'effet constant sur les hommes. Ses bras levés lui haussaient la gorge; sous ses reins cambrés, la jupe bleu marine bombait, ronde. De nouveau l'incompréhensible désir l'empoigna, il en eut honte.

Elle le toisait dans la glace; et son regard, renvoyé par le cristal, y prenait une fixité étincelante et froide où il crut percevoir la fêlure. Car, dans sa détresse, il se cramponnait à cet espoir : une névrose probable, hystérie ou autre mal sourd et invisible qui l'excusât en partie.

Mais ce doute, par lequel il justifiait sa douloureuse patience, il le secoua d'un coup d'épaules. Non, non, elle était responsable! Parfaitement consciente! Sa rancœur balaya la pitié. Il se campa, scandant chaque syllabe :

— En voilà assez, Marthe, tu changeras! Du tout au tout! Désormais, tu marqueras à ma mère les égards que tu lui refuses. Tu t'occuperas de nos enfants que tu abandonnes. Fraülein, dont je ne puis tolérer l'insolence, partira ce soir. Tu rendras enfin au bijoutier ce collier de perles que je n'ai ni les moyens, ni l'intention de t'offrir. Je suis le maître. Tu m'obéiras!

C'était leur éternel conflit : mauvaise compagne, mère sans tendresse, belle-fille sans respect, elle menait hors de son ménage une existence dépensière et frivole : visites, thés chics, magasins ruineux. Et cette incompatibilité d'humeur qui à chaque seconde empoisonne la vie; des sautes de caractère soudaines, comme, dans l'Auvergne où elle était née, les brusques vents âpres.

Il eût tout supporté peut-être, depuis le grand sacrifice de son pardon, si seulement elle lui avait témoigné quelque douceur, un peu de cette affection dont il avait faim et soif, et faute de quoi il mourait. Mais non, rien d'apaisant; tant elle était vindicative et méfiante, tour à tour agressive et retirée en elle-même, derrière ce vaste front buté, imperméable à tout raisonnement et à toute prière, ce front scellé, compact et qu'il appelait : le Mur.

Elle répliqua :

— Et si je refuse, je suis curieuse de savoir ce que tu feras?...

— Quitte ce ton de sarcasme! Ne me force pas à regretter d'avoir été trop bon!

Elle haussa les épaules :

— Tu n'es pas bon, tu es faible.

Il ricana :

— A la bonne heure! Ingrate, au moins tu es complète!

Faible, parbleu! Cet ingénieux reproche la dispensait de gratitude. Faible! Ce renom, dont Marthe seule n'avait pas créé l'injustice, le blessait au vif. Était-il si faible d'avoir, à force de travail, pauvre, conquis aux siens cette aisance qui, pour ses goûts modérés, valait la richesse? Était-il faible, pour s'être donné presque seul, à force de volonté, une solide culture et des goûts d'art affinés, sans parler de cette valeur technique d'ingénieur en chef qui faisait de lui, à trente-sept ans, un des principaux rouages de la Compagnie de l'Est-État?

Il le savait trop : on le taxait de faiblesse parce qu'il était bon, d'une sensibilité prompte, assoiffé de justice. Au dernier conseil d'administration, après la grève, on chuchotait ce mot. Et il l'avait entendu tomber des lèvres de sa mère, lu aux yeux de ses amis. Faible? Et quand même? Et puis non, c'était faux!

Était-ce par faiblesse qu'il avait pardonné à Marthe?

Quoi, une faute que les principes reçus dès sa jeunesse lui démontraient la plus vile, la plus mortifiante à son orgueil d'homme, la plus abjecte à son cœur de mari et de père, cette faute qui pourrissait tout autour d'elle, ruinait la confiance et l'estime, cette faute-là, lui, fils de parents si rigoureux sur l'honneur, il l'aurait acceptée par veulerie et lâcheté? Jamais!

Oui, il avait redouté le scandale, dont il s'exagérait peut-être l'importance. Mais était-ce pour lui seul? N'avait-il pas pensé à sa mère, la veuve du docteur Andryane, l'illustre clinicien des voies respiratoires, sa mère vieillissant dans la solitude et méritant bien de mourir en paix? N'avait-il pas pensé surtout à ses enfants, Pierre et Charlette, douze et treize ans, que cette révélation entacherait et priverait de leur mère? Et n'était-il

pas excusable d'avoir pensé à sa carrière et à sa considération, que le silence maintiendrait intactes ?

Mais ce n'est pas cela qui l'avait décidé; non, foi de brave homme! En remettant à Marthe son péché, il avait obéi à un sentiment noble, quoi qu'on en eût pu dire, oui, noble.

Influence d'un christianisme auquel il ne croyait plus? Lectures d'Ibsen, de Tolstoï dont la *Sonate à Kreutzer* l'avait si fortement ému? Expérience de la vie qui porte à l'indulgence, travail souterrain de l'esprit et de la conscience enrichis, d'années en années, de vérités complexes? Qu'importe?

D'où qu'eût jailli cette impulsion généreuse, du plus meurtri de lui-même, des sources les plus profondes de l'âme, il était pur, ce besoin fraternel de consoler, d'absoudre, de se confondre avec un être dans la douleur et l'humilité, cet élan irrésistible qui l'avait porté vers la femme affolée, touchante dans sa faiblesse, baignée de larmes, implorante.

Il avait cru à la vertu du rachat, à la grâce du repentir. Elle pouvait redevenir une bonne épouse et une mère dévouée. Il l'avait cru. Et c'est pour cela qu'il avait eu pitié, une pitié irréfléchie, plus forte que sa révolte, sa douleur et son dégoût, une pitié qui lui avait, au moment du pardon, tordu les entrailles comme s'il l'arrachait à son orgueil crucifié, à son amour méconnu, à toute sa bonne volonté foulée aux pieds.

Ah! si Marthe eût pu comprendre!

Mais elle le méprisait et ne s'en cachait pas.

Il répéta :

— C'est mon ultimatum. Notre vie changera, ou bien...

— Ou bien?...

Il recula à dire le mot définitif, le mot qui eût tout tranché. Il était si malheureux, il avait tant espéré, qu'il ne voulait pas perdre le bénéfice de sa souffrance. Et cette fois encore, il fut faible, si c'est l'être que de se reconnaître impuissant contre la vie.

Il tourna sur ses talons, faillit renvoyer la porte avec fracas, et, dédaignant ce soulagement dérisoire, la referma sans bruit.

Tout le drame quotidien : ce déclic muet, volontairement contenu, sous une main qui pourtant tremblait de désespoir et de rage.

## II

Attentif, Claynot l'écoutait.

Il avait une grosse tête socratique, des yeux de bonté, un fin sourire perdu dans la barbe poivre et sel. Derrière les hautes vitres tamisant le jour d'or de juillet sous les arbres grillés de l'avenue, Paris de plain-pied venait battre : timbre des trams, cornes d'autos, roulements de fiacres, ombres glissantes de passants.

Claude admirait toujours le recueillement de ce cabinet de consultation. Avec ses reliures sobres, ses bronzes, ses tapisseries, ses beaux vieux meubles, ses silencieux tapis de Perse, c'était bien le confessionnal, élégant et sévère, des souffrances confiées au prêtre moderne, le médecin. Combien de misères avaient défilé là, sinon guéries, du moins consolées, tant, resté simple malgré sa célébrité, Claynot savait trouver les mots qui persuadent et raffermissent!

Dans la pièce à côté, de brillants engins de cuivre et de nickel, le plateau d'une machine électrique sur son bloc de verre, la cage des courants de haute fréquence et les ampoules des rayons Rœntgen.

— Toutes les femmes sont nerveuses, — dit paisiblement Claynot.

Vieil ami de Claude qu'il estimait et eût voulu heureux, depuis longtemps il avait jugé Marthe.

— Nerveuse, mais enfin?

— Si tu veux le savoir, mon dernier examen, très complet, remonte à avant-hier. C'est elle qui est venue me trouver.

— Elle ne m'en a rien dit.

— Elle se plaignait de malaises. Insignifiants, je puis te le certifier! Elle n'a aucun organe lésé ni menacé.

— Tu ne crois pas à un déséquilibre mental?

Il sourit :

— Je ne suis pas psychiâtre. Mais j'ai vu beaucoup de femmes comme la tienne.

— Aucune maladie?

— Une seule. Cela s'appelle, — pardon si je te blesse? — un mauvais caractère; et c'est incurable.

Ce qu'il ne dit pas, c'est que, dans une de ces minutes où le praticien se demande s'il a devant soi une cliente dévêtue qui exige le respect, ou une femme en désordre qui attend qu'on lui en manque, Marthe, après s'être plainte amèrement de la vie, l'avait du regard et du sourire équivoques tenté, sur cette chaise-longue où Claude était assis. Et pourtant elle ne l'aimait fichtre guère!

Lui avait-elle tendu un piège : l'indignation jouée à temps, le rapport au mari, la brouille entre les deux amis? Trop vieux renard pour s'y laisser prendre. Cédait-elle à une fantaisie déréglée? Il n'avait pu se tromper, en tous cas, à cette offre tacite des sensuelles et des vicieuses.

Et froidement :

« — Veuillez vous rhabiller, Madame. »

Sans plus la regarder, il avait libellé son ordonnance. Elle ne lui pardonnerait pas; voilà qui lui était égal! Un assez beau corps, mais pas d'âme. Et il n'était pas vil à ce point...

Claude déclara, attristé :

— Tant pis! Je la croyais détraquée.

Claynot, qui l'observait avec commisération, répéta :

— Toutes les femmes le sont.

— J'ai l'enfer chez moi; que veux-tu que je devienne?

— Peut-être es-tu trop conciliant?

C'est cela : faible? La légende!

— Je ne puis cependant prendre une matraque!

— Pourquoi pas?

Claude sourit sans grâce : on pense ces choses, mais les faire! Claynot, célibataire, en parlait à son aise.

— Alors, douches, électricité, massage?

— J'ai tout essayé pour te faire plaisir.

— Tu ne peux rien me conseiller?

— Trompe ta femme.

Claude tressaillit : ce mot répondait à un cas de conscience qu'il s'était posé souvent, surtout après la trahison de Marthe, et qui ces derniers mois le harcelait. Il en fut d'autant plus choqué :

— C'est toi qui me proposes cela? Toi, incapable d'une

mauvaise action! Mais, en épousant Marthe, j'ai pris le mariage au sérieux. J'ai promis une fidélité entière, je l'ai tenue. Moque-toi de moi, si tu veux.

— Je ne me moque pas. Alors depuis quatorze ans que tu es marié, pas une fois?...

— Pas une.

— Et jamais tu n'as été tenté?

Claude leva les bras : cette question? Tenté? Il n'était qu'un homme. Tenté, perpétuellement. Si elle l'eût aimé, jamais il n'aurait regardé d'autres femmes. Tenté? Mais comment ne le serait-il pas dans une union comme la sienne, quand toutes les formes du désir passaient, chatoyantes, sous ses yeux, en fourrures d'hiver, en robes décolletées de bal, en ces linons d'été qui, transparents, épousent la démarche!

— On est bête, — fit-il morne.

Car la vie riche, fougueuse, innombrable, s'écoulait autour de lui; elle bourdonnait intensément derrière les vitres. Des visages, animés d'une lueur tendre comme la pulpe des roses, lui avaient souri parfois. L'occasion? N'est-elle pas à qui veut la prendre? L'aventure court les salons, les rues. Moins qu'on ne le dit, plus qu'on ne le croit. Et si des passe-temps grossiers l'eussent déçu, il restait le caprice libre, des liaisons aimables, discrètes, et, voilé comme la statue d'Isis redoutable, l'attendant peut-être au détour du chemin : l'Amour.

L'amour qu'il n'espérait plus, — existait-il mieux qu'en mirage? — l'amour que son cœur romanesque adorait, et qu'il souhaitait passionnément rencontrer, dût-il alors le fuir, trop tard; l'amour qui ne lui avait laissé, à la bouche de Marthe, qu'un goût fiévreux, l'âcreté d'un piment de cendre.

— Je ne veux pas manquer à mes devoirs.

Oui, d'autres, beaucoup d'autres, — ils le disent et s'en vantent, — trompent, mentent, fraudent le pacte conjugal. Serait-ce une excuse pour lui? L'adultère de Marthe le déliait? Soit. Il ne se croyait pas quitte du respect dû à lui-même, et rester fidèle à l'infidèle lui semblait méritoire. Son éducation catholique, bien qu'il s'en crût libéré, l'avait façonné pour l'âge mûr : il acceptait, sans les avoir discutés, les principes qui régissent la société, n'en ayant pas encore découvert l'utile

hypocrisie, et par quels compromis les meilleurs eux-mêmes s'y accordent, vertueux en paroles, non en actes.

— Tes devoirs? Tu y manqueras bientôt. Tu aimeras, c'est moi qui te le dis!

Une fois de plus, son secret étouffa Claude, l'envie de se confier, d'être compris et plaint. Ah! si Claynot savait, soupçonnait!... Comme il prophétiserait avec plus d'assurance! Il balbutia :

— Tu te trompes! Non, va; ma vie est finie!

Sa moralité se cabrait; n'était-ce pas plus fier de résister à l'instinct le plus farouche, le plus aveugle, le plus impérieux qui soit? Pour lui, et bien qu'il se raisonnât, toujours la volupté s'était accompagnée d'une tristesse, d'un regret insaisissable, comme si un ferment impur empoisonnait l'idéal du désir.

— Es-tu sûr, — demanda Claynot perspicace, — de ne plus aimer ta femme?

Claude secoua la tête :

— Je ne puis plus l'aimer. Elle m'a usé le cœur.

— Cependant, vous êtes encore mari et femme?

Cette précision lui fut pénible : une pudeur intime s'émut en lui; il baissa la voix :

— Quelquefois... Nous ne pouvons toujours nous refuser l'un à l'autre.

Mais cette excuse ne le satisfit pas : elle rappelait de courtes ivresses sensuelles suivies de remords, tarées par la conscience d'une confuse prostitution. D'ailleurs Claynot mit le doigt sur la plaie.

— Et tu trouves cela plus délicat que de la tromper? Enfin!... Mais si tu ne l'aimes plus, pourquoi ne divorces-tu pas?

Claude, le visage assombri, ne répondit pas tout de suite. Le divorce? Ce n'était pas par conviction religieuse qu'il y répugnait, mais en vertu d'opinions reçues, enseignement familial, aversion bourgeoise d'une rupture irrévocable; l'idée louable que, mariés pour la joie et la peine, la maladie et la santé, la fortune et l'adversité, la vie et la mort, on ne détruit pas d'un mot, même légal, la gravité de ce pacte; on n'abolit pas un lien individuel et social, qui tient à l'âme et à la chair,

crée une famille, perpétue la race; on ne rend pas des enfants à moitié orphelins : Pierre, Charlette...

Et cependant cette idée aussi l'avait obsédé; et il songeait au divorce tout en s'y refusant, comme à un parti désespéré : l'amputation à l'heure de la gangrène.

— Tu finiras par là, — dit Claynot.

— Non, — dit Claude, — j'aime mieux souffrir.

— On se lasse de souffrir.

Claude Andryane se leva :

— Alors, tu n'as rien de plus consolant à m'offrir?

Claynot sourit :

— Va en Suisse, l'été y sera frais. Cela calmera les nerfs de ta femme, fera du bien aux petits, et te reposera. Tu en as besoin.

— Oh! moi...

— Prends garde : tu as maigri; as-tu toujours des palpitations?

— Plus que jamais.

— Tu travailles trop! Et tu t'énerves.

— Qu'est-ce que je deviendrais, grand Dieu, si je ne travaillais pas? Autant me flanquer à l'eau tout de suite...

— Allez donc en Suisse; tiens, dans l'Oberland Bernois. Il y a de jolis coins...

— Là ou ailleurs, — fit Claude avec découragement.

Ils y étaient allés.

## III

Le petit funiculaire, à la grande joie des enfants, s'élevait sur les rails.

Sous le glorieux ciel clair, l'hôtel parut sombrer obliquement, avec les arbres du parc et les pelouses à pic. La vallée du Resli, verte et coupée par l'Arn en flèche d'écume, s'évasait entre ses rangées de montagnes pareilles à des seins énormes, à de tumultueuses croupes, les unes bleues de sapinières, les autres nues et fauves. Dans l'écartement de deux cimes formidables, fulgurait au loin la nappe suave d'un glacier.

— Ça vous attire, papa, — dit Charlette.

— Oh oui, on voudrait monter dessus! — répéta Pierre.

Un air vif, venu de la gorge et du torrent, passa.

— On ne voit plus maman, — fit Pierre.

Madame Andryane avait préféré rester sur la terrasse de l'hôtel Essembach, nonchalamment renversée dans son rocking-chair, un roman, qu'elle ne lisait pas, aux doigts. Elle étalait ses grâces parisiennes pour les touristes de la route, américains glabres en complet cannelle, grosses allemandes coiffées d'une tourte en drap, alpinistes rouges et nu-tête, un sac noué au dos, des bandes molletières aux jambes et l'alpenstock en main.

Elle s'ennuyait à crier.

Cette Suisse, quel cauchemar! Passe pour Lucerne, son lac vert-bouteille, ses côtes d'un pittoresque banal où tranchaient, imposants, le Pilate et le Righi; et encore, sans les magasins de dentelle où elle avait passé des heures à se chercher une robe en broderie de Saint-Gall!... Mais Thoringen, quel trou! Indigne d'elle, l'hôtel simple et bon; elle n'admettait que les Palaces. Et la vie en famille, non! Si elle avait pu retrouver, à Interlaken, son amie Jeanne Jamin et les Dussarges! Mais Claude ne voulait rien entendre.

Elle s'exaspérait à le voir, par une dernière tentative de conciliation, redevenir un compagnon familier, souriant presque et plus intime qu'elle n'eût souhaité.

Au plus inavoué d'elle, et bien qu'il fût sain et séduisant, des comparaisons s'élevaient. Elle les chassait, elles revenaient, surtout à ces heures de fatigue où la nature agissait sur elle. Au fond, sans en être encore sûre, elle le haïssait.

Le funiculaire grimpait entre des blocs stratifiés, sous un tunnel ténébreux, à travers une forêt de sapins si épaisse qu'on ne distinguait pas leurs troncs.

Le panorama s'abaissait : la vallée du Resli n'était plus qu'une tache dans le paysage agrandi par le miroir bleu du lac de Schiltzen, le minuscule village de Flue et un cercle de nouvelles montagnes, entre-baillées sur d'autres glaciers.

Claude aspirait avec volupté l'air froid; il fit mettre par précaution aux enfants leur paletot. L'absence de Marthe l'allégeait.

Il la rêva tout à coup disparue; on n'est pas maître de ces suggestions : la maladie, l'accident, tout arrive. Se remarierait-il? Il s'imagina libre sans qu'il eût seulement frôlé, du petit doigt, le mystérieux engrenage du destin. Et soudain honteux de la facilité avec laquelle il admettait ce malheur, car il n'était pas seul, — il y avait Pierre, il y avait Charlette, — il contempla ses petits avec une tendresse inquisitrice, scrutant sur leurs visages les ressemblances qui avéraient son emprise.

Dans quelle mesure ces chairs tendres étaient-elles pétries de leur réciproque influence, sans parler des hérédités lointaines qui se superposent, presque effacées? Déjà s'affirmaient dans ces âmes légères et ces corps neufs les disparates d'origine.

Pierre rappelait sa mère, qui le préférait en ses rares heures d'abandon, injuste alors et dure à Charlette, en qui elle semblait combattre la protection tacite du père. De Marthe, Pierre tenait le large front, la sensibilité fantasque tournée en inventions, en mots drôles, à faire croire qu'il aurait un jour plus d'esprit que de cœur. Pourtant, bien qu'irascible et taquin, il n'était pas méchant.

Claude aimait en lui le mâle, la revanche future de son œuvre et de sa vie.

Mais c'est dans le fin visage de Charlette, sa bouche sérieuse et ses yeux bleus pensifs qu'il se retrouvait; elle montrait le souci du bien et du mal, une petite âme précoce, l'amour des livres et des paysages. Et elle lui portait une de ces adorations muettes, trahies chez les jeunes êtres par une rougeur soudaine et la pudeur de certains silences.

Sa responsabilité l'accabla. Il se vit seul. Marthe se désintéressait d'eux, se reposait sur les servantes et l'institutrice, trop souvent changée, bornant son rôle à de rèches observations de bienséance mondaine. Mais elle complétait la dualité indispensable; puisqu'il fallait une mère, elle était là, faute de mieux.

D'ailleurs, — et tant mieux pour elle, — elle était robuste : elle ne mourrait point. Pas davantage, elle ne le quitterait de son plein gré. Il ne se libérerait donc que par le divorce.

La répudier? Lui dire : « Va-t-en! » et qu'elle y consentît?

Elle vivrait seule, à l'écart, à demi abandonnée avec une pension et le confort honorable qu'il lui garantirait. Ses enfants iraient chez elle en visite. Elle les accueillerait en hôtes de passage.

Remariée? Ils rencontreraient un étranger, des demi-frères et des demi-sœurs auxquels les apparierait l'alliage trouble du sang. Quel retentissement auraient sur eux de telles impressions? Et si, emportée par les circonstances et son tempérament, elle passait aux aventures, sombrait?

Accepterait-il cette idée sans une répulsion jalouse, et une révolte physique autant que morale? La conserver auprès de lui, c'était la protéger : une suprême pitié. Non, pour elle-même, pour les petits surtout, il ne divorcerait pas.

Et il ne lui suffisait pas de voiler la conduite de leur mère; il ne pouvait admettre leur douleur, un jour, d'apprendre... Son devoir lui imposait de ne pas laisser amoindrir l'illusion filiale, le culte que, par respect de la maternité, ils devaient à celle qui les avait portés en elle et mis à la lumière...

Le sacrifice, en un mot! Mais n'était-ce pas absurde?

Trente-sept ans. Il avait dépassé la moitié de sa vie, atteint la cime derrière laquelle on redescend affaibli, voûté, au gîte de la dernière halte. Son abnégation avait quelque prix, soit! le dédommageait d'une joie amère, — car la souffrance crée un mysticisme; — mais était-ce vivre? Et n'avait-il pas le droit de remplir son fugitif et précaire destin?

Il brûlait à vide. Que de regrets il se préparait! Combien, vieux et désabusé, lui apparaîtrait stérile d'avoir perdu les élans de ce cœur généreux qui ne demandait qu'à se donner, se donner encore, se donner toujours!

Le funiculaire venait de franchir un garage guère plus grand qu'un chalet de poupée. Pierre et Charlette rirent : le watman qui se tenait en tête, près du volant, s'armait d'un fouet. Et les chevaux?

Pierre demanda :

— Est-ce qu'il va taper sur les voyageurs?

Et Charlette :

— C'est pour chasser les vaches. Tiens, en voilà une!

On s'élevait entre des vallons gigantesques, ravinés çà et là d'un torrent de pierrailles. Des troupeaux piquaient, dans

l'éloignement, leurs points fauves et blancs. Des haies en faisceaux délimitaient les vastes pâturages. Une odeur de porcherie venait de cabanes grisâtres. Aucun bruit, que le tic-tac monotone du train et parfois, dans l'air limpide, le tintinnabulement d'une clochette. Claude, enveloppé de cette énormité sereine, crut entendre le conseil de la Nature :

— Résigne-toi!

Mais sa conscience de fourmi protestait.

Quoi, son malheur serait insoluble? Devant lui s'étendait un calvaire aride, point d'horizon! Il se souhaita des cheveux gris, appela l'apaisement de la soixantaine.

Vœu dérisoire! Le bonheur futur de Charlette, les succès de Pierre ne le consoleraient qu'à demi. En dépit de tout altruisme, chacun n'est que soi, n'a que soi. Qui pouvait affirmer qu'ils seraient plus heureux que lui? Parce qu'il s'était trompé en épousant Marthe, son avenir resterait donc gâché sans rémission?

En ce temps-là, il sortait de l'École Centrale, occupait une petite place dans une usine électrique à Aurillac. Il était pauvre, son père ne lui ayant légué qu'un beau nom, et à sa veuve de maigres rentes, complétées par l'Etat d'un parcimonieux bureau de tabac.

Claude se rappela Marthe, avec sa beauté vierge pour dot : la cadette de six enfants voués comme elle à une existence de labeur, et commise, sans gages que le logement et cinquante francs par mois, chez son oncle, le vieux drapier Teyssade.

Il se crut transporté dans l'humble appartement des Rouquignal, au haut d'une maison sale et peuplée de marmaille, avec du linge aux fenêtres; le père, commis de l'octroi tombé au gâtisme, la mère, grosse femme geignarde et colère, mijotant sur le palier de savoureuses brayaudes ou des châtaignes bouillies qu'on arrosait de vin blanc. Mariage disproportionné, vrai coup de tête, conforme à son désintéressement et à son ignorance de la vie pratique.

Attiré chez les Rouquignal dont il était devenu le pensionnaire, c'était l'aventure amoureuse entamée avec Marthe, tolérée d'abord par la famille, puis exploitée; le traquenard : « une pure jeune fille compromise », l'indignation de l'oncle, les sanglots de la mère. Très épris, et par point d'honneur, il

avait promis le mariage. Sa mère, non moins loyale et insuffisamment conseillée, consentait.

L'avait-il payée assez cher, depuis quatorze ans, cette erreur honnête?...

Charlette impressionnée mit sa main sur la sienne.

— Regarde, papa.

On avait contourné la montagne. On entrait dans un chaos tumultueux, entre des sapins sombres. Au bas d'une vasque en éboulis, la seconde chute de l'Essembach s'écrasait en gerbe d'écume, filait en nappe vitrifiée et s'engouffrait aussitôt dans une fissure.

— C'est encore plus beau là-haut, — dit le père.

L'odeur de la gorge humide et de l'eau glacée grandirent. Une poussière liquide enveloppa le wagonnet. On eut la sensation d'entrer dans la solitude interdite, tant le vent et l'embrun repoussaient l'intrusion profane. Une rumeur tombait du ciel.

Le funiculaire s'arrêtait. Un sentier à pic, dans le grondement du tonnerre. Et sur une terrasse à garde-fou, soudain la grande chute les fouetta au visage de ses lanières de pluie.

L'Essembach, distant et proche, fascinait. Tout en haut de la crête, il surgissait en volute, et, plongeant droit, emboîtait entre les parois son puissant tube d'eau neigeuse. Un ressaut de la muraille, deux cents mètres plus bas, le faisait rejaillir en masse, renouant ou brisant ses mailles liquides, échevelant ses fluides stalactites sans cesse déformées et reformées. Plus bas encore, trois cascades en éventail roulaient avec une inconcevable vélocité.

Serrés contre leur père, les enfants, sous le parapluie apporté par un gardien, regardaient, écoutaient avec stupeur ce rythme assourdissant.

Claude, chaviré d'un vertige, se représenta au-dessous d'eux les immenses vallons verts, leur harmonie ordonnée selon des lois de paix ; ici c'était l'ivresse de l'anarchie.

Une révolte répondait en lui à l'élément sans frein. Comme cette chute, étagée en remous furieux, voilà qu'il souhaitait à l'improviste d'avoir le courage d'être fort, d'être libre : tout passion, tout volonté ; dût-il balayer êtres et choses sur son passage.

## IV

Ce jour-là fut une mauvaise journée.

Par les six fenêtres de la large chambre dont le parquet trop ciré et les murs trop blancs, — une chambre d'hôpital, disait-elle, — horripilaient Marthe, on voyait cingler les averses.

Le ciel, d'un émeraude si délicieux hier au crépuscule, n'était qu'une bouillie noire de nuages. Des écharpes de brume flottaient à mi-hauteur des monts, tandis qu'une vapeur bleuâtre s'exhalait de la plaine.

Marthe, encore au lit, déplorait avec acrimonie le désastre : les « peaux » en papier de soie sur son chocolat et les toasts mal grillés. Une fois de plus, elle déclarait Thoringen impossible. Claude objectant leurs belles excursions, leur montée au Honig, les gorges du Blunenlauï, elle répondait avec supériorité :

— Oui, oui, c'est ad-mi-ra-ble, c'est entendu!

Et cet ennui que lui inspiraient un beau livre, un beau tableau, la belle musique, son impuissance d'admiration se reflétèrent sur sa figure que le réveil n'embellissait pas, avec son air mécontent de tout et d'elle-même.

Claude, pour la première fois, la trouva moins jeune, les paupières gonflées.

Naïs, frappant à la porte, apportait le courrier : des lettres et des journaux pour monsieur, rien pour madame, du lit de laquelle elle s'approcha en feignant de ranger.

Le malheur voulut que, dans l'armoire à glace, il l'aperçût qui faisait signe à Marthe : « Une lettre pour vous, » avec un imperceptible haussement d'épaules à son adresse.

Cette Naïs! Il ne l'aimait pas, tout en lui reconnaissant certaines qualités; et il la conservait, par gratitude de son attachement aux enfants. Elle avait allaité Charlette et élevé Pierre au biberon; pourtant il la savait aveuglément acquise à Marthe.

Un lien étrange les liguait, non sans disputes; une maternité partagée entre celle qui s'était refusée à nourrir par coquetterie dédaigneuse et celle qui à sa place avait rempli l'humble devoir. Naïs n'avait jamais quitté la maison; son caractère autant que celui de madame en chassait tous les

domestiques, à l'énervement perpétuel de Claude. Son masque de Junon brune sur le retour indiquait la volonté têtue et une ruse que trahissait son sourire plissé.

Espion furtif et confidente discrète, elle eût, femelle auvergnate, compris le maître cognant du poing; mais à le voir si doux et patient, elle le bafouait : « Un homme qui a le foie blanc! » Et son terrible accent faisait rire Marthe, quand elle pensait qu'il ne pouvait entendre.

Il avait entendu, et depuis, prudente, Naïs lui témoignait un faux respect empressé. La gêne qu'il en éprouvait se renforça de dégoût. Une jolie exécution à faire : — Ouste, Naïs, bouclez vos paquets! — En aurait-il le courage? Mais d'abord, il voulait être sûr.

De qui cettre lettre? Pourquoi ces cachotteries?

C'est par une lettre d'elle à Fontès qu'il avait tout découvert, sur un geste d'escamotage, après une lutte où il ne l'avait eue que froissée, déchirée. Il s'en rappelait les termes chauds et la précision cynique.

D'autres lettres l'avaient torturé. Celles que Fontès, sur sa sommation, n'avait pu lui refuser. Il les avait rapportées sans les lire, malgré son envie dévorante, et brûlées devant elle noblement, stupidement, détruisant toute preuve de l'adultère alors que d'un mot, il se libérait; c'est ce jour-là qu'il aurait dû divorcer.

Depuis, il n'avait pu voir Marthe écrire ou recevoir un billet sans que se levât l'odieuse image de la possession. Elle s'était mêlée si intimement à sa vie, qu'il ne pouvait comprendre comment, au bout de quelques mois, il s'était retrouvé dans le lit de sa femme, poussant jusqu'au bout la mansuétude et l'acceptation de l'irréparable.

Quelle force l'avait ramené là? Il n'osait plus l'approfondir : sa volonté d'un pardon complet, sa fidélité sevrée, ou l'attrait impur de la femme souillée? De quelle boue comme les autres, serait-il donc fait? Non, pas cela, il en était sûr! Mais avoir pu reprendre une existence avilie par le soupçon injurieux contre ses meilleurs amis, leurs connaissances vagues, les inconnus mêmes! Car qui a bu boira. Et il fallait qu'elle eût la trahison dans le sang.

A Aurillac déjà... ces chuchotements de province dont il

n'avait tenu compte, la silhouette bellâtre de Fersac, le premier commis de Teyssade.

— Allons, laissons cela!...

Mais Fontès, qu'il avait cru son ami, Fontès qu'il plaignait encore assez pour ne pas s'être réjoui bassement de sa catastrophe; Fontès l'eût-il trahi si elle ne l'avait encouragé?

Telle qu'il la connaissait, elle avait dû se jeter à sa tête par bravade, rancœur contre le mari en qui elle incarnait ses griefs d'une existence cependant enviable, si on la mesurait du point de départ au point d'arrivée : argent, honneurs, plaisirs coûteux.

Qu'y avait-il sous cette enveloppe? Peut-être rien que d'insignifiant. Comme il eût voulu fouiller la servante! Elle nierait, se débattrait. Ce serait, avec Marthe, la grande scène encore!

Son impuissance l'oppressait; il quitta la chambre. Le verrou sournoisement claqua derrière lui.

C'était l'heure où il enseignait la géographie aux enfants. Rares bons moments : il savait rendre vivants le cours des fleuves, les chaînes de montagnes, les côtes marines. Mais, saturé de tristesse, il n'était pas en train, et les enfants non plus, Charlette commençant un mal de gorge, Pierre grognon. Ils s'étaient disputés, et l'on pouvait voir dans le regard du petit garçon une vilaine rancune, — comme il ressemblait à sa mère! — dans celui de la fillette un chagrin indigné et contenu. En tout autre moment, il eût souri de cette discorde puérile : elle l'irrita. Jamais son cœur meurtri n'avait eu autant besoin de douceur autour de lui.

Il leur donna à tracer une carte et, passant dans sa chambre, laça des souliers à clous, des leggins, s'enveloppa d'une cape et, une lourde canne ferrée en main, — quelle râclée on pourrait flanquer avec! — il sortit, après avoir prévenu qu'il ne rentrerait que pour le déjeuner.

La boue et l'averse ne l'effrayaient pas; il y trouvait du charme : l'accord du temps avec son état d'esprit, cette fraîcheur liquide et pénétrante qui le faisait communier avec la terre molle et les arbres secouant leurs gouttes. Marcher des heures dans un beau paysage, c'était rééquilibrer sa pensée, se ressaisir; d'ailleurs, il pleuvait moins.

Il atteignit Thoringen liquéfié dans un jour d'aquarium,

traversa le village aux maisons basses où la forge du charron, l'établi du menuisier côtoyaient les boutiques pour étrangers, les tea-rooms, les cartes postales en chromos et les objets de bois sculpté. Il acheta de quoi faire un gargarisme à Charlette chez un épicier-quincaillier-herboriste qui jargonnait l'allemand.

Deux heures durant, il arpenta la vallée; elle sentait bon l'herbe tendre; des noyers vernis d'eau bordaient la route. Un pont sur l'Arn lui rappela les vieux ponts couverts de Lucerne, leur plancher de bois relié, par des poutres entrecroisées, aux solives du toit de tuiles : des fresques triangulaires s'y encadraient au-dessus des passants.

Quelle exquise apparition, sous l'une d'elles! Accoudée au parapet brut, penchée dans une attitude pleine de noblesse sur l'eau verte du barrage, une longue jeune fille aux yeux marrons, le teint vif, le corps jaillissant d'un jet, avait fixé pour longtemps son souvenir. Un rais de soleil l'éclairait de biais, auréolait sa chevelure cendrée débordant d'une vaste capeline de paille à rubans mauves. Une figure à la Reynolds, santé, beauté et bonté jointes à une délicieuse mélancolie.

Au-dessus d'elle la fresque macabre, aux trois quarts effacée, dressait le squelette à la faux, et l'on distinguait confusément un personnage habillé de rouge. Le contraste était saisissant de cette belle et grande rose humaine avec le spectre du charnier.

Elle ne s'était pas retournée à l'écho solitaire du pas de Claude. Elle contemplait la Reuss glauque avec une étrange ardeur de méditation. Que lisait-elle dans le courant rapide : son présent, son passé, son avenir? En s'éloignant, et au risque de paraître indiscret, il n'avait pu s'empêcher de se retourner pour l'admirer encore. Quelle intensité de rêve et de vie elle dégageait sous la fresque mortuaire! Une intensité telle qu'il en demeurait presque obsédé comme d'une inquiétude ou d'un pressentiment. Mais n'était-ce pas d'un regret? Car il ne la reverrait sans doute plus?

On passe ainsi à côté de possibilités d'amour et de bonheur; on ne peut, on n'ose, par convenance, risquer le sourire ou la parole qui... Et voilà : rien n'est arrivé, on restera des étrangers; le temps et la distance vous sépareront désormais, — visages de plus en plus flous, ombres évanouies jusqu'à la mort.

Il se sent plus vieux à la revoir si jeune. Qui était-elle? Sa

grâce, la simplicité élégante de sa mise la disaient française; et cependant il émanait d'elle quelque chose de plus profond, de plus grave, de plus passionné : une poésie du Nord. Une artiste peut-être? Quelqu'un d'élite, sûrement.

Une pluie fine tomba. Claude continua sa promenade; un petit sentier bordait l'Arn couleur d'absinthe qui élançait, en vaguelettes moutonnantes, son flot dru comme un dard.

Sa vie ne ressemblait-elle pas à ce fleuve asservi? Il opposait les illusions de sa jeunesse à la réalité déçue. Lois, vérités admises, rites sociaux dictaient à présent sa conduite, tels ces contreforts de cailloux qui, en le contrariant, jugulaient le courant. Il s'était canalisé lui aussi, des vastes espérances de son entrée dans le monde aux rives étroites de son existence limitée par la carrière, les relations, les contingences de toutes sortes. C'était sa destinée ; bonne ou mauvaise, et, que bon gré mal gré, il devait suivre, à l'exemple de cette eau frémissante et domptée.

Mais pourquoi cette destinée-là et non une autre? Devait-il se répéter que trop de causes et d'effets, de retours, de coïncidences en avaient tissé indissolublement la trame, et que c'était ainsi, par une fatalité propre à tous les êtres; ou devait-il reconnaître dans son libre arbitre mal dirigé, dans les erreurs de son intelligence, dans la faiblesse, oui, tout de même, de son caractère, la vraie cause de son malheur intime?

S'il n'avait pas épousé Marthe? La séduire et l'abandonner? Fi! Mais pourquoi l'avoir préférée? Hasard, en somme. Il en était de plus jolies. Elle n'avait rien pour l'attirer, sinon le désir juvénile écœuré chez lui par ses premières expériences amoureuses et soucieux d'une femme propre bien à soi; sinon son idée arrêtée de ne pas épouser une fille riche, afin de réserver sa fierté et son indépendance. La conviction que l'homme doit nourrir sa compagne, la former, en faire l'âme de son âme et la chair de sa chair.

Avait-il tout tenté pour cela? Il se l'affirmait. Faisant la part de son manque de culture et de la rusticité de ses origines, il s'était efforcé de la décrasser moralement, de l'associer à ses pensées et à ses goûts, de la sortir de son moi rétif et borné; il s'était acharné à la raisonner, à la convaincre, à la mater même. Rien à faire. Elle avait un cerveau et un corps d'autre

essence que les siens, aucun de ses scrupules, pas une de ses délicatesses. Dans un milieu raffiné elle demeurait inadaptée, et, sous la poudre de riz et les robes de luxe, l'être primitif qui n'a pris à la civilisation qu'un formulaire de phrases, qu'un simulacre de tenue.

Pauvre Marthe! Elle ne goûtait que le plaisir de paraître; la toilette neuve d'une amie lui faisait mal; et elle détestait, parce qu'elle ne le comprenait pas, l'esprit et le savoir des hommes reçus dans leur salon; l'instinct le plus sûr et le plus bas l'avertissant qu'elle ne pouvait leur plaire que par une séduction charnelle.

— Je la méprise, — dit-il tout haut.

Et il ricana :

— C'est la *Femme de Claude*, c'est la guenon de Nòd.

Il revint par la gare pour acheter des journaux, évita dans Thoringen les auvents déversés en gouttière. Comme il atteignait la passerelle de fer jetée sur l'Arn, deux chevaux attelés à un landeau de louage, et venant en sens contraire allaient s'y engager. Il s'effarèrent aux sons de trompe d'une auto verte surgissant derrière; ils tournaient court dans un champ détrempé à quelques mètres du fleuve. Le cocher sautant à terre, les saisissait au mors; ils reculaient vers la berge à pic et l'eau profonde. Des bras éperdus aux portières, des cris.

Claude s'élança, au risque de glisser à l'eau ou de se faire écraser; il jetait sa cape roulée en paquet sous une roue et saisissant une des jantes, arc-bouté de toute sa force, immobilisait le recul de la voiture. Sans se soucier d'eux, l'automobile s'éclipsait déjà au tournant de la route. Blême, le cocher aidé de Claude ramenait ses chevaux sur la passerelle, la leur faisait franchir au petit pas.

Alors seulement Claude reçut les remerciements, dans une langue qu'il ne comprit pas, le russe probablement, d'un vieux monsieur à barbe grise et de deux femmes, l'une âgée, l'autre... Il hésita à reconnaître, tant l'émotion la transfigurait, l'enlaidissait presque, l'inconnue de Lucerne. Quelle peur elle avait dû avoir! Voyant son embarras, elle finissait par sourire :

— Vous venez de nous sauver la vie, monsieur.

Le pur, le merveilleux timbre de voix!

— N'en croyez rien, mademoiselle ; le cocher vous aurait sans doute tirés d'affaire sans mon aide.

Il salua. La voiture s'éloignait au trot ; il restait là, planté sur le rebord de la route, appauvri par l'effort où ses muscles s'étaient désespérément tendus, consterné de cette disparition rapide, sans doute définitive.

Pourquoi avait-il, par pudeur, nié le service rendu ? Comment n'avait-il rien su dire ? Il se vit couvert de boue, se jugea grotesque.

Il ramassait sa cape déchirée et regagnait l'hôtel. Sur le perron, le gérant, petit homme aux joues de pomme-reinette rouge et jaune, lui cligna de l'œil :

— Un vilain temps ! Madame vient de sortir avec des amis et m'a dit de prévenir monsieur qu'elle rentrerait ce soir.

— En automobile ?

— Une automobile verte. Monsieur aurait pu la rencontrer.

Il ajouta :

— Madame était si pressée qu'elle a oublié son petit sac. Où l'ai-je mis ? Ah ! Le voilà.

Claude tâta, sous les mailles d'or, une lettre. Sans doute celle que Naïs... Il s'enferma chez lui : Le timbre d'Interlaken, la longue écriture de Jeanne Jamin ? Et après une hésitation, il lut, ce qu'il ne se serait jamais permis autrefois :

*Ma chère Marton, je comprends que tu te rases ; ah ! les maris !... Mais je viens à la rescousse. Quand tu recevras ce mot, nous accourrons te délivrer, moi, Pantine et le Loulou. Nous irons visiter Berne ensemble. Au retour, il faudra bien que l'Ours consente à Interlaken.*

*Loulou est toujours amoureux de toi. Entre nous, je crois qu'il ne s'est jamais consolé que tu l'aies plaqué, il y a trois ans, pour ce grand serin de B... Je n'ai que le temps de t'embrasser dans le cou.*

*Ta* JANI

C'est bien cela. Ces Dussarges qu'il ne pouvait souffrir ! Et l'autre, l'entremetteuse !

Il n'eut que le temps de remettre le papier dans le réticule qu'il cacha. On frappait.

— Monsieur, — dit Naïs, — la petite a le front qui brûle et la gorge lui étrangle !

Claude accourut, la fit mettre au lit et envoya chercher le médecin. Ces Dussarges, un couple de fêtards riches et médiocres, faux amis qu'il subissait à regret et par nécessité mondaine. Et Marthe raffolait d'eux! N'avaient-ils pas une soixante-chevaux? Et, pour elle, soixante-chevaux!...

Sur quel ton équivoque parlait cette Jamin du sieur Loulou, de la dame Pantine et du serin de B.... D'où sortait-il, celui-là? — Et l'Ours? Bien obligé...! Puis ces flirts qui entachaient Marthe d'une suspicion malpropre...

Le médecin, venu seulement à quatre heures, le rassura. Une légère angine. A suivre de près, pourtant.

A sept heures, la jeune télégraphiste de l'hôtel apporta un télégramme : l'inévitable panne, — il aurait dû s'y attendre! — remettait à demain le retour de Marthe. Il contint un juron, puis haussa les épaules.

Le soir vint, la nuit. Il alla voir dormir les petits et, ne pouvant se décider à se coucher, prit un livre, le rejeta. Où était à cette heure l'inconnue aux yeux marrons, non telle que tout à l'heure, si changée, mais dans l'auréole de rêve du vieux pont de Lucerne, sous la fresque noircie?

Il savoura jusqu'à la lie sa solitude et sa misère morale, puis eut un léger frisson :

— Allons, dormons!

## V

Marthe n'était pas rentrée. Elle avait, télégraphia le portier du Palace-Eden, poussé jusqu'à Saint-Klatenberg. N'eût-elle pu, cependant, s'inquiéter de Charlette qui faisait de la température, respirait mal?

Claude avait résolu de parler sévèrement à Naïs, et n'en trouva pas l'occasion : elle ne quittait pas le chevet de la petite. Au moins, s'avoua-t-il, elle aimait les enfants.

Après une nuit meilleure et le soleil revenu, il put aller au village chercher la potion préparée par le docteur.

A son retour, il apprit que Marthe était dans le parc avec ses amis. Il s'occupa d'abord de sa fille, et, sortant de sa chambre, se heurta dans le couloir contre un monsieur maigre,

d'allure militaire, tête et barbiche à la Don Quichotte, des yeux bleus d'enfant, qui, avec enthousiasme, leva les bras, puis l'étreignit :

— Claude! Comment vas-tu? Je te cherche par tout l'hôtel.

— Mon bon Charles!

Il souriait, ému de plaisir, à Charles Guibret, parent éloigné mais près de son cœur, inventeur à demi ruiné, cerveau braque, excellent homme.

Guibret parlait, parlait :

— Nous venons d'arriver, ma fille et moi, nous sommes descendus à l'hôtel du Singe, dans le bourg. Ta femme va bien? Allons, tant mieux! Pierre, Charlette?... Oui, mon ami, nous voilà! Frais et sains comme l'œil. Je reviens de Prague. Quelle ville, Claude, un poème! Monuments, vieilles maisons! Et des gens d'une compréhension! Mon aéro-squale, tu sais? admis par la commission des recherches et inventions. Une fortune à faire! Incalculable! Mais j'y pense, mon cher, moi qui oublie de te féliciter!

— Et de quoi?

— Ne fais pas le modeste. Tu sauves des jeunes filles, à présent? Oui, oui, nous savons... Sans toi, Nelly, la meilleure amie de Marie, plouf! Glouglou! dans l'Arn! Sacré courant, tourbillons! Tu as, comme Hercule, dompté les chevaux de Diomède! Ah! Je suis bien content de te voir. Embrasse-moi!

— D'abord, je n'ai rien sauvé!

— A d'autres! Le père, mon ami Curtyl, viendra cette après-midi te remercier.

— Ce n'est pas lui qui était avant-hier avec elle?

— Non, des Tchèques qui ont été charmants pour moi, à Prague. Curtyl, voyons, tu le connais! Non? La fameuse école américaine Waugham, à Passy, l'ancien couvent de la Trinité, vieux jardins tracés par Le Nôtre? Curtyl est un grand éducateur : plein air, sports, responsabilité personnelle des élèves; rien de nos affreux pensionnats! Waugham n'est qu'un prête-nom pour la façade, parce qu'il fait bien avec son masque à la Napoléon, pour recevoir les parents. Mais il ne lève pas le doigt sans son associé. Curtyl est tout. L'institution s'écroulerait sans lui.

— Et mademoiselle Curtyl?

— Mademoiselle Curtyl est une jeune fille d'une rare distinction, musicienne passionnée, peintre de vrai talent et, s'il te plaît, licenciée ès lettres; a dû, à cause de sa santé, renoncer à son doctorat. A vingt-deux ans, une pareille menace, c'est navrant. Marie l'a connue au collège d'Aubigné, où Nelly a professé six mois. Elles sont inséparables.

Mademoiselle Guibret remplissait, chez mademoiselle de Berseville, directrice d'une pension chic pour françaises et étrangères, le rôle tenu par M. Curtyl chez Vaugham. Claude avait dressé l'oreille :

— Quelle menace?

— Nelly a eu des crises cardiaques très graves.

Était-ce possible, avec cet air de santé radieuse? Il retrouva en lui l'étrange sensation que lui avait inspirée la jeune fille, le nimbe de mystère qui l'enveloppait, et ce symbole du squelette à la faux grimaçant au-dessus de sa tête. Une soudaine pitié le bouleversa :

— Que me dis-tu là?

— Oh! Elle est jeune, il y a de la ressource. Allons, je ne voulais que te serrer la main. Je rentre au Singe. Marie m'attend.

— Tu ne dis pas bonjour à Marthe?

Guibret parut gêné; son costume de voyage: et puis elle était, paraît-il, occupée. On se reverrait, n'est-ce pas?...

Claude n'insista pas; les sympathies ne se raisonnent pas, et pourquoi le cousin Charles eût-il su gré à Marthe de la froideur sèche avec laquelle elle l'avait toujours accueilli?

— Viens embrasser les enfants, au moins?

— De grand cœur.

Seul, Claude confronta les impressions contrastées de ses deux rencontres avec mademoiselle Curtyl. Avant-hier, peut-être avec injustice, il avait été surpris, et autant en convenir, presque choqué, de la terreur répandue désagréablement sur ses traits; il lui semblait qu'elle aurait dû garder la maîtrise convenue d'une princesse de roman, un dédain fier du péril.

Il s'en railla; il demandait trop. Oubliait-il qu'un tour de roue de plus?...

N'importe, l'insaisissable persistait. C'est que ce rien avait brisé la « cristallisation » des sympathies qui s'opérait déjà;

cette agglomération progressive de souvenirs favorables et d'interprétations heureuses, le sourd travail d'ennoblissement d'un être par un autre. Et voilà que ce que venait de dire Guibret recréait plus nette, plus captivante, l'image de mademoiselle Curtyl, ou plutôt de Nelly, comme si ce petit nom très doux l'isolait mieux, la distinguait plus des autres femmes. Jusqu'à cet insidieux et terrible mal qui lui donnait un attrait plus touchant. D'être menacés, ce jeune corps et ce visage lui parurent empreints d'un charme plus romanesque. L'illusion se reformait.

Bien vrai? Il allait la revoir? Elle ne serait plus pour lui, à l'avenir, la passante ignorée d'un chemin perdu! Attendrissement imprévu, subtil comme une tiédeur de soleil sur les mains; le plaisir désintéressé, crut-il, de voir, dans un jour mi-réel, mi-imaginaire, rayonner librement une des douces et belles apparences de la vie.

Mais Marthe? Jamais il ne l'avait jugée à ce point étrangère et hostile; il la souhaita absente pour des mois, hors de son existence où, massive, elle barrait le jour, la lumineuse échappée d'un paysage encore irrévélé.

Au haut de l'escalier à balustres, à travers un massif, il aperçut sur la pelouse Jeanne Jamin et Nancy Dussarges qui, le bras à la taille, s'avançaient dans sa direction : Jeanne Jamin en robe de tussor, le nez long, l'ovale pointu, grande et mince comme une levrette; Nancy, en tailleur bleu, avec ses cheveux en houppe rousse de clown, son nez retroussé, ce déhanché garçonnier qui la faisaient surnommer Pantine. Claude s'effaça vivement derrière un pan de roche. Ce n'est pas elles qu'il cherchait.

Des voix moqueuses se rapprochaient :

— Allons surveiller l'Ours!

Et Jeanne Jamin, d'un ton de petite fille apeurée, cria :

— Ours, y es-tu?

— Je mets mes lunettes! — répondit Pantine en Croquemitaine.

— Il en a besoin. C'est égal, — disait Jeanne, — ton mari est bien excité.

— Oh! avec Loulou, ça n'a pas d'importance. Après l'une, l'autre.

— Tu t'en fiches !

— Totalement ! *Libertas*, pour moi et pour lui.

— Le ménage idéal !

— Tu l'as dit, chérie !

Claude savait ; les Dussarges conservaient la façade. C'est tout. Et pour la première fois, l'idée que Dussarges pourrait risquer avec Marthe plus qu'un jeu l'indigna. Il sortait de sa cachette quand, en écho aux voix lointaines des deux femmes, déjà au bas de l'escalier, il entendit d'autres voix, venues de derrière le massif.

Il s'approcha sur la pointe des pieds, et à travers les branches, vit Marthe se défendre faiblement contre un homme qui lui passait un bras autour de la taille, et que Claude ne put reconnaître parce qu'il tournait la tête vers elle, en approchant sa bouche.

Marthe disait, d'un ton faussement irrité :

— Laissez-moi !

L'homme montra son profil ; cette moustache ébouriffée, ces yeux un peu bigles ; le Loulou des salons, parbleu ! Le sang de Claude lui refoula au cœur : ce polisson osait !...

— Autrefois, vous étiez meilleure avec moi ! J'ai eu vos lèvres sous mes lèvres.

Un éclat de rire sec :

— Pas possible !

— Vous avez oublié ? Au Palais d'Orsay ? Ce soir de janvier ? La chambre jaune, quand Pataud a coupé l'électricité ?

— Aucun souvenir.

— Voyons, Marthe, ne raillez plus, je vous répète que je vous aime !

Une branche, sous la main de Claude, craqua. Le couple sursautait et se séparant avec précipitation, se trouva nez à nez avec lui.

— Je vous ai fait peur ?

— Oui, non, — balbutia Dussarges assez penaud, — nous plaisantions.

La main démangeait à Claude pour le vengeur, le formidable soufflet.

Il se maîtrisa, eut le sourire :

— Bonne excursion à Berne ?

— Oh! charmante, — affirma Marthe avec volubilité. — Dussarges conduit en perfection et son auto est d'un moelleux! On croit voler dans l'air!

Le Loulou avait repris son aplomb.

— Trop flatté, chère madame.

Et vivement :

— Mais où sont Pantine et Jeanne? Il va être temps que nous repartions pour Interlaken.

— Nous vous accompagnerons, et si Claude ne peut venir, je vais avec vous. N'est-ce pas, mon ami? Les Dussarges ont l'amabilité de...

— Non!

Elle le regarda, surprise de la brutalité de son refus.

Durement, il répéta :

— Non!

Elle se crispa :

— Et pourquoi, s'il te plaît?

— Ta fille est malade, reste auprès d'elle.

— Ah! C'est pour cela?

Ironique, elle jeta vers Dussarges un regard d'appel, mais avec une rare discrétion, il venait de s'évaporer. Claude, n'ayant plus de ménagements à garder, ordonna :

— Monte dans ta chambre!

— Oh! Assez de scènes!

— Monte! Ou je répète publiquement ce que te disait ce sale individu : je vous ai vus!

— Nous aussi!

— Je vous ai entendus!

— Nous voulions te mystifier.

Saisie au poignet, entraînée, Marthe se débattait. Elle lui jeta au visage :

— C'est un scandale que tu veux! Prends garde!

— Il a été ton amant, n'est-ce pas?

Un silence.

— Mais réponds donc!

Nouveau silence de bête acculée, qui n'ose mordre. Il lui tordit plus fort le poignet, elle poussa un cri :

— Oh! la brute! Non, il n'a pas été mon amant!

— Tu mens! Est-ce que cela te gênerait?

— Tu mériterais que ce soit vrai!

— Mais avoue donc! Il l'a été?

— Je ne te répondrai pas!

Et, scandant les syllabes :

— Il ne me plaît pas de te répondre!

Il ne tirerait rien de cette bouche haineuse, de ce visage fermé; il eut une envie démoniaque, comme s'il pouvait y découvrir la vérité, de fendre d'un silex ce grand front blanc, compact, rigide comme un moellon : le Mur, toujours!

— Tu n'iras pas à Interlaken, je te le défends.

Elle s'enferma dans un mutisme farouche.

— Tu m'entends!

Toujours rien!

— Mais parle donc! Tu n'étais pas muette avec Dussarges. Et avec B..., ce serin de B...! Et avec Fontès, donc!

Elle se rejeta en arrière, comme frappée au visage, et cette fois lui cria :

— Lâche!

— Ah! Tu parles enfin!

Elle répétait, hagarde :

— Et cela s'appelle un pardon! Ignoble lâche, va!

— Maman! — cria une voix aiguë.

Claude vit Pierre qui, avec une expression qu'il n'oublierait jamais, les regardait épouvanté.

Marthe étendit le bras, dramatiquement :

— Répétez donc vos paroles devant cet enfant!

Alors, lamentable cette fois, la petite voix cria :

— Papa!

Et comme Marthe abaissait la main en égide sur l'épaule de Pierre, Claude arracha son fils qui se cramponnait à la mère et éclata en sanglots.

Un lourd silence, où les parents se toisèrent comme s'ils cherchaient à s'assassiner. Claude n'y put tenir, il s'en alla, serrant les poings.

Si les enfants devenaient témoins, à présent!

## VI

« Témoins? Mais ce n'est pas d'hier! Suis-je donc aveugle! Et leurs regards ne trahissent-ils pas constamment, même s'ils se détournent, des réflexions au-dessus de leur âge? Peuvent-ils, malgré leur insouciance, échapper à cette atmosphère orageuse, où, derrière les portes, percent des voix colères, où nos visages gardent le reflet des scènes?

» Pierre, je ne sais? Charlette, sûrement, a compris. Pour qui sont-ils? Ont-ils même des préférences? L'autre jour, Marthe nerveuse a levé la main sur Charlette pour une carafe renversée sur le tapis.

» J'ai menti :

» — C'est moi qui l'ai renversée.

» Charlette m'a jeté un regard, non de fillette, mais de femme; et ses beaux yeux sont devenus humides. Pierre, qui avait vu, n'a rien dit. Il flatte sa mère pourtant! Qu'a-t-il pensé? Au fond, ils la craignent. Et Charlette me plaint : une nuance, mais elle existe.

» A cinq ans, me voyant un jour découragé, elle a été me cueillir des fleurs au jardin et m'a dit :

» — Tiens, mon pauvre papa, c'est pour toi!

» J'entends encore son accent de commisération enfantine : « Mon pauvre papa! ». Sont-ils heureux, malheureux? Ils dissimulent, par cette étrange pudeur qu'ont les enfants vis-à-vis des grandes personnes; mais impossible qu'au fond... »

Claude revit l'explication dans le parc, Pierre bouleversé. Ah! cela, c'était trop! Et les heures fébriles qui avaient suivi.

« Elle s'est disculpée; a-t-elle dit vrai? Coquette, imprudente, mais pas coupable, m'a-t-elle juré. Dois-je la croire? Et pourquoi veux-je à tout prix qu'elle soit la femme d'un seul adultère? Comme si je ne savais pas qu'elle est restée provocante avec les hommes! Après un pardon pareil! A-t-elle plaisir à abuser sur moi d'un pouvoir qu'elle croit invincible? Quelle erreur, en ce cas! Ma résignation est à bout! »

Depuis la scène odieuse, — ce Dussarges, quelle face de bas jouisseur! — il constatait en soi quelque chose de changé.

Etait-ce le fait de cette rancœur ou d'un autre ferment ténu,

presque impossible à préciser, une émotion délicate et grandissante, la sensation légère de ne plus être aussi seul, comme si l'ombre d'une présence encore invisible se glissait jusqu'à son cœur?

Et Claude, en train de s'habiller, tira de sa malle un complet neuf, une cravate inédite. Était-il rasé d'assez près? Il se regarda longuement dans la glace. Changé, oui, au moral et au physique. Le corps plus alerte, le visage moins grave; pas laids, ces yeux gris. Une figure expressive, pétrie de pensées; cheveux noirs, à peine saupoudrés d'un peu de sel aux tempes, mais la moustache presque blonde et soyeuse. Il ne paraissait guère plus que son âge. Et il avait le sourire des tristes, charmant d'être inattendu.

« Claude, mon ami, tu pourrais être plus mal!

« Je suis content; comment ne le serais-je pas? Nous nous sommes quittés froidement avec Marthe.

« Mais elle a cédé; elle m'a promis d'éviter les Dussarges; en tout cas, de ne plus tolérer ces familiarités dégradantes.

« La voilà chez ma mère à Tours, avec Pierre, Charlette et Naïs. Naïs! oui, je n'ai pas voulu cette fois encore compliquer la situation. Mais j'aurai l'œil! Quelques jours de repos me feront grand bien. Ouf! Elle n'est plus là, c'est l'essentiel! »

Mais son allègement ne tenait-il qu'au départ de Marthe?

Une heure après, un vapeur blanc, en compagnie des Guibret et des Curtyl, l'emportait au milieu d'une foule compacte et aux sons d'un orchestre, sur le lac de Schiltzen dont on côtoyait les berges semées de chalets de bois clair et d'hôtels à tuiles rouges.

Il se tenait à l'avant des premières, avec les deux jeunes filles.

Marie Guibret, visage sérieux, portait une toilette sans coquetterie, un col plat. Le bonheur l'eût fait paraître jolie, avec ses épais cheveux noirs, son visage ambré, ses grands yeux bons; mais tout cela s'embrumait en grisaille. La simplicité de ses attitudes, mains jointes ou croisées, rappelait celle des religieuses. Elle avait renoncé à vivre pour elle-même, depuis que son fiancé avait repris sa parole pour épouser une dot. Son père, grand enfant de génie, avait englouti la sienne dans ses inventions.

Son métier fatigant, la responsabilité de son école de Neuilly la poursuivaient jusqu'ici. Par instants elle crayonnait un petit carnet usé.

Nelly dit gaîment :

— Notez, Marie, notez avec soin que la Suisse accumule les tons faux, à exaspérer l'œil des peintres; remarquez comme ce vert bouteille du lac grince avec le vert acide des montagnes.

« Ne trouvez-vous pas que ce pays, avec ses innombrables hôtels, ses funiculaires, ses cascades éclairées à l'électricité, est la véritable foire aux paysages?

» Il montre la Nature à prix réduit et met l'admiration à portée des âmes médiocres.

— Vous êtes sévère, fait Claude en riant.

Rien ne le choque, ni la voracité avec laquelle des familles d'Allemands, assises à des tables, engloutissent des tranches de kougloff et des bols de café au lait, ni le pêle-mêle saugrenu des races : Anglais riant avec des misses laides en jupe de montagne. Italiens jaunes à moustaches de chat, Russes barbus à lunettes, Tyroliens dont une queue de blaireau orne le chapeau vert, et des touristes sans nationalité distincte, si rustiques qu'on les dirait grossièrement sculptés dans du bois.

Une allégresse fine, et que depuis longtemps il n'a pas éprouvée, l'émeut. Il sympathise avec tout ce qui l'entoure : le rythme du vapeur et son sillage plissé, l'enchantement du ciel pur, et ces pentes arrondies que l'eau reflète si mollement.

Marie Guibret dit avec douceur :

— Que ceci soit banal, bien que très pittoresque, je te l'accorde, Nelly. Tu en es convenue, au sommet de la Roth-Wenthorn. Moi, je goûte dans ce pays son bon sens réfléchi, ses qualités d'ordre et de discipline. On y a souci du bien-être des gens, on y protège les animaux.

— Ah! tu penses à Kiki et à Moune.

Kiki, un barbet gris qui ne court plus que sur trois pattes, l'autre étant restée dans un piège à belette ; Moune, une vieille chatte décolorée à qui le poil tombe. Marie Guibret les a recueillis, efflanqués, mourant de faim, et leur voue une tendresse de mère sans enfants.

Claude, qui détaillerait chaque trait de la jeune fille et les

nuances de son costume, s'étonne de ne saisir de mademoiselle Curtyl qu'une harmonie où concourent sa robe de broderie blanche, ses souliers de daim beige, son petit bonnet de paille fleuri d'une rose et dont le long ruban bleu retombe d'une épaule à l'autre. Ses bras demi-nus sortent de l'écharpe en crêpe de Chine. Ce qu'il n'ose regarder et qui l'attire, c'est la nuque ronde d'un blanc laiteux, où sinue la secrète volupté des contours.

Mais il rencontre le profond regard d'une si expressive intensité. Il en reçoit un petit choc, et la vie soudain lui apparaît belle et facile; un vent frais caresse son front; son âme lui semble sortir d'un bagne.

Serait-ce donc cela, le Bonheur?

Le Bonheur, auquel il tend, perpétuel et fuyant mirage, état de perfection dû à de providentielles circonstances, et qu'il place dans une région éthérée, hors la réalité quotidienne : voilà qu'il l'entrevoit tout proche, et tel qu'il ne désire pas autre chose, sinon la continuation de cette traversée limpide. Est-ce donc si simple que cela? Ce bien-être au soleil, près d'une femme qu'on ignorait hier et dont on ne sait presque rien encore. Car que sait-il d'elle?

Et que sait-elle de lui? Guibret est si expansif que, par excès d'amitié même, il n'a probablement pas caché aux Curtyl qu'il sait Claude très malheureux. Sera-ce dans l'esprit de Nelly une prévention favorable, ou non? Son cœur va-t-il à la souffrance d'autrui, ou en sent-il involontairement le ridicule? Pour qui n'a pu pressentir son martyre, elle est banale et morne, son histoire. D'humeur enjouée, peut-être n'aime-t-elle pas les hommes mûris prématurément par l'effort et la peine? Que sait-elle de la vie? Qu'en attend-elle au juste?

Cela l'inquiète. Il voudrait l'impossible : qu'entre eux le mystère des êtres s'abolisse, et qu'ils puissent voir leur cœur à nu... Il a eu la chance de l'arracher à un vrai danger. Et c'est ce qui aura le mieux brusqué leur sympathie. Mais son respect inné prête à la femme, par excès d'imagination, des grâces délicates, des ignorances et des pudeurs sommeillantes qu'il n'ose réveiller. C'est qu'il poétise malgré lui et veut absolument faire, d'une simple jeune fille, une héroïne.

Sa fidélité douloureuse en ménage ne l'a pas émancipé : il

s'est réfugié d'autant plus vers le rêve, il vit dans des idées, des abstractions, des concepts chimériques, non dans le réel. Et il éprouve, devant mademoiselle Curtyl, les sentiments ingénus d'un très jeune homme romanesque.

En l'écoutant, il sent renaître ce contraste qui le trouble. Elle parle de l'Italie. En dépit de son admiration chaleureuse, le sens positif des mots s'affirme. Son visage est celui d'une vierge de Keepsake, et sa parole d'une jeune fille moderne très intelligente, élevée au libre examen. En cela, elle est bien la fille de son père; mais à qui a-t-elle emprunté ces traits d'un pathétique délicat et cette frappe affinée?

Il se retourne pour examiner Curtyl : un homme à moustache blanche, aux yeux brûlants d'intelligence, à la mâchoire volontaire; son front bombé concentre les idées; son corps musclé comme celui d'un Anglais dit la vertu hygiénique de l'entraînement. Ses mains sont extrêmement soignées. Certes, il n'est pas commun, sa forte personnalité l'en empêche; mais ce n'est pas la race; et Nelly, elle, l'a au suprême degré.

Le vapeur ralentit et côtoie la rive : un hôtel entouré d'arbres prolonge au-dessus de l'eau ses terrasses. Au ponton, des voyageurs embarquent; et de l'escalier intérieur, émerge sur la passerelle une voyageuse encore jeune. Un élégant costume de drap gris moule sa démarche souple. Un voile transparent enveloppe son chapeau de feutre blanc, ses bandeaux d'or mat, et encadre, au-dessus du grand nœud de mousseline de soie, son visage passionné.

Tiens, M. Curtyl la connaît. Elle l'a aperçu; ils se sourient et vont l'un à l'autre; il serre la main tendue.

Nelly s'est retournée en suivant le regard de Claude. Elle rougit de surprise et de plaisir, et simplement :

— C'est maman...

Elle va l'embrasser. Guibret, qui s'est éloigné pour ne pas les gêner, rejoint Claude et Marie.

— Sa mère! murmurait Claude stupéfait. Mais ne m'avez-vous pas dit que M. Curtyl et sa femme étaient séparés depuis quinze ans?

— Tout à fait : une incompatibilité de tempérament et de goûts complète. Mais, comme ils n'avaient rien de pire à se reprocher et qu'ils s'estimaient tout en ne pouvant se souf-

frir, ils ont fait leur vie, chacun de son côté. Ne tenant pas à se remarier, ils n'ont pas divorcé : Curtyl est un pur intellectuel, indifférent aux femmes. Elle, une polonaise très distinguée, artiste jusqu'au bout des ongles. Elle a la folie des voyages; sa fortune le lui permet. Je dois dire qu'elle ne donne lieu à aucune critique; elle a repris son nom de famille : madame Séranska. Elle vit le plus souvent à l'hôtel. Un jour en Amérique, un jour au Japon; le monde est petit. Il leur arrive de se rencontrer, comme aujourd'hui. Shake-hand! Et au revoir! Mais ils vous cherchent; on va te présenter à la belle Nicia! Ah! mon ami, si tu l'avais vue au moment de son mariage!

Claude, étonné, se demande comment cette situation anormale a pu être acceptée si naturellement.

Madame Séranska, un bras passé autour de la taille de Nelly, s'avançait d'un pas rythmé. Ses admirables yeux exprimaient une nostalgie; sur son frémissant visage, s'épandait le rêve mystique des slaves.

Claude retrouve en elle, meurtri et déjà fatigué, le charme si étrange de Nelly. L'empreinte, la voilà, dans ce mystère des ressemblances. Physiquement, Nelly est la fille de sa mère. Et il comprend mieux la dualité énigmatique de celle qui déjà n'est plus pour lui la vierge inconnue.

## VII

Madame Séranska s'est invitée gaiement à déjeuner. Elle peut disposer de trois heures; ses amis, à qui elle a donné rendez-vous à Olgau, viendront la prendre en auto. On a débarqué; sous un *pergola* de vigne-vierge. La servante, belle Suissesse aux cheveux en nattes et aux yeux froids de chatte, apporte, après les truites rosées, un succulent risotto.

Claude est heureux. Placé à côté de Nelly, il savoure d'elle les plus petits actes familiers, la grâce dont elle manie sa fourchette ou trempe ses lèvres dans son verre que dore le joli vin d'Epesses.

Pourtant il éprouve un malaise; cette réunion, autour d'une table d'auberge, d'une mère rencontrée par hasard et d'un père et d'une fille qui ne l'ont pas vue depuis quatre ans, —

oui, lors de son dernier voyage à Paris, — dépayse l'idée qu'il se fait de la famille. Il a beau faire, cela le choque, et même le blesse.

Une séparation, le divorce, c'est pour lui un coup de hache dans la chair vive. On meurt, ou on reste amputé. On doit se haïr, à tout le moins s'oublier. Et les Curtyl se retrouvent avec plaisir et se quittent sans peine. Cela lui semble inexplicable. Il plaint Nelly : comme elle a dû souffrir, privée des siens et de la tendresse d'une mère! Une mère, et ce que, depuis des siècles, un tel symbole représente. Remplace-t-on cela? L'étonnant est qu'elle ne semble pas en souffrir. Ce n'est pas le plus émouvant des regrets qui met à ces paupières cette ombre ardente! Ce jeu de physionomie, qui l'a tant séduit, n'est-il donc que le sceau de l'hérédité maternelle, une analogie charnelle, et rien de plus? Non, c'est impossible : Nelly doit porter au plus profond d'elle un secret de mélancolie : Claude y tient.

Mais une voix lui souffle :

« Tu as tort de dramatiser ce que tu ne comprends pas. La vie et le cœur sont autrement complexes que ne l'ont décrété la tradition et la coutume : des variantes innombrables s'inscrivent en marge des tables de la loi : le libre jeu des forces, des instincts et des sentiments s'associe, se sépare, évolue, se répercute en combinaisons infinies. »

Claude ne veut pas entendre cette voix, contraire à la morale enseignée, au dogme social.

On se promenait sous les platanes de la promenade. Madame Séranska lui parle d'une croisière aux fjords de la Norvège, écoute Guibret expliquer son aéro-squale, qui, au choix, vole ou nage sur le côté, grâce à des palettes pointues en dents de requins.

Claude va en profiter pour se rapprocher de Nelly quand il croit reconnaître... Ce couple sous les arbres, tendrement pressé sur un banc. Comment, Maurice Simart? Tout le monde est donc venu en Suisse cette année? Mais oui, Maurice Simart, l'avocat célèbre, avec son œil perçant sous le monocle, son profil coupant, sa correction anglaise, et cet air d'ironie acerbe qu'on redoute au Palais.

Sa compagne n'est pas, comme il l'a cru d'abord,

Madame Simart. La vraie est brune, et celle-ci rousse. La vraie est mince, et celle-ci boulotte. Leur intimité est évidente, leurs genoux se touchent. Est-ce que...? La vie privée de Maurice Simart défie cependant tout soupçon. Claude, qui ne le connaît guère qu'à travers des amis communs, les bons Bruchet, le suppose, sur leur foi, mari fidèle et père excellent; trois enfants, intérieur modèle.

Mais quelle mouche les pique? A-t-il aperçu un importun? Et serait-ce Claude qui les dérange!

Ils se consultent, et trop vite s'esquivent, escamotés par une ruelle propice. Diable, quelle présomption!

Sa conscience reçoit un nouveau petit choc.

Coup de coude; Guibret lui souffle :

— Le gaillard! Tu l'as vu?

Et répondant au regard interrogateur :

— Emma Correr, l'ex-danseuse de l'Opéra, très embourgeoisée, mais encore potable. Un vieux collage : elle lui a fait deux enfants. Le plus drôle est qu'assez peu de gens le savent.

— Et comment le sais-tu?

— Parce que...

Guibret prouve : dates, témoignages. Claude s'efforce à l'incrédulité. L'antinomie de nos principes et de nos actes le frappe. Dire n'est pas faire : la tolérance universelle se contente de peu. Sauver les apparences : tout est là. Mais madame Simart? Comment peut-elle accepter cela, et vivre avec l'air de bonté aimable et souriante de celle qui ne sait rien?

Il demande :

— Sa femme consent?

— Elle préfère. Trop d'intérêts communs les lient pour qu'ils rompent : enfants, hôtel, situation brillante. Elle se console, d'ailleurs.

— Charles! Elle est très honnête!

— Me crois-tu capable d'inventer? Elle y a mis le temps, mais la trentaine arrive. Discrète, elle aussi. Devines-tu? Henri Clémont, l'aviateur.

Claude se débat : vraiment? Quel dommage! Et ces êtres distingués, qu'on citait en exemple, s'arrangent de pareils compromis! Il revoit le bon et beau visage de madame Simart, entrevu en visite, en soirée, un visage qui lui plaisait; et

s'attriste, comme si on venait de lui faire un tort personnel.

— Vous êtes bien sérieux, Monsieur mon sauveteur, dit une voix fraîche.

Il regarde Nelly. En elle s'incarne l'unité sereine des sentiments et des actes, le rythme de la vie noble. Il la dote d'une perfection que tout son être réclame; car il lui faut une idée généreuse à poursuivre, un cœur rare à aimer; il est de ceux qui ne peuvent vivre sans idéal.

Surtout il lui sait gré de s'adapter, flexible, à la spiritualité qu'il requiert des formes créées par son rêve. Il lui semble qu'elle personnifie tout ce qu'il souhaite de la femme et son attrait divin et mystérieux.

Il fait beau, un fluide vivifiant le baigne. C'est une ivresse inconnue, dont l'enchantement tient à ce qu'il ne convoite, ne veut rien de précis, et qu'il n'ose pas envisager l'avenir.

Devant eux, madame Séranska et monsieur Curtyl, côte à côte, tranquillement causent. Et nul ne croirait, à les voir si différents, qu'ils sont mariés et que Nelly est leur fille. L'idée que cette étrangère va repartir pour des mois ou des années poursuit Claude.

— Comme votre mère semble jeune!

— Elle l'est, dit Nelly; cette admirable fraîcheur de sensations fait sa force. Elle a une puissance de vie qui protège ses illusions et une légèreté d'esprit qui l'empêche de souffrir.

En vain guette-t-il un accent de blâme ou de regret; Nelly a dit cela comme elle l'a pensé : simplement.

— Le caractère de votre père n'est-il pas?...

— Le jour et la nuit. Ma mère est l'instinct, lui la raison. Je ne connais pas d'esprit plus discipliné, de volonté plus maîtresse d'elle-même.

— Et de qui tenez-vous?

Cette franche allure le déconcerte : mais quelle saveur neuve dans ces mots qui prennent pour lui un sens particulier, presque confidentiel!

— Moi? Je suis pleine de contradictions. De ma mère, j'ai reçu les goûts d'indépendance, l'amour des voyages, la prompte adaptation aux milieux. Mon père, lui, m'a enseigné

le besoin du travail, la discussion passionnée des idées, l'ordre mental et la stabilité des habitudes.

Elle ajouta :

— Si je m'écoutais, je vivrais au jour le jour de ma fantaisie, comme ma mère; mais cela me lasserait vite; ma conscience ne se retrouve au fond qu'en celle de mon père, son altruisme, sa foi au progrès, une religion morale qu'il pratique sans aucun dogmatisme ni étroitesse, croyez-le. Car sous l'éducateur de profession, il y a l'homme, que personne ne connaît : un des plus libres et hauts cerveaux que vous puissiez rencontrer jamais.

Claude s'étonne de l'entendre parler ainsi; qu'y comprendrait Marthe? Il se le demande. Et en même temps ces éloges lui donnent un peu de jalousie; pensera-t-elle jamais cela de lui?

Madame Séranska, du doigt, appelle sa fille à l'écart et lui dit devant M. Curtyl :

— Sais-tu ce que tu vas faire? Viens passer l'après-midi et dîner avec moi et les Lombrowski; je t'enlève. Ton père ne s'y oppose pas. Tu le rejoindras demain ainsi que ses amis. J'ai des vues sur toi. Serge Lombrowski a admiré hier sur ma table de salon, à l'hôtel, ta photographie que j'emporte toujours dans mon écritoire de voyage. Il est très impressionné. C'est un jeune homme accompli, gentilhomme jusqu'au bout des ongles. Sa femme sera reine, car il est trois ou quatre fois millionnaire.

Du regard, Nelly scrute son père qui se tait. Sur son jeune visage pensif un clair de soleil, puis une ombre passent. Elle s'est retournée involontairement vers Claude Andryane qui n'a pas dû entendre. Une courte hésitation, peut-être une lutte, et :

— Bien, c'est dit.

Elle rend compte un instant après de ce projet à Claude consterné. Quoi, si vite, elle donne un démenti à ce qu'elle vient de confier sur elle-même : ce caprice à l'exemple de sa mère, l'attrait du nouveau? Quelque chose d'autre que vaguement il redoute et n'ose dire. Et jamais il ne l'a trouvée plus séduisante, sous son petit bonnet de paille fleuri d'une rose, dans la robe de broderie blanche qui la drape avec une si molle précision.

Il souffre à l'idée qu'on songe à la marier. Cependant n'est-ce pas bien naturel? Et ce rival imprévu lui déplaît et l'irrite. Mais devient-il fou? Quel droit a-t-il sur l'existence de Nelly?

Il souffre pourtant, et bien davantage quand, l'auto des Lombrowski apparue, un long jeune homme élégant, qui se tient au volant, près du mécanicien aux bras croisés, saute à terre et se démasque : Serge Lombrowski. Présentations, parents, amis, shake-hands, frou-frous de jupes, propos décousus ; puis le silence de gens qui ne se connaissent pas et n'ont rien à se dire...

Ce n'est pas un rêve, Nelly, — jusqu'à la dernière minute il a espéré qu'elle changerait d'avis, — Nelly s'enveloppe le visage d'un voile de tulle. La voilà dans l'auto près de sa mère. Comme elle lui ressemble, à présent! Des mains saluent, l'écho des voix s'éloigne; Claude se sent terriblement seul.

Le lumineux décor s'éteint. Fait-il encore du soleil? M. Curtyl, grave, répond à peine aux bavardages de Guibret. Entre Marie et Claude la conversation tombe vite. Le vapeur blanc refait, en sens inverse, son trajet.

Décidément, cette eau glauque est affreuse, ces rives plantées d'hôtels ont l'air bête! L'orchestre verse des valses et des polkas désespérantes, et la laideur des touristes dépasse toute imagination.

Claude s'isole dans la contemplation des remous verdâtres et neigeux de l'hélice. Nelly est loin. La reverra-t-il seulement demain? Demain : des années, un siècle !

Qu'espérait-il donc!

## VIII

Nelly ne revint pas le lendemain, mais trois jours plus tard, trois jours pendant lesquels Claude Andryane ne se reconnut plus. L'idée de perdre l'amie nouvelle et inespérée, de renoncer aux émotions délicates et profondes qui pénétraient sa sensibilité la plus secrète, lui fut un tourment de toutes les minutes.

Il comprit, à ne plus la voir, la place que déjà elle tenait, et, indice plus grave, il ne s'en effraya point d'abord.

Pourquoi envisager ce qui devait les séparer bientôt? A ses yeux, le présent seul comptait. Comme dans ces songes lucides déchaînés par le haschich, le temps et l'espace s'amplifiaient à l'infini. Vingt fois par heure il regardait sa montre, essayait, inutilement, d'appliquer son esprit. Nelly seule, son visage intense, sa voix nette, et le charme grave et pur de son corps le hantaient, dans la fièvre de ses journées et l'insomnie de ses nuits. Il la respirait, il croyait l'entendre, il était imprégné d'elle : elle le possédait.

Mais dès qu'il l'eut constaté, l'angoisse s'en mêla : elle aigrit ses souvenirs, coupa ses envolées.

Que Nelly désormais jouât un rôle important dans sa conception des êtres et des choses, c'était un fait acquis et sans retour. Déjà? Oui, déjà. Il était prêt à accueillir l'inconnu, — voilà ce qu'il ignorait et ce qu'il apprit : c'était grave. Il était mûr pour des sentiments périlleux, assez forts pour bouleverser la rigueur de ses principes et l'équilibre de sa vie. Il allait être soulevé par la vague de fond de passions inconnues.

Nelly présente, il n'en aurait pas eu une si claire conscience. Son départ et son absence révélaient Claude à lui-même. Mais aussitôt, des incertitudes le désemparaient, avec le décousu d'un cauchemar. Rêvait-il? Était-il le même homme qu'hier? Plus il se cherchait, moins il se retrouvait.

« Voyons, songeait-il, je dois mettre de l'ordre dans mes pensées. Et d'abord, est-ce que je tiens tant à revoir mademoiselle Curtyl? »

Il essayait, par ce « Mademoiselle » un peu rancunier, de la remettre au plan où les convenances la plaçaient.

« Oui, Nelly m'est nécessaire, — il n'osa dire : indispensable. — Elle ne ressemble pas aux autres jeunes filles : elle a cette distinction rare qui indique une âme de race, une valeur morale. Ce n'est pas en vain qu'un hasard providentiel nous a rapprochés, et je ne l'ai pas arrachée au péril de mort pour la voir rentrer dans l'ombre des visages indifférents. »

Des suggestions précises l'assaillirent, instantanés d'une seconde, éclairs d'un regard, le rouge d'une bouche, le nacré

d'un sourire; et la persuasion que tout cela, et le penché d'une attitude, et la complicité d'un silence, et le prolongement souterrain de leurs paroles, s'aimantaient vers lui, par une affinité muette.

« Je suis fou, archi-fou! Rien ne me permet... Pourquoi mademoiselle Curtyl m'accorderait-elle plus qu'une bienveillance? Depuis si peu de temps! Elle me connaît à peine! Elle ne m'a pas regardé au moment où l'auto l'a enlevée, elle ne s'est pas retournée. Non, je ne lui suis rien! »

Il en fut chaviré; et son doute s'ancra en conviction :

« Moins que rien! Serait-elle partie ainsi? Aurait-elle consenti à accompagner cet étranger? N'est-ce pas la marque qu'il ne lui est pas indifférent? Il est bien né, il est riche, il lui ouvrirait un horizon large et facile. Elle aurait raison de l'épouser. »

La jalousie le tortura :

« Certainement elle lui plaît; impossible qu'elle ne lui plaise pas! Et comment ne le préférerait-elle pas? De moi, que peut-elle attendre? L'idée même ne lui viendrait pas qu'un lien plus étroit fût possible entre nous. Comment le serait-il, d'ailleurs? Ai-je le droit d'aimer? Mon sort est barré, mon existence close.

« Il a de beaux yeux câlins, ce garçon. Et des mains patriciennes. Le menton est dur, les lèvres sensuelles et volontaires. Ce n'est peut-être qu'un jouisseur comme les autres. Mais pourquoi ne se laisserait-elle pas prendre au mirage? Il a pour lui la jeunesse, l'admirable jeunesse! Et le reflet de l'or qui ruissellerait de leurs doigts. Nelly est femme, mot inséparable de luxe, de bien-être, de domination. Tandis que moi! Ah! moi!... »

Désabusé, il se jugea privé de toute séduction. Comment n'eût-il pas douté de lui, constamment humilié par sa femme, ravalé à l'enfer d'un ménage vulgaire, sans aucun échange de sentiments nobles et d'idées élevées?

« Ce Serge Lombrowski paraît à peine vingt-trois ans. Allez donc lutter! Trente-sept ans! On doit m'en donner quarante! »

La misère de vieillir l'accabla, si poignante qu'elle déformait la réalité : il sentit « réellement » ses épaules se voûter; ses

palpitations affirmaient « évidemment » un cœur usé, et il n'osa vérifier au miroir les petites rides des paupières. N'avait-il pas aussi, une dent à soigner au retour? Ce détail plus que tout, l'inquiéta. Miette à miette, parcelle à parcelle, il se désagrégerait. Non, elle ne pouvait, elle ne pourrait l'aimer.

« Oublions cette folie! Je vais rentrer dans ma vie quotidienne, mon bureau, mon travail. J'ai eu, admettons, le coup de soleil, une hallucination. On en guérit. En somme j'ai mes petits à élever, à aimer. Et cette malheureuse Marthe!

Mais il fut épouvanté, — et ravi, — de découvrir combien peu sa femme si opprimante, et qu'il redoutait sans se l'avouer, occupait sa pensée, sinon comme une masse de vie réfractaire : elle n'était plus qu'une intruse, trop longtemps tolérée. Et il constatait, non seulement qu'il ne l'aimait plus depuis longtemps, mais, tant ses griefs prenaient corps, qu'il l'exécrait presque. Et encore! Ne lui vouait-il pas plutôt une indifférence écœurée, un mépris sans appel?

Il conçut les grands changements qui venaient de se faire en lui, à cette lumière crue qui changeait leurs rapports de situation, et lui montrait comme précaire et sans assise ce qu'il avait cru immuable. Il comprit la magie de cet envoûtement, si foudroyant qu'il n'osait encore l'appeler de son nom, et qui, à peine pressenti, transformait pour lui ce qui avait été le *fatum* inexorable, la destinée imposée et subie.

Il aimait donc! Il aimait!

Il eût voulu faire le noir, le silence absolu pour savourer, au plus recueilli de lui-même, la ferveur de cet enivrement. Il s'isola, prétextant un rapport à fournir d'urgence. Il se plaisait à se représenter une Nelly conforme, adéquate au fantôme de bonheur et de tendresse qu'il évoquait. Mais son inquiétude chassait l'apparition. Une Nelly différente s'y substituait. Il se répétait :

« Je me trompe sur elle, évidemment. Elle va aimer ce Serge, elle l'aime déjà. Sans cela, elle serait de retour. »

Et comme l'hôtel Essembach, avec le souvenir de Marthe (et de Dussarges) lui devenait insupportable, il alla loger à l'hôtel du Singe, à Thoringen. Là, il apprit que M. Curtyl venait de repartir, rappelé à Paris par un télégramme de Waugham, et que Nelly rejoindrait les Guibret dans la soirée.

Ses anxiétés tarirent. Il allait la revoir! Il ne sut jamais comment, sans se livrer dans sa joie, à des excentricités juvéniles, il avait pu, en compagnie du cousin Charles et de Marie, attendre l'arrivée du petit train bondé de touristes.

Point de Nelly. Avait-elle manqué l'heure? Oui, non? Ah! enfin, la voilà!

Son regard : que d'éloquence dans ce regard! Ce n'était rien, et ce fut tout. Deux yeux se lèvent; une âme énigmatique de franchise, de confiance, d'ardeur, s'y livre. Claude en resta illuminé.

Comme, à côté de cet émouvant langage, ce qu'on dit est pauvre, banal, insuffisant! Il y a bien, dans le ton, quelque chose de particulier, l'imperceptible altération qui suit une violente secousse; mais seule la voix de Claude trahit cette nervosité, non celle de Nelly; tandis que son regard!... son regard si court! Une fleur délicieuse s'ouvre, embaume et se referme : c'est fini. Une flamme fulgure, consumant en un quart de seconde tout un arriéré de sentiments et de pensées : c'est fini. Claude voudrait, éperdument, que Nelly le regarde encore comme tout à l'heure lorsque leurs mains se sont unies, et qu'il balbutiait des phrases vagues d'accueil : c'est fini!

Une gêne est tombée avec le silence, le vaste silence qui semble descendre des énormes monts obscurs, sur le village assoupi et la plaine sereine que fend, sous la lune, telle une volonté âpre vers son but, le dard écumeux de l'Arn.

Nelly est lasse, pensive, ne veut boire que quelques gorgées d'eau; le décor du salon d'hôtel semble à Claude insolite, maussade; son anxiété est revenue. Il se forge des complications et un malheur probable. Ce Serge!... En quelles dispositions revient-elle? On se sépare tôt. Il guette l'indicible regard. Sûrement elle évitera le sien. Non, les beaux yeux de Nelly se lèvent, et leur rayonnement le baigne d'une joie ineffable, éthérée, où il lui semble que rien de charnel ne palpite, une joie qui vient d'un autre univers.

Et c'est encore une nuit tourmentée, où l'incrédulité, la confiance se disputent sa pensée à la dérive, qui se fixe, comme vers un phare, sur la clarté de ce regard indéchiffrable, — à présent, il le juge tel, — où tour à tour il croit lire la malice,

la bonté, la franchise, quelque chose de grave et de tendre qui n'est peut-être que le salut fugitif d'une sympathie qui passe, à une sympathie de rencontre.

Non, non! Le regard de Nelly signifie autre chose. Mais Claude a si peur de se tromper! Enfin, l'aube point entre les persiennes, lente, trop lente. Il faut attendre que la vie recommence. Peu à peu l'entre-jour des lamelles de bleuâtre devient jaune. Claude saute à bas de son lit.

Derrière une montagne en pyramide, d'une crête de nuages orangés, le soleil jaillit dans un halo de vibrations irisées; il monte, globe incandescent d'or fluide au ciel pâle, et les monts se teintent de rose, l'ombre recule au creux des ravins, la plaine exhale une brume blonde.

Il ne revit Nelly que tard. Elle était sortie. Il l'aperçut près du pont de bois à couvert de tuiles dans les plaines qui bordent l'Arn, cet Arn où il s'en était fallu de si peu... Il crut revoir le pont du Moyen âge, à Lucerne. Comme elle ressemble à celle qui se penchait sur la Reuss glauque!

Il a conscience que cette entrevue solitaire va les rapprocher ou les désunir. Saura-t-il parler? Elle le regarde venir comme si elle l'attendait.

Et ce n'est pas du tout ce qu'il comptait dire qui lui échappe, mais un aveu déguisé sous la formule des mots :

— Ne la trouvez-vous pas inquiétante, cette eau brutale? Je ne puis plus la regarder sans malaise.

Elle répond, légère :

— Non, je n'en ai plus peur.

Il dit :

— Son souvenir s'associera toujours pour moi à nos rencontres. Elle m'inspire une crainte bizarre et je ne sais quelle attraction. Je vois aujourd'hui, entre ses berges étroites, une force passionnée comme la vie trop comprimée, qui déborde et fonce par-dessus tout.

Une belle expression anime le visage de Nelly :

— Cela non plus ne me fait pas peur.

Qu'entend-elle par là? Il ne se peut qu'elle réponde directement à sa propre pensée. Il risque la question qui s'impose à lui, bien qu'elle lui semble presque indélicate.

— Je vais être indiscret... Serge Lombrowski vous a-t-il plu?

Elle n'évite nullement son regard, elle le cherche; et avec simplicité :

— Non.

— Alors vous ne l'épouserez pas?

— Je n'y ai jamais pensé.

— Pourtant, votre mère...

— Ma mère l'eût souhaité, mais mon père le déplorerait. Je pense comme lui. Je tiens une union sans amour pour une ignominie.

Profondément remué, il murmura :

— Vous ne l'auriez pas aimé?

— C'est un passant agréable, sans rien de commun avec mes aspirations et mes goûts.

— La richesse...

— Mon indépendance stricte me met à l'abri du besoin, et me suffit.

— Ne souhaitez-vous pas vous marier comme toutes les jeunes filles?

— Qui vous dit que je tienne tant au mariage?

Combien ce mot étonne Claude et le choque! Il argue :

— Une femme de notre caste bourgeoise peut-elle s'y soustraire? Là seulement, elle est protégée, encadrée dans les règles traditionnelles : la société, la famille, les enfants.

Une fois de plus il est saisi par le désaccord de ce visage romanesque et de cet esprit positif, si libre, trop libre, qui l'irrite en le charmant.

Elle reprend :

— Je n'ai pas de répugnance absolue au mariage, si l'homme que j'épouserai y tient. J'y donne moins d'importance que vous, voilà tout.

— Que mettez-vous donc au-dessus?

— Le libre engagement de mon cœur et de ma vie.

— Ah! — dit Andryane avec amertume, — vous êtes jeune et vous avez peu vécu! Le cœur est-il libre? On croit aimer, on se fourvoie, et on ne peut plus se reprendre. Trop tard!

— Il n'est jamais trop tard! On peut, on doit se reprendre! — prononça délibérément Nelly.

Il eut un geste hésitant; sous son découragement, se levait un espoir faible et téméraire :

— Pour refaire sa vie, il faudrait rencontrer un être qui acceptât d'en partager les restes mutilés, les désillusions, les responsabilités.

— Pourquoi pas? — dit Nelly. — Il ne faut pas exagérer ces choses, il ne faut rien exagérer.

Ses traits resplendissaient d'une flamme généreuse; il eut peur de lui-même, peur d'elle, peur de la vie... Tout ce qu'il tenait pour avéré, définitif, se lézardait comme dans un tremblement de terre; au bord de la crevasse, il reculait. Se pouvait-il qu'elle l'eût compris?

Il devint sombre :

— Vous ne parleriez pas ainsi si vous saviez ce qu'est ma vie...

Elle répondit :

— Je le sais!

— Mais savez-vous ce qui se débat en moi, savez-vous que je suis, que j'étais infiniment malheureux, désespéré, que vous êtes venue, que je pense à vous, que je ne pense plus qu'à vous?

— Je le sais, oui.

Il pâlit, effrayé par ce qu'il allait dire, et de ce qu'il engageait là d'irréparable; mais entraîné par une puissance aussi irrésistible que ce flot qui, à leurs pieds, s'élançait d'un bond :

— Alors, c'est terrible, car je crois... je suis sûr que je vous aime, Nelly...

— Mon ami...

Ils ne se dirent plus rien, parce qu'une émotion souveraine étouffait Claude. Il la contemplait comme en rêve; et Nelly, un peu pâle, lui souriait.

## IX

Vinrent des heures enchantées. Elles fuyaient comme le sable au sablier, le reflet du soleil sur l'herbe, le vol des oiseaux légers. Leur splendeur émerveillait Claude et lui faisait l'âme neuve et fraîche d'un adolescent. Il ne soupçonnait pas qu'en son être desséché un tel flot de Jouvence pût ranimer tant d'impressions mortes, ressuscitât cette fougue d'imagination, ce vertige d'illusions, cette aptitude au bonheur.

Se pouvait-il? Le miracle s'était fait avec la soudaineté d'une catastrophe. Invraisemblable bonheur! Elle l'aimait! On pouvait l'aimer, lui! Et ce n'était pas une mondaine blasée, une aventurière coquette, une femme de plaisir facile, mais ce qu'il y avait de plus rare et de plus précieux, et ce qu'il pouvait le moins espérer : une jeune fille ignorante des réalités et cependant assez avertie, trop intelligente pour ignorer l'importance de ses actes, les tournants redoutables de la route où ils s'engageaient.

Voilà bien ce qui était terrifiant, en même temps que délicieux. A la tendresse de Claude, se mêlait une gratitude infinie. Il ne justifiait pas sa fortune, il n'était pas digne... Qu'apportait-il, sinon soucis et difficultés, des souffrances compliquées et certaines? Car enfin il n'était pas libre. De partout des liens rigides l'enserraient, paralysaient sa volonté, le rivaient à des nécessités supérieures à son bon plaisir, à ses plus excusables faiblesses.

Un remords, dont il ne pouvait nier l'acuité, poursuivait son allégresse envahissante, et ce remords, — ce dont il s'étonnait pour se le reprocher, — concernait peu Marthe et les enfants; il se souciait bien autrement de l'intérêt de Nelly. Qu'il fût sacrifié, lui, c'était son lot : ne pensait-il pas, quelques jours auparavant, qu'il le resterait jusqu'à la fin de ses jours? Mais elle? Elle, innocente? Elle qui avait droit à un développement harmonieux et à une vie intacte, elle qui devait passer sereine au milieu de ses égales, sans que les médisances pussent l'atteindre, ni que la déconsidération lui fît tort. Une jeune fille!

Le naturel avec lequel elle lui avait laissé deviner son secret, cette pudeur franche le remplissait de trouble; car déjà s'émouvait en lui l'inévitable désir qui s'éveille aux profondeurs de l'instinct et lui faisait remarquer combien la grâce de Nelly tenait à la souplesse de son jeune et long corps, au rythme onduleux de sa marche, à la blancheur de ses mains diaphanes, à la minceur de ses pieds cambrés.

Toujours l'idée qu'il pût séduire une jeune fille l'avait soulevé de dégoût. Et voilà qu'à sa réprobation vivace s'enlaçaient d'insidieuses tentations, de dilatoires excuses.

Mais voulait-il séduire Nelly? Non; il écartait toute vision grossière et toute audace préméditée, en cette prestigieuse

minute où la conscience de l'amour suffit à donner la volupté d'âme la plus parfaite. Mais pourquoi se payer de mots? Bientôt il voudrait plus; la fatalité passionnelle l'emporterait malgré lui de jour en jour ou de mois en mois à la chute finale. A quoi bon s'affirmer qu'une liaison avec Nelly n'engagerait jamais que leurs affinités d'esprit et leur compréhension de cœur, — ce qui était leur droit légitime? — Il savait bien que ces joies platoniques, à une heure proche, ne lui suffiraient plus; ni à elle-même peut-être, parce que ce n'était ni vrai, ni possible, ni humain; parce que l'amour sincère veut tout et croit n'avoir rien obtenu s'il ne parvient à l'immolation des scrupules et des résistances, jusqu'à l'oubli de la pudeur, dans l'abandon des êtres; et parce que ce sont là des nécessités inexorables, les lois même de la vie.

Aujourd'hui Claude en vacances, libéré des siens, jouissant d'une liberté de rêve, pouvait s'illusionner, retenir comme Faust rajeuni l'extase glissante et dire à l'Instant divin : — « Arrête-toi, tu es si beau! »...

Mais demain? Demain où il se retrouverait dans son cercle étroit d'existence, en face de ses devoirs, de Marthe, de Pierre et Charlette?

On avait déjeûné gaîment sous les pins, au flanc d'un ravin abrupt, avec la menace d'y voir glisser — accident déplorable! — le plat de jambon aux œufs et les bouteilles de vin mousseux.

Nelly, rassurée par un télégramme de son père, s'abandonnait à une gaîté heureuse dont la contagion amenait le rire aux lèvres désabusées de Marie Guibret. Guibret se lançait dans des projets hasardeux : des usines monstres reliant Paris aux grands centres provinciaux pour l'exploitation de motobus électriques, dont la concurrence à bon marché ruinerait en un an les compagnies de chemins de fer. De son couteau, en pelant une pêche, il partageait des dividendes mirifiques, dotait à millions Marie, enrichissait mademoiselle Curtyl et Andryane, promus associés à part entière.

Claude, en feignant de l'écouter, savourait l'éclat des cheveux de Nelly. D'un blond châtain un peu doré sur les tempes, ramenés en vagues sur le front, ils se tordaient sur l'arrière de la tête en double coquille. Rien d'apprêté; les peignes

d'écaille s'y enfonçaient comme les fourches dans la meule. On devinait sa chevelure pétrie et ramenée d'un seul coup, avec une fantaisie exacte.

Fut-elle gênée par cette admiration expressive? Elle se leva, d'un agenouillement svelte, aidant Marie à refermer les paniers. Quand Claude les eut reportés à la voiture remisée derrière le coude de la route, il se retrouva avec elle. Les Guibret s'étaient éloignés pour herboriser, les laissant seuls; complicité indulgente sans doute.

Nelly portait une robe de toile framboise, et tenait à la main une grande capeline blanche. Il la contempla, tandis qu'elle aussi plongeait ses yeux dans les siens, avec une joie presque enfantine.

— C'est donc vrai? — balbutia-t-il. — Je me demande par moments si c'est possible.

Elle ne répondit que par un sourire, mais il en discerna moins le sens qu'il ne prit plaisir aux contours arqués de la fine bouche, au pli pensif des commissures; la lèvre inférieure était gonflée et fendue comme une cerise sous le bec d'un moineau.

Il s'enhardit :

— Je ne rêve pas, vous êtes bien là! Que je suis heureux! Et vous?

— Moi, je suis heureuse.

— Mais avez-vous réfléchi? Ce qui nous arrive est presque insensé... Je me demande parfois... Ne vous trompez-vous pas sur vous-même?... Comprenez bien : votre erreur, vos regrets me feraient un mal affreux... On s'habitue si vite au bonheur. Je ne voudrais plus vous perdre...

— Pourquoi m'éloignerais-je, mon ami?

— Oui, votre ami. Redites-le. J'ai tant besoin d'y croire! Que je vous aime, moi... l'étonnant, ce serait que je ne vous aime pas. Mais vous? Est-ce que je puis vraiment vous plaire? Tout cela s'est fait si vite! si vite!

— Faut-il tant de réflexion? J'ai beaucoup médité pendant ces trois jours; et à peine si j'ai dormi deux ou trois heures.

— Vous pensiez donc à moi?

— Constamment. Puis, par votre cousin, par Marie, je

vous connais mieux que vous ne croyez; d'ailleurs une action suffit à faire juger un être.

Elle lui tendit la main :

— Vous m'avez sauvée!

— Un si faible secours ne vaudrait pas une telle récompense. J'ai trente-sept ans, Nelly.

— Vrai? Il n'y paraît guère. Vous en avez donc souffert davantage. Je viens à temps pour vous consoler, si je puis...

— Si vous le pouvez! Mais à Paris? Comment nous verrons-nous?

— Quand et où vous voudrez.

— Vous serez libre?

— Je sors seule. J'ai, rue du Luxembourg, mon atelier, mon petit *studio*. Je vous verrai facilement. Mais vous?

— Ma vie est lourde, je m'évaderai. Seulement, soyez-en sûre, on nous rencontrera. Nous serons vite soupçonnés, guettés...

— Voilà qui m'est égal, à moi!

— Parce que vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir, ma petite Nelly; le monde est méchant. L'idée qu'on vous calomnierait m'est intolérable.

— Mais on ne nous calomniera pas en disant que nous nous aimons. Je ne compte pas m'en cacher.

Claude ouvrit de grands yeux. Devant ce simple courage, il eut honte de la prudence qui lui dictait l'espoir vague d'un compromis : entrevues discrètes, lettres furtives, un pauvre bonheur volé. De nouveau l'idée répugnante l'obséda. Une séduction? Pouah! Ou Nelly ignorait le danger qu'elle allait courir et il devait honnêtement la prévenir, ou elle admettait la possibilité d'un tel sacrifice, et cela il ne pouvait l'accepter. Il murmura :

— Nous vivons un roman, c'est trop beau. Pensez-y! Quelle réalité nous attend? Je suis marié. Quels que soient les torts de ma femme, je ne ne puis me faire à l'idée d'un divorce; j'ai des enfants, et pour eux..

— Vous ai-je rien demandé? — dit-elle avec une vivacité hautaine.

Une rougeur subite empourpra ses joues.

Il craignit de l'avoir sottement blessée.

— Nelly, pardonnez-moi!

— Je n'ai rien à vous pardonner. Vous vous tromperiez en supposant que je désire de vous autre chose que vous-même. Vos sentiments sont à vous seul, j'imagine?

Claude Andryane soupira :

— Je vous semble bien timoré? Lâche, pour dire le mot? Ah! je n'aurais pas dû vous avouer mon amour... Que de tristesses je vous apporte!

Elle écarta ces mots d'un geste ferme et charmant :

— Oh! moi, j'ai peu souffert; je puis résister, je suis forte. Vous avez raison de compter sur la vie et sur sa logique impitoyable. C'est elle qui agira pour vous...

Résolue, elle ajouta :

— Et je l'aiderai, dans la mesure où vous le voudrez.

Un dernier ressaut d'orgueil joint à l'admiration presque interdite qu'il éprouvait, — l'étrange, la décevante fille! — fit dire à Claude, dont la délicatesse se rongeait de continuels scrupules :

— Vous m'aimez, je le sens, plus que je ne le mérite peut-être. Mais, dites, est-ce seulement parce que vous me jugez à plaindre? Vous n'obéissez pas à la seule pitié?

Elle secoua doucement la tête et laissa répondre son regard. Il exprimait l'amour spontané, vrai, simple, l'amour qui échappe à l'analyse, qui dément les pronostics, qui ne se soucie pas des contingences, qui souffle comme l'Esprit où il veut et à l'heure qu'il a choisie. Il soupira :

— Nelly chérie...

Leurs visages, d'une attraction lente, se rapprochèrent et, dans l'ombre douce et sombre des sapins, sur la pente dangereuse qui les forçait à incruster fortement leurs talons dans la mousse, ils s'embrassèrent sur les lèvres, d'un long baiser chaste qui confondait leurs souffles et les unit frémissants de la tête aux pieds.

PAUL MARGUERITTE

*(A suivre.)*

# LETTRES

DE

# MARIE-ANTOINETTE

ET DE

# BARNAVE

## II

Une autre question préoccupe la Reine à ce moment : qu'adviendra-t-il de ceux qui ont prêté leur concours lors de la fuite vers Varennes? Peut-on les condamner pour avoir obéi au Roi? Leur condamnation serait une atteinte à son honneur. Qui voudra croire que le Roi est libre et qu'il accepte volontairement la Constitution au moment même où on lui inflige un tel affront? La Reine écrit à ce sujet :

N° 11. Ce 4 septembre.

« M. de Mont[2] : doit parler ce soir ou demain matin à ces messieurs d'une chose qui me semble juste et qui nous tient fort à cœur. Il est impossible que le Roi s'occupe des objets importants qu'on lui présente ce soir et qu'il se regarde comme libre, si les personnes qui ont été arrêtées et qui sont en prison sous l'état d'accusation uniquement pour l'avoir suivi

1. Voir la *Revue* du 1er novembre.

2. Montmorin, ministre des Affaires étrangères.

et avoir obéi à ses ordres ne se trouvent pas libres avec lui. Ils ne peuvent pas être compris dans l'amnistie générale puisque leur seul tort est celui du Roi. Enfin l'honneur et tous les sentiments nous le commandent; c'est à ces messieurs que je m'adresse, intimement convaincue que leur esprit de justice et leur caractère loyal leur feront sentir combien il est essentiel que ce vœu de notre part n'éprouve point d'obstacle. Je me plais à penser qu'ils m'aideront à marquer à ceux qui l'ont méritée, ma reconnaissance. »

Les correspondants de la reine s'empressent d'acquiescer, mais sous condition. Ils répondent à la Reine :

N° 11, ce 4 septembre.

« Les choses prennent la marche la plus favorable. La réponse du Roi hier a déjà fait une vive impression[1]. Il faut suivre invariablement la conduite indiquée; les résultats seront plus avantageux et plus rapides qu'on aurait osé l'espérer.

» Il est juste, il est nécessaire que l'acceptation du Roi soit accompagnée de tout ce qui peut convenir à la dignité de sa personne. Aussi, du moment qu'il l'aura prononcée, les personnes qui l'avaient accompagné dans son voyage doivent sortir de jugement. Nous permettons, nous jurons que cela sera ainsi, que cela sera fait avec acclamation, dans les termes les plus honorables et aussitôt que l'acceptation du Roi sera prononcée. Mais on abuse de la sensibilité de la Reine pour la tromper lorsqu'on l'invite à le demander plus tôt. Par là on rendrait la conduite de l'Assemblée incertaine, par là on ferait renaître tous les soupçons, par là on rendrait de la force à toutes les factions qui épient l'occasion de troubler la marche heureuse que prennent les choses...

» Nous répondons sur nos têtes des événements, du rétablissement de la confiance dans la personne du Roi, de la réalisation de l'autorité nécessaire au bien de l'État et à la splendeur du trône, au rétablissement de l'ordre. Nous répondons que ces effets seront infiniment plus prompts qu'on ne peut aujourd'hui le croire, si la marche que nous indiquons est exactement suivie.

1. La réponse de Louis XVI à la députation qui venait lui annoncer que la revision de la Constitution était terminée.

» Nous persistons à dire que le discours du Roi[1] est une chose décisive. Si contre l'apparence celui que M. de Montmorin présentera n'est pas suivant notre opinion, nous dirons franchement notre avis à la Reine et nous lui adresserons le modèle de discours qui devrait être prononcé. Le Roi y prendrait tous les avantages, y attirerait à lui la confiance et l'affection de toutes les classes, sans se charger de la responsabilité des fautes qui ont pu être faites. Il s'y montrerait avec la plus grande dignité. Ensuite quelques mois d'une conduite suivie et la monarchie française aurait, avec toute la solidité que lui assure une constitution fondée sur la volonté nationale, tout l'éclat qui doit appartenir au premier trône de l'Europe... »

*
* *

Ainsi, d'après les conseillers, le rétablissement de l'ordre, le rétablissement de la monarchie dépendent de la façon dont le Roi acceptera la constitution et des paroles qu'il dira. Or, ces messieurs ont là-dessus leurs idées; la Reine a les siennes. Elle leur écrit :

N° 14. Ce 6 septembre.

« Je vois que je me suis mal expliquée dans mon dernier billet, mais voilà l'inconvénient de toujours écrire. Je suis bien loin de vouloir cacher le discours du Roi aux personnes qui, par leur accord avec nous, peuvent en ce moment amener un résultat heureux. Je désire même qu'ils puissent communiquer avec M. de Mont[morin] le plus tôt possible, pour que nous puissions connaître ce qu'ils croyent raisonnable et utile à dire; que nous puissions de notre côté leur faire nos observations.

» Je crois que ce discours du Roi doit être bref et digne, conforme aux principes qu'il a toujours manifestés pour le bonheur de son peuple, la tranquillité et l'ordre. Il me semble qu'il vaudra mieux parler le moins longuement possible. »

Et encore le 8 septembre :

« M. de Mont[morin] doit montrer à ces Messieurs le projet

1. Celui que le Roi devra prononcer en acceptant la constitution.

de lettre du Roi pour l'acceptation. Je la trouve beaucoup trop longue et pas assez digne; je crois qu'en peu de mots on peut dire et bien dire tout ce qui est essentiel. En effet, pourquoi entrer en tant de détails? Est-ce pour inspirer la confiance? Tout ce qu'on dira en ce moment ne signifie rien; ce n'est que par une conduite suivie et ferme qu'on peut prouver la vérité de ses sentiments. Est-ce pour persuader l'Assemblée? Ce n'est pas plus quinze pages qu'une seule qui produira cet effet. Les gens sages et qui veulent l'ordre sont déjà persuadés; les autres ne le seront jamais. Est-ce pour le peuple? Jamais il ne lira un papier de cette longueur, encore moins le comprendrait-il. Je crois donc qu'il est essentiel de modifier ce projet et je désirerais que ces Messieurs m'envoyassent leurs idées. Je les prie de me garder scrupuleusement le secret vis-à-vis de M. de Mont[morin] que j'ai l'air de trahir. Ce n'est que parce que je désire que nos démarches futures soient bien conformes à ce qui sera dit. Voilà pourquoi j'y attache tant d'importance. »

La réponse ne tarde pas :

N° 14. Ce 9 septembre.

« Le discours présenté au Roi par M. de Mont[morin] nous a été communiqué hier au soir. Nous croyons comme la Reine qu'il pourra être abrégé et simplifié et que quelques expressions manquent de dignité, mais l'ensemble de ce discours nous a paru présenter le véritable système et s'accorder parfaitement avec le caractère de la situation du Roi.

» M. de Mont[morin] nous a indiqué les observations que la Reine avait faites sur quelques passages, et elles nous ont paru justes; nous avons indiqué nous-mêmes plusieurs autres changements, qui tous tendent à abréger l'ouvrage et à donner au style plus de noblesse et de simplicité... Mais il faut convenir que ce discours est bien conçu, le Roi y traite avec noblesse et franchise les points les plus délicats de sa conduite passée; il se place sur un terrain avantageux et ne laisse derrière lui aucune impression défavorable; son langage a un grand caractère de force et de loyauté; ce discours gagnera tous les jours à être relu et médité. Une conduite suivie est, sans doute, nécessaire pour en confirmer les bons effets, mais

il est certain que ce discours prépare et prévient cette même conduite... L'opinion se prépare de la manière la plus favorable. Tous les cœurs reviendront rapidement au Roi et à la Reine. Nous la prions de prendre sur elle et de se montrer dans toutes les circonstances de manière à ce qu'on ne puisse se tromper sur la part qu'elle prend à la conduite du Roi... »

On sait l'accueil qui fut fait à la communication de Louis XVI lorsqu'elle fut lue à l'Assemblée le 13 septembre. La grande majorité l'applaudit. Le 14 septembre lorsque Louis XVI se rendit à l'Assemblée pour contre-signer la Constitution revisée et y prêter son serment, il fut reçu avec enthousiasme, malgré des murmures qui s'élevèrent sur certains bancs et que le Président montra quelque hésitation à réprimer. Mais une démonstration populaire qui avait lieu en même temps devant les Tuileries ayant été mal comprise, se termina par des manifestations hostiles. Le peuple qui voulait témoigner sa joie de l'acceptation, trouva toutes les portes closes. Le Roi en sortant avait donné l'ordre de les fermer, craignant un envahissement des appartements de la Reine. La foule vit là une preuve de défiance et se fâcha. Marie-Antoinette écrivit à ce sujet à Fersen le 19 octobre 1791 :

« Le peuple est toujours comme il était, prêt à faire des horreurs. On nous dit qu'il est pour nous ; je n'en crois rien, au moins pour moi. »

Prévoyant l'impression que ces faits devaient produire sur l'esprit de la Reine ses correspondants essaient de la rassurer :

N° 16. Ce 15 septembre.

« La Reine ne jugerait pas bien les circonstances si ce qui s'est passé hier pouvait la décourager. Tout ce qu'a fait l'Assemblée a été l'effet d'un malentendu, car, à l'exception d'un certain nombre d'individus, les dispositions de tous étaient excellentes, et leur affliction en ce moment est de penser que le Roi puisse être mécontent.

» On a fait une faute en fermant les Tuileries. La Reine eût été applaudie avec enthousiasme, mais il est facile encore de réparer l'avantage qu'on aurait pu tirer de ce moment dans ceux qui sont prêts à se reproduire. Que le Roi et la Reine

continuent à s'attirer la confiance et l'affection du peuple et bientôt ils occuperont véritablement la place que la Constitution leur assigne et leurs plus grands ennemis seront forcés de les traiter avec le respect qui leur est dû. Aujourd'hui *les fautes des Assemblées sont dangereuses pour la liberté, mais non pas pour le Roi.* Son état dépend de lui. La Nation est lasse de voir mettre la licence et l'anarchie à la place de la liberté. Le pouvoir qui, en demeurant dans les limites que la Constitution lui assigne, ne cessera, par la parole et la conduite du Roi, de ramener à l'ordre, à la paix, à l'obéissance, à la loi, et le Roi est sûr d'avoir en peu de temps la nation pour lui. Mais il faut continuer à être gracieux, à se montrer, à s'associer au peuple... »

Indignée à l'idée qu'on ait pu penser qu'elle avait eu peur, la Reine répond :

N° 16. Ce 16 septembre.

« Il est vrai que le Roi avait donné ordre de laisser les portes des Tuileries fermées jusqu'à son retour. Je crois que cela a été par pure complaisance pour les ministres qui l'ont désiré pour pouvoir passer par là...

» Je suis bien loin de confondre l'Assemblée avec quelques individus qui croyent nous faire de la peine en mettant toute chose à l'envers. Mais ils ne savent pas qu'à des âmes vraiment nobles ces petitesses ne servent qu'à les retremper... »

Ses correspondants la rassurent. La Constitution étant acceptée, toutes les difficultés s'aplaniront :

N° 16. Ce 18 septembre.

« Le Roi est rétabli sur le trône. Les circonstances les plus difficiles, les plus critiques, disons même les plus douloureuses sont passées. Il s'agit maintenant de donner à cette existence, à ce pouvoir que la loi reconnaît et garantit, la consistance qu'ils doivent avoir et que le bonheur, la tranquillité, la liberté de la nation réclament. Les moyens sont sûrs; leur pratique n'aura rien de désagréable; les succès d'une conduite suivie serviront chaque jour à encourager et à soutenir cette force de résolution dont la Reine a déjà donné les preuves. Dans l'état actuel des choses, lorsque la nation entière est en mouvement, lorsque les esprits n'ont encore

aucune direction certaine, lorsque les différents intérêts cherchent dans le nouvel ordre de choses leur véritable place et leur point de ralliement, il est facile de saisir ces dispositions, de s'en emparer et de les diriger vers le but qu'on se propose.

» En ce moment il faut moins s'occuper des individus que des masses, juger quel est l'esprit des différentes classes de la nation et les attirer à soi. Il faut par des choses générales leur faire aimer la puissance royale, par des choses particulières et de détail leur faire aimer la personne du Roi et de la Reine. Lorsqu'on en sera là, l'accroissement d'action et de pouvoir qui s'accorde avec l'intérêt public sera bientôt obtenu. L'intervalle d'ici à ce moment pourra être difficile, mais il sera court, et, si le Roi se conduit bien, la royauté et le souverain ne seront pas entamés dans l'opinion. Les Ministres et l'Assemblée supporteront seuls les désagréments inséparables des premières difficultés.

» Les moyens pour s'acquérir l'opinion ne doivent être, comme la Reine l'a parfaitement saisi, ni affectés, ni précipités. C'est par la suite dans la conduite que la confiance s'établira. Ce qu'il faut obtenir c'est une impression qui aille toujours en s'approfondissant, et non un enthousiasme momentané, qui, par la raison même qu'il commencerait par être excessif, ne pourrait plus que décroître.

» Du moment que les désagréments du pouvoir seront écartés, que l'expression du respect et de l'empressement aura fait oublier ce qui l'a précédé, qu'on sera parvenu à environner le Roi et la Reine d'une manière qui puisse leur plaire et à rendre à leur existence personnelle quelques-unes des choses qui peuvent en faire le bonheur, cette activité de pensée, cette suite de conduite nécessaire, ces combinaisons par lesquelles on s'attire l'affection d'un grand peuple en travaillant pour son bonheur, peuvent aussi occuper agréablement la Reine. Lorsqu'on a reçu de la nature ce courage qui entreprend les choses difficiles et les poursuit avec constance, les moyens de séduction qui servent tant à les faire réussir, on n'est pas insensible aux succès qui les couronnent. C'est une victoire douce et flatteuse que de parvenir à se faire adorer d'un grand peuple, après des impressions si différentes. Le

temps où l'on s'en occupe, où l'on voit chaque jour s'accentuer un succès auquel personne ne pouvait croire, où, en faisant sa propre destinée, on travaille pour le bonheur de la France et la tranquillité de l'Europe, ce temps n'est pas l'époque de la vie où les jouissances auront été les plus rares et l'existence la moins heureuse. »

Dès le lendemain de l'acceptation de la Constitution par le Roi, l'Assemblée, décréta l'abolition de toute procédure relative à la Révolution et au départ du Roi. On ne disait déjà plus « la fuite à Varennes », mais « le voyage du roi ».

Marie-Antoinette se déclare contente par une lettre du 25 septembre. En même temps, elle exprime un vœu :

« ... J'ai été très contente du succès de la délibération d'hier. J'en sens toute l'importance et il ne m'a échappé aucune nuance de la manière dont le décret a été proposé...

» Je sais le peu de temps qu'il reste maintenant pour tout ce qu'il y a à faire. Il est à désirer que si l'on reparle du Gouvernement, l'Assemblée se prononce d'une façon définitive, de manière que la prochaine assemblée, comme simple législative et non pas constituante, ne puisse s'arroger le droit de se prononcer sur un pareil article. Qu'il soit bien défini que le Roi a tous les droits que lui reconnaît la Constitution qu'il a acceptée et promis de maintenir. »

Mais l'attitude des princes émigrés à l'entrevue de Pillnitz (27 août 1791), la déclaration qu'ils font d'avoir reçu à cette occasion la promesse d'une coalition des puissances en leur faveur ramènent dans la correspondance de la Reine la question des démarches à faire par le Roi auprès de ses frères et des mesures à prendre pour arrêter le flot de l'émigration. La prochaine Assemblée ne manquera pas de s'occuper des émigrés ; il est important que des actes catégoriques du gouvernement préviennent les graves difficultés qui en peuvent résulter. Les conseillers écrivent à la Reine :

N° 19. Ce 28 septembre.

« Les démarches extérieures du Roi et de la Reine ont tout le succès qu'on avait le droit d'espérer et que l'on avait annoncé. Mais le public désire, attend avec impatience le résultat des actes du Gouvernement. On voudrait connaître la

conduite du Roi à l'égard de ses frères. Le départ d'un grand nombre d'émigrants et particulièrement des gardes du corps, qui passent de l'autre côté de la frontière, fait naître des inquiétudes et ces inquiétudes sont soigneusement exploitées par ceux qui désirent la continuation des troubles, qui craignent que le rétablisssement de la confiance ne donne au Roi les moyens d'arrêter la prochaine Assemblée dans la marche qu'ils veulent lui faire prendre. Il faut déjouer ces mauvaises intentions; les circonstances sont favorables, mais il ne faut pas perdre un instant... Il faut que le Roi écrive aux princes, et, pour éviter que cette démarche ne soit provoquée par l'Assemblée, ce qui serait d'un mauvais effet, il serait essentiel que la Reine fît demander dès aujourd'hui à M. de Montmorin son projet de lettre...

» Un objet qui doit fixer aussi d'une façon toute particulière, l'attention du Roi et de la Reine est la nomination d'un Ministre de la Marine et le remplacement de M. de Montmorin qui paraît décidé à se retirer. Le public attend ces choix comme un moyen de juger les véritables intentions du Roi et les mal intentionnés sont si persuadés de l'importance qu'ils auront sur l'opinion, qu'ils cherchent à l'égarer en répandant le bruit que le Roi jette les yeux sur des hommes contraires à la Révolution. On a surtout produit depuis quelques jours une fâcheuse impression dans les esprits en annonçant que le Roi avait l'intention de donner le département des Affaires étrangères à M. de Moustier... »

Sur le premier point, ces « Messieurs » eurent satisfaction. Louis XVI écrivit à ses frères une lettre, mais qui ne produisit pas plus d'effet. Il leur envoya M. de Goguelat dont la mission n'eut pas plus de succès. Quant au second point, Marie-Antoinette s'inquiète. N'est-ce pas là une prétention nouvelle que de vouloir contrôler le choix que le Roi, d'après la Constitution, a le droit de faire de ses ministres? Mais, après réflexion, elle se décide à leur donner les informations désirées. Elle écrit le 29 septembre :

« On doit avoir parlé à ces Messieurs de l'idée de nommer M. Bertrand [1] à la marine et il me semble qu'ils ont trouvé ce

1. De Moleville.

choix bon, d'après ce qu'on m'a dit. Je ne le connais pas du tout. Ce qui me semble le plus important en ce moment c'est d'avoir des Ministres qui inspirent la confiance, mais qui, en même temps, puissent parler à cette nouvelle législature et lui en imposer en soutenant les droits légitimes du Roi.

» Quant à ce qui regarde M. de Moustier, je suis étonnée du doute qu'on montre à son égard, puisque ces Messieurs ont été avertis que le Roi lui écrivait pour venir remplacer M. de Montmorin. La lettre étant partie il n'y a pas moyen de rien changer. Il me semble que les principes de M. de Moustier pendant qu'il a été ici et surtout depuis qu'il est à Berlin, ne doivent pas inspirer de l'inquiétude [1].

» Au reste, j'aurais mille choses à dire sur cela comme sur toutes les autres affaires, qu'il est impossible d'écrire. Il y a longtemps que je dis qu'il faudrait se voir. »

Mais M. de Moustier refuse le portefeuille qu'on lui offre. Les conseillers de la Reine lui recommandent M. de Ségur pour ce poste ; car, disent-ils, « il est nécessaire dans le cas ou nous donnerons notre opinion sur un acte du Gouvernement que nous puissions après l'*avoir exposée à la Reine par une lettre*, la faire arriver ostensiblement au Roi et au Conseil par un homme comme M. de Ségur... »

Marie-Antoinette s'entremet et persuade à M. de Ségur d'accepter. Elle écrit le 27 octobre :

« M. de Ségur sort d'ici. Nous avons eu une longue conversation. Il accepte et je crois que nous n'aurons qu'à nous applaudir de ce choix... »

Mais M. de Ségur se ravise, après l'accueil fait à son nom par l'Assemblée. La Reine écrit :

Ce 30 octobre, 9 heures du matin.

« Je reçois à l'instant une lettre de M. de Ségur qui refuse absolument le Ministère. Après ce qui s'est passé hier à l'Assemblée il m'est impossible de ne pas trouver qu'il a raison et quelque désir que j'avais de le voir en place je ne sais plus que lui dire pour le décider à y rester... »

1. En 1790 Mirabeau l'avait recommandé pour le poste de Ministre des Affaires étrangères. Louis XVI l'envoya comme ambassadeur à Berlin.

M. de Ségur persistant dans son refus c'est M. Delessart qui est nommé. A ce moment tout le ministère prend conseil de Barnave comme on le voit par cette lettre de la Reine. On y voit aussi que la question des émigrés a été mise à l'ordre du jour, et que le Roi était prié d'inviter impérativement les princes à rentrer.

N° 28. Ce 11 novembre.

« Les ministres doivent avoir parlé à M. Barnave de la conférence qu'ils ont eue hier avec le Roi. On nous fait espérer qu'aujourd'hui M. Barnave donnerait ses idées. Toutes les réflexions qu'on m'a envoyées hier sont justes, mais il faut prendre garde que si l'on fait parler au Roi sur un ton trop absolu aux émigrants ils n'obéiront pas. Ceci aurait un double inconvénient. On dira au peuple que le Roi parle publiquement de cette manière, mais qu'il tient un autre langage dans ses avis particuliers, encourageant les résistances du dehors, et l'on rendra le roi responsable de l'inexécution de ses ordres... »

***

On a vu que plusieurs fois la Reine avait exprimé à ses conseillers le désir de les voir et de causer avec eux, une conversation étant plus efficace que des lettres. Ces messieurs, de leur côté, désiraient aussi s'entretenir avec elle. Mais quel moyen prendre? Les députés craignaient de se compromettre et de perdre leur crédit dans l'Assemblée, si l'on apprenait qu'ils voyaient la reine en secret et dirigeaient la politique de la Cour. Pourtant, dans les derniers jours de la Constituante, rendez-vous avait été pris. Il avait été convenu que l'entretien aurait lieu, le lendemain de la séparation de l'assemblée, c'est-à-dire le 1er octobre 1791, dans le cabinet de la Reine, où ces messieurs seraient conduits par l'agent. A l'heure dite, sept heures et demie du soir, le 1er octobre, Marie-Antoinette s'enferma seule dans son cabinet, et attendit. Après trois quarts d'heure d'attente, personne ne s'étant présenté, elle griffonna un petit billet sur un bout de papier, qu'elle fit parvenir à l'agent 1 : 0, porteur habituel de ses lettres à « ces messieurs ».

N° 19. Le 1er octobre.

« Je me suis enfin décidée à voir ces Messieurs. Le jour était pris : Samedi 1er octobre à sept heures et demie du soir. C'était A. L[1] et B[2] qui devaient venir. Après avoir attendu trois quarts d'heure à la porte, J : est arrivé me dire qu'ils avaient été arrêtés en chemin par une de leurs connaissances, au moment d'entrer; que ces Messieurs, déjà très effrayés du monde et de la clarté qu'ils trouvaient sur leur chemin, s'étaient enfuis pendant que J : leur parlait. C'est ce récit qui m'a fait écrire ce billet.

» *P.-S.* — La personne vient de m'avertir du contre-temps arrivé. Demain il n'y a pas moyen, il y a jeu. Lundi je serai chez moi à partir de sept heures. Je vais m'occuper d'une autre route plus sûre où, s'il est possible, on ne rencontrera pas du monde. B. et A. L. voulaient entrer quand même, Duport[3] s'y est absolument opposé. »

L'agent qui porta ce billet, rapporta cette lettre que ces Messieurs avaient déjà écrite :

N° 19. Samedi 1er octobre à minuit.

« Le contre-temps que nous avons éprouvé au moment où nous arrivions chez la Reine et le grand nombre de personnes que nous avions déjà rencontrées dans les cours du château, prouvent qu'il n'est pas possible de répéter la même épreuve avant d'avoir trouvé un moyen moins dangereux. Ce n'est pas seulement notre existence qui serait compromise du moment où nous serions reconnus, mais nous cesserions, dès ce moment, de pouvoir être utiles, et le grand nombre d'ennemis que nous avons été obligés de nous faire, comprimés en ce moment par la force de l'opinion publique, retomberaient sur nous avec le plus grand avantage au moment où, par une démarche mystérieuse, nous aurions donné le droit de nous soupçonner. La Reine doit voir dans ces craintes une nouvelle preuve de notre franchise et de notre zèle. C'est pour nous un sacrifice très réel et très pénible que de retarder le

1. Alexandre Lameth.

2. Barnave.

3. Duport, le troisième membre du *triumvirat*.

moment d'une entrevue qui ne peut être que très utile, pour confirmer et pour soutenir la direction heureuse que les affaires ont prise depuis quelque temps. Mais il est impossible de compromettre d'aussi grands intérêts que ceux qui viendraient à l'être si cette communication était découverte et publiée. Il faut absolument attendre d'avoir trouvé un moyen qui donne une grande probabilité de secret... »

La Reine a cherché et croit avoir trouvé le moyen d'assurer le secret des entrevues. Elle écrit le 3 octobre :

« Je sens parfaitement les raisons données pour retarder l'entrevue. Les inconvénients qui ont été éprouvés avant-hier prouvent combien notre position est désagréable en tous points. Je désire pourtant beaucoup que le moment où je pourrais parler à ces Messieurs ne soit pas trop différé. Il me semble qu'il est intéressant de se parler promptement sur plusieurs points. Sans y mettre de l'imprudence, je vais m'occuper des moyens pour assurer leur arrivée jusqu'à moi et me donner aussi la liberté d'être enfermée chez moi sans que cela paraisse extraordinaire à ceux qui m'entourent...

» Je charge le porteur de cette lettre d'expliquer le seul moyen que je crois praticable pour arriver chez moi, et je persiste à dire que le plus tôt sera le mieux... »

La réponse, portant le numéro 20, est du lendemain 4 octobre :

« Pénétrés de la nécessité que le Roi et la Reine aient un plan fortement conçu et qui, suivi avec consistance, soit propre à assurer le succès, nous ne sommes pas arrêtés par les inconvénients que présente encore le moyen qui nous est indiqué pour nous rendre chez la Reine. La réflexion sur la 6e division[1] aujourd'hui de service nous paraît juste et nous pensions avec la Reine que demain serait plus favorable. Ainsi à sept heures et demie nous nous rendrons, avec la personne qui nous a remis le billet, chez la Reine.

» Nous nous occupons du discours du Roi pour l'ouverture de l'Assemblée[2]. Toutes les raisons paraissent se réunir pour

1. Cette division préposée à la garde des Tuileries était probablement moins sûre que celle du lendemain.

2. Législative.

que le jour que le roi indiquera ne soit pas avant vendredi ou samedi.

» Nous renvoyons à la conversation que nous espérons avoir avec la Reine ce que nous aurions à lui dire de plus sur différents objets qui doivent fixer son attention. »

L'entrevue eut lieu et fut suivie de plusieurs autres. Un de ces Messieurs, sans doute Barnave, semble avoir été souvent admis seul. Dans une lettre datée « jeudi » (sans autre date) il est dit :

« Je n'ai point oublié les dernières paroles de la Reine dans notre seconde conversation. J'ai d'autant plus de raison d'y donner foi que tout ce qui s'est passé depuis annonce de la part de la Reine une résolution constante. Aussi suis-je plein de confiance dans son courage et sa sincérité.

» La conduite qu'on a suivie depuis l'acceptation a déjà épargné bien des malheurs à la France, bien des dangers à la royauté. »

A partir de ce moment, cachés dans les coulisses, Barnave et Lameth, aidés d'Adrien Duport, dirigent le Ministère des Girondins dit Ministère des Feuillants.

Peu de jours après la première entrevue avec Marie-Antoinette, Louis XVI se rend à l'Assemblée Législative où il déclare qu'il « faut qu'entre le Corps Législatif et le Roi il règne une constante harmonie et une confiance inaltérable ». Toute la salle applaudit et les cris de *vive le Roi* retentissent. Le discours avait été soufflé par Barnave. Fersen qui à Aix-la-Chapelle travaillait pour le Congrès et la coalition des puissances contre la Révolution n'y comprenait plus rien : il écrit à la Reine, le 10 octobre :

« Comptez-vous vous mettre sincèrement dans la révolution et croyez-vous qu'il n'y a aucun autre moyen? Enfin, voulez-vous être aidés ou voulez-vous qu'on cesse toute négociation avec les cours? »

Et à sa réponse qu'elle suivait les conseils de ceux qui étaient le mieux à même de l'aider à ramener l'ordre et la tranquillité, il répliquait, le 13 octobre :

« Que votre cœur ne se laisse pas aller aux enragés. Ce sont des scélérats qui ne feront jamais rien pour vous; il faut s'en servir et s'en méfier. »

Dans son for intérieur la Reine n'était peut-être pas loin d'être de son avis, mais elle savait que sans leur aide la monarchie était perdue et la guerre certaine avec l'étranger. Si pour éviter un tel malheur il lui suffisait de hurler avec les loups, pourquoi ne le ferait-elle pas? C'est son intérêt et l'intérêt du Roi qu'elle considère. Elle dit à Fersen le 19 octobre :

« Rassurez-vous. je ne me laisse pas aller aux enragés, et si j'en vois et que j'ai des relations avec quelques-uns d'eux, ce n'est que pour m'en servir... »

Mais, de jour en jour, elle voyait mieux les difficultés. Ses conseillers demandent qu'elle insiste auprès du Roi pour qu'il adresse à l'armée une lettre où il déclarera traître à la patrie tout officier qui quitterait la France pour se joindre à l'armée de Condé. La Reine leur répond :

N° 21. Le 10 octobre.

« ... M. du Portail a porté hier au Conseil un projet de lettre du Roi à l'armée. Je ne l'ai point lue, mais d'après ce que j'en sais, elle me paraît peu convenable et peu politique. Peut-on parler à des officiers en les menaçant comme des coupables? Cela n'empêcherait pas un seul de partir; au contraire ils se sentiront pour ainsi dire obligés de le faire... Pourquoi ne leur parlerait-on pas plutôt le langage que seuls ils entendent, en faisant appel à leur attachement pour le Roi et pour le bien de son service. Ceci déplairait-il aux nouveaux législateurs? Mais si c'est le seul moyen de retenir ceux qui ne sont pas encore partis, d'éviter le malheur de leur perte à la France, peut-on et doit-on hésiter? Pour eux il n'y que le langage de l'honneur qui se fasse entendre... »

Elle craint évidemment que sa résistance ne fâche ses correspondants. Aussi, elle leur rappelle les sacrifices qu'elle a faits et qu'elle fait pour maintenir la bonne entente entre elle et eux.

N° 23. Ce 20 octobre.

« Quand j'ai commencé ma correspondance avec ces Messieurs j'y ai mis toute franchise, parce que tel est mon caractère : il ne varie jamais. J'ai cru en me rapprochant des trois hommes qui ont montré le même caractère, que nous pourrions encore faire le bien. J'ai dans cette intention sacrifié tous mes

préjugés, l'éloignement même que devait m'inspirer une telle action, et cela dans un seul but : le bonheur du Roi et de son peuple. Les deux sont trop étroitement liés pour que jamais on puisse les séparer. Aucun regret, aucune arrière-pensée n'accompagnait mes démarches. J'y voyais un devoir, et cette idée me suffisait. C'était aussi le seul parti à prendre. Si j'en avais vu un meilleur, je l'aurais adopté avec la même confiance, la même fidélité, car je ne sais pas agir à demi... »

Et elle continue à les voir et à les consulter. Elle leur écrit le 13 octobre :

« D'après la conversation que j'ai eue avec vous hier, dont une partie portait sur les dangers des émigrations et combien il était nécessaire que, s'il y avait à faire quelque chose sur cela, les démarches vinssent du Roi lui-même et non de l'Assemblée, nous avons pensé tous deux [le Roi et moi] qu'une proclamation ne pourrait qu'être utile pour éclairer tous les Français sur les vraies intentions du Roi. Celle que je copie ici me paraît être bien, d'autant plus qu'elle rentre absolument dans le sens de la lettre aux princes qu'on m'a lue et qu'on m'a laissée hier. On pourrait même à la fin de cette proclamation ajouter un mot pour constater que le Roi a écrit aux princes ses frères, sans pourtant rendre cette correspondance publique, ce qui ne serait ni décent ni convenable. Le Roi en parlera ce soir au Conseil et montrera à ses ministres ce projet. Peut-être ceux-ci en parleront-ils à ces messieurs, mais j'ai toujours voulu qu'ils eussent promptement ce papier, pour que, s'ils avaient des observations à me faire, je puisse les recevoir à temps pour les faire observer. Je crois que si ce parti est bon, il faudrait le prendre sans retard... »

Ses conseillers sont enchantés de ce projet. Ils répondent :

N° 22. Ce 14 octobre.

« ... La proclamation est bien conçue ; l'expression est noble et simple et le ton parfaitement approprié aux circonstances. Elle sera d'un grand effet. La Reine verra que les légers changements qu'on lui propose n'ont pour objet que de donner au caractère paternel et sensible de cette pièce le ton grave et soutenu qui convient à un acte public et gouvernemental, tel qu'est une proclamation. Quelques-uns aussi sont indispen-

sables pour que cet acte qui sera publié, en entrant dans la situation et les sentiments de ceux à qui il est adressé, conserve ainsi le caractère constitutionnel.

» Le sentiment qui a donné l'idée de faire cette pièce et qui l'a dictée rendra la paix à la France, affermira la Monarchie et assurera à ceux qui l'ont conçue cette affection profonde et universelle qui est la base la plus solide de l'autorité comme la récompense la plus douce à ceux qui l'exercent.

» Par les démarches publiques et particulières du Roi, et par la nécessité même qui les presse, il est vraisemblable qu'un grand nombre d'émigrants rentreront en France sous peu. Combien n'est-il pas important que ce bienfait public soit attribué à la proclamation du Roi ! Il est donc nécessaire qu'elle paraisse le plus tôt possible.

» La Reine recevra sous peu de jours les papiers qui lui ont été annoncés dans la dernière conversation. Ses dernières paroles ne peuvent pas être oubliées. »

*
* *

C'est la question religieuse qui brouilla Louis XVI avec la Révolution. C'est elle aussi qui fit naître le premier dissentiment sérieux entre Marie-Antoinette et ses conseillers républicains. Au décret proposé à l'Assemblée Législative ordonnant le bannissement des prêtres insermentés, le roi voulait opposer son *veto*. La Reine écrit au moment où le décret est mis en discussion à l'Assemblée :

N° 32. Ce 18 novembre.

« ... Le décret horrible et insidieux qui va passer pour les prêtres est une question capitale. Je sens, sur cet article, tout l'embarras de la position qui sera faite au Roi, mais en même temps, il me paraît, que par la Constitution même, qui établit la liberté de toutes les opinions, le Roi peut refuser de se prêter à des violences et à une vexation aussi manifestes. Au reste le Roi tient à ses principes; il en a le droit, et il n'en changera pas. Ce décret, s'il passe à la sanction tel qu'il est, le mettra en opposition avec lui-même, et nous exposera, chez

nous, dans notre maison, à toutes les persécutions du mois d'avril dernier[1].

Pourquoi ne pas adopter l'amendement de M. de Montey? Il est sage et personne ne pourra s'y refuser... »

Mais les conseillers cherchent à démontrer à la reine qu'elle s'exagère la portée du décret, que les effets n'en seront pas aussi sérieux qu'elle se l'imagine, que, d'ailleurs, la sanction par le roi est d'une nécessité absolue :

N° 32. Ce 18 novembre.

« Quoique le décret sur les prêtres soit dur et peu conforme aux principes de la liberté individuelle, cependant il est loin de la sévérité des mesures qui avaient été proposées jusqu'à présent : il n'oblige les prêtres qu'à prêter le serment civique, et ce serment n'a aucun rapport aux matières religieuses, puisque l'organisation civile du clergé n'est pas dans la Constitution. Ceux qui n'ont pas de pension ne sont soumis à aucun serment, et le serment particulier des fonctionnaires ecclésiastiques, qui a fait tout le trouble, est supprimé partout. Le décret ne met pas le Roi en opposition avec lui-même, puisqu'il n'oblige les prêtres qu'à la prestation du serment civique et ne punit que les perturbateurs.

» Il ne paraît donc pas qu'il y ait raison suffisante pour refuser la sanction à ce décret... »

Cependant ils semblent se raviser en présence des démonstrations publiques contre le décret qui se produisaient dans divers départements et à Paris même :

N° 37. Ce 5 décembre.

« ... Le Roi recevra vraisemblablement demain ou après-demain une très belle adresse du département de Paris contre le décret sur les prêtres. Cet acte est de la plus haute importance puisqu'il mettra le Roi dans la position de refuser ce décret, sans aucun inconvénient, et que d'ailleurs il est le commencement d'un nouveau principe de résistance contre les erreurs de l'Assemblée. Nous espérons pouvoir faire adopter par plusieurs autres départements l'exemple de celui de Paris.

1. Le 28 avril 1791, le peuple arrêtait la voiture du Roi allant à Saint-Cloud pour communier de la main d'un prêtre insermenté.

» Nous avons déterminé M. Duport[1] à revenir (sur sa décision). Il est dans les meilleures dispositions et servira tout à la fois à influer sur les affaires d'une manière utile et à tenir par sa correspondance M. de La Fayette dans une bonne direction. »

Voilà Marie-Antoinette rassérénée... Même si le décret passe maintenant le roi pourra opposer son veto ; il aura pour lui l'opinion publique. Elle écrit :

N° 38. Ce 10 décembre.

« J'ai attendu depuis ma dernière lettre que l'adresse fût présentée au Roi. Celle-ci étant maintenant publique il me paraît utile que le veto du roi ne soit pas retardé. On dit que les sections se réunissent pour discuter cet objet. Si l'on attend les autres adresses... ne fera-t-on pas naître ce qu'on veut éviter : une guerre d'opinions, dont on rendra le roi responsable. Je pense donc que le roi devrait couper court en envoyant son veto purement et simplement... »

A cette mise en demeure les conseillers de la Reine ne peuvent s'empêcher de faire des réserves. La Cour n'est pas encore assez populaire pour risquer une telle mesure, sur laquelle l'opinion ne s'est pas encore suffisamment prononcée :

N° 38. Ce 10 décembre.

« Nous pensons ainsi que la Reine que la détermination du roi sur le décret des prêtres doit être prompte pour ne pas donner aux malintentionnés le temps d'échauffer les esprits. Mais avant d'émettre le veto que la Constitution et la justice peuvent exiger, il faut cependant avoir mis plus à découvert les véritables intentions du roi, sur lesquelles on cherche à jeter des doutes. L'on dirait avec trop d'avantage dans l'Assemblée que le roi sait empêcher et non pas agir, s'il ne faisait précéder sa démarche relative au décret d'une réponse au message qui lui a été fait sur les rassemblements des Français à l'étranger et sur les Ambassadeurs et les Ministres près des puissances étrangères... On s'étonne également du choix qu'on fait dans la garde du roi... »

1. Duport-Dutertre, ministre de la Justice et garde des Sceaux, qui voulait démissionner.

C'était, en effet, deux autres questions sur lesquelles la Reine n'était pas d'accord avec ses conseillers. Ceux-ci reprochaient au Roi son attitude peu franche à l'égard de ses frères, dont les intrigues auprès des cours étrangères continuaient. Ils blâmaient des nominations d'officiers et le mode de recrutement de la nouvelle garde royale. Ils voulaient que les hommes de cette garde fussent pris indistinctement dans toutes les provinces et que les officiers ne fussent pas choisis parmi les réactionnaires.

La Reine cherche à les rassurer à cet égard :

N° 30. Ce 14 novembre.

« Nous nous occupons dans ce moment de la formation de la garde et des moyens de pouvoir prendre des sujets dans tous les départements, qui rempliront en même temps le but que nous nous proposons, sans nous exposer à recevoir un choix dangereux et qui pourrait être fait par les républicains. »

Mais justement cette distinction inquiète Barnave. Il répond :

N° 34. Ce 29 novembre.

« ... Si l'on veut éviter que la garde du Roi, au lieu d'être un moyen de sûreté, ne devienne une occasion de troubles, il faut s'occuper de tous les détails. Tout est perdu si les propos des officiers deviennent un sujet de division entre eux et leurs soldats; tout est perdu si l'on trouve le moyen de brouiller cette garde avec la garde nationale parisienne, et l'uniforme peut suffire à cela. L'uniforme des deux corps doit nécessaisairement être composé des trois couleurs. Si l'infanterie est en blanc, il est facile que le parement soit rouge et le collet bleu. Si la cavalerie est en bleu, les deux autres couleurs peuvent également s'y placer. Mais l'habit bleu doit être bleu de roi. C'est le bleu des Français, c'est celui de la garde nationale; le bleu de ciel lui donnerait l'apparence d'un régiment étranger et deviendrait un principe de prescription... »

Marie-Antoinette croit donner satisfaction :

N° 35. Ce 30 novembre.

« ... L'uniforme est changé. Le fond sera bleu de roi, comme on l'a désiré. Les considérations présentées par ces

Messieurs me paraissent justes. Il sera donc pareil aux anciens grenadiers de France... »

Barnave insiste pour que les trois couleurs soient nettement indiquées :

N° 35. 1er décembre.

« ... Les trois couleurs sont aujourd'hui les couleurs françaises, elles sont dans le pavillon de la marine, dans la cocarde, les drapeaux et les étendards de la troupe. Elles ne sont donc pas les couleurs d'un parti, mais les couleurs de la nation française. Ou le roi n'est pas le représentant de la nation, ou ces couleurs doivent être les siennes. Si l'on prend d'autres couleurs, si l'on adopte le revers jaune, qui est la couleur de Coblentz, il faut s'attendre à une fermentation qui renouvellera les scènes du 6 octobre.

» Faut-il perdre un royaume pour des couleurs, pour mille détails frivoles, alors même que pour le conserver on s'arme de tant de constance et l'on fait tant de sacrifices?... »

Mais Marie-Antoinette est au bout de ses concessions :

N° 36. Ce 2 décembre.

« Il est impossible de changer davantage l'uniforme de la garde du Roi. Tous les ordres pour les fournitures sont donnés. On s'est d'autant plus pressé qu'il est essentiel que cette garde puisse, du moins en partie, commencer son service le 1er janvier. L'inconvénient du bleu céleste (qui ressemblait aux régiments étrangers) étant levé, le jonquille ne peut guère en présenter puisque tout le monde sait que les grenadiers de la France étaient ainsi et que pour se rapprocher des couleurs de Coblentz il faudrait prendre le ventre de biche. Quant aux trois couleurs, les cocardes, les cravates et tout ce qui est d'ordonnance pour les troupes de ligne étant suivi exactement il n'y a plus un mot à dire... »

Barnave jugea pourtant qu'il y avait encore à dire :

N° 36. Ce 3 décembre.

« ... Il faut s'attendre que si l'on ne change pas la couleur des revers, la garde sera en querelle avec le peuple dès la première semaine et qu'avant deux mois elle aura le sort des gardes du corps. Il n'y a aucun reproche à faire aux républi-

cains : ils suivent leurs projets, ils sont conséquents à eux-mêmes. C'est à soi qu'il faut se prendre lorsqu'on ne sait pas mettre autant d'activité et de conséquence à les repousser qu'ils en mettent dans leurs attaques... »

Après quoi, il ne fut plus question de l'uniforme.

En ce qui concerne les princes, les émigrés, l'Empereur, la Reine plaide son impuissance. Toutes les démarches que le Roi et elle font auprès d'eux, ils les interprètent comme une preuve qu'ils agissent par contrainte. Néanmoins si l'on croit qu'encore une démarche de sa part peut être utile, elle est prête à la faire. On lui répond :

N° 40. Le 2 décembre.

« La Reine recevra demain le mémoire qui lui a été annoncé. Elle doit réunir tous ses efforts pour empêcher que les émigrants ne soient soutenus par l'Empereur. Le décret qui a été rendu hier sur les émigrants récalcitrants est arrivé très heureusement pour prouver que l'intention de l'Assemblée comme celle du Roi est d'agir envers l'Empereur en bon voisin et fidèle allié. Il est important qu'on se serve de ce motif pour déterminer la Cour de Vienne à continuer à suivre à notre égard la conduite qu'elle a observée depuis l'acceptation du Roi. Si le résultat de la grande démarche qu'on veut faire est heureuse, si les émigrants se dispersent, cet événement sera très avantageux pour le gouvernement ; il rendra au Roi toute la confiance qui lui est due et rabaissera le parti qui lui est contraire. Il fera cesser les inquiétudes qui sont le plus grand obstacle au rétablissement de l'ordre. La nation, uniquement occupée de son mal être intérieur, sentira la nécessité de donner au gouvernement la force nécessaire pour assurer la tranquillité publique et faire marcher l'administration... »

A cette lettre est joint un volumineux mémoire (27 pages) sur l'état de la France, les périls d'une intervention étrangère, en marge duquel la Reine a noté : « Rapport de M. Duport que j'ai envoyé avec son supplément ». Elle en accuse réception à ses correspondants :

N° 41. Ce 24 décembre.

« J'ai lu avec le plus grand intérêt le mémoire de M. Duport. Tout ce qu'il contient sur l'état des affaires et sur la conduite

particulière que nous avons à tenir me paraît parfait... Mais croyez-vous que vous changerez rien à un système que nous savons être adopté depuis six mois, système que l'on croit là-bas être le seul qui puisse amener un résultat heureux? Je vais m'occuper cependant de faire passer à l'Empereur ce mémoire, mais je n'ai aucun autre moyen que Bruxelles et M. de Mercy... La lettre officielle que l'Empereur vient d'écrire au Roi [1] pourrait pourtant changer quelque chose aux dispositions du mémoire. Ce n'est pas cependant que mon opinion ne soit bien établie quant au danger qu'il y aurait si l'Empereur soutenait les émigrants et quant à l'utilité de leur rentrée pour le rétablissement de la paix en France. »

Mais Barnave et ses amis estiment que la lettre de l'Empereur au Roi ne change rien à la situation. Ils croient qu'une démarche de la Reine est utile et qu'elle sera efficace :

N° 41. Le 26 décembre.

« La lettre officielle de l'Empereur ne peut rien changer au mémoire que la Reine se propose de lui adresser. On doit croire que l'Empereur a voulu séparer absolument l'affaire des princes possessionnés en Alsace de celle des Français émigrés, et qu'ayant fait sur la première, qui seule intéresse le corps germanique, la démarche à laquelle il s'est cru forcé par sa qualité de chef de l'Empire, il s'est réservé d'agir dans la seconde librement, suivant son propre système. La lettre officielle est donc une raison de plus d'espérer qu'il continuera à suivre relativement aux émigrants la marche qu'il a déjà adoptée... »

La Reine avait raison de ne pas partager l'optimisme de ses conseilleurs. Pour tout accusé de réception de son mémoire envoyé à l'Empereur, Mercy lui écrit un billet sans signature, daté de Vienne le 9 avril 1792. Il ne répond rien au sujet du mémoire; il se contente d'assurer la Reine de son dévouement : « L'inviolable attachement que j'ai voué à toute la postérité de l'immortelle Marie-Thérèse et très particulièrement à Votre Majesté depuis son enfance, ne finira qu'avec ma vie. »

1. Cette lettre présentait des réclamations quant aux droits des princes possessionnés en Alsace et des réserves quant à l'attitude de l'Autriche vis-à-vis des émigrés et des nouveaux pouvoirs en France.

Les choses étaient déjà trop avancées pour que cet appel aux sentiments de l'Empereur pût avoir aucun effet. Peu à peu l'Autriche et la Prusse, excitées par la Russie qui voulait avoir les mains libres en Pologne, se laissaient aller à l'idée d'une intervention armée en France. Il n'était plus possible d'éviter le conflit armé qui se préparait.

*
* *

La dernière lettre de la série (le n° 44) est datée du 28 décembre :

« Je vois que M. Barnave [1] part ces jours-ci. Je reconnais les puissants motifs qui l'y ont déterminé. Je compte qu'il n'oubliera pas la fin de notre dernière conversation... »

Le départ de Barnave et peut-être l'impuissance de plus en plus claire du *triumvirat* mirent fin à cette correspondance qui durait depuis six mois.

Un mois plus tard, à la fin de janvier 1792, le comte Fersen arrivait à Paris. Il avait travaillé à Bruxelles comme à Vienne et à Aix-la-Chapelle à faire aboutir le Congrès des puissances et la coalition destinée à sauver les souverains de France. Il avait renoncé à poursuivre ses efforts sur la demande de Marie-Antoinette et parce que les intrigues des frères du Roi, les illusions et les extravagances des émigrés le décourageaient. Inquiet sur le sort de la famille royale, il venait à Paris avec l'intention de préparer une seconde fuite ; mais Louis XVI déclara qu'il avait promis de ne plus chercher à fuir, et qu'il voulait tenir cette promesse.

Marie-Antoinette avait dit à Fersen en parlant de sa correspondance avec Barnave et ses amis :

« Vous en jugerez vous-même, car je garde tout cela pour vous. »

Elle lui communiqua donc les lettres échangées, et le pria de les emporter et de les conserver soigneusement. On ne pouvait savoir en quelles mains elles tomberaient si elle les conservait

1. Barnave partait pour Grenoble. N'étant plus de l'assemblée et tenu en suspicion par les Jacobins, il avait perdu toute influence. Il espérait retrouver sa popularité dans sa ville natale et se faire envoyer à la prochaine assemblée.

auprès d'elle. Et Fersen emporta la correspondance. Il la confia à la garde de sa sœur Sophie Piper, dépositaire de tous ses secrets. Voilà comment elle se trouve aujourd'hui au château de Löfstad.

Louis XVI ne fut pas aussi prudent que Marie-Antoinette. Il laissa traîner dans un tiroir un écrit qui révélait les rapports de Barnave et ses amis avec la cour... Après le 10 août ce papier fut retrouvé; et le 15 août 1792 le député Rivière dénonçait à la tribune un écrit trouvé dans le secrétaire du Roi, et intitulé *Projet du comité des Ministres concerté avec MM. Barnave et Lameth*. Et Barnave et Alexandre Lameth furent décrétés d'accusation ainsi que les Ministres.

Lameth fut sauvé par La Fayette qui l'emmena avec lui à l'armée du Nord. Mais Barnave fut arrêté à Grenoble, et après y avoir passé un an en prison, il comparaissait, le 28 novembre 1793, devant le Tribunal Révolutionnaire, en même temps que Duport-Dutertre, un des Ministres. Ils furent condamnés à mort et exécutés le lendemain.

Cinq semaines auparavant, Marie-Antoinette était montée à l'échafaud, après avoir subi son terrible chemin de croix, du Temple à la Conciergerie et du Tribunal à la fatale charrette.

Cette agonie a révélé l'âme haute et vaillante que cachait en elle cette jeune Reine de jadis, légère autant que bonne, insouciante autant que belle, aussi avide de plaisirs que d'occasions de se dévouer à ses amis. Les lettres qu'on vient de lire nous montrent une politique au jugement sûr et avisé, à l'esprit souple qui sait dominer ses sentiments et se plier aux circonstances afin de sauver ce qui peut être sauvé encore de la vieille et glorieuse monarchie.

Elles nous montrent aussi, ces lettres, combien est fausse l'opinion très répandue, que les relations de Marie-Antoinette avec le parti constitutionnel ne furent qu'une comédie jouée pour cacher les intrigues de la cour avec les émigrés et l'étranger. Je doute que cette opinion puisse se soutenir après la publication de cette correspondance, si honorable pour la mémoire de la Reine infortunée.

O. G. DE HEIDENSTAM

# POÈMES

## I

## L'ABÎME

### I

Je vais partir, mon cœur se brise, puisque toi
Tu ne peux plus choisir l'arrêt ou le voyage,
Et que la sombre mort me cache ton visage
Sous le bois et le plomb de ton infime toit.

Je viens, dans la cité pierreuse du silence,
Rêver près de ta tombe, interroger encor
La place aride et creuse où l'on a mis ton corps,
Et connaître par toi ta triste indifférence.

Ainsi je vois les cieux, limpides, arrondis;
Le feuillage léger des tombeaux est vivace;
Lampe exaltante et gaie, à l'heure de midi
Le soleil vient chauffer ton étroite terrasse.

Et tu dors à jamais! Le passé, l'avenir
De leurs fortes parois te pressent et t'enclavent,
Tu ne te défends plus, ô mon timide esclave,
Et tu n'a pas été puisque tu peux finir.

Tu vivais. Et, moi qui, dès ma pensive enfance,
N'avais pas accepté les durs défis du sort,
J'ai dû te voir entrer, craintif et sans défense,
Dans le sombre accident quotidien de la mort;

Tu dors, mon emmuré, et mon regard qui plonge
Jusqu'à ton front détruit, à jamais cher pour moi,
Ne peut plus t'apporter cette part de mes songes
Qui te plaisait ainsi qu'un mutuel exploit.

— Puisque je n'ai pas pu empêcher ces désastres,
Nature! moi qui fus leur conseil et leur sœur,
Puisque je ne peux pas réveiller la torpeur
Des jeunes corps dormant dans l'étrange moiteur
De vos froids souterrains aux ténébreux pilastres,
Que du moins ma tristesse et son étonnement,
Comme un reproche ardent flotte éternellement
Entre les tombeaux et les astres!

II

Hélas, il pleut sur toi par delà les faubourgs,
Où ceux qui t'aimaient t'ont laissé, la mort venue,
Dans le froid cimetière où languit tout amour...
Et le fleuve effilé qui coule de la nue
Abat sur toi son bruit tambourinant et sourd!

Il pleut; moi je suis là, sous un abri de toile,
Dans mon jardin d'été, auprès de ma maison;
Je ne t'aperçois plus au bout de l'horizon,
O jeune mort dormant sous de funèbres voiles!
— Le bruit que fait la pluie en touchant les gazons
Semble, dans cette verte et sereine saison,
Un frais fourmillement qui tombe des étoiles...

Et le dédain que j'ai pour la vie usuelle,
Alors que ton esprit lumineux s'est enfui,
M'emplit d'un si lucide et pathétique ennui,
Que le monde mystique à mes sens se révèle,
Avec un évident et ténébreux coup d'aile,
Comme par ses parfums un jardin dans la nuit...

## III

Puisque j'ai su par toi que vraiment on mourait,
Visage étroit et froid, ô toi qui fus la vie,
Je suivrai d'un regard sans peur et sans envie,
Ce qui commence ainsi que ce qui disparaît.

C'est toi le premier front que j'ai vu sombre et pâle
Après avoir connu ton rire illuminé,
Et tu m'as révélé l'inanité finale
Qu'on rejoint et qu'on fuit depuis que l'on est né.

Quels que soient désormais tous les deuils qui m'accablent
Ces fantômes nouveaux n'enfonceront leurs pas
Que dans tes pas légers imprimés sur le sable,
Et leur cruel départ ne me surprendra pas.

Mais je meurs en songeant à ces futurs trépas,
Tout mon être est lié à des souffles instables,
C'est par vous, mes humains, que je suis périssable!

## IV

Il paraît que la mort est naturelle et juste,
Que l'esprit s'y soumet, que des êtres, heureux,
Rient après avoir vu ces pâleurs auprès d'eux,
Et qu'ils ont accepté la loi sombre et vétuste.

Mais moi, portant la vie infinie en mon corps,
Je n'ai pas vraiment cru à cet inévitable,
J'ignorais que l'on pût subir l'inacceptable,
Je ne le saurais pas si vous n'étiez pas mort.

Ainsi ce soir est doux, l'ombre s'étend, respire,
Les arbres humectés savourent qu'il ait plu;
Un train siffle, on entend des persiennes qu'on tire,
Tout l'air est bruissant, et tu ne l'entends plus!

Ai-je vraiment bien su, dès ma sensible enfance,
Que tout est vie et mort, échange fraternel?
Je me sens tout à coup atteinte d'une offense
Dont je demande compte au destin éternel.

L'espace est bienveillant, les astres brillent, l'air
Répand de frais parfums que les arbres échangent;
Mais je n'accepte pas cet horrible mélange
D'un soir épanoui et des morts recouverts.
O mes jeunes amis, qui faisiez mes jours clairs,
Pourquoi sont-ce vos mains inertes qui dérangent
L'ordre imposant de l'univers?

## V

Et nous nous regardons tous les deux fixement,
Elle qui brille et moi qui souffre.

V. HUGO

La nuit rapproche mieux les vivants et les morts,
Dans l'ombre unie et calme où la fraîcheur s'élance
Voici l'heure du rêve épars et du silence.
A l'horizon s'installe, exacte et sans effort,
La lune demi-ronde, amenant autour d'elle
Son cortège glacé, scintillant et fidèle,
Semblable aux feux légers dispersés dans les ports.
Comme une blanche algèbre, énigmatique et triste,
Cette géométrie insondable persiste,
Et fait des cieux du soir un problème éternel...
Mais rien ne répondra à nos pressants appels;
Tout trompe nos regards assurés et débiles,
Les cieux précipités qui semblent immobiles,
L'ombre qui, sur nos fronts, met sa protection,
Le silence propice aux nobles passions.
— O lune aux flancs brisés, mélancolique amphore
D'où ne coule aucun vin pour les cœurs altérés,
Sur Tarente, Amalfi, sur les rochers sacrés
Baignant l'œillet marin, les vertes ellébores,
Vous sembliez parfois, d'un regard éthéré,

Secourir notre amère et plaintive indigence,
Mais ce soir je ne sens que votre froid dédain.
— Excitant du désir et de l'intelligence,
O lune, accueillez-vous dans vos pâles jardins
L'immense poésie ailée et taciturne
Qui mène les esprits par delà les instincts,
Et que nous confions aux espaces nocturnes,
A l'heure où, quand tout bruit et tout éclat s'éteint,
Notre cœur vous choisit comme un appui lointain?...
Mais en vain mon esprit qui souffre et qui réclame
Interroge. — La brise, alerte et tiède, trame
Un tissu délié où les parfums se pâment.
Et je respire avec un cœur exténué
La douce odeur des nuits qui vient atténuer
Le vide sans espoir où ne sont pas les âmes...

## VI

Je suis fière de tout ce que je vous fis faire,
Pauvre âme et pauvre esprit au faible corps liés.
J'ai veillé, dans la morne ou brûlante atmosphère,
A ce que rien de vous ne fut humilié.

Ah, s'il n'avait tenu qu'à mon chantant délire,
Qu'à mon rêve incliné vers le plaintif amour,
J'aurais suivi la route où tout effort expire,
Mais je vous ai sauvés en m'immolant toujours.

Ma part fut abondante, aride, ténébreuse;
J'ai combattu l'orage et divisé le vent,
Et j'ai su m'enivrer, dans les jours éprouvants,
Du sombre enchantement des larmes courageuses.

Déjà mon temps décline, et le vent dans les palmes
Ne répand plus pour moi son parfum vaste, amer.
Peut-être vais-je atteindre, ayant de tout souffert,
La région sereine où la douleur est calme;

Et je vous remercie, orage, ardeur, souffrance,
Et vous, déception au jeu continuel,
De m'avoir accordé la sombre indifférence
Qui prépare le corps au repos éternel...

VII

Avoir tout accueilli et cesser de connaître!
J'avais le poids du temps, la chaleur de l'été,
Quoi donc! Je fus la vie, et je vais cesser d'être
Pendant toute l'éternité!

J'ai voulu vivre afin d'épuiser mon courage,
Afin d'avoir pitié, afin d'aimer toujours,
Afin de secourir les humains d'âge en âge,
Puisque l'ambition n'est qu'un plus long amour.

Un bondissant désir comme un torrent me gagne,
Ah! que je hante encor le sommet des montagnes,
Que je livre mes bras aux vents de l'Occident,
Le vert genévrier de ses senteurs me grise,
Un frein couvert d'écume éclate entre mes dents,
Se pourrait-il vraiment que l'univers détruise
Ce qu'il a fait de plus ardent!

COMTESSE DE NOAILLES

*(A suivre.)*

# L'INVENTEUR

DE

# LA DIRECTION AÉRIENNE

A l'heure où le magnifique essor de la locomotion aérienne donne un grand intérêt à tout ce qui touche à l'aviation, un point capital de l'histoire du « plus lourd que l'air » vient d'être éclairci à l'honneur d'un Français. Il est prouvé aujourd'hui que Louis-Pierre Mouillard est l'homme qui le premier a vu juste dans le problème de la direction aérienne.

Né à Lyon en 1834, sa vocation fut éveillée brusquement à quinze ans quand le hasard voulut qu'un oiseau décrivît sous ses yeux une évolution qui lui donna à réfléchir. Depuis lors, le problème du vol est resté l'idée fixe de toute la vie de Mouillard; il fut possédé, sans pouvoir y échapper, par le démon de l'aviation : virus actif, dit-il, qui lui a inoculé une terrible maladie qu'il redoute pour les autres.

Parfois, il se calme; mais un oiseau passe et le voilà reconquis. Même il a réussi à vivre plusieurs mois sans songer à sa passion et il se croyait guéri, quand un beau jour, levant les yeux, il vit un magnifique arrian, grande espèce de vautour. « Il passait là-haut, luttant lentement contre un vent de tempête, avançant peu à peu. De temps en temps, il gagnait une hauteur considérable. Puis, quand il se mit à décrire ses orbes, ce fut une ampleur indescriptible. Que Dieu vous préserve d'un tel spectacle, s'écrie-t-il, je le considère comme un danger sérieux! »

Écolier médiocrement studieux, mais bon enfant, il ne fit de progrès réels que dans l'art du dessin, dont il devait vivre plus tard, et en zoologie, sans doute à cause de son goût pour l'étude des animaux, des oiseaux surtout. Il est tout à fait incapable de comprendre quoi que ce soit aux mathématiques. Ce fut dommage pour lui; car cette incapacité nuisit certainement beaucoup à ses recherches et à sa réputation. Il restera rebelle toute sa vie à la science du nombre et à la mécanique, dont il aurait eu un si grand besoin pourtant pour interpréter les difficiles problèmes d'équilibre et de mouvement qu'il devait observer chez l'oiseau. Cette insuffisance, qu'il avouait naïvement, eut d'autres inconvénients. Ne pouvant comprendre la langue et les explications des géomètres, il affirme qu'il a une manière personnelle d'interprétation; malheureusement elle est difficile à communiquer : de là un malaise fréquent chez son lecteur.

Quelque temps, il devient, à Paris, élève d'Ingres. Il habite l'Ile Saint-Louis. De ses fenêtres, il voit les tours de Notre-Dame. Et, les jours de grands vents de nord, il ne manque jamais de faire l'ascension de la tour habitée par les oiseaux — celle où ne sont pas les cloches — pour y observer le départ sans élan des choucas, qui se contentent d'ouvrir légèrement les ailes pour être à l'instant en plein vol.

La mort de son père, qui survient en 1856, change brusquement la vie de Mouillard. Resté l'aîné d'une famille de six enfants, il se résoud à aller exploiter aux portes d'Alger une ferme acquise par son père, qui fabriquait à Lyon des soieries et des étoffes algériennes : haïks et burnous. Il s'y trouva placé sur un terrain déjà beaucoup plus riche en oiseaux que les régions de la France qu'il avait habitées, et il dut s'en réjouir. C'est là, du reste, qu'il construisit ses premiers aéroplanes d'essais, qu'il effectua, un peu sans le vouloir, il est vrai, un planement de 42 mètres, et qu'il se luxa une épaule, quelques jours après, dans une nouvelle tentative malheureuse avec le même appareil.

Hanté par son rêve, et très peu doué, par contre, pour la vie pratique, il ne réussit pas dans l'exploitation de cette ferme. Une grave maladie survenant, en 1865, il revint en France, où il fit un séjour de peu de durée. C'est alors qu'il

obtint une place de professeur de dessin à l'École Polytechnique du Caire, situation qui devait l'éloigner pour toujours de son pays natal.

On peut penser que sans les années qu'il passa en Égypte il n'aurait rien, ou à peu près rien pu découvrir, faute d'éléments d'observation. Il mettra plus de vingt ans en effet pour achever là-bas sa découverte principale. Une multitude d'oiseaux lui permettaient chaque jour de voir et de saisir les secrets du vol, d'en comprendre et d'en décrire les différentes espèces.

Aussi vit-il dans une perpétuelle émotion : « Je viens de voir une centaine de pélicans passant sur la ville. Quelle majesté dans la translation! j'en suis encore tout ému. J'étais amolli dans la recherche. Me voilà hanté pour huit jours. » Car s'il analyse beaucoup, il admire encore davantage. Dans un chapitre pittoresque du *Vol sans battement* il décrit la sylvie, — goutte de vif-argent, — qui court, saute, se démène comme un petit diablotin; la bergeronnette, familière à l'excès, sacrée pour tous, qui vit de moustiques — et il y en a tant! — les hirondelles, et surtout l'hirondelle de cheminée, qui niche en plein café arabe, et passe près de l'homme à le toucher; le moineau d'Égypte, encore plus lutin que le nôtre, et dont il a eu longtemps un nid dans sa chambre à coucher.

Un petit bras du Nil qui traverse la ville a ses oiseaux pêcheurs, le martin-pêcheur vert, et le grand martin-pie, qui crie toujours comme un possédé, se tient, pour pêcher, à la hauteur du second étage, et de là pique sa tête sur le fretin. En hiver les canaux de la Basse-Égypte, les grands lacs, les terres noyées du delta sont pour les oiseaux de mer, sternes, goélands et mouettes, un refuge. Ils arrivent par milliers. Les tourterelles, par milliers aussi, ont des nids dans la haute ville; et chacun au Caire a ses tourterelles; seulement elles sont libres : petite taille, air innocent doux et familier. Il y a aussi de grands vols de pigeons sauvages qui passent au-dessus de la ville, permettant l'étude des effets de l'agglomération sur le vol.

Devant la fenêtre de Mouillard, sur deux grands lebecks, nichent ses corbeaux et ses milans. Avec eux, la connaissance est si ancienne, qu'il les considère comme des amis; ils vien-

nent le reconnaître, lui adressent un véritable salut. Le milan parle par gestes, le corbeau avec sa voix, dont il comprend, dit-il, une vingtaine de cris.

Les grands faucons restent en vue pendant des heures entières. La poule de Pharaon peut se rencontrer sur chaque terrasse; l'arrian et l'oricou, les deux plus grands vautours, et les gypaètes, se montrent dans les faubourgs nord et sud, où sont les abattoirs. C'est un monde d'oiseaux que cette ville.

Et il ne faut pas oublier les nocturnes : le scops, mignonne boule de plumes, bavarde comme une pie, qui a toujours quelque chose à raconter; l'effraye, qui pousse sa plainte effrayante en secouant ses grandes ailes blanches. Les minarets démontés, les tours croulantes, sont un paradis pour les oiseaux de nuit. On y trouve même le grand duc, énorme oiseau qui passe lentement sans produire un murmure et disparaît dans l'ombre de la nuit. Dans un jardin oublié, au beau milieu de la ville, derrière Scheppet-hôtel, Mouillard découvre une héronnière de bihoreaux, nocturnes qui couchent tous ensemble sur de grands arbres : « L'ombre est profonde, leurs yeux jaunes sont tous dirigés vers le spectateur qui se sent impressionné par ces milliers de regards tournés vers lui. »

On conçoit que ce monde d'oiseaux rende l'étude commode, d'autant plus qu'ils sont d'une familiarité insolente. En Europe, quand on voit un milan, c'est par 200 mètres et cela arrive deux ou trois fois l'an. Au Caire, on n'a qu'à lever les yeux, il y en a toujours en plein ciel.

Si l'on quitte la ville, on trouve de nouvelles ressources. Les falaises du Mokattam servent de perchoir aux vautours. Parmi ceux-ci, le grand vautour, sans être rare, est cependant difficile à voir. Il faut le chercher dans la lumière intense du bleu cru du midi, et au bout de quelques minutes de cet examen de l'espace, on voit mille paillettes d'or se mouvoir sur la rétine. Mais, quand on le voit, devrait-on perdre la vue, on ne l'abandonne que quand il s'éteint à l'horizon.

Plus loin, dans les Bararis, immenses steppes noyées qui bordent les grands lacs du littoral, où ne poussent que roseaux, tamaris, et bruyères de terres salées, les canards et les sarcelles se voient par millions; les deux espèces de martins-pêcheurs s'y rencontrent à chaque pas et sur ces flaques d'eau l'aigle afri-

cain plane. Parfois, on voit se dessiner sur le ciel la gigantesque silhouette de l'oricou qui cherche quelque cadavre de buffle apporté par les canaux. Et sur les çoms, petites montagnes qui sont des ruines de villes dont les noms pour la plupart ne nous sont pas parvenus, niche le guêpier, au flanc de buttes percées de millions de trous.

Tous ces oiseaux, continuellement, Mouillard les observe. Il les apprivoise, comme ce pélican dont il ne raconte pas les farces parce qu'il y en a trop. Il expérimente sur eux. Un jour, il présente à ses corneilles un œuf de dinde. Le mâle, après un travail de pensée qui dure bien une minute, poussant un crôô, se précipite sur l'œuf, le perfore d'un coup de bec, passe par le trou sa mandibule inférieure, avec la supérieure presse sur la coquille et s'enfuit avec son butin.

Car Mouillard était convaincu de l'intelligence des animaux. Il les pèse, les mesure et les dissèque, assuré que là était la vraie voie pour l'aviation, la grande et la seule leçon de choses qui, bien assimilée et bien comprise, devait permettre à l'homme, en la répétant exactement, de voler à son tour. « Humanité aveugle, ouvre donc les yeux; tu verras de par l'atmosphère des millions d'oiseaux et des trillions d'insectes, tous ces êtres tourbillonnent gaiement dans les airs, sans être attachés au moindre flotteur; beaucoup d'entre eux y circulent sans fatigue pendant de longues heures; et après une démonstration donnée par la source de toute science, tu seras bien obligée de reconnaître que là est la ligne à suivre. »

A cette observation continuelle, ses sens s'aiguisent et acquièrent une acuité singulière dans l'interrogation de l'espace : « Quand on sait voir, on trouve dans les airs des êtres ailés de grande taille qui passent tout à fait inaperçus des gens qui n'observent pas. » C'est ainsi qu'en 1881, étant de passage à Paris pour la publication de *l'Empire de l'Air*, il montra en pleine rue à un groupe d'amis deux aigles qui passaient au-dessus d'eux. Et il se fait fort de faire voir de sa terrasse du Caire, le soir en une heure de temps, à des gens qui n'en ont jamais vu, un cent de chauves-souris de cinquante centimètres d'envergure. Du même coup, il leur montrera peut-être le duc africain, et celui-ci vaudra le dérangement, car « on ne l'oubliera pas aisément ».

*
* *

L'aile et la queue sont les organes du vol. L'aile surtout est une merveille de la création. La rémige, la plume la plus importante de l'aile, après avoir fait son travail pendant deux ou trois ans, meurt, puis renaît, garantie par ses voisines qui la préservent d'un effort trop grand; et jamais deux plumes contiguës ne tombent ensemble. La surface de l'aile est extrêmement variable : la pointe peut s'étendre, décupler de surface. Les plumes axillaires, chez les volateurs rapides ou de grand vent, ont au repos une courbure très accusée qui raccourcit leur longueur; de plus elles sont implantées en biais. Il en résulte que quand l'aile est peu étendue, la surface est la plus petite possible et sa largeur très diminuée; tandis qu'en l'étendant complètement l'oiseau obtient un excédent de surface et de largeur. Enfin par l'extension, sous l'action des barbes entre elles, toutes les plumes peuvent être considérées comme collées ensemble. Dans les cas extrêmes, chez le martinet par exemple, cet effet est même tellement accusé, que la plume, absolument adhésive, mord sa voisine avec une énergie qui étonne. C'est presque la membrane de la chauve-souris, que Mouillard considère comme l'égale de la plume.

Pour obtenir tous ces effets, il faut un système compliqué de muscles, tendons, ligaments, qui concourent à fixer, mouvoir, redresser et retourner toutes les plumes extrêmement nombreuses des ailes très longues. On dirait d'un clavier de piano qui serait vivant et visible sous la transparence de la peau qui le recouvre; le scalpel est inutile pour voir cette mécanique compliquée.

La mensuration de l'aile apporte deux données importantes : le rapport de l'envergure à la largeur; puis surtout la capacité portante de sa surface; c'est-à-dire la grandeur de la surface qui, chez l'oiseau, porte le kilogramme de son poids. *L'Empire de l'Air* est plein de tableaux qui déterminent ces deux éléments. Ils se rapportent à plus de cent oiseaux, mesurés quelquefois à plusieurs reprises, chacun dans des conditions de vent différentes, car l'oiseau modifie la disposition de ses ailes suivant

la vitesse du courant d'air dans lequel il se déplace ou se soutient. Ce nombre d'observations est bien petit, — Mouillard le reconnaît, — pour fournir au vol humain un modèle ; mais il suffit pour nous épargner de grossières erreurs.

Un jour, le père de Mouillard, alors que son fils était en pleine illusion, comme on peut l'être à vingt ans, sur la possibilité du vol humain, lui communiqua un passage de *l'Année Scientifique* où il put lire que « l'illustre Lalande avait démontré qu'il ne fallait pas moins de 127 mètres carrés de surface pour supporter un homme ». « J'en fus écrasé », écrit Mouillard. Cet effondrement dura un long mois pendant lequel il vécut sans pouvoir penser ; mais il se ressaisit. Il avait acquis, on ne sait comment, le plus bel aigle qu'il vit jamais. Il le gardait dans le grenier de la maison paternelle, où il avait fait place nette pour l'oiseau. L'idée lui vint que là était la réponse à faire à la proposition de Lalande. « Ce ne fut pas long, j'hypnotisai l'oiseau, le pesai à bout de bras, je vis qu'il pesait environ 5 kilogs. Alors, entrevoyant une immense bêtise, je fis le dessin de son ombre et j'établis que sa surface était environ de 1 mètre carré. » Le nuage fut dissipé, Mouillard revoyait clair après une longue nuit. En effet cela équivalait, pour supporter 80 kilogs, à une surface de 16 mètres carrés seulement.

Plus tard, à la suite de mesures plus nombreuses et plus précises, il a montré que plus l'oiseau est gros, plus la surface qui porte le kilogramme est petite chez lui. C'est ainsi que l'hirondelle grise des rochers dispose de 774 millimètres carrés pour porter un gramme de son individu ; tandis que le vautour fauve, qui vole et se soutient au moins aussi bien qu'elle, n'a que 139 millimètres carrés de surface par gramme de son poids. La différence est de plus du simple au quintuple.

Par contre la queue a relativement peu d'importance. Très utile sans doute, elle n'est pas indispensable : un oiseau privé de sa queue vole de son vol à lui, au bout de quelques jours, sans beaucoup de difficulté. De très fins voiliers comme l'albatros et le canard ont des queues rudimentaires. D'autre part, quand elle atteint de grandes dimensions, elle est un signe de la faiblesse du vol. Elle apparaît alors comme un organe destiné à permettre des changements très brusques de direction. Tel est le cas de l'autour. La vie de cet oiseau se passe sous

les arbres à y poursuivre les oiseaux ou les mammifères. Sa puissante queue lui a été donnée pour pouvoir tourner subitement à angles très prononcés. C'est un vigoureux gouvernail qui lui permet de se faufiler entre les branches innombrables et les troncs d'arbres. Tel est encore le cas du faucon crécerelle : il suivait une haie; sa direction était rectiligne, quand tout à coup, comme mû par un ressort, il change de direction à angle droit pour se précipiter sur un lézard; l'angle fut décrit avec une rapidité incroyable et, pour ce faire, « l'oiseau a eu besoin du gouvernail très ample qu'il possède ». Mais nous verrons que de telles manœuvres sont généralement effectuées par l'aile toute seule, et aussi bien.

*
* *

L'oiseau se meut dans le fluide aérien, sa rapidité est donc en rapport avec la résistance plus ou moins grande qu'il éprouve de la part de l'air, — avec ce que Mouillard appelle sa facilité de pénétration. Cette pénétration de l'oiseau dépend de deux éléments : de la nature de sa surface qui lui permet de glisser plus ou moins bien dans le milieu aérien; de la forme générale de son corps. De reste il n'est pas besoin de se limiter à l'oiseau pour étudier cette pénétration. On peut en rechercher les lois dans l'étude de tout corps qui se meut dans un fluide, et s'adresser aussi bien au poisson dans l'eau, qu'à l'oiseau dans l'air, ou dans l'eau aussi. Car pour faciliter cette pénétration, la nature a usé des mêmes moyens dans tous les cas, chez tous les êtres.

Pour obtenir un bon glissement, elle les enveloppe d'une graisse huileuse. On peut comparer sur ce point les gallinacés poudreux, à vol lent, dont la plume a une surface pulvérulente, à la surface grasse du martinet, presque gluante, qui pue l'odeur particulière de sa graisse lubrifiante. Quant à la forme qui permet une grande rapidité, elle est la même chez le thon, le dauphin, le grand manchot et le colymbus major, c'est-à-dire chez le poisson, le mammifère, l'oiseau qui ne vole pas parce qu'il n'a pas d'ailes, et l'oiseau qui, au vol, est le plus rapide de tous.

La disposition adoptée est celle d'un cône long, juxtaposé sur l'avant à un cône court, le cône d'avant ayant au moins le double de longueur du cône d'arrière. Il faut y joindre un aplatissement de ces cônes, qui fait que le diamètre qui passe par les deux épaules est le double de celui qui va de la colonne vertébrale au sternum.

Ici se placent des remarques curieuses et paradoxales. C'est d'abord que les animaux les plus véloces dans l'eau ne sont pas des poissons, mais des mammifères, comme le phoque qui vit de poissons, et des oiseaux, comme le grand manchot, nageur extra-rapide, qui bondit comme la bonite et capture ce roi des rapides, en pleine vitesse, malgré ses bonds prodigieux. C'est ensuite que l'aphorisme : l'oiseau vole parfaitement, est absolument faux, hormis de rares exceptions. Sans doute, l'oiseau vole toujours bien pour pouvoir satisfaire aux besoins de sa vie particulière; mais, en général, il est mal conformé pour se défendre contre ses ennemis. Si l'étourneau volait mieux, il ne se laisserait pas capturer par le faucon pèlerin qui n'est pas plus embarrassé quand il le chasse, que nous ne le sommes pour cueillir une fraise. Et le cas de la bécassine, projectile qui bondit avec une vélocité stupéfiante et que nul rapace alors ne songe à capturer est plutôt l'exception. Les oiseaux très souvent volent mal.

Comment volent-ils? Mouillard a caractérisé surtout deux espèces de vol, auxquelles il donne une importance très différente, antithétique même, en ce qui concerne le problème qu'il cherche à résoudre : le vol par l'homme. L'un est le *vol ramé* (terme qui aujourd'hui n'a pas tout à fait le même sens que chez lui) dans lequel l'oiseau bat l'air avec les ailes; l'autre le *vol plané*, dans lequel les ailes restent absolument immobiles. Nous allons les examiner successivement.

Voici l'acte du battement. L'oiseau est à terre; il s'abaisse sur ses jambes pour s'élancer, et, l'aile repliée sur elle-même, toutes ses plumes inclinées de manière à traverser l'air par sa tranche, est élevée avec peu d'effort. Alors, dans un second mouvement, l'aile, étendue au contraire, raide, creuse en dessous, frappe l'air, et l'oiseau est enlevé. Le mouvement horizontal une fois obtenu le battement continue, non seulement

pour soutenir, mais surtout pour pousser en avant. Chez la tourterelle, à chaque coup de fouet, correspond un bond, une projection en avant.

Mais pourquoi certains oiseaux ne battent-ils pas des ailes alors que la plupart d'entre eux font effort pour s'enlever et se propulser? Mouillard répond que la principale raison pour laquelle l'oiseau frappe l'air, c'est qu'il veut aller vite. L'oiseau bat parce qu'il est ardent; parce que s'il ne le faisait pas, comme le moineau quand il plane, il irait avec une lenteur déplorable. L'hirondelle se pousse en avant au moyen de ses deux ailes, qui sont de formidables propulseurs — ses 16 canons de rémiges sont 16 ressorts actionnés par la moitié de la masse de son corps — : sans vitesse tous les insectes lui échapperaient. La démonstration que fournit le guêpier est encore plus évidente. Tant qu'il n'a qu'à guetter, il glisse élégamment; mais qu'il aperçoive une proie, c'est à grands coups d'ailes qu'il se précipite sur elle et qu'il l'atteint.

Donc chez le rameur, l'en-avant a la prépondérance sur le soutènement : « Voyez le pigeon voyageur regagner son nid, un simple regard suffit pour saisir que se porter, pour lui, n'est rien, et que l'essentiel est d'aller vite. » D'un autre côté, Mouillard remarque qu'en fait, le rameur a toujours une masse minime; le kilogramme est sa limite usuelle sinon extrême : tout oiseau est d'autant plus un rameur que sa masse est plus petite.

Enfin ce vol exige une puissance extraordinaire. L'oiseau en général, est d'une force qu'on ne peut soupçonner. La serre d'un aigle est une main, — Mouillard l'a expérimenté aux dépens de ses doigts emprisonnés un grand quart d'heure dans les terribles tenailles, — main qui est capable de supporter un poids dépassant de beaucoup 50 kilogs; soit dix fois au moins le poids de l'oiseau. Et cela n'est rien comparé à la force des petits et des très petits. Ceux-ci disposent d'une force musculaire exceptionnelle. Une tourterelle, en cinq battements à peine, peut s'élever de près de 6 mètres. Si l'on ajoute que l'importance des pectoraux, chez l'oiseau, est telle que leur masse musculaire, pour les médiocrement doués, égale à peu de chose près, comme poids, le reste du corps; on jugera de l'effort qu'implique le vol des rameurs.

Le vol plané ou vol à la voile, parce que l'aile y est immobile comme la voile d'un bâtiment, est un genre de vol relativement rare. Les oiseaux qui s'en servent à l'ordinaire sont les grands vautours, tous de grand poids; d'où résulte une grande vitesse. Le vautour fauve, celui des voiliers qui a été le plus observé par Mouillard, pèse 7 kg. 1/2; il a 2 m. 50 d'envergure et 45 centimètres de largeur d'aile; d'où une grande surface de soutien. Mouillard, le décrivant dans *l'Empire de l'Air*, s'écrie : « Nous sommes en face de notre desideratum. » C'est lui, en effet, pense-t-il, qui apprendra à l'humanité à conquérir l'immensité des airs.

Comme toujours les besoins de l'oiseau créent ses facultés. Le vautour se nourrit de cadavres. Il doit les trouver, puis attendre que la proie soit abordable. Il faut, pour vivre, qu'il puisse s'élever à une grande hauteur afin d'avoir un vaste champ d'observation et qu'il puisse rester longtemps dans l'air sans se fatiguer. De telles conditions de vie ne lui permettent aucun autre genre de vol que celui qu'il pratique. S'il était obligé de ramer pour se soutenir, il se lasserait vite.

Ces oiseaux sont attirés au Caire par la grande quantité d'animaux morts qu'on abandonne dans le désert, aux portes de la ville. Toutefois les Cairotes ne connaissent guère plus que le Parisien ces admirables voiliers; mais Mouillard a le feu sacré et il est servi par les circonstances. Cinq fois par semaine il va professer aux écoles militaires, qui sont à 4 kilomètres de la ville. Il en revient en plein midi, à l'heure de la sieste, où tout le monde dort, heure bénie pour lui, malgré ses 40 degrés et sa lumière aveuglante qui danse sur le sable comme le feu d'un haut fourneau; car c'est alors surtout qu'il lui arrive d'observer les vols de ce majestueux oiseau.

Voici les différents actes de son vol. La nuit se passe dans les anfractuosités de rochers inaccessibles. Lorsque le soleil a séché la rosée qui mouille leurs plumes, les vautours étendent les ailes, font fonctionner leurs jointures, cultivent leurs canons naissants avec le soin qu'on apporte au bon entretien d'un organe essentiel. A sept heures, nombreux battements, sans quitter le perchoir; après quoi ils reprennent leur air sinistre et abruti. Mais entre huit et neuf heures, la

brise se lève, les vautours plongent dans la vallée leurs regards; ils frappent quatre ou cinq fois l'air et s'élancent dans l'espace. Ils s'abaissent, sans battre des ailes, d'une cinquantaine de mètres, et sont ensuite en plein vol.

Quand il a pris le vent, le vautour se met à tourner; il monte si haut qu'il disparaît, redescend, remonte, fait ainsi des évolutions sans nombre, jusqu'à ce qu'il aborde la terre pour manger; et tout cela sans un seul battement d'ailes. Il n'y a pas d'erreur possible. Mouillard l'a vu mille fois et plus; il a suivi le vautour fauve des journées entières. Si rien ne survient qui effraie notre chasseur, Mouillard affirme que ce sera perpétuellement deux ailes fixes, étendues à fond. Ascension et descente, tout est parfait dans la tournure lente et suprêmement majestueuse qui est la caractéristique du vol de ce voilier. Il peut ainsi effectuer vingt ascensions de 1 000 mètres chacune et 100 lieues de parcours sans avoir frappé l'air une seule fois.

Il n'est pas moins étonnant dans le vol rectiligne. Alors, rien dans la création ne ressemble à sa célérité régulière, immuablement fixe, produisant une course indéfinie contre le vent, plus rapidement que ne peut le faire aucun oiseau. Il n'y a que la locomotive courant sur une voie droite qui en donne une idée.

Mouillard pense que les vautours fauves se tiennent ordinairement à cinq ou six cents mètres. Les arrians et les otogyps, espèces plus grosses, seraient entre deux et trois mille mètres. De là-haut ils étudient les vautours fauves, qui surveillent les percnoptères au-dessous d'eux et ceux-ci suivent les mouvements des milans et des corneilles. Ainsi s'établit une sorte de réseau d'observation sur la terre. Ils sont donc là-haut, un cent et plus, et voici comment s'effectue la descente sur un cadavre. On ne voit rien d'abord; mais à force d'attention, on distingue des points presque imperceptibles qui se meuvent avec une lenteur curieuse. Mouillard en a observé au zénith qui descendaient, estime-t-il, d'une hauteur de quatre ou cinq kilomètres. Les points grandissent et bientôt on les repère, en descente déjà depuis longtemps. Puis la dégringolade commence; du haut du ciel ils tombent verticalement comme des parachutes.

Par un grand coup d'ailes, donné en dessous, très différent d'ailleurs d'un battement, le vautour qui le premier a vu la proie a averti les autres de sa découverte et l'agglomération au-dessus du cadavre se produit rapidement. Voilà donc les premiers arrivés à cent mètres; les points noirs apparaissent toujours au-dessus de la bête morte, venant de partout : le cent est devenu des cents. Les plus rapprochés du sol planent pour étudier le cadavre, formant une couche qui sert de base à cette énorme colonne sans sommet et les tournoiements immenses, insensés, continuent et donnent le vertige rien qu'à les regarder. Cela dure jusqu'à ce que la bête ait été jugée abordable. Enfin les plus affamés se précipitent sur elle. « Alors la descente lente se transforme en une tombée frénétique. Tous ces oiseaux s'évitent avec une adresse incroyable. Les percnoptères cinglent l'espace avec leur tournure d'arc tendu, les gyps choient silencieusement, sans précipitation, avec la lenteur du ballon qui atteint la terre. » Vol splendide, si beau, que « lorsqu'on voit cet énorme animal gros comme un mouton décrire ses cercles sans fin, tout être humain est cloué sur place ».

Chaque être a ses aptitudes particulières. Le grand vautour, qui appartient à la famille d'oiseaux qui volent avec le plus de science, a le don du planement excessif. Le trait dominant de son vol, encore exagéré chez les otogyps et les arrians, est la tendance très marquée à produire toutes les manœuvres par le planement, et d'éviter tout ce qui rappelle le rameur. Il ne frappe l'air que quand le vent est absolument calme, circonstance très rare, ou quand il est effrayé et qu'il veut fuir rapidement. Mais, par vent moyen, alors qu'il est dans la plénitude de ses facultés, il se déplace sans aucune dépense de force, puisque ses ailes restent rigoureusement immobiles.

Avec lui nous sommes à l'opposé des sarcelles et canards, rameurs très rapides, mais qui usent leur provision de combustible, constituée par la forte couche de graisse huileuse qui couvre leurs pectoraux. Cette économie du vol plané est si déroutante qu'il faut se demander si le cas du vautour n'est pas une exception. Il n'en est rien; et même Mouillard a pu observer un vol peut-être plus étonnant encore. Se trouvant

sur les bords du Nil, il aperçut un jour quatre balbuzards qui restèrent en vue une partie de la journée : « J'ai toujours affiché un culte spécial pour le grand vautour, dit-il, mais je dois avouer que depuis ce jour mon admiration est partagée, cet oiseau en a accaparé la bonne moitié. » La brise était de 7 à 8 mètres. Après s'être enlevés du bord du fleuve, ils se mirent à planer; puis, parvenus à une cinquantaine de mètres, sans jamais se retourner, ils tinrent tête au vent, avançant sur lui sans donner un seul coup d'aile. Par moments on les voyait s'élever de dix à vingt mètres, après quoi, sans baisser, ils repartaient contre le courant. Ils finirent par monter si haut, que Mouillard les perdit de vue, tout à ses réflexions sur la fixité de leur vol et sa tenue parfaite dans une couche horizontale.

Citons enfin les oiseaux de mer, et, parmi eux, le puffin, l'albatros de nos régions. C'est l'oiseau qui, chez nous, a l'aile la plus étroite, comparée à l'envergure. La largueur des ailes étant 1, son envergure est 10. Or, plus ce rapport, voisin de 20 chez l'albatros, est grand, plus l'oiseau est capable de voler par vents violents. La brise qui convient le mieux au vautour semble être un vent de 5 mètres à la seconde; celle du puffin serait de 20, celle de l'albatros de 25, et le puffin pourrait voler dans une brise de 35 mètres, vitesse exceptionnelle dans les tempêtes de nos climats. Aussi est-il l'oiseau de mauvais temps. Impuissant dans le calme, dès que la brise fraîchit, il manœuvre à l'aise, les ailes parfaitement rectilignes, et quand le vent devient assez fort pour balayer goélands et mouettes, la mer lui est conquise par l'étroitesse de ses ailes, qui ne battent plus cependant.

*
* *

Ayant ainsi posé le paradoxe du vol plané, qui consiste à remarquer que l'oiseau qui le pratique se soutient, s'élève et se déplace sans perte d'énergie, Mouillard devait en chercher une explication mécanique. Par un vent régulier ou par calme, l'oiseau qui se laisse glisser les ailes immobiles, peut, après avoir acquis une certaine vitesse, remonter dans l'air, en chan-

geant simplement la position du plan de ses ailes; mais dans ces conditions, il doit atteindre un point plus bas que celui dont il est parti. Il ne saurait donc s'élever au-dessus de ce point, et fatalement il atteindra bientôt la terre. Mouillard cherche donc ailleurs.

Il admet qu'on trouve l'explication du vol du vautour dans l'utilisation judicieuse par l'oiseau des *pulsations* du vent, c'est-à-dire des variations continuelles de la vitesse des courants aériens dans lesquels il vole. Des courants ascendants expliqueraient très bien le vol des balbuzards qui l'ont tant frappé; mais Mouillard n'y croit pas beaucoup et d'ailleurs il n'en a pas besoin. Pour lui, tout vent est constitué, non pas par un courant continu, mais par des bouffées irrégulières, et toute la science de l'oiseau consiste à trouver un bénéfice d'ascension dans l'action du coup de vent. C'est dans l'accélération de la vitesse de l'air qu'il faut donc chercher la puissance qui explique l'élévation. Le vautour fauve le prouve; chez lui, « l'ascension est produite par l'utilisation adroite du coup de vent, et nulle autre force n'est nécessaire pour s'élever ». Les hurlements successifs de la bise dans nos cheminées sont la meilleure démonstration de la réalité du coup de vent. — Interprétation vraie sans doute, mais qui a le tort de n'être valable que pour les couches inférieures de l'atmosphère.

Quant au mécanisme de cette action, une saisissante image le fera à peu près comprendre. Abandonnons un cerceau sur une descente rapide. Si au bas se trouve une montée, le cerceau la remontera de lui-même; et il atteindrait une hauteur égale à celle de sa chute s'il n'y avait pas de résistances. Mais, si au lieu de laisser aller simplement le cerceau, on accélère sa chute par des coups de baguette, il pourra remonter plus haut que le point d'où il est parti. Il en sera de même si, le cerceau étant en train de remonter, on suppose qu'on donne au sol qui le supporte une vitesse dirigée en sens inverse de sa translation. On saisit l'analogie avec le planeur décrivant ses orbes : si le coup de vent se produit par derrière, c'est le coup de baguette qui augmente sa vitesse; s'il se produit lorsqu'il est face au vent, c'est l'air, c'est-à-dire son sol de glissement, qui se projette sur lui. Le résultat est toujours un supplément d'ascension. Toute l'habileté de l'oiseau réside donc

dans sa sensibilité aiguë au courant d'air, grâce à laquelle il peut s'en approprier l'énergie et l'employer aux fins de son vol.

Il est certain, en tout cas, que la question de savoir si des pulsations atmosphériques périodiques peuvent ou non permettre de voler doit être résolue par l'affirmative, et l'on tient ainsi une explication plausible du vol plané accompli sans effort apparent pendant un temps très long. On admet en général toutefois qu'on manque d'expériences décisives pour prouver qu'en fait l'énergie qu'on peut emprunter de cette manière est suffisante ; mais il n'est pas douteux que Mouillard n'aurait pas admis cette restriction. Il considérait en effet ses observations sur le vautour comme absolument probantes à cet égard. Du reste, que le vol plané soit expliqué ou non, peu lui importe. Le vol plané est un fait et cela suffit : « En attendant une explication plausible, nous nous en rapporterons à la prescience des oiseaux. » Qu'on comprenne, qu'on s'explique mathématiquement une manœuvre, ou qu'on n'y parvienne pas, le résultat est le même ; il n'en reste pas moins la leçon du maître qui nous dit : « C'est comme cela que j'opère, je vous le démontre la journée entière, en pleine nue. » Peut-il rester un doute quand la preuve du fait est palpable et visible à tout instant ? L'oiseau n'est pas sorcier ; il ne viole pas les lois de la nature ; et si nous ne nous expliquons pas son mouvement, il ne nous en est pas moins démontré.

Quant aux naturalistes qui pensent que l'oiseau, dans le cas où ses ailes paraissent immobiles, peut développer une force propulsive appréciable par des vibrations des plumes qui les garnissent, Mouillard leur aurait répondu pour le moins que leur théorie était une pure hypothèse insuffisamment élucidée.

Il n'est pas tout à fait exact de dire que le planement ne demande aucune dépense de force. L'oiseau qui plane, en effet, n'a pas besoin d'user son énergie pour se soutenir et s'élever ; mais il doit faire quelques faibles efforts pour se diriger. C'est ici que doit prendre place l'exposition des découvertes de Mouillard dans la direction aérienne, découvertes qui ont trouvé leur application dans les appareils construits aujourd'hui pour permettre à l'homme de voler à son tour.

Elles sont relatives à la direction verticale, au moyen de laquelle l'oiseau peut monter ou descendre, et surtout à la direction horizontale, beaucoup plus longtemps inexpliquée, qui est nécessaire à l'oiseau afin d'orienter et de maintenir sa route comme elle doit l'être.

Pour déséquilibrer son aéroplane dans le plan vertical, le voilier peut se servir de sa queue, qui agit sous l'action de la vitesse, comme un gouvernail horizontal. Mais il a un moyen bien plus énergique d'y parvenir. Ce moyen consiste à transporter l'extrémité des ailes sur l'avant ou sur l'arrière, ce qui change la position du centre de poussée. Quand l'oiseau a disposé sa voilure de manière à avoir un équilibre pratique, que son aéroplane est réglé pour bien marcher, si un besoin l'oblige à monter brusquement, il n'emploie pas sa queue qui aurait une action trop faible, il étend les pointes de ses ailes en avant. Si au contraire il veut descendre, il les transporte en arrière. C'est ainsi que sur un voilier qui se meut dans un grand courant d'air irrégulier, une bouffée de vent correspond instantanément à un fléchissement des ailes vers l'arrière, ce qui assure la continuité de sa direction.

Ces manœuvres incessantes sont, d'autre part, une preuve très démonstrative de l'irrégularité de la vitesse de l'air. Si l'on observe un gros oiseau facile à étudier, un aigle par exemple, on voit, quand il s'immobilise dans le ciel, qu'il ne se passe pas une seconde sans que se déplace la pointe de ses ailes. Si le courant était régulier, il resterait immobile et les pointes de ses ailes le seraient aussi.

Mouillard pense même que le mouvement de la pointe de l'aile peut résulter d'un simple phénomène d'élasticité des muscles. L'oiseau recevrait le choc sans y prendre garde. Ses ailes étant étendues avec une force moyenne habituelle, si elles reçoivent une pression dépassant la tension des muscles, les pointes cèdent naturellement. Et en planant ainsi l'oiseau doit pouvoir sans doute, quoique en pleine action, se procurer un repos réel, voisin du sommeil. Il est probable que le milan réussit quelquefois à dormir en plein vol; car, en été, quand il stationne très haut pour se procurer de la fraîcheur, il commet de nombreuses fautes, bien que planeur impeccable. On surprend son réveil quand il se corrige brusquement.

L'explication de la direction horizontale, une des plus grandes difficultés que l'aviation ait eues à vaincre, est complètement donnée dans *le Vol sans battement*.

L'oiseau peut tourner en portant la tête du côté où il veut aller, ou en ployant l'aile de ce côté; mais ces procédés sont anodins, et il peut faire beaucoup mieux. Voici alors selon Mouillard, ce que ses bons milans lui ressassent à chaque minute lorsqu'ils veulent tourner vite, ou se remettre rapidement en direction quand ils en ont été dérangés, ce qui revient au même. Il les observe planant à dix mètres au-dessus de sa tête. Comme la désorientation est très fréquente, il y a, lors de chaque changement de direction, un effort de l'*annulaire*, la sixième plume de l'aile, qui remet l'oiseau en bonne direction. La queue fonctionne en même temps; mais on saisit son peu d'action. Au reste, plus le vent est fort et moins ils se servent de cet organe. L'annulaire travaille donc en permanence. Aussi c'est elle qui a le plus de surface de toutes les plumes de l'être ailé et sa construction est spéciale. On sent en elle un organe qui a des fonctions précises. Ainsi, lorsque l'oiseau perd sa direction, il tord la pointe de l'aile, accroche l'air avec l'annulaire et se procure ainsi un retard du côté tordu. L'aile qui a manœuvré est donc restée en arrière et le changement de direction a été opéré.

La manœuvre peut être plus accentuée quand l'oiseau veut changer intentionnellement de direction. Alors l'annulaire entraîne par son contact les plumes avoisinantes et communique ce mouvement de torsion à toute la main, et, le plan de l'aile déformé, un changement subit de direction se produit dans le sens horizontal. Cette manœuvre est déjà fort active; mais par les très grands vents, l'oiseau peut exagérer encore l'action de l'annulaire en barrant complètement l'air avec son aile. Il tourne alors dans le milieu aérien comme autour d'un pivot, — transition qui nous conduit au cas extrême où l'air est enfin frappé énergiquement avec toute la force dont peut disposer le volateur, claque tellement brutale que l'air attaqué avec cette rapidité résiste comme un corps solide.

Ces manœuvres de tout le plan de l'aile sont l'essence du vol des nocturnes, mammifères ou oiseaux, qui doivent

éviter les chocs qui résulteraient de la faible lumière dans laquelle ils se dirigent. Le vol du grand duc, étrange par sa mobilité dans la direction, est dû à la faculté qu'il a de changer le plan de ses ailes d'une façon brève et active, et l'oiseau de nuit volant dans un espace restreint est une révélation pour l'observateur qui n'a jamais rencontré dans les oiseaux diurnes des facultés qui ressemblent aux siennes. Or la queue du grand duc, dont l'adresse, sous bois, stupéfie, est nulle. Mais sauf ces cas extrêmes, l'annulaire est le vrai gouvernail du vol de parcours.

Mouillard a donné le nom de gauchissement à la torsion de l'aile dont il vient d'être question; et pour s'assurer de la justesse de ses vues, il a fait tourner de petits aéroplanes en expérimentant les différents moyens énumérés ci-dessus jusqu'à l'entrée en jeu de l'aile. Il a même vu que le gauchissement assurait la stabilité transversale.

*
* *

Tel es l'observateur. Il reste à dire comment il voulait utiliser l'enseignement donné par l'oiseau. Pour Mouillard le problème que doit résoudre l'aviateur est simple. Il suffit d'imiter la nature dans ce qu'elle a d'imitable, c'est-à-dire dans le vol plané, car le vol ramé est impossible à l'homme. La raison en est simple. Nous avons vu que la puissance musculaire de l'oiseau nécessaire au battement était incomparablement plus grande que celle de l'homme. C'est notre faiblesse qui nous interdit donc de pouvoir jamais battre l'air pour nous enlever dans l'espace.

On objectera que l'homme peut songer à réaliser un moteur capable de faire voler à la rame un appareil qui l'enlève. Dans *l'Empire de l'Air* Mouillard croit qu'une telle machine sera employée un jour pour franchir par tous les temps de petites distances. Mais, dix ans après, il juge le problème inabordable de ce côté. Il ne croit pas sa construction possible, parce qu'aucune matière connue ne permettrait de la bâtir. Les efforts que l'aile doit supporter pendant le battement briseront toujours toute aile mécanique assez grande pour supporter le

poids d'un homme : « le battement, ce terrible pliement détraquera tout ». De plus, si ce moteur était trouvé, le battement deviendrait inutile. Il suffirait de l'employer à propulser l'aéroplane au lieu de se buter dans des tentatives impossibles de vol ramé. La vitesse qu'il serait capable de communiquer à la machine serait largement suffisante, non seulement pour assurer sa sustentation dans l'espace, mais encore pour lui permettre d'ascensionner et de se diriger. « Si ce moteur était trouvé, ce serait la résolution complète du problème de l'aviation. Un petit aéroplane parfaitement dirigeable, bien poussé et tout serait dit. » On aurait même ce que les voiliers n'ont pas, la grande rapidité de translation.

On sait que c'est bien dans ce sens qu'a été, de nos jours, résolu le problème. Dans l'aéroplane actuel la sustentation est distincte de la propulsion; il y a l'aile d'une part, l'hélice de l'autre. Là encore, il faut y insister, Mouillard voyait juste, et il est extrêmement remarquable que, dénué de moyens scientifiques au sens où nous l'entendons d'ordinaire, il ait pu saisir directement, par la pure observation, et en allant jusqu'au fond des choses, la solution de problèmes compliqués, avec la certitude d'avoir vu juste.

Ce principe fondamental de la sustentation par la vitesse, que Cayley avait énoncé en 1809 dans la première théorie mécanique complète de l'aéroplane, Mouillard, qui certainement était incapable de comprendre Cayley, l'avait, de son côté, découvert de bonne heure, dès 1864, et nous venons de voir quelle importance il lui attribuait, puisqu'il en faisait un principe du problème du vol.

Il l'avait appris de l'oiseau. Un jour, en se promenant dans le marché aux poissons d'Alger, où il avait l'habitude de se rendre pour étudier les formes des grands nageurs sous-marins, il avait acheté quatre procellarias, variété de puffins. Il voulait les étudier, puis leur rendre la liberté. Ses essais maladroits avec les trois premiers ne réussirent pas à leur permettre de s'envoler. Alors il eut l'idée de placer le dernier sur un sol plat, qui ressemblait à la surface de la mer par calme. Il ventait frais de l'ouest. L'oiseau resta d'abord couché; il finit par se mettre le bec au vent, s'étira, puis, prenant sa course en battant des ailes, il parcourut une cen-

taine de mètres, portant de moins en moins sur les pieds, puis seulement sur les ailes. Enfin, d'un bond, prenant le vent, il s'envola, et Mouillard, sur qui il revenait, comprit qu'il lui disait : « Souviens-toi, cher sauveur, que dans la direction aérienne la question de base est la vitesse. » Mouillard n'oubliera jamais la leçon : « vitesse, toujours vitesse, c'est la puissance qui soutient et hors de laquelle l'air ne porte plus. »

*
* *

Le moteur qui donnera une solution au problème de l'aviation ne sera trouvé que plusieurs années après la mort de Mouillard. Lui ne le soupçonne pas; d'ailleurs il est pressé, il veut donner tout de suite le vol à l'homme, et il a trouvé une autre solution. Le vautour lui a enseigné ce que peut être le vol d'un gros poids; il n'y a qu'à faire comme lui. Persuadé que la mécanique de l'oiseau n'est pas différente de la mécanique tout court; qu'il n'y a rien de mystérieux dans son vol, que la gravité et la résistance de l'air agissent sur lui comme sur un corps quelconque, sans intervention de forces particulières qui faciliteraient sa sustentation, il pense que le vautour indique la voie à suivre. Voilà le modèle qui ne peut tromper, et qui enseigne que, par vent moyen, on peut, avec un aéroplane qui n'est pourvu d'aucun appareil pour s'exhausser, s'élever dans les airs et se conduire même contre le vent. L'homme peut donc avec une surface rigide, se prêtant bien à être dirigée, répéter les exercices d'ascension et de direction que font les oiseaux planeurs, et il n'aura à dépenser que la force nécessaire à la direction. Surtout, ajoute-t-il, il faut abandonner l'idée prépondérante, innée chez tout être humain, du vol ramé, idée créée chez nous par la vision perpétuelle du rameur, « phare trompeur qui nous dirige sur des écueils ».

La conviction de Mouillard est absolue, il craint seulement de ne pas trouver les mots qu'il faut pour convaincre et communiquer sa foi, et il achève *le Vol sans battement* en écrivant qu'il « se retire de la lutte, attristé de n'avoir pas été cru ». C'est qu'il sent que voir, comme il l'a fait, est absolument nécessaire : « Voir seulement une fois vaut mieux que tout un volume d'explications. » Le vol du vautour est s

simple! c'est tellement ce qu'on désire! il semble si aisé à imiter que le vrai vol, le seul abordable pour nous par la simplicité de ses grandes lignes, de ses lentes et naïves manœuvres, c'est celui-là. Ses yeux ne l'ont pas trompé. Et les yeux de son intelligence l'ont convaincu qu'il en ferait autant s'il avait des ailes, et qu'il possède en lui assez de puissance pour pouvoir reproduire les actes de direction qui lui permettraient de stationner dans l'air.

Voilà donc ce moteur tant cherché. Son poids est néant puisque c'est le vent, l'air; sa force, loin d'être trop faible est souvent trop grande au contraire. Ainsi l'homme volera et même il volera mieux que l'oiseau et il fera des merveilles quand il adaptera ses facultés à l'étude de ce problème.

Beaux rêves que Mouillard ne réalisera jamais évidemment. C'est qu'aussi il allait d'emblée au plus difficile. Le vol, tel qu'il y songeait, exigeait un redoutable apprentissage. L'homme volera mieux que l'oiseau... « Quand il saura voler », ajoute-t-il quelque part. La science qu'il lui faut acquérir pour cela est immense. Il doit non seulement vaincre en lui l'horreur du vide, assez violente pour arrêter les plus intrépides; mais encore apprendre ce que l'oiseau connaît d'instinct, ce qui est sa nature même, c'est-à-dire développer en lui une sensibilité qui le renseigne instantanément sur l'existence et les modalités du courant d'air. Il faudrait pour pratiquer le vol que désire Mouillard, que l'air devînt en quelque sorte visible, afin que l'aviateur fût dans l'atmosphère comme le marin est sur la mer.

Ces énormes difficultés de l'entraînement ne lui ont pas échappé; mais sa foi était si ardente qu'il ne les croyait pas insurmontables. L'oiseau l'encourageait; lui aussi est tenu de faire un apprentissage : les jeunes milans ont peur du vide, ils ne savent ni voler, ni se diriger; leur savoir ne vient que petit à petit; au commencement, ils exagèrent l'effort à produire. On dirait, à les voir étudier le planement, que cette manœuvre ne leur est pas facile. D'autre part, pour être maître de toutes ses facultés, le volateur doit voler tous les jours. Un vautour, un aigle qui n'ont pas plané depuis longtemps, mis en liberté, seront au départ des rameurs; la science du planement ne leur reviendra que peu à peu. Même, après une

longue captivité, l'oiseau peut oublier tout à fait de voler : témoin ce grand vautour du Jardin des Plantes qu'on lâcha et dont il fut impossible de rien tirer.

Mouillard explique alors la manière dont l'homme doit s'entraîner pour acquérir l'adresse nécessaire à la pratique de l'aviation. Il lui propose d'apprendre progressivement son métier de volateur, en effectuant ses premiers exercices sur des appareils spéciaux, au-dessus d'un lac ou d'une rivière, pour éviter des chutes fatales.

Il a construit des aéroplanes d'essais. Nous avons parlé des premiers qui aboutirent, en Algérie, à un petit accident. Il veut en construire un nouveau en 1878, au Caire; mais il craint que sa mauvaise santé ne lui permette pas de le mener jusqu'au bout; et, effectivement, il y renonce une année plus tard. Il manquait de moyens, et même s'il avait eu de quoi tenter des expériences, qu'aurait-il pu faire alors que certains jours il ne pouvait pas descendre un trottoir sans prendre des précautions? Il se contente donc de dire ce qu'il voudrait ou ce qu'il faudrait faire. Faute de mieux, il imagine des machines. Ce n'est que peu de temps avant sa mort, survenue en 1897, qu'il entreprend le montage d'un dernier aéroplane qui restera pratiquement inutilisé et finira par être offert en 1910 au musée historique de la *Ligue nationale aérienne*. Ses projets sont compliqués. Pour assurer le départ, il propose des ailes capables de donner quelques battements, ou bien il munit ses appareils de singuliers mécanismes destinés à actionner des sortes de grandes pattes de palmipède.

Il attachait une extrême importance aux organes de direction, car, dit-il, « la direction, adaptée à une surface capable de porter, fait l'aviation exacte ». En voici une preuve entre autres. Dans une rapide revue historique des appareils qui ont été proposés depuis Léonard de Vinci, aux environs de 1500, jusqu'au navire aérien imaginé en 1880 par Edison, il critique deux imperfections. La première consiste en ce que leurs inventeurs ont été dirigés par l'idée d'enlèvement beaucoup plus que par celle de translation, — ce qui était une erreur comme nous l'avons vu —; la seconde, plus importante encore, est due au fait que tous ces instruments, au nombre de plus de cinquante, manquent de direction. « Aucun n'est diri-

geable, remarque-t-il, donc aucun ne pouvait fonctionner. »

L'étendue de la surface portante a frappé tous les chercheurs, mais là s'est arrêtée leur étude; tandis que ce qu'il prêche, c'est l'appareil complet muni de ses deux directions, copiées sur l'oiseau. Et s'il y a un reproche à lui faire, c'est d'avoir voulu imiter l'oiseau de trop près. Pour faire identiquement comme lui, en effet, il a décrit dans ses projets des ailes articulées, forcément fragiles et difficiles à construire, dont l'extrémité pouvait être déplacée de l'avant à l'arrière.

Mais il a été très bien inspiré, par contre, dans le choix de ses dispositifs de gauchissement. Sur un dessin relatif à un aéroplane d'essai, il a nettement indiqué par des hachures la partie de l'aile qui devait être gauchie. Et il a inventé un mécanisme ingénieux pour assurer automatiquement la direction horizontale par la liaison de la portion destinée à supporter le gauchissement avec un gouvernail vertical.

Il construisit un modèle dans lequel deux petits plans mobiles, placés à l'endroit où se trouve l'annulaire chez l'oiseau étaient reliés par des cordonnets à un gouvernail vertical. Dès lors, quand l'aéroplane en marche déviait de la direction du vent debout, le gouvernail, restant dans le lit du vent, exerçait une traction sur le cordon qui était précisément celui de l'aile à gauchir pour ramener l'appareil en direction, et la stabilité de la route était assurée.

Or, le 23 mars 1903, MM. Orville et Wilbur Wright déposèrent aux États-Unis une demande de brevet pour « perfectionnements de machines aéronautiques ». Leur invention comprenait, entre autres, un dispositif pour communiquer une torsion aux ailes et un gouvernail vertical mobile produisant la torsion. En France, dit M. Henry Coüannier, à qui nous devons la publication du *Vol sans battement*, et qui a remarquablement étudié la question de priorité soulevée ici, dans la préface dont il a fait précéder l'édition de l'ouvrage posthume de Mouillard, « on s'interroge à l'envi sur l'invention nouvelle qui a permis aux Wright de se placer en tête des aviateurs du monde ». Sont-ils des hommes exceptionnels auxquels un éclair de génie a donné la solution tant attendue? D'autre part, les Sociétés concessionnaires des brevets Wright revendiquent la propriété de l'invention à laquelle paraît

attachée l'avenir de la navigation aérienne. Les célèbres aviateurs américains ont-ils ou non été inspirés par les travaux de Mouillard? Question piquante après ce que nous avons dit, que nous allons examiner en manière de conclusion.

Hormis l'importante exception de Marey, — qui, au moment où il imaginait pour étudier le vol des oiseaux, les méthodes de photographies instantanées à courts intervalles qui ont conduit au cinématographe, s'était intéressé aux travaux de Mouillard, — celui-ci a toujours été à peu près inconnu en France; mais il n'en était pas de même en Amérique. En 1889 Marey réunit les croyants de la locomotion aérienne dans un dîner resté célèbre sous le nom de *Dîner des aviateurs*. L'ingénieur américain Octave Chanute, d'origine française, y assitait et on y parla de Mouillard avec tant d'enthousiasme que bientôt après il engagea avec lui une correspondance active. C'est grâce à cette circonstance que l'œuvre de Mouillard fut répandue aux États-Unis. Chanute prononça son nom dans une conférence, en 1891, et en 1892, les principales propositions de *l'Empire de l'Air*, paru en 1881, étaient publiées dans le corps d'un rapport annuel de la *Smithsonian Institution*. Les Wright admirèrent chaudement ces extraits. Enfin, dans un article du numéro de février 1894 du *Cosmopolitan*, revue mensuelle de New-York, Mouillard décrivait le gauchissement en termes qui ne laissaient aucun doute sur l'idée qu'il voulait exprimer et qu'il prend soin du reste de préciser par l'image d'un vautour décrivant un cercle et dont l'aile gauchie est visible d'une façon très nette.

D'autre part le 20 novembre 1890 dans une lettre à Chanute il racontait sa découverte avec précision, et en 1892 Chanute déposait aux États-Unis, en compte à demi avec Mouillard, une demande de brevet qui comportait un dispositif de gauchissement et réservait pour ses possesseurs la liberté de le réaliser de toute autre manière qu'il leur plairait. Ce brevet a été délivré le 18 mai 1897. Enfin le manuscrit du *Vol sans battement*, certainement terminé en 1894, était adressé par Mouillard à Chanute, qui le lui renvoyait annoté de sa main, après l'avoir complètement traduit. Or on se plaît à considérer Chanute comme l'inspirateur des Wright.

Quoi qu'il en soit de ces querelles, il n'en est pas moins établi sur un ensemble de preuves surabondantes, que le Français Louis Mouillard a imaginé, il y a plus de vingt ans, le gauchissement et sa combinaison avec le gouvernail vertical de direction, caractéristiques des appareils Wright, qui sont postérieurs de plus de dix ans aux découvertes de notre compatriote.

La colonie française d'Égypte était donc bien inspirée en élevant récemment, auprès de la ville du Caire, un monument à la mémoire de Mouillard. Sous son buste, supporté par un angle du socle, un grand vautour en plein vol, semblable à l'oricou qui orne la première page de *l'Empire de l'Air*, rappelle heureusement les meilleures émotions du génial observateur.

F. MARGUET

# NAPOLÉON

ET

# LES ROUTES BALKANIQUES[1]

A la fin de l'année 1810 les frontières de l'Empire français touchaient, au sud-est, aux frontières de l'Empire ottoman : les provinces illyriennes, — Carniole, Istrie, Cercle de Villach, Croatie, Dalmatie, — directement soumises à l'Empereur, formaient, en avant du royaume d'Italie, « une sentinelle aux portes de Vienne », disait Napoléon à Sainte-Hélène, une marche en pays slave, qui confinait à l'Autriche par la Styrie, à la Turquie par la Bosnie, et se prolongeait vers le sud jusqu'au Monténégro. Désormais un voyageur pouvait aller de Paris aux États du Grand Seigneur sans quitter le territoire français ou tout au moins les pays de domination française.

Or, en cette même fin de l'année 1810, l'Empire français recevait une nouvelle extension vers le nord : après la Hollande, bientôt les départements hanséatiques allaient être annexés : le « Grand Empire » aux cent trente départements devait opposer

1. Les éléments de cette étude ont été puisés surtout aux Archives nationales : F[12] 1873 (travail de préparation du décret non publié du 12 novembre 1810), F[12] 1848-1850[B] rapports des consuls au Ministre des Manufactures et du Commerce, AF[IV] 1689 (Bosnie et « Servie »), Illyrie F[IE] 61 ; — quelques renseignements aux Archives des Affaires étrangères : Turquie Corr. Polit. 221-228 ; Fonds divers 16 et 30, Supplément 14 et 18.

au commerce anglais, suivant le mot de Montalivet, un « continent aux barrières maritimes fermées par des portes d'airain ». Il y avait bien des fissures dans ces « portes d'airain » et la contrebande savait s'y glisser; cependant, dès octobre, on constatait que les courants commerciaux changeaient leur direction : les routes de Russie en Prusse, de Pologne et de Moravie à Vienne, des provinces ottomanes dans celles de l'Empire d'Autriche étaient encombrées de denrées coloniales; déjà des Anglais montaient en Autriche de puissantes fabriques de cotonnades; le Danube allait devenir, au lieu du Rhin, « le canal par lequel les États de la Confédération s'approvisionneraient de marchandises anglaises ». La capitale de l'Autriche allait être, pour le coton, le marché de l'Europe entière.

Ce résultat inattendu d'un « système » irréalisable, Jean-Baptiste Say allait plus tard s'en emparer et y trouver un précieux argument contre les exagérations du protectionnisme : « Pendant le règne de Bonaparte on expédiait de Londres des bâtiments chargés de sucre, de café, de tabac, de coton filé, pour Salonique d'où ces marchandises étaient portées sur des chevaux ou des mulets, à travers la Servie et la Hongrie, dans toute l'Allemagne et même en France ; de sorte qu'une marchandise que l'on consommait quelquefois à Calais venait d'Angleterre, qui en est à sept lieues, après avoir fait un détour qui équivalait, pour les frais, à un voyage de deux fois le tour de la terre. »

Ce commerce de denrées coloniales, surtout ce commerce de coton du Levant, le seul qui fût admis en France à des droits modérés, convenait-il d'en laisser le monopole aux Anglais et aux Allemands? « Les cotons du Levant viennent de Turquie, observait Napoléon, il paraîtrait beaucoup plus naturel de les recevoir directement par le pays limitrophe qui appartient à la France, que d'emprunter un territoire étranger. »

Ne pouvait-on, maintenant qu'un couloir français s'offrait jusqu'aux frontières de Turquie, essayer de dériver le courant qui se dirigeait sur Vienne et, par la Macédoine et la Bosnie, à travers l'Illyrie et l'Italie, créer une route nouvelle qui deviendrait la grande voie française du trafic avec l'Orient?

*
* *

Le jour même où il signait le décret organisant les douanes en Illyrie et y établissant le libre transit pour le commerce avec la Turquie, Napoléon faisait insérer au *Moniteur* un alléchant rapport de notre consul en Bosnie : les draps français pouvaient passer en Turquie par la voie de terre; en été les transports par caravanes se faisaient à peu de frais, par Bosna-Séraï et la Roumélie; la route était généralement sûre; en quelques points une escorte était nécessaire, mais on trouvait des soldats à bon compte; l'hiver seul était à redouter car si le trajet de Costaniza (frontière de Bosnie) à Salonique durait un mois en été, il en fallait deux pour le même parcours pendant la mauvaise saison. Peu de douanes, l'une à l'entrée en Bosnie, une deuxième à Bosna-Séraï, une dernière à Salonique : mais les marchands qui allaient à Constantinople ou en Roumélie l'évitaient en passant par Sérès.

Assurément, — et ceci le consul l'avait dit dès 1807, — le commerce français avait reculé en Bosnie où les draps et les toiles peintes étaient remplacés par des draps et des toiles d'Autriche : cependant on demandait de nouveau le drap de Carcassonne aux couleurs brillantes; l'Autriche nous faisait concurrence pour les draps de soie, mais les galons d'or et d'argent, les bonnets et culottes de laine rouge, les mousselines, les verroteries et notre horlogerie avaient un débit en Turquie; en retour on pouvait faire venir les soies, les cires, les laines et les peaux, surtout le coton filé ou non filé de l'Épire ou du Levant. Il y avait là tout un programme d'échanges entre la France et la Turquie.

Dans quelle mesure ce programme fut réalisé, c'est ce que nous apprennent les rapports consulaires. Nos consuls en Turquie, — Pouqueville à Janina, le plus connu, Clairambault puis Fourcade à Salonique, David à Travnik pour ne citer que ceux-là —, usèrent de toute leur diplomatie, montrèrent parfois un réel courage, pour faire aboutir le grand projet de route nouvelle: pendant près de trois années, du printemps de 1811 à l'automne de 1813, on peut suivre, dans

cette active correspondance de nos agents, les caravanes qui, parties de Salonique, passant par Uskub, Novi-Bazar, Bosna-Séraï et Travnik, arrivaient à la douane de Costaniza où un service de roulage, organisé de Gênes et de Marseille, transportait les marchandises vers l'Italie ou vers la France. A lire ces lettres on se demande parfois s'il ne s'agit pas de quelque récit de pénétration marocaine tant ces régions étaient alors éloignées de la civilisation occidentale.

C'est à Salonique que les balles de « coton en laine », débarquées d'Asie Mineure, étaient chargées sur des chevaux après que notre consul avait constaté et certifié qu'il s'agissait bien de coton provenant du Levant et non de l'importation anglaise ; il attestait, par exemple, que tel ballot, qu'il venait de faire marquer et qu'il signalait à Paris, avait été acheté en Asie Mineure d'un certain Youssouff Oglou par Alias Alphandari, sujet ottoman, pour son propre compte : il adressait le ballot à Lochey, sujet autrichien à Salonique, lequel devait l'expédier en France par la voie de la Bosnie et de l'Illyrie.

A Salonique même, au point de départ, les difficultés commençaient : des maisons françaises, attirées par la publicité faite autour du projet de route, s'y étaient établies ; des Anglais leur faisaient concurrence auprès des « caravanistes » qui, plutôt que du coton, préféraient transporter les denrées coloniales, marchandises moins encombrantes, moins lourdes et de plus grande valeur ; à la première étape, ils abandonnaient les balles de coton qu'ils laissaient exposées au vol et au feu ; les commissionnaires anglais et autrichiens intriguaient auprès des autorités locales pour faire soumettre ces transports à de nouveaux droits que nos cotons ne pouvaient supporter ; à nos dépens, bey et douaniers s'enrichissaient ; il fallait que le consul sans cesse menaçât, négociât, car « les Turcs sont des enfants gâtés par les chrétiens » et il n'est possible de les « rendre raisonnables qu'en les châtiant ou en les comblant de caresses » : c'est ainsi qu'Ismaïl Bey, pacha de Sérès, n'était pas insensible à une montre enrichie de diamants.

A nos rivaux anglais et allemands se joignaient les Grecs, jaloux des privilèges des Français que le consul était obligé de rappeler aux autorités locales. Grâce aux intrigues des Européens, grâce à la facilité déplorable avec laquelle, pour se

faire la guerre entre eux, ils se pliaient aux caprices de la clientèle indigène, les musulmans « étaient devenus d'autant plus exigeants qu'ils étaient plus courtisés; ils avaient fini par rendre les besoins de l'Europe tributaires des leurs, par faire du commerce étranger un esclave empressé qui payait très cher et comptant les matières premières pour ne leur revendre qu'à terme les productions de ses fabriques ». Ainsi, écrivait notre consul, « on sème des passions viles sur le sol de la barbarie; et l'avilissement est une maladie incurable; les étrangers mangent leur avenir et dévorent le nôtre ».

De Salonique, remontant la vallée du Vardar, les caravanes passaient à Koprulu, à Uskub, à Pristina, à Novi-Bazar, heureuses si elles échappaient aux convoitises des Bulgares. Ces rudes paysans à la veste de peau de mouton, aux larges culottes de toile, coiffés du bonnet de peau d'agneau et chaussés de cuir brut de sanglier, étaient parfois des brigands redoutables. Plus loin, les « Serviens » étaient à craindre, car on savait que les caravanes de denrées coloniales qui passaient au nord, par Widin et Orsova, avaient été plusieurs fois dépouillées. Le consul de Salonique avait parcouru la route, il avait passé à Novi-Bazar, à Siénitsa, à Tachlidja, à Priépolie, tous endroits dangereux, fameux par les pertes qu'y éprouvaient les commerçants, connus par l' « indépendance » de leurs gouverneurs et la mauvaise foi des habitants. Il avait vu le pacha de Novi-Bazar et le bey d'Uskub : et à sa demande, pendant deux jours consécutifs, à tous les carrefours on avait fait publier défense à tout individu, grec ou turc, sous peine de punition corporelle et de la perte de ses fonds, de prêter de l'argent aux conducteurs sur les marchandises à eux confiées, car les caravanistes étaient souvent les auteurs ou les complices des vols. A Novi-Bazar, l'ordre avait été signifié, par le pacha lui-même en présence du consul, à toutes les autorités locales.

Quelques commissionnaires avaient eu la faiblesse, pour délivrer des balles de coton ainsi volées, de payer aux prêteurs, avec les intérêts, la somme avancée aux conducteurs; et « comme l'usage en Turquie est la plus sainte des lois », les conducteurs, encouragés eux-mêmes par les usuriers, n'avaient pas manqué d'engager les marchandises qui leur

étaient confiées et de fuir avec l'argent avancé. « Les chrétiens sont en cela plus coupables que les Turcs; peu de ces derniers sont capables de cette bassesse et les Grecs s'y livrent avec d'autant plus de facilité qu'en arrivant à la frontière de Servie ils ont l'assurance d'un asile inaccessible aux poursuites ».

Dans le pachalik de Pristina, dans le district d'Uskub, les voleurs arnautes étaient redoutables : ils se blottissaient dans les forêts et les défilés des rives du Vardar et comme en une heure ils étaient en deçà de la rivière et dans leur pays, ils attaquaient sans cesse les voyageurs et les caravanes; ils tiraillaient même contre les postes de la frontière. Le consul avait fait la route les mains garnies et avait distribué d'utiles cadeaux aux soldats de quelques postes.

Enfin, voyageant à petites journées, tout en levant la carte du pays, il était arrivé jusqu'à l'extrémité du parcours, à Costaniza, aux confins de la Bosnie et de l'Illyrie; c'était la partie la plus difficile du trajet, et, bien que le pacha de Bosnie, stylé par le consul de Travnik, protégeât maintenant le commerce, il y avait encore des passages dangereux : en bien des endroits, entre Uskub et Séraï [Serajévo], les communes dégradaient les routes et les ponts pour tirer de l'argent des caravanes. Entre Travnik et Priedor, le trajet se faisait, à certains moments, en pleine forêt et le sentier était tracé dans des bois si épais qu'un mulet chargé y passait difficilement et que la route était jalonnée par le coton accroché aux branches des arbres.

*
* *

C'est en Bosnie que les caravanes rencontrèrent le plus de difficultés. Notre consul à Travnik eut à se débattre à la fois contre les autorités locales, contre les habitants et contre les « caravanistes ». Il lui fallait quelque courage pour rester, seul Français, dans cette petite capitale de Travnik où il avait dû soutenir deux années de luttes pour faire respecter son uniforme; car on n'aimait pas les Français, et les chrétiens en général, dans cette région encore sauvage. Autre-

fois, seuls les enfants leur jetaient des pierres; maintenant les adultes, gênés dans leur tranquillité ou dans leurs spéculations par le commerce nouveau, témoignaient leur hostilité par des violences; on accueillait les négociants en leur criant : « Point de Français! point de négociants infidèles! » Mais le consul, qui connaissait le pays, savait la façon de s'y conduire : « Il faut braver les Turcs sans forfanterie et sans violence, mais d'un front calme et fier; il faut avoir des mœurs, de la probité et de l'exactitude dans les engagements quoiqu'il soit très ordinaire aux Turcs de Bosnie de manquer de bonne foi; il ne faut point se fier à leurs promesses et cependant il est bon de leur tenir parole. » Aux négociants il recommandait aussi de respecter le représentant de l'Empire français car de l'estime qu'ils avaient pour leur défenseur officiel dépendait la conduite du pacha à son égard. Or l'esprit de la Révolution, remarquait le consul, avait diminué, chez ses nationaux, même dans le Levant, l'idée de subordination...

La campagne d'été de 1812 — car c'était surtout l'été que circulaient les caravanes — s'annonçait difficile : au mois de mai une émeute populaire éclate à Sérajévo, attribuée par l'aga à la jalousie des négociants grecs et juifs. Les Grecs allaient de groupe en groupe, excitant la foule et disant : « On fait bien de tuer ces gens-là; ce sera une leçon pour ceux qui voudraient venir; il ne faut pas souffrir que les étrangers viennent se mêler de notre commerce ». Le jour même où l'émeute éclatait ils expédiaient des exprès à Brod en Autriche, point de passage des caravanes allemandes, pour y annoncer que les Français avaient été pendus à Serajévo; ils disaient même avoir vu exécuter le consul! En automne, nouvelle émeute contre le commerce européen : un Franc fut tué, le commissaire de la Porte fut blessé d'un coup de ces longs poignards que les Bosniaques portaient à la ceinture avec deux pistolets.

Hostilité chez beaucoup, défiance chez tout le monde. Interrogé par son Ministre sur la statistique du pays, le consul déclarait ne pouvoir trouver des renseignements; les moines latins, qui auraient pu en donner, n'osaient pas venir à Travnik; d'ailleurs, depuis notre dernière guerre avec l'Autriche, ils étaient devenus ennemis des Français; les prêtres grecs en auraient donné à des Russes, mais non certes à des Français.

Au reste le consul avait autre chose à faire qu'à remplir des tableaux destinés à dormir dans des cartons ministériels; il avait à empêcher ou à réprimer les vols de coton. Quatorze voleurs étaient enfermés dans les prisons de Travnik; leur affaire était entre les mains d'un cadi qui prétendait lire dans le Coran que les Français avaient tort. Il était, on le devine, payé pour rendre ce jugement; le vizir, pressé par le consul, se décida à évoquer l'affaire comme une cause politique et déclara que les voleurs resteraient dans les fers aussi longtemps qu'ils n'auraient pas remboursé la valeur du coton dérobé, « tant il est vrai que dans ce pays il est plus facile de faire pendre un homme que d'y recouvrer une piastre ».

En 1813 les vols s'étaient multipliés à tel point que les Français quittaient la région. Une maison de Marseille, la maison Fraissinet, avait créé une succursale à Sérajévo; malgré les efforts de notre consul qui essayait d'en retenir le représentant, elle décida de fermer ses portes le 1er septembre. Tout l'y obligeait : le commerce anglais, repoussé du continent, avait cherché une route pour ses produits; il avait tenté la route de Bosnie à n'importe quel prix; les prix de transport étaient devenus très élevés; les conducteurs se mirent à piller, le pillage devint général; le commerce anglais, effrayé, prit une autre voie mais les habitudes du vol restèrent et les Français en souffrirent; des exemples furent faits mais on sut en France l'insécurité des chemins et les commerçants français en furent épouvantés. Il était impossible de faire le commerce dans ce « pays de sauvages, faux, orgueilleux, barbares et de mauvaise foi ».

Dans la région entre Serbie et Monténégro, Serviens et Monténégrins, amis des Russes, attaquaient les courriers et les caravanes; six personnes furent assassinées dans une seule journée au même endroit; des villages étaient incendiés par les bandes. On avait dû, sur certains points de la route, creuser des cabanes souterraines où logeaient les officiers et les soldats chargés de la protection des voyageurs; mais cette protection même était souvent illusoire : les chefs locaux demandaient cinq francs par cheval pour escorter les caravanes; or une caravane comptait souvent deux cents chevaux et il n'était pas rare de voir les cavaliers prendre la fuite au premier

coup de feu! Sur la route les conducteurs pillaient les ballots, les laissaient piller ou bien les engageaient de caravansérail en caravansérail pour solder leurs dépenses.

Ali-Pacha, nouveau gouverneur de Bosnie, avait fait arrêter deux de ces voleurs : « Ils sont à votre disposition, disait-il au consul, je les ferai pendre si vous voulez. » Mais le consul préférait qu'ils remboursassent d'abord le montant de leur vol; trois jours leur furent accordés, sous peine de mort, pour restituer. Or la loi musulmane obligeait les juges à recevoir la déposition de deux témoins musulmans. Il est vrai que les voleurs trouvaient toujours à payer deux faux témoins qui déposaient en leur faveur. Le Mollah de Sérajévo proposait de faire rejeter ces témoignages suspects, quand il s'agissait de propriétés dérobées à des Français; encouragé par le consul qui fortifiait sa bonne résolution par le don d'une tabatière d'or émaillée, le dit Mollah assurait que, dans ses jardins de Constantinople, où le Grand Seigneur lui rendait parfois visite, il obtiendrait de lui une loi nouvelle.

Les exactions des pachas et de leurs officiers n'étaient pas les moindres obstacles à la marche des caravanes : le commandant turc de Priedor, sans doute soudoyé par les Autrichiens, avait fait enlever le pavé du pont sur l'Una afin de forcer les caravanes à prendre la voie de la rivière : il aurait alors perçu sept piastres par charge pour le nouveau parcours, ou bien les caravanistes auraient obliqué vers l'Autriche, — ce dont on lui aurait su gré là-bas. A Sérajévo on avait arrêté pour 100 000 piastres de peaux de lièvre destinées à une maison de Lyon; on prétendait exiger 25 piastres par charge; des armes furent distribuées par le consul aux principaux officiers du pacha : le convoi passa. « Avec les Turcs il faut savoir entretenir les bonnes dispositions par des présents; on n'obtient rien d'eux les mains vides. » Notre consul à Pristina ayant un jour pensé que le seul remède aux insécurités de la route était de confier aux pachas eux-mêmes le service des caravanes, M. de Chabrol, intendant d'Illyrie, objecta non sans raison que le remède serait plus dangereux que le mal...

Décidé à vaincre « par la persuasion et par la libéralité », les obstacles qui s'opposaient à notre commerce, le consul de Travnik, David, se rendit, en août 1813, à Sérajévo. Le récit

de son voyage et de la réception qui lui fut faite mérite d'être ici résumé. On avait répandu le bruit, parmi le peuple de la petite capitale, que le consul arriverait avec six mille hommes qu'on avait introduits furtivement en Bosnie, et qu'il profiterait de l'absence des janissaires pour faire un coup de main et livrer la ville au pillage; on répétait contre lui les calomnies de la *Gazette de Zante* qui l'accusait d'avoir, à la tête d'un parti acheté à prix d'or, pillé les caravanes de denrées coloniales.

Sa suite pacifique composée de sa femme et de ses enfants désarma les plus ombrageux; beaucoup d'argent répandu à son entrée dans la ville acheva de convaincre les habitants qu'il ne venait pas pour faire la guerre. Visite au Mollah qui la rendit le lendemain en grande cérémonie. Stimulés par ce premier échange de politesse, les agas et les effendis donnèrent des moutons au consul, des sacs d'orge pour ses chevaux, de la confiture et des crèmes pour ses enfants. A chacun des agas venus pour le voir, David recommandait les Français passant par la capitale; l'entretien se terminait par le don d'une montre ou d'une arme selon l'importance du personnage. Le lendemain le consul rendait la visite, et « ces agas si fiers, écrivait David, ces ulémas si fanatiques qui croyaient autrefois se déshonorer ou pécher contre leur religion en se levant devant un infidèle se levaient tous à mon entrée et à ma sortie; partout ils me cédaient la place d'honneur et chez moi ils ne l'acceptaient pas. »

L'ex-mullah, ancien ennemi des Français, envoya un don de pâtisserie, mais, trop vieux et trop infirme pour se déplacer, fit savoir qu'il désirait se réconcilier avec notre représentant; le consul lui fit un présent de drap et de bonbons, le visita et reçut de lui la promesse qu'il serait désormais l'ami des Français. Le douanier qui, l'année précédente, avait tenté de prélever des droits illégaux sur nos caravanes, n'osait venir, mais il envoya des « bagatelles turques » aux enfants du consul; un fusil de chasse donné en échange lui fit comprendre que David était sans rancune. Le mousselim ou « gouverneur des raïas » et le janissaire-aga allèrent jusqu'à faire l'avance des sommes dues par des caravanistes voleurs et arrêtés, mais insolvables. On vit ainsi, en Bosnie, « ces chefs

si avides qui prennent toujours et ne rendent jamais » payer à un Français des dettes qui ne leur étaient pas personnelles. Rien ne prouva mieux aux populations l'influence de la France.

Au dîner à la française qu'il donna au mullah, David fit boire du vin à l'un des chefs de la loi musulmane et porta avec lui la santé de l'Empereur et du Sultan. Les convives se traitèrent de frères, échangèrent de nouveaux présents et le jour des adieux s'embrassèrent en se séparant. Le consul quittait Sérajévo ayant appris aux chefs à ne plus confondre le Français avec ces petits peuples qu'ils traitaient en tributaires; il pensait avoir conquis à notre commerce la ville qui lui opposait le plus de résistance.

Aux caravanes on ajouta bientôt le service de la poste et celui des courriers de l'ambassade : à partir du 1er mai 1812 chaque mois deux courriers quittaient Constantinople à destination de la France et Costaniza à destination de l'Orient; mais les courriers avaient, eux aussi, à souffrir des vexations des autorités. Aux caravanes qui payaient largement on donnait les escortes; pour eux il restait rarement des soldats. Le passage de notre ambassadeur, Andréossy, en 1812, fut une calamité pour le commerce; il lui fallait cent cinquante chevaux; tous les transports furent retardés et pour procurer cet escadron à M. l'ambassadeur les autorités locales mirent en réquisition les caravanes, puis pour indemniser les caravanistes de cette « avanie à la turque », on établit un droit de 10 p. 100 sur le prix des transports pendant quinze jours.

Tout compte fait, le commerce du Levant par cette voie n'était qu'un leurre; il ne servait qu'à exporter le numéraire de France : à Travnik le consul voyait les caravanes revenir à vide. Il y avait à la « balance » des importations et des exportations une différence de plus de vingt millions par an et la France et l'Italie faisaient les frais de cette mauvaise « balance »; quand on avait à faire un cadeau en Bosnie on ne réussissait pas à trouver d'étoffes françaises; il fallait se rabattre sur des étoffes autrichiennes.

A la fin de l'année 1813 le trafic avait à peu près cessé; les Provinces illyriennes étaient occupées par l'ennemi. La guerre du continent contre l'Angleterre avait créé la route commer-

ciale de terre; la guerre des Alliés contre la France ouvrait de nouveau les voies maritimes.

*
* *

Il était difficile que l'expérience réussît : trop d'obstacles — et on aurait pu les prévoir — s'opposaient à un grand développement du trafic, trop d'intérêts contraires étaient en jeu. D'abord le trajet, rendu difficile par l'insécurité de la route, était trop long : les négociants de Paris attendaient plus de quinze mois la réalisation d'une opération. Les commissionnaires manquaient; il aurait fallu créer des maisons françaises, peut-être même une Compagnie de commerce, si le préjugé contre les compagnies privilégiées n'avait été si fort. Les frais étaient trop élevés : les cotons du Levant arrivaient à Paris après avoir payé, en différentes taxes, trois fois leur valeur. Et surtout il y avait à lutter contre la concurrence d'une route, plus commode et moins longue, celle de Widin-Orsava-Pest-Vienne, ou Belgrade-Brod et la vallée de la Save que les marchandises anglaises et les denrées coloniales suivaient depuis les grandes annexions françaises de 1810, depuis que les côtes de l'Europe occidentale étaient mieux défendues contre l'entrée des produits anglais.

C'était d'abord à Andrinople que se concentraient et c'est de là que partaient les caravanes à destination de l'Autriche, de l'Allemagne et de l'Europe centrale; puis, en 1812, Salonique avait été préféré à Andrinople, sans doute parce qu'on y pouvait mieux suivre les négociations et les projets des Français vers la Bosnie. Cette nouvelle route de Bosnie, les Autrichiens, les Grecs l'avaient dénigrée et ils avaient tout mis en œuvre — mensonges et pots-de-vin — pour en détourner les commerçants. On soupçonnait fort certains douaniers d'Illyrie d'être à la solde des Autrichiens car ils infligeaient de longues attentes aux marchandises destinées à la France tandis qu'ils favorisaient celles qui allaient en Autriche.

« Les Allemands et les Grecs — notre consul de Salonique y insistait, — veulent le monopole du commerce dans le

Levant, mais il faut aussi prendre garde aux Russes; c'est au moment où ils publiaient des ukases contre le commerce anglais que la contrebande était chez eux la plus active. Tous ces peuples sont divisés par la langue, les préjugés nationaux, les intérêts particuliers, mais une égale avidité les unit. » Et tout le long de la route, de Salonique en Bosnie, on se heurtait à la concurrence, déclarée ou sournoise, des commerçants autrichiens et allemands auxquels le monopole des transports venait d'échapper. Les émeutes à Sérajévo, — on l'a vu, — étaient souvent fomentées par eux; les commerçants allemands encombraient la route de denrées coloniales, payaient les voitures à tout prix et provoquaient ainsi une hausse démesurée des transports. Ils conseillaient aux Turcs de créer le long de la route des lazarets — car la peste régnait — où leurs sucres et leurs cafés auraient passé sans difficulté, mais où nos cotons auraient fait quarantaine. « Notre commerce du Levant, écrivait un Français établi à Salonique, doit être le débouché de nos manufactures; la Révolution a tout changé et les Turcs, gâtés par les Autrichiens et perdant le goût du beau et du bon, avaient la bonhomie d'acheter les ordures allemandes. Cela commence à changer... » Mais sur ce point le négociant se trompait.

Si les grands courants, Salonique-Orsova et Salonique-Bosnie, étaient ainsi troublés et gênés par la concurrence que se faisaient entre eux les Européens ou par les exactions des autorités et les violences des populations, on imagine à quel régime pouvait être soumis le commerce dans les provinces, comme l'Épire, terrorisées par des gouverneurs qui étaient des tyrans.

A Janina, la résidence d'Ali de Tébélen, nous avions, comme consul général, Pouqueville, l'écrivain fécond, mais bien oublié, l'auteur du *Voyage en Morée*, qui nous a laissé de curieux souvenirs sur le Pacha fameux par ses cruautés. C'est qu'il le connaissait pour avoir vécu à ses côtés, pendant plusieurs années, pour avoir essayé de défendre nos droits contre ses caprices, pour s'être dépensé dans sa correspondance — lue en secret, dit-on, par sa chambrière et communiquée au Pacha — en réclamations souvent inutiles.

En Épire, plus encore qu'à Salonique ou en Bosnie, c'était le

régime du bon plaisir. Chaque année, en septembre, une foire se tenait aux confins de la Macédoine, où se rendaient les marchands de Bosnie, de Roumélie, d'Épire, d'Illyrie. On y venait aussi du Banat et de Leipzig; on y trouvait des draps et de la quincaillerie d'Allemagne — ces draps de Liége et de Maëstricht, connus sous le nom de « verviers » et qui faisaient depuis 1763 une si grande concurrence à nos draps du Languedoc, — des fusils et des pistolets de Brescia, des armes blanches de Scutari et de Bulgarie, des cachemires, des perles et de la droguerie d'Égypte, des laines et des peaux de buffle de Roumélie et de Thessalie, des étoffes et des cuirs d'Épire pour les Albanais. Ali Pacha avait établi tant de péages et de douanes, si souvent changé les dates de la foire qu'elle était maintenant désertée. La Porte, avertie, avait publié un firman qui fixait une date à l'ouverture de la foire, un député du Sultan avait rassuré les marchands : peine perdue. On y vendait bien encore quelques draps d'Allemagne de mauvaise qualité et de la quincaillerie venue par Brod; mais la Morée et la Haute-Albanie n'y fréquentaient plus.

Ailleurs, sur l'Adriatique, au port de Prevesa, Ali ayant élevé le taux des droits de douane, les produits français payaient 20 p. 100 au lieu des 3 p. 100 prévus par les capitulations. Un jour, Pouqueville apprend qu'une prise, capturée par un corsaire français, était échouée sur les rochers d'Actium. Il arrive à Prevesa, y trouve le bateau : c'était une polaque sicilienne avec un chargement de denrées coloniales, de mercerie et de quincaillerie; défense avait été faite par le vizir d'acheter la moindre partie de la cargaison : les douaniers, d'accord avec le capitaine du port, avaient projeté de se faire adjuger la prise pour 6 000 piastres. Pouqueville prévint leurs intrigues et tira 12 500 piastres du bateau.

Mieux encore : dans ce même port de Prevesa où il s'était rendu pour toucher des subsides anglais, — car il était payé par l'Angleterre pour exporter des grains et pour ne pas gêner le passage des bateaux anglais, — Ali devait recevoir les redevances de ses fermiers et de ses douaniers; au moment de se faire payer il baissa d'un dixième la valeur des monnaies et gagna de la sorte plusieurs centaines de milliers de piastres; puis, tous les recouvrements qu'il avait à faire étant effectués, il réta-

blit le cour des monnaies. A Janina, où il faisait ses paiements, le cours n'avait pas varié.

Pouqueville n'exagérait certes pas en disant que ce tyranneau entretenait le brigandage en Albanie et en Roumélie : quelle sécurité y avait-il pour les caravanes de coton filé partant de Janina et allant vers Trieste et l'Allemagne? Les Grecs de l'Épire vivaient dans une perpétuelle terreur : un village ayant voulu se défendre contre ses exactions, Ali-Pacha en fit mettre à la broche et rôtir vivants en sa présence les principaux habitants. Grand prévôt des routes, il avait droit de vie et de mort sur les Grecs, les Turcs et les Juifs, mais il était chargé de protéger les caravanes et les voyageurs : on voit comment il s'acquittait de ses devoirs et usait de ses droits.

Fort des instructions de la Porte il refusait de reconnaître les vice-consuls français quand ils étaient raïas. L'agent de la France à Missolonghi était né à Corfou, c'était un sujet français; on fut obligé de le reconnaître mais on lui interceptait son courrier, on le menaçait de le tuer; on ne le laissa tranquille qu'après qu'il eut déclaré qu'il saurait se défendre à son poste. Le frère de Pouqueville ayant été nommé consul à Prevesa — il sut sa nomination un an après, le brevet envoyé par la voie de Bosnie ayant été pris par les brigands, — Ali-Pacha l'engagea à demander l'exequatur à la Porte en même temps qu'il écrirait pour appuyer sa requête. Or, dans la lettre du Pacha — le consul général réussit à en savoir le contenu — le nouvel agent était ainsi « recommandé » : « Les *infidèles* ne connaissent déjà que trop bien notre pays et si vous permettez leurs nouveaux établissements nous ne serons plus les maîtres chez nous. Prevesa est une ville de *chiens* qui ne souffre qu'à regret notre domination; elle conserve toujours de l'inclination pour les Français que j'ai chassés avec mon sabre il y a douze ans... »

Et tandis qu'il gênait notre commerce Ali favorisait celui des Anglais : une frégate anglaise croisait au large de Prevesa et arrêtait nos bateaux que lui signalaient les Turcs; liberté aux Anglais d'exporter des grains, interdiction aux Français; les Dardanelles fermées ou ouvertes aux navires chargés de blé suivant leur volonté; l'Orient inondé de marchandises anglaises. Tout conspirait donc pour que le commerce français dans le Levant, déjà fort troublé sur mer depuis la Révolution

fût à peu près impossible sur terre. A partir de 1810 la Turquie était le seul État d'Europe qui fût complètement « séparé du système continental » par sa paix et par ses relations commerciales avec l'Angleterre; pouvait-on songer à en faire, même indirectement, comme une complice de notre politique économique?

*
* *

Aux tracasseries des pachas, à la concurrence des Européens, un mal s'ajouta qui répandait la terreur mais contre lequel on n'avait ni l'énergie ni, peut-être, la volonté de se défendre : en 1812 et en 1813 la peste ravagea tout l'Orient et gêna considérablement les échanges. Les lazarets étaient mal organisés : on y ouvrait les lettres pour les « parfumer », mais il arrivait que des lettres de change tirées par des maisons grecques étaient détachées de leur feuille d'avis et glissées maladroitement dans des lettres adressées aux correspondants de maisons françaises. Le consul de Salonique — qui devait d'ailleurs être une victime de la peste, — conseillait de lacérer les plis de coups de ciseaux sans les ouvrir, puis de les tremper dans le vinaigre. Le procédé fut adopté et les lettres des consuls nous sont parvenues tailladées, jaunies par l'action du vinaigre, le papier rendu cassant par le séchage.

Mais que pouvaient ces pauvres précautions dans un pays où les préjugés, la saleté, la paresse propageaient le mal avec rapidité? Deux Grecs partis de Constantinople où sévissait la peste, — deux mille victimes par jour en 1812 — s'arrêtèrent aux environs de Sérès : l'un des deux compagnons mourut subitement; son ami recueillit les effets du mort et les apporta à sa veuve près de Janina; on pleura, on rassembla le voisinage, on fit l'inventaire du sac d'habits : la veuve mourut subitement. Son cadavre reçut le dernier baiser des habitants du village : quelques jours après tous les environs étaient contaminés.

Les caravanes de coton traversaient la Bosnie sans prendre de patentes de santé. Ali de Tébélen avait bien essayé de créer une ligne de quarantaine, mais les Albanais « vraies chèvres de

montagne », si malpropres qu'ils ne quittaient leurs chemises que lorsqu'elles tombaient en lambeaux, se glissaient entre les postes faciles à tourner ou à séduire. Dans les bazars, on vendait les hardes des pestiférés; dans les ports, on déclarait les navires en quarantaine après le débarquement des cargaisons; les voyageurs retenus au lazaret achetaient pour quelques piastres la permission d'en sortir; à Tirnovo, le pacha interdisait aux habitants de circuler, mais, par une contradiction tenant aux préjugés religieux, il permettait aux soldats albanais d'aller et de venir librement. On comprend la terreur des négociants et des commissionnaires, aux frontières d'Illyrie et de Bosnie, lorsqu'ils voyaient les caravanes arriver de ces terres maudites.

*
* *

Kara-Georges, « commandant suprême des Serviens » avait demandé à Napoléon son appui : il lui avait envoyé un délégué, le capitaine Rado Wucsinics, pour plaider la cause de la Serbie; il lui avait fait dire, en 1810, que « le nom seul d'Illyrie ressuscité avait tellement flatté les peuples qu'ils tournaient les yeux vers lui comme vers un sauveur »; il lui promettait l'aide de 40 000 montagnards bulgares et de 20 000 Monténégrins qui tiendraient en respect le pacha de Scutari; pour être mieux entendu il essayait de démontrer que la France avait intérêt à protéger ces régions; elle pourrait détourner le commerce de la route de Widin et d'Orsova et faire passer, par la Serbie et l'Illyrie, les produits de la Bulgarie et de la Macédoine.

Le Ministre Champagny séduit, semble-t-il, par ces requêtes, exposait à l'Empereur que les Serviens parlant la même langue que les Bosniaques, les Monténégrins, les Illyriens et les Bulgares faisaient avec eux un même peuple. Tout ce que l'Empereur ferait pour eux lui attacherait, surtout en Bosnie, un parti nombreux. Dans les guerres ultérieures, la Serbie pourrait être une sorte de poste avancé; elle servirait à l'occasion, à isoler entièrement la Russie des autres provinces ottomanes. A défaut de la France, la Russie aurait un

jour une influence décisive sur ces pays et, au delà de ces pays, sur le Monténégro et jusqu'à l'Adriatique. « Alors la Turquie n'aurait plus contre les Russes la barrière du Danube quand la Serbie serait sous leur dépendance et l'Autriche les verrait peut-être avec inquiétude se prolonger au sud de la Hongrie... »

Préoccupé, en 1810, de ne se brouiller ni avec la Porte ni avec la Russie, Napoléon resta sourd à ces appels; le « poste avancé » de l'Illyrie lui suffisait; ces nouvelles provinces allaient être sans doute, pendant la guerre maritime, l'entrepôt du commerce entre la France, la Suisse, l'Italie et la Turquie; son Empire touchait à l'Empire ottoman et s'il essaya, sans y réussir, de « détourner » les voies commerciales, ce ne fut pas pour réaliser un vœu des « Serviens », mais bien pour accomplir son « grand dessein » économique.

CHARLES SCHMIDT

# ROMANCIÈRE[1]

Emma pensait revenir tout droit chez elle, mais, comme il n'est pas encore l'heure du lunch, elle ne peut résister au plaisir d'aller rendre à Lesbia une visite matinale pour l'instruire de sa nouvelle découverte, à laquelle, après elle-même, Mrs. Heathcote est la première à s'intéresser.

Arrivée à la porte, Emma est surprise par je ne sais quelle respectueuse résistance de la part du valet de chambre.

D'ordinaire, elle entre tout droit chez sa cousine, pour l'attendre, si elle ne la trouve pas, en jouant avec les enfants ou en écrivant une lettre. — Cette intimité dure depuis leur naissance, et Emma est aussi étonnée que si on lui fermait au nez sa propre porte.

— Mrs. Heathcote est-elle sortie en voiture?

— Non, mademoiselle.

— Est-elle sortie à pied?

— Non, mademoiselle.

— Est-elle souffrante?

— Non, mademoisellle.

— Est-elle au salon?

— Je vais aller voir, mademoiselle.

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 octobre et 1er novembre.

— Inutile, j'irai moi-même, — répond Emma, passant devant le domestique et montant l'escalier.

Elle entend bien que celui-ci fait des observations derrière elle, mais, certaine que l'accès ne lui peut être interdit, elle n'en tient nul compte. Après avoir grimpé légèrement les marches, elle ouvre une des doubles portes et entre dans la pièce qui lui est aussi familière qu'à sa tante.

Cette fois le salon ne se présente pas sous son aspect ordinaire. — Il n'est pas dans les habitudes de Lesbia d'être, à une heure de l'après-midi, étendue en robe de chambre sur une chaise longue, avec un mouchoir sur les yeux. Miss Jocelyn espère qu'il n'est pas non plus dans les habitudes de Lesbia d'avoir à ses pieds, lui faisant la lecture, le jeune homme pour lequel elle a souvent manifesté certaine considération.

Au moment où la porte s'ouvre, Emma entend un cr d'impatience sortir de la bouche de Lesbia et la voix de M. Dougall disant :

— La voilà ! c'est elle ! quel étrange hasard !

Au même moment, il s'avance à sa rencontre, avec un empressement dont elle le dispenserait volontiers, tandis que Lesbia quitte sa chaise longue. L'anxiété est peinte sur le joli visage de Mrs. Heathcote.

— De quel hasard parliez-vous ? — demande Emma poliment, comme toujours, mais d'un ton qui ne peut pas précisément passer pour bienvaillant.

— Nous étions en train de lire, — dit M. Dougall.

Il s'arrête court.

— Comment avez-vous fait pour entrer ? — questionne Lesbia. — J'avais dit à Hemmings de n'introduire personne, et j'avais oublié de faire une exception en votre faveur. J'avais une migraine !... Je suis descendue toute chancelante, il y a une heure, et M. Dougall m'a fort aimablement fait la lecture pour essayer de me remettre. C'est très mal de lire des romans comme cela, dans la matinée. Mais nous en avons là un excellent. Il s'appelle *Miching Mallecho*. L'auteur est anonyme. Le connaissez-vous ?

A l'expression de crainte qui se peint dans les yeux de

Lesbia se joint, à coup sûr, un air d'impudente gaieté. Emma lisant ou croyant lire une réponse dans ceux de M. Dougall, arrive rapidement, pleine d'une indignation nouvelle, à en conclure que son secret a été justement divulgué à celui auquel elle eût le plus désiré qu'il restât caché. Mais elle réprime sa colère. Mrs. Heathcote continue :

— Nous en étions au passage où « ils » essaient de se quitter, où, se dirigeant vers la porte qui s'ouvre sans qu'elle y prenne garde, elle tombe sur son mari, qui, monstre sans cœur, surprend le dernier regard d'Otto. Je n'ai jamais pu m'empêcher de pleurer, quand j'en arrive là. Mais au fait — ajoute-t-elle avec une audace qui augmente encore devant l'angoisse peinte sur le visage d'Emma — peut-être n'avez-vous pas lu *Miching Mallecho*?

— Si je ne l'avais pas lu, — répond Emma d'une voix sévère, après s'être ressaisie, — je n'aurais guère l'envie de le lire sur la citation que vous venez de m'en faire!

Tremblante d'indignation, elle va vers la fenêtre.

Qu'ils se fassent dans son dos toutes les grimaces du monde! Peu lui chaut!

Est-ce le résultat de tant de signes, ou parce que le jeune homme professe cette maxime que la discrétion fait partie du courage? Toujours est-il qu'à l'oreille outragée d'Emma parvient le bruit d'un adieu étouffé et d'un rapide départ par l'escalier.

A peine M. Dougall a-t-il disparu que les deux amies se préparent à engager l'action. L'avantage, si avantage il y a, semble être du côté d'Emma.

— Je n'aurais jamais cru à un pareil procédé de votre part, — dit-elle en s'avançant vers Lesbia et en parlant tout doucement, ce qui dénote chez elle un vif sentiment de colère.

C'est un signe de si profond mécontentement, que Mrs. Heathcote ne l'a remarqué que deux ou trois fois durant les années paisibles qu'elles ont passées côte à côte. Mais le son lui en parvient suffisamment pour qu'elle y reconnaisse un cri de guerre.

A contre-cœur, car Mars n'est pas son Dieu tutélaire, elle se prépare à faire front.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Je ne vous aurais jamais crue capable de me trahir!

— Je... je... ne sais pas de quoi vous parlez.

— Je ne vous aurais jamais crue capable de me trahir auprès de ce monsieur Dougall...

Le mépris avec lequel est prononcé le nom de son ami préféré rend du courage à Lesbia.

— Je ne lui ai rien dit. Il a deviné ; j'ai même trouvé que c'était là faire preuve de grande perspicacité! Car il vous connaît si peu!

— S'il me connaît jamais davantage, je n'aurai certainement rien fait pour ça.

— Je n'ai d'ailleurs aucune raison de croire qu'il ait, de son côté, bien envie de vous mieux connaître. Mais, dès le début du premier volume, il en a deviné l'auteur. — Il m'a questionnée à ce sujet. Devais-je lui mentir?

Pour qui connaît bien notre Shakespeare il est peu d'événements de la vie auxquels on ne puisse appliquer quelqu'un de ses vers. Aux derniers mots de sa cousine revient en mémoire à Emma la réponse du messager d'Antoine à Cléopâtre, qui l'a brutalisé pour les mauvaises nouvelles qu'il apporte. « Devais-je mentir, madame? » Pour un peu, elle répondrait comme Cléopâtre : « Oh! pour que vous eussiez menti, je voudrais que la moitié de l'Égypte submergée fût devenue une fosse pleine de serpents entrelacés! »

Miss Jocelyn aimerait beaucoup mieux que pareil désastre fût arrivé à Chantry, et que son secret n'eût pas été livré à l'oreille indigne de M. Dougall. Mais, au lieu de se servir des immortelles paroles de la reine d'Égypte, elle exprime à sa façon les sentiments qui l'agitent.

— Si vous deviez trahir ma confiance, pourquoi avoir précisément choisi monsieur Dougall entre tous? Plutôt qu'à lui, il eût été préférable de tout dire à un balayeur de rues.

— Il en eût été beaucoup moins intéressé, — réplique légèrement Lesbia. — Vous fûtes toujours abominablement injuste pour monsieur Dougall! Il professe la plus grande admiration pour vous, je veux dire pour votre livre... Il me dépasse. Car il admire même les passages que je trouve un peu raides!

On sait qu'un couteau émoussé blesse plus grièvement qu'une

pointe aiguisée et que la piqûre d'une abeille est plus venimeuse que celle d'une guêpe. De même, quand on est blessé par la langue d'une personne ordinairement douce, on souffre davantage que quand on est la victime d'un calomniateur ou d'un méchant avéré.

Il est rare que Lesbia se serve d'un stylet. Mais elle en est armée pour l'instant, et c'est involontairement qu'elle a porté un terrible coup.

L'idée que ces passages de son œuvre qui, bien qu'écrits en toute innocence, lui causent un poignant et secret repentir à cause de la malveillance publique, sont précisément ceux que M. Dougall honore de ses éloges, provoque chez Emma une répugnance très vive. Elle demeure silencieuse, ce qui permet à sa cousine de continuer, fort mal à propos, sur le même ton :

— Il m'a dit que, ne sachant pas que vous écriviez un roman, il le vit en vous la première fois qu'il vous rencontra. Il l'avait deviné!

— Il vit quoi, il devina quoi?

— Il devina que c'était votre tempérament d'écrire. En un mot, il vit en vous *Miching Mallecho!*

Pour toute réponse, Emma tombe à genoux près du canapé, et, cachant sa tête entre ses mains, fond en larmes.

Lesbia, désolée, reste un instant silencieuse. Puis, comme elle a toujours des larmes toutes prêtes, elle se jette à terre à côté de sa cousine, et, pleurant abondamment, se confond en excuses incohérentes.

— Je vous ai dit cela pour vous taquiner. J'imagine qu'il n'admire pas ces passages autant qu'il le prétend. En tout cas, vous ne saviez pas ce qu'ils signifiaient : c'est l'avis de Tom.

Cette hypothèse, miss Jocelyn l'entendit déjà maintes fois émettre sans en tirer la moindre consolation. Elle demeure encore sans effet, paraît-il, car Emma sanglote de plus belle.

— Pour moi, je l'avoue : jusqu'à mon dernier soupir, je continuerai à soutenir que c'est la plus parfaite histoire d'amour que j'ai lue. Mais parfois je voudrais que vous n'eussiez pas écrit ce *Miching Mallecho*, qui a occasionné tant de désagréments.

Ce souhait rencontre peut-être un écho dans l'âme de

miss Jocelyn, qui n'en reste cependant pas moins obstinément muette.

Les voici donc agenouillées côte à côte, pleurant à chaudes larmes, montrant à tout venant la semelle de leurs bottines, la plus âgée demandant à la plus jeune un pardon que celle-ci lui refuse sans parler. Mais la porte s'ouvre derrière elles; le valet de chambre introduit ou fait mine d'introduire une forme masculine, qui bat précipitamment en retraite devant ce tableau en bredouillant : « Je monte dans la chambre des enfants. »

— Je vais secouer Hemmings, — crie Lesbia, se redressant sur ses pieds. — A quoi pense-t-il? Laisser pénétrer le boucher, le boulanger, le plombier quand j'ai défendu ma porte... c'est trop fort! Oh! mais, il est l'heure du lunch! Je lui avais dit de laisser entrer à partir de ce moment. Nous avons été pendant une heure à couteaux tirés! Qui était-ce? George Gréville? Mieux vaut lui qu'un autre! Il ne s'étonne jamais de rien, et il a plus de tact que personne.

Emma s'est relevée, elle aussi, pendant ce temps-là. Essuyant ses larmes avec son mouchoir de batiste, bien insuffisant, elle remet son voile.

— Permettez-moi de sonner pour une voiture, — dit-elle.

— Je vous refuse cette permission, — dit Lesbia qui depuis longtemps a déposé les armes. Vous n'aurez pas de voiture! Ne laissez pas le brouillard tomber sur votre colère, je vous en prie, restez et lunchez avec nous. Si vous agissiez autrement, George Gréville vous croirait encore fâchée contre lui.

Puis, voyant un éclair de surprise dans les yeux de sa cousine, elle ajoute :

— Supposiez-vous que je ne m'étais pas aperçue du froid qui règne entre vous depuis des semaines? J'en ignore le motif, mais vous n'avez certes pas l'intention de vous brouiller sérieusement avec notre cher Gréville. Allez-vous donc vous quereller avec tous vos amis? Autrefois, vous vouliez ne jamais vous disputer avec personne.

Ces réflexions de Lesbia doivent avoir quelque portée, car Emma, en dépit de sa résolution de ne pas partager le pain et le sel dans une maison où elle a subi pareil outrage, consent à aller, selon son habitude, retrouver les enfants dans leur chambre, où elle s'expose à rencontrer le visiteur.

— Mais je ne suis pas en état de me montrer, murmure-t-elle.

— Qu'importe! — réplique Lesbia sans la contredire. — Quoi! ce n'est que notre vieux George! Depuis notre naissance, ne nous a-t-il pas vues souvent l'une et l'autre toutes décoiffées?

C'est la première fois que l'idée de rencontrer le vieux George fait battre le cœur d'Emma. — Après la brusque rupture de leur douce intimité, avec quels regards rancuniers, avec quelle contrainte polie va-t-il l'accueillir? Courbera-t-elle son orgueil pour tenter de l'attendrir? Ce sera difficile et désagréable. Mais cela en vaudrait la peine. Elle aurait tort de se dissimuler qu'il lui manque énormément.

Se levant de sa chaise devant le grand garde-feu, posant à terre, avec précaution, sur le tapis du foyer, la petite fille qui résiste, le vieux George s'écrie :

— Eh bien, Emma, voilà un heureux hasard!

Ces mots sont presque les mêmes que ceux prononcés par Mrs. Griniston dans le wagon du Métropolitain. Mais leur effet, sur Emma, est tout autre. Ce bienveillant accueil, s'ajoutant à l'effet nerveux d'un si grand choc, manque de la bouleverser, à peine remise. Depuis quelque temps, elle s'est rendu compte que, malgré l'énormité de l'aveu, cause de leur querelle, c'était par désintéressement pur que ce brave homme, d'ordinaire si peu occupé des affaires du prochain, et que la bonne ou mauvaise conduite d'autrui ne touche en somme qu'indirectement, s'était chargé d'une si désagréable mission. Loin de le mettre presque à la porte, elle aurait dû le remercier. Il est assez puni de sa médiocre estime pour le génie de Mr. Hatcheson et, si Emma s'était conduite autrement, elle aurait pu le ramener sur le chemin de la vérité. Toutes ces idées lui traversent la tête quand ces mots : — Voilà un heureux hasard! — frappent ses oreilles.

— Ce n'est pas un hasard, — répond-elle avec une douceur que Gréville ne lui a jamais connue. — J'ai entendu dire que vous étiez là, et je suis venue pour vous y chercher.

Aucune amende ne pouvait être plus honorable. Le visage de Gréville en fait foi.

— Lunchez-vous ici?

— Cela dépend. Et vous?

— Cela dépend. Et vous?

Ils redescendent de compagnie et Lesbia est tacitement pardonnée devant un « pie » au faisan rôti. — Après le repas, ils remontent encore, pour une demi-heure, à la chambre des enfants, où l'on joue à Robinson Crusoé. Ils découvrent que Vendredi a un caractère bien plus difficile que dans l'histoire. Miss Biddy insiste pour jouer le personnage d'un missionnaire peu respectable, car elle a enfilé, à cette occasion, une paire de *knickerbockers* appartenant à son petit cousin, si longs qu'ils pourraient lui servir de pantalon. Ainsi attifée, le chapeau sur la tête et un livre de prières à la main, elle reste dans un coin, tranquille et parfaitement heureuse, pendant que le jeu fait rage autour d'elle.

On se sépare enfin. M. Gréville ramène Emma à pied chez elle, sous prétexte de présenter ses hommages à sa tante. Mais Mrs. Chantry, comme il est normal à cette heure, est sortie. — C'est donc à Emma que Gréville fait sa visite. Ils ont, chemin faisant, parlé sans contrainte des sujets que leur suggéraient les passants et les choses. Emma éprouve un certain orgueil d'avoir recouvré un pareil cavalier, en constatant à quel point il est répandu, lorsque, en pleine animation, ils passent dans Piccadilly à trois heures trente. Ce n'est certes pas là une surexcitation intellectuelle comparable à celle d'un entretien avec l'auteur de *Chaînes et Trames*, mais Emma ne se sent pas moins satisfaite...

Quand ils se retrouvent en tête à tête, dans le salon, une certaine gêne pèse sur eux. Ils sont ravis d'être ensemble. Mais les sujets de conversation sont rares. M. Gréville finit par en trouver un, un sujet sur lequel, il le sent bien, aucun désaccord ne s'élèvera entre eux.

— Est-ce bien monsieur Dougall que j'ai aperçu dans Bond-street ce matin?

A cette question les coins de la bouche d'Emma se pincent, ce qui prouve à Gréville qu'il ne s'est pas trompé.

— Je regrette d'avoir à vous dire que ce devait être lui.

— Il est donc revenu en Angleterre?

— Oui.

— Je m'aperçois à votre visage que vous n'avez pas changé

d'opinion sur le singulier favori de Lesbia, dont nous avons tant parlé récemment.

— J'ai le plus grand désir de vous demander un avis à son sujet, — dit Emma, sentant à nouveau quel appui vient de lui rapporter le retour de son vieil ami.

Gréville est trop généreux pour faire observer à Emma que, lorsqu'il avait voulu causer avec elle, elle lui avait répondu par des taquineries, mais, comme l'une de ses mains pend à l'abandon sur le canapé, il lui paraît tout simple, vu leur ancienne intimité et leur réconciliation récente, de la presser avec sympathie.

Il trouve aussi très gentil qu'elle se laisse faire; mais il aurait peut-être préféré qu'elle n'accueillît pas de si bonne grâce cette légère caresse. N'est-ce pas le traiter un peu en vieux papa?

— Il est inutile de parler de Lesbia à tante Chantry. Elle se met à rire et prétend que « rien de mal n'arrive à ce qui n'est rien ». Mais je ne trouve pas que Lesbia soit une quantité négligeable et je suis assez inquiète...

La voix d'Emma est sérieuse et pleine d'appréhensions. Et, quoique en son for intérieur Gréville ne soit pas éloigné de partager l'opinion de la tante, on ne s'en douterait guère à son attitude sympathique.

— Monsieur Dougall ne la quitte plus maintenant.

— Vraiment? J'en suis fâchée. Il était à Grosvenor-place, ce matin, quand je m'y rendis.

— En vérité!

— Elle avait défendu sa porte pour tout le monde, et c'est par hasard que je suis entrée.

— Quelle petite dinde!

— Il était assis sur un tabouret à ses pieds.

— Quel sot imprudent!

— Il lui lisait, à haute voix, un roman.

— Français ou anglais?

— Anglais.

— Anglais? Allons, tant mieux! Si c'en était un bon, ce n'était pas bien dangereux. Mais était-ce un bon roman?

Cette question à brûle-pourpoint, à laquelle elle aurait dû s'attendre puisqu'elle l'avait provoquée, la désarçonne.

— Je... je... ne sais pas.

— Vous voulez dire que vous ne l'avez pas lu?

— Non, ce n'est pas cela que je veux dire. Je l'ai parcouru. Il est très vigoureux et plein de tendances élevées, mais il risque d'être compris de travers, par ceux qui en ont d'autres.

— Il faut que je me le procure. Quel est son titre?

Emma se sent ici dans l'impossibilité de le révéler. — Il s'ensuit un silence très gauche, pendant que M. Gréville attend la réponse. De seconde en seconde, Emma se sent plus mal à l'aise. Il est probable que l'aiguille de la pendule n'a pas franchi autant de minutes qu'elle se le figure! Son compagnon reprend, sur un ton hésitant, très bon et un peu craintif :

— A-t-il un titre très original? Serait-ce peut-être *Miching Mallecho*?

Elle fait un grand saut et s'efforce de déguiser son trouble en quittant le canapé pour une chaise voisine.

— Oui... mais qui vous y fait penser?...

Un je ne sais quoi trahit la vérité sur le visage de M. Gréville. La voix d'Emma s'éteint, et ce n'est pas la colère, mais la détresse, qui lui fait murmurer le plus bas possible :

— Ah! je le vois, vous savez tout!

Un petit mouvement d'assentiment corrobore son léger blâme. De sa main, de cette main que M. Gréville pressait tout à l'heure (après cet aveu audacieux, lui accordera-t-on encore pareille faveur?), elle cache son visage, avec un mouchoir sec cette fois.

— Comment avez-vous découvert cela? L'avez-vous deviné?

— Non, non. Vous savez que je ne m'entends pas à deviner. On me l'a dit.

— Qui donc? (Dans son émotion, elle a laissé tomber son mouchoir.) Lesbia, naturellement?... Elle m'a donc partout trahie!

— Ce n'est pas Lesbia.

— Qui donc?

— C'est Mrs. Chantry!

— Tante Chantry! — répète Emma incrédule et rougissante. — Vous rêvez!... Quoi? Elle qui se montrait terrifiée à l'idée que je pusse vous avoir avoué mon livre! Elle s'imaginait, sans que j'aie jamais partagé sa crainte, que j'aurais

été diminuée à vos yeux, si vous m'aviez sue capable d'écrire un pareil roman!

Tout en parlant, Emma regarde M. Gréville comme si elle s'attendait à un désaveu indigné de sa part. Mais il néglige de l'exprimer, cherchant sans doute une excuse à sa propre indiscrétion.

— Il ne faut pas lui en vouloir; je crois que cette confidence lui échappa par mégarde. Nous nous rencontrâmes à Heathcote, quelque temps après... Nous n'étions pas, tous deux, très satisfaits, à ce moment. Elle désira me consulter pour savoir...

— Oui, — s'écrie la romancière, — pour savoir s'il serait possible d'acheter la totalité de l'édition et de la brûler! Par la main du bourreau!... Chère tante Chantry! En général, l'amour aiguise l'intelligence, à ce que l'on dit, mais, dans ce cas, il l'aveugle. Sans quoi, il ferait comprendre à ma tante que, lorsqu'on a mis dans un ouvrage tout son cœur, toute son âme et tout son savoir, on n'est guère disposé à le voir avec calme brûler ainsi qu'un feu de joie!

M. Gréville écoute en silence... sinon d'accord avec Emma, du moins se plaisant à contempler sa beauté, que double en ce moment l'indignation qui l'agite. Il oublie l'erreur qu'elle a commise — et ses défauts mêmes la lui rendent encore plus chère. Une question fort embarrassante le distrait de ses agréables pensées.

— Et maintenant, l'avez-vous lu, vous-même, cet ouvrage? L'avez-vous lu?

— Si je l'ai lu!

Il fait cette déclaration avec la même mauvaise grâce que montra Tom en pareille circonstance.

— Eh bien! j'en appelle à votre sincérité; non à votre politesse, mais à votre bonté. Puisque vous l'avez lu, consentiriez-vous à sa crémation?

Souriant avec confiance, elle rapproche sa chaise, que, dans sa confusion elle avait éloignée de lui.

M. Gréville est réputé pour sa franchise. Or, nul ne mettrait plus volontiers que lui le feu au bûcher funèbre de *Miching Mallecho*. Mais il ne veut pas s'exposer, en l'avouant, à compromettre le pardon qu'il vient d'obtenir et qui lui est si

précieux. Il se remémore en cette occasion tous les faux-fuyants dont il a ouï parler. Dans sa détresse, il recourt au jésuitisme. C'est l'évêque Wilberforce qui vient finalement à son aide. Il se rappelle soudain la façon dont ce prélat avait accusé réception d'un ouvrage à lui adressé par un auteur : « Votre livre m'est parvenu, et je ne perdrai pas de temps pour le lire. » Il est inférieur à son modèle, sans doute, mais il s'en tire pourtant à son avantage, grâce à la chaleur de sa réponse.

— C'est une question à laquelle il est superflu de répondre.

Emma soupire, soulagée, sans s'apercevoir que c'est là une défaite.

— Je savais bien que j'étais en sûreté avec vous, sans quoi je ne me serais pas adressée à vous. Je trouve bien mal de mettre les gens dans une situation embarrassante, et, s'il avait été nécessaire que quelqu'un fût au courant de tout cela, c'est vous certainement que j'eusse choisi. Pas ma tante Chantry, par exemple! Quelles illusions l'on se fait! Moi qui l'avais toujours crue de fer!

— Le fer casse parfois sous... l'influence du froid, — répond-il doucement. — D'ailleurs, je pense que Mrs. Chantry m'a fait l'honneur de croire qu'avec moi votre secret ne courait aucun risque?

— Assurément, il n'en courait aucun; je n'ai jamais douté de vous, du moins jusqu'à aujourd'hui; car maintenant je doute de tout le monde... Et si encore — ajoute-t-elle, avec une moue tragique — vous étiez seul instruit de mon secret! Mais vous ignorez le pire... Croiriez-vous que Lesbia l'a dit à monsieur Dougall!

— Ah! voilà qui est très mal!

Cette fois, il n'a besoin d'appeler à son aide ni l'évêque ni le jésuitisme, pour exprimer sa sincère contrariété.

— Je pensais bien que je pouvais compter sur votre amitié — reprend-elle, dans un nouvel accès d'affection, sachant combien, après tout, on peut toujours avoir confiance en Gréville lorsqu'il s'agit de juger les choses au point de vue de la raison et de la bonne éducation

Puis baissant la voix :

— Ce qui me blesse le plus dans la trahison de Lesbia, c'est qu'elle prouve son étroite intimité avec monsieur Dougall,

choisi entre tous pour la confidence d'un pareil secret.

L'auditeur d'Emma ne trouve pas cette conclusion aussi irréfutable qu'elle, mais il se garde bien de le lui laisser voir.

— Vous pouvez concevoir sans peine combien il est dur pour moi de voir que ce livre, écrit dans la seule idée de faire le bien et d'élever les âmes, a servi à resserrer une intimité que je voudrais, pour tout au monde, briser, s'il n'est pas trop tard.

— Est-il trop tard?

— Ces passages auxquels vous n'avez pas pris garde, j'en suis certaine.... pour les purs, tout est pur... (M. Gréville a conscience que, si l'inattention aux scènes d'amour de *Miching Mallecho* est une preuve de pureté, il est loin d'être aussi pur qu'il le souhaiterait), ces passages, quoique les esprits grossiers, paraît-il, puissent les comprendre de travers, vous savez au moins que c'est dans des intentions élevées que je les ai écrits?

— Je l'affirmerais la tête sur le billot!

— Dire que c'est par moi, grâce au don que je tiens du ciel et qui engage ma responsabilité, ce don de peindre les passions les plus vives, que Lesbia... Oh! c'est trop cruel, en vérité!

M. Gréville s'est levé et se tient près d'Emma, très ému. La tempête qu'elle suscite elle-même lui semble une vraie tempête dans un verre d'eau, mais, quand on a bon cœur, une tempête pour pygmées vous impressionne tout de même. M. Gréville se souvient, tout d'un coup, des consolations qu'un ami prodiguait au lit de mort à un athée qui se repentait d'avoir exercé par des écrits impies une influence malfaisante. Il le rassurait en lui montrant la faible popularité de ses œuvres et leur action plus faible encore. Sur ce, ressuscité par l'insulte faite à ses ouvrages, le moribond revenait à la vie et à la santé, pour en écrire beaucoup d'autres.

— Je crois, moi, que vous vous tourmentez bien inutilement, — lui dit-il, hésitant entre le désir de la rassurer et la crainte de diminuer à ses yeux l'influence de son roman. — Lesbia n'est pas très raisonnable, mais c'est une bonne petite femme qui aime Tom et ses enfants. Quant au pauvre monsieur Dougall, il n'a guère l'étoffe d'un Don Juan.

Mais Emma secoue la tête d'un air de supériorité, oppressée par la responsabilité de son génie, et décidée à repousser toute consolation.

De sorte que, tout en appréciant leur tête-à-tête à sa juste valeur, il est soulagé de voir la porte s'ouvrir à ce moment, pour laisser passer la maîtresse de la maison.

Il semble qu'elle apporte comme à l'habitude une atmosphère de belle humeur et de bon sens. Gréville a dû lui rendre visite la veille, à en juger par la surprise qu'elle manifeste en le retrouvant chez elle.

— On ne m'avait pas prévenue que vous étiez ici. De chez Mitchell, j'ai aperçu quelqu'un que j'ai pris pour vous et qui marchait dans Bond-street. Ce devait être votre corps astral, comme dirait Lesbia.

— Chez Mitchell? Vous preniez des places de théâtre? Allez-vous donc au spectacle?

— Non, nous n'y allons plus jamais maintenant, n'est-ce pas, Emma? Nous n'avons personne pour nous y accompagner, et j'ai toujours pensé qu'il faut être aussi difficile dans le choix d'un cavalier que s'il s'agissait d'aller à l'autel. Notre cavalier ordinaire, — ajoute-t-elle en riant, — ne nous a pas montré beaucoup d'empressement ces derniers temps.

— Voulez-vous que je vous y mène ce soir et que nous soupions ensuite à l'Amphitryon? Il y a d'assez bonnes pièces en ce moment.

— C'est convenu! — s'écrie Mrs. Chantry, — Emma ne s'y opposera pas. Mais — ajoute-t-elle en changeant de ton, — j'ai oublié que vous n'étiez pas libre, Emma.

— Demain alors? — questionne M. Gréville.

Cette fois, c'est miss Jocelyn qui répond :

— Je ne suis pas libre non plus demain.

— Vendredi alors?

— Vendredi... oui, c'est décidé pour vendredi! Nul empêchement pour ce jour-là? On ne saurait mieux choisir.

Les affirmations renouvelées de la vieille dame ne sont pas ratifiées par sa nièce.

Celle-ci reprend doucement, mais avec décision :

— Il n'est pas du tout certain, ni même probable que je sois libre vendredi.

M. Gréville hausse les épaules avec contrariété.

— Que de distractions déjà! S'il y en a autant dans la saison pluvieuse, que fera-t-on pendant la sécheresse? Et si tel est votre programme de janvier, que sera celui de juin?

— Ne faites donc pas attention à ce qu'elle dit! — s'écrie Mrs. Chantry impatientée, avec un léger froncement de sourcil, quoique sur un ton de badinage; — elle veut absolument se faire valoir. Elle est aussi libre que moi. Ne savez-vous pas ce que signifie le « non » d'une jolie femme?...

En toute autre circonstance, Emma eût été flattée qu'on la crût capable d'un pareil « non ». Si elle avait été avec sa tante dans les mêmes termes d'amitié que naguère, elle lui eût passé sa remarque comme une des excentricités habituelles à la bonne dame. Mais, c'est cette fois la goutte qui fait déborder le vase. Elle ne tarde pas à se venger en s'adressant à M. Gréville :

— Ce que je veux dire, — dit-elle doucement, — c'est que je crains de n'être pas revenue à temps.

— Revenue! Vous partez? Vous allez à la campagne?

Quoique miss Jocelyn ne regarde pas du côté de Mrs. Chantry, elle se doute, à la manière dont sa tante froisse sa jupe avec impatience, et dont elle retient sa respiration, qu'elle désirerait vivement esquiver le coup qui lui est destiné. C'est en vain! Elle récoltera ce qu'elle a semé.

— Pas tout à fait à la campagne, mais presque, — répond Emma en souriant. — Je m'en vais loin, loin, dans Kensington, dans un endroit où vous n'avez jamais posé votre pied *fashionable*. Je vais passer quelques jours auprès de nouveaux amis, chez la mère, dans la famille d'Edgard Hatcheson, l'écrivain.

La physionomie courtoise de Gréville s'obscurcit immédiatement. Un « Oh! » est le seul commentaire qu'il risque.

Aussi songe-t-elle qu'il est bien dommage qu'elle ait dû, le jour même de leur réconciliation, lui jeter de nouveau le gant et, ce qui pis est, le même gant!

Le coup qui visait la mère adoptive s'est abattu en même temps, avec une injuste violence, sur l'innocent ami.

Bientôt après M. Gréville se retire et semble ne pas entendre Emma, quand celle-ci, lui donnant une poignée de main, s'excuse et lui dit : « A la semaine prochaine. »

Mrs. Chantry ne reste après lui, dans la chambre, que le temps de dire : « Merci bien, Emma », et n'apparaît plus à sa nièce avant le départ de celle-ci pour Tregunter-road. C'est la première fois, depuis qu'Emma est au monde, qu'elle se sépare de sa tante en mauvais termes, de sorte que les domestiques sont seuls à surveiller son exode. Elle part en *hansom cab*, sans femme de chambre. Au-dessus de sa tête, repose une malle minuscule, si petite qu'elle aurait pu trouver place dans le tonneau de Diogène.

Les réflexions de miss Jocelyn ne sont pas très plaisantes pendant le voyage. Elle a agi selon sa volonté, elle a accompli sa vengeance. Elle n'est qu'à deux milles de distance de ce foyer intellectuel à propos duquel elle s'est querellée avec tout le monde. Cependant, ce vers mélancolique :

Le sentier glorieux ne conduit qu'à la tombe

lui revient à la mémoire, — à la tombe, sinon à la tombe effective, au moins à celle où gisent l'affection de la famille, la concorde de la maison...

Pour la première fois, elle se demande s'il est bien nécessaire de continuer ce chemin hérissé d'épines et si parcimonieusement orné de roses, comme elle en fait l'expérience? Sa vocation demeure-t-elle évidente, en dépit de toutes les preuves contraires qu'elle a recueillies en telle abondance et avec tant de douleurs? Elle ne connaît personne à qui s'adresser pour résoudre cette question, personne qui réunisse les deux qualités requises : l'impartialité et la compétence. Une seule, parmi ses relations, possède à la fois ces attributs nécessaires à un juge et à un critique : la finesse, la clarté, l'amour du beau...

Faute d'un peu de courage, elle s'est tenue à l'écart, et elle ne s'est pas dévoilée. Dorénavant, elle n'hésitera plus. Bientôt, dans deux, trois ou quatre jours, quand elle reviendra vers sa demeure, elle rapportera la sentence prononcée sur son cas. Elle imagine d'avance la scène de sa confession : sa surprise à lui, son incrédulité très fortement teintée d'admiration. (Elle peut bien, puisqu'elle y est, être indulgente pour ses propres mérites!) Ensuite, d'un air grave

il lui parle avec son admirable franchise, dont elle fait toujours si grand cas, de ses défauts, de sa brutalité, de son manque de tact, de sa trop grande audace, de son imagination dévoyée. Puis, la voyant abattue à ses pieds, il continue en faisant observer que, malgré ses imperfections, son livre donne les plus grands espoirs, qu'il ne faut pas juger d'après la règle ordinaire une œuvre si spéciale, qu'il est très rare qu'une femme choisisse un tel sujet... Il en est à l'avertir de la responsabilité qu'elle assume quand le cab s'arrête à sa porte : l'intendant d'Olivia n'eut certes pas un rêve plus agréable. Oui, elle le choisira pour juge. Avant vingt-quatre heures, « il » aura prononcé.

*
* *

Cependant trois fois vingt-quatre heures se sont écoulées et « il » n'a pas encore prononcé, pour l'excellente raison qu' « il » n'a pas été consulté.

L'heure du départ d'Emma est arrivée. Son secret est encore caché dans son sein. Elle pourrait le confier à Edgard s'ils n'étaient pas dans la salle à manger, où l'intimité est troublée par une bonne active et passablement bruyante qui s'occupe à mettre le couvert pour le lunch.

Edgard a amené son invitée en bas, sous le prétexte de lui montrer les culs-de-lampe d'un elzévir : vain espoir d'un dernier tête-à-tête pour lequel il a dérobé une heure à l'homme politique dont il est momentanément le secrétaire. Un dernier tête-à-tête... Comme si, dans une maison de la dimension du 594 de Tregunter-road, peuplée comme elle l'est, pareil régal pouvait jamais être espéré! Edgard a entraîné Emma loin du salon pour échapper à sa mère et à sa sœur aînée, mais il a été suivi par deux ou trois enfants aussi espiègles qu'affectueux et qui sont en pleines vacances. De plus, il a trouvé la bonne en train de mettre le couvert. Il a pu se délivrer de la turbulence de ses petits frères, mais il ne peut chasser la domestique, forte de ses droits. Il doit donc se résigner à ce que ses dernières paroles soient accompagnées du cliquetis des couteaux et des cuillères...

Les culs-de-lampe ont été examinés avec admiration. Emma laisse le livre en soupirant.

— Ainsi, voilà mon séjour terminé — dit-elle, en jetant un coup d'œil, par la porte ouverte, sur sa malle qu'on vient de descendre. — C'est vraiment trop triste! Mais (elle touche son front d'un geste explicatif) au moins je pars plus riche que lorsque je suis arrivée.

Rien n'exprime mieux la douleur que le silence. Edgard, le plus éloquent des deux au début de leurs relations, reçoit silencieusement la nouvelle de cet accroissement d'opulence.

— Vous tâcherez de me trouver un exemplaire des *Esquisses poétiques de W. B.* Si vous n'y réussissiez pas, je ne saurais vous en vouloir, puisque vous me dites qu'ils sont très rares et qu'il n'en existe plus qu'une douzaine.

— J'essaierai. Si j'échoue, pourrai-je.... me permettrez-vous de vous offrir le mien?

— Pas pour un empire, pas pour tout l'or du monde! Vous dépouiller, vous qui avez si bien pénétré l'âme de Blake! Ah! non, par exemple! Faites-moi le plaisir, en tous cas, de me réciter encore cette pièce exquise qu'il a écrite avant quatorze ans. « Avec quelle douceur j'ai parcouru!... »

Il est dur, pour celui à qui l'on adresse une demande aussi flatteuse, d'être contraint de perdre des derniers moments si précieux à réciter les vers d'un autre, fussent-ils aussi doux que le miel de l'Hymette. — Jamais Edgard n'a mieux senti combien les circonstances se prêtent mal à une séance de déclamation. Cependant, après avoir jeté un regard de désespoir sur Eliza, qui vient d'apporter bruyamment la verrerie, il commence :

« Avec quelle douceur j'ai parcouru les champs
Et savouré l'orgueil de l'été
Jusqu'à ce que j'aie contemplé le prince de l'amour,
Qui glissait au milieu des rayons du soleil!
Il me montra des lis pour mes cheveux,
Des roses rougissantes pour mon front;
Il me conduisit, à travers son beau jardin,
Où croissent toutes les joies dorées.
De gouttes de rosée du mois de mai, mes ailes étaient mouillées!
Phébus enflamme ma voix... »

Le récitant s'arrête, enflammé pour une autre raison. Il

darde un féroce regard sur le plancher, où, par hasard, vient de tomber avec fracas l'une des cuillères.

— Oh! continuez, continuez, — s'écrie Emma d'une voix pâmée, feignant poliment de ne pas s'être aperçue de la cause de l'interruption.

Edgard s'y remet difficilement et continue :

Il me prit dans ses filets de soie,
Il m'enferma dans une cage d'or.
Il aime à s'asseoir et à entendre mon chant.
Il se plaît à jouer avec moi,
Puis il s'empare...

— S'il vous plaît, mademoiselle, est-ce une voiture à quatre roues ou un cab qu'il faut appeler?

— Un cab, s'il vous plaît! — Oh! achevez... de grâce!

— Puis il s'empare de mes ailes d'or,
Et rit de ma captivité.

— Oh! merci, merci, infiniment! J'emporte, grâce à vous, une délicieuse mélodie dont le souvenir me charmera pendant mon mélancolique retour à la maison.

— Cette fois, c'est en le mutilant que nous avons rendu hommage au pauvre Blake, — réplique-t-il amèrement. — Ah! si j'avais seulement une chambre à moi! Imaginez l'horreur de ces perpétuelles interruptions. Sans nul doute, vous vous en rendez compte. Vous savez et, ce qui est bien plus rare, vous devinez tout!

Elle secoue la tête en protestant.

— Je voudrais le pouvoir. Quelquefois je me sens si obtuse, si lourde, manquant de l'adresse que me donnerait un encouragement sympathique!

Il n'est pas désagréable de s'accuser d'une masse de défauts, que l'on ne se croit pas d'ailleurs, devant un auditeur qui les nie énergiquement. Il serait même délicieux de pouvoir se livrer longuement à d'aussi charmants aveux, dont l'auteur et l'auditeur savent le peu de sincérité. Mais Edgard désire savoir l'impression d'Emma sur les trois derniers jours sans prix qu'elle vient de passer à Tregunter-road, avant que le brutal cocher (qui dejà frappe ses bras l'un contre l'autre pour réagir

contre l'air froid du dehors) l'ait emportée loin de lui. Il est satisfait de la façon dont il s'y prend. Sa question coupe en deux l'énoncé des torts imaginaires dont s'accuse la jeune fille.

— Sentez-vous, puis-je croire que vous sentez notre amitié, bâtie sur la littérature, capable de résister à cette épreuve?

— A quelle épreuve faites-vous allusion?

— A celle-ci, — répète-t-il avec emphase, en embrassant la petite salle à manger d'un regard circulaire qui s'arrête finalement sur le panier à couteaux posé sur la table.

— J'espère qu'elle ne sera jamais soumise à de plus graves épreuves, — répond Emma en souriant de ses lèvres rosées, de la plus rassurante manière.

L'évêque Wilberforce eût été sans doute fier d'une pareille réponse, mais on ne saurait attribuer à Emma des paroles à double entente.

— Alors, si je puis mettre la main sur les *Esquisses poétiques de W. B.*, suis-je autorisé à vous les apporter ou dois-je seulement vous les envoyer?

Emma hésite un moment. Une ombre passe sur son front, à l'idée du maigre accueil qu'Edgard et son W. B. ont chance de trouver dans Andley-street, hormis près d'elle, bien entendu.

— Certainement, c'est avec reconnaissance que j'accepterai les minutes que vous pourrez me consacrer. Une amitié bâtie sur la littérature est, naturellement, plus affamée que toute autre, et il n'y a pas de danger que nous manquions jamais de nourriture.

En disant cela, elle regarde les rayons chargés de livres qui garnissent la triste petite pièce.

Edgard ne peut douter de la sincérité d'Emma, mais il sent vaguement qu'il aurait préféré, non pas précisément quelque chose de plus, mais quelque chose d'autre.

— Et nous n'avons pas tout dit encore, — continue Emma, devenant plus sérieuse à l'idée qu'elle n'a pas réalisé son projet. — Il y a un sujet sur lequel j'ai follement envie de vous consulter et que nous n'avons jamais abordé.

— Lequel donc?

— Oh! ce serait trop long! D'aucuns pourraient le trouver fort ennuyeux, mais j'ai lieu de croire que vous penseriez

autrement. Mais nous n'avons pas le temps de l'aborder ici. Hélas! il faut que je parte et que je prenne congé des vôtres!

Elle n'a pas à se déranger. Ils sont tous là, dans le corridor, les plus jeunes s'étant jugés amnistiés par l'arrivée du cab. Tous disent : adieu! Les plus jeunes vocifèrent leurs regrets, les plus âgés les expriment plus posément, mais la façon de tous est affectueuse. Ce n'est que lorsqu'Emma est montée dans le cab qu'elle peut accorder au fils de la maison un demi-moment d'attention.

— Quand une amitié a eu pour fondement la littérature, est-il fatal qu'elle s'appuie sur des livres?

La précipitation et le tremblement de la voix d'Edgard surprennent Emma.

— Quelle meilleure base pouvez-vous donc imaginer? — lui demande-t-elle.

— Il y a dans la vie de meilleures choses que des livres, — réplique-t-il.

A cet instant, le vieux cheval lève lentement sa tête, la grosse roue tourne. Emma est partie!

C'est un visage plein d'anxiété qu'elle expose aux piqûres d'un petit vent aigre, quand elle est emportée, cahin-caha, du même train que ses réflexions. Le résultat de sa visite justifie-t-il l'effort qu'elle a dû faire afin de franchir les obstacles accumulés sur sa route? Il y a une ou deux heures, elle eût répondu très franchement : « Oui! » mais la dernière phrase murmurée sur le garde-crotte la laisse dans une certaine incertitude.

Rien, du reste, n'est précisément bien égayant dans la perspective de regagner son foyer. Emma a réussi derechef à s'aliéner M. Gréville, après l'avoir apaisé. C'est une situation bien pire que la précédente. Pour ce qui est de sa tante... Dans les circonstances présentes, elle compte sans son hôte.

Au nombre des maximes d'après lesquelles Mrs. Chantry gouverne sa vie, il en est une qu'elle a toujours observée : Ne jamais bouder.

C'est à ce précieux axiome qu'est dû le résultat suivant :

Un aimable sourire de bienvenue, un air de bonne grâce sur toute la personne, arrache à la fille prodigue et rassurée ce cri involontaire :

— Oh! que vous avez bonne mine, que vous sentez bon!

— Vraiment! je suis heureuse de me l'entendre dire! Vous savez que les fleurs sont arrivées hier, mais je me figurais qu'Haines n'en avait pas envoyé d'aussi belles qu'à l'ordinaire.

— Allons donc! — dit Emma, plongeant son visage dans une touffe de stéphanotis et de muguets. Puis, s'approchant du feu : — Oh! qu'il fait plus chaud ici que dans South Kensington!

Mrs. Chantry sourit.

— Eh bien, vous êtes-vous plu?

— Oui.

— On vous a bien reçue? Étiez-vous confortablement intallée?

Un temps.

— Ils ont fait de leur mieux.

— C'est ce que l'on doit à ses invités.

— Il y a dans la vie de meilleures choses que le confortable.

— Y en a-t-il vraiment en plein hiver? Avez-vous goûté sa conférence?

— Elle a été admirable.

— Le public était-il nombreux?

— Non, l'assistance n'était pas de premier ordre. Le sujet, il est vrai, n'était pas de ceux qui s'adressent à un public à demi-lettré.

— Non vraiment? Cependant, en général, tout ce qui concerne la marine est intéressant. Nos héros de la marine sont toujours populaires. Blake! Il vainquit l'amiral hollandais Van Tromp, n'est-ce pas?

Emma sourit.

— Il s'agit d'un autre Blake! C'était un artiste poète, l'auteur des *Chants de l'Innocence et de l'Expérience*.

— Hum! *Les Chants de l'Innocence et de l'Expérience!* Je préférerais les derniers, probablement parce qu'ils se rapprocheraient plus de moi.

— Je ne suis pas assurée de l'intérêt que vous y pourriez prendre. Mais, si je les pensais aptes à vous plaire, je me ferais un plaisir de vous en lire.

— Ma chère enfant, vous savez combien profondément je m'endors quand vous vous avisez de me lire des vers.

— Je le sais mais, je suis persuadée que vous ne pourriez pas vous défendre d'admirer une ou deux de ces pièces, par exemple « *Petit agneau, qui t'a donc fait?* »

La bonne tante se met à rire sans fausse honte :

— Cela me ressemble si peu, ne trouvez-vous pas? — dit-elle.

Miss Jocelyn, légèrement froissée, change de conversation. Elle trouve plus raisonnable de questionner à son tour et interroger :

— Et vous, comment avez-vous passé votre temps?

— Assez bien, merci.

— Il ne faut pas que je m'absente souvent! Vous finirez par trouver que vous pouvez fort bien vivre sans moi.

— Le pourrais-je? A la vérité, on a été très aimable pour moi. Gréville m'a apporté hier cette belle botte de lilas!

— Monsieur Gréville! — dit Emma, un peu soulagée. — Il est donc revenu ici?

— Oui, il est venu hier.

Emma se recueille un moment, en regardant le feu.

— Pourquoi ne réaliserions-nous pas notre petit projet de fête? Pensez-vous qu'il serait homme à nous accompagner au théâtre ce soir?

— Je suis sûre que non.

— Pourquoi cela?

— Tout bonnement parce qu'il ne peut pas être en deux endroits à la fois. Il n'est pas à Londres.

— Il est parti pour la campagne?

— Il est parti pour l'étranger.

Suit un profond silence. Emma reprend d'une voix inquiète et assombrie :

— Il a pris là une résolution bien soudaine! Il n'y avait pas fait allusion la dernière fois que je l'ai vu.

— J'avais oublié de vous en instruire.

— J'en suis fâchée... j'eusse préféré qu'il ne partît pas!

Le gong du lunch se fait entendre.

— Ma chère, dit Mrs. Chantry en obéissant à cet appel et en passant son bras autour de la taille de sa nièce, je puis réciter des vers aussi bien que vous. Connaissez-vous ceux-ci :

Celle qui n'a pas voulu, quand elle le pouvait,
Quand elle le veut, elle ne le peut plus!

*
* *

Quoiqu'il semble à Miss Jocelyn que, pendant ces trois jours d'absence, le cordon bleu de sa tante ait atteint la perfection, elle ne goûte pourtant que médiocrement l'excellent lunch, et se sent peu satisfaite pendant les jours et les semaines qui se succèdent. Ses rapports avec sa tante sont en apparence ce qu'ils ont toujours été. Elle a seule conscience qu'un mur de glace la sépare de Mrs. Chantry. Son vieil ami, elle a réussi à lui déplaire au point qu'il a quitté le sol natal plutôt que de se trouver dans la même ville qu'elle! Lesbia, si facile à vivre, — soit remords de sa faute, soit crainte d'une autre scène —, semble l'éviter.

Son activité littéraire est paralysée, la source de ses facultés créatrices est gelée. La chaleur vivifiante qu'elle aurait reçue d'une approbation si ardemment souhaitée lui a échappé à jamais, à cause de sa timidité. Et cette amitié intellectuelle même, qu'elle considérait jusqu'à présent comme une des plus satisfaisantes rencontres de sa vie, cette amitié par laquelle elle eût courageusement combattu, pour laquelle elle a fait tant de sacrifices, est-elle maintenant bien sûre qu'elle ne soit qu'intellectuelle? A sa mémoire, revient malgré elle l'avertissement que M. Gréville, entre chien et loup, lui donna à Chantry au mois de novembre, cet avertissement qui l'avait, alors et par la suite, suffoquée d'indignation.

« Vous allez, inconsciemment, vous préparer bien des ennuis; vous encouragez ouvertement un homme qui n'est pas de votre monde, etc... »

Elle essaie de chasser ces paroles admonitrices, mais elle

n'y parvient pas... Ces insinuations prophétiques, bien que brutales, sont presque devenues des réalités depuis la phrase murmurée auprès du cab. Des amis intellectuels n'ont nul besoin de se parler à voix basse. Aucune raison ne les contraint à chuchoter les confidences d'ordre supérieur qui font l'admiration de leur auditoire. Ils n'ont pas lieu d'échanger des phrases entrecoupées, haletantes, d'avoir les mains frémissantes et la voix altérée et les yeux... Oui, les yeux... Le calme de la voix peut dissimuler des pensées secrètes ; mais les yeux les trahissent toujours.

Plusieurs fois déjà Emma avait, à son corps défendant, invariablement reconnu de telles pensées dans les regards qui avaient précédé la malencontreuse déclaration. Dans ses mésaventures précédentes, son souci avait été de se débarrasser aussi doucement que possible de celui qui souffrait par elle, mais, dans le cas qui nous occupe, il n'est que trop vrai qu'elle l'a ouvertement encouragé ! Elle cache son visage dans ses mains, elle se sent rougir en songeant à ses propres paroles, à toutes ses folles démonstrations, aux hommages excessifs qu'elle a prodigués, à ses manifestations du plaisir qu'elle trouvait avec Edgard, à sa reconnaissance pour l'attention dont il l'honorait, à son ardent désir de continuer ses relations avec lui... Tout cela galope, à la fois, à travers la cervelle de Miss Jocelyn et la bouleverse.

Emma ne comprend que trop tard avec quelle facilité et quelle vraisemblance ses manières d'agir ont pu être interprétées de travers. Doit-elle réparer ses torts ? A-t-elle le droit de jeter aux orties une occasion unique de mener une vie plus noble ? Mais est-elle sûre d'en avoir envie ?

Parcourir côte à côte, unis par le même idéal, cette généreuse carrière des lettres, en s'entr'aidant pour parvenir aux sommets les plus élevés de l'esprit, n'est-ce pas le but le plus enviable ? Elle écarterait des pas d'Edgard les obstacles matériels dont elle l'a vu souffrir et lui, animé d'une admiration indulgente, il entretiendrait son courage pour de nouvelles luttes...

Elle se perd dans ces rêves exaltés. Elle en est arrachée par la question qu'elle se pose à elle-même, et qui est capitale : « Est-ce que je l'aime ? » — Pendant ses rêveries de haut

vol, ses mains ont quitté son visage. Elle l'y replonge à ce moment.

Miss Jocelyn n'a jamais été amoureuse, et, pour une personne qui a dépeint avec tant de vigueur les amours fugitives d'Otto et d'Elfrida, elle est singulièrement ignorante sur l'article de la passion. Elle a pleine conscience qu'elle ne se conduit jamais comme Elfrida, et qu'elle n'éprouve aucune de ses sensations. Mais, dans une pensée de moralisation, elle s'est vue forcée de décrire l'enivrement passionnel.

Est-il possible d'être éprise sans perdre la tête? Emma goûte la conversation d'Edgard, elle aime ses écrits, elle aime l'élévation de son caractère. Mais l'aime-t-elle, lui? Est-elle troublée à la pensée qu'il pourrait un jour, en tremblant, l'enlacer de ses bras? Aurait-elle une douceur à lui dire quelques mots tendres, du fond du cœur, ou à déposer, entre deux phrases enchanteresses, un baiser sur ses lèvres? C'est en fixant les yeux sur le tapis de sa chambre qu'Emma se pose ce problème.

Quelle qu'en soit la solution, la personne intéressée n'a pas l'air d'être pressée de la connaître. La visite d'Edgard se fait attendre.

Pendant les premiers jours qui ont suivi son retour de Tregunter-road, Emma rougit et tressaille à chaque coup de sonnette, à chaque visite. Elle n'a jamais eu le courage d'avouer à sa tante qu'Edgard Hatcheson pourrait bien venir la voir. Mais dix jours s'écoulent, puis une quinzaine : il ne vient pas. Il n'a probablement pas pu se procurer ce livre rare qui sera le prétexte à sa visite. Mais, en ce cas, il eût pu écrire un petit mot...

Le soulagement que cette abstention délicate lui a causé tout d'abord fait maintenant place à la surprise, puis à une légère rancune. Mais, en fait, c'est plutôt un soulagement. Si Edgard venait à elle pendant que son esprit et ses sentiments se trouvent dans un état si chaotique, que lui dirait-elle? Plus longtemps il différera sa visite, mieux cela vaudra.

Mais s'il ne reparaissait plus jamais?...

## XVI

Emma, en lisant un matin le *Times*, s'écrie :

— Monsieur Griniston est mort!

— Ah! vraiment? répond Mrs. Chantry, je le regretterais davantage, si j'avais entendu parler de lui auparavant.

— Il est — se reprenant — il était le directeur du *Portique*.

— Alors, je suppose qu'il avait le malheur d'être le parent de ce monstre de femme? C'en était assez pour le tuer.

— C'était son oncle.

— Eh bien, — (parodiant l'épitaphe de Frédéric, prince de Galles), — tout ce que je peux dire c'est : *si c'eût été sa nièce, je l'eusse préféré!*

— Je pense qu'elle sera profondément affectée de cette perte.

— Je l'espère aussi, appuie la tante.

***

Quinze jours plus tard, il y a un mois déjà qu'Emma n'a eu de nouvelles de l'auteur de *Chaînes et Trames*. Miss Jocelyn est dans son antre, inoccupée, quand le maître d'hôtel ouvre la porte.

— Mrs. Hatcheson est au salon.

La plume avec laquelle Emma copiait nonchalamment, sur son livre de raison, quelques stances d'un poème qu'on lui a prêté à Tregunter-road, tombe à terre.

— Mrs. Hatcheson! Quelle Mrs. Hatcheson?

— J'ignorais qu'il n'y en eût plus d'une, — réplique le domestique.

L'impertinence de son ton révèle à Emma que le vieux bonhomme estime qu'il suffit d'un seul échantillon de cette race. Sa jeune maîtresse le suit, assez troublée. L'idée grotesque que cette tante, dont Edgard redoute toujours les plaisanteries et dont les Hatcheson sont si peu fiers, est dépêchée, par son neveu, en ambassade, lui traverse follement la tête.

— Ma chère miss Jocelyn, je sais que je suis très incorrecte ce n'est pas mon habitude! Mais je ne vous fais pas d'excuses. Ne sommes-nous pas voisines de campagne? et plus rapprochées encore par de nouveaux liens?

Emma, après la poignée de main de rigueur, accueille cet exorde en silence. Elle pense, glacée d'horreur, que, dans un certain cas, cette femme pourrait devenir sa tante!

— J'ai entendu parler de votre visite de Tregunter-road, répond-elle d'un air informé. — Quel trou! Il faut que nous les en sortions! Ils ne m'en avaient rien dit, je les gronderai, dès que je les reverrai. La nouvelle m'en est accidentellement parvenue par un de nos amis qui vous a rencontrée avec eux. Avez-vous aimé Mrs. William? La famille ne se souciait guère, en ce temps-là, du mariage. Plusieurs de ses parents n'étaient pas ce que nous appellerions, vous et moi, des gens comme il faut. Mais, moi, j'ai toujours pris son parti. J'ai toujours dit : « C'est un mérite de premier ordre enveloppé de *homespun*! » (Ce beau sentiment l'émeut au point de lui faire perdre la respiration.) Si j'avais besoin d'excuses pour mon importunité, je pourrais espérer que les nouvelles que j'apporte m'en sauraient tenir lieu. Je ne les connais que de ce matin, et tout d'abord je n'y voulais pas croire. Mon premier mot a été : « Quelle blague! » quand M. H. m'en a fait part. Mais quand je les ai sues vraies comme l'Évangile, j'ai tout de suite pensé : « Je vais aller tout droit le dire à Miss J. »

— Vraiment? Et quelles sont donc ces nouvelles?

Le coup qu'Emma a reçu en entendant son initiale prononcée par cette bouche, ne l'empêche pas d'éprouver une certaine curiosité craintive au sujet des nouvelles que lui apporte sa visiteuse. Elle a le pressentiment qu'elles concernent Edgard. Aussi sa politesse est-elle glaciale, — mais, avant qu'ait été faite la révélation qu'elle attend avec tant d'impatience, la porte s'ouvre de nouveau, et le maître d'hôtel, d'une voix morose et révoltée, annonce M. Edgard Hatcheson.

— Je sais que je dois m'excuser d'arriver de si bonne heure, — dit-il, commençant à parler dès le seuil, tout pâle et soucieux, — mais...

Il vient d'apercevoir sa tante, et s'arrête, consterné, sans

pouvoir dissimuler sa fureur, au point que, malgré son peu de perspicacité, Mrs. Hatcheson s'en rend compte.

— En voilà un hasard, par exemple! — s'écrie-t-elle en riant gauchement. — Je croyais que je serais la première à annoncer les bonnes nouvelles, et voici que vous venez les apporter vous-même, Eh bien, c'est à merveille! les intéressés passent les premiers. Aussi vais-je m'en aller. Nous aurons d'autres occasions de nous rencontrer. (Elle serre la main d'Emma d'un air entendu.) J'imagine que vous êtes souvent chez vous... pour les intimes, à cette heure-ci, veux-je dire.

Elle reste encore quelques moments, essayant vainement de décider Emma à choisir un jour pour dîner chez elle « en petit comité de choix », tandis que son neveu arpente la pièce en bouillonnant d'impatience. Enfin, la voilà partie! Emma et Edgard sont face à face, pâles d'énervement.

— Elle vous l'a dit?

— Non, non, elle ne m'a rien dit, elle allait le faire quand vous êtes entré.

— Vous me pardonnerez, n'est-ce pas? d'avoir envahi votre domicile, comme ma parente, à cette heure indue.

— Je n'ai jamais ouï dire que midi fût une heure indue! réplique Emma en riant. — Mais oui, mais oui, je vous pardonne, je vous pardonnerai tout, si vous voulez bien, enfin, me donner ces fameuses nouvelles.

Il avait été furieux contre sa tante, en voyant qu'elle l'avait devancé. Cependant il ne semble pas très pressé de commencer.

Sous le coup de son émotion, tremblante de ce qu'elle va apprendre, Emma tente une diversion.

— Je vous pardonne même d'avoir oublié de m'apporter *les Essais poétiques de W. B.* Je vois que vous les avez, enfin!... Mais quelle belle reliure! C'est vous qui l'avez fait revêtir de cette splendide couverture blanche? — demande-t-elle en tendant la main vers un petit volume qu'Edgard tient sous son bras.

— Ce n'est pas Blake! Comme je le craignais, je n'en ai pu découvrir aucun exemplaire... Il n'y en a plus sur le marché. Ce n'est pas Blake, c'est... mais qu'importe?

— Alors vous ne voulez ni me dire la nouvelle, ni me mon-

trer le livre? — dit-elle en prenant un air boudeur pour cacher son agitation.

— Je vais vous dire la nouvelle. Il n'y a personne au monde à qui j'aie plus envie de l'apprendre qu'à vous. Vous savez sans doute la mort de Griniston?

— Oui, oui, je l'ai vue annoncée dans le *Times*.

— Vous lisez quelquefois le *Portique*?

— Oui, quelquefois, — répond-elle avec hésitation.

— Vous en connaissez l'importance, veux-je dire?

— Oui.

— Vous savez quel prestige en a la direction aux yeux des journalistes?

— Je l'imagine.

— Eh bien, j'en ai rencontré le propriétaire, pour la première fois, à dîner, il y a deux mois, et je ne l'ai revu qu'une fois depuis. Hier, j'ai reçu un mot me priant de l'aller voir. C'était pour m'offrir, à moi, la direction de son journal.

— A vous? — s'écrie Emma rougissante et avec des yeux triomphants qui pourraient induire en erreur un plus modeste encore qu'Edgard.

Pour l'instant, elle a oublié ses réserves, ses incertitudes, ses appréhensions. Il n'y a plus pour elle que la gloire de son auteur favori et l'intuition qu'elle avait eue de son génie (sanctionné maintenant aux yeux de tous).

— Il avait sans doute lu *Chaînes et Trames*, — dit-elle toute frémissante.

— Je l'imagine.

Elle tend les deux mains à Edgard.

— Voilà du flair, voilà un choix judicieux.

— Je le trouverais déraisonnable si votre foi en moi ne m'avait donné une haute opinion de moi-même.

Il n'a pas lâché les mains d'Emma et elle ne tente pas de les lui retirer, malgré la légère envie que lui en donnent ses regards ardents qui lui rappellent un peu trop ceux qu'il avait dardés sur elle dans le *cab*.

— Je suis si contente! — dit-elle, essayant, par une habile intonation, de donner à sa joie une expression purement littéraire. — Quel début! que de belles choses vous allez faire!

Je pense que vous imprimerez au *Portique* une toute autre tendance, une tendance plus élevée.

— Je ne sais pas, je ne sais rien encore. Je n'ai pas encore eu le loisir de songer à rien de ce genre. J'espère réussir et ne pas faire de faux pas. Mais tout cela est secondaire, relativement sans importance...

Pendant ce temps, Emma a détaché ses blanches mains des mains d'Edgard; elle se tient debout, le regardant avec une inquiétude teintée d'admiration. Sa confiance, son orgueil, et un troisième élément plus puissant que les deux autres le font paraître plus grand et éclairent sa physionomie fine et sérieuse. Quoique Mrs. Hatcheson soit la tante d'Emma et bien qu'elle doive probablement s'écrier de nouveau : « Quelle blague! » quand on lui fera part de son mariage, Edgard est vraiment un homme dont aucune femme n'aura à rougir devant le monde.

— Une bonne aubaine ne vient jamais seule, pas plus que la malchance, — continue-t-il en faisant effort pour se calmer. — Voici qu'en outre un parent de ma mère, qui ne voulait plus la voir depuis son mariage, vient de mourir intestat, et toute sa fortune nous revient; pas énorme, sans doute... je pense que vous la considéreriez comme une bagatelle... mais enfin... elle n'en suffira pas moins à mettre ma mère à l'abri du besoin. Ainsi je serai libre de... de...

Il s'arrête, et cache un instant son visage comme s'il était pris d'éblouissement. Mais, relevant la tête, et avec ses traits comme illuminés.

— Je suis étourdi en face de l'horizon qui s'ouvre devant moi, devant les nouvelles étoiles qui se lèvent devant moi; que dis-je les... Il n'en est qu'une à mes yeux...

Emma se tient droite et silencieuse devant Edgard, sans se laisser emporter par cet ouragan de passion. Elle est cependant stupéfiée. De nouveau, à ce moment décisif, la même terreur la ressaisit, plus forte encore cette fois. La question qu'elle se pose depuis des semaines est sur les lèvres du jeune homme. Il ne faut pas qu'il l'énonce; pour le moment du moins, Emma n'est pas préparée à lui répondre, moins préparée que jamais. « Oui » et « non », lui semblent également impossibles. Elle est terrifiée; les avertissements de M. Gréville se vérifient : ne lui reprochait-il pas d'avoir encouragé des espérances, ne

lui prédisait-il pas que ses regards enflammés, son admiration intense, finiraient par la précipiter dans les bras d'Edgard? Elle reconnaît qu'elle a inconsciemment contracté une dette envers celui... Pourrait-elle l'acquitter? Pas encore, pas encore! Il faut qu'on lui donne un délai! Par un moyen quelconque, il faut qu'elle gagne du temps. Il faut que, pour quelques minutes, elle suspende l'avalanche. Ses yeux tombent sur le petit volume qu'elle avait pris pour celui de Blake, et qu'il a posé près d'elle sur une table.

— Puisque vous ne voulez pas me dire quel est ce volume, — dit-elle, interrompant le discours d'Edgard avec une soudaine brusquerie qui contraste avec sa courtoisie habituelle, — je vais l'apprendre toute seule.

Elle ouvre le volume tout en parlant, et ses yeux tombent tout d'abord, sur la dédicace :

*A celle dont la gracieuse influence leur a donné la vie, ces modestes essais sont dédiés, en toute humilité, par l'auteur.*

— Me pardonnerez-vous? — demande Edgard en tremblant, quoiqu'il soit certain d'une réponse favorable. — J'aurais dû vous demander l'autorisation au préalable.

— C'est... ce sont?...

— C'est une seconde série de *Chaînes et Trames*.

— Qui m'est dédiée, à moi! — dit-elle d'un ton de profonde satisfaction.

Une fois de plus, son orgueil lui présente Edgard comme un grand intellectuel plutôt que comme un homme dangereux.

— Alors, vous me pardonnez? — dit-il en s'avançant d'un pas vers elle.

— Vous pardonner? Mais je n'ai jamais été plus heureuse qu'aujourd'hui.

Ses joues, ses lèvres sont rouges, sa respiration haletante. Oubliant tout à fait ses terreurs du mois dernier, elle tend la main à Edgard, mais la retire bien vite, non par crainte qu'il ne la garde, mais parce qu'elle en a besoin pour tourner avec délices les pages du volume en prononçant le titre de chaque essai à mesure qu'il n'offre à sa vue.

— *L'Impudence des voleurs littéraires... Mutatis Mutandis...* Je ne sais pas trop ce que cela signifie. Vous me l'expliquerez

tout à l'heure... *A propos de quelques formes récentes de la folie humaine...*

Elle s'arrête, une sorte de brouillard obscurcit ses yeux. Quelle surprenante coïncidence! C'était le titre, elle n'a garde de l'avoir oublié, de l'article du *Portique* qui bouscula son roman d'une façon si meurtrière. Par quelle malchance Edgard a-t-il baptisé l'un de ses subtils articles d'un titre à jamais associé au plus pénible épisode de la vie d'Emma?

Elle tourne fiévreusement les pages pour se rassurer sur son contenu. Mais quoi? Quelles phrases, qui ne lui sont que trop horriblement familières, frappent sa vue!

« Elle est jeune, futile, elle ignore personnellement la basse société dans laquelle elle nous introduit si généreusement — ce petit gribouilleur! quelle colossale prétention! — il est grand temps d'intervenir... Deux ou trois de ces imbéciles... nous ne pensons pas que les lecteurs de *Miching Mallecho* dépassent ce nombre, etc. »

*Miching Mallecho!* Ce n'est pas une coïncidence! Voici cet « éreintement » dont elle accusait Miss Griniston, cet éreintement, qui mit à bas ses espérances! Mais comment, par quel hasard a-t-il trouvé place dans ce volume d'Edgard Hatcheson orné d'une si flatteuse dédicace?... — Le brouillard s'épaissit, mais à travers, Emma, d'un doigt tremblant, désigne ces mots : *Miching Mallecho.*

— Oh! — lui dit Edgard, — cet article? N'y prêtez pas attention! Il n'est là que pour faire nombre. L'éditeur a trouvé que le livre n'était pas assez compact, aussi l'y a-t-il fourré, mais il n'a rien qui doive un seul instant retenir votre intérêt.

A ces mots, le cœur d'Emma est délivré d'un grand poids. Elle parvient à prononcer quelques mots.

— Vous voulez dire que vous ne l'avez pas écrit, qu'un autre que vous en est l'auteur?

— Non, non, c'est moi qui l'ai écrit. Croyez-vous, — lui dit-il avec respect, — croyez-vous que je me serais permis de déposer à vos pieds une œuvre qui ne serait pas fille de mon cerveau?... Mais c'est là une bagatelle éphémère. Le sujet qui me l'avait suggéré, je n'ai pas eu le temps de le traiter à fond... C'était un de ces ridicules qui avaient besoin d'être signalés, un sujet comme celui de l'hérédité traité d'une façon

inepte. C'était à propos d'un roman sans valeur, qui me semblait réclamer une correction toute particulière. Oui, c'était son titre! *Miching Mallecho!* — ajoute-t-il d'un rire moqueur!

Pas un mot ne saurait jaillir du gosier d'Emma. Elle est comme étranglée. Le choc a été trop brutal. Il est des événements que leur excès d'horreur rend invraisemblables; celui-là est de cette sorte.

Quoique Emma ait entendu sortir des lèvres d'Edgard, avec un sourire moqueur, l'aveu qui la bouleverse, elle n'y peut encore ajouter foi. Quand la maison d'un homme s'écroule soudain sur sa tête, il meurt sans savoir que c'est son toit chéri qui l'a assommé.

Edgard commence à regarder Emma avec tendresse et une certaine surprise, quand elle parvient enfin, d'une voix faible, à formuler cette question :

— Alors, c'est bien vous qui l'avez écrit en entier cet article sur ce roman?...

Elle ne peut appeler par son nom le mort qui lui est si cher.

— Mais oui, mais oui... (sans rien soupçonner, il devient pourtant inquiet). Mais pourquoi cette insistance? Pourquoi m'interrogez-vous ainsi? D'où vient votre air étrange?

Dans les grandes crises, nous pouvons compter sur l'aide de la nature, si nous lui avons auparavant témoigné quelque respect. Notre mère universelle se hâte de venir soulager les souffrances de ses enfants. C'est grâce à elle qu'Emma recouvre assez de voix pour révéler la suprême tragédie de sa vie.

— Parce que c'est *moi* qui suis l'auteur.

— Vous!... Vous êtes l'auteur de *Miching Mallecho!* l'auteur de cet absurde...

— N'insultez pas davantage mon livre, réplique Emma en levant la main et avec une dignité admirable.

Edgard a reculé, et la regarde avec des yeux égarés. L'idée lui naît que son adorable Égérie, la dame de son cœur, vient d'être soudain frappée de folie.

De ses yeux et de son doigt, Emma désigne à nouveau la page fatale, et cette fois, son geste est accompagné de la voix.

D'un ton qu'Edgard ne saurait qualifier, elle lit tout haut des passages.

— Vous dites que, dans les moments les plus intimes de cette passion, si grossièrement analysée, à l'aide desquels l'auteur essaie de donner à ses pantins l'apparence de la vie...

Elle s'arrête et reprend un peu plus loin :

— Vous dites que... parmi les modistes et leurs apprenties qui se régaleront de ce chef-d'œuvre, on pourra en trouver une ou deux assez sottes pour le prendre au sérieux.

— Cessez, de grâce, cessez! crie énergiquement Edgard.

Il abandonne l'idée que miss Jocelyn a perdu la raison. S'il en était tout de même ainsi, il s'agirait alors d'une folie terrible. L'œil d'Emma est en effet brillant de colère inassouvie...

— Cessez! — dit-il.

Mais Emma poursuit sans pitié :

— Vous dites : Laissez-lui nous donner ses idées de pacotille sur la noblesse et la bourgeoisie!...

Emma cède enfin à la prière d'Edgard. Ces citations terminées, il se pose devant elle, face à face, les yeux dans ses yeux. Il y lit sa destinée. Alors, il se redresse, et rappelle le courage avec lequel tout homme digne de ce nom doit affronter la mort.

— Je ne nie pas que ces expressions soient les miennes, — dit-il d'une voix raffermie. — Si j'avais su toutefois que le livre fût de vous, je me serais coupé la main droite plutôt que de les écrire. Je pensais, néanmoins, et je le pense encore (puisque c'est la dernière fois qu'il lui adresse la parole, il peut bien lui faire entendre la vérité), qu'elles étaient méritées. Mais, pour être juste, rappelez-vous que je n'avais aucun indice qui pût m'éclairer. Comment pouvais-je deviner qu'il y eût quelque chose de commun entre vous et ce...

Voyant qu'Edgard ne cesse pas sa persécution, devinant le mépris prodigieux qu'il éprouve pour son rejeton, et qui perce à travers l'angoisse de ses aveux, Emma l'interrompt :

— Et cependant j'avais mis là tout moi-même, tout ce que j'avais de meilleur, de plus élevé en moi! Si vous aviez tant soit peu compris, apprécié ma nature, vous l'auriez retrouvée là tout entière. Mais je pense que vous avez fait ce

que vous considériez comme votre devoir. Par exemple, vous devez bien comprendre que dorénavant je ne pourrai plus jamais vous adresser la parole.

C'est une qualité essentielle du sage, de savoir quand il est vaincu. Aussi, Edgard ne tient-il pas tête davantage. Prenant son chapeau et ses gants, il quitte la chambre avec dignité, jetant sur Emma un dernier regard, pareil à celui d'Adam chassé des bocages paradisiaques. Le bruit de la porte qui se ferme sur lui apprend à la jeune fille qu'il a quitté la maison. La seconde série de *Chaînes et Trames* est tombée à terre, et s'ouvre à la page de la dédicace. Celle à qui elle est adressée la relit une seconde fois :

*A celle dont la gracieuse influence leur a donné la vie, ces modestes essais sont dédiés, en toute humilité, par l'auteur.*

L'involontaire et brutale ironie de cette phrase a le dessus ; et Emma part d'un éclat de rire, le plus violent de toute son existence.

***

Pâques tombe de bonne heure, cette année-là, et, selon la coutume, qu'il soit hâtif ou tardif, il amène un regain de mauvais temps. Ceux qui sont partis, en foule, de Londres, pour passer les vacances à la campagne, emportent leurs plus chauds vêtements d'hiver.

Emmitouflées dans des fourrures, quelques personnes sont réunies autour d'un feu dans un des parterres de Chantry, loin des regards, mais à peu de distance de la maison.

Nul mariage royal, nulle naissance illustre ne motive cette réunion et la saison de Pâques n'a rien de commun avec Guyfawkes. Cependant, il n'y a aucun doute, c'est bien un feu de joie qui flambe et qui sème ses reflets jaunes et rouges dans le ciel maussade.

Un feu de joie, c'est toujours le signe d'un triomphe ou d'un grand bonheur. Cependant on n'en voit guère la trace sur le visage d'une des assistantes, qui contemple d'un air

tragique et navré des valets de pied occupés à vider sur le brasier le dernier de trois grands paniers : on croit d'abord que cet appoint va étouffer le feu, mais, en une ou deux secondes, le puissant élément affirme sa force en léchant, en tordant, en faisant craquer des couvertures aux couleurs gaies et en secouant brutalement ses flammes au-dessus d'un tas de papiers brûlés.

Ne nous étonnons pas que le feu brûle si bien. Jamais feu n'eut pareil aliment : deux cent quarante et un exemplaires de *Miching Mallecho*!

Oui, il n'en manque que cinq, ceux qui sont retenus entre les griffes des librairies publiques. Un vigoureux effort a réussi à rassembler toute la troupe avant sa disparition définitive. Arrachés aux cabinets de lecture, rayés des listes Mudie, rachetés à des particuliers (ceux-là en très petit nombre) les voici tous, ignominieusement jetés au panier pour être précipités ensuite sur le bûcher funéraire.

Un seul acte d'expiation reste à accomplir, et, sans broncher, la grande prêtresse officiante s'avance au bord du feu et plonge au cœur de la fournaise le manuscrit original, si cher à son cœur. Mais il est des limites à la souffrance que peut tolérer la nature humaine et, le visage convulsé, Emma fuit cette lugubre scène.

Lesbia la suit en hâte, mais, quelques pas plus loin, elle se retourne pour jeter un dernier regard sur le bûcher :

— Deux cent quarante et un *Mallecho* brûlent de compagnie avec un Edgard Hatcheson et un Malcolm de Mac Dougall, — dit-elle solennellement. — Oui, j'en ai fini avec M. Dougall, depuis qu'il a été assez grossier pour me refuser son exemplaire, sous prétexte qu'aux yeux des amateurs il avait une grande valeur, étant unique.

Emma se tait. Lesbia continue avec colère :

— Sa Mrs. Smith était une farceuse! Comme elle nous a trompées avec sa femme brune, puisque miss Griniston était innocente comme l'enfant avant sa naissance! Je suis sûre que votre vœu ne s'est jamais accompli? — ajoute-t-elle, agitée de curiosité. — Vous pouvez bien me dire maintenant quel était votre vœu.

Une contraction de douleur plisse les lèvres d'Emma.

— Je souhaitais que tante Chantry cessât de s'opposer à mon amitié pour...

Il est impossible à Emma d'achever.

— On vous avait prédit que votre souhait serait exaucé, mais moyennant une mort. Personne n'est mort pourtant?

— Tante Chantry a cessé de s'opposer à mon amitié, tout naturellement, puisque cette amitié n'existe plus. Et ce fut la mort de Griniston qui causa tout! De sorte qu'en un sens la devineresse a dit juste. Mon vœu s'est réalisé, Oh! oh! oh!...

— Ne pleurez donc pas, — lui dit Lesbia, la consolant, — ou plutôt pleurez tant que vous voudrez, puisque, sauf George, il n'y a personne ici.

## ÉPILOGUE

Miss Jocelyn, comme l'avaient toujours prévu ses voisins de Chantry — les Hatcheson — a épousé George Gréville.

Les voisins Hatcheson ont maison à Londres. Il y a quelques semaines, le nouveau directeur du *Portique*, qui est encore garçon, a dîné chez eux. M. et Mme Gréville n'étaient pas du dîner. Ils ne se soucient guère de la compagnie des gens de lettres.

RHODA BROUGHTON

(Traduit de l'anglais par TRENMOR.)

# LA BEAUTÉ DE PÉTERSBOURG[1]

*Lioubliou tebia, Petra tvorenie*
*Lioubliou tvoï stroguii, stroïnyi vid.*
POUCHKINE, Prélude du *Cavalier de bronze.*

De toutes les grandes capitales de l'Europe, Saint-Pétersbourg est probablement la plus méconnue. Il est bien rare que Russes ou étrangers parlent de la nouvelle capitale des tsars sans l'opposer à l'ancienne, et cette inévitable comparaison entre « la nouvelle impératrice » et la « douairière » détrônée tourne presque toujours à la confusion de l'usurpatrice.

Que reproche-t-on à la ville de Pierre le Grand?

Les anciennes métropoles de la Russie, Kiev et Moscou, ont leur Lavra, leur Kreml, acropoles qui dominent fièrement la large nappe étalée du Dniepr ou les méandres de la Moskova; Pétersbourg est une ville plate. Du haut de la flèche de l'Amirauté ou de la coupole de Saint-Isaac, on n'apercoit à perte de vue qu'une immense et fastidieuse étendue de « polders », à peine au-dessus du niveau de la Baltique. Et cette ville plate est malsaine : c'est un marais fétide couvert de maisons. Comme à Amsterdam et à Venise, les maisons assises sur des forêts de pilotis s'enfoncent dans la vase. Pétersbourg, n'offrant à ses deux millions d'habitants ni canalisation ni eau potable, est ravagé périodiquement par des épidémies de choléra; la mortalité y dépasse celle de toutes les autres capitales de l'Europe.

1. Cette étude est détachée d'un livre qui va paraître prochainement sur Saint-Pétersbourg.

Tandis que la « sainte » Moscou résume presque tout le passé de la Russie, Pétersbourg est une ville neuve, une « parvenue », sans traditions et sans souvenirs. Capitale improvisée par le caprice d'un tsar qui a fait prévaloir sa volonté contre la nature et l'histoire, Pétersbourg nous apparaît comme un immense Versailles, un énorme Potsdam, enflé aux proportions de Paris et de Berlin. C'est une agglomération de ministères et de bureaux, desservie par un peuple de fonctionnaires. Et cette « ville de tchinovniks » est une cité morose et guindée où le mouvement a quelque chose d'automatique, où la gaîté se cache comme honteuse.

Enfin, — et c'est là peut-être le principal grief des Moscovites comme d'ailleurs des étrangers, — Pétersbourg n'est pas une vraie ville russe. Son nom même rend un son allemand. Elle est située en marge de la Russie, dans les « marches du nord », à trente verstes de la frontière du grand-duché de Finlande qui est un pays de culture suédoise, à la lisière des Provinces Baltiques qui sont imprégnées de culture allemande. Sa population est un mélange de toutes les races allogènes de l'Empire : Finnois, Polonais, Allemands, Tatars et la colonie russe elle-même, renouvelée par un afflux continuel de moujiks qui viennent combler les vides faits par le choléra, est dépourvue de patriotisme local. Les indigènes s'y sentent aussi déracinés, sinon aussi dépaysés que les métèques. Dans cette capitale de l'Empire russe, les monuments ont été presque tous construits par des étrangers, Français, Italiens, Allemands, et ne sont que des imitations plus ou moins fidèles de l'art d'Occident.

Ainsi la création de Pierre le Grand ne trouve grâce ni devant les hygiénistes, ni devant les archéologues, ni devant les patriotes ou plus précisément les « nationalistes » russes.

La conclusion de ce réquisitoire c'est que, puisque la fondation de Pétersbourg est, suivant le mot de l'historien Karamzine, « l'immortelle erreur du grand Tsar Réformateur », il appartient à ses successeurs de réparer cette erreur fatale en reportant leur résidence à Moscou, métropole naturelle de la Russie.

*
* *

Nous n'avons pas ici à prendre parti pour ou contre cette thèse irritante du « retour à Moscou » qui sépare « nationalistes » et « occidentalistes ». Nous ne retiendrons de ce faisceau d'arguments que ceux qui sont dirigés contre la beauté de Pétersbourg.

Admettons que Pétersbourg soit un marécage, un nid de tchinovniks, une Cosmopolis dénuée d'exotisme oriental ; mais que ce soit une ville banale et médiocre, c'est ce que nul ne peut prétendre sans injustice.

Quoi qu'en disent ses détracteurs, la ville de Pierre le Grand a une beauté propre qui ne permet de la confondre avec aucune autre capitale de l'Europe. Il est vrai qu'elle a été construite en majeure partie par des architectes étrangers, que la forme de ses colonnes, de ses pilastres et de ses frontons est empruntée au répertoire d'Occident ; mais, bien qu'un de ses îlots porte le nom de *Nouvelle Hollande* et que le pont volant qui relie par-dessus l'eau morte d'un canal le Palais d'Hiver à l'Ermitage rappelle la silhouette du Pont des Soupirs, la capitale de la Russie ne ressemble ni à Amsterdam ni à Venise. Bien qu'elle ait tous les caractères d'une résidence, elle diffère profondément de Versailles et de Potsdam.

Beauté au visage sévère, elle a plus de majesté que de grâce. Son architecture homogène n'amuse pas les yeux par des combinaisons imprévues et fantasques ; elle s'impose du premier coup par l'ampleur du décor et des ordonnances.

Etudions les traits de ce masque de pierre.

Les Moscovites reprochent à la nouvelle capitale de la Russie de n'avoir pas de Kremlin ; mais elle a une beauté qui manque à sa rivale : un grand fleuve. Qu'est-ce que la Moskova auprès de la Néva? Un chétif canal qui serpente entre des berges pelées. La Néva à Pétersbourg est plus qu'un fleuve : c'est un bras de mer. Malgré la brièveté de son cours, elle dépasse le Rhône et le Rhin par la masse de ses eaux. Son estuaire n'est pas boueux comme la Tamise à Londres ; ses

eaux sont purifiées par le filtre du lac Ladoga[1] d'où elle sort à Schlüsselburg et comme il n'y a pas de marée dans le golfe de Finlande, elle ne connaît pas ces alternatives de flux et de reflux qui laissent des traînées de vase et de bourbe. Rien de plus beau que cette large nappe d'eau limpide et frémissante, agitée continuellement de petites vagues moirées par les caprices de la lumière, qui court fougueusement entre la double digue de ses quais en granit rose. On a dit bien souvent que les quais de la Néva étaient avec l'Ermitage la merveille de Pétersbourg. De fait il n'y a aucune ville rhénane ou danubienne, fût-ce même Cologne ou Budapest, qui puisse rivaliser avec Pétersbourg pour la magnificence du paysage fluvial.

Le courant puissant qui passe entre l'aiguille dorée de la forteresse de Pétropavlovsk et la longue façade du Palais d'Hiver n'est qu'une petite partie de l'immense fleuve ramifié. Dans la traversée de Pétersbourg, la Néva se divise en trois grands bras qui enlacent les îles du delta : la Grande Néva, la Petite Néva et la Nevka. La Nevka se subdivise à son tour en grande, moyenne et petite Nevka, sans parler des ramifications secondaires. Le fleuve alimente en outre tout un réseau de canaux concentriques qui drainent les quartiers marécageux de la rive gauche. Ainsi on ne peut faire un pas dans cette ville sans voir de l'eau qui stagne ou qui court. Cette omniprésence de l'eau est un des caractères les plus marquants de Pétersbourg.

Ce qui frappe le plus les étrangers après la Néva, c'est l'ampleur générale des proportions. Un voyageur allemand du XVIII^e siècle, le chevalier von Schlœser, écrivait dans son jargon : « Vieles, was anderswo gross ist, ist hier colossalisch, gigantisch ». Les larges perspectives fuient à perte de vue; les places nues ont l'immensité d'un steppe; les palais allongent d'interminables colonnades. Rien d'étriqué et de mesquin comme dans nos vieilles villes médiévales, ceinturées de remparts, où le menu peuple se tassait dans des ruelles tortueuses à l'ombre d'un donjon. On a coutume de comparer Pétersbourg à Amsterdam; mais à Amsterdam, ville de bour-

1. Le nom de la Néva est presque le même que celui du Nevo, ancienne appellation finnoise du lac Ladoga.

geoisie, tout est étroit, canaux, quais, maisons. Pétersbourg semble avoir été tracée et construite à l'échelle de la Néva. Ce qui paraîtrait ailleurs démesuré n'est ici qu'exactement proportionné à la taille du fleuve et de l'immense Russie dont Pétersbourg est la capitale. A ce corps colossal il fallait une tête géante.

On peut préférer à la régularité grandiose des perspectives tracées au cordeau des enchevêtrements capricieux de ruelles; mais les villes les plus pittoresques ne sont pas toujours les plus belles. L'esthétique des villes modernes a substitué à nos conceptions romantiques des normes nouvelles. Les vieilles cités sont un peu comme les tableaux de Primitifs : il semble qu'elles aient « l'horreur du vide »; elles sont encombrées, elles manquent d'air. La « ville aux distances magnifiques » nous fait comprendre la majesté des espaces.

C'est à son caractère de ville neuve et de résidence impériale que Pétersbourg doit son unité architecturale. L'intervention souvent tyrannique des tsars qui soumettaient à une réglementation sévère toutes les constructions de leur capitale a donné à l'architecture pétersbourgeoise une homogénéité qu'on ne retrouve nulle part au même degré. Dans la plupart des villes qui se sont faites lentement, au cours des siècles, sans plan d'ensemble, les monuments isolés et disparates sont comme des notes grêles, aussitôt étouffées par des dissonances; au lieu qu'à Pétersbourg, les motifs architecturaux sont comme de puissants accords qui s'amplifient et se prolongent, comme des chœurs de voix qui chantent à l'unisson. Bien que le style « rococo », adapté aux goûts et aux traditions russes par Rastrelli, enjolive çà et là de ses fioritures quelques façades de palais et d'églises, la note dominante est le style Empire.

C'est sous le règne d'Alexandre Ier, à l'époque napoléonienne, que la capitale de Pierre le Grand est devenue la ville au visage sévère que nous admirons aujourd'hui. Dans l'espace de quelques années, elle s'est enrichie non seulement de ses monuments les plus grandioses et les plus parfaits, la Bourse, l'Amirauté, les deux cathédrales de Notre-Dame-de-Kazan et de Saint-Isaac; mais le génie de l'architecte italien Rossi l'a dotée des grandes symphonies architecturales de la

place du Palais, de la place du Sénat, de la place Michel et du square Alexandra. Sans doute on peut reprocher à ces majestueuses colonnades, indiscrètement prodiguées, quelque monotonie et quelque froideur, mais c'est grâce à cette unité architecturale que Pétersbourg passe à bon droit pour l'une des rares capitales d'Europe qui aient du « style ».

Cet aspect sévère et monotone est d'ailleurs atténué par la polychromie des édifices. Toutes les façades sont badigeonnées, les unes d'une couleur uniforme, les autres en deux ou trois tons. La blancheur des colonnes et des pilastres se détache parfois très heureusement sur des fonds gris perle, jaune clair, rouge orange ou bleu turquoise. Ce bariolage, brutal ou délicat, n'est qu'un pis aller. Il est certain que les grandes conceptions monumentales de style Empire gagnent à être réalisées en pierre. Le plâtre peint ne prévaudra jamais contre la belle pierre patinée que la lumière dore et mûrit comme un fruit. Mais la pierre est rare autour de Pétersbourg; le granit de Finlande, difficile à travailler, ne s'emploie qu'exceptionnellement pour des revêtements. Pétersbourg a donc eu recours à la brique comme Londres et Berlin; seulement au lieu de la laisser apparente, on la recouvre de stuc et de badigeon.

Le malheur est que sous la morsure des hivers, le plâtre s'effrite, le badigeon s'écaille; il faut procéder tous les ans à ce que les Russes appellent la « remonte » générale. Pendant tout l'été une odeur de peinture fraîche se répand sur la ville. Cette polychromie incessamment renouvelée dégénère quelquefois en bariolage. En outre les monuments les plus vénérables, rajeunis tous les ans par le zèle des badigeonneurs, ont l'air de dater d'hier. La plupart des Russes ne semblent pas se douter de ce que la patine du temps ajoute à la beauté des architectures et le Louvre leur paraît sale parce qu'il s'est imprégné de la lumière des ciels parisiens. Mais si cette polychromie a ses inconvénients, elle a aussi ses avantages. Elle masque la laideur de la brique, elle accuse les grandes lignes des édifices, elle égaie et diversifie les façades, enfin elle donne à Pétersbourg qu'on accuse d'être une copie servile des capitales de l'Occident un caractère spécifiquement « moscovite ». Au bout de quelque temps l'œil se complaît à cette vive enlumi-

nure des villes russes, si différente de la grisaille des villes d'Occident.

Ainsi l'incomparable magnificence du paysage fluvial, l'exceptionnelle ampleur des proportions, l'unité de style et la variété chromatique des architectures : tels sont les caractères qui frappent avant tout l'étranger et différencient Pétersbourg des autres capitales de l'Europe. Mais Pétersbourg n'a pas qu'un visage. Un de ses caractères les plus saisissants est précisément sa dualité d'aspect, conséquence d'un climat extrême qui fait alterner presque sans transition un hiver glacial et un été torride. En Occident où le climat est tempéré, les saisons se succèdent par des passages presque insensibles de sorte que la physionomie des villes ne varie guère d'un bout de l'année à l'autre. Au contraire, Pétersbourg se présente en hiver et en été sous deux aspects si fortement contrastés qu'on en viendrait presque à douter de l'identité de cette ville au travers de ses métamorphoses.

La féerie hivernale n'est pas comme en France une fantasmagorie éphémère, mais une réalité de six mois. Quel que soit le charme sensuel de ses printemps fougueux qui grisent d'une soudaine ivresse la nature engourdie, c'est en hiver qu'il faut voir la « Venise polaire », lorsque sous un ciel d'un bleu d'argent la neige scintille et que les arbres poudrés de givre se hérissent comme de fabuleux coraux blancs. Le grand manteau d'hermine que la neige étend sur Pétersbourg sied merveilleusement à sa beauté froide : la lumière l'irise parfois des nuances les plus délicates depuis un blanc laiteux et opalin jusqu'au gris perle et au bleu de lin.

Le froid extrême semble ressusciter les énergies, surexciter la joie de vivre. C'est à partir du moment où les patins d'acier des traîneaux recommencent à glisser silencieusement sur la neige tassée que la capitale, déserte et somnolente en été, se repeuple et se réveille.

La désolation hivernale de la Néva est peut-être encore plus belle que sa fougue printanière. A partir de l'embâcle qui a lieu généralement en novembre, le fleuve passe par une série de métamorphoses. Il commence alors à charrier : puis les glaçons se rejoignent, se soudent et la Néva solidifiée devient pour six mois une grande « Perspective » de glace sur

laquelle circulent les piétons, les traîneaux, voire même les tramways électriques. Des branches de sapins fichées dans des remblais de neige jalonnent d'une rive à l'autre d'éphémères sentiers.

Rien de plus pittoresque que l'exploitation de la glace sur la Néva, car ce grand chemin est aussi une carrière. Des moujiks creusent des trous réguliers dans l'épaisse couche de glace et la débitent à la hache en longues dalles transparentes qui prennent suivant l'incidence de la lumière des reflets bleuâtres de saphir ou d'aigue-marine. Ces blocs limpides, destinés à l'approvisionnement des glacières, semblent des matériaux appareillés pour la construction d'une fantastique cité de glace.

Le 6 janvier, jour des rois, a lieu la cérémonie traditionnelle du *baptême de la Néva*. Devant le Palais d'Hiver se dresse une petite chapelle provisoire, surplombant le fleuve : un puits est creusé dans la glace et en présence de l'empereur et des grands ducs qui assistent tête nue à la cérémonie que scandent les coups de canon de la forteresse, le métropolite plonge par trois fois la croix dans l'eau du fleuve.

La débâcle n'a lieu généralement qu'à la fin d'avril ou même au mois de mai. La croûte de glace se crevasse; les banquises du fleuve et du lac Ladoga se désagrègent et se mettent en mouvement pour prendre en longues files le chemin de la mer. A ce moment la Néva présente un aspect féerique : les glaçons semés sur la moire du fleuve tourbillonnant ressemblent à de grands nénuphars blancs dont on aurait fauché la tige et qui s'en iraient au fil de l'eau. Les icebergs pulvérisés se pressent dans le courant, s'accumulent aux tournants, foncent violemment sur le butoir des quais et les piles éperonnées des ponts. Quand la caravane a passé, le canon de la forteresse annonce la reprise de la navigation et le fleuve délivré reprend allégrement sa course entre ses quais de granit rose.

La Néva n'est pas seule à subir ces métamorphoses. La ville tout entière apparaît transformée. L'hiver qui amplifie les paysages en élaguant avec sa faux toutes les luxuriances de l'été, stylise aussi les architectures en soulignant d'un cordon de neige tous leurs linéaments et toutes leurs saillies. Il corrige

de quelques rehauts de blanc la monotonie des badigeons ocreux et harmonise les colorations trop crues. L'œil, dérouté par la nouveauté de ces accords, discerne des harmonies rares et imprévues. Il semble que toutes les valeurs du tableau qu'on était accoutumé de regarder aient été transposées par le pinceau d'un artiste assez sensible pour ne les point désaccorder.

*
* *

Tous les étrangers qui ont visité Pétersbourg à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du siècle dernier, à l'apogée de sa beauté, s'accordent dans un commun sentiment d'admiration. « D'un côté de la rivière, écrit madame Vigée-Lebrun dans ses *Souvenirs*, se trouvent de superbes monuments, celui de l'Académie des Arts, celui de l'Académie des Sciences et bien d'autres encore qui se reflètent dans la Néva. On ne peut rien voir de plus beau au clair de lune que les masses de ces majestueux édifices qui ressemblent à des temples antiques. » Dans son *Tableau de Saint-Pétersbourg*, Christian Müller rendait le même témoignage : « J'ai vu beaucoup d'hommes qui ont parcouru toute l'Europe et l'Amérique septentrionales, ils m'ont assuré que Pétersbourg, par sa position sur le plus beau fleuve du monde, par son étendue et la magnificence particulière de son architecture, est absolument unique en son genre[1]. »

Mais ces rapports de voyageurs étrangers sont bien ternes à côté de l'hommage enthousiaste que la beauté de Pétersbourg et le génie de son fondateur ont arraché au plus grand des poètes russes. Le magnifique prélude du poème à la gloire de Pierre le Grand que Pouchkine intitule le *Cavalier de Bronze* (Miedny Vsadnik) est un hymne fervent d'orgueilleuse tendresse.

Le poète célèbre la naissance de la jeune cité « qui de l'ombre des forêts, de la tourbe des marais — a surgi magni-

1. Un médecin de la marine anglaise qui visita Pétersbourg en 1814 écrit pareillement : *Other capitals may be larger or richer; but in beauty none for a moment can come in competition with this Queen of the North. Here is the triumph of Architecture.*

fique et fière. — Là où jadis le pêcheur finnois, — fils déshérité de la nature, — seul sur les rives basses, — jetait son filet dans des eaux inconnues, — aujourd'hui sur les rives animées — se pressent les masses majestueuses — des palais et des tours; les vaisseaux — accourent en foule de tous les coins du monde; — la Néva se pare d'une cuirasse de granit; — des ponts sont suspendus sur le fleuve..., — et devant la jeune capitale — Moscou doit baisser la tête — comme devant la nouvelle tsarine — une douairière couronnée.

» Je t'aime, fille du génie de Pierre. — J'aime ton visage noble et sévère — et la puissante Néva qui court entre ses berges de granit. — J'aime la mystérieuse transparence de tes nuits sans lune, — quand dans ma chambre — j'écris, je lis sans lampe — et que je vois les silhouettes endormies — des rues désertes et la lueur — de la flèche de l'Amirauté. — Et j'aime aussi tes hivers rudes — et le vertige des traîneaux qui fendent l'air immobile et glacé...

» J'aime, ô capitale guerrière, — entendre le canon de ta forteresse — toutes les fois que la tsarine donne un fils — à la maison impériale — ou que la Russie célèbre de nouveau — une victoire sur l'ennemi — ou quand la Néva heureuse de sentir l'approche du printemps — soulève sa chape de glace bleue — et, joyeuse, l'emporte à la mer. »

*
* *

Cette beauté de Pétersbourg que Pouchkine célébrait à l'époque d'Alexandre Ier et à laquelle il souhaitait ardemment la pérennité, ne s'est malheureusement pas conservée intacte. La capitale des tsars n'a pas été plus épargnée par le vandalisme que les autres capitales de l'Europe. Non seulement de beaux monuments comme le Palais de Tauride, de grands ensembles architecturaux comme le Palais Michel et ses abords ont été mutilés ou défigurés sans merci, mais l'unité architecturale de Pétersbourg a été gravement compromise par des constructions disparates qui s'inspirent les unes des capitales de l'Occident, les autres de l'ancienne architecture moscovite.

Ces deux tendances sont également néfastes. En se moder-

nisant à l'instar de Berlin, Pétersbourg s'enlaidit et se banalise. Les prétentieuses maisons de rapport de style berlinois qui se multiplient depuis quelques années dans les quartiers neufs font regretter la sobre élégance des petits hôtels particuliers (osobniaki) du temps de Catherine ou d'Alexandre Ier et les banques massives qui alignent le long de la Perspective Nevsky leurs redoutables façades cuirassées de granit, tantôt menaçantes comme des châteaux forts, tantôt lugubres comme des mausolées, nous rendent encore plus chères les classiques colonnades d'antan.

L'imitation de Moscou n'est pas moins contraire aux traditions de Pétersbonrg que la copie d'une ville étrangère telle que Berlin. Les nationalistes qui ont conçu le dessein de « russifier » la capitale de Pierre le Grand oublient que sa raison d'être était précisément d'offrir à la Russie à demi asiatique l'image d'une ville d'Occident. On pourra changer le nom allemand de Pétersbourg en Petrograd comme on a fait pour l'Université de Dorpat qui a été baptisée Jouriev : on ne fera pas que Pétersbourg devienne une ville moscovite. Les deux dernières églises qu'on vient d'y construire : la cathédrale de la Résurrection et l'église du « Sauveur sur les eaux », qui sont des contrefaçons de l'architecture russe « antépétrovienne » choquent comme des dissonances dans la capitale de la Russie moderne. Ces archaïsmes maladroits supposent une méconnaissance complète de ses traditions.

Par bonheur la beauté menacée de Pétersbourg a suscité depuis une dizaine d'années une phalange d'admirateurs passionnés jusqu'au fanatisme qui ont dénoncé le péril et se sont efforcés d'arrêter les ravages. Les peintres qui depuis si longtemps semblaient dépris de Pétersbourg sont redevenus tout à coup sensibles à la transparence de ses ciels, à la majesté de ses architectures, à la beauté changeante de ses aspects. Alexandre Benois, Lanceray, madame Ostroomov ont renoué la tradition interrompue des « petits maîtres » du XVIIIe siècle : le panoramiste Alexis Zoubov, les perspectivistes Machaiev et Alexeiev, le graveur Martinov, l'aquarelliste danois Patersen, qui avaient été chacun à leur manière, avec une pauvreté de moyens qui n'est pas sans charme, les Guardi et les Canaletto de la Venise du nord. En même temps tout un

groupe d'historiens enthousiastes et précis, — à la tête desquels se place encore Alexandre Benois, MM. Grabar, Fomine, Kourbatov — reprenait avec plus de rigueur scientifique l'œuvre ébauchée par les chroniqueurs et annalistes du vieux Pétersbourg : Boydanov, Georgi, Petrov et Pyliaev. C'est grâce à ces interprètes artistes et érudits que les Pétersbourgeois, dont le patriotisme local s'était oblitéré, ont repris conscience de la beauté de leur ville.

Pour faire œuvre efficace, les « amis de Pétersbourg » ont compris qu'il fallait concerter leur action, former des ligues, inspirer des revues, organiser des expositions, fonder des musées.

Une Société s'est constituée sous la présidence d'honneur du grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch pour la défense et la conservation des monuments du passé. La Société des Architectes présidée par le comte Suzor et la Commission du Vieux Pétersbourg qui en est l'émanation lui apportent l'aide le plus efficace dans sa lutte contre le vandalisme. En même temps les grandes Revues d'art, le *Monde artiste*, les *Trésors d'Art de la Russie*, les *Starye Gody* et l'*Apollon*, amplifiaient l'écho de ces protestations.

Quatre expositions mémorables qui se sont succédé dans ces dernières années ont puissamment contribué à faire l'éducation artistique du public. L'Exposition de portraits organisée en 1905 par M. Diaguilev au Palais de Tauride et l'Exposition de Tableaux anciens dont la revue *Starye Gody* prit l'initiative en 1908, ont révélé les richesses d'art que recèlent les collections privées. L'Exposition historique d'Architecture organisée en 1911 par la Société des Architectes a mis au jour un grand nombre de documents inédits de la plus haute importance pour l'histoire monumentale de Pétersbourg. Enfin, l'Exposition toute récente de l'époque d'Élisabeth, qui concordait avec la célébration du deuxième centenaire de Lomonosov, a fait revivre une des périodes les plus brillantes de l'art pétersbourgeois.

Les Expositions ont l'inconvénient d'être éphémères ; c'est pourquoi la Société des Architectes a eu l'idée très heureuse de fonder récemment un *Musée du Vieux Pétersbourg*, embryon d'un Musée Carnavalet pétersbourgeois qui centralisera pour

la plus grande commodité des érudits tous les documents relatifs à l'histoire de la capitale.

Grâce à cette multiple propagande, il est permis d'espérer que les vandales qui menacent par insouciance, par ignorance ou par simple besoin de détruire, la beauté de Pétersbourg, se heurteront désormais à des adversaires mieux armés et plus disciplinés, à une opinion publique plus méfiante et plus avertie.

Cette œuvre de sauvegarde ne saurait nous laisser indifférents. Car les Français ont été parmi les meilleurs artisans de la beauté de Pétersbourg. Sous Pierre le Grand, l'architecte français Leblond, élève de Le Nôtre, trace le plan de la capitale et dessine le Jardin d'Été. Sous Catherine II, Vallin de la Mothe édifie le premier Ermitage et le magnifique palais de l'Académie des Beaux-Arts dont la majestueuse façade ennoblit le quai de la Néva. Falconet modèle l'admirable statue équestre du fondateur de Saint-Pétersbourg. Enfin, sous Alexandre Ier, c'est l'émigré français Thomas de Thomon qui construit à la pointe de l'île Vassili la Bourse maritime tandis que Ricard de Montferrand trace les plans de la cathédrale Saint-Isaac.

Qu'on essaie de se représenter un instant ce que serait la capitale des tsars sans « le Cavalier de Bronze » de Falconet, sans les colonnades de l'Académie des Beaux-Arts et de la Bourse et sans la coupole d'or de Saint-Isaac et l'on imaginera soudain tout ce que la beauté de Pétersbourg doit au génie français.

LOUIS RÉAU

# SAINT-SIMONIENS ET OUVRIERS

« Vous ne ferez plus un pas sans poser le pied dans les traces que nous avons imprimées. Notre Verbe est au milieu de vous; vous l'incarnerez en vous. » Ainsi, en 1832, vaticinait Barrault, l'orateur saint-simonien, s'adressant aux sages qui croyaient mortes et enterrées la Doctrine et l'École. Et Enfantin, le « Père », pape détrôné, mais non pas désabusé, répétait un peu plus tard : « Le monde se partagera nos dépouilles. »

Ces prophéties n'étaient pas si vaines. On commence à s'en rendre compte : il est peu d'idées, il est peu d'institutions « sociales », parmi celles dont le XIXe siècle a vécu ou qu'il a essayé de faire vivre, qui ne laissent voir la marque saint-simonienne. Et cela est vrai des plus humbles comme des plus grandioses, de celles qui ont avorté comme de celles qui ont réussi. A tous les titres, assez divers d'ailleurs, dont la postérité honore les fils de Saint-Simon — apôtres de l'industrialisme, annonciateurs du socialisme, chevaliers du pacifisme, poseurs de rails, perceurs d'isthmes, lanceurs de banques, etc., — il convient d'en ajouter un plus modeste, mais révélateur de l'une de leurs tendances profondes : les premiers, ils ont mis en train ce que nous appelons aujourd'hui des Universités populaires.

Les « intellectuels » qui se donnaient avec tant de ferveur,

aux environs de 1900, à l'œuvre des U. P., se doutaient-ils qu'ils ne faisaient que renouer une tradition, et reprendre un essai d'avant 48? Certes, entre leur attitude et celle de leurs aïeux saint-simoniens les différences abondent. Ceux-ci possédaient une foi, et s'en vantaient, tandis que les intellectuels de 1900 ne juraient que par l'esprit critique. Les saint-simoniens ne cachaient pas leur volonté de gouverner le peuple en l'organisant. Les intellectuels ne prétendaient que mettre à sa portée des munitions — renseignements ou méthodes — dont il userait à sa guise.

Malgré tout, des ressemblances subsistent. Et quiconque a participé à l'effort des Universités populaires, s'il ouvre ces curieux dossiers du « Degré des Ouvriers » que conserve la Bibliothèque de l'Arsenal[1], aura l'impression du déjà vécu. Il verra repasser tels incidents topiques. Il reconnaîtra, en même temps que certaines situations, certains états d'âme. Il retrouvera dans l'ardente atmosphère du saint-simonisme, plus intenses seulement et comme portées au rouge, des émotions qui furent siennes...

*
* *

Le saint-simonisme n'était point fait, originairement, pour s'adresser au peuple. Petit-cousin du duc de Saint-Simon, fier de sentir couler dans ses veines le sang des comtes de Vermandois et de Charlemagne lui-même, éclairé au surplus par les expériences de la Révolution sur l'impuissance des masses à rien organiser, l'auteur des *Lettres d'un habitant de Genève* ne frappe d'abord qu'aux grandes portes, à celles des autorités sociales : intellectuelles, politiques, ou économiques. Ce sont les membres du Bureau des Longitudes, c'est Bonaparte en personne qu'il accable de ses pétitions-programmes, destinées à préparer la régénération du pouvoir spirituel. Plus tard, lorsque son mot ordre devient : « Tout pour l'industrie, tout par elle », il remet aux chefs de culture, aux directeurs de grandes entreprises, et par-dessus tout aux banquiers le soin

1. Le premier M. Charléty a utilisé ces dossiers (Fonds Enfantin) dans son *Essai sur l'histoire du Saint-Simonisme*, Paris, Hachette, 1896.

de faire passer enfin au premier plan les légions de producteurs qu'il leur sied de mener.

Dans cette société industrielle dont il célèbre le prochain triomphe, il lui plaît de ne pas distinguer entre les intérêts des entrepreneurs et ceux des « opérateurs », entre ceux des patrons et ceux des ouvriers. Il parle volontiers de cette société comme d'un bloc, et d'un bloc qui devrait garder la forme d'une pyramide. Aux capacités il appartient, en répartissant les fonctions selon les aptitudes, et en proportionnant les rémunérations aux œuvres, de faire régner l'ordre nouveau. Le système du grand inventeur-gentilhomme demeure jusqu'au bout un système aristocratique.

C'est du moins un système qui prend pour fin — Saint-Simon le répète à satiété — « l'amélioration matérielle et morale du sort du plus grand nombre ». Et au fur et à mesure qu'il approche du terme de sa carrière, le sort de la classe « qui n'a plus d'autre moyen d'existence que le travail de ses bras » le préoccupe davantage : il voit, il touche, il veut faire voir et toucher les plaies du prolétariat, véritable crucifié de la civilisation industrielle. Dans son dernier livre, *le Nouveau Christianisme*, en 1825, que reproche-t-il à la religion traditionnelle, catholique ou protestante? De n'avoir pas pris assez à cœur le sort des humbles, de n'avoir pas su organiser le travail assez méthodiquement pour assurer, sur cette terre, le salut de la foule. Et il éprouve alors le besoin d'expliquer — on dirait presque qu'il s'en excuse — pourquoi il n'a point parlé à la foule d'abord. Il aurait craint, dit-il, d'exciter les passions des déshérités contre les riches et les puissants du jour. Il espérait que ceux-ci, les premiers interpellés, comprendraient assez leur intérêt véritable pour accomplir à temps les réorganisations nécessaires. Mais il laisse entendre qu'après ces avertissements les temps sont révolus : le saint-simonisme, en devenant une religion, va chercher directement le cœur du peuple.

***

Ambitieux programme, mais qui va trouver bientôt, pour le mettre en œuvre, des serviteurs de choix. Autour du

souvenir de Saint-Simon une élite intellectuelle se groupe. Les Polytechniciens y dominent. Après avoir précisé dans *le Producteur* le système d'idées coordinatrices qu'ils opposent à l'anarchie mentale de leur temps[1], la plupart d'entre eux comprennent que les dernières paroles de Saint-Simon sont aussi les paroles révélatrices : il importe que le saint-simonisme, pour régner sur le monde, devienne une religion populaire. A cette transformation, Enfantin, cet « adorable Satan », emploie toute la puissance de fascination dont il dispose. Olinde Rodrigues, le banquier mystique de la secte, lui dévoue toutes les forces d'une âme candide servie par une intelligence avisée. Bazard, le plus lucide, le plus mâle de tous, est entraîné comme malgré lui dans ce torrent de foi et d'amour. Laurent, Transon, Carnot, puis Duveyrier, d'Eichtal, Barrault forment des équipes de missionnaires supérieurement armés, tant par l'intensité de leurs convictions que par la largeur de leur culture. C'est vraiment un nouvel Évangile que ces intellectuels exaltés pensent apporter au monde, un Évangile qui le mène doucement de l'industrialisme au socialisme.

Les leçons des événements concourent, d'ailleurs, avec la logique de leur doctrine pour les inciter à pousser aux premiers bancs de l'Église nouvelle la classe des déshérités. Celle-ci ne vient-elle pas de se dresser brusquement, en pleine lumière, dans les journées de juillet? La Révolution de 1830 produit sur beaucoup d'esprits l'effet d'une sorte de résurrection du peuple, — résurrection trois fois glorieuse. Car si les ouvriers, par leur poussée irrésistible, ont bousculé le trône et renversé Charles X, ils n'ont rien brisé, rien brûlé, rien pillé. Ils se sont révélés athlètes puissants, mais maîtres d'eux-mêmes, capables de discipliner leur force aussitôt déchaînée. Spectacle « sublime » qui venait à point pour effacer, en quelque sorte, le souvenir des tragiques saturnales de 93. Ce vainqueur magnanime, pouvait-on le laisser dans la situation lamentable que commençaient à révéler les

1. Comment ce système évolue, et passe du point de vue « libéral » au point de vue socialiste, c'est ce qu'a montré M. Élie Halévy dans une étude sur *la Doctrine économique de Saint-Simon et les Saint-Simoniens* (*Revue du Mois*, 10 décembre 1907, 10 juillet 1908).

enquêtes sur les effets de la grande industrie? Il avait aidé la bourgeoisie à secouer le joug politique : à son tour ne l'aiderait-elle pas à secouer le joug économique? Les Saint-Simoniens, les premiers, commentent inlassablement cette antithèse. Ils insistent à plaisir sur ce que les Révolutions politiques laissent d'inachevé. Qu'un roi libéral prenne le sceptre d'un roi autoritaire, qu'une république même substitue aux sceptres des rois les faisceaux des licteurs, est-ce assez pour soulager le monde des charges que lui impose l'entretien de tant « d'oisifs »? est-ce assez pour faire définitivement cesser « l'exploitation de l'homme par l'homme »? Un parti reste à constituer : celui qui ne se laissera pas emprisonner dans les chinoiseries du constitutionnalisme. C'est le *parti des travailleurs*.

Ces avertissements furent assez mal accueillis, comme on sait, par les possédants, et en tout cas, par les gouvernants de ce temps-là. On trouva bientôt moyen de traduire en justice les fondateurs de la nouvelle religion. Et lorsqu'ils eurent à se défendre contre les réquisitoires des procureurs, ils ne trouvèrent pas grand appui du côté du public même libéral. Ces hommes d'élite qui pour confesser leur foi ont tout abandonné — leurs biens, leur famille, les honneurs auxquels ils pouvaient prétendre — ne rencontrent, dans ce monde où ils brillaient hier, qu'une hostilité ironique, ou une indifférence plus dure encore. Aussi renient-ils avec empressement ceux-là qui les ont reniés. Ils dessaisissent, pour faire appel devant le peuple, cette bourgeoisie qui n'a pas su les comprendre. Dans les hymnes qu'ils chanteront en inaugurant leur couvent de Ménilmontant, le 1er juillet 1832 — accompagnés d' « accords glorificateurs » par Félicien David — ils exprimeront avec toute la netteté désirable les sentiments, déceptions et espérances, qui président à leur évolution.

Nous tournons à gauche
Et laissons à droite
Nos amis qui grondent,
S'étonnent, se taisent,
Jetant la couronne
Qu'ils tressaient d'avance...

Les *bourgeois* cherchaient nos salons,
Le *peuple* nous cherche au désert.
Les bourgeois nous croyaient perdus,
Le peuple nous a retrouvés.

C'est que le peuple enfin commence à nous connaître
Pour lui nous avions fait livres, journaux, discours.
Mais nous voulons par lui nous laisser voir nous-mêmes
Et par lui nous laisser toucher nous-mêmes, NOUS.

Et, se tournant vers Paris qu'ils dominent,

Dans la grande voix du géant,
Confuse, mugissante, immense, monotone,

ils discernent les cris des prolétaires écrasés.

Plus tard, lorsque Paris les aura tout à fait déçus et qu'ils songeront à émigrer à Lyon, leur lyrisme méthodique déduira cette nécessité elle-même. Paris, après tout, est la ville de la consommation et du luxe. Lyon est par excellence la ville du travail mâle, la ville qui s'est mis la première une ceinture de chemins de fer, « symbole de notre politique », celle aussi « où cinq cent mille têtes n'ont qu'une pensée, *produire* ». Et Enfantin qui aimait, en bon prophète, à interpréter les signes les plus simples ou les plus vulgaires, ayant eu à souffrir d'une fièvre accompagnée d'une transpiration abondante, se réjouira de ce qu'il nomme un changement de peau : « Les bourgeois et les docteurs se sont retirés de moi; nous sommes prolétaires. »

*
* *

Pour que pareille métamorphose pût s'accomplir, encore fallait-il que le saint-simonisme se mît lui-même à la portée du peuple; encore fallait-il qu'il adaptât ses enseignements à la tournure d'esprit et au degré de culture des ouvriers. L'enseignement saint-simonien était d'abord ouvert indistinctement aux membres de toutes les classes. Et le niveau en était assez élevé, si l'on en juge par les livres ou les articles où se sont condensés les cours. L'*Exposition de la Doctrine saint-simo-*

*nienne*, qui contient les enseignements donnés par Bazard en 1828 et 1829, est sans doute un des plus beaux livres de philosophie de l'histoire qu'ait laissé le XIX^e siècle. Comment, de phase en phase, l'association gagne sur l'antagonisme, quelles conséquences doivent s'ensuivre pour la régénération du système économique, de l'institution pédagogique, des croyances religieuses, des arts eux-mêmes, tout cela est expliqué avec une fermeté de ton et une largeur de vues qui ne pouvait manquer de frapper des auditoires, pour peu qu'ils fussent déjà des élites. Mais comment apprécier de si vastes synthèses si l'on ne possède quelque connaissance préalable des faits historiques qu'elles rassemblent et s'incorporent? De même les conférences d'Enfantin et de Pereire sur l'industrie, les finances, la valeur et les causes de ses variations, supposent chez leurs élèves une compétence économique assez étendue. Il était difficile que les menuisiers du faubourg Saint-Antoine suivissent ces enseignements en même temps que les ingénieurs, les médecins, les juristes dont on voulait gagner le concours.

Il convient d'ajouter que la « prédication » saint-simonienne ne risquait pas seulement de dépasser par sa tenue scientifique les auditoires populaires; elle pouvait aussi les heurter par son élan religieux. Quand les ouvriers de 1830 voyaient paraître sur les murs les singulières affiches que posait l'École, avec ces mots en lettres grasses : *Religion saint-simonienne*, leur premier mouvement était de s'écrier : « Encore une manœuvre des jésuites! » Et lorsque, dans les séances où la curiosité les avait amenés, le vocabulaire mystique revenait sur les lèvres de l'orateur, ils se raidissaient avec mauvaise humeur — ou avec ironie — contre ces tentatives pour les « embéguiner ». De là, aux leçons publiques de l'Athénée, place de la Sorbonne, des tumultes dont il n'était pas toujours facile aux saint-simoniens de se rendre maîtres, malgré le prestige et le talent de leurs missionnaires. Quelques échos de ces séances troublées nous sont parvenus. La période des vacances est toujours pour les sociétés d'enseignement populaire une période critique. Dans l'été de 1831, nombre de leurs néophytes bourgeois s'étant dispersés, les apôtres de la nouvelle religion furent comme livrés au peuple, qui ne badinait pas,

ou badinait trop. La sténographie d'une improvisation de Jean Raynaud nous donne l'idée des efforts épuisants qu'ils durent dépenser pour tenir tête à l'orage :

« Faites silence, je vous prie, et écoutez-moi. Je veux parler du peuple. Tout homme qui veut parler du peuple a droit à être entendu, partout où il se présente, avec calme, avec respect... Sur quel prétexte vous basez-vous donc pour troubler depuis près d'un mois le silence et la solennité de nos enseignements ? Vous parle-t-on de choses qui soient risibles ou méprisables ? Que vous a-t-on dit qui ne fût du peuple ?... Vous le voyez, le peuple, on vous parlait du peuple... Je le déclare, avant d'être saint-simonien j'étais aussi partisan des idées de liberté absolue, aussi peu partisan des idées religieuses que qui que ce soit ici ; mais si quelqu'un, quel qu'il fût, s'était présenté devant moi et avait déclaré qu'il voulait parler d'améliorations pour le peuple je me serais découvert devant lui, et je l'aurais écouté jusqu'au bout dans le silence et le respect. Dans ce grand nom de peuple, il y a quelque chose d'imposant, et lorsqu'on le prononce il n'est permis à personne de le prendre à plaisanterie ou à faire tapage. »

Supplication désespérée : le mot du peuple retentit, presque à chaque phrase du discours, comme le coup de sonnette d'un président affolé. En jetant ce mot à la masse, il semble qu'on espère acheter son silence, et reconquérir des sympathies qui s'échappent. La tactique est vieille comme la démocratie, comme la démagogie...

Ne nous hâtons pas toutefois d'accuser les orateurs saint-simoniens d'avoir glissé avec complaisance sur cette pente dangereuse. Ils se reprennent à temps. Leur idée de derrière la tête demeure une idée de « hiérarques ». Ils entendent bien continuer à mener. Ils ont seulement éprouvé, comme tant d'autres, que pour tenir, pour retenir le peuple, il faut d'abord lui parler de lui, et bientôt agir avec lui. Ils feront donc méthodiquement ce qu'ils faisaient instinctivement. Déjà, dès avant 1830, Vinçard nous le raconte (dans ces *Mémoires épisodiques d'un vieux chansonnier saint-simonien*, qui sont un livre délicieux), les prédicateurs saint-simoniens avaient coutume d'abriter en quelque sorte leur mysticisme derrière leur socialisme : c'était comme le bouclier de leur ostensoir. Leur

conclusion n'était-elle pas, invariablement, « l'amélioration du sort de la classe la plus déshéritée et la plus nombreuse »? Ce miel promis faisait passer le reste. Quand ils éprouveront le besoin de constituer un enseignement spécial pour les ouvriers, les saint-simoniens laisseront sagement à la porte la plus grande part de leurs ambitions encyclopédiques. A l'auditoire en blouse ils parleront plus volontiers, à ce qu'il semble, de ce qui le touche le plus directement, dans sa vie rétrécie, dans sa chair blessée. On commentera, en s'inspirant des articles du *Globe*, les derniers événements sociaux — l'insurrection de Lyon, par exemple, avec cette devise « terrible et sublime » : *Vivre en travaillant ou mourir en combattant*, qui devait éveiller tant d'échos dans la littérature économique. — On analysera les méfaits divers de la concurrence. On tâchera de faire comprendre la nécessité du machinisme. Et après ces exposés familiers on discutera librement, entre soi : l'ouvrier enfin va pouvoir ouvrir son cœur, laisser couler le flot de ses peines et de ses rêves.

Et puis, et surtout on s'efforcera de mêler, à ces œuvres d'éducation, des œuvres d'assistance mutuelle, qui contribuent déjà, si peu que ce soit, à l'amélioration de la vie. Plus d'une U. P., de nos jours, a senti le besoin de s'adosser à une coopérative, de s'adjoindre un bureau de consultations juridiques. Les intellectuels saint-simoniens — Fournel et Claire Bazard plus nettement que tous les autres — avaient compris qu'il est paradoxal de vouloir, sans les aider matériellement, grouper les déshérités autour de soi. Lorsqu'on organisa le « degré des ouvriers » il fut entendu que le directeur de chacun des douze arrondissements, tuteur attitré des catéchumènes, serait assisté d'un médecin. L'École devait avoir, de même, ses douze pharmaciens. On projetait aussi d'installer des maisons communes où les néophytes-prolétaires pourraient, en diminuant leurs dépenses de loyer, de chauffage, de nourriture, former déjà de vraies familles. On devait enfin organiser des ateliers-modèles, où les principes de la Doctrine recevraient, dans la mesure du possible, un commencement d'application.

Ainsi se formeraient peu à peu, espérait-on, les cadres de « cette grande armée pacifique des travailleurs qu'attendent de si hautes destinées ».

*
* *

Combien d'ouvriers, et quelle sorte d'ouvriers furent attirés par cette propagande? Les rapports des directeurs permettent de s'en rendre compte. Fournel, qui totalise leurs renseignements, en sa qualité de directeur général du Degré des Ouvriers, est fier de citer à l'assemblée générale d'octobre 1831, au bout d'une campagne d'un an, 330 fidèles, dont 110 femmes, plus 1510 assistants, disposés à faire bientôt, il en a l'espérance, leur profession de foi. En somme, près de 2000 ouvriers, affirme-t-il, « sympathisent avec la foi nouvelle dont nous sommes les messagers ».

Les catégories où se recrutent ces fidèles sont assez diverses. Voici, au hasard des listes, des tailleurs, des chapeliers, des bottiers, un mécanicien, un apprêteur de draps, un doreur, un sculpteur sur bois, un maître de danse, deux instituteurs primaires. Parmi les femmes : une fleuriste, une culottière, une fruitière, une marchande de modes, une sage-femme. Voici même une petite actrice (« pas jolie, note le directeur; mais elle a la fraîcheur du printemps, et malgré sa profession un peu scabreuse, peut-être aussi la pureté... »).

On n'a pas l'impression, à parcourir ces listes, que le saint-simonisme ait touché beaucoup de ces prolétaires proprement dits dont le socialisme « scientifique » sera l'avocat : ceux que Marx appellera les appendices de la machine, les serfs de la grande industrie. Certes la France aussi, en 1830, connaît cette nouvelle race d'hommes dont Sir Robert Peel prévoyait la croissance. Le « système anglais », avec ses pompes-à-feu et ses *mule-jennies*, avait été importé sur le continent : philanthropes et hygiénistes commencent à en dénoncer les conséquences. Mais c'était sans doute en province — dans les fameuses caves de Lille par exemple — que ces conséquences se faisaient surtout sentir. Dans la capitale les artisans, ceux que Buchez appellera, par opposition aux ouvriers de fabrique, les ouvriers libres, « dont l'habileté est le principal capital » demeurent la majorité. En tous cas c'est auprès d'eux que la propagande saint-simonienne rencontre le plus de faveur. Et le plus souvent elle procède par

conquêtes individuelles. Il arrive parfois qu'un « pêcheur d'hommes » (c'est le nom qu'on donnait à ces recruteurs) attire au saint-simonisme, d'un seul coup de filet, une dizaine de tailleurs ou d'ouvriers chapeliers. Le plus souvent c'est le hasard des visites qui amène les artisans aux prédications saint-simoniennes, où ils rencontrent d'ailleurs, en même temps qu'un certain nombre de boutiquiers, des déclassés, des sans-travail de toutes provenances.

Public légèrement hétérogène, en somme. A se le représenter, on s'explique la difficulté que rencontrent quelquefois les prédicateurs saint-simoniens lorsqu'ils insistent sur des notions fabriquées exprès, semble-t-il, pour les exploités de l'industrie. Non seulement, lorsqu'on voudra décider les catéchumènes à vivre en maison commune, à la rue Popincourt ou à la rue de la Tour-d'Auvergne, il faudra vaincre chez eux certaines répugnances... bourgeoises [« Tous encore veulent que leur linge ne serve à peu près que pour eux »]; mais encore on a quelque peine à leur faire comprendre la nécessité de transformer de fond en comble le régime de la libre concurrence commerciale. « Beaucoup, dit Raymond Bonheur, dans le VII^e arrondissement, ne sentent pas encore l'entraînement des choses. Cependant le mot concurrence est senti dans sa laideur par des hommes qui voient leur établissement péricliter... Les sans-travail, ajoutent-ils, s'initient par leur souffrance à une vie plus morale. »

*
* *

Ces initiations par la souffrance, à vrai dire, ne devaient pas êtres rares. Sitôt que d'orateurs ils deviennent visiteurs, et se mettent à monter les escaliers branlants des maisons noires dans les faubourgs, les saint-simoniens presque chaque jour se trouvent face à face avec la misère. Ils en reçoivent ces impressions vives, qui, mieux que les plus méthodiques inductions de la philosophie de l'histoire, convertissent les âmes. De leurs yeux ils découvrent le dénûment des prolétaires. Et plus d'un « rapport » se transforme, sous cette influence, en une liste lamentable de demandes de secours.

Biard, directeur du III^e arrondissement, envoie cette note :

Maire (Éloi-Louis), âgé de quarante-quatre ans, passementier, a fait le tour du monde. Sa femme et ses enfants sont chez leur beau-père. Il soutient sa mère par le peu de travail qu'il a. L'exploitation dont il est l'objet chez son maître est horrible. Depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures du soir il gagne 30 sols par jour.

Le ménage Leroy, rue de Bellefonds, 26, trois enfants, pas de travail, avait promis, dit Dumont, d'amener à la doctrine un pasteur protestant; mais madame Leroy réclame d'abord « un léger secours à l'infortune que vous savez soulager sans l'humilier ».

Haspott signale le cas de Fontaine, ancien officier, très capable de faire un professeur excellent; sa femme et lui tiennent à honneur de conserver une tenue décente. Mais ils en sont réduits, pour ne pas mourir de faim, à chanter dans les rues.

Henry, maître de danse (IV^e arrondissement), demande les instruments de travail appropriés à sa profession, « c'est-à-dire un habit convenable ».

Le tailleur Desclos va être mis en faillite : on demande pour lui l'assistance d'un avocat.

Les directeurs saint-simoniens ne tardent pas à se sentir débordés. Ils soupçonnent d'ailleurs que beaucoup de pauvres gens ne viennent à eux qu'attirés par l'espoir d'une aumône déguisée. Ils connaissent l'intime déception de l'apôtre qui veut faire adorer une idée au monde, et n'est écouté que pour le morceau de pain qu'il apporte, pour le médecin qu'il amène, pour la potion qu'il promet. Inventeurs et chômeurs encombrent le parvis de la nouvelle Église. De tristes marchés s'y ébauchent. Un jeune homme se déclare prêt à se marier selon les rites de la religion saint-simonienne : mais il faut d'abord que sur une créance qu'il montre, on lui fasse une avance de 300 francs. Malgré trois visites dans une même semaine, Dodmond, ferblantier, reste froid, dit Clouet. Il laisse entendre assez crûment que si la doctrine lui donnait de l'ouvrage il serait saint-simonien. Baron est plus amer encore : s'il était resté inféodé au christianisme, n'y a-t-il pas longtemps qu'il aurait obtenu du secours ? « On nous prend, écrit Parent, du XI^e arrondissement, pour une société de Saint-Joseph. » — « Tous, sans exception, déclare de son côté Delaporte, viennent poussés à nous par la pauvreté et la disette. »

Des missions de province, la même note arrive. Jules Lechevalier, de Dijon, fait savoir avec enthousiasme : « A chaque instant il nous vient de nouveaux amis, et surtout de la classe ouvrière. » Mais il ajoute : « La plupart nous portent des brevets d'invention et nous demandent du travail. »

Le Degré des ouvriers saint-simoniens c'est d'abord, selon l'expression de l'un des rapporteurs, le docteur Robin, une « multitude souffrante ».

***

Gardons-nous toutefois d'en conclure que seul l'intérêt matériel amenait des recrues populaires au saint-simonisme. Les mobiles moraux ont ici leur part, qui n'est certes pas négligeable. Nombre de gens viennent en effet demander, à l'église saint-simonienne une nourriture spirituelle, ou en tout cas un réconfort moral. La doctrine a du moins le mérite de servir de foyer à une grande « amitié » : la pure flamme de l'amour mutuel y brille d'un éclat attirant. C'est pourquoi, à côté des sans-travail, les saint-simoniens voient venir à eux les sans-famille. « Il n'y a peut-être pas eu dans le saint-simonisme une personne qui n'y ait été poussée par des chagrins de famille », dira plus tard G. d'Eichthal [1]. Affirmation sans doute excessive. Mais le fait est que dans le Degré des ouvriers, les veuves, les célibataires, les abandonnés, les isolés ne sont pas rares.

Madame Noël, « qui joint à un physique assez agréable un cœur excellent et une franchise sûre » est une veuve sans enfants. Madame Rondel, sage-femme, « qui a eu à lutter contre l'envie qui s'attache d'ordinaire aux femmes qui sentent le besoin de s'élever au-dessus de leur sexe », est séparée de son mari. Duvignet pleure sa jeune femme qui vient de mourir, enceinte, à l'hôpital Saint-Louis. Le bonheur de trouver une « famille de choix », comme disait Félicie Herbaut, est un des principaux attraits de la nouvelle église.

1. Cité par G. Weill, *l'École saint-simonienne, son histoire, son influence jusqu'à nos jours*, Paris, Alcan, 1896.

Chanon, inventeur de châssis, le confesse ingénûment : il vient à la doctrine parce que la vie solitaire l'ennuie.

Les U. P. devaient recueillir et réchauffer, elles aussi, plus d'un solitaire de cette même race...

A côté des isolés, d'ailleurs, voici les inquiets, les désenchantés, ceux qui, même s'ils ont conservé une famille, un métier qui devraient les attacher à la vie, ne trouvent plus de saveur à rien. Quelquefois, au seul spectacle d'une réunion saint-simonienne, ils se sentent soulagés, ils sont sauvés. Leur sensibilité manquait d'un centre d'aimantation; leur vie désormais a un but. « Mon père, s'écrie un jeune homme, c'est le premier jour que je me trouve dans cette enceinte. Je ne saurais vous dire le plaisir que j'éprouve en ce moment. Je n'ai jamais rencontré que l'inquiétude sur la terre. Je ne pouvais jamais espérer trouver une société aussi nombreuse où chacun fût aussi heureux du bonheur des autres. » C'est ainsi que le saint-simonisme, avant l'armée du Salut, opère des cures miraculeuses, rend l'allégresse aux mélancoliques, ressuscite les âmes mortes. Il faut voir dans les *Mémoires* de Vinçard, comme dans ceux d'une *Fille du peuple* (Suzanne Voilquin), quelle était, dans les premiers moments au moins, la tonifiante influence de ces conversions. Avec quelle joie, dit Lenoir, on quittait les « sommeils d'indifférence » et les « réveils de désespoir » pour « revêtir l'enthousiasme religieux d'un néophyte saint-simonien »! « J'étais, écrit madame Perroud, fatiguée de la vie : mon courage était tout à fait abattu. » « J'errais, dit un autre, dans l'incertitude. » Un autre : « Je cherchais... comme un pauvre voyageur. » Plus touchante encore est la confession de Dubois et de Lamy, l'un âgé de soixante-cinq ans, l'autre de soixante-douze, tous deux vieillards aux cheveux blancs. Olinde Rodrigues s'adresse solennellement à eux : « Vieillards vous voulez changer de religion? — Nous avons plus besoin que les jeunes gens de croire à quelque chose, répond l'un deux : nous voulons mourir tranquilles. »

Les professions de foi devaient souvent donner lieu à des manifestations de ce genre. Lorsqu'un ouvrier passait du rang d'aspirant à celui de membre de la famille, il devait exprimer ses sentiments en quelques pages dont l'on donnait lecture en

public. Parfois, c'était une manière de biographie : le catéchumène racontait ses aventures, énumérait ses déboires. D'autres fois il rappelait la vie, il célébrait la mission du Précurseur; ou, plus ambitieux, il se permettait quelques aperçus synthétiques sur le passé et l'avenir de l'humanité. Il lui était loisible aussi d'indiquer les avantages de la religion nouvelle sur les religions traditionnelles, et de dire pourquoi, en particulier, il croyait devoir donner congé au catholicisme. Sur ces thèmes négatifs plus d'un ouvrier, à ce qu'il semble, eût aimé à insister. Les directeurs sont obligés d'ajourner, parce que trop pleine de flèches à l'adresse du catholicisme, la profession de Rossignol, fils de concierge, qui tenait, paraît-il, des discours enflammés aux domestiques qu'il réunissait dans la loge paternelle. Mais on laisse Rousseau, orfèvre de la Cité, déclarer : « Ce n'est pas un sacrifice que je fais en repoussant la foi catholique, ou du moins je ne le compte pas pour tel, vu que la religion nouvelle que j'embrasse m'offre à parcourir un champ plus vaste et mille fois plus beau, pour le bonheur universel de mes semblables. » Voinier est plus sommaire, plus tranchant encore : « Mes pères et mes mères, le jour est donc arrivé où je vais avoir le plaisir de prendre place au nombre des enfants de Saint-Simon, en renonçant à la religion catholique. J'y renonce, vu son insuffisance au jour où nous sommes. » Et Rodier père, l'un des plus naïfs, semble-t-il, l'un des plus gauches (on est sûr, du moins, que sa profession de foi n'a pas été corrigée) : « Nous ne formerons plus qu'une seule famille. Ce ne sera plus comme dans la religion de mes pères, que j'ai suivie jusqu'à présent, où je n'ai eu que des peines et des traverses... Il me souvient que du temps de ma jeunesse les prêtres catholiques de nos pays tenaient les malheureux dans la servitude empêchant qu'ils n'apprennent de l'éducation, afin de les tenir toujours dans la servitude. » C'est ainsi que le saint-simonisme, — fortune paradoxale, — devenait dans la main des ouvriers parisiens une manière de bélier, qu'ils se plaisaient à retourner contre les portes des cathédrales gothiques; beaucoup d'entre eux voyaient, dans la profession de foi saint-simonienne, un moyen d'exprimer solennellement une vieille passion anticléricale.

Un sentiment religieux positif, sincère et profond, se fait

jour moins souvent, à ce qu'il semble, dans les professions de foi de ceux qui appartiennent au Degré des ouvriers. Suzanne Voilquin, après avoir entendu une élévation de Ch. Lambert, à la rue Taitbout, écrit : « Ma fibre religieuse en fut profondément émue : je pourrais donc, me disais-je, reconquérir ma place dans la vie générale ! » De pareils cris sont rares. On n'a pas l'impression que les tailleurs, les chapeliers, les menuisiers recrutés par les « pêcheurs d'hommes » soient pour leur propre compte tourmentés par l'infini. Sans doute, assez d'autres soucis, plus pressants, barrent leurs perspectives. Cette soif de religiosité à laquelle un Ballanche avait donné une si magnifique expression était surtout, peut-être, une soif d'intellectuels lassés et déçus. Les plus exaltés des adeptes de la foi nouvelle sont des polytechniciens, qui deviennent mystiques pour avoir été trop « brutiers », comme ils aimaient à dire : pour avoir abusé des explications mécanistes et des déductions mathématiques. Quant à la multitude souffrante qui se groupait autour d'eux, c'est aux « améliorations matérielles » entrevues, escomptées, qu'allaient naturellement tous ses rêves. Et le seul dogme que les membres du Degré des ouvriers aimaient à retenir de la révélation saint-simonienne, c'était celui qu'ils appelaient — en tirant un peu violemment de leur côté les idées de leurs « Pères » — le saint dogme de l'égalité.

***

Si les saint-simoniens ne réussirent pas toujours à transformer en un véritable sentiment religieux la peine des travailleurs, ils firent du moins tout le possible pour l'empêcher de s'exprimer en brusques gestes de révolte. Parce qu'ils ont pris à leur compte, en face des privilégiés, la revendication des déshérités, en face des oisifs, la protestation des producteurs, on a parfois tendu à les rendre responsables de l'effervescence qui se manifeste, peu après 1830, au sein du prolétariat français. Les procureurs d'alors n'eussent pas été fâchés de les englober, eux aussi, parmi les préparateurs d'émeutes.

Rien de plus injuste. Les misères qu'ils voient et touchent

de plus près, depuis qu'ils ont organisé le Degré des ouvriers, redoublent sans doute l'impatience que les saint-simoniens éprouvent en face du désordre industriel. Et souvent — l'éloquence aidant, — à la fraternelle pitié dont leur cœur déborde un bouillonnement de colère s'ajoute. L'un d'entre eux, Baud, parlant le dimanche soir à la réunion des ouvriers, se confessera d'avoir sermonné les bourgeois, le matin, avec une âpreté excessive : indigné de ces yeux qui restaient secs, il a été « un peu trop ce Dieu qui menace et foudroie ». Mais ceux mêmes à qui de pareils mouvements échappent se hâtent de s'en excuser. Ils savent bien qu'ils ont forfait à la règle de la Doctrine : rester calme et répandre le calme est le premier devoir d'un saint-simonien qui se respecte. C'était ce que ne manquait pas de rappeler Enfantin, qui prêchait d'exemple. Dans les réunions les plus mouvementées, au milieu des discussions les plus émouvantes un superbe sang-froid ne l'abandonnait jamais. Promenant sur l'assemblée le tranquille regard d'un magnétiseur sûr de sa force, il s'efforçait de trouver les paroles qui apaisent. Docile à l'inspiration d'Enfantin le saint-simonisme, sur les vagues qu'il voyait s'enfler autour de lui, a passé son temps à filer de l'huile.

L'émeute, en ce temps-là, devient une habitude, une manière d'institution. Les pavés ont à peine le temps de rentrer dans leurs alvéoles. Pour la guerre des rues, étudiants et ouvriers des faubourgs sont toujours prêts à fraterniser. Aux juges qui lui demandaient sa profession, Considère jette cette réponse caractéristique : « Émeutier ». Bien loin de se laisser aller à cet entraînement, les disciples de Saint-Simon sont des premiers à réagir contre lui. Ils ont pu connaître les uns ou les autres, dans leur jeunesse, la fièvre des barricades : tel d'entre eux a commencé par être un chef de conspirateurs. Mais leur conversion les oblige à dire adieu à ces méthodes romantiques. A leurs yeux, les bouleversements de la rue ne peuvent plus que retarder la solution du vrai problème, qui est d'ordre économique. De tels chocs sont contraires en tout cas à cette loi d'amour dont le monde a par-dessus tout besoin. C'est pourquoi les rues ravagées, les vitres brisées, les volets percés par les balles sont aux saint-simoniens des visions intolérables. Ils honnissent le « pavé du peuple » autant que

la « baïonnette bourgeoise ». Empêcher le retour de l'émeute, ce sera une de leurs idées fixes.

Aussi ne savent-ils trop comment accueillir la fameuse descente des canuts lyonnais sur Lyon effrayé. Le drapeau noir que ceux-ci promènent, avec la devise qui devait appeler tant de commentaires, c'est sans doute, pour une société qui s'abandonne au « laissez-faire laissez-passer », un salutaire avertissement ; mais c'est aussi un précédent des plus dangereux. Avant tout il faut éviter que cela se répète. C'est pourquoi, parlant aux ouvriers parisiens, les saint-simoniens refuseront aux journées de Lyon la consécration de la gloire accordée aux journées de juillet. « Le drapeau qui a été élevé à Lyon, s'écrie Olinde Rodrigues, est un grand symbole. Mais l'événement de Lyon ne sera jamais un glorieux événement. Ah ! jamais la gloire ne s'attachera au sang versé parmi les membres d'une même famille, entre des travailleurs... » Et, pour parer à l'influence d'un mauvais exemple, faisant appel à l'amour-propre de la capitale : « Paris doit répéter Lyon? Paris n'a jamais répété personne[1]. »

Si pourtant le malheur veut qu'à nouveau les terribles faubourgs se mobilisent : « Viendrez-vous tous avec moi, femmes et enfants, sans armes, vous jeter entre les combattants avec vos écharpes bleues? » — « Oui », jure l'auditoire ému. « Alors, il n'y aura plus d'émeutes. »

« Il n'y aura plus d'émeutes », avec quel soupir de soulagement le saint-simonien s'enchante de cette perspective ! Amener le privilégié et le déshérité à s'embrasser — comme s'embrassèrent Pennekère et M. de Beaufort, le jour de la confession de Baud, au milieu des acclamations et des larmes de l'assemblée — c'est le triomphe du saint-simonisme. Ses adeptes ne sont jamais plus contents que lorsqu'ils ont réussi à éteindre au cœur des prolétaires ces feux de haine que trop souvent la misère y allume. Lenoir, à la mission de Toulouse, appelé en témoignage par Grenel, loue ses pères de lui avoir fait oublier « ces sentiments haineux qu'il partageait avec ses anciens compagnons de travail ». « Voici dès lors, ajoute-t-il, comment

1. *Le Globe*, 18 décembre 1831.

j'ai compris ma tâche dans le saint-simonisme : contribuer autant que je pourrais à arrêter l'effet des passions populaires en montrant aux ouvriers que les moyens violents sont précisément contraires à leur intérêt... faire aimer les riches aux pauvres, les pauvres aux riches. » Apôtres de la paix entre les nations, les saint-simoniens pensent n'être que logiques en prêchant ce qu'on appellerait aujourd'hui la paix sociale. Entre patrons et salariés ils aperçoivent bien des intérêts antagoniques ; mais ils comptent que l'association universalisée triomphera de cet antagonisme même. Les prolétaires demeurent à leurs yeux, comme les femmes, les « êtres de paix » par excellence, qu'une ère de violence comprime injustement : il leur appartient, en se pliant aux conditions d'une production plus rationnellement organisée, d'enseigner enfin la paix au monde.

La France n'est-elle pas d'ailleurs la terre la plus favorable à l'accomplissement de cette mission? Il faut se souvenir que jusqu'en 1830 c'est l'Angleterre qui passe pour le pays des tumultes industriels. Saint-Simon réclame pour les prolétaires français comparés à leurs frères anglais une indéniable supériorité morale : ils sont les plus capables de s'entendre, en toute sympathie, avec leurs maîtres naturels, les directeurs de l'industrie; ils sont les plus sociables, en somme, et par là même les plus maniables. C'est en France que la main blanche et la main calleuse s'étreignent le plus facilement. C'est là que le bloc industriel a le plus de chances, par suite, de résister aux causes de rupture. Longtemps les disciples conservent sur ce point l'illusion du maître. Olinde Rodrigues se plaît encore à opposer, en 1831, l'attitude des ouvriers saint-simoniens à celle des émeutiers de Manchester : « Vous, vous ne menacez personne; vous attendez que ceux qui se sont constitués vos avocats, vos pères vous fassent entrer en association avec ceux qui jusqu'à ce jour vous ont méconnus. »

Pour entretenir, ou pour reconstituer ces tendances pacifistes au cœur des ouvriers, le mieux était sans doute de les assouplir à cette hiérarchie si précieuse aux yeux des saint-simoniens. Sur ce point ils s'efforcent de ne pas transiger. Ils maintiennent que le peuple doit s'incliner devant ceux qui sont en effet ses maîtres naturels, c'est-à-dire ceux qui sont désignés, non point par une hérédité aveugle, mais par des capacités

vérifiées. L'obéissance, dans ces conditions, est la vertu primordiale. Enfantin y insiste, en louant Flachat d'avoir donné l'exemple de cette vertu : « Aujourd'hui ce sentiment-là est profondément caché, écrasé, et presque perdu chez les hommes. Aujourd'hui on ne sait pas ce que c'est que d'aimer un supérieur, et encore moins de s'attacher à un inférieur. Voilà pourquoi il est si simple que les inférieurs rendent si peu d'amour pour si peu d'amour. Toi qui sais sentir et aimer tes supérieurs, tes inférieurs, tu es bien à la place qui t'est assignée. Tu sauras enseigner parce que tu sais pratiquer cet échange d'amour que nous appelons l'autorité saint-simonienne. » Et là-dessus revient le refrain pacificateur : « Eh bien! mes enfants, avec de tels chefs l'émeute n'est plus possible... »

Le souci de la hiérarchie à sauver, pour le salut de tous, empêche les saint-simoniens de faire la moindre concession au système électoral. « Voix du peuple, voix de Dieu », à aucun degré ils ne sauraient admettre cet acte de foi. Ils veulent bien se dévouer tout entiers à la masse, mais non pas s'en remettre à elle. C'est pourquoi partout où ils aperçoivent germe ou résidu de quelque institution démocratique que ce soit, ils croient que tout est perdu. Malgré leur élan socialiste, les Owenites leur paraissent faire fausse route, « car ils se fondent, dans leurs groupes, sur le principe de l'élection par en bas ».

*A fortiori* les saint-simoniens se défient-ils des petites sociétés secrètes qui foisonnent en ce temps-là, et qui commencent à rêver de substituer, par un coup de main hardi, la République à la monarchie. Méthode immorale et idéal chimérique. Lorsqu'une combattante de Juillet, Julie Fanfernant, — tempérament ardent, surexcité par le souvenir de journées héroïques, — voudra adhérer à la Doctrine sans rien répudier de ses gestes de révolutionnaire ou de ses rêves de républicaine, les Pères feront front contre elle. Et Olinde Rodrigues, — le même qui devait se réveiller, sous l'exaltation de 48, pour proposer une Constitution dont la devise aurait été : « Tout pour le peuple et par le peuple », — Olinde Rodrigues à ce moment-là déclarait, ni plus ni moins que Guizot parlant du suffrage universel : « La République est impossible ».

Comment les ouvriers saint-simoniens recevaient-ils ces conseils? De quel cœur respectaient-ils la sacro-sainte hiérarchie? La vie, à l'intérieur de cette petite société-modèle, était-elle toujours aussi facile qu'elle aurait dû l'être, si ses membres avaient été touchés jusqu'aux moelles par la grâce saint-simonienne?

Quelques rapports laissent à penser que la régénération était loin d'être complète. En dépit des embrassades ménagées entre représentant des prolétaires et représentant des bourgeois, la distinction des classes subsiste. Des membres du Degré ouvrier se plaignent que lorsqu'ils ont l'occasion de se mêler aux bourgeois, lors des prédications, les rangs restent marqués. « Plusieurs de mes filles à bonnet, écrit Clouet, se plaignent de recevoir moins d'égards que les dames à chapeaux qui vont à la prédication. Je leur ai fait à cette occasion un petit enseignement sur l'intérêt bien entendu de la classe la plus nombreuse. Elles inclinent à penser que les formes des introducteurs ne sont pas les mêmes pour tous. »

Ailleurs c'est la jalousie des ouvriers vis-à-vis les uns des autres qui montre sa pointe. Tels honneurs décernés aux uns font murmurer les autres. Le frère de Brion a été introduit au Degré préparatoire, puis au Salon : Brion n'est pas content. On a fait entrer un certain nombre d'industriels — les plus distingués sans doute par ce que les rapporteurs appellent leurs « virtualités » — au Degré des bourgeois. A éviter, écrit Brosset, du VI^e arrondissement : « C'est un sujet de jalousie pour les autres ».

D'ailleurs le principe même de la hiérarchie saint-simonienne semblait, aux adhérents plébéiens, un peu dur à accepter. Vinçard — qui est pourtant de si bonne composition — nous en fait la confidence. Les idées de ses directeurs de conscience sur l'autorité sacerdotale, et cette espèce de papauté relevant, non du vote libre de tous, mais d'une sorte d'inspiration personnelle, lui paraissent « exorbitantes ». Le classement des capacités aussi lui fait l'effet de quelque chose de

tyrannique. « Eh quoi! me disais-je, l'homme n'aurait pas de lui-même la connaissance, l'intuition de ce qu'il est apte à faire? Ce sont des *classeurs* qui, de leur propre autorité, nous parqueront à tout jamais, ainsi que des moutons, dans un cercle d'assujettissement dont nous ne devrons jamais sortir? » Et quels seront ces classeurs? Et en vertu de quel droit leur autorité sera-t-elle établie? Beaucoup d'ouvriers, lorsqu'on leur expliquait le futur fonctionnement de la société régénérée par l'esprit saint-simonien, devaient ainsi hocher la tête. En tous cas, la façon dont les principes de l'École étaient appliqués ne leur donnait pas toujours satisfaction. Dans la machine si soigneusement construite les frottements, voire les grincements n'étaient pas rares. Le rapport qui nous en transmet le plus d'échos est celui de Parent, du XI^e arrondissement. Ce Parent est évidemment un mauvais esprit, un esprit hypercritique. Il ne passe rien à la Doctrine. Il n'atténue aucune difficulté — aucune de ces difficultés où devaient plus d'une fois se heurter, de nos jours, les successeurs des saint-simoniens. Les malentendus, insinue-t-il, étaient à prévoir. Les apôtres chrétiens étaient des artisans, de petites gens, des hommes du peuple : les saint-simoniens sont des intellectuels. Et ils sont parfois malhabiles à parler le langage du peuple. A ces rencontres ils devaient gagner, pensait Enfantin, la spontanéité qui leur manquait. Les ouvriers, en attendant, y perdent la leur. Ne les sent-on pas gênés, et comme humiliés, dans ces réunions où on les endoctrine? Pour leur développement intellectuel, il vaudrait mieux sans doute « les laisser dans un état de liberté ». Et pour le progrès social de leur classe il faudrait, au lieu de les grouper par arrondissements, les grouper par genre d'industries, « au risque de reconstituer les corporations ». A ces conditions le saint-simonisme ne risquera plus de constituer une « société de dormeurs ».

Le programme est hardi, et gros de conséquences. A ce risque de reconstituer les corporations les saint-simoniens sont sensibles, comme la plupart des esprits dans le premier tiers du XIX^e siècle : le souvenir des abus des maîtrises et jurandes était trop frais encore. Mais ils commencent à se rendre compte que si l'on veut porter remède aux excès de la libre concurrence, des groupements professionnels sont néces-

saires, qui devraient être, non pas seulement des sociétés de secours mutuels, mais des sociétés de résistance : on dira, cinquante ans après, des syndicats.

L'idée que la classe ouvrière doit, pour se sauver et sauver le monde, s'organiser syndicalement est en germe dans l'esprit de ces saint-simoniens avertis par leurs déceptions mêmes. Et ce sont là des germes qui, en se développant, disjoindront les pierres de beaucoup de vieux édifices, que les fils de Saint-Simon eussent voulu respecter.

***

Ces groupements par genre d'industries ne furent pas organisés. Les deux ateliers, de couturières et de tailleurs, qu'on avait essayé de faire vivre végétèrent, puis disparurent. Les deux maisons communes, celle de la rue Popincourt et celle de la rue de la Tour-d'Auvergne, furent abandonnées. La Famille se dispersa aux quatre vents. Non pas seulement, comme beaucoup de fidèles aimèrent à le croire, parce que la discorde se mit au camp des pontifes. Les prétentions singulières d'Enfantin réclamant pour le couple sacerdotal une liberté supérieure, furent sans aucun doute, pour la secte, une terrible cause de trouble et de découragement. Il convient d'ajouter qu'en tout état de cause une entreprise comme celle dn Degré des ouvriers suppose une énorme consommation de dévouement, de respect, de confiance mutuelle. Pareil niveau moral ne se soutient pas longtemps, dans un milieu historique où tout conspire à l'abaisser. Les apôtres découragés retournèrent bientôt à leurs familles, à leurs métiers, à leurs affaires (quelques-uns devinrent, en effet, des hommes d'affaires éminents). Seule demeura une poignée de pauvres gens que l'Église avait réconfortés, qui n'oublièrent pas la douceur de ces effusions collectives, et firent tout leur possible pour ne pas se perdre de vue. Les plus fortunés continuèrent à visiter, à aider les autres. On réussit à mettre sur pied, en 1861, une société de secours mutuels, *les Amis de la famille*, humble témoignage d'un grandiose effort : une si haute marée laisse à la grève ce coquillage menu...

Gardons-nous cependant de conclure que le saint-simonisme a passé par-dessus la classe ouvrière sans agir sur elle, sans favoriser son action. Il l'a aidée de plus d'une manière. Non pas seulement par le vocabulaire qu'il a estampillé, par des notions comme celles de « l'exploitation de l'homme par l'homme » ou du « progrès par l'association » que les agitateurs socialistes, à la veille de 48, ne manquent pas de recueillir et de colporter. Le saint-simonisme mène au socialisme par une autre voie. Il hâte comme malgré lui, au cœur des prolétaires qu'il s'efforce d'enrôler, la fermentation du sentiment ouvrier; il aide sans le vouloir à la préparation de ce qu'on appellera plus tard la « conscience de classe » des prolétaires. Ces frères inférieurs ne sont pas impunément réunis, instruits, entraînés à la parole. Parmi eux et, à leur exemple, autour d'eux, des propagandistes se forment qui bientôt voudront défendre par eux-mêmes, et à leur façon, sans demander la permission, sans recevoir le mot d'ordre de personne, la cause des travailleurs. Un amour-propre ouvrier se dresse, qui laisse voir bientôt sa susceptibilité. Lorsque Michel Chevalier, l'un des plus ardents prédicateurs saint-simoniens, devenu presque l'un des économistes attitrés du gouvernement impérial, laissera tomber sur la classe ouvrière en 1842, l'accusation de paresse et d'ivrognerie, le bon Vinçard se chargera lui-même de le rappeler un peu rudement à l'ordre : décidément on voit bien, écrira-t-il, que ce philanthrope n'a pas passé « par tous les trous de filière du prolétariat, par toutes les tortures de la vie nécessiteuse de l'ouvrier ». Dans les *Poésies sociales des Ouvriers*, qu'Olinde Rodrigues réunit et publie en 1841, au milieu des hymnes d'amour et de paix qui devaient réjouir le cœur de l'éditeur, plus d'une sombre malédiction s'élève. Méditant sur Paris et sur le tranquille sommeil de l'oisif : « Quoi! je n'oserais pas démasquer cette race... » s'écrie Francis Tourte. Et L.-M. Ponty, décrivant l'existence lamentable des « Truands modernes », ne peut contenir ce qu'il appelle lui-même un « chant colérique », un « hymne de mort ». Il se trouvera bientôt des journalistes prolétaires pour faire chorus avec leurs frères poètes. C'est parmi les anciens auditeurs des prédications saint-simoniennes que se recrutent les premiers

fondateurs de journaux ouvriers, qui mettront leur orgueil à ne plus admettre de collaborateurs bourgeois, si bien intentionnés qu'ils puissent être. Et lorsqu'en 1843 Flora Tristan lance l'audacieux projet de l'*Union ouvrière*, elle répète encore les formules saint-simoniennes, mais avec un accent nouveau : appelant à s'associer pour se défendre, pour « extirper la misère » tous ceux, quelle que soit la diversité de leurs métiers, qui travaillent de leurs mains et vivent de leur travail, elle se plaît à nommer leur classe, en faisant sonner haut ce nouveau titre de gloire, la classe la plus nombreuse et la plus *utile*.

« Émancipation des travailleurs par les travailleurs eux-mêmes », ce cri de défi, qui conclut le *Manifeste communiste*, n'éclate pas encore. Mais à plus d'un signe l'explosion s'annonce. L'idée est dans l'air. A cette manière nouvelle de poser la question sociale, nombre d'esprits, dans les faubourgs, se préparent peu à peu. En dépit de lui-même le saint-simonisme devait contribuer à cette préparation. Les fondateurs du Degré des ouvriers sont eux aussi des initiateurs débordés. La pente du siècle aidant, le socialisme aristocratique des fils du Messie-gentilhomme sera l'un des fourriers de la démocratie sociale.

C. BOUGLÉ

# LA
# DÉFENSE DU PAS DE CALAIS

Dans l'étude qui a paru ici même[1] sur « la concentration de nos forces navales » dans la Méditerranée, j'ai laissé volontairement de côté l'examen des répercussions de cette mesure sur la défense de nos mers territoriales du Ponant et en particulier sur la défense du débouché de la Manche dans la mer du Nord, dont l'importance capitale ne saurait échapper à personne.

C'est cet examen que je voudrais faire aujourd'hui, dans ce qu'il peut avoir, au moins, d'essentiel.

*
* *

Qu'il fallût se concentrer, soit dans le Nord, soit dans le Midi, puisque aussi bien nous n'avons jamais, insouciants et imprévoyants que nous sommes, su vaincre les mauvaises volontés particulières qui s'opposaient à la création du canal des deux mers; qu'il fallût se concentrer, pour être vraiment forts quelque part et non pas faibles partout, c'était évident. Que cette concentration dût se faire dans le Midi plutôt que dans le Nord, ce l'était beaucoup moins, il y a quelques mois encore, ou seulement quelques semaines. Les événements, il faut le reconnaître, donnent aujourd'hui raison à M. Delcassé

1. Voir la *Revue* du 1er octobre 1912. — Consulter la carte à la fin de l'article.

et à l'état-major général de la Marine, surtout s'il est bien entendu, moyennant quelque accord nouveau et inconnu du public, que la flotte anglaise nous couvrira dans le Nord.

Malheureusement, c'est là le point délicat. Avons-nous la *certitude* du concours de l'Angleterre? Je ne le pense pas. Personne ne le pense (j'entends de ceux qui savent à peu près ce qui se passe). Et d'ailleurs comment, même avec les accords les plus positifs, avoir une certitude, en pareille matière? N'est-ce point la sagesse même que cet axiome du vigoureux amiral anglais, Sir Charles Beresford : « Une nation qui veut vivre ne doit jamais confier à une autre le soin de ses intérêts essentiels »?

Ce n'est pas tout. Il faut bien se persuader qu'au train dont vont les choses et si la flotte allemande continue à grandir comme elle le fait en ce moment, je ne dirai pas qu'elle balancera bientôt la flotte anglaise, mais j'affirme que, tenant, en défensive active, ses trois belles escadres[1] sur la ligne Borkum-Helgoland-Blaavand's Huk[2], elle pourra parfaitement se permettre de faire un détachement de ses quatre grands et rapides croiseurs-Dreadnought, les *Von der Tann*, *Moltke*, *Gœben* et *Seydlitz*, pour convoyer au moment favorable un nombre égal de transatlantiques-géants à grande vitesse, capables de porter fort aisément 20 000 hommes, leur matériel et leurs approvisionnements.

Cette expédition passera-t-elle par le Pas de Calais, ou bien fera-t-elle le tour de l'Écosse, randonnée bien longue, mais plus sûre? Cela dépendra des circonstances de temps et de mer, aussi bien que des circonstances militaires, du sens, par exemple, dans lequel se sera produit la diversion destinée à attirer le gros des forces anglaises du côté opposé au point de départ de cette escadre rapide.

Qu'on soit bien assuré, en tout cas, qu'une réunion de navires, — pas plus d'une dizaine, toutefois — capable de

1. Ces trois escadres de 8 cuirassés chacune, les Allemands les ont montrées à leurs dernières grandes manœuvres; la 3e, seule, n'était pas composée de « Dreadnoughts ». Elle le sera dans deux ans.

2. Voir au sujet de cette ligne stratégique, qui barre obliquement la mer du Nord, du Sud-Ouest au Nord-Est et marque, pour ainsi dire, le front de bandière de la force navale allemande, mes études précédentes sur le conflit anglo-allemand et ses conséquences éventuelles (*Revue de Paris*, 1909-1910).

maintenir une allure de 24 à 25 nœuds pendant quelques heures, passera par où elle voudra, à moins de malchance bien grande ou de maladresse que l'on ne doit pas admettre *a priori*.

Mais où ira-t-elle et que fera-t-elle?

Il ne manque pas sur notre littoral — Cotentin, Bretagne, Poitou, Saintonge — de points non défendus et insuffisamment desservis par les voies ferrées où une descente serait facile et d'où, par contre, il serait malaisé de débusquer l'ennemi, une fois celui-ci bien établi et fortifié d'ouvrages de campagne. J'en vois pour ma part un bon nombre, que je ne crois pas nécessaire de citer ici. Et sans doute, quand les théoriciens de l'armée consentent à croire qu'une escadre rapide trouvera toujours un point où le défenseur sera en défaut, ils se rabattent sur l'inutilité pratique de ce genre de démonstration : « Qu'est-ce que 20 ou 25 000 hommes, disent-ils, en présence des immenses armées modernes? » — En effet, ce serait bien peu de chose que ces 25 000 Allemands jetés dans un coin perdu de notre côte si, au moment où se produira leur intervention, notre « immense » armée n'était pas tout entière employée à combattre, dans l'Est et dans le Nord — sans parler du Sud-Est — celles des envahisseurs, plus immenses encore.

« Le cas est prévu, m'objectera-t-on. Nous avons des divisions de l'armée territoriale disposées aux bons endroits, aux nœuds de chemins de fer voisins des côtes et qui ont la charge de repousser les troupes débarquées, de les rejeter à la mer. »

Soit. Elles en ont la charge. Reste à savoir si elles y réussiront. Malheureusement ces divisions sont peu nombreuses; elles sont forcément disséminées; il leur faut du temps pour s'organiser, pour amalgamer leurs éléments hétérogènes, dont la valeur, ayons le courage de le dire, n'équivaudra pas tout de suite, il s'en faut, à celle des divisions de landwehr que l'énorme excédent de ses effectifs sur les nôtres permet à l'Allemagne de consacrer à une diversion lointaine. Car enfin, sur le théâtre d'opérations d'étendue restreinte, en somme, qu'offre notre frontière commune, on ne saurait faire mouvoir utilement plus d'un nombre donné de soldats, de chevaux, de canons, de voitures. On sait bien qu'une masse

d'un million d'hommes — mettons douze cent mille — c'est un maximum; et il restera encore beaucoup de disponibles, là-bas, même en comptant ceux qui feront face aux Russes, trop lents à venir...

Mais d'ailleurs, ce n'est pas seulement de 25 000 hommes qu'il s'agit sur ce coin du littoral français. Quelques jours après, ces 25 000 Allemands, que l'on n'aura pas pu « jeter à la mer » seront rejoints par 25 000 autres, grâce à l'admirable mobilité et à la capacité étonnante de leurs véhicules marins. Et alors ce sera une petite, mais robuste armée, capable d'entreprendre des opérations et dont l'influence ne tardera pas à se faire sentir.

Je n'ai rien dit de l'*effet moral*. Ce serait se faire de grandes illusions de supposer que l'opinion publique, si impressionnable chez nous, ne serait pas péniblement frappée par cet incident inattendu. Non seulement le gros de la nation serait atteint, mais aussi les armées en campagne. Voit-on les répercussions de cette nouvelle, tombant brusquement la veille d'une bataille, sur les troupes des 10e et 11e corps : « Les Allemands sont descendus en Bretagne!... »

Et quelles conséquences extrêmes, quel désarroi profond, s'il s'agissait de l'expédition autrement formidable qu'ils pourraient jeter sur la côte Est du Cotentin, par exemple, dans le cas, toujours possible, où l'Angleterre ne marchant pas avec nous, sa flotte ne serait pas là pour paralyser une partie des moyens de notre adversaire!

Or, c'est ce que nous devons supposer pour n'être point pris au dépourvu; et c'est contre le péril qui découlerait de cette situation, en même temps que du transfert de nos 6 cuirassés du Nord dans le Sud, que nous devons essayer de nous garder, d'après ce principe d'une évidente justesse que lorsqu'il s'agit d'organiser sa propre défense, il convient d'admettre chez l'adversaire la mise en jeu de toutes ses forces, de tous ses moyens d'action.

*
* *

Remarquons en premier lieu que, s'il s'agit d'une grande expédition, le choix de la route directe et courte, par le Pas

de Calais, s'impose à peu près, sinon absolument, à l'ennemi. Entreprendre le tour de l'Écosse et de l'Irlande avec une « armada » d'une quarantaine de grands navires, au moins, ce serait compliquer un problème délicat et multiplier les chances contraires, ne fût-ce que celles qui peuvent résulter des mauvais temps...

Voyons donc ce que nous pouvons faire pour défendre le Pas de Calais et faire payer cher à l'ennemi, s'il réussit à le franchir, le forcement de ce détroit.

Les 6 cuirassés de la 3e escadre une fois partis, il reste dans le nord :

*a*) 3 croiseurs cuirassés armés (*Condé*, *Gloire*, *Marseillaise*),

3 escadrilles de 6 contre-torpilleurs armés, plus 2 mouilleurs de mines,

1 escadrille de 5 sous-marins « offensifs » armés.

Ces bâtiments constituent une force navale organisée, sous le commandement d'un contre-amiral; c'est le reliquat de la 3e escadre. Il faut y joindre, du reste :

2 croiseurs cuirassés (*Gueydon*, *Amiral Aube*), formant un groupe de réserve attribué spécialement à cette force navale. Ces bâtiments sont prêts à marcher dès que leurs équipages auront été complétés.

*b*) 2 escadrilles de sous-marins offensifs armés (16 en tout), l'une à Calais-Dunkerque, l'autre à Cherbourg;

3 flottilles de torpilleurs (72 en tout), les uns armés, les autres en réserve, mais mobilisables immédiatement, à Dunkerque, Cherbourg et Brest[1].

Ces cinq flottilles ou escadrilles appartiennent, en principe, à la *défense locale* de leur port d'attache, mais il est entendu qu'elles peuvent en être détachées pour prendre part aux opérations de la force navale précédente.

*c*) 2 cuirassés d'escadre, *Charlemagne*[2], *Charles Martel*,

1. Je ne fais état ni des torpilleurs de Rochefort et de Lorient, ni des sous-marins « défensifs », tous éléments dont la concentration dans le Pas de Calais pourrait présenter quelques difficultés. Cependant, je me hâte de le dire, il n'y a là nulle impossibilité.

2. Le *Charlemagne* est en réparations à Brest. Il ira probablement, cela fait, retrouver dans la Méditerranée ses deux frères jumeaux, le *Gaulois* et

de l'âge, à peu près, de ceux de la 3e escadre; 1 cuirassé garde-côtes, *Bouvines*, qui, l'an dernier encore, était chef de groupe de torpilleurs et de sous-marins; 3 croiseurs cuirassés, *Dupetit-Thouars*, *Montcalm*, *Desaix*; 4 contre-torpilleurs; tous bâtiments en réserve normale ou spéciale, à Brest et à Cherbourg.

*d*) Enfin les unités navigantes de la *division des Écoles* de l'Océan, c'est-à-dire : 1 croiseur cuirassé *Jeanne d'Arc*, 3 croiseurs protégés de 1re classe, *D'Entrecasteaux*, *Château-Renault*, *Guichen* et deux ou trois torpilleurs de haute mer.

Voilà déjà de quoi constituer, au prix de quelques efforts pour hâter les réparations et disposer les compléments d'équipages, une force navale qui aurait bien sa valeur, en dépit de son hétérogénéité et moyennant qu'on l'employât judicieusement.

Mais cette force navale peut encore s'augmenter de quelques emprunts faits à la réserve du port de Toulon.

On ne voit pas pourquoi le *Brennus*, par exemple, cuirassé de 20 ans d'âge, mais qui est encore bon et qui porte du 34 centimètres long, ne serait pas envoyé dans le Nord, ainsi que le *Tréhouart*, petit cuirassé du type *Bouvines*, qui vient à peine d'être mis en réserve.

Et ce n'est pas encore tout, car, en cas de tension politique accentuée, on n'hésiterait pas, j'espère, à donner la même destination aux unités de la division des Écoles de la Méditerranée encore susceptibles de tirer du canon ou de lancer des torpilles, non pas seulement pour l'instruction de nos futurs brevetés. Or, je trouve là :

le *Marceau*, un vétéran, certes, mais qui marche encore bien et qui porte du 34 centimètres, relativement court, à la vérité,

le *Requin*, cuirassé garde-côtes refondu,

le *Pothuau*, ancien croiseur cuirassé, le meilleur de la première série des bâtiments de cette catégorie,

et le *La Hire*, bon contre-torpilleur de 900 tonneaux, quoique d'un type un peu démodé.

En somme et si nous tenons compte encore des contre-torpilleurs et sous-marins que l'on achève en ce moment dans

le *Saint-Louis*, de la 3e escadre. Mais alors celle-ci renverra dans le Nord le *Carnot*.

les chantiers du Nord, nous arrivons à un total approximatif de 6 ou 7 cuirassés, 8 ou 9 croiseurs cuirassés, 25 contre-torpilleurs, à peu près autant de sous-marins offensifs et 75 torpilleurs, dont les deux tiers seraient, moyennant que l'on prît d'ores et déjà les mesures nécessaires, réellement et immédiatement disponibles et l'autre tiers peu de temps après le début des hostilités.

« Eh bien ! s'écrieront sans doute les représentants de l'école qui ne veut, dans la guerre navale, étudier exclusivement que la bataille rangée en haute mer, en admettant tout cela, que comptez-vous faire de ce ramassis étrange, où les plus qualifiés de nos « rossignols » coudoieront des bâtiments légers tout neufs, avec lesquels ils ne pourront jamais s'amalgamer ! »

Je pourrais en réponse, demander si, dans la flotte autrichienne de 1866, le vaisseau en bois *Kaiser* s'amalgamait bien aisément avec la frégate cuirassée *Ferdinand Max* et rappeler à ce sujet la belle parole de Tegetthoff : « Donnez, donnez toujours vos vieux bateaux ; je saurai bien les faire servir... »

Mais je reconnais volontiers qu'il serait difficile, aujourd'hui, à moins d'un sacrifice voulu — dont l'occasion et la justification se rencontrent d'ailleurs fort bien, à la guerre — de mettre en ligne, dans un combat de jour, réglé, des unités trop anciennes et trop faibles en nombre.

Ce que nous pouvons, ce que nous devons essayer, par contre, c'est de rétablir autant que possible l'équilibre entre les deux forces navales opposées, en faisant entrer en jeu un élément qui n'existe pas dans la bataille navale classique, ou qui n'y existe qu'exceptionnellement[1], *l'utilisation du terrain*, c'est-à-dire, dans le cas qui nous occupe, l'utilisation des particularités, des accidents géographiques et hydrographiques de notre Pas de Calais.

1. Sans remonter jusqu'à Salamine et à l'avantage pour les Grecs de l'étranglement du détroit, on peut citer les combats entre Duquesne et Ruyter dans le vestibule sud du détroit de Messine, la bataille de la Hougue, la bataille de la Vilaine (bataille de M. de Conflans), celle d'Aboukir, celle d'Algésiras et tant d'autres... comme ayant été influencées par « le terrain ».

Cela n'a rien de surprenant : dans une bataille navale, ce que l'on se dispute ce n'est pas la mer, c'est la terre. Il est naturel que les positions stratégiques qu'offre celle-ci, jouent, de près ou de loin, leur rôle.

*
* *

Si, au lieu d'une simple carte géographique, on consulte une carte hydrographique du détroit qui nous sépare de l'Angleterre, on s'aperçoit immédiatement que la navigation n'y est pas exempte de difficultés. Que ce soit au nord-est ou que ce soit au sud-ouest de la ligne, longue de 17 milles 1/2 environ (32 km.), qui va des caps Gris-Nez ou Blanc-Nez, en France, aux jetées de Douvres, en Angleterre, il existe des bancs de sable sur lesquels à basse mer, presque toujours, et souvent à mi-marée, un grand bâtiment resterait accroché.

De ces bancs de sable plus ou moins durs, plus ou moins vaseux, la majeure partie gît dans le vestibule nord du détroit, rangés sur les deux rives, celle du comté de Kent (Goodwin sands) et celle de la Flandre maritime (Sandettié, Out Ruytingen, Dick occidental, Dyck oriental, etc...). Dans le vestibule sud, moins nombreux, moins étendus, ils sont pourtant plus gênants, peut-être, parce qu'ils sont, comme le Varne et le Colbart, juste au milieu du chenal, ou, au contraire, semés au hasard, comme la Bassurelle, le Vergoyer.

D'une manière générale, c'est sur la côte française et belge qu'il y en a le plus : Calais a ses Ridens; de Gris-Nez à la Canche s'étend la longue Bassure de Bass, à peine interrompue devant Boulogne; quant à Gravelines et surtout à Dunkerque, ainsi qu'à Ostende, tous ces ports sont couverts jusqu'à 10 et 15 milles au large par un épais faisceau d'ondulations du sol sous-marin, dont quelques crêtes affleurent à marée basse et où, pour ne rien risquer, il faut absolument se faire conduire par un bon pilote du pays.

Mais à quelque chose malheur est bon et ces barrières naturelles, si elles préoccupent fâcheusement le navigateur du temps de paix, favoriseraient d'une manière très sensible, en temps de guerre, non seulement la défense de la côte et des ports eux-mêmes, mais aussi la protection d'une escadre inférieure en nombre obligée de battre en retraite devant une force navale supérieure.

C'est ainsi que l'on peut considérer comme inexpugnable la précieuse rade de Dunkerque, longue fosse de 15 mètres

de profondeur en moyenne, qui s'étend devant la côte pendant une dizaine de milles environ, à l'abri du Snouw, du Braecke et du Hill-banck; d'autant plus inexpugnable, du reste, qu'elle se termine en cul-de-sac[1] et qu'elle est si étroite — 800, 900 mètres, à peine — qu'une escadre ennemie qui s'y engagerait, après avoir été écrasée par les feux croisés des vaisseaux et des ouvrages de la place, ne pourrait plus virer de bord pour regagner la haute mer.

Au sud du Pas de Calais, dans les eaux de Boulogne, la position défensive est moins bonne, la Bassure de Bass ne fournissant pas une barrière aussi élevée ni aussi continue que les bancs de Dunkerque et la fosse littorale ayant une largeur de 2 000 à 3 000 mètres au moins. En revanche les ouvrages de Boulogne ont l'avantage sur ceux de Dunkerque et de Calais d'un sérieux commandement[2], 50 mètres au minimum; et j'ajoute qu'il est aisé d'augmenter la valeur de la protection de la Bassure en la semant, aux endroits convenables, de paquets de mines automatiques.

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'autre rive du détroit, sur la côte anglaise.

Nous trouvons là encore, l'une au nord, l'autre au sud, deux « positions » intéressantes, constituées, la première par un accident de terrain qui relève de l'hydrographie, les Goodwin sands, que je citais tout à l'heure, la seconde par un accident de terrain, la pointe de Dungeness, qui relève de la géographie — si tant est que la distinction que j'établis ici entre hydrographie et géographie n'ait pas un caractère un peu artificiel.

Les Goodwin sands, bancs fort relevés, dont certains plateaux émergent à mer basse, forment la grande et célèbre rade des Dunes, qui servit si souvent de base d'opérations, de position d'attente aux flottes anglaises et où les Hollandais, en 1652, sous Tromp et Ruyter, n'hésitèrent pas à les aller chercher.

1. Pas complètement, toutefois; mais les passes de l'Est, celles de Zuydcoote et de la Panne ne sont pas accessibles, la dernière surtout, aux grands bâtiments.

2. Il s'agit ici de la différence de hauteur entre le plan de site des batteries et le niveau moyen de la mer.

Une partie au moins de ce vaste plan d'eau, la Trinity bay, est à plus de 3 milles marins de la côte de Kent et l'on peut donc, à la rigueur et *pour peu de temps*, s'y abriter, quoique belligérant, sans porter trop atteinte à la neutralité anglaise. D'ailleurs, comme je vais le dire plus loin, il n'y aurait lieu de prévoir l'utilisation de ce poste que la nuit.

Dungeness est encore un point fort connu de la côte anglaise, un saillant très marqué d'une dizaine de kilomètres de flèche par rapport au tracé général du rivage, entre Folkestone et Hastings. La haute falaise de Southforeland et de Douvres ne dépassant pas Folkestone, la pointe de Dungeness est basse, sablonneuse, d'accès facile sur ses deux revers, où le mouillage est également bon, de sorte que c'est justement là, à l'ouest si les vents sont de l'est, à l'est, si les vents viennent du sud-ouest (d'en aval de la Manche, comme disent les pratiques), c'est là, dis-je, le lieu d'élection d'un débarquement français[1]. Les Anglais y avaient pris, du reste, leurs précautions, aux temps lointains où une opération de ce genre pouvait être envisagée.

Or, au mouillage de l'ouest, qui porte le nom de baie de Rye, on peut encore se poster, à 3 milles de terre[2], dans une situation telle que des bâtiments venant de la mer du Nord ne puissent — s'ils franchissent le détroit pendant le jour — vous découvrir que lorsqu'ils auront atteint le banc du Varne. Quoique basse, en effet, cette presqu'île triangulaire de Dungeness a un relief suffisant pour masquer des bâtiments légers, sinon des cuirassés. A plus forte raison la cache est-elle bonne si l'opération a lieu la nuit.

*
* *

Après avoir fait le relevé de nos bâtiments disponibles et utilisables dans le Nord, après examen du théâtre de leurs

1. C'était là que Guillaume de Normandie voulait descendre, en 1066. Mais les courants, assez mal évalués par les pilotes, rejetèrent sa flotte dans l'ouest et il atterrit non pas à Hastings même, mais à Pevensey, où la plage est meilleure et plus abritée du vent et de la houle d'ouest (28 septembre 1066).

2. Mêmes réserves que ci-dessus, pour les Goodwin sands. La limite des eaux territoriales est actuellement portée à 6 milles marins.

opérations, il nous reste à déterminer le mode d'action de notre force navale, en tenant compte à la fois des facultés de ses divers éléments, de celles de la flotte ennemie et des propriétés particulières du cadre que la nature des choses impose aux mouvements des deux adversaires.

L'idée générale qui va nous guider, en présence de la supériorité écrasante de la flotte allemande en ce qui touche les bâtiments de ligne, au moins — on se rappelle, en effet, que nous avons admis la mise en jeu de cette flotte tout entière dans une opération où il s'agit de conduire un corps de débarquement important sur la côte de France — c'est qu'il faut éviter de compromettre le gros de la nôtre, vieux cuirassés d'escadre, lents et médiocrement armés, croiseurs cuirassés plus récents, mais trop faibles d'armement, eux aussi, dans un combat d'artillerie réglé, surtout dans un combat de jour.

Nos bâtiments de haut bord auront donc pour mission de favoriser, sans s'engager eux-mêmes à fond, les attaques brusquées ou les coups de surprise, soit des torpilleurs et contre-torpilleurs si la rencontre se produit pendant la nuit, soit des sous-marins, en même temps aussi que des torpilleurs [1], si l'engagement a lieu de jour.

Il y aura d'ailleurs une différence sensible entre les rôles et par conséquent les procédés tactiques de nos deux catégories d'unités de combat. Tandis que les croiseurs cuirassés qui, grâce à leur vitesse, peuvent s'engager et se dégager assez facilement, auront la charge de conduire au combat et de lancer au bon moment les escadrilles de contre-torpilleurs ou de torpilleurs, les cuirassés d'escadre et garde-côtes, beaucoup plus lents, qu'il importe de tenir à distance du gros de l'ennemi aussi bien qu'à portée de regagner en temps utile leurs

1. Je dirai plus loin ce que je pense, d'une manière générale, de la possibilité d'obtenir des résultats sérieux par une attaque de torpilleurs ou contre-torpilleurs, de jour, sur de grands bâtiments bien défendus, à condition que les torpilleurs soient en nombre suffisant; mais je tiens à noter ici qu'en ce qui touche ce genre de service, les nouveaux contre-torpilleurs, déplaçant 750-800 tonnes, semblent trop grands et trop vulnérables à beaucoup de bons officiers. A tant faire, il faudrait aller beaucoup plus loin dans l'augmentation du tonnage et créer le grand torpilleur cuirassé ultra-rapide et *relativement bas sur l'eau*, tout en étant suffisamment défendu contre les lames par des formes de l'avant appropriées.

places d'armes, Dunkerque ou Boulogne, suivant le cas, seront plutôt chargés de recueillir, après leur attaque, les bâtiments légers et de subir, pour les couvrir efficacement, les risques atténués d'un combat d'artillerie en retraite contre le détachement que ne manquera pas de faire l'adversaire, désireux de détruire ses minuscules, mais dangereux assaillants.

Je ne saurais examiner ici tous les cas qui peuvent se produire dans des opérations de ce genre. Même dans une étude technique et plus complète que celle-ci, ce serait inutile. A la guerre, c'est l'imprévu qui domine et le nombre est infini des circonstances inattendues qui viennent modifier les plus judicieuses dispositions.

Établissons seulement, d'une manière très générale, un *schéma* d'opération de jour et un autre d'opération de nuit. Fidèles d'ailleurs à notre système de nous placer toujours en face des difficultés maxima, nous supposerons que, pour le moment, c'est la flotte de combat allemande, seule, qui se présente dans le détroit, ayant pour mission de « nettoyer » ce passage, ainsi que la Manche, de toute force navale française capable d'inquiéter le convoi de paquebots.

Il est clair que si celui-ci marchait avec la flotte de combat, la tâche des nôtres serait, d'abord plus facile — car la protection *immédiate* d'un convoi est toujours une gêne pour les navires de guerre, — ensuite et par voie de conséquence, probablement plus fructueuse.

1° Passage de jour.

Nos éclaireurs (1 croiseur cuirassé, 2 grands contre-torpilleurs), postés dans le vestibule nord du détroit, à 50 ou 60 milles environ, entre les bancs du Galloper et de Noord Hinder, annoncent par la T. S. F. qu'ils sont à peu de distance des éclaireurs allemands et qu'ils se replient, en raison de la supériorité de ceux-ci. Les aéroplanes marins ont déjà pu reconnaître, en s'élevant assez haut et gagnant sur le Nord, la composition et la formation de l'ensemble de l'armée navale ennemie.

La composition de cette armée est la suivante :

16 cuirassés de ligne, en deux escadres de 8[1]; 1 cuirassé

1. La 3e escadre, ou escadre de réserve, fait face, dans la Baltique, à la

en dehors de ces deux groupements, celui que monte le commandant en chef; 5 croiseurs cuirassés, dont 3 « Dreadnought »[1]; 6 éclaireurs de 4 000 tonnes[2]; 4 flottilles de 11 contre-torpilleurs chacune[3]; deux ou trois bâtiments de types spéciaux, dont 1 au moins semble être un mouilleur de mines[4].

En ce qui touche la formation :

Les croiseurs cuirassés « Dreadnought », 4 éclaireurs et une flottille forment l'avant-garde, déployée à une vingtaine de milles du gros;

Les cuirassés d'escadre qui forment le gros, naviguent sur deux colonnes, le cuirassé du commandant en chef en tête, hors rang;

Sur chaque flanc, à 6 milles du gros, un groupe composé d'un croiseur cuirassé, d'un éclaireur et d'une flottille;

A l'arrière-garde, assez loin et semblant avoir quelque peine à suivre, une flottille de contre-torpilleurs d'assez faible échantillon — peut-être des torpilleurs dragueurs de mines, qui sont d'un type ancien.

La vitesse de l'ensemble de l'armée ennemie est évaluée à 16 nœuds.

Ces indications reçues, le commandant en chef français donne l'ordre aux divers éléments de sa force navale de prendre les postes assignés et de se préparer à exécuter le plan convenu, chaque chef de groupe particulier restant juge, sous sa responsabilité, des modifications qui pourraient éventuellement s'imposer.

*a*) Les cuirassés formant le premier groupe, appareillent de

flotte russe (voir l'étude « A propos de la Convention navale franco-russe », *Revue de Paris* du 1er septembre 1912).

1. *Von der Tann*, *Moltke*, *Gœben* — vitesse 27 nœuds, armement de canons de 28 centimètres.

2. Bâtiments du type dit des villes d'Allemagne, type dont le déplacement s'est accru en quelques années de 3 000 à près de 5 000 tonnes.

3. Chaque flottille comprend deux divisions de 5 contre-torpilleurs; le chef de la flottille est monté sur un contre-torpilleur hors rang.

4. Outre le *Pelikan*, ancien type, les Allemands en ont deux neufs, *Nautilus* et *Albatros* qui portent chacun 400 mines, filent 20 nœuds et sont armés de 8 pièces de 88 millimètres. Les deux nôtres sont beaucoup plus faibles.

Dunkerque, leur point d'appui et de stationnement normal; ils gagnent dans l'ouest jusqu'à la hauteur de Calais, un peu au sud de la queue ouest du banc d'Out Ruytingen, dont les coupures ont été semées de torpilles automatiques.

2 escadrilles de contre-torpilleurs (12 en tout) et 30 torpilleurs de Dunkerque et de Cherbourg marchent avec les cuirassés, mais longent de plus près la côte vers Calais, pour ne pas se faire découvrir trop tôt.

Recommandation générale de ne pas faire de fumée, ce qui est facile, la vitesse restant modérée pour prendre les positions d'attente.

*b*) Les croiseurs cuirassés formant le deuxième groupe et qui ont pour base la rade de Boulogne, appareillent au même moment et remontent lentement jusqu'à Gris-Nez, derrière lequel ils restent masqués. Ils ont avec eux les deux autres escadrilles de contre-torpilleurs et 25 torpilleurs de Brest.

*c*) Le troisième groupe, composé de 15 sous-marins de Dunkerque-Calais et de Cherbourg, part de Calais et gagne le plus vite possible la zone comprise entre la queue du Sandettié et celle de l'Out Ruytingen, à 12 milles environ au nord-nord-ouest de Calais. Une section de ce groupe gagne un peu plus au nord-ouest, dans la direction de l'extrême limite sud du banc des Falls.

Le milieu de l'entrée du détroit est ainsi parfaitement occupé. Ce groupe de sous-marins devra, d'ailleurs, laisser passer l'avant-garde allemande et réserver son effort pour le gros de l'armée.

*d*) Le quatrième groupe, formé de 8 à 10 sous-marins de Brest, quitte Boulogne et va se poster au milieu de la ligne Douvres-Blanc-Nez, à 3 ou 4 milles dans l'est-nord-est du Varne. C'est à ce groupe qu'incombe l'attaque des grands croiseurs cuirassés de l'avant-garde. Il est d'ailleurs prévenu, comme le groupe précédent, que l'ennemi se trouvera probablement attiré, par les péripéties de la lutte, vers la côte française.

*e*) Les éclaireurs français, chassés par l'avant-garde allemande, éviteront de gêner le groupe de sous-marins posté au milieu du détroit. Ils feront route plus près de la côte anglaise que du littoral français, mettant par exemple le cap sur Dun-

geness, quitte à revenir rapidement dans nos eaux en contournant le Colbart par le sud, dès qu'ils jugeront possible de prendre part à l'action.

Ces dispositions, on s'en aperçoit bien, ont pour objet, autant en ce qui touche le gros de l'ennemi qu'en ce qui concerne les « Dreadnought » de l'avant-garde, d'en obtenir la désorganisation, d'abord par une attaque inopinée des sous-marins, puis par une charge en masse des contre-torpilleurs et torpilleurs, ceux-ci ayant pour consigne générale de négliger systématiquement, quoi qu'il en puisse coûter, les flottilles de grands torpilleurs de l'adversaire et de viser exclusivement à torpiller les grosses unités.

Quant à nos cuirassés, d'une part — côté Dunkerque-Calais — et à nos croiseurs-cuirassés, de l'autre — côté Boulogne-Gris-Nez (ces derniers ayant à lutter surtout contre l'avant-garde ennemie) — ils doivent se borner à repousser, pour leur propre compte, les torpilleurs allemands qui les viendraient chercher à l'ouvert des bancs, puis, comme je l'ai déjà dit, à recueillir nos propres bâtiments légers après leur attaque.

Dans chaque groupement, la retraite se fera sur la base de départ, étant bien entendu que si nos sous-marins et torpilleurs obtenaient des résultats vraiment marqués, nos grosses unités n'hésiteraient pas à se mesurer avec ce qui resterait des cuirassés ou croiseurs cuirassés allemands.

Dans cet ordre d'idées on peut admettre *a priori* que notre groupe de 7 croiseurs cuirassés se résignerait difficilement à se dérober devant l'avant-garde allemande, si celle-ci était déjà entamée par l'attaque des sous-marins et torpilleurs. Quand on est nettement inférieur par le calibre de l'artillerie, mais supérieur en nombre, un bon moyen de rétablir la balance, c'est justement de foncer sur l'adversaire et d'engager le combat le plus près possible. Ce parti serait d'autant plus judicieux qu'en l'adoptant, les nôtres empêcheraient les 3 croiseurs Dreadnought allemands d'aller rejoindre immédiatement leur gros, ce qu'ils ne manqueront pas d'essayer dès qu'ils se seront débarrassés de nos torpilleurs.

Tel est l'un des dispositifs d'ensemble que l'on peut adopter, si l'on possède, comme je l'ai supposé et *comme il est possible*,

*à condition de le bien vouloir*, un grand nombre de bâtiments torpilleurs, des deux catégories. Soyons bien assurés que, même en plein jour, des attaques en masse, vigoureusement et habilement conduites, avec l'énergique, la froide résolution de se sacrifier pour obtenir un grand résultat, que ces attaques en masse, dis-je, réussiront toujours... Je ne dis pas sans de grandes pertes, du côté des assaillants! Mais qu'importe!...

Reste, il est vrai, la question du temps, ou, pour préciser, de l'état de la mer, dont est rigoureusement fonction l'efficacité de la mise en jeu des petits bâtiments torpilleurs. Je pourrais tirer de là de bons arguments en faveur de l'adoption du type de très grand bâtiment torpilleur, en même temps que bélier cuirassé rapide, que j'ai déjà préconisé et dont on commence à s'occuper dans beaucoup de marines étrangères. Mais je reviendrai là-dessus un peu plus tard (ainsi que sur la proposition faite déjà à la Chambre, par M. de Lanessan, de créer spécialement pour le Nord une escadre de 8 cuirassés de 25 000 tonnes), quand je traiterai, d'une manière plus générale qu'aujourd'hui, de la défense de nos côtes de la Manche et de l'Océan et que je serai conduit à dire, non pas seulement ce que nous avons, mais aussi et surtout ce que nous devrions avoir, comme moyens d'action [1].

Tant y a que si je conviens qu'une mer très grosse paralyserait nos sous-marins et nos torpilleurs, je remarque aussi que c'est, en somme, un cas assez rare; que nos petits bâtiments du nord sont très marins, très endurants, très entraînés; qu'il ne s'agit pas, après tout, de suivre une escadre, mais seulement de donner un coup de collier très vigoureux, très rapide et qu'au surplus les commandements d'escadrille sont rompus à diriger leurs groupes de contre-torpilleurs ou de torpilleurs de manière à souffrir le moins possible de la mer pendant l'attaque et même à tirer bénéfice de sa poussée.

1. Je ne puis me tenir de signaler tout de suite qu'en ce qui touche précisément le Pas de Calais nous aurions encore beaucoup à faire du côté des ouvrages et canons de côte — qui ressortissent exclusivement au Ministère de la Guerre. Celui-ci s'en est occupé assez sérieusement à l'époque de Fachoda, mais depuis!... A Dunkerque, Calais, Boulogne, que de perfectionnements à apporter à nos batteries! Et qu'attend-on pour armer l'admirable bastion de Gris-nez, haut de 70 mètres? — L'étude rapide que nous venons de faire ne montre-t-elle pas quel en serait l'intérêt?

Et puis quelle différence entre le cas où, par mauvais temps, il faut *chercher* une force navale ennemie et celui où on l'attend au passage, assuré qu'elle se présentera, qu'elle sera d'ailleurs annoncée plusieurs heures à l'avance et qu'on aura tout le loisir de faire ses préparatifs!...

2° Passage de nuit.

Ici, penseront quelques-uns, notre cas se complique de l'impossibilité de faire agir les sous-marins. Il est convenu, en effet, dans le public et même chez beaucoup de gens du métier que, la nuit, les sous-marins sont aveugles. Rien n'est moins exact. Les sous-marins ont de fort bons périscopes de nuit. D'ailleurs n'en eussent-ils pas qu'ils ne seraient pas complètement désarmés, de beaucoup s'en faut; ils pourraient agir en demi-plongée, le kiosque seul émergeant — et, en somme très peu visible, — ou même en émersion, redevenus dans ce cas de simples torpilleurs de surface. Ces torpilleurs, j'en conviens, ne donneraient que douze nœuds et c'est un inconvénient; mais du moins ils ne feraient pas de fumée, ni ne soulèveraient de volute révélatrice à l'avant, ce qui constitue un double avantage. Et puis disons encore qu'il n'est pas nécessaire d'aller si vite quand on attend l'ennemi comme à l'affût. Il faut seulement quelque coup d'œil pour se trouver là, en bonne position de lancement de torpilles, quand il passe.

Veut-on absolument que l'efficacité de l'action des sous-marins subisse ici un déchet? J'y consens, pourvu que l'on m'accorde — et ce n'est pas discutable — que celle des torpilleurs de toutes tailles gagnera au contraire d'une manière considérable. Tandis que, de jour, sur 30 lanceurs de torpilles, il n'est pas bien certain qu'il en arrivera 15 à portée de faire un bon tir[1], de nuit, il est fort possible qu'ils y arrivent tous, ou presque tous, en dépit des flanqueurs, des projecteurs, des canons lourds et légers.

Mais ce n'est pas le seul point intéressant.

Si, pendant le jour et pour des motifs qu'il est superflu de

1. 15, c'est peu, dira-t-on. — 15 torpilleurs, cela fait au moins 30 torpilles lancées; supposons que le tiers seulement de ces lancements réussisse, qu'il n'y ait donc que 10 touchés, répartis sur un nombre de bâtiments allant, en moyenne, de 5 à 8. Le résultat sera encore fort beau et l'escadre ennemie assez mal en point.

préciser, nous pouvions hésiter à profiter, *pour notre affût*, des ressources que nous offre la côte anglaise, les Goodwin sands et la pointe de Dungeness, il n'en est plus de même, dès qu'il s'agit de la nuit et, dès lors, des attaques simultanées peuvent être exécutées sur les deux flancs soit du gros de l'armée ennemie, soit de son avant-garde, — à supposer que dans ce cas, on ne trouve pas préférable de laisser passer cette avant-garde et de jeter toutes les escadrilles sur le gros, lequel, même rangé en deux colonnes, occupe une longueur de plus de 4 000 mètres.

Or tous ceux qui ont pratiqué les attaques de torpilleurs sur des escadres savent combien les chances de succès sont augmentées quand on peut encadrer, « coiffer » la force navale assaillie, parce que les facultés d'attention en même temps que les parades des défenseurs se dispersent, étant également sollicitées des deux bords. Et ici, à la vérité, les défenseurs sont disposés en deux colonnes, de sorte que, pour qu'il y ait véritable encadrement, il faut qu'une escadrille, au moins, de torpilleurs pénètre dans l'intérieur de la formation. Mais cela ne fait pas difficulté, l'intervalle entre les deux colonnes étant, au minimum, de 800 mètres.

Pour le reste de l'opération, je n'ai pas grand'chose à ajouter à ce que j'ai dit pour le cas de passage de jour. C'est surtout dans les phases qui succèdent à l'attaque initiale, généralement bien réglée d'avance, que l'imprévu se fera sa large part dans les engagements de nuit de ce genre. Je me bornerai à remarquer qu'ici cet *imprévu* réserve probablement de sérieuses chances à nos cuirassés et à nos croiseurs cuirassés qui, eux, ne seront pas surpris et qui, disposant d'excellents pilotes, sachant quels sont les nouveaux amers, quels il faut négliger, quels il faut utiliser[1], sachant enfin où sont mouillées les mines automatiques, auront, au milieu, ou même seulement à l'orée des bancs de Calais-Dunkerque, une aisance de mouvements que n'auront certainement pas leurs adversaires.

Un mot, pour finir, du cas où l'état de la mer — coup de

1. En temps de guerre le balisage sera, ou supprimé, ou modifié de manière à tromper l'ennemi.

vent de nord-est en particulier — empêcherait radicalement nos bâtiments légers d'agir offensivement dans le détroit.

Dans cette circonstance il n'est pas douteux que la flotte allemande profiterait de la nécessité où se trouverait la nôtre de se retirer dans ses ports ou ses rades défendus — Dunkerque, Calais, Boulogne, suivant le tonnage et la catégorie des bâtiments — pour en exercer le blocus plus ou moins rigoureux.

Plus ou moins rigoureux, dis-je, et, en fait, il ne saurait l'être réellement. Aussitôt le mauvais temps passé, les bâtiments légers renfermés à Dunkerque profiteraient de la première nuit pour franchir les bancs par les deux passes de l'Est inaccessibles aux grosses unités de l'adversaire. Nos croiseurs cuirassés eux-mêmes, avec certaines précautions et un balisage de fortune, franchiraient aisément la passe de Zuydcoote. En même temps les contre-torpilleurs, torpilleurs et sous-marins réfugiés à Calais et à Boulogne se tiendraient prêts à agir, en combinant leurs mouvements avec les groupes sortis de Dunkerque. Il serait donc aisé d'exécuter une attaque simultanée, de front, de flanc et à revers sur les bloqueurs, obligés de se tenir à l'ouvert de la grande passe de la rade de Dunkerque (celle de l'ouest) et hors de portée, bien entendu, du canon de Calais. Cette attaque, où nos cuirassés, toujours assurés de leur retraite sur Dunkerque, ne craindraient pas de jouer un rôle très actif, aurait d'autant plus de chances de réussir que l'escadre allemande aurait dû se priver de ses navires légers pour les envoyer à l'abri de la mer.

Il est clair, du reste, que dans des opérations de ce genre, les mouilleurs de mines, aussi bien que les dragueurs, joueraient un rôle fort important. Les parages dont il s'agit sont, je l'ai fait remarquer déjà, des lieux d'élection pour ces engins, qui deviendront, dans les guerres futures, de plus en plus dangereux — et indispensables.

*
* *

Voilà donc en gros, en très gros, ce que nous pouvons faire pour la défense du Pas de Calais avec nos moyens actuels et

toutes réserves faites, comme je l'ai dit plus haut, en faveur de ceux qu'il conviendrait de créer, à la mer et à terre, pour améliorer notre situation.

Que l'on doive me trouver optimiste dans la confiance que je témoigne, en présence d'un adversaire redoutable, en des bateaux, en des engins, torpilles automobiles et mines automatiques, sur lesquels, avec un évident parti pris, l'intransigeante École qui n'admire que les immenses bâtiments et les canons très longs s'est plu depuis des années à jeter la défaveur, c'est à quoi je m'attends et me résigne sans trop de peine.

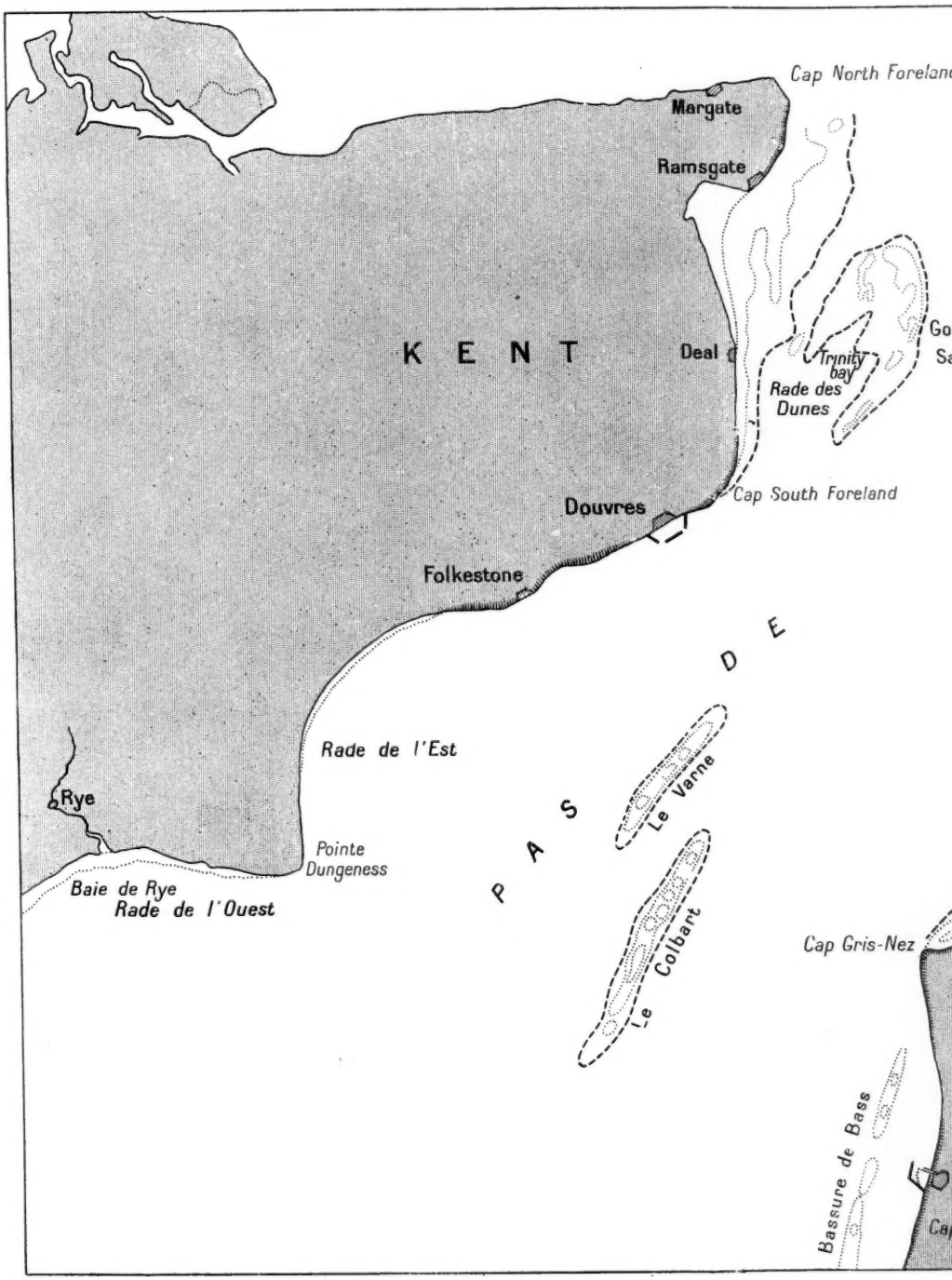
Il me suffit de faire appel — sans même invoquer la réaction heureuse qui se dessine partout en ce moment en faveur d'armes trop négligées — de faire appel, dis-je, à ces jeunes et ardents officiers qui savent par expérience tout ce que l'on peut obtenir, dans les circonstances de lieu particulièrement favorables où nous nous sommes placés ici, des sous-marins, des contre-torpilleurs et même des simples torpilleurs ordinaires ; qui savent aussi tout ce que l'on peut demander d'abnégation, d'endurance, d'audace réfléchie, de coup d'œil et de savoir faire au personnel qui, à tous les degrés de la hiérarchie, dessert ces admirables flottilles.

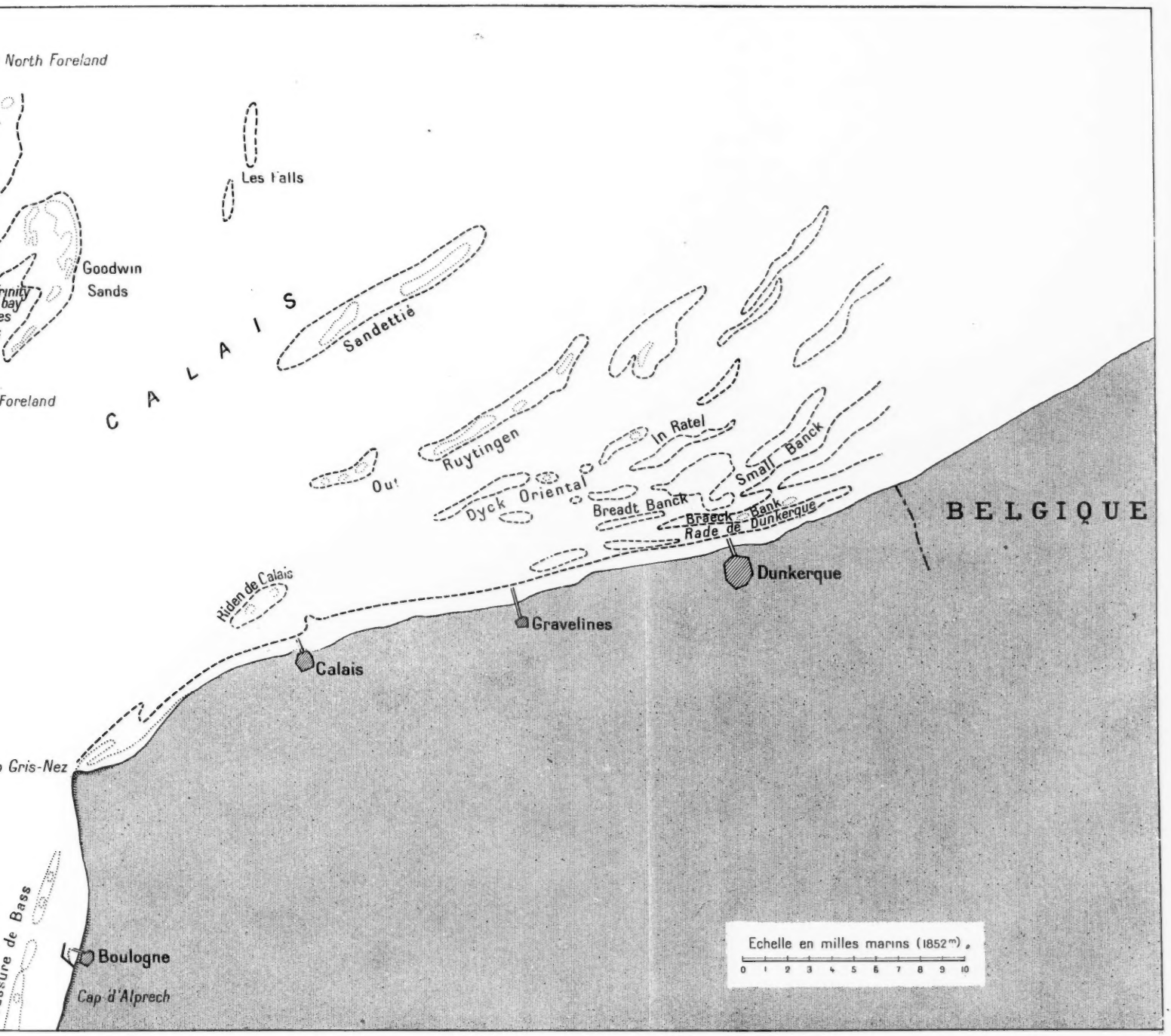
Oui, la France peut se fier à eux et à leurs petits bâtiments — bien appuyés, bien conduits, bien protégés au moment du besoin par des unités individuellement plus puissantes, — du soin de défendre le Pas de Calais contre des adversaires dignes de nous, certes, mais qui, soyons-en bien convaincus, ne feront pas mieux que nous.

★ ★ ★

---

*L'administrateur-gérant* : H. CASSARD.


Cap North Foreland
Margate
Ramsgate
K E N T
Deal
Trinity bay
Rade des Dunes
Cap South Foreland
Douvres
Folkestone
Rade de l'Est
Rye
Pointe Dungeness
Baie de Rye
Rade de l'Ouest
P A S D E
Le Varne
Le Colbart
Cap Gris-Nez
Bassure de Bass


North Foreland
Les Falls
Goodwin
Sands
Sandettié
C A L A I S
Foreland
Ruytingen
In Ratel
Small Banck
Dyck Oriental
Breadt Banck
Braeck Bank
Rade de Dunkerque
BELGIQUE
Dunkerque
Riden de Calais
Gravelines
Calais
Gris-Nez
Boulogne
Cap d'Alprech
Echelle en milles marins (1852m)
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

# LES CUIRASSÉS DE TERRE

## I

Le jeune lieutenant, étendu à côté du correspondant de guerre et sa longue vue à l'œil, admirait le calme idyllique des lignes ennemies.

— Aussi loin que je puisse voir, — dit-il enfin, — je ne distingue rien qu'un homme.

— Que fait-il? — interrogea le correspondant.

— Il nous lorgne.

— Et c'est ce qu'on appelle la guerre!

— Non, — corrigea l'officier, — c'est le blocus.

— Le jeu est à égalité.

— Pas le moins du monde! Il faut qu'ils aient le dessus, sans quoi ils perdent. Une issue indécise serait une victoire pour nous.

Plus de cinquante fois déjà, ils avaient discuté la situation, et le journaliste en était las. Il s'étira.

— Oui-i, — fit-il en bâillant. — C'est aussi mon avis.

— Mais que se passe-t-il?

— On nous tire dessus.

Le correspondant se laissa glisser jusqu'à une position plus basse.

— Personne ne riposte ici, — gémit-il, mécontent.

— Je me demande s'ils croient que nous finirons par nous dégoûter au point de regagner nos foyers?

L'autre ne répondit rien.

Évidemment, c'est l'époque de la moisson.

Ils étaient là depuis un mois. Après les évolutions rapides qui avaient suivi la déclaration de guerre, tout s'était ralenti, tant et si bien qu'on pouvait croire à une panne complète de la machine aux événements. Au début, on avait manœuvré presque au pas de course; dès l'ouverture de la campagne, après avoir passé la frontière avec une demi-douzaine de colonnes parallèles derrière une nuée de cavalerie et de cyclistes, les envahisseurs avaient simulé une marche directe sur la capitale. Soutenant le choc, la cavalerie de l'armée opposée avait harcelé l'ennemi et l'avait obligé à se déployer, puis, selon les règles de la parfaite stratégie, elle s'était repliée en bon ordre sur sa ligne de défense; mais, le surlendemain, dans l'après-midi, l'ennemi faisait à nouveau front de toutes parts. Il n'avait pas tant souffert qu'on l'avait espéré et cru: il revenait bien averti, semblait-il, ses éclaireurs éventant l'artillerie, et le corps d'armée entier, sans risquer l'ombre d'une escarmouche, se mit à creuser des tranchées d'abri comme s'il comptait rester là jusqu'à la fin des siècles.

Inactif, certes, mais bien plus circonspect qu'on ne s'y était attendu, l'ennemi protégeait ses convois et couvrait sa lourde infanterie de si habile façon, qu'on ne pouvait les surprendre.

— Mais ils devraient attaquer, — répétait le jeune lieutenant.

— Ils nous attaqueront à l'aube, sur un point quelconque des lignes. Vous aurez leurs baïonnettes dans les tranchées, au moment où vous vous frotterez les yeux, — n'avait cessé d'affirmer le correspondant de guerre, jusqu'à la semaine précédente.

Sur quoi, le jeune lieutenant clignait de l'œil d'un air entendu.

Quand un matin, à la première heure, les sentinelles, déployées en grand'garde à cinq cents mètres en avant des tranchées, cédèrent à une panique que rien ne justifiait, et, pendant dix minutes, brûlèrent leur poudre aux moineaux, le journaliste comprit le sens de la grimace.

— Que feriez-vous si vous étiez l'ennemi? — demanda-t-il subitement.

— Avec les hommes que j'ai maintenant?

— Oui.

— Je prendrais ces tranchées.

— Comment?

— La belle farce! Ramper jusqu'à mi-chemin, la nuit, avant le lever de la lune, se mettre en contact avec nos éclaireurs avancés. Si l'ennemi bouge le foudroyer, sinon lui faire quelques prisonniers. Au lever du jour, s'orienter exactement sur la position, rester tapis toute la journée dans les trous, et se rapprocher la nuit suivante. Il y a, par là-bas, un coin de terrain accidenté, bosselé, qui permettrait facilement d'arriver à bonne distance pour l'assaut, en une nuit ou à peu près. Ce serait un simple jeu pour nos hommes!... L'artillerie? Il n'y a pas de mitraille qui puisse arrêter de bons soldats qui ont du cœur à la besogne.

— Pourquoi ne le font-ils pas!

— Leurs hommes ne sont plus assez brutes; voilà la difficulté. C'est un agrégat de citadins à vitalité amoindrie, et là est le nœud de la question. Tous des gratte-papiers, des ouvriers de fabriques, des étudiants, des gens civilisés. Ils savent écrire, ils savent parler, ils peuvent faire et entreprendre toutes sortes de choses, mais à la guerre ce sont de pauvres amateurs. Ils n'ont aucune endurance physique, voilà. Ils n'ont jamais de leur vie dormi en plein air; jamais ils n'ont bu d'autre eau que de l'eau filtrée de la Compagnie des Eaux; ils n'ont jamais pris moins de trois repas par jour depuis qu'ils ont quitté leur anémiant biberon. La moitié des cavaliers n'avaient pas enfourché un cheval avant l'enrôlement, il y a six mois. Ils montent leurs bêtes comme si c'étaient des bicyclettes, regardez-les! Ce sont des maladroits à ce jeu, et ils le savent bien. Nos garçons de quatorze ans rendraient des points à ces hommes faits...

Le correspondant de guerre le regardait en rêvassant, le nez pincé entre deux de ses doigts.

— Si une civilisation convenable ne peut pas produire de meilleurs combattants que... — (Il s'arrêta, s'avisant d'une tardive politesse.) — C'est-à-dire...

— Que notre vie de plein air, — suggéra poliment le jeune lieutenant.

— Heu... Précisément, — fit le correspondant. — Alors, il faut mettre un terme à la civilisation.

— Cela m'en a tout l'air, — admit l'officier.

— La civilisation a créé la science, n'est-il pas vrai? — reprit le journaliste. — Elle a inventé et fabriqué les fusils et les canons dont vous vous servez...

— Et... que nos vigoureux chasseurs, que nos conducteurs de bestiaux, que nos tueurs de bœufs et nos géants nègres manient dix fois mieux que... Qu'est-ce que cela?

— Quoi? — demanda le correspondant, et voyant son compagnon très occupé avec sa lorgnette, il tira la sienne. — Où? — demanda-t-il, explorant d'un bout à l'autre les lignes ennemies.

— Ce n'est rien, — répondit le jeune officier.

— Qu'est-ce qui n'est rien?

Le lieutenant quitta sa lorgnette et indiqua du bras une direction.

— J'avais cru voir quelque chose là, derrière les troncs de ces arbres. Quelque chose de noir. Ce que c'était, je l'ignore.

Le journaliste tenta de se renseigner par un examen minutieux.

— Ce n'était rien, — répéta l'officier, se laissant aller sur le dos pour contempler le ciel sombre de la soirée, et il généralisa : — Il n'y aura plus jamais rien, jamais... A moins que...

Son compagnon attendait, interrogateur.

— Ils peuvent se gâter l'estomac, ou autre chose... à vivre ainsi sans eau filtrée...

Une sonnerie de clairons éclata près des tentes, derrière eux. Le correspondant de guerre se laissa glisser le long du remblai de sable et se dressa. Une sourde détonation partit de très loin, sur la gauche.

— Hé, hé! — s'écria-t-il, interdit, et il se tapit pour observer de nouveau. — Tirer à cette heure est de bien mauvais ton.

Le lieutenant observait un silence prudent. Puis il désigna encore une fois le groupe d'arbres.

— Une de nos grosses pièces... On tire sur cela, — déclara-t-il.

— Sur la chose qui n'était rien?

— Sur ce qui se trouve dans ces parages, en tout cas.

Tous deux, sans plus rien dire, surveillèrent l'endroit où l'attaque s'annonçait.

— Au moment où la nuit tombe! — pesta le lieutenant. Il se leva.

— Je reste ici un instant, — dit le correspondant de guerre.

Le lieutenant hocha la tête.

— Il n'y a rien à voir, — fit-il en manière d'excuse, et il rejoignit, dans la tranchée, sa troupe d'hommes hâlés et robustes, fatigués de leur inaction. Le correspondant de guerre se leva à son tour, donna un moment d'attention au remue-ménage, au-dessous de lui, lança un dernier coup d'œil aux arbres énigmatiques, puis se dirigea vers le camp.

Tout en cheminant, il se demandait si son directeur trouverait trop insignifiante pour la consommation du public, cette histoire de quelqu'un qui croit voir quelque chose de noir derrière un groupe d'arbres, et d'un canon qui tire sur cette illusion d'optique.

— C'est le seul fait qui ait offert le semblant d'une ombre d'intérêt depuis dix jours pleins, — se disait-il. — Non, — conclut-il enfin, — j'écrirai plutôt un article que j'intitulerai : « Les hostilités en panne, la guerre impossible. »

Il observait la perspective des lignes enténébrées, le réseau des tranchées enchevêtrées. L'ombre et la brume absorbaient leurs lignes rentrantes, et çà et là brillait une lanterne, çà et là des groupes d'hommes s'empressaient autour de petits feux.

— Il n'existe plus d'armées au monde pour cette besogne, — songeait-il...

Il se sentait abattu. N'y avait-il pas dans la vie des choses préférables et meilleures que d'admirables capacités pour la guerre? Malgré toutes ses violences, ses centralisations écrasantes, ses injustices et ses douleurs, la civilisation ne contenait-elle pas une puissance qui serait l'espérance de l'humanité? L'idée qu'un peuple vivant au plein air, passionné de chasse, méprisant les livres, l'art et tout ce qui magnifie l'existence, fût à même de résister à cette grande évolution, ou capable de briser son essor, — cette idée choquait son intelligence de civilisé.

Comme une réponse à ses pensées, un détachement le croisa, dans la lueur d'une lanterne balancée pour éclairer la route.

Il regarda les faces sous les reflets rouges, et l'une d'elles se détacha un instant, d'un type très commun parmi les soldats de l'armée qu'il suivait; le nez mal formé, les lèvres sensuelles, les yeux clairs et brillants, pleins de ruse, le chapeau de feutre, rabattu sur un œil, orné de la plume de paon du Don Juan de village qui s'est fait soldat; la peau rude et foncée, la charpente vigoureuse, l'allure facile et infatigable, et une maîtresse façon de tenir le fusil.

Le correspondant de guerre rendit le salut et continua sa route.

— Des brutes, — murmura-t-il. — Des brutes élémentaires et rusées. Et cela vaincra les gens des villes au jeu de la guerre!

Hors du halo rouge qui entourait les tentes les plus proches, une voix s'éleva, qu'appuyèrent d'autres voix joyeuses, braillant, avec un unisson traînard, les paroles d'une chansonnette comique particulièrement graveleuse et sentimentale.

— *Et allez-y!* — murmura, sarcastique, le correspondant de guerre.

## II

Ce fut en face des tranchées creusées près de la Hutte de Rompt-les-Os, que la bataille commença. Le terrain s'étendait large et uni entre les lignes, — un lézard y eût à peine trouvé un abri. Pour les hommes effarés et mal réveillés qui se pressaient dans les tranchées, ce choix semblait une nouvelle preuve que l'ennemi donnait de sa flagrante inexpérience. Le correspondant de guerre n'en voulait rien croire et jurait que lui-même et son dessinateur, — qui, imparfaitement lucide encore, essayait de mettre ses bottes et s'éclairait d'une main avec une allumette, — étaient les victimes d'une hallucination. Mais ayant trempé sa tête dans un seau d'eau froide, il sentit, tout en s'essuyant, l'intelligence lui revenir.

— Sapristi! — s'écria-t-il, — cette fois c'est quelque chose de plus qu'une maigre décharge. On dirait dix mille tombereaux lancés au galop sur un pont de fer-blanc.

Ce grondement continu s'enrichit encore.

— Les mitrailleuses!... Ah! les canons!

L'artiste, chaussé d'une seule botte, pensa à consulter sa montre, et alla chercher sa vareuse à cloche-pied.

— Une demi-heure avant l'aube, — dit-il. — C'est vous qui aviez raison au sujet de l'attaque, après tout...

Le correspondant de guerre sortit de la tente, tout en s'assurant qu'il avait sa provision de chocolat dans sa poche. Il dut s'arrêter un moment jusqu'à ce que ses yeux fussent accoutumés à l'obscurité.

— Noir comme dans un four!

Bientôt il y vit assez pour se diriger vers une brèche à peine distincte parmi les tentes voisines. Derrière lui, le dessinateur s'embarrassa dans une corde de tente et tomba. Il était deux heures et demie du matin, par la nuit la plus épaisse du monde, et, sur un ciel de soie noir-mat, l'ennemi faisait parler de profuses projections, un furieux baragouinage de signaux lumineux.

— Il essaie d'aveugler nos tireurs, — expliqua le correspondant de guerre.

Il attendit son compagnon, puis continua d'avancer avec une sorte de hâte mesurée.

— Holà! — s'écria-t-il un moment après. — Des fossés!

Il s'arrêtèrent.

— C'est la faute à ces maudites projections, — bougonna-t-il.

Près d'eux des lanternes s'agitaient en tous sens, et les hommes se rassemblaient pour descendre dans les tranchées. Il se disposait à les suivre, mais le dessinateur distinguait à présent les alentours avec une netteté relative.

— Si nous franchissons cette rigole, — proposa-t-il — nous pourrons monter sans obstacle jusqu'à la crête.

Ce qu'ils firent. Des lumières se déplaçaient derrière eux, dans les tentes, à mesure que les combattants accouraient à leurs postes, trébuchant, de temps à autre, contre des tas de terre ou dans des trous. Les deux hommes approchaient de la crête, lorsque soudain un fracas retentit dans l'air au-dessus d'eux avec la violence d'une effroyable collision de trains, et les shrapnells crépitèrent de toutes parts comme une averse de grêle.

— Gare les bombes! — s'écria le correspondant de guerre, et bientôt ils s'aperçurent qu'ils étaient au sommet de la pente, au milieu d'immenses ténèbres coupées d'éclats de lumière éblouissants, dans un continuel et assourdissant vacarme.

A droite et à gauche, et tout autour d'eux, le tonnerre des salves gronda, sur un mode chaotique et monstrueux d'abord, pour s'ordonner en un dessin dont des lignes d'éclairs et de lueurs paraissaient indiquer les contours. Le correspondant de guerre put croire que l'ennemi avait attaqué de front avec toutes ses forces, et qu'en ce cas il allait être ou était déjà anéanti.

— L'aurore rose et le carnage rouge! — murmura le journaliste, en son besoin de titres sensationnels. Puis, satisfait sans doute, il hurla sa phrase, dans le bruit, aux oreilles de son compagnon.

— Ils ont essayé d'une surprise! — ajouta-t-il, sur le même ton.

Ce qui était surprenant, c'est la façon dont la fusillade se prolongeait. Au bout de quelque temps, on put discerner une sorte de rythme dans ce pandaemonium de bruits, un decrescendo qui s'atténuait jusqu'à devenir une pause, un répit plein d'interrogation.

— N'êtes-vous pas encore tous morts? — semblait-il demander.

La frange papillotante des coups de feu se rapetissait, s'interrompait par places, et l'écho ralenti des grosses pièces d'artillerie semblait éclater dans des trous de silence. Mais tout à coup, à l'est et à l'ouest, quelque chose parut déchaîner à nouveau la furieuse activité des fusils.

Le correspondant de guerre torturait son esprit pour découvrir quelque conception tactique capable d'expliquer le phénomène, lorsqu'il s'aperçut que son compagnon et lui se trouvaient violemment éclairés. Il distingua la crête sur laquelle ils se tenaient, et devant eux, en silhouettes noires, un détachement de tireurs se précipitait vers les plus proches tranchées. Une légère pluie tombait, dont les fils devinrent visibles, et, au loin, vers l'ennemi, dans un espace clair, des hommes se déplaçaient en désordre. A quelle armée appartenaient-ils? Il vit l'un d'eux lever les bras et tomber... quelque

chose de noir et de miroitant se dessina vaguement sur l'éclatante coruscation des décharges, et par derrière, au-delà, un grand œil calme et blanc contemplait le monde.

Des sifflements aigus transpercèrent l'atmosphère et le dessinateur, avec son compagnon sur ses talons, galopa à toutes jambes vers un abri. Les deux hommes demeurèrent aplatis dans un repli de terrain; les shrapnells éclataient presque à portée de leur main. Le rayon de lumière avait disparu, laissant planer l'angoisse dans les ténèbres.

Le correspondant de guerre se rapprocha de l'artiste pour que l'autre pût entendre les réflexions qu'il hurlait à pleine voix dans le vacarme.

— Que diable est-ce? Ça lance des volées de mitraille sur nos hommes.

— C'est tout noir! — expliqua l'artiste, — et ça ressemble à un bastion qui serait à moins de deux cents mètres des premières tranchées.

Il chercha des comparaisons.

— Ça tient le milieu entre un énorme blockhaus et un couvre-plats sur la table d'un géant.

— Ce que les hommes détalent! — remarqua le journaliste.

— Qui donc ne prendrait la fuite en voyant en pleine nuit se réaliser ce cauchemar, avec son projecteur comme un œil monstrueux?

Ils se hissèrent en rampant hors du fossé. Rien, pendant un instant, ne fut distinct, puis, soudain, l'étrange chose réapparut éclairée par les rayons convergents des projecteurs des deux armées.

Sous la pâleur tremblotante des rayons de lumière, l'insolite engin donnait l'impression d'un insecte de la taille d'un croiseur cuirassé, qui s'avançait en rampant obliquement vers la première ligne des tranchées, et envoyait des bordées par des sabords pratiqués dans sa carapace. Et sur sa carcasse, les balles crépitaient avec un acharnement et un vacarme pires que ceux de la grêle sur un toit de zinc.

Alors, comme un battement de paupière, le rideau de l'obscurité s'abattit de nouveau, et le monstre disparut; mais le crescendo de la fusillade signalait son approche vers les tranchées.

Les deux hommes commençaient à échanger de nouveau leurs impressions lorsqu'un projectile égaré éclaboussa de poussière la face de l'artiste; ils décidèrent immédiatement de se glisser dans le refuge des tranchées. Avec une silencieuse persévérance, ils atteignirent la seconde ligne avant que l'aube eût pointé. Ils se trouvèrent alors au milieu d'une foule de fantassins inquiets et surexcités, qui discutaient bruyamment. Sans doute, la machine infernale de l'ennemi avait massacré les hommes d'avant-garde, déclaraient-ils, mais là s'arrêterait son action.

— Arrive le jour, et nous les pincerons en tas! — s'écria un corpulent troupier.

— En tas? — interrogea le journaliste.

— On dit qu'il y en a tout un chapelet qui rampe sur le front de nos lignes... On verra bien!

L'obscurité se dissipait si imperceptiblement qu'on ne pouvait en aucune façon s'en apercevoir. Les projecteurs avaient cessé de balayer la scène en tous sens. Les monstres ennemis, d'abord simples taches noires sans la nuit, se précisèrent. Le journaliste, tout en mâchonnant machinalement du chocolat, put à la fin contempler un vaste tableau de bataille déroulé sous le ciel triste. Au centre, une série de quatorze ou quinze formes gigantesques était rangée verticalement par rapport à lui et parallèlement au long même de la première ligne des tranchées et dirigeait un feu plongeant sur l'infanterie massée. Elles étaient si proches que les canons avaient cessé le feu contre elles.

A mesure que croissait le jour, le correspondant de guerre apercevait mieux les tireurs qui combattaient ces monstres, ramassés en grappes et en groupes derrière les retranchements transversaux, pour obvier à l'éventualité d'un tir en enfilade. Les tranchées avoisinant les énormes machines étaient pleines de morts et de blessés aux membres contorsionnés. Dès que la proue du cuirassé de terre avait été visible pour eux, les tireurs des premières lignes s'étaient rejetés à droite et à gauche.

Le journaliste braqua sa longue vue, et fut immédiatement assailli de questions par les soldats qui l'entouraient.

Ils auraient voulu voir, eux aussi, et lorsqu'il eut déclaré

que les soldats postés dans les retranchements ne pouvaient ni avancer, ni reculer, et cherchaient plus à se cacher qu'à tirer, il pensa que c'était le moment de prêter sa longue-vue à un caporal corpulent et incrédule. Derrière lui, un soldat maigre, au teint jaune, parlait à l'artiste d'une voix stridente.

— Ceux-là, là-bas, leur compte est bon! — déclarait l'homme. — S'ils reculent, ils s'exposent en plein au feu direct des machines... Ils ne tirent pas beaucoup, mais tous les coups portent.

— Qui, ils?

— Les lascars dans le cuirassé... Et nous évacuons les tranchées partout où c'est possible. Nos camarades s'en reviennent par les zigzags... Ce qu'il y en a de touchés!... Mais une fois en terrain libre, ce sera notre tour. Pour sûr! Ces machines-là ne pourront pas traverser une tranchée ni s'y engager; et avant qu'elles puissent s'en retourner, nos canons les démoliront. Vous comprenez? — ses yeux s'allumèrent. — Et alors, nous autres, on ira régler leur compte aux types qui se cachent à l'intérieur, — conclut-il.

Le correspondant de guerre resta pensif, essayant de croire à la réalisation de ce plan. Puis il s'efforça de rentrer en possession de la lorgnette qu'il avait prêtée au caporal...

L'aube croissait, plus claire. Les nuages s'élevaient, et des lueurs jaune-citron, coupant à l'est leurs masses régulières, présageaient l'apparition du soleil.

Le journaliste porta ses regards sur le cuirassé de terre. Tel qu'il se montrait, dans cette aube grise et pâle, cramponné obliquement sur la pente, au bord même de la tranchée, il suggérait singulièrement l'idée d'un vaisseau échoué. Sa longueur pouvait-être de vingt-cinq à trente mètres — il était distant d'à peu près deux cent cinquante mètres — son flanc vertical, haut de trois mètres environ, avec une surface unie et polie, était surmonté par un ouvrage compliqué, sous l'auvent de son toit plat, en carapace de tortue. Cet ouvrage était un lacis serré de meurtrières, de canons de fusils, de tubes de longues-vues, réels et simulés, qu'on ne pouvait guère distinguer les uns des autres. Le monstre s'était placé en une position qui lui permettait de prendre en enfilade la tranchée, vide maintenant, autant qu'on pouvait voir, à part deux ou trois grappes

d'hommes tapis, et des morts écroulés. Derrière, à travers la plaine, l'herbe gardait un sillage de traces pareilles aux lignes pointillées que les crabes laissent dans le sable. A droite et à gauche de ce sillage gisaient des blessés et des morts, — pauvres hères surpris au moment où ils fuyaient de leur position d'avant-garde, éblouis par les projecteurs. A présent, la machine reposait, la tête un peu avancée sur la tranchée conquise, à la manière d'un être conscient qui médite la prochaine phase de l'attaque...

Le journaliste abaissa sa lorgnette et se fit une idée plus précise de la situation. Évidemment, ces démons issus de la nuit s'étaient emparés de la première ligne de défense, et il y avait un répit dans la lutte. Un coup de feu isolé ou quelque rapide mouvement à découvert, indiquaient que les tireurs s'étaient repliés sur la deuxième et la troisième ligne de tranchées, au revers de la position, et dans les zigzags qui leur donnaient chance de faire converger leur feux. Près du journaliste, les hommes parlaient des canons.

— Nous sommes ici dans la ligne de tir de canon, mais on va bientôt en déplacer un pour les pulvériser, — affirmait un soldat maigre, d'un ton rassuré.

— Hum! — fit le caporal.

Pan! pan! pan! Brou-ou-ou-ou! Ce fut comme un sursaut nerveux, et on eût dit que les fusils partaient tout seuls. Le correspondant de guerre et l'artiste, inactifs, se trouvèrent accroupis derrière une ligne pressée de tireurs qui déchargeaient leurs armes avec un zèle acharné. Le monstre avait bougé. Il continuait son mouvement sans s'occuper de la grêle de projectiles qui s'écrasait sur ses flancs par menues taches brillantes. Il se chantonnait un petit refrain machinal : Teuf-teuf, teuf-teuf, teuf-teuf, et lançait derrière lui de minces jets de vapeur. Pour se mettre en marche, il s'était soulevé sur lui-même, comme fait une bernicle avant de se déplacer sur la paroi de son rocher. Dans ce mouvement, sa cuirasse protectrice fut moins près du sol, et laissa voir toute une rangée de pieds — des pieds épais, trapus, ayant la forme d'une grosse pomme de canne, d'un gros bouton de porte, — de larges masses plates, rappelant les pieds des éléphants ou les pattes-ventouses des chenilles. Et comme le cuirassé s'élevait davan-

tage, le correspondant de guerre, sa lorgnette collée aux yeux, vit que ces pieds étaient agrafés pour ainsi dire à la jante d'autant de roues.

Le tireur à côté de lui leva la tête et épaula lentement pour viser avec plus de certitude — il semblait si naturel de croire que l'attention du monstre était accaparée par cette tranchée à franchir — et le malheureux culbuta à la renverse, une balle dans la gorge. Le journaliste, après un regard sur la scène de confusion provoquée par la chute du soldat tué, s'aplatit davantage contre le talus, reprit sa lorgnette, et seul un obus dans la tête aurait pu lui faire lâcher son poste d'observation à ce moment-là, car la machine abaissait ses pieds l'un après l'autre et se hissait toujours sur la tranchée. Le soldat maigre, au timbre strident, cessa le feu pour affirmer derechef sa conviction!

— Ça n'est pas possible qu'ils traversent! — brailla-t-il. — Ils vont...

Boum! boum! boum! Tous les autres bruits furent noyés.

Le soldat maigre vociféra encore quelques mots, mais il se tut bientôt, se contentant de hocher la tête pour insister sur l'impossibilité de traverser une tranchée pareille. Enfin il reprit sa besogne.

Et pendant ce temps, la grande machine avançait comme une passerelle qu'on aurait poussée, et ses pieds bizarres râclaient le talus opposé pour y trouver prise. Ils y parvinrent et le monstre continua de ramper jusqu'à ce que le plus gros de sa masse fût au-dessus du vide... jusqu'à ce qu'il fût passé tout entier. Alors il s'arrêta un moment, abaissa plus près du sol le bord inférieur de sa cuirasse, lança soudain un double appel : Tou-outt, tou-outt, et, à une allure de 10 kilomètres à l'heure, se mit à escalader la légère pente vers la seconde tranchée où s'abritait le journaliste. Celui-ci se souleva sur un coude et lança du regard à son compagnon le dessinateur une muette interrogation. Autour d'eux, les hommes restaient fidèles au poste, et tiraient avec acharnement; mais le soldat maigre se détacha brusquement de la ligne des tireurs et détala précipitamment.

— Filons! — dit le journaliste. Et, suivi de l'artiste, il donna le signal de la retraite.

Courbé en deux, à l'abri du talus, il n'eut plus sous les yeux le spectacle curieux d'une douzaine d'énormes escarbots montant à l'assaut de la colline; il voyait devant lui un étroit passage encombré de fuyards, dont quelques-uns cependant s'arrêtaient pour regarder derrière eux. Quant à lui, il ne tourna pas la tête pour voir l'avant du monstre déboucher au-dessus de la tranchée; il n'eut même plus souci de rester en contact avec son compagnon. Les projectiles sifflèrent assez tôt à ses oreilles! Tout de suite, un homme trébucha et s'affala devant lui, et dès lors, il ne fut plus qu'une unité parmi la cohue affolée qui se battait à l'entrée d'un fossé transversal qui offrait un meilleur abri pour remonter la colline. On eût dit une panique de théâtre. Avec des signes et des mots incohérents, on se prévenait qu'un autre des monstres, plus loin, là-bas, avait atteint la tranchée.

Momentanément, le journaliste ne prit plus aucun intérêt à l'ensemble de la bataille; il se préoccupa exclusivement de sa modeste personne, avec une hâte pleine de prudence, cherchant à gagner les lignes d'arrière parmi la multitude désordonnée et démoralisée des soldats qui poursuivaient le même but. Il dégringola plusieurs tranchées, rassembla tout son courage, et s'élança sur le terrain découvert; il passa par des moments de terreur où il aurait voulu courir à quatre pattes, et par des moments de honte où il se redressait et affrontait le feu pour se rendre compte de la tournure que prenait le combat. Il ne fut qu'un homme pareil à des milliers d'autres, ce matin-là. Sur la hauteur, il fit halte dans un bouquet d'arbustes, et éprouva pendant quelques minutes l'envie de rester là et d'y attendre la fin des opérations.

Le jour était maintenant tout à fait venu. Le ciel gris avait tourné au bleu, et de toutes les masses nuageuses de l'aube il ne restait que des flocons disséminés. Au-dessous, le monde était singulièrement lumineux et net. La pente ne s'élevait peut-être pas à plus d'une centaine de pieds au-dessus de la plaine, mais dans cette région plate ce peu de hauteur suffisait à donner l'impression d'un horizon large. Au nord de la position, on voyait des campements lointains et rapetissés, les voitures de manutention, tout l'attirail d'une armée importante, les officiers galopant alentour, les hommes affairés à de vaines

besognes. Çà et là pourtant, ils reprenaient le rang, et la cavalerie se reformait dans la plaine, derrière les tentes. Le gros des combattants qui avaient fui les tranchées, était encore en arrière, sur les dernières pentes, dispersé comme un troupeau qui marche sans son berger, Quelques-uns se ralliaient par places, s'arrêtant pour l'action, mais l'élan de la retraite retardait toute possibilité de concentration. Du côté sud s'étendait le réseau minutieusement ajouré des tranchées et des défenses, à travers quoi les énormes tortues de fer, — quatorze unités déployées sur une ligne d'environ cinq kilomètres, — avançaient maintenant aussi vite qu'un cavalier au trot, renversant et brisant méthodiquement toute résistance partielle qui subsistait encore. On voyait par endroits de petits groupes d'hommes, à qui la retraite était coupée, élever le drapeau blanc. Les équipes cyclistes de l'envahisseur traversaient la plaine, intactes et à découvert, pour achever l'œuvre des machines. L'armée attaquée paraisait déjà un parti vaincu. Des engins mécaniques efficacement cuirassés contre les balles, aptes à franchir des tranchées de trente pieds, et envoyant des volées de projectiles avec une infaillible précision, devaient être inévitablement vainqueurs de tout, sauf des fleuves, des précipices et des canons.

Le correspondant de guerre consulta sa montre :

— Quatre heures et demie, Seigneur! Que de choses peuvent survenir en deux heures. Voici toute l'armée culbutée, alors qu'à deux heures et demie... Et ces idiots-là qui ne songent même pas à se servir de leur artillerie!

Il fouilla le terrain à droite et à gauche avec sa lorgnette, se tourna vers le cuirassé le plus proche qui avançait obliquement dans sa direction, à moins de trois cents mètres, puis jeta un coup d'œil en arrière, vers la retraite possible, pour éviter d'être fait prisonnier.

— Décidément, ils n'opposent aucune résistance! — pesta-t-il, en reportant son attention vers l'ennemi.

Mais à ce moment, de très loin sur la gauche, vint le bruit sourd d'un coup de canon, suivi rapidement par des détonations à toute volée.

Après une hésitation, il décida de demeurer sur place.

## III

L'armée attaquée avait surtout compté sur la résistance de l'infanterie en cas d'assaut. Les canons étaient dissimulés sur divers points de la hauteur et en arrière, prêts à entrer en action au cas où l'artillerie opposée aurait manifesté des velléités d'offensive. Mais les événements s'étaient précipités depuis l'aube, et avant que les canons pussent être utilisés, les cuirassés avaient envahi les ouvrages avancés.

Un chef éprouve une répugnance naturelle à mitrailler ses propres hommes en débandade, et la plupart des batteries, destinées simplement à parer une attaque de l'artillerie adverse, n'étaient pas en position pour que l'on pût pointer les pièces sur un ennemi parvenu déjà dans la seconde ligne des tranchées. Après quoi les cuirassés poursuivirent rapidement leur marche. Brusquement, le commandant en chef de l'armée attaquée fut dans l'obligation d'improviser une tactique où les canons devaient combattre seuls, au milieu de corps d'infanterie en déroute. C'est à peine s'il disposa de trente minutes pour résoudre ce problème, et il ne trouva aucune solution efficace. L'avance irrésistible des cuirassés de terre ne rencontra d'autre obstacle que la résistance impromptu que lui opposa chaque batterie selon les circonstances. Et ce fut peu de chose. Rares furent les obus qui portèrent. Quelques pièces réussirent à loger deux ou trois projectiles, mais les obusiers n'obtinrent aucun résultat.

Aussitôt qu'on pointait un canon contre lui, le mastodonte présentait sa proue pour que le projectile glissât sur ses flancs, et il s'avançait non pas directement contre la batterie, mais vers un point d'où il pouvait, de côté, fusiller les canonniers. Les obus qui touchaient les monstres ne leur causaient pas grand dommage. Le seul d'entre eux qui fut mis hors de combat avait à tenir tête simultanément aux trois batteries attachées au corps d'armée de l'aile gauche. Trois autres, atteints à bout portant par les canons et percés de part en part, poursuivirent néanmoins la lutte. Cet arrêt momentané de l'assaut victorieux sur la gauche, échappa au correspondant de guerre, qui assista seulement à la résistance inutile

d'une demi-batterie tout à côté de lui, sur la droite. Il en oublia que l'endroit où il se trouvait n'offrait aucune sécurité.

Au moment où les trois batteries de gauche entraient en jeu, il entendait un bruit de galop montant du côté abrité de la pente. Trois pièces venaient prendre position du côté nord de la crête, masqués ainsi à la grande machine qui grimpait obliquement la côte, et coupait la retraite à l'infanterie attardée.

La demi-batterie décrivit une courbe, fit halte, se mit en ordre de tir et ouvrit le feu.

Boum!

Le cuirassé de terre, qui commençait à surgir au haut de la colline, présentait aux canonniers un long dos noir. Il s'arrêta, comme hésitant.

Les deux autres canons tirèrent, et alors leur énorme adversaire vira, apparut tout entier par l'avant découpé sur le ciel, et se précipita vers eux.

Les canonniers avec une hâte frénétique, se préparèrent à tirer de nouveau. De l'endroit où il était, le correspondant de guerre distinguait, dans sa lorgnette, l'expression surexcitée de leurs visages. Tout à coup, un servant s'abattit à terre, et le journaliste comprit que le cuirassé ouvrait le feu à son tour.

Le monstre noir glissait avec une vitesse accélérée vers les canonniers. A moins de quarante mètres d'eux, comme mû par une impulsion généreuse, il vira et offrit sa plus grande surface à leur attaque.

Le correspondant tourna son attention vers les canonniers, et il s'aperçut que le monstre les abattait tous avec la plus effroyable rapidité.

Pendant un moment ce fut splendide, puis atroce. Les artilleurs s'écroulaient en tas autour des affûts. Toucher un canon, c'était la mort. Boum! tonna la pièce de gauche; le projectile ne porta pas, et ce fut le seul coup que la batterie put tirer une seconde fois.

Une minute après, la demi-douzaine d'artilleurs survivants levaient les bras en l'air, parmi les morts et les blessés qui jonchaient le sol, et ce fut la fin de la lutte.

Le journaliste se demanda s'il allait rester dans sa brous-

saille, pour attendre une occasion décente de se rendre à son tour, ou bien s'échapper par une ravine proche qu'il avait découverte.

S'il se rendait, il ne pourrait plus expédier aucune copie à son journal, tandis que, s'il échappait, les chances restaient innombrables.

Il décida de suivre le ravin, et dans la confusion qui régnait hors du camp, de saisir la première opportunité de s'approprier un cheval.

## IV

Depuis lors, maints experts ont indiqué les défauts que présentaient, sur beaucoup de points de détail, ces premiers cuirassés de terre. Quoi qu'il en soit, ils atteignirent, dès leur apparition, le but pour lequel ils avaient été construits. Une solide carcasse d'acier, étroite et longue, enfermant les moteurs, était portée par huit paires d'énormes roues, ayant chacune dix pieds de diamètre. Chaque roue était mobile sur un long essieu à révolution libre autour d'un axe commun, et comportant, fixés en nombre égal à chaque jante, des pieds élastiques articulés, qui permettaient un maximum d'adaptation aux accidents du terrain. Les cuirassés avançaient sans secousse sur le sol, un pied haussé sur une butte ou une aspérité, un autre enfoncé dans une dépression du terrain; ils pouvaient ainsi rester d'aplomb et de niveau même sur un versant escarpé. Les mécaniciens dirigeaient l'organisme intérieur d'après les ordres du commandant, qui surveillait le dehors par une suite de petits hublots disposés à l'entour du couronnement qui surmontait le tablier mobile. Ce tablier, avec ses plaques de blindage de douze pouces d'épaisseur, protégeait l'appareil entier. Au centre du couvercle métallique, une sorte de périscope pouvait aussi s'élever ou s'abaisser. Les tireurs occupaient de petites cabines individuelles, spécialement aménagées, et suspendues en équilibre à l'avant, à l'arrière et aux flancs de la grande armature. Leurs fusils étaient des armes très différentes du modèle simple qui se trouvait aux mains de leurs adversaires. Ils se chargeaient automatique-

ment, leur magasin, après chaque coup tiré, expulsait et renouvelait les cartouches jusqu'à épuisement des munitions; ils avaient en outre des viseurs remarquables qui projetaient, comme ceux d'un appareil photographique, un tableau réduit et lumineux dans la cabine imperméable au jour, où se tenait le tireur. Cette projection était coupée par deux lignes croisées, et la balle atteignait tout ce qui couvrait l'intersection de ces deux lignes. Le mécanisme de visée était extrêmement ingénieux : le tireur avait devant lui un appareil ressemblant au compas d'un dessinateur, il en ouvrait et fermait les branches pour obtenir la hauteur apparente de l'homme qu'il voulait tuer. Un petit cordon de fil de fer, entouré comme celui d'un fil de conduite électrique, reliait cet instrument au fusil, et selon que le compas s'ouvrait et se fermait, le plan de visée montait ou descendait. Les variations de transparence de l'atmosphère, dues à son humidité, étaient compensées par l'usage ingénieux de la corde à boyau employée pour les instruments météorologiques. Quand le cuirassé avançait, le plan de visée subissait une déflexion compensatrice dans le sens du mouvement. Le tireur, debout dans sa chambre noire, surveillait le petit tableau projeté devant lui. D'une main il tenait le compas pour évaluer la distance, et de l'autre une grosse poignée comme celle d'une porte. En déplaçant cette poignée, il imprimait au fusil, au-dessus de lui, une oscillation correspondante, et le tableau de visée passait et repassait devant ses yeux comme un panorama mouvant. Quand il apercevait un adversaire qu'il voulait atteindre, il l'amenait au croisement des lignes, et pressait du doigt un petit ressort, pareil à celui d'une sonnerie électrique et commodément placé au centre de la poignée. Et l'homme était abattu. Quand par hasard le tireur manquait son but, il déplaçait légèrement sa poignée, ou précisait le jeu de son compas, et réussissait la seconde fois.

Le fusil et ses viseurs faisaient saillie hors d'un hublot, exactement pareil à un grand nombre d'autres ouvertures qui couraient en une triple rangée sous l'auvent du toit du cuirassé. Chaque ouverture présentait un faux fusil et de faux viseurs, de sorte que les fusils réels ne risquaient d'être atteints que par hasard. Quand le cas se produisait, le tireur, avec une

exclamation d'insouciance allumait sa lampe électrique, abaissait l'arme endommagée remplaçait la partie brisée, ou la changeait elle-même si le dégât était trop sérieux. Ces cabines étaient suspendues librement au-dessus des essieux, et en dedans par rapport aux grandes roues sur lesquelles les pieds d'éléphants étaient montés. Derrière ces cabines, au pourtour central du monstre, régnait une galerie sur laquelle elles s'ouvraient et qui longeait les formidables moteurs. Tout le mécanisme propulseur s'entassait dans une sorte de long passage; le commandant se tenait vers le milieu, près de l'échelle qui menait à sa tourelle d'observation, et dirigeait, la plupart du temps par des signes, les mécaniciens alertes et silencieux. Le battement et le bruit des machines se mêlaient aux détonations des fusils et à la résonance intermittente des projectiles qui heurtaient la carapace métallique. Fréquemment, le commandant manœuvrait la roue qui actionnait sa tourelle, montait sur l'échelle jusqu'à ce que ses hommes ne le vissent plus que des pieds à la taille, et redescendait donner des ordres. Deux petites lampes électriques éclairaient seules cet endroit, placées de façon à ce que le capitaine fût très nettement visible pour ses subordonnés. L'air était lourd de relents d'huile et d'essence, et si le correspondant de guerre avait été soudain transporté hors du grand air matinal dans les entrailles de cet engin, il se serait cru dans un autre monde.

Bien entendu, le commandant surveillait les deux aspects de la bataille; quand il élevait sa tête dans la tourelle, c'était l'aube et la rosée, le désordre des tranchées surprises, les soldats qui fuyaient et tombaient, les groupes mornes des prisonniers, les canons conquis, et quand il se baissait pour signaler : « Demi-vitesse » — « Quart de vitesse » — « Demi-tour à droite » — ou n'importe quel autre ordre, il se trouvait dans l'air dense, l'odeur écœurante, et l'obscurité presque complète de la chambre des machines.

Tout contre lui, de chaque côté, s'ouvrait l'embouchure d'un tube acoustique, et il commandait de temps en temps à la droite ou à la gauche de son étrange vaisseau de : « concentrer le feu sur les canonniers », ou de « balayer la tranchée à cent mètres sur le front de droite ».

C'était un homme jeune et bien portant, intelligent, prompt

et calme à la fois ; il n'avait pas le visage bruni et tanné des gens habitués au grand air. Ses mécaniciens, ses tireurs et lui remplissaient leur tâche avec discernement et sang-froid. Rien de cette ardeur trépidante que les simples et les ignorants montrent dans la bagarre, de cette tension excessive des vaisseaux sanguins, de cette surexcitation morbide considérée souvent comme l'état propre aux exploits héroïques. Si leur machine avait réclamé quelque effort de ce genre, ils l'eussent sans doute perfectionnée dans ce sens. Ils étaient tous parfaitement sobres et bien entraînés, et si quelqu'un d'eux avait commencé à vociférer des niaiseries ou à brailler des refrains patriotiques, il est probable que les autres l'eussent bâillonné et ligotté comme une sorte de fou démoralisant et dangereux. Et s'ils étaient exempts de toute nervosité, ils l'étaient aussi de cette stupide affectation d'indifférence, qui est le refuge des impuissants devant le péril.

La mort était lâchée, et partout des dangers imprévus rôdaient : mais à quoi bon pronostiquer l'inattendu ? Ainsi, à part une inévitable contraction des muscles et des nerfs, un serrement des mâchoires et des lèvres, ces combattants ne semblaient s'affecter de rien.

Pour l'ennemi auquel ils infligeaient la défaite, ces ingénieurs ressentaient une pitié modérée et un mépris sans restriction. Ils regardaient les soldats sains et vigoureux qu'ils s'occupaient d'abattre, précisément de la façon dont ces mêmes soldats eussent regardé quelque espèce inférieure de nègres. Ils les méprisaient de faire la guerre ; ils méprisaient profondément leurs accès d'enthousiasme et leur vantardise braillarde ; et par-dessus tout ils les méprisaient pour la ruse puérile et la méthode routinière et barbare qu'ils déployaient au cours de cette campagne.

— Puisqu'ils tiennent à faire la guerre, — pensaient ces jeunes gens, — pourquoi diable ne la font-ils pas comme des êtres raisonnables ?

Ils s'irritaient qu'on les eût crus assez stupides pour n'être pas capables de faire autre chose que le jeu de l'ennemi, et pour s'offrir cette coûteuse folie selon les règles de gens dénués de toute imagination. Ils s'irritaient d'avoir été contraints de fabriquer ces machines tueuses d'hommes et d'être placés dans

l'alternative de massacrer ces malheureux ou de supporter leurs jappements sauvages ; ils s'irritaient de toute l'incommensurable imbécillité de la guerre.

Cependant, avec la précision automatique d'un bon commis qui transcrit des chiffres sur le grand livre, les tireurs faisaient mouvoir leurs poignées et pressaient leurs boutons...

Le numéro Trois s'était arrêté sur la crête, près de la demi-batterie capturée. Les prisonniers restaient en rang à proximité, attendant les cyclistes qui devaient venir les chercher. Le commandant contemplait ce matin de victoire à travers sa tourelle d'observation.

Il lut les signaux du général en chef.

— Cinq et Quatre se tiendront à gauche, près des canons, pour déjouer toute tentative de reprise. Sept, Onze et Douze, restez aux canons que vous avez pris. Sept, prenez position pour garder les canons pris par Trois.

— Alors, on n'en reste pas là? — se dit le jeune commandant.

— Six et Un, partez en marche accélérée de quinze kilomètres à l'heure environ, et contournez le camp jusqu'au terrain plat près de la rivière.

— Nous allons capturer toute la horde! — s'écria le jeune homme. — Et voilà mon tour!

— Deux et Trois, Huit et Neuf, Treize et Quatorze, espacez-vous d'un kilomètre, attendez le commandement, puis, avancez lentement pour couvrir la marche de l'infanterie cycliste contre toute charge de cavalerie. Tout va bien... Mais où est Dix?... Parfait! Dix va procéder à ses réparations d'urgence et se rendre utilisable aussitôt que possible. Ils ont tout de même réussi à nous en immobiliser un.

La discipline, sur ces nouveaux engins de combat, était plus pratique que solennelle, et le commandant se pencha hors de sa tourelle-abri pour dire à ses hommes :

— Vous savez, mes gaillards, ils ont démoli Dix. Pas à fond, je pense, mais en tout cas il est en panne.

Cependant treize monstres restaient encore valides pour achever la déroute de l'armée adverse.

Le correspondant de guerre qui dégringolait furtivement son ravin, se détourna pour les contempler tous, arrêtés le

long de la crête, s'envoyant l'un à l'autre, avec leurs pavillons flottants, des signaux de congratulation. Leurs flancs métalliques avaient des lueurs dorées sous les rayons du soleil levant.

## V

Les aventures personnelles du correspondant se terminèrent par sa reddition vers une heure de l'après-midi. Auparavant, il avait réussi à s'emparer d'un cheval qui le désarçonna dans une chute et sous lequel il risqua de se briser les reins ; l'animal s'était cassé la jambe et le correspondant l'avait abattu d'un coup de révolver. Il passa quelques heures avec une escouade de fantassins qui n'avaient plus de courage que dans leurs jambes ; ils réquisitionnèrent sa lorgnette et finalement il se querella avec eux sur une question de topographie, et s'en fut tout seul dans une direction qui devait l'amener au bord de la rivière, mais qui ne l'y mena point. De plus, il avait mangé tout son chocolat, et n'avait pas découvert une goutte d'eau pour étancher sa soif. La température était aussi devenue très chaude. Derrière un mur à demi renversé, mais offrant encore un abri tentant, il avait aperçu, dans le lointain, la cavalerie qui essayait de charger les cyclistes ennemis, avançant à découvert, flanqués seulement de deux cuirassés. Il s'étonna de constater que des cyclistes pouvaient reculer devant des cavaliers avec une rapidité suffisante, même en terres labourées, pour leur permettre de poser fréquemment pied à terre et d'exécuter des feux de salve terriblement meurtriers. La cavalerie, entraînée par sa charge désespérée, fut bientôt hors de vue et elle dut se rendre après son inutile effort, car elle ne revint pas. Un mouvement inopiné d'une des formidables machines, qui se plaça en enfilade du mur, obligea le journaliste à une activité soudaine au moment même où il découvrait à son talon une affreuse ampoule.

Réfugié maintenant dans un endroit broussailleux et rocailleux, il méditait sur la couleur extrêmement ambiguë qu'avait prise son mouchoir de poche pendant les dernières vingt-quatre heures.

— Et c'est la chose la plus blanche que j'aie sur moi, — dit-il.

Il avait constaté depuis longtemps que l'ennemi s'était déployé à l'est, à l'ouest et au sud, et quand il entendit les cuirassés Un et Six parler leur sobre langage de mort à moins d'un kilomètre au nord, il résolut de conclure une paix individuelle sans conditions, et de ne pas courir de nouveaux risques. Son idée fut de hisser son drapeau blanc sur un buisson, et de prendre, à côté, une position obscure et modeste jusqu'à ce que quelqu'un vînt par là.

Il perçut un murmure de voix, à proximité, un bruit de sabots, la rumeur particulière d'une troupe montée, et remit son mouchoir dans sa poche pour aller voir ce qui se passait.

La fusillade avait cessé; en se rapprochant, il distingua les accents mâles des militaires de l'ancienne école, soldats simples et grossiers, mais valeureux et héroïques, qui juraient vigoureusement.

Il émergea hors de ces fourrés sur une sorte de longue plaine; au loin, une rangée d'arbres signalait le bord de la rivière.

Au centre de la scène, la route franchissait le cours d'eau sur un pont demeuré intact, et, un peu à droite, la voie ferrée l'enjambait sur un long viaduc de fer. De chaque côté de ce tableau, les cuirassés prenaient des airs de longs hangars inoffensifs, tant leur pose suggérait un abandon pacifique, mais ils surveillaient les plaines riveraines sur une distance de plusieurs kilomètres. Non loin, ce qui restait de la cavalerie s'était rassemblé, — de beaux spécimens d'hommes poussiéreux, débandés, irrités visiblement.

A mi-chemin, trois ou quatre cavaliers et quelques chevaux recevaient des soins médicaux, et plus près de l'ennemi, un groupe d'officiers examinait à distance, sans cacher sa profonde aversion, ces dernières créations de la science. Tous sentaient peser sur eux la menace des cuirassés et de la multitude des soldats ennemis, — ces citadins à pied ou à bicyclette, bien qu'encombrés de prisonniers et du matériel capturé, formaient un puissant et inexorable réseau d'enveloppement.

— Échec et mat, — dit le correspondant, surgissant à

découvert, — mais je me rends dans la meilleure des compagnies. Il y a bien vingt-quatre heures, je croyais la guerre impossible et ces amateurs-là ont réussi à faire prisonnière toute une armée! Sapristi!

Il se remémora les propos qu'il avait échangés avec le jeune lieutenant.

— S'il n'y a pas de limites aux surprises de la science, les plus civilisés tiennent le bon bout, c'est certain. Aussi longtemps que leur science continuera d'avancer, ils dépasseront les soldats de profession. Pourtant...

Il se demanda une minute ce qu'avait pu devenir le jeune lieutenant.

Le correspondant était un de ces hommes illogiques qui désirent toujours mettre les battus à la place des vainqueurs. Quand il vit désarmer, démonter et disposer en rang tous ces cavaliers bronzés et massifs; quand il vit leurs chevaux emmenés maladroitement par les cyclistes victorieux qui ignoraient tout de l'art équestre; quand il vit ces paladins déchus contempler tristement ce scandaleux spectacle, alors il oublia totalement que moins de vingt-quatre heures plus tôt il avait appelé ces hommes des « brutes » et souhaité leur défaite. Un mois auparavant, il avait assisté au départ de ce régiment dans toute sa gloire; on lui avait raconté ses terribles prouesses, comment il pouvait charger de front, chaque homme couché sur sa selle et tirant, et comment il balayait devant lui tout ce qui se présentait pour lui faire obstacle, infanterie et cavalerie sous toutes leurs formations. Et ces centaures avaient eu à combattre quelques vingtaines de jeunes gens embusqués dans des machines odieusement inattaquables.

— L'humanité *contre* la mécanique, — pensa le correspondant qui cherchait un titre pour un compte rendu éventuel, car le journalisme ne façonne-t-il pas l'esprit à tout résumer par des formules « parlantes »? Il s'achemina vers la troupe des prisonniers, autant que les sentinelles semblaient le permettre, et il comparait leurs vigoureuses proportions avec la structure frêle de leurs vainqueurs.

— Dégénérés adroits, — murmura-t-il. — Gavroches chlorotiques.

Les officiers prisonniers se rapprochèrent et il entendait la voix de ténor aigu du colonel. L'infortuné et aristocratique chef avait consacré trois ans d'un labeur ardu à perfectionner, avec des hommes et des montures soigneusement choisis, ce fameux tir exécuté de la selle pendant la charge. Et avec des exclamations blasphématoires, bien naturelles dans la circonstance, il s'enquérait de ce qu'on pouvait lui demander de faire contre cette maudite ferraille.

— Quelques solides canons, — grommela quelqu'un.

— Des canons de siège?... Il les auraient vite tournés, à l'allure où ils vont, puisqu'on ne pourrait pas mouvoir la grosse artillerie à une vitesse correspondante. Quant aux canons de campagne, ils courent droit dessus; il les prennent d'assaut, je les ai vus... Ce qu'on pourrait risquer, c'est de les surprendre et de massacrer tout ce qui se trouve à l'intérieur.

— Il faudrait comme eux construire des machines.

— Quoi?... De la quincaillerie comme ça?... Nous?

— Tiens! — se dit le correspondant. — Ma foi, oui! J'intitulerai mon article « L'Humanité contre la Mécanique », et je citerai en tête les paroles de ce brave colonel.

Mais finalement il choisit cet autre titre .

« La Guerre absurde ».

H. G. WELLS

(Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ.)

# LETTRES D'ORIENT

## AVANT-PROPOS

Paul de Molènes a écrit *la Garde Mobile* et les *Commentaires d'un Soldat*. Dans ces récits militaires, la réalité des faits se colore d'une sorte de poésie héroïque. Il est aussi l'auteur de plusieurs volumes de nouvelles dont quelques-unes ont paru dans la *Revue des Deux Mondes*.

Lieutenant de spahis en Afrique, au moment où éclata la guerre de Crimée [1], il fait partie du peloton d'escorte du maréchal Saint-Arnaud, et, dès son arrivée en Turquie, en reçoit le commandement. « Le maréchal, écrit Molènes, qui avait si lontemps guerroyé en Algérie voulut composer son escorte d'hommes dont il aimait les mœurs, le costume et qui lui rappelaient de précieux souvenirs [2]. »

Paul de Molènes devient ensuite officier d'ordonnance du maréchal Canrobert, puis capitaine dans un régiment de chasseurs à cheval.

Les lettres qui suivent sont adressées à madame Jaubert.

Une correspondance est un double miroir où se reflète, à côté de celui qui tient la plume, le profil à demi perdu de celle qui lit. La

1. Au milieu de l'année 1853, la guerre avait éclaté entre la Turquie et la Russie, celle-ci prétendant au protectorat des sujets ottomans de religion grecque. — Après plusieurs mois de négociations infructueuses avec la Russie, la France et l'Angleterre décidèrent d'intervenir par les armes en faveur de la Turquie.

Les premières troupes du corps expéditionnaire français d'Orient, placé sous les ordres du maréchal de Saint-Arnaud, commencèrent à débarquer à Gallipoli, sur les Dardanelles, le 17 avril 1854. Le peloton de spahis commandé par Paul de Molènes y arriva quelques jours plus tard : il était destiné à former l'escorte du maréchal commandant en chef.

2. *Commentaires d'un Soldat.*

femme spirituelle que Musset avait appelée « sa marraine » y apparaît comme une amie fidèle, une conseillère indulgente pour le jeune écrivain; elle lui avait accordé une place parmi les hôtes de son salon, dans le groupe d'amis qui lui rendaient un culte passionnément amical.

Paul de Molènes semble à cette époque (1854) un romantique attardé : — « C'est René à cheval », disait Paul de Saint-Victor. — Il paraît, dans ces lettres, tout imprégné encore des mélancolies quelque peu surannées de Werther et de René, hanté par ses lectures favorites, Shakespeare et Byron; mais la sincérité, l'éloquent, l'accent personnel se retrouvent dans l'homme d'action, le soldat ardent et mystique, le fidèle servant du Dieu des Armées, le héros pour qui la guerre est chose sainte. On peut dire de lui ce qu'il écrivait de son ami le colonel de la Tour du Pin « qu'il était entré dans l'armée comme on entre en religion, avec foi, avec enthousiasme, avec ferveur ».

Paul de Molènes a fait les glorieuses campagnes de Crimée et d'Italie; il a eu le bonheur d'ignorer nos désastres. Un cheval fougueux, de ceux qu'il aimait à monter, fut la cause d'une chute mortelle, à Limoges, en mars 1862. Il avait quarante et un ans.

## I

Alger, 25 mars 1854.

Merci, Madame, de vos compliments, qui eux à coup sûr ne m'arrivent pas trop tard. Du reste je n'ai pas à me plaindre en ce moment; comme militaire, je suis au contraire dans une situation inespérée, qui me permet ainsi que je l'écris à ma mère de jouer la grande partie à laquelle je me prépare depuis si longtemps. Malgré la décision qui m'attache au général Cassagnol, je ne quitte pas jusqu'à nouvel ordre mon peloton. Je commanderai selon toutes les probabilités l'escorte du commandant en chef. Je n'ai au-dessus de moi qu'un capitaine, qui d'un moment à l'autre sera chef d'escadron. J'ai un peloton composé de tout ce qu'il y a de plus brillant et de plus brave; nous ne quittons le service d'escorte, si nous le quittons, que pour celui d'extrême avant-garde. Je marche à la tête du détachement avec un premier rang de quatre derrière moi composé de quatre hommes décorés. Moi qui ai toujours aimé les situations brillantes, je suis servi selon mes souhaits. Nos hommes font des dépenses énormes, leurs haïcks sont en soie,

leurs étriers dorés, leurs gibernes en velours. Ils s'en vont tout à fait en fête! Je suis décidé à les couvrir de gloire après les avoir couverts de chamarrures, et je me flatte qu'ils me seconderont. L'armée ici a beaucoup d'enthousiasme, beaucoup d'élan, sans se dissimuler toutefois les pertes énormes qu'elle est appelée à subir. Nous avons le ferme espoir de nous procurer la victoire; si elle coûte cher, nous y mettrons le prix. Et mon cœur, Madame, au milieu de tout cela, que devient-il? Je reste un homme sensible, tout comme M. de Constant, oui, un homme sensible, quoi que vous en puissiez dire. C... m'a écrit par le dernier courrier, toutefois elle ne m'a pas écrit par celui-ci et je trouve cela mal : cependant je l'aime et mon affection pour elle ressemble à ce réseau de Saint-Pierre dont les pêcheurs pris une fois ne peuvent plus jamais se débarrasser. Adieu, Madame, vous vous moquez de mon mysticisme, j'en suis sûr. J'avais envie de rayer cette phrase, car c'est sérieusement que je suis amoureux des choses divines.

## II

Gallipoli, 10 mai 1854.

Me voici arrivé à Gallipoli, Madame, après une traversée de vingt jours, dans le goût antique, sur un bateau à voile. J'ai eu tous les incidents de l'ancienne navigation, les coups de mer inclusivement, mais nos spahis qui dans la tempête invoquaient le Tout-Puissant ont conjuré le mauvais temps, et nous sommes arrivés sains et saufs. La nécessité de m'occuper de mes hommes et de mes chevaux a opéré ce prodige, que, pour la première fois de ma vie, j'ai supporté, sans être malade, la houle, le gros temps, etc. — Maintenant je suis établi sous la tente en face des Dardanelles, j'ai un beau coup d'œil. Toutefois ce pays n'est pas celui auquel on songe quand on se parle de l'Orient à soi-même, à Paris ou à Alger; il y fait très froid quand il n'y fait pas horriblement chaud, et la ville est quelque chose d'exécrablement sale. Ce qui est fort curieux, c'est ce rassemblement d'hommes armés; aussi je ne m'ennuie pas ici un instant. Je mène d'ailleurs la vie la plus active qui se puisse imaginer. J'ai un peloton qui ne me quitte pas et qu'il s'agit à toute heure du jour de faire vivre. Vous savez que

j'aime assez ce genre d'occupation. Les princes anglais et français, ainsi que notre général en chef, sont arrivés; les deux armées sont pleines d'ardeur, et je suis persuadé que le jour où on nous lâchera, nous donnerons à Nicolas une leçon ineffaçable.

Quant à mon âme, je ne sais trop en quel état elle est. Habituellement je suis le parfait militaire; quelquefois je retrouve encore de vieilles parties saignantes de Werther; mais je crois bien que ces parties saignantes achèveront de se dessécher, et passeront à l'état du bœuf et du lard qu'on nous donne en ration. Pourtant je songe souvent à de tendres et brûlantes choses; quand je plonge au fin fond de mon passé, je vais y retrouver, comme des perles, toutes sortes de passionnés souvenirs, que je contemple ensuite tout ébloui pendant des heures.

Et vous, Madame, vous rappelez-vous un homme que tant de choses faisaient souffrir? Cet homme-là a bien fait de devenir spahi, surtout si vous lui gardez de l'amitié. Je vous baise les mains.

## III

Tchemken, 14 juin 1854.

Avant-hier, Madame, jour heureux, on m'apporte sous ma tente qui est actuellement sur les rives du Bosphore, onze lettres de France; je reconnais votre écriture sur deux petits billets, et ce sont ceux-là que j'ouvre les premiers.

Depuis plusieurs semaines, la promotion de mon capitaine m'a donné une situation excellente : je commande mon détachement, je suis entièrement chef de famille, et je vous assure que ma famille est parfaitement nourrie, entretenue, etc... Je reçois de tous côtés des compliments à ce sujet.

Mais voilà que tout à coup le côté sentimental refleurit dans ma vie, de la manière la plus inattendue. Imaginez-vous que sur ces rives du Bosphore où je suis actuellement campé, derrière la villa du maréchal, en attendant que nous marchions au canon (ce qui entre parenthèses aura lieu dans trois jours, dit-on) derrière cette villa, dis-je, est un Polonais, connu de la marquise A..., et ce « ... ski » a amené une

« ska » qui est la plus germanique, la plus idéale, la plus éthérée, et pourtant la plus agréablement terrestre de toutes les comtesses polonaises. Nous nous rencontrons, nous nous lions immédiatement d'ancienne affection, grâce à ce procédé divinement commode du monde idéal : nous nous étions vus dans d'autres régions, n'est-ce pas? On vient me voir à mon camp qui est à deux pas de la maison qu'on habite, on trouve Sidi Pontrailles[1], non plus dans la *Revue des Deux Mondes*, mais dans la réalité. Les spahis, race aimable et intelligente, qui ont l'air d'avoir reçu le mot d'ordre, viennent se grouper autour de moi, me baisent les mains, et assurent à ma visiteuse qu'ils m'adorent. Je suis presque honteux que le côté sérieux de ma vie tourne ainsi au profit d'une mise en scène sentimentale, et j'en suis enchanté toutefois. On quitte mon camp, émue, rêveuse, et depuis trois jours les deux Polonais (c'est de la comtesse et de moi que je parle) ne se quittent plus. J'ai donné à cette idylle une immense étendue que je regretterais si je ne savais pas qu'elle vous amusera.

On dit que dans huit jours nous nous battrons, je suis fort disposé malgré mes rêveries à faire le coup de sabre, mieux même que jamais.

## IV

Tchemken, 19 juin 1854.

Figurez-vous, Madame, que j'ai presque regret de ce que je vous ai écrit dans ma dernière lettre. Ce n'est pas un Potosk[2] à coup sûr, ni grand ni petit, que j'ai trouvé sur les rives du Bosphore, c'est une adorable personne que je serais capable d'épouser, si le « ... ski » allait rejoindre le dieu des Polonais. Eh bien! Madame, qu'en dîtes-vous? Le Werther a reparu en plein, et je vais arriver sans m'en apercevoir jusque sous la gueule des canons, car le 24 nous partons, et comme nous allons par mer, nous serons le 25 à Varna[3] où toute l'armée se trouvera réunie. Je compte de là vous écrire un mot.

1. Héros d'une nouvelle de P. de Molènes.

2. Allusion à la grande taille d'une comtesse P....

3. L'intention du maréchal Saint-Arnaud était de se porter le plus tôt possible au secours de Silistrie assiégée par les Russes. — Le choléra l'en empêcha et l'armée fut transportée en Crimée pour y faire le siège de Sébastopol.

Malgré ce qui domine actuellement ma vie, mon côté militaire, heureusement, ne s'évanouit pas, et j'aurais voulu que vous m'eussiez vu l'autre jour à la revue du Sultan au moment du défilé, quand j'ai reçu l'ordre de faire prendre le galop aux spahis. Votre très dévoué serviteur est parti, suivi d'une bande de burnous flottants et de chevaux emportés, dont il sentait les têtes derrière la croupe de son cheval. On nous avait ordonné des allures désordonnées que j'aime tant! Le maréchal a été enchanté, et le Sultan, chose inouïe, a témoigné sa satisfaction.

Hier, je me promenais dans un bois avec ma comtesse, par un ciel à faire pénétrer une vie et une lumière mystérieuses dans les plus terrestres des âmes; tout cela me plaît, mais je suis fort excité, et quelquefois le soir, sous la tente, rêveries romanesques, rêveries guerrières me saisissent si fort que j'arrive sans sommeil jusqu'au moment où le réveil sonne.

Pendant ces heures-là, Madame, je ne saurais vous dire tout ce qui revient flotter dans ma mémoire de lambeaux brillants du passé.

## V

Varna, 18 juillet 1854.

Enfin, voici une lettre de vous, Madame, votre perspicacité a été en défaut; non, mes deux lettres n'ont pas été écrites coup sur coup par les sentiments que vous pensez. Toutes les fois que quelque chose de violent traverse ma vie, j'éprouve un singulier besoin de me tourner vers vous, voilà le mot de ma conduite. En ce moment, je subis assez cruellement la loi de contraste qui régit l'existence du soldat ; plus de Polonaise. Me voici sous la tente à Varna, et ce Varna est un affreux trou, où nous commençons à nous battre contre les maladies; ce sera peut-être, cette année, notre seule guerre.

A l'heure où je vous parle, il pleut et vente; la nuit, le froid nous mord sous la tente, et le matin on a parfois d'assez vives souffrances, mais ici Werther reparaît et vient en aide au hussard. Que sont, lui dit-il, les souffrances du corps, la toux, les douleurs d'entrailles? On ne souffre que par des yeux noirs ou bleus, je ne dirai pas ou verts...

Madame, si je voulais vous impatienter, je pourrais vous raconter bien des choses, si je voulais recevoir vos éloges, je vous en dirais d'autres. Ainsi imaginez-vous que je mène ici le high-life par excellence, que ce soir je donne à dîner au corps diplomatique français tout comme Lord Raglan; que ma tente est le seul endroit où l'on voit la bonne compagnie et que tout cela me permet de faire des économies sur mes appointements, qui, par une singulière décision, ont été réduits. Quel bonheur, Madame, quand je vous raconterai un jour et les petites choses et les grandes choses de cette singulière vie.

Je vous baise les mains.

## VI

17 août 1854.

C'est par vous que je commence aujourd'hui, Madame, toute une volumineuse correspondance. Ce sont vos lettres si rares que je lis toujours les premières; expliquez à votre manière, chère Philosophe, cet instinct persistant de mon cœur. Ce pauvre cœur auquel vous avez toujours l'air de vous intéresser, malgré vos criminels silences, est dans un état singulièrement douloureux. Puisque vous voulez que je vous dise tout, je souffre par ma Polonaise, comme j'ai souffert par X... Après m'avoir dit : « Je vous aime de toute mon âme », elle me laisse dans une ignorance absolue de tout ce qui la regarde; elle est entourée de duègnes qui peut-être ont intercepté mes lettres. On lui a arraché le serment de ne pas m'écrire, je ne sais quand je la reverrai, et suis décidé, si je vis, à la poursuivre jusqu'au bout du monde. Voilà mon histoire en deux mots.

Maintenant, pendant que ces cruelles défaillances se passent au fond de moi, je n'ai jamais développé, grâce à Dieu, et je ne me suis jamais senti plus d'énergie pour les choses viriles.

J'ai résisté, presque seul, à des abattements qui ont déjà fait bien des vides dans l'armée, car vous devez savoir maintenant avec quelle rigueur nous avons été frappés [1]. Toutefois le

1. Le choléra et un incendie terrible qui, le 10 août, détruisit une partie des approvisionnements de l'armée. A ce sujet le maréchal Saint-Arnaud écrivait à son frère : « Rien ne m'aura manqué : le choléra, le feu, je n'attends plus que la tempête... pour la braver aussi. »

Maréchal, dont j'aime et admire l'entrain persistant, n'a point renoncé aux projets belliqueux, et bientôt mêlera, j'espère, la lutte avec l'ennemi à nos tristes luttes contre les fléaux. A l'heure qu'il est, on embarque ; probablement dans quelques semaines nous affronterons ces formidables batteries, que nos devanciers de l'Empire enlevaient au galop de leurs chevaux.

Je me rappelle un passage de Shakespeare sur le soldat qui, dit-il, poursuit jusque sous le feu du canon cette bulle de savon qu'il nomme la gloire. C'est une autre bulle que je poursuis, moi, bien autrement brillante et colorée : j'espère qu'après la prise de Sébastopol nous retournerons à Constantinople et que le Bosphore ne sera pas désert!

Cette vérité que l'élément féminin n'a rien d'amollissant m'est bien démontrée : je mène, je vous jure, une rude vie. Voilà maintenant le cinquième mois que je ne me suis reposé ni sur un matelas, ni sous un toit. Je vis avec des hommes que je suis obligé de tenir sous une discipline de fer : mon camp est placé entre deux chemins aboutissant à des cimetières, et par lesquels j'ai vu passer bien des tristes processions! Je n'ai pas encore eu à me plaindre ni de mon corps, ni de mon âme.

Depuis quelques jours, M. de la Tour du Pin est venu me demander asile sous ma tente ; cette conversation élégante et lettrée m'est agréable ; nous devisons parfois le soir jusqu'à des heures avancées. Puis j'entre dans les visions des nuits.

Le 14 septembre 1854 l'armée anglo-française débarquait en Crimée, le 20 elle infligeait à l'Alma une sanglante défaite à l'armée russe.

## VII

21 septembre 1854.

Nous sommes vainqueurs, Madame ; hier, grande bataille [1], entièrement gagnée par les nôtres. Tel vous m'avez vu, tel j'ai été galopant au milieu des cadavres dans ces grandes plaines de la Crimée. Je me suis tenu constamment en tête de mon

1. La bataille de l'Alma.

escadron, sur le flanc du Maréchal ; mes hommes ont été plusieurs fois salués par la mitraille, et un obus est venu tomber devant moi, à dix pas d'eux, entre les jambes de ce cheval gris à crins noirs dont je vous ai parlé, mais ni la bête ni le cavalier n'ont été atteints.

L'avant-veille, j'avais enlevé avec 34 cavaliers un poste russe, à deux lieues en avant de nos gardes les plus avancés, et j'avais par conséquent placé les deux premiers faisceaux d'armes prises, devant la tente du Maréchal ; ce petit coup de partisan a été bien accueilli dans l'armée. Il règne dans la troupe un enthousiasme indicible : les hommes de l'Empire sont retrouvés, nous revoilà ce qu'étaient nos pères. Dîtes au cher Lord[1] que ce sera un respectable grognard qu'il pressera sur son cœur quand nous nous reverrons.

Je vous écris du champ de bataille même de l'Alma, ma tente est au milieu de cadavres russes que j'ai dû me borner à faire éloigner, et j'ai dans mon bagage deux sabres d'artillerie, que je placerai parmi mes trophées, dans ma chambre déjà si pleine d'armes.

J'embrasse, Madame, vos deux mains et vos deux pieds, suivant une tendre habitude dont tous les boulets et tous les obus des Russes ne me feront pas départir.

Le 25 septembre, le maréchal de Saint-Arnaud, depuis lontemps atteint d'une terrible maladie et qui n'avait pu jusque-là dominer ses souffrances que grâce à une héroïque énergie, remit le commandement de l'Armée au général Canrobert. Le 29, le vainqueur de l'Alma mourait à bord du navire qui le ramenait en France : le même jour l'armée arrivait devant Sébastopol.

Le lieutenant de Molènes continua momentanément son service de commandant du peloton d'escorte auprès du général Canrobert.

## VIII

Devant Sébastopol, 7 octobre 1854.

Quoi, *my dear friend*, vous avez été malade et sérieusement malade sans que je l'aie su? Je remercie Dieu d'avoir connu

1. Titre familier donné par Paul de Molènes à son ami le comte d'Alton Shee, ancien pair de France et frère de madame Jaubert.

ce danger alors qu'il était passé. Voici huit jours que nous sommes devant Sébastopol, nos premières journées ont été fort intéressantes. J'ai eu le plaisir d'accompagner le général Canrobert sous les murs de la ville, et de le couvrir avec une ligne d'extrêmes éclaireurs, pendant que des Cosaques fort peu entreprenants du reste, se déployaient devant moi. Maintenant, les boulets qui commencent à pleuvoir de tous côtés ont ralenti les promenades; un de mes camarades, le capitaine Schmitz, s'est fait tuer hier au soir, et ce pauvre Dampierre a eu, lui, la triste maladresse d'aller donner dans des avant-postes russes qui l'ont confisqué. Ce soir, dit-on, nous commencerons les sérieuses attaques; je ne mets pas en doute que nous n'ayons un éclatant succès. Nos ennemis, quoiqu'ils aient reçu des renforts, sont évidemment découragés; ils ont, outre la garnison de leur ville, une armée nombreuse en rase campagne qui n'a pas encore osé nous attaquer et qui sera battue, sans aucun doute, si elle sort de son inaction.

Je crois bien que mes pauvres spahis qui sont maintenant réduits à un nombre microscopique, seront renvoyés après la prise de Sébastopol, mais je compte rester de ma personne jusqu'à ce que l'empereur Nicolas revienne à des sentiments raisonnables. Le général Canrobert m'a fait espérer qu'il me garderait auprès de lui, et, pour parler d'une manière précise, j'ai la ferme résolution de suivre ses destinées. Je serais fort heureux si, cet hiver, il avait, comme le maréchal Baraguay d'Illier, la bonne pensée d'aller jouir de sa gloire à Paris.

Je suis bien reconnaissant de l'intérêt que me témoigne votre frère, je vois avec plaisir qu'il se militarise de plus en plus; il aurait été content à l'Alma de ses compatriotes; jamais les Français n'ont été plus français. Tout s'est passé comme à Franconi : le canon, dont chacun semblait redouter l'effet pour ses voisins et pour lui-même, n'a produit sur personne aucun autre effet que celui d'un heureux stimulant; mais depuis quelques jours ce stimulant-là nous est bien prodigué.

L'action ne bannit pas de mon cœur les longues et tendres rêveries; je continue à me regarder comme un homme très sentimental, ce qui amène sous ma tente de vives réclamations de la part de mes camarades, lesquels prétendent que je jouis sous ce rapport d'une réputation usurpée et que ma sensibilité

est comme ma délicatesse physique, une apparence décevante, Vous savez, n'est-ce pas, Madame, qu'il n'en est rien. Je baise votre petite main pâle.

## IX

22 octobre 1854.

J'ai reçu, Madame, votre lettre de félicitations, j'espère que votre joie aura pris seulement les devants de quelques semaines et sera bientôt pleinement justifiée par nos succès. Toute l'armée du reste a été furieuse contre la dépêche autrichienne, qui a causé à qui nous aimons tant d'émotions prématurées. Cette fameuse nouvelle relativement à Sébastopol[1] a eu aussi ce mauvais côté, qu'elle a affaibli l'effet de notre belle victoire d'Alma, qui méritait à elle seule de faire tonner tous les canons des Invalides, et que Constantinople a célébrée par dix jours d'illuminations. Maintenant que les Russes ne sont plus en rase campagne, mais derrière des murailles, nous avons de grands retards à supporter, et de grandes difficultés à vaincre; toutefois nos progrès sont des plus sensibles. Chaque jour nos batteries se rapprochent, et nous ferons, je l'espère, un de ces matins, quelque bonne trouée par laquelle nous entrerons tous. Rien de plus aventureux et en même temps de plus monotone que notre existence pendant ce siège. Pour ma part, quand l'armée de Menchikoff nous a laissés sans alerte, je monte à cheval vers quatre heures, et quand les fonctionnaires qui tiennent loin du feu le gros de l'armée ne me dérangent pas trop, je vais me promener devant la ville avec mon spahi. Cet horizon fumant, cette campagne retentissante et toute sillonnée de boulets, a quelque chose qui s'accorde singulièrement avec la rêverie. Je repasse en mon cœur les chers souvenirs, enfin je « wertherise » tout à mon aise, en me félicitant de n'être pas Werther. Écrivez-moi, Madame; vos lettres me causent un plaisir que je ne saurais vous dire, quoique vous m'ayez souvent accordé dans votre libéralité le don de dire toute chose. Dans ces grandes plaines de la Crimée, elles me rouvrent des jardins charmants, où je vais m'enfouir pendant

1. La nouvelle de la prise de Sébastopol par les alliés avait couru dans la presse européenne.

des heures entières avec délices. Je n'ai ici aucun livre; et sauf M. de la Tour du Pin, aucune conversation; jugez de la joie que me cause ce qui s'adresse à mon esprit en passant par mon cœur, et qui m'arrive tout embaumé, comme cette musique dont parle Shakespeare, cette musique qui a traversé un parterre de violettes.

Au moment où je vous écris, on tire beaucoup; ce bruit me fait plaisir de toute façon car il annonce, je l'espère, une solution rapide. Sébastopol entre nos mains, nous briserons l'armée de Menchikoff, si elle se décide à sortir de ses manœuvres expectantes; puis où irons-nous? Je sais bien, Madame, où je désire aller, quoique je sois quelquefois à travers le monde, comme mon cheval dans les grandes plaines, ne sachant pas trop auxquels il doit s'abandonner des souffles qui lui apportent les tendres ardeurs.

## X

En face de Sébastopol, 26 oct. 1854.

J'ai reçu, Madame, votre lettre d'après Alma qui m'a bien touché, il n'y a pas un mot dans ces lignes qui n'ait atteint son but.

Nous allons, je crois, maintenant avoir des combats assez fréquents, mais dont certainement nous sortirons à notre gloire. Sébastopol ne peut plus prolonger longtemps sa résistance : ses maisons, veuves d'habitants, passent à l'état de spectres, ses tours sont détruites ou éventrées, les prisonniers assurent que les blessés ne sont plus pansés, et qu'on laisse les morts sur les remparts. Ce qui complique un peu notre situation, c'est la diversion que Menchikoff s'est mis à tenter sur nos derrières; avant-hier, nous avons eu un vif combat dans la vallée qui s'étend au-dessous des hauteurs[1] que nous occupons... Les Turcs se sont laissé prendre une redoute : Anglais et Français ont été obligés de descendre dans la plaine; un ordre de Lord Raglan, ou inconsidéré ou mal interprété, a lancé la cavalerie anglaise entre des feux croisés, contre des positions que l'infanterie seule aurait dû aborder. Ah! Madame, quels beaux

1. Bataille de Balaklava.

hussards sont tombés! Deux régiments de cavalerie légère ont eu une triste et héroïque destinée[1]. Notre cavalerie, mieux engagée, a été plus heureuse; la journée d'avant-hier ne nous a coûté que deux officiers. Hier, les Anglais se sont battus encore, mais avec intelligence et bonheur. Aujourd'hui, jusqu'au moment où je vous écris, la journée a été assez calme. Les feux de la place continuent seuls à se faire entendre vigoureusement.

Voilà, chère Madame, un véritable bulletin. J'espère que vous deviendrez militaire et cesserez d'être païenne : quelle joie pour moi si je pouvais opérer une double conversion, vous donner à Turenne et à Bossuet, vous enlever à l'abbé Galiani et aux philosophes pacifistes! Vous étiez faite cependant, vous qui avez toutes les intelligences, pour aimer et comprendre les gens qui vont au feu. Dieu le vrai, et non point Mars (comme vous le dîtes méchamment) m'avait donné des instincts en révolte et en souffrance dans la vie plate des salons; le temps est bien loin de les avoir changés.

Je vais tout à l'heure quitter ma tente pour aller voir ce que devient le feu. Hier, mon maréchal des logis chef me demandait où il devrait conduire le peloton, si en mon absence on donnait l'ordre de monter à cheval; je lui disais : « Conduisez-le tout simplement au canon, vous m'y retrouverez. » Pardonnez-moi ces petites « castillaneries » et gardez-les pour vous. Croyez du reste que je les emploie dans la mesure seulement où elles doivent être profitables à mon métier. Je crois jusqu'à présent avoir bien mené ma vie militaire pendant cette campagne et je m'aperçois que j'ai réussi aux symptômes qui ne trompent pas, c'est-à-dire au bon visage de mes camarades.

A la suite du combat de Balaklava les alliés s'étaient crus délivrés pour quelque temps des attaques des Russes opérant au dehors de la place assiégée. Mais, dans la nuit du 4 au 5 novembre, grâce au brouillard, les Russes parviennent à surprendre les postes anglais, attaquent nos alliés sur le plateau d'Inkerman et les mettent dans

1. L'ordre de Lord Raglan fut mal transmis; cette erreur causa le sacrifice inutile de la brigade Cardigan, dont la charge héroïque est demeurée légendaire dans les armées française et anglaise. La cavalerie anglaise fut dégagée par les chasseurs d'Afrique.

une situation critique dont ils ne se tirèrent que grâce à leur héroïque opiniâtreté et à l'intervention des Français.

## XI

6 novembre 1854.

Hier, *my dear lady*, nouvelle bataille plus longue et je crois plus sanglante que celle d'Alma. Les Russes, qui avaient reçu la veille du renfort et deux de leurs princes, sont venus attaquer nos positions, ils ont reçu une rude leçon. Un ravin des plus profonds a été littéralement rempli de leurs cadavres. Mon petit détachement a occupé une place honorable, j'avais 27 cavaliers, j'ai eu deux hommes et cinq chevaux atteints par des obus ou des balles; pendant trois quarts d'heure les boulets n'ont pas cessé de passer au-dessus de nous. Une division de chasseurs d'Afrique, avec laquelle nous étions, quoique placée un peu à notre gauche, a souffert plus que nous encore. Le soir on m'a reproché de ne pas avoir abrité mon détachement, mais mes camarades ont proclamé à table que j'avais agi comme je le devais, et leurs marques un peu bruyantes d'estime ne m'en ont pas moins été fort agréables. Aucun succès littéraire ne vaut à coup sûr ces petits succès de la tente, qu'on recueille le soir des batailles. Je suis enchanté de mes spahis, je n'ai cessé d'entretenir chez eux une gaieté qui m'a fait grand plaisir. Un cavalier a retiré une balle du ventre de son cheval, je lui ai dit : « Tu rapporteras cela en Afrique. » Il m'a répondu : « Je vais la renvoyer aux Russes », et il l'a remise immédiatement dans son pistolet. Ce sont décidément des gens suivant mon cœur.

Les Russes se sont fort augmentés en pure perte, nous les battrons à coup sûr, eux et leur deux grands-ducs. J'espère que d'un jour à l'autre nous entrerons dans Sébastopol. Nous avons perdu de braves officiers; notre général en chef, qui est un brave soldat, a reçu une nouvelle blessure heureusement fort légère. M. de la Tour du Pin a aussi été atteint légèrement d'une balle à la joue. Lord Raglan était magnifique; pendant qu'un de ses aides de camp me parlait, un boulet a passé au-dessus de sa tête de la manière la plus pittoresque, il était sous la mitraille comme sous une petite pluie de printemps. Les

épisodes dramatiques abondaient du reste; pour notre part, nous avons reçu l'accueil le plus émouvant. Quand nous sommes arrivés au milieu du feu, au début même de l'attaque, à travers les lignes anglaises, nous avons été accueillis par des hurrahs étourdissants; cette entrée triomphale et galopante vous aurait fait battre le cœur. J'espère, Madame, que voilà une lettre militaire! Vous pourriez écrire en marge, mais pour d'autres motifs, comme Jean-Jacques, sur le plan de madame d'Épinay : « Et plan, plan, plan, rataplan! »

Quand les Russes nous le permettent, je lis un peu, pour ne pas rompre complètement avec mes habitudes intellectuelles. J'ai trouvé au fond de la cantine d'un maréchal des logis un vieux roman de George Sand, *Lavinia*, qui m'a fait un grand plaisir : toute la poudre du monde ne m'ôtera jamais, je crois, le goût de certaines rabâcheries sentimentales à la manière d'*Adolphe*. L'histoire de cette femme abandonnée, portant aux Eaux et dans les fêtes une de ces blessures mystérieuses du cœur qui sont moins meurtrières en définitive, je le vois chaque jour, que les blessures du plomb et du fer, m'a ramené à un monde où je me suis complu pendant quelques instants. Ah! Madame, quand causerai-je avec vous de toutes choses? Il me semble que cette vie de batailles accélère encore le mouvement de ma pensée, qui, cependant, était assez rapide, mais l'accélère d'une manière heureuse. Le soir d'une de ces grandes tueries, je ne me sens point fatigué, haletant, battu des souffles invisibles, comme le soir des journées passées à attiser la flamme infernale des œuvres qui doivent durer : je me sens rafraîchi au contraire, et porté à toutes sortes d'ouvertures de cœur pour ce que je vous reproche de ne pas connaître et aimer; mais vous me connaissez et m'aimez un peu, n'est-ce pas Madame? Ai-je donc droit de me plaindre?

## XII

17 novembre 1854.

Ainsi donc, Madame, vous dîtes avec un ton décisif et tranchant, à la manière d'un vrai petit couteau, que je ne suis plus werthérien. Voilà qui me pique, et je pourrais vous prouver le

contraire. J'ai au fond du cœur un grand réservoir de tendresse, qu'aucun soleil ne tarira, même celui d'Austerlitz; j'ai traversé Alma et Inkermann au galop, sans laisser tomber dans le sang la fleur bleue dont parle Heine; j'ai toujours cette fleur-là sous mon dolman.

Mes spahis ont été fort appréciés à cette bataille d'Inkermann qui restera dans l'histoire parmi les plus meurtrières actions des grandes guerres, car le lendemain de l'affaire nous avons trouvé sur un seul point, plus de 4 000 cadavres russes, ce qui porte à un chiffre exorbitant le nombre des hommes blessés; mais le feu convient mieux à ces Africains que la neige, qui nous a déjà atteints et nous menace continuellement maintenant. Aussi on les renvoie comblés de faveurs qui me causent une grande joie et me donnent une grande fierté, et on me garde. Le général en chef me prend auprès de lui. Tout récemment, je l'ai accompagné dans une promenade, où des boulets, d'une belle forme de potiron comme le carrosse de Cendrillon, sont venus nous saluer; c'est un homme intrépide et qu'on peut suivre en toute sûreté de conscience. Je resterai donc avec plaisir dans cette nouvelle position, qui me sera définitivement conférée quand mes hommes seront partis.

Voici donc le cher Lord à l'eau, puisse-t-il trouver la santé dans les douches qu'il s'administre intrépidement; je lui rends bien l'intérêt qu'il me porte, et un de mes rêves les plus fréquents d'avenir est l'instant où nous reprendrons nos discussions mêlées d'accords intimes et de dissentiments violents. J'ai pris tout dernièrement un bain forcé de neige fondue; un orage a jeté ma tente sur le sol, et m'a fait rouler en chemise au milieu de la boue, interrompant le profond sommeil que je goûtais malgré le canon de Sébastopol. Ce qui m'eût donné une fluxion de poitrine dans une vie ordinaire, dans ma vie actuelle ne m'a même point enrhumé. Je continue à supporter les vicissitudes de cette campagne, voyant partir chaque jour beaucoup de gens, qui commencent à trouver un peu lourde leur part de misère et de danger, mais je dois dire que je persiste à avoir dans nos armes une confiance aveugle : la troupe est excellente, le jour où on lui dira de descendre dans ce volcan qui est devant nous, car Sébastopol n'est pas autre chose, on peut le dire sans ressem-

bler à l'auteur d'*Alonzo*[1], elle y descendra, et elle en ressortira après en avoir éteint la flamme.

Voilà, Madame, ce que sont les soldats de 1854, dîtes-le à d'A... et quant à vous, redîtes-vous que je n'ai jeté aux orties aucune relique de mon cœur.

## XIII

2 décembre 1854.

Vos lettres, Madame, me causent une sensible joie, je voudrais voir ces chères missives traverser tous les jours la mer Noire; je suis toutefois dans des sentiments forts dissemblables des vôtres relativement aux batailles et au Dieu des armées. Je persiste à croire la guerre une bonne chose, même après avoir vu tomber à Balaklava la fleur de la chevalerie anglaise, et périr à Inkermann des compagnies entières d'héroïques grenadiers. Je donnerais uniquement pour quelques-unes des heures enchantées de ma jeunesse la brillante canonnade où mes spahis, et, j'ose le dire, celui qui les commandait, ont rappelé les corps de l'ancienne garde. Sans être née d'une culotte de peau, vous comprendrez, je l'espère, ces émotions-là; elles ont pour moi cela de précieux qu'elles me donnent un rang à part dans ceux qui ont jamais cherché à amuser votre cœur et votre foyer. Je me propose dans mes vieux jours, si la guerre vient à disparaître, de reprendre toutes les idées bretteuses. Ce matin à déjeuner on s'est entrenu du général Vandamme et de tout un corps d'officiers du 4e dragons qui se délassait des grandes guerres par les coups de sabre intérieurs. Ainsi ferai-je, Madame, me dis-je en moi-même avec une douce complaisance, surtout si par quelque revirement du sort, je trouve jamais notre gloire contestée ou mal accueillie. En attendant cette douce existence, je monte à cheval tous les jours avec de la boue jusqu'au ventre, je rentre trempé dans ma tente que le vent secoue toute la nuit, et j'évite jusqu'à présent les fluxions de poitrine. L'armée s'est épurée, les rachitiques et les poltrons nous ont débarrassés de leur présence;

1. M. de Salvandy avait dit en 1830 quelques jours avant la révolution à un bal chez le duc d'Orléans : « Nous dansons sur un volcan. »

maintenant, il n'y a plus guère ici que les gens prêts à tout. Aussi je ne doute point de belles et prochaines victoires. Je pense bien tendrement à Lord d'A., par rapport à la grande armée, c'est-à-dire au pays des braves, je le considère comme un ange exilé. Demandez-lui ce qu'il pense de cette expression et donnez-lui, avec votre petite main que je baise, une étreinte cordiale.

## XIV

20 décembre 1854.

Madame, c'est à vous que je réponds tout d'abord, et qu'il m'est plus à gré d'écrire dans cette installation qui porte peu au commerce intellectuel. Voici aujourd'hui une lueur de temps favorable; j'espère à chaque minute que nous porterons aux Russes quelque violent coup, mais rien ne bouge, et il n'est pas impossible que notre vie claustrale se prolonge encore. Ma mère m'a écrit un mot qui me fait frémir, et dont je suis encore tout suffoqué : imaginez-vous qu'elle voulait demander au général en chef de m'envoyer passer quinze jours à Paris! J'ai pour tous ceux qui quittent leur poste un sentiment que je ne puis même pas formuler, car c'est une combinaison indicible de dégoût, d'horreur et de mépris. Heureusement, elle a gardé pour elle son idée maternelle que j'aurais désavouée avec une farouche énergie. Non certainement, Madame, je ne suis pas sensible à la manière dont beaucoup de gens entendent la sensibilité; je crois peu aux douleurs morales, je regarde les douleurs physiques comme de salutaires expiations de cette faute mystérieuse dont chaque homme, s'il se recueille, se sent coupable; le sang et les blessures ne produisent sur moi aucun effet, et la mort sous aucun de ses aspects ne me sort d'un honnête calme. Toutefois je suis sensible, parce que j'ai le culte de maintes affections, la crainte de causer à qui que ce soit des chagrins, même passagers, et enfin la préoccupation incessante de tous les raffinements du cœur. Dans ce trou qui est devenu ma demeure, je songe beaucoup; toutefois je ne regrette rien, car j'ai suivi les lois de ma nature et de ma destinée. Ce qui m'inspirait une horreur maladive et tourmentée, quand je portais des gilets extravagants et le bouquet

de Werther à ma boutonnière, m'inspire maintenant une répulsion énergique et calme. Combien je me félicite de ne pas être parmi ceux qui, à cette heure où coule le sang de leur pays, assistent aux représentations de Rachel, et dissertent, en vers ou en prose, sur tous les vieux thèmes dont s'amuse l'humanité!

Je n'écris pas à D..., il y a entre nous quelque chose de bien profondément vague, mais aussi de très tendrement sérieux, à quoi je ne veux pas m'attaquer à distance; je lui sais gré de ne pas m'oublier, je ne l'oublie pas non plus. Quant à vous, Madame, la si limpide, charmante et sagace lumière de vos yeux était assurément le milieu où, hors de la guerre, mon âme devait s'épanouir avec le plus de bonheur.

## XV

25 décembre 1854.

Je vous trouve, Madame, d'un bien agréable esprit, sur lequel se détache un charmant petit bout de cœur, semblable au ruban rose dont s'égayaient jadis vos robes puce. Seulement vous m'adressez une question à laquelle je ne puis pas répondre, et répondrai encore bien moins à Paris!

Je passe mes heures avec M. de la Tour du Pin dans une tente disposée à la turque, c'est-à-dire placée au-dessus d'un trou dans lequel on descend par deux marches. C'est de ce trou que je vous écris par une pluie battante, tandis que mon compagnon est roulé auprès de moi, dans des peaux de mouton. Ce trou du reste nous semble un vrai Louvre, parce qu'il succède pour nous à une tente qui laissait entrer de toutes parts le vent et la pluie, n'interceptant soigneusement que les rayons du jour. Là, nous parlons de guerre comme le grand Frédéric, de politique comme M. Royer-Collard et de belles-lettres comme Ampère. Cependant, quand la fin du jour arrive, nous nous sentons assez satisfaits, car nous n'avons pas la prétention de regarder comme le plus agréable de tous les sorts cette destinée d'Esquimaux.

Nous continuons malgré le temps à échanger avec les Russes un nombre illimité de coups de canon; ils nous ont envoyé tant de boulets, que notre artillerie s'en est approvisionnée : nous

leur relançons ces projectiles qu'ils nous relancent à leur tour. Il me tarde bien que cet insipide commerce fasse place au langage plus décisif du sabre et de la baïonnette. Que le ciel s'éclaire un de ces matins d'un beau rayon de soleil, et nous entrerons dans Sébastopol; alors nous ferons des hécatombes de Russes propres à réjouir tout cœur patriotique. Cette campagne a eu le bon côté qu'elle a permis à bien des gens de se reconnaître; c'est ici le contraire du bal de l'Opéra; bon gré mal gré, il faut qu'à certains moments chacun se démasque, et à l'éclair du canon on se voit jusqu'au fond du cœur. Imaginez-vous que l'autre jour je fus amené à dire je ne sais comment à un général : « Vous êtes bien bon, mon général. » Voilà qu'alors je me rappelle une soirée du temps de mes gilets couleur de feu, où, comme vous me vouliez présenter à une femme qui me déplaisait, je vous dis : « Vous êtes bien bonne, Madame. » Aussitôt je monte sur ce souvenir comme sur un cheval enchanté, et je parcours tous les sentiers de ma jeunesse.

## XVI

Sébastopol, 31 décembre 1854.

Quoique voilà deux courriers qui arrivent sans m'apporter de vos nouvelles, je veux vous souhaiter la bonne année, Madame, ni plus ni moins que si j'étais un habitant du faubourg Saint-Honoré.

Je vous embrasse sur les deux joues, si vous le permettez, j'embrasse le cher Lord, je regrette de ne pouvoir vous envoyer quelques cosaques confits et glacés; aujourd'hui, c'est nous-mêmes, pour parler comme M. W..., qui sommes un peu à l'état de fruits d'étrennes, de prunes, d'oranges et de marrons, c'est-à-dire recouverts d'une légère couche de glace et saupoudrés d'une substance blanche.

La neige a fait hier son apparition au-dessus de nos tentes. Pour ma part, je m'en moque tout comme Don Juan; je ne me compare pas à cet impie, mais à la statue du commandeur, et j'espère, Dieu aidant, que ma raillerie n'aura pas même fin. Ce matin, j'ai fait geler l'armée, mais je me suis attiré de fort gracieux sourires en m'en allant au corps de

siège à une solennité militaire, où j'accompagnais mon général, en grande tenue d'Afrique : spencer comme au mois de juin, gants blancs que j'avais trouvés au fond d'une cantine, et bottes fines à la place des bottes fourrées. Croyez que je ne joue pas avec ma santé; quoique ce soir je tousse un peu, je n'ai aucun regret : il y a certaines puérilités apparentes, qu'à certains jours il faut placer parmi les nécessités du métier. Triste métier, direz-vous, Madame, hélas! ce qui est triste, ce n'est point cette pauvre guerre, toujours si injustement traitée, c'est le cours ordinaire de la vie, non point sans exception. Ainsi, aujourd'hui, j'ai été soutenu par ce que Dieu a bien voulu me donner d'humeur résistante, aux époques militaires de mon existence, mais je suis cruellement tourmenté. Ma mère m'écrit que cette pauvre D... est dangereusement malade. Je ne saurais vous dire toute la complication d'émotions douloureuses que me donne cette fâcheuse nouvelle. Enfin laissons mon cœur, puisqu'il me fait mal. Ma santé fait assez bonne contenance, mes rhumes jusqu'à présent ont été beaucoup moins opiniâtres qu'à Paris. Ils passent à la façon de l'herbe des champs, suivant M. Bossuet. Cette ferme décision dans laquelle je suis de n'abandonner l'armée pour toujours que si je meurs, et pour quelques semaines, que si je suis blessé, me donne un calme sur certaines choses dont je crois que je profite... Mais ce pauvre cœur... Ah! Madame, pourquoi a-t-on un cœur accessible à d'autres choses qu'à la trompette et au canon, autrement fait que le cœur du cheval?

## XVII

Sébastopol, 11 janvier 1855.

Vous avez dû savoir, Madame, par quelles épreuves a passé la santé d'une femme que vous n'aimez pas, mais à qui je suis attaché. Enfin on me dit qu'elle va mieux et je renais à l'espérance, quoique vous m'ayez accusé, comme bien d'autres, d'être très fortement personnel. Je crois que l'impersonnalité m'a beaucoup envahi dans ces derniers temps : cette habitude, que contractent ici les derniers d'entre nous, d'exposer quoti-

diennement sa vie pour des choses qui nous sont en définitive si étrangères, doit faire vivre hors de chez elle une âme un tant soit peu bien trempée. Voilà du moins comme je sens.

Un personnage de mon vieux et interminable roman est à Paris : dites-lui de tendres choses, je vous prie, si vous la voyez. Le fait est que je lui reste attaché : je ne me détache de rien, si ce n'est de ma propre personne, de cette vieille carcasse que je sais gré aux boulets pourtant d'épargner, puisque c'est le seul moyen de transport qu'ait mon âme, pour aller encore vous serrer la main en ce monde, ce à quoi je tiens prodigieusement.

Nous sommes toujours aux prises avec l'hiver, qui prend pour nous ennuyer toutes sortes de formes, pluie et boue, glace et neige. Il y a quelques jours, cela tournait au mélodrame : le camp était couvert d'un vrai linceul, et quelques-uns gelaient çà et là, comme nos pères de la Grande Armée. Aujourd'hui il fait un peu moins froid, mais cependant la tente n'est pas un séjour agréable. Toutefois je tousse moins : je crois que ce qui m'arrive est que j'ai tant fait la leçon à mon corps qu'il me laisse assez tranquille, Dieu aidant, Madame. Quant aux batailles, nous les attendons, les Russes à ce que l'on dit nous envoient de nouvelles troupes, tant mieux. Je pense à cela avec une vraie joie de *ferocino;* cette belle affaire d'Inkermann où les boulets arrivaient si pressés, avec tant de majestueux fracas, m'a laissé de grands souvenirs plastiques. Je ne suis pas encore blasé sur le charme mystérieux de la guerre; viennent donc les Russes, quand ils voudront, aussi nombreux qu'ils voudront, nous les battrons, j'en suis bien certain, et de cette poétique manière dont nous les avons battus jusqu'à présent, car j'espère qu'on le comprend là où vous êtes. Jamais armée n'a fait les choses plus grandiosement que la nôtre.

Voici, Madame, que je suis obligé de m'arrêter sur le seul sujet de vraie satisfaction que j'ai, mon profond contentement de nos soldats. Je voulais malgré le froid vous écrire quatre pages, je ne le puis.

## XVIII

22 janvier 1855.

Votre lettre, Madame, est arrivée avec un singulier à propos, au moment même où je me préparais à aller passer une journée au milieu des canonnades et mousqueteries ; je ne suis pas de cette vieille et respectable école de soldats qui ne veulent marcher qu'à leur tour, prétendant que c'est le seul moyen de ne pas irriter le destin.

Je crois en Dieu, mon cher et charmant philosophe, et non au destin, puis pour parler le langage militaire, je considère comme ma chance naturelle celle qui le plus souvent me conduit le plus près de l'ennemi. Au moment donc où arrivait cette bonne longue lettre, je venais de prendre ma figure la plus gracieuse pour demander au général Canrobert la permission de l'accompagner dans une de ses courses aventureuses, où les commandants en chef vont d'habitude en compagnie peu nombreuse. Le général qui est très bon pour moi a fort bien accueilli ma requête, et j'ai passé ma journée du dimanche 21 janvier à l'extrémité de nos tranchées, parmi nos tirailleurs. C'est vraiment un spectacle singulier. Nos hommes sont en embuscade à quelques pas des Russes, qui, de leur côté, sont blottis dans des trous devant leurs batteries. Aussitôt que le bout d'un képi se montre, c'est un coup de fusil : on cherche à se voir par tous les moyens possibles, et c'est avec le caractère de nos troupes, toute une série de plaisanteries que vous pouvez imaginer. Après avoir passé quelques heures avec ces braves gens, nous avons été aux pièces : la ville tire énormément sur nous et nous ne rispostons que de loin en loin ; mais quand notre feu se rouvrira complètement, je ne doute pas que nous n'ayons la supériorité, et en tous cas l'assaut nous donnera la victoire, car vraiment nos soldats sont au-dessus de ce que l'on peut dire.

## XIX

26 janvier 1855.

Je suis heureux, Madame, de ce que vous me dîtes sur ma mère : sa santé m'inquiétait et vos impressions me rassurent.

On parle beaucoup ici de la paix, cela émeut énormément l'armée qui ne serait pas fâchée de revoir la terre natale, et d'avoir à son tour quelques petites ovations. Ma santé, ce me semble, malgré tout ce que je puis me supposer d'exceptionnel dans de flatteuses hypothèses, ne se trouverait pas mal d'un toit et d'un peu de feu. Deux hivers en Crimée dans les conditions où je suis, ont été le partage d'un fort petit nombre, et auraient bien pu fatiguer de plus robustes poitrines que la mienne. Ah! Madame, puissiez-vous être au coin de ce feu que réclament mes poumons! mon cœur alors, aurait sa part de bien-être.

## XX

1er février 1855.

Je continue à dévorer vos lettres, *my dear fairy*; j'ai été grippé et archigrippé, je puis même dire que je le suis encore, mais je mène si singulière vie que je suis sur l'état de mon corps comme certaines gens sur l'état de leur esprit; je n'ai pas le temps de bien le reconnaître. Tout ce que je sais, c'est que la fièvre, car j'ai eu cette ennuyeuse incommodité, ne m'a pas empêché un seul jour de monter à cheval, et aujourd'hui même, ce jeudi à 6 heures du matin où je rentre sous ma tente pour vous écrire, je viens de passer à cheval une partie de la nuit. J'ai galopé avec un hussard sur notre plateau, dans un brouillard épais qui avait favorisé une sortie russe dont j'allais m'enquérir. Rien d'attrayant et de pittoresque du reste, comme cette course à travers de grands et sombres espaces, où retentissent les coups secs de la mousqueterie, avec un horizon éclairé par la lueur du canon qui sert de point de direction; ce qui m'a valu cette promenade nocturne, c'est tout simplement d'être resté à arpenter le terrain devant la tente du général en chef, pendant qu'une partie du camp se livrait au sommeil. Le général éveillé par la mousqueterie est sorti, m'a vu, m'a paru très charmé et m'a dit d'une voix douce : « Eh bien! puisque vous voilà, montez à cheval. » Ce que j'ai fait.

J'ai reçu une bonne lettre du cher Lord, je dis bonne parce que j'aime tout ce qui vient de lui, car rien de plus déplorable du reste que son tour d'esprit en ces vieilles matières sur

lesquelles sont nos dissidences. Je trouve qu'on est encore beaucoup trop libéral maintenant, puisqu'on permet à des journaux d'imprimer les plus monstrueuses sottises, et entre autres d'appeler inaction la vie actuelle de l'armée. Être en selle du matin au soir, quand on est auprès des généraux, voilà l'inaction de quelques officiers, parmi lesquels est votre spahi, Madame. Et quant aux troupes de siège on ne peut dire quelle laborieuse et héroïque existence elles mènent : toujours dans la boue, toujours au froid, dormant et mangeant quand elles peuvent, et se battant sans repos ni trêve, voilà l'inaction pour elles. Somme toute il y a ici de la fatigue, du danger et de l'activité pour tout le monde. Osez-vous bien, Madame, me faire entrevoir que dans un temps quelconque, parce que j'aurais attrapé un galon de plus, je mènerais ou devrais mener une sorte d'existence plate, ne songeant plus à la guerre, et dissertant de l'art au coin du feu. J'envoie l'Académie à tous les diables ; si la guerre cesse, je tâcherai de retourner en Afrique, jusqu'à ce que je sois arrivé à un grade vraiment digne de qui se sent la possibilité de bien mener des hommes à la mort. Si j'entre jamais dans un régiment de France, ce ne sera que par calcul militaire, pour bref délai, afin de me rompre à certains détails, ou bien en prévision de reprise dans les guerres européennes. Voilà Madame comme je suis, mais certainement, si Dieu me prête vie, je retournerai dans ma patrie, pour baiser vos dives pantoufles et vous dire tout mon saoul combien je vous suis attaché.

## XXI

23 février 1855.

Je suis ce matin, Madame, dans des conditions peu commodes pour me livrer à de longues correspondances ; ma tente a été envahie il y a quelques jours par la neige et mon encre est gelée ; de là cette teinte blanche, résultat d'une opération faite avec peu de bonheur par mon spahi. Le mauvais temps est venu bien mal à propos ; nous allions enlever 4 000 Russes dans la nuit du 19 au 20, quand voilà tout à coup la neige qui nous attaque avec la furie qu'elle déploya jadis contre la vieille

garde. Il a fallu rester sous la tente et s'envelopper de son mieux dans des peaux de mouton : ce coup a été manqué. Hier, malgré cette froidure, nous avons été voir nos tirailleurs faire le coup de feu dans la tranchée, et cela nous a réconfortés, car là on retrouve toujours cet entrain qui triomphera de Sébastopol. Entre quelques balles et quelques obus, un officier d'artillerie m'a appris qu'on venait de lui envoyer un livre appelé : *Histoires sentimentales et militaires*, dont vous connaissez l'auteur ; il m'a parlé en termes aimables de ces balivernes. Avec quel plaisir je jouissais d'avoir pu séparer ma vie de tout cela ! Ce qui de temps en temps m'arrive encore par quelques journaux, ayant enveloppé des vivres ou des bottes, sur le mouvement littéraire, réveille tous mes vieux dégoûts. Quelles ignobles luttes, et combien je préfère encore les blessures que j'ai vues hier !

— M. de M... allez voir qui on emporte là-bas.

— Mon général, c'est un homme qui vient d'avoir l'épaule cassée par un boulet ramé.

« A la bonne heure ! on sait ce que c'est », pensais-je en m'acquittant de cette mission et de bien d'autres de même nature, voilà qui est net et ne laisse que d'honorables traces.

Rendez-moi cette justice Madame, j'ai toujours pensé ainsi, aussi je vous en prie, ne laissez pas ces pékins prétentieux, pour qui vous avez toujours eu trop d'indulgence, s'emparer pendant mon absence des avenues de votre cœur.

## XXII

Février 1855.

Rien de nouveau, Madame, dans cette Crimée. Il y a quelque temps c'était le froid et la neige, aujourd'hui nous avons une pluie mêlée de vent, qui menace de s'établir. J'espère toutefois que la Providence, dont je ne fais pas aussi bon marché que vous, nous donnera enfin quelques belles journées de soleil et, le soleil aidant, nous en finirons en quelques heures avec toutes les batteries de Sébastopol.

Malgré cet odieux et mensonger article, dont vous me parlez, article que j'ai lu en me justifiant et m'applaudissant de ma vieille horreur pour le journalisme, notre général est très soli-

dement établi. Les soldats l'adorent, aucun homme n'a eu comme lui l'intelligence de leur nature, la préoccupation de leurs besoins, enfin ce côté humain que j'aime, tout *Ferocino* et « Sombre Accueil » que l'on me dise parfois.

Malgré la bonté de mon chef, malgré bien des visages connus et bienveillants que je rencontre parfois, je vis ici sous un linceul de silence, ou de conversation indifférente, plus accablant et plus glacé que notre linceul de neige.

Quand vos lettres viennent, cette chasuble m'est allégée, je rentre dans cette atmosphère où je me sentais parfois si heureux. Que je suis loin de tout ce que mon cœur et mon cerveau me rappellent sans cesse ! Mais c'est mon bonheur dans cette neige, sous cette tente, avec cette ville toujours fumante et tonnante à l'horizon, que ces souvenirs du passé. Écrivez-moi.

## XXIII

16 mars 1855.

Au moment où j'allais me jeter sur mon lit, hier, *dear lady*, après une longue course dans nos tranchées, on me donne une lettre de vous. Jugez de ma joie. En vérité vous ne sauriez trop m'écrire. On m'a renvoyé au point du jour dans la même tranchée où j'avais passé ma soirée, pour m'en aller en Mohican visiter des embuscades russes dont nous sommes incommodés. Je viens d'accomplir ma mission à la satisfaction de mon général.

La soirée de madame A... à cette distance m'a parfaitement amusé. Quant à mon ami X..., malgré mon affection pour lui, ses amours avec la noble et funèbre haquenée, que vous me décrivez si bien, font mon bonheur. Voilà bien ces républicains ! Rappelez-vous ce témoin de Delescluze, si flatté de figurer dans un duel où se trouvait le comte d'A..., le major F..., etc., et m'avouant confidentiellement que par ses entours il devait être légitimiste.

Je vous dirai, Madame, puisque vous me rappelez d'anciens souvenirs mondains, que j'ai fait l'autre jour une apparition triomphante dans la tranchée avec un gilet rouge du brigadier tailleur des hussards, un gilet de mon beau temps, un gilet de

ma jeunesse, qui se détachant sur une tunique bleue galonnée d'or était une éloquente protestation contre la capote grise des officiers russes. J'ai introduit cette nouveauté dans ma toilette; le rouge continue à être ma passion, et quand je n'ai point mon spencer, je mets maintenant le gilet. Mais j'aime le rouge innocent, le rouge qu'a créé le bon Dieu et non point cet affreux rouge qu'affectionnent les intelligences perverses. Ceci est encore un boulet lancé sur le même but. A propos de boulets, nous ne nous apercevons guère des changements que doit produire, dit-on, l'avènement d'Alexandre[1]. C'est toujours ici même tableau, et je ne veux pas répondre à votre charmante peinture de la gent mondaine par ce que j'ai sous les yeux, quoique cependant l'ensemble ne manque pas de gaieté assurément. Ceux qui sont bien portants et en possession de tous leurs membres me paraissent prendre parfaitement la vie, et si vous buvez du thé au son du piano, nous absorbons ici du café sous le canon. Ce matin encore aux attaques de droite, on m'en a offert une très bonne tasse.

Hier, je me trouvais sous une tente après avoir groupé une petite réunion parfaite qui eût fait l'admiration et le désespoir de madame C... Rien n'y manquait, pas même un bon jésuite, un aumônier en chef de l'armée. Voici une bien longue lettre, Madame, pour un homme pressé; traitez-moi comme nous traite la tour Malakoff qui nous rend quatre bombes pour deux obus.

## XXIV

14 avril 1855.

Vous savez peut-être, Madame, que notre feu est rouvert sur toute la ligne; c'est des deux côtés une terrible et désespérée lutte, la plus grande peut-être encore de toute la guerre. Dans cet immense fracas de canon, près d'un cheval toujours bridé et sellé, je ne puis guère vous écrire longuement...

PAUL DE MOLÈNES

*(A suivre.)*

1. L'empereur Nicolas prédécesseur d'Alexandre II, était mort le 2 mars 1855.

# LA MAISON BRÛLE[1]

Que c'est amer d'avoir fini d'être jeune.

PAUL CLAUDEL

## X

Le train roulait. Claude rentrait à Paris avec Nelly et les Guibret.

Déjà éclipsée, la radieuse embellie ! Quelques heures encore à peine, à se persuader qu'il était seul au monde et libre de recommencer sa vie. Jamais il n'avait éprouvé un si violent besoin de secouer le joug, ni reconnu à quel point il était asservi.

Heureusement Nelly, en tailleur de voyage, était assise en face de lui. A échanger des propos bercés par le ronron du train, ou scandés par de courtes promenades sur le quai, aux arrêts, il pouvait s'imaginer qu'ils voyageaient pour de bon, vers quelque fauve Espagne ou cette Italie dont la terre est faite de cendre héroïque, cendre d'art, de sang, d'amour, la plus grisante qui soit. Ou encore, ils partaient pour Londres et sa brume, son grouillement de fourmilière géante, sa Tamise et ses docks.

Mais quand le train entra en gare, il fallut bien déchanter.

Claude allait reprendre à Tours sa femme et ses enfants, ce dont il se fût bien passé sans la promesse faite à sa mère.

Il arriva sans prévenir, laissant au hasard ce premier contact où il redoutait un heurt.

1. Voir la *Revue* du 15 novembre 1912.

Descendu de voiture devant une maison blanche, fleurie de glycines, — calme retraite provinciale où, malgré le blâme envieux de Marthe, il assurait à madame Andryane un confort digne de son grand âge, — il chercha aux vitres les claires frimousses des enfants, attirés par son coup de sonnette. Mais les rideaux de guipure ne se soulevèrent pas. Ce fut la vieille Manon qui, sous sa coiffe blanche tuyautée, dans sa monacale robe noire, déverrouilla la porte.

Elle avait vu naître Claude. Il aimait ce vieux visage en casse-noisette, tiqueté de son et semé de poils follets. Tout, jusqu'aux yeux bleus, s'y était décoloré avec l'âge; aux plis des rides, persistaient les vertus serves du labeur, du dévouement et de la fidélité.

— Hé là! — fit-elle, — c'est Madame qui va donc être contente!

Madame Andryane, en un coin du salon, se tenait assise bien droite dans une grande bergère de tapisserie, un ouvrage de crochet aux doigts. Elle leva sur son fils un regard de suprise enchantée, qui fit place à l'insistance perspicace dont elle épiait, sur ses traits, les sentiments qu'il lui cachait, à la fois par tendresse et respect, afin de ménager son repos, et parce que leur affection demeurait malgré tout distante, — effet de l'éloignement, évolution des caractères : elle datait de l'Empire, et lui du régime actuel.

— Voilà une bonne surprise, Claude! Par malheur je suis seule : ta femme est en excursion; Pierre et Charlette sont chez ma vieille amie, la générale Décaudrets, qui donne en leur honneur un goûter d'enfants.

— Vous n'y êtes pas allée, mère?

— Je ne sors plus, mon ami. Je me sens si vieille. Je marche avec difficulté, ma vue baisse et je n'entends qu'à peine.

Il sourit avec une piété filiale. Madame Andryane exagérait toujours ses infirmités, à l'abri desquelles elle conservait, dans un entourage restreint d'amis sûrs, une vie de lecture et de pensées, remarquable pour son âge. Il se pencha pour mieux la voir avec ses cheveux blancs poudrés, son ovale régulier, ses yeux marrons, son expression de fatigue sereine et sa dignité un peu froide. Sous ce masque, il contemplait l'âme

demeurée ardente et courageuse, sanctifiée par une vie irréprochable.

Près d'elle il éprouvait la contrainte de ce qu'il lui taisait, ce que devinait leur silence : son mariage désuni, la faillite de cette existence qui aurait dû être heureuse. Elle en souffrait, il ne l'ignorait pas. Ne s'effraierait-elle pas bien davantage, si elle pouvait soupçonner quel bonheur intense, quel amour anxieux il rapportait de son voyage? Il eût voulu se confier à elle, mais la difficulté! Avare d'ailleurs de son secret, il craignait de le profaner en le partageant.

— Alors, Marthe est en excursion, — demanda-t-il, après avoir échangé avec sa mère le rituel ordinaire de questions et réponses qui circonscrivaient cette vie d'habitudes monotones et d'événements rares.

Son regard allait, familier, vers ces meubles, ces bibelots qu'il connaissait depuis son enfance, et qui, dans le suranné des étoffes et le vieillot des formes, le démodé des gravures, la disparate des styles, concouraient à une harmonie particulière en rapport avec la distinction de madame Andryane.

Ce buste d'un blanc jauni, sur la cheminée, ce grand portrait officiel, ces photographies au mur, représentaient le beau, glabre et sévère visage du docteur Andryane. D'autres figures perpétuaient la famille et le passé. Claude songea combien Marthe, dans ce cadre, s'affirmait d'une autre espèce. Nelly, certes, avec son air d'intelligence noble, n'y serait pas déplacée. Mais voilà : l'autre occupait la place, toute la place.

Il répéta :

— Elle est avec des amis?

— Oui... — dit madame Andryane, — elle te racontera cela elle-même.

Entre les êtres raffinés, intentions et réticences percent à d'insaisissables nuances.

— Mais encore?

— Des connaissances parisiennes, qu'elle ne pouvait sembler fuir, paraît-il.

— Les Dussarges, peut-être? Et Jeanne Jamin?

— Des noms comme cela. Et un certain monsieur Bécourt, grand, l'air fat et qui lui, me déplaît, je l'avoue.

Bécourt? Un trait de lumière... Serait-ce lui, ce serin de

B...? Il serait donc revenu en France, après sa fugue à Bruxelles, si fâcheusement interprétée? Un ex-officier de cavalerie mangé de dettes, infâmé par un mariage d'argent avec une vieille divette de café-concert, dont tout Paris avait connu la gorge, et le reste. Comment, cet individu, auquel il n'avait pas même pensé, tant cela lui eût paru improbable?... Marthe?... Une colère froide mit de la dureté à ses tempes et à sa bouche : il ressembla aussitôt de façon frappante au visage de marbre de son père.

— Les voilà sans doute, — fit-elle.

— Je vais au-devant d'elle, si vous le permettez.

Un roulement d'auto s'arrêtait devant la porte. Excités de grand air, hommes et femmes saluaient avec des rires la descente de Marthe Andryane qui, du marchepied, tenue d'une main par Dussarges et de l'autre par Bécourt, un grand blond aux insolentes moustaches, sauta en laissant voir ses jambes. Elle avait le teint chaud et le regard grisé de plaisir.

A la vue de son mari qui l'attendait au haut de l'escalier, elle eut, saisie, un haut-le-corps : le geste d'ennemie qu'il pressentait.

— Tu ne t'attendais pas à me voir? — demanda-t-il.

— Pourquoi ne m'as-tu pas avertie?

Déjà les voix semblaient mordre.

— Toujours ces Dussarges, alors? Et ta promesse?

— Ils sont venus me trouver...

— Tout seuls? Tu ne leur avais pas écrit? Et Bécourt, le serin n'est-ce pas? Jolies relations!

— Elles valent les tiennes!

— Que veux-tu dire?

— Rien..., rien! Tu t'es bien amusé en Suisse? Avec les Guibret, et cette aimable jeune personne?...

— Quelle personne?

— Cherche! J'ai ma police aussi.

— Je te somme de t'expliquer.

— Pas si haut! Ta mère va entendre!

Il échangèrent un mauvais regard, et Marthe, arrogante, au frou-frou de son cache-poussière, rentra dans sa chambre.

Claude fut d'autant plus sensible à cette salissure morale

qui visait Nelly, qu'elle l'atteignait, lui, au point sensible. Comment savait-elle, d'abord?

Quelques instants après, il vit revenir les enfants. Ils lui sautèrent au cou, étonnés et contents. Mais leur après-midi, dont ils firent à leur grand'mère un récit animé, les passionnait encore. Surtout un jeu de massacre et une comédie jouée par des marionnettes articulées, sur « un vrai théâtre ».

Claude, pensif, examinait Pierre et Charlette, ne retrouvant plus ses petits compagnons du funiculaire d'Essembach; il s'étonnait de la facilité avec laquelle les enfants oublient, voués à la sensation de l'instant, l'esprit comme la chair en perpétuel devenir. Pierre, allongé, semblait amaigri; Charlette montrait meilleure mine. Cires mobiles, petits cœurs instables.

S'il n'était pas là, ne se passeraient-ils pas bien de lui?

Désespérément seul, il évoque Nelly, son frais sourire, son long corps printanier, en détournant avec une involontaire répulsion ses yeux de Marthe, qui, d'un air de bravade insouciante, dévorait à belles dents, et, aux changements d'assiettes, faisait craquer son cure-dents entre ses doigts courts, sachant que ce bruit l'agaçait. Elle s'interrompit pour intimer à Charlette, d'un ton sec, de tenir plus élégamment son couteau à fruit.

Il revoyait, sous la *pergola* d'Olgau, la truite rose, le joli vin jaune, la belle Suissesse aux yeux de chatte qui les servait, madame Séranska, semblable à la sœur aînée de Nelly, et le charme fugace de ce repas cordial, intelligent, baigné d'air et de lumière.

Était-ce ce jour-là qu'on les avait remarqués, ou plus tard, à Thoringen? Mais qui? Il ne soupçonna pas que les rapporteurs fussent les bons Bruchet, informés par Maurice Simart, qui à toute éventualité détournait l'attention sur autrui; les Bruchet y eussent-ils d'ailleurs entendu malice?

Marthe avec volubilité parlait, aimable à dessein pour sa belle-mère.

Claude se taisait, cherchant le regard distrait, absent, de son fils et de sa fille.

## XI

De fondation, pour ne pas compliquer le service et tenir madame Andryane mère en dehors des tristesses du ménage, Claude et Marthe, chez elle, se résignaient à faire lit commun.

Bordé de toile de Jouy, drapé de toile fine, orgueil des armoires de la vieille dame, — ce lit, souvenir d'un temps où le mariage, accolait étroitement l'amour, les naissances et la mort, — ce lit confortable, sous l'influence de la chambre paisible et d'une pâle veilleuse, avait réconcilié plus d'une fois le mari et la femme.

Ce soir, la vue de ce monument les crispa :

— Vraiment, — ricana Marthe, — ta mère pourrait bien se douter qu'après quatorze ans...

— Elle ignore à quel point nous sommes devenus étrangers, dit Claude, amer.

Il accentua :

— Par ta faute! Vas-tu m'expliquer maintenant la présence de ce Bécourt et de ces polichinelles?

— Oh! assez de jalousie, et plus de scènes! J'entends être libre!

— Jaloux de toi, moi! Tu ne voudrais pas! Ah! Ah! laisse-moi rire! Mais je t'ai donné mon nom, Marthe, je veux que tu le portes encore proprement, si c'est possible. Tu es ma femme!

Elle le regarda avec un étrange sourire de provocation :

— Si tu cherches une querelle, je t'abandonne ma chambre et je vais coucher dans le lit de ma fille.

— A ton aise!

— Bonsoir!

Elle claqua la porte vitrée du cabinet de toilette et s'y attarda, prenant soin d'étaler, pendant ses ablutions, sa poitrine qu'elle avait belle, et faisant bomber ses hanches dans l'entrebâillement du peignoir. Devant sa chair, Claude était faible : escomptait-elle une de ces victoires perdues qui les laissait, le lendemain, elle insatisfaite, et lui mécontent, trop de rancunes se mêlant à d'odieux souvenirs? Un coup de

houppe à poudre, un jet de vaporisateur à la pointe des seins : elle se sourit dans la glace et rentra dans la chambre.

Claude n'y était plus. Dépitée et cependant allégée, elle se coucha bien au milieu du grand lit, à l'aise.

Un grincement de rat, par une petite porte recouverte de papier : Naïs se glissa, une expression sardonique sur ce qui lui restait d'un visage bandé d'un large mouchoir et déformé par une fluxion.

— Il est allé s'enfermer à clef dans la bibliothèque; il va se coucher sur le canapé! Sûr qu'il ronflera bientôt comme un ogre. Pitié de nous ! Quel mauvais homme!

Longtemps elles chuchotèrent, complices, dans la paix morte de la nuit.

Claude ne dormait pas. Il pensait :

« J'ai bien vu ton manège, Marthe. C'est fini! Je ne pourrais plus, sans me prostituer, t'appartenir, car je t'appartenais plus que je ne te possédais. Claynot avait raison de juger ma fidélité exclusive plus choquante que les pires trahisons. Je ne serai plus maintenant la dupe humiliée de nos sens, qui ne s'attiraient plus que pour mieux se repousser. »

Il revoyait pourtant la jambe blanche et ferme, le genou rond sous le réflecteur de soie verte des bougies. Une souffrance plissa son front :

« Un autre charme t'a exorcisée, Marthe; et ton allusion triviale a été bien sotte. Le dernier et triste lien qui nous rapprochait de loin en loin s'est rompu. Après mon cœur, mon corps te répudie. Au fond, je te plains, car tu es une pauvre créature inintelligente et aigrie, victime de ton bas plaisir et de ta coquetterie sensuelle. La dignité te manque. Tu es celle qui, sans souci de ses devoirs conjugaux et maternels, excite aussi bien Jacques ou Paul, à la fois prudente et maladroite, et sans excuse de véritable amour.

« Car tu n'as pas même aimé Fontès. Que représentait-il pour toi, ce malheureux? Le luxe, l'orgueil, l'enivrement du monde. Maîtresse d'un ministre! Comme ta vanité a dû souffrir de sa chute! Je suis sûr que tu l'as méprisé plus que tu ne l'as plaint. »

Une vieille pendule Empire sonna, d'un timbre fêlé; et cette petite voix infatigable reporta Claude très loin en arrière; sa

jeunesse, ses illusions, ses espoirs. Pour en arriver là! Quel gâchis!

Mais dans l'avenir incertain, un jeune et lumineux être émergeait.

« Nelly, c'est vous! C'est vous, petite Nelly, fleur de Mai! Inespérée! Bienvenue! Consolatrice! »

Il se pénétra du souvenir délicieux ; il l'évoqua endormie à cette heure et détourna délicatement sa pensée de ce pur sommeil, comme si l'image matérielle de Marthe flottait trop près de lui et rendait le contraste trop pénible.

Il contemplait le balancier de la pendule, la tige d'acier au bout de laquelle allait, venait, inlassable, un soleil plat et doré.

« La vie marche, réellement elle marche à petits coups rapides. Elle agit pour moi, pour nous, par son entraînement fatal qui relie les effets aux causes et, dans le présent, détermine l'avenir. Déjà, parce que j'aime Nelly, je ne puis plus souffrir Marthe. Le divorce est consommé entre nous. Que va-t-il rester alors! Les enfants? »

Cette pensée le toucha : par eux, elle avait participé à la vie en ce qu'elle a de plus touchant et de plus respectable. Elle avait souffert, elle avait créé.

« Ah! sans les enfants!... Le reste? Une fiction sociale. Un train de maison, un salon, deux êtres qui dînent en ville, s'assoient côte à côte au théâtre, et qui, sous le sourire convenu, s'exècrent. Voilà donc ce qui subsistera de notre union; cette union que d'un commun accord on proclame un idéal moral, sacré, intangible? Le mariage, cela! »

Pensif, il répéta :

« Le mariage! »

Et il crut réentendre le ton grave et allègre, sonnant la certitude et l'espoir, de Nelly comptant sur la logique impitoyable de la vie.

Le balancier égrenait son tic-tac; ainsi dans le cerveau de Claude l'idée tenace, et que rien ne pourrait arrêter, allait en avant, en arrière, élargissant le travail mental et ses cercles invisibles.

Il ne s'endormit, roulé dans sa couverture de voyage, qu'à quatre heures du matin. Tôt éveillé, il promena un regard étonné sur cette pièce insolite. Ah oui! Marthe, leur discus-

sion. Et il lui sembla que ces meubles, ces livres prenaient pour lui un aspect nouveau, comme sa propre vie qu'il considérait dorénavant avec d'autres yeux.

A sept heures, il sortait. Il songea au réveil de Nelly matinale, et il lui envoya un bonjour tendre.

« Je ne suis plus seul », pensait-il.

Son existence si morne, où l'ambition même se désenchantait, faute d'en rapporter l'hommage à qui l'eût compris et soutenu, se découvrait un but.

La caresse de l'air frais l'exalta ; le soleil lui parut plus beau, la Loire sous les ponts coulait en eau de ciel et fulgurait d'étincelles ; le frémissement d'un platane l'émut. La vieille ville s'éveillait, aimable, paisible dans la splendeur d'un temps de fête. Comme il travaillerait avec joie, courage ! De son souvenir seul, Nelly redoublait son énergie.

Il entra dans une papeterie qui s'ouvrait, s'assit ensuite dans un café ; les garçons, leur serviette au cou, rangeaient les chaises échafaudées et jetaient des poignées de sciure sous les tables. Il mit pour adresse : 17, rue du Luxembourg, Paris, et laissa courir sa plume. Ensuite il alla jeter à la Grande Poste sa première lettre d'amour. Demain, il retirerait la lettre promise. Demain, comme ce serait long !

La journée s'écoula. Selon une habitude consacrée il emmena sa mère en promenade avec les enfants dans un grand landau. Marthe, pour ne pas les accompagner, avait prétexté une migraine. Ce qui ne l'empêcha point d'être sortie quand il rentra.

Naïs, interrogée, déclara hypocritement ne pas savoir où était allée Madame. Claude, pour s'en assurer, n'eut pas à aller bien loin. Il avait vu les Dussarges sortir de l'hôtel de l'Horloge et flâner dans les rues. Il leur emboîta le pas discrètement. Feindrait-il s'ils se retournaient l'étonnement d'une rencontre ? Ou allait-il les aborder ? Loulou et Pantine, sans méfiance, causaient assez haut pour qu'il put les entendre. Elle, suscitant une curiosité presque scandalisée par son drôle de petit chapeau en pain de sucre et une robe losangée collante, noir et blanc, d'arlequine, courte sur de hautes bottines vernies faisant guêtres.

— Dis donc, Loulou, elle refait du quarante à l'heure pour

Bécourt, notre Marthe. Si on allait les déranger en ce moment au 23...

— Peuh! cela ne m'empêche pas de l'avoir eue...

— Ça ne fait rien, elle t'a plaqué!

Amusée, elle se suspendit à son bras. Camarades vicieux, ils se confiaient leurs plaisirs et leurs fredaines, d'accord même pour se tromper et se le dire. Pâlissant, Claude en savait assez; il tourna les talons et se dirigea d'un trait vers l'hôtel de l'Horloge.

Il y était descendu plus d'une fois et connaissait les aîtres. Il s'engagea dans l'escalier. Au second, une femme de chambre, qui rôdait le long du couloir, voulut le retenir en lui demandant ce qu'il désirait. Il hésita à la faire pivoter d'une bourrade, et mieux inspiré, lui glissa un louis dans la main. 19, 21, 23... Il frappa rudement.

Un remue-ménage derrière la porte, le brusque affolement de gens qui chuchotent, le « qui est là? » d'une voix faussement assurée; et sur de nouveaux coups vigoureux, la clef jouant enfin et la porte entrebâillée.

Bécourt se tenait derrière en pyjama, les pieds nus dans des babouches algériennes. Et au fond de la pièce une femme se dissimulait derrière un rideau. Claude d'un bond fut sur elle et stupéfait reconnut Jeanne Jamin, son museau de levrette et son sourire moqueur. Au même moment, une porte communiquant avec la chambre voisine, se refermait.

Bécourt, ayant repris son aplomb, demandait d'une voix de nez cavalière :

— Monsieur Andryane, je crois? Voulez-vous bien me dire ce qui me vaut l'honneur de cette intrusion?

— Ma femme est ici, — répliqua Claude — ouvrez cette porte.

Jeanne Jamin, avec un rire indigné, Bécourt un peu blême, protestaient, à interjections entrecoupées, elle avec un : — « Vous êtes fou, cher monsieur! » et lui d'un : — « En voilà des manières! »

— Marthe, — appela Claude à mi-voix, — ouvre à l'instant!

— Monsieur, — dit Bécourt, — vous me rendrez raison!

— Vous, — dit Claude, — si vous voulez que je vous casse

la figure! Pensez-vous que j'accorderai à un individu de votre espèce mieux qu'une raclée soignée?

Et la sueur au front, ulcéré par le ridicule de cette scène, il répéta, secouant la porte :

— Marthe, si tu n'ouvres pas, je...

Un déclic de loquet : elle allait fuir par le couloir. Il se jeta vers la porte d'entrée. Bécourt se mit en travers, il s'en débarrassa d'un magistral coup de poing qui l'envoya fracasser l'armoire à glace, et s'élançant dans l'escalier, devant la femme de chambre accourue et un garçon rigoleur, il rattrapa Marthe et lui abattit sa main sur l'épaule :

— Arrête, ou je fais un malheur!

Elle chancelait, effrayée cette fois pour de bon par la fureur blanche de cet homme qu'elle n'avait jamais vu en pareil état. Il avait l'air égaré.

Elle balbutia :

— Tu vas ameuter l'hôtel!

Cet avis le calma; il baissa la voix, et prenant Marthe au bras, si vigoureusement qu'il lui enfonçait les ongles dans la chair, il l'entraînait.

— Je te jure... je ne faisais rien de mal; d'abord, Jeanne était là.

— Oui, la proxénète, encore! Elle s'est trouvée là à point.

— Mais non, nous prenions le thé avec Bécourt.

— Pourquoi n'avez-vous pas ouvert la porte. Tu mens mal... Attends que je rajuste ces « pressions »; ton corsage est dégrafé dans le dos; et ton chignon... tu perds tes épingles!

— Je te jure... j'étais chez Jeanne à essayer une de ses robes.

— Ah! maintenant, c'était chez Jeanne! Tu étais avec Bécourt! Avoue donc, une bonne fois!

Il la secoua si rudement en passant devant le bureau de la gérante — interloquée et hésitant à s'interposer, — qu'elle répondit à voix basse et les larmes aux yeux :

— A la maison, je t'expliquerai.

— Tout de suite!

— Eh bien, oui, mais c'était la première fois... j'étais folle, tu es arrivé à temps...

Il éclata d'un rire brutal : « A temps! » Était-ce tragique ou grotesque?

— Rentre seule, j'ai à régler un compte avec ce drôle. Et droit chez nous, ou gare!

Il remonta chez Bécourt à qui Jeanne Jamin, d'une serviette trempée d'eau, bassinait l'œil.

Bécourt, à sa vue, fut pris d'un tremblement qui se communiqua à la cuvette qu'il tenait.

— Tout réfléchi, — dit Andryane, — j'attends vos témoins.

Mais Bécourt répondit avec dignité, sans lever de dessus la cuvette son œil au beurre noir :

— Inutile, monsieur, le scandale n'est pas mon fait. On ne se bat pas avec un crocheteur. On le traîne en correctionnelle.

— Je ne vous le conseille pas, — dit froidement Andryane. — Vous pourriez y retrouver votre complice.

Il s'enfuit, avec un affreux goût de fiel dans la bouche : l'abjecte nausée! Quel écroulement! Et c'était pourtant une délivrance!

## XII

Ses idées tourbillonnaient avec une telle vélocité qu'il ne se rappela pas avoir éprouvé vertige pareil, sinon ce jour où la trahison de Marthe et de Fontès l'avait transporté d'une folie torturante.

Une vitrine de magasin, avec son haut miroir, lui renvoya un Claude défiguré d'émotion, saccadé d'allure et qui attirait l'attention des passants.

Le respect humain le ressaisit. Il eut honte d'y avoir manqué. Cette glace lisse évoqua l'armoire à glace et le bris en éclats. Il se vit reprendre son visage habituel et son maintien pondéré, et ne put, en face du vrai lui-même, identifier le sosie qui s'était livré à des actes sauvages.

Mais non, ce n'est pas lui qui avait frappé un homme et secoué une femme, sa femme, avec cette rage morbide? De quel fond d'animalité avaient surgi ces regards de meurtre et ces mains de proie? Se fût-il ainsi conduit s'il n'eût été jaloux? Et hier, il insultait Marthe de son rire à cette supposition. Comment pouvait-il être jaloux d'un être qui ne lui était plus

rien? Saignait-il à vif, ulcéré de vanité mondaine? Autant que la brute originelle, l'automate social avait donc pris part à ce méfait, l'homme influencé par la conviction de sa suprématie, armé par la loi de droits draconiens et excusé même si, dans un paroxysme de fureur dont il s'était fallu de peu, il eût tué?

Claude eut froid dans le dos.

Quoi, il n'aimait plus Marthe, il en aimait une autre et, à savoir qu'elle avait pu le tromper, qu'elle l'avait trompé aussi avec Dussarges, avec d'autres peut-être et que, pour Bécourt, ce n'avait tenu qu'à une question de minutes — ça, c'était ignoblement comique, — voilà qu'il avait vu rouge.

Revenu à un calme orageux, il se dit :

« Bien la peine d'avoir une raison et d'en être fier. Pour ce qu'elle m'a servi! »

Il revit dans la bibliothèque où il avait dormi hier, où il dormirait ce soir, la pendule et son balancier; la vie avait marché! Et de quels bonds! Tic! Tac! Elle agissait pour lui avec une alacrité véhémente, une complicité bourrue. Tic! Tac! Elle le soulevait de terre comme une rafale pour le jeter plus sûrement dans les bras de Nelly.

Pourquoi ne lui avait-elle pas écrit ce matin? Il repassa à la poste restante. L'employé eut un indolent et négatif signe de tête. Claude s'inquiétait : « Elle n'est pas malade au moins? ».

Il dut se décider à rentrer, à revoir sa mère, les petits, sa femme... L'explication inévitable l'écœura. Encore? Toujours! Mais cette fois, il lui semblait qu'un glas irréparable avait sonné. Continuer à vivre ainsi, était-ce possible?

Il lui semblait?... Il n'en était donc pas sûr?

Sa mère sortait de la chambre de Marthe. Elle avait une expression de tristesse et de pitié.

— Ta femme est énervée ; je te conseille de la laisser reposer en ce moment.

Elle tenait en main un flacon de fleurs d'oranger. Marthe lui avait-elle parlé? Qu'elle avait dû souffrir en son orgueil, elle qui haïssait sa belle-mère sans qu'il pût s'expliquer pourquoi, sinon parce que ce sont là des situations inévitables, faites de jalousies et de compétitions secrètes : des antinomies familiales insolubles.

— Si tu veux, — dit-elle, — nous causerons tout à l'heure.

Claude admira son empire sur elle-même pendant le dîner : c'était beau, cette volonté dans un corps affaibli et un esprit usé; car il connaissait trop sa mère pour ne pas savoir de quelles fatigues elle paierait ensuite cet ébranlement nerveux.

Il déplora qu'elle fût mêlée à leur drame, et cependant il en éprouvait une consolation. Jamais il ne s'était plaint à elle que par allusions obscures; elle ignorait la faute, les fautes de sa bru. En parler humiliait Claude d'avance; cependant, mettre fin à cette restriction tacite, à ces réserves du cœur l'allégeait.

Les enfants emmenés par Naïs — Dieu! qu'elle avait l'air faux! En voilà une qui ne traînerait pas dans la maison! — Claude attira sa mère vers la grande bergère en tapisserie, et, assis sur un pouf bas, il lui pressa les mains, d'abord, puis plus fort :

— Maman!

Elle répondit à l'étreinte avec une vigueur tendre qu'il n'eût pas attendue.

— Mon fils!...

Et, dominant son émotion :

— Parle-moi comme si ton père était là. Je n'ai jamais forcé ta confiance, mais je crois que maintenant tu dois me parler.

Il baissa la tête :

— Je suis bien malheureux!

Elle répondit :

— Ta femme souffre aussi. C'est une pauvre âme. Elle se repent des peines qu'elle m'a faites. Mais laissons cela. C'est toi qui m'occupes. Elle redoute ta sévérité.

— Que vous a-t-elle dit, maman?

— Elle m'a suppliée d'intercéder pour elle.

— Que vous a-t-elle dit?

— Elle m'a parlé d'un incident très pénible, presque public à l'hôtel....

Madame Andryane ne put s'empêcher de laisser sentir combien elle était sensible dans sa dignité à un esclandre qui, restât-il étouffé, filtrerait par les portes mal closes, éveillerait la médisance, si prompte à courir en province.

— Et quoi encore?

— Elle m'a affirmé sur la tête de vos enfants que, si elle

avait été légère, imprudente avec ce... Bécourt (le nom antipathique passa avec difficulté) elle n'avait rien, absolument rien de sérieux à se reprocher.

— Ce n'est pas ce qu'elle m'a avoué.

— Elle dit qu'elle t'a répondu sans savoir ce qu'elle disait, tant elle a été effrayée de te voir dans cet état.

— Et que vous a-t-elle dit d'autre?

— Elle reconnaît qu'elle n'a pas toujours été avec toi une compagne docile, une femme agréable à vivre; elle m'a promis de s'amender.

— Est-ce tout?

— Oui, à peu près.

Claude reprit, avec une âpreté sourde :

— Elle ne vous a pas dit qu'elle m'avait trompé? Pas avec Bécourt, il se peut, quoique, je vous assure, c'est vraiment une question de nuance. Mais avec d'autres, oui, et plus d'une fois!

Madame Andryane redressa le buste, ne montrant plus, sous ses cheveux blancs, qu'un pâle visage pétrifié, où seuls les beaux yeux bruns brillaient avec une fixité impressionnante. Atteinte dans son cœur de mère et dans sa rigide loyauté de veuve, elle plissa les lèvres avec répulsion :

— C'est impossible! C'est monstrueux!

— Cela est!

— Et tu l'as su? Par qui?

— Par elle-même.

— Et tu as toléré qu'elle vive sous ton toit, qu'elle impose sa présence à tes enfants?

— J'ai eu pitié de sa première faute. Je lui ai pardonné.

— Je ne te comprends pas, mon enfant.

Madame Andryane dit cela sans colère, sans rancune envers la femme adultère, simplement, comme le jugement sans appel d'un temps où l'on professait d'autres maximes, d'autres mœurs.

Elle ajouta :

— Ton père ne l'aurait pas compris davantage. Pour lui, pour moi, le mariage est une chose sacrée. On ne trompe pas son mari. Et ton père, j'en suis sûre, ne m'a jamais trahie.

— Moi non plus, — dit Claude, — je n'ai jamais trompé Marthe.

— Tu n'aurais pas dû pardonner. Il fallait la jeter dehors sans pitié.

Il la contempla : ainsi elle-même, si inféodée aux convenances, si respectueuse des préjugés, eût condamné inexorablement Marthe.

— Écoutez-moi, — fit-il, — j'ai eu des raisons, j'ai eu des excuses.

Et s'épanchant à mots pressés, à hoquets de larmes, il confessa sa longue misère : la mésintelligence foncière, le malentendu primordial, et Fontès, et le pardon, et l'ingratitude de Marthe, son caractère reparu plus impérieux, plus outrageant, et tout ce qu'il avait soupçonné, Dussarges, Bécourt, et ce qu'il savait maintenant, ce dont il était sûr, sûr, sûr!...

Madame Andryane l'écouta jusqu'au bout avec une contention extrême; parfois son visage devenait sévère, puis s'adoucissait; car, malgré sa rectitude, elle était partiale et s'en voulait : elle était la mère de ce grand garçon aux cheveux grisonnants, qui se tenait devant elle, incliné, comme un repentant.

— Mon fils, — dit-elle enfin, — je te plains, tu ne méritais pas cela; et cependant tu es coupable : tu as cru être bon, tu as été faible!

Il ne protesta pas cette fois, mais le reproche lui fit étrangement mal.

— Tu aurais dû mater, briser ta femme. On est un homme. Et la femme doit plier, fût-ce sous les coups. Pourquoi lui as-tu laissé prendre cette autorité, et s'affranchir avec ses manières légères? Pourquoi payais-tu les frais de son luxe et de son plaisir? Pourquoi l'encourageais-tu en ne lui disant pas une bonne foi : non!

Elle le regarda avec plus de douceur :

— Mon pauvre Claude, tu es resté l'enfant que j'ai connu, et que ton père aurait voulu plus viril. Il faut être parfois dur dans la vie. Ta femme cependant n'aurait pas dû t'infliger ce martyre. Elle devait t'être reconnaissante et non se montrer aussi odieusement ingrate. On ne se prévaut pas de la générosité d'un être pour l'en accabler.

Claude releva les yeux et lut dans ceux de sa mère l'absolution. Mais cet entretien l'avait ravagée. Elle semblait brus-

quement vieillie. Une humilité le fit se courber devant elle, baiser ses mains froides, aux pores de pierre blanche.

— Maman, j'aurais voulu vous épargner cela.

— Mon enfant, je suis heureuse d'être encore de ce monde pour partager ta peine et te soutenir de mon affection. Ta vie peut être belle : tu as tes enfants, tu es jeune : qui sait si un bonheur ne se refera pas pour toi !

Il eut aux lèvres :

« Il est venu ! »

La peur d'être mal compris, mal jugé le retint; le temps ferait son œuvre. Plus tard, Nelly serait mieux acceptée. Mais ce manque de confiance lui coûtait. C'eût été si bien, si bon de liquider d'un coup cette faillite et cette résurrection !

Elle dit :

— Te sens-tu capable, puisque tu as tant pardonné à ta femme, de pardonner encore et de lui imposer une vie nouvelle, une vie de devoir étroit, sans frivolité et sévère, comme il convient à une bonne épouse et à une bonne mère?

Il répondit :

— Non, je ne puis modifier Marthe. Il est trop tard.

Elle insista :

— Tu aurais le bénéfice de ta longue pitié, puisque tu as fondé ta conduite sur la pitié. Elle y compte, Claude, et peut-être est-elle, malgré ses fautes, un peu en droit d'y compter.

— Trop tard !

Elle revint à la charge :

— Tu justifieras ainsi les mobiles auxquels tu as, jusqu'à présent cédé : l'intérêt, dis-tu, de Pierre et de Charlette, ta dignité mondaine, ton...

— Il est trop tard, maman !

— Tu as trente-sept ans, Claude; tes enfants sont déjà grands.

Il comprit quelle admirable bonté plaidait en ce moment dans l'esprit de madame Andryane contre ses propres ressentiments, car elle ne pardonnait pas, elle ne pouvait pardonner à Marthe le mal infligé au fils de sa chair et de son cœur.

— Tu t'es sacrifié jusqu'à présent, mon enfant; achève, si tu le peux, ton sacrifice !

— Je ne puis plus, mère, je n'en puis plus ! Je veux vivre !

Si vous saviez!... J'aime, maman, et je suis aimé. Non, ne me regardez pas ainsi; vous allez comprendre; vous saurez tout...

Il lui avait rassaisi passionnément les mains et confessait l'apparition suave, le bonheur inattendu, l'Amour dont il désespérait et qu'il avait rencontré, subit, foudroyant, au détour de la route, cette route abominable qui le conduisait au désespoir, aux pires défaillances, peut-être au suicide!

Madame Andryane l'écouta avec la même attention persistante, les sourcils froncés :

— Tu as été bien imprudent, Claude, tu as agi comme un enfant... Es-tu sûr que cette jeune fille?...

Éternelle jalousie des mères! Elles ont beau l'engloutir au plus profond d'elles, une convulsion d'âme la fait renaître. Mais non, Claude s'est trompé; si madame Andryane souffre de ce sentiment, elle le dompte, car elle murmure :

— Je souhaite que tu sois heureux un jour, mais je puis m'effrayer... Une belle-mère si jeune... tes enfants... quelles responsabilités!... quels devoirs difficiles!

Il réprime un mouvement de joie; elle accepterait donc de voir Nelly entrer dans sa vie; bien plus, elle tenait cette éventualité pour inévitable!

Il reprit :

— Le malheur veut... Je suis encore marié, maman.

Elle répliqua :

— Tu n'as plus le choix : divorce!

## XIII

Claude, inquiet du silence de Nelly — rien encore à la poste — eût voulu ramener immédiatement Marthe à Paris. Mais Bécourt pouvait se raviser, et il patienta quarante-huit heures.

Dussarges seul se présenta, solennel et ganté, pour déplorer le regrettable « malentendu ». Son ami, homme d'honneur, aurait la délicatesse de ne pas porter plainte au parquet; pas davantage il n'exigeait une réparation par les armes, voulant éviter à une femme, victime de fausses apparences, tous

bruits malveillants. Généreux, il immolait son juste ressentiment et, constatait Dussarges :

— Entre nous, mon cher, c'est assez chic, ce que fait ce pauvre Bécourt; car il est, je vous le jure, tout à fait innocent. Je réponds de lui comme de moi-même.

Claude le regarda en face, et très froid :

— Ne répondez de personne, je vous y engage.

L'impudence de Loulou ne l'empêcha pas de devenir cramoisi :

— Que voulez-vous dire?

— Vous m'avez parfaitement saisi. Renonçons donc à des relations qui n'auraient désormais ni dignité ni agrément.

— Mais, — interjecta Dussarges, — vous faites erreur, je vous jure. Ma sympathie pour vous, mon respect pour madame Andryane...

Claude, d'un geste, le congédia.

— Brisons là!

— Mais permettez!

Et Dussarges assura son monocle; venu pour arranger une affaire, devait-il en provoquer une autre? Refroidissante hypothèse, car son nom figurait déjà sur un procès-verbal de carence. Claude approcha son visage tout près du sien et lui asséna d'un tel ton : « Cela suffit, hein? » que l'autre, déconfit, laissa tomber son carreau et balbutia :

— Je fais la part de votre nervosité excessive, de votre jalousie injustifiée. Je regrette, toutefois, que votre langage...

Il eût ajouté une insolence, mais le poing d'Andryane... il revit l'œil de Bécourt, cerclé d'une tache devenue tour à tour noire, verte, jaune. Correct, il tendit la main :

— Alors, adieu!

Claude ne prit pas cette main. Dussarges feignit de ne pas s'en apercevoir; il remit son chapeau et, crânant, sortit. Dans la rue, il fit un altier moulinet de canne et sifflota Fanfan la Tulipe. Mais il avait eu peur qu'un pied...

Claude eut un sourire qui ressemblait à une grimace :

— Allons! Je fais des progrès!

Maintenant, aux valises!

Il passa chez Marthe. Elle leva sur lui un regard qu'il ne

connaissait pas, où pour la première fois se montrait de la crainte, et, quoique hostile, une soumission.

L'avait-il impressionnée enfin par sa vigueur? L'attitude de Naïs, souple comme un gant, l'éclairait aussi. Il avait donc fait fausse route? La bonté seule l'avait perdu? Une poigne de fer eût mis Marthe à ses pieds. Mais eût-il voulu d'un servage épeuré? Et à présent, que lui importait qu'elle le craignît ou non? Cependant, il fut ébranlé; et davantage quand il vit cette femme orgueilleuse essayer timidement de le frôler, de le toucher au bras en murmurant :

— Je te demande pardon, Claude, pour toutes les peines que je t'ai faites.

Dès qu'on faisait appel au meilleur de lui-même, il s'amollissait. Quelle partie elle avait perdue! Pourquoi, stupide, l'avait-elle repoussé, tellement fidèle et de bonne volonté?

— Ne me regarde pas durement, — implora-t-elle.

— Nous rentrons à Paris. Fais ta malle.

Elle insista :

— Tu ne me parles plus, tu ne m'as pas regardée depuis deux jours. Je te fais donc horreur?

Las, il détourna la tête : il avait si souvent entendu ces mots, prélude de réconciliation ou amorce de scène. Non, tout cela était dit, archi-dit. Du passé...

Elle se cramponna à lui :

— Reste bon pour moi, Claude...

Il dénoua, non sans peine, l'étreinte : dans le regard de Marthe il avait vu, il voyait sourdre la terreur de l'animal sacrifié. Un tardif instinct du mal irréparable qu'elle avait fait et du sort suspendu sur sa tête lui venait donc, avec la curiosité de savoir comment elle allait expier?

Déçue par son silence, elle s'irrita :

— Ta mère t'a monté contre moi! Bête que je suis, d'avoir cru qu'elle aurait de la pitié! Ah! Je ne suis pas aveugle, va!

— Laisse maman tranquille!

— Ta mère est fausse et me déteste!

— Marthe, tais-toi!

— Tu vois, tu reprends de suite le ton autoritaire; ça ne te va pas, mon ami.

Il fit demi-tour :

— Nous partons à huit heures.

Elle lui darda un regard méfiant :

— Pourquoi si tôt? Nous devions rester jusqu'à vendredi.

Et grommelant :

— Je voudrais bien savoir ce que tu machines.

— Tu le sauras assez tôt.

Elle poussa un cri :

— Tu veux me quitter?

— Nous causerons à Paris, pas avant.

— Et si je ne veux pas rentrer? Si je préfère rester ici? Est-ce que je sais, moi, ce que tu prétends faire de moi? C'est vrai, on me tient à l'écart comme une pestiférée... Et ta mère!

— Ta place n'est plus chez elle. Comprendras-tu, enfin?

— Pourquoi?

— Elle sait. Je lui ai tout dit.

— Tout?

— Oui, Fontès, Dussarges, Bécourt, l'ignominie de notre vie, mon silence pendant des années, tout ce que j'ai souffert! Et pour en arriver là!

Elle joignit les mains; son visage se défigura. Elle se vit perdue et, dans une grande plainte rauque, une clameur de reproche :

— Oh! Oh! Tu as fait cela!

— C'est le premier jour que j'aurais dû lui parler!

— Tu as fait cela!

Maintenant, comme un masque de Gorgone, c'était l'horreur, la haine, la rage qu'elle semblait crier :

— Tout est fini! Je sais ce qui me reste à faire.

Elle cherchait avec des gestes fébriles son chapeau, ses gants; elle tâtonnait, tournoyait comme une aveugle. Un tel désarroi le remua malgré lui.

— Où vas-tu?

— Laisse-moi! Laisse-moi!

— Retrouver Bécourt?

— Ah! Lui ou un autre! Non, non, personne. Mais tu ne me croiras plus jamais, maintenant?

— Comment pourrais-je te croire?

Elle eut un sourire navrant, parut prendre le ciel à témoin et se dirigea vers la porte.

Il lui barra le passage :

— Tu ne sortiras pas !

Et sous sa pitié sincère, la défiance renaissait, car il la savait comédienne, en proie à un dramatique démon qui lui donnait alors des attitudes inspirées, un délire feint ou vrai de Sibylle.

Elle répondit :

— Tu l'exiges, soit?

Elle s'assit, son chapeau à plumes sur la tête, son ombrelle à la main, comme dans une salle d'attente avant le départ. Il s'approcha, lui retira l'ombrelle, ôta la grande épingle et le chapeau; elle se laissa faire, toujours immobile, le visage glacé et les yeux fixes.

— Prépare notre départ, — dit-il une dernière fois.

Il se dirigea vers la chambre des enfants. Comme il allait entrer, il s'arrêta; Pierre et Charlette causaient à mi-voix :

— Papa et maman ne s'entendent pas du tout, — disait le garçon avec importance.

Et Charlette doucement :

— Maman n'est pas non plus d'un caractère bien agréable.

— Oh ! Tu dis cela parce qu'elle te gronde.

— Non, Pierrot, parce que papa a l'air très malheureux.

— Moi, je ne me laisserais pas être malheureux.

— Qu'est-ce que tu ferais?

— Oh ! Bien des choses. Papa est trop bon, voilà tout, pour un homme.

— On n'est jamais trop bon, — répondait Charlette convaincue. — Mais c'est vrai que papa est bon.

— Oui, avec toi.

— Oh ! Pierre, avec toi aussi ! La jolie petite montre qu'il t'a rapportée de Suisse !

Et plus bas, d'un ton sentencieux de fillette précoce :

— J'ai entendu dire que, quand on n'était pas d'accord, on se séparait. C'est terrible !

— Pourquoi, terrible?

— Avec qui serions-nous? On ne peut pas aller avec tous à la fois.

— Oui, c'est embêtant, ça. Moi, j'aime bien maman.

— Parce qu'elle te préfère.

— Mais j'aime bien aussi papa, Et toi, qui choisirais-tu?

Charlette répondit :

— Les deux.

— Ce n'est pas une réponse. S'il te fallait absolument dire l'un ou l'autre?

— Je voudrais vivre avec papa et voir maman tous les jours.

Comme ils se taisaient, Claude s'éloigna sur la pointe des pieds, les yeux humides. La détresse des ruptures!... Les enfants tiraillés, impliqués dans les rancunes, devenus espions ou complices, employés pour meurtrir; les enfants livrés à des mercenaires, déveloutés de la caresse du foyer, trop tôt instruits de ce qu'ils eussent dû ignorer; les enfants chargés de la disqualification de leur père ou de leur mère, injustement sacrifiés et malheureux; voilà ce qu'il eût tant voulu, ce qu'il voudrait tant leur éviter encore; mais le moyen?

La dernière équipée de Marthe passait toute mesure. Quand une femme a perdu à ce point sa dignité... La lâcheté même n'était plus permise à Claude sans déchoir. Il devait compte de sa conduite et de sa conscience à une autre. Une autre dont le poids, il s'en apercevait, faisait pencher la balance de ses actes, par cela seul qu'elle existait, même absente, même invisible. De loin, sans le vouloir, elle dictait à Claude des résolutions plus rigoureuses. Sans le savoir, elle le rendait inflexible. Et cela aussi était fatal.

A midi et quart — on déjeunait très exactement chez madame Andryane — Marthe n'était pas descendue. Naïs, affairée, dit que Madame était souffrante, enfermée. Claude alla parlementer, perçut les mots de : « Migraine... Laissez-moi dormir. »

Rien d'insolite, ni de rare. Toutefois, après le repas, il remonta écouter derrière la porte, gratta doucement. Silence complet.

— Madame dort, je l'ai entendue respirer, — affirma Naïs sortant comme d'une boîte.

Claude ordonna à la vieille de presser les emballages; et pour ne pas priver les enfants d'une après-midi promise au Grand Cirque, les y conduisit. Au retour, il s'esquiva pour retourner à la poste; c'était bien la dixième fois. L'employé nonchalant finissait par s'intéresser à lui. Son signe de tête

négatif s'apitoyait. Nelly se taisait toujours. Décidément alarmé, Claude lui lança d'abord un télégramme, puis, sur le bord d'un pupitre moisi, avec une plume de bureau qui crachait l'encre, il écrivit :

*Nelly chère, mon amie, mon aimée, qu'est-il arrivé? Pourquoi ne m'écrivez-vous pas? Je me perds en suppositions. Etes-vous malade ou quelqu'un des vôtres? Un accident? Je frémis quand je songe aux rues encombrées, à l'écrasement des autos.*

*M'aimeriez-vous moins? Écrivez-moi vite que vous ne vous êtes pas reprise, Nelly? Que vous me gardez une pensée fidèle comme celle que je vous ai vouée? J'attendrai votre télégramme pour regagner Paris, où j'espère absolument trouver une lettre de vous.*

*Je vis ici des heures bien cruelles; je vous conterai cela. Nelly, ma petite Nelly, pensez, je vous en conjure, à la détresse où me plonge votre silence; je baise la main qui va m'écrire les quelques mots rassurants dont mon cœur a absolument besoin.*

Une nuit encore de mauvaise insomnie, sur le divan de la bibliothèque; au tic-tac obstiné de la pendule sonnant la vie en marche, la course sans arrêt du destin. On rentrait. Enfin!... Claude allait revoir Nelly! C'était étrange, qu'il n'y eût pas même une dépêche d'elle.

Au matin, comme Marthe mettait le pied sur la première marche de l'escalier, elle se prit dans l'ourlet de sa robe, trébucha et roula la tête en avant sur les marches.

Elle alla porter contre l'angle du mur, en bas, où elle s'entailla le front. On appela en hâte le docteur Turmer. Il constata que Marthe s'était cassé la jambe, au-dessous du genou. Claude, qui avait aidé à remonter ce paquet gémissant si lourd, dut passer, avec une pitié lasse et stérile, trois jours de soins et de veille au chevet de sa femme. Dans sa fièvre ardente, elle délirait.

Il ne pensait qu'à Nelly. Évidemment, il se passait quelque chose de grave. A la fin, un télégramme de Marie Guibret, qu'il s'était décidé à interroger, répondait à ses pressants appels :

*Nelly malade. Crises cardiaques. Médecin a grand espoir. Sera heureuse de vous voir. Vous attendrai gare. Télégraphiez.*

Claude sauta dans le premier train, comme un fou.

## XIV

— Nelly? Rassurez-moi vite?

Sur ces mots, les seuls que son inquiétude put prononcer et qui passaient avant toutes convenances d'accueil, Claude parut si tourmenté, si avide d'être fixé, que Marie Guibret détendit l'expression sévère de son visage : cette sévérité froide qu'il avait prise pour un présage.

Elle lui donnait des détails, de son air sage, avec une contrainte où il perçut un blâme secret d'amitié. Nelly, en l'absence de son père, était soignée chez eux, à Neuilly, dans le pavillon indépendant qu'ils occupaient, au bout du parc réservé du Collège d'Aubigné. On avait eu très peur de la soudaine, inattendue recrudescence du mal : ces crises d'étouffement étaient si douloureuses. Cependant elle allait mieux.

— Prenons une auto, — dit Claude. — Je téléphonerai en route au docteur Claynot. Il faut que je le voie.

— Vous le verrez tout à l'heure, c'est lui qui soigne Nelly.

— Vous le connaissiez donc?

— Depuis cinq jours. Le médecin attitré du Collège est en vacances, et son remplaçant est malade. Je savais l'estime et l'amitié que vous aviez pour monsieur Claynot, et je me suis dit : — Plutôt lui qu'un autre!

— Ah! tant mieux! La bonne idée! J'ai toute confiance en lui. Qu'est-ce qu'il pense?

— Il est plutôt rassurant.

— Pauvre Nelly! Comment supposer, avec l'éclat de son visage, cette apparence vigoureuse...

Il songeait au précaire des circonstances, à l'embûche du sort, à ce qui nous traque, nous harcèle de partout, la maladie embusquée, la mort traître. Vivre, cela semble si naturel; et cependant quel miracle!

Il se représenta Marthe couchée, la tête emmaillotée, la jambe dans une gaîne de plâtre. Elle ne s'était pas tuée, chanceuse jusqu'au bout. Assez malade pour lui créer de nouveaux embarras, pas assez pour lui permettre un affreux espoir qu'il repoussait, mais qui, à ces moments où l'âme est sans

défense, l'avait pris à la gorge : le destin une fois de plus agissant, et sans qu'il eût touché à l'engrenage, arrêtant dans la poitrine de Marthe le tic-tac perpétuel, le mouvement d'horloge du cœur, le souffle, la pensée.

Mais non, Marthe, qui n'était indispensable à personne, restait solide; pas de danger qu'elle mourût! Et Nelly, frêle, sortait à peine de danger, vivait sous une menace terrible. Était-ce juste?

— Ces journées sans nouvelles! — dit-il. — D'abominables raisons m'ont retenu là-bas, sans quoi!...

— Puisque le péril est passé pour Nelly, cela vaut mieux. Votre présence n'eût pas été utile et...

— Je vous aurais gêné, — dit Claude, qui avec impatience saisissait au vol les aspects du parcours, pour en mesurer la fin.

Il effleura la main de Marie, sévèrement gantée de gris sombre. Cette main se rétracta légèrement. Touché par son gentil air de puritaine et surtout par ce qu'il devinait en elle d'appréhension affectueuse :

— Il ne faut pas me juger trop sévèrement, cousine.

— Oh! — fit-elle, — je ne vous juge pas...

La vivacité même du ton la démentait; Claude le savait : lorsqu'on affirme qu'on ne juge pas, c'est qu'on blâme déjà!

Il insista :

— Vous savez que j'aime Nelly d'un sincère et profond amour?

Elle éludait :

— Mon cher Claude, je ne puis ni ne veux me mêler de ce qui ne me regarde pas. Sachez seulement que vos souffrances ou votre bonheur ne me laissent pas indifférente.

Il la regarda : son maintien digne, ce qu'elle cachait sous sa réserve; elle avait souffert, avait aimé et sans doute ce mot seul lui laissait un souvenir amer et une terreur. Pauvre Marie!

Il insinua :

— Vous serez notre alliée, notre meilleure amie...

Et sans s'arrêter à son geste effarouché :

— Vous l'êtes déjà malgré vous, je le vois, je le sens. Vous aimez trop Nelly pour ne pas...

— Et qui vous dit, précisément parce que je l'aime, que

je ne redoute pas la voie où vous êtes engagés si imprudemment, si aveuglément? Non seulement elle, qui est généreuse, impulsive, et qui, quoi qu'elle en dise, ignore cette vie qu'elle affronte; mais vous, Claude, vous qui êtes un homme sérieux, intelligent, vous qui savez ce que vous réservez de souffrances à tous deux...

Elle ajouta plus bas :

— Et surtout à elle!

— Ah! vous jugez, vous voyez bien que vous me jugez mal, Marie...

— Ma raison peut-être, mon éducation, ma conscience; mais... — elle domina une émotion rapide, — mon cœur ne vous juge pas...

— C'est cela, cousine Marie, votre cœur est dans la vérité. Il est bon et droit. Il sait que l'amour ne se trompe jamais...

— Oh! si! — soupira mademoiselle Guibret, — par malheur, l'amour se trompe souvent.

Elle baissa la tête, sans rancœur contre le fiancé égoïste qui l'avait renoncée pour une autre, mais avec l'amertume que le désabusement laisse aux âmes nobles. Elle le regarda :

— Vous avez donc eu à souffrir encore? Pauvre ami! Votre malheureux ménage, n'est-ce pas?

— Je vous dirai...

Il contait l'accident, Marthe immobilisée pour des semaines...

— Vous concevez... Malgré l'offre de maman, toujours si bonne, je ne pouvais, à son âge, lui imposer la charge de ma femme... C'est bien assez qu'elle veuille garder les enfants provisoirement. J'ai pris mes dispositions. Marthe sera transportée dans une maison de santé mi-religieuse, mi-laïque, où on la soignera très bien. Le directeur est un vieil ami de maman, le docteur Turmer.

Et revenant à la seule chose qui pût l'intéresser :

— Parlez-moi d'*elle*!

Marie contait comment, venue rue du Luxembourg, le lendemain de leur arrivée, elle avait trouvé Nelly évanouie sur un divan, la femme de ménage effarée, comment, sitôt son amie ranimée, elle l'avait emmenée avec une douce violence à Neuilly; là, entre deux crises spasmodiques d'étouffement, Nelly s'était inquiétée des lettres de Claude, ces lettres

que chaque jour Marie était allée chercher, et qui avaient provoqué des confidences entières.

Pourquoi n'avoir pas répondu à ces lettres? — Nelly à cause de sa santé, et Marie craignant une imprudence qui compromit son amie.

— Vous avez eu le courage de me laisser me ronger ainsi, me demandant si elle...

— Ne vous aimait plus? N'est-ce pas? Et si elle vous aimait moins? Si je l'avais sermonnée et rendue plus raisonnable?

Claude s'écria :

— Vous n'avez pas fait cela?

— J'ai essayé, je vous en préviens honnêtement. Rassurez-vous. Aucun succès!

— N'essayez plus, je vous en conjure, jusqu'à ce que nous ayons causé à fond, que vous ayez compris la sincérité de mes sentiments et l'impossibilité désormais où je serais de vivre sans Nelly... Vous ne savez pas... Il y a tant de choses que vous ne savez pas...

— Une seule prière, cousin : elle est dans un état de faiblesse extrême et de nervosité bien excusable. Épargnez-lui les questions et toute émotion. Elle doit à peine parler. Jurez-moi de ne pas abuser de ma faiblesse.

Claude jura tout ce qu'on voulut. Et avec un mélange d'anxiété et d'espoir, en baissant la voix, murmura :

— Marie, croyez-vous qu'elle m'aime encore?

Elle répondit d'un air de pédagogue mécontent, son air de mademoiselle la Directrice des Études :

— Je n'en sais rien du tout, en vérité. Comment le saurais-je?

Et le voyant changer de visage, elle se hâta de dire :

— Je crois pourtant que oui, grand enfant que vous êtes.

— Ah! Marie, je vous embrasserais si vous n'aviez un chapeau si rébarbatif avec cette grande épingle prête à me crever l'œil!

On arrivait.

Cinq minutes d'attente à piétiner dans le petit salon des Guibret, hétéroclite comme le contraste de ce père un peu extravagant et de cette fille si pondérée : le violon de Guibret posé sur la corbeille à ouvrage, un petit aéro-squale en minia-

ture menaçant la stabilité des flambeaux de cristal sur la cheminée; et des plans, des épures, des dossiers envahissant la table de Boule où Marie conserve le grand album de photographies, doré sur tranches avec fermoir; portraits de famille, d'amis, d'élèves, d'indifférents; ce qui remplit la place de ce cœur vide, de ce cœur fait pour se dévouer sans réserve et qui, selon toute probabilité, vieillira vierge, avec une résignation douloureuse et discrète, comme tant d'autres cœurs de vieilles filles.

Un frôlement aux jambes : c'est la chatte Moune, — tiens, son poil repousse! — qui se frotte à lui en faisant le gros dos; et Kiki s'avance sur trois pattes, affable. Derrière lui, Marie souriante fait signe :

— Vous pouvez venir.

Claude entrant sur la pointe des pieds, aperçoit, dans la salle à manger, près de la grande baie claire ouvrant sur le parc, Nelly toute pâle, avec des paupières cernées, toute faible, étendue sur une chaise-longue et accotée sur des oreillers, un plaid de voyage sur les genoux.

Claude sent son cœur qui chavire : il cherche des mots et n'en trouve pas, s'inflige un sourire qui s'évanouit : il voudrait montrer qu'il a de l'empire sur soi, et qu'il n'y a pas lieu, n'est-ce pas, de tant s'attrister? Mon Dieu, il ne croyait pas la retrouver si atteinte...

Il balbutie...

— Nelly... vous allez mieux?

Il baise la petite main exsangue aux ongles violacés. Et c'est tout juste s'il peut s'empêcher de pleurer. Mais pourquoi pleurer? Par crainte mal rassurée? Espoir plus fort que tout? Ou joie de la revoir?

Il n'en sait rien, il murmure :

— Enfin! on se retrouve!

Elle lui sourit, leurs mains s'étreignent, Marie Guibret s'est éclipsée.

## XV

Le docteur Claynot est venu, il a emmené Claude dans son auto. L'examen de Nelly, ce matin, est de bon augure.

Et sa grosse tête socratique, son sourire plus encore que ses affirmations, inspirent confiance.

Claynot ne sait rien, et pourquoi s'étonnerait-il de la présence de son ami chez les Guibret?

Non, ce sont d'autres symptômes plus subtils, plus fugaces, qui guident sa clairvoyance : le changement qui, à l'insu de Claude, le dénonce, la fébrilité du regard, le maigrissement des traits, une ardeur passionnée qu'il n'avait pas avant son départ pour la Suisse.

Claude s'interroge. Parlera-t-il? Se taira-t-il? Son bonheur l'étouffe autant qu'autrefois son malheur. Une pudeur le retient, car son secret est celui de Nelly. Mais envers Marthe que Claynot connaît de longue date, il n'est pas tenu à la même circonspection. Toutefois, tant l'aveu coûterait à son orgueil mâle, il ne fait allusion qu'à des malentendus irrémédiables : de ceux qui acculent un galant homme à un parti définitif.

Claynot, qui a accepté de déjeuner au Restaurant italien, l'écoute, attablé en vis-à-vis, devant un succulent risotto aux foies de volaille qu'il savoure consciencieusement, et arrose d'un chianti embaumant la rose et la fraise. Il observe, il écoute et formule sans le dire son diagnostic : Claude n'est plus le même homme. Y aurait-il anguille sous roche? Tiens, mais... l'intérêt qu'il montre et déguise à la fois pour mademoiselle Curtyl, l'insistance de ses questions... Eh! Eh!

Claynot, serviteur convaincu de la vie, se réjouit de cette équation du problème : Claude amoureux équivaut à Claude sauvé. Tout plutôt que ce calvaire stérile le long duquel il agonise. Car Claynot ne se résignait pas à ce long supplice moral : s'il avait pu, de quel entrain il l'eût jeté dans les bras d'une femme, n'importe laquelle! Épanouissement du cœur ou allégement des sens, pourvu qu'il échappe à sa mauvaise compagne et à sa déprimante hygiène.

Il interroge :

— Que décideras-tu?

Claude soupire :

— C'est toi qui avais raison en me conseillant une rupture. M'y voici acculé, ou du moins... la maladie de Marthe me permet de réfléchir.

— C'est cela, toujours réfléchir, — maugréa Claynot.

Il avale des ravioli au jus, fondants et saupoudrés de parmesan.

— Reprends-en donc, ils sont exquis. Une rupture, dis-tu?

Et il baisse le nez sur son assiette : ses yeux fins le trahiraient, et son sourire. Il pense :

« Claude, mon bon, tu n'es pas venu là tout seul. Quelqu'un ou quelqu'une y a aidé! »

Il éprouve la satisfaction du praticien qui circonscrit ses hypothèses, boucle les probabilités, tient la maladie sous son doigt.

— J'hésite encore, et me le reproche, — dit Claude; — et cependant ce n'est pas moi, mon vrai moi qui hésite : mais l'homme d'hier, qui n'a pas dépouillé encore son écorce de principes, de préjugés peut-être.

« De mieux en mieux, Claude! Tu es en grands progrès! »

Ces réflexions, Claynot les exprime pour lui-même dans une lampée de Falerne sec. Bons, mais durs, ces vins italiens.

— Tu y viendras, — dit-il avec philosophie.

— Ah! les scrupules, — soupire Claude. — Vouloir être un honnête homme, ne pas forfaire à ce qu'on s'est proposé!

— Les scrupules te tueront, — dit Claynot, — ce sont tes pires ennemis. Tu as toujours été dupe de tes délicatesses. Heureusement la vie te créera d'autres devoirs, autrement impérieux; tu y obéiras, parce que tu es honnête et que d'ailleurs tu ne pourras pas faire autrement.

— N'est-ce pas? — jette Claude Andryane dans un aveu, un cri à l'aide vers ces forces étrangères qui le libéreront; car tout seul, il n'oserait pas.

Claynot sourit de bonne humeur à la vue du zabaglione mousseux au marsala.

— Oui. Seulement, tel que je te connais, tu compliqueras, si ce n'est déjà fait, en allant vers un amour hérissé d'obstacles et lourd de responsabilités. Tu te garderas du caprice léger, de la liaison passagère. Tu exigeras la vraie, l'absolue tendresse, celle qui nécessite le don total de soi-même.

Sa voix devint grave; il fixe son bon regard dans celui de son ami :

— Et ce jour-là, écoute-moi bien, Claude, tu n'auras plus

le loisir d'hésiter; tu te devras, tu te dois déjà à celle que tu as choisie et que tu n'as pas le droit de sacrifier, car ce serait ignoble!

Claude s'émeut; il baisse le front, puis illuminé :

— Tu devines donc?

— Oui, mon ami : ce n'était pas difficile.

— Je suis si heureux! Je le serais davantage sans ce tourment nouveau. Nelly vivra, n'est-ce pas? Tu la tireras de là?

Il se raconte, il la raconte; et à chaque mot la magie de l'amour lui fait ressentir plus intensément la grâce, la splendeur de Nelly, la radieuse apparence qu'elle incarne.

Claynot le contemple : comme il la reconnaît, la fièvre éternelle, la fièvre de phantasmes qui crée ce vertige d'illusions, ce délire optimiste où tout de la Bien-Aimée paraît beau, bon, souverain, délicieux. La facilité avec laquelle Claude s'est confié, l'allégement qu'il en éprouve, la griserie qui lui monte au cerveau, tout cela Claynot le repère; c'est le mal des hommes, le mal terrible et doux qui demain le subjuguera peut-être lui aussi, si prévenu qu'il se croie; car l'amour n'a rien à voir avec la raison, les mœurs, les coutumes, la vie régulière. Il est d'autre essence, il se meut sur un autre plan. Il fait vivre ses victimes élues dans une autre atmosphère, il les transporte sur une cime où l'air brûle et où les gestes s'émancipent jusqu'à la frénésie. Claude est intoxiqué, mais l'amour le sauvera.

— Divorce! — conseille-t-il pour la seconde fois.

Hier le mot et la chose effrayaient Claude; aujourd'hui c'est surtout le mot. Il affirme :

— Oui, mon devoir est d'épouser Nelly.

— Sans doute, — fit Claynot. — Le mariage simplifie et protège la femme. C'est son avantage, et il est considérable, sur l'union libre.

— Elle me répugne, — affirma Claude. — Trop de passades l'ont disqualifiée.

Claynot — à qui sa largeur d'esprit, fréquente chez les célibataires, ne coûte rien, — dit :

— L'essentiel, c'est que tu appartiennes désormais à celle que tu as choisie. Et pas seulement parce qu'elle est une jeune fille et qu'autrement elle y perdrait trop, mais parce

qu'il est immoral de vivre sous le même toit que sa femme, alors qu'on en aime une autre!

— Oui, dans mon cas...

— Dans tous les cas. Dès qu'on aime, le partage, même inégal, devient dégradant. Attends, laisse-moi finir. Assez d'autres te le conseilleront. On te dira : « Le mariage est une association d'intérêts, conservez donc cette association; trompez votre femme, qu'elle l'ignore ou l'accepte, gardez la façade et ayez une seconde vie à côté, avec assez de discrétion pour ne pas offusquer le monde qui tient aux apparences et se contente de peu. » N'écoute pas ces gens-là!

— Ne m'avais-tu pas conseillé toi-même — Claude sourit — de tromper Marthe?

— Palliatif d'un moment, qui dérivait ta misère. Oui, avec des maîtresses d'une heure. Mais tu aimes, et tu crois aimer pour la vie. Dès lors, c'est autre chose. Te vois-tu continuant le côte à côte avec une étrangère, une ennemie? Te vois-tu prolongeant une vie de ménage, mensongère, empoisonnée de scènes, avec tes enfants pour spectateurs? Et t'en allant furtivement voir de cinq à sept ton amie cachée, humiliée, sacrifiée, en suspicion aux unes, en mépris aux autres? Aurais-tu ce courage ou cette lâcheté?

— Non, — dit Claude, — c'est impossible.

Il parut reconnaître une vérité plutôt que la proclamer, tant il est difficile de s'affranchir de l'empreinte, de briser le joug imposé depuis si longtemps.

Claynot dit :

— Divorce, séparation, rupture amiable : là encore le mode choisi m'importe peu. Ce que je dis, moi, c'est ceci : arrange ta vie comme tu l'entendras avec mademoiselle Curtyl; mais quitte ta femme : tu ne pourrais plus vivre avec elle sans opprobre.

Le coup porta :

— Si j'ai tant hésité, — plaida Claude, — c'est pour les enfants.

Claynot répliqua :

— C'est de ton affection et de ta protection qu'ils ont besoin, pas d'autre chose.

Il huma son verre de marasquin :

— Voilà ma consultation. Paye le déjeuner.

— Oui, — dit Claude — Garçon — Ah! La stupide pitié, la pitié impuissante, la plus triste de toutes, la pitié qui n'empêche rien, cette pitié qui encore maintenant m'empêche de répudier Marthe, comme je le devrais.

— C'est de mademoiselle Curtyl, — dit sévèrement Claynot, — et d'elle seule que tu dois avoir pitié, à présent.

Claude rougit.

## XVI

Pendant le mois qui suivit, Claude eut une vie de cœur si pleine et si riche qu'il ne put concevoir comment il avait vécu ces dernières années dans une si lamentable atonie. Quel réconfort de se sentir enfin compris, de se révéler tel qu'on est, avec ses erreurs et ses faiblesses, ses bons et ses mauvais côtés. Et la certitude de ne pas déplaire!

Avec Marthe, jamais une idée commune, nulle causerie, ni lecture, ni plaisir d'art; elle n'aimait que le théâtre et le plus vulgaire, lorgnant surtout les toilettes. L'esprit de Nelly, son intelligence, sa justesse, répondaient au contraire merveilleusement au sien. Ils prenaient l'habitude de penser tout haut, s'unissaient dans tout ce qui rapproche : l'amour des livres, de la musique, le goût des musées, où ils se promettaient de longues visites.

Sans l'angoisse qui lui étreignait parfois le cœur, devant une pâleur soudaine de Nelly, un étouffement brusque ou une de ces fatigues qui lui laissaient une langueur si séduisante, Claude eût connu le bonheur parfait. Il le sentait plus âcrement : craindre pour ce qu'on aime, — l'idée violemment écartée, rejetée comme impossible et monstrueuse, — l'idée funèbre exaltant autour de Nelly les grâces de la vie : quel stimulant pour l'imagination d'un passionné! Et l'ivresse de se mieux appartenir, dans ces rapports indulgents que la complicité, parfois soucieuse, mais toujours bonne de Marie Guibret autorisait. Pas d'importuns, pas d'empêchements : Guibret courant la province en quête de capitaux, M. Curtyl encore absent.

Claude ne souffrait que de la brièveté des entrevues. Voir Nelly en confiance ne lui suffisait pas : il eût voulu sa présence continue, le pain partagé, les promenades au soleil, le charme des heures intimes, le livre lu ensemble sous la lampe, et le repos qui suit la fièvre des baisers.

Lui-même s'appartenait moins. Ses fonctions l'absorbaient; et deux fois, il dut aller à Tours s'assurer de l'état de Marthe.

Elle se rétablissait, bénissant ce répit propice. Claude sentait peser, interrogateur et persistant, son regard. Méfiante, elle attendait le coup. Serait-ce tout à l'heure? Peut-être espérait-elle? Elle le jugeait si faible, et il lui avait tant pardonné!

Par deux fois il avait voulu la préparer, puisque trancher net, devant ce lit de malade, il n'en avait pas le courage. Par deux fois, s'évanouissant à temps, elle avait arrêté la condamnation en suspens. A demi-dupe, il s'énervait. Son ressentiment de la première heure avait fait place à une résolution triste : il eût voulu se montrer inflexible sans cruauté. Et comment?

Le divorce brutal, puisqu'il le subissait comme le seul moyen d'en sortir, il ne le concevait que silencieux et rapide, dans l'intérêt des enfants et de Marthe elle-même. Donc, à l'amiable. La loi l'ignore, mais l'usage y cède et les tribunaux l'accordent. Seulement, prononcé contre Marthe, la plus masquée, la plus anodine des répudiations l'entacherait toujours de suspicion et de blâme. Elle allait tout perdre : nom, rang, alliances, avantages; la femme sombre en ces naufrages où l'homme surnage.

C'est Nelly qui, avec une généreuse insistance, lui dissuadait d'user, même modérément, de son droit. En se donnant l'apparence de torts convenus avec l'avoué, en faisant prononcer contre lui le divorce, il adopterait le parti le plus conforme à son caractère, une solution élégante.

Claude hésitait : ce mensonge lui déplaisait, et il ne voulait pas s'aliéner l'opinion. N'ayant pas déchu, pourquoi déchoir?

Nelly répondait :

— Que vous importe ce qu'on dira de vous? Puisque moi je vous aime et vous sais irréprochable. Laissez dire. On est indulgent aux hommes; et pour ceux qui pressentiront, — car

tout se sait à la longue, — vous recueillerez plus de sympathie que de blâme.

Il avait objecté qu'aux yeux des enfants...

— Non, Claude, s'ils doivent nous comprendre un jour, ils ne pourront qu'approuver votre procédé chevaleresque envers leur mère coupable et malheureuse. Une autre attitude serait regrettable, croyez-moi...

— Vous êtes bonne.

— Bonne, j'en doute. Car je ne me sens aucune sympathie, j'éprouve peu de pitié pour un être qui vous a tant fait souffrir. Ce n'est pas à elle que je pense, c'est à vous. Je ne voudrais pas qu'à cause de ma tendresse, votre conduite fût jamais moins belle que celle qui vous est instinctive et naturelle. Je voudrais que notre amour nous haussât vers le bien, le juste, le beau. Si vous n'aviez jugé ce divorce indispensable, pour votre honneur et votre repos, je ne vous y aurais pas poussé. J'eusse accepté d'être aimée dans l'ombre.

— Et c'est ce que je n'accepterai jamais! Que j'ai raison de vous aimer, Nelly! Jamais une femme ne m'a parlé ainsi!

— Parce que je vous aime, Claude, et que mon amour pour vous a besoin d'estime et d'admiration. Comme je vous serai douce, mon ami aimé! Du moins je m'y efforcerai, car je suis parfois violente. Mais votre bonté me servira d'exemple, car vous, ami, êtes vraiment bon!

— Je voudrais l'être, — répond Claude.

Ces dispositions conciliantes, les aurait-il sans sa joie d'aimer, d'être aimé, qui l'incite à se montrer meilleur?

Il poursuit :

— Je ne suis qu'un homme de bonne volonté; mais que tout est difficile! Peut-être avez-vous raison, chère imprudente, et qu'en traitant Marthe sans rigueur, en lui épargnant l'infâmie d'un procès, en lui laissant, au delà de ses mérites, une existence confortable, je ne mériterai de reproches ni de moi ni des autres.

— De vous, — dit Nelly, — c'est l'essentiel! Car les autres!... Et tant pis pour ceux qui ne seront pas contents!

— Mon avoué, par exemple! — répliqua-t-il en souriant, mal convaincu, mais heureux de se laisser conduire par la petite main blanche aux veines pâles qui serrait la sienne.

Me Faucony, — c'est par Claynot qu'il l'a choisi, — petit homme habile, rond comme une balle et toujours rebondissant, le désapprouvait.

Ils en causaient ce matin-là, dans le vaste cabinet de travail de l'avoué, qui, caressant de la main son crâne chauve et sa figure rasée, étudiait, l'œil brillant entre ses paupières en poche, le sourire aigu, Andryane, avec l'intérêt sympathique et apitoyé qu'inspirait, à cet homme de chicane, un esprit « aussi distingué et aussi peu dans la vie ».

— C'est entendu, nous y mettons toute la galanterie possible, je comprends... pour les enfants : *maxima reverentia pueris debetur*... Et nous ne tenons pas à étaler certaines turpitudes... Mais que diable, n'oubliez pas que vous aurez en votre femme une adversaire. Les accords trop conciliants réservent des surprises fâcheuses.

— Je prendrai mes précautions.

— Consentira-t-elle, même?

— Elle y a tant d'intérêt!

Faucony hochait la tête; son amour-propre combattif souffrait de tant de complaisance :

— Voyons, réfléchissez, en s'en tenant à l'entente préalable sans accabler madame Adryane, sans faire état de ses fautes, on pourrait la charger juste assez pour obtenir le jugement contre elle : on arguerait de dépenses excessives, de torts injurieux, d'un abandon de domicile dont il serait bien légitime qu'elle prît la peine. Ainsi, on la bride pour l'avenir, la question de garde des enfants se solutionne à votre profit, votre femme devrait une pension à votre libre volonté au lieu de la tenir du tribunal. Pourquoi vous désarmer? Pourquoi vous lier les mains?

Et l'avoué maugréa :

— Je vous l'assure, j'ai vu quelquefois des clients très chics, mais je n'en ai jamais rencontré poussant jusque-là la magnanimité. Votre ami Claynot le déplore.

— Oui, — dit Claude, — il m'a traité de « poire ». Que voulez-vous? Je trouve abject qu'on doive se séparer en se jetant publiquement à la tête son linge sale. J'aime mieux laisser à ma femme, avec une réputation à peu près sauve, la possibilité de se refaire une vie.

Faucony conclut :

— Le Président de la première Chambre, M. Le Costard est expéditif. En un mois, six semaines, s'il veut, ce sera fait!

Claude eut un éblouissement : sa geôle éclatait; par le pan de mur qui s'écroule, tout le bleu du ciel entrait. Libre, libre! Dans un mois! Il n'osait y croire!

Restait Marthe. Il se décida à lui écrire. Cette lettre, où il imposait sa résolution formelle, Guibret s'offrit à la porter. Et parce que c'était un parent et que son dévouement était sûr, Claude le préféra à Claynot, si occupé. Il y aurait bien eu les Bruchet; mais cette démarche pénible ne se pouvait confier qu'à un intime; et Guibret, sous ses dehors un peu fous, avait la délicatesse du cœur et le tact nécessaires.

Claude et Nelly causaient :

— Il me tarde de savoir dans quelles dispositions le cousin Charles l'a trouvée. Tant que cet accord ne sera pas terminé, je conserverai un malaise. Je crois, le diable m'emporte! que les objurgations de Me Faucony finissent par m'influencer.

Nelly objecta :

— Pourquoi n'avez-vous pas préféré débattre vous-même vos intérêts avec elle?

— Moi? Vous ne connaissez pas Marthe! Nous n'aurions abouti, et encore, qu'après des scènes affreuses, des convulsions de fureur et de désespoir. Ce sera bien assez d'une dernière entrevue avec elle.

Et pensif :

— L'avenir, un avenir si prochain, y pensez-vous, Nelly? Cela me fait presque peur. Ce sera si beau, cette liberté, et notre bonheur au bout.

— Oui, — dit-elle lentement, — bien beau.

Elle eut un léger frisson, il la couvrit d'un châle. Un silence inexpliqué dura entre eux, Claude fit effort pour le rompre :

— Comme ce que vous m'avez dit hier pour Pierre et Charlette m'a touché! Alors vrai, bien vrai, vous voudrez bien les aimer, non comme une mère, vous êtes si jeune, mais comme une sœur aînée?

— Mais, Claude, ne vous bercez pas d'illusions, vous aurez peut-être à souffrir. Elle fera tout pour qu'ils me détestent!

— Pourquoi vous détesteraient-ils? Je leur expliquerai, dans

la mesure du possible, pourquoi leur mère et moi nous nous séparons. Pierre n'est pas méchant, et Charlette est tendre.

— Ils vivront avec nous, — dit Nelly : — nous les formerons ensemble. Je les aimerai, soyez-en sûr!

— Oui, — dit Claude. — J'ai tant souffert de l'internat; rien ne vaut le foyer pour les enfants. Un foyer grave, tendre, digne comme sera le nôtre.

Nelly le contempla avec un courageux sourire. Il l'admira. Elle aussi, autant et plus que lui-même, était un être de bonne volonté.

Tout à coup, à travers le parc, ils virent venir à grandes enjambées, une valise en main, Guibret. Claude, craignant pour Nelly quelque émotion, s'élança au-devant de lui.

Le cousin Charles l'enveloppa d'un regard affectueux qui le plaignait :

— Ouf! Mon pauvre garçon! Ça y est. Mais je n'aurais jamais cru que Marthe fût un tel homme d'affaires.

— Elle consent, alors?

— Oh! Pas sans peine! Elle répétait à chaque instant : « Je ne veux pas être roulée! » Et crois-tu qu'elle trouvait dérisoire la pension de dix mille francs que tu offres?

— Non? — fit Claude indigné. — Mais j'aurai Pierre à élever, Charlette à doter?

— C'est ce que je lui ai dit. Ça ne la touche pas. Elle voulait tout, c'est bien simple. Enfin, je lui ai fait peur. Elle a fini par comprendre. Je l'ai ramenée avec les enfants qu'elle tient à garder auprès d'elle pendant l'instance. Ah! Je te comprends et je te plains!

— Merci! — dit Claude simplement.

Ils se serrèrent la main; Guibret lui jeta le même regard paternel et bon :

— Bah! Tu vas refleurir!

## XVII

Claude, d'accord avec sa femme, quitte aujourd'hui son appartement et va s'installer à l'hôtel. Ses valises, ses papiers, quelques livres, tout est déjà là-bas. Un campement de fortune

dans deux pièces : chambre et salon. Le mobilier banal des voyageurs de passage, le confort anonyme, et des domestiques sans visage familier.

Tout à l'heure, il dira adieu à Marthe. Il a pris congé de Pierre et de Charlette qu'il a laissés chez les Bruchet avec leurs six enfants, leurs camarades. Il a prétexté un voyage : plus tard, petit à petit, il leur expliquera. Ils n'ont pas paru trop étonnés. Cependant Pierre a demandé :

— Mais tu reviendras?

Charlette s'est suspendue à son cou avec une sensibilité inquiète, et s'est détournée pour qu'il ne vît pas de grosses larmes. Que pensent-ils, que penseront-ils demain? Horizon trouble.

Claude, assis devant sa table de travail, se reverse une tasse de thé bouillant. Car le goûter des Bruchet, ce goûter où il a cependant tout refusé, ne passe pas : le poids imaginaire de cette orgie de café au lait, de miel, de confitures, de brioches, de gâteau mollet... Pourvu que les enfants ne mangent pas trop! Mais ce qui lui pèse surtout au cœur, c'est ce qui s'est dit. Il vient de savourer une des plus amères déceptions de sa vie. Toujours il se souviendra de cette discussion irritante, maladroite, qui va peut-être lui coûter deux amis.

Les Bruchet! S'est-il donc fait des illusions sur eux? Il a toujours cru que ceux qui prétendaient le connaître, qui lui témoignaient de l'estime et lui faisaient protestation de confiance, devaient aux premiers mots l'approuver.

Voilà sept ans que les Bruchet font partie de leur intimité et qu'il apprécie la sûreté de leur commere. Il a toujours goûté la bonhomie savoureuse de ce couple aux larges figures bien nourries, aux sourires contents de la vie et d'eux-mêmes. Des Flamands, dirait-on; la femme puissante, toute en rondeurs massives; lui taillé en Hercule, avec une barbe rousse de Christ. Il professait en Sorbonne, s'était consacré aux Universités populaires et avait versé dans le socialisme.

Ménagère accomplie, elle élevait leurs six enfants, gros et gras comme de petits ogres. Leur entente conjugale, leur fidélité étaient légendaires. Ils en riaient les premiers, libres dans leurs propos, le verbe haut, exhalant en embrassades ou en disputes brèves leur trop plein de sève.

Madame Bruchet possédait une imagination vive, colorée, intense : elle créait, amusante à entendre, des personnages ou des récits dramatiques ou comiques. Personne ne déformait comme elle la réalité; elle contait sur chacun de véritables romans. Jamais Claude n'avait supposé qu'il dût pâtir à son tour de cette faculté exagérée, et que leur amie Madeleine, ou mieux Madelon, — car on s'appelait familièrement de ses petits noms, — pût un jour le calomnier sans même le vouloir.

Pour Bruchet, ce brave Arsène, c'était un idéologue sincère, un théoricien de formules, le parfait constructeur de constitutions politiques et de cités nouvelles auxquelles il ne manquait pour être viables que sa connaissance, à lui, de la réalité. Comment Claude eût-il deviné que son excellent ami allait l'enfermer dans des dilemmes et des sophismes, les pinces d'un raisonnement indifférent à la souffrance et étranger à l'humanité?

Avec des allusions prudentes, sous le couvert d'un intérêt cordial, — de vieux amis, n'est-ce pas? — ils laissèrent percer leur curiosité et leur envie de s'interposer. Cette pauvre Marthe!...

Les regards insistants, animés de Madeleine Bruchet, mirent bientôt Claude sur ses gardes autant que la candide sérénité d'Arsène qui semblait, les yeux perdus en l'air, envisager les solutions mathématiques d'un conflit tout abstrait.

Et brusquement, ne pouvant se contenir, — vous permettez, Claude? — Madeleine lui étala ses sollicitudes et ses craintes. Que le ménage de leurs amis fût parfait, ni elle ni Arsène ne l'avaient cru. Mais de là à ce qu'il pût se rompre définitivement...! Surtout sous une influence regrettable, évidemment passagère. Mais non, elle ne le pouvait croire encore!

Ah! Ah! Marthe avait parlé!

Claude la priant de préciser quelle influence, madame Bruchet sourit, en femme qui sait; il se cabra indigné. Ainsi, voilà que Marthe s'ingéniait à diffamer une jeune fille irréprochable!

— Ah! — soupira madame Bruchet, — comme vous êtes déjà pris, pour protester avec cette véhémence!

Et quand Claude affirma que des motifs probants dictaient sa décision, il se heurta à des cerveaux prévenus.

— Mais elle est au désespoir! — s'écria madame Bruchet, elle vous aime tant au fond!

— Si elle m'avait aimé, m'aurait-elle fait cet enfer?

— Vous l'accusez, c'est bien naturel, car si vous êtes si partial et injuste, Claude, vous si indulgent, c'est que vous voyez par d'autres yeux que les vôtres!

Alors, avec dégoût, il lâcha le paquet. Ce fut, dans la béate digestion des Bruchet, le sursaut qu'eût causé, sur leur tapis, l'écrasement d'une bouse, offensant leur bien-être et leur respectabilité.

— Mon pauvre ami, s'écria Madeleine, mais comment alors. comment avez-vous pu pardonner? C'est donc que vous l'aimiez! Et si vous ne l'aimez plus, c'est bien à cause de ce que Marthe croit et qu'elle n'a pas tort de croire?

Il l'arrêta un peu trop vivement, ce qui la froissa. Comme il la retrouvait bien là, la logique des femmes, et chez les régulières et les satisfaites, les matrones, la haine éternelle de l'amour, de l'amour illicite qui leur vole leurs hommes. Admirable raisonnement : alors parce qu'il avait pardonné, il était tenu de pardonner encore et toujours; et cela leur paraissait naturel, aux bons Bruchet! Et s'il quittait Marthe, ce n'était nullement parce que celle-ci l'avait lassé, exaspéré, supplicié, non, mais parce qu'il subissait une obsession étrangère. En vérité, c'était enfantin!

Il essayait de le faire comprendre à madame Bruchet, mais sans ébranler le doute qu'il lisait dans ses yeux.

A son tour, Arsène brandit sa pipe en masse d'armes :

— Le mariage est-il, oui ou non, par essence et par définition, un contrat fondé sur...

— On ne se marie pas pour être malheureux; et quand on l'est trop, que faire, sinon se séparer?

Bruchet noya l'objection d'un nuage de fumée.

— Le divorce est-il, oui ou non, un fléau social, la négation du foyer, la destruction de la famille?

— Ah! si vous souffriez comme moi!

— Je néglige l'individu. L'individu n'est rien en regard de la collectivité. Oui ou non, la collectivité se doit-elle de sacrifier les intérêts particuliers? Tenez, je vais vous poser un syllogisme...

— Arsène, je hais le divorce autant que vous, comme je maudirais l'amputation d'un de mes membres gangrenés ; mais si je veux vivre, il faut bien...

— Vivre?

Bruchet avait paru très étonné. Qu'est-ce que cela venait faire là? Ah! oui! Il eut un sourire de pitié et condescendit à descendre des hauteurs :

— Eh! mon Dieu! restez marié mon ami, pour le symbole philosophique que ce mot sublime représente, pour les principes qui régissent la société dont vous êtes une infime et négligeable parcelle. Restez marié, et rien ne vous empêche de grimper, si vous avez le foie chaud, chez votre petite amie.

— Vous allez m'offenser, Arsène.

— Je n'en ai pas l'intention. Considérez bien les lois morales du monde et leur harmonie...

— Pas même de la brioche? — proposait madame Bruchet conciliatrice.

Claude remâcha cette impression amère. Ne pas être compris de ses amis, quel crève-cœur! Quelle injustice aussi, car de quel droit prétendent-ils régenter ses actes, substituer leur parti pris à sa raison? Quoi, ils n'oseraient entrer dans sa chambre à coucher, ouvrir un de ses tiroirs, et ils violaient tranquillement sa conscience! Il pensa :

« Ce n'est peut-être que le commencement! »

Que diraient les autres. Les Maridotte? Les Louarde? Et ses chefs? Et ses relations de métier? Et les indifférents? Le monde enfin?

Une revue de détail : — qu'il n'oublie rien, puisqu'il ne doit pas revenir ici avant que le jugement!... Tout est en règle? Oui. Marthe a vu hier Faucony, et ce matin s'est concertée avec l'avoué qui occupera pour elle. Elle a exigé une pension plus forte. Soit! Tout est arrangé. Dans quinze jours on signifiera à Claude d'avoir à réintégrer le domicile conjugal. Refus. Il sera appelé en conciliation. Défaut. L'affaire viendra très vite, sera plaidée en dix minutes, un début d'audience. Et à huitaine le divorce. Deux mois pour délai d'appel, un mois pour transcription. Dans quatre mois au plus Claude épousera Nelly, car à quoi bon de longues fiançailles? Il ne

doute ni de lui ni d'elle : l'amour, comme l'or, se reconnaît à la frappe et au son du métal.

Il donne un coup d'œil circulaire à son cabinet de travail. Ah! la lettre par laquelle le propriétaire accuse résiliation de son bail. Des années ont tenu là, du labeur, de la pensée, de brèves joies, de grandes souffrances. Cela ne se quitte pas sans émotion. Marthe l'a mal aimé. Mais peut-il affirmer qu'elle n'a jamais eu de tendresse pour lui? Si, au début, avant le mariage, un peu après peut-être...

Et lui, sait-il au juste quels liens secrets d'affection, de chair, l'ont rivé à cette ennemie, avec qui il partageait les heures quotidiennes, les repas, le lit? Elle lui a donné Charlette, Pierre; et maintenant, il faut se dire adieu pour toujours. La mort s'explique : c'est l'absence éternelle. Mais là, vivants, on meurt l'un à l'autre. Tout ce qui fut s'effacera : souvenirs, familiarités, griefs même. On se rencontrera sans se saluer, ou d'un signe de tête comme des étrangers. Rester amis? Un rêve!

Claude regarda une photographie de Marthe. Elle se campait sur son bureau, outrageusement décolletée, en parade, le sourire officiel. Il détestait cette image, mais elle la lui avait imposée. Il la laissait derrière lui avec le reste.

Allons!

Il passa chez sa femme. Elle l'attendait, le front à la vitre, regardant vaguement passer, au dehors, la vie, cette vie neuve où elle allait entrer et se confondre.

— Marthe, je viens te dire adieu.

Elle ne se retourna pas. Elle se dressait en robe sombre contre la fenêtre, statue rigide concentrée en elle-même, murée de toute sa rancune et de son impuissance.

— Marthe, je voudrais, je voudrais tant qu'en cette dernière minute, nous n'échangions pas des paroles de haine. Ce qui a été, tu n'y peux plus rien, ni moi non plus. Tu le sais, tu le sais bien au fond de toi-même!. J'ai tout tenté pour te rapprocher de moi; tout essayé pour que tu entrevoies l'union simple, vraie, bonne. J'ai échoué. Il ne me reste plus qu'à te souhaiter d'être heureuse, si tu peux.

Claude dit cela d'un trait, par besoin de bonté; mais à l'entendre, dominant son émotion, on croirait qu'il s'excuse.

Elle se retourna d'un bloc :

— Et qu'est-ce que je vais devenir, moi?

Le « moi » retentit, prépondérant. C'est bien son « moi » à elle, le moi oppresseur qu'elle a toujours affirmé, le moi qui dans les voitures lui fait prendre toute la place et qui, sur le trottoir, du coude repousse Claude sous les roues.

— Toi? Mais Marthe, ton sort est assuré.

— Je perds tout.

— Tu ne perds que ce que tu as voulu perdre. Ne récrimine plus, accepte la fatalité.

Elle le couve d'un affreux regard où il y a de la douleur, du désespoir et de la rage :

— Et toi? Que vas-tu devenir?

— Je vivrai.

— Avec une autre?

Le cri a jailli, farouche, comme des entrailles.

Il la regarde, et maître de soi quoique un peu pâle :

— Tu as perdu le droit de m'interroger.

— Je suis encore ta femme.

— Tu ne l'es plus, Marthe.

— Je t'ai tout donné, tu me rejettes à présent. Je t'ai apporté ma jeunesse, j'étais vierge.

— Et moi je t'ai été fidèle.

Elle ricane :

— Avec ta maîtresse?

— Je n'ai pas de maîtresse...

— Non? Alors tu en feras ta femme? Une hypocrite, une rien du tout. C'est si séduisant, une fausse malade... Et les Guibret, beau métier qu'ils font là! Alors tu aimes cette petite intrigante?

— Ne parle pas de l'amour! Tu ne sais pas ce que c'est!

Claude a les mains qui tremblent, et froid dans l'âme... Jusqu'au bout alors, jusqu'au dernier regard, elle l'outragera? Comment sait-elle? Oh! c'est bien simple : la lingère du collège d'Aubigné, vieille fille acariâtre, connaît la femme de charge des Bruchet et elle a bavardé : tout se sait.

Marthe va et vient, avec l'envie démoniaque de mordre, de casser : si elle osait, elle souffletterait Claude. Il dit :

— Abrégeons. Je n'aurais pas voulu nous quitter ainsi. Je te recommande les enfants.

— Ah! les enfants! C'est toi qui les sacrifie. Une autre mère!

— Pour la marche à suivre, ton avoué et Me Faucony te guideront. Adieu, Marthe.

Elle se fige soudain dans une telle attitude accablée, un tel affaissement moral qu'il a pitié d'elle :

— Donne-moi la main, Marthe : oublions le mal que nous nous sommes fait.

Mais elle lui tourne le dos et, debout à la vitre, immobile, s'acharne à contempler, à interroger la vie qui passe.

Il répète :

— Adieu!

Sur le palier, il se croise avec Naïs. Il l'a cependant renvoyée, à Tours, non sans peine et grincements de dents; et même il a assuré généreusement son sort. Elle plie le dos. Ils échangent un singulier regard. Ce visage de mauvais augure l'impressionne. Bah!

Il descend lentement l'escalier. N'aurait-il pas dû témoigner à Marthe plus de pitié? Que n'a-t-il saisi sa main? Pourquoi n'ont-ils pu échanger un pauvre baiser de paix?

Il atteint la dernière marche : s'il levait la tête, il verrait, semblable à une furie, Marthe penchée sur la cage : elle rassemble son souffle, crache sur lui et le manque.

Claude s'éloigne : quinze ans de malheur sont passés. Sa première existence d'homme est morte!

PAUL MARGUERITTE

*(A suivre.)*

# LES ORIGINES
# DE PARIS CAPITALE

Noblesse de titre oblige. La *Revue de Paris* ne peut pas se montrer indifférente à l'apparition du livre de M. de Pachtère sur les origines de Paris, sur Lutèce gauloise et romaine[1].

Ce livre, d'ailleurs, fera époque dans l'érudition parisienne. Pour la première fois, tout ce que nous savons du plus lointain passé de la ville se trouve réuni et commenté par un savant de grande valeur; pour la première fois, nous voyons surgir à nos yeux, chacun à sa place et tous unis l'un à l'autre, les témoins véridiques de ce passé, et ceux-là seulement, — textes glanés chez les historiens, pans de murailles encore plantés à la surface du sol, humbles débris retirés des profondeurs de la terre. Avec cela, aidé par les fils conducteurs de l'histoire générale, il a été possible à M. de Pachtère de reconstituer, sans crainte d'erreur, sans embardée d'imagination, les premiers siècles et comme les premiers pas de la cité naissante.

*
* *

Que le coin de terre où s'est élevé Paris ait été prédestiné à porter une très grande ville, une capitale de France, qu'il ait

1. De Pachtère, *Paris gallo-romain*, dans la collection de l'Histoire de Paris, sous les auspices de la Ville de Paris. In-folio avec nombreuses planches.

dû cette fortune à ces deux causes combinées, immanentes et éternelles : le rayonnement de ses routes fluviales, l'excellence de son terroir de culture, — cela a été dit maintes fois, reconnu par les Anciens, repris par les Modernes, naïvement exprimé par le bon Sauval, rigoureusement montré par l'admirable Vidal de La Blache. Il est inutile que nous le redisions ici. Et à ceux qui ont la paresse de lire et tiennent à rester les hommes de leur temps, nous nous bornerons à conseiller de monter, par un temps clair, sur la tour Eiffel, ou de se rendre, en première vitesse d'automobile, de Luzarches à Fin-d'Oise, de là à Conflans de Charenton, de là à Arpajon, et, d'en haut comme d'à côté, de savoir regarder et de savoir réfléchir.

Mais on a dit également que ces deux forces, ces deux énergies du sol de Paris (l'une, née de sa structure, l'autre, de sa surface), on a dit qu'elles étaient demeurées longtemps latentes et inactives, négligées ou ignorées des hommes, et qu'il avait fallu, pour leur faire produire une cité souveraine, une suite ininterrompue de faits historiques : le caprice de rois barbares choisissant une résidence, la nécessité de défendre la frontière du Nord-Est, la grandeur continuée de la monarchie capétienne et de la patrie française. En revanche, dans les premiers siècles de son histoire connue, sous les Gaulois et les Romains, Paris aurait vécu sans grandeur ni éclat, et pour ainsi dire sans couleur, dénué de toute physionomie propre. Rien ne faisait présager son destin : le germe n'arrivait pas à percer l'enveloppe, à sortir pour vivre.

Il ne semble pas, en lisant ce livre et en examinant ces ruines, qu'il faille s'en tenir encore à cette manière de voir. Que ni dans la Gaule celtique ni dans la Gaule romaine Paris ait jamais eu le rang de capitale ou joué le rôle de métropole, c'est un fait indéniable, et acquis pour toujours. Mais dès lors cependant, et en dehors de tout titre officiel, Paris s'essayait à une certaine maîtrise sur la terre et sur les hommes : les causes qui préparaient sa grandeur faisaient déjà sentir leur action.

Gaulois et Romains se sont ressemblés en ceci, qu'ils étaient également de fort bons agriculteurs, des constructeurs et des coureurs de routes : du sol tirer la richesse, la faire circuler sur le grand chemin, furent des passions communes à ces

deux peuples, bien entendu lorsque la passion des batailles ne parlait pas plus fort que toutes les autres. Il est impossible que les uns et les autres ne se soient pas aperçus qu'autour de cette petite île de Lutèce il y avait d'admirables terres de labour, et le rassemblement de routes naturelles venues de tous les points de l'horizon. — Du reste lisons et commentons les textes relatifs au Paris de ce temps : ils nous obligent précisément à parler surtout de ce que nos yeux nous ont obligés à voir d'abord : ces terres et ces routes. Et qu'il y ait accord entre les données de la géographie et les témoignages des plus anciens documents, cela est l'indice que nous touchons à quelqu'une des lois éternelles de l'histoire.

*
* *

Voici d'abord pour les terres. — En l'an 52 avant notre ère, Jules César voulant conquérir la Gaule, celle-ci arma l'élite de toutes ses nations pour venir le combattre. Nous connaissons le chiffre de l'effectif fourni par chacune d'elles : la nation dont Lutèce était le chef-lieu et qui portait le nom de « Parisiens », envoya huit mille combattants. Or le territoire de cette nation, s'il était plus étendu que le département de la Seine, ne l'était pas de beaucoup. Il se terminait vers Luzarches au nord, à Arpajon au midi; à l'est il ne dépassait pas les forêts de Sénart et de Bondy, à l'ouest il s'adossait aux collines de l'Hautil, qui dominent le confluent de l'Oise et de la Seine. Huit mille soldats d'élite sur ce territoire, c'est beaucoup. Les Pictons, qui occupaient la valeur de trois départements, n'en levèrent, eux aussi, que huit mille; douze mille, les gens du Berry; douze mille, ceux de la Saintonge. De toutes les nations de la Gaule d'alors, les Parisiens étaient la moins étendue peut-être, et elle fournit une quantité d'hommes à l'égal des plus grandes. Il faut donc supposer sur son domaine une population d'une particulière densité, plus forte peut-être que nulle part ailleurs. Le Parisis est, dès lors, un des pays les plus peuplés de France. Comme Paris ou Lutèce n'est encore que peu de

chose, une bourgade bloquée dans son île, c'est dans les campagnes que vit ce peuple, c'est d'elles qu'il tire ses moyens de subsistance et ses motifs de prospérité. Les belles et grasses terres des plateaux, au nord et au sud, étaient donc défrichées et mises en valeur : je ne crois pas que le spectacle y fût trop différent de ce qu'il était il y a un siècle, avant l'envahissement de la grande banlieue parisienne par les fabriques et les usines. Je m'imagine qu'au sud, d'Ivry à Juvisy, d'Antony à Arpajon, les champs de blé couvraient déjà les hautes terres de leur beauté monotone ; et qu'au nord s'étalaient déjà les vastes et fécondes emblavures qui feront un jour de Gonesse l'une des plus fameuses capitales du froment et du pain de France. C'étaient d'excellents laboureurs et de grands mangeurs de pain que les Gaulois : et cela explique qu'ils aient vécu en nombre dans cette clairière du Parisis, si joyeusement épanouie au milieu des forêts du Nord.

Voici maintenant pour les routes. — A cette même date de 52, au cours de cette même campagne, Jules César, pour conquérir la Gaule, décida de porter sur deux points l'effort de son armée. Lui-même, avec une partie de ses troupes, devait s'enfoncer vers l'intérieur, occuper l'Auvergne, qui était alors le pays le plus fort de la Gaule, le centre matériel et moral de la résistance à l'envahisseur. Mais l'autre partie de ses légions, il l'expédia, sous les ordres de son principal lieutenant, dans la direction de Paris. C'est à Paris en effet que s'assemblaient toutes les forces gauloises des pays d'entre Loire et Ardennes. De la possession de cette place devait dépendre la destinée militaire de la moitié de la Gaule. Mais que signifient donc ces batailles autour de Paris, ces concentrations d'hommes sur son territoire, sinon que Romains et Gaulois ont compris l'extraordinaire valeur stratégique de ce carrefour? Ce qu'ils ont cherché les uns et les autres près de la petite île de Lutèce, c'est la possession du nœud des routes; et dès ce temps, cette croisée de voies fluviales, ce terrain aplani et bas où se rencontrent les chemins, valait autant, dans l'histoire de la Gaule, que les hauts sommets des terres arvernes, que ces antiques citadelles de montagnes qui avaient si longtemps exercé l'empire sur les hommes.

*
* *

Ce qu'était la ville gauloise de Lutèce, je l'ai déjà dit : une bourgade d'îlot fluvial, et rien de plus. Mais cette situation avait son prix au point de vue de la sécurité. Défendus par la triple protection des bras du fleuve, des marécages des berges, des remparts bordant l'île, les gens de Paris n'avaient guère à craindre d'un ennemi. Les Gaulois aimaient du reste, presque autant que les forteresses des hauts lieux, ces petites îles isolées dans les fleuves : Melun, Decize, d'autres encore, qui à cet égard ressemblent à Paris, avaient déjà leur importance municipale. Qui sait si, dans son amour pour les îlots des basses terres, il n'y avait pas chez le Celte l'héritage d'une civilisation très ancienne, des siècles où le Ligure, l'homme du bronze, l'homme de la pierre polie aimaient à installer en plein lac ou en plein marécage ses lieux de défense ou de séjour ou les réserves de ses moissons? Pour être bâtie sur de la terre ferme et non sur pilotis, Lutèce n'en ressemblait pas moins, par son site, par son horizon, par ses habitudes, aux villages lacustres d'autrefois. Cette ville, destinée aux temps nouveaux, était une survivance des âges les plus antiques.

Quelle admirable continuité dans la vie de nos cités françaises! L'île de Lutèce nous a fait songer aux îlots palustres des plus anciens habitants du sol français. Et cette île va demeurer, durant tout le cours de notre histoire, le foyer de la cité de Paris, autour duquel elle rayonnera dans les années de sécurité, auprès duquel elle se tassera dans les années de péril. Il est vraiment dommage que les villes modernes n'aient point cette religion du symbole qui fut une des forces et un des charmes des cités antiques : la nôtre eût pu placer dans son île le feu de sa Vesta ou l'ombilic de son sol, pour parler comme les Anciens.

Après tout, l'îlot de Lutèce conserve toujours les deux édifices essentiels de Paris : son palais de Justice, qui fut pendant si longtemps le centre politique de la cité; sa Cathédrale, qui en est demeurée le centre religieux. Et si ces édifices sont là, et je doute qu'on y touche jamais, c'est qu'en dernière

analyse les Romains, les Gaulois, les Ligures et leurs ancêtres ont, pour créer Paris, pris d'abord possession de cette île.

*
* *

Dans l'humble Lutèce des premiers temps, il y a bien d'autres choses qui préparent, qui annoncent la capitale d'aujourd'hui.

Deux ponts la réunissaient au reste du monde. L'un, au nord, se trouvait à la place qu'occupe le Pont au Change; l'autre, au sud, à celle du Petit Pont. De ces ponts partaient des sentiers qui s'en allaient, sans interruption, jusqu'aux extrémités de la Gaule. — Au nord, c'était la future route de Saint-Denys, traversant d'abord la grande plaine fromentière, puis, gravissant sans doute les pentes de la forêt de Montmorency pour rejoindre le curieux *oppidum* de Taverny, qui protégeait de ce côté les terres parisiennes. Sur elle venaient se greffer les routes de Normandie, de Valois, de Champagne. Elle était le faisceau où s'unissaient les pistes du Nord. — Sur la rive gauche, celles du Midi aboutissaient toutes à la rue Saint-Jacques, ou du moins à ce qui l'a précédée : car la ligne de cette rue existait déjà, allant droit du nord au sud, transmettrice immuable de la pensée de Paris à celle de la France. Et je ne connais pas, dans Paris, un point où l'imagination évoque à l'historien plus de souvenirs et de réflexions, que cette montée de la rue Saint-Jacques entre la Sorbonne et le Collège de France, dominant d'un côté la terre basse de la Cité, et de l'autre l'horizon indéfini des cieux méridionaux. Nulle part en Gaule, pas même au confluent d'entre Fourvières et Perrache, pas même au golfe bleu du Lacydon qu'ombrage le rocher marseillais des Accoules, nulle part il n'est passé tant d'hommes, il n'a circulé tant d'idées. Sous ce sol de rue que les générations élèvent sans cesse, vous trouverez les assises successives des chemins royaux et des voies romaines, et au-dessous de la plus ancienne de ces voies, la terre usée et battue par les Celtes et les Ligures. La ligne directrice de Paris n'a pas un instant dévié du tracé fixé par ses premiers maîtres.

Formant croix avec cette ligne, se présentait le cours de la

Seine, orienté de l'est à l'ouest. Sur le fleuve, dès les temps gaulois, l'essentiel est déjà fait. Les barques y sont nombreuses pour assurer le transport des marchandises : les mariniers y sont groupés en une puissante corporation. — On objectera que c'est faire remonter trop haut la fortune nautique de Paris, et qu'il suffit de la dater des Romains : car le principal monument qui nous permet de la connaître, un bas-relief avec inscription au nom des « nautes parisiens », est postérieur au temps de l'indépendance, et marqué du règne de l'empereur Tibère. Mais ce monument, pour romain qu'il soit, nous met en présence de choses gauloises : les nautes y sont figurés en costume national, ils sont armés du bouclier et de la lance celtique, ils accomplissent une cérémonie qui rappelle les usages indigènes, l'inscription qu'ils ont gravée trahit leur ignorance des formes latines. Je crois bien que ce monde des nautes, que leur corporation est une très vieille chose, née dans les siècles de la liberté gauloise, création spontanée de la vie parisienne. Cette vie, c'était donc déjà autour du port, au profit des marchands de l'eau qu'elle s'activait de préférence.

Dès lors enfin Paris ou son peuple aspirait à être maître chez soi, à avoir pour soi tout seul son port, ses confluents et ses carrefours. Pendant longtemps la petite nation parisienne paraît avoir vécu sous la dépendance de Sens ou des Sénons, peuplade de beaucoup plus importante, à domaine très vaste, adossée aux forêts et aux montagnes du Morvan, maîtresse de rivières innombrables et de riches croisées de routes : comme si souvent plus tard, la Bourgogne ou la Champagne mettait la main sur Paris, le grand territoire provincial sur la modeste clairière agricole. Mais Paris avait su secouer cette solidarité gênante. Lorsque les légions de César vinrent en Gaule, le lien s'était rompu entre lui et les Sénons de Sens. Il n'appartenait qu'à lui-même, et fortement abrité par les forêts qui l'encadraient, par les hauteurs d'avant-garde qui regardaient le voisinage, il allait librement vers son destin.

C'est alors qu'arriva César. Je ne voudrais certes pas qu'on fît de César un des fondateurs de Paris : car, après tout, Paris a, à son origine, mieux que des héros ou des hommes, il a les dieux du sol. Mais enfin le fameux proconsul fut pour quelque

chose dans les débuts historiques de notre ville. C'est lui le premier de tous les écrivains qui en ait fait connaître le nom à la postérité. Et c'est aussi le premier des chefs du monde gréco-romain qui en ait fait une fois sa résidence. Or suivez bien les routes de César, examinez les lieux où il s'arrête et les camps qu'il établit. Ces routes et ces lieux, ce sont presque toujours les grandes voies et les capitales de l'avenir : comme ceux d'Alexandre, les camps de César ont engendré de grandes cités et ses marches de grandes voies. Non pas évidemment parce que le Romain imposait son caprice à la destinée, mais parce qu'il savait reconnaître la valeur d'un sol et la force des choses, et les utiliser à son profit. C'est pour cela qu'en entrant en Gaule, il a, je crois, d'abord campé à Lyon, et qu'en conquérant le Nord il s'est longtemps arrêté à Paris. Ici il a fait plus que séjourner; il a convoqué l'assemblée de tous les chefs de la Gaule. Vraiment, n'était-ce pas déjà faire l'essai de Paris comme capitale?

*
* *

Je ne suis pas sûr que la conquête romaine n'ait pas enrayé plutôt qu'aidé la fortune de Paris. Si la Gaule fût demeurée libre, comme elle correspondait à la France, Paris, tôt ou tard, serait devenu une métropole : car ce qui fait sa force, c'est précisément qu'il est au milieu de routes de France, qu'il sert surtout à la France, lui prête l'appui de sa force militaire et de son carrefour souverain, qu'il travaille, plus qu'aucune autre ville, à mélanger les rivières de la patrie, à concentrer ses hommes, à échanger ses marchandises. Entre Paris et la France la solidarité était inévitable, Mais par là même, les Romains étaient moins intéressés à voir grandir Lutèce. Ils voulaient pour la Gaule une capitale qui fût plus près du Midi et de la Méditerranée, plus voisine des Alpes et de l'Italie, plus à même de surveiller le Rhin et sa frontière; et c'est pour cela qu'ils lui ont donné Lyon comme centre politique et religieux. Ces nécessités d'empire et de frontière ont également fait que les empereurs ont placé non loin du Rhin les chefs-lieux administratifs des provinces du Nord, Reims

et Trèves. Pour Paris, ils n'ont rien fait de ce genre. Ils ont laissé la ville à elle-même.

Elle n'en a pas moins travaillé beaucoup, et dans la manière que lui avaient depuis longtemps indiquée Gaulois ou Ligures.

La vie agricole continua à s'y développer. Toutes les terres de collines et de plateaux étaient réparties en de vastes biens-fonds, grands chacun de plusieurs milliers d'hectares, dont nos communes suburbaines ne sont aujourd'hui que les héritières : Issy, Passy, Ivry, Bercy, Antony, et cent bourgades semblables sont autant d'anciennes villas de seigneurs gallo-romains, elles conservent leurs noms, qu'il est facile de retrouver sous la forme moderne (Antony, *Antoniacus*, villa d'un Antonius); l'église du lieu indique souvent le point où s'élevait le château du maître; près d'elle, on peut encore apercevoir la source qui égayait la résidence; et avec les cultures qui encadrent, ou plutôt qui encadraient ces villages, les lignes de bois qui fermaient leur territoire, on peut revoir par la pensée le grand domaine disparu. Chacun d'eux était l'organe d'une exploitation régulière et intensive du sol parisien.

Le blé cessa d'être la culture essentielle de ce sol parisien. Il subit la concurrence de la vigne, beaucoup plus rémunératrice. Cette lutte entre les deux est d'ailleurs une loi presque fatale en terre de France. Nous en voyons depuis deux siècles, dans le Bordelais, les passionnantes alternatives. Elle dut, il y a dix-huit siècles, agiter les agriculteurs parisiens et préoccuper même les intendants de l'Empire. — La vigne s'installa surtout au rebord des plateaux, sur le penchant des coteaux, du moins en vue du midi et du couchant. Toute cette ligne de hauteurs qui s'arc-boute au nord-ouest, de la fin des bois de Saint-Cloud aux anciennes garennes de Bois-Colombes, et les pentes d'Argenteuil, et les terres ensoleillées de Chanteloup, et bien d'autres, je crois bien que dès les Romains, lorsque les empereurs le permirent, les vignes les escaladèrent en conquérantes. C'est sans doute le vin de ces crus qu'a célébré l'empereur Julien, le premier homme à nous connu qui ait fredonné la chanson de Suresnes, ou son équivalent.

Ne rions pas à propos de cette chanson. Elle est l'écho qui s'affaiblit d'une grande gloire du sol parisien. Refrain de chanson, survivance d'une grandeur disparue. Autant que le blé, il y a cent ans et bien longtemps au delà, le vin était une des richesses du terroir parisien. Sauf dans le rayonnement des communes fromentières du Nord, il avait, presque partout, opprimé les céréales. Et c'est peut-être, ce prestige de la vigne, ce que les Romains ont apporté de plus franchement nouveau à l'activité parisienne.

Il faut toujours, quand on fait l'histoire de ce passé de Paris, insister sur ces questions agricoles. Aujourd'hui, devant la marée triomphante des usines et des maisons ouvrières, nous oublions que la fortune primitive de Paris lui est venue en grande partie de ses champs. Les vignerons de Puteaux, qui se souvient d'eux aujourd'hui? Il n'y a cependant qu'un demi-siècle qu'ils ont commencé à disparaître. Au temps de la Révolution, lorsqu'on chercha des armoiries pour la commune de Puteaux (car les hommes d'alors, à la façon des Anciens, aimaient le symbole), on ne trouva rien de mieux que l'épi et la grappe. Cérès et Bacchus, l'un venait de la Gaule et l'autre venait de Rome.

D'autres cultures, évidemment, s'ajoutaient à l'une et à l'autre : je parle de l'époque des empereurs. On avait des figuiers, que, l'hiver, on recouvrait de paillassons : cela, peut-on dire, annonce les arboriculteurs d'aujourd'hui. Les forêts des environs ne servaient pas seulement à la chasse : certains indices me font croire qu'on y avait ménagé, à l'intérieur, d'assez vastes clairières où s'abritaient des troupeaux. D'ailleurs, le bois de Boulogne et d'autres, avec leurs chênes et leurs hêtres, fournissaient d'abondantes glandées aux porcs si chers à tous les Anciens. Ce Parisis offrait, aux possesseurs de domaines, les ressources les plus variées.

*
* *

Sur les routes, le travail ne fut pas moins intense. La « Paix Romaine », cela signifie surtout la libre circulation sur les grands chemins.

Précisément, le principal monument qui nous reste des temps romains de Paris est relatif à ces routes, et aux hommes qui les exploitaient : c'est le bas-relief des « nautes » ou des mariniers, dont j'ai parlé tout à l'heure. Il est conservé au musée de Cluny : regardons-le avec respect; nous n'avons rien de plus ancien sur notre ville, rien qui soit plus conforme à la loi éternelle de sa vie matérielle, la maîtrise des eaux de son fleuve. — Voici sans doute ce qu'il signifie.

L'empereur Tibère, méchant homme à Rome, n'était pas indifférent au travail qui se faisait dans les provinces. Aux corporations industrielles ou marchandes qui y prospéraient, il dut accorder certains privilèges : je pense que les nautes de Paris en bénéficièrent. Pour remercier dignement l'empereur-dieu, ils décidèrent de lui faire présent d'un collier colossal, d'un *torques*, j'imagine en or ou en bronze doré. C'était un genre de don que les Gaulois aimaient à faire à leurs plus grands dieux : eux-mêmes n'ayant pas de parure plus importante que leur collier, ils jugeaient leurs dieux comme ils étaient; seulement, ils leur donnaient des colliers énormes. Esus ou Teutatès en reçurent au temps de l'indépendance. Ensuite, on en offrit un à Auguste, en or et du poids de cent livres. Les nautes parisiens en firent donc un pour l'empereur Tibère. Une délégation de la corporation, trois anciens et trois jeunes, fut chargée de lui porter le présent : il est fort probable que c'est à Rome qu'elle se rendit, et qu'elle fut reçue par le prince, peut-être au Capitole. Le bas-relief de Cluny fut destiné à perpétuer le souvenir de ce don et de cette cérémonie.

Tibère est assis sur son siège d'empereur, deux Romains auprès de lui : la délégation se présente, armée des lances et des boucliers nationaux; le premier des députés porte à la main le collier démesuré qu'il va offrir au souverain. Pour être assez grossière, la sculpture n'en a pas moins une certaine vie et de l'allure. Ce n'est pas de l'art conventionnel : c'est une scène vécue. Les figures de nos Gaulois, rudes et naïvement exprimées, avec leurs barbes à la celtique et leurs gestes gauches, on a tout lieu de croire que ce sont des portraits, ceux des délégués eux-mêmes.

On comprend qu'un tel épisode, dans la vie de cette petite

cité provinciale qu'était Paris romain, ait assez frappé ses habitants pour qu'ils aient voulu en perpétuer le souvenir. A près de vingt siècles de distance, il nous émeut aujourd'hui encore par sa valeur symbolique. C'était la rencontre des mariniers de Lutèce avec le maître de la terre, du vaisseau déjà emblème de Paris avec l'aigle emblème de l'Empire, de la puissance souveraine qui gouvernait le monde antique avec l'obscure débutante qui aspirerait un jour à gouverner le monde moderne.

*
* *

Comme ville, sinon comme capitale, Paris grandissait donc à la faveur de la Paix Romaine. L'île de la Cité ne pouvait plus lui suffire. Il déborda sur les rives principales.

A la différence du Paris médiéval, parti lui aussi de l'îlot fluvial, le Paris romain évita la rive droite et rechercha la rive gauche. Rien n'est plus facile à comprendre. Sur la rive droite, c'étaient terrains bas, marécages, un sol toujours ouvert aux inondations, où rien n'était plus long et plus coûteux que d'établir des fondations de grands édifices; et ce que Paris voulait en ce moment, comme toutes les villes romaines, c'était bâtir des choses puissantes, théâtres, thermes ou amphithéâtres. A gauche au contraire, on avait les collines, et surtout la colline Sainte-Geneviève, dont les dernières pentes venaient se baigner dans le fleuve, face à l'île, comme pour la protéger ou la rejoindre : l'admirable sol pour de grosses bâtisses! et quelle joie pour un architecte classique que d'adosser à cette colline les gradins d'un théâtre! D'ailleurs, la civilisation latine avait grandi surtout sur des collines : c'étaient ses sites préférés, elle y avait bâti ses camps, elle y bâtissait ses colonies et ses villes neuves, elle les recherchait pour ses temples, ses tombes et ses villas. Rome regardait ses Sept Collines comme le titre de gloire de son sol, et toutes les villes de la province tenaient à ressembler à Rome. L'histoire d'une ville à l'époque romaine, même en Gaule, c'est sur ses collines qu'il faut la chercher : ce n'est que plus tard que la vie descendra délibérément dans les bas-fonds, que Marseille prendra sa Can-

nebière, Bordeaux ses Chartrons, et Paris sa Grève et son Marais.

Pour le moment donc, il conquiert la colline Sainte-Geneviève, et voici les principaux édifices qu'il y a établis, dont les ruines existent encore au-dessus de la surface ou dans le sous-sol.

C'est d'abord, le plus grand de tous, l'Amphithéâtre ou les Arènes de la rue Monge, sur le flanc nord-est de la colline : l'édifice servait à des combats de bêtes, à des chasses, à des luttes de gladiateurs (à cela surtout, car la gladiature a passionné les Gaulois plus qu'aucun peuple de l'Occident), sans doute aussi à des exhibitions et exécutions de condamnés à mort.

C'est ensuite, symétrique aux Arènes, sur le flanc nord-ouest de la même colline, le théâtre, du côté de la rue Racine et du lycée Saint-Louis. Sur ce qu'on y faisait, nous sommes fort mal renseignés. Les Théâtres de Gaule sont les énigmes de notre archéologie nationale. Il y en avait plus d'une centaine. Non seulement chaque ville possédait le sien, comme Paris, mais il s'en bâtissait en plein champ, comme à Champlieu, à l'orée de la forêt de Compiègne. Toutes ces murailles, qui ont entendu tant de choses, sont aujourd'hui d'un mutisme désespérant. Aucune inscription, aucun bas-relief ne nous apprend quel genre de spectacle elles abritaient. Des comédies, des tragédies classiques? J'en doute fort. Je ne vois pas que les paysans de Champlieu et les mariniers de la Seine aient pu rien comprendre à du Plaute ou à du Térence. Je songe plutôt à un spectacle intéressant les yeux, et des yeux rustiques et populaires, à des pantomimes ou à des mystères.

Presque au sommet de la colline, à l'endroit où s'est bâti le Collège de France, se dressaient les Thermes publics. Il n'y avait pas, dans le Paris romain, d'édifice plus somptueux : pour en orner les salles, on avait demandé leurs marbres les plus précieux à toutes les provinces de l'Occident. En cela aussi Lutèce voulait ressembler à Rome : car c'est dans ses thermes que la Ville Éternelle déployait le plus de luxe. Un édifice de ce genre était, pour une cité de l'empire, le rendez-vous de tous les oisifs et de tous les élégants, casino et plage, Enghien et Champs-Élysées à la fois.

Entre ces lieux de plaisir s'intercalaient des lieux d'affaires, bourses ou marchés. C'était bien un marché, je crois, que cette curieuse esplanade qui s'étendait rue Soufflot, aux abords de la rue Saint-Jacques. Qu'au centre de la place il y ait eu un autel, un temple ou un sanctuaire, il n'importe : un *forum* n'allait pas sans un dieu, un foirail sans un autel.

C'est également aux affaires, à la vie économique de Paris, et non pas à ses plaisirs, à sa vie religieuse, que je rapporterais volontiers la destination du monument romain de Cluny. Il est aujourd'hui le seul édifice impérial dont il reste des ruines imposantes, comme cette grande salle voutée, d'une ampleur si harmonieuse; il est le seul, également, avec les Arènes, que l'on puisse étudier de près, dans le détail de ses dispositions et de son appareil. Et cependant aucun édifice romain, je ne dis pas à Paris, mais en Gaule, n'est demeuré plus énigmatique, n'a été le sujet de plus d'incertitudes et la victime de plus d'erreurs. Quand on voit le peu que nous savons d'elles, l'histoire de ces ruines nous apparaît comme une leçon de modestie et de réserve à l'adresse de l'archéologie. On y a vu un palais; mais le palais des empereurs, lorsqu'ils en ont eu un à Paris, s'élevait dans la Cité; et de ce que ces murailles se sont appelées *palatium* au moyen âge, il n'y a rien à conclure : le moyen âge a donné ce nom de « palais » à toutes sortes de murailles, même à des débris d'amphithéâtre. On a voulu que le César Julien y ait logé; mais il n'a jamais habité que dans l'île de Lutèce. On a répété que c'étaient là les thermes : ils se trouvaient, je viens de le dire, de l'autre côté de la rue des Écoles, beaucoup plus haut sur la colline Sainte-Geneviève; d'ailleurs, à part une médiocre piscine, rien ne rappelle dans les débris de Cluny un établissement de bains; et qu'au moyen âge on ait parlé de « thermes » à leur sujet, cela s'explique : tout le quartier portait ce nom, parce qu'en effet les thermes étaient dans ce quartier. Mais en matière d'archéologie réfuter est toujours facile, prouver fort malaisé. Aux hypothèses antérieures, c'est en hésitant que j'essaie de substituer une hypothèse nouvelle. La voici cependant.

La seule partie de cet édifice qui soit un peu caractérisque, autre chose qu'un pan de mur, qui nous parle pour ainsi dire, ces ont les consoles historiées qui, dans la grande salle, suppor-

tent les arcs des voûtes. Or, si on examine de près celle qu'on peut voir, on s'aperçoit qu'elle a la forme d'un avant de navire, non pas un rostre schématique, banal et classique, à la façon des proues gravées sur les monnaies romaines, mais la copie exacte et fidèle d'un bâtiment réel, avec son image emblématique à la carène, son bastingage sur le flanc, et sur le pont tout un chargement de marchandises militaires, cuirasses, casques, faisceaux d'armes. Il me paraît bien difficile qu'il n'y ait pas quelque rapport entre cette sculpture et la destination de la salle. Celle-ci ne serait-elle donc pas le lieu d'assemblée de ces mariniers de Paris dont nous venons de rappeler l'importance? l'édifice entier ne serait-il pas leur hôtel, avec ce que pouvait comporter la maison d'une corporation puissante : chapelle, local de réunion, basilique, comptoirs, bourse, bains et entrepôts? et ne serait-ce pas là, en définitive, notre plus ancien « parloir aux bourgeois »?

Quoi qu'il en soit, cette bâtisse de Cluny était une chose énorme, et qui devait servir à des usages collectifs, à un très grand nombre de personnes. Ce qui est aussi le cas de toutes les autres constructions retrouvées sur la colline Saint-Geneviève, marché, arènes, thermes et théâtres.

Ainsi, sur cette colline, s'étaient surtout bâtis des édifices destinés à la population tout entière, à ses amusements ou à ses affaires. Elle était le quartier où tous les Parisiens se rassemblaient, lorsqu'ils voulaient travailler ou jouir ensemble. En bas, dans la vieille cité de l'île, les maisons tassées, obscures et pareilles, les habitudes anciennes, la vie de famille, les menues besognes quotidiennes. En haut, sur la colline aux horizons plus vastes et à la lumière plus gaie, les spectacles bruyants, les fêtes émouvantes, l'agitation des foires, les rendez-vous de plaisir, la vie en commun et les cris en plein air.

Tous ces édifices, également, paraissent trop grands pour la toute petite ville que serait la Lutèce insulaire. Entre cet îlot de quelques hectares et cette colline surchargée de bâtisses presque colossales, on dirait un contraste, et comme une contradiction. Mais songeons que ces thermes, ces théâtres ne s'adressaient pas seulement aux citadins domiciliés sur les bords du fleuve; ils appelaient aussi à eux tous les ruraux

disséminés sur la riche campagne parisienne, propriétaires et serviteurs de villas, paysans et bûcherons. Sur ces gradins de la rue Monge, il fallait qu'il y eût place pour tous les curieux du Parisis. Soyons sûrs qu'on y venait également de bien au delà, du Valois, du Vexin ou de la Brie. Si Paris a bâti sur sa colline de si amples édifices, c'est parce qu'il en a offert la jouissance, les jours de fêtes, de pèlerinage ou de foire, à des milliers de ses voisins. Ces jours-là, par les routes qui, de partout, convergeaient vers l'île, des multitudes s'assemblaient à Paris. Ce que furent plus tard dans la plaine du Nord, autour de la basilique de Saint-Denys, les journées populeuses du Lendit, c'est déjà ce que voyait la colline du Midi, à demi marché et à demi sanctuaire.

*
* *

Ce bruit, cette richesse, ce besoin de s'étendre et de bâtir, ces affluences d'hommes et ces joies de spectacles ont pris fin, à Paris comme dans le reste de la Gaule, dans la seconde moitié du III^e^ siècle : on peut même, presque à coup sûr, donner la date précise de la catastrophe qui engloutit cette vie, les années 276-277.

Car ce fut une véritable catastrophe, subite, rapide, complète, à peine moins soudaine qu'un incendie ou un tremblement de terre, aussi terrible dans ses effets et plus durable dans ses conséquences. Ces années-là, les Barbares du Rhin, ne trouvant plus de soldats pour garder la frontière, entrèrent dans la Gaule, la traversèrent jusqu'aux Pyrénées, et partout, ce fut la plus effroyable curée que jamais bande de brigands ait faite dans des villes riches et désarmées.

Car Paris n'avait plus ses remparts de l'île; on n'avait pas songé davantage à fortifier la colline aux monuments. A quoi bon toutes ces précautions? c'était le temps de la Paix Romaine : les légions gardaient la frontière. — Aussi, quand la frontière eut été franchie par les Barbares, personne plus, nulle part, ne put leur résister, et ce fut ici une merveilleuse flambée, dont rien n'approchera jamais, à aucune époque de notre histoire : ni les feux dont les Normands environnèrent

Paris, ni ceux qui le menacèrent au temps des Anglais et de la Ligue, ni ceux mêmes que la Commune y alluma.

C'est alors que les thermes, les arènes, le théâtre, l'édifice de Cluny furent incendiés, pillés, éventrés. J'ai toujours cru que les Barbares d'outre-Rhin, arrêtés chez eux depuis trois siècles par les légions romaines, contenus par elles, et dans leurs rancunes et dans leurs convoitises, avaient proféré quelque mystérieux serment de tout détruire le jour où ils pourraient courir enfin les Gaules en maîtres. Les peuples germains aimaient ces vœux solennels, où ils offraient aux dieux, dans de formidables bûchers, les dépouilles des ennemis vaincus. Pendant ces journées sinistres de 276-277, c'est la Gaule entière qui servit d'holocauste aux divinités de Germanie.

Les Barbares, évidemment, n'ont fait que traverser la Gaule. Ils détruisirent les choses, mais ils ne changèrent rien aux lois. Quand ils repartirent, l'Empire romain continua sa vie comme si de rien n'était.

Il n'empêche que tout un monde venait de finir. Aucun des édifices élevés sur la colline Sainte-Geneviève ne sera reconstruit. On se passera d'eux désormais, des fêtes qu'ils provoquaient, des sentiments qu'ils soulevaient. D'ailleurs, on ne rasera point leurs ruines. Les générations qui suivirent n'eurent le courage ni de rebâtir ces choses superbes ni de les abolir. La colline resta un musée de souvenirs. Il faut lire la manière dont les écrivains du temps de Julien décriront ces villes de la Gaule : « elles étaient, disent-ils, autrefois fort belles et fort grandes, comme le prouvent les débris de leurs anciens édifices. » Ils parlent d'elles à la façon dont nous parlons de Pompéï. Entre elles et eux, cependant, entre le Paris des Arènes et celui de Julien, moins d'un siècle s'est écoulé, et c'est toujours une cité romaine et d'Empire. Mais les Barbares qui l'ont brûlée ont, de ce coup, arrêté sa marche, rejeté son histoire très loin dans le passé.

*
* *

L'Empire romain devait encore, à Paris, durer deux siècles; mais la ville va vivre d'une vie toute différente, son aspect va

changer entièrement. Elle ressemblera bien plus à la petite forteresse des temps celtiques qu'à la cité épanouie de la paix impériale. Elle reprend en quelque sorte à pied d'œuvre la tâche de sa destinée.

Elle se replie d'abord dans son île pour s'y renfermer. La rive gauche est définitivement abandonnée, si ce n'est qu'on y laisse des ruines et qu'on y dépose des tombes, en attendant que les Chrétiens y établissent des monastères pour en faire un quartier saint. Comme à l'époque gauloise, la cité parisienne, sous le Bas-Empire, tient entre les deux bras du fleuve, et c'est pour cela que l'île et la « cité » se sont identifiées l'une à l'autre, et qu'aujourd'hui encore ces deux noms sont inséparables dans notre pensée.

Comme à l'époque des Celtes, Paris est une cité fermée et murée. Un empereur (je croirais volontiers que ce fut Probus, le véritable restaurateur de la Gaule impériale), un empereur fit construire des remparts le long des rivages de l'île, et sans nul doute sur la ligne des anciennes murailles gauloises. C'étaient d'ailleurs de formidables bâtisses que ces murs, hauts, épais, massifs, compacts, derrière lesquels le nouveau Paris pouvait braver les menaces des Barbares et des brigands. Et pendant sept siècles, en effet, à l'abri des murailles romaines, la cité demeura à peu près tranquille. Cette enceinte, ce fut peut-être le plus grand service qu'elle ait reçu de Rome.

Une bonne partie des fondations de cette muraille doit exister encore dans le sous-sol de la cité. De temps à autre la pioche des démolisseurs les rencontre. Presque toujours, elles sont constituées à l'aide de matériaux rapportés, empruntés à d'anciens édifices, ceux du Paris romain des temps de la sécurité. Autels, tombeaux, statues, chapiteaux de temples, gradins d'arènes, Probus et ses contemporains ont utilisé les ruines de la ville de leurs ancêtres pour bâtir la muraille qui devait protéger la ville nouvelle. Et rien, dans l'histoire de notre passé parisien, ne fait plus d'impression que ce fait : la cité achevant de défaire sa joyeuse parure monumentale pour la transformer en un sombre mur de sauvegarde, faisant servir les vestiges de son passé pacifique à inaugurer une vie de défense et de combat.

Car, évidemment, la note dominante, dans ce Paris du Bas-Empire, c'est la crainte et le besoin de sûreté. A l'intérieur des murailles, les maisons devaient être singulièrement tassées, les rues étroites, l'air étouffé et l'horizon barré. Il est même probable qu'au-dedans de la grande enceinte municipale de l'île, on avait ménagé d'autres murs intérieurs, des réduits, comme des donjons ou des châteaux de forteresses. Il y a deux à trois ans, lorsqu'on perça un couloir du Métropolitain entre la station de la Cité et la cour antérieure du palais de Justice, on coupa, je crois, une de ces murailles transversales, allant du nord au sud, perpendiculaire au cours de la Seine et à l'axe principal de la Cité. C'était sans doute celle qui traversait, qui fermait toute la pointe occidentale de l'île, le quartier où plus tard s'élevèrent palais des rois et palais de Justice. A cette pointe, les empereurs ont dû se ménager leur résidence éventuelle, la place des services publics, l'espace d'une garnison. C'est là que Julien a séjourné. Cet angle de Paris formait dès lors une cité dans la cité, une citadelle dans la ville forte, quartier militaire et officiel, doublement protégé contre les ennemis du dehors, et abrité aussi contre les émeutes du populaire.

Comme son aspect, les habitudes de Paris ont changé. Avant Probus et la catastrophe, ce qui nous frappait surtout, c'était le lieu de spectacle ou de foire. Ce dont nous parlons surtout maintenant, c'est de murailles et de soldats. Car il y a, à Paris, une garnison permanente. Remarquons que ce n'est pas une troupe de terre, mais une flottille de guerre. Et cela nous paraîtrait étonnant, si nous ne savions pas que dès le troisième siècle, et même avant Probus, les incursions des hommes du Nord, Chauques, Frisons, Saxons ou autres, ont commencé sur les rivages des mers et les berges des fleuves de la Gaule.

Réunissons ces faits : dangers de tout genre, l'ennemi aux portes, la ville en état de défense, Paris misérablement bloqué dans son île : nous voilà revenus, après les trois siècles de libre développement, à la mesquine et tremblante bourgade des temps primitifs. — Mais, si Paris s'est alors restreint et humilié comme ville, chose étrange! il reparaît comme capitale. Et la cité étroite et murée du Bas-Empire va connaître

un prestige de souveraine qui lui a manqué dans les plus belles journées des siècles antonins.

***

Ce sont d'ailleurs les mêmes raisons qui font que Paris, de nouveau, se réduit et se mure comme ville et que, de nouveau aussi, il esquisse son rôle de capitale. Et ces raisons, ce sont celles qui nous ont déjà expliqué l'une et l'autre choses, la muraille et le rôle, à l'époque de l'indépendance gauloise.

La Gaule du Bas-Empire présente en effet de nombreuses analogies avec celle de Celtill ou de Luern. Les guerres civiles y sont fréquentes, les dangers extérieurs y sont continus. A chaque instant, des bandes de Barbares pillent le pays. Il faut qu'il veille sans répit à sa sûreté. Aussi la Gaule a beau dépendre toujours de l'empereur de Rome, elle aura désormais son chef militaire à elle, souvent son César, parfois même son Auguste particulier. Elle forme à elle seule une unité militaire distincte, à demi détachée du reste de l'Empire.

Alors, dans cette Gaule en partie rendue à elle-même, les énergies propres à la contrée se font plus vigoureusement sentir. Elle s'intéresse, elle s'adresse davantage aux lieux et aux cités dont elle a besoin pour sa défense. L'Empire est au second plan, la Gaule au premier. Et c'est pour cela que Lyon, la capitale romaine, la voisine de l'Italie, décline rapidement, et que de nouveau Paris apparaît à l'horizon des métropoles.

Au milieu du IVe siècle, un prince, Julien, y fit un assez long séjour, et, après lui, un autre empereur vint y résider. Ne croyons pas que ce fut par pur caprice de César, ou parce que Julien, artiste dans l'âme, athénien déporté chez les Celtes, a été séduit par les lignes harmonieuses et les tons nuancés des paysages parisiens. Il aima sans doute Paris en homme et en esthète. Mais s'il y séjourna, ce fut en chef de guerre. N'oublions pas ce qu'était d'abord Julien : un homme fort intelligent, qui réfléchissait et qui voulait, un des plus attentifs combineurs d'actes qu'ait produit l'Empire. N'oublions pas non plus ce qu'était la Gaule en ce temps-là : en proie à de perpétuels périls, et jamais, depuis la catastrophe de 276-277,

ces périls n'avaient été plus grands que l'année où Julien lui fut envoyé pour la défendre contre les invasions de Barbares.

Nous comprenons alors ce qu'il est venu faire à Paris, et pourquoi il y est resté. De là il surveillait toutes les routes du Nord de la Gaule, de là il se portait sur les plus menaçantes des bandes qui arrivaient. Paris était pour lui et ses soldats impériaux le point de concentration, le quartier général de la défense et de l'offensive : ce qu'en avaient fait les Gaulois contre Jules César. Paris reprenait la place de chef-lieu d'armée qu'il avait eue au début de son histoire.

Ce n'est pas l'effet du hasard si, à quatre siècles de distance, deux écrivains seulement nous ont parlé de Paris dans leurs livres : César dans ses Commentaires, Julien dans ses traités. L'un et l'autre firent dans la Gaule une œuvre semblable; César la conquérait contre les Gaulois, Julien la reprenait sur les Germains. L'un et l'autre, pour les mêmes motifs, ont eu besoin de Paris, y ont séjourné, en ont parlé longuement.

Si Julien s'y est installé à cause de ses routes militaires, il s'y est plu à cause des richesses élégantes de son sol. Il a vanté ses cultures, ses vignes, ses figuiers, la tiédeur de son air, la santé que la Seine apportait alors dans ses terres. Il ne faut point passer avec indifférence devant ces lignes de l'excellent empereur. Ils sont rares les Augustes qui ont écrit sur la Gaule, rares aussi ceux qui ont aimé à y résider. Dans les siècles de fêtes bruyantes, les princes venaient surtout à Lyon; aux heures de grand danger sur la frontière, ils allaient camper à Mayence, à Cologne, à Trèves surtout. Ceux des Césars qui ont fait ces voyages et ces séjours ne nous en ont rien dit. Julien, lui, a eu plaisir à nous entretenir de la Gaule, il a vécu plus profondément de sa vie, et c'est à Paris qu'il a vécu. De ce Paris, il utilise les routes en empereur, et il aime la beauté de sa campagne. Les deux éléments qui font la force de ce sol, il a su les comprendre. Et son long et glorieux séjour dans l'île de la Cité était une preuve que Paris approchait enfin de son destin de capitale.

CAMILLE JULLIAN

# POÈMES[1]

## II. LES SOURCES CHAUDES

### I

#### LA TEMPÊTE

« La passion n'est que le pressentiment de la volupté. »

LUCRÈCE

A qui m'adresserai-je en ces jours misérables
Où, le cœur submergé par un puissant dégoût,
J'entends autour de moi l'hallucinant remous
D'une énergique voix qu'on sent infatigable?

Elle dit, cette voix : « Je suis la volupté;
» Comme fit le passé, l'avenir me consulte;
» Aux heures de repos pensif ou de tumulte
» C'est par moi que le cœur croit à l'éternité!

» Un homme est orgueilleux quand il a du courage,
» Mais on ne peut pas être héroïque avec moi.
» Les vaisseaux, les chemins, les rêves, les voyages
» Amènent l'univers suppliant sous ma loi.

1. Voir la *Revue* du 15 novembre

» Je règne sur l'active et chancelante vie
» Comme un tigre onduleux, aux prunelles ravies;
» L'Orient dilaté, engourdi, haletant,
» Tressaille dans mes bras, cadavre palpitant!

» Parfois, sous le climat brumeux des cathédrales,
» Je semble m'assoupir pendant vos longs hivers,
» Mais je jaillis soudain, éparse et triomphale,
» Du cri d'un maigre oiseau sur un églantier vert!

» En vain les repentants, les rêveurs, les ascètes
» S'enferment au désert comme des emmurés,
» Je m'attache à leur plaie ardente et satisfaite,
» Car je suis la douleur, plaisir transfiguré!

» Lorsque devant l'autel flamboyant, les mystiques
» Essayent d'écarter mon fantôme jaloux,
» Je fais pleuvoir sur eux l'orage des musiques
» Qui trompe leur prudence, et dit : « Je vous absous. »

» Je mens quand je me tais, je mens quand je protège,
» Partout où sont des corps, partout où sont des cœurs
» J'élance hardiment mon fourmillant cortège,
» Et le monde est empli de ma suave odeur.

» Quand les adolescents ou les amants austères
» Espèrent me bannir de leurs sublimes vœux,
» J'attaque lentement leur citadelle altière,
» Et comme un chaud venin je me répands en eux;

» Ceux qui me sont voués ont de vagues prunelles
» Où le danger projette un invincible attrait.
» Comme un ciel enfiévré, sillonné par des ailes,
» Ces vacillants regards ont de mouvants secrets... »

Alors, moi qui sais bien que cette voix funeste
Proclame la puissante et triste vérité,
Je demande, mon Dieu, quel combat et quel geste
Éloignent des humains l'âpre fatalité.

— Seigneur, si la pitié, la charité, l'extase,
Si le stoïque effort, si l'entrain à mourir,
Si la Nature, enfin, n'est jamais que ce vase
D'où toujours le désir ténébreux peut jaillir,

Si c'est toujours l'amour anxieux qui s'exhale
Des actives cités, des mers et de l'azur,
Si les astres ne sont, délirantes vestales,
Que des lampes d'amour au bord d'un temple impur,

Si vous n'avez toujours, invincible Nature,
Que le cruel souhait de vous perpétuer,
Si vous n'aimez en nous que la race future
Qui fait naître sans fin les vivants des tués,

Si la guerre, la paix, le grand élan des foules,
La ronde agreste avec les chansons du hautbois,
Les arbres et leurs nids, l'océan et ses houles,
Et la tranquille odeur de l'hiver dans les bois,

Ne sont toujours que vous, ténébreuse tempête,
Solitaire torture ou frisson propagé,
Obstacle que rencontre une âme qui halette
Vers l'amour absolu, innocent et léger,

Si l'héroïsme même, et son ardeur secrète,
Ne sont pour les humains pudiques et hardis
Que l'espoir d'être exclus de votre impure fête,
Et l'honneur d'échapper à votre joug maudit,

Laissez-moi m'en aller vers les froides ténèbres
Où l'accueillante mort nous laisse reposer,
Et qu'enfin je me mêle à ces restes funèbres
Qu'une sublime horreur préserve du baiser!

## II

### LES SOIRS DE CATANE

Catane languissait, éclatante et maussade;
Le laurier-rose en fleurs du jardin Bellini
Portait un poids semblable à de pourpres grenades;
C'était l'heure où le jour a lentement fini
De harceler l'azur qu'il flagelle et poignarde.
Les voitures tournaient en molle promenade
Sous le moite branchage aux parfums infinis...

On voyait dans la ville étroite et sulfureuse
Les étudiants quitter les Universités;
Leur figure foncée, active et curieuse,
Rayonnait de hardie et fraîche liberté
Sous le fléau splendide et morne de l'été...

Bousculant les marchands de fruits et de tomates,
Encombrant les trottoirs comme un torrent hâtif,
Les chèvres au poil brun, uni comme l'agate,
Dans ce soir oppressant et significatif
Fixaient sur moi leurs yeux directs, où se dilate
Un exultant entrain satanique et lascif.

Comme un tiède ouragan presse et distend les roses,
Le soir faisait s'ouvrir les maisons, les rideaux;
Des balcons de fer noir emprisonnaient les poses
Des nostalgiques corps, penchés hors du repos,
Comme on voit s'incliner des rameuses sur l'eau...

Des visages, des mains pendaient par les fenêtres,
Tant les femmes, ployant sous le poids du désir,
S'avançaient pour chercher, attirer, reconnaître,
Parmi les bruns garçons qui flânaient à loisir,
Le porteur éternel du rêve et du plaisir...

Tout glissait vers l'amour comme l'eau sur la pente.
Le ciel, languide et long, tel un soupir d'azur,
Étalait sa douceur langoureuse et constante
Où gisaient, comme l'or dans un fleuve ample et pur,
Les jasmins safranés mêlés aux citrons mûrs.

L'espace suffoquait d'une imprécise attente...

Élégants, débouchant de la rue en haillons,
Des jeunes gens montaient vers le bruyant théâtre
Que d'électriques feux teintaient de bleus rayons.
Leur hâte ressemblait à des effusions,
Chacun semblait courir aux nuits de Cléopâtre.
Des mendiants furtifs, quand nous les regardions,
Nous offraient des gâteaux couleur d'ambre et de plâtre.

Sur la place, où brillaient des palais d'apparat,
La foule vers minuit s'entassait, sinueuse :
Les pauvres, les seigneurs glissaient bras contre bras;
Un orchestre opulent jouait des opéras,
L'air se chargeait de sons comme une conque creuse;
Enfin tout se taisait; la foule restait tard.
On voyait les serments qu'échangeaient les regards,
Et c'était une paix limpide et populeuse...

Au lointain, par delà les façades, les gens,
La mer de l'Ionie, éployée et sereine,
Sous l'éclat morcelé de la lune d'argent
Comme une aube mouillée élançait son haleine...

Les bateaux des pêcheurs, qu'un feu rouge éclairait,
Suivaient nonchalemment les vagues poissonneuses.
Le parfum du bétail marin, piquant et frais,
Ensemençait l'espace ainsi qu'un rude engrais.
Le ciel, ruche d'ébène aux étoiles fiévreuses,
A force de clarté semblait vivre et frémir...
— Et je vis s'enfoncer sur la route rocheuse
Un couple adolescent, qui semblait obéir

A cette loi qui rend muets et solitaires
Ceux que la volupté vient brusquement d'unir,
Et qui vont, — n'ayant plus qu'à songer et se taire, —
Comme des étrangers qu'on chasse de la terre...

## III

### TENDRESSE

J'écoute près de toi la musique, et je vois
Ta bouche et ton regard respirer à la fois;
Nous sentons notre vie abonder côte à côte :
Ce que la destinée apporte ou ce qu'elle ôte
Ne peut plus nous toucher; nous sommes accomplis
Comme deux morts anciens dans l'ombre ensevelis,
Et qui, rigides, font un infini voyage...
Il me suffit de voir scintiller ton visage
Pour déguster la paix du milieu de l'été.
— Désir immaculé, passion innocente :
T'absorber par le cœur, sans que le corps ressente
Aucune humaine volupté!

## IV

### PALERME

Palerme s'endormait; la mer Tyrrhénienne
Répandait une odeur d'âcre et marin bétail :
Odeur d'algues, d'oursins, de sel et de corail,
Arome de la vague où meurent les sirènes;
Et cette odeur, nageant dans les tièdes embruns,
Avait tant de hardie et vaste violence,
Qu'elle semblait une âpre et pénétrante offense
A la terre endormie et presque sans parfums...
Le geste de bénir semblait tomber des palmes;
Des barques s'éloignaient pour la pêche du thon;

Je contemplais, le front baigné de vapeurs calmes,
La figure des cieux que regardait Platon.
On entendait, au bord des obscures terrasses,
Se soulever des voix que la chaleur harasse :
Tous les mots murmurés semblaient confidentiels ;
C'était un long soupir envahissant l'espace ;
Et le vent, haletant comme un oiseau qu'on chasse,
En gerbes de fraîcheur s'enfuyait vers le ciel...

— Creusant l'ombre, écrasant la route caillouteuse,
L'indolente voiture où nous étions assis
S'enfonçait dans la nuit opaque et sinueuse,
Sous le ciel nonchalant, immuable et précis ;
C'était l'heure où l'air frais subtilement pénètre
La pierre au grain serré des calmes monuments ;
Je n'étais pas heureuse en ces divins moments
Que l'ombre enveloppait, mais j'espérais de l'être,
Car toujours le bonheur n'est qu'un pressentiment :
On le goûte sans lui, sans jamais le connaître...
Dans un profond jardin qui longeait le chemin,
Des chats, l'esprit troublé par la saison suave,
Jetaient leurs cris brûlants de vainqueurs et d'esclaves.
Sur les ployants massifs d'œillets et de jasmins,
On entendait gémir leur ardente querelle
Comme un mordant combat de colombes cruelles...
— Puis revint le silence, indolent et puissant ;
La voiture avançait dans l'ombre perméable.
Je songeais au passé ; les vagues sur le sable
Avec un calme effort, toujours recommençant,
Déposaient leur fardeau de rumeurs et d'aromes...
Les astres, attachés à leur sublime dôme,
De leur secret regard, fourmillant et pressant,
Attiraient les soupirs des yeux qui se soulèvent...
— Et l'espace des nuits devint retentissant
Du cri silencieux qui montait de mes rêves !

## V

### L'ENCHANTEMENT

Célestes horizons où mollement oscille
La bleuâtre chaleur qui baigne la Sicile,
Malgré nos froids hivers et mes longs désespoirs
Je n'ai rien oublié de la douceur des soirs :
Ni le dattier debout sur son ombre étoilée,
Ni la fontaine arabe, au marbre soufre et noir,
Qui fait gicler son eau rigide et fuselée,
Ni l'hôtel du rivage aux teintes de safran,
Ni la jaune mosquée ombrageant ses glycines,
Ni les vaisseaux, taillés dans un bois odorant,
Et qui passent, le soir, sur la mer de Messine...
— Ah! comme je connais, Palerme, ta splendeur,
Le tropical jardin, les caféiers en fleurs,
Les sonores villas par la chaleur usées,
Et le bruit de satin des pigeons du musée!
Musée où je voyais l'Arabie et ses ors,
Ses pots de blanc mica, ses légers miradors
Imprégner de santal l'air où sa paix infuse,
Tandis que, tel un dieu embrasé, fascinant,
Qui darde sur les cœurs son désir et sa ruse,
Le grand bélier d'argent du port de Syracuse
Avait je ne sais quoi d'avide et de tonnant...

— Mettant sur mon regard mes deux mains comme un masque,
J'abordais la chaleur de midi. Dans les vasques,
Le pompeux papyrus condensait sa fraîcheur.
Une voiture avec un baldaquin de toile
Menait à Baïra, dormant sur la hauteur
Parmi des ronciers blancs et des chants de cigales,
Comme un mauresque hospice enduit d'un lait de chaux...
Montréal et son cloître ouvrait à l'azur chaud
Sa cuve où grésillaient les bananiers d'Afrique.
L'église, ruisselant de fières mosaïques,

Élançant ses piliers, minces comme des mâts,
Où l'or se suspendait en lumineuses grappes,
Ressemblait, par l'ardent et monastique éclat,
A vous, sainte brûlante, ô Rose de Lima,
Que l'on voit alanguie auprès d'un jeune pape...

Des muletiers passaient en bonnet espagnol;
La fleur de l'aloès reflétait sur le sol
Le miracle étonné d'un calice de braise.
Des enfants transportaient des paniers, où les fraises
Bondissaient, retombaient, se mouvaient, rouge essaim,
Comme un jet d'eau pourpré qui pique le bassin.
Un marchand grec, coiffé de noire cotonnade,
Repoussait de ses cris et de ses sombres mains
L'assourdissant troupeau de hargneuses pintades
Qui mordait son fardeau et barrait le chemin;
Effronté, laissant voir son torse nu qu'il cambre,
Un jeune homme allongé sur le jaune talus
Regardait de ses yeux scintillants et velus
Le sublime soleil abonder sur ses membres
Comme un flot de liqueur coule d'un flacon d'ambre...
L'horizon tressaillait d'un vertige or et bleu.
— Et puis toujours, là-bas, je voyais pure et vaste,
La mer au grand renom, qui touche dans ses jeux
Les Cyclades, dormant sur des vagues de feu,
Le rivage d'Ulysse et celui de Jocaste,
L'herbe où des bergers grecs préludaient deux par deux...
— Et je songeais, — puissante, éparse, solitaire, —
Mêlée au temps sans bord ainsi qu'aux éléments,
Attirant vers mon cœur, comme un étrange aimant,
Tous les rêves flottant sur l'amoureuse terre;
J'attendais je ne sais quel grave et sûr plaisir...
Mais déçue aujourd'hui par tout ce qu'on espère,
Ayant tout vu sombrer, ayant tout vu fléchir,
O mon cœur sans repos ni peur, je vous vénère
D'avoir tant désiré, sachant qu'il faut mourir!

COMTESSE DE NOAILLES

# PAUL HERVIEU

Qui prendrait M. Paul Hervieu pour un romancier mondain et un auteur de pièces à thèse se tromperait étrangement.

Sans doute, il a écrit des romans qui ont pour personnages des gens du monde et pour décor des salons. Mais, autre chose est de se borner à décrire avec révérence ou raillerie, comme Octave Feuillet ou Gyp, les manières et le parler des mondains, autre chose de scruter leurs âmes, ainsi que dès le début s'y efforça M. Paul Hervieu, pour découvrir, derrière leurs façons, leurs sentiments.

Tout de même, pour avoir fait représenter des pièces qui agitent des problèmes de législation, M. Paul Hervieu leur a communiqué un intérêt bien autrement vivant et humain que n'en comporte un débat sur l'extension du divorce ou les droits de l'épouse.

Dans sa hautaine indépendance, qui ne s'inspire d'aucune école, M. Paul Hervieu a toujours visé à l'essentiel, je veux dire à l'étude du cœur humain et, plus encore, de la condition de l'homme en société. Son œuvre y a gagné d'exprimer une vision personnelle, qui, pour ne se point répandre en tirades, l'empreint d'une profonde signification philosophique et morale. Elle y a gagné, en outre, une forme originale dans le roman et, surtout, au théâtre, que M. Paul Hervieu a, littéralement, renouvelé, au point de renouer, rien que par l'application de son particulier tour d'esprit à l'art dramatique, la

tradition de la tragédie, deux fois interrompue, et par le moyen âge et par le romantisme. Car, par delà la scène du XVII^e siècle, c'est bien la force et le ton des grands tragiques grecs que rappellent, on n'en saurait douter, ses « tragédies en prose ».

## I

M. Paul Hervieu est né psychologue. Tandis que la plupart d'entre nous s'arrêtent à la surface des gestes et des paroles et tiennent pour argent comptant ce qu'on veut bien leur livrer, il a toujours nourri l'ambition de voir ce qui se cache derrière cette façade. Autrement dit, il veut savoir ce qui se passe dans la tête des gens. Et encore veut-il le savoir par le menu, car il est méticuleux et précis ! C'est, pour lui, une sorte de sport : « Une distraction qui s'offre quand on est oisif et seul dans un endroit public, c'est, confie l'un de ses héros, de s'y mettre à juger sur leurs mines les inconnus dont on a le spectacle à sa portée[1]. » Gageons que l'aventure n'est pas étrangère à M. Paul Hervieu. Autant d'êtres humains, autant de rébus qu'il s'applique à déchiffrer. Aussi bien avoue-t-il quelque part son goût pour ce passe-temps. Au fond, tout problème le harcèle et ce n'est pas sans motif qu'il intitula *l'Énigme* l'une de ses pièces.

Attiré par la physionomie sur laquelle il s'est exercé à lire, l'énigme des yeux surtout le captive. Ne sont-ils pas le seuil de l'âme, le point par où, en quelque sorte, elle émerge ? « Oh ! mon petit, écrit madame de Trémeur à Le Hinglé, les yeux d'un autre, de cet autre ! C'est tout ce qu'il pense, tout ce qu'il est, tout ce qu'il va peut-être vouloir, qui se montre là tout au bord de sa figure, au dehors de sa tête, à portée de ma main[1]. » Aussi les yeux tiennent-ils une grande place dans les écrits de M. Paul Hervieu. Dans *les Yeux verts et les yeux bleus*, en manière de paradoxe cela s'entend, mais de paradoxe non dénué de sens, il attribue à cette différence

1. *Le Petit Duc*, p. 139.
2. *Peints par eux-mêmes*, p. 68.

de couleur une mésintelligence conjugale qui va jusqu'au crime. Mués en figures de cire au musée Tussaud, l'accord définitif entre ces époux ne viendrait-il pas, plaisante-t-il, de ce que, le modeleur ayant mêlé leurs prunelles, chacun, désormais, possède un œil de l'une et l'autre teinte? *Le Regard roux*, encore, est là pour témoigner, sans compter maints passages, tout ce que ces « fenêtres de l'âme », comme disaient les Précieuses, exercent sur lui de fascination par ce qu'elles retiennent et expriment de mystère.

Le mystère! voilà, en effet, ce qui excite, comme toute curiosité bien placée, celle de M. Paul Hervieu. C'est, de fait, en raison de ce qu'elle présente, plus que l'homme, d'obscur, que la femme le préoccupe. Elle le préoccupe d'autant plus que, pour un cerveau viril, le cœur féminin est doublement impénétrable. « Comment, avec mes ressources d'homme, avec mes idées acquises, avec mes sensations d'homme, aurais-je pu retrouver le fil de ses caprices, de sa sensibilité, de ses notions de femme [1]? » fait observer l'un de ses personnages. *L'Exorcisée*, aussi bien, porte à son paroxysme le trouble que nous pouvons ressentir devant une de ces natures féminines, incompréhensibles à elles-mêmes autant qu'aux autres.

Guidé par ce désir de percer les ténèbres psychiques, M. Paul Hervieu s'est toujours penché, avec un goût marqué, sur l'abîme de la folie, le plus atroce et le plus profond de tous. Il l'a introduite, ou à peu près, dans notre littérature. Bien françaises, en tout cas, restent ses histoires d'aliénés. Tandis que Andreïeff en Russie et Edgard Poë aux États-Unis se contentent de faire frissonner, M. Paul Hervieu, en cartésien à rebours comme le qualifie M. Anatole France, nous montre à l'œuvre la raison des fous, car ils en ont une, mais qui fonctionne de travers. Il souligne la logique impeccable qui, hors de la voie commune, préside à leurs raisonnements, que dis-je? à leurs actions. N'est-ce pas pour mettre d'accord la réalité avec ce qu'on lui en a décrit, en lui laissant croire qu'il avait assassiné sa femme, que le petit homme aux yeux verts, effectivement, la tue? Il n'y a pas plus raisonneur que

1. *Les Yeux verts et les yeux bleus*, p. 55.

« l'Inconnu », cet aliéné anonyme qui nous raconte son cauchemar. D'où l'effet de vertige plus encore que de terreur que dégage ce récit. Il est si rigoureusement déduit que, malgré l'invraisemblance, on se surprend à se demander si ce fou en est véritablement un. C'est à quoi, apparemment, M. Paul Hervieu voulait en venir : poser, dans son acuité, le problème de l'aliénation mentale. Quels sont les fous? Quels sont les sages? Ne taxons-nous pas de folie ceux qui, tout simplement, ne pensent pas comme nous? Qui nous dit, après tout, que les pauvres diables que nous enfermons ne sont pas les gens sensés, et que nous ne sommes pas, nous, les détraqués? A y regarder de près, nous n'avons d'autre garantie que notre conformité avec nos semblables. Les gens réputés sages pensent en commun et les fous isolément, voilà tout. Ce sont des originaux. Pourquoi, en fin de compte, ne seraient-ils pas dans le vrai, tout au moins quelques-uns? Nul jamais n'en pourra décider avec certitude. Le curieux roman de M. Paul Hervieu évoque la question, sans, bien entendu, la résoudre. C'est déjà beaucoup.

Le goût du mystère devait conduire M. Paul Hervieu à rechercher l'étrange. Il n'y a pas failli. Son œuvre compte pas mal d'excentriques, de déséquilibrés, d'« innocents ». Qu'il suffise de citer, avec « l'Exorcisée », qu'un secret possède dans les profondeurs de sa chair, le « Bienheureux du Val de Pralognan » et le malheureux « Guignol » qui n'ont jamais vu clair dans leur pauvre cervelle, ou encore ce « Pif » au tempérament ambigu et au sexe falot, de tête et de cœur hors nature!

L'habileté de M. Paul Hervieu à deviner les énigmes n'était pas, sans doute, pour le décourager. Je ne soutiens pas qu'il soit allé, comme son « Inconnu », jusqu'à instituer des expériences *in anima vili* pour solliciter ses contemporains à révéler leurs pensées. Il se contente, peut-être, de le souhaiter, mais il est certain qu'il le souhaite, car il lui arrive fréquemment de revenir sur ce procédé dans les quelques fictions où il entre personnellement en scène. « J'avais alors une extrême susceptibilité de caractère, déclare-t-il au début d'une de ses nouvelles, le besoin de m'immiscer partout, d'interroger, de diriger; en outre, un goût excessif pour le romantique étrange

et sombre. J'étais aussi beaucoup trop enclin à la mauvaise plaisanterie, à la mystification du prochain [1]. » Sans prendre ces paroles pour une confession, elles n'en trahissent pas moins un indéniable penchant.

Nul, en tout cas, n'excelle comme M. Paul Hervieu à débrouiller l'écheveau compliqué de nos sentiments. De là son inclination pour le marivaudage, un tantinet cruel, dont témoigne *Point de lendemain*, cette gracieuse et légère comédie qui est bien dans la note d'un Crébillon fils. De là, aussi, la forme quelque peu entortillée, de ses premiers romans, commandée qu'elle est par le ténu d'une analyse qui suit avec bonheur, non seulement les détours, mais l'enchevêtrement même de nos plus intimes pensées. « Coupeur de cheveux en quatre ! » a prononcé un jour de M. Paul Hervieu quelque critique obtus qui aurait dû bien plutôt le louer d'avoir découvert que, loin d'être délimités et classés, nos états de conscience forment une poussière impalpable où, suivant les occasions et les nécessités, on peut découvrir ce qu'on n'y croyait pas trouver. Sommes-nous toujours tout entiers à nous-mêmes? Sommes-nous, seulement, unifiés ou même partagés entre deux, voire entre plusieurs partis notoirement définis? Le sentiment de notre irréductible complexité, aussi bien, ne l'abandonnera jamais, lors même que, dans un parti pris de simplification imposé par la scène, il négligera les détails au profit de l'ensemble. Ces dessous ne contribueront pas peu, du reste, à douer ses moindres silhouettes d'un singulier relief.

Psychologue de vocation, M. Paul Hervieu n'est pas, toutefois, comme la plupart de ses congénères, un psychologue impassible. Il garde, certes, le sang-froid du chirurgien qui ne se répand ni en invectives, ni en récriminations devant les maux qu'il opère ; son ironie n'en est que plus redoutable. Elle réside dans la manière plus encore que dans les mots : sous les couleurs de la santé, il se borne à montrer l'abcès, sans commentaires. C'est, en quelque sorte, une ironie en actes. D'où sa gravité. Elle n'a rien de l'humour attendri d'un Sterne, de l'indulgence d'un Donnay ; elle ne vise pas au trait d'un Chamfort ou d'un Rivarol. Elle n'est ni mouillée de

1. *Les Yeux verts et les yeux bleus*, p. 5.

larmes, ni proprement spirituelle. Aussi bien n'est-elle ni un prétexte, ni un accompagnement : elle vaut pour elle-même. Et, parce qu'elle est directe, elle est tranchante et cruelle. Elle met en pleine lumière les fautes et les faiblesses, sans ménagement ni réticence. M. Paul Hervieu démontre. S'il pince pour nous contraindre à étaler nos tares, il pince sans rire, jusqu'au sang. M. Paul Hervieu a la gaîté amère, car il l'a sérieuse.

Ironiste, M. Paul Hervieu l'est à un si haut degré qu'il débuta — comme en hommage — par la biographie du maître indiscuté de tous les sarcasmes, présents, passés et à venir. J'ai nommé Diogène-le-Chien, qui eut l'incontestable mérite de ne pas confiner l'ironie dans les livres — il n'écrivit point, — mais de la vivre. Sa carrière, que M. Paul Hervieu nous retrace avec une prédilection non dissimulée, n'est d'un bout à l'autre qu'une moquerie. Il commença dès sa naissance : « Vers l'an 412 avant l'ère chrétienne, nous est-il rapporté, Icise, riche banquier de Sinope, ayant mené sa femme aux autels d'Ilithyie, devint père d'un jeune garçon. Il voulut l'appeler Diogène et fit valoir son droit. Sa femme aurait préféré le nom plus harmonieux d'Alcathoos ; mais elle fut bien forcée de reconnaître qu'elle n'était que la mère [1]. »

On entrevoit, après cet échantillon, avec quelle aménité M. Paul Hervieu jaugera nos mœurs et nos coutumes. Qui n'a souvenir des brillants pamphlets qu'il publia au *Gaulois* et réunit en volume sous le titre de *la Bêtise parisienne*? Oui, c'est bien à la bêtise de l'homme déformé par la grande ville que s'attaque M. Paul Hervieu. « On s'intéresse, dit-il, à ces pauvres diables qui défilent, minés par la cuisine de restaurant, voûtés par le séjour autour des tables de tripot, frappés d'ataxie locomotrice par la facilité toujours croissante des amours [2]. » Il les montre en troupeau, accomplissant par habitude des gestes stupides et pareils, incapables d'initiative jusque dans leurs amusements, se donnant même beaucoup de mal pour des divertissements convenus, avec, par instants, comme dans la chasse ou au café-concert, la réapparition brusque d'instincts ancestraux plus ou moins dévoyés. « C'est

1. *Diogène le chien*, p. 3.
2. *La Bêtise parisienne*, p. 204.

le propre de l'espèce humaine, constate-t-il avec mélancolie, d'exagérer sa bêtise naturelle avec une insouciance joyeuse et de chercher des prétextes à faire beaucoup de bruit pour rien[1]. » M. Paul Hervieu considère nos usages sans plus d'indulgence qu'il étudierait ceux des Papous. Et, Dieu sait si, sous cet angle, ils lui paraissent saugrenus! « Ce n'est pas le moment où il part en bonne fortune, observe-t-il sans sourciller à propos du jeune Gigot de Bretteville qui se visse son carreau dans l'œil, que choisirait un sauvage pour retirer l'anneau de ses narines[2]. »

Plus outre, M. Paul Hervieu dénonce tout ce que les rites mondains contiennent de frelaté. Il fait beau voir avec quelle vigueur il dissipe les faux-semblants que sont trop souvent les élégances, les politesses et les sourires du monde! Nouveau La Rochefoucauld, il discerne l'intérêt sous les dehors de la bonne compagnie. Il a, pour le déceler, la netteté d'un Forain. Il en a aussi, dans ses meilleurs romans, la sobriété.

Avec de tels dons, comment M. Paul Hervieu ne serait-il pas plutôt misanthrope? On le deviendrait à moins. « *Que sais-tu faire?* » demande à Diogène un fabricant d'épées. — « *Mépriser les hommes pour te servir* », répond-il. De fait, M. Paul Hervieu semble n'avoir choisi comme milieu ce que l'on appelle « le monde » qu'à cause du contraste, plus frappant qu'ailleurs, qu'il présente entre le vernis d'une civilisation raffinée et les instincts brutaux que nous avons hérités de l'âge des cavernes. L'opposition n'y est-elle pas particulièrement tranchée entre les convoitises et l'atmosphère de luxe où elles s'échauffent, entre cette bestialité et cette délicatesse? Elle fait, à coup sûr, paraître plus hideuse la grossièreté, voire la férocité, des appétits que nous portons en nous. Car, il ne faut pas s'y tromper, ce sont bien les pires et les plus sauvages des instincts que M. Paul Hervieu reconnaît sous la grâce des sourires, le miel des paroles et l'enchantement des regards. M. Paul Hervieu est impitoyable de sincérité. N'a-t-il pas eu la hardiesse de faire par eux-mêmes déposer le masque aux gens du monde dans un roman par lettres, dont l'inten-

1. *La Bêtise parisienne*, p. 263.
2. *Deux plaisanteries*, p. 155.

tion, le ton et l'élégance, en même temps que la souplesse de l'auteur à s'adapter au langage de chacun de ses épistoliers, rappellent *les Liaisons dangereuses*? *Peints par eux-mêmes* est l'une des œuvres les plus cruelles et les plus délicates, les plus fortes et les plus fines qui aient été écrites au siècle dernier. Tous les héros de la fête y quittent leur costume de parade pour se répandre en confidences qui, pour être ingénues, ne sont pas angéliques. Cette liasse contient les aveux des âmes basses et cupides, luxurieuses et vulgaires, cyniques et vaniteuses, d'un lot d'acteurs de la comédie mondaine réunis, pendant les vacances, au château de Pontarmé. Qu'est-ce qu'un Münstein? un forban. La marquise douairière de Nécringel? une entremetteuse. Madame Vanault de Floche? une perruche. Son mari? un sot. Le prince Silvère de Caréan? un éhonté coureur de dots. Son père? un vieux drôle. Le Hinglé et madame de Trémeur, de beaucoup les plus sympathiques? un désœuvré et sa maîtresse, qui ne trouvent d'issue à leur liaison que dans la mort. Ceci n'empêche pas la comtesse de Pontarmé, qui, sans rien voir, ni rien comprendre, donne asile à cette bande, de bénir le ciel en termes émus : « Ah! plaignons ces esprits malveillants (si vraiment il y en a de sincères) qui se refusent à regarder la vie telle que je la sens, pourtant, si facile à voir! C'est-à-dire, bonne amie, que j'embrasse un temps où l'on a le bonheur de faire son salut, au milieu de bonnes choses, avec de bonnes gens [1]. » C'est sur cette effusion que se ferme un volume qui contient plusieurs adultères, un avortement, un chantage et deux suicides.

On voit par là combien M. Paul Hervieu diffère des romanciers mondains, dont les sévérités ne vont pas sans atténuations. Il ne s'en tient pas à une peinture légèrement ironique de la frivolité et des travers particuliers aux gens du monde. A l'inverse de Gyp, de Lavedan et de Maurice Donnay, qui se sont arrêtés à en décrire les mœurs, il va droit au fond des choses, jusqu'à retrouver l'homme, l'homme primitif et universel pour ainsi dire, sous l'habit. Avec une âpreté que ne détourne pas l'accessoire, il s'inquiète bien moins de dépeindre

1. *Peints par eux-mêmes*, p. 327.

un milieu que la nature humaine là où elle devait être, en quelque sorte, portée à sa perfection, mais où au contraire, sous des dehors extrêmement séduisants, elle dissimule toutes les ignominies. Le monde, en effet, ne leur est-il pas un excellent « bouillon de culture » ? Composé, pour la plupart, d'oisifs, il favorise les appétits, l'appétit sexuel notamment. Un château comme *Bagatelle*, « *la Bagatelle* » disent les initiés, n'est-il pas, à proprement parler, une maison de débauche? Parmi les habitués des salons, à côté de ceux qui ne songent qu'à l'amour, il y a les autres, ceux qui pensent y rencontrer de quoi satisfaire leur ambition ou leur cupidité. Ramassis d'aventurières, d'aigrefins, de désœuvrés, de snobs et de femmes légères, le monde, dans lequel nous introduit M. Paul Hervieu, n'est plus aujourd'hui ce qu'il était jadis. Ouvert, ou à peu près, à tout venant capable de faire toilette, il ne représente plus un choix, comme au temps où, donnant le ton, l'aristocratie décidait, avec parcimonie, des admissions. Déchue ou corrompue, une partie de la noblesse ne sait plus tenir son rang : elle a abdiqué, le besoin d'argent, que son dégoût de l'effort a rendu de jour en jour plus aigu, l'inclinant à toutes les compromissions. C'est pour des raisons pécuniaires que le comte de Grommelain et Catherine Saffre, née Valdrenne de Ruys, se sont, l'un et l'autre, assez honteusement mésalliés et que Jacques d'Exireuil devient un mari aveugle.

M. Paul Hervieu nous dénonce dans l'argent la véritable « armature » sociale, nom dont il a baptisé l'un de ses plus puissants romans. Autour du baron Saffre, financier sans scrupules, véritable bête de proie, auprès duquel Gobsek et Vautrin ne sont que de pâles ébauches, il nous montre son or groupant l'héritier présomptif du trône d'Esclavonie, Giselle d'Exireuil et son mari, Olivier Bréhand, le duc de Gisors, M. de Saint-Andoche, le duc de Marengo, le marquis de Renève, avec, en arrière-plan, la multitude des parasites de moindre envergure. Aux uns, le puissant baron consent des prêts, aux autres des places, à ceux-ci il donne des subventions, à ceux-là la provende : aucun qui ne le fréquente uniquement pour la monnaie. Aussi, il fait beau voir, quand, à la fin du roman, l'édifice de sa fortune commence à s'ébranler, la

fuite éperdue de toute cette gent rongeuse. Avec la caisse, tout s'écroule. La famille elle-même se détache de son chef. Tandis que Jacques d'Exireuil, va, pour venger son honneur conjugal, cracher au visage de son ex-patron que ligotte une camisole de force, la femme du malheureux dément ne songe qu'à sauver sa dot; nul de ses enfants ni de ses gendres ne profère la moindre parole de regret. Après l'effondrement, c'est, du reste, l'argent, toujours, qui rallie sur son cadavre ceux que sa chute avait dispersés, rafistole les ménages compromis, ramène les intimes et réintroduit quelque cohésion dans cette famille désunie. Famille symbolique d'une société où, dans la ruine de tout idéal, l'argent est resté le seul maître et l'unique tuteur! « Pour soutenir la famille, explique l'un des protagonistes, pour contenir la Société, pour fournir à tout ce beau monde la rigoureuse tenue que vous lui voyez, il y a une armature en métal qui est faite de son argent. Là-dessus, on dispose la garniture, l'ouvrage d'art, la maçonnerie, c'est-à-dire les devoirs, les principes, les sentiments, qui ne sont point la partie résistante : mais celle qui s'use, se change à l'occasion et se rechange[1] ». On ne peut mieux résumer la pensée de l'auteur. Elle fait de *l'Armature* un roman social au premier chef, et, qui plus est, tristement humain, puisque cette armature doit, en somme, son unique force à notre fondamental égoïsme.

Sous les plus flatteuses apparences, c'est bien lui, en effet, que diagnostique M. Paul Hervieu. Parce qu'il est clairvoyant, il lui suffit de gratter un peu, oh! pas beaucoup. Quand ce n'est pas l'intérêt, c'est la concupiscence, le plus souvent unis, qu'il découvre. Malgré ses airs innocents, le flirt ne le trompe pas. Il y dénonce la convoitise du mâle, la coquetterie de la femelle. Conséquence des mariages d'argent, le flirt lui semble, par ailleurs, la revanche du génie de l'espèce. N'est-il pas l'antichambre de l'adultère? « Mon cher ami Roland, supplie Agnès Hobbinson qui se laisse épouser contre son cœur, vous allez venir me voir souvent, n'est-ce-pas? quand je serai chez moi... Si vous pouvez me faire une bonne petite visite tous les jours, ce serait parfait, vous m'entendez[2]?... » *Flirt*

1. *L'Armature*, p. 18.
2. *Flirt*, p. 294.

ne permet aucun doute. Bien heureux quand le désir masculin ne dégénère pas en méchanceté, comme chez un Münstein ou un Saffre! Tel un fauve en rut, ce dernier accule Giselle d'Exireuil au dernier abandon que, malgré ses révoltes, la force et la misère lui imposent : il savoure, à l'avance, le parfum de ses larmes. « Il la tâtait de questions, nous rapporte le romancier, cherchant à savoir si elle était depuis assez longtemps tenue en suspens par les circonstances pour que la saveur en fût à son point de corruption [1] ».

A en croire M. Paul Hervieu, la férocité originelle subsiste, chez le civilisé, presque à fleur de peau. Il n'a point tort; les événements quotidiens le prouvent. Écoutez ce que dicte à madame Sorlin sa jalousie pour madame Hobbinson, un beau jour que, au cours d'une promenade sur mer, en compagnie des siens, celle-ci est surprise par la tempête : « Ah! si ç'avait été madame Hobbinson, soupire-t-elle, qui fût toute seule, là-bas, au sein de la tourmente, oui, toute seule... ou même avec sa fille [2]! » Devancé injustement par son frère, Tom Bred, jockey, l'abat d'un coup de manche de cravache plombée asséné sur la tête. Entre nations comme entre individus, le plus fort ne mange-t-il pas le plus faible? Tandis que M. Miget, tuteur et héritier du jeune Léonard, s'efforce de le faire passer de vie à trépas en soumettant sa fragile santé à toutes sortes d'épreuves plus meurtrières les unes que les autres, auxquelles, par une juste ironie du sort, lui-même et sa digne moitié succombent, la civilisation assure le triomphe de la paix et de la justice, chez les sauvages, à l'aide de la dynamite et des fusées incendiaires!

Comment s'étonner, dans ces conditions, que le mariage, quand il ne se borne pas à une simple association d'intérêts, ne soit, le plus souvent, que la possession d'un être par un autre, de la femme par l'homme? Une partie du théâtre de M. Paul Hervieu représente de tels ménages. Voyez le Fergan des *Tenailles*. Il parle en maître : sa femme lui appartient, comme peuvent lui appartenir sa terre ou ses bœufs. Que sont encore les deux frères de *l'Énigme*, Raymond et Gérard de Gourgiran, sinon des fauves en puissance de femelles?

1. *L'armature*, p. 122.
2. *Flirt*, p. 116.

« Au moins, si je paraissais m'amuser beaucoup, écrit madame de Trémeur, peut-être cela donnerait-il à mon mari l'idée de m'enfermer[1]. » Ce n'est-il pas délicieux? Dans l'amour même, tel qu'il est d'ordinaire pratiqué, M. Paul Hervieu ne constate, la plupart du temps, que l'échange de deux fantaisies, la convenance de deux épidermes, un passe-temps et un jeu. La grande majorité des liaisons mondaines, qui se nouent et se dénouent au hasard des rencontres et des caprices, ne renferment rien d'autre. Nulle affection. Quant à l'amitié, M. Paul Hervieu estime qu'elle n'est, trop souvent, qu'une illusion vaniteuse, de la part de celui qui s'imagine la ressentir comme de celui qui pense l'inspirer.

Au fond, sous l'homme du monde, c'est bien la nature humaine, dans ses instincts primordiaux, que M. Paul Hervieu retrouve. Il la retrouve, à peu de chose près, identique sous le frac de gentleman et le bourgeron de l'ouvrier, car il n'est pas vrai, comme le constate, non sans mélancolie, Cyprien Marfaux, qu' « avec les petites cocottes, un petit coco » soit plus tranquille qu'un membre du high-life avec la plus gracieuse mondaine. Que M. Paul Hervieu ait choisi, pour ses peintures, de préférence le monde élégant, cela prouve simplement qu'il y voyait, grâce au contraste, le moyen de mieux mettre en valeur la barbarie foncière, dans laquelle, pour reprendre la phrase de Voltaire, nous sommes encore engagés jusqu'aux genoux.

## II

M. Paul Hervieu ne voit pas les hommes en beau, cela est certain. Mais il les voit, il faut bien le dire, tels qu'ils sont, sauf qu'il souligne plus volontiers leurs défauts que leurs qualités. Il y insiste, il s'en moque et, cependant, il les plaint, car, même bourreaux, il les juge victimes aussi.

Ne sommes-nous pas, les uns et les autres, sous la dépendance de la nature? Ni marâtre, ni mère, comme aimaient à se la représenter les romantiques, elle nous domine : nous en sommes, littéralement, les jouets. Si nous l'oublions dans

1. *Peints par eux-mêmes*, p. 4.

nos cités de pierre, il suffit de nous rapprocher d'elle, spécialement dans ses aspects les plus grandioses, pour en acquérir la certitude. Cette certitude, M. Paul Hervieu l'a emportée de la montagne. Sa rudesse lui a révélé le pouvoir de la fatalité, qui imprègne d'une grandeur sauvage le seul livre qu'il ait consacré à la nature. Étudiez les récits qui composent ce recueil, — *l'Alpe homicide*, *le Taureau du Jouvet*, *le Secret du glacier inférieur* — vous ne pourrez vous défendre d'un frisson à la lecture de ces courtes scènes où l'homme est représenté aux prises avec des forces qui l'écrasent dans l'effort qu'il déploie pour les dompter.

Il y avait là, en germe, l'un des caractères fondamentaux de son œuvre dramatique, ce qui la différencie de la comédie d'un Alexandre Dumas fils ou d'un Augier et la rattache, par contre-partie, en droite ligne à un Sophocle. La lutte de l'homme et de la fatalité, telle est l'essence de la tragédie antique et du théâtre de M. Paul Hervieu. La fatalité, en effet, il la discerne partout, non seulement dans la nature, mais dans la société.

L'homme isolé, tel Robinson Crusoé en son île, n'est qu'un mythe. Nous vivons avec nos semblables et nous en subissons l'influence. C'est le grand fait de la solidarité, que M. Léon Bourgeois a particulièrement élucidé. Le corps social exerce sur chacun de ses membres une pression de tous les instants : personne n'est jamais entièrement libre, jamais tout à fait son maître. Il est un court récit de M. Paul Hervieu singulièrement révélateur à cet égard. C'est *l'Histoire d'un Duel*. Deux amis, à la suite d'une altercation publique, se trouvent contraints, malgré le peu d'envie qu'ils en ont, de se battre pour la galerie et par respect de la coutume. « Mais, réfléchit à part soi chacun d'eux avant le combat, pourquoi tant tenir à cette formalité? Était-ce parce que l'outrage avait été public? Pour la satisfaction des inconnus qui s'étaient trouvés là par hasard [1]? » Comment le savoir? La nécessité sociale est composée de tous ces impondérables. Dans *Une Scène de collège*, M. Paul Hervieu ne raconte-t-il pas une lutte que l'opinion unanime des élèves impose sans motif aucun à deux de leurs

1. *Deux plaisanteries*, p. 76.

condisciples? *Aux Affaires étrangères* nous montre, pareillement, la tyrannie qu'exerce l'opinion, non pas même d'une foule, mais d'un bureau de ministère! « L'opinion..., déclare Ligueil. L'opinion de l'opinion! Tiens, je commence à en avoir assez. *On* a dit, *on* dit, *on* dira[1]. » Eh! bien, non; en dépit de toutes les révoltes, on ne peut y échapper, nous suggère M. Paul Hervieu : on en souffre et on en meurt.

On en meurt comme le marquis de Nohan, que vient atteindre en plein cœur, par un imprévu choc en retour, une calomnie jadis glissée par lui dans l'oreille de la jolie, mais perverse madame de Maudre, qui la répand par vengeance contre l'amant infidèle et par jalousie contre sa rivale, laquelle est précisément celle que le propos avilit. Pour M. Paul Hervieu, il n'y a point d'actions sans conséquence. Il n'est pas jusqu'aux paroles qui, à l'encontre du dicton, ne restent; elles restent, elles affligent, elles séparent, elles ruinent et, au besoin, elles tuent. Tout importe. N'est-il pas vrai que, très souvent, « notre destinée résulte d'une simple démarche que nous avons acccomplie ou négligée, d'une lettre que nous avons écrite ou omise, d'un mot que nous avons retenu ou aventuré[2]? » Nos moindres déterminations ne retentissent ainsi sur notre vie que parce qu'elles se répercutent sur celle des autres dont les actes, à leur tour, réagissent sur notre avenir. Ceci, que M. Paul Hervieu a très bien compris, explique pourquoi nos plus futiles légèretés peuvent avoir d'aussi funestes effets. « Certain jour, raconte Hubert de Saint-Eric, ma femme a été informée d'une frasque de ma part, presque involontaire, sans préméditation, ni lendemain. Là-dessus, je n'ai pas été admis à pallier mon tort, à faire amende honorable. Paulette a poussé au tragique un épisode de vaudeville[3]. » Et voilà un ménage compromis. Aussi bien, aux yeux de M. Paul Hervieu, ce qu'on appelle « la bagatelle » n'en est point une. On le voit bien, quand, dans la pièce qui porte ce nom, et que représente actuellement avec tant de succès la Comédie-Française, elle met face à face la femme trompée, le mari parjure et

1. *Les Paroles restent*, p. 340.
2. *La Bêtise parisienne*, p. 123.
3. *Le Dédale*, p. 59.

l'ami félon. Pièce puissante, qui montre, sous une forme pimpante, à quelles catastrophes sentimentales peut conduire la frivolité des mœurs. De fait, M. Paul Hervieu excelle à démonter, pour la faire apparaître, dans sa nudité, la logique qui régit les actions humaines. Aussi bien, son fatalisme ne demeure pas qu'extérieur et naturel; il est social, parce qu'il est, avant tout, intérieur et psychologique.

Comment, dans ces conjonctures, M. Paul Hervieu n'aurait-il pas été tenté, comme on dit, de « faire du théâtre »? Ses admirables qualités de logicien, qui valent à ses pièces d'être supérieurement « construites », devaient l'inciter à prendre la forme dramatique pour mettre en relief l'enchaînement des conséquences qui naissent du conflit des vouloirs. Aussi bien, l'implacable logique selon laquelle les volontés humaines non seulement s'entre-choquent, mais se heurtent à la nécessité, imprime à son théâtre sa marque distinctive. Que sont *les Tenailles*? La vengeance d'une femme qui oppose à son mari, blessé par la révélation que l'enfant qui porte son nom n'est pas de lui, le même refus dont autrefois il a écarté sa prière de consentir au divorce. *La Loi de l'homme*? Une énergie de femme encore contre laquelle se liguent la loi, l'autorité maritale et, finalement, les obligations sociales.

Le théâtre de M. Paul Hervieu ne pouvait être, par suite, que psychologique. Si elles réagissent sur ses personnages, les circonstances extérieures, effectivement, y naissent, quand ce n'est pas de la pression sociale, de leurs propres résolutions. C'est, aussi bien, ce qui, en le rapprochant de la tragédie du XVII^e siècle et, plus encore, de la tragédie grecque, par l'importance qu'y acquiert la fatalité, le distingue du drame, tel que les romantiques l'ont conçu, où les événements, loin de dépendre des consciences, les façonnent, ainsi qu'il arrive d'un *Ruy Blas* ou d'un *Hernani*, véritables marionnettes à la disposition du poète. Au contraire, pas plus qu'il n'intervient dans le dialogue, M. Paul Hervieu ne décide arbitrairement de la conduite de ses personnages : il se contente de les placer, fort habilement du reste, dans les circonstances les plus favorables à l'intrigue qu'il en veut faire jaillir. Ceci fait, il les abandonne à eux-mêmes. Il n'apparaît, autrement dit, que dans la position du problème. M. Paul Hervieu n'avait donc qu'à

suivre sa nature pour s'engager dans la voie, que, en réaction contre Scribe, lui indiquait Henri Becque, vers plus de vérité et de simplicité, tant il est vrai que les fioritures et accessoires ne font, comme les « ficelles », qu'affaiblir l'action et en dissimuler la trame.

Dénuées d'agréments parasites, les pièces de M. Paul Hervieu y gagnent d'être rapides et soustraites à la mode. Selon toute apparence, elles ne vieilliront guère, pas plus qu'une belle académie dont aucun vêtement ne vient trahir la date. Comme Spinoza ses théorèmes, M. Paul Hervieu ne compose-t-il pas ses pièces *sub specie æternitatis*? Il va droit à l'essentiel, au conflit des volontés entre elles et avec ce qui les dépasse, indépendamment des contingences. Ni mots d'esprit, ni tirades. L'action suit imperturbablement son cours, que M. Paul Hervieu débarrasse de tout ce qui pourrait le détourner ou l'encombrer. Même, il simplifie, autant que faire se peut, les caractères, qu'il tend, pour ainsi dire, tout entiers en vue de l'action où il les jette, accusant, par-dessus tous les autres, le trait qui décidera de leur conduite. Et s'il laisse entrevoir leur complexité psychologique, ce n'est toujours qu'en fonction du drame. D'où la sévérité, mais aussi l'intérêt universel et, pour tout dire, humain, du théâtre de M. Paul Hervieu. Ni comédies de mœurs, ni comédies de caractère, ni pièces à thèse, quoi qu'on en ait prétendu, ce sont, au vrai, des tragédies, des « tragédies en prose ». Aussi bien, M. Paul Hervieu applique, ou à peu près, la loi des trois unités, ce qui n'est pas sans donner à son théâtre une concentration qui en accroît singulièrement la portée.

Non seulement M. Paul Hervieu fait se heurter entre eux et aux nécessités sociales les caractères qu'il oppose, il les montre encore soumis à la tyrannie des instincts. Fatalité immanente, celle-là, que M. Paul Hervieu découvre à la racine de notre être, sous le jeu superficiel des gestes et des paroles. N'est-ce pas cette ἀνάγκη intérieure et, la plupart du temps, inconsciente, qui, dans les crises graves, gouverne, malgré que nous en ayons, nos sentiments et nos actes? N'est-ce pas elle qui secoue le spectateur, je dirais presque d'une horreur sacrée, à la représentation du *Dédale* ou de *la Course du Flambeau*? Jamais, à mon sens, non seulement l'art de M. Paul

Hervieu, mais l'art dramatique, n'a atteint à de plus hauts sommets. Cette fatalité, qui gît dans les profondeurs du tempérament de madame Saint-Vrain des Ormes, nous la retrouvons à l'origine du *Dédale*. Elle dirige, au vrai, l'action. Pour avoir méconnu la fatalité amoureuse qui les liait irrémédiablement l'un à l'autre, Max et Marianne de Pogis brisent leur vie et, par surcroît, celle du second mari que, après son divorce, elle a cru pouvoir prendre. Il suffit d'un incident qui les rapproche — la maladie de leur enfant — pour que, avec le cortège des souvenirs ineffaçables, le désir renaisse entre eux. Il n'y a plus, dès lors, d'issue « logique » que dans la lutte des deux hommes, comme entre cerfs dans la forêt, et leur disparition commune devant une nature de femme désormais incapable de se donner à l'un ou à l'autre. C'est ce qui a lieu : dans un corps-à-corps suprême, ils roulent tous deux à l'abîme. Cette fatalité, qui gît dans la chair de notre chair et l'âme de notre âme, précipite de même *la Course du Flambeau*. « Pour cette solennité, explique Maravon, des citoyens s'espaçaient, formant une sorte de chaîne dans Athènes. Le premier allumait un flambeau à l'autel, courait le transmettre à un second, qui le transmettait à un troisième, et ainsi de suite, de main en main. Chaque concurrent courait, sans un regard en arrière, n'ayant pour but que de préserver la flamme qu'il allait pourtant remettre aussitôt à un autre. Et alors, dessaisi, arrêté, ne voyant plus qu'au loin la fuite de l'étoilement sacré, il l'escortait, du moins par les yeux, de toute son anxiété impuissante, de tous ses vœux superflus[1]. » C'est l'image de la vie que les parents transmettent à leurs enfants pour qu'ils la repassent, à leur tour, à ceux qu'ils ont mis au monde. Un infaillible instinct veut, en effet, que les pères et les mères se dévouent à leur postérité, qui se retourne à peine quand, derrière son dos, la mort les fauche. Sabine Revel en fait la double et très douloureuse expérience. Guidée par l'amour maternel, elle se sacrifie et sacrifie, délibérément, sa mère à sa fille, qui, à son exemple, l'abandonne pour s'en aller rebâtir son foyer en Amérique. Entre sa mère morte et sa fille partie, Sabine Revel reste seule, écrasée par le passage du destin, dont elle fut à la fois l'ouvrière et la victime.

1. *La Course du Flambeau*, p. 158.

La fatalité, que, sans le savoir, nous portons au plus intime de nous-mêmes, fait, d'autre part, que nous nous ignorons tant qu'un choc violent n'a pas amené au jour toutes nos possibilités. *Connais-toi* en est la démonstration. Le général de Sibéran demeure, dans les moindres détails de l'existence, d'une inflexibilité et d'une intransigeance morales absolues. Il n'admet pas la plus légère compromission, ne s'en autorise aucune et n'en tolère point autour de lui. Aussi, n'a-t-il rien de plus pressé que d'expédier aux colonies le lieutenant Pavail, son officier d'ordonnance, dès qu'il le soupçonne d'avoir séduit la femme de son cousin. A celui-ci il conseille la séparation immédiate; et, comme il le voit hésiter, il s'indigne et le traite de lâche. Cependant, il suffit de quelques incidents, qui le touchent de près, pour que, subitement, ce caractère intraitable se fasse humble à l'excès. Déjà, quand il apprend que le séducteur n'est pas le lieutenant Pavail, mais son fils, sa sévérité commence à fléchir pour faire place à la plus lamentable douleur alors qu'il surprend le baiser, le premier, que sa femme consent à l'exilé. Il supplie Clarisse, dont il implore le pardon plus qu'il ne donne le sien, de ne point l'abandonner.

Voilà de quoi nous faire réfléchir. C'est, aussi bien, le but avéré du théâtre de M. Paul Hervieu. Ses pièces, qui ne sont point des pièces à thèse, sont, par excellence, des pièces à idée. Sans doute, quelques-unes ne sont pas exemptes de visées juridiques. *Les Tenailles*, *la Loi de l'homme* tendent, manifestement, à élargir les conditions du divorce. N'empêche que, même dans celles-ci, il y a plus et mieux qu'une arme : il y a la peinture d'une lutte de volontés non seulement entre elles, mais contre la fatalité. Le rôle que joue celle-ci dans le théâtre de M. Paul Hervieu lui vaut toute son ampleur et, si j'ose dire, tout ce que, dans sa précision, il évoque d'illimité. Elle en est le personnage muet, mais partout présent, celui auquel, quand il ne la guide, l'action vient se buter. C'est elle, par ailleurs, qui imprègne tous ses ouvrages, tant dramatiques que romanesques, d'une pénétrante mélancolie, de quelque gaîté qu'il la recouvre. Quoi de plus triste, en effet, que la lutte de la volonté contre les forces de toutes natures coalisées contre elle? Mais quoi, aussi, de plus noble, de plus grandiose et, en fin de compte, de plus émouvant?

Émouvant, le théâtre de M. Paul Hervieu l'est au suprême degré. Il doit à cette intervention de la fatalité une gravité et une force qui nous secouent jusque dans nos fibres les plus secrètes. Quoi de plus tragique, en effet? Tandis que le déterminisme, qui est d'origine scientifique, annihile l'homme, dont il enchaîne les résolutions, le fatalisme laisse la volonté libre en face de la destinée. Et parce qu'elle empêche l'attention de s'égarer, la simplicité n'est pas pour affaiblir l'émotion, que la tension d'une intrigue toute en nerfs porte à son paroxysme. Théâtre d'autant plus poignant que, dans sa nudité classique qui ne comporte ni confidents, ni raisonneurs, il est tout intérieur et psychique.

Mélancolique, enfin, l'œuvre dramatique de M. Paul Hervieu l'est d'autant plus qu'il ne voile d'aucune concession l'idée assez pessimiste qu'il se fait de la vie. Il n'introduit, pour nous réconforter, ni personnage volontairement sympathique, ni dénouement heureux. Sans tomber dans la « rosserie », si chère au *Théâtre-libre*, il écarte l'optimisme conventionnel de l'ancien répertoire, en dépit des morts dont il jonchait la scène. Dans le théâtre de M. Paul Hervieu, comme dans la réalité, qu'il reproduit sans indulgence ni parti pris de dénigrement, le vice n'est pas nécessairement puni et la vertu récompensée. La vie! voilà son modèle. Il ne la dramatise que pour mieux nous en faire pénétrer le mécanisme et sonder les profondeurs. Aussi bien, ses pièces ne finissent pas. La crise terminée, elles continuent, comme l'existence... C'est ainsi que, dans *les Tenailles*, les deux époux restent face à face, rivés à la même chaîne. Dans *la Loi de l'homme*, ils reprennent l'ancien joug. « Viens, ma vie! viens, mon amour! » crie à son fils l'héroïne du *Dédale*, tout entière tournée vers l'avenir, cependant que plane la paix de la mort sur le ravin où sont engloutis les deux hommes qui se disputèrent son cœur. Tout comme les obligations quotidiennes reprennent Thérèse de Mégée, elles retiennent Clarisse auprès du général de Sibéran. Le rideau baissé, les pièces de M. Paul Hervieu ne s'achèvent pas. Elles se prolongent et prolongent, indéfiniment, notre rêverie.

Elles nous invitent, en somme, à faire un retour sur nous-mêmes et sur la vie. Retour qui n'est pas sans grandeur, s'il

est vrai qu'en lui réside la noblesse de l'homme et des ouvrages de l'esprit, malheureusement trop rares, qui le sollicitent.

## III

Le pessimisme de M. Paul Hervieu, toutefois, n'est pas absolu, encore moins découragé. Il est, avec son ironie, la protestation d'un hautain idéal contre une réalité qui, trop souvent, le froisse ou l'ignore.

Aussi bien, sous son apparente froideur, M. Paul Hervieu est un tendre, qui a pour la souffrance humaine des trésors de pitié. Qu'il s'agisse de « Guignol » ou du « Bienheureux du Val de Praloguan », dont toute une population s'amuse, il est vite ému. Cette pitié, du reste, est peut-être l'une des raisons pour lesquelles, outre son goût du mystère, il s'intéresse aux fous. « Je sentais intimement, confesse-t-il à propos de l'un d'eux, que, comme moi, comme vous, comme nous tous, c'était une victime de l'humanité souffrante[1]. » Cette remarque n'est-elle pas digne d'un Tolstoï, d'un Tolstoï contenu, réservé et correct? Écoutez, d'autre part, cet éloge de la bonté : « Il semblait que le cours de mon sang se fût régularisé, avoue-t-il après avoir retrouvé le jeune *Riri*, — un bambin perdu qui l'agaçait naguère —, et qu'il se répandît en ondes plus abondantes et plus pures dans mes veines depuis qu'une puissante pitié avait délogé de mon cœur tant de préventions misanthropiques et d'égoïstes soucis[2]... » Aussi, quelle n'est pas l'indulgence de M. Paul Hervieu vis-à-vis des fautes qui n'ont point la méchanceté pour principe! Nul comme lui, si ce n'est l'auteur de *Résurrection*, n'a exalté le pardon : « Mais, c'était même plus qu'une puissance de souverain qui lui appartenait envers le pieux repentir de cette créature, notera-t-il à propos de Jacques d'Exireuil. L'époux bien-aimé était grandi à la hauteur d'un maître de miséricorde infinie[3]. »

1. *L'Inconnu*, p. 262.
2. *Les Yeux verts et les yeux bleus*, p. 235.
3. *L'Armature*, p. 274.

Cette tendresse, qui arme son ironie de toute l'indignation qu'il éprouve contre les bourreaux, devait faire de M. Paul Hervieu le défenseur attitré de la femme, « notre sœur en larmes », que sa faiblesse voue, trop souvent, à l'égoïsme impudent du mâle, quand ce n'est point à sa brutalité. Une partie de son œuvre dramatique proteste contre cet asservissement. Il s'indigne à l'idée que certains hommes considèrent le mariage comme un droit de propriété sur leur compagne. C'est contre une telle conception, au vrai, qu'il a composé *les Tenailles* et *la Loi de l'homme*. Non seulement, il n'admet pas qu'un mari puisse, comme une esclave, river, contre son gré, une femme à sa personne, mais il trouve sans excuse l'inégalité morale et sociale des deux sexes devant la loi.

A plus forte raison, conteste-t-il à l'homme le droit de vie et de mort sur l'épouse adultère et son complice. Ce n'est pas lui qui aurait jamais prononcé le fameux « Tue-la » de *la Femme de Claude!* L'article 324 du Code pénal qui excuse cette espèce de meurtre, l'article rouge comme il le nomme, lui semble tout simplement monstrueux. Il y voit, avec raison, un encouragement au crime, une double suggestion à l'assassinat. N'en rapproche-t-il pas l'article 325 qui excuse la castration au cas d'attentat violent à la pudeur? Toutes dispositions, plus barbares que chrétiennes, qui lui rappellent le carcan, la marque au fer rouge et la section du poignet. « Tu ne tueras point », pour M. Paul Hervieu, est formel. De fait, *l'Énigme* est un vigoureux plaidoyer contre le carnage passionnel. « Je dis, y déclare le marquis de Neste à ses cousins, que vos propos à froid sur l'homicide conjugal, avec leurs allures de grands principes, ont beau être appuyés par la loi, admis par les mœurs, ils n'en prennent pas moins leur source dans l'égoïsme le plus boueux. L'homme ou la femme, les époux ou les amants, qui se décernent à eux-mêmes le mandat de justicier, ceux-là, dans la minute rouge, incarnent tous les péchés capitaux : l'orgueil, l'envie, la colère, la luxure sombre des images qui montent au cerveau [1]... » M. Paul Hervieu y voit, comme dans la guerre, comme dans la chasse, ces fêtes sauvages où les hommes redeviennent des bêtes de proie, un reste de la barbarie primitive.

1. *L'Énigme*, p. 35.

Que la société, avec ses préjugés et ses conventions, approuve cette barbarie, voilà de quoi retourner contre elle M. Paul Hervieu! Il y paraît bien quand il flétrit la cruauté imbécile du duel. « Je l'ai tué..., déclare d'Orcieu en parlant d'un ami avec lequel il s'est battu à propos d'une fille de café-concert qu'ils n'aimaient ni l'un ni l'autre, comme on est obligé de tuer ou de mourir à l'occasion, pour rien, pour la galerie, sans quelque grande excuse[1]. » Il éclaire l'inconsciente férocité d'un aussi stupide usage alors qu'il nous montre les témoins s'assurant qu'aucun portefeuille ne peut sauver le poumon, qu'aucune montre, aucune bourse ou aucun trousseau de clefs ne peut empêcher la perforation des entrailles. Il ne comprend pas, car il raisonne, que le code de l'honneur donne à deux hommes le droit de se jeter l'un sur l'autre comme deux tigres. Au meurtre réglé, il préférerait presque l'assassinat qui n'est pas « légal ».

Quoi qu'il en soit, M. Paul Hervieu attribue à cette reconnaissance par la loi et les mœurs de nos plus grossiers instincts une part des maux dont nous souffrons, parmi lesquels il faut noter ceux que le mariage traîne à sa suite. N'est-ce pas lui, qui voulait faire inscrire, dans le Code civil, l'amour parmi les devoirs des époux?

C'est que M. Paul Hervieu a de l'amour une très haute idée. « Nous décorons du nom d'amour ce qui n'est qu'un instinct brut, sauvage, égoïste, mâle[2] », assure un de ses personnages. M. Paul Hervieu, lui, ne le confond pas avec l'étreinte, encore moins avec « la bagatelle ». « Tenez, continue son porte-paroles, les femmes qui se lamentent de n'avoir pas été aimées dès qu'elles eurent consenti au dernier sacrifice, devraient se dire qu'elles ne l'ont jamais été, qu'elles ont été désirées, obtenues : un point c'est tout[3]. » Voilà qui est péremptoire. Pour M. Paul Hervieu, l'amour ne va pas sans la fidélité, pour cette raison qu'il ne va pas sans l'affection, qui se renforce avec le temps. Habitude de deux êtres qu'unissent, comme il dit, les liens de toute l'âme et de tout le corps,

1. *La Loi de l'homme*, p. 76.
2. *L'Exorcisée*, p. 36.
3. *Id.*, p. 37.

il résiste à la vieillesse. La marquise de Nécringel ne s'y trompe pas : « Ah! Lorenzo, confie-t-elle à son vieil ami, ce sont des théoriciens bien mal instruits qui professent que, à nos âges, l'amitié a succédé à l'amour. Et moi, je réplique : *Non, non, l'amour est toujours l'amour*. Certes, il a quitté le service, il est désormais un peu une sorte de vieux grognard en retraite; mais il porte au cœur jusqu'à la mort, une décoration mystérieuse, le petit lambeau rouge et la chère croix des amoureux[1]. » C'est dire que M. Paul Hervieu flétrit le libertinage — *Bagatelle* en est la preuve, — qui, à la recherche exclusive de la sensation, ne présente de l'amour que la contrefaçon. Il n'a même pas l'excuse de la passion! « Sachez qu'en vous départant, à mon égard, de la réserve qui m'était due, déclare à Jincourt Florence de Raon, vous aviez tout juste une seule chance de me sembler excusable. Il vous aurait fallu pouvoir invoquer ce qu'il y a parfois de supérieur dans la passion la plus coupable! Une lutte affreuse contre soi-même... Une adoration sans avenir... Enfin, un état de noblesse dans lequel l'âme parle plus haut que les appétits... J'aurais été tout autant rebelle à vos intentions, mais je ne serais pas offensée de la même façon. Je ne me sentirais pas aussi froissée, salie[2]... »

M. Paul Hervieu, au fond, est moraliste et un moraliste réformateur, tant il est vrai que, tout comme son pessimisme, son fatalisme, parce qu'il n'est pas radical, n'engendre ni indifférence, ni désespoir, mais, au contraire, excite à agir. Son but secret, quoique permanent, est d'améliorer la condition des hommes.

Pour ce faire, il est convaincu qu'il importe, tout d'abord, de les persuader qu'il y a des nécessités de nature qu'on doit accepter, parce qu'on ne peut rien y changer. Il faut, alors, s'incliner, comme les protagonistes de *la Loi de l'homme*, devant l'avenir des enfants. Il y a, bien plus, des nécessités de fait que la loi ne saurait, sans préjudice, enfreindre. L'amour est de celles-là, à tel point que M. Paul Hervieu condamne le divorce là où le premier attachement subsiste. *Le Dédale* en fait foi. Aussi bien, cette pièce d'un partisan du

1. *Bagatelle*, *Peints par eux-mêmes*, p. 62.

2. *Bagatelle*, acte I, scène IX.

divorce, et du divorce élargi, est, à coup sûr, la plus redoutable, la plus forte et la plus logique qui ait été écrite contre lui. Le conflit du *Dédale* tient tout entier, en effet, entre la femme et ses deux maris, au lieu d'éclater, comme dans *Un Divorce* de M. Paul Bourget, entre le beau-père et les enfants du premier lit, et d'avoir pu, par conséquent, tout aussi bien se produire au cas où leur mère aurait été veuve. Le souvenir du premier amour, alors que celui qui l'a inspiré est vivant, demeure, en fait, le meilleur argument, au point de vue humain, des partisans du mariage indissoluble. « Les morts qui ne reviennent pas, fait observer Max de Pogis, sont les seuls à laisser toute tranquillité aux veuves[1]. »

Du reste, M. Paul Hervieu n'est point un ennemi du mariage. A condition de ne se point déplaire et d'y mettre chacun du sien, il l'a toujours considéré, mais surtout en ces derniers temps, comme particulièrement favorable à l'amour. Sa sécurité, sa durée, loin de l'étouffer, lui semblent, plus que quoi que ce soit, permettre au sentiment de s'épanouir. « Moi, j'estime si haut les pudeurs de la femme, avoue Marianne de Pogis, que je n'admets pas la possibilité pour un homme d'en triompher autrement que par le mariage, où il promet sa vie et donne son nom[2]. » Il est une garantie. Et puis, l'enfant n'est-il pas, au fond, la raison d'être des noces éternelles? « Pendant qu'avec Hubert je disputais notre enfant à la mort, confesse Paulette de Saint-Éric, qui ne fut pas toujours sans reproche, il m'est apparu dans cette chair bien-aimée comment les époux peuvent, en vérité, n'être qu'un dans une seule chair[3]. » Envers l'enfant, les parents, en effet, ont des devoirs. Des devoirs, chaque époux, en outre, en a vis-à-vis de son conjoint. C'est de quoi nous persuade la conduite de Clarisse de Sibéran, qui, jeune, reste auprès d'un mari âgé. D'après M. Paul Hervieu, l'amour adultère n'est, d'ailleurs, le plus souvent, qu'une illusion égoïste, qui, en même temps qu'à nos obligations, nous fait tourner le dos au bonheur. N'est-ce pas de cette illusion, en vérité, que, reprise par l'existence familiale, Thérèse de Mégée se réveille?

1. *Le Dédale*, p. 95.
2. *Id.*, p. 73.
3. *Id.*, p. 123.

Il y a, enfin, des nécessités sociales devant lesquelles il faut, aussi, s'incliner, enseigne M. Paul Hervieu : ce sont les lois, quand elles sont justes. Voyez, à leur défaut, jusqu'où un groupe, même animé des meilleures intentions, peut échouer. Avec *Théroigne de Méricourt*, M. Paul Hervieu nous le fait toucher du doigt. Idéaliste, éprise de justice, de fraternité et de liberté, son héroïne, qui symbolise la Révolution française, ne s'en laisse pas moins aller aux pires excès pour avoir secoué tout frein. Elle roule dans le sang et dans la boue. « Tu as goûté au moyen le plus sûr d'avoir toujours raison, lui prédit François Suleau; tu ne te déshabitueras plus de tuer le contradicteur, de tuer pour qu'on se taise, de tuer encore, parce que tu auras tué[1]!... » C'est toute la psychologie, avant la lettre, d'Évariste Gamelin d'Anatole France, cette psychologie qu'a analysée le Dr Gustave Le Bon. En vain, Théroigne proteste : « Non! non! ne me montrez pas dans le fond des consciences humaines, cette incorrigible férocité, l'éternel abîme auquel je ne veux pas croire[2]!... » Ses actes démentent ses paroles jusqu'à ce que, dépassée, elle tombe elle-même victime de la ruée populaire. Magnifique allégorie qui montre que, quand la nature est déchaînée, rien ne l'arrête. Affranchie, elle va jusqu'aux extrêmes de l'horreur.

Il faut donc des lois, assure M. Paul Hervieu. Comment le peu d'estime qu'il a de la nature humaine ne l'en aurait-il pas convaincu? Il faut même des conventions. Et que nous voilà loin de l'écrivain révolutionnaire que quelques-uns s'imaginent! Contempteur des rites mondains, M. Paul Hervieu critique moins leur futilité qu'il ne reproche aux sentiments de ne point correspondre à leur élégance. Il blâme les usages de n'être qu'un masque. Quoi qu'il en soit, même frelatés, M. Paul Hervieu ne souhaite nullement leur disparition. Au contraire. La contrainte ne lui semble-t-elle pas, pour ne prendre qu'un exemple, ajouter à la grâce des femmes du monde qui, en perpétuelle sollicitation de « faire l'amour », sont retenues par les barrières de l'époux, de la famille, des lois, des mœurs? Quant aux règles de la politesse, il les juge

1. *Théroigne de Méricourt*, p. 388.

2. *Id.*, p. 356.

trop précieuses pour les battre en brèche. De fait, la correction d'une nature foncièrement distinguée apparaît non seulement dans le choix des sujets et des milieux qu'il décrit, mais dans son style, qui ne se permet pas, je ne dis pas un propos vulgaire ou trivial, mais le moindre écart. Aussi manifeste-t-il une gêne évidente quand les nécessités de l'œuvre, ce qui est rare, l'obligent à sortir de son monde ou à rapporter certains propos malsonnants. Dans ces conjonctures, il a recours aux périphrases. Oyez, plutôt, ce récit d'une scène de faubourg : « Aucun pas ne résonne derrière elle : rien que des outrages qui bourdonnent et volent à sa suite dans l'obscurité. Tous, nets et pareils, consistent à proférer le nom monosyllabique d'une partie de son corps. Rien de plus n'y est ajouté que l'adjectif possessif par lequel, avec des râles de fureur, on lui constitue la pleine et large possession de la chose nommée, comme pour qu'elle l'emporte où elle voudra et qu'elle n'asseye plus jamais ça dans la maison [1]. » M. Paul Hervieu n'emploie que des termes de bonne compagnie.

C'est qu'il sait gré aux usages du monde de refréner les débordements de l'instinct. N'est-ce pas, en effet, grâce à eux que nous échappons quelque peu à la barbarie? « J'aime le spectacle du monde, professe Guy Marfaux, parce que — si vil et imparfait qu'il soit — je considère qu'il représente encore les résultats de la civilisation la plus perfectionnée jusqu'à nouvel ordre [2]. » A son exemple, M. Paul Hervieu préfère à la nature brute la nature policée. C'est un classique. Quel dommage seulement que la nature humaine ne soit pas aussi facile à perfectionner que la nature tout court! « Je m'en vais respirer ma bonne amie, la nature moderne, telle que le progrès l'a faite... Car si la civilisation ne doit pas réussir à améliorer les êtres, soupire le marquis de Neste en allant au jardin, elle a su, du moins, orner de douceur les choses [3]. » La moindre dérogation aux conventions mondaines suffit à lâcher le gorille brutal et lubrique qui est en nous. « Déjà, rien que par la petite matérialité de cet acte, remarque M. Paul Hervieu à

1. *Le Petit Duc*, p. 254.
2. *Peints par eux-mêmes*, p. 22
3. *L'Énigme*, p. 36.

propos de Jacques d'Exireuil qui, dans la débâcle, pénètre chez le baron Saffre sans ôter son chapeau, il sentit avoir transgressé les principes du monde, et, désormais, être évadé de la convention[1]... » La moralité, d'ailleurs, n'est-elle pas, pour une grande part, affaire d'habitude? Plus elle est ancienne, meilleurs nous sommes. C'est pourquoi, s'il raille la noblesse pour sa morgue, son dédain du roturier et sa prétention à dominer le reste du genre humain, M. Paul Hervieu n'est pas sans avoir pour elle un certain faible. La suite des traditions et de l'éducation aristocratiques ne lui a-t-elle pas inculqué un ton et des manières avec lesquelles il ne peut être qu'agréable de se trouver en rapport? Il insiste, ainsi, avec complaisance, sur l'élégance morale de ce pauvre Le Hinglé qui, à la nouvelle que sa maîtresse est enceinte, trouve encore, malgré son chagrin, la force de badiner. Il rappelle ces ci-devant qui montaient à l'échafaud le sourire aux lèvres. N'est-ce pas lui encore qui, s'accoutumant fort bien à l'idée de la mort pour son propre compte, ne peut se faire à celle de madame de Trémeur? En toute rencontre, et surtout dans les difficiles, qui sont celles-là mêmes où s'accuse la race, M. Paul Hervieu ne manque pas de signaler la parfaite tenue du noble que de longs siècles ont affiné. Ne déclare-t-il pas quelque part que les femmes de l'aristocratie sont plus femmes que les autres? A l'inverse, il n'a que dédain pour le parvenu, qui est, de nature, hostile aux usages, à l'histoire, aux souvenirs du passé. Avec quelle cruelle perspicacité il traite Olivier Bréhand, dont la mine « trahissait, lui arrive-t-il de dire, le sentiment de défi mauvais et bourru avec lequel un homme sans éducation première prend son parti d'être l'auteur d'une incongruité[2] »! Il note ce que sa bouche vulgaire laisse apercevoir de « sillons creusés jadis autour d'elle par ses amertumes de petit bureaucrate[3] », tout même qu'il appuie sur la « mufflerie » d'un Saffre ou d'un Münstein, qui, en toutes occurrences, ne cherchent qu'à assouvir leurs appétits.

A la bassesse qu'il s'attache à flétrir où qu'elle se trouve,

1. *L'Armature*, p. 310.
2. *Id.*, p. 209.
3. *Id.*, p. 177.

dans les manières ou dans les cœurs, M. Paul Hervieu oppose un fier idéal de courage, de pudeur et de retenue, voire, dans ses derniers ouvrages, de résignation et de dévouement qu'incarnent quelques-uns de ses personnages, principalement féminins. Quelle n'est pas, en effet, la noblesse d'âme, plus que le charme, de ses plus belles figures de femmes! Toutes, elles sont courageuses. Dans un état de fortune extrêmement précaire, Giselle d'Exireuil ne profère pas une plainte, n'adresse aucun reproche à son mari. Bien plus, elle lui offre de s'exiler avec lui. Elles sont, en outre, profondément pudiques. « Les pudeurs, déclare Clarisse de Sibéran, avertissent contre les surprises physiques. Il y a une révolte de tout l'être qui protégerait contre le moindre attouchement[1]. » Florence de Raon est encore au-dessus. Sans tache aucune, elle est incapable, pour se venger, de souiller l'image de pureté qui est en elle. Enfin, même coupables, les héroïnes de M. Paul Hervieu ne s'abaissent ni au mensonge, ni au partage. Laure de Raguais rompt avec son mari qu'elle n'aime pas. Thérèse de Mégée, qui lutte en vain contre son amour, répugne à devenir la menteuse de tous les jours. Elle ne veut pas infliger à sa fille un flétrissant contact en rentrant près d'elle au sortir des bras de l'amant. Marianne de Pogis, pareillement, écarte toute compromission. Prise entre deux exigences, elle se refuse aux deux. Admirez, d'autre part, l'héroïque loyauté du marquis de Nohan. Amoureux de Régine de Vesle et aimé d'elle, il lui avoue sa faute, au risque de compromettre son bonheur, afin de ne point surprendre sa confiance : « J'irai jusqu'au bout, annonce-t-il, parce que je trouve en moi la force de l'homme qui donne à celle qu'il aime la plus grande et la plus horrible preuve d'amour qui se puisse imaginer. J'aurais pu ne rien vous dire et peut-être n'auriez-vous jamais rien su de cela. Et si vous aviez jamais appris quelque chose, j'aurais eu beau jeu à mentir, à nier, à bâillonner plus tard votre interrogation d'un de ces baisers dont je me suis vu si près tout à l'heure et dans lesquels j'aurais pu préférer me taire à jamais[2]. » Jusque chez les moins sympathiques de ses personnages on rencontre

1. *Connais-toi*, p. 206.

2. *Les Paroles restent*, p. 328.

une certaine correction. Malgré son despotisme, il ne vient pas à la pensée de Fergan de se venger sur l'intrus qu'il a élevé. On sent que M. Paul Hervieu admire toujours et partout la maîtrise de soi, l'énergie, même quand elle est vaine, comme chez ce pasteur protestant qui, malgré les menaces du temps et les sollicitations de sa jeune femme, entreprend, pour y périr, l'ascension du Mont Blanc.

M. Paul Hervieu célèbre le courage non seulement dans la révolte, mais encore dans la résignation à l'inévitable. C'est ainsi que, aux attitudes un peu tendues d'une Laure de Raguais ou d'une Irène Fergan, il oppose l'acceptation d'un d'Orcieu, d'une Thérèse de Mégée ou d'une Clarisse de Sibéran. L'individualisme de M. Paul Hervieu, qui souhaite voir la personne humaine affranchie, non, certes, de la contrainte, mais de l'oppression, s'atténue, dans ces créations, de tout ce que les fatalités naturelles et sociales réclament de consentement, surtout quand elles nous écrasent. Imitons les montagnards qu'il nous dépeint s'inclinant, sans murmurer, devant les forces de la nature, maîtresse de leurs vies et de leurs biens. Tandis que d'Orcieu sacrifie sa rancune à son fils et consent à reprendre sa femme, Thérèse de Mégée retourne au foyer et Clarisse de Sibéran y reste. « J'expierai », dit-elle.

Aussi bien, M. Paul Hervieu reconnaît de plus en plus que, à côté de ses droits, l'individu a des obligations contre lesquelles toutes les revendications du monde ne peuvent prévaloir. C'est la leçon que le prince Grégoire de Sylvanie, dont la haute figure domine *le Réveil*, est venu donner à son fils. Tous, tant que nous sommes, nous avons des devoirs, devoirs de famille, de reconnaissance, de dévouement et de charité : « Soyez secourable, et vous n'aurez pas à le regretter. Je suis certaine de ce que je vous atteste. Croyez-moi, vous dis-je, croyez-moi[1]. » Telle est l'ultime recommandation que, par la bouche de Clarisse de Sibéran, nous adresse l'œuvre de M. Paul Hervieu.

M. Paul Hervieu, en vérité, est un idéaliste, dont l'ironie en face des défauts et la mélancolie en face des fatalités qui accablent l'homme ne dénote ni rancune, ni désespérance. L'âpreté de ses peintures a sa source dans la générosité d'un

esprit que le spectacle du mal indigne, tandis que l'attriste celui des misères auxquelles l'humanité est condamnée.

C'est par pitié que M. Paul Hervieu dénonce les turpitudes humaines, par tendresse qu'il s'élève contre les lois injustes et les coutumes barbares, par équité qu'il dénonce les abus de la force. Cela ne vaut-il pas mieux que de se reposer dans un optimisme béat et déclarer que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes?

Aussi bien, le pessimisme de M. Paul Hervieu, pour n'être ni entier, ni absolu, mais bien plutôt la protestation de son intelligence et de son cœur contre une réalité indifférente ou hostile, révèle une inébranlable confiance dans le pouvoir de la volonté aidée de la raison. Il constitue, pour tout dire, un excellent tonique du vouloir, tout imprégné qu'il est d'un stoïcisme altier, mais attendri, qui, parce qu'il en reconnaît parfois la possibilité, conseille, outre la résignation, de tourner les fatalités mauvaises et d'améliorer les conventions néfastes. D'une façon comme d'une autre, il invite l'homme, qu'il s'insurge ou accepte, à dominer la nature. C'est ce qui fait la grandeur, en même temps que la portée philosophique et morale, d'une œuvre qui ne nous montre, à la scène et dans le roman, l'homme encore asservi à ses pires instincts, comme aux forces qui l'oppriment, que pour tremper, avec notre courage, dont les meilleurs d'entre ses héros donnent le magnifique exemple, l'idéal de justice et de fraternité qui anime son auteur.

PAUL GAULTIER

# LE MYSTICISME POÉTIQUE
## ET L'IMAGINATION
# DE GUSTAVE FLAUBERT

J'ai fini par croire que j'étais le monde, et
que tout ce que je voyais se passait en moi.
*La Danse des Morts*, VIII.

On a fait de grands efforts, depuis une douzaine d'années surtout, pour pénétrer dans l'intimité de Flaubert, et pour définir sa personnalité un peu énigmatique. On a publié des lettres, des notes, des plans, des bouts de manuscrits, des analyses d'opuscules inédits. Cet homme, qui vivait si caché derrière sa porte, derrière son œuvre, on entre en foule chez lui, maintenant. Tout le monde connaît ses propos de vieil oncle et ses albums de voyage. Il y a des médecins qui l'auscultent.

L'œuvre n'est pas vaine. A mesure qu'on avance, on a mieux le sentiment du drame moral très passionnant que l'orgueil de l'artiste s'est acharné à dissimuler. Il semble désormais possible de préciser les éléments du problème qui s'est débattu dans cette conscience.

Décidément, il faut renoncer au Flaubert absurde que plusieurs nous présentaient, à cette sorte de praticien borné qui n'avait que l'œil sensible et l'instinct des sonorités verbales, au « gueulard » puéril et apoplectique, fou de rouge et

de paillons, plein de mots. On disait de lui, il y a quelques années : « Égale incapacité de comprendre et de sentir! Pécuchet tout pur, et Bouvard tout craché ». Le compliment était signé, et d'un nom fameux. Or, décidément, il y a, en Flaubert, autre chose.

Il paraît bien qu'une doctrine littéraire ne puisse être, en son fond, qu'une doctrine morale. Je veux dire qu'elle n'est valable, sérieuse, qu'en tant qu'elle est en relation avec des certitudes intéressant la vie morale.

Les conceptions esthétiques de Flaubert sont de cette sorte. Toute son âme y fut engagée. Il le disait bien à Louise Colet en septembre 1846 : « Sais-tu ce qu'il y a de plus intime, de plus caché, dans tout mon cœur, et *ce qui est le plus moi dans moi*? Ce sont deux ou trois pauvres idées d'art couvées avec amour, voilà tout ». Et ces deux ou trois pauvres idées n'étaient pas nées de sa tête, mais le fruit de ses entrailles : « Je ne puis pas avoir, disait-il à G. Sand, un autre tempérament que le mien, ni une autre esthétique que celle qui en est la conséquence ».

*Madame Bovary*, conséquence de ce tempérament? Le chef-d'œuvre de l'art impassible produit et expression de l'individu le plus passionnément personnel? Au lieu d'un rapport, on voit un abîme. Pourtant non, c'est bien un rapport.

## I

Flaubert est-il romantique? Flaubert est-il réaliste? On en discute. M. Faguet, toujours conciliant à force d'esprit, pense que Flaubert est le tout à la fois, et qu'en lui ces tendances rivales tantôt se combattent, tantôt se combinent ou se neutralisent.

Il est sûr, en tous cas, qu'il a fait complètement l'expérience romantique, et qu'il en a connu toutes les aventures. Quand il dit qu'il n'est pas de son siècle, il se date. Il est né, il a poussé dans l'air vicié et énervant qui fit ce « malaise inexprimable » dont parle Musset. Il s'est levé, il est tombé, dans les alternatives harassantes de l'enthousiasme et du désespoir. Il s'est trouvé de glace et de feu, morne et rayon-

nant, génialement divers et contradictoire. Ces péripéties, inutile de les détailler. Elles ne font que renouveler les accidents communs du romantisme.

Une chose seulement est assez particulière. Flaubert est à la fois un nerveux et un sanguin. C'est un « gilet rouge » horriblement sensitif, un Gautier qui aurait pu écrire le *Journal* des Goncourt.

Il y a en lui le romantisme gros teint d'un Petrus Borel ou d'un Jeune France. Il faut le lui passer. Il l'a porté de bonne foi, comme un nègre le rouge. Il a connu tous les « échevellements internes », il a été « lancéolé », il a pleuré sur Rousseau, il a mis un poignard sous son oreiller et une tête de mort dans sa chambre, avec une devise tirée d'*Hamlet*. Orient, bayadères, tour de Nesle, Ysabeau, Héliogabale, minarets... Il avait passé la cinquantaine quand il se qualifiait, modestement, de « vieille ganache romantique ».

Avec cela, l'esprit aussi excessif que l'imagination, cette sorte de romantisme aigu et reployé qu'est celui de Senancour, de Benjamin Constant, ou de l'Amaury de *Volupté*. Il porte dans l'analyse la fureur du rêve. Il va au paroxysme, ayant l'instinct de fouiller tout « jusqu'aux vases ».

Il en résulte une étrange complexion, où tout de suite deux choses surtout sont très apparentes : la haine de la réalité, et une sorte d'atrophie des facultés actives.

Il dit : « Les objets immédiats me semblent hideux ». Là-dessus, il ne variera pas, si ce n'est de ton, tantôt morne, tantôt hargneux, parfois dégoûté jusqu'au délire. Il est du parti de l'indignation, comme Clootz et saint Polycarpe. Ses lettres sont d'abord une complainte, fatigante, infatigable.

Répudiant la vie, n'exerçant pas les fonctions normales, ses organes se dessèchent. Il s'ankylose, comme un fakir. Il tombe à l'aboulie. Ce qu'on appelle l'*action* l'a « toujours dégoûté au suprême degré », avoue-t-il un jour. Il y a on ne sait quoi d'interposé entre son idée, sa volonté, et le réel, et c'est ce même principe morbide qui se manifestera dans la plupart de ses personnages[1].

1. Voir sur ce point une étude remarquable de M. J. de Gaultier : *La Psychologie dans l'œuvre de Flaubert* (*Revue des Idées*, juillet-septembre 1908).

D'autres, avant de se croiser les bras, ont au moins tenté de faire quelque chose en ce monde. Leconte de Lisle a essayé du socialisme, et Baudelaire s'est cru propre, une fois, à remuer les masses. S'ils renoncent, c'est vaincus, et par désillusion. Flaubert, lui, ne s'est buté à rien. S'il n'agit pas, c'est de parti pris. Son plus grand effort a été, sous couleur de fonction diplomatique, de rêver assez vaguement une promenade au Colisée, ou au Parthénon.

En temps normal, ce sont d'inexplicables tâtonnements de vouloir. A Damas, des marchands lui offrent des écharpes de soie. Il faut choisir, il n'y a qu'à « lever les yeux et à se décider ». Mais tout est là, justement, se décider! Il atermoie et oscille, dans une torpeur. Il ne peut pas se débarrasser, par un effort, de l'angoisse des alternatives, et cette angoisse l'irrite : « J'aurais été sultan, je les aurais jetés par la fenêtre ».

Ajoutons, si l'on veut, une étrange sorte d'intelligence, lente et massive, avec des idées qui ne changent pas d'air et qui seulement grossissent et se gonflent sur place, des idées fixes qui se dilatent, se dilatent à éclater, comme en cauchemar. Sur tout, il appuie et s'arrête. Il faut que les choses descendent en lui, qu'elles « s'incrustent » en lui, comme il dit. Il n'a pas la conception nette dans le cerveau. Autour de chacune, un halo de brume. Il a besoin de ne pas faire de bruit et de fermer les yeux pour qu'une idée vienne. Il sera toujours incapable d'exposer aux autres un plan sur lequel il aura médité pendant des semaines : à la lumière, tout fond et fuit. On a l'impression générale, en lisant ses lettres, d'un esprit clignotant, en perpétuel effort de lucidité. Au fond, l'état *intellectuel* est, chez lui, exceptionnel, voulu; c'est l'équilibre d'un moment.

Ainsi une âme rentrée, sans forme, qui n'est point modelée sur les choses, ni proportionnée à la vie, mais vague, fluente, une volonté malingre, un esprit qui voit mal, le plus inquiétant mélange de rêve et d'idées fixes.

C'est pourquoi Flaubert s'ennuie, frénétiquement. Il se traîne et geint. Il voudrait bien, pour tout de bon, comme Fantasio, être le monsieur qui passe là, devant lui, et qui a l'air stupide. Il porte une mélancolie barbare. Il se trouve quelque chose des vieilles tribus nomades, et, dans la passion

qu'il a de se fuir, il croit reconnaître le cœur de ses ancêtres, « leurs instincts de migrations et leurs dégoûts innés de la vie qui leur faisaient quitter leur pays comme pour se quitter eux-mêmes ». Maintes fois, sous le fardeau, son cœur fléchit. Il se lamente de son « éternel moi », dont il est « bougrement las », de son « pauvre moi », de sa « misérable carcasse ». En 1852, il affirme n'avoir pas eu un sentiment, un seul, qu'il n'ait essayé « d'en finir » avec lui. C'est bien là sa tendance profonde, invariable : il voudrait, à chaque moment de sa vie, mourir et renaître nouveau.

Avec quelle sincérité il se débattit dans ces angoisses, la *Correspondance* peut seule en donner le sentiment direct. Elle démontre que toute sa vie reste secrètement subordonnée à de telles préoccupations morales, et que toute sorte de certitude, esthétique ou autre, n'a pu s'établir et subsister dans cette conscience qu'en rapport étroit avec elles.

Les prédilections qu'il y affirme sans varier en disent long. Il fait de Montaigne, de Lucrèce, de Gœthe, surtout de Spinoza, sa lecture familière. Il s'enthousiasme du *Traité théologico-politique*, ce qui, à la rigueur, suffirait à le distinguer de Gautier, et même de Victor Hugo.

Rien d'ailleurs du sceptique aimable. Rien d'un intellectuel qui se divertit à tâtonner. Sa pensée ne se plaît pas en elle-même. Il s'est précipité sur les choses, sur les livres, avec un puissant besoin de savoir, d'être sûr, simplement. Notons bien ceci, il a la haine de ses doutes, et il n'aspire en ce monde qu'à se délivrer de leur obsession : « L'âme, l'âme, s'écrie-t-il dans *Rabelais*, la sentez-vous se déchirer?... Tant que vous n'aurez pas comblé cet éternel gouffre béant que l'homme a en lui, je me moque de vos efforts, et je ris à mon aise de vos misérables sciences, qui ne valent pas un brin d'herbe... »

Haine des choses, haine de soi, doute universel, impuissance, en quoi tout cela se résout-il, finalement? « Quand je regarde une de ces petites étoiles de la voie lactée, je me dis que la terre n'est pas plus grande que l'une de ces étincelles. Et moi qui gravite une minute sur cette étincelle, qui suis-je donc? que sommes-nous? Ce sentiment de mon infimité, de mon néant, me rassure. » Comme cette femme d'un roman de P. Loti, qui se réjouit que son corps doive aller bientôt fleurir

dans la tige des lotus, Flaubert se dit : « Il m'est doux de songer que je servirai un jour à faire croître des tulipes ». Ainsi Keats, à l'heure de mourir, disait à Severn : « Je sens des fleurs qui poussent sur moi ».

« On dit que les gens religieux endurent mieux que nous les maux d'ici-bas. Mais l'homme convaincu de la grande harmonie, celui qui espère *le néant* de son corps, en même temps que son âme retournera *au sein du grand tout* pour animer peut-être le corps des panthères ou briller dans les étoiles, celui-là non plus n'est pas tourmenté. »

L'expérience romantique est ici à son terme. Flaubert est l'homme sans maison dont parle Musset, qui ne sait « ni où travailler, ni où reposer, ni où vivre, ni où mourir ». Son imagination et son esprit n'ont abouti qu'à le mettre en conflit avec les choses. Il se trouve incapable de les absorber en lui, et de faire coïncider la réalité avec l'imagination qu'il en a. Son âme et le monde sont en dissonance. C'est l'aventure de René, d'Obermann, de Werther, de Jacopo Ortis, de Prométhée et de Faust. Il ne lui reste que la ressource de désirer mourir, s'échapper dans l'inconscience et le néant.

## II

Cela, comment le fera-t-il?

Il y a, dans la *Correspondance* de Flaubert, un mot auquel il faut prendre garde : « On ne vit pas sans religion ». Et ce mot fait songer à la grave parole de Renan : « La science, l'art, la philosophie n'ont de valeur qu'en tant qu'elles sont choses religieuses, c'est-à-dire en tant qu'elles fournissent à l'homme le pain spirituel que les religions lui fournissaient autrefois et qu'elles ne peuvent plus lui donner ».

Ceci veut dire qu'il se rencontre des savants, des artistes et des philosophes, dont l'œuvre, en dehors de sa valeur positive, a eu son sens moral, sa *fonction morale* dans la conscience dont elle est née. Morale, en ce sens que leur activité de création ou de spéculation a été principalement, intérieurement, un effort éthique, une tentative de solution du problème général de la vie.

On aurait sans doute le droit d'appeler religion tout ensemble de certitudes ou d'hypothèses, issues de nous par voie mystique, sentimentale, ou rationnelle, qui font que nous réalisons d'une certaine manière la synthèse de la conscience et des choses, de la pensée et de l'action, et que notre individu pose hors de lui-même le principe et la fin de son effort.

C'est en ce sens, par exemple, qu'il peut être question de religion esthétique. Si le mysticisme, en son fond, est une aspiration à l'accord de l'âme et du réel, à l'unité, c'est-à-dire finalement à l'absolu, on doit reconnaître que tout un haut romantisme, antérieur à Flaubert, a tenté la démarche mystique et s'est usé à ce rêve.

« L'Homme est divisé, s'écriait Schlegel ; l'art et la vie sont séparés. » Quand il constatait, avec d'autres, cette dualité, et quand il essayait, avec eux, de la résoudre, il se heurtait à un problème métaphysique, il ne faisait que chercher, à sa manière, ce que la philosophie appelle la synthèse du moi et de l'absolu. Autrement dit, cet éternel conflit des deux éléments, le « sujet » et l' « objet », que l'esprit religieux perçoit sous la forme d'une opposition du passager et de l'éternel, du mal et du bien, le romantisme, lui, en prenait conscience sous la forme *esthétique* d'une opposition de l'Art et de la Vie.

On ne saurait songer ici à déterminer plus précisément ces sortes d'affinités. Il est seulement essentiel de remarquer que si un certain romantisme a posé hardiment l'identité fondamentale de l'art et de la religion, s'il a eu l'ambition de rapprocher et de fondre ces deux formes actuellement dissociées, c'est qu'il y croyait découvrir un élément commun, qui est l'*imagination*. Cette faculté, il la concevait comme très supérieure à l' « Intellect pétrifiant » dont parle Novalis, comme une sorte d'aperception, de « double vision », disait Blake, qui nous met en communication immédiate avec la vérité vivante, qui est propre au saint et au génie, et qui explique à la fois l'extase de l'un et l'inspiration de l'autre.

Le romantisme a poussé jusqu'au bout cette assimilation, et l'on peut dire qu'après tout les recherches de la psychologie mystique ne l'ont pas démentie.

Pourtant, malgré l'identité foncière, il doit y avoir, il y a certainement une différence entre ces deux formes de l'imagi-

nation, l'une religieuse, l'autre esthétique. Il est utile de la déterminer brièvement, avant d'aller plus loin, et pour s'expliquer mieux le genre de phénomène qui s'est produit dans la conscience de Flaubert.

La différence paraît être en ceci. Le mysticisme religieux tend à sacrifier complètement la réalité sensible à la vérité et à l'anéantir devant elle. S'il l'utilise comme symbole, c'est provisoirement, et faute de mieux. Le mysticisme esthétique, au contraire, tout en prenant, lui aussi, les choses comme des symboles, ne les dédaigne pas dans leur contingence, mais les aime et s'y attache, voyant en chacune d'elles la figure et la manifestation de l'absolu. Au lieu de s'immobiliser dans une vision fixe, il se plaît à posséder successivement les modes divers de la vie, et à percevoir l'être, non plus en soi, mais dans la multiplicité de ses attributs.

Ces deux genres d'imagination mystique, en somme, ne se distinguent qu'abstraitement, et on les a vus souvent associés. Saint François en serait bien un bon exemple.

Il importe, cependant, de ne pas les confondre. Il y a des religions trop esthétiques, et des esthétiques trop religieuses. C'est pour les avoir confondus, peut-être, que le romantisme a dévié ou s'est défiguré promptement. Un Blake est quelque chose d'hybride, mage, poète, ni l'un ni l'autre.

Quoi qu'il en soit, c'est donc l'imagination qui résout l'opposition métaphysique de l'âme et des choses. L'homme qui n'a point d'imagination reste voué à lui-même, condamné à la contingence, c'est-à-dire privé de Dieu, ou de la vérité, ou de la beauté, comme on voudra. « Ce qu'un tel homme peut connaître de la nature, dira Carlyle plus tard, est vil, superficiel, petit, pour l'utilité du jour seulement. » Et il comparera sa connaissance à celle du renard, qui ne sait du monde qu'une chose, où sont logées les oies.

Et l'autre, l'homme d'imagination, que connaît-il? L'*homme* d'abord. Le poète est celui qui se sent en affinité avec toutes les formes de la vie humaine, et qui a non seulement la curiosité de les regarder, mais un étrange pouvoir de s'y associer et de les saisir dans leur originalité. « C'était mon instinct de m'identifier avec les positions étrangères, de sentir chaque forme particulière de la vie humaine, et d'y prendre part avec

plaisir. » Ce mot de Gœthe, au IVe livre de ses *Mémoires*, c'est la définition du génie. Il y a en tout artiste ce que M. Bourget appelle quelque part « l'imagination des états de l'âme ».

Mais il y a mieux parfois, et le génie va plus loin. Sa sympathie pénètre les choses mêmes, l'univers, la matière. C'est ce que veut dire, en somme, le langage ordinaire : le poète *anime* les choses. Au fond, il ne leur prête pas son âme, il sait et il sent qu'elles ont son âme, une même âme, et qu'il ne fait que la découvrir où les autres hommes ne la perçoivent pas.

Telles seraient donc les deux formes, ou les deux tendances, de l'imagination poétique. Elle absorbe l'individu ou dans l'humanité, ou dans les choses. « Tu as amené devant moi, dit Faust à Méphisto, la longue chaîne des vivants, — et tu m'as instruit à reconnaître mes frères dans le buisson tranquille, dans l'air et dans les eaux. »

Or Flaubert, disions-nous, affirmait qu'on ne vit pas sans religion. Quelle fut donc sa religion, à lui? Hanté des mêmes nostalgies que Schlegel, Schiller ou Shelley, nous allons le voir à son tour, après les romantiques, tenter de reconstituer pour son compte l'unité de l'art et de la vie. Comme eux, dans cette tentative, c'est par l'*imagination* qu'il procédera, et c'est elle qu'il mettra en œuvre.

## III

La plupart des conceptions qui ont formé la philosophie du romantisme étranger et sa religion esthétique ont passé chez nous, pour s'y rétrécir. Hugo a orchestré tout cela :

> Mêlez toute votre âme à la création!

Tous les rhétoriqueurs du temps ont gravi les sommets qui dominent les peuples, puis nous ont révélé ce qu'on entend sur la montagne.

Les circonstances ont sans doute fait tort à Flaubert, et ont empêché de voir la complexité réellement particulière de son romantisme. Et aussi, il a porté la peine de la pudeur maladive qu'il avait mise à se cacher. Mais d'un Gautier à lui, c'est un abîme.

Flaubert n'a pas d'équilibre, il est malade. Inutile d'insister sur ces faits notoires. Il présente des troubles caractérisés de la sensibilité, il a des hallucinations. L'étude récente de E. W. Fischer sur ses essais de jeunesse, restés inédits, achève de révéler les éléments de cette âme, et la nature de cette imagination. Elle est macabre, sinistre, elle est folle. Mort, manie et suicide partout. A quinze ans, en 1836, il écrivait une demi-douzaine de contes ou nouvelles, qui sont la plupart atroces. *Un parfum à sentir ou le Baladin*, histoire d'une malheureuse femme d'acrobate, qui se jette à la Seine ; *Bibliomanie*, histoire d'un bibliophile de Barcelone, maniaque, qui assassine par passion des livres rares ; *Rage et impuissance*, récit de l'abominable mort d'un vivant en léthargie dans son cercueil.

En 1837, la *Dernière Heure* détaille les sensations d'un jeune homme qui a décidé de se tuer et qui revit, à l'heure suprême, tout son passé. La même année, dans le *Rêve d'Enfer*, une bergère, amoureuse d'un duc, devient folle et se jette à la mer. Suicide encore dans *Quidquid volueris*, ou dans *Passion et vertu*.

Et en 1838, c'est la *Danse des Morts*, c'est *Agonies*, où s'accumulent, dans un lyrisme violent, les réflexions sur la mort et l'éternité. Et c'est aussi ce *Ivre et mort*, épisode repoussant d'ivresse et de crime.

Voilà ce qu'il y avait d'abord en Flaubert, une horrible sensibilité, une imagination exaspérée et lugubre, hantée de choses cadavériques. Il racontera plus tard comment, dans sa jeunesse, il était sans cesse poursuivi de fantômes monstrueux, qui semblaient l'assaillir de toutes parts. Cela aide à comprendre la prodigieuse impression que lui fera le tableau de Breughel, et d'où naîtra le *Saint Antoine*.

Si par un côté de telles dispositions font songer aux plus basses tendances du bas romantisme, aux élucubrations purulentes d'un Bibliophile Jacob, aux pourritures verdâtres et cyniques des mélodrames historiques, il ne faut pourtant pas confondre Flaubert avec tout cela. Dès sa jeunesse, on reconnaît, derrière ces excès et désordres de sensibilité et d'imagination, l'élément moral qui fait leur dignité. Ce ne sont pas des fantaisies, c'est un drame. Et si les hauts problèmes de la conscience humaine se posent à Flaubert dans

une forme brutale, ce sont des problèmes quand même, et c'est sa façon de les percevoir. Son organisme est malade, mais son âme aussi.

Ce lyrisme bourbeux charrie de l'or. En faisant la part de l'outrance et du verbiage, on reste encore étonné de la sincérité et des profondeurs de cette pensée. La haine de la vie, le sentiment aigu de ce tragique insondable qui est en toute chose, l'appétit sombre d'échapper à la conscience de cette misère universelle, bref un pessimisme vertigineux, voilà qui est plus frappant dans ces premières pages que toutes les folles visions et ces sortes de sanies dont se repaît son imagination.

Or, dans ce tempérament sans équilibre, une chose surtout est remarquable : ses perceptions elles-mêmes ne sont pas normales. Au lieu d'être une nette opposition des deux termes, sujet et objet, elles sont plutôt une fusion, une confusion. Flaubert se perd et s'absorbe en elles. Novalis disait de l'imagination qu'elle est un état « où l'on est comme enfoncé dans tout ce qu'on regarde ». Flaubert est normalement dans cet état. Les choses, dit-il, « s'incrustent » en lui. Ses perceptions sont brûlantes ou floues, surexcitées ou mornes, suivant le temps, jamais moyennes. A vrai dire, quand il voit, c'est en dedans, moins des yeux que d'âme. Percevoir les choses directement, dans leur lumière et leurs dimensions réelles, c'est là, pour lui, le grand effort difficile, contre nature. L'objet, devant son œil, se dilate, ou se diffuse comme en rêve. Enfant, il demeurait de longues heures un doigt dans la bouche, avec des airs niais, béant, écoutant les histoires de la servante Julie et du père Mignot. Il sera toujours un peu comme cela, devant la vie. A regarder longtemps, son esprit se fascine et tombe en vertige. Des choses quelconques l'arrêtent en contemplation. Il dira ce mot profond, qui est bien de lui, et qu'il lui appartenait d'écrire : « Pour qu'une chose soit intéressante, il suffit de la regarder longtemps ». « Je suis toujours un peu comme si j'avais trop bu », confessera-t-il un jour à Bouilhet.

On trouverait çà et là, à travers l'œuvre de Flaubert, de curieuses définitions de ces sortes d'états. Dans la première rédaction du *Saint Antoine*, après l'apparition de la reine de Saba, Antoine se demande en sanglotant : « Comment faire

pour savoir si je l'ai pensée ou si je l'ai vue vraiment? si c'est un rêve ou une réalité? Comment faire? Ai-je vu ces choses, ou les ai-je seulement pensées, rêvées?... » Cette forme de perception équivoque, ambiguë, à moitié hallucinatoire, elle est bien celle de Flaubert.

Dans la troisième partie de cette même rédaction, on trouve un passage plus curieux encore, et qui définit mieux. Antoine voyage dans les espaces, accroché aux cornes du diable, et le diable lui dit, car ils causent et sont tous deux un peu philosophes : « *L'intervalle de toi à l'objet, tel qu'un abîme qui rapproche ses deux bords, se resserrait de plus en plus*, si bien que disparaissait cette différence à cause de l'infini qui vous baignait tous deux à profondeur égale, *et un courant subtil passait de toi dans la matière, tandis que la vie des éléments te gagnait lentement, comme une sève qui monte* ». Et Antoine répond : « C'est vrai, petit à petit, je m'en allais dans la verdure des prés,... *et je ne savais plus où se trouvait mon âme*, tant elle était diffuse, universelle, épandue... »

Il y a donc en Flaubert une disposition, organique et mentale, en vertu de laquelle ses perceptions, à peu près normalement, refusent de lui faire saisir la réalité comme telle et se convertissent en état confus assez semblable à l'état d'hallucination. Définissant, plus tard, l'hallucination, il dira lui-même : « Vous sentez que votre personnalité vous échappe, on croit que l'on va mourir ». C'est ce que disait Antoine, tout à l'heure : « ... et je ne savais plus où se trouvait mon âme ».

Il faut songer à ces conditions de tempérament si l'on veut s'expliquer la sorte de philosophie et la conception de la vie universelle que Flaubert laisse apparaître dans sa correspondance et dans son œuvre, surtout dans ses opuscules. Il est profondément spinoziste, et ce qui en témoigne, ce n'est pas seulement qu'il a lu Spinoza trois fois d'un bout à l'autre, qu'il admire le *Traité théologico-politique*, ni même qu'il le trouve plus fort que Cousin, c'est surtout que son système d'idées, à lui, est tout marqué de ce déterminisme panthéiste. S'il a une telle sympathie pour Spinoza, et pour Goethe, c'est qu'il existe une affinité entre le panthéisme d'une part, et de l'autre ses instincts moraux et esthétiques.

Cela ne lui est point particulier. Une conception panthéiste des choses est au fond de la doctrine romantique, et rien de plus naturel. Wordsworth, Shelley surtout, en fourniraient la preuve la plus précise. Le panthéisme s'accorde merveilleusement avec une esthétique dont la tendance première est de regarder toute chose, et le moindre des phénomènes, comme une manifestation du divin. Flaubert, pour son compte, est fermement persuadé qu'il y a un principe de vie unique, qui anime toute forme d'être, en sorte qu'au fond, par delà les oppositions de surface et les variétés, c'est une même âme qui demeure. Et voilà pourquoi de notre âme aux choses il y a une affinité secrète, une parenté, dont il nous arrive parfois de prendre conscience. Notre existence n'est pas hors des autres existences, elles communiquent et se pénètrent. De l'une aux autres, il y a bien ce « courant subtil » dont parle le diable à saint Antoine. Laissons encore parler le diable, qui a lu l'Éthique : « Fini, infini, âme, corps, forme, idée, se tient, se confond. L'esprit s'approprie la matière, la matière accapare l'esprit, entre en lui, l'étouffe. N'y a-t-il pas des existences inanimées, des statues qui rêvent, et des paysages qui pensent?... L'âme avec ses extensions n'aspire qu'à retourner à Dieu d'où elle est venue... Il n'y a pas deux infinis. Toutes les âmes sont pareilles. Puisque la substance contient les modes et que les choses sont en Dieu, où est la différence essentielle qu'il y a entre les parties de ce tout, entre le corps et l'âme, la matière et l'esprit, le laid et le beau, le bien et le mal?... »

Aussi, dans la correspondance de Flaubert, rien de fréquent comme des considérations dans le genre de celles-ci : « Ne sommes-nous pas faits avec les émanations de l'univers? La lumière qui brille dans mon œil a peut-être été prise au foyer de quelque planète inconnue distante d'un milliard de lieues du ventre où le fœtus de mon père s'est formé, et si les atomes sont infinis et qu'ils passent ainsi dans les formes comme un fleuve perpétuel roulant entre ses rives, *les pensées, qui donc les retient, qui les lie?* A force de regarder un caillou, un animal, un tableau, je me suis senti y entrer ».

On voit quels éléments se rapprochent et s'associent naturellement, ici, sous la plume de Flaubert, comme tout à

l'heure dans le langage du Diable. Un tempérament qui le dispose à « entrer » dans la réalité par la perception qu'il en a; après cela, le sentiment qu'il n'y a point d'intervalle entre l'esprit et la matière, que l'âme est faite d'atomes qui circulent, s'écoulent comme ceux des choses, s'échangent avec eux, que rien ne les « lie », ne les « retient »; puis, finalement, la conviction doctrinale que tout est la même vie, la même substance prodigieusement diversifiée en des myriades de modes. Ces éléments ne se juxtaposent pas arbitrairement, ils sont soudés, mieux que cela, engendrés l'un de l'autre, et d'une cohésion toute organique. La philosophie de Flaubert, s'il en a une, et son spinozisme, quoi qu'il vaille, ne sont que l'expression abstraite de ses instincts les plus vivants.

Il a trouvé des mots heureux pour qualifier ces instincts. Il les appelle « ma faculté panthéistique ». « Si je vaux quelque chose, c'est en raison de cette faculté panthéistique. » Notons bien l'importance qu'il accorde lui-même à cette disposition. Il nous autorise ainsi, explicitement, à chercher là l'explication dernière de son cas.

Or il avait dit ailleurs : « Il n'y a que çà en moi que j'estime, j'*admire* ». Ce mot n'est qu'une variante. Il parle aussi de ses « effusions contemplatives ». Encore une simple variante. Admiration, faculté panthéistique, amour, effusions contemplatives, ces mots ne désignent toujours qu'une chose, cet élan par lequel une conscience échappe à sa nature finie pour se répandre et se dilater dans l'infini de ce qui l'enveloppe. Et ce pouvoir particulier, c'est celui précisément que nous avons analysé sous le nom d'imagination.

Si l'imagination est d'abord, comme le concevait l'esthétique romantique, cette sorte d'obscur instinct qui donne à un individu le sentiment de la vie universelle, nul n'en eut plus que Flaubert. En voici seulement deux exemples, deux pages qu'il sera très instructif de rapprocher, car elles furent écrites dans des circonstances très différentes.

A la fin de la dernière Tentation, saint Antoine s'écrie : « O bonheur! bonheur! *j'ai vu naître la vie*, j'ai vu le mouvement commencer. Le sang de mes veines bat si fort qu'il va les rompre. J'ai envie de voler, de nager, d'aboyer, de beugler, de hurler. Je voudrais avoir des ailes, une carapace, une

écorce, souffler de la fumée, porter une trompe, tordre mon corps, me diviser partout, *être en tout*, m'émaner avec les odeurs, me développer comme les plantes, couler comme l'eau, vibrer comme le son, briller comme la lumière, me blottir sous toutes les formes, pénétrer chaque atome, descendre jusqu'au fond de la matière, *être la matière!* »

Mettons à côté cette page, plus explicite, que Flaubert publiait dans *l'Artiste*, en 1858, et qui appartient à la relation de voyage *Par les champs et par les grèves*. Ici Flaubert parle pour son compte, et on va constater qu'en ce point comme en d'autres, saint Antoine n'est qu'un Flaubert transposé, on dirait *objectivé* : « Nous nous roulions l'esprit dans la profusion de ces splendeurs... Quelque chose de la vie des éléments, émanant d'eux-mêmes, sans doute, *à l'attraction de nos regards*, arrivait jusqu'à nous, et, s'y assimilant, faisait que nous les comprenions dans un rapport moins éloigné, que nous les sentions plus avant, grâce à cette union plus complexe. A force de nous en pénétrer, d'y entrer, *nous devenions nature aussi, nous nous diffusions en elle, elle nous reprenait*, nous sentions qu'elle gagnait sur nous, et nous en avions une joie démesurée... Nous regrettions que nos yeux ne pussent aller jusqu'au sein des rochers, jusqu'au fond des mers, jusqu'au bout du ciel, pour voir comment poussent les pierres, se font les flots, s'allument les étoiles; que nos oreilles ne pussent entendre dans la terre graviter la fermentation des granits, la sève pousser dans les plantes, les coraux rouler dans les solitudes de l'Océan. Et dans la sympathie de cette *effusion contemplative, nous aurions voulu que notre âme, irradiant partout, allât vivre dans toute cette vie* pour revêtir toutes ses formes, durer comme elles, et, se variant toujours, toujours pousser au soleil de l'éternité ses métamorphoses... »

On ne voit pas bien la différence, la différence substantielle, qu'il y a de ces pages à telle autre de sainte Thérèse ou simplement de J.-J. Rousseau. Et par exemple ceci de la sainte : « Je sentais mon âme enflammée d'un grand amour de Dieu. Cet amour était évidemment surnaturel, car je ne savais pas ce qui l'avait allumé en moi, et je n'y avais contribué en rien. Je me sentais mourir du désir de voir Dieu, *et je ne savais pas où il me fallait chercher cette Vie, excepté*

*dans la mort.* Les transports de cet amour étaient tels que je ne savais que faire. Rien ne semblait satisfaire mes désirs. A tout moment mon cœur était prêt à éclater. *Il me semblait qu'on m'arrachait l'âme.* C'était une espèce de mort si délicieuse que mon âme aurait voulu la prolonger toujours... »

Extase religieuse et extase esthétique s'analysent ici exactement de même manière. C'est que nous avons affaire à deux formes parfaitement analogues de crise mystique. Il n'y aurait rien de plus curieux que de leur comparer les effusions d'un Jean-Jacques et les vertigineuses délices qu'il nous peint en tant d'endroits, par exemple dans la troisième lettre à M. de Malesherbes, ou dans la cinquième promenade des *Rêveries.* Là, nous aurons quelque chose d'intermédiaire et de mêlé, mi-religieux, mi-esthétique, mais le mouvement d'âme, l'aspiration, la délectation, sont les mêmes et procèdent des mêmes causes que les étourdissements de Flaubert et de sainte Thérèse. Ils sentaient tous trois, d'un sentiment indicible, dans une joie dionysiaque, cette « éternelle Fraternité de l'Eden » que Blake a chantée, et que les uns appellent la Vie Universelle, et les autres le Royaume de Dieu.

Il ne faut pas oublier, à côté de cette « faculté panthéistique » que possède Flaubert, à un haut degré, la seconde sorte d'imagination, plus particulière, qui est l'aptitude à se sentir en sympathie avec toutes les formes d'humanité. Comme Wordsworth, il croit comprendre les idiots, les fous, et qu'ils le comprennent. N'y a-t-il là que rencontre de hasard? Bien plutôt, des gens comme Flaubert et Wordsworth, malgré tant de différences, ont un pareil fond d'âme. Ce qui distinguera peut-être Flaubert, surtout, c'est que le sentiment qu'il a de l'humanité est plus large, plus *historique.* Il a l'âme multiple et de tous les temps, un peu de cet « anticipating power » dont parlait Wilkie à propos de Rembrandt : « Je me vois à différents âges de l'histoire très nettement... J'ai été batelier sur le Nil, leno à Rome du temps des guerres puniques, puis rhéteur grec dans Suburre, où j'étais dévoré de punaises. Je suis mort pendant la croisade, pour avoir trop mangé de raisin sur la plage de Syrie. J'ai été pirate et moine, saltimbanque et cocher, peut-être empereur d'Orient, aussi... »

A son habitude, Flaubert charge, mais il y a du sérieux sous la drôlerie. S'il n'est ici que fantaisiste, Renan aussi, et Michelet, plaisantaient. Car cet instinct-là a un nom, il s'appelle le sens de l'histoire. Ce sens des différences, de la vérité locale, de la multiplicité des formes humaines, est chose romantique. Et si de lui procède la *Comédie Humaine*, de lui aussi procède l'*Histoire de France*. Ce qui chez l'un est le sens des différences sociales, contemporaines, est chez l'autre le sens des différences nationales, ethniques et chronologiques. Après tout, le dilettantisme n'est qu'une forme un peu suspecte, un peu subalterne, de ces tendances. Mais le génie n'est qu'un haut dilettantisme, un dilettantisme passionné.

En tous cas, il faut bien noter, dans l'âme de Flaubert, cette coexistence de deux instincts très décidés, allant chacun dans leur sens, l'un qui le porte, en présence de la nature, à un désir véhément de « se blottir sous toutes les formes », d' « aller vivre dans toute cette vie »; l'autre qui le porte, en présence de l'humanité, à se répandre dans l'histoire et à participer, dans tous les temps, à toutes les variétés d'états et de sentiments. Ici et là, dans ces deux univers, la nature, l'homme, Flaubert se dilate, se diffuse, avec une égale frénésie. Il voudrait avoir des ailes, une carapace, une écorce, aboyer, beugler, couler, briller, — mais aussi être empereur, pirate, moine, cocher. Évidemment, ces aspirations en deux sens divers ont un même point de départ. Elles n'en sont qu'une.

« Répéter, dit le *Journal* d'Amiel, et reproduire en moi par l'intelligence sympathique toutes les existences individuelles m'est plus facile que de vivre ma propre vie. » Or, le même Amiel affirme qu'il ne cesse de chercher « le tête-à-tête avec l'infini ». C'est qu'au fond un tel goût de répéter en soi-même les existences étrangères n'est pas autre chose qu'une forme esthétique d'aspiration à l'infini, une manière de désappropriation. « Mes facultés, écrivait encore Amiel, s'en vont comme un vêtement qu'on pose. » « Être la matière! » rugit saint Antoine. Se dépouiller de son âme, par haine de soi et de la vie; perdre sa conscience dans les formes multiples de l'univers et de l'humanité; s'épandre et se diffuser

dans le tout; « se variant toujours, toujours pousser au soleil de l'éternité ses métamorphoses »; si c'est bien là du mysticisme et de la haute imagination, Flaubert, par ses tendances les plus vivaces, est un mystique qualifié, et il porte en lui les puissances de génie, telles que le romantisme, un demi-siècle avant, les avait définies.

Ces puissances-là, que va-t-il en faire?

## IV

« Ma vie active, passionnée, émue, pleine de soubresauts opposés et de sensations multiples, a fini à vingt-deux ans. A cette époque, j'ai fait de grands progrès tout d'un coup, et autre chose est venu. »

Dans la première *Éducation sentimentale*, restée à l'état de manuscrit, on voit un jeune homme, Jules, qui est en pourparlers avec un directeur de théâtre, et qui tombe amoureux d'une actrice. Trompé des deux côtés, il renonce à la vie commune, et se réfugie entièrement dans l'art. Cela ressemble à du *Wilhelm Meister*, plus encore à Flaubert lui-même. Comme ce manuscrit de la première *Éducation* est daté de février 1843-janvier 1845, c'est-à-dire précisément de l'époque dont parle Flaubert plus haut, il n'est pas douteux que l'esquisse du roman et le personnage de Jules figurent des circonstances de sa vie privée. Et ces « grands progrès », cet « autre chose », c'est donc simplement la détermination, à laquelle Flaubert se résout, de consacrer à l'art toute sa vie.

Peu de temps après, c'est de la même résolution qu'il s'agit dans ces mots qu'il écrit à Poittevin, vers le milieu de 1846 : « Enfin, je crois avoir compris une chose, une grande chose, c'est que le bonheur pour les gens de notre race est dans *l'idée*, et pas ailleurs. » L'idée, dans la langue de Flaubert, c'est l'Art.

Ainsi on peut dire qu'entre 1842 et 1846, environ, il s'est produit, dans la vie morale de Flaubert, un événement auquel il n'hésite pas lui-même à attribuer une importance décisive. Si la première *Éducation* n'était pas là pour nous renseigner

sur la nature de cet événement, il serait facile de s'en rendre compte par ailleurs.

Le premier manuscrit de Flaubert, *la Mort du duc de Guise*, est un manuscrit de dix pages, daté de septembre 1835. *Novembre* est de 1842. Tous les essais écrits entre ces deux dates, y compris le dernier, ont un caractère nettement, violemment lyrique et personnel. Flaubert s'y montre, s'y étale, s'y indigne, y rugit. Il décrit et analyse à peine. A partir de février 1843, où il commence *l'Éducation*, le ton change. Il changera encore davantage dans la première *Tentation*, qu'il commence en mai 1848. Dans ces deux œuvres, les premières importantes, il y a encore des scories de lyrisme, réflexions, sous-titres, devises, préfaces, parenthèses; seulement le progrès est évident, et l'effort aussi. De subjectif qu'il était, Flaubert tend à devenir de plus en plus impersonnel. Il n'y réussit pas tout de suite, il aura à refaire, mais enfin, décidément, il est sur le chemin de *Madame Bovary*. Vers 1850, il aura défini sa méthode, pris possession de lui-même.

Ses « grands progrès » n'ont donc pas consisté, exactement, à renoncer à la vie ordinaire pour faire de la littérature, car il en faisait déjà, et depuis longtemps. Ils ont consisté à adopter une autre manière, à orienter dans un sens différent son activité esthétique. Vu du dehors, ce déplacement est très net. Lyrisme, impersonnalité, Flaubert va de l'un à l'autre d'un mouvement constant, sans dévier. Le « romantisme » mue en « réalisme ». Voilà bien l'événement capital.

Mais pourquoi Flaubert appelle-t-il cela un progrès, un grand progrès? S'agit-il là d'une conversion d'ordre uniquement littéraire? Il renonce à la « vie active » juste au moment où il adopte et tente d'appliquer une formule d'art impersonnel. Cette coïncidence est-elle purement chronologique? Quelle relation y aurait-il donc entre cet événement de vie privée et cette nouvelle méthode d'art?

Il y a une relation. Cette esthétique que Flaubert commence à organiser à ce moment, et qui va s'affirmer par son œuvre, s'il la voit naître avec joie, avec enthousiasme, et si, dans la suite, il s'y attachera avec une âpreté fanatique, c'est qu'elle est autre chose qu'une doctrine de romancier. Elle

intéresse toute son âme. Le cas se présente en pleine clarté : voici un problème moral qui reçoit une solution littéraire, une éthique en forme d'esthétique. Il ne s'agit plus que de regarder comment la chose s'est faite, et comment *l'imagination* y a travaillé.

Le changement intérieur que Flaubert constatait, vers vingt-cinq ans, n'était autre chose qu'un sentiment plus exact des conditions de son existence. Il comprend ce qu'il est, et il s'accepte comme il est. Jusqu'à présent, malgré tout, cette vie qu'il haïssait, il gardait comme l'instinct de s'y cramponner. Il voulait imposer ses rêves aux choses, *être* ce qu'il imaginait. Il voit maintenant que c'était une présomption absurde, et la source de toutes souffrances. Il a fait son éducation sentimentale. Elle lui a appris deux choses : qu'il n'est « pas fait pour jouir », et que « c'est de penser à soi qui rend malheureux », vérités qui, en fin de compte, n'en sont qu'une : l'erreur et le malheur, c'est d'être *moi*. Renonçons donc au monde, c'est-à-dire à nous; acharnons-nous à couper le reste des liens qui nous rattachent à la vie : « puisque nous ne pouvons détacher le soleil, il faut boucher nos fenêtres et allumer des lustres dans notre chambre. »

Il y a là plus qu'une métaphore, un vrai symbole, où toute la vie de Flaubert, en effet, va se résumer.

Le plus curieux manuscrit qu'on ait conservé de lui est un plan sans date, qui a pour titre *La Spirale*. Il y est question d'un peintre qui a vécu en Orient, et y a pris l'habitude du haschich. Puis il y a renoncé. A lui seul, le parfum de la boîte qui a contenu du haschich lui donne des hallucinations. Puis le parfum même lui devient inutile, et il lui suffit, pour se remettre en hallucination, d'imposer à son esprit une préparation spéciale. Enfin, il va plus loin, ses hallucinations se font si fréquentes et si prolongées, que toute sa vie n'est plus qu'un rêve. La vie fictive est seule réelle, la vie réelle est inconsistante, dissoute. L'interversion est complète. Il est heureux. Dans son monde imaginaire, il est ministre, aimé de la fille d'un sultan, et il affranchit les peuples. En fait, il est trompé par sa femme, bafoué, mis en prison, et finalement jeté dans un asile d'aliénés. Les hommes le croient malheureux : il est en pleine béatitude. Toutes choses lui sont

présentes, il n'y a plus pour lui de passé ni d'avenir, il voit la vie dans son origine, il se sent dans l'absolu.

Le symbole est transparent. Flaubert ne figure pas autre chose ici que la puissance libératrice et divinisante de l'Art. L'instinct qui le portait à s'aliéner dans ces sortes d' « effusions contemplatives » où il prenait conscience de la vie universelle et des formes diverses de l'humanité, nous le reconnaissons dans le héros de *La Spirale*. Si ce héros atteint finalement à l'absolu, c'est-à-dire au bonheur immuable, c'est, remarquons-le, en reliant progressivement ses hallucinations les unes aux autres; intenses et continues, elles se créent et se renouvellent d'elles-mêmes. Qu'est-ce à dire? Flaubert représente là son propre effort, et nous en marque le sens. L'effusion délirante de saint Antoine, à la fin de la *Tentation*, et de Flaubert lui-même dans la relation *Par les champs et par les grèves*, cette effusion, à ce degré d'exaltation, est un état rare, privilégié. A peine un état, un spasme. « Plaisir surnaturel », disait Méphisto ; oui, mais instantané, instable. Flaubert aspire à le fixer. Il lui faudrait, comme il dit, une « orgie perpétuelle ».

Eh bien, cette orgie perpétuelle, il l'a trouvée. Ce sera ce qu'il appelait tout à l'heure l'idée, ce qu'il appelle ailleurs, d'un mot plein de sens, le « délire littéraire », l'Art enfin. L'Art va être pour lui cette sorte d'hallucination, une hallucination heureuse, distincte en cela de l'hallucination pathologique qui s'accompagne d'angoisse, comme il l'indique nettement à Taine. L'Art, si l'on veut, ce ne sera qu'une extase réglée, méthodique, un rêve bien lié, *un régime d'aliénation*. Il va se produire, dans la vie de Flaubert, ce qui se produit dans celle du personnage de *La Spirale* : l'affranchissement progressif de l'âme par une transposition de la vie réelle, une prodigieuse inversion, à la fois instinctive et réfléchie. L'Art sera un substitut, un équivalent intérieur de l'existence. « Il me faut, dit-il, une vie factice. » L'art *impersonnel* sera cette vie factice, pas autre chose. Et puisque ce phénomène d'inversion doit aboutir à *Madame Bovary*, il est bon d'en voir le détail.

HENRI GRAPPIN

*(La fin prochainement.)*

# LA DÉPERSONNALISATION

La personnalité n'est plus pour nous comme pour l'ancienne psychologie une idée abstraite dont les caractères d'unité et d'identité posaient surtout des problèmes de nature métaphysique. La simple observation intérieure ne permettait pas de pénétrer très avant dans la connaissance du moi ; grâce à la biologie, et à la médecine, nous avons distingué dans la personnalité des fonctions multiples dont la coopération réalise un *moi* à structure complexe malgré l'unité sous laquelle il nous apparaît.

La personnalité n'est en effet qu'un équilibre entre des forces très nombreuses. La psychologie comparée nous la montre s'ébauchant chez les êtres inférieurs et progressant avec l'organisation physique avant de s'achever dans la conscience des animaux supérieurs et dans l'esprit humain. Alors c'est surtout la pathologie qui nous renseigne et les troubles variés de la personnalité que présente la clinique nous permettent de discerner les éléments qui entrent dans la formation du moi, et les fonctions qui les groupent et les unissent. Nous n'entreprendrons pas de passer en revue, même rapidement, tous ces troubles, nous nous bornerons à examiner et à interpréter l'une des plus singulières des illusions du moi, l'une des plus mal connues jusqu'à ces dernières années : la dépersonnalisation.

***

Dans le carnet de jeune fille de Lucile Desmoulins[1], récemment retrouvé et publié par M. Émile Michel[2], nous lisons cette curieuse confidence :

Quand est-ce donc que j'aimerai? On dit qu'il faut que tout le monde aime. Est-ce donc quand j'aurai quatre-vingts ans que j'aimerai? Je suis de marbre. Oh! la singulière chose que la vie... — *Samedi 26*. Je suis comme une personne dont l'esprit est absent. Je ne me comprends pas, je ne sais pas pourquoi je parle, je ne sais ce qui me fait agir, enfin je suis comme une machine. Je ne puis comprendre ce que c'est que mon être... J'ai passé la matinée de même que l'après-midi de vendredi sans pouvoir rien faire, commençant et ne finissant rien... Après le dîner j'ai barbotté dans le ruisseau, toujours avec cette même absence d'esprit, et le moment où je suis est encore de même... — *Lundi 28*. J'ai été me promener le soir avec maman... Elle n'a pas resté longtemps; moi, j'ai resté jusqu'à neuf heures du soir. Cette absence d'esprit ne me quitte point. Je n'ose pas en parler parce que je ne puis expliquer ce que je sens; ne le comprenant pas, on se moquerait de moi...

Si Lucile avait été moins prudente, ou si le cahier de ses confidences était tombé sous les yeux d'un médecin de la fin du XVIII^e siècle, peut-être se fût-il tout simplement moqué de la jeune malade; mais un homme savant en son art ne se serait pas contenté de sourire, il eût déclaré la « charmante Lucile » atteinte d'une « affection vaporeuse[3] » et éclairé ce diagnostic par quelque citation latine

1. Née à Paris en 1771, Anne-Marie Duplessis-Larindon épousa Camille Desmoulins le 29 décembre 1790. Elle mourut sur l'échafaud le 13 avril 1794 à l'âge de vingt-trois ans, dix jours après son mari, en faveur de qui elle avait inutilement tenté de soulever une émeute.

2. Émile Michel, *Camille et Lucile Desmoulins*. Notes et documents inédits. Amiens, 1908.

3. « Au dix-huitième siècle, le célèbre professeur Pomme a écrit trois gros volumes sur « les vapeurs et les affections vaporeuses des deux sexes, vulgairement appelées maux de nerfs », publiés en l'an VII. « L'énumération des symptômes, disait-il dans sa préface, est aussi vague qu'elle est étendue : le Protée dans ses métamorphoses et le caméléon dans ses différentes couleurs n'expriment encore que bien faiblement leurs variétés et leurs bizarreries. » Dr Pierre Janet, *Un préjugé qui s'en va. Il y a moins de névroses qu'au temps jadis*. — *Le Matin*, 24 février 1907.

ou grecque. L' « absence d'esprit » dont se plaignait Lucile ne nous surprend plus et ne nous fait plus sourire ; les travaux des psychiatres et des psychologues de la fin du siècle dernier nous ont préparés à la comprendre : nous disons aujourd'hui qu'elle souffrait de *dépersonnalisation*.

Que faut-il entendre par ce mot nouveau et quelque peu barbare? N'aurions-nous fait que substituer un pédantisme à un autre et remplacer par une terminologie sans élégance le langage naïvement emphatique et prudemment obscur qui masquait l'ignorance des savants médecins des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles? Assurément nous n'en savons guère plus qu'ils n'en savaient eux-mêmes sur la nature intime, la cause profonde de ces « affections vaporeuses » ; mais du moins les connaissons-nous un peu mieux pour les avoir observées avec soin, décrites avec méthode et distinguées les unes des autres.

La dépersonnalisation était un des troubles psychiques les moins bien connus avant quelques travaux récents parmi lesquels il faut citer ceux de MM. Bergson [1], Oesterreich [2], Hesnard [3] et surtout ceux de MM. Dugas et Moutier [4], et c'est un des plus étranges que révèle l'étude des névropathes.

Avant de décrire le singulier état d'esprit du dépersonnalisé, voyons d'abord ce qu'il n'est pas pour le distinguer des autres altérations de la personnalité dont les travaux des psychologues contemporains ont mis en lumière le mécanisme. Il ne s'agit ici ni d'une de ces modifications du caractère comme on en observe chez les mélancoliques, chez les maniaques, chez les déments précoces, chez les persécutés, ni

1. H. Bergson, *le Souvenir du présent*. Revue philosophique, décembre 1909. Voir également *Matière et Mémoire*.

2. Dr Phil. Konstantin Oesterreich. *Die Entfremdung der Wahrnehmungswelt und die Depersonalisation in der Psychasthenie*. Ein Beitrag zur Gefühlspsychologie. J. für Psychologie und Neurologie, t. VII, p. 253, t. VIII, pp. 61, 141, 220, t. IX, p. 15, 1907. — *Das Selbstbewusztsein und seine Störungen*, Zeitschrift fur Psychotherapie und Medizinische Psychologie, 1910, t. II — *Die Phänomenologie des Ich in ihren Grundproblemen*. T. I. Das Ich und das Selbstbewusztsein, die scheinbare Spaltung des Ich, Leipzig, 1910.

3. Hesnard, *les Troubles de la personnalité dans les états d'asthénie psychique*. Étude de psychologie clinique. Préface du Professeur Régis, Paris, F. Alcan, 1909.

4. Dugas et Moutier, *la Dépersonnalisation*, Paris, F. Alcan.

d'une de ces amnésies qui font tomber dans l'oubli et retranchent de notre passé toute une période de notre existence, ni d'un phénomène de fausse mémoire, ni enfin d'un dédoublement de la personnalité ou d'une multiplicité de personnalités successives ou coexistantes telles qu'on en a décrit chez les hystériques[1], et dont le cas bien connu de Miss Beauchamp, étudié par le Dr Morton Prince[2], est un des plus caractéristiques. Ici la personnalité n'est ni modifiée dans ses manifestations extérieures, dans son expression sociale, ni atteinte dans la continuité de ses souvenirs, ni fragmentée en deux ou plusieurs « moi » plus ou moins distincts, et pourtant le malade a le sentiment net et irrésistible qu'il n'est plus lui-même, que ce qui constituait en propre sa personnalité a disparu; il lui semble que son esprit qui continue à fonctionner normalement a maintenant une activité indépendante, étrangère. Les états de conscience élémentaires qui constituent la personnalité ont persisté ainsi que leurs groupements normaux, mais le lien subtil et fort qui les rattachait au moi s'est délié, — ce lien qui fait *nôtres* nos souvenirs, nos sensations, nos émotions, et que nous ne remarquons qu'à l'instant où il vient à manquer.

C'est là une illusion si étrange qu'il est difficile de la rendre concevable à ceux qui ne l'ont pas éprouvée et que les sujets qui en sont atteints n'arrivent pas à la définir clairement. Le dépersonnalisé, pendant sa crise comme avant, reçoit des objets qui l'entourent les mêmes impressions de forme, de couleur, de son, d'odeur; ils éveillent en lui les mêmes souvenirs, suscitent les mêmes sentiments, provoquent les mêmes réactions, les mêmes actes qu'auparavant; mais ces sensations, ces souvenirs, ces sentiments, ces actions, il ne semble plus au malade qu'ils soient siens. « Rien... ne sera changé dans sa vie et cependant sa vie tout entière lui paraîtra changée »; il ne se reconnaîtra plus, tout en sachant bien qu'il est le même indi-

1. Nous faisons les plus grandes réserves sur cette soi-disant fragmentation de la personnalité et sur l'interprétation qu'en ont donné la plupart des auteurs; mais la discussion de cette question nous entraînerait trop loin de notre sujet.

2. Morton Prince, *la Dissociation d'une personnalité*. Étude biographique de psychologie pathologique, Paris, Alcan, 1911.

vidu qu'autrefois, il s'étonnera d'exister, « il sera en dehors de ses phénomènes ». Il les voit se dérouler devant lui sans qu'il ait l'impression d'y participer, et, suivant l'expression si juste de Fromentin, il assiste alors « à sa vie comme à un spectacle donné par un autre [1] ».

Je suis hors du temps, hors de la vie, écrit un malade. Il me semble sortir de moi-même, aller je ne sais où, vers un lieu sans pensée, sans désirs, sans regrets, sans souvenirs. Je ne sens plus qu'un reflet, reflet conscient d'un être fuyant, insaisissable, mais étiqueté, qui est un tel, qui est M... — M..., c'est moi! Il y a donc des choses qui doivent m'attrister, m'émouvoir. Mais je ne suis rien de nature à m'attrister ni à me causer de la joie... Je fais un effort pour me ressaisir. Je sais, je me démontre qu'il y a famille, amis, occupations qui m'attendent. Que m'importe! Je ne veux ni vivre, ni mourir, je ne sens rien, il n'y a rien...

Je regarde mes mains qui écrivent ceci! Comme c'est curieux! Elles s'intéressent donc? Je me regarde dans la glace du wagon, je me découvre étrange, nouveau. Pour un peu j'aurais peur de cette image que me renvoie la glace, de ce fantôme de mon moi. Il me semble que ma pensée se retire de mon corps et que de ma pensée se retire quelque chose de plus intime encore, et qui est en dehors de ma pensée, qui la contemple et s'en étonne, à savoir la conscience impersonnelle, qui s'étonne elle-même d'exister et regarde tout comme une vaste fantasmagorie.

Au bruit du train qui me berce, une sorte de vertige me prend. Je suis en dehors de tout! Il me semble être un écho. Ce qui domine c'est la surprise, la sensation que tout n'a été qu'un rêve, que tout n'en sera qu'un et que l'état présent durera toujours, toujours, sans réveil, sans changement possible [2].

Dans cet état voisin du rêve où tout lui semble flotter dans un épais brouillard, le monde extérieur paraît au dépersonnalisé aussi peu réel que sa propre personne. C'est en effet une des particularités de cette illusion, de frapper également tous les états de conscience du sujet qu'elle atteint, ses sensations les plus objectives comme ses impressions les plus intimes. « L'étrangeté de ce que je voyais était telle que je me croyais transporté sur une autre planète », dit un malade de Krisha-

1. Dugas et Moutier, *la Dépersonnalisation*, p. 2.

2. Dugas et Moutier, *la Dépersonnalisation*, pp. 127-128.

ber[1]. Il me semblait, dit un autre, que je rêvais constamment; j'avais « de grands efforts à faire pour distinguer les apparitions de mes rêves du monde réel. Je perdais quelquefois jusqu'à la notion de ma propre existence; je me sentais si complètement changé qu'il me semblait être devenu un autre ».

Un sentiment si étrange n'est-il pas une forme de la folie? Être devenu un autre, n'est-ce pas, étymologiquement du moins, être aliéné. Pourtant le dépersonnalisé n'est pas un fou. A n'examiner les choses que superficiellement on pourrait être tenté de rapprocher le dépersonnalisé de certains mélancoliques atteints du délire des négations, systématisé, chronique. Ces malades, eux aussi, ont des troubles profonds de la personnalité; ils répètent qu'ils sont morts, décomposés, anéantis, qu'ils n'ont plus ni âge, ni sexe, ni nom, *qu'ils n'existent plus, que rien n'existe plus*. Et pourtant, malgré cette ressemblance apparente, malgré cette identité de certaines expressions, ces deux catégories de malades diffèrent profondément et il n'est pas un médecin, pas un seul observateur, si peu initié soit-il à la psychiatrie, qui les confondrait un instant. Le mélancolique négateur est sincèrement convaincu que rien n'existe, sa propre personnalité comme l'univers entier ont disparu, il est à proprement parler aliéné. Au contraire, le dépersonnalisé, malgré l'intensité de son illusion, n'en est jamais dupe, il a constamment la conscience très vive que ce sentiment d'étrangeté, qui s'impose à lui avec tant de force pourtant, est trompeur. Le même malade de Krishaber à qui *il semblait être devenu un autre*, ajoute : « Cette pensée s'imposait constamment à moi, sans que cependant j'aie oublié une seule fois qu'elle était illusoire. Je sentais bien que mon intelligence était intacte, que mes sens seuls étaient pervertis et me donnaient une notion fausse sur ce qui m'entourait : c'était une lutte incessante entre les impressions involontaires et mon jugement... » « J'existe, dit un autre de ces malades, mais en dehors de la vie réelle... Mon individualité a complètement disparu, la manière dont je vois les choses me rend incapable de les réaliser, de con-

1. Krishaber, *De la Névropathie cérébro-cardiaque*, Paris, 1873.

cevoir qu'elles existent. Même en voyant et en touchant, le monde m'apparaît comme une gigantesque hallucination. J'ai parfaitement conscience de l'absurdité de ces jugements, mais je ne peux les surmonter[1]. » C'est là un des caractères essentiels de cette curieuse illusion et, comme le font très justement remarquer MM. Dugas et Moutier, ce sont « les sujets qui rendent le plus fortement l'impression de l'étrangeté ou de la non-existence du monde extérieur qui dénoncent aussi avec le plus de force et de relief le caractère illusoire de cette impression[2] ». Ce fait qui frappe tous les dépersonnalisés et que tous signalent pour peu qu'ils soient capables de s'observer — et la dépersonnalisation contribue à développer leur faculté d'analyse — a été décrit avec une admirable précision par un dépersonnalisé illustre, philosophe et écrivain du plus grand talent, Fr. Amiel, dans son *Journal intime* :

Tout m'est étrange, dit-il; je puis être en dehors de mon corps et de mon individu; je suis dépersonnalisé, détaché, envolé. Est-ce de la folie? Non. La folie est l'impossibilité de rentrer dans son équilibre après le vagabondage dans les formes étrangères, après les visites dantesques aux mondes invisibles. La folie est de ne pouvoir se juger et s'arrêter. Or il me semble que mes transformations mentales ne sont que des expériences philosophiques. Je ne suis rivé à aucune. Je fais de la psychologie. Mais je ne me dissimule pas que ces tentatives amincissent le fil du bon sens, parce qu'elles dissolvent les préjugés et les intérêts personnels. On ne se défend bien qu'en revenant parmi les hommes et qu'en roidissant sa volonté[3].

Mais s'il est bien établi que le dépersonnalisé n'est pas fou on pourra, on devra même se demander si son illusion n'est pas un phénomène d'autosuggestion, ou encore de simulation chez un sujet qui veut étonner ou inquiéter son entourage ou seulement attirer l'attention; enfin on pourait penser qu'il s'agit de simples développements littéraires chez des esprits cultivés ayant à l'excès le goût de l'analyse. En effet, l'intérêt

1. Krishaber, cité par Ribot, *Psychologie des sentiments*, pp. 366-367. 2e édition.

2. Dugas et Moutier, *la Dépersonnalisation*, p. 5.

3. Amiel, *Journal intime*, t. II, p. 292.

que peut offrir au romancier [1] et au philosophe une semblable illusion, doit nous porter à la méfiance. Mais il semble bien qu'il faille admettre la réalité de cette illusion qui s'impose aux malades qui l'éprouvent avec une force invincible et qui résiste à toute contre-suggestion psychothérapique tentée par le médecin. En outre nous possédons un grand nombre d'observations de dépersonnalisés et tous, sans se connaître, se servent, pour décrire leur mal, de termes qui sont presque exactement les mêmes. Les quelques citations que nous avons rapportées plus haut accusent cette similitude. « Il n'y a pas, dit M. Bergson, d'illusion qui se présente sous une forme aussi nettement stéréotypée. » Or, tel n'est pas le cas des troubles psychiques développés par suggestion.

Il est des phénomènes pathologiques qui se développent par suggestion et se peuvent guérir par une contre-suggestion. Ce sont les accidents hystériques de toutes sortes, les paralysies, les contractures, les anesthésies, les obsessions, les amnésies, les pseudo-dédoublements de la personnalité, etc. Tous ces troubles ne sont que la reproduction exacte des représentations mentales qui leur ont donné naissance. Elles sont parfois le résultat d'une imitation inconsciente de maladies vues auparavant par le sujet ; souvent elles sont aussi suggérées par l'interrogation maladroite du médecin. Dans tous ces cas elles sont l'expression très exacte de l'idée qu'a la malade de son état. Ainsi, une hystérique, persuadée qu'elle est frappée de paralysie, maintient ses membres immobiles dans l'attitude qu'elle croit être celle des paralytiques, soit qu'elle ait eu l'occasion d'en voir, soit qu'elle imagine leur infirmité. Et comme ces images varient suivant les individus et suivant les siècles, les accidents présentés par les hystériques se modifient avec elles. Au moyen âge, les hystériques étaient le plus souvent possédées ou sorcières ; au XVIII^e siècle, elles étaient convulsionnaires sur le tombeau du diacre Pâris ; naguère, au temps de Charcot, elles reproduisaient fidèlement au cours de

1. Dans un grand nombre de romans modernes on trouve des descriptions de cette illusion, par exemple dans *Kim* de Rudyard Kipling, dans la *Première Éducation sentimentale* de G. Flaubert, dans *Forse che si, forse che no*, de d'Annunzio.

leurs crises bien réglées en quatre périodes, les idées alors dominantes sur la grande névrose.

A cette variété des troubles développés par suggestion (ou hystériques) s'oppose la fixité symptomatique des maladies mentales qui reposent sur une perturbation de la vie affective, des fonctions intellectuelles, du caractère et de la volonté. C'est qu'en effet, tandis que nos idées se modifient incessamment, les lois générales de l'activité psychique sont peu nombreuses et stables; les sentiments humains sont peu variés si les choses auxquelles ils s'appliquent sont mouvantes et diverses à l'infini : un mélancolique, de nos jours, se sert des mêmes termes qui traduisaient la souffrance des mélancoliques d'il y a trois ou quatre siècles; il proclame les mêmes convictions de culpabilité, tente de justifier les mêmes auto-accusations, et motive de la même manière ses projets de suicide. Au reste, la psychologie normale n'établit-elle pas ce contraste entre la stabilité des sentiments que nous inspirent les êtres et les choses, et la variabilité des idées que nous nous en formons! Nous reconnaissons encore nos joies et nos peines, et nous retrouvons toutes nos émotions avec leurs nuances les plus subtiles dans les vers des vieux poètes grecs et latins. Et pourtant, si proches d'eux encore par le cœur, c'est à peine si nous pouvons entrevoir ce que furent leurs idées et reconstituer péniblement, et sans doute avec quelles erreurs, quelles confusions grossières, la manière dont ils se représentaient, la nature, le monde, et même les êtres et les choses parmi lesquels se déroule l'humble vie de chaque jour. Par là ils nous échappent presque entièrement et par là aussi des hommes que séparent à peine une génération ou deux se sentent presque étrangers [1].

La dépersonnalisation n'est donc pas un trouble reproduit par imitation chez des sujets dont la suggestibilité est anormalement accrue; ce n'est pas un phénomène d'autosuggestion, un accident hystérique. Elle s'observe chez des sujets très divers qui n'ont pas été en contact les uns avec les autres, et non seulement chez des esprits cultivés, mais aussi chez des

1. Cf. J. Babinski et Jean Dagnan-Bouveret, *Émotion et Hystérie*. Journal de Psychologie normale et pathologique, 9e année, n° 2, pp. 97-146, mars-avril 1912.

simples qui n'ont jamais connu rien d'analogue et qui décrivent leur mal parfois avec simplicité et maladresse, mais toujours avec relief. « Il me semble, — dit un paysan, cité par MM. Dugas et Moutier, — il me semble que je ne suis pas de ce monde, que je ne suis pas moi-même[1]. » Il y a bien loin sans doute de cette plainte naïve et de cette gaucherie d'expression aux belles pages d'Amiel, mais elle suffit pour prouver que le phénomène est le même dans les deux cas.

*
* *

Les dépersonnalisés souffrent-ils? Plutôt qu'une souffrance véritable, c'est de la gêne, de l'étonnement, une inquiétude légère qu'éprouvent ces malades. Cependant il en est chez qui l'isolement qu'ils sentent, la sécheresse de cœur qui « ne laisse pas les émotions venir jusqu'à eux » est réellement pénible au point qu'ils lui préfèreraient une souffrance véritable : « J'aimerais tant, dit une de ces malades, pouvoir avoir beaucoup de chagrin[2] ». Pour quelques malades, il semble que cette impression aille jusqu'à l'angoisse. Ainsi, l'un deux dont M. Dugas a tout récemment rapporté l'observation[3], « s'indigna presque à la pensée qu'on puisse, à aucun moment, s'y abandonner et s'y complaire; pour lui, c'est toujours un état de souffrance très grand, une véritable angoisse que d'être et de se sentir détaché de tout, que de douter de la réalité et de soi-même...; pour lui, loin d'être une diversion à la souffrance, elle en est une aggravation ». Mais ce sont là des cas assez rares. Le plus souvent le dépersonnalisé montre une indifférence singulière à son mal; parfois même il s'y complaît et en goûte la secrète douceur. « Je ne trouve aucune voix pour ce que j'éprouve, dit Amiel; un recueillement profond se fait en moi, j'entends battre mon

1. Dugas et Moutier, p. 8.

2. Dugas et Moutier, p. 124.

3. Dugas, *Un nouveau cas de dépersonnalisation*, suivi de l'analyse de quelques autres. Journal de Psychologie normale et pathologique. 9e année, n° 1, pp. 36-47. Janvier-février 1912.

cœur et passer ma vie. Il me semble que je suis une statue sur les bords du fleuve du Temps, que j'assiste à quelque mystère d'où je vais sortir vieux ou sans âge... Je me sens anonyme, impersonnel, l'œil fixe comme un mort, l'esprit vague et universel comme le néant ou l'absolu; je suis en suspens; je suis comme n'étant pas... Cet état est contemplation et non stupeur; il n'est ni douloureux, ni joyeux, ni tendre; il est en dehors de tout sentiment spécial comme de toute pensée finie... On ne sait avec quels mots rendre cette situation morale, car nos langues ne connaissent que les vibrations particulières et localisées de la vie, elles sont impropres à exprimer cette concentration immobile, cette quiétude divine, cet état de l'océan au repos qui reflète le ciel et se possède dans sa profondeur... Il n'y a peut-être que les Yoghis et les Soufis qui aient connu profondément cet état d'humble volupté, réunissant les joies de l'être et du non être, état qui n'est plus ni réflexion ni volonté, qui est au-dessus de l'existence morale et de l'existence individuelle, qui est le retour à l'unité, la vision de Plotin et de Proclus, l'aspect désirable du Nirvâna. »

Un tel état a des analogies dans la psychologie normale. Chacun de nous, à certains moments de fatigue, de dépression profonde, s'est regardé vivre au lieu de s'absorber dans l'action. Sans doute, ce n'est pas là de la dépersonnalisation, mais il y a déjà dans cette attitude une ébauche de dépersonnalisation.

Pour se représenter exactement l'état mental de ces malades il faut distinguer les formes aiguës de la dépersonnalisation de ses formes chroniques. Mettons à part les cas de beaucoup les plus fréquents où la crise de dépersonnalisation n'est qu'un incident dans la vie du sujet qui, présentant un symptôme passager d'épuisement momentané, n'est pas vraiment un malade. Ces crises surviennent par exemple à la suite d'une grande fatigue, comme chez Kim « qui, dit Rudyard Kipling, sentit sans pouvoir l'exprimer par des paroles, que son âme ne s'engrenait plus à ce qui l'entourait, roue sans rapport avec aucun mécanisme ». Souvent, un choc violent qui rend au sujet le sentiment du réel, met fin à la crise. Ainsi, « Kim se mit à pleurer et sentit, avec un déclanchement presque imperceptible, les roues de son être remboîtées à

nouveau dans le monde extérieur. Les choses qui, un instant auparavant, traversaient le globe de ses yeux sans rien signifier reprirent leurs proportions convenables. Les routes étaient faites pour y marcher, les maisons pour y vivre. Les êtres étaient tous réels, sur leurs pieds, parfaitement intelligibles. »

Les cas récidivants et chroniques sont bien différents. Ils supposent une aboulie constitutionnelle, une débilité congénitale de la volonté. C'est, en général, une émotion pénible qui provoque la crise, ou une circonstance nouvelle, désagréable le plus souvent, à laquelle le sujet s'adapte mal, — dépaysement (ce qui rapproche la dépersonnalisation de la nostalgie dont elle reste cependant bien distincte), chagrins répétés, désillusions de carrière, pertes d'argent, etc. Parfois il suffit pour qu'elle éclate que le malade ait à surmonter une difficulté très légère : un jeune malade de MM. Dugas et Moutier eut une crise parce qu'il fut un jour incapable de prendre l'attitude nouvelle qu'il fallait pour passer « de la chambre silencieuse de l'étudiant au brouhaha d'une soirée mondaine ». Dans tous les cas, il s'agit pour le sujet, placé en face de circonstances nouvelles, de passer d'une attitude familière à une autre qui l'est moins, et qui souvent a un caractère défensif. Un individu normal luttera contre la difficulté et s'il s'agit d'une véritable souffrance, dans une circonstance grave, il s'efforcera d'en supprimer la cause, tout au moins d'en atténuer les effets; mais un aboulique cherchera à s'anesthésier moralement à l'aide d'alcool, d'éther, d'opium, de morphine, ou encore il aura une crise de dépersonnalisation. « On éprouve tout à coup, disent MM. Dugas et Moutier, un désarroi mental en face de situations auxquelles on suffisait autrefois. On se sent alors comme retranché de la vie, à laquelle on assiste désormais indifférent; on ne vit plus que machinalement; on s'étonne de vivre, on ne s'intéresse plus à ses propres états, à ses sentiments, à ses actes. La devise de Valentine de Milan : « Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien », pourrait être celle de nos malades[1]. »

La cause qui provoque la crise de dépersonnalisation peut la prolonger, la faire passer à l'état chronique. Le malade vit

1. Dugas et Moutier, p. 113.

dans un état où les joies de la vie lui apparaissent étrangères, lointaines, où il est « sans contact avec la réalité » ; mais il est également à l'abri des tristesses, et comme il estime que l'existence comporte plus de douleurs que de joies, il croit qu'il gagne à cette anesthésie. Pourtant, quelque complaisance qu'il ait pour son mal, il n'y trouve pas cette joie amère, mais vive, qu'éprouvent certains malades,

> Partisans raffinés de leur propre tourment
> Qui taillent leur souffrance ainsi qu'un diamant
> Pour lui faire jeter des éclats plus funèbres [1]

Un tel état d'âme supposerait encore une activité bien étrangère au dépersonnalisé tandis que c'est par l'anesthésie qu'elle entraîne que son illusion lui est chère. Mais si elle se prolonge, si le malade s'enchante de la calme volupté qu'elle recèle, de cette volupté « couronnée de pavots » comme aurait pu l'appeler Nietzsche [2], les crises se répètent, la dépersonnalisation devient chronique, et c'est le mal de ceux que paralyse la *peur de vivre*.

*
* *

Les hypothèses des psychologues sur la dépersonnalisation sont innombrables.

Il était naturel de penser d'abord que ce trouble qui porte sur toutes les impressions sensorielles avait son origine dans une altération des sensations elles-mêmes. Les malades par certaines de leurs affirmations le donnent à penser. Leurs sensations sont changées, disent-ils ; tout leur paraît insolite, ou encore ils se plaignent d'être enveloppés d'une atmosphère ouatée qui s'interpose entre eux et le monde extérieur dont la perception leur devient imprécise. C'est ainsi que

1. A. Samain, *Au Jardin de l'Enfance*.

2. « Maintenant je comprends ce que jadis on cherchait avant tout, lorsque l'on cherchait des maîtres de la vertu. C'est un bon sommeil que l'on cherchait et des vertus couronnées de pavots ! » Frédéric Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra ; un livre pour tous et pour personne*. Traduit par Henri Albert, 1re partie, pp. 39-40.

Taine a interprété le phénomène : selon lui, le trouble de la personnalité est secondaire au trouble profond de la sensation. La dépersonnalisation constituerait une démonstration expérimentale de sa théorie du « moi ». La sensation, élément primordial de la personnalité, étant modifiée, l'être psychique tout entier est changé, et l'état du dépersonnalisé, dit Taine, ne peut mieux être comparé « qu'à celui d'une chenille qui, gardant toutes ses idées et ses souvenirs de chenille, deviendrait tout d'un coup papillon avec les sens et les sensations d'un papillon. Entre l'état ancien et l'état nouveau, entre le premier moi, celui de la chenille, et le second moi, celui du papillon, il y a scission profonde, rupture complète. Les sensations nouvelles ne trouvent plus de série antérieure où elles puissent s'emboîter; le malade ne peut plus les interpréter, s'en servir; il ne les reconnaît plus, elles sont pour lui des inconnues. De là deux conclusions étranges, la première, qui consiste à dire : *Je ne suis pas*; la seconde, un peu ultérieure, qui consiste à dire : *Je suis un autre*[1] ».

Cette théorie ne saurait expliquer la dépersonnalisation et elle ne s'accorde pas avec les faits. Dans la dépersonnalisation, on observe parfois des troubles sensoriels, mais ils sont loin d'être constants, et ils sont plutôt rares. Le plus souvent l'examen attentif de la sensibilité et des fonctions sensorielles de ces malades révèle leur complète intégrité. D'ailleurs, le trouble sensoriel qui produirait la dépersonnalisation, devrait porter sur tous les appareils des sens et modifier leur fonctionnement d'une manière identique. Ce sont là des conditions bien complexes et qui ne se trouvent jamais réunies. Lorsque ces malades disent : « Mes sensations sont changées », leur langage est équivoque. Comme l'ont bien montré MM. Dugas et Moutier, il s'agit là, non d'un trouble des perceptions, mais d'un sentiment d'indifférence et d'étrangeté, qui leur est surajouté. Il n'y a donc « aucun changement dans la donnée sensorielle simple; en revanche, changement considérable dans la façon de la *recueillir*, il serait même plus exact de dire de l'*accueillir*[2] ».

1. Taine, *de l'Intelligence*. Note sur les éléments et la formation de l'idée du moi, t. II, p. 466.

2. Dugas et Moutier, *la Dépersonnalisation*, p. 30.

Mais outre les impressions reçues par les sens externes, de la vue, de l'ouïe, du toucher, il reste encore une catégorie très importante de sensations, que nous n'avons pas considérées, ce sont les sensations viscérales, venues de tous nos organes internes, liées au fonctionnement de la respiration, de la circulation, de la nutrition, à l'état du canal alimentaire, des glandes à sécrétion externe et interne, au travail musculaire, etc. La dépersonnalisation n'est-elle pas due à une altération de ce profond sens du corps, de cette cœnesthésie? C'est en effet l'opinion de beaucoup d'auteurs, et leurs théories paraissent assez acceptables car les sensations de cette nature jouent dans la constitution de la personnalité un rôle prépondérant.

Les travaux de M. Ribot ont bien mis en lumière ces éléments organiques de la personnalité et montré l'intérêt que présentent leurs troubles et leurs anomalies pour la solution du problème du moi. « Cette coordination des innombrables actions nerveuses de la vie organique est la base de la personnalité physique et psychique, parce que toutes les autres coordinations s'appuient sur elle, s'ajoutent à elle; parce qu'elle est l'homme intérieur, la forme matérielle de sa subjectivité, la raison dernière de sa façon de sentir et d'agir, la source de ses instincts, ses sentiments et ses passions, et, pour parler comme au moyen âge, son principe d'individuation[1]. » En effet, tous les troubles de la cœnesthésie, toutes les particularités, normales ou pathologiques de l'organisme, ont leur retentissement sur la personnalité. Une similitude profonde de deux organismes entraîne une ressemblance entre les psychismes correspondants : c'est ce que révèle l'étude psychologique des jumeaux. « Un point qui montre l'extrême ressemblance entre certains jumeaux, dit Galton, c'est la similitude dans leurs associations d'idées. Ils font les mêmes remarques dans les mêmes circonstances, commencent à chanter la même chanson au même moment, et ainsi de suite : ou bien l'un commence une phrase et l'autre la finit[2] ». Cette ressem-

1. Th. Ribot, *les Maladies de la Personnalité*, p. 162.

2. Galton, *History of Twins*, dans son livre *Inquiries into human Faculty and its development* (p. 216-242). London, Macmillan, 1883. Cité par Ribot, *les Maladies de la Personnalité*, p. 50.

blance se poursuit parfois jusque dans la maladie. Trousseau a signalé la « ressemblance pathologique[1] » de deux jumeaux atteints de maladies organiques de nature rhumatismale, et elle a été souvent observée dans les maladies mentales. Moreau (de Tours) a étudié deux jumeaux, physiquement semblables, qui étaient atteints de folie. Chez eux, « les idées dominantes sont absolument les mêmes. Tous les deux se croient en butte à des persécutions imaginaires. Les mêmes ennemis ont juré leur perte et emploient les mêmes moyens pour arriver à leurs fins. Tous deux ont des hallucinations de l'ouïe. Ils n'adressent jamais la parole à qui que ce soit, répondent à peine aux questions. Ils se tiennent toujours à l'écart et ne communiquent pas entre eux. Un fait extrêmement curieux et qui a été nombre de fois constaté par les surveillants de la section et par nous-même est celui-ci ; de temps à autre, à des intervalles très irréguliers, de deux, trois ou plusieurs mois, sans cause appréciable et par un effet tout spontané de la maladie, il survient un changement très marqué dans la situation des deux frères. Tous les deux, à la même époque et souvent le même jour, sortent de leur état de stupeur et de prostration habituel; ils font entendre les mêmes plaintes et viennent d'eux-mêmes prier instamment le médecin de leur rendre la liberté. J'ai vu se reproduire ce fait quelque peu étrange, alors même qu'ils étaient séparés l'un de l'autre par plusieurs kilomètres de distance; l'un était à Bicêtre, l'autre demeurait à la ferme Sainte-Anne[2]. »

Plus significative encore est l'étude des monstres doubles. Ici, une partie de la personnalité organique est commune à deux individus. Or nous observons que mentalement il en est de même. Ainsi, le plus souvent, une partie de la sensibilité est commune aux deux individus. « Même dans les cas où les personnalités sont les plus distinctes, il y a un enchevêtrement d'organes et de fonctions, tel que chacun ne peut être lui-même qu'à condition d'être plus ou moins l'autre et d'en avoir conscience[3]. » C'est ainsi que, dans la

1. Trousseau, *Clinique médicale*, I, p. 253 (Leçon sur l'asthme).

2. Moreau (de Tours), *Psychologie morbide*, p. 172. Cité par Ribot, *Maladies de la Personnalité*, pp. 52-53.

3. Ribot, *op. laud.*, p. 47.

description qu'il consacre aux frères siamois Chang-Eng, dans son *Histoire des Anomalies*, Geoffroy Saint-Hilaire écrit : « Jumeaux créés sur deux types presque identiques, inévitablement soumis pendant leur vie à l'influence des mêmes circonstances physiques et morales, semblables d'organisation et semblables d'éducation, les deux frères siamois sont devenus deux êtres dont les fonctions, les actions, les paroles, les pensées même, sont presque toujours concordantes, se produisent et s'accomplissent parallèlement... Leurs joies leurs douleurs sont communes; les mêmes désirs se font jour au même instant dans ces âmes jumelles; la phrase commencée par l'un est souvent achevée par l'autre[1]. »

Cette importance de l'organisme et de la cœnesthésie dans la constitution de la personnalité apparaît encore nettement dans certains états pathologiques. On connaît, en effet, des troubles nombreux de la sensibilité viscérale, sans parler des sensations douloureuses, qui manifestent des lésions ou des vices de fonctionnement de certains organes. Tout d'abord on peut signaler les fluctuations légères de l'humeur qui répondent à des modifications de la cœnesthésie. A un degré plus marqué nous observons l'*euphorie* de certains malades (tuberculeux, paralytiques généraux), due vraisemblablement à l'action de certaines toxines sur les centres nerveux. D'autres malades « jouissent avec délices de la légèreté de leur corps, se sentent suspendus en l'air, croient pouvoir voler; ou bien ils ont un sentiment de pesanteur dans tout le corps, dans quelques membres, dans un seul membre qui paraît volumineux et lourd[2] ».

Des illusions analogues peuvent être reproduites expérimentalement grâce à certains toxiques, qui nous permettent ainsi de déterminer à volonté ces hallucinations cœnesthésiques. On sait qu'elles ne sont pas rares dans les états de rêve déterminés par l'alcool, l'éther, le hachisch, etc., et l'intérêt qu'offrent ces phénomènes aux littérateurs ont beaucoup contribué à les faire connaître. Maupassant a plusieurs fois décrit les effets de l'éther et nous trouvons dans ses récits la notation

1. I. Geoffroy Saint-Hilaire, *Histoire des Anomalies*, t. III, p. 90.
2. Ribot, *op. laud.*, p. 35.

très précise des troubles de la sensibilité viscérale. « Il me semblait, dit-il, que tout l'intérieur de mon corps devenait léger, léger comme de l'air, qu'il se vaporisait... Bientôt l'étrange et charmante sensation de vide que j'avais dans la poitrine s'étendit, gagna les membres qui devinrent à leur tour légers, légers comme si la chair et les os se fussent fondus et que la peau seule fût restée, la peau nécessaire pour me faire percevoir la douceur de vivre, d'être couché dans ce bien-être[1]. » Il attribue des sensations analogues à *Yvette* pendant sa tentative d'empoisonnement par le chloroforme : « Il lui semblait qu'elle n'avait plus d'os, plus de chair, plus de jambes, plus de bras. On lui avait ôté tout cela, doucement, sans qu'elle s'en aperçût. Le chloroforme avait vidé son corps, ne lui laissant que sa pensée, plus éveillée, plus vivante, plus large, plus libre qu'elle ne l'avait jamais sentie[2]. » Ces modifications de la personnalité sont particulièrement intenses et caractéristiques dans l'intoxication aiguë par le hachisch. Ils ont été étudiés par de nombreux auteurs, mais surtout par Moreau (de Tours) dont les belles descriptions sont restées classiques :

Ayant pris, — dit Moreau (de Tours) qui expérimentait sur lui-même, — ayant pris une dose légère de *dawamesc*[3], je me sentis léger au point d'effleurer à peine le sol en marchant. Une autre fois, sous l'influence d'une dose beaucoup plus considérable, il me sembla que tout mon corps s'enflait comme un ballon, que je m'épanouissais dans l'air. Je me comparais à ces images fantasmagoriques que l'on voit, très petites d'abord, grandir, grandir avec rapidité, puis s'évanouir brusquement. J'ai parlé précédemment d'un élève de mon service à Bicêtre, aujourd'hui docteur en médecine, qui sentait et disait voir le fluide nerveux circuler dans sa poitrine à travers les ramifications du plexus solaire... Lorsque je sentais mon corps augmenter de volume, se gonfler comme une outre que l'on insuffle, cette sensation, quelque extraordinaire qu'elle fût, n'avait rien

1. Guy de Maupassant, *Sur l'Eau*. Œuvres complètes. Édition Conard, 1908, p. 99. Cf. *Rêves*. Œuvres posthumes. Éd. Conard, t. I, p. 64.

2. Guy de Maupassant, *Yvette*, Œuvres complètes. Édition Conard, 1910, p. 129.

3. Le *dawamesc* est un électuaire préparé par les Arabes, une sorte de pâte de nougat, à base d'extrait gras de hachisch, et aromatisé avec de l'essence de rose ou de jasmin, pour masquer l'odeur peu agréable de l'extrait pur.

absolument qui la distinguât des sensations ordinaires. Impossible de la décomposer, de faire, comme pour les illusions des sens, la part de la sensibilité proprement dite et de l'imagination. Il y a donc lieu de croire que les illusions dites de la sensibilité générale sont le résultat de modifications particulières, ou, si l'on veut, d'altérations spéciales de la sensibilité, tout aussi réelles que celles qui ont lieu dans les sensations les plus normales. L'origine seule de ces modifications diffère[1].

Ainsi, des substances toxiques comme aussi certains états pathologiques, par un mécanisme qui nous échappe, ou, du moins, qui nous est très mal connu, peuvent, par les troubles qu'ils apportent dans la perception que nous avons de nos organes internes, dans la sensibilité viscérale, base de notre personnalité, modifier notre moi d'une manière plus ou moins marquée et durable. Pourtant, si nombreuses et variées que soient les illusions de la cœnesthésie, et si important que soit son rôle dans la constitution de la personnalité, ses altérations ne provoquent jamais l'illusion de dépersonnalisation, et pas plus que les troubles des sens externes, elles ne peuvent servir à l'expliquer.

*
* *

C'est que, sur cette base organique s'élève l'édifice complexe de la personnalité par la coopération harmonieuse de diverses fonctions psychiques : c'est dans leurs perturbations qu'il faut chercher la cause de la dépersonnalisation. Nous avons vu que l'analyse de l'illusion même dont souffrent les dépersonnalisés ne saurait nous permettre d'en découvrir la raison. Il est donc nécessaire, pour comprendre pleinement et interpréter cette maladie, de la replacer dans le milieu mental où elle s'est développée. Elle n'est, en effet, que le symptôme le plus caractéristique d'un état psychopathique complexe qui atteint la personnalité tout entière. En étudiant les malades chez qui cette illusion apparaît d'une façon habituelle, nous

1. J. Moreau (de Tours), *Du Hachisch et de l'Aliénation mentale. Études Psychologiques*, Paris, 1845, pp. 160-162.

avons dit qu'ils étaient le plus souvent des *abouliques*, des malades de la volonté. Il faut nous expliquer sur ce terme qu'on applique uniformément à tous les déficients de la volonté, bien que l'insuffisance puisse en être due à des causes très variées et se manifester par des signes divers. Il n'y a pas une, mais des aboulies. Il en est, en effet, de ce terme comme du terme bonne volonté auquel il s'oppose. L'acte volontaire implique l'intégrité d'une foule de fonctions diverses dont les troubles isolés ou réunis peuvent donner lieu à des aboulies distinctes. L'acte volontaire élémentaire comporte déjà plusieurs moments : choix entre divers actes possibles, adaptation des moyens à la fin à réaliser, effort nécessaire pour exécuter la décision prise. En outre, si, de la simple volition nous nous élevons à l'activité volontaire considérée dans son ensemble, nous voyons entrer en jeu des fonctions plus complexes et plus délicates, la coordination des actes en séries ordonnées vers un but donné, l'adaptation de l'activité aux multiples conditions qui déterminent la vie d'un individu, conditions physiques, physiologiques, sociales. Chacune de ces fonctions peut être atteinte isolément, chacun de ces moments de l'acte volontaire, interrompu ; et, dans tous ces cas il en résulte un trouble de l'activité ; mais ce résultat final ne doit pas être seul considéré, et il est indispensable de déterminer, lorsqu'on se trouve en présence d'un symptôme d'aboulie, au défaut de quelle fonction il est dû.

Or, chez les dépersonnalisés, le trouble de la volonté porte principalement sur les fonctions supérieures d'adaptation. Les actes isolés sont exécutés correctement, enchaînés d'une manière suffisamment ordonnée, et l'activité volontaire de ces individus, vue du dehors, par des étrangers, peut sembler presque normale. Tout au plus passent-ils pour des timides, des indécis, des rêveurs. Il faut, en effet, une observation très attentive et prolongée, ou les confessions des malades, pour s'apercevoir de la difficulté qu'ils éprouvent à s'adapter à des circonstances nouvelles, car ils savent fort bien éviter ces circonstances. Ils réduisent progressivement leur vie, ils en éliminent tout ce qui peut en interrompre le cours monotone, en modifier l'aspect familier. En un mot ils s'adaptent, eux aussi, comme tous les malades, à leurs maladies, et

se placent spontanément dans les circonstances les moins propres à leur rendre évidente et pénible leur infirmité. Par un processus analogue aux *lésions de compensation* qui constituent, dans la pathologie générale, un mode de demi guérison des maladies, l'aboulique réduit son activité pour l'ajuster à sa volonté débile. Cette évolution naturelle est d'ailleurs des plus favorables, et, comme il arrive bien souvent, elle indique au médecin la voie à suivre : il n'aura qu'à calquer sur elle sa psychothérapie, à la compléter en conseillant au malade une vie systématiquement réglée dans ses moindres détails, qui lui permettra de tirer le meilleur parti possible de son activité mutilée.

Mais comment cette aboulie peut-elle donner lieu à l'illusion de dépersonnalisation, pourquoi le malade se sent-il étranger à lui-même, à ce qu'il a été auparavant? L'état de l'aboulique est extrêmement variable. Le trouble de la volonté dont souffrent ces sujets, est permanent, sans doute; mais il se manifeste d'une manière plus ou moins aiguë suivant les circonstances. Lorsque celles-ci sont banales, la difficulté qu'éprouve l'aboulique à agir, n'apparaît guère; elle se manifeste surtout à l'occasion de chocs moraux, plus ou moins intenses, et même simplement au cours de circonstances un peu anormales ou inaccoutumées, et sa maladie, causée par une lésion chronique, évolue par paroxymes, par crises. Or, nous avons vu que la dépersonnalisation, elle aussi, se manifeste par accès, et apparaît dans les circonstances qui mettent en lumière l'insuffisance de la volonté.

D'autre part, la personnalité ne doit pas être considérée comme une réalité immuable telle que nous la concevons abstraitement, et telle que le langage, en réalisant cette abstraction, nous la présente. Mouvante et diverse à l'infini, elle varie avec toutes nos attitudes psychologiques. On sait la fécondité de cette notion d'*attitude* récemment introduite en psychologie et qui permet de classer en les rapprochant par leur aspect le plus général, des états mentaux que leur contenu semble séparer. En particulier, on peut ranger les attitudes diverses de la personnalité en deux grandes catégories qui se traduisent assez exactement par les pronoms *je* et *moi*. Le *je*, c'est la personnalité agissante, l'attitude active, réalisée surtout dans

le sentiment d'effort, d'adaptation consciente et volontaire au présent. Le *moi*, au contraire, représente, l'attitude contemplative, le retour sur nos états passés, l'expérience emmagasinée sous la forme de souvenirs et surtout d'habitudes.

Normalement, rien ne sépare ces deux attitudes, qui se fondent, sans heurts, l'une dans l'autre. Mais que l'activité, auparavant à peu près suffisante d'un aboulique, subisse, sous l'influence d'un choc moral ou de circonstances nouvelles trop complexes pour lui, un fléchissement, le désarroi de la personnalité agissante, le trouble du *je* va retentir sur la conscience tout entière, modifier les rapports du *je* et du *moi*, briser le souple et délicat mécanisme qui permet le facile passage de l'un à l'autre. Désadapté du réel, le sujet n'appréhende plus ses états de conscience, comme lorsque sa volonté suffisait à sa tâche. Les choses lui paraissent différentes parce qu'il n'est plus à leur égard ce qu'il était jusqu'alors. La perception, en effet, est loin d'être un état purement passif. Elle exige l'intervention active du sujet qui perçoit et lorsque celle-ci fait défaut ou lorsqu'elle est modifiée, la perception même est troublée. Ce trouble ne porte pas seulement sur la perception des êtres et des choses qui entourent le dépersonnalisé, mais lorsqu'il reporte sa pensée sur sa propre personne, la représentation qu'il a de lui-même est, elle aussi, faussée. Il ne se perçoit plus comme avant, et la justesse de cette expression de bien des malades apparaît, et son apparente contradiction s'explique : « *Je* ne suis plus *moi*. »

Puis le malade réfléchit sur cette impression et la réflexion achève l'illusion qui s'est spontanément ébauchée. Ce processus a été parfaitement analysé par M. Pierre Janet dont les beaux travaux ont contribué à rattacher la dépersonnalisation aux troubles de la volonté. « Il faut, dit-il,.. dire que le sentiment du réel et du présent accompagne un certain degré élevé d'activité cérébrale dans lequel les sensations, les images, les mouvements, les émotions sont nombreux, complexes et riches. Cette richesse mentale est toute relative, et il est probable qu'un imbécile s'est contenté toute sa vie d'une pensée peu complexe et peu riche qui lui suffit pour reconnaître le présent et le réel. Mais quand l'esprit a été accoutumé à un certain maximum de conscience, il a appelé réel ce maximum

et il ne reconnaît plus le réel et le présent quand il ne peut plus atteindre le même maximum.

« Les phénomènes auxquels il parvient alors n'ont pas d'analogue exact dans une expérience passée : ils réunissent des caractères contradictoires, ils paraissent être extérieurs et ils ne semblent pas être réels, ils ressemblent à des images de la mémoire et cependant ils n'ont pas le caractère habituel, connu, familier des souvenirs, ils présentent le dédoublement qui existe dans le jeu et dans l'œuvre d'art et cependant ils ne sont pas accompagnés par le sentiment de liberté qui d'ordinaire caractérise le jeu et l'imagination artistique, comme l'avait bien remarqué Schiller. Ces caractères plus ou moins bien analysés par le malade font qu'au sentiment de l'irréel s'ajoute le sentiment de l'*étrange*, que l'on trouve presque toujours associé avec lui [1]. »

*
* *

Ainsi l'étude de la dépersonnalisation nous a permis de discerner quelques-uns des éléments de la personnalité et de légitimer la distinction des deux principaux de ses aspects : le *je* et le *moi*. Elle nous a montré aussi le rôle profond de la volonté dans l'économie mentale tout entière, et le retentissement de ses lésions sur les états psychologiques qui semblent le plus échapper à son action. Nous avons vu, en effet, que la perception même est en partie fonction de l'état de la volonté et que celle-ci, en marquant de son empreinte nos états de conscience, leur ajoute un élément indispensable, leur donne leur valeur et leur sens.

Mais surtout, nous pouvons tirer de ces recherches quelques enseignements pratiques. Le traitement de la dépersonnalisation consiste avant tout dans le traitement de l'aboulie qui en est la cause. Celle-ci est parfois une aboulie aiguë, passagère, liée à des fatigues physiques ou intellectuelles excessives, à du surmenage émotionnel ou à des intoxications ; le repos sous toutes ses formes, la suppression des intoxications et auto-

1. Pierre Janet, *les Obsessions et la Psychasthénie*, t. I, pp. 547-548.

intoxications (dont la découverte n'est d'ailleurs pas toujours facile) constitueront tout le traitement. Mais, le plus souvent, c'est à l'aboulie constitutionnelle, chronique, incurable, qu'est liée la dépersonnalisation. Ce qu'il faut alors, c'est empêcher l'apparition de la crise, éloigner du malade les circonstances propres, à mettre en évidence son insuffisance de la volonté, veiller à ce que rien ne vienne dans le cours de sa vie régulière troubler une activité réglée, où son insuffisance est bien compensée; le soumettre au régime sévère d'une hygiène psychologique, appropriée par le médecin à chaque cas particulier, de cette hygiène psychologique qui devrait tenir une si grande place dans la vie de chacun, et dont on se préoccupe si peu alors qu'elle mériterait sinon de constituer la morale tout entière, du moins, d'en être considérée comme le chapitre le plus important.

JEAN DAGNAN-BOUVERET

# LA
# REVANCHE DES BALKANS

A récapituler les événements qui se sont déroulés dans la péninsule des Balkans depuis deux mois — manifestation de la coalition balkanique, marche foudroyante des alliés, villes fortes tombant comme par magie, déroute famélique des Turcs, le Sultan acculé au Bosphore, le drapeau serbe flottant sur l'Adriatique, Salonique aux Grecs, toute la Macédoine délivrée — on a l'impression moins d'une guerre que d'un spectacle, et les belligérants apparaissent comme des acteurs, dont tous les « effets » ont été soigneusement ménagés.

Si l'on avait choisi pour sujet de concours, entre secrétaires d'ambassade — et peut-être même entre ambassadeurs — les conséquences de la chute de l'Empire ottoman, nul doute que les candidats n'eussent envisagé les hypothèses les plus troublantes. Or, voici qu'aujourd'hui l'Europe n'a qu'à laisser faire. Le plan de la paix, entre peuples balkaniques, semble avoir été dressé en même temps que celui des batailles. Ils sont rentrés chez eux, dans « leur Balkan » usurpé, depuis Kossovo, par un détenteur précaire. Ils n'attendent pas la Conférence finale — et ils ont bien raison — pour organiser l'administration civile. Il y a déjà des préfets et des tribunaux serbes à Kumanovo et à Uskub. Ces exemples de sagesse expéditive sont suivis par les Bulgares et par les Grecs. Le roi Nicolas

de Monténégro a déjà convoqué le clergé catholique albanais et l'a assuré de la liberté sous son règne. La diplomatie arrangera les détails : le gros œuvre de la reconstitution a été conçu et commence à s'exécuter sans elle.

Nous ne sommes pas au bout de nos étonnements. L'opinion publique qui, sur la foi de la presse officieuse, s'attendait à voir les Turcs dicter la paix à Sofia et à Nisch, a dû admettre comme un fait naturel qu'on la leur dictât devant Constantinople. Les Intérêts eux-mêmes, un instant courroucés, disent aujourd'hui : pourquoi pas? La Bourse, qui avait cru devoir s'associer, par une baisse de condoléance, dans les premiers jours d'octobre, aux vicissitudes éventuelles de l'Empire ottoman, s'est décidée à « voir la hausse », depuis qu'on est en présence de l'irréparable. Elle n'a pas de parti pris entre la Croix et le Croissant : c'est une justice à lui rendre. Et l'on en est à se demander si cette révolution formidable, qui clôt un cycle historique, qui peut modifier l'équilibre du monde, ne va pas obtenir le consentement universel.

La brusque façon dont ces événements se sont succédé, et l'accueil qu'ils ont reçu, obligent à une recherche, au moins conjecturale, de leurs conséquences. Nous allons essayer cette recherche, en nous attachant avant tout à discerner la répercussion que le fait accompli peut avoir sur l'intérêt de la France.

***

On a dit avec raison que cette campagne a démontré la valeur de notre tactique et la précision des canons fabriqués en France. Elle a fait honneur aussi à la puissance propulsive de nos idées! Sans doute, les peuples qui viennent de reconquérir en six semaines le Balkan chrétien ont trouvé en eux-mêmes la matière première de leur armature morale : insoumission au « fait accompli » de la conquête ottomane, foi opiniâtre en leur avenir national, endurance et abnégation. Mais cette matière-là, depuis bien des années, s'affine à l'école de la France. Le besoin de justice, individuelle ou sociale, a trouvé sa formule et sa glorification dans la philosophie

du XVIII^e siècle. La légitimité de la résistance à l'oppression est inscrite en toutes lettres dans la *Déclaration des Droits de l'homme*. La doctrine de la solidarité, dont ces quatre États viennent de faire une application si opportune et si féconde, a été semée, dans cette partie de l'Orient, par nos écoles et par nos livres, sinon toujours par nos exemples. N'avons-nous pas mis enfin notre crédit intellectuel, la puissance de vulgarisation de notre langue, notre politique et même nos armes au service du principe des nationalités, dont beaucoup de nos contemporains n'ont pas eu la patience d'attendre, pour le juger, qu'il eût accompli son évolution? Et n'était-ce pas une façon de dire à ces peuples des Balkans, au temps où isolés, peu instruits, traités en race inférieure, ils pouvaient être tentés de douter d'eux-mêmes : « Ne doutez pas: il y a un droit pour vous comme pour vos aînés; et le droit finit toujours par trouver son heure »?

En septembre, je fis la rencontre, à Cettinje, d'un étudiant serbe, originaire du Sandjak, qui venait chercher des fusils pour ses compatriotes de Bjelopolje. Je rentrais d'une excursion à l'intérieur du Monténégro et n'avais pas lu de journaux depuis une semaine. Il me raconta sa maison incendiée, sa famille massacrée ou dispersée, les *bachi-bouzouks* tyrannisant le village. Il reconstituait vaille que vaille, à l'aide d'une mimique improvisée et dolente, ces scènes d'horreur. Tout à coup, un apaisement se fit sur ses traits. « Rien n'est pourtant perdu, me dit-il, et, ce matin, je me sens heureux. Vous savez la nouvelle? La troisième escadre française vient d'entrer dans la Méditerranée. » Il avait une façon de prononcer ces mots qui sentait la détente et le ragaillardissement; il les prononçait comme si cette escadre eût été un peu la sienne. Et je me disais, en l'écoutant, qu'elle avait dû être bien chevaleresque et même bien follement généreuse, l'âme de la vieille France, pour que, malgré l'obsession de la détresse, des humiliations et des deuils, des enfants perdus de l'Europe, ignorés et persécutés au fond du *Sandjak*, sentissent un rayon de confiance instinctive filtrer de ces mots : *La troisième escadre française vient d'entrer dans la Méditerranée.*

La revanche des Balkans est donc bien aussi celle de ces

« impondérables », dont la politique moderne se pique de faire peu de cas, et dont notre diplomatie en particulier, depuis qu'elle a tant d'affaires financières à suivre, affecte à tort de se désintéresser. Mais la revanche est loin de s'arrêter là.

Certes, nul doute que les États balkaniques aient besoin avant tout de recueillement dans la paix et de travail opiniâtre, à partir du moment où l'Europe aura sanctionné leur victoire. Après l'épopée, la restauration, et ici l'œuvre de restauration apparaît immense. Tout est à reconstituer, éducation populaire, commerce, industrie, mœurs publiques, dans les régions que le Turc est forcé d'abandonner, et où il n'a jamais su faire un emploi utile des subventions que la finance internationale accordait à sa décrépitude. Cependant, ces États, avec la puissance militaire dont ils disposent, apporteront un surcroît de garanties à l'équilibre européen. Ils seront — la Serbie et le Monténégro surtout — de force à modérer les tendances à l'expansion et les aspirations à l'hégémonie continentale de l'Allemagne et de son alliée austro-hongroise. Au point de vue spécifiquement français, pourquoi ne pas ajouter que le cadre de l'alliance russe prête à un élargissement dont ces Slaves des Balkans profiteraient comme nous-mêmes, et que nous avons les plus solides raisons, le moment venu, de les inviter à y prendre place?

L'alliance russe est devenue rapidement populaire en France, parce qu'elle permettait au public d'en envisager les résultats — ou du moins le principal résultat — sous la forme nette, simple, accessible à tous, d'une sorte de vision cartographique. Pendant longtemps nous nous sommes sentis, sur notre frontière de l'Est, seuls face à face avec l'Allemagne : au delà c'était l'inconnu. Du jour où l'Alliance a été rendue publique, le regard du Français s'est accoutumé à passer par-dessus l'Allemagne et à se reposer sur un monde ami. L'impression de détente et de sécurité est née de ce que le Slave du Nord est apparu, dans sa force et dans sa masse, sur le flanc de l'adversaire. C'est bien une *race* qui fraternisait avec la nôtre.

Des Slaves du Sud, alors, il n'était pas question — ou si peu! Nous n'étions pas nombreux, en France, à faire crédit à leur avenir, et à réclamer pour eux, non seulement une part des sympathies françaises, mais une place dans nos combi-

naisons politiques. Dans un article contemporain du ministère de M. Hanotaux, paru dans cette *Revue* même, sous le titre : *L'Alliance franco-russe et les États balkaniques*, je disais, il y a quatorze ans :

Les États chrétiens des Balkans sont soumis par les chancelleries au régime du protectorat européen. Or, sous quelque rapport qu'on les envisage — origines politiques, ethnographie, religion, tempérament, intérêts nationaux — on est frappé de la surabondance des titres qu'un patronage franco-russe aurait à se substituer, vis-à-vis d'eux, à ce régime. La Serbie, la Bulgarie et le Monténégro sont nés, en somme, et ont vécu des chocs quasi périodiques de la Russie contre l'Empire ottoman. Ce lien d'histoire procède lui-même de la communauté de race et de culte : il s'y attache, pour la Russie, l'aînée de la famille ethnique, une idée de mission, déjà aux trois quarts réalisée. L'orthodoxie, d'autre part, est un foyer moral assez large pour que les peuples qui ne peuvent se prévaloir de la parenté du sang y trouvent place : c'est à titre d'orthodoxes que les Grecs, héritiers des antiques civilisations, ont fait longtemps partie de la clientèle russe, et reçu du Nord l'impulsion qui devait les rendre à l'indépendance.

Mais, à mesure que ces jeune États prennent assiette, il est remarquable qu'ils n'empruntent point à la Russie — réserve faite pour le Monténégro — un type d'organisation sociale et gouvernementale. Socialement, ils puisent dans leur propre fonds. Politiquement, ils s'inspirent des principes de la Révolution française. Ils ont des Constitutions, le régime représentatif, la liberté de la presse. Leur caractère se ressent de cette double influence. Ils présentent, à l'état embryonnaire, comme de juste, mais, comme de juste aussi, perfectible, la transaction la mieux accusée entre le génie russe et le génie français : à la fois traditionalistes et libéraux, mystiques et peu pratiquants, épris d'autorité et capables d'une « journée » à l'occasion. Le « Balkanien », sous réserve des nuances qui distinguent naturellement le Slave du Grec, se rattache en somme aux deux formes extrêmes de civilisation dont le rapprochement politique est aujourd'hui un fait accompli. Ses intérêts, d'ailleurs, l'induisent à chercher un abri dans la combinaison franco-russe, ouverte semble-t-il, par définition même, à tous les petits États dont l'hégémonie allemande menace l'indépendance.

Au lieu d'accueillir cette clientèle qui tendait spontanément vers nous, la diplomatie française a jugé prudent de paraître l'ignorer. Son désintéressement est allé au delà. Elle a souscrit

— quand elle n'a pas prêté la main — à la substitution, sur le Balkan chrétien, du patronage austro-russe au patronage de l'Europe, favorisant ainsi l'ingérence officielle d'une puissance de la Triplice dans les affaires de peuples qui avaient tout à craindre d'elle. Elle s'est laissée éliminer, jusqu'à hier, de toutes les combinaisons politiques et militaires auxquelles prêtait l'évolution des États balkaniques. Elle n'a pas pris garde que l'Autriche, qui apparaît dans l'histoire comme le moule par excellence à transformer des Slaves en auxiliaires de Germains, eût pu trouver là des occasions de s'adjuger un lot nouveau de matière première. L'histoire dira au surplus si cet effacement de notre politique dans la péninsule balkanique n'a pas contribué à entretenir le cabinet de Saint-Pétersbourg dans les erreurs et les illusions qui l'ont conduit à la guerre russo-japonnaise.

Or cette politique que nous n'avons pas su faire, entre alliés, pendant près de vingt ans, elle vient, pour ainsi dire, de se faire toute seule — en six semaines. Le Slave du Sud vient de surgir, sur le flanc de la Monarchie de Hasbourg, en pleine sève, et ni pour lui, ni pour nous, il ne saurait faire doute que ses intérêts nationaux s'harmonisent avec les nôtres, au même degré pour le moins que ceux de la Russie elle-même.

Il y a plus : c'est une tradition française, bien plus ancienne que la tradition de l'Alliance russe, que ce Slave peut nous aider à relever. La politique de chercher un contre-poids, une aide, sur le flanc sud-oriental de l'Autriche, est classique dans nos annales nationales. La Monarchie l'a suivie depuis François I^er^, et, après elle, le premier et même le second Empire : cette politique n'a subi d'éclipse que depuis une quarantaine d'années, à partir du moment où la Turquie, affaiblie et tiraillée entre influences rivales, a cessé d'être un grand corps sur lequel on pût s'appuyer. Mais la raison qui faisait rechercher à nos rois l'entente amicale avec les sultans subsiste : c'est la nécessité d'endiguer les ambitions de la Maison qui commande aux destinées de l'Europe centrale. Que cette Maison s'appelle Hohenzollern ou Habsbourg, que le Sud-Est de l'Europe soit turc ou serbo-bulgare, l'histoire se recommence toujours.

Ajoutons — pour que le parallèle soit complet — que les

Slaves du Sud, comme leurs frères aînés du Nord, devront faire appel aux réserves financières de l'Occident pour hâter leur évolution vers le progrès et le bien-être. Le monde des affaires et les professionnels du placement des fonds d'État peuvent se rassurer : la révolution balkanique, loin de leur fermer des horizons, leur en ouvre. Et, sur ce théâtre du moins, l'exportation des capitaux français peut donner des bénéfices auxquels le pays aura sa part. Il ne dépend que de nous d'associer plus étroitement encore les peuples balkaniques à nos intérêts, en nous occupant judicieusement des leurs, et en leur rendant ce genre de services que souvent nos rivaux politiques nous demandent, et que nous n'avons pas toujours le courage de leur refuser.

***

Mazzini, s'adressant aux peuples balkaniques, écrivait en 1871 : « *Stringetevi in una Confederazione, e sia Costantinopoli la vostra citta anfizionica, la citta dei vostri Poteri centrali, aperta a tutti, serva a nessuno.* » Et son illustre compatriote Crispi disait dans une lettre publiée au mois d'avril 1898 : « Le parti national italien voudrait voir se former une Confédération balkanique, avec Constantinople pour capitale. Les Musulmans pourront y trouver leur place, s'ils veulent y vivre en frères et non en maîtres. Mais le Tsar reste dans ses limites actuelles, et le Sultan passe en Asie. » Ainsi l'un des fondateurs de l'unité italienne et le plus célèbre artisan de la Triplice se sont rencontrés, à trente ans de distance, pour souhaiter la libération du Balkan chrétien et sa reconstitution sur des bases fédératives. A coup sûr, ce vœu leur était suggéré par un sentiment généreux, un acte de foi altruiste à la vertu du principe des nationalités. Mais ce serait faire injure au sens politique de l'un et de l'autre de douter qu'il s'inspirât aussi de l'intérêt même de l'Italie, et, plus précisément, d'une idée d'équilibre.

Équilibre méditerranéen, équilibre adriatique, tels sont en effet les deux pôles entre lesquels, depuis quarante ans, évolue la politique de l'Italie. Défendre ses approches maritimes,

s'assurer une juste influence dans l'une et l'autre mer, entretenir tant sur le détroit de Messine que sur le canal d'Otrante « le jeu régulier de ses poumons » — pour me servir d'une image presque classique au delà des Alpes, — c'est à quoi s'efforce avant tout le jeune royaume, et les variations apparentes de la *Consulta* ne sont souvent que l'effet des tactiques réclamées par les intérêts de ce programme intangible.

Or, quant à présent, l'équilibre méditerranéen est réglé par les conventions passées entre le gouvernement de Rome, la France, l'Angleterre et l'Espagne — et mieux que réglé, consacré par l'occupation tripolitaine. L'équilibre adriatique ne l'est pas encore, et la caractéristique de la situation présente, c'est qu'il dépend surtout de l'Italie qu'il le soit.

La formule? Ce sont les armées de la coalition victorieuse qui viennent de la fournir, renouvelée de Mazzini et de Crispi. C'est « le Balkan aux Balkaniens » à la condition de n'en pas exclure le littoral adriatique. Qu'on laisse les vainqueurs se partager librement ce littoral, au même titre et par les mêmes raisons que l'*Hinterland*; que ces ports de San Giovani di Medua, Durazzo, Vallona, qui ne peuvent appartenir ni à l'Italie ni à l'Autriche, deviennent celui-ci grec et ceux-là serbes; qu'ainsi les clefs du canal d'Otrante soient remises à de petites puissances qui ne sont ni en disposition, ni en situation d'en mésuser — il n'y aura plus désormais en Europe de mer moins litigieuse que l'Adriatique; personne n'y pourra plus prétendre à l'hégémonie; ce ne sera désormais qu'une sorte de « lac commercial », une simple voie de transit ouverte à tous les pavillons entre l'Occident et l'Orient.

Le *Giornale d'Italia*, l'autre jour, remarquait que l'Italie et l'Autriche ont un intérêt commun à maintenir l'équilibre de l'Adriatique, non seulement entre elles, mais *par rapport aux tiers*. De quels tiers a-t-il donc voulu parler? S'il ne s'agit que de la Grèce et de la Serbie, on n'aperçoit pas que la possession par elles du littoral compris entre Dulcigno et Prevesa puisse inquiéter, à aucun titre, les autres riverains. La Grèce ne dispose que d'une flotte de guerre modeste, et n'a d'intérêts à défendre que dans le bassin oriental de la Méditerranée. La Serbie n'a pas de flotte du tout, il est peu vraisemblable qu'elle s'en constitue jamais une, et les plus audacieuses anticipations

ne sauraient permettre, même au *Ballplatz*, de redouter sérieusement une opération de cuirassés serbes contre l'arsenal de Pola. Ce sont donc deux puissances inoffensives, au regard de l'Autriche comme de l'Italie, qui se substitueraient à l'inoffensif Empire ottoman. Toute la différence — et elle est en leur faveur, dès qu'on parle sincèrement d'*équilibre* — c'est qu'elles n'offriraient aucun des caractères par où l' « Homme malade » justifiait des arrière-pensées d'annexions territoriales à ses dépens, et donnait ainsi carrière aux intrigues qui les préparent.

Est-ce qu'on veut entendre ici par « tiers », telle grande puissance qui, à un moment donné, pourrait être tentée de faire de la Grèce et de la Serbie les complices de ses ambitions « néo-adriatiques » — et, par exemple, la Russie, à laquelle il semble bien qu'on ait pensé à Vienne? La précaution, ici, ne paraît guère utile. Cependant, on peut examiner l'opportunité de soumettre le littoral annexé à un régime d'internationalisation analogue au statut en vigueur sur une partie du littoral marocain. Si les nouveaux occupants s'abstiennent de fortifier les ports qui leur seront attribués, l'unique objection qui leur soit opposable tombe, et la question des « tiers » devient anodine.

Le véritable moyen, au contraire, de fausser l'équilibre adriatique, à tout le moins d'en entretenir l'instabilité, c'est d'introduire sur cette côte, à la place de l'Empire ottoman, un « tiers » de pure convention, sous la forme d'une Principauté albanaise.

Cette Principauté, qu'est-ce qui la justifie? Le besoin de rendre hommage à une nationalité? Touchante sollicitude de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, qui réclament l' « autonomie » pour l'unique nation européenne vivant encore à l'état sauvage, et la refusent à la Pologne, à la Croatie, à la Bohême, voire aux Italiens de Trieste et du Trentin! — Comment la délimitera-t-on? Si l'on se propose, selon des bruits qui couraient l'autre jour à Belgrade, de tailler dans le Balkan chrétien une Albanie qui embrasserait, outre l'Épire, toute la côte de Corfou à Scutari, et s'étendrait vers l'*Hinterland* jusqu'au delà de Dibra et d'Ochrida, c'est un État mulsulman qu'on reconstitue au détriment des nationalités grecque et

serbe. — Qui le gouvernera? On a dit, sans plus de raisons : un prince autrichien ou allemand, peut-être égyptien. Pourquoi pas un colonel suisse ou un député anglais? — Quel genre de lois lui donnera-t-on? La Vieille-Turquie s'était fait une habitude de traiter les Albanais en enfants terribles : elle avait, si l'on veut bien nous passer le mot, assez de races « inférieures » sur lesquelles se rattraper. La Jeune, sitôt qu'elle a essayé de faire pénétrer une ombre de droit commun dans ces montagnes, s'est butée à des révoltes, suivies de réconciliations humiliantes pour elle. A quels professeurs de morale, à quels *privat-docenten* éloquents et courageux va-t-on confier le soin de persuader les Albanais « autonomes » qu'il est décent de payer des impôts, de faire quelquefois le service militaire, de respecter le troupeau et surtout la vie du prochain?

L'Europe devrait saisir avec empressement l'occasion de répartir cette gent indisciplinée entre la Grèce, la Serbie et le Monténégro[1]. Sevrés des indulgences qu'ils avaient accoutumé de rencontrer à Constantinople et matés dans leur orgueil islamique, ils finiraient sans doute par se résigner à leur sort : en tous cas leur adaptation serait affaire entre eux et leurs nouveaux maîtres, et la « question albanaise », ramifiée, rapetissée, cesserait d'être d'intérêt européen. Mais qu'un Congrès les juge dignes de former un État à part, avec ou sans suzeraineté nominale du Sultan, il aura conspiré contre la paix internationale. Soit que ces Albanais se querellent entre eux, soit qu'ils se coalisent contre les autorités ou les institutions qu'on leur aura données, soit surtout qu'ils sollicitent, ou qu'on leur fasse solliciter, des interventions étrangères, c'est une Turquie en raccourci que l'Europe verrait poindre sur cette côte, c'est une « sous-question d'Orient » qu'au lendemain de la liquidation balkanique elle se mettrait sur les bras. Pour avoir une raison de refuser l'accès de l'Adria-

1. On observera d'ailleurs que tous les Albanais sont loin de réclamer l'autonomie, mot dont le sens, chez eux, voisine avec la conception d'anarchie. Partout où les troupes serbes ont passé, ils ont déjà fait leur soumission. Dans le voisinage de Scutari, les tribus catholiques, clergé en tête, sont venues demander la protection du Monténégro, dont le gouvernement, à l'heure actuelle, est assez sûr de leurs intentions pour leur permettre de conserver leurs armes.

tique à la Serbie, ou pour réduire cet accès à des proportions ridicules, on s'apprête à constituer une zone ouverte à toutes les contrebandes de la politique, aux ingérences tantôt d'une puissance, tantôt d'une autre. Singulière conception de l'équilibre qui consiste, au lieu de tendre à la rigidité du fléau, à en produire l'oscillation perpétuelle par le jet de poids alternatifs dans la balance!

Que cette conception, malgré ses vices évidents, agrée à la chancellerie de Vienne, rien de plus naturel. Aux yeux des hommes d'État austro-hongrois, ici défenseurs inattendus du principe des nationalités, si elle ne vaut rien par elle-même, elle vaut, du moins, par ce qu'elle empêche. Ils y gagnent d'amoindrir les résultats escomptés de la victoire serbe, et de maintenir la Serbie en un état de tutelle économique auquel seul peut mettre fin le libre accès de la mer. Ils trouvent leur compte aussi — et la raison devrait toucher les Italiens, puisqu'en fin de compte elle est dirigée contre eux — à barrer à l'Italie la route de l'*Hinterland* balkanique, à entretenir une solution de continuité matérielle entre les intérêts latins et les intérêts slaves, qui, moralement et commercialement, se sont rapprochés de façon si caractéristique depuis une dizaine d'années.

Mais il est étrange qu'à Rome, où l'on a tant de raisons traditionnelles et actuelles de se tenir à la politique du Balkan ouvert, et tant de sujets de rechercher sincèrement une formule d'équilibre adriatique, la *combinazione* qui pivote autour de l'autonomie albanaise ait paru plaire au gouvernement italien.

Je suppose qu'il y a seulement six mois, un messager providentiel fût entré, à la *Consulta*, dans le cabinet de M. di San Giuliano, et lui eût dit : « Je viens vous annoncer un grand événement : les États balkaniques se sont coalisés; ils vont vaincre la Turquie. Vous allez être débarrassés des intrigues autrichiennes en Albanie, et affranchis de la crainte de voir flotter quelque jour le drapeau jaune et noir, soit à Salonique, soit à Vallona. Un port serbe va être creusé en face de Brindisi; le débouché balkanique sera donc ouvert à vos commerçants, d'autant mieux qu'à ce port viendra aboutir, d'ici à quelques années, la voie ferrée de l'Adriatique au Danube, sur laquelle

votre ambassadeur, M. Tittoni, a cherché si souvent à attirer l'intérêt du gouvernement français. Enfin, entre nous et à portes closes, vous avouerez bien que l'Italie, en s'alliant à l'Autriche, s'est proposé de contracter une assurance contre la guerre. Mais quelle plus belle assurance ce sera, l'établissement, sur le flanc de la Monarchie dualiste, d'un groupe d'États slaves unis et armés de six cent mille baïonnettes pour défendre leur vie et leurs droits! »

Le ministre, supposé qu'il eût donné créance à cet homme, se fût demandé si les génies favorables qui veillent sur le royaume d'Italie — *lo stellone d'Italia* — n'avaient pas épuisé d'un seul coup toute leur bienveillance à son endroit.

On s'expliquerait que la *Consulta*, en raison de la délicate posture où la place son système actuel d'alliances, observât une attitude expectante jusqu'à la conférence internationale qui sanctionnera le nouveau statut de l'Orient européen. On comprend moins qu'elle ait prescrit à son représentant à Cettinje de s'associer, le 13 novembre, à la démarche du ministre d'Autriche auprès du roi de Monténégro, en vue d' « éliminer » San Giovani di Medua de la sphère des opérations militaires et de réserver ce port au futur État albanais, plutôt qu'à la Serbie. Il existe, dit-on, d'anciens accords relatifs à l'Albanie entre les deux grandes puissances adriatiques. Sans doute, cela est très grave. L'est-ce au point de laisser sans arguments la souplesse et l'ingéniosité italiennes? Et, par exemple, ne pourrait-on trouver à Rome un comité de jurisconsultes, investi de la confiance du gouvernement, qui mît en valeur la vertu juridique du principe *Accessorium sequitur principale*? Ce simple retour aux bonnes règles du droit romain permettrait sans doute d'établir que le *statu quo* albanais, n'étant qu'une fiction greffée sur la fiction du *statu quo* ottoman, la caducité même de celle-ci rend caduques les garanties concertées en faveur de celle-là.

Nous avons la ferme confiance que l'Italie reviendra sous peu à une plus juste appréciation de ses intérêts. Depuis quelque temps, la politique dite « réaliste » compte chez elle des partisans influents et quelque peu exclusifs. Bien qu'il ne soit pas très facile de définir le réalisme en politique, on peut conjecturer qu'il se propose avant tout de supprimer, dans les

problèmes soumis aux hommes d'État, toutes les données qui pourraient résulter des sentiments, des traditions, et, plus généralement des « impondérables ». Ce système de déblaiement comporte un inconvénient majeur : il élimine les idées générales, les aperçus larges, souvent même les suggestions du bon sens, au profit de calculs au jour le jour et de combinaisons interchangeables. Les grands événements dont la péninsule balkanique vient d'être le théâtre sont dignes d'inspirer à l'Italie qui pense et qui sait l'histoire — et tel est le cas de ses ministres actuels — autre chose et mieux que des accommodements passagers avec les vues de Vienne. Elle se ressaisira; elle reconnaîtra et avouera, un jour ou l'autre, l'importance qu'a pour ses destinées la révolution balkanique. Et ce sera un nouveau sujet de rapprochement entre elle et nous qu'une interprétation et une utilisation communes du fait accompli dans les Balkans.

*
* *

L'Autriche-Hongrie est, de toutes les grandes puissances, la plus affectée — pour ne pas dire la seule affectée — par les événements d'hier. Ce n'est point, quoi qu'aient prétendu des notes officieuses ou des articles inspirés, que les intérêts de son expansion commerciale en Orient soient sérieusement menacés. Un État qui dispose de la voie du Danube, vers la Bulgarie, la Roumanie, la mer Noire, et qui atteint Constantinople, le Levant, les au delà de Suez, par Trieste et Fiume, peut parfaitement se passer du port de Salonique. Quant à la Macédoine, on ne voit pas pourquoi la Serbie, pays encore fort peu industriel, en barrerait l'accès à l'Autriche : en tous cas, s'il était demandé au gouvernement de Belgrade des garanties à cet égard, il mettrait sans doute du bon vouloir à les fournir.

Ce à quoi la Serbie ne peut se prêter, sous peine de s'immoler elle-même, c'est à réparer la brèche que le canon de Kirsk-Kilissé et de Koumanovo vient de faire dans les ambitions de toute une école d'hommes d'État austro-hongrois. Pour cette école, la carrière orientale ouverte à la Monarchie par le traité

de Berlin n'a pas été close par l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. L'ambition de l'Autriche dans ces parages ne peut être ni précisée, ni limitée. Il lui faut toujours garder une porte entrebâillée pour s'y procurer au moins ses « sphères d'influence ». Et la Serbie et le Monténégro ont fort bien pu se demander, à certaines heures, si le droit de dilatation progressive jusqu'à la mer Égée, que paraissait se reconnaître leur puissante voisine de l'Ouest, ne s'exercerait pas aux dépens de leur propre intégrité.

Or *ceci*, qui était hier encore la politique du *Drang nach Osten*, va vraisemblablement disparaître devant *cela*, qui est la reconstitution de la péninsule chrétienne. Demain, quand une nouvelle fédération politique sera fondée, il n'entrera dans l'esprit de personne de prolonger l'ironie qui couvrait du terme solennel de *statu quo* le dépècement indéfini de la péninsule des Balkans. Le futur *status* sera sérieux. Ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Italie, ni la Russie, n'admettront aisément qu'on y touche. Les intérêts financiers et commerciaux le prendront sous leur protection. D'ailleurs la Fédération sera sans doute fort capable de se protéger elle-même, car il y a désormais des baïonnettes derrière le droit balkanique.

Évidemment, ce n'est pas l'ordre de choses auquel se préparaient les cercles militaires et le parti « néo-impérialiste » austro-hongrois, et voilà bien des vues d'avenir, peut-être même plus d'un plan stratégique à vau-l'eau. On conçoit très bien que le *Ballplatz*, pris de court, propose un peu hâtivement des *combinazioni* — telle, par exemple, la proposition d'ouvrir aux Serbes le port autrichien de Metkovitch, pour leur ôter le désir d'en posséder un en propre. Mais, passée l'inévitable crise de désillusion et de tâtonnements, on n'aperçoit pas pourquoi la seule Autriche continuerait à envisager avec défiance la situation nouvelle. De quoi est-elle menacée, en somme? D'avoir à vivre désormais sa vie derrière le mur mitoyen international; d'oublier les tentations qu'elle a pu éprouver de le franchir; de se faire à l'idée que le Balkan est une terre européenne, qui a son histoire et ses ayants droit, non plus une sorte de domaine colonial, hypothéqué au profit de voisins puissants et entreprenants? Il semble qu'on s'accu-

serait un peu soi-même, si l'on donnait à entendre qu'on ne s'accommodera pas de cet *avenir*.

Est-ce que, au cours des cinquante dernières années surtout, l'Autriche ne s'est pas sagement mise en garde contre la politique du dépit? Sadowa ne l'a point empêchée de devenir l'alliée des Hohenzollern, ni Solférino de mettre sa main — ou du moins deux doigts — dans la main de l'Italie. Elle a su écarter les suggestions de la rancune dans ses affaires intérieures comme au dehors. Elle a concédé le dualisme aux Hongrois révoltés en 1849 et complices de la Prusse en 1866. Elle a fait chanceliers de l'Empire MM. de Kalnocky et Andrassy, compatriotes de François Kossuth et du général Klapka. Au vrai, l'Autriche, qu'on s'imagine immobile, est en perpétuelle évolution. Sans doute, à chaque mue, l'ombre de Metternich, invisible et présent, murmure à l'oreille de ses successeurs le vers si profond de l'Aiglon :

... Vous lui remettrez son uniforme blanc.

Et ils le remettent, en effet, le vieil uniforme blanc de la vieille Autriche; mais sous les plis raides de cet habit de parade, la souple politique autrichienne se transforme sans cesse, et c'est pour cela que Vienne est encore le centre d'un puissant Empire.

Récapitulez les faits contemporains; observez qu'à l'heure marquée par la destinée, la monarchie de Habsbourg s'est accommodée des révolutions d'où sont sortis l'empire allemand, le royaume d'Italie, et l'autonomie hongroise. Est-il donc possible qu'elle proclame que, seul, l'avènement d'une plus grande Serbie est incompatible avec ses « intérêts permanents »? Observez encore que la victoire des armées serbes et bulgares, à la différence des événements qui ont préparé l'unité allemande, l'unité italienne et le dualisme, ne lui coûte ni une défaite, ni une révolution, et qu'elle vient d'enorgueillir vingt-cinq millions de Polonais, Tchèques, Serbo-Croates, Slovènes, Bosniaques : il suffirait à l'Autriche de spiritualiser un peu sa politique pour en tirer à son tour un sujet d'orgueil, car enfin, elle fut et reste une Puissance slave.

Ce qu'est la force actuelle du lien de race entre Slaves, dès

ce printemps, certaines séances du *Reichsrath* nous en ont donné la mesure. A l'occasion de la suspension de la Constitution croate, affaire juridiquement transleithane, tous les chefs des clubs ou partis tchèques, polonais, slovènes, dalmates, vinrent protester à la tribune du Parlement cisleithan. Le défilé fut si imposant, la manifestation fut si concordante que, pour la première fois depuis l'établissement de la Constitution dualiste, le chef du cabinet autrichien dut adresser un blâme au gouvernement hongrois[1]. Qui voudra croire que les Slaves d'Autriche et de Hongrie ne se sentent pas, depuis un mois, plus conscients de leur force, plus confiants dans leurs destinées?

Déjà, à la séance des Délégations du 6 novembre, leurs représentants ont multiplié les avertissements au comte Berchtold. M. Kramarz a insisté en faveur du partage de l'Albanie entre la Grèce, la Serbie et le Monténégro. M. Sustersitch (Slovène) a déclaré : « L'Autriche-Hongrie doit accepter les faits accomplis et s'accommoder des réalités. Le moindre territoire qu'on laisserait à la Turquie serait le germe de nouveaux troubles, et, pour cette raison, la monarchie dualiste n'a aucun intérêt à s'opposer à la liquidation de l'Empire ottoman européen... *Elle ne doit pas non plus refuser l'accès de l'Adriatique au royaume de Serbie.* Ce pays n'aura pas de répit tant qu'il ne possédera pas un port de mer : n'est-il pas plus avantageux pour l'Autriche de lui abandonner un port albanais *que de faire revivre ses aspirations sur la Bosnie et la Dalmatie?* »

M. Stapinski, au nom des Polonais, a élargi le débat : « Les Polonais, a-t-il dit, ont, au début, soutenu de leur plein gré la Triplice, et, plus tard, ils ne l'ont pas combattue directement, malgré le scrupule qu'ils avaient à l'admettre. Mais ils ne sauraient continuer à la soutenir que si l'opinion publique polonaise accepte cette alliance avec une certaine sympathie... Nous devons déclarer très catégoriquement à notre ministre des Affaires étrangères que la politique extérieure de la monarchie austro-hongroise ne saurait se faire à la longue sans l'assentiment des Slaves autrichiens. *Personne n'appréciera*

1. Voir la *Revue* du 15 juillet 1912.

*les grands événements historiques qui viennent de se dérouler au sud de la monarchie comme un affaiblissement du monde slave*, et par suite une politique d'alliance qui déplairait aux Slaves ne pourra se maintenir bien longtemps. »

Enfin, la rue elle-même a donné des avertissements : au mois de janvier, l'émeute grondait à Budapesth, déchaînée par le refus d'établir le suffrage universel ; le 10 novembre, les ouvriers socialistes de Vienne organisaient une manifestation contre la guerre. — Dans le monde des affaires, des esprits rassis conseillent déjà, tant à Vienne qu'à Pesth, d'envisager la question du port serbe avec plus de sérénité : pour les uns, ce port ouvrira une nouvelle voie de pénétration commerciale par Trieste ; pour les autres, il sera le moyen d'établir des relations amicales avec la Serbie, relations que sauront mettre à profit les industriels de l'Empire, et qui ne fâchera que les agrariens hongrois.

Au-dessus des querelles de races et de partis, en Autriche-Hongrie, on découvre une région d'exceptionnelle sérénité. Nulle part — sauf dans les provinces *irredente* et quelques pays pangermanistes — le sentiment nationaliste ne s'insurge contre la souveraineté des Habsbourg. Il ne saurait s'en passer ; il se croirait presque orphelin, si la dynastie venait à s'éteindre. Nulle part, il n'est plus rare que dans la région habsbourgeoise de rencontrer un tempérament républicain. Les races opprimées y sont toujours prêtes à en appeler de leurs persécuteurs au souverain, le Habsbourg. Ou, s'il arrive, comme aux Hongrois de 1848, de se révolter contre le souverain *Empereur*, c'est avec l'arrière-pensée de se soumettre à lui, comme *Roi*. Il y a là un esprit difficilement accessible à la clarté et à la logique de l'esprit latin, un loyalisme à compartiments qui offre des ressources presque illimitées à la politique dynastique.

Et, s'il est vrai que l'empereur François-Joseph doive sa popularité particulière, et, en quelque sorte, sa légende, à son âge, à ses malheurs, à son caractère chevaleresque et à la bonhomie qu'on lui reconnaît, il est faux que le prestige dynastique doive s'affaiblir après lui. A moins qu'il ne survienne, d'ici l'ouverture de sa succession, quelque événement irréparable, l'archiduc-héritier montera sur le trône

salué de *vivats* sincères; on fera crédit à ses intentions; les peuples qui ressortissent à ses multiples couronnes fonderont sur lui autant d'espoirs difficilement conciliables que sur ses prédécesseurs; et la seule préoccupation de ses peuples — toujours la même! — sera de savoir quelles nationalités auront désormais la meilleure part de son cœur.

Ce magnifique apanage de loyalisme que les Habsbourg se transmettent de génération en génération est pour eux un bien de famille, qui fait leur force, une force originale et solide en même temps. Ce n'est pas d'un cœur léger qu'on peut envisager, à la *Hofburg*, les conséquences d'un conflit moral, chez les Slaves d'Autriche et de Hongrie, entre deux fidélités : celle qu'ils doivent à la Maison régnante, et celle qu'ils gardent à leur race. Même heureuse, une guerre avec les Slaves balkaniques assombrirait la vieillesse de l'Empereur, et riverait la politique de l'Héritier aux intérêts anti-slaves. L'acceptation par l'Autriche du fait accompli permettra à François-Joseph de finir sa carrière en paix, et laissera au successeur les mains libres.

Ainsi, il n'apparaît pas que l'Europe ait à redouter de Vienne des résolutions extrêmes. Elle assistera vraisemblablement à une évolution plus ou moins rapide, dont les Slaves de l'Empire seront les légitimes bénéficiaires. Quelle forme prendra cette évolution? Verrons-nous franchir l'étape du « trialisme »? Une seule chose est certaine : les nations jugo-slaves qui sont à la veille de s'organiser ont certainement donné au *slavisme* tout entier, aux groupes ethniques et aux individus, à leurs revendications et à leurs espoirs, une force qui atteindra tôt ou tard des résultats proprement politiques. Et je dirai seulement en passant que nous, Français, nous sommes désormais assurés d'une alliance de sympathies et d'intérêts avec ce monde en marche. L'heure approche où nous recueillerons, de cette alliance, des avantages inespérés.

*
* *

Ainsi, nous n'avons rien à redouter, loin de là, de la revanche des Balkans sur l'Islam. Elle aura pour effet de renforcer poli-

tiquement et militairement le dispositif de l'alliance russe. Elle fournira à l'Italie, mieux avertie de ses propres intérêts, des raisons nouvelles d'affirmer son indépendance à l'égard de ses alliés. Elle donnera aux Slaves d'Autriche et de Hongrie une plus claire conscience de leurs droits. La reconstitution de la péninsule chrétienne, sur des bases normales, solides, et j'allais dire loyales, est donc une affaire du plus haut intérêt pour notre propre avenir. L'Angleterre, qui vient de tenir un langage si sensé par l'organe de son premier ministre, la Russie, que ces événements dédommagent et vengent du traité de Berlin, ne paraissent pas avoir, sur ce point, des intérêts dissidents. Nous sommes donc déjà trois, États balkaniques non compris, qui répugnons à la politique des « replâtrages ». Nous sommes trois, sans compter la sympathie de la moitié de l'empire des Habsbourg et sans doute d'une bonne partie des Italiens. Il faut savoir regarder en face, non seulement les forces de l'adversaire, mais celles dont on dispose.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, les dissentiments entre grandes Puissances paraissent localisés autour de deux points : le port serbe et l'autonomie albanaise. Le port serbe est une nécessité, l'autonomie albanaise un non-sens et un danger. Avec cette autonomie, on amorce de nouveaux problèmes dans l'Orient européen. Sans le port sur l'Adriatique, la Serbie n'aura pas l'indépendance requise pour son propre développement et aussi pour qu'elle puisse contribuer à l'équilibre et à l'harmonie du Balkan régénéré. En plaidant contre l'autonomie albanaise et pour le port serbe, la Triple Entente servira ses intérêts propres; en même temps, elle plaidera pour la clarté, le bon sens, l'ordre et la paix. L'opinion publique, dont le courant est aujourd'hui irrésistible en Russie, doit, en France, encourager notre gouvernement à la fermeté.

La solution à intervenir donnera la mesure de notre aptitude à coordonner avec notre propre destinée celle des forces nouvelles qui viennent de se révéler au vieux monde.

CHARLES LOISEAU

---

*L'administrateur-gérant* : H. CASSARD.

# UNE NOUVELLE INÉDITE DE STENDHAL

Après avoir voyagé de 1814 à 1830, Stendhal, déjà sur le retour de l'âge, s'abrita dans le port tranquille d'un consulat français, d'abord à Trieste, puis à Civita-Vecchia, dans des États pontificaux. « Je suis comme Auguste, écrivait-il de Trieste. J'ai souhaité l'empire ; mais en le souhaitant, je ne l'ai pas connu. Je crève d'ennui. » Il en fut de même à Civita-Vecchia : « Ennuyeux comme la peste ». Les galériens du Pape lui semblent encore les hommes les plus remarquables de cette petite ville « semi-africaine » ; aussi se réfugie-t-il souvent à Rome et en France : congé de six mois en 1833 ; en 1836 nouveau congé, qui dure jusqu'en 1839, et dont il passe la plus grande partie à Paris, fréquentant les salons littéraires et travaillant. A ces années fécondes, nous devons les *Mémoires d'un Touriste* (1838) ; la *Chartreuse de Parme* ; plusieurs nouvelles italiennes parues dans la *Revue des Deux Mondes*, et de nombreuses ébauches qu'il n'a jamais achevées. Tels *Lucien Leuven* et *Mina Wangel* dont les textes, fort abrégés, ont paru après la mort de l'auteur dans les *Romans et Nouvelles*. Le manuscrit 291 de la Bibliothèque de Grenoble nous en offre une esquisse beaucoup plus développée.

Le même in-folio contient encore trois autres nouvelles

historiques, inachevées et jusqu'à présent inédites. *Trop de faveur nuit*, *Suora Scolastica*, et le *Chevalier de Saint-Ismier*. Les deux premières ont pour théâtre la *cara Italia*, la troisième la France de Richelieu. De *Suora Scolastica*, M. Casimir Stryienski a déjà donné le premier chapitre dans les *Soirées du Stendhal-Club*. Ces quatre nouvelles, peu de temps après la mort subite de Stendhal, furent soumises à l'examen de son ami Mérimée qui ne crut pas devoir les publier, en raison de leur état fragmentaire. Romain Colomb, cousin de Mérimée et son exécuteur testamentaire, ne les mentionne même pas dans ses *Notices biographiques*. Depuis ce temps, elles reposent dans les Archives de la Bibliothèque de Grenoble, qui a bien voulu me permettre de les exhumer.

L'œuvre de Stendhal fait songer à une galerie de torses antiques. De la *Peinture en Italie* nous ne possédons que les premiers livres complets et quelques fragments sur Raphaël et André del Sarto; la *Chartreuse de Parme* se lit encore aujourd'hui avec cette fin « hachée » que nous devons à la sottise du premier éditeur. De même pour *Filippo Ebreo*, ce joli fragment qui rappelle les *Contes du Ghetto* d'Israël Zangwill; de même pour *Saint-Ismier* et pour *Lucien Leuven*. Elle aussi, la nouvelle *Trop de faveur nuit* est un torse qui mérite, autant que les autres, d'être produit à la lumière; à quelques détails près, qui attendaient encore le ciseau du maître, le morceau est achevé, et il a tous les droits à notre intérêt.

Stendhal avait accoutumé de mener de front des travaux divers. La *Chartreuse de Parme* est encore en projet que déjà il s'occupe de *Suora Scolastica* (Lettre du 16 mars 1839 à la comtesse de Torcy). Du 15 au 18 avril, — comme il résulte de plusieurs notes en marge du manuscrit — il dicta des fragments de cette nouvelle, pour l'abandonner presque aussitôt, et ne la reprendre qu'en 1842, mais sans l'achever cette fois non plus : la mort l'en empêcha. Il avait interrompu brusquement cette première ébauche pour passer à un autre conte, *Trop de faveur nuit*, qu'il dicta du 9 au 15 avril 1839, et qui, partageant le sort commun à ses devanciers, devait rester pareillement inachevé. Le gros travail de la *Chartreuse* avait épuisé Stendhal. Pour s'en « délasser » comme il le dit, il entam

les deux nouvelles, mais il se sentit alors « frappé de stérilité ». A cette fâcheuse condition d'esprit s'ajouta un obstacle matériel. Son protecteur, le comte Molé, avait démissionné le 7 avril; au mois de juin, Stendhal dut rejoindre son poste à Civita-Vecchia. Il ne revint à Paris que six ans après, ayant renoncé de lui-même à la carrière diplomatique. Vieux et décrépit, l'ancien *milanese* s'installa donc sur le tard dans les brumes du Nord, pour vivre en libre écrivain de sa plume et de sa maigre demi-solde. Alors, il reprit ses œuvres inachevées et, la veille de sa mort, il signait avec la *Revue des Deux Mondes* un traité pour une nouvelle série de contes italiens, dont le premier aurait été *Suora Scolastica*, qu'il avait déjà commencé à remanier : la Revue lui fit même une avance de quinze cents francs. Le lendemain, il mourait foudroyé par une attaque d'apoplexie.

Comme *Suora Scolastica*, *Trop de faveur nuit* est extrait d'une vieille chronique italienne. Dans les *Promenades de Rome* (vol. II, p. 133, édition Calmann-Lévy) Stendhal dit, à propos d'un voyage à Naples : « Nous avons eu communication d'un manuscrit qui raconte la suppression du couvent de Bajano. Rien ne surpasse, pour l'intérêt déchirant, l'exécution à mort et le spectacle de ces deux religieuses si belles, contraintes de prendre les grands verres de ciguë que leur présentent les prêtres délégués par l'archevêque de Naples. Les mouvements convulsifs de ces jeunes filles et les paroles qui leur échappent quand elles embrassent celles de leurs amies qui avaient préféré se donner la mort avec un poignard, n'ont rien d'égal dans aucune tragédie. L'un des prêtres, ne pouvant soutenir le spectacle des derniers mouvements de ces femmes si belles, fut obligé de se retirer dans une pièce voisine. »

Comme l'a signalé M. Paupe, l'infatigable stendhalien (*L'Amateur d'Autographes*, septembre 1911), il se trouvait dans la bibliothèque de Stendhal une brochure signée J.-C. et intitulée : « *Le Couvent de Bajano, chronique du XVI^e siècle, Paris, Fournier, 1829*, avec préface de Paul Lacroix », qu'une note manuscrite de Romain Colomb dit être la reproduction d'une vieille chronique italienne. Je n'ai pu me la procurer (quoique un stendhalien la possède), mais j'ai eu la chance de

retrouver cette ancienne source de Stendhal à la Bibliothèque royale de Berlin[1].

Comme il s'agit de Naples dans cette histoire, j'ai complété l'initiale C en *Caracciolo*. Or voici que je rencontre sous ce nom, dans les Archives de ladite famille, une petite brochure, intitulée : « *Cronaca del Convento di Sant Arcangelo a Bajano, Parigi*, 1848 ». La préface parle d'une première édition parue à Naples en 1821, pendant la révolution, mais qui fut saisie après l'entrée des Autrichiens dans cette ville, et dont quelques exemplaires seulement ont pu être sauvés. Cette préface mentionne aussi une traduction française, sans doute celle que possédait Stendhal. Lui-même, à l'endroit déjà cité des *Promenades*, ainsi que dans une note marginale de sa nouvelle, fait allusion à un manuscrit traitant du même sujet, qu'il aurait eu entre les mains et qui, probablement, a inspiré la brochure italienne, laquelle devait à son tour fournir à l'auteur de la *Chartreuse* le sujet de la nouvelle que nous publions aujourd'hui pour la première fois.

Dans celle-ci, l'action ne se passe plus à Naples en 1577, mais à Florence en 1589. Stendhal, ou plutôt le consul français Henri Beyle, a usé sans doute, d'un ménagement diplomatique, en transposant l'époque et la scène d'une histoire alors très connue, malgré son ancienneté, dans la capitale des Deux-Siciles. Modification plausible, d'ailleurs, car l'avènement au trône du grand-duc Ferdinand créa en Toscane une atmosphère morale analogue à la période de rigorisme qu'inaugura à Naples le nouvel archevêque, le cardinal d'Arezzo.

1. L'auteur de cette brochure — Navaro, comme nous le verrons plus loin — semble avoir été un ami de Stendhal. On peut le conjecturer par la façon dont il parle de lui, dans une de ses notes, avec une sympathie marquée :

« Nous ne trouvons, dit-il, dans la foule des écrivains voyageurs en Italie que deux seulement qui aient montré un réel talent à peindre la partie morale de cette contrée : ce sont Dupaty et M. de Stendhall (*sic*). En comparant ces deux écrivains entre eux, on accorde au premier une pénétration et une critique sûre et saillante, et on admire la vérité avec laquelle le dernier peint le caractère, ou pour mieux dire, le fond caché des Italiens. Il est d'autant plus à apprécier que tous ses tableaux reposent sur des faits, et que ces faits sont tracés avec une simplicité attachante. Une espèce de curiosité et de malice ajoute beaucoup au mérite de Dupaty, mais il faut plus d'esprit pour être spirituel sans malice, comme l'est M. de Stendhall (*sic*), et caractériser ces peuples sans attaquer directement les gouvernements. » [Note de la *Revue*.]

Les noms des personnages sont aussi changés. La religieuse qui, dans la Chronique du Couvent de Bajano, s'appelle Giuilia Caracciolo, devient Félice degli Almieri; son amie, Agnese Arcamone, porte dans Stendhal le nom de Rodelinde; Eufrasia d'Alessandro et Chiara Frezza ont servi de modèles pour Céliane et Fabienne; Francesco Spiriti et Giuseppe Piatti deviennent dans la nouvelle Lorenzo R... et Pierantonio D... Enfin, le conteur traite librement le thème historique : il modifie de façon essentielle le caractère de son principal héros, le vicaire chargé de rétablir l'ordre dans le couvent de Bajano, et la fin qu'il a imaginée diffère considérablement de celle qui est indiquée dans la Chronique.

FRÉDÉRIC D'OPPELN-BRONIKOWSKI

Nous croyons devoir ajouter à l'intéressante notice de M. d'Oppeln-Bronikowski, relativement à la chronique du couvent de Bajano, qui servit de document à Stendhal, quelques indications bibliographiques qui achèveront de faire connaître cet opuscule aujourd'hui très rare.

Voici d'abord l'article que Quérard lui consacre, au tome II des *Supercheries littéraires* :

« J. C. O. (Navaro.) Les couvents de religieuses en Italie. Le couvent de Baiano, chronique du XVI^e siècle extraite des archives de Naples et traduite littéralement de l'italien par M... précédée de recherches sur les couvents du XVI^e siècle par le bibliophile Jacob (P. Lacroix) Paris, 1829, in-8°.

» Ce recueil, qui est devenu rare, offre une sorte d'anthologie des conteurs du XIV^e siècle; c'est le commentaire des pages les plus gaies de Rabelais, Béroalde de Verville, H. Estienne. »

Barbier, dans le *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, donne aussi Navaro; ce Navaro, sur lequel nous n'avons pu avoir d'autre renseignement, paraît être le même qui publia en 1836, sous les initiales G. X, des *Études Législatives* auxquelles le roi Louis-Philippe collabora, dit-on. (Voir *Littérature Contemporaine* de Bourquelot et Maury.)

Mais Navaro n'est pas l'auteur de la chronique, comme les deux notes semblent le faire croire; il n'en est que le traducteur. L'auteur est bien, ainsi que le dit M. d'Oppeln, un Caracciolo. Nous avons pu, grâce à l'obligeance de M. Armand d'Artois, qui possède un exemplaire de l'ouvrage, examiner l'édition de 1829. Or on lit textuellement dans l'avant-propos :

« Ce fut en 1610 qu'un parent de plusieurs religieuses qui jouèrent un grand rôle dans les événements antérieurs à la destruction du couvent de Baiano, le chevalier Francesco Paolo Caracciolo, homme puissant par sa naissance comme par sa fortune, eut sous les yeux les pièces authentiques d'après lesquelles *il écrivit cette chronique.* »

L'attribution de la chronique à un Caracciolo n'a donc rien de conjectural, elle est certaine.

L'auteur de l'avant-propos, Navaro, ajoute que le manuscrit de Caracciolo, volé dans les archives de la famille lors du pillage de Naples à la

fin du XVIII^e siècle, fut racheté par le gouvernement et déposé dans les archives royales où il était en 1829 et où il doit être encore.

Il resterait maintenant, au point de vue historique, une question à élucider. Quelle créance mérite la chronique de Caracciolo, source de Stendhal? Les faits qu'elle allègue sont-ils corroborés par d'autres témoignages que celui du gentilhomme napolitain?

Le lecteur pourra se faire une opinion à ce sujet, grâce au passage suivant, extrait de l'avant-propos :

« Le singulier intérêt que nous a inspiré la lecture de la Chronique nous engagea à faire d'autres recherches, qui nous mirent à même de connaître l'époque à laquelle se rattachent ces faits extraordinaires. Après quelques recherches, où nous fûmes aidés par l'obligeance de plusieurs Napolitains distingués, nous eûmes en notre possession des papiers existant dans les Archives de la *Curie archiépiscopale*, et dans celles du château de Capouan et de l'hôtel de la Monnaie de Naples ; d'autres renseignements nous furent fournis par un avocat qui hérita de son père, notaire à Naples, d'un fatras énorme de papiers de famille, relatifs aux religieuses de Baiano. Le dossier original des procès-verbaux intéressant le couvent de Saint-Archange, conservé dans les armoires de la Congrégation *De Propaganda Fide*, à Rome, sont parfaitement conformes au récit que nous publions. »

[Note de la *Revue*.]

# TROP DE FAVEUR NUIT[1]

Dans une ville de Toscane, que je ne nommerai pas, existait en 1589 et existe encore aujourd'hui un couvent sombre et magnifique. Ses murs noirs, hauts de cinquante pieds au moins, attristent tout un quartier; trois rues sont bordées par ces murs, du quatrième côté s'étend le jardin du couvent, qui va jusqu'aux remparts de la ville. Ce jardin est entouré d'un mur moins haut. Cette abbaye, à laquelle nous donnons le nom de Santa Riparata, ne reçoit que des filles appartenant à la plus haute noblesse. Le 20 octobre 1587, toutes les cloches de l'Abbaye étaient en mouvement; l'église ouverte aux fidèles était tendue de magnifiques tapisseries de damas rouge, garnies de riches franges d'or. La sainte sœur Virgilia, maîtresse du nouveau grand-duc de Toscane, Ferdinand I, avait été nommée abbesse de Santa Riparata la veille au soir, et l'évêque de la ville, suivi de tout son clergé, allait l'introniser. Toute la ville était en émoi et la foule telle dans la rue voisine de Santa Riparata qu'il était impossible d'y passer.

1. Le manuscrit de Stendhal est précédé de ces lignes, où il apparaît que l'auteur hésitait encore sur le titre :

« *Trop de faveur nuit* (abandonné le 15 avril 39). » — Personnages : LE PRINCE, grand-duc et cardinal ; le comte BUONDELMONTE; l'abbesse VIRGILIA; FÉLICE, maîtresse de Rodéric; RODELINDE m[aîtresse] de Lancelot, amie de Félice; FABIANA, dix-sept ans, gaie, irréfléchie, m[aîtresse] de X... ; CÉLIANE, sombre maîtresse de X..., amie de Fabiana; MARTONA, confidente de l'abbesse Virgilia; RODÉRIC L... [amant de Rodelinde]; LORENZO R... amant de Fabiana; elle l'aime éperdument et vient de ren-

Le cardinal Ferdinand de Médicis, qui venait de succéder à son frère François, sans pour cela renoncer au chapeau, avait trente-six ans et était cardinal depuis vingt-cinq ans, ayant été élu à cette haute dignité à l'âge de onze ans. Le règne de François, célèbre même encore de nos jours par son amour pour Bianca Capello[1], avait été marqué par toutes les folies que l'amour des plaisirs peut inspirer à un prince peu remarquable par la force de caractère. Ferdinand, de son côté, avait eu à se reprocher quelques faiblesses du même genre que celles de son frère; ses amours avec la sœur oblate Virgilia étaient célèbres en Toscane, mais il faut le dire, surtout par leur innocence; autant dire que le grand-duc François, sombre, violent, entraîné par ses passions, ne songeait pas assez au scandale produit par ses amours. Il n'était question dans le pays que de la haute vertu de la Sœur Virgilia. L'ordre des Oblates, auquel elle appartenait, permettant à ses religieuses de passer environ les deux tiers de l'année dans des maisons de leurs parentes, elle voyait tous les jours le cardinal de Médicis, quand il était à Florence. Deux choses faisaient l'étonnement de cette ville adonnée aux voluptés, dans ces amours d'un prince jeune, riche et autorisé à tout par l'exemple de son frère : la sœur Virgilia, douce, timide et d'un esprit plus qu'ordinaire, n'était point jolie, et le jeune cardinal ne l'avait jamais vue qu'en présence de deux ou trois duègnes de la noble famille Respuccio, à laquelle appartenait cette singulière maîtresse d'un jeune prince de sang.

Le grand-duc François était mort le 19 octobre 1587 sur le

voyer pour lui D. César, chevalier de Malte; PIERANTONIO D... amant de Céliane qui ne l'a que pour le plaisir physique; LIVIA, Camériste noble de Rodelinde.

« *Trop de faveur tue*, Histoire de 1589. » C'est le titre qu'un poète espagnol a donné à cette histoire dont il a fait une tragédie. Je me garde bien d'emprunter aucun des ornements à l'aide desquels l'imagination de cet Espagnol a cherché à embellir cette peinture triste de l'intérieur d'un couvent. Plusieurs de ces inventions augmentent en effet l'intérêt, mais, fidèle à mon désir qui est de faire connaître les hommes simples et passionnés du XVe siècle [*sic*] desquels provient la civilisation actuelle, je donne cette histoire sans ornement et telle qu'avec un peu de faveur, on peut le lire dans les archives de l'Évêché de X..., où se trouvaient toutes les pièces originales et le curieux récit du comte Buondelmonte. »

1. Voyez le commencement de l'*Histoire de la Peinture en Italie*, où Stendhal en donne une description assez vive.

soir. Le 20 octobre avant midi, les plus grands seigneurs de sa cour, et des négociants les plus riches (car il faut se rappeler que les Médicis n'avaient été dans l'origine que des négociants; leurs parents et les personnages les plus influents de la Cour étaient encore engagés dans le commerce, ce qui empêchait ces courtisans d'être tout à fait aussi absurdes que leurs collègues des cours contemporaines) — les premiers courtisans, les négociants les plus riches se rendirent, le 20 octobre au matin, dans la modeste maison de la sœur oblate Virgilia, laquelle fut bien étonnée de ce concours.

Le nouveau grand-duc voulait être sage, raisonnable, utile au bonheur de ses sujets, il voulait surtout bannir l'intrigue de sa Cour. Il trouva, en arrivant au pouvoir, que la plus riche abbaye de femmes de ses états, celle qui servait de refuge à toutes les filles nobles que leurs parents voulaient sacrifier à l'éclat de leur famille, et à laquelle nous donnerons le nom de l'Abbaye de Santa Riparata, était vacante; il n'hésitait pas à nommer à cette place la femme qu'il aimait.

L'abbaye de Santa Riparata appartenait à l'ordre de saint Benoît, dont les règles ne permettaient point aux religieuses de sortir de la clôture. Au grand étonnement du bon peuple de Florence, le prince cardinal ne vit point la nouvelle abbesse, mais, d'un autre côté, par une délicatesse de cœur qui fut remarquée et l'on peut dire généralement blâmée par toutes les femmes de sa cour, il ne se permit jamais de voir une femme en tête-à-tête. Lorsque ce plan de conduite fut bien avéré, les attentions des courtisans allaient chercher la sœur Virgilia jusque dans son couvent, et ils crurent remarquer, malgré son extrême modestie, qu'elle n'était point insensible à cette attention, la seule que son extrême vertu permît au nouveau souverain.

Le couvent de Santa Riparata avait souvent à traiter des affaires d'une nature fort délicate : ces jeunes filles des familles les plus riches de Florence ne se laissaient point exiler du monde, alors si brillant, de cette ville si riche, qui était alors la capitale du commerce de l'Europe, sans jeter un œil de regret sur ce qu'on leur faisait quitter; souvent elles réclamaient hautement contre l'injustice de leurs parents, quelquefois elles demandaient des consolations à l'amour, et l'on avait vu

les haines et les rivalités du couvent venir agiter la haute société de Florence. Il était résulté de cet état des choses que l'abbesse de Santa Riparata obtenait des audiences assez fréquentes du grand-duc régnant. Pour violer le moins possible la règle de saint Benoît, le grand-duc envoyait à l'abbesse une de ses voitures de gala, dans laquelle prenaient place deux dames de sa cour, lesquelles accompagnaient l'abbesse jusque dans la salle d'audience du palais du grand-duc, à la *Via Larga*, laquelle est immense. Les deux dames *témoins de la clôture*, comme on les appelait, prenaient place sur des fauteuils près de la porte, tandis que l'abbesse s'avançait seule et allait parler au prince qui l'attendait à l'autre extrémité de la salle, de sorte que les dames *témoins de la clôture* ne pouvaient entendre rien de ce qui se disait durant cette audience.

D'autres fois le prince se rendait à l'église de Santa Riparata; on lui ouvrait les grilles du chœur et l'abbesse venait parler à son Altesse.

Ces deux façons d'audience ne convenaient nullement au grand-duc; elles eussent peut-être donné des forces à un sentiment qu'il voulait affaiblir. Toutefois, des affaires d'une nature assez délicate ne tardaient pas à survenir dans le couvent : les amours de la sœur Félice degli Almieri en troublaient la tranquillité. La famille degli Almieri était une des plus puissantes et des plus riches de Florence. Deux des trois frères, à la vanité desquels on avait sacrifié la jeune Félice, étant venus à mourir et le troisième n'ayant pas d'enfants, cette famille s'imagina être en butte à une punition céleste. La mère et le frère qui survivait, malgré le vœu de pauvreté qu'avait fait Félice, lui rendaient, sous forme de cadeaux, les biens dont on l'avait privée pour faire briller la vanité de ses frères.

Le couvent de Santa Riparata comptait alors quarante-trois religieuses. Chacune d'elles avait sa camériste noble; c'étaient des jeunes filles prises dans la pauvre noblesse, qui mangeaient à une seconde table et recevaient du trésorier du couvent un écu par mois pour leurs dépenses. Mais, par un usage singulier et qui n'était pas très favorable à la paix du couvent, on ne pouvait être camériste noble que jusqu'à l'âge de trente ans; arrivées à cette époque de la vie, ces filles se mariaient ou étaient admises dans des couvents d'un ordre inférieur.

Les très nobles dames de Santa Riparata pouvaient avoir jusqu'à cinq femmes de chambre, et la sœur Félice degli Almieri prétendait en avoir huit. Toutes les dames du couvent que l'on supposait galantes, et elles étaient au nombre de quinze ou seize, soutenaient les prétentions de Félice, tandis que les vingt-six autres s'en montraient hautement scandalisées et parlaient de faire un appel au Prince.

La bonne sœur Virgilia, la nouvelle abbesse, était loin d'avoir une tête suffisante pour terminer cette grave affaire; les deux partis semblaient exiger d'elle qu'elle la soumît à la décision du Prince.

Déjà, à la cour, tous les amis de la famille des Almieri commençaient à dire qu'il serait étrange que l'on voulût empêcher une fille d'aussi haute naissance que Félice, et autrefois aussi barbarement sacrifiée par sa famille, de faire l'usage qu'elle voudrait de sa fortune, surtout cet usage étant aussi innocent. D'un autre côté, les familles des religieuses âgées ou moins riches ne manquaient pas de répondre qu'il était pour le moins singulier de voir une religieuse, qui avait fait vœu de pauvreté, ne pas se contenter du service de cinq femmes de chambre.

Le grand-duc voulut couper court à une tracasserie qui pouvait agiter la ville. Ses ministres le pressaient d'accorder une audience à l'abbesse de Santa Riparata, et comme cette fille, d'une vertu céleste et d'un caractère admirable, ne daignerait probablement pas appliquer son esprit tout absorbé dans les choses du Ciel au détail d'une tracasserie aussi misérable, le grand-duc devait lui communiquer une décision qu'elle serait seulement chargée d'exécuter. « Mais comment pourrai-je prendre cette décision », se disait ce prince raisonnable, « si je ne sais absolument rien des raisons que peuvent faire valoir les deux partis? » D'ailleurs, il ne voulait point sans des raisons suffisantes se faire un ennemi de la puissante famille des Almieri.

Le Prince avait pour ami intime le comte Buondelmonte, qui avait une année de moins que lui. Ils se connaissaient depuis le berceau, ayant eu la même nourrice, une riche et belle paysanne du Casentino. Le comte Buondelmonte, fort riche, fort noble et l'un des plus beaux hommes de la ville, était remarquable par l'extrême indifférence et la froideur de son

caractère. Il avait renvoyé bien loin la prière d'être premier ministre, que le grand-duc Ferdinand lui avait adressée le jour même de son arrivée à Florence.

« Si j'étais à votre place », lui avait dit le comte « j'abdiquerais aussitôt; jugez si je voudrais être le ministre d'un prince et ameuter contre moi les haines de la moitié des habitants d'une ville où je compte passer ma vie! »

Au milieu des embarras de cour que les dissensions du couvent de Santa Riparata donnaient au grand-duc, il pensa qu'il pouvait avoir recours à l'amitié du comte. Celui-ci passait sa vie dans ses terres, dont il dirigeait la culture avec beaucoup d'application. Chaque jour il donnait deux heures à la chasse ou à la pêche, suivant les saisons. Jamais on ne lui avait connu de maîtresse. Il fut fort contrarié de la lettre du prince qui l'appelait à Florence; il le fut bien davantage, quand le prince lui eut dit qu'il voulait le faire directeur du noble couvent de Santa Riparata.

« Sachez », lui dit le comte, « que j'aimerais presque encore mieux être premier ministre de Votre Altesse. La paix de l'âme est mon idole, et que voulez-vous que je devienne au milieu de toutes ces brebis enragées?

— Ce qui m'a fait jeter les yeux sur vous, mon ami, c'est que l'on sait que jamais femme n'a eu d'empire sur votre âme pendant une journée entière; je suis bien loin d'avoir le même bonheur; il n'eût tenu qu'à moi de recommencer toutes les folies que mon frère a faites pour Bianca Capello. » Ici, le prince entra dans des confidences intimes, à l'aide desquelles il comptait séduire son ami. « Sachez », lui dit-il, « que, si je revois cette fille si douce que j'ai faite abbesse de Santa Riparata, je ne puis plus répondre de moi ».

— Et où serait le mal? » lui dit le comte. « Si vous trouvez du bonheur à avoir une maîtresse, pourquoi n'en prendriez-vous pas une? Si je n'en ai pas près de moi, c'est que toute femme m'ennuie par son commérage et les petitesses de son caractère, au bout de trois jours de connaissance.

— Moi », lui dit le grand-duc, « je suis cardinal. Le Pape, il est vrai, m'a donné la permission de résigner le chapeau et de me marier, en considération de la couronne qui m'est survenue; mais je n'ai point envie de brûler en enfer et, si je

me marie, je prendrai une femme que je n'aimerai point et à laquelle je demanderai des successeurs pour ma couronne et non point les douceurs vulgaires du mariage.

— C'est à quoi je n'ai rien à dire, » répondit le comte, « moi qui ne crois point que le Dieu tout-puissant abaisse ses regards jusqu'à ces misères. Rendez vos sujets heureux et honnêtes gens, si vous le pouvez, et du reste ayez trente-six maîtresses.

— Je n'en veux pas même avoir une », répliqua le prince en riant, « et c'est à quoi je serais fort exposé, si je revoyais l'abbesse de Santa Riparata. C'est bien la meilleure fille du monde et la moins capable de gouverner, je ne dis pas un couvent rempli de jeunes filles enlevées au monde malgré elles, mais bien la réunion la plus sage de femmes vieilles et dévotes. »

Le prince avait une crainte si profonde de revoir la sœur Virgilia que le comte en fut touché. « S'il manque à l'espèce de vœu qu'il a fait en recevant du Pape la permission de se marier », se dit-il en pensant au prince, « il est capable d'avoir le cœur troublé pour le reste de sa vie ». Le lendemain, il alla au couvent de Santa Riparata, où il fut reçu avec toute la curiosité et tous les honneurs dûs au représentant du prince. Ferdinand avait envoyé un de ses ministres déclarer à l'abbesse et aux religieuses que les affaires de son état ne lui permettaient pas de s'occuper de leur couvent et qu'il remettrait à tout jamais son autorité au comte Buondelmonte, dont les décisions seraient sans appel.

Après avoir entretenu la bonne abbesse, le comte fut scandalisé du mauvais goût du prince : elle n'avait pas le sens commun et n'était rien moins que jolie. Le comte trouva fort méchantes les religieuses qui voulaient empêcher Félice degli Almieri de prendre deux nouvelles femmes de chambre. Il avait fait appeler Félice au parloir. Elle fit répondre avec impertinence qu'elle n'avait pas le temps de venir, ce qui amusa le comte, jusque-là assez ennuyé de sa mission et se repentant de sa complaisance pour le prince.

Il dit qu'il aimait autant parler aux femmes de chambre qu'à Félice elle-même, et fit dire aux cinq femmes de chambre de paraître au parloir. Trois seulement se présentèrent et déclarèrent au nom de leur maîtresse qu'elle ne pouvait se

passer de la présence de deux d'entre elles, sur quoi le comte, usant de ses droits comme représentant du prince, fit entrer deux de ses gens au couvent, qui lui amenèrent les deux femmes de chambre récalcitrantes, et il s'amusa une heure durant du bavardage de ces cinq filles jeunes et jolies et qui la plupart du temps parlaient toutes à la fois. Ce fut alors seulement que, par ce qu'elles lui révélaient à leur insu, le vicaire du prince comprit à peu près ce qui se passait dans ce couvent. Cinq ou six religieuses seulement étaient âgées; une vingtaine, quoique jeunes, étaient dévotes, mais les autres, jeunes et jolies, avaient des amants en ville. A la vérité, elles ne pouvaient les voir que fort rarement. Mais comment les voyaient-elles? C'est ce que le comte ne voulut pas demander aux femmes de chambre de Félice, et qu'il se promit de savoir bientôt en plaçant des observateurs autour du couvent.

Il apprit à son grand étonnement qu'il y avait des amitiés intimes parmi les religieuses, et que c'était là surtout la cause des haines et des dissensions intérieures. Par exemple, Félice avait pour amie intime Rodelinde de P...; Céliane, la plus belle personne du couvent après Félice, avait pour amie la jeune Fabienne. Chacune de ces dames avait sa caméristé noble qu'elle admettait à plus ou moins de faveur. Par exemple, Martona[1], la caméristé noble de madame l'abbesse, avait conquis sa faveur en se montrant plus dévote qu'elle. Elle priait à genoux à côté de l'abbesse cinq ou six heures de chaque journée, mais ce temps lui semblait fort long, au dire des femmes de chambre.

Le comte apprit encore que Rodéric et Lancelot étaient les noms de deux amants de ces dames, apparemment de Félice et de Rodelinde, mais il ne voulut pas faire une question directe.

L'heure qu'il passa avec ces femmes de chambre ne lui semblait point longue, mais elle parut éternelle à Félice, qui voyait sa dignité outragée par l'action de ce vicaire du prince qui la privait à la fois du service de ses cinq femmes de chambre. Elle n'y put tenir et, entendant de loin qu'on faisait beaucoup de bruit dans le parloir, elle y fit irruption, quoique

1. Stendhal l'appelle ici, par erreur, Thérèse.

sa dignité lui dit que cette façon d'y paraître, mue évidemment par un transport d'impatience, pouvait être ridicule après avoir refusé de se rendre à l'invitation officielle de l'envoyé du prince. « Mais je saurai bien rabattre le caquet de ce petit monsieur », se dit Félice, la plus impérieuse des femmes. Elle fit donc irruption dans le parloir, en saluant fort légèrement l'envoyé du prince et ordonnant à une de ses femmes de chambre de la suivre.

« Madame, si cette fille vous obéit, je vais faire entrer mes gens dans le couvent et ils la ramèneront à l'instant devant moi.

» — Je la prendrai par la main; vos gens oseront-ils lui faire violence?

» — Mes gens amèneront dans ce parloir elle et vous Madame.

» — Et moi?

» — Et vous même; et si cela me convient, je vais vous faire enlever de ce couvent, et vous irez continuer à travailler à votre salut dans quelque petit couvent bien pauvre, situé au sommet de quelque montagne de l'Apennin. Je puis faire cela et bien d'autres choses. »

Le comte remarqua que les cinq femmes de chambre pâlissaient; les joues de Félice elle-même prirent une teinte de pâleur qui la rendit plus belle.

« Voici certainement », « se dit le comte », la plus belle personne que j'aie rencontré de ma vie, il faut faire durer la scène ». Elle dura en effet près de trois quarts d'heure. Félice y montra un esprit et surtout une hauteur de caractère qui amusèrent beaucoup le vicaire du prince. A la fin de la conférence, le ton du dialogue s'étant beaucoup radouci, il sembla au comte que Félice était moins jolie. « Il faut lui rendre sa fureur », pensa-t-il. Il lui rappela qu'elle avait fait vœu d'obéissance et que, si à l'avenir elle montrait l'ombre de résistance aux ordres du prince qu'il était chargé d'apporter au couvent, il croirait utile à son salut de l'envoyer passer six mois dans le plus ennuyeux des couvents de l'Apennin.

A ce mot, Félice fut superbe de colère. Elle lui dit que les saints martyrs avaient souffert davantage de la barbarie des empereurs romains.

« Je ne suis point un empereur, madame, de même que les martyrs ne mettaient point toute la société en combustion pour avoir deux femmes de chambre de plus, en en ayant déjà cinq, aussi aimables que ces demoiselles. » Il la salua très froidement et sortit, sans lui laisser le temps de répondre et la laissant furieuse.

Le comte resta à Florence et ne retourna point dans ses terres, curieux de savoir ce qui se passait réellement au couvent de Santa Riparata. Quelques observateurs que lui fournit la police du grand-duc, et que l'on plaça auprès du couvent et autour des immenses jardins qu'il possédait près de la porte qui conduit à Fiesole, lui eurent bientôt fait connaître tout ce qu'il désirait savoir. Rodéric L..., l'un des jeunes gens les plus riches et les plus dissipés de la ville, était l'amant de Félice, et la douce Rodelinde, son amie intime, faisait l'amour avec Lancelot P..., jeune homme qui s'était fort distingué dans les guerres que Florence avait soutenues contre Pise. Ces jeunes gens avaient à surmonter de grandes difficultés, pour pénétrer dans le couvent. La sévérité avait redoublé, ou plutôt l'ancienne licence avait été tout à fait supprimée depuis l'avènement au trône du grand-duc Ferdinand. L'abbesse Virgilia voulait faire exécuter la règle dans toute sa sévérité, mais ses lumières et son caractère ne répondaient point à ses bonnes intentions, et les observateurs mis à la disposition du comte lui apprirent qu'il ne se passait guère de mois sans que Rodéric, Lancelot et deux ou trois autres jeunes gens, qui avaient des relations dans le couvent, ne parvinssent à voir leurs maîtresses. Les immenses jardins du couvent avaient obligé l'évêque à tolérer l'existence des deux portes qui donnaient sur l'espace vague qui existe derrière le rempart, au nord de la ville. Les religieuses fidèles à leur devoir, et qui étaient en grande majorité dans le couvent, ne connaissaient point ces détails avec autant de certitude que le comte, mais elles les soupçonnaient et partaient de l'existence de cet abus pour ne point obéir aux ordres de l'abbesse en ce qui les concernait.

Le comte comprit facilement qu'il ne serait point aisé de rétablir l'ordre dans ce couvent, tant qu'une femme aussi faible que l'abbesse [Virgilia] serait à la tête du gouvernement. Il parla dans ce sens au grand-duc, qui l'engagea à la plus

extrême sévérité, et qui en même temps ne parut point disposé à donner à son ancienne amie le chagrin d'être transférée dans un autre couvent, pour cause d'incapacité.

Le comte revint à Santa Riparata, fort résolu d'user d'une extrême rigueur afin de se débarrasser au plus vite de la corvée dont il avait eu l'imprudence de se charger. Félice, de son côté, encore irritée de la façon dont le comte lui avait parlé, était bien résolue à profiter de la première entrevue pour reprendre le ton qui convenait à la haute noblesse de sa famille, et à la position qu'elle occupait dans le monde. A son arrivée au couvent, le comte fit appeler sur-le-champ Félice, afin de se délivrer d'abord de ce que la corvée avait de plus pénible. Félice, de son côté, vint au parloir déjà animée par la plus vive colère, mais le comte la trouva fort belle, il était fin connaisseur en ce genre. « Avant de déranger cette physionomie superbe », se dit-il, « donnons-nous le temps de la bien voir ». Félice de son côté admira le ton raisonnable et froid de ce bel homme, qui, dans ce costume complètement noir qu'il avait cru devoir adopter à cause de cette fonction qu'il venait exercer au couvent, était vraiment fort remarquable. « Je pensais », se disait Félice, « que parce qu'il a plus de trente-cinq ans, ce serait un vieillard ridicule comme nos confesseurs, et je trouve au contraire un homme vraiment digne de ce nom. Il ne porte point, à la vérité, le costume exagéré qui fait une grande partie du mérite de Rodéric et des autres jeunes gens que j'ai connus; il leur est fort inférieur pour la quantité de velours et de broderies d'or qu'il porte dans ses vêtements, mais en un instant, s'il le voulait, il peut ordonner ce genre de mérite, tandis que les autres, je pense, auraient bien de la peine à imiter la conversation sage, raisonnable et réellement intéressante du comte Buondelmonte. » Félice ne se rendait pas bien exactement compte de ce qui donnait une physionomie singulière à ce grand homme vêtu de velours noir, avec lequel depuis une heure elle parlait de beaucoup de sujets divers.

Quoiqu'évitant avec beaucoup de soin tout ce qui aurait pu l'irriter, le comte était loin de lui céder en toutes choses, ainsi que l'avaient toujours fait tour à tour les hommes qui avaient eu des relations avec cette fille si belle, d'un caractère

si impérieux et à laquelle on connaissait des amants. Comme le comte n'avait aucune prétention, il était simple et naturel avec elle; seulement, il avait évité de traiter en détail, jusque-là, les sujets qui pouvaient la mettre en colère. Il fallut pourtant bien en venir aux prétentions de la fière religieuse; on avait parlé des désordres du couvent.

« Au fait, madame, ce qui trouble tout ici, c'est la prétention, peut-être justifiable jusqu'à un certain point, d'avoir deux femmes de chambre de plus que les autres, que met en avant l'une des personnes les plus remarquables de ce couvent.

— Ce qui trouble tout ici, c'est la faiblesse du caractère de l'abbesse, qui veut nous traiter avec une sévérité absolument nouvelle et dont jamais on n'eut idée. Il peut y avoir des couvents remplis de filles réellement pieuses, qui aiment la retraite et qui aient songé à accomplir réellement les vœux de pauvreté, d'obéissance, etc... qu'on leur a fait faire à dix-sept ans; quant à nous, nos familles nous ont placées ici, pour laisser toutes les richesses de la maison à nos frères. Nous n'avions d'autre vocation que l'impossibilité de nous enfuir et de vivre ailleurs qu'au couvent, puisque nos pères ne voulaient plus nous recevoir dans leurs palais. D'ailleurs, quand nous avons fait ces vœux si évidemment nuls aux yeux de la raison, nous avions toutes été pensionnaires une ou plusieurs années dans le couvent; chacune de nous pensait devoir jouir du même degré de liberté que nous voyions prendre aux religieuses de notre temps. Or, je vous le déclare, monsieur le vicaire du prince, la porte du rempart était ouverte jusqu'à la pointe du jour et chacune de ces dames voyait ses amis en toute liberté dans le jardin. Personne ne songeait à blâmer ce genre de vie et nous pensions toutes jouir, étant religieuses, d'autant de liberté et d'une vie aussi heureuse que celles de nos sœurs que l'avarice de nos parents leur avait permis de marier [1]. Tout a changé, il est vrai, depuis que nous avons un prince qui a été cardinal vingt-cinq ans de sa vie. Vous pouvez, Monsieur le vicaire, faire entrer dans ce couvent des soldats ou même des domestiques, comme vous l'avez fait l'autre jour.

1. « Dans le premier entretien, elle lui avoue sa liaison avec Rodéric et tous ses autres amours au nombre de trois. » — *Note marginale de Stendhal.*

Ils nous violenteront, comme vos domestiques ont violenté mes femmes, et cela par la grande et unique raison qu'ils étaient plus forts qu'elles. Mais votre orgueil ne doit pas croire avoir le moindre droit sur nous. Nous avons été amenées par force dans ce couvent, on nous a fait jurer et faire des vœux par force à l'âge de seize ans, et enfin le genre de vie ennuyeux auquel vous prétendez nous soumettre, n'est point du tout celui que nous avons vu pratiquer par les religieuses qui occupaient ce couvent lorsque nous avons fait nos vœux. Même à supposer ces vœux légitimes, nous avons promis tout au plus de vivre comme elles et vous voulez nous faire vivre comme elles n'ont jamais vécu. Je vous avouerai, monsieur le vicaire, que je tiens à l'estime de nos concitoyens. Au temps de la république on n'eût point souffert cette oppression infâme, exercée sur de pauvres filles qui n'ont eu d'autre tort que de naître dans des familles opulentes et d'avoir des frères. Je voulais trouver l'occasion de dire ces choses en public ou à un homme raisonnable. Quant au nombre de mes femmes, j'y tiens fort peu. Deux et non pas cinq ou sept me suffiraient fort bien; je pourrais persister à en demander sept, jusqu'à ce qu'on se fût donné la peine de réfuter les indignes friponneries dont nous sommes victimes, et dont je vous ai exposé quelques-unes; mais parce que votre habit de velours noir vous va fort bien, monsieur le vicaire du prince, je vous déclare que je renonce pour cette année au droit d'avoir autant de domestiques que je pourrais en payer. »

Le comte Buondelmonte avait été fort amusé par cette levée de bouclier; il la fit durer en faisant quelques objections les plus ridicules qu'il pût imaginer. Félice répondit avec un feu et un esprit charmants. Le comte voyait dans ses yeux tout l'étonnement qu'avait cette jeune fille de vingt ans en voyant de telles absurdités dans la bouche d'un homme raisonnable en apparence.

Le comte prit congé de Félice, fit appeler l'abbesse, à laquelle il donna de sages avis, annonça au prince que les troubles du couvent de Santa Riparata étaient apaisés, reçut force compliments pour sa sagesse profonde et enfin retourna à la culture de ses terres. « Il y a pourtant », se disait-il quelquefois, « une fille de vingt ans et qui passerait peut-être pour

la plus belle personne de la ville, si elle vivait dans le monde, et qui ne raisonne pas tout à fait comme une poupée ».

Mais de grands événements eurent lieu dans le couvent. Toutes les religieuses ne raisonnaient pas aussi nettement que Félice, mais la plupart de celles qui étaient jeunes s'ennuyaient mortellement. Leur unique consolation était de dessiner des caricatures et de faire des sonnets satiriques sur un prince qui, après avoir été vingt-cinq ans cardinal, ne trouvait rien de mieux à faire, en arrivant au trône, que de ne plus voir sa maîtresse et de la charger, en qualité d'abbesse, de vexer de pauvres jeunes filles jetées dans un couvent par l'avarice de leurs parents.

Comme nous l'avons dit, la douce Rodelinde était l'amie intime de Félice. Leur amitié sembla redoubler depuis que Félice lui eut avoué que, depuis ces conversations avec le comte Buondelmonte, cet homme âgé qui avait plus de trente-six ans, son amant Rodéric lui semblait un être assez ennuyeux, pour le dire en un mot. Félice avait pris de l'amour pour ce comte si grave; les conversations infinies qu'elle avait à ce sujet avec son amie Rodelinde, se prolongeaient quelquefois jusqu'à deux ou trois heures du matin. Or, suivant la règle de saint Benoît, que l'abbesse prétendait rétablir dans toute sa rigidité, chacune des religieuses devait être rentrée dans son appartement une heure après le coucher du soleil, au son d'une certaine cloche qu'on appelait la retraite. La bonne abbesse, croyant devoir donner l'exemple, ne manquait pas de s'enfermer chez elle au son de la cloche et croyait pieusement que toutes les religieuses suivaient son exemple. Parmi les plus jolies et les plus riches de ces dames, on remarquait Fabienne, âgée de dix-neuf ans, la plus étourdie peut-être du couvent, et Céliane, son amie intime. L'une et l'autre étaient fort en colère contre Félice qui, disaient-elles, les méprisait. Le fait est que, depuis que Félice avait un sujet de conversation si intéressant avec Rodelinde, elle supportait avec une impatience mal déguisée, ou plutôt nullement déguisée du tout, la présence des autres religieuses. Elle était la plus jolie, elle était la plus riche, elle avait évidemment plus d'esprit que les autres. Il n'en fallut pas tant, dans un couvent où l'on s'ennuyait, pour allumer une grande haine. Fabienne, dans sa

grande étourderie, alla dire à l'abbesse que Félice et Rodelinde restaient quelquefois au jardin jusqu'à deux heures après-minuit. L'abbesse avait obtenu du comte qu'un soldat du prince serait placé en sentinelle devant la porte du jardin du couvent, qui donnait sur l'espace vague derrière le rempart du nord. Elle avait fait placer d'énormes serrures à cette porte, et tous les soirs, en terminant leur journée, le plus jeune des jardiniers, qui était un vieillard de soixante ans, apportait à l'abbesse la clé de cette porte. L'abbesse envoyait aussitôt une vieille tourière détestée des religieuses fermer la seconde serrure de la porte. Malgré toutes ces précautions, rester au jardin jusqu'à deux heures du matin parut un grand crime à ses yeux. Elle fit appeler Félice, et traita cette fille si noble et devenue maintenant l'héritière de sa famille avec un ton de hauteur qu'elle ne se fût peut-être pas permis si elle n'eût été sûre de la faveur du prince. Félice fut d'autant plus piquée de l'amertume de ses reproches, que, depuis qu'elle avait connu le comte, elle n'avait fait venir son amant Rodéric qu'une seule fois, et encore pour se moquer de lui. Dans son indignation, elle fut éloquente, et la bonne abbesse, tout en lui refusant de lui nommer sa dénonciatrice, donna des détails, au moyen desquels il fut facile à Félice de deviner qu'elle devait cette contrariété à Fabienne.

[Aussitôt Félice résolut de se venger. Cette résolution rendit tout son calme à cette âme à laquelle le malheur avait donné de la force.

« Savez-vous, madame », dit-elle à l'abbesse, « que je suis digne de quelque pitié? J'ai perdu entièrement la paix de l'âme. Ce n'est pas sans une profonde sagesse que le grand saint Benoît, notre fondateur, a prescrit qu'aucun homme au-dessous de soixante ans ne put jamais être admis dans nos couvents. M. le comte Buondelmonte, vicaire du grand-duc pour l'administration de ce couvent, a dû avoir avec moi de longs entretiens pour me dissuader de la folle idée que j'avais eue d'augmenter le nombre de mes femmes. Il a de la sagesse, il joint à une prudence infinie un esprit admirable. J'ai été frappée, plus qu'il ne convenait à une servante de Dieu et de saint Benoît, de ces grandes qualités du comte, notre vicaire. Le Ciel a voulu punir ma forte

vanité : je suis éperdument amoureuse du comte; au risque de scandaliser mon amie Rodelinde, je lui ai fait l'aveu de cette passion aussi criminelle qu'elle est involontaire; et c'est parce qu'elle me donne des conseils et des consolations, parce que quelquefois même elle réussit à me donner des forces contre la tentation du malin, que quelquefois elle est restée fort tard auprès de moi. Mais toujours, ce fut à ma prière; je sentais trop qu'aussitôt que Rodelinde m'aurait quitté, j'allais penser au comte. »

L'abbesse ne manqua pas d'adresser une longue exhortation à la brebis égarée. Félice eut soin de faire des réflexions qui allongeaient encore le sermon[1]].

Dès lors, l'ennui de Félice et de Rodelinde fut chassé par le dessein de se venger qui occupa tous leurs moments.

« Puisque Fabienne et Céliane ont entrepris méchamment de prendre le frais au jardin par les grandes chaleurs qu'il fait, il faut que le premier rendez-vous qu'elles accorderont à leurs amants fasse un scandale effroyable, et tel qu'il puisse effacer dans l'esprit des dames graves du couvent celui qu'a pu produire la découverte de mes promenades tardives dans le jardin. Le soir du premier rendez-vous accordé par Fabienne et Céliane à Lorenzo et à Pierre-Antoine, Rodéric et Lancelot se placeront d'avance derrière les pierres de taille qui sont déposées dans cette sorte de place qui se trouve devant la porte de notre jardin. Rodéric et Lancelot ne devront pas tuer les amants de ces dames, mais leur donner cinq ou six petits coups de leurs épées, de manière qu'ils soient tout couverts de sang. Leur vue dans cet état alarmera leurs maîtresses et ces dames songeront à toute autre chose qu'à leur dire des choses aimables. »

Ce que les deux amies trouvèrent de mieux, pour organiser le guet-apens qu'elles méditaient, fut de faire demander à l'abbesse un congé d'un mois par Livia, la caméristé noble de Rodelinde. Cette fille fort adroite était chargée de lettres pour Rodéric et Lancelot. Elle leur portait aussi une somme

1. Ce qui se trouve entre crochets provient d'une feuille détachée que Stendhal a sans doute improvisée à part, mais qui doit évidemment s'insérer dans le texte, à cette place.

d'argent, avec laquelle ils environnèrent d'espions Lorenzo et Pierre-Antoine, l'amant de Céliane.

[« Maintenant », pensa-t-elle, « les événements qu'amènera notre vengeance, à Rodelinde et à moi, ramèneront l'aimable comte au couvent. Je réparerai ainsi la faute que j'ai faite en cédant trop vite sur l'article des filles que je voulais prendre à mon service. Je fus séduite à mon insu par la tentation de paraître raisonnable à un homme tellement raisonnable lui-même. Je ne vis pas que je lui ôtais toute occasion de revenir exercer sa charge de vicaire dans notre couvent. De là vient que je m'ennuie tant maintenant. Cette petite poupée de Rodéric, qui m'amusait quelquefois, me semble tout à fait ridicule, et, par ma faute, je n'ai plus revu cet aimable comte. C'est à nous désormais, à Rodelinde et à moi, à faire en sorte que notre vengeance amène des désordres tels que sa présence soit souvent nécessaire au couvent.

« Notre pauvre abbesse est si peu capable de secret, qu'il est fort possible qu'elle l'engage à diminuer autant que possible les entretiens que je chercherai à avoir avec lui, auquel cas, je n'en doute pas, l'ancienne maîtresse du grand-duc cardinal se chargera de faire ma déclaration à cet homme si singulier et si froid. Ce sera une scène comique qui peut-être l'amusera, car ou je me trompe fort ou il n'est pas autrement dupe de toutes les sottises qu'on nous prêche pour nous asservir; seulement il n'a pas encore trouvé de femme digne de lui et je serai cette femme ou j'y perdrai la vie[1]. »]

STENDHAL

*(La fin prochainement.)*

1. Même observation que plus haut.

# MULHOUSE-BELFORT[1]

Dans un même département français, deux sous-préfectures, l'une, ville industrielle, l'autre, ville militaire; la frontière, déplacée par la guerre de 1870-71, les séparant soudain; la répercussion du fait brutal sur leur caractère ou leur développement; la transfusion partielle de l'une dans l'autre et l'intimité étroite entre les deux, conséquences singulières de cette scission : tout ce drame complexe, économique et sentimental, c'est la vie même de Mulhouse et de Belfort, telle que l'a faite le traité de Francfort.

1. Parmi les ouvrages et documents consultés, nous citerons : Rod. Reuss, *L'Alsace au XVII^e siècle*, Paris, Bouillon; — *Mémoires de deux voyages et séjours en Alsace* (1674-76 et 1681), Mulhouse; — H. Bardy, *Histoire de la Ville de Belfort...*, Belfort; — L. K., *Une ville de garnison sous l'ancien régime*, Belfort; — A. Chuquet, *L'Alsace en 1814*, Paris, Plon; — H. Bardy, *Belfort en 1815*, Belfort; — Ch. de Lasablière, *Notice historique sur la ville de Mulhouse*, dans : *Revue d'Alsace*, 1850-51; — E. Meininger, *Essai de description, de statistique et d'histoire de Mulhouse*, Mulhouse; — A. Lalance, *Mulhouse français*, Paris, Chaix; — L. M., *Mulhouse*, dans : *Revue de Paris*, 15 mars 1898; — P. Acker, *Une Ville industrielle alsacienne*, dans : *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1912; — E. Meininger, *Le Traité de Réunion de Mulhouse à la France en 1798*, Mulhouse; — Ch. Schmidt, *Une Conquête douanière*, Paris-Nancy, Berger-Levrault; — *Histoire documentaire de l'industrie de Mulhouse et de ses environs au XIX^e siècle*, Mulhouse; — J. Favre, *Le Gouvernement de la Défense nationale*, Paris, Plon; — A. Thiers, *Notes et souvenirs*, Paris, C. Lévy; — Général Bourelly, *La Rétrocession de Belfort à la France*, dans : *Revue des Deux Mondes*, 1^er octobre 1905; — A. Villefort, *Recueil des traités... relatifs à la paix avec l'Allemagne*, Paris, Impr. Nat., t. I, II, IV; — G. May, *Le Traité de Francfort*, Paris-Nancy, Berger-Levrault; —

*
* *

Antique agglomération urbaine autour d'un château fortifié, Belfort porte un nom qui dépeint son séculaire aspect et qui résonne de toute son histoire. A vrai dire, on rencontre dans la ville les vestiges d'un ancien établissement industriel, et de très haute origine : la forge de Mazarin, que le cardinal trouva dans son domaine de Belfort, lorsque Louis XIV lui eut fait don de quelques seigneuries de la haute Alsace pour le récompenser du traité des Pyrénées, forge alors ruinée par les guerres, aussitôt relevée par les soins du cardinal, puis exploitée par ses héritiers. Aujourd'hui encore, si l'usine d'Outre-Vosges qui s'est installée, il y a vingt-cinq ans, dans les débris de l'établissement de Mazarin, jouit d'un droit de prise d'eau d'un mètre dans l'étang de Malsaussé, c'est en vertu d'une autorisation consentie, le 2 juillet 1671, par les propriétaires de l'étang, à « Mgr. Armand Charles, duc de Mazarini, pair de France et comte de Belfort »... Mais la forge de Mazarin ne fut jamais qu'un bien de famille. Belfort était ville de guerre, et le resta. « *Alsatiæ et Lotharingiæ securitas* » : de ce titre l'honorait déjà, peu après la paix de Westphalie, une médaille commémorative de l'entrée des Français. Sous ces murs, dans une maison du Valdoie, Turenne dormit sa dernière nuit avant son intrépide chevauchée de l'autre côté des Vosges, dont les Impériaux devaient

E. Glück, *Le 4e Bataillon de la Mobile du Haut-Rhin*, A. Engel, *Documents officiels concernant le 4e Bataillon...*, Dr J. Weber-Kœchlin, *les Prussiens à Mulhouse en 1870*, Mulhouse; — G. Bardy et Dutilh, *Historique du Lycée de Belfort*, Belfort; — R. Lévy, *Histoire économique de l'industrie cotonnière en Alsace*, Paris, Alcan; — L. Laffitte, *Rapport général sur l'Exposition de l'Est de la France*, Paris-Nancy, Berger-Levrault; — L. Lantz, *Notice historique et statistique sur le syndicat industriel du Haut-Rhin*, Mulhouse; — A. Lederlin, *Monographie de l'industrie cotonnière*, Épinal; — A. Kœchlin, *L'Industrie cotonnière en Allemagne*, Paris, Pelletier; — W. Rieger, *Verzeichnis der im Deutschen Reiche auf Baumwolle laufenden Spindeln und Webstühle*, Stuttgart; — O. Keller, *Situation de l'industrie du coton...*, Aug. Dollfus, *Notes statistiques sur les diverses industries du Haut-Rhin...*, Th. Schlumberger, *Rapport annuel...*, Dr A. Penot, *La Société Industrielle...*, dans : *Bull. de la Soc. Ind. de Mulhouse*, ann. 1872, 1873, 1876; — Arch. départ., M1/91, M1/75, R1/14; — Arch. nat., F2(1) 519(2).

apprendre, trop tard, l'étonnante nouvelle. Quelques mois après, en 1675, Vauban vint pour la première fois à Belfort, puis il y revint, pendant près de trente ans, jusqu'à la fin de sa carrière, bâtissant sur l'heure un Belfort nouveau, ville et remparts, mais rêvant plus grandiose encore, puisque le camp retranché de 1792 ne fut que la réalisation d'un projet de Vauban, abandonné par Louvois faute d'argent. Sans trêve, au cours du XVIII^e siècle, dans Belfort, chantier permanent, les constructions militaires se pressent le long du mur d'enceinte, « Quartier du Moulin », « Quartier de l'Hôpital », « Quartier à droite de la Porte de France », « Quartier à gauche de la porte de France », pavillon pour les officiers de cavalerie, pavillon pour les officiers d'infanterie, arsenal, manège pour la garnison... Un après-midi d'octobre 1790, contre les officiers du Royal-Liégeois dont les cris vouaient « *au diable la nation!* » la résistance civique fut menée par l' « inspecteur des bâtiments du district », un Strasbourgeois de naissance, carrure et cœur de soldat : Kléber; en 1814, dans la ville bloquée quatre mois, le commandant Legrand malgré toutes les sommations, refuse de se rendre; en 1815, le général Lecourbe, par « dix combats livrés ou soutenus », défend le sol pied à pied, « des portes d'Huningue aux murs de Belfort[1] »; sous la Restauration, un colonel et quelques lieutenants complotent au nom de la cocarde tricolore.... Bouillonnements de cerveaux militaires, belle tenue à l'ennemi : Belfort a connu tous les cliquetis des villes de garnison, tous les tumultes des places de guerre.

*
* *

Dans l'étymologie de Mulhouse, point de château fort, dans ses armes, point de « tour pavillonnée d'or, girouettée d'argent », mais, simplement, une roue de moulin, agreste, industrieuse : Mulhouse, *Mulnhusen*, de son vieux nom germanique, un moulin entouré de maisons. Jusqu'en 1845, la force armée n'y fut représentée que par un maréchal des logis de

1. Ordre du jour du général Lecourbe, du 23 juillet 1815.

gendarmerie, après 1845 — et jusqu'en 1864 seulement! — par deux compagnies d'infanterie, logées dans des casernes qui étaient d'anciennes usines. Ville libre impériale, puis, au XV^e siècle, République, toujours obligée de se défendre, contre l'évêque de Strasbourg, contre les grandes Compagnies, contre Charles le Téméraire, contre la maison d'Autriche; d'abord, membre de la Décapole alsacienne, mais souvent abandonnée à ses propres forces parce qu'elle était perdue à l'extrémité du pays, puis alliée aux cantons suisses, mais plus d'une fois en lutte avec eux pour des questions de religion ou de juridiction, — à Mulhouse s'était développé un esprit proprement mulhousien, comptant sur soi beaucoup plus que sur les autres, d'une indépendance rude à manier parfois, même quand le cœur se donne, et qui ne s'amollit nullement, au contraire! dans l'existence heureuse et large qu'elle allait devoir à son industrie.

On sait ce que fut ce magnifique développement. Déjà, un touriste du XVII^e siècle, ayant vu les Mulhousiens, disait d'eux : « Ce sont tous gens de commerce et de métiers, tels qu'ils sont dans les républiques démocratiques », mais, jusqu'au milieu du XVIII^e, ce ne furent que petit commerce et petits métiers : des draps communs et des cuirs pour les campagnes environnantes, production limitée par la prudence du Magistrat et la jalousie des corporations. Un jour de 1746, une association se forma, qui allait déterminer pour Mulhouse toute la suite de son histoire. J.-J. Schmalzer, un jeune Mulhousien qui avait appris, à Bar-le-Duc et à Neuchâtel, l'industrie de l'*indienne*, J.-H. Dollfus, peintre, et Samuel Kœchlin, ancien négociant, le « capitaliste » de l'affaire, s'associèrent pour la fabrication des toiles peintes, sous la raison sociale Kœchlin, Schmalzer et C^ie. Ce fut l'acte de fondation de l'industrie mulhousienne. Analogues au petit établissement de la rue Fritschmann [1], quinze maisons, en vingt ans, se créèrent, puis, successivement, comme si elle poursuivait le grand dessein de se suffire à soi-même, ambitieuse et logique, l'industrie mulhousienne ne se contenta pas d'imprimer sur étoffes, elle voulut produire aussi l'étoffe sur laquelle elle

1. Depuis : rue de la Loi.

imprimait, les couleurs qui servaient à l'impression, les machines pour fabriquer l'étoffe : admirable ensemble d'industries textiles, chimiques, mécaniques, qui a fait la gloire de Mulhouse et de sa région.

Les bouleversements politiques eux-mêmes se mirent à son service. Pendant la Révolution, du jour où la République de Mulhouse, alors alliée de la Confédération helvétique, se fut réunie à la France (1798), toutes les entraves tombèrent : plus de corporations pour limiter sa production, plus de douanes françaises autour d'elle pour arrêter ses marchandises au passage. Sous l'Empire, les décrets de 1808, fermant le royaume d'Italie aux toiles de coton qui ne provenaient pas du territoire impérial, ouvrirent à la production mulhousienne un nouveau marché considérable. Même la triste fin de l'épopée et, depuis, les agitations où d'autres régimes sombrèrent, journées de juillet ou journées de février; même l'émeute pour la cherté des grains en 1847 ou la « famine du coton », conséquence de la guerre américaine de Sécession, toutes ces causes, politiques ou sociales, locales ou générales, ne marquèrent jamais dans le développement de Mulhouse que des temps d'arrêt très courts, suivis de reprises immédiates, et l'on peut dire que le développement de Mulhouse français fut aussi régulier qu'extraordinairement rapide : 70 000 habitants en 1870 (6 000 en 1798, lors de la réunion à la France), 12 millions de francs de salaires, pour le seul textile, 10 millions de francs d'affaires, rien que pour les machines, et, dirigeant, animant tout cet organisme, une bourgeoisie puissante et riche. Richesse qui n'était point de prébendiers sans audace : l'un d'eux, Nicolas Kœchlin, fut le créateur des premiers chemins de fer alsaciens. Richesse qui n'était pas de routiniers et d'ignorants : comme ils avaient travaillé eux-mêmes, parfois de leurs mains, ils savaient l'importance des détails, d'une eau sans calcaire, d'un ressort ingénieusement modifié ou d'un colorant nouveau : d'où la fondation, dès 1826, de leur célèbre Société Industrielle, avec ses comités de chimie, de mécanique, puis de commerce, d'histoire naturelle, d'histoire et de statistique. Richesse qui n'était point d'égoïstes : ils n'étaient pas riches depuis longtemps, ils étaient du pays, connaissaient leurs ouvriers, étaient connus d'eux, tous Mulhousiens : d'où la

création de « cités ouvrières », d'écoles nombreuses, primaires et techniques, du Cercle Mulhousien, du Crédit populaire... Ils avaient fait de leur Mulhouse une ville industrielle-type, et devant eux s'ouvraient les « longs espoirs ».

*
* *

Survint la guerre. Dans Mulhouse sans remparts et sans troupes, les premiers Allemands entrèrent le 16 septembre 1870; dans Belfort, le 18 février 1871, après cent trois jours de siège, dont soixante-treize de bombardement, et la garnison française ne partant qu'en vertu d'un ordre du gouvernement français, sans capituler. Mais, ville ouverte ou ville fortifiée, n'allaient-elles pas toutes deux subir le même sort? Sans doute, puisque Belfort et Mulhouse étaient également Alsace.

Belfort, pourtant, fut sauvé. *Trouée de Belfort* : dans cette image populaire, — « faite avec l'instinct naturel qui naît de la vue des choses », dit-il quelques jours plus tard à l'Assemblée Nationale —, Thiers revoyait toutes les invasions passées, prévoyait tout le péril à venir; et ainsi, dans l'immensité même du désastre, l'importance de Belfort avait encore grandi : roc solide au-dessus des décombres, sentinelle indispensable aux portes de la France diminuée. « Lorsqu'on n'a pas Strasbourg, il faut avoir Belfort »... Et puis, la défense de Denfert-Rochereau ayant donné à Belfort un prestige incomparable, permettrait sans doute au représentant de la France de parler avec plus d'autorité : Thiers aimait à rappeler le mot de Napoléon à Talleyrand, qu'on félicitait un jour devant l'Empereur pour quelque acte diplomatique heureux : « Convenez, Talleyrand, que je suis bien pour quelque chose dans ce traité! »...

Le vendredi 24 février 1871, à Versailles, dans la petite maison de la rue de Provence où logeait Bismarck, pendant la discussion des Préliminaires de paix, Thiers avait exposé toutes les raisons françaises de conserver Metz : éloquence vaine. Il argumente en faveur de Mulhouse : le chancelier trouve encore « que c'est trop ». On en vient à Belfort. Alors, si « prêt », si « résigné » qu'il fût à presque « tous les sacrifices », si con-

vaincu que la France ne pouvait plus lutter et que la paix s'imposait, implacablement, Thiers, quand on lui demanda Belfort, fut « saisi d'une sorte de désespoir », hésitant « s'il ne valait pas mieux continuer la guerre plutôt que de céder cette porte de l'est de la France ». Pour Metz, pour Mulhouse, il avait plaidé, clairement, éloquemment, certes, mais peut-être sans conviction, en face d'un négociateur qu'il savait « très opiniâtre et malheureusement trop autorisé par la victoire ». Mais Belfort! Il ne céderait pas. — « Vous voulez ruiner la France, dans ses finances, la ruiner dans ses frontières! Eh bien, qu'on la prenne, qu'on l'administre, qu'on y perçoive les impôts! Nous nous retirerons, et vous aurez à la gouverner, en présence de l'Europe, si elle le permet... » Lutte tenace, de part et d'autre, passionnée. Il fallait convaincre, sur-le-champ, Bismarck, puis, sans perdre haleine, Moltke, Guillaume. Bismarck finit par céder, mais, comme on dit, *donnant, donnant*. Thiers garderait son Belfort, mais Bismarck y gagnerait, lui, son entrée des troupes dans Paris[1], qui lui avait toujours été refusée jusqu'ici, mais à quoi il tenait comme à « l'un des fruits les plus précieux de notre victoire » : ainsi, il ne craindrait plus, « rentré chez lui, de rencontrer un pauvre diable marchant sur une seule jambe, et qui dirait : « La jambe que j'ai laissée sous les murs de Paris me donnait le droit de compléter ma conquête; c'est ce diplomate, qui a tous ses membres, qui m'en a empêché »... A ce prix[2], Belfort était sauvé, mais seulement Belfort, « la ville et ses fortifications, avec un rayon qui sera déterminé ultérieurement », disait l'article 1er des Préliminaires. De concessions en concessions, de discussions en discussions, qui se prolongèrent jusqu'à la signature du traité définitif, et toujours donnant, donnant, les

1. Plus les villages de Sainte-Marie-aux-Chênes et de Vionville, près de Metz, qui font partie de la même « compensation » accordée pour Belfort (Art. 1 des *Préliminaires*).

2. On sait qu'un premier corps de 30 000 Allemands occupa, le 1er mars, une partie de Paris (entre la Seine et le Faubourg-Saint-Honoré, jusqu'aux Tuileries); mais que, l'occupation ne devant durer que jusqu'à la ratification des Préliminaires et celle-ci ayant été votée le même jour, ce premier corps d'occupation fut le seul et qu'il évacua la partie occupée, non sans que Bismarck en avouât son désappointement, avant que l'empereur Guillaume pût effectuer son entrée solennelle qui devait avoir lieu le 3 mars.

Allemands ici, les Français en Lorraine, — ce *rayon*, ce fut tout le canton de Belfort, celui de Delle, celui de Giromagny, la route de Giromagny à Remiremont par le Ballon d'Alsace sur tout son parcours, en un mot, tout ce qui s'appelle depuis, d'un terme unique dans notre nomenclature administrative, et qui est à lui seul un souvenir douloureux et une tradition nécessaire : le *Territoire* de Belfort.

Alors, pendant des années, ce fut, par la trouée, un continuel passage. Du Haut-Rhin, de Mulhouse, de Thann, de Wesserling, tout ce qui pouvait partir s'est écoulé par là. Il en vint des centaines, des milliers. Ils entraient à la mairie, inconnus, sans amis. C'est toujours en présence des mêmes témoins automatiques que l'acte est dressé, Joseph Piquet, concierge, et Célestin Bourquard, employé, ou Eugène Clerc, instituteur. Ils apposaient au bas de l'acte une signature parfois difficile, mais qui ne fut jamais hésitante, puis ils s'en allaient, fidèles, et désemparés. 1488 options, rien que du 1er avril au 30 septembre 1872, plus 12 000 « déclarations de transfert de domicile[1] » ; sans compter tous ceux qui ne s'arrêtaient point, pressés d'aller tout de suite plus loin, de refaire plus vite leur vie, de partir pour l'Algérie où on leur offrait des terres, et qui croyaient que leur établissement en France suffisait, en vertu, écrivit un jour au Garde des Sceaux le président de la Commission d'Émigration de Belfort, de ce « sentiment accrédité en Alsace, que ses habitants n'ont pas cessé d'être nos compatriotes, que leur nationalité revit dès qu'ils touchent la terre française ».

1. La *déclaration de transfert de domicile* n'était pas l'*option*. L'option était l'acte par lequel, à l'endroit même où il était établi, l'Alsacien (ou Lorrain) déclarait vouloir rester Français ; la déclaration de transfert, celui par lequel, en arrivant en France, il déclarait vouloir y transférer effectivement son domicile, transfert effectif sans lequel l'option n'était pas valable aux yeux de l'Allemagne. Mais, dans le désarroi du moment, il y eut bien des confusions : beaucoup d'optants habitant l'Alsace se contentèrent d'opter au lieu de leur domicile, sans le transférer ensuite en France ; d'autres, au contraire, l'y transférèrent réellement, mais sans accomplir régulièrement les formalités de l'option ; d'autres, enfin, vinrent opter en France, quand la frontière était voisine, et s'y transférer en même temps, puis, au bout d'un an ou deux, revinrent en Alsace, convaincus que les quelques mois pendant lesquels ils avaient été réellement domiciliés en France, sauvegarderaient pour toujours aux yeux des Allemands leur qualité de Français ; — sources de difficultés sans nombre, et causes premières de certaines situations inimaginablement compliquées.

Dans ces bureaux banals, tout parle d'eux : ici, c'est une demande de « feuille de route » : le père vient de mourir en Algérie, à l'hôpital de Sétif, laissant une veuve et six enfants, l'aîné seul est resté au pays, dans le Bas-Rhin, maintenant il veut rejoindre les autres, n'a pas d'argent pour le voyage; là, c'est le bordereau d'expédition d'un Chemin de croix que les Alsaciens de Mulhouse offrent à leurs compatriotes établis à Aïn-Fékan, près de Mascara; là, les papiers d'un ouvrier de Grandvillars, que l'autorité allemande détient à Altkirch comme n'ayant pas satisfait à la loi militaire, d'un autre, qui habite Rougemont, « incorporé de force dans l'armée allemande, quoique ayant opté régulièrement pour la nationalité française ». Puis, les engagements, 257 pour la seule période du 27 septembre 1872 au 19 février 1873, 414 du 13 mars 1874 au 17 février 1875 : Bader, Kœhl, Bogen, Gœtschy, Krebs, Higelin, Gross, Ziegler, Wolff, Schwindenhammer, — de Bennwihr, de Wintzenheim, de Thann, de Cernay, de Molsheim, de Niedermorschwiller, de Pfastatt, de Soultz, de Bergheim, de Markolsheim, — au 7e dragons, au 4e hussards, au 18e, au 3e, au 84e, au 42e, au 125e de ligne, au 3e, au 19e, au 27e bataillon de chasseurs à pied, au 1er, au 2e, au 3e zouaves, au 5e, au 8e chasseurs à cheval, au 2e chasseurs d'Afrique, au 8e cuirassiers : il semble qu'on voie défiler tous les régiments de France, et, toujours à leur rang malgré la séparation, répondant « Présent! » par la voix d'un des leurs, toutes les villes, tous les villages d'Alsace.

Puis, plus tard, les « réintégrations » dans la qualité de Français de tous ceux qui étaient restés d'abord de l'autre côté des Vosges, mais qui « rentraient » en France, et qui, à la question : *Motif du défaut d'option*, faisaient toujours les mêmes réponses : « trop jeune et sa mère était dans l'indigence », « était mineur à l'époque et personne n'a opté pour lui », « n'a pu quitter ses frères et sœurs en bas âge »; — sauf celle-ci, d'un journalier de Rixheim, éloquent sans le savoir, et qui ne se doutait sans doute pas de tout ce que sa déclaration contenait d'histoire de son pays : il n'avait pas opté, en 1871, parce qu'il « espérait que l'Alsace redeviendrait bientôt française ».

Défilé héroïque et lamentable. Par Belfort, morceau

d'Alsace resté français, beaucoup des misères, beaucoup des grandeurs de l'exode ont passé. Un jour vint, où quelque chose de la meilleure Alsace s'y fixa : une partie de l'industrie de Mulhouse, de son activité, de sa puissance, et de son âme même.

***

Le déplacement de la frontière avait bouleversé les conditions d'existence de l'industrie et du commerce mulhousiens : Mulhouse, séparé tout à coup de la France, était désormais incorporé, non seulement à l'Empire allemand, mais, du même coup, à l'Union douanière allemande (*Zollverein*). Or, Mulhouse étant intimement adapté au marché français, quelle serait sa situation en face du marché allemand?

De l'industrie alsacienne et de l'industrie allemande, c'était alors la première, il est vrai, qui paraissait redoutable à la seconde. La réunion des « cotonniers » allemands tenue à Stuttgart, dès le 3 octobre 1870, la délégation des industriels de l'Allemagne du sud envoyée à Versailles, en février 1871, avaient demandé au chancelier que la future « frontière stratégique » fût « sans influence sur les intérêts de l'ancien Zollverein »; et, même après la signature des Préliminaires, un membre du Reichstag, le comte de Luxbourg, faisait remarquer avec acrimonie au gouvernement que les filatures alsaciennes employaient à elles seules plus de broches et de métiers que toutes celles du Zollverein réunies[1]. Aux craintes allemandes correspondaient les illusions françaises : plusieurs des orateurs qui, à l'Assemblée nationale, prirent part aux

1. Il donnait les chiffres suivants : pour l'Alsace, 2 170 000 broches, 53 000 métiers; pour le Zollverein, 1 760 000 broches, 48 000 métiers. L'orateur ne semble pas, pour l'Alsace du moins, s'être sensiblement écarté de la vérité. Les chiffres totaux donnés par Aug. Dollfus (*Notes statistiques...*), se rapportant à la même époque, sont de 1 874 823 broches et 51 300 métiers (cf. également O. Keller et L. Lantz, *op. laud.*). Une comparaison absolument précise serait, du reste, très difficile à établir, les auteurs n'indiquant pas toujours si leurs calculs s'appliquent au coton seul ou au coton et à la laine ensemble, aux seules broches à filer ou également aux broches de retordage. On admet généralement que l'industrie cotonnière mulhousienne avait alors une importance à peu près égale aux deux tiers de celle du Zollverein.

discussions sur la ratification du traité, le général Chareton, Raoul Duval, Buffet, soulignèrent cette situation, parfois non sans emphase : l'Allemagne s'apercevait déjà « cruellement que ces deux millions d'Alsaciens produisent à peu près autant que ses quarante millions d'Allemands »..; « concurrence ruineuse »..; « robe de Nessus attachée aux flancs de l'Allemagne »...

Ces illusions étaient trop belles; les Mulhousiens ne les partageaient point, ou ne les partagèrent pas longtemps. Plusieurs « cotonniers » attentifs et qui ne se payaient pas de mots, étant allés en Allemagne pour y étudier le terrain nouveau, n'en revinrent pas sans appréhension : la main-d'œuvre y était moins coûteuse, les ouvriers vivaient d'un peu de fromage et de café, touchaient 1 franc par jour (au lieu de 3 francs ou 3 fr. 50 à Mulhouse), les patrons, pourvu qu'ils fussent actifs et entreprenants, même s'ils n'avaient pas d'argent, commençaient à en trouver. Aussi bien les filateurs et tisseurs ne représentaient pas toute l'industrie mulhousienne; et, pour d'autres, la situation n'était pas moins grave, ou l'était plus encore. Les constructeurs de machines n'avaient peut-être rien à craindre en ce qui concernait les machines pour l'industrie textile, spécialité extrêmement perfectionnée, et pour laquelle toute la concurrence venait d'Angleterre, non d'Allemagne; mais ils s'étaient appliqués à produire d'autres machines que le métier de tissage : les locomotives, par exemple, et, pour celles-ci, désormais, l'Alsace, ayant deux centres puissants (Grafenstaden, près de Strasbourg, et Mulhouse), serait une productrice trop considérable par rapport à l'Empire allemand, qui avait déjà Chemnitz, Berlin, Esslingen, Elbing, Cassel. Aux « indienneurs », surtout, quoique de leur industrie fût née toute l'industrie mulhousienne, l'illusion était impossible, car un double danger menaçait, immédiatement, leur fabrication et leurs débouchés.

L'impression, en effet, était, à Mulhouse, une industrie de luxe et de goût, à laquelle convenait admirablement la clientèle française; l'Allemagne, au contraire, était trop pauvre alors pour fournir aux étoffes peintes à Mulhouse des acheteurs suffisamment nombreux; de ce chef, on pouvait prévoir

une consommation beaucoup moindre, ou la nécessité d'une transformation complète des produits. D'autre part, pour tout ce qui est impression, teinture, blanchiment, les Vosges seraient désormais une barrière infranchissable entre les centres de tissage de leur versant occidental et le grand centre de teinture, de blanchiment, d'impression de leur versant oriental. A ne prendre de cette situation complexe qu'une vue générale, on peut dire que Mulhouse, avant la guerre, filait le coton, l'envoyait pour être tissé sur le côté lorrain des Vosges, recevait le tissu en retour, pour le blanchiment, la teinture et l'impression, les deux versants des Vosges formant ainsi un tout complet, un seul et immense atelier; or, les Vosges devenant frontière, le versant lorrain, — l'*Est nouveau!* comme dit le comité industriel siégeant à Épinal, dans sa circulaire à tous les cotonniers de l'Est, du 14 mai 1871 —, l'Est nouveau était privé de cette « branche complémentaire » de son activité, les industries « finisseuses » du versant alsacien ne travailleraient plus pour la région française voisine, ne feraient plus travailler par elle. Les diplomates pouvaient bien ménager une période transitoire (jusqu'au 31 décembre 1872), pour l'importation des produits alsaciens en France, pour l'admission temporaire en Alsace des produits français destinés à y recevoir un complément de main-d'œuvre; mais, au terme de ce délai, la séparation économique n'en était pas moins inéluctable, comme l'autre.

Ainsi, un terrain tout à fait étranger, où la production alsacienne arriverait en surcharge, où la place lui serait « disputée avec acharnement », disait le secrétaire de la Société Industrielle dans son rapport de 1872; pour l'industrie-mère, l'impression, point de concurrence, mais l'immense atelier vosgien coupé en deux, et point de marché : le traité récent était, on le voit, gros de périls pour l'avenir.

A l'inquiétude, au découragement de Mulhouse, Belfort s'offrait comme une espérance de renouveau [1], Belfort que son

1. Est-il besoin de dire ici que Belfort ne fut pas le seul refuge de Mulhouse et de sa région? Les changements survenus à Belfort sont particulièrement topiques, mais l'histoire d'Épinal est presque la même; celle de Nancy, en partie; et nous ne désespérons point d'y revenir ultérieurement. On retrouve Mulhouse dans tout le développement industriel du versant occidental des Vosges depuis la guerre.

passé n'avait nullement préparé à recevoir l'industrie mulhousienne, où les Mulhousiens ne trouveraient point de ressources particulièrement intéressantes, ni main-d'œuvre, ni qualité ou quantité de l'eau, ni centre d'affaires, où rien, enfin, ne les attirait, sinon que Belfort, c'était la France à cinquante kilomètres de chez eux : un autre Mulhouse que déléguerait Mulhouse « annexé » pour le représenter dans l'*Est nouveau*. Deux des plus grands établissements de Mulhouse, fil à coudre et constructions mécaniques, furent les premiers à installer des ateliers et des bureaux à Belfort, vers 1878, presque simultanément; et cela, non point par hasard : beaucoup d'ouvriers des ateliers de constructions qui ne demandaient qu'à partir, hésitaient au dernier moment, parce qu'à Belfort ils gagneraient moins, si leurs femmes et leurs filles n'y avaient pas de travail; ce travail féminin, complément indispensable de leur budget, c'est le retordage du fil qui se chargea de le fournir. Puis, d'autres maisons suivirent.

Transfert purement économique? Sec et simple calcul, désir de vendre sur deux marchés au lieu d'un? Non point. Mulhouse libéral, qui avait regimbé rudement contre la Restauration, et, plus tard, dit un Colmarien qui ne l'aimait point, « partagé avec une seule autre ville de France le triste honneur d'un vote contraire au plébiscite », Mulhouse indépendant, Mulhouse républicain, Mulhouse ingouvernable, Mulhouse était profondément, passionnément français. Les Mulhousiens venaient de justifier, une fois de plus, la réponse que Nicolas Kœchlin avait faite en 1814 à Napoléon, lorsque l'Empereur lui avait parlé un peu brusquement de ces « contrebandiers » de Mulhouse, de ces « fabricants qui avaient amassé de la fortune » : — « Oui, Sire, nous avons amassé de la fortune, mais nous saurons montrer à la France comment il faut s'en servir. » A leur tour, en 1870, ils s'en étaient bien servis : 100 000 francs pour l'habillement de l'armée, achat d'une batterie d'artillerie, paiements de frais de route, secours en espèces et en nourriture, aux soldats, aux prisonniers de guerre, — même quand les réquisitions allemandes écrasaient la ville, Et ils n'avaient pas donné que leur argent. Tous les grands noms de l'industrie mulhousienne, les petits aussi, ceux des faubourgs comme ceux de la Bourse, se retrouvent

sur les contrôles de la garde mobile, des francs-tireurs, de la Légion d'Alsace et Lorraine formée à Lyon. Le 4e bataillon de la Mobile du Haut-Rhin, recruté spécialement dans l'arrondissement de Mulhouse, avait eu sa belle part de péril et d'honneur à Bellegarde, à Beaune-la-Rolande, à Villersexel, à Héricourt. Tout le monde se rappelait, à Mulhouse, les canons braqués sur trois usines parce que la population avait hué quelques soldats, la réquisition de 50 000 francs en or, et le geste de Jean Dollfus, le maire, jetant sa croix de la Couronne de Prusse, souvenir de quelque Exposition récente, aux pieds du général ennemi, qui voulait exercer contre la ville des représailles injustes. Ils se rappelaient l'impression produite par la première visite du préfet allemand au Conseil Municipal, déclarant, dès le 21 novembre : « Il est de l'intérêt de toute l'Allemagne de ne pas lâcher l'Alsace; je n'ai d'autre mission que d'administrer le Haut-Rhin dans le sens de son annexion prochaine... » Malgré tout, ils avaient, eux aussi, pendant la discussion des Préliminaires, envoyé à Versailles des délégués qui tentèrent d'agir, sur M. Thiers, sur M. de Bismarck. Même, pendant quelques jours, le bruit courut à Mulhouse que la ville deviendrait ville neutre, ou qu'elle rentrerait dans la Confédération helvétique, moyennant quelques millions que les grands industriels mulhousiens auraient tôt fait de souscrire.

Imaginations, fausses joies. Le traité définitif confirmait purement et simplement les Préliminaires. Les Mulhousiens étaient « sujets allemands »; mais ils fondèrent la *Ligue d'Alsace*, pour s'affirmer « Français, malgré tous les protocoles qui voudraient leur dénier ce titre », et ils envoyèrent au Reichstag des députés protestataires, Hæffely, puis Jean Dollfus. Ils étaient « sujets allemands »; mais ils concouraient à tous les efforts que faisait la patrie pour se relever, pour effacer les traces du désastre. Les braves gens se pressaient à la Caisse d'Épargne, retiraient leurs économies pour participer à la libération du territoire. Sur les listes de souscription pour la reconstruction du Palais de la Légion d'Honneur, incendié par la Commune, les signatures mulhousiennes ne manquent point. Avant la guerre, les jeunes collégiens de Mulhouse, de Belfort aussi, allaient achever leurs études au lycée de Colmar

ou à celui de Strasbourg. L'enseignement y serait allemand, désormais! Alors, les Belfortains ayant sollicité du gouvernement la création d'un lycée dans leur ville, les Mulhousiens, sur l'initiative de Kœchlin-Schwartz, contribuèrent pour une très grande part à la réussite financière de ce projet; puis, ils y envoyèrent leurs fils. Grâce à Mulhouse, grâce à tout l'ancien Haut-Rhin, le lycée de Belfort qui avait 365 élèves en 1874, en eut 530, 566, 551, en 1875, 1876, 1877. Ah! que de jolis souvenirs émus dans la mémoire des adolescents d'alors! Les lendemains de vacances, le train où tous ces petits Alsaciens s'entassaient, où l'on recueillait les élèves tout le long de la ligne, ceux qui venaient de Thann ou de Cernay, ceux qui montaient à Altkirch ou à Dannemarie, tous contents de passer la frontière, tous fiers de leur jeune patriotisme, surtout si le gendarme de chez eux avait grogné à leur uniforme de lycéen français. Et plus tard, le service militaire, en France. Pendant ce temps, le père était resté à Mulhouse, « sujet allemand »; ou, parfois, naturalisé suisse; citoyen français, très difficilement, dans des cas très exceptionnels. Aussi, quand les fils revenaient, pour travailler avec le père, se préparer à « prendre sa suite », comme on dit, il leur fallait, s'ils étaient citoyens français, se soumettre à des formalités difficultueuses, demander à la police des autorisations de séjour, à faire renouveler tous les mois, tolérances facilement révocables, ou bien, habiter Bâle, venir le matin à Mulhouse, repartir le soir. Plus d'un s'était promis que, le jour où ses fils seraient grands, il s'en irait, lui, et eux. Plus d'un n'avait accepté de conserver son usine à Mulhouse qu'autant qu'il lui serait possible de rester Français dans Mulhouse annexé. Alors, quand il s'agissait de décider un établissement en France, tous ces souvenirs, tous ces sentiments, toutes ces rancœurs donnaient à la délibération l'entrain qui fait agir. Ce n'était plus une question de comptabilité...

*
* *

Depuis que les Mulhousiens, plus perspicaces que Raoul Duval à l'Assemblée Nationale ou le comte de Luxbourg au

Reichstag, ont prévu l'acharnement de la concurrence allemande, quarante ans se sont écoulés; et les faits, au cours de ces quarante années, n'ont pas démenti leurs prévisions.

Sans doute, dans certains cas, des causes accessoires ou qui n'ont pas de rapport avec la question nationale, influèrent sur le destin des industries mulhousiennes. Ainsi pour l'impression. La mode ne réclame pas toujours les mêmes articles, ceux qui ont fait la fortune de Mulhouse ne se sont pas maintenus constamment en faveur. En outre, les industriels mulhousiens se sont montrés trop généreux éducateurs, leur école de chimie a accueilli trop de jeunes gens étrangers à la région, qui sont ensuite retournés dans leurs pays d'origine, elle a dangereusement exporté sa science, et, ce que les Italiens, les Espagnols, les Russes, les Japonais cherchaient autrefois à Mulhouse, ils le fabriquent aujourd'hui chez eux. Mais ces causes n'auraient pas produit leurs pleins effets, sans l'autre, la première et l'essentielle : la frontière transportée du Rhin aux Vosges. Quelques établissements ont pu, sans rien changer à leur manière, fabriquer toujours l'article « cher », celui qui « supporte » des droits de douane; quelques autres, après s'être essayés, dans les premières années après la guerre, à des articles moins luxueux pour se mettre au niveau de la clientèle allemande, ont relevé peu à peu leur genre de production, à mesure que le goût et l'argent devenaient moins rares en Allemagne; et la tradition mulhousienne a été ainsi sauvegardée. Mais, pour toutes les qualités moyennes, les centres d'impression, qui étaient, il y a quarante ans, Elberfeld, Heidenheim dans le Würtemberg, Augsbourg, sont devenus beaucoup plus nombreux (on imprime partout, maintenant, en Allemagne, depuis Elberfeld jusqu'en Silésie, sauf dans la région du nord de Berlin), — plus nombreux, et autrement puissants. Le nombre des établissements mulhousiens a diminué des trois quarts, et je ne crois pas que les Mulhousiens considèrent ceux qui restent, fussent-ils individuellement d'une importance qu'on ne connaissait pas dans l'industrie d'autrefois, comme représentant l'ancienne puissance de l'impression mulhousienne.

Deux exemples sont particulièrement significatifs. D'abord, la filature et le tissage du coton. Aux principaux centres alle-

mands d'il y a quarante ans (Augsbourg, le Würtemberg, quelques établissements du pays de Bade et de la Prusse rhénane) se sont ajoutées, depuis, la Saxe et la Westphalie; et avec quelle ardeur conquérante toute cette Allemagne unie a poussé sa marche en avant! Tandis que le nombre des broches alsaciennes, qui était de 1 200 000 en 1893 (600 000 de moins qu'en 1870!) ne se relève, jusqu'en 1905, qu'à 1 500 000, en 1909, à 1 730 000, pendant ce même temps, le total allemand (Alsace non comprise) grandit du simple au double, de 4 000 000 en 1893 à 8 000 000 en 1909, et la Bavière, la Saxe, la Prusse rhénane avec la Westphalie, qui en 1893, produisaient chacune moins que l'Alsace, l'ont, depuis, atteinte ou dépassée. Pour la laine peignée, mêmes proportions, même disproportion. Cette industrie était beaucoup moins importante que celle du coton, à Mulhouse, en 1870, et elle s'y est beaucoup développée, jusque dans ces dernières années du moins. Mais, en Allemagne, le développement en fut, proportionnellement, bien plus considérable, favorisé par plusieurs causes nouvelles : le bien-être plus répandu, l'augmentation de la population, et aussi ce fait qu'autrefois, au lendemain de la guerre encore, en Allemagne, on aimait assez à faire valoir la marchandise française, tandis qu'aujourd'hui... L'Allemagne, en 1870, n'avait pas plus de 250 000 à 300 000 broches de laine peignée; l'Alsace, au même moment, en avait environ 200 000, aujourd'hui, l'Alsace en a 450 000, mais l'Allemagne 2 600 000.

Depuis la guerre, il n'y a que deux industries mulhousiennes qui aient presque normalement continué de prospérer. D'abord, le fil à coudre, parce que cette « marque » mulhousienne est de supériorité internationale, n'ayant toujours à lutter qu'avec l'Angleterre, seule. Ensuite, la construction des machines, — sinon pour les locomotives (on n'en fabrique plus, du reste, à Mulhouse même, depuis que la Société de Grafenstaden s'est fondue avec celle de Mulhouse en 1872), sinon pour les machines à vapeur (au fur et à mesure de son développement industriel général et des besoins de force motrice qui en étaient la conséquence, l'Allemagne a beaucoup fabriqué elle-même), du moins pour les machines d'impression, les machines pour la filature et le tissage du

coton, pour la filature de la laine peignée, pour le tissage de la laine cardée; et encore peut-on se demander ici, avec quelque raison, je crois, quel est dans le chiffre total d'affaires le « pourcentage » de l'établissement de Belfort.

Le développement de Mulhouse ne s'est donc pas poursuivi sur le même rythme que celui de l' « Union douanière allemande » : Mulhouse a progressé modestement, dans un ensemble qui a progressé formidablement. N'admirez pas que Mulhouse, au lieu de 70 000 habitants en 1870, en ait aujourd'hui 95 000. Les Mulhousiens vous diront, même ceux qui n'ont pas à se plaindre de la vie, que les villes industrielles allemandes, Augsbourg, Elberfeld, Crefeld, Chemnitz, Stuttgart, ont autrement grandi!.. « 95 000 habitants! mais nous en aurions, sans la guerre, 125 000 »! Aussi bien les Mulhousiens d'il y a quarante ans, si avertis qu'ils fussent, n'avaient-ils que calculé des chiffres, comparé des probabilités de production, de consommation, de concurrence, d'après le passé; ils ne pouvaient évaluer, même approximativement, l'action future de causes profondes qui échappent aux statistiques, tout en agissant sur elles.

A l'actif de l'Allemagne ils avaient omis de compter ce ferment de richesse : la victoire, Frœschwiller, Sedan, Francfort : vocables dont on considérait alors la seule valeur historique, mais dont on a pu constater, depuis, la portée économique. Avec la *Gründungsperiode* (période de fondation) de l'Empire allemand s'ouvrit, presque simultanément, et non sans relation de cause à effet, une *Gründungsperiode* de l'industrie et du commerce allemands. Fiers de leur gloire, les Allemands se sentirent aussitôt plus d'autorité, plus d'ambition, plus d'orgueil aussi; il semble que, de propos délibéré, ils aient entrepris de triompher sur le terrain économique, comme sur le terrain militaire. Les banques ouvrirent de larges crédits, non point sur des garanties financières, valeurs en dépôt, etc., comme en France, mais sur des espérances, sur la confiance dans l'individu, sur ses qualités de travail, de méthode, d'initiative, système parfois dangereux, mais qui favorise singulièrement la richesse en formation, la poursuite de la clientèle chez elle, l'utilisation des débouchés. Sans doute on a voulu parfois trop entreprendre tout de suite, trop produire, trop

construire, construire trop grand, et les accidents ne sont pas rares; mais, tandis qu'en 1875 les premiers Alsaciens qui voyageaient en Allemagne ne pouvaient vendre qu'à condition d'accepter le paiement à six mois, plus le mois d'achat, aujourd'hui le client allemand est souvent — quand il ne veut pas « aller trop vite » — un *Kassemann*, un homme qui paie à caisses ouvertes. « Ils ont *gegründet*, *gegründet*, *gegründet*, avec des queues de crédit... », me disait plaisamment un Mulhousien. Oui, ils ont fondé sans argent, avec le risque de ne pas réussir, et de ne pas payer; mais ils ont fondé, et pour fonder, ils avaient une foi que Mulhouse, à eux annexé contre son gré, n'avait plus.

Au passif de leur ville, les Mulhousiens de 1871 n'avaient pas compté davantage les effets économiques d'un autre « impondérable », leur impondérable à eux. Des hommes, des capitaux partirent, — des hommes qui eussent été nécessaires à Mulhouse, je ne dis pas pour entraver la germanisation (on sait qu'elle n'y a pas fait de progrès, qu'il n'y a pas plus de 10 000 Allemands à Mulhouse, et qu'un seul des grands établissements mulhousiens est entre des mains allemandes), mais pour devenir à leur tour des intelligences et des âmes dirigeantes, dans des industries où le chef ne remplit tout son office de chef qu'à la condition d'y être né, d'y avoir été élevé; — des capitaux qui, restant à Mulhouse, auraient servi à organiser plus largement les représentations et les voyages en Allemagne, à transformer l'installation, à renouveler le matériel, à lutter avec plus d'avantages peut-être pour la conquête du marché allemand. Mais, dépenser sur place activités humaines et ressources financières, entrer délibérément, dès le lendemain de la guerre, dans l'organisme nouveau, dans les vues administratives et politiques du jeune Empire, rechercher son appui dans les nombreuses questions où l'industrie a besoin du concours de l'État, tout ce « moyen de parvenir » était incompatible avec le souvenir d'hier : comment ces industriels mulhousiens, Français de naissance, d'éducation, de langue, de tradition, d'esprit, de relations, d'amitiés, comment auraient-ils poursuivi un succès meilleur, s'il fallait l'acheter à ce prix? Pour une réadaption économique non plus que pour une réadaptation morale quarante années

ne suffisent, quand il y a des hommes et qui ont du cœur. Et, aujourd'hui, lorsqu'un Mulhousien reçoit tout à coup l'avis administratif que ses fils, Français, n'auront plus l'autorisation de venir le voir à Mulhouse; lorsqu'un Mulhousien de naissance, régulièrement Français par l'option, se voit refuser l'autorisation d'habiter Mulhouse où l'appelle la direction de ses affaires; lorsqu'un jeune Mulhousien, né Français à Mulhouse, mais obligé de vivre à Bâle parce qu'il a été soldat français, se voit interdire à la frontière le voyage quotidien de Bâle à Mulhouse; alors, s'ils s'en vont, eux aussi, Mulhouse y perd encore un peu de soi-même, mais Mulhouse comprend...

*
* *

Belfort, qui avait 6 000 habitants en 1870, en compte aujourd'hui 34 000. Alsaciens pour les deux tiers, Alsaciens nés eux-mêmes dans l'Alsace annexée, ou fils d' « annexés » qui étaient venus s'établir à Belfort. Quelques-uns des établissements que les Mulhousiens y ont créés, sont indépendants de Mulhouse; mais la plupart sont des « filiales », dont le siège social est resté à Mulhouse; les mêmes administrateurs, frères, cousins, assument en commun la direction générale. La maison-mère n'oublie pas ses fils : et l'on me permettra de ne pas insister sur ce point... Dans telle usine de Belfort, sur 700 ouvriers, 350 sont Alsaciens; dans telle autre, 3 000 sur 6 000. La ville s'est étendue, très loin, hors de ses anciens murs. Le long de ces « cités » et de ces ateliers, point de rues aux vieux noms pittoresques où l'esprit s'amuse; non, mais autre chose, dont on ne sourit pas : rue de Saverne, rue de Strasbourg, rue de Mulhouse, rue de Thann, avenue d'Alsace, rue du 14-Juillet, rue du Haut-Rhin, rue de St-Privat, rue de la Marseillaise, rue Quand-Même. Tous les jours, le *Mülhauser Tagblatt* arrive par ballots. Le patois dans les rues, non pas le patois d'ici, déjà roman, un peu vosgien, avec des intonations traînantes, mais le patois de l'autre côté, des *yô!* dont le circonflexe s'allonge à n'en plus finir, et nos jurons d'Alsace sonores comme des tambours, et les appellations familières entre Haut-Rhinois et Bas-Rhinois : « *Overländer! Unter-*

*länder!* ». Retournent-ils quelquefois au delà des Vosges? « Je ne m'y fie guère », dit l'un. « Pas si bête! » dit un autre, puis beaucoup d'autres. Quand ils ont quitté l'Alsace, ils n'étaient pas toujours en règle avec l'autorité militaire allemande, ils ont été soldats en France, — en France, cela veut dire souvent en Afrique, ou ailleurs, à la Légion, — et on en connaît qui, au retour, pris par le « mal du pays », furent arrêtés avant de revoir leur village, expédiés pour quelques mois, pour quelques années, dans les casernes prussiennes. Alors, « pas si bête! ». — « J'ai bien encore un oncle à Mulhouse ». « J'ai toujours mes parents, à Dornach. » « Oui, des cousins à Fellering... » « ... mes sœurs, à Habsheim... » — « Et... vous ne les avez jamais revus?... vous ne les revoyez jamais? — Ah! si, je les vois, mais pas là-bas. Ils viennent, eux, toujours, le 14 juillet. Tenez, le 14, ils étaient là. Surtout que c'était un dimanche.... » Le 14 juillet, la Revue de Belfort : la grande accolade fièvreuse et bruyante de ceux qui sont « restés » avec ceux qui sont « partis »...

***

Un jour récent, deux grands industriels mulhousiens, de ceux qui ont vécu toute la vie de Mulhouse depuis cinquante ans, se rappelaient ensemble ce long drame, les tristesses et les angoisses de la séparation, les luttes, les départs, tout ce qui a suivi la grande désillusion, et Mulhouse souffrant encore des « vastes pensées » alors interrompues, non reprises. Ces deux mots conclurent leur entretien, l'un d'explication, l'autre de consolation :

« Nous n'avons rien fait depuis la guerre.

— Nous avons fait Belfort. »

GEORGES DELAHACHE

# LE CONFLIT BERLIOZ-WAGNER

Stendhal, si peu dupe, écrivait :

« L'homme le plus spirituel du monde, l'homme qui fait les plus beaux discours, soudain, reste bouche bée devant un lourdaud qui sait une date. »

Aucune abstraction, aucune divagation esthétique ne résistent à une date. Les antithèses, les parallèles que l'on peut établir à propos de Berlioz et de Wagner, ne sont apparemment que jeux d'esprit, plus ou moins ingénieux, brillants et arbitraires, où chaque critique-orateur, tour à tour, fait montre de ses idées propres.

Si l'on se soucie de connaître avec exactitude le conflit de Berlioz et de Wagner, il faut reconstituer, jour à jour, la vie de ces deux grands hommes.

Il faut montrer ce qu'ils pensaient l'un de l'autre, quotidiennement, et aussi ce que l'on écrivait et disait autour d'eux. — Et cela est possible, grâce aux lettres de musiciens, publiées en France ou en Allemagne, grâce aux journaux d'alors (que nous avons dépouillés), grâce surtout aux nombreux « inédits » qu'il nous a été permis de consulter.

*
* *

Berlioz, à Paris, puis à Dresde (1840, 1843), avait rencontré Wagner. Tout en reconnaissant le mérite de l'auteur du *Vais-*

*seau Fantôme*, il n'avait pas remarqué d'une façon spéciale ce jeune musicien saxon.

Les années passent... Liszt, ancien camarade de Berlioz, devient l'ami, le protecteur de Wagner, et souhaite un « engrenage Berlioz-Wagner ». Lui-même, par grandeur d'âme, par bonté, contribue à les précipiter l'un vers l'autre.

En 1855, chez Liszt, à Weimar, Berlioz, tout heureux de trouver enfin des auditeurs pour ses symphonies, s'écrie dans une lettre :

« On me pousse, on me talonne, on me *taonne*, pour écrire une grande machine théâtrale (février 1855)... Mais, pour un pareil travail, combien d'impossibilités matérielles, causées par les coutumes de l'Opéra de Paris! »

Ce projet, né sous l'influence de Liszt et de la princesse Sayn-Wittgenstein, c'était les *Troyens*. Hélas, à Paris, y aurait-il un public pour les *Troyens*?... Y aurait-il même un théâtre?... Et si tel étranger obtenait d'être joué à l'Opéra, — si Wagner y introduisait son *Tannhäuser*, — que deviendraient les *Troyens*?... Pensées imprécises encore, mais fatales; craintes que Berlioz ne peut faire toutes entrevoir à Liszt, qui est déjà sous l'ascendant de Wagner.

Et pour Liszt, comment parler de Wagner à Berlioz? Et comment n'en pas parler? Berlioz, ombrageux, sait et se rappelle que Liszt a monté à Weimar *Lohengrin* et *Tannhäuser*, comme il a monté *Benvenuto*, et qu'il a écrit sur *Tannhäuser* un commentaire que Berlioz a fait passer aux *Débats*... Hans von Bülow a parlé de Wagner à Berlioz, avec enthousiasme. Or Berlioz ne partage pas cet enthousiasme. Il n'ignore pas que Wagner, qu'il a aidé plusieurs fois par son feuilleton musical, a publié des critiques fort vives, pour le remercier; et à Dresde, il n'a pu manquer d'apprendre le plus perfide : les articles envoyés sournoisement à l'*Abend-Zeitung* de Dresde, et qui ne ressemblaient guère à ceux publiés à Paris; et aussi les plaisanteries anonymes, dans l'*Europa* de Dresde, où Wagner se cachait sous le loup carnavalesque de *Freudenfeuer*, c'est-à-dire *Feu de Joie*... D'où, à Dresde même (en mai 1854), les récriminations, les « caquets de madame Berlioz [1] ».

1. Voir *Un Romantique sous Louis-Philippe*, p. 542, 577, 584.

A part ces misères et quelques articles ingénieux, Wagner lui est presque inconnu. Berlioz n'a encore entendu que le *Vaisseau Fantôme*, voilà douze ans (en 1843). Ne lisant pas l'allemand, il ne connaît les idées théoriques de Wagner qu'à travers des commentaires peu favorables : elles le surprennent donc doublement, car ce ne sont pas les siennes propres, et il les a lues dans les longues analyses de Fétis, à la *Gazette musicale*, qui ont surtout l'intelligence de la malveillance.

Donc, que dire? Et que ne pas dire?... Liszt voudrait rapprocher Berlioz et Wagner. A Berlioz, il cache évidemment certaines vivacités des lettres de Wagner comme les jugements terribles (et gratuits) sur *Benvenuto* et la *Damnation*... Sans doute se met-il au piano, et joue-t-il devant Berlioz des fragments de *Tannhäuser* ou de *Lohengrin* (ou peut-être de l'*Or du Rhin*, qu'il a reçu à l'automne précédent)... Mais il s'arrête : c'est trop; Berlioz s'impatiente... Aussi bien, Berlioz sait, par les articles de Fétis à la *Gazette* (où lui-même écrit) que Wagner ne l'a guère ménagé dans *Opéra et Drame* :

... Hector Berlioz, homme d'une rare intelligence musicale, a poussé l'erreur de Beethoven à ses dernières limites. Les dernières pensées les plus obscures du maître, tombant sous ses yeux, le jetèrent dans le vertige. Persuadé qu'il voyait des figures réelles et colorées là où il n'y avait que des spectres et des apparences trompeuses, il entreprit de réaliser ses rêves et d'en faire comprendre la signification. Ce qu'il avait à dire était si bizarre, si inaccoutumé, si totalement dépourvu de naturel, qu'il ne pouvait le rendre saisissable par des moyens ordinaires : il imagina donc un immense appareil de machines compliquées dont la conception seule indique une organisation tout exceptionnelle. L'orchestre de Berlioz est un miracle de mécanique. Nous devons le considérer lui-même comme le plus grand industriel de la musique; car c'est lui qui a rendu possible aux musiciens de faire entendre, sous la forme la plus merveilleuse, les idées les plus futiles et les moins artistiques. Il n'est pas vraisemblable que Berlioz ait cherché, au commencement de sa carrière, la gloire d'un inventeur de mécaniques musicales; il y aura été poussé à son insu, par l'instinct; mais à son insu aussi, il est destiné à périr, comme artiste, dans ses machines, et à s'enfoncer dans le matérialisme...

Or Berlioz a sûrement lu ce passage, traduit par Fétis dans la *Gazette musicale* (8 août 1852), et que les camarades lui ont

certainement signalé. Mais il n'a pas lu telles lettres, reçues par Liszt, où Wagner déclare, sans connaître une note de la *Damnation* :

« Si Berlioz suit la voie qui l'a conduit jusqu'aux platitudes de sa symphonie de *Faust*, il ne peut que devenir tout à fait ridicule ».

Aménités que Berlioz ignore. Quant à celles qu'il connaît, il veut bien, pour ne pas contrister Liszt, lui dire ou lui écrire :

« Bah, ce sont de menues chevrotines ; j'en ai assez tiré dans les jambes des autres pour ne pas m'étonner d'en recevoir à mon tour... Entre Wagner et moi, l'engrenage n'est pas impossible, si toutefois il met un peu d'huile dans les roues [1]. »

Engrenage sans huile, prêt à coincer. Et une vanité de femme s'y pinçait, et poussait des cris d'orfraie. Bülow, en médiateur et avec atténuations, était obligé de signaler à Liszt « les caquets de Mme Berlioz »...

Avec cette aimable femme, l'ancien Jeune-France revint à Paris.

Tristesse funèbre de ce printemps. Encore des feuilletons. Il y épanche du moins sa douleur, il y laisse son cœur sangloter... Les *Débats* lui renvoient sa *copie*, pour qu'il l'adoucisse. Et voilà ce chroniqueur consacré, célèbre, fidèle collaborateur depuis vingt ans, qui subit « les scrupules pudibonds de M. de Sacy ». Berlioz hamletique, corrigé par ce Polonius universitaire!... Ah, ces « Güldenstern, ces Rosenkranz », et tous ces « crapauds gonflés de sottise », et ces « crétins et gredins », ces fétards et têtards qui frétillent sur l'asphalte et dans les théâtres empoisonnés par la musique de Meyerbeer, de Rossini, d'Auber, d'Adam ou de Thomas :

« Rossini est à Paris depuis quelques jours (confie-t-il à Lizst) ; il pose tous les soirs sur le boulevard Italien, suivi de Scudo (le critique de la *Revue des Deux Mondes*), suivi de tous les *Scudi* monnayés grouillant à Paris. Rossini fait des mots... Je verrai Wagner en arrivant à Londres. On le dit de fort méchante humeur. »

Berlioz, avec sa femme trop caquetante, partait pour Londres le lendemain (8 juin 1855).

1. Berlioz à Liszt, fin juillet 1853.

*
* *

Wagner, à Londres depuis mars, achevait alors (juin) de diriger les huit concerts de la vieille Société philharmonique.

A l'*Old Philharmonic* était tout-puissant ce Costa, cet ennemi de Berlioz (lui disait-on, avec vraisemblance), ce « maître fourbe », qui avait préparé, à Covent Garden, la scandaleuse chute de *Benvenuto Cellini*. Et voilà que ce Costa même a fait engager Wagner pour conduire les huit concerts de la célèbre et riche *Old Philharmonic*, tandis que Berlioz ne vient que pour deux concerts, et dans une société nouvelle, improvisée, à la *New Philharmonic*! Par bonheur, estime Berlioz (et sa femme plus encore), la presse anglaise a su mettre le holà :

« Wagner succombe sous les attaques de toute la presse anglaise. » Ainsi pense Berlioz, dès Paris. Et il l'avoue à un vieux camarade (Morel), avec lequel il s'abandonne, à propos de Wagner, plus qu'avec Liszt.

Berlioz, Wagner, — déjà on les rapproche, on les oppose; les journalistes les mettent en parallèle ou en antithèse; depuis quelque temps, on ne parle guère de l'un sans parler de l'autre.

Or, à Londres, Berlioz et Wagner, chacun au pupitre d'une *Philharmonic*, vont se faire pendant, comme deux statues qui se regardent sans se sourire. Et l'amitié de Liszt, et l'envie de maints confrères, et l'attraction même d'un génie pour un autre, vont les jeter l'un contre l'autre. Et Marie Berlioz-Recio est là, entre les deux, et parlant trop, l'oreille inquiète, épiant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, — jalouse, aigrie, vieillie, plus irritable avec sa maladie de cœur qui commence, et potinière, vaine et sotte, susceptible comme une ancienne chanteuse sans talent, et bavarde, sempiternellement caquetante.

Ils s'évitent peut-être, au début. Une semaine, deux semaines se passent : aucun contact. De part et d'autre affaires et soucis personnels, répétitions... Mais chacun d'eux se renseigne sur l'autre, et se dispose à entendre (non sans préventions) comment son rival dirige l'orchestre. Wagner assiste au concert de la *New Philharmonic* et il avoue à Liszt :

« Ma foi, j'ai été médiocrement édifié de la manière dont Berlioz fait exécuter la symphonie de Mozart (en *sol mineur*). Quant à l'exécution de son *Roméo et Juliette*, elle était très insuffisante, et m'a rempli de pitié pour Berlioz. »

Berlioz assiste aux concerts de l'*Old Philharmonic* et confie aux amis :

« Wagner conduit en style libre, comme Klindworth joue du piano... » Et, dans la même lettre, il avoue qu'un tel « style libre le fait danser sur la corde lâche : *sempre tempo rubato*... »

Heurt forcé, fatal. Rien n'est plus personnel que la façon de rythmer, d'accentuer la musique, et de lui donner le mouvement toujours instable qui la fait vivre. Rien ne correspond plus directement à l'être intime. Deux génies aussi originaux que Berlioz et Wagner, aussi nerveux, irritables, impulsifs, ne pouvaient donc, comme conducteurs d'orchestre, que se froisser. — Et d'ailleurs de *bons* amis, des journalistes, tantôt alliés, tantôt ennemis, Davison (du *Times*), Chorley (qui traduisait l'*Enfance du Christ*), Barnett (du *Morning Post*), et d'autres, étaient là, près de leur camarade des *Débats*, pour aviver le froissement. On menait alors une campagne de presse contre Wagner qui osait, devant un public anglais et plein de *respectabilité*, conduire par cœur. Il prenait même des licences avec les traditions laissées à Londres par Mendelssohn!

Entre les deux génies, serait-ce donc la guerre?

Un soir, chez le violoniste Sainton (un brave et gai Toulousain), ils se rencontrent. A ce dîner du méridional, « ils sont seuls ». On cause. On mange, on boit. Peu à peu on s'abandonne. Berlioz « s'anime », livre sa pensée, dévoile ses chagrins... Les deux grands novateurs, soudain, se reconnaissent pour deux « compagnons d'infortune ». Deux isolés, — ou, comme Wagner le chantait déjà dans la *Walkyrie* : « Deux fils de la Douleur »... Tout le monde contre eux. — Ces concerts de Londres, quelle misère! Peu de répétitions; de bons instrumentistes, mais qui jouent comme des mécaniques, sans feu ni âme : est-ce là qu'ils peuvent, génies inconnus l'un à l'autre, se montrer mutuellement ce qu'ils sont?

Durant ce souper, les voilà qui s'aiment, à mêler leurs haines communes : les directeurs de théâtre ou divinités du chant, les « Polonius du feuilleton musical », les compo-

siteurs et « décompositeurs » de musique, les « crapauds » de l'Opéra-Comique, et Meyerbeer, et Adam, et tous les autres fournisseurs qui brocantent sur le marché théâtral... Oui, le temple de l'art est aux marchands... L'art? Non, « le bazar » !... La musique, est-ce cette « bouillotte théâtrale » où un public de « pingouins » vient s'engourdir chaque soir?...

Et Wagner et Berlioz, parlant l'un à l'autre comme ils écrivaient dans leurs lettres d'alors (ou le feuilleton des *Débats*), s'abandonnaient « dans une cordiale et profonde amitié ».

« Cinq heures durant », personne (pas même madame Berlioz-Recio) n'étant entre eux et toute rivalité mondaine (ou humaine, ou sociale) disparaissant, — chacun de ces deux génies condamnés à l'isolement, palpitait de bonheur d'avoir enfin trouvé un génie frère. L'art, la philosophie, la vie, la mort, — l'amour même, — combien de choses dont chacun pouvait parler, sans gêne ni réserve, sûr d'avance d'être compris par l'autre!

« De cette rencontre (écrit aussitôt Wagner), j'emportai une profonde sympathie pour mon nouvel ami;... chacun reconnut dans l'autre un compagnon d'infortune, et je me trouvai plus heureux que Berlioz [1]. »

Plus heureux... Tous deux, « seuls » chez Sainton, s'étaient-ils donc avoué toute leur vie et même leurs amours?... Hector Berlioz, inflammable, prompt aux confidences, joyeux d'échapper un moment à l'agressive Marie et content de se venger de sa femme en parlant d'elle, avait-il révélé les misères de sa vie : la longue agonie d'Harriett Smithson (sa première femme), le mariage avec la vieille maîtresse, la gêne pécuniaire, les « travaux forcés » du feuilleton, l'impossibilité de trouver un public, — tant d'entraves, enfin, qu'il n'osait même pas commencer ses *Troyens*?... Oui, Wagner, proscrit de Saxe mais indépendant en Suisse, soutenu par Liszt et entretenu par des amis, libre de composer à loisir son immense *Tétralogie*, — oui, Wagner, tout compte fait, devait « se trouver plus heureux que Berlioz ».

Et il était plus jeune de dix ans.

Cette subite intimité (vers le 21 juin) étonne, inquiète

1. A. Liszt, traduction Schmitt.

madame Berlioz, quand son Hector lui revient. Cette attraction mutuelle, cet « engrenage » de deux génies surprend, déconcerte les chroniqueurs musicaux, les journalistes que fréquente Berlioz. On en parle; on potine. Est-ce possible? Ces rivaux, les voilà donc amis!... Il est vrai que Wagner est tour à tour l'ami ou l'ennemi de n'importe qui. Et l'on cite cet Anglais qui, ne manquant pas d'humour, présente Meyerbeer et Wagner en leur demandant s'ils se connaissent déjà!... Or, Wagner a sollicité jadis la protection de Meyerbeer et s'est annoncé auprès des directeurs comme « son élève »; après quoi, dans les opuscules où il fait la théorie de lui-même, il a copieusement éreinté Jakob-Liebmann Meyerbeer, sa ferblanterie musico-historique, ses ficelles théâtrales et autres « effets sans causes »... Souple, déconcertant Wagner : captieux, attirant, séducteur, embrassant les gens avec une abondante sincérité de courtisane amoureuse, — et, le lendemain, trop intelligent, trop artiste pour ne pas découvrir la tare du héros de la veille, la révélant sans façon. — Courtisane intellectuelle qui dit volontiers : J'aime un tel, je le connais *usque ad renes*; voici ses verrues...

Révélations, pantalonnades sybillines, impulsives calomnies, qui scandalisaient le *cant* londonien.

Or, un chroniqueur, ancien ennemi et actuel ami de Berlioz, apporte chez lui, devant sa femme, le fragment d'*Opéra et Drame* où Wagner « éreinte » Berlioz... Encore ce fragment!... Mais on ne le connaît que trop, dans le ménage... N'importe, Davison le traduit de vive voix, et trouve piquant de le donner dans le *Times*. — Quant à madame Berlioz-Recio, elle estime qu'Hector ne peut plus être dupe des effusions, des traîtrises de Wagner!...

L'actualité politique, les troubles de la rue, occupent le *Times* et retardent cet article trop musical et rétrospectif.

Le 25 juin à l'*Old Philharmonic*, dernier concert conduit par Wagner. — Berlioz y assiste : toujours le « style libre », le *tempo rubato*, la corde lâche, estime-t-il.

Après le concert, il y a punch chez Wagner, qui doit repartir le lendemain.

Marie Berlioz, cette fois-là, accompagne son Hector. C'est une réception, elle s'y montre. Elle a l'œil sur son mari.

Jusqu'à trois heures du matin, on boit, on parle. En se quittant, les deux artistes « s'embrassent avec effusion » : Berlioz devrait venir à Zurich (s'écrie Wagner); en septembre, Liszt y viendra...

Berlioz, devant sa femme, « semble gêné ». Il aimerait à venir, il hésite... Que répondre?... Sans préciser, le ménage Berlioz laisse entendre qu'il y a « la question d'argent ».

Le lendemain, chez les Berlioz, Davison faisait parvenir sa petite traduction d'après Wagner. Retardé au *Times* « par la politique » (écrit, peut-être avec ambiguité, madame Berlioz), ce fragment perfidement choisi paraissait au *Musical World*. Déjà connu de Berlioz, qui avait tiré dans sa carrière de feuilletoniste bien d'autres « chevrotines », il l'amusait. Mais il jetait un froid. Il coupait l'intimité commençante. Et ce fragment aigre, écrit bien à la légère et quand Wagner ne connaissait presque rien de Berlioz et pas du tout les œuvres incriminées (d'homme à homme, cet aveu était facile), — cette boutade obsédante, reprise par les uns ou les autres, restait comme une arme empoisonnée dans les mains d'amis ou de confrères trop empressés, et surtout dans les mains inoccupées d'une femme vindicative. Ce Wagner, encore un fourbe, disait-elle; et elle y revenait, acide, hargneuse; et ses « caquets » reprenaient, égratignants, piquants. Un ouvrage de femme, pour s'occuper les doigts, ces piqûres coups d'épingle. Si bien que Berlioz, sous les yeux de Marie, écrivait aussitôt, énervé, agacé :

« Wagner m'embrasse avec ferveur, il pleure, il trépigne... Il part, — et le *Musical World* publie le passage de son livre où il m'éreinte de la façon la plus comique et la plus spirituelle... Joie délirante de Davison en me traduisant cela... »

Et Berlioz conclut :

« Le monde est un théâtre... »

L'amitié naissante est tuée. — Pour Berlioz, qui subit sa femme, ce Wagner, par un baiser sincère mais commenté par des jaloux, vient de se déconsidérer. « L'engrenage », qu'aurait souhaité Liszt, est désormais presque impossible : dès le début, cela a coincé; et une femme jalouse, à demi Espagnole, s'y est blessée, et jettera, jusqu'à la fin, les hauts cris.

*
* *

Deux années passent.

Désabusé, usé, Berlioz continue d'écrire des feuilletons aux *Débats*, et, quand il le peut, de composer ses *Troyens*. La maladie, cependant, la désagrégation de son corps et de son énergie par le mauvais fonctionnement de l'intestin, continue son œuvre lente et invincible. Fin novembre (1857), il confie à la princesse de Wittgenstein, l'amie de Liszt :

« Je suis toujours mal portant, fatigué, et quelquefois exaspéré... Nous voguons sur un étang fort calme, rempli de grenouilles et de crapauds, animé par le vol et le chant de quelques canards, où les naufrages ne sont à craindre que quand les navires sont tout à fait pourris... Je vais commencer le cinquième acte des *Troyens*... »

Un mois s'écoule (décembre)... Toujours des plaintes. A un ami de Belgique :

« Je travaille beaucoup,... et pourtant j'ai à subir mille tourments, mille humiliations, à éprouver de volcaniques rages, dans le milieu où je suis forcé de vivre, rien qu'à l'aspect de ce qui ce passe dans ce monde de crétins et de gredins, qui est le monde des arts à Paris... Nous autres, artistes, nous ne pouvons vivre que froissés, meurtris et irrités dans un pareil monde. »

A Paris? Mais partout, dans toute l'Europe, c'est le même « fretin de gredins »!...

« Reste la reine Pomaré (conclut-il dans une autre lettre); mais Taïti est bien loin. Encore assure-t-on que la gracieuse Pomaré préfère à tout les jeux de cartes, les cigares et l'eau-de-vie. »

Autre lettre :

« Que de chagrins et de regrets cuisants, quand j'aurai tout à fait terminé cette immense construction dramatique et musicale! Et le moment approche... »

La névrose intestinale, tout janvier (1858), le retient au lit. Diarrhée, diète. Épuisé, il se relève, presque chaque jour, pour quelques heures. Et il sort, il bat tout Paris. Peut-il

lâcher pied, à la veille de la lutte suprême, les *Troyens* presque finis? Soirées, théâtres, concerts. Tous les quinze jours (de décembre à mai) un long feuilleton. Il ne confie plus alors sa plume au fidèle d'Ortigue, et désire garder pour lui les bénéfices de sa signature, de sa « position armée ». Lettres, « rendez-vous, dîners forcés, bals forcés »... Aussi, il avoue à son fils :

« J'ai été encore bien malade et au lit ce mois-ci » (janvier).

Un mercredi (le 20), une visite : c'est Wagner.

Gêne réciproque. Peuvent-ils parler musique? Trop clairvoyants, trop entiers l'un et l'autre, et sans cesse mis en parallèle ou en opposition par les chroniqueurs, la conversation, entre ces deux nerveux, tournerait trop vite à l'aigre.

Mais pourquoi Wagner a-t-il quitté Zurich?... Il faut bien qu'il avoue qu'il vient frapper aux portes de l'Opéra et du Théâtre-Lyrique. Or, Berlioz, pour ses *Troyens*, n'a que l'un ou l'autre de ces théâtres.

La visite ne dut pas être longue. Néanmoins ils convinrent de se rencontrer chez Ollivier, le jeune député de Paris qui venait d'épouser Blandine Liszt. — Mais, Wagner parti, Berlioz malade est la proie de sa femme : va-t-il encore se laisser duper par ce Saxon (récrimine-t-elle), par ce faux bonhomme, qui l'embrasse, puis l'éreinte dans ses écrits?... Non, il ne faut pas qu'Hector aille chez Ollivier, dîner avec ce Wagner... On les connaît, ces dîners intéressés : c'est encore un *dîner de la veille*, où un auteur essaye d'amadouer l'acerbe feuilletoniste des *Débats*.

Le vendredi (le 22) un confrère de l'Institut, l'architecte Hittorf donne une soirée en l'honneur des *Troyens*. Peintres, statuaires, graveurs, architectes, presque toute l'Académie des Beaux-Arts est là, sauf les musiciens. Mais il y a des fonctionnaires de la Maison de l'Empereur, à laquelle est rattaché l'Opéra... Berlioz, trépidant, fantomatique, lit son livret.

De quel effet peut être un livret d'opéra *sans la musique*?

N'importe, ses confrères, près de lui, dans ce salon, applaudissent.

Avec quelle flamme, aussi bien, et quelle conviction; avec quelle tristesse farouche, où l'on voit que son génie pleure et saigne encore d'avoir roulé ce « rocher de Sisyphe »; — avec

quel désespoir il lit ce libretto, chose morte sans la musique qui le transfigure. Mais il l'entend, il l'aime, cette musique; il la voit qui lui sourit. C'est comme une bien-aimée dont le souvenir l'enveloppe... Les autres, les auditeurs du livret, ne connaissant rien de cette musique, ne comprennent pas. Ils ne voient qu'une carcasse de paroles. Et quand Berlioz est illuminé par la beauté de son œuvre, ils le regardent, inquiets, effrayés par ce visionnaire qui sourit à son œuvre rêvée, tandis qu'il n'en caresse que le squelette.

Pauvre vieillard, chétif, cassé, vidé, le visage glabre et raviné, — et qui épie, de ses yeux caves où tremblent les prunelles bleues, qui guette fébrilement l'impression que produit son libretto.

On se sentait pris de respect (rapportera un ami), on se sentait pris d'admiration et de pitié. Si Berlioz n'avait été là, on aurait pleuré sur cette douleur, sur ce martyre peut-être inutile... Et tout de même on était conquis, subjugué... Oui, l'âme de cet homme (devinait-on alors) respire plus haut que les autres; elle est née, elle se meut dans un monde supérieur, elle y vit naturellement; et elle se brise, en retombant parmi nous. Oui, ce petit vieux fantomatique, ce fiancé de la mort, est encore plein d'une telle flamme créatrice et d'une telle obstination à souffrir pour son œuvre, qu'on se sent entraîné vers lui de toute la force du cœur.

Rentré rue de Calais, dans le modeste appartement du quatrième, il reprenait le lit. Fièvre, diarrhée, diète.

Le lendemain, malgré tout, il faut absolument qu'il sorte, qu'il voie Wagner, et qu'il se dégage du dîner chez Ollivier. On a parlé de Wagner, chez Hittorf. Quiconque s'occupe d'art sait que Wagner est à Paris. Les feuilles musicales l'annoncent. Or, « l'auteur de *Tannhäuser* et de *Lohengrin* ne vient pas sans raison ». Et l'on potine déjà sur ses démarches auprès de l'Opéra et du Théâtre-Lyrique. Que Berlioz prenne garde. Et les « bons amis » d'aiguiser sa défiance. Ces *Troyens* qu'il vient de lire, il ne peut les présenter qu'aux théâtres où Wagner veut s'introduire. Deux compositeurs d'avant-garde, c'est au moins un de trop. Or Wagner a pour lui d'être déjà joué presque partout en Allemagne et même en Autriche; et il a l'immense avantage d'être *un étranger*. Les Français, par

engouement, par badauderie, risquent de lui donner le pas sur un Français : à qui prête-t-on, gratuitement, la salle du Conservatoire, si ce n'est aux musiciens étrangers, et à eux seuls?... Un Allemand, à Paris, obtiendra ce qu'il voudra.

Tout cela, chez Hittorf, on l'a dit à Berlioz, ainsi que dans ses lettres ou ses feuilletons il se le dit à lui-même le lendemain. Sans compter tout ce qu'ajoute la vindicative Marie.

Donc malgré sa fatigue (samedi 23), il court chez Wagner, à l'hôtel du Louvre, chambre 364.

Encore un entretien gêné, et tout près, comme l'autre, de tourner à l'aigre. Visite courte.

Le lendemain en effet, Wagner, dans une très longue lettre à Liszt, constate en cinq mots :

« J'ai reçu la visite de Berlioz. »

Pas un mot de plus.

Mais Wagner, dans sa chambre d'hôtel donnant sur la cour, se sent triste, accablé : seul, parmi cet immense Paris... Aussi, il « se remonte » en parcourant, sur son manuscrit, le premier acte de *Tristan* qu'il vient d'achever... Grisé par son propre génie, il confie à Liszt :

« Ce sera un morceau de musique bien curieux. J'éprouve un besoin violent d'inviter quelqu'un à mon travail, et j'ai peur de me laisser entraîner à jouer prochainement quelques passages de cette composition à Berlioz; je m'inquiète peu de savoir si ma façon de faire de la musique le remplira d'épouvante ou de dégoût. »

La conversation, vraiment, n'est plus possible.

Antagonisme trop humain de deux génies. S'ils ne se touchent que par leur génie même, s'ils communient idéalement dans la musique, leur réunion paisible n'est possible qu'un instant. A Londres, dans l'abandon d'un dîner, et seuls avec un camarade gentil et insignifiant, ils ont pu se reconnaître pour deux frères d'infortune. Mais le lendemain, les amis, madame Berlioz-Recio, les journalistes, ont tout brouillé. Et des intérêts rivaux les mettent en parallèle, en opposition, en concurrence. Les programmes des concerts, à l'étranger, rapprochent souvent leurs noms. Maintenant, tout chroniqueur qui parle de l'un parle volontiers de l'autre. Liszt qui les aime tous deux, ne peut adoucir l'animosité fatale, où se mêlent

forcément de la jalousie, du dédain, de la colère, du dépit, et toutes les nuances des vilains sentiments qui naissent de ce fait : ils sont deux, et l'essence du génie est d'être unique, c'est-à-dire de s'affirmer en niant ce qui n'est pas lui.

Le lendemain de cette fraîche visite dans la chambre 364, Berlioz écrit à son fils :

« L'école de l'*avenir* (c'est-à-dire Wagner, Liszt et Bülow en première ligne) est une école insensée. Ils n'en démordent pas, ils veulent absolument que je sois leur chef et leur porte-drapeau. Je ne dis rien, je n'écris rien... »

Mais, quand il écrira, pourra-t-il ne pas dire ce que lui dicte, fatalement, son génie propre; pourra-t-il ne pas obéir aux réflexes de sa nécessité intérieure?

Wagner de son côté faisait de même : il suivait, d'une façon analogue (mais inverse), les nécessités de son génie impérieux. Et, sans presque aucun élément de connaissance, il jugeait, il tranchait, déclarant avec une sérénité philosophico-allemande : Berlioz, qui eut jadis de belles audaces, tombe dans la mécanique orchestrale et le matérialisme sonore; faute de connaître ce que sera mon drame lyrique, il se perd dans des élucubrations ridicules; qu'il écrive de la prose ou de la musique, il ne peut plus échapper à son goût de l'imprévu, du sursautant et du grotesque; quant à ses *Troyens*, rien qu'à l'entendre les expliquer ou lire un passage du livret, on prévoit avec certitude que la musique en sera sèche, guindée, et pleine d'affectations théâtrales [1].

Et Wagner quitte Paris. En Suisse, soutenu par Liszt et d'autres admirateurs, il continue d'élaborer, calmement, sa *Tétralogie*. A Paris, Berlioz désespéré, frémissant, rugissant, traîne le boulet du feuilleton musical. Les *Troyens*, malgré tout, sont achevés : personne n'en veut.

Il aimerait rester à la maison, se soigner tout en méditant : mais non, il faut qu'il sorte. Sur ce lit où il dormirait si volontiers, Marie et la bonne vieille Madame Martin-Sotera de Villas ont préparé (3 février) l'habit à palmes vertes, l'épée et le bicorne. Il y a bal chez l'Empereur!

Berlioz se traîne donc aux Tuileries, pour ses *Troyens*. Il

1. Phrases de Wagner; voir ses lettres, et *Ma vie*, à l'époque correspondante.

rôde d'un salon à l'autre, il parle, il fait l'aimable, il courtise tel chambellan de l'Impératrice, il s'éreinte, il s'impatiente... Le lendemain, il avoue à l'amie de Liszt :

« Impossible d'aborder l'Empereur ou l'Impératrice. Cohue ardente, d'où j'ai eu peine à sortir. »

Et dans une autre lettre, plus familière :

« Je suis revenu à onze heures, trop heureux de n'avoir pas été étouffé et d'avoir retrouvé mon paletot. »

Infortunés *Troyens*!... L'Opéra les élude avec constance; l'Empereur et l'Impératrice, malgré les démarches de Berlioz, refusent de s'y intéresser : l'auteur, trop lié avec les orléanistes *Débats*, est de ceux dont l'Empire ne doit pas s'occuper.

Lui, trépidant, « exténué », harcelé par la mort qu'il voit partout et qu'il sent en lui, il ne peut pas se résigner. Ce silence, où l'on condamne son œuvre, l'étreint à la gorge comme une main de fantôme :

« J'ai beau faire, cette résistance inerte des imbéciles qui dirigent l'Opéra me crève le cœur... Je ne pourrai supporter longtemps les maux physiques amenés par tant de causes morales réunies... Je saigne, je saigne, je saigne... »

Wagner (mi-septembre) arrivait à Paris, pour faire monter son *Tannhäuser* à l'Opéra.

***

Présage plein de menaces.

Berlioz, Wagner, — l'un des deux exclurait l'autre.

Un peintre, un romancier, ne sont pas pour leurs confrères peintres ou romanciers, des concurrents aussi redoutables qu'un musicien pour un autre musicien. Dans une exposition ou aux vitrines des librairies, l'un peut nuire à l'autre, il ne le réduit pas à néant : s'il le diminue, il le laisse vivre. Entre deux compositeurs qui écrivent pour le théâtre, la lutte, fatalement, est une lutte à mort.

Pour Berlioz et Wagner, peu de théâtres à Paris; ou plutôt un théâtre unique : l'Opéra. Si l'Opéra Impérial s'ouvre à l'un, il est fermé à l'autre. Non que l'Opéra ne joue qu'un auteur. Mais Wagner et Berlioz, aux yeux du public d'alors et

de l'Académie impériale de musique, sont dans la même situation : deux novateurs, deux suspects, dont les œuvres *ne feront pas d'argent*... Meyerbeer fait couler un intarissable flot d'or; Halévy, Auber, Flotow, et quelques autres fournisseurs honorables, *font leurs frais* ou donnent de petits bénéfices. Pour varier l'affiche, pour obéir aux obligations diverses et justifier, si peu que ce soit, les dépenses couvertes par la Maison de l'Empereur (c'est-à-dire par le budget national), pour céder aux influences mondaines ou politiques, plaire à quelque abonné considérable qui entretient une chanteuse jusqu'à subventionner clandestinement la direction, — on monte, au hasard, telles autres pièces signées par un amateur riche, un prince, ou un pauvre diable de vieux débutant (il faut bien encourager les beaux-arts!). — Quant à un artiste véritable, qui s'est efforcé de chercher une nouvelle forme d'art et l'a peut-être créée, pourquoi l'accueillerait-on? S'il est protégé, si l'Empereur, si un souverain étranger, si une coterie parisienne ou un mouvement dans la presse l'imposent avec persistance, on fera un sacrifice d'argent en sa faveur. Et aussitôt, libéré de l'art par cette perte, l'Opéra impérial reprendra tranquillement son « pot-au-feu théâtral » et son commerce de femmes... Deux vrais compositeurs, c'est trop. Si par hasard l'œuvre de l'un voit la rampe, l'œuvre de l'autre est assurée d'attendre dans les cartons, — d'attendre longtemps, ou toujours.

Malheureux *Troyens*, pleins de génie, — inutiles, mort-nés peut-être!... Et Berlioz, accablé par la névrose intestinale, sent que la mort le tient.

Autre année (1860), mêmes irritations, mêmes besognes mercenaires, même ennui de feuilletoniser, mêmes chagrins et mêmes doutes de l'artiste sans public. Ah! s'il pouvait « rester tranquille comme le canon qui fait feu et vomit sa mitraille » :

» C'est égal, il est permis de rager... Partout de gros ânes et de petits chiens, sans compter les porcs qui viennent fourrer leur groin dans les plantations de l'artiste... Que je suis triste!... Il me semble que mes yeux vont fondre en pleurs de lave... Ne me traitez pas de boursouflé, d'emphatique, de fou. Non, non, je suis peut-être seulement malade. »

Il a des « jours extra-sensitifs ». Sur ses nerfs, comme sur une plaie à vif, tout est brûlure, même l'air qui passe. Combien terrible, alors, l'enfer où sa femme le retient et le torture! Par ses plaintes vaniteuses, ses caquets aigres, ses sottes et interminables jérémiades, — et malgré la bonasse madame Martin Sotera de Villas, qui n'en peut mais, — Marie Berlioz, angoissée par ses crises cardiaques, verse sans cesse son acide sur les plaies du malade. Martyre continu et raffiné. Il ose à peine l'avouer à ses plus intimes confidents :

« J'ai l'esprit inquiet, troublé. Ma vie est dehors; mon intérieur est fatigant, irritant, presque impossible... Il n'y a pas de jour, pas d'heure, où je ne sois prêt à risquer ma vie, à prendre les déterminations les plus violentes. Je vous le répète; je vis en pensée, en affections immenses, loin de chez moi. — Je ne puis vous en dire davantage... »

Wagner, juste à ce moment, fait annoncer son premier concert. Ce sera pour le 25 janvier, au Théâtre-Italien; lui-même dirigera des ouvertures et des fragments de *Tristan*, de *Lohengrin* et de *Tannhäuser*.

Tout le monde musical, à Paris, est remué par cette annonce. On sait que les œuvres de Wagner, en Allemagne, sont l'objet de discussions violentes. Lui-même est un proscrit politique, un révolutionnaire qui a failli être pris et fusillé. Et il se présente comme le prophète, comme le rédempteur qui apporte une nouvelle loi musicale. Ses écrits théoriques, son *Opéra et Drame*, la critique parisienne les connaît à peine ou les connaît mal. En hâte, afin d'improviser une chronique d'apparence savante, les feuilletonistes doivent parcourir tels articles comme ceux de Fétis (sept articles dans la *Gazette musicale* de 1852) où les idées de Wagner, déjà troubles en elles-mêmes, sont faussées, adultérées, et d'autant plus victorieusement réfutées. Et les formules qu'on en donne, dans les conversations d'artistes ou de journalistes, se ramènent à ceci : « Beethoven, Mozart, Gluck et même notre incomparable Meyerbeer, ont fait fausse route; mais M. Wagner, par bonheur, vient nous montrer le chemin de l'avenir ».

*La musique de l'avenir,* mot magique et terrible; il sonne partout, dans les milieux musicaux, à l'annonce des concerts de Wagner. Et que veut-il dire, qu'est-il alors, dans la réalité

vraie et immédiate? C'est un mot de passe, un signe de ralliement, qu'on échange avec un sourire. « Musique de l'avenir », se disent l'un à l'autre tous ceux qui tiennent une place quelconque dans le monde musical, « musique de l'avenir »!... Et ils haussent les épaules. Ils sous-entendent : « Ce Wagner croit nous déposséder et changer nos habitudes;... Musique de l'avenir!... Qu'on le joue dans cinquante ans... Après nous le déluge, et la musique de l'avenir! »

Ces mots, une guillotine sèche. Et l'on invite Berlioz à y passer... Malade, exaspéré, ces mots lui tintent dans l'oreille... Musique de l'avenir... Il suffit peut-être d'un rapprochement fait par un camarade, ou un ennemi déguisé, et voilà Berlioz hanté par cette peur : tous les deux, Wagner et Berlioz, roulés dans le même sac, avec ce boulet de « la musique de l'avenir », on va les jeter à la mer.

Et voilà Wagner qui revient, et tourne encore autour du critique des *Débats*. Il lui rend visite. Quatre jours avant le premier concert, il lui envoie la partition de *Tristan*, avec cette dédicace :

« Au cher et grand auteur de *Roméo et Juliette*, l'auteur reconnaissant de *Tristan et Yseult*. »

Et il joint cette lettre :

Cher Berlioz,

Je suis ravi de vous pouvoir offrir le premier exemplaire de mon *Tristan*. Acceptez-le et gardez-le d'amitié pour moi.

A vous,

RICHARD WAGNER

21 janvier 1860.

Encore ce fourbe, reprend l'irascible et criarde Marie Berlioz-Recio... Et son Hector est assez naïf pour croire à ces hommages d'avant le concert et d'avant l'article; son Hector est assez sot pour recevoir Wagner chez lui; et là, si elle n'y avait mis bon ordre, il lui aurait donné des conseils pour recruter son orchestre!... Autour de Berlioz, stylés par l'ancienne chanteuse, et d'ailleurs antiwagnériens d'eux-mêmes, les camarades (Damcke, d'Ortigue, Massart) de rapporter et d'exagérer ce qu'on dit sur Wagner et sur lui : qu'il prenne garde, qu'il sépare sa propre cause de celle de Wagner,... autrement, on les confondra tous deux dans le même échec.

Amitié bien suspecte, — et encombrante, et compromettante : « La musique de l'avenir » !

Cette partition de *Tristan*, avec un texte allemand qu'il ne peut pas lire, Berlioz l'ouvre à peine. Il est tout à ses *Troyens* : il les relit encore avec madame Viardot; et toute une journée (le 24), il « porte le feu et la cognée dans un finale ».

Le 25, jour du concert, il est malade.

« Peut-être, ce soir, serai-je plus fort, pour le concert de Wagner... » Et cette lettre à madame Viardot est d'une écriture mal assurée, tantôt petite et appliquée, tremblotante, tantôt jetée à grands traits nerveux et crispés, droite ici, là penchée. Il écrit de son lit, évidemment, et il souffre, il s'interrompt...

Le soir, remis ou à peu près, il assiste au concert avec sa femme. Heureuse de se montrer dans cette *chambrée* si parisienne, la seconde madame Berlioz, saluée par l'un, par l'autre, rayonnante, dominatrice, absurde, ne peut retenir sa langue. Et ce qu'elle dit va rouler en écho jusqu'aux oreilles de Wagner... Berlioz, inquiet, las, et dont le larynx relâché n'a plus qu'une voix sourde, la laisse parler. Que n'arrête-t-elle son caquet, la maladroite ! Ses sottises, sa jalousie mesquine et bête, son piaillement de pintade, retomberont en haine tenace sur le pauvre grand homme.

Le concert commence. — La musique de Wagner, tout de suite, fait « souffrir » Berlioz, et en même temps s'impose à lui : il en reconnaît la grandeur, la « véhémence » ; le coloris orchestral lui plaît... Pourtant l'exécution est loin d'être bonne.

Dans la salle, les uns applaudissent à tout rompre, les autres protestent. A l'entr'acte, dans le foyer, ce sont des « fureurs, des cris, des discussions » : un peu plus, on en viendrait « aux voies de fait ». Et Marie de parler... Berlioz « observe », taciturne : lui aussi, jadis, et à l'âge de Richard Wagner, il a provoqué de semblables clameurs... Assembler un tel orage, n'est-ce pas, pour un artiste, une preuve de force, de vitalité, et un gage d'avenir ?...

Après le concert, Berlioz et sa femme, se donnant le bras, croisent Reyer. Berlioz ne dit rien, mais sa femme parle ; elle lance, « d'un ton moqueur » :

— Oh ! Reyer, quel triomphe pour Hector !

Et Reyer de penser que « le triomphe est bien un peu aussi pour Richard [1] ».

Les articles paraissent. Dans les grands quotidiens où l'influence dorée de Meyerbeer était puissante), ce sont des éreintements magistraux. Au *Siècle*, au *Constitutionnel*, au *Moniteur*, il n'y a que plaisanteries et critiques sur la musique de l'avenir : « Absence de mélodie, sons aigres, acides, et qui portent sur les nerfs, confusion de sonorités étranges, efforts de la volonté qui aboutit au néant... »

Partout néanmoins, on reconnaissait l'accueil sympathique ou même enthousiaste du public... Mais il y avait là tant d'Allemands, constate le sémillant Fiorentino. Et il insistait sur les accoutrements tudesques : « Robes de satin jaune à corsage cramoisi, jupes bouffantes avec torsade d'or, touffes de rubans cerise entremêlées de verroteries et de coquillages, panaches blancs plantés sur l'oreille,... enfin les toilettes et les coiffures de l'avenir!... »

Les critiques favorables à Wagner, les plus clairvoyants, furent quelques littérateurs sensibles à la musique : Gasperini, Emile Perrin, Champfleury, Baudelaire... Leurs articles (comme celui de Reyer) paraissaient dans des feuilles à faible tirage...

Et l'article de Berlioz? On l'attendait, on le guettait. Le novateur français ferait-il cause commune avec le novateur d'outre-Rhin? Car enfin, tous deux, discutés, incompris, mais pleins de foi dans l'avenir, c'étaient bien des musiciens de l'avenir.

Tâche embarrassante pour le critique des *Débats*.

Répudier la « musique de l'avenir », il le fallait de toute nécessité. Mais qu'entendait Wagner par ces mots? Personne à Paris ne le savait alors. Alors, même si l'on eût étudié, longuement et de sens rassis, les théories wagnériennes, qu'aurait-on pu comprendre? Alors la *Tétralogie*, écrite à moitié, n'était pas publiée; alors *Tristan*, composé l'année précédente, venait de paraître, et une rapide, une incomplète lecture d'une partition avec texte allemand (Berlioz, malade, s'étant plutôt occupé de ses *Troyens*) ne suffisait pas sans

1. Reyer le rapportera, par écrit, au moins trois fois. — *Débats*, 1887 et 1894, et *Century*, 1893.

doute pour imposer la compréhension d'une œuvre aussi personnelle, hardie et révolutionnaire ; — alors les *Maîtres chanteurs* n'étaient même pas esquissés, les *Festspiele* et le théâtre wagnérien semblaient des rêves irréalisables, des chimères... Alors donc, les idées de Wagner, auxquelles sa musique ne prêtait pas encore l'ascendant et la vitalité d'une œuvre géniale ; — alors ces théories, à qui manquait la démonstration de l'expérience, ne pouvaient guère paraître que les rêveries d'un songe-creux bouffi d'orgueil. — Mais pour écrire une chronique, Berlioz n'avait pas à s'en demander tant. Il lui fallait aller au plus pressé, au plus urgent : pour sa propre défense, pour tâcher de sauver ses *Troyens*, il fallait, — oui, *il fallait*, — qu'il se déclarât contre la « musique de l'avenir ».

C'est ce qu'il fit. Son article parut quelques heures avant le troisième concert (8 février, *Débats*, antidatés 9). Parlant des idées esthétiques de Wagner, il condamna ce qu'il ne connaissait pas et ne pouvait presque pas connaître, ce qu'il appelait les « tendances du système ». Ces « tendances », qu'il ne pouvait guère deviner à travers les fielleux articles de Fétis ou les dénigrants propos de camarades, il les imagina comme chacun fait dans une discussion sommaire et passionnée. D'une part il émit d'évidents truismes, d'autre part des suppositions plus qu'aventureuses ; et il se déclara, solennellement, en faveur des premiers contre les autres : tour à tour il lança de dramatiques *credo*, et de non moins dramatiques *non credo*. Le lecteur et Wagner même, s'ils acceptaient ce groupement d'idées et se laissaient entraîner par cette rhétorique d'avocat d'assises, ne pouvaient qu'être de l'avis de Berlioz, évidemment.

Restait à savoir si les « tendances » ainsi présentées étaient bien celles de Wagner. Évidemment non. L'émouvante excommunication lancée par Berlioz sur l'esthétique wagnérienne ne frappait qu'un fantôme inventé par lui.

Quant à la musique, il s'efforça de lui rendre justice.

Elle l'avait fait « souffrir » (et l'on connaît la violence de ses sensations « volcaniques »). Néanmoins, il analysa les divers morceaux avec un manifeste désir de les comprendre. D'après les détails qu'il donne, on peut supposer qu'il était revenu au deuxième concert (1er février, même programme).

L'ouverture du *Vaisseau fantôme*, déclare-t-il, « débute par un foudroyant éclat d'orchestre » ; elle est « vigoureusement instrumentée ». La grande scène de *Tannhäuser* (marche et chœur) « est d'un éclat et d'une pompe superbes ; le rythme y prend des allures chevaleresques, fières, robustes ;... il faut reconnaître là une page magistrale ». Dans l'ouverture de *Tannhäuser* « la force et la grandeur dominent encore ». Quant aux fragments de *Lohengrin*, — ils brillent par des quantités plus saillantes », ils ont plus de « nouveauté ». « L'*Introduction* est admirable de tout point ;... c'est une merveille d'instrumentation ;... ce beau morceau d'ailleurs ne contient aucune espèce de dureté ; c'est suave, harmonieux, autant que grand ;... pour moi, c'est un chef-d'œuvre. »

Certes, Berlioz faisait des critiques : abus de chromatisme, dissonances et « appoggiatures qui les rendent plus cruelles »... Quant au prélude de *Tristan*, il avouait :

« J'ai lu et relu cette page étrange ; je l'ai écoutée avec l'attention la plus profonde et un vif désir d'en découvrir le sens ; eh bien, il faut l'avouer, je n'ai pas encore la moindre idée de ce que l'auteur a voulu faire [1] ».

Tel est cet article sur lequel, depuis cinquante ans, on a tant épilogué. On continuera de le juger diversement, chacun selon son goût ou ses passions du moment. Nous nous sommes efforcés de montrer, impartialement, dans quelles conditions psychiques il s'est produit. Il nous semble que cette vérité journalière et intérieure est la vérité même. Mais jusqu'ici on lui a toujours préféré d'inconsistantes divagations esthétiques : Et chacun nous a fait part de ses propres impressions ou de ses désirs, au lieu de montrer les faits de 1860.

Pour Wagner, l'article de Berlioz avait plus d'importance que les autres : isolé lui-même, comme tout artiste véritable, il sentait en Berlioz un autre grand isolé, un pair, et qui était l'aîné.

L'article le blesse. Que valent les grands éloges, auprès de cette « manière équivoque, sinon méchante, de traiter la question de la *musique de l'avenir?* »

Et Wagner de préparer une lettre ouverte qu'il enverra aux

1. L'article est reproduit tel quel dans *A travers chants*.

*Débats*. Musique de l'avenir? Non, il faut dire *Œuvre d'art de l'avenir* : c'est là le titre, explique-t-il, d'un ouvrage où il s'est proposé de montrer ce que sera cette œuvre d'art. Elle sera, estime-t-il, la fusion de tous les arts; la musique sera complétée, expliquée, par la poésie et la musique :

Jugez d'après cela, mon cher Berlioz, ce que j'ai dû éprouver, en voyant, au bout de dix ans, que non pas des gens légers et superficiels, non pas des marchands de *concetti*, des faiseurs de mots, des bravi littéraires, mais un homme sérieux, un artiste éminent, un critique intelligent, instruit et honnête tel que vous, — plus que cela un ami, — avait pu se méprendre sur la portée de mes idées à tel point qu'il n'a pas craint d'envelopper mon œuvre de cette ridicule papillote : *musique de l'avenir*.

... J'espère que bientôt, l'un et l'autre, dans des conditions tout à fait égales, nous pourrons nous comprendre *réciproquement*. Laissez cette France si hospitalière donner un asile à mes drames lyriques; j'attends de mon côté, avec la plus vive impatience, la représentation de vos *Troyens*, impatience que légitiment triplement l'affection que j'ai pour vous, la signification que ne peut manquer d'avoir votre œuvre dans la situation actuelle de l'art musical, et plus encore l'importance particulière que j'y attache au point de vue des idées et des principes qui m'ont toujours dirigé.

RICHARD WAGNER

Cette lettre parut dans les *Débats* (22 février).

Fallait-il répondre, et que répondre?...

Dans le numéro du 23, Berlioz publiait son feuilleton sur un opéra-comique fort distingué : *Philémon et Baucis*, de Gounod...

Tout à coup, on l'appelle en Dauphiné, à Vienne : sa sœur est à la mort.

La sœur qu'il aimait tant, toujours bonne, compatissante et douce... Elle, si heureuse auprès de son mari, cet honnête et serviable Suat, pourquoi la mort stupide la prenait-elle?

A Vienne, près d'Adèle mourante (derniers jours de février), quelles lugubres pensées! Moribond lui-même et désespéré, c'est lui qui appelait la mort... Elle s'acharnait sur cette femme qui répandait le bonheur autour d'elle, sur sa sœur plus jeune que lui de dix ans!

Un médecin de Lyon, une « célébrité », la visita. Il estima

la crise passée : la malade allait entrer en convalescence, assura-t-il.

Berlioz revint à Paris.

A peine arrivé, un télégramme : « Adèle morte » (2 mars 1860).

« Déchirement de cœur;... nous nous aimions comme deux jumeaux,... c'était une amie intime...[1] »

Retournerait-il à Vienne pour les funérailles? — « Presque toujours couché », il ne put affronter un nouveau voyage.

A Paris (mars et avril), « cruelles préoccupations ». Dès les concerts de Wagner, redoutant sans doute l'avance que son rival allait prendre vers l'Opéra, Berlioz avait fait annoncer que Carvalho monterait les *Troyens*. Annonce inconsistante : Carvalho, tout de suite, va quitter le Théâtre-Lyrique et céder la direction à son secrétaire Réty... D'autre part, Berlioz ne cesse guère d'agir pour tâcher d'imposer son œuvre à l'Opéra.

Combien de résistances, combien de mauvais présages!

Au milieu de mars, on annonce que *Tannhäuser* sera monté l'hiver prochain. — Girard, ce vieux camarade de Berlioz, ce chef d'orchestre dont il aurait tant voulu occuper la place, vient de mourir : un soir, conduisant la trois cent soixante-sixième représentation des *Huguenots* (16 janvier) il tombait, terrassé par un arrêt du cœur. Quelques jours après, on annonçait la candidature de Berlioz... C'est Dietsch qui fut nommé.

Les autres places de Girard lui échappent aussi : aux concerts de la cour, qui dépendent de la Chapelle Impériale, Auber fait nommer un concurrent. Au Conservatoire, les musiciens de la Société des Concerts élisent leur chef; Berlioz est candidat; quatre-vingt-dix-huit voix sur cent quatre désignant Tilmant.

Ombre de lui-même, pourquoi s'obstine-t-il encore à se mêler aux vivants pour s'imposer à eux?... Mais sa femme est là, qui le domine, qui le pousse. — Lui-même, peut-il lâcher pied, désarmer, tendre le cou?... Ses *Troyens*, et son œuvre entier, peut-il, tant qu'il n'est pas mort, les laisser mourir plus vite que lui?... La rage, le désespoir le reprennent; et les dou-

1. Pour cette page, lettre inédite (collection Malherbe).

leurs... La névralgie intestinale le tord sur son lit... Quelle sottise, quand il a le goût de la mort dans la bouche et quand il aspire avec délice au néant, quelle folie que tout ce qui est de l'homme!

« Je ne désire que le sommeil, en attendant mieux. »

Wagner, pendant ce temps, livrait à Bruxelles d'heureuses batailles, — incertaines mais grosses d'avenir. L'avenir, la musique de l'avenir... Berlioz, durant ses continuelles souffrances, ne regardait plus que vers la mort.

Une secousse, tout à coup, le galvanise. Il renaît, pour un soir : le Théâtre-Lyrique (5 mai) reprend le *Fidelio* de Beethoven. D'enthousiasme, Berlioz va donner deux articles aux *Débats*.

Wagner, revenu à Paris, les lit.

C'est par une radieuse journée de printemps (22 mai). Le matin, aspirant le soleil et « un léger vent d'est », Wagner a fait sa petite promenade hygiénique avec son chien Fipps : tout est en fleurs, tout verdoie, — et il va bientôt faire répéter son *Tannhäuser*... Heureux présage : ce ciel rayonnant, juste pour son anniversaire : Wagner, aujourd'hui a quarante-sept ans... L'article de Berlioz lui plaît : il y reconnaît des préoccupations qui sont les siennes, un même amour, une même intelligence de la grande musique, une même foi dans la dignité de l'art, une même haine contre les théâtres soi-disant lyriques, où l'on « transforme l'orchestre en boutique de chaudronnier », — un même dégoût pour les sottes habitudes du public : il faut que tout andante, quel que soit le sentiment ou la situation dramatique, se termine par une cabalette; la cabalette donne au public le coup de fouet qui l'enlève... « Au fait, s'écrie le feuilletoniste des *Débats*, pourquoi ne pas lui donner de coup de fouet?... »

Cet article enchante Wagner... S'il écrivait à Berlioz?... « Cher Berlioz... » Non : on a expliqué à Wagner que son amitié, sa camaraderie, blessent Berlioz; il lui donne donc du cher Maître :

Cher Maître,

Je viens de lire votre article sur *Fidelio*; soyez-en mille fois remercié! C'est une joie toute spéciale pour moi d'entendre ces

accents purs et nobles de l'expression d'une âme, d'une intelligence si parfaitement comprenant et s'appropriant les secrets les plus intimes de la création d'un autre héros de l'art. Il y a des moments où je suis presque plus transporté en apprenant cet acte d'appréciation, que par l'œuvre appréciée elle-même, puisque cela nous témoigne d'une sorte incontestable qu'une chaîne ininterrompue d'intime parenté relie entre eux les grands esprits qui — par ce lien seul — ne tomberont jamais dans l'incompris.

Si je m'exprime mal, j'aime pourtant croire que vous ne me comprendrez pas mal.

Votre très dévoué,

RICHARD WAGNER

Paris, au jour de ma naissance [1].

**Admirable lettre, « charabia de génie », dira Liszt. — Durant une minute heureuse, et gagné par l'enthousiasme qui déborde du bel article de Berlioz, Wagner (comme plus tard sa Koundry touchée de la grâce parmi l'enchantement du vendredi saint), semblait s'évader de son humanité, se libérer de tout intérêt personnel. — Dans l'entourage du malade, du vaincu, dans cet intérieur où règne l'ancienne chanteuse, comment cette lettre sera-t-elle lue, et commentée? A peine envoyée, Wagner le craignait déjà.**

Néanmoins (écrit-il, le même jour à Liszt) le fait d'envoyer ces lignes au malheureux grand homme m'a réchauffé singulièrement le cœur. Aussi ai-je continué à savourer paisiblement les douceurs de cette belle journée... L'article de Berlioz m'a fait voir nettement, une fois de plus, combien les malheureux sont seuls. Lui aussi, il est tendre et profondément sensible; le monde ne peut que le blesser et abuser de son irritation maladive pour l'entraîner, avec le concours des influences qui l'entourent, dans de prodigieux égarements... Sans le savoir, il se frappe lui-même...

Le Bon Dieu n'aurait-il pas mieux fait d'omettre les femmes dans l'œuvre de la création? Elles sont rarement bonnes à quelque chose, et le plus souvent elles nous sont nuisibles... Berlioz, que je n'ai pas revu depuis mon concert, m'avait fourni, une fois de plus, l'occasion d'observer, avec la précision d'un anatomiste, comment une méchante femme peut ruiner à plaisir un homme tout à fait hors de pair et le faire déchoir jusqu'à le rendre ridicule...

1. L'original de cette lettre (conservé par Berlioz) m'a été communiqué par ses héritiers.

... Aujourd'hui, lisant son article, j'ai reconnu que l'homme richement doué ne peut trouver que dans un homme supérieur un ami qui le comprenne. Et j'arrive à cette conclusion : en ce moment nous formons une triade exclusive de tout autre élément, parce que nous sommes tous les trois pareils; cette triade se compose de toi, de lui et de moi [Liszt, Berlioz et Wagner]. Mais il faut bien se garder de le dire à Berlioz : il se cabre dès qu'on lui en parle. Un dieu qui souffre si cruellement n'est qu'un pauvre diable!

Ni dieu ni pauvre diable, — mais un homme, vaincu par la vie et domestiqué par un jupon, — un artiste, qui *mourait de son œuvre*.

*
* *

« Ma névralgie augmente (juin), je n'ai même plus les heures de nuit pour respirer... Rien de nouveau pour les *Troyens*... Adieu, je puis à peine écrire. »

Pour improviser un feuilleton, maintenant, il lui faut « quatre jours »... Sans les *Troyens* à pousser, ah! qu'il abandonnerait sa rubrique!... Par bonheur, son ami d'Ortigue le remplace de plus en plus.

Durant l'automne (1860), une accalmie de ses douleurs. Plus de remèdes. Il se sent plus fort; il lui semble que la maladie s'use. Il est heureux de combiner son *Béatrice et Bénédict* : pièce commandée, d'un placement sûr... « Cette distraction (remarque-t-il) contribue à me remettre sur pied. »

Et ses *Troyens*, enfin, semblent assurés d'être représentés. Le 28 octobre, la *Gazette musicale* :

« Le Théâtre Lyrique vient de recevoir l'avis qu'une personne inconnue tenait à sa disposition 50 000 francs pour aider la direction à monter dignement les *Troyens* d'Hector Berlioz. »

— « Cinquante mille francs (mande-t-il à son vieil ami Humbert Ferrand), c'est beaucoup, mais ce n'est pas tout. Il faut tant de choses pour une pareille épopée musicale! »

Que valait, en réalité, cette annonce? Tout ce qui concerne le théâtre est si facilement grossi, devant le public. Était-ce bien cinquante mille francs? Fournirait-on vraiment un

apport? Et quel était cet ami, cet anonyme, cet inconnu? Dans ses lettres, pourquoi ne dit-il aucun nom, un nom de prince, ou de princesse, ou d'homme célèbre? Ne serait-ce là qu'une manœuvre de presse? Car il faut bien donner corps à cette annonce des *Troyens*, — puisqu'on annonce *Tannhäuser*.

Et cette autre annonce est véritable. Bientôt, à l'Opéra, les répétitions de *Tannhäuser* commencent. Répétitions sur répétions (janvier 1861). Pour la musique de cet étranger, l'Opéra ne néglige rien. Répétition chaque jour.

« On ne pouvait pas s'en sortir », assurait Berlioz avec satisfaction.

Lui, les paupières alourdies par l'érysipèle, il corrigeait les épreuves des *Troyens* : à ses frais, moyennant 3 ou 4 000 francs, il faisait imprimer la partition piano et chant... A quoi bon? Les jouerait-on jamais? Le Théâtre-Lyrique ne paie plus ses artistes; l'Opéra est à Wagner...

« Et rester à cette infernale chaîne du feuilleton, qui se rattache à tous les intérêts de mon existence! Je suis si malade que la plume à tout instant me tombe de la main, et il faut pourtant m'obstiner à écrire pour gagner mes misérables cent francs, et garder ma position armée contre tant de drôles qui m'anéantiraient s'ils n'avaient tant de peur... »

Quant aux *Troyens*, toujours même incertitude. Le nouveau ministre de la Maison de l'Empereur, le comte Walewski, accorde une audience à Berlioz : il lui donne de bonnes paroles et promet de lire son poème (début de février). — Pour un Français, que de difficultés, tandis que le caprice d'une ambassadrice impose Wagner à l'Opéra!

Wagner (écrit Berlioz à son fils) fait tourner en chèvres les chanteuses, les chanteurs et l'orchestre et le chœur de l'Opéra... La dernière répétition a été atroce... Liszt va arriver pour soutenir l'école du charivari... Je suis entouré de fous de toute espèce. Il y a des instants où la colère me suffoque.

Adieu ; il faut que j'essaye de sortir, de marcher; si je ne puis pas, je reviendrai me coucher.

Autre lettre (5 mars) :

« Wagner est évidemment fou. Il mourra d'un transport au cerveau... Il y a, pour *Tannhäuser*, opéra en trois actes,

*160 000 francs* de dépenses à l'heure qu'il est. Enfin, c'est vendredi que nous verrons cela. »

La veille de *Tannhäuser*, le désespoir de Berlioz déborde dans son feuilleton. A propos d'un innocent opéra-comique, le *Jardinier galant*, « partition clairette, joliette, et toute remplie de jolies fleurettes », — il paraphrase *Hamlet* :

... Être ou ne pas être, voilà la question. Une âme courageuse doit-elle supporter les méchants opéras, les concerts ridicules, les virtuoses médiocres, les compositeurs enragés, ou s'armer contre ce torrent de maux?

Mourir, — dormir, — dormir, — avoir le cauchemar peut-être... Savons-nous quelles tortures nous éprouverons en songe,... quelles partitions discordantes nous aurons à entendre, quels imbéciles à louer, quels outrages nous verrons infliger aux chefs-d'œuvre?

A l'Opéra Impérial, la première de *Tannhäuser* (13 mars) : un scandale. Un hourvari organisé, et surtout par les abonnés, le monde de la cour, les membres du Jockey-Club. A chaque instant, quolibets, interpellations aux acteurs, sérénades de mirlitons, heurts de petits bancs, stridences de sifflets métalliques. Les élégants de 1861, les protecteurs des danseuses, résolus de faire la curée d'une pièce où le ballet était au premier acte et non au troisième, avaient acheté, chez un armurier du passage de l'Opéra, tout son assortiment de sifflets de chasse. — La princesse de Metternich, assure-t-on, se saisit d'un de ces sifflets, le glissa dans son corsage, et le conserva en souvenir de cette représentation honteuse.

Le lendemain matin (14 mars), Berlioz écrit dans une lettre :

— « Dieu du ciel, quelle représentation! quels éclats de rire! Le Parisien s'est montré hier sous un jour tout nouveau; il a ri du mauvais style musical, il a ri des polissonneries d'une orchestration bouffonne, il a ri des naïvetés d'un hautbois; enfin il comprend donc qu'il y a un style en musique!... Quant aux horreurs, on les a sifflées splendidement. »

Aux *Débats*, pas d'article. Ainsi qu'il le faisait volontiers depuis plusieurs années, Berlioz passe sa plume au fidèle d'Ortigue. — D'ailleurs à toutes les raisons évidentes qui l'engagent à ne pas écrire ce feuilleton, s'en ajoute une autre :

il fait partie d'un jury pour le classement des chefs et sous-chefs de musiques militaires. Chaque matin (deuxième moitié de mars) avec quelques généraux, les membres musiciens de l'Institut et d'autres compositeurs, il lui faut passer de longues heures au Conservatoire :

« C'est pour moi une corvée abominable;... ce matin j'ai dû faire un tel effort pour me lever que les vomissements m'ont pris. »

Quant aux représentations de *Tannhäuser*, si Berlioz ne retourne pas à la seconde (18 mars), ses amis lui en apportent les échos amplifiés, si bien qu'il écrit à son fils :

« Pire que la première. On ne riait plus autant; on était furieux, on sifflait à tout rompre, malgré la présence de l'Empereur et de l'Impératrice... En sortant, sur l'escalier, on traitait tout haut ce malheureux Wagner de gredin, d'insolent, d'idiot... La presse est unanime pour l'exterminer. — Pour moi, je suis cruellement vengé. »

Vengé?... Combien Wagner jugeait mieux la douleur, le désespoir et la mortelle irritation de Berlioz! « Sans le savoir, il se bat lui-même. »

De fait, *Tannhäuser* tombant entraînait d'avance les *Troyens* dans sa chute.

Aux *Débats* (23 mars), d'Ortigue fit un article doucement nécrologique; il déplorait même les violences du public parisien : mieux aurait valu « admirer les quelques parties sensées »..., et « éconduire poliment » le système de l'auteur. D'Ortigue concluait :

« Si l'on veut encourager quelque talent hardi, novateur..., l'Opéra n'a qu'à regarder autour de lui : il saura bientôt sur quelle œuvre mettre la main. »

Ricochet maladroit, réclame intempestive. Les lecteurs, les confrères, les rivaux, ne pensaient que trop à Berlioz. Pas d'article? A-t-il peur? Quel excès de prudence, pour ne pas dire plus! Et l'on va même jusqu'à imprimer dans la *Causerie* :

M. Berlioz avait peut-être bien envie de déchirer un peu M. Wagner; mais qu'aurait dit M. Wagner? Et si, plus tard, les *Troyens* font aussi, par hasard, bâiller le public, qu'auraient pensé les lecteurs des *Débats*?

Dans cette alternative, M. Berlioz a cédé la place à M. d'Ortigue,

afin de pouvoir recommencer, tout à son aise, l'opération de Ponce-Pilate.

« Ficelle maladroite, sinon pire », juge bientôt Liszt dès qu'il reprend le contact de Paris... Mais, ami et protecteur de Wagner, il n'a pas le courage d'en vouloir à Berlioz : c'est un moribond, un vaincu, qu'il a devant les yeux. Un soir, il dîne rue de Calais : l'acariâtre madame Berlioz est là, et sa mère, cette bonne madame Martin Sotera de Villas qui baragouine en patois franco-espagnol, et d'Ortigue, « le porte-plume de Berlioz »... Dîner « morne, triste, désolé! »

« Notre pauvre ami (confie Liszt à la princesse Wittgenstein) est bien abattu et rempli d'amertume. Son intérieur lui pèse comme un cauchemar. A l'extérieur il ne rencontre que contrariétés et déboires... L'accent de sa voix s'est affaissé. Il parle d'habitude à voix basse, et tout son être semble s'incliner vers la tombe. »

La maladie, en effet, la longue agonie de Berlioz allait empêcher tout nouveau heurt avec Wagner. Leur conflit s'évanouissait déjà sous le souffle de la mort.

ADOLPHE BOSCHOT

# LETTRES D'ORIENT[1]

## XXV

21 avril 1855.

Les batteries ne sont pas éteintes à notre grand dépit, tant s'en faut! Elles sont protégées par des ouvrages en terre qui se relèvent au fur et à mesure que nous les détruisons. Dieu sait combien de temps peut durer une semblable lutte. Nos tranchées sont quelque chose de curieux, un vrai Tartare; on en sort les oreilles assourdies et exhalant la poudre par tous les pores. Le général en chef s'y plaît, et j'ai eu l'honneur, il y a quelques jours, d'être couvert de terre avec lui, par un même obus. Les mêmes règlements militaires que vous avez, Madame, entendu quelquefois si bien interpréter par le colonel Ismard, me sont dans ce moment-ci peu favorables : je dois avancer dans mon régiment, et mon régiment n'étant pas en Crimée, ma campagne m'est au point de vue matériel tout au moins inutile; elle me retarderait plutôt, mais vous savez quels buts je poursuis. Ma situation militaire n'en est pas moins fort bonne, et j'acquiers pour des époques ultérieures des titres qui me seront indispensables. Jusqu'à présent on a mis les grenadiers de la garde dans du coton, mais un beau jour il faudra bien qu'on les jette dans le feu; je puis même dire que je le leur souhaite, car il ne faut pas que le bonnet à poil soit

1. Voir la *Revue* du 1er décembre.

la seule coiffure de l'armée qui ne rappelle dans notre temps aucun souvenir glorieux.

Adieu Madame, je ne saurais vous dire combien votre pensée m'occupe, vos tendres inquiétudes me touchent, combien enfin vous êtes dans ma vie quelque chose d'une grâce sans nom.

## XXVI

8 mai 1855.

J'ai été décoré, Madame, il y a deux jours, d'une croix turque fort brillante, qui sera, en uniforme, un honorable et agréable souvenir, puis flattera ces goûts écarlates auxquels mes destins se sont montrés indulgents.

Nous sommes ici dans une situation extrême, mais que sa gravité même empêche de durer. Quant à moi, qui depuis si longtemps ne cherche guère, en dehors des buts immédiats de l'ambition à la fois restreinte et idéale qui vous est connue, que de grands spectacles, tout cela m'amuse assez, et j'apporte une manière de juger qui effraie souvent même des esprits fort résolus, par ce qu'elle a de sérénité sans illusion.

Ce n'est pas toutefois que je croie à des douleurs pour notre patrie, surtout dans un temps immédiat, quoique nous soyons dans un cercle de canons.

Je ne mets pas en doute que notre drapeau n'en sorte, et fort à son honneur. L'espérance dont je me berce toujours, pour ce qui me concerne, c'est que la grande lutte à laquelle notre génération est évidemment destinée, nous accordera une trêve de quelques moments, et que j'irai passer ces moments-là auprès de vous. Je ne saurais vous dire, Madame, combien dans un cœur lassé par beaucoup de choses, votre pensée est vivante et en sa force.

## XXVII

20 mai 1855.

Je regarde vos lettres, Madame, avec un étonnement singulier, je ne comprends pas d'où et comment tombent ces bouquets de tendres violettes, sur ce plateau où ne pleuvent que

les boulets et les bombes. Ne parlons pas du choléra; si on s'en étonne, c'est à tort; c'est un fléau qu'il faut maintenant regarder comme inséparable, pendant les fortes chaleurs, de toute grande réunion d'hommes. J'espère du reste qu'il ne sévira pas avec assez de force pour nous retirer le nombre d'hommes nécessaires à nos projets; notre armée s'est considérablement augmentée, et son esprit est parfait. On ne peut pas s'imaginer ce que huit mois de siège ont fait de nos soldats. Nos fils nous accuseront d'extravagante rodomontade, quand nous leur dirons de quelle manière les Français de la Crimée accueillaient les obus et les bombes.

Je vous dirai négligemment que nous allons, je crois, avoir de belles et grandes affaires — toute notre armée se réunit.

. . . . . .

## XXVIII

28 mai 1855.

Samedi dernier, *my dear fairy*, nous avons quitté à minuit notre bivouac, par une belle nuit pleine d'étoiles. Nous avons traversé dans le silence une très profonde vallée, et à la pointe du jour nous sommes tombés sur les Russes. Après quelques coups de fusil, et quelques coups de canon, nous leur avons enlevé leurs positions sur les rives de la Tchemaïa; c'est là que nous sommes aujourd'hui. Nous avons autour de nous de la verdure et de grands horizons, à nos pieds une eau dont nos chevaux se trouvent fort bien, mais que l'artillerie ennemie ne peut se résoudre à ne pas nous disputer. Voici la première fois depuis ce mouvement que j'ai un court moment de liberté, et vous voyez comme j'en profite. Je suis resté le jour même de notre dernière action vingt heures à cheval sur vingt-quatre, ma pauvre bête ne pouvait plus se mouvoir; quant à moi, je me croyais transformé en Centaure. Malgré la prodigieuse activité de cette vie, nous avons eu place malheureusement ces jours-ci, et grande place, pour les souffrances morales. Vous ne sauriez croire le mal que nous causent, à nous les amis du général Canrobert, les douleurs militaires de ce pauvre homme [1]. Toute l'armée est encore émue du plus

1. Le 19 mai, le général Canrobert, à la suite de divergences de vue avec Lord Raglan, commandant en chef l'armée anglaise, avait demandé à être

grand spectacle d'abdication qui ait jamais été donné au monde...

En face du canon, et cela bien littéralement, car nous avons devant notre bivouac une petite batterie qui nous témoigne journellement sa mauvaise humeur, je savoure une sorte de joie placide en songeant aux distances qui me séparent de toutes les vulgarités que ma jeunesse indignée côtoyait avec tant de douleur. Je suis interrompu..... Ne m'oubliez pas auprès de ceux avec qui vous vivez, Madame, ne m'oubliez pas.

## XXIX

2 juin 1855.

Hier, Madame, j'ai lu, au bruit du canon, la lettre où vous me parlez d'Henri Heine. Un singulier caprice du destin a fait croiser à cette distance ce souvenir de ma vie passée, et les si sincères élans de mépris, — car le mépris est chez moi une passion — que j'envoyais à toutes les odieuses choses dont a tant souffert ma jeunesse. Vous m'avez rendu plus doux le son de « Gringalet »; c'est ainsi que les soldats appellent la batterie qui est placée juste vis-à-vis de nous. Si Dieu ne m'avait pas tiré de la société où des hasards d'aptitudes et d'éducation m'avaient jeté, je n'aurais pas eu le droit de penser ce que je pense : je fais de X... et de Henri Heine exactement le même cas. Je n'ai pas pu achever il y a quelque temps un fragment de ce dernier, dans la *Revue des Deux Mondes*; c'étaient si je ne me trompe des confessions, écrites dans un style où un voltairianisme de vieux notaire s'accouplait à des fantaisies de rapin.

Je sais gré à S... de vous avoir écrit; si je passais à Constantinople j'irais la voir avec la plus entière liberté d'esprit, et je suis persuadé qu'elle me recevrait fort bien. Elle a pour ces sortes de choses une nature d'intelligence assez élevée, et le fait est d'ailleurs, qu'elle n'est pas la seule femme qui ait aimé les Turcs. Depuis la *Mathilde* de madame Cottin, combien ont eu ce travers, si c'en est un. Vous, Madame, vous aimerez

relevé de son commandement et à rester à la tête d'une division sous les ordres de son successeur le général Pélissier.

toujours, n'est-ce pas, un spahi qui en tous temps vous a isolée de tous gens et de toutes choses, et vous a bâti dans son cœur une petite niche, toute rayonnante de perles précieuses.

## XXX

3 juin 1855.

Aujourd'hui, Madame, je vais vous donner une des immenses impatiences, que vous ont causées parfois mes manières fort arrêtées d'envisager les choses de ce monde. Le général de Salles m'a réclamé, et je figurerai sur le papier d'abord, en réalité plus tard, comme son officier sans toujours abandonner le général Canrobert. J'ai compris en ce moment que ce pauvre grand homme, dont la chute vient de si fort endeuiller l'armée, voulait se faire tuer, et je crois devoir rester à l'endroit où tomberont le plus de balles. Il y a, vous le savez, chez moi une logique inflexible, dont depuis longtemps vous connaissez la marche. Je commence du reste à goûter déjà de vives récompenses de ce que j'ai pu et puis faire par les sentiments vifs que l'on me témoigne souvent dans l'armée. Ne vous alarmez point si par hasard j'étais quelque temps sans vous écrire. Je crois que le général Canrobert va faire un mouvement dans la plaine, je l'accompagnerai, et reviendrai, je l'espère, à temps pour suivre dans la tranchée mon autre général. On m'a du reste porté pour capitaine, et j'espère que ce grade ne paraîtra pas plus volé que les deux décorations dont je suis déjà orné. En tous cas ce ne sera pas vous, Madame, qui murmurerez; mais ce ne sont pas là mes vraies ambitions.

## XXXI

8 juin 1855.

Hier, Madame, le général Canrobert, mon bon et excellent général, qui aime à me donner des marques de confiance, m'a envoyé assister à l'affaire du Mamelon-Vert[1]. J'ai vu dans tout son ensemble, car j'étais avec l'état-major du général

1. Position avancée de la tour Malakoff.

Pélissier, une des scènes militaires les plus curieuses que cette guerre ait encore présentées. Jamais cette vieille furie française ne s'était peut-être déployée avec plus d'ampleur, mais rarement aussi elle avait été lancée contre de plus rudes obstacles.

Le feu de l'artillerie était tel que des boulets et des obus venaient, à 300 mètres derrière nous, éclater près de nos chevaux, et que quelques-uns même de ces projectiles voltigeaient jusque dans le camp anglais. Les ouvrages sont aujourd'hui en notre pouvoir, mais nombre de nos camarades manquent à l'appel, je ne puis vous le cacher, *my dear lady*, et cela m'afflige un peu, quoiqu'il faille bien prendre ici les mœurs de la grande guerre; avant-hier, mon même général m'avait envoyé à l'ouverture du feu, et ni plus ni moins que les mousquetaires de M. Dumas, j'ai pris l'absinthe avec les adjudants de tranchée, au milieu des bombes et des obus. Ne croyez pas toutefois, que je m'abandonne à des puérilités indignes de votre serviteur, mais je fais consciencieusement, et Dieu aidant sans difficulté, ce que je dois faire.

Ah! Madame, que n'avez-vous un cœur de troupier!

Voilà une lettre terriblement militaire, croyez pourtant que la fleur bleue vit toujours.

Je relis dans ce moment-ci, alors que je descends de cheval, toutes sortes de vieux romans à huit sous dont notre camp est inondé. Je viens de relire *Valentine* : quelle charmante peinture de paysage, quelles chaudes impressions d'amour, mais quel rustre que ce paysan perverti! Quand j'ai avalé quelques bouffées rétrospectives de ces miasmes de ma jeunesse, je remonte à cheval avec bonheur, même pour y passer dix-huit ou vingt heures, comme cela vient de m'arriver au combat de la Tchernaïa, et à la reconnaissance de Haïdar. J'espère que les événements vont marcher avec rapidité : toute salamandre que soit notre armée, elle ne peut pas vivre indéfiniment dans le feu. Quant à moi, j'ai une violente envie de revoir si ces deux yeux verts ne me regarderont pas avec trop d'ironie.

## XXXII

12 juin 1855.

Je suis effroyablement pressé, je sens derrière moi comme l'haleine de l'heure que j'ai laissé venir, et que réclamaient mes lettres. Cependant je veux vous écrire.

Le général Canrobert m'a donné pour notes des mots qui m'ont rendu très heureux ; une note pareille vaut bien la peine qu'on aille au feu de tout son cœur ; vous-même devez le penser. Du reste j'espère fort que les événements vont être brusqués. L'armée n'est certainement pas découragée, loin de là, mais elle a fait des pertes énormes, et des journées comme la dernière[1] ne peuvent pas impunément se renouveler. C'est une chose étonnante que de voir avec quelle résolution le « mourir pour la patrie » s'accepte. Ceux qui restent enterrent ceux qui sont tombés et se disposent à les imiter. Toutefois, comme je viens de vous le dire, cela ne peut pas éternellement se prolonger. Nous vaincrons, Madame, nous ne mourrons pas tous, et je reviendrai, je l'espère, vous dire maintes choses que j'ai sur le cœur.

## XXXIII

16 juin 1855.

Que cette poste est lente, Madame, et pourquoi faut-il que le télégraphe ne soit pas à la disposition des simples mortels?... Dans deux jours, à ce qu'on nous assure, nous attaquerons l'ennemi de tous les côtés, par la ville et par les champs ; je ne doute pas que nous ne le battions, et cette victoire hâtera prodigieusement notre retour.

Pendant que je vous parle, je puis dire, comme dans la chanson : « j'entends le tambour qui bat, et l'amour qui m'appelle », car une fusillade fort vive du côté des Piémontais se marie à la canonnade éternelle de la ville, et mon général fait seller son cheval ; je vais donc en faire autant, après avoir baisé vos deux petites mains.

Je suis fâché d'avoir l'air de faire des lettres suspendues

1. Prise du Mamelon-Vert, le 7 juin.

aux moments intéressants, comme dans les romans-feuilletons. C'est le destin qui le veut ainsi.

## XXXIV

19 juin 1855.

Nous avons eu hier, Madame, une cruelle journée[1] : voilà en quinze jours 15 000 hommes au moins que coûte à l'armée le plan des Anglais, dont le général Canrobert n'a pas cru devoir accepter la responsabilité. Hier, la date de Waterloo nous a été funeste. Nous espérions au moins qu'à coups d'hommes, on briserait tous les obstacles ; mais cette fois la chair humaine a été lancée contre des masses de pierre et de fer, que ne briseront jamais aucune masse d'os et de sang. S'obstinera-t-on à cette destruction ? ou en reviendra-t-on au plan du général Canrobert ? Je ne sais. — Le général a dans l'armée une popularité dont on ne se fait pas l'idée ; il a résisté aux Anglais, il a voulu épargner le sang du soldat ; jugez ce que de semblables choses sont auprès de gens qui, malgré leur intrépidité, ne sont pas flattés qu'on les considère uniquement comme des projectiles. Grammont et Roger sont blessés, le bataillon de ce dernier a presque disparu ; du reste, les lettres particulières vont avoir un ton singulier, je crains même qu'elles n'impressionnent trop le public. Quant à moi, quoique bien atteint d'un chagrin patriotique, je conserve la plaisanterie « Sombre-Accueil » et au milieu de toute cette mitraille, je pousse un « hurrah » en votre honneur.

## XXXV

7 juillet 1855.

Cette fois-ci, Madame, avec la meilleure volonté du monde, je ne pourrais pas faire de dissertation sur *Valentine*. Ma division est employée aux tranchées, en remplacement d'une de ces divisions qu'on nous a abimées, et je vais dans ce moment-ci même passer vingt-quatre heures en véritable salamandre. Je sortirai du reste de ce feu, soyez-en bien

1. Le 18 juin l'attaque générale des alliés contre Sébastopol aboutit à un échec important.

persuadée. Dieu me réserve, je suis sûr, le suprême bonheur de vous revoir, et puis, un beau jour, de commander quelque belle charge de cavalerie contre nos amis les Anglais.

## XXXVI

14 juillet 1855.

Je vous écris de la tranchée même, et je vous dois bien cette tendre politesse, car j'ai rêvé de vous, Madame, cette nuit, couché sur la terre et sous le feu des bombes russes. C'est une chose singulière que les habitudes de salamandre qu'on prend dans ce pays-ci. Je voudrais bien vous voir un peu chrétienne, car, en vérité, quand au bout de vingt-quatre heures, après avoir reçu des obus en prenant de l'absinthe, des bombes en dînant, des boulets en dormant, on se retrouve encore dans le plein usage de tous ses membres, on a besoin de croire en Dieu. Nous nous répétons souvent que le petit nombre d'entre nous, destiné à rentrer dans ses foyers après avoir passé par toutes les phases de cette guerre, enfoncera tous les vieux grognards de l'Empire. C'est la consolation de ceux qui ont besoin d'être consolés. On croit à quelque grande action dans peu; seulement, tout cela est plus que médiocrement préparé; celui qui nous conduit ici se heurte à des obstacles qu'il faudrait à tout prix tourner, et là-bas, on me semble être dans une profonde ignorance de notre situation. Pour ce qui me regarde personnellement, je suis toujours plein de confiance, et je compte plus que jamais prendre encore un bain de lumière dans vos yeux verts.

On me dit à l'instant même que 30 000 Russes sont arrivés d'Odessa. Je les verrai avec grand plaisir, et *Dieu* aidant, oui Madame, je contribuerai pour ma part à leur faire passer de mauvaises heures. Je vous vois, *my dear fairy*, derrière batailles et batteries et cela contribue encore à me faire souhaiter tout ce qui peut être décisif.

## XXXVII

17 juillet 1855.

C'est encore de la tranchée que je vous écris; on m'y apporte à l'instant même, ce matin, un billet de vous. C'est un

agréable réveil à un court sommeil, car nous avons été toute cette nuit attaqués par les Russes et les bulletins de pertes, qui arrivent en même temps que votre chère lettre, font un contraste avec ces aimables et tendres lignes. Je crois bien que d'ici à quelques jours on recommencera une attaque quelconque; l'armée se prête à tout avec une admirable abnégation, mais il y a maintenant chez tous des sentiments fort arrêtés et fort profonds. Indépendamment de la question humaine, dont on est disposé ici-même, en définitive, à faire bon marché, il y a une question de succès et de gloire bien mal comprise par ceux qui paralysent la furie française en l'enfermant dans des boyaux. Enfin, pour ce qui me regarde, j'ai confiance en Dieu, ma chère Païenne, et en mon sabre, si j'arrive assez vite pour joindre les Russes sur leurs remparts.

Je ne vous avais pas dit dans ma dernière lettre que ce pauvre Roger était mort; c'est à peu près le seul trépas qui, dans tout cet immense amas de disparitions soudaines et de blessures mortelles, m'ait fait de la peine. La sensibilité s'émousse ici sur bien des choses; mais, pour ce qui vous regarde, Madame, je dois dire que ce que vous m'exprimez avec une grâce si vive, je le sens à votre endroit avec une bien grande violence, et si je ne vous le dis même, prenez-vous en uniquement à la nuit que nous ont fait passer les Russes.

## XXXVIII

24 juillet 1855.

J'ai reçu une lettre de vous, Madame. Mon général, en effet, est au plus fort du combat, et y restera jusqu'à nouvel ordre; quoiqu'il n'ait pas sollicité, comme disent les journaux, l'honneur de conduire les colonnes à l'assaut (ces allures Franconi ne convenaient pas à un pareil homme), il se résigne tout simplement en le trouvant assez dur, à faire, dit-il, comme bras, ce qu'il ne voulait pas exécuter comme tête. Du reste, entre la vérité et le roman, c'est toujours la même différence et je trouve que l'avantage est à la vérité, surtout quand le roman est le journalisme.

J'espère que vous me saurez gré de mes petits billets, car ils sont littéralement pour la plupart écrits sous le feu. Le

« colonel de grenadiers » n'est pas appelé par son service régulier à courir de grands dangers personnels, mais cependant il va de temps en temps à la tranchée. La garde s'y comporte bien, elle y souffre beaucoup, et pour parler un langage de troupier, lui-même dans un moment donné peut être appelé à se faire casser la g..... comme les camarades.

Je m'attends d'un moment à l'autre à passer capitaine, mais peut-être ne me nommera-t-on pas, précisément parce que je me trouve avoir tout à fait des titres exceptionnels. Il y a des moments en ce monde où il vous arrive cette bizarrerie qu'on semble vous dire : « N'êtes-vous pas trop récompensé déjà par la conscience de votre bonne conduite? » Puis on dit qu'il y a des gens qui détestent les guerriers et les empêchent d'avancer quand ils peuvent. C'est à Paris que je devrais être nommé, et c'est là que reste ce qu'on appelle la société des Cormorans, c'est-à-dire de tous les militaires d'antichambre, déchirant les autres en proportion de ce qu'ils ont entendu tirer de coups de canon. Sous ce rapport je dois être bien mal noté, car je me trouve en avoir entendu tirer plus à moi tout seul, depuis quelques mois, que toute la cavalerie depuis vingt ans. Enfin, Madame, cela ne m'assombrit pas et, Dieu aidant, je vis dans la mort, dans le feu, dans le typhus, dans la chair sanglante et mutilée, mieux que beaucoup d'autres dont à la longue les forces s'usent. Je pense souvent au Lord. Je lui écrirai, s'il plaît au ciel, quand j'entreverrai un temps d'arrêt, sinon une fin à toutes ces choses, que, soit dit en passant, le public parisien ignore d'une manière singulièrement bizarre et irritante. Je pense toujours à vous, *dear Madame*, et vous baise respectueusement pieds et mains.

## XXXIX

30 juillet 1855.

Ah! Madame, quel charme a votre dernière lettre! Il est bien certain que vous êtes une incomparable personne. Quand vos lettres arrivent, je suis comme un homme sur qui tomberait quelque bouquet de fleurs et de parfums surnaturels, à l'endroit où il aurait vu une fée. Que n'êtes-vous seulement un peu plus

chrétienne! Mais vous ôteriez à Dieu le plaisir de vous pardonner.

Vous savez déjà que Lord Raglan a passé de vie à trépas. Le choléra, ces jours-ci, a frappé des gens fort illustres. M. de Saint-Marsan est mort il y a vingt-quatre heures. Mais dans l'armée, ma grande affection est pour le soldat, de sorte que ces morts de qualité ne m'agitent pas plus que les morts ordinaires de nos tranchées. Cette bonne armée est toujours prête à frapper de grands coups sur les Russes, seulement elle voudrait bien les attaquer autre part que derrière leurs murs. Dans l'affaire du 18, la plupart de ceux qui sont tombés n'ont pas même vu d'ennemis : c'était comme une féerie exécrable; on recevait une pluie de mitraille tombant de réservoirs inépuisables et invisibles. La postérité ne croira pas à la manière dont on est blasé ici sur les projectiles : ils ont besoin d'être bien drus et bien efficaces pour arrêter qui que ce soit; dans les conditions ordinaires, on n'y songe même pas : l'autre jour, pour aller porter une lettre, je me suis fait tirer par les embuscades de la Tchernaïa. Ce n'est qu'à la septième ou huitième balle que j'ai songé à ce spencer rouge dont vous me parlez avec tant de grâce et que vous reverrez, je l'espère bien, un peu plus galonné seulement.

Je n'ai pas du tout l'idée d'aller m'enfermer dans mes terres de Bourgogne pour écrire mes mémoires, mais je compte passer par la France avant d'aller tomber sur l'Autriche contre laquelle je suis indigné. Si quelque homme de génie arrangeait ici nos affaires, ce serait projet très réalisable.

Je voudrais écrire à madame de X. après quelque événement qui me permît d'entrevoir un peu le moment où je pourrai serrer cette pâle main...

## XL

Marseille, 14 août 1855.

Je suis à Marseille[1], chère Madame, comme vous l'indique

1. Paul de Molènes rentrait en France avec le général Canrobert rappelé par l'Empereur pour mettre fin à la position difficile que créait sa présence à son successeur. Au mois de décembre 1855, Paul de Molènes promu capitaine rejoignait son régiment de chasseurs à cheval à Sébastopol qu'occupaient nos troupes depuis le 8 septembre 1855.

ce papier et je vous écris du Grand Hôtel des Empereurs. Je suis bien pressé mais avec vous, je vais en toute circonstance par les chemins buissonniers.

Le général Canrobert n'a pas voulu que nos destinées fussent séparées; je lui en sais grand gré. Je l'avais suivi à Malakoff; il m'a témoigné le désir que je le suivisse encore. Où allons-nous aller? je n'en sais rien, mais dans trois jours, je serai à Paris, et je vous verrai, voilà ce qui me semble certain — aussitôt libre, je me rendrai chez vous — si je ne vous y trouve pas, veuillez, Madame, m'y laisser de vos nouvelles.

*Yours.*

## XLI

26 septembre 1855.

En regardant votre écriture, je me disais, avant d'avoir ouvert votre lettre : « Je suis sûr de ne rien trouver sous ce pli, qui me fasse peine. Parmi tous les êtres divers dont l'existence d'un homme est escortée, amis, parents, maîtresses, je n'ai jamais connu que vous, dont j'aie pu dire à l'avance : « Rien ne sortira de ses doigts ou de sa bouche que je voudrais n'avoir jamais écrit ou prononcé ». Oui, c'est là votre grâce suprême et ce qui m'a fait réciter si souvent à votre endroit toute cette litanie mystique dont je ne retrancherais pas un seul mot.

Je reviendrai à Paris, pour quelques jours, à peu près au moment où vous arriverez vous-même. Sans ce plaisir si vif à l'horizon, je pourrais dire que je vois tout bien en noir, — j'aime cependant plus ardemment que jamais mon métier, je le fais de mon mieux. Capitaine de la salle d'armes, je procède avec une consciencieuse et douce équité à la répartition quotidienne des coups de sabre qui se distribuent dans le régiment; je monte à cheval, je manœuvre, et quand par hasard je veux écrire, je trouve avec une certaine joie que les sources d'où jaillissent les eaux destinées au dehors ne sont pas encore taries. Mais je n'en suis pas moins consumé, et bien vraiment, de tous les désirs inassouvis — et peut-être inassouvissables. — Je rêve perpétuellement de la guerre : vous savez que je ne

puis renoncer à aucune des divinités de ma jeunesse et ce charmant et adoré fléau exerce une attraction perpétuelle sur toutes les facultés de mon cœur. Je voudrais revoir ces pays en feu, ces corps étendus tranquillement dans les plaines où se brisent et fument les obus et ces cavaliers galopant dans tous les sens : enfin les jeux de la mort et de l'audace. Oui Madame, vous me connaissez assez pour savoir que je ne fais pas de poésie, que je dis vrai — telle est ma nature. Puis je voudrais... Enfin s'il plaît à Dieu, comme disent les Arabes, c'est bientôt que je vous reverrai.

## XLII

Devant Sébastopol, 7 décembre 1855.

C'est avant-hier que je suis arrivé ici, *my dear fairy*, après une traversée dont vous pouvez apprécier l'incroyable longueur et qui n'a été ni sans incidents, ni sans danger. Il est écrit que le calme ne doit pas présider à ma vie. Le ciel me verse des aventures comme ce balai du conte allemand versait l'eau à l'élève sorcier ; mais il ne me conviendrait pas de me plaindre.

Heureusement, en arrivant en Crimée, (car c'est là, soit dit en passant, que sont le général Salles et mon régiment, non point à Constantinople comme le porte l'adresse de votre lettre) j'ai trouvé une lettre de vous et me suis un peu séché à ce rayon de soleil.

## XLIII

29 décembre 1855.

Dussé-je vous faire geler, Madame, je ne puis pas vous cacher qu'aujourd'hui même, je vais m'installer dans mon régiment sous la tente des anciens preux. Ne joignez plus à vos adresses : « officier d'ordonnance du général ». Quelques personnes semblent me plaindre d'exécuter en plein hiver cette évolution : il était à propos, pour maintes raisons de l'ordre le plus impérieux, que je rejoignisse mon corps et je suis bien loin de me plaindre moi-même. Toutefois, pour mille raisons que vous savez, je souhaite plus que jamais être bientôt rappelé en France.

La seule chose qui me contrarie un peu dans le froid nouveau auquel me voici livré, c'est que je suis interrompu dans un travail qui vraiment m'était venu comme aucune chose, je crois, ne m'est arrivée encore; cela s'appelait *Les Visions de la tente* : — toute ma vie, tout ce que j'ai senti, et puis je ne sais quel ordre nouveau de sentiments dont je ne me croyais pas susceptible se confondait pour moi dans une fantaisie que moi-même, je saurais à peine distinguer de la vérité. Ah! *dear madame*, comme je vous vois et entends maudire ma carrière! Mais il faut se conduire en gentilhomme, vous-même m'avez inspiré cette pensée — je l'ai puisée dans vos yeux.

J'embrasse vos mains et vos pantoufles.

## XLIV

Sébastopol, 18 janvier 1856.

Tristan est dans sa tente, chère Madame, — la plus mauvaise du bivouac, — il est fort encapuchonné, mais tousse un peu et a aux doigts ce qu'on nomme l'onglée. Son cheval, à la porte, piétine dans la boue et l'attend pour le transporter au fourrage sous une petite pluie mêlée d'un vent glacé. De plus, le susdit Tristan est vraiment tout rempli de douleurs romanesques, de chagrins printaniers et d'immortels ennuis. Il ne songeait pas trop à vous écrire, mais dans un fouillis de choses diverses, il a contemplé votre statuette éclairée par le vrai soleil, celui des souvenirs et il vous envoie ces violettes de Crimée et dépose deux baisers sur vos deux pieds.

## XLV

Janvier 1856.

En vérité, Madame, je n'ai pas de mots pour exprimer tout le dégoût que m'inspirent les propos dont *Lady Jessing*[1] est l'objet. Au lieu d'être la seule femme qui ait accompagné son mari en Crimée, madame X. n'a jamais mis les pieds dans un pays où sont venues lady George P., et une foule d'Anglaises que je n'ai pas voulu connaître, du reste, dans la prévision que l'on m'accuserait d'avoir essayé de les peindre.

Je ne sache pas avoir fait de la galanterie avec aucune femme

1. Titre d'une nouvelle de Paul de Molènes.

sous le feu de Sébastopol, et encore moins que nulle beauté se soit fait traverser d'une balle par chagrin d'être séparée de moi. J'ai le malheur de donner à tout ce que j'écris quelque chose de trop vivant, — puis j'ai contre moi la vieille ligue des sots et des malveillants. Enfin, je ne serais pas étonné qu'on eût épié et saisi une occasion de me lier à l'exil comme ce pauvre Byron à qui votre bienveillance me comparait dans les débuts de ma vie, en ajoutant malicieusement que c'était par le côté âpre et raide du caractère.

Mais si Dieu le permet je reviendrai, rapportant pour Mesdames de T. et consorts une bonne provision de paroles confectionnées comme les bombes de Sébastopol, et pour les hommes moins avisés, tout ce qu'ils pourraient désirer en coups d'épée.

Mes doigts sont un peu glacés en vous écrivant, mais la neige qui m'entoure et qui devrait au moins me défendre des lointaines indignités ne m'est pas encore montée au cœur. Pour qui je hais et pour qui j'aime, je retrouverai quand il le faudra le feu que vous savez.

Je baise vos deux mains.

## XLVI

Sébastopol, 5 février 1856.

J'ai reçu, Madame, votre lettre d'expansion sur la paix : je vous en suis bien reconnaissant. Mais la paix, en admettant qu'elle se fasse, sera peut-être, de toute manière très peu favorable aux intérêts de qui vous voulez bien prendre souci. D'abord, mon cher Philosophe, je ne sais trop quand je vous reverrai : mon espoir de retour prochain reposait sur des choses qui s'évanouissent. Or, rester loin de son pays, sans combattre, avoir les plus grands dangers de la guerre, c'est-à-dire la misère et la maladie, sans en avoir le but attrayant, c'est cruelle chose. Enfin, il faut se résigner, peut-être serai-je agréablement surpris.

Je sais bon gré à votre cousin, le colonel d'A., de ses paroles — il me rend, du reste, sans le savoir un éloge que je faisais tout récemment de lui en errant à travers les ruines de Sébastopol. Ici, j'ai beaucoup à me louer de mon régiment, j'y

trouve une camaraderie ardente, beaucoup de sympathie et la plus délicate bienveillance. Mais février s'annonce rudement et on a beau s'insurger contre les éléments matériels de ce monde, il faut payer en secret l'impôt qu'on ne veut pas acquitter en public. Je suis resté fidèle aux vieux principes du général Canrobert, c'est-à-dire établi sous la tente, et par une série de circonstances, je n'ai même ni tente creusée ni feu. — Enfin en définitive je fais et ferai mon service. Plus tard, rentré dans mon pays, je considérerai mes maux comme blessures reçues à l'ennemi et me consolerai ainsi.

Je prends votre petite main dans mes doigts gelés et la porte à mes lèvres.

## XLVII

Sébastopol, 4 mars 1856.

Nous avons, Madame, une fin d'hiver des plus pénibles. C'est une succession de pluie, de vents et de neige. Enfin le temps, Dieu merci, marche pour nous comme pour tout le monde, et nous arriverons prochainement à de beaux jours. Du reste, quand ma santé n'est pas trop altérée, ces souffrances sont loin de me déplaire.

Dans ce moment je commande mon dépôt : je suis chef absolu, j'ai l'étendard chez moi et toutes les prérogatives du colonel. Quand je dis quelque chose à table, tout le monde est de mon avis. Vous savez que c'est là le seul tour qui me plaise dans la conversation.

Je me garderais bien de lire quoi que ce soit de la *Revue des Deux Mondes* ; je n'ai pas même ouvert le numéro où se trouve *Lady Jessing* ; je regarde du reste votre recommandation comme une plaisanterie de fée aux yeux verts. A coup sûr je n'ai rompu avec nulle des habitudes de mon esprit, je suis même plus sensible que jamais à tout ce qu'il y a de poésie en ce monde, mais aussi, je suis plus que jamais hostile à ceux qui croient représenter ici-bas cette puissance sacrée. Mon régiment me témoigne une affection dont je suis fort touché et le dernier de mes chasseurs me semble un être cent fois au-dessus de tous ceux qui dans ma jeunesse m'ont si cruellement froissé. Les mélancolies irritées de mes vingt ans ne m'ont pas quitté, d'où je conclus qu'elles étaient justes.

Quand vous reverrai-je, Madame? c'est là ce que je continue à ignorer. Le vrai troupier, celui qui combat quelquefois, souffre sans cesse et triomphe rarement, n'est pas encore près de rentrer.

Mille et mille tendresses.

## XLVIII

Sébastopol, 22 mars 1856.

Depuis ce matin, Madame, il y a sur notre plateau une apparence de printemps. Toutefois les nouvelles de France continuent à ne pas nous parvenir. Nous ignorons comment se mène la partie dont nous sommes l'enjeu.

Nous avons après-demain de grandes courses auxquelles les officiers russes doivent assister. Dans l'armée comme dans le monde, nos ennemis sont fort bien accueillis. Ils nous accablent de compliments sur notre valeur, qui nous font grand plaisir. Ils reconnaissent le fait incontestable de notre grandeur avec une modestie dont on leur sait gré. Quoique j'en veuille encore aux Anglais de Jeanne d'Arc et de Waterloo comme ce pauvre vicomte de Chateaubriand, je porte la médaille de Crimée. L'effigie de la reine Victoria est charmante et je trouve assez chevaleresque cette tête de femme sur le cœur.

Vous vous rappelez qu'avant d'avoir conquis à la guerre les trois décorations qui ornent aujourd'hui mon dolman, j'ai porté l'ordre de la Pantoufle! Ah! Madame, vous avez bien raison de m'aimer un peu.

## XLIX

Sébastopol, 12 avril 1856.

Ah! Madame, comme vous devinez les choses malgré les immenses intervalles qui nous séparent. Je suis dans un des moments les plus anxieux de ma vie ; on forme ici un régiment destiné à rentrer en France[1]; mes campagnes, ce que j'ai fait en cette guerre dont je suis (en cavalerie du moins) le

1. La paix avait été signée le 30 mars 1856.

doyen, peut-être d'autres titres encore m'appellent à y entrer; mais l'absence du maréchal Canrobert et mon dévouement pour lui, si connu de toute l'armée, sont dans ma situation, choses fort défavorables. Autant ma position serait bonne en France, autant elle est délicate en Crimée. Bref, je ne sais pas si votre serviteur n'est pas condamné encore à passer bien des jours sur les terres lointaines, séparé de tous ceux qui l'aiment. Des officiers russes, qui sont venus ici récemment, ont demandé si le comte de M... ne faisait pas partie de cette armée; tout récemment aussi, *le Figaro*, qui est reçu chez le général M..., m'a consacré les lignes les plus aimables : tout cela, je dois le dire, excite la bienveillance et non l'antipathie de mes camarades; mais combien vous avez raison en disant que je suis un vieux de la vieille! Avec toute votre adorable intelligence, donnez à ce mot toute la plénitude de sa signification, et vous comprendrez encore à peine ce qu'est votre si tendrement dévoué chevalier sans peur de la Pantoufle.

J'embrasse votre frère.

L

Sébastopol, 26 avril 1856.

Madame,

Je suis capitaine aux Chasseurs de la garde et j'en suis fort content. J'entre dans un régiment magnifique où je connais tout le monde et où je suis connu de tout le monde. C'est la réunion la plus complète de grognards qui se soit vue depuis le premier Empire. Me voilà donc cette fois bien définitivement un vieux de la vieille. Mais je suis complètement satisfait. Ce que je souhaite avec ardeur, c'est de vous trouver, lors de notre entrée triomphale à Paris. Rien de triste comme de ne pas être reçu par l'affection, en rentrant dans son pays, et les affections sont rares pour moi, *my dear fairy*. Je n'en mets sur vos deux pantoufles que deux baisers plus tendres.

J'embrasse le cher Lord, qui est bien pour moi en ami ce que vous êtes en je ne sais quoi.

PAUL DE MOLÈNES

# LA MAISON BRÛLE[1]

Nous nous sommes rencontrés tard.
L'eau court vite.

GUIZOT. *Lettres.*

## XVIII

On vient de sortir de table. Les pelouses de l'Institut Waugham arrondissent leurs ovales de velours vert où tranchent des buissons d'azalées roses. Nelly a laissé seuls les deux hommes. Car Claude, las d'une dissimulation qui lui coûte, a voulu parler à M. Curtyl dès son retour.

Il ne peut ni ne veut s'affranchir de la correction ; et à peine sort-il du cadre régulier, qu'il tient à y rentrer aussitôt, en même place et sous la même firme.

Très loyalement, il vient d'exposer ses intentions ; et le père l'a écouté sans l'interrompre ; ses yeux intelligents brillent. Il secoue lentement la cendre de son cigare, et avec une malice cordiale dont la sincérité étonne Claude :

— Cher monsieur Andryane, Nelly est absolument libre de diriger sa vie comme elle l'entend. Je n'admets pas l'intrusion, encore moins la tyrannie, des parents dans les affaires de cœur.

» Personnellement, vous m'inspirez une sympathie qui me porte à approuver son choix, même si je pensais que vous êtes allé un peu vite.

Claude cherche une excuse ; il regrette d'avoir engagé une liberté dont il ne disposait pas encore et, il se l'avoue tout

1. Voir la *Revue* des 15 novembre et 1er décembre.

bas, compromis Nelly sans le vouloir. Sa délicatesse se le reproche assez! Pour être irréprochable aux yeux du monde, il aurait dû divorcer avant de lui dire qu'il l'aimait, laisser s'écouler du temps, l'aimer alors et la demander en mariage. Mais la vie et l'amour ne tiennent guère compte de ces conventions factices et passent outre, guidés par la loi invincible : la nécessité.

M. Curtyl dit :

— Je sais... tout cela est normal. Je ne m'en inquiète que dans la mesure où des complications se produiraient; car ce jour-là, il serait trop tard pour revenir en arrière. Nelly ne reprendrait pas sa parole, pas plus que vous, j'en suis sûr?

— Oh! proteste Claude...

— Vous vous trouveriez aux prises avec bien des difficultés. Je n'en exagère pas l'importance; elle existe pourtant! Il me peinerait, au risque de vous paraître illogique, que Nelly pût souffrir trop cruellement de ces conséquences.

Il écarte le geste inquiet de Claude; et très net :

— Elle a dû les envisager. Nelly est très affranchie; et de vous deux, ce ne sera pas, je le crois, la plus exposée à regretter cette audace.

La perspicacité de son regard si franc émeut Claude : Curtyl voit clair. Il le devine fait pour un bonheur sanctionné par l'opinion. Père et fille ont une conception de la vie autrement osée, mais dangereuse, semble-t-il à Claude : la morale du passé a pour elle sa stabilité; les morts innombrables l'ont faite. Elle est cimentée par la tradition, la coutume, tous les effacements individuels, tous les sacrifices consentis à sa rigueur.

— Je vous choque peut-être, — reprend M. Curtyl. — Mais je ne crois pas que la société ait rien à voir, ni ses lois, à l'organisation de la vie sentimentale. L'idée qu'elle régit l'union des êtres, leur impose des contrats légaux, ligote leur liberté, entrave leur séparation, dispose de leur héritage, me semble une anomalie monstrueuse et que ne justifie aucun intérêt public. La publicité donnée au mariage, à la paternité, au divorce, m'ont toujours paru un reliquat des rites sauvages, aussi choquants que l'exposition du drap de noces, ou les supplices de l'adultère.

» Nul, à mes yeux, n'a le droit d'aliéner à jamais son cœur,

ses sentiments au profit d'un autre; nul, à plus forte raison, n'a le droit de le contraindre en des liens qui ne tirent leur valeur que du consentement libre des intéressés.

Claude s'effraierait de ces théories s'il ne connaissait la dignité irréprochable de M. Curtyl, l'estime qu'il mérite, sa valeur morale.

— Je suis heureux, — dit-il, — que vous veuillez bien m'agréer pour gendre.

M. Curtyl sourit :

— Mon autorisation n'est déjà plus aux yeux de la loi qu'une formalité, puisqu'après une seule signification de sa volonté, Nelly pourrait s'en passer. Et je ne déplore pas cet affaiblissement de la puissance paternelle, car presque toujours je l'ai vue oppressive, et souvent arbitraire et injuste. Notre devoir est tout d'éducation : il est rempli lorsque, ayant fait de nos enfants des amis, nous leur avons dit comme à des amis, sans réticence, ce que nous pensons.

Claude insiste :

— Je voudrais espérer que madame Curtyl ne verra pas de mauvais œil...

M. Curtyl répond.

— Nous nous sommes, ma femme et moi, concédé, comme principe essentiel du mariage, une trop grande liberté, pour qu'elle ne reconnaisse pas à Nelly des droits semblables. Je crois savoir qu'elle viendra prochainement à Paris. Vous lui parlerez en confiance. Je ne pense pas qu'elle élève des objections.

— Elle aurait pu souhaiter une grosse fortune, un homme plus jeune et sans enfants...

— Ces questions-là, — dit M. Curtyl avec réserve, — n'ont un intérêt déterminant que pour Nelly. Et du moment qu'elle les a tranchées...

Il ajoute :

— Ce qui m'inquiète le plus, c'est la santé de mon enfant : la menace de son cœur fragile. Si je ne croyais pas vous connaître assez déjà pour sentir que vous l'entourerez de soins délicats et vigilants... Mais j'ai confiance.

Andryane lui tend la main :

— Comptez sur moi! Je l'envelopperai de ma tendresse; je lui consacrerai tout mon dévouement.

Les deux hommes sont émus : ils ont tout dit :

— Si je la rappelais, maintenant? — propose M. Curtyl.

Nelly reparaissait; un regard suffit à la renseigner. Elle embrassa son père. Il les laissait bientôt ensemble. Claude, une flamme d'émotion aux yeux, allégé, dit :

— Comme votre père est bon, comme il voit de haut! Je suis touché aux larmes de sa franchise et de la simplicité avec laquelle il m'a parlé. Mais votre mère? C'est à elle maintenant que...

— Oui, — dit Nelly. — Vous avez tout de suite conquis mon père. Je suis sûre que maman vous appréciera. Pourquoi n'irions nous pas la surprendre en Belgique? J'ai reçu hier une carte postale. Elle est à Bruxelles pour trois jours encore.

— Vous partiriez avec votre père, et vous me laisseriez? — s'informe-t-il anxieux.

Nelly éclate d'un joli rire devant sa mine longue.

— Mais non, voyons, nous vous emmènerions. Comment voulez-vous que maman dise oui, si elle ne vous voit pas un peu plus longtemps qu'à notre déjeuner d'Olgau?

— Ce voyage ne vous fatiguera pas?

— Quatre heures de train, vous voulez rire. Ce sera une fugue de deux ou trois jours. Et nous irons ensemble à Bruges que je ne connais pas, et meurs d'envie de voir.

M. Curtyl, pressenti sur ce départ, approuva. Il en profiterait pour aller visiter à Leyde son vieil ami Schattmann, l'helléniste célèbre. Nelly, le lendemain, en porta la bonne nouvelle rue du Luxembourg à Claude et lui fit les honneurs de son atelier : une pièce claire, tendue de toile beige sur laquelle se détachaient le blanc des moulages, quelques photographies de Michel-Ange, des figures de la Sixtine et, en des cadres dorés, quatre petits tableaux d'elle, d'une fraîcheur et d'une vérité de rendu si délicieuses qu'on oubliait les gaucheries de facture. Dans un angle, un grand piano à queue portait ouverte la partition des romances de Schumann. A sa prière, elle en joua quelques-unes.

Assis sur le divan recouvert d'une toile de l'Inde à ramages et animaux fantastiques de tons roses et bleus, Claude admirait la jeune fille; et dans cette solitude à deux, la griserie du désir l'envahissait.

Elle se retourna, comme si le regard qu'il posait sur sa nuque blanche l'avait piquée, et, rougissante, elle lui tendit les mains. Il l'attira et appuya sa tête sur son épaule. Elle ne le repoussa point.

Il hasarda :

— Je me demande si la sagesse n'aurait pas voulu que je ne m'absente pas en ce moment?

Elle répondit :

— Une dépêche de l'avoué vous aura si vite rejoint.

Il n'insistait pas; la tentation était trop douce.

— N'est-ce pas charmant? — reprit-elle. — Ce sera le premier de nos voyages, car nous voyagerons, Claude? Rien n'aère plus l'esprit; c'est un rajeunissement. J'adore le voyage, comme ma mère. Et vous?

Il répondit :

— J'aime le voyage, j'aime cet atelier si intime; j'aime tout ce que vous aimez, je vous aime, Nelly!

Le lendemain, ils partaient pour Bruxelles. Et, se rappelant leur retour de Suisse avec les Guibret, Claude songeait avec une ivresse pensive à tout ce qui, en quelques semaines seulement, avait balayé, détruit tant de choses autour de lui.

## XIX

L'enchantement reprit.

Magie du voyage! Comme Nelly avait raison! Il vous fait une âme neuve. On laisse derrière soi tout ce qui encombre : regrets, soucis, tourments. Chaque minute écoulée dissipe le cauchemar du réel, donne un éclat éphémère à ces images qui défilent : arbres grèles, ciels légers, prairies plates, la terre pauvre du Nord.

A l'hôtel, point de madame Séranska. Partie pour Namur; télégrammes. Elle reviendrait demain. Bruxelles amusait Claude et Nelly de ses panoramas de toits et de ses perspectives plongeantes, son aspect propre et cossu; bonhomie des gens, partout des magasins de victuailles, charcuteries, pâtisseries aux tartes énormes. Et les grands brocs de cuivre des laitières, et les chiens attelés aux petites voitures.

Près du marché au poisson, un délicieux déjeuner, turbots et soles, arrosé de faro, dont M. Curtyl se régala, et que Nelly et Claude déclarèrent la plus exécrable des bières.

Puis, après la Bibliothèque Royale, le Palais des Beaux-Arts : les beaux bronzes de Constantin Meunier, les Jordaëns dont la joie charnue, le coloris fougueux leur donnent une sensation brutale et joyeuse. Mais leur émoi vient, à l'exposition du Cinquantenaire, d'admirables Van Dyck sortis des châteaux d'Angleterre et des collections les plus fermées : visages de femmes, masques d'hommes, beaux yeux ardents, faces nobles, où le mystère des destinées intrigue, où la vie, dans sa variété passionnée, crie presque douloureusement.

Et c'est encore la place de l'Hôtel de Ville, cœur historique de la Cité, avec sa façade gothique, ses niches et ses statues; les maisons des corporations et leurs attributs dorés; celle des Bateliers et son pignon en poupe de vaisseau, celle des Archers qu'orne un phénix doré; la place, ses éventaires de fleurs, son aspect vieillot et son fourmillement moderne.

Le lendemain, nouveau télégramme de madame Séranska. On la trouverait à Bruges, elle les y attendait. Ils ne l'y trouvèrent pas. Le démon du voyage, un caprice, l'avaient appelée à Anvers. Tout était si près dans ce pays facile, qu'elle ne semblait pas y attacher d'autre importance qu'à un rendez-vous décommandé, et sautant de chez le couturier à une tasse de thé, à l'hôtel Ritz.

Bruges enveloppait Claude et Nelly de sa molle atmosphère ancienne, de son sommeil réveillé de carillons. Ils se plaisaient aux grands jardins muets des béguinages, qui semblent faire du silence une religion et qui dressent, au-dessus des maisonnettes basses et de leurs existences recluses, l'oraison de leurs hautes cimes.

Ils admiraient les Memling de l'hôpital Saint-Jean, la pureté ingénue de la châsse de sainte Ursule, la cathédrale et son ornementation polychrome, les vieilles peintures flamandes, les statuettes et les vitraux du petit musée des Hospices civils, la grande place et son Hôtel de Ville gothique. Mais plus que tout les ravissait, à l'hôtel Grunthune, le Musée de dentelles, le miracle de ces entrelacs, de ces guirlandes, de ces lettres,

de ces fleurs de fil neigeuses, tant de grâce et de légèreté, ces toiles d'araignées-fées pour robes de princesses.

Ils traversaient le Dyver planté d'arbres, suivaient le quai du Rosaire et le quai Vert. De vieilles maisons se reflétaient dans les canaux. Et partout persistait l'impression de calme et d'oubli que troublaient seuls les sons légers des cloches. Et de nouveau les rues sans passants, les canaux vides, les quais déserts, cette paix ouatée et ce recueillement d'église qui sont l'atmosphère morte de Bruges.

Ils visitaient les magasins d'antiquités. Dans l'un d'eux, Claude choisit une vieille bague en or. Elle était ciselée de feuilles de lierre et de feuilles de gui, ajourée et fleurie d'un saphir de Ceylan qui semblait une goutte de mer bleue. Il l'essaya au doigt de Nelly, et quand elle voulut la retirer, il lui dit :

— C'est votre bague de fiançailles, chérie; gardez-la pour l'amour de moi.

En repassant devant le béguinage, ils atteignaient le lac d'Amour. De là, on voit la ville et le canal, un pont avec une vieille tour. Nelly, lasse, s'assit, et comme elle regardait sa bague avec un plaisir enfantin, Claude s'aperçut, confus, qu'il portait encore son alliance de mariage. Il la retira, la lança dans le lac. Des cercles d'eau s'élargirent et moururent. Nelly avait fait un petit : « Oh! » de surprise brusque.

Un liseré blanc, persistant au doigt de Claude à la place de l'anneau disparu, semblait attendre qu'une autre bague, — elle y pensait! — enchaînât de son lien d'or la destinée nouvelle.

Le soir, Bruges et sa monotonie oppressent Nelly. Ils reprenaient au matin le train pour Ostende.

La plage les décevait : cet entassement d'une foule de plaisirs aux expressions médiocres ou basses qu'on remarque dans les Biarritz et les Monte-Carlo. Ils prenaient le thé dans un Palace; des laquais dédaigneux leur servaient une eau de vaisselle, le sucre était parcimonieux, le beurre rance et la nappe trouée. Ils fuirent avec joie cette cohue qui coude à coude, les bousculait, le long de la jetée et de la mer grise.

A Anvers enfin, ils trouvaient madame Séranska. Partie en

excursion, il est vrai, mais on affirma qu'elle rentrerait pour dîner. Ils aimèrent cette ville vivante, riche et fourmillante, à laquelle le large cours de l'Escaut, le mouvement du port et des quais confèrent un si expressif caractère.

Les promenoirs asphaltés des docks leur donnaient l'illusion de circuler sur un pont de navire. Près d'eux, à quai, un grand vapeur allemand chargé d'émigrants engouffrait dans ses cales les dernières caisses. Un orchestre jouait sur le pont. D'autres puissants bateaux arrivaient; des mouches à vapeur sillonnaient l'eau d'argent bleuâtre qu'éclairait un soleil nuageux. Tout invitait aux grands départs, éveillait des idées de fortune cherchée au loin, de renouvellement d'existence.

Nelly se reposa dans la cour du musée Plantin, fleurie de plantes vertes et ornée de bustes. Les Rubens de la cathédrale ne l'avaient pas enthousiasmée, ni Claude : la froideur de ce maître des couleurs lorsqu'il traite des sujets religieux; il ne retrouve son âme que dans la fougue et la splendeur des chairs. Puis les boniments en anglais et français, le bruit de gros sous, le trafic des marchands du Temple les dégoûtaient.

Exquise minute, ce repos sous les rameaux d'une vieille vigne, dans la cour de la paisible maison des livres. Ils venaient d'en parcourir les salles tendues de tapisserie en cuir doré ou garnies de volumes, vivifiées ça et là de portraits; dans les vitrines, sur les tables, des manuscrits, des in-folios rares et des planches d'impression. Des générations de Plantin et de Moretus avaient vécu là, éditant leurs Bibles, leurs Eucologes; les murs, les parquets conservaient l'aspect qu'il eurent, du vivant des maîtres imprimeurs. Là, comme aux Musée des dentelles de Bruges, le passé vivant parlait.

Cette fois, en rentrant à l'hôtel, ils trouvèrent madame Séranska, singulièrement séduisante dans cette robe de soirée où ses admirables épaules blanches jaillissaient de l'écrin du corsage bleu pastel. Des perles cerclaient son cou.

Claude, intimidé, se demande si c'est vraiment la mère de Nelly et la femme de M. Curtyl, tant elle s'avère différente d'eux, avec son charme de belle Polonaise; et si jeune à côté de ce mari à moustaches blanches, mais svelte encore et robuste comme un Anglais. Nelly seule, en qui le contraste des

tempéraments s'oppose, lui apparaît nuancée des vertus harmonieuses et complètes de sa race, le convainc qu'elle est bien française, et rassure ses goûts traditionnels.

Madame Séranska parle, avec une intelligence alerte, une compréhension pénétrante, des musées que Claude et Nelly ont visités. Elle part après-demain pour la Hollande et les convie à l'accompagner. Ils ne peuvent se dispenser de voir les Rembrandt d'Amsterdam : c'est si près!

Après le dîner Claude s'esquive, laissant Nelly pressentir sa mère. Il erre dans les rues populeuses et se sent plein de trouble : n'a-t-il pas déplu à madame Séranska? Ne l'a-t-elle pas trouvé trop dogmatique dans ses affirmations d'art? Il tient Nelly d'elle-même : le don merveilleux ne lui suffit-il donc pas? Si; mais maintenant il lui faut d'autres assentiments, consacrés, officiels.

Il craint que madame Séranska ne lui soit hostile : ne souhaitait-elle pas pour sa fille un mariage frivole et riche? A bon droit, ne va-t-elle pas s'effrayer des charges et des devoirs qu'il apporte à une si jeune femme? Quelle mère ne se tourmenterait de lui savoir des enfants déjà grands? Et peut-être lui en voudra-t-elle de ce passé qu'il traîne? Puis, n'a-t-elle pas un fond de légèreté qui l'éloignera de lui, cette passante, aux envolées de bel oiseau qui ne se pose que pour repartir? Si elle allait dissuader Nelly?

Il n'ose, tant il rentre tard, se risquer à déranger ses amis. Il regagne sa chambre à l'écart, sans se douter que Nelly, sa mère et son père l'attendent, par un malentendu du portier qui ne l'a pas vu rentrer. Il interprète ce silence comme un désaveu, ne peut se décider à se coucher. Et pourtant n'est-ce pas ce qu'il a de mieux à faire?

Les murmures de la rue s'assourdissent. Les bruits de l'hôtel s'éteignent. Les pas feutrés sur le tapis du couloir se font plus rares. Quelle insomnie cruelle, après tant d'autres!

Le lendemain, madame Séranska, étonnante d'allure dans son tailleur de serge à rayures blanches et grises, l'attend dans le petit salon attenant à sa chambre où, même pour quelques heures, elle sait mettre une atmosphère personnelle, rien qu'avec des fleurs, des étoffes jetées çà et là, des photographies disposées autour de son écritoire de voyage.

Elle lui tend sa main aux veines bleuâtres, la même main fine qu'il aime en Nelly; et avec décision, le scrutant en face :

— Causons.

Elle l'écoute un grand moment, puis, impatiente et précise, l'interrompt :

— Je pense comme mon mari, et que, puisque Nelly vous aime et que vous l'aimez, il n'y a rien du tout à faire. Il n'y a jamais rien à faire contre l'amour. Il n'a pas besoin de se justifier. Il est le plus fort. Pourquoi vous faire de la peine en vous disant que j'aurais souhaité pour Nelly une autre union? Est-ce parce que mon sort est dans la liberté; aucune attache, l'évasion de soi-même et des autres? Et encore! Ce que je préfère aurait pu ne pas lui convenir. Et vous la rendrez peut-être très heureuse. Peut-être! Comment savoir?

Elle hoche sa tête charmante, qu'encadrent des cheveux fauves, — naturels, ou teints au henné? — Et très vite :

— Le mariage, cher monsieur, est la plus incertaine des loteries. J'ai aimé mon mari follement avant, et plus du tout après : il n'est resté entre nous que de l'estime. Ce n'est pas assez pour vivre côte à côte, toujours, quand les goûts diffèrent. Ne me jugez pas mal. J'aime Nelly, et je reconnais que son père a développé en elle une délicieuse nature. Si Nelly s'accorde avec vous, que puis-je demander de mieux?

Elle coupe court à ses protestations chaleureuses :

— Ne jurez pas! Vous l'adorez? Vous êtes de bonne foi, mais vous ne savez pas, elle non plus. L'amour est une chose, le mariage une autre. Et il faut, c'est l'usage, un usage très choquant, se marier d'abord pour savoir si on s'aimera ensuite. Voilà ce qui est vraiment immoral. Mais puisqu'il faut en passer par là!...

Claude a envie de discuter et n'ose : elle est si sincère, elle montre tant de charmes! Quelle singulière femme! Et pourtant, n'est-elle pas dans la vérité de l'instinct? Quel inconnu, en effet, que le mariage! Quelle révélation de l'inconscient que chacun des deux, et la femme surtout, porte en son âme et en son corps!...

Elle conclut, plus touchée qu'elle ne veut le paraître :

— Je vous souhaite le bonheur, et je serai heureuse quand

vous et Nelly mariés, nous nous rencontrerons, comme aujourd'hui.

Elle tend sa main délicate qu'il baise. En quels hôtels, en quels pays se retrouveront-ils? Le mystère de cette âme qu'il ne peut comprendre l'obsède. Elle parle de l'amour, reconnaît sa puissance comme si elle l'avait éprouvé. A-t-elle une vie secrète? Quelle vie? Ainsi promenée de ville en ville, de pays en pays, avec ce passe-port magique, la grâce et la fortune? Comment n'est-elle pas lasse, pourtant, d'errer ainsi? Se fixera-t-elle un jour? Est-elle heureuse? On le dirait. Cache-t-elle dans ses yeux intenses, parfois pleins d'une si troublante nostalgie, le secret vide et l'ennui d'un cœur désabusé? Sa séduction, en tous cas, agit sur Claude, et cet affinement de race et de nuances auquel il est si sensible. Il est prêt à l'aimer, il l'aimera pour peu qu'elle le veuille.

Le soir, M. Curtyl les quittait pour aller visiter l'helléniste Schattmann. De Leyde, il regagnerait directement Paris, tandis qu'ils accompagneraient madame Séranska à La Haye, où la réclamaient des amis, ces amis de plaisir qu'elle cueillait et laissait dans tous les coins du monde.

## XX

L'enchantement continue. Claude connaît le bonheur entre sa petite Nelly si fraîche, si pure, et l'autre, d'un charme plus artificiel, mais si prenant, cette jeune mère qui a si peu l'air de sa future belle-mère et près de qui il se croit en visite.

Le gai, l'exquis voyage! Elles en sont illuminées; et comme elles se ressemblent, ces deux femmes! Tout est amusement et réflexions, causeries. En franchissant la frontière, il semble qu'on entre dans un autre monde. Après la Belgique wallonne, si près de la France, la Hollande apparaît, opposée de mœurs, et de caractère. Dépaysement complet; dans le paysage si plat, si bas, coupé de canaux et parsemé de mélancoliques moulins à vent, dans cette langue rude et ces visages d'autre coupe, dans les heures et le menu changés des repas.

Madame Séranska et Nelly, à la confusion de Claude,

parlent tour à tour anglais, allemand, se font partout comprendre.

A La Haye, madame Séranska, qui entend ne rien changer à ses habitudes et a horreur de toute contrainte, s'arrange pour voir ses amis, en laissant à Claude et à Nelly une liberté de mouvements qu'elle juge sans inconvénients, surtout à l'étranger. C'est l'avantage de la richesse qui a libéré ses actes, et, dans une vaste franc-maçonnerie cosmopolite, lui ouvre les portes, les cœurs et les sourires.

La plage de Scheweningue repose Claude et Nelly du brouhaha d'Ostende. La mer du Nord terne et baveuse, sous un ciel de gros nuages, cette fois les enveloppe de sa magie triste.

Ils admirent les beaux parcs d'un vert si frais, gonflés de sève, par lesquels La Haye respire; ils aiment la flaque d'eau étincelante, comme un étang de patinage, du Wyver; çà et là des canaux dorment; et tout a un air royal et paisible, sauf dans les petites rues de commerce fulgurantes la nuit d'électricité, où, à l'étroit, les passants se pressent.

Un soir, Nelly et Claude entrent dans une taverne, très tableau de petits maîtres hollandais : boiseries brunes, escabeaux sombres, rangées de pots d'étain sur des crédences. Ils dégustent à la cuiller des « avocadges », jaunes d'œuf battus avec du rhum.

A voir Nelly seule en face de lui, souriante, à chercher sa main, Claude éprouve une ivresse si pure que le désir même, son grandissant appel des sens n'a rien de grossier; il ne peut associer à Nelly une seule image brutale. Elle est la nature, elle est la vie, elle est le printemps. Quand elle deviendra sienne, une fois mariés, il ne la concevra pas autrement qu'en ces minutes exaltées. Si, malgré lui, sa pensée va plus loin que le cou rond et blanc de Nelly, descend et s'attarde à sa jeune gorge et au contour des hanches, il éprouve un attendrissement respectueux pour cette chair ennoblie d'âme. Jamais Marthe ne lui a inspiré cela.

Le lendemain, ce fut Harlem et ses jardins, ses serres étouffantes. A la saison des tulipes qui fleurit la terre d'un bouquet des Mille et Une Nuits, avaient succédé d'autres fleurs moins belles, hortensias et dahlias, dont les couleurs éclatantes faisaient un pendant naturel aux toiles vives du Musée,

aux secs et vibrants Frans Hals, que Nelly et Claude goûtent plus que madame Séranska, fatiguée d'avance, dit-elle, de tous ces tableaux de corporation, de ces réunions d'hommes en qui s'affirmait la vie saine d'un peuple robuste. Ils déjeunaient de crevettes roses en salade et d'une compote de gingembre.

Puis, sous un ciel gris et froid, ce fut Amsterdam enlacée par ses couleuvres d'eau, ses mille canaux verdâtres et saumâtres, l'Amstel large et ses chalands, ses ponts, ses docks, et la nappe brun-glauque, le large découvert du Zuyderzée, sous un vent âpre qui, dans l'automobile des amis de madame Séranska, faisait voler, comme pour les arracher, les grands voiles drapés autour des visages.

Au musée de l'État, la *Ronde de Nuit* et les *Syndics des Drapiers* fascinèrent Claude et Nelly. Ils étaient en face d'une beauté si profonde qu'elle leur semblait inconnue et qu'ils sentaient le besoin de se recueillir devant elle. Plus encore peut-être que la *Ronde de Nuit* et son éclat sourd et magnifique, les conquérait la toile des *Syndics* : l'art expressif de ces forts et simples visages, les soucis matériels et les intérêts civiques pétris dans la pâte chaude de ces traits empreints d'une telle humanité. Malgré les merveilles qu'ils contemplaient ensuite, les deux images merveilleuses, les deux toiles maîtresses s'imposaient à leur souvenir, effaçaient les autres visions, gardaient la puissance d'une hantise.

Après avoir goûté dans une pâtisserie de la Kalverstraat, ils rentraient à pied parmi les rues. Le simple petit chapeau de Nelly, sa robe parisienne ajustée à son corps gracieux, attiraient, de la part des passants, une curiosité amusée, dont Claude, d'abord surpris, à la fin s'énervait. Il examinait les femmes, la plupart hautes et charpentées d'os, raides d'allure, mais saines et de peau claire, avec ces visages de proue, ces profils arrondis de poissons que fixent dans leurs toiles les portraitistes hollandais.

— Vraiment, — dit-il, — on nous regarde comme des bêtes curieuses.

Ses moustaches à la française, son feutre mou le faisaient remarquer; peut-être aussi sa vivacité tranchant sur l'indolence flegmatique de la foule. D'ailleurs, aucune malveillance : l'étonnement incompréhensif d'une autre race.

En rentrant à l'hôtel, ils se heurtèrent à un homme grand et musculeux, portant beau, qui accompagnait deux jeunes femmes très élégantes. L'une était Lise Bertram, la célèbre comédienne du Gymnase, actuellement en tournée, comme l'annonçait son portrait sur de vastes affiches que Claude et Nelly avaient regardé tout à l'heure.

— Ah! par exemple!

Et il serra la main de Claude, qui venait de reconnaître une de leurs plus fréquentes relations, l'usinier Maridotte, un des gros fournisseurs de l'Est-État. Il glissa un coup d'œil furtif, en connaisseur, vers Nelly qui entrait sans s'arrêter; et tout bas :

— Compliments!

Andryane répondit sèchement :

— C'est ma fiancée.

— Recompliment! Oui, c'est vrai, vous divorcez, m'a-t-on dit. Je vous comprends, cher ami...

— Que voulez-vous dire?

— Que vous avez la plus charmante des excuses. Comme moi, du reste, qui suis ici en contrebande. *Motus*, n'est-ce pas?

Il désigna avec une fatuité discrète Lise Bertram.

— C'est mon amie. Vous le saviez?

Claude savait. A présent, il comprenait mieux les clins d'œil gaillards, l'air vainqueur de Maridotte, sa réputation d'homme à bonnes fortunes et de déterminé jouisseur.

Capitaliste endurci, patron tyrannique à ses ouvriers, Maridotte se posait en champion de moralité, de justice et de progrès. Epoux d'une petite femme noiraude, trop laide pour espérer se remarier, d'ailleurs attachée à ce pacha superbe, à qui elle avait apporté trois millions de dot, Maridotte lui témoignait les égards qu'on doit « à la mère de ses enfants »; et la trompait avec des actrices; successivement la cantatrice Roxel, la danseuse Juanarès, la petite Coral des Bouffes. Maintenant, il menait grand train avec Lise Bertram. Le secret qu'il réclamait était celui de Polichinelle.

Claude fut mécontent que Maridotte l'eût rencontré avec Nelly. Incapable de tenir sa langue, il bavarderait.

Le lendemain il le retrouvait dans le cabinet de lecture de l'hôtel, une pièce immense ayant pour centre une série ovale

de pupitres couverts de journaux étrangers, et enfumée de tabac âcre.

Maridotte, qui venait d'expédier son courrier, lui offrit un fauteuil et lui fit apporter un verre de schiedam.

— Alors, cher ami, c'est vrai, vous divorcez? Voilà une chose que je ne ferai jamais, moi!

Il frappa sa poitrine : son large torse résonna.

— Pourquoi compliquer la vie? Le mariage ne m'a jamais empêché de m'amuser, au contraire!

En effet, il eût tout perdu à quitter sa femme.

— On sait ce qu'on a, on ne sait pas ce que l'on retrouvera. Mais pardon, vos affaires ne me regardent en rien ; et si j'y fais allusion, c'est pour vous affirmer ma sympathie. Qu'est-ce que le mariage? Une polygamie hiérarchisée. Une seule femme, et des maîtresses tant qu'on veut. Mais vous, mon cher Andryane, vous avez toujours pris la vie diablement au sérieux. Vous êtes tout d'une pièce. J'en sais quelque chose par nos rapports d'affaires. — Un havane?

Par pose et besoin d'expansion, Maridotte se laissait aller à des confidences scabreuses. Une forme de vie à laquelle il n'eût jamais songé, s'imposait à Claude : plus cynique, mais plus franche que celle que sa rencontre avec Maurice Simart à Olgau lui avait laissé pressentir. Juste assez de façade pour que le mariage, craquant de partout, tînt encore par miracle. Mais saurait-il vivre ainsi?

Maridotte regarda sa montre, vida d'un trait son petit verre :

— Fichtre! Bertram doit m'attendre. Au revoir, mon cher, soyez heureux!

Le portier de l'hôtel, qui avait de magnifiques moustaches hongroises, parlait l'anglais avec l'accent allemand et le français avec l'accent belge, tendit à Claude une depêche.

Elle était de Charles Guibret, chargé de le tenir au courant.

*Marthe se refuse à divorcer. Ton avoué te réclame.*

## XXI

Claude eut un éblouissement. Il lui sembla qu'il perdait Nelly. Sa colère lui rendit une énergie lucide.

« Qu'y a-t-il là de si tragique? Marthe, ingrate envers ma pitié, veut me laisser l'odieux de réclamer contre elle un divorce salissant? Puisqu'elle m'y accule, comment hésiter? Et le puis-je, pour Nelly? »

Triste fin de voyage : les ailes de son rêve coupées, une chute dans la réalité fétide. Madame Séranska, sans paraître trop s'alarmer d'un contre-temps dont elle ne saisissait peut-être pas toute l'importance, et que Claude s'efforçait d'atténuer, insista pour qu'ils la suivissent à Venise. Mais il avait hâte de savoir. Plus d'incertain! Vite, agir! Nelly décida, d'un délicieux élan de cœur, qu'il ne rentrerait pas seul : n'était-elle pas sa fiancée, bientôt sa femme?

Madame Séranska les mit en wagon, comblés d'une gerbe de roses, d'une boîte de fondants et de « hopjes », délicieux caramels au café. Son sourire et l'adieu de son ombrelle blanche les suivirent longtemps.

Nelly accompagnait Claude au pavillon de Neuilly, où le cousin Charles les mettait au fait.

Un coup monté, à son avis; une intimidation. Que Claude tint bon et montrât les dents. Plus de ménagements!

Me Faucony eut le tact de ne triompher que modestement : hein? ses pressentiments! Son confrère l'avait informé l'avant-veille que madame Andryane ne désirant pas le divorce et même, comptant y résister de toutes ses forces, se refusait absolument à l'accord qui la sacrifiait.

— Comment, qui la sacrifie? — s'exclame Claude révolté d'un pareil aplomb.

— Dame! — Faucony sourit; — puisqu'elle entend rester votre femme malgré tout!

— Mais elle n'en a plus le droit. Nous avons conclu un pacte!

— Oui, oui... Mais la loi ne le reconnaissant pas, vous ne pourriez en faire état devant le tribunal sans vous nuire!

— Mais on ne se cramponne pas à un être qu'on n'aime plus et qui vous déteste. C'est ignoble!

— Sans doute... mais légal! Je dis plus, c'est naturel et humain. Vous voulez le divorce, obtenez-le. Elle est logique, votre femme! Je ne vous cache pas d'ailleurs que j'ai réfléchi à vos chances et que je les trouve beaucoup moins bonnes. Vous

allez courir l'inconnu! Le divorce est une bagatelle si on est d'accord. Si on ne l'est pas : lutte, procédure, enquêtes, plaidoiries, délais; des semaines, des mois, des années. Le dédale! Voyons, aucun moyen de ramener madame Andryane, de la faire persuader par des tiers?

— J'en doute. J'essaierai.

— Oui, essayez!

Et las de son immobilité, bondissant de son fauteuil, l'avoué roula en boule au milieu de la pièce, vint s'arrêter contre Claude :

— Je vais vous donner un conseil. Mais vous ne le suivrez pas.

— Dites toujours.

— Rentrez chez vous! Reprenez la vie commune! Si vous avez de la poigne et savez adroitement pousser à bout un caractère aussi irritable que le sien, vous la déciderez en trois mois au divorce.

— Oh! ça! — fit Claude incrédule et qu'une pareille idée, répugnante et déloyale, effraya : — Recommencer cette existence infernale? Plutôt mourir! Je ne pourrai pas!

— Allons donc! Tant d'autres le feraient!

— Je ne pourrai pas! Je ne puis plus... L'idée seulement de la revoir me serait odieuse...

Me Faucony dit :

— Tant pis! Cela faciliterait vos projets.

— Quels projets?

— Ne comptez-vous pas vous remarier?

— Tout le monde le sait donc?

— Madame Andryane l'a crié sur les toits.

Claude serra les dents : va pour la guerre, puisqu'elle le voulait!

Pour commencer, il pressentit un avocat! Il songeait naturellement au plus célèbre, Me Simart. Il le connaissait un peu et ne pouvait rêver allié plus mordant, plus acharné. C'était le spécialiste rêvé. Il passa outre sa légère répugnance au souvenir de leur rencontre fugitive à Olgau. Qui veut la fin veut les moyens! Et la moralité intime de l'avocat n'avait rien à voir avec son talent redoutable.

En face de Simart, occupé à se réconforter après les fatigues

de l'audience d'un verre de coca Mariani et d'un biscuit, devant un maître d'hôtel immobile, plateau en main, Andryane éprouva un réfrigérant malaise. Ce regard poli et acéré, l'expression d'ironie contenue de ce glabre et coupant visage.

Aux premiers mots, l'autre l'arrêta :

— Désolé, cher monsieur. Je dois vous dire que j'ai été pressenti par la partie adverse. J'ai déjà conféré avec madame Andryane et consenti à plaider pour elle, au cas où vous passeriez outre son intention formelle de rester à votre foyer en compagne soumise et mère dévouée.

L'avis était net, la menace enveloppée. Mortifié, Claude se retira. Cela se corsait! Dire qu'hier il était à Amsterdam avec Nelly, tous deux libres, comme unis, et qu'à présent la vie réelle de ses liens de chicane, de ses règles formalistes le happait, le bouclait, faisait de lui, jusqu'à nouvel ordre, un impuissant et un esclave.

Toujours conseillé par Faucony déçu, — « Simart, diable! satané adversaire! » — il alla solliciter un autre avocat, gloire fatiguée du Barreau, encore réputé pour ses coups de crocs, Me Carvache, qui avait de gros yeux ronds et une mâchoire énorme.

« On les choisit, pensa-t-il, comme des dogues de combat! »

Ainsi le secret de sa vie, cette pudeur qu'il eût voulu garder, son alcôve souillée, rien de cela ne lui appartenait plus. Que de gens au courant, déjà! Ce droit de répudiation, cruel mais nécessaire, et que seul, dans la plénitude de sa conscience de mari, il aurait dû exercer, il ne le possédait pas! Il lui fallait soumettre son honneur, l'intérêt de ses enfants, l'avenir de son existence, le bonheur même auquel il avait droit, à l'arbitrage de magistrats, tout comme une contestation au sujet d'une terre ou d'une écurie. Il dépendait d'autres hommes de le délivrer du plus affreux servage. Et ces hommes seraient influencés par des considérations étrangères à la cause, des recommandations adroites, des préventions, l'art des avocats.

Son sort tiendrait à l'habileté avec laquelle Me Carvache, qu'il ne connaissait pas hier et qui ne lui était absolument rien, tirerait parti d'une histoire faite de sa chair et de son sang, et du pire et du meilleur de lui-même : cette histoire qu'un

rhéteur à gages allait arranger, modifier, dramatiser ou égayer à sa guise.

Fallait-il que Marthe eût peu de sens moral pour se prêter à cet étalage! Quoi, il lui était indifférent qu'on la montrât épouse indigne, qu'on évoquât ses trahisons en plein prétoire, à voix claironnante! Et dans quel espoir? Claude débouté? Hypothèse inadmissible, ou alors c'était le déni de tout bon sens et de toute raison. Et même? Qu'il échouât, pensait-elle qu'après l'éclat d'un débat public, et s'être jeté tant de boue au visage, il irait la reprendre, la promener à son bras, l'asseoir à sa table, l'attirer dans son lit?

Le lendemain, il recevait à l'hôtel une lettre de madame Bruchet, le suppliant de se ressaisir, au nom de leur amitié qu'il leur en coûterait de sacrifier : son devoir et celui de son mari étant, en pareil conflit, d'épauler la plus à plaindre, Marthe, coupable peut-être, mais pardonnée, et qu'il abandonnait pour une autre...

Que c'était bien cela! Ainsi Marthe l'avait forcé à lui retirer sa tendresse, elle avait lassé sa fidélité. C'est elle qui l'avait rejeté vers une autre, et du fait seul qu'il aimait cette autre, Marthe du coup s'innocentait. Leurs bons amis avaient pitié d'elle et non de lui, qui avait tant souffert. De cela, ils se souciaient peu, sinon pour le morigéner, comme les amis de Job sur son fumier. Les torts conjugaux du coup s'équilibraient. Même pas! Claude apparaissait seul coupable. Coupable, parce qu'il aimait? Ils auraient dû se réjouir de ce qu'il trouvât enfin un peu de réconfort, une consolation qui ne volait rien à personne. Point du tout, ils l'accablaient! On eût dit qu'il commettait une action sale et vile. Il aimait!

Sous ses doigts, la lettre de Madeleine Bruchet s'éparpilla en menus papillons. Parbleu! Ces amis sûrs avaient conduit Marthe chez Simart! Il en aurait le cœur net.

Madeleine, seule, le reçut, avec un visage composé où une sévérité méfiante luttait avec un reste de sympathie.

Elle éluda, pour Simart, et dit :

— Nous avons pensé, d'autres que nous ont pensé que Marthe avait le droit de ne pas plier à votre volonté. Pourquoi signerait-elle son abdication? Si vous êtes si sûr de votre cause, pourquoi consentiez-vous à prendre les torts pour vous?

Ah! Ah! Voilà la gratitude qu'on lui en témoignait. Déjà on suspectait ses mobiles, on calomniait sa générosité.

Elle ajouta :

— Sans doute, Marthe va courir une grosse partie. Eh bien, elle la courra; nous ne pouvons la blâmer. L'enjeu en vaut la peine. Si elle perd, elle ne perdra rien de plus que ce qui la menace, puisqu'elle aura perdu sa situation sociale. Si elle gagne...

— Si elle gagne?

— Elle restera aux yeux de la loi, de l'opinion, votre femme.

— Et vous trouvez cela juste? Vous trouvez cela moral?

— Plus moral que d'abandonner son épouse légitime pour se créer un autre foyer, pour imposer à ses enfants une belle-mère, du vivant de la vraie mère?

— Mais cette mère est indigne!

Madeleine Bruchet, à toutes les objections révoltées de Claude, ne répondait plus; son lourd, son gras visage s'injectait de sang : l'irritation d'une nature violente et butée.

— Alors, notre amitié?

Bruchet qui entrait, répondit pour sa femme :

— L'amitié doit passer après les considérations d'ordre général et a justice abstraite et absolue.

— C'est bien, — dit Claude.

Et il prit son chapeau.

— Pourquoi ne revivez-vous pas avec Marthe? Elle est prête à vous accueillir, — dit Madeleine avec indulgence.

— Trop de bonté, vraiment!

— Pauvre ami! — fit-elle avec commisération.

A leur tour, les Louardre entraient en scène.

Quand il lut la carte : « Commandant Louardre », il se réjouit. Impossible que son vieux camarade de collège, son ami fidèle en dépit de ses absences coloniales, son vieux Romain ne l'approuvât pas. Homme d'épée, homme d'honneur, cicatrices au visage, la croix, bien gagnée, sur la poitrine. Oui, mais il y avait une madame Louardre; et celle-là, dont l'éclat maquillé contrastait avec le triste et bilieux visage de Romain, Claude ne l'aimait pas. Comme tout le monde, il plaignait son ami qui par amour avait épousé cette aventurière

aux cheveux roux. Les pires légendes couraient sur elle. Servante de brasserie à Saïgon, équilibriste de cirque à Dakar, on ne savait; il l'avait épousée en dépit de ses chefs, ce qui avait ruiné son avancement.

Isabella, Bella comme l'appelait Marthe, sa grande amie en vertu de leurs affinités vulgaires, toisa Claude avec le dédain qu'elle portait à ce genre d'hommes « antipathiques; » il lui fallait au moins un ragoût de vice et de bassesse. Collée comme une harpie rageuse au malheureux Louardre qui l'aimait encore et qu'elle trompait assidûment, elle ne pouvait admettre qu'on « plaquât » sa femme. Merci bien! Dangereux exemple! Marthe eût-elle fait cent fois pis, Bella l'absolvait. Si on chassait sa femme pour cela!

Discussion pénible, où Louardre baissait le nez, n'osant défendre Claude, quand sa femme s'écriait d'une voix de tête :

— N'est-ce pas, Romain? Dis donc à ton ami...

Claude ne se dominait qu'au prix de grands efforts, tant il lui était douloureux d'entendre les allusions désobligeantes pour la jeunesse de Nelly, s'échapper de la bouche malpropre et flétrie de cette femme enragée de vieillir, sous son fard.

— Gardez au moins Marthe pour la galerie! Combien d'hommes ont deux ménages; elle se résignerait, comme d'autres!

— Ni pour la galerie, ni pour moi, Madame.

— Mon Dieu, finit par hasarder Louardre, Andryane est en âge de savoir ce qu'il veut et doit faire. Tu lui as montré les inconvénients de sa résolution. Que veux-tu de plus?

Madame Louardre lui jeta un regard noir et répliqua :

— Ce que j'en dis, moi, c'est parce que nous sommes ses amis et tenons à le rester.

Claude s'inclina froidement, peiné, parce qu'il aimait Louardre, de le voir réduit à obéir à une coquine, lui qui avait risqué dix fois sa vie pour son pays, donné partout l'exemple.

Peu après la porte se rouvrait.

— J'ai laissé mes gants, — dit le commandant.

Et serrant à la briser la main de Claude, tout bas il lui jeta :

— Un prétexte... Tu as raison! Divorce, sacredié! Et plains-moi si je ne prends pas ton parti comme je voudrais.

Épeuré déjà, il filait.

Claude haussa les épaules, tristement. Si ses amis le désavouaient, comment le jugerait donc le monde, relations, convenances, indifférents, bavards inconnus? Tous ceux qui, mal informés, prendraient fait et cause au gré de recontars fugaces, l'une parce que Marthe dans son salon n'aurait pas fait assez de frais pour elle, l'autre au contraire, parce que l'on aurait affirmé que madame Andryane était une femme charmante?

Et Nelly, avant qu'il se fut rien accompli, avant qu'on eût rien su, rien vu de compromettant, Nelly déjà livrée, sous le manteau, à la curiosité, à la médisance, aux chuchotements. Ah! Marthe était forte!

Claude avouait à la jeune fille son découragement.

— Cela vous étonne? — disait-elle tendrement. — Mais vous en entendrez bien d'autres; et si vous souffrez déjà tant!...

## XXII

Seule, la signification du premier acte de procédure décida Marthe à sortir de cet appartement qu'elle considérait comme sien. Encore, fut-ce sur les instances des Bruchet qui lui offraient l'hospitalité. Elle avait emporté tous ses bijoux et sa garde-robe : cinq malles pleines!

Claude ne put revoir sans horreur l'appartement vide. Il ne se résignerait pas à revivre au milieu de ces témoins du passé. Le tout alla s'entasser au garde-meuble. Il ne réservait que ses livres et changea de quartier.

En huit jours, grâce à la célérité des tapissiers et au goût très sûr avec lequel, aidé de Nelly, il courut les antiquaires, il s'était remeublé.

A Pierre et à Charlette, qu'il avait repris chez lui, il fit la surprise de deux chambres tendues de toile de Jouy, fraîches et neuves. Mais les enfants, dépaysés et inquiets, ne parurent s'y plaire qu'à demi.

Silencieux, ils levaient sur lui des regards furtifs, vite abaissés pour qu'il ne pût lire leur pensée. Il souffrit, si tendre, de ne plus trouver, chez Charlette surtout, ces élans de ten-

dresse confiante. Par quelles calomnies leur mère les avait-elle mis en garde? Et quelles autres influences, d'amis hostiles? Lutter, oui, à force de bonté, de patience, de fermeté; mais ce n'était qu'une action lente et continue; l'effet direct, la persuasion : interdits! Comment se défendre? Comment parler sans charger leur mère? Comment les écraser, à leur âge, sous l'infamante vérité? Toute imprudence les aliénerait. S'ils se confiaient à lui, seulement? Avec d'infinies précautions, il les amènerait à réfléchir, à comparer. Mais vaincre leur silence! Pierre montrait un front serein, obstiné, rappelant sa mère : le mur! Charlette, plus nerveuse, se retenait de pleurer.

Claude entrevit la lutte inégale. Une visite à madame Andryane les transformait. Ce qu'il regagnait en trois jours, il le perdait en deux heures.

Il leur parla cependant un matin. Il leur dit avec franchise que, ne pouvant s'entendre avec leur mère, il avait pris le parti de se séparer d'elle.

Pierre, indécis, avait demandé :

— Est-ce avec toi ou avec maman que nous vivrons?

— Vous vivrez avec moi, mais vous pourrez toujours la voir. Elle restera votre maman.

Charlette et Pierre s'étaient regardés d'intelligence; et Pierre :

— Mais, est-ce que nous vivrons avec toi seul?

Et Charlette, le cœur gros :

— Cela nous ferait trop de peine de vivre avec une autre maman.

Claude ripostait :

— C'est elle qui vous a parlé de cela?

Pierre ne répondit pas. Charlette avoua :

— Oui.

Claude les catéchisait : ils devaient s'abandonner à son expérience, à sa sagesse, l'aimer bien. Il ne voulait pas qu'ils pussent jamais souffrir. Eux non plus ne pouvaient désirer qu'il souffrit, restât avec leur mère, puisqu'ils étaient trop malheureux ensemble.

Pierre risqua :

— Mais maman dit qu'elle ne demande qu'à continuer à vivre avec toi!

Claude dut affirmer :

— J'ai de graves raisons, mes enfants, pour ne pas vouloir, moi! Vous me comprendrez plus tard. Je ne puis encore tout vous dire, comme à des grandes personnes. Ayez confiance.

Pierre avait gardé, ce jour-là, son attitude renfermée. Seule, Charlette, de temps en temps, rencontrait le regard de son père. Le soir elle l'embrassa d'elle-même. Car maintenant, c'était lui qui devait les embrasser. Jugé, mal jugé par ces petites consciences, n'était-ce pas d'une injustice sans nom? A ces moments-là, il eût volontiers piétiné, roué à mort la mauvaise conseillère, la menteuse, l'ennemie!

Il s'en confiait à Nelly dans l'atelier du Luxembourg :

— Ce qui m'est le plus à charge, c'est de sentir combien le ressentiment, la rancœur, la vengeance s'infiltrent en moi. C'est une intoxication noire, un véritable empoisonnement. Je suis supplicié par une affreuse et torturante pitié. Je sens mourir en moi mille scrupules délicats, mille bonnes petites volontés. J'en veux à ceux qui font de moi un autre homme... Ah! je ne suis pas fait pour haïr!

» Voyez, pour les enfants, n'est-ce pas une abominable déloyauté à cette femme de forcer leur cœur, de fausser leur esprit, de les tourner contre moi, contre nous!

— C'est fatal! — dit Nelly.

Il l'avait surprise en train de peindre, drapée d'un sarrau de toile, où elle avait l'air d'une longue écolière sage, avertie et tendre.

Nelly déposa ses pinceaux et vint s'asseoir près de lui.

— Attendez, je vais vous faire du thé. La dînette. Et nous causerons; j'ai beaucoup réfléchi, Claude.

Elle le devina inquiet, — au moins, songeait-il, elle n'allait pas renoncer à lui? — et lui souriant :

— Je ne songe qu'à notre bonheur ensemble.

Rassuré, il soupira :

— Ah! notre bonheur! Ils vont nous le vendre cher!

— Qu'est-ce qui vous force à le payer ce prix-là?

Déjà l'eau du samovar bouillait; de petites tasses de Chine, comme sous les doigts d'un escamoteur, venaient se disposer d'elles-mêmes sur un plateau; un cake piqué de raisins s'y adjoignait.

— Tenez, — dit Nelly, — vous aimez le thé léger. Une tranche de citron?

Il la sentit pensive.

— Parlez-moi, chérie...

— Vous allez vous lancer dans un procès malpropre où vous devez, pour réussir, déshonorer votre femme. Vous n'êtes pas apte à ce genre de combat. Le meilleur de vous s'y froisse et s'y meurtrit. Et déjà...

— C'est trop vrai, mais...

— Que vous triomphiez, vous en garderez toujours le dégoût. Si, par malheur, elle l'emporte, vous aurez inutilement sali votre ancienne compagne, la mère de vos enfants.

— Est-ce ma faute, — objecta Claude, — si la nécessité me condamne à ce que ma conscience et ma pudeur réprouvent? J'ai offert, vous le savez, de me sacrifier pour un accord propre et prompt. L'aveugle, l'incurable stupidité de cette femme me force à des mesures radicales. Je le déplore. Qu'y puis-je?

» Car je ne pense pas, — fit-il, visant de son ironie les faux amis, les éternels conseilleurs et non les payeurs, — que vous me proposiez de continuer à vivre sous le même toit que Marthe, pour *leur* belle façade?

Nelly le regarda avec une pitié ferme :

— Non, Claude, en vérité. Mais pourquoi ces moyens extrêmes? Ne pouvez-vous vous séparer à l'amiable, faire à madame Andryane une pension décente, large même, et vous réserver l'entretien et la garde de vos enfants en concédant à la mère tout ce que l'humanité permet?

Il se récria :

— D'abord, elle n'accepterait pas. Et la loi l'arme contre moi. Mon domicile est le sien. Elle peut s'y implanter.

— Elle se lasserait de scandales inutiles, à supposer qu'elle s'y risque.

— Et nous, qu'est-ce que nous deviendrions?

— Nous, Claude, nous nous aimerions franchement.

— Ah! Nelly, petite Nelly courageuse, que vous songez peu à l'opinion! Mais elle serait terrible! Voyez déjà le courant qui se forme et va grossir. Que dirait-on? Que j'ai abandonné ma femme pour mon seul plaisir? Car c'est de ce mot bas que les envieux flétrissent un noble amour!

— Que vous importe ce qu'on peut dire?

— Songez, — dit Claude, — à quels obstacles nous nous heurterions...

— Je les entrevois et les accepte, mon ami.

Elle dit cela avec franchise, avec noblesse, avec pureté.

— Mais, Nelly, il vous faudrait être à moi...

— Je serais à vous, Claude...

— Sans titre, sans garanties, sans contrat?

— Votre amour et votre loyauté me suffiraient.

— Ce serait le scandale!

— Vous ne l'éviterez pas. Et, ce scrupule vous honorerait, vous épargneriez la honte à votre femme.

— Elle rejaillirait sur vous!

— Non, mon ami, non! Je ne crois pas me déshonorer en vous aimant de toutes mes forces aux yeux de tous.

Claude, angoissé de désir et de crainte, toutes ses notions chavirant, s'écria :

— Mais vos parents, vos amis?

— Je relève de moi, d'abord. Mes parents, mes amis ont vécu comme ils l'ont jugé bon.

Il leva ses bras et les laissa retomber, désolé :

— Non, je veux que vous soyez ma femme, ma femme légitime, entendez-vous, ma femme acceptée! Je veux que nul ne puisse oser sur vous un mot de blâme. Je veux que mes enfants respectent en vous l'épouse de leur père, une femme reconnue par la loi et admise par le monde.

— Vos enfants!... C'est l'inconnu. Si je leur inspire de la confiance et de l'affection, ils m'aimeront aussi bien sans titre légal.

— Mais réfléchissez donc! Vivrions-nous séparés, nous rencontrant seulement, où allez-vous jusqu'à penser que nous pourrions unir nos vies?

Elle souriait, grande, fière, la plus émouvante expression sur le visage :

— Nous vivrions comme vous le désireriez, Claude.

— Pour vous, pour mes enfants, pour ma mère, pour moi, je ne le veux pas. Je n'accepte pas ce sacrifice; il est trop beau, trop grand; je ne le mérite pas. Vous souffririez, nous souffririons trop!

Elle le regardait toujours avec une infinie tendresse, et d'un regard si beau, si bon, si franc, que bouleversé, il se tordit les mains :

—Ah! ne me tentez pas, ne me tentez plus, ma chérie! Comprenez la force qu'il me faut pour reculer devant le bonheur radieux, immense que vous m'offrez! Nelly, je n'ai pas votre audace. Je veux vous tenir, non seulement de vous-même, mais de ce qui vous rattache à toutes mes croyances morales : la famille, la loi, la société.

Mais il contemplait ardemment, passionnément la jeune poitrine soulevée d'un rythme plus rapide, les joues animées, les yeux intenses, tout l'être exalté qui se dressait devant lui, et semblait dire :

« Quand vous voudrez, je serai vôtre. J'ai foi en vous. L'amour ne se dispute pas, ne se marchande pas. Pour moi, c'est tout ou rien. Que m'importent les hommes et leurs règlements stupides? Je n'ai que ma vie, je vous la donne. Je mets mon honneur plus haut que leur ricanement imbécile. Je vous aime, Claude, et le reste n'est rien! »

Il s'agenouilla devant elle, étreignit les fins genoux.

— Mon amour, je n'oublierai jamais cette minute. Vous ne savez pas ce que je souffre! Mais regardons plus loin. Il y a une justice. Nous serons heureux. Mes enfants vous aimeront. L'avenir nous dédommagera. Vous serez ma femme!

Elle le releva, d'une légère et forte élévation de mains et dit, résignée :

— Que votre volonté soit faite!

## XXIII

Le jour de l'entrevue en conciliation, comme il retraversait la salle des Pas-Perdus, quelqu'un frappa sur l'épaule de Claude. C'était Maridotte, venu pour un procès soutenu par Lise Bertram contre son couturier. Elle paradait à quelques pas de là, dans un groupe de stagiaires et de journalistes.

— Je viens d'apercevoir votre femme. Bigre! Elle n'a pas l'air bon!

Et sans attendre sa réponse, avec sa rude et tranquille insouciance :

— Ah! dites donc, mon cher, j'aime mieux vous prévenir. Ma femme est pour madame Andryane et se démène furieusement. Les femmes se soutiennent quand elles ne se déchirent pas à belles dents! Vous savez qu'elle est la nièce de Berlacier, le nouveau Président de la Cour d'appel; elle va vous tailler des croupières, je ne vous dis que ça. Car elle n'a l'air de rien, Aglaé; mais sous son calme résigné, c'est une fourmi infatigable; et quand elle suit son idée de fourmi, rien ne l'arrête!

— Pas même vous?

— D'honneur, j'aurais voulu, pas moyen! C'est la mère de mes enfants, et j'ai trop à me faire pardonner; alors voilà!

— Merci! — fit Claude amer.

— Mais, — reprit Maridotte, élargissant sa carrure de potentat heureux, capable de générosité, — personnellement vous me plaisez. Alors, tout ce que je pourrai faire!... Pas au Palais; là, je ne puis rien : à preuve Bertram qui vient de perdre son procès. Mais partout ailleurs, je serais toujours là pour un coup! Rappelez-vous ça!

Claude ne put éviter la poignée de main vigoureuse. Quel type, ce Maridotte! Pouvait-il lui en vouloir?

De tristes jours suivirent. L'éducation des enfants le préoccupait. Jusqu'à présent, Charlette avait eu des institutrices; Pierre suivait, externe, les classes du collège Duruy. Ennemi de l'internat, dont, jeune homme, il avait beaucoup souffert, Claude eût voulu l'éviter à ses enfants. Et pourtant, comment, surchargé de travail, réservant à Nelly ses brefs instants de liberté, trouver le temps nécessaire à la surveillance de Pierre et de Charlette? Si jusqu'à présent il n'avait pu assumer cette tâche, encore moins le pourrait-il aujourd'hui. L'institutrice qu'on lui avait recommandée, et que madame Maridotte connaissait, lui déplut, trop curieuse. Il la renvoya, l'ayant surprise en train de glisser à Charlette un billet de sa mère.

Pierre, démoralisé, commençait à tenir tête à son père, soumis encore, mais ergoteur et maussade, depuis que Claude avait refusé de le mettre à l'école Lorraine, préconisée par Bruchet.

Marie Guibret venait en aide à son embarras :

— Pourquoi ne pas nous confier Charlette? L'institution de madame de Berseville lui conviendra parfaitement. Et si vous craignez pour elle la vie commune avec d'autres élèves, je vous offre de la prendre chez nous, à notre table. Elle aurait sa chambre près de la mienne, et suivrait les cours de l'institution comme externe. Je la surveillerai tendrement; et mon aide principale, mademoiselle Mortagne, lui servirait de répétitrice.

Claude hésitait : la spontanéité cordiale de cette offre le tentait. Ses repas, entre les deux enfants, étaient lugubres; et les soirées, quand il les passait une fois sur deux à la maison, le remplissaient d'une sourde détresse. Pour eux les premiers, une atmosphère plus vivante vaudrait mieux. Il objecta :

— Charlette, les premiers temps, aura des préventions contre vous, sa mère les lui soufflera.

— Oh! — dit paisiblement mademoiselle Guibret, je suis bronzée, depuis que je vis avec les enfants.

Il comprit que son calme, sa clairvoyance, sa bonté étaient les meilleurs répondants de l'avenir.

— Mais vous aurez à recevoir les visites autorisées de Marthe?

— Cela se passera très bien, — dit-elle. — Madame de Berseville est une femme remarquable, mettez-la au courant.

Celle-là encore! Allons, puisqu'il le fallait! Marie ne l'avait pas trompé. Grande, mince, le regard volontaire, le front bombé sous de beaux cheveux déjà grisonnants, madame de Berseville en une heure de conversation intelligente, dissipa les doutes de Claude. Il vit aussi mademoiselle Mortagne, dont le jeune et doux visage lui plut. Il pouvait leur confier sa fille.

Nelly lui demanda :

— Que décidez-vous pour Pierre?

— Je suis bien embarrassé. Tout ce que j'ai entendu dire de l'institut Waugham, mes causeries à ce sujet avec votre père, me donneraient envie d'essayer pour mon fils cette éducation rationnelle. Seulement je pense à la surcharge des programmes, à l'échéance des examens; il n'est pas en avance. Travaille-t-on assez à l'institut Waugham?

Nelly se mit à rire :

— Je ne puis faire l'article en faveur de mon père. Parlez-en avec lui. Je sais qu'une section particulière suit les classes du lycée Alfred de Vigny, qui est à la porte. L'internat n'a rien de commun chez Waugham avec celui des autres maisons : la surveillance y est discrète, l'illusion de la liberté presqu'entière; les élèves ont l'air heureux. C'est tout ce que je puis vous dire.

Claude s'entretenait avec M. Curtyl; une visite complète de l'établissement, de la chambre claire et gaie avec salle de bains qu'aurait Pierre le décidait.

Le même jour, ses enfants entraient en rechignant en pension. Le lendemain, lettre de l'avoué. Madame Andryane protestait, annonçait un référé. Mais elle s'en tenait à la menace. Le choix du père, usant de ses prérogatives d'éducateur, était trop justifié par le renom des deux maisons.

Ce ne fut qu'un son d'alarme, avertisseur de la lutte sans merci qui s'engageait. Ce soir là, Nelly étant souffrante, Claude dîna seul; et ce repas solitaire lui parut plus morne que les précédents, si tristes pourtant entre ses petits.

Il suivait en pensée leur première journée hors de chez lui. Eux aussi devaient avoir le cœur gros, la sensation d'une étape nouvelle, d'un milieu étranger. Il les plaignit et se plaignit :

« Ah! vie mal faite!... »

## XXIV

Et il brûlait de désir.

Lente, l'obsession délicieuse l'avait pénétré. Depuis des semaines, il combattait le charme. Ardent, il s'était efforcé d'abord de n'aimer Nelly que chastement. Là encore, ses idées préconçues, sa formation d'esprit exceptionnelle, l'inclinaient à fuir, de crainte d'offenser le respect dû à une vierge, l'attrait impérieux qu'exerçait sur lui le jeune et long corps.

D'abord ce n'avait été, sur le vieux pont de bois à Lucerne, s'encadrant entre les solives de la fresque mortuaire, que la nostalgique séduction d'une silhouette romanesque. Puis, sur le vapeur blanc du lac de Schiltzen, la suavité de sa nuque, la

rondeur du cou laiteux. Ensuite, sous les sapins de Thoringen, l'invite harmonieuse de son agenouillement dans la robe framboise. Et à chaque particularité de costume, comme en toute minute de leur amour, son émotion avait grandi. Il la revoyait en des attitudes exquises, au bord du lac d'Amour, dans la Taverne de la Haye, sur le quai d'Anvers, le long de l'Amstel à Amsterdam des Eaux, étendue sur une chaise longue au pavillon de Neuilly, assise auprès de lui, dans le *studio* de la rue du Luxembourg, ou l'accompagnant, en tailleur bleu marin et chapeau sobre, une heure au Louvre, à l'école des Beaux-Arts, puis goûtant avec lui au fond d'une pâtisserie discrète.

Pourquoi lui avait-elle parlé avec une si sereine franchise? De quelle torture muette, il payait l'exaltation dont elle l'avait alors haussé au-dessus de lui-même!

Constamment elle s'imposait à sa pensée, elle marchait à ses côtés; il croyait lui parler; la nuit, il rêvait d'elle.

Cette hantise lui était un délire et une souffrance. Maintenant, il avait peur de lui et n'osait, à certains moments la regarder. Mais, les yeux fermés, il se fut représenté l'ondulant mystère de sa démarche, les plis secrets de sa jupe et ces contours dont la seule vue trouble. Elle n'avait primitivement été pour lui qu'un regard, qu'une pensée, qu'un esprit, qu'un cœur. Elle devenait une femme, un être de chair, tout en gardant le plus immatériel de son essence, ce reflet d'âme qui interdisait à sa brutalité d'homme de trop précises images.

Car il était ainsi fait que les principes qu'il avait reçus, leur origine religieuse cependant effacée, leur sévérité dogmatique avaient altéré en lui l'idée de l'amour et tari, il le croyait du moins, les sources les plus naturelles de l'instinct. Toujours le plaisir des sens s'était assombri chez lui d'une tristesse qui lui avait fait calomnier la volupté, au lieu d'imputer à ses désirs imparfaits pour Marthe et à la médiocrité de leur assouvissement, ce malaise humilié et déchu.

L'idée de n'aimer que dans le mariage, et que seul le mariage sanctifie les rapports étroits des êtres, fortifiait en lui cette gêne : aussi entretenait-il la terreur d'avilir Nelly en consentant à ce qu'elle devînt sa maîtresse. Une barrière idéale la défendait. Sentiments obscurs, mais qu'il éprouvait de façon délicate, intense et douloureuse.

Il ne comprenait plus l'attachement trouble qui l'avait si longtemps rivé à Marthe. Et ce qui en surnageait de frémissement animal lui semblait quelque chose de misérable et de piteux, à côté des émotions que lui inspiraient le plus simple geste de la jeune fille, la courbe de son bras, la flexion de son buste, l'émouvante ligne de sa jambe sous la prison d'étoffe. Elle exhalait pour lui ce dont son imagination romanesque était le plus avide, l'idée de pureté; et dans une comparaison involontaire, il refoulait tout son passé conjugal, pour faire, au mystère scellé par la virginité de Nelly, l'hommage de l'homme nouveau qu'il comptait devenir, purifié par l'abstinence et ennobli par ce qu'elle lui coûtait de souffrances.

Car enfin, la voir là, fraîche et rose et vivante... puis se la rappeler malade, pâle de langueur, se demander ce qui en elle, des forces mystérieuses de la santé ou du mal invisible, finalement l'emporterait; et, malgré tout, croire éperdument à la vie qui palpite en elle et se contenir pour ne pas la saisir brusquement comme une proie divine; avoir une envie folle de respirer ses cheveux, de mettre un baiser au creux de sa nuque, là où les cheveux meurent dans une ombre blonde, se sentir des mains tourmentées, tout l'être aimanté vers elle par une attraction irrésistible; et ne pouvoir, et n'oser, quel supplice!

Il l'endurait sans trêve, et le voyait croître de jour en jour. Parfois il en voulait à Nelly d'être avec lui si simple, si naturelle, et de ne rien changer à sa façon d'être; cependant elle n'avait rien de provocant, elle était elle-même. Et si elle se fut montrée froide et retirée, il le lui eût reproché comme un manque de tendresse ou une coquetterie indigne d'elle.

A mesure que les semaines avançaient, avec l'hiver, ses jours d'ombre, ses matins de givre, ses neiges fangeuses, il devenait plus malheureux et aspirait plus âprement à la liberté conquise, au mariage possible; sa seconde vie d'homme refaite, au grand jour, comme l'exigeaient sa moralité foncière, son besoin de mettre d'accord ses principes et ses actes.

Alors, la radieuse floraison sur les ruines! Ce jour-là, il serait délivré de son empoisonnement de haine; un sang jeune coulerait dans ses veines; mille sources de sensibilité taries renaîtraient en lui. Il n'en voudrait plus à Marthe. Pour-

quoi ne se referait-elle pas un foyer? Pourquoi ne trouverait-elle pas celui qui — plus heureux! — saurait la mater et cependant lui plaire?

Mais la réalité le tirait de ses rêves. Il rentrait dans le quotidien, le borné, le vulgaire. Tantôt une course chez l'avoué, une visite à son avocat. Les rumeurs fâcheuses couraient toujours dans l'entourage de Marthe, partagées par madame Louardre surtout. Claude avait dû rompre, furieux contre Romain qui, envoûté par sa femme, les premières fois s'excusait en soupirant :

— Ah! quand ces sacrées femelles vous tiennent!

Et finalement :

— Tu as mal agi tout de même, laisse-moi te le dire. On ne plaque pas sa femme ainsi! Cette pauvre Marthe me fait pitié. Elle t'aime tant!

Plouf! Une amitié de vingt ans à l'eau! Claude en devait conserver pendant des années de l'amertume. Il aimait ses amis et croyait que l'amitié crée certains devoirs, ne lie pas la conscience, mais engage le cœur. Ce qu'il pardonnait à un Maridotte, il ne pouvait le souffrir d'un Louardre, homme de scrupule et de devoir. Comme il arrive toujours, le commandant s'entêta; sa figure bilieuse devint rébarbative. On veut avoir le bénéfice de sa sottise et de sa lâcheté. Cruelle chose que de rencontrer, sans le saluer, un être qu'on a aimé!

Avec les Bruchet, rupture complète. Dès lors, ils ne gardaient plus de ménagements et représentaient Claude comme privé de son bon sens et capté; une aliénation de l'individu qui, la crise d'âge, la quarantaine proche aidant, faisait — si invraisemblable que ce fût! — de cet homme, hier intelligent, aujourd'hui un imbécile. L'imagination colorée de Madeleine s'en donnait à plein. Et ce qu'elle y croyait!

Madame Maridotte, elle, allait, venait, sans qu'on la remarquât, trouvant à Marthe d'inespérées protections, lui apportant le grand appui des faibles et leur obstination têtue qui, à la longue, vient à bout de tout.

Quant aux Dussarges, à Jeanne Jamin et à Bécourt, il croyait entendre le bourdonnement d'un nid de guêpes. N'importe! il saurait bien, le moment venu, leur arracher l'aiguillon.

Heureusement l'amitié de Claynot, l'affection des Guibret ne se démentaient pas. Là, quelque chose de chaud et de bon réconfortait Claude. Voilà des yeux qui ne trompaient pas, rien d'indécis dans ces regards droits; voilà des gens qui ne mentaient pas; leur étreinte franche allait jusqu'à l'âme.

Les lettres aussi de madame Andryane, fidèle à la souffrance de son grand, de ce fils prodigue retrouvé. Puis il avait Nelly! Ah! Nelly? Sans elle!...

Un soir qu'elle avait consenti à dîner chez lui — c'était trop triste, vraiment, ces repas d'homme seul :

— Vous savez que Charlette n'est plus mon ennemie, si tant est qu'elle l'ait été jusqu'à présent.

Elle s'expliquait. Leur première rencontre, fortuite, dans le pavillon des Guibret, lui avait révélé l'hostilité hésitante, mal assurée de la fillette, déjà en proie à la sourde évolution qui bientôt ferait d'elle une jeune fille. Elle l'avait sentie raidie d'avance contre son amabilité, et s'était gardée de toute attention qui eût paru venir d'une arrière-pensée intéressée. Peu à peu, elles avaient échangé quelques paroles. Et le charme loyal de Nelly avait produit son effet, plus fort que les préventions flottantes de ce petit cerveau, que les méfiances insinuées par la mère.

— Charlette vous aime tant au fond, qu'elle arrivera à m'aimer, si elle se rend enfin compte que je ne veux pas vous rendre malheureux.

— Ah! — fit Claude, — ce serait une lumière bien douce dans ces ténèbres où je marche! Vous devoir le cœur de ma fille! Moi, je suis maladroit; je ne sais, je n'ose; et cependant je l'aime tant, je voudrais tant qu'elle comprenne ma tendresse et que je suis non seulement son père, mais son meilleur ami.

— Espérez, — dit Nelly. — Elle m'a souri aujourd'hui comme elle ne l'avait jamais fait; et elle m'a dit d'un ton de confiance; c'était la première fois qu'elle faisait allusion à vous : — « Père a bien changé; pourvu qu'il ne tombe pas malade! »

Claude s'émut :

— Elle a dit cela?

— J'ai foi, une foi absolue dans la nature de vos enfants, dit Nelly. La vérité possède une force invincible. Il ne faut

qu'un rien, c'est insaisissable; et quand leur viendra cette intuition que de votre côté est la justice, ils redeviendront vôtres.

Claude dit :

— Pierre travaille bien et se développe beaucoup. Votre père m'a dit qu'on en était satisfait. Mais je ne saisis rien encore de favorable pour nous sur son petit visage fermé.

— Cela viendra, — dit Nelly. — Si Charlette et moi devenons amies, ce sera un grand point. Elle a une sensibilité charmante, cette enfant; et puis, qu'elle se rende bien compte que je l'aime, et elle m'aimera.

Février passa : le rôle était chargé, les audiences pleines. L'affaire vint enfin, au début de mars.

## XXV

Semaine d'anxiété.

Charles Guibret et Claynot, qui allèrent au Palais, en rapportaient les nouvelles.

— Me Carvache n'a pas trop mal parlé, — dit Claynot, — mais sans entrer dans le vif; il a plaidé en généralités plus que par analyse. Je ne sais s'il a étudié l'affaire, ou si son secrétaire la lui a suffisamment mâchée. Enrhumé d'ailleurs et la voix terne, malgré le coup de gueule éclatant qu'il a retrouvé pour la péroraison.

Guibret, dont le tempérament enthousiaste s'accommodait mieux de l'éloquence, déclara :

— Au Palais, il faut ça, comme à la Chambre. Moi, je trouve que Carvache a montré du talent. Ah! Je l'ai entendu il y a quinze ans, dans le procès de, comment donc? Machin, le grand accapareur de farines; c'était épatant! Mais tout de même il a eu ce qu'il fallait, l'émotion et la persuasion.

— Attendons Simart, — dit Claynot mal convaincu.

— Et l'audience? — demanda Marie Guibret.

Claynot dit :

— Le président écoutait sans broncher en regardant devant lui quelque chose : sa montre, peut-être. Le substitut prenait des notes, à moins qu'il ne crayonnât des bonshommes; des

deux assesseurs, l'un méditait, l'autre semblait dormir les yeux ouverts. Au surplus, ils ne comptent pas.

— Et les bruits de coulisse? — s'informa Claude, ironique.

N'était-ce pas une première donnée à des badauds, à des curieux, à des indifférents? Sa misère conjugale, la honte de sa femme et la sienne, celle de ses enfants jetées en pâture à la malignité publique?

— Très favorable, — affirma Guibret.

— Pas défavorable, — rectifia Claynot.

Claude, devant cette diversité de jugements, s'inquiéta : combien les magistrats devaient flotter au gré des opinions adverses!

Le lendemain Me Simart plaidait, et cette fois Guibret et Claynot étaient unanimes :

— Merveilleux!

— Une verve!

— Ah! la canaille!

— Peut-on diffamer ainsi!

— Mais quel talent!

— Et un esprit!

— C'est dégoûtant, — conclut Claynot, — qu'un avocat puisse prendre ces libertés!

— J'ai été indigné, — renchérit cousin Charles. — J'avais envie de lui casser ma canne sur le dos. L'animal, il a amusé toute la salle!

Il racontait l'attaque brillante, la jonglerie de l'avocat : il n'avait rien laissé debout de la plaidoirie de Carvache :

— M. Le Costard a souri une ou deux fois, l'assesseur endormi a paru boire du lait, le substitut n'a pas pris une seule note. Et dans l'auditoire, un succès!

— Voilà qui promet, — dit Claude, partagé entre le dégoût et la révolte.

Quoi, Simart s'était permis d'insinuer que, sans un sentiment dont il laissait bien deviner la nature, Claude n'eût jamais quitté sa « fidèle, sa bonne, tendre et excellente femme! »

— Madame Bruchet était là, madame Maridotte aussi, madame Louardre. Très remarquées, — dit Guibret, — et des chapeaux de vernissage.

Claynot ajouta :

— Faucony m'a confié : « Hein, si nous avions eu Simart? »

— C'est vrai, — ricana Claude, — il aurait aussi bien plaidé pour moi. Et au même prix !

Une petite main saisit la sienne, la serra tendrement; un délicieux regard semblait lui dire :

« Ne vous dévorez pas le cœur, à quoi bon? »

Il sourit à Nelly, d'un sourire crispé qu'elle connaissait trop.

— Le jugement à huitaine, — fit Claynot.

Il ajouta :

— Faucony te reproche de ne t'être pas assez démené, tandis que Marthe...

Claude eut un haussement d'épaules impuissant. Grimper des étages, forcer des portes, raconter son histoire à l'un, à l'autre, avec des phrases stéréotypées : ah! il en avait assez de ce métier-là! Et encore, pour décrocher des protections problématiques!

Le mercredi d'audience qui devait fixer son sort, il ne put rester à la maison, et, avec Nelly, alla se promener au Bois. Il en aimait les lignes sereines, les arbres déjà vineux aux cimes et verts d'un seul côté du tronc, les lacs mollement arrondis, les talus gazonnés et la petite vapeur qui s'élève de la cascade du grand lac. Il se sentait si déprimé que Nelly lui en fit honte.

— Voyons, ami, on croirait que toute votre vie est suspendue au résultat de ce procès.

— Elle l'est, Nelly.

— Auriez-vous donc, en cas de malheur, le courage héroïque de renoncer à moi?

— Ne plaisantez pas, je suis si à plaindre.

— Si à plaindre, vraiment, vous qui savez que ma vie vous appartient, mes pensées, tout moi?

— Ah! Quel ingrat je ferais!... Je veux pouvoir sortir de ce carcan légal, de ce mariage où une femme sans honneur me retient de force.

— Mais vous en êtes sorti déjà. Comme les mots vous leurrent, quelle importance ils ont pour vous!

— Non, chérie, tant que je ne pourrai vous épouser, je serai le forçat rivé à sa chaîne. Un mariage pareil est un bagne, j'en veux, j'en dois sortir!

Il ajouta :

— Que penseraient de moi votre père, votre mère, si je ne recouvrais pas ma liberté? Si j'avais engagé la vôtre sans compensation possible? Mais on va me libérer, n'est-ce pas?

Touchée de le sentir faible, elle qui le savait si courageux et si maître de sa volonté, elle lui dit, comme à un enfant peureux :

— Mais oui, Claude, mais oui!

Il reprit, à voix presque basse :

— Et puis, voyez-vous, Nelly, il faut que je vous le dise : je ne puis endurer plus longtemps le sacrifice que je m'impose. Je vous aime trop, ma chérie; chaque séparation, même de quelques heures, me déchire. Quand je suis auprès de vous, je ne pense qu'à la minute qui nous séparera bientôt. Il me faut vous avoir toute à moi : mon cœur est exigeant. Et j'ai si faim, si soif de vous!

Elle glissa son bras sous le sien, le rapprocha de sa poitrine chaude. Il frémit au cher contact qui signifiait :

« Mais je suis à vous, Claude, et vous le savez bien! »

Ils rentrèrent un peu avant Guibret. Claynot, retenu par une consultation importante, n'avait pu l'accompagner. Marie Guibret, fébrile, un pli entre les sourcils, entrait et ressortait constamment. Elle leur dit :

— Savez-vous que j'ai surpris Charlette, à la fenêtre de sa chambre, guettant mon père? Elle doit savoir et attendre, elle aussi!

— Voilà Charles, — dit Claude.

Guibret, à travers le parc, s'avançait le nez bas, la canne traînante. Oppressés, Claude et Nelly se regardèrent. Une anxiété fraternelle se peignit sur le visage de Marie. La porte s'ouvrit.

Guibret vint à Claude, l'embrassa et murmura :

— Tu as perdu, mon pauvre garçon.

Trois cris simultanés jaillirent :

— Non!

— Non!

— Non!

— Si! On déclare que tes griefs ne sont ni pertinents, ni admissibles. Débouté sans phrases! Et condamné aux dépens!

Traduction : ta femme est innocente et tu l'as accusée à tort.

» Si tu avais vu la joie malséante de ces pécores, Madeleine Bruchet et la Louardre! Simart faisait le modeste. Carvache a été le premier à le féliciter.

Claude murmura, très pâle :

— Et c'est là leur justice!

Il se faisait en lui un étrange, un redoutable ébranlement; la stupeur dominait : voyons, il rêvait! Sans doute, il avait eu des craintes, mais ces faux pressentiments s'oublient dès que la réussite se lève. Était-ce bien possible? On refusait de le séparer de Marthe, on recollait ce ménage en morceaux, on les invitait à rentrer dans leur foyer souillé, à remettre en commun leurs haines, leurs dégoûts, les souvenirs odieux d'une telle lutte. Et ce qui ordonnait cela, c'était la Justice. Cette justice des hommes à laquelle Claude croyait.

Car il savait bien que la société n'est pas, ne peut être parfaite, il savait que plus d'un coquin triomphe et que plus d'un honnête homme est crucifié; mais ce lui avait toujours semblé l'exception qui confirme la règle, cette règle d'ordre et d'équilibre qu'il s'imaginait prédominante, garantie par les lois et sanctionnée par les mœurs. Alors, cette lutte pour la vie qu'il avait crue une loyale concurrence, malgré son apparente brutalité, c'était cela, cette ruée d'appétits sournois ou violents; et tout le monde trouvait cela naturel?

Comment se pouvait-il que des hommes intègres, ne fussent-ils qu'à demi-intelligents, lui eussent refusé ce qu'il était en droit d'exiger : son dû? Oui, son dû! Par quelle aberration, par quelle déformation, par quelle insanité lui rendaient-ils sa femme salie, flétrie en plein prétoire, disaient-ils à Pierre et à Charlette : « Tenez, voilà votre mère! » et à lui : « Reprenez-la, c'est votre épouse! »

Alors une femme pouvait vous blesser chaque jour dans vos fibres les plus sensibles, vous ravaler, vous insulter; elle pouvait vous déshonorer avec celui-ci, avec celui-là, multiplier les flirts osés, les provocations insolentes, comme une fille! Et cette femme, la loi l'approuvait. La loi la protégeait. La loi non seulement l'absolvait, mais la consacrait, impure, à un honnête homme leur vie durant, comme dans ces supplices où

l'on garotte ensemble un être sain et un cadavre, pour que le mort, de sa pourriture, empoisonne le vivant!

Son atterrement effraya Nelly. Guibret hochait la tête, furieux : « Ah! s'il avait pu leur dire leur fait, à tous ces grimauds! » Marie, grave, les lèvres serrées, sévère envers le passé et envers elle-même, semblait envisager les conséquences déplorables de cet échec.

Tout à coup dans le silence, un sanglot creva : c'était le désespoir de Claude qui pitoyablement s'effondrait, la tête dans ses mains.

Une petite ombre se faufila dans la pièce; Charlette bouleversée se jetait au cou de son père :

— Ne pleure plus, papa, ne pleure pas; je t'aime bien, moi!

Et comme le malheureux ne la regardait pas, ne lui répondait pas, lui effleurait seulement les cheveux d'une caresse aveugle, elle s'élança vers Nelly et lui dit, d'une voix tendre et touchante, où l'enfant, en train de devenir femme, criait sa pitié et son amour filial :

— Oh! dites-lui, vous, dites-lui de ne pas pleurer ainsi!

Alors Nelly mit la main sur l'épaule de Claude et elle tenait contre elle Charlette enlacée :

— Voyons, du courage, sois homme! ronchonna cousin Charles, très ému; nous t'aimons bien. Tu iras en appel. Il faudra bien qu'ils t'accordent justice!

Claude s'essuya les yeux et, les regardant, essaya de sourire : ce fut navrant :

— Justice!... — murmura-t-il.

PAUL MARGUERITTE

*(La fin au prochain numéro.)*

# LA PALÉONTOLOGIE HUMAINE

## L'HOMME DE GRIMALDI

La « paléontologie humaine » est souvent confondue avec la « préhistoire ». Les savants qui s'occupent d'une de ces sciences s'occupent presque toujours de l'autre en même temps. Leurs « mémoires », sur l'une ou sur l'autre, paraissent indifféremment dans les mêmes publications. Enfin, un livre qui traite de « l'homme primitif » contient le plus souvent une introduction sur « l'archéologie préhistorique », tandis que les traités d'archéologie préhistorique s'ouvrent en général — comme le bel ouvrage de M. Déchelette — par des données plus ou moins succinctes sur « l'homme fossile ».

De fait, il y a, par la nature même des choses qu'elles étudient, une connexion étroite entre ces deux sciences. Cependant, elles sont autonomes, ayant chacune ses méthodes et ses problèmes propres. La préhistoire ressortit à la sociologie : son but est de connaître ce qu'étaient la société humaine et l'individu humain dans la société humaine, à l'aurore de l'histoire ou des civilisations. Ses documents sont des matériaux archéologiques, c'est-à-dire — quand il s'agit de préhistoire proprement dite, ou des « hommes primitifs du passé » — les objets matériels, résultats et témoins de la première activité des hommes. La paléontologie humaine travaille sur l'homme lui-même, et, comme il s'agit d'un homme disparu, sur ses ossements fossiles. Elle appartient à la biologie, et,

plus précisément, à la zoologie, qu'elle prolonge, au delà de la série animale, mais en continuant à ne traiter l'homme que comme un animal. Elle établit l'histoire des « races », cherche par quelle succession de types s'est effectué le passage présumé du monde animal à la plus haute espèce animale, l'homme. Tandis que le problème général de la préhistoire est de savoir « ce qu'a fait » l'homme primitif, celui de la paléontologie humaine est de savoir « comment il était fait » et « comment il s'est fait ». D'ailleurs, vu les rapports constants et réciproques entre « ce que l'on est » et « ce que l'on fait », il se forme, naturellement, entre ces deux séries de recherches des échanges incessants et de documents et de conclusions. Elles sont autonomes, mais pourtant solidaires : elles vont chacune leur pas, mais sur le même chemin, et côte à côte. Pour plus de clarté, et aussi parce que cette distinction est calquée sur celle de leurs problèmes, il convient sans doute de les envisager d'abord séparément; mais il ne faut pas perdre de vue ce caractère de « couple », qui donne seul toute leur valeur synthétique et dernière aux enseignements apportés par chacune d'elles.

La paléontologie humaine a commencé de devenir une science pendant la première moitié du XIX^e siècle, à la faveur et à la suite du développement de la géologie et de l'anatomie comparée. Elle date, très exactement, des années 1844-1846, époque de la publication du traité *De l'industrie primitive et des arts à leur origine*, par Boucher de Perthes, à qui revient la gloire de cette fondation, quoi qu'il ait eu quelques prédécesseurs. Il fondait du même coup l'archéologie préhistorique. D'un côté, en effet, il attribuait à l'action humaine la fabrication de ces haches en silex, grossièrement taillées en amandes, qu'il avait trouvées dans la vallée de la Somme, et dans lesquelles on ne voyait avant lui que des « pierres de foudre » ou des « jeux de la nature »; de l'autre, il affirmait que « tôt ou tard, on finirait par trouver des fossiles humains, des traces d'homme antédiluvien ». Ce travail fut d'abord méconnu ou raillé. Les savants mêmes qu'il aurait dû intéresser, comme le grand géologue Élie de Beaumont, en faisaient des gorges chaudes. Ce ne fut qu'après une dizaine d'années de contestations, que l'approbation de savants anglais éminents, celle

aussi de quelques Français qui se décidèrent à vérifier sur place les fouilles de Boucher de Perthes, et enfin la découverte des ossements annoncés, forcèrent l'évidence. La paléontologie humaine a fait depuis des progrès rapides, surtout dans les premières années de notre siècle. Elle est aujourd'hui, sur l'homme primitif, en possession de matériaux assez nombreux, assez sûrs, et assez biens étudiés, pour arriver à quelques conclusions à la fois générales et suffisamment détaillées.

Avant de les exposer, j'ai le devoir de mettre le lecteur en garde contre une tentation bien singulière. L'ordre des recherches dont je me propose de parler passe quelquefois pour avoir une portée anti-religieuse. J'ai à peine besoin de dire qu'on ne doit pas s'attendre à trouver ici des impertinences de ce genre. Il y a des gens qui croient fort et spirituel de s'armer de n'importe quelles données de « la science » pour partir en guerre contre « la religion » : ces gens-là ne savent généralement pas ce que c'est que la science, sinon ils auraient une idée de ses limites; ils lui nuisent, en croyant la servir. Les puérilités d'un Haeckel, par exemple, demandant qu'on élève un temple à *l'Amphioxus*, et n'appréciant guère dans les sciences naturelles qu'un moyen, suppose-t-il, d'être désagréable au pape, ont été une des principales causes qui ont empêché, pendant plus de cinquante ans, qu'on étudie de sang-froid les hypothèses toutes scientifiques de Darwin. En fin de compte, le public a méconnu souvent des recherches pleines de valeur, à cause de la basse philosophie dont on prétendait les accommoder. Le fait est d'autant plus irritant que — on le verra dans ces pages mêmes — l'Église a fourni à ces recherches de nombreux et précieux collaborateurs. La seule attitude raisonnable et convenable est de s'attacher aux faits, de noter les conclusions qu'ils imposent, et d'en marquer l'importance au point de vue de l'histoire humaine. Je ne puis cependant m'empêcher de souligner qu'un des plus importants résultats de la préhistoire et de la paléontologie humaine est de montrer que, dès son début, l'humanité a constitué, à part et au-dessus de l'animalité, un ordre propre, aussi distinct de celle-ci que l'ordre de l'animalité est distinct de la matière brute et lui est supérieur : c'est, à parler net, une « création ».

*
* *

Au bas des lettres, souvent si douloureuses, qu'il écrivait à sa nièce vers la fin de sa vie, Flaubert signait quelquefois « le vieux Cromagnon » ou « le vieux Néandertal ». Ces deux noms résument assez bien ce qu'étaient, vers 1880, les connaissances en paléontologie humaine.

« L'homme de Néandertal » doit son nom à une petite localité d'Allemagne, voisine de Düsseldorf, où Fuhlroth avait trouvé un squelette fossile en 1856. Ce squelette, dont la découverte fut alors ce que l'on appelle un événement sensationnel, et qui donna sa première lettre de créance à la science nouvelle, a été, depuis, « contesté ». Cela veut dire qu'en faisant la critique sévère des conditions dans lesquelles il avait été trouvé, on ne leur a pas reconnu de précision suffisante pour donner une entière certitude sur « l'âge géologique » du « gisement » où il reposait. Quoique d'ailleurs, depuis lors, la découverte d'ossements semblables paraisse bien prouver son antiquité réelle, on le tient à cause de ce vice d'origine — et c'est d'une excellente méthode — comme « non authentique ». Si son nom reste pour désigner un certain type humain, lui-même n'est plus matière d'étude : comme on dit en paléontologie, il n'est pas « daté ».

Et, pour l'indiquer en passant, c'est là une des difficultés capitales de ces études, outre le petit nombre des documents sur lesquels elles sont en droit de compter, que l'extrême attention qu'il faut y apporter à la question de « date », condition immédiate de l'authenticité : les fouilles doivent être non seulement bien menées, il faut qu'elles soient contrôlables, et il n'est que trop certain que des matériaux très précieux pour la science ont été souvent perdus faute de ces garanties.

En réalité, c'est sur l'étude des deux squelettes de Spy, trouvés en 1885 par de Puydt et Max Lohest aux environs de Namur, qu'a été basée jusqu'à ces dernières années la connaissance de l'homme de Néandertal, nommé souvent aussi, et pour cette raison, « homme de Spy ». De très nombreux squelettes analogues, trouvés ensuite dans l'Europe occidentale et centrale, ont montré l'extension de ce type et confirmé ce qu'on

en savait déjà. Enfin, et tout récemment, la découverte dans la Dordogne de « l'homme de la Chapelle-aux-Saints » a encore élargi ces résultats acquis et les a dépassés d'une façon inespérée. Ce dernier point mérite d'ailleurs une étude spéciale et je ne le mentionne qu'en passant, pour revenir à l'état de la science pendant les vingt dernières années du XIXe siècle.

L'idée que l'on avait alors de l'homme de Néandertal était déjà assez précise et peut se résumer ainsi. C'était un « homme » d'assez petite taille (1 m. 60 environ), robuste, puissamment musclé, vivant d'une vie animale intense, mais d'une vie intellectuelle bornée, puisque sa tête, très forte, contenait un cerveau relativement peu volumineux. Son crâne était allongé, d'une forme elliptique lorsqu'on le regarde d'au-dessus, ou, comme on dit, « dolichocéphale » (nous avons, au contraire, nous autres Français, la tête en général courte, ronde, « brachycéphale »); son front était surbaissé, aplati, fuyant, et terminé à sa base par des arcades sourcilières en saillie prononcée, de telle sorte qu'elles faisaient un ressaut sur le profil de son visage, et donnaient l'apparence à son regard d'habiter sous deux sortes de visières profondes. Avec cela, ce nez court, large, aplati, écrasé, dont nous avons l'habitude de faire un trait caractéristique des nègres.

Enfin, son « âge », — la date relative de son apparition parmi les types humains connus, — était déterminé : c'était, et c'est resté le plus ancien des hommes. Les préhistoriens et les paléontologistes divisent les temps préhistoriques (qui forment la quatrième époque de l'histoire de la terre, ou « quaternaire ») en deux grandes coupures : le paléolithique et le néolithique. Le paléolithique est la plus ancienne des deux. Il se subdivise à son tour en plusieurs « étages » que l'on identifie suivant les fossiles animaux ou l'outillage humain qu'on y trouve, et qui sont, suivant leur ordre d'apparition dans le temps : le *chelléen* et l'*acheuléen*; le *moustérien*; l'*aurignacien*, le *solutréen*, le *magdalénien*. C'est au « moustérien », ou « paléolithique moyen », ou « âge du mammouth » qu'appartient l'homme de Néandertal. Ainsi, et on le savait dès lors, l'homme de Néandertal, s'il n'était pas, à rigoureusement parler, « le plus ancien homme » — puisqu'il y a de l'outillage humain dans le chelléen et l'acheuléen, qui lui sont antérieurs

— était du moins « le plus ancien homme connu », et il l'est resté jusqu'à ces derniers temps, les trouvailles de fossiles humains qu'on a faites à des niveaux plus profonds étant jusqu'ici trop rares et trop incomplètes pour être utilisables.

L'homme de Cromagnon, pour la science de cette époque, faisait le pendant de l'homme de Néandertal. C'était, dans l'ordre du temps, la deuxième race connue d'humanité, antérieure encore à toutes les races actuelles. Il appartient aussi au paléolithique, mais à l'âge du Renne, et même à la partie la plus récente de celui-ci, le « magdalénien ». Plus récent, il est aussi plus « évolué » ou, comme on dit, « biologiquement supérieur ». Lui aussi, il a le crâne « dolichocéphale » et la face large ; mais il a le front haut et bombé, ses arcades sourcilières ne sont plus en visières, son nez est saillant et étroit. Sa « capacité cranienne » — le volume de son cerveau — est relativement plus élevée. Il fut d'abord défini sur cinq squelettes trouvés en 1868 aux Eyzies, en Dordogne, dans la grotte de Cromagnon, et cette définition confirmée par des trouvailles ultérieures.

Ainsi, deux races « d'homme fossile » reconnues dans l'Europe centrale et surtout dans l'Europe occidentale, l'une du milieu du paléolithique (âge du mammouth), l'autre de sa fin (âge du renne), toutes deux biologiquement inférieures non seulement aux races européennes, mais aux races humaines en général, et la plus inférieure des deux, si l'on peut parler ainsi, étant aussi la plus ancienne, de telle sorte qu'il est vraisemblable que la plus ancienne est la forme mère de la plus récente, tel était, réduit à ses traits essentiels, l'état des connaissances en paléontologie humaine à la fin du XIX^e siècle.

Il faut ajouter à cela, non pas dans le domaine de l'acquis, mais dans celui du disputé, la question du « Pithécanthrope » qui venait de s'ouvrir. Darwin, au milieu du siècle, avait présumé l'existence, à un certain moment des temps géologiques récents, d'un type animal ayant servi de transition, de « forme de passage » entre l'homme et les grands singes, ceux-ci supposés les lointains ancêtres de l'humanité. En 1866, Haeckel, dans sa *Morphologie générale*, avait donné un nom à cet « être de raison » et en avait esquissé la descrip-

tion hypothétique, tout en annonçant sa découverte comme prochaine. Or, en 1894, un Hollandais, le Dr Dubois, avait découvert à Java des ossements qui répondaient ou semblaient répondre aux vues de Haeckel. On discuta vivement là-dessus. Sans entrer pour le moment dans l'exposé de cette discussion et sans dire où elle a abouti tout récemment — ce qui ne présenterait d'intérêt qu'en exposant toute l'épineuse question de la « descendance de l'homme » — il suffit de dire que, vers 1900, les « partisans du Pithécanthrope » (et c'étaient les plus nombreux entre les gens de science) se représentaient « l'évolution humaine » comme une série simple à cinq temps :

Les singes anthropomorphes,
Le Pithécanthrope,
L'homme de Néandertal,
L'homme de Cromagnon,
L'homme actuel.

Nous allons voir comment les découvertes faites au début de ce siècle et portant sur « l'homme de Grimaldi » sont intervenues dans ce schéma et dans quelle mesure elles l'ont modifié. Ce n'est pas seulement une étude intéressante par ses résultats bruts, mais aussi par le jour que, chemin faisant, elle peut jeter sur les difficultés, les méthodes et les problèmes de la paléontologie humaine, de même que sur les aperçus et les questions que font naître les résultats de cette science.

*
* *

Les « Grottes de Grimaldi » doivent leur nom à la famille actuellement régnante à Monaco. On les appelle aussi les Baoussé-Roussé, c'est-à-dire les grottes des Roches-Rouges. Elles sont situées sur le territoire italien, à Vintimille, proche Menton, et elles s'ouvrent directement sur la mer, dans la falaise, à une trentaine de mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée.

Déjà fouillées, mais sans organisation systématique et avec assez peu de rigueur scientifique, dès 1872, elles furent soumises à une exploration méthodique de 1895 à 1902. Ce

fut le prince de Monaco qui assuma toutes les charges financières de l'entreprise; le chanoine de Villeneuve s'occupa surtout de la direction matérielle et de la surveillance des travaux; M. Marcellin Boule, professeur au Muséum, se chargea des études géologiques et paléontologiques; un autre professeur du Muséum, le Dr Verneau, s'occupa de la partie anthropologique, c'est-à-dire des fossiles humains, et le Dr Cartailhac de l'archéologie. Il n'est que juste de dire que pas une entreprise de fouilles, en paléontologie humaine, n'a été menée jusqu'ici avec autant de précision, de désir d'épuiser le sujet, et par tant d'hommes compétents : elle mériterait d'être citée en exemple au seul point de vue de la méthode, quand bien même le hasard — divinité de ceux qui sont préparés — n'aurait pas livré à ceux qui l'ont conduite des faits inédits et importants.

Abstraction faite des ossements fossiles, de « l'homme de Grimaldi », dont je parlerai tout à l'heure, et qui sont le « morceau de résistance », il y a tout d'abord un certain nombre de résultats à signaler. Les premiers sont ceux que M. Boule a tirés de l'histoire géologique des grottes. Par cette histoire, il ne se proposait que de fixer le cadre des ossements humains, et d'arriver à les dater avec précision; mais il s'est trouvé entraîné à des constatations qui intéressent toute la Méditerranée, ou tout au moins toute la Méditerranée occidentale, et qui sont d'autant plus importantes que l'histoire des premières races humaines a, semble-t-il, dépendu des conditions où se trouvait cette mer au moment de leur apparition dans le Sud de l'Europe et dans l'Afrique du Nord.

D'après M. Boule, la formation des grottes de Grimaldi remonte au milieu des temps tertiaires, à l'époque dite « miocène », bien avant, par conséquent, l'apparition de l'homme sur la terre, et à une date où les mammifères géants étaient, seuls et incontestés, les souverains de la planète. Plus tard, mais encore avant l'apparition de l'homme, ou, du moins rien n'attestant encore sa présence avec certitude, à la fin du tertiaire, les grottes se trouvaient presque complètement submergées, et, par la présence de coquilles marines de cette époque, on a pu déterminer que le niveau marin s'élevait alors à l'altitude qui correspond aujourd'hui à la cote de 25 mètres.

Cette élévation de la surface de la mer n'est pas particulière à la falaise de Menton. Si l'on rapproche cette donnée de celles qui sont fournies en différents points du pourtour de la Méditerranée, on voit que l'ensemble de cette mer avait alors une superficie beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui : elle débordait partout largement sur les côtes actuelles. Mais les eaux se mirent à baisser, ou bien, — car on n'est pas encore fixé sur la nature exacte de ce mécanisme, et cela revient d'ailleurs au même quant à notre objet, — ce fut la terre qui s'exhaussa. Cette « régression marine » ou cette « émersion terrestre » commença dès le début des temps quaternaires, c'est-à-dire de la période « humaine » de la terre. Et la Méditerranée, après avoir été plus grande, se trouva plus petite que celle que nous connaissons. Il y a plusieurs indices certains de ce fait, qui permettent même de mesurer avec assez de rigueur l'amplitude de ce recul. Ainsi, on trouve, à l'intérieur des grottes, de nombreux ossements de mammifères de très grande taille, des Pachydermes notamment ; la vie de ces animaux, à qui il faut et de l'espace et une provision de nourriture abondante, eût été impossible, aux pieds d'une falaise à pic n'ayant pas d'issue vers l'intérieur des terres, sur une bande littorale émergée aussi étroite que l'est celle de nos jours. Comme ils sont nombreux, et que, par suite, leur présence n'est pas accidentelle, mais tient à un état de régime, ils indiquent, en face des grottes, l'existence d'une large plate-forme découverte. Si d'ailleurs on étudie par des sondages la topographie du fonds méditérranéen dans la région littorale voisine, il présente tous les caractères d'une longue pente douce, presque parfaitement « dressée », ou égalisée, par les vagues au cours du recul et de l'avancée séculaires des eaux. Or, en face de Menton, la largeur de cette plate-forme est de cinq à six kilomètres et, en tenant compte de la profondeur marine actuelle à son extrémité la plus éloignée de la côte, on est amené à conclure qu'à son maximum de descente, le niveau méditerranéen moyen a dû se trouver inférieur de 150 à 200 mètres à ce qu'il est aujourd'hui.

Que le lecteur prenne maintenant dans un atlas une carte « dipsométrique » de la Méditerranée où sont notées les profondeurs marines, et qu'il essaie de se représenter ce que

serait l'aspect de cette mer, en supposant qu'il lui enlevât une « pelure » d'eau de 150 à 200 mètres d'épaisseur : des terres nouvelles apparaîtront, les terres actuelles s'élargiront, beaucoup de ces terres seront reliées par des isthmes, par des « ponts »; la Méditerranée paraîtra unir, plutôt que séparer l'Afrique de l'Europe. Déjà la paléontologie proprement dite, celle qui s'occupe des animaux et non de l'homme, avait depuis longtemps signalé les nombreux rapports qui existent entre les faunes récentes de l'Afrique et de l'Europe, et, remarquant que la géographie actuelle ne permet pas de les expliquer, elle avait postulé l'existence entre ces deux continents de rapports territoriaux plus intimes et plus étendus : c'est un travail de paléontologie humaine, ou du moins un travail de géologue à occasion de paléontologie humaine, qui confirme l'hypothèse. Or cette confirmation n'est pas moins importante pour la paléontologie humaine elle-même, en ce qui concerne le mode de peuplement de l'Europe du Sud et l'origine de ses populations. Tout semble indiquer que l'homme n'a pas pu être autochtone sur le sol européen; à tout le moins, car ceci est encore en pleine discussion, il semble bien que le régime de grands glaciers auquel notre partie du monde fut soumise au début du « règne humain », devait être singulièrement défavorable. On a donc cherché ailleurs l'origine de l'homme européen et de nombreuses hypothèses ont été faites à ce sujet. Un anthropologiste italien, M. Sergi, a attribué, dans cette origine, un rôle capital à l'Afrique du Nord. Les théories précises qu'il a avancées ont paru, il est vrai, et à juste titre, appuyées sur une argumentation insuffisante et mal étayées de faits : il a eu l'hypothèse plus généreuse que convaincante. Toutefois les excès même de sa méthode ne sauraient faire oublier que la difficulté qui a été son point de départ existe réellement. D'autre part, il est certain que l'existence d'une Méditerranée telle que nous l'a fait connaître M. Boule, et cela précisément au moment de ce peuplement dont s'occupe M. Sergi, écarte une objection capitale que l'on était jusqu'ici en droit de faire à celui-ci, à savoir l'insuffisance des rapports territoriaux entre les deux continents. Il serait exagéré de dire que cette objection écartée autorise du coup une hypothèse, qui ne reste qu'une hypothèse : elle cesse

du moins d'être invraisemblable. Et sans doute y aura-t-il lieu plus d'une fois, aux paléontologistes et aux préhistoriens de l'avenir, de chercher, sur la rive africaine, le « mot » d'une énigme posée sur la rive d'Europe, et inversement, à moins que la solution définitive ne se trouve justement dans l'entre-deux et ne soit engloutie avec lui.

Revenons aux grottes et aux ossements de Grimaldi.

*
* *

Les grottes sont au nombre de neuf. Pour la commodité de la description on leur a donné des numéros et des noms. Les seules qui nous intéressent ici sont les suivantes :

N° 1. Grotte des Enfants.
4. Grotte du Cavillon.
5. Barma Grande.
7. Grotte du Prince.
9. Grotte du Gerbaï.

Comme je l'ai dit, les premières fouilles datent de 1872. Elles eurent pour auteur M. Rivière, furent faites dans la grotte du Cavillon (n° 4) et donnèrent un squelette. Par malheur ces fouilles furent conduites avec peu de rigueur et l'on est bien forcé de traiter « l'homme de Menton » comme il faut traiter celui de Néandertal, ou du moins son « échantillon » de Néandertal. D'autres squelettes furent trouvés par le même chercheur dans d'autres grottes, la même année et l'année suivante; Julien, en 1884, Abbo, de 1892 à 1894, explorèrent ensuite la Barma Grande (n° 5) et en tirèrent quelques squelettes. Enfin, de 1895 à 1905, dans les fouilles du prince de Monaco, quatre nouveaux squelettes furent mis au jour dans la grotte des Enfants (n° 1). Au total, sans parler de débris et de fragments humains mal conservés, cela fait seize squelettes pour la série complète de toutes les fouilles.

Tous les seize sont paléolithiques, c'est-à-dire que, par les fossiles animaux qui les accompagnent dans le gisement, ils appartiennent à la moitié inférieure et la plus ancienne du quaternaire. D'autre part, quatorze d'entre eux sont du type

de « l'homme de Cromagnon », cette seconde race humaine fossile, qui est connue pendant l'âge du renne. Ce sont les deux autres, un squelette d'adolescent et un squelette de vieille femme, qui ont servi à définir l'homme dit « de Grimaldi », troisième type humain préhistorique, jusqu'alors inconnu, et dont ces deux exemplaires demeurent d'ailleurs jusqu'ici les seuls représentants.

Ces deux squelettes ont été trouvés dans la grotte des Enfants (n° 1). Au cours de la description géologique qu'il en a donnée, M. Boule distingue, parmi les « matériaux de remplissage » qui comblent cette grotte jusqu'à mi-hauteur, onze niveaux superposés, reconnaissables à divers caractères, et qu'il désigne par les lettres de A à L, A désignant la couche supérieure, ou la plus récente, L la plus profonde, ou la plus ancienne. Leur ensemble forme un remblai d'une dizaine de mètres d'épaisseur. C'est dans la couche I, par conséquent presque tout en bas de ce remblai, qu'on a rencontré les deux squelettes : ce niveau est ce que les préhistoriens ont accoutumé d'appeler un « foyer », c'est-à-dire qu'il contient des traces de l'industrie et du séjour de l'homme. Au-dessus de lui, dans cette même grotte, il y a une dizaine d'autres foyers superposés, jusqu'au plus élevé, qui se trouve sous la couche A, et où M. Rivière avait découvert ces deux squelettes d'enfants — du type de Cromagnon — qui ont valu son nom à la grotte. Les autres grottes montrent de même une succession de couches et de foyers superposés. On peut donc affirmer que les grottes de Grimaldi, si elles ont parfois servi de cimetière à l'homme préhistorique, lui ont aussi, et pendant très longtemps, et d'une façon presque continue, servi de lieu de séjour, d'habitation ou de refuge. Si l'on tient compte, non seulement des ossements humains, mais surtout des autres traces de l'activité de l'homme, elles se trouvaient sans doute dans une région assez peuplée. Et, puisque l'on a été conduit à admettre l'existence, en face d'elles, d'une plate-forme découverte assez large pour que la vie y fût possible, c'est une hypothèse vraisemblable d'admettre que leurs « habitants de falaise », temporaires ou permanents, se trouvaient en « marge » de peuplades et de tribus, sans doute disséminées sur cette plate-forme même.

Combien de temps a pu durer cette occupation? Bien entendu, dans l'état actuel de la science, il ne saurait s'agir d'une estimation en années, ni même en siècles, ni même en dizaines de siècles, mais seulement d'une estimation en « périodes géologiques ». L'homme de Cromagnon, sous la forme des deux squelettes d'enfants, se trouvant presque tout en haut de la grotte qui porte leur nom, et « l'homme de Grimaldi » presque tout en bas, la durée de l'occupation de cette grotte semble facile à définir, si l'on connaît exactement « l'âge » de ces hommes, la période géologique où chacun d'eux a vécu. En ce qui concerne les « enfants » de la couche A, la réponse est facile : tout leur entourage prouve qu'ils sont bien de l'âge habituel de l'homme de Cromagnon, soit de « l'âge du renne » ou « magdalénien », à la partie récente et supérieure du paléolithique. L'âge de l'homme de Grimaldi n'a pas été si commode à déterminer. On s'est heurté pour le faire à des difficultés d'autant plus intéressantes à exposer, maintenant qu'elles sont surmontées, qu'elles illustrent à merveille ce que sont les méthodes de la paléontologie humaine, et que leur solution a d'ailleurs abouti à des résultats positifs aussi importants qu'en partie imprévus. — Avant d'en venir là je dirai de suite, pour en finir avec la durée d'occupation des grottes, que l'homme de Grimaldi a été, en fin de compte, reconnu de même âge que l'homme de Néandertal, ou d'un âge de très peu postérieur. C'est donc depuis le paléolithique moyen jusqu'à la fin du paléolithique que la grotte des Enfants a abrité l'homme. Et comme, dans les grottes voisines, on trouve des traces d'habitation humaine à des niveaux encore plus bas que celui de l'homme de Grimaldi dans la grotte des Enfants, c'est certainement pendant plus de la moitié des temps paléolithiques que s'est prolongé ce séjour. Les Baoussé-Roussé sont ainsi le gisement préhistorique où l'habitat humain ait été observé directement pendant le plus long temps.

*
* *

Il y a pour les préhistoriens deux moyens de dater un fossile humain, ou, plus exactement, deux séries chronologiques,

qui, ni l'une ni l'autre, ne sont d'ailleurs des séries d'années ou de siècles. L'une est géologique ou paléontologique : ce sont les fossiles animaux qui fournissent la date. On sait, par exemple, que tel Pachyderme, comme l'éléphant antique, a disparu de l'Europe méridionale avant le renne : des débris humains mêlés à des débris de cet éléphant seront donc assignés à une époque antérieure à « l'âge » du renne. L'autre série est archéologique : elle utilise ce qu'on appelle en gros « l'outillage humain », en fait toutes les traces de l'activité humaine. Par exemple, l'usage du bronze fut inconnu durant tout le paléolithique : des ossements mêlés à un matériel de bronze seront donc jugés postérieurs à cette époque.

Lorsqu'il s'agit de grandes coupures de temps, ces deux séries s'appliquent aisément et donnent des résultats concordants. Mais, plus ces coupures sont petites, plus la durée de temps considérée est restreinte, plus aussi l'emploi de ces séries devient délicat : on se trouve en effet davantage à la merci d'accidents locaux. D'autre part, plus le territoire considéré est d'une surface restreinte, plus aussi l'emploi des séries est sûr, et plus ce territoire est vaste, plus cet emploi est douteux : la constance d'un type de faune ou d'un type d'outillage est en effet d'autant moindre qu'on envisage un domaine géographique plus grand. Ainsi (l'exemple est très grossier) une concordance de faune entre un gisement d'Amérique et un gisement de l'Europe centrale ne signifierait pas une date commune, même toute relative, pour ces deux gisements. De même, un outillage du type paléolithique européen qu'on trouverait chez une tribu australienne de nos jours ne prouverait pas non plus, c'est évident, que ces deux outillages appartiennent à un même moment du temps. D'autre part, sans que jamais ni l'une ni l'autre des deux séries préhistoriques ait une valeur universelle, ni même, pratiquement, continentale, on conçoit qu'en général, et, surtout, plus on avance dans le temps, plus les sociétés humaines sont différenciées, la série paléontologique doit avoir une valeur constante pour une étendue territoriale plus vaste que la série archéologique. Il y a des « provinces » paléontologiques et des « provinces » archéologiques, et la province paléontologique est en général plus vaste que la province archéologique. Ce n'est là

il est vrai qu'une « loi de fréquence » et non une règle absolue. La nature peut fournir des provinces paléontologiques très limitées, même pour des animaux, comme en général ceux de grande taille, qui occupent le plus souvent de très vastes espaces : ainsi l'île de Malte a eu, un certain temps, une espèce « d'éléphants nains », inconnue partout ailleurs et dont le nanisme, comme l'a montré Albert Gaudry, résultait de l'isolement même de l'île et de son exiguité. Transportée dans nos civilisations, une telle province paléontologique serait enfermée dans une « province d'outillage » beaucoup plus vaste : c'est le cas que présente aujourd'hui, en Belgique, le petit massif montagneux de la Baraque Michel, dont la faune, sur quelques kilomètres carrés, semble une survivance de l'époque « glaciaire », antérieure à l'apparition même de l'homme. En tout cas, il n'y a pas « en droit » de concordance absolue à attendre entre la province-faune et la province-outillage, ni entre les séries, paléontologique et archéologique, qui les déterminent, et les discordances doivent être d'autant plus grandes qu'on descend à une date plus récente de l'histoire.

Tout cela qu'on savait fort bien, en principe, dès la fin du XIX^e siècle, s'alliait chez les préhistoriens à la croyance que, dans l'Europe méridionale, il y avait eu, durant toute la durée du paléolithique, une concordance remarquable entre la faune animale et l'outillage humain, de sorte que, sur ce territoire, l'un des deux éléments venant à manquer, on pouvait se servir de l'autre seul, pour dater un gisement. L'étude de Grimaldi révéla que cet « état de fait » était tout imaginaire et montra une très profonde discordance entre la série « outillage » et la série « fossiles ».

Cette couche I de la grotte des Enfants, où furent trouvés l'adolescent et la vieille femme de Grimaldi, n'est pas, je l'ai dit, la plus profonde de cette grotte : il y en a encore une autre au-dessous, la couche L. Dans celle-ci on a trouvé les débris d'un rhinocéros, d'une espèce depuis éteinte, le *Rhinocéros Mercki*. Seul, ce fossile ne suffirait pas à dater la couche L d'une façon très rigoureuse. On le retrouve par bonheur dans la grotte du Prince (n° 7), qui est voisine. Le « remplissage » de cette grotte comprend, en partie, la même série de couches

que la grotte des Enfants ; seulement, en même temps que, dans sa partie haute, il lui manque les couches supérieures de cette grotte, dans sa partie basse il présente au contraire des couches nouvelles qui manquent à cette dernière. La couche L en particulier, peu épaisse et pauvre dans la grotte des Enfants, se reconnaît aisément dans la grotte du Prince et s'y présente dans de meilleures conditions. Le *Rhinocéros Mercki*, qu'on y retrouve, s'y accompagne des débris d'un hippopotame et de ceux de cet *Elephas antiquus* que j'ai cité plus haut. Cet ensemble paléontologique caractérise la partie la plus ancienne du quaternaire, antérieure à « l'âge du mammouth », et il indique une ère de climat chaud, cette « ère chaude » qui est bien connue des géologues et des paléontologistes pour avoir succédé à l' « ère froide », ou « deuxième grande période glaciaire » qui a marqué le début, en Europe, du quaternaire. Cette ère chaude de l'éléphant antique coïncide dans l'histoire géographique de notre continent, avec un régime d'extension superficielle des glaciers, moindre que celui de la période précédente. Plus tard, d'ailleurs, en conséquence d'une nouvelle extension des glaciers, la dite ère chaude fut suivie d'une nouvelle période froide, « troisième période glaciaire », ou, à cause de sa faune, « âge du mammouth ». Aussi, l'ère chaude, ou de l'éléphant antique, est encore dite « interglaciaire ».

On observera que ces grandes alternances de climat, du froid au chaud, du chaud au froid, en rapport avec le régime, croissant ou décroissant, des glaciers européens, forment évidemment, par suite même de ce rapport, un grand phénomène régulier, intéressant à la fois tout l'ensemble du continent et ne pouvant, par conséquent, souffrir d'exception locale. Par suite, la faune, étroitement conditionnée elle-même par ces changements de climat, est, suivant qu'elle est du type froid ou du type chaud, un critérium non moins sûr, non moins général dans son extension, que les changements qu'elle réfléchit, pour ainsi dire, passivement. La méthode paléontologique aboutit donc à dater d'une façon certaine la couche L de Grimaldi, celle qui est en dessous de « l'homme de Grimaldi », comme de la « période interglaciaire chaude » du paléolithique, « d'avant » l'âge du mammouth. Et par conséquent « l'homme de Grimaldi » lui-même,

étant immédiatement au-dessus de cette couche L, date soit de la fin de cette période chaude, soit d'immédiatement après. En tout état de cause, par suite de la généralité de la loi qui rythme les climats, cette conclusion est inattaquable, quoique puisse donner la seconde série chronologique, celle qui se fonde sur l'archéologie et l'outillage.

Or c'est précisément là qu'a éclaté entre les deux séries, paléontologique et archéologique, cette discordance imprévue dont j'ai parlé. La série archéologique a cédé le pas à la série paléontologique, et cela allait de soi en principe. Il faut cependant signaler ce qu'était au juste la difficulté, parce qu'elle naissait d'une vue qui jusque-là semblait non seulement satisfaisante en fait, mais aussi, pour ainsi dire, en raison, et que ce par quoi cette vue a été remplacée est intéressant.

En principe on admettait que la série archéologique se subordonne, comme valeur, à la série paléontologique, et lui cède, quand il y a conflit. En fait on n'avait pas eu à appliquer ce principe, dans l'Europe méridionale, pour les grandes divisions du paléolithique, et il semblait y avoir une concordance de grandes lignes entre les variations simultanées du climat et de la faune et les variations de l'outillage humain. Comme il y avait trois types successifs de climat — chaud, froid, chaud — et trois types successifs de faunes — éléphant antique, mammouth, renne — l'observation avait fourni jusque-là, dans l'Europe méridionale, trois types d'outillage : chelléen-acheuléen; moustérien; solutréen-aurignacien-magdalénien; et les trois termes de ces trois séries semblaient correspondre parfaitement entre eux. De plus, ce qui pouvait sembler fort satisfaisant à l'esprit, ils ne se correspondaient pas d'une façon quelconque, mais en quelque sorte d'une façon intelligible ; le même rythme des climats qui déterminait les faunes contemporaines semblait expliquer naturellement les variations de l'outillage et ses caractères à chaque moment de la variation. Au climat chaud de l'éléphant antique, ère de vie végétale et animale intense, et propice aux débuts d'une civilisation, correspondait le « bel outillage » du chelléen et de l'acheuléen, avec des silex taillés de grande taille, d'une bonne technique, travaillés sur leurs deux faces. Au climat froid du mammouth, ère redoutable

pour tout être vivant, animal ou homme, terrible moment pour la civilisation précédemment apparue et grandie, correspondait un « arrêt » et même un « recul » de cette civilisation, qui se marquait par l'outillage moustérien lui-même, « moins beau » que le précédent, petit, grossier, travaillé sur une seule face. Enfin, quand l'Europe se réchauffait, quand venait l'âge du renne, quand la vie se faisait meilleure, la civilisation aussi reprenait son essor et donnait à nouveau du bel outillage. C'était une vue grande, harmonieuse et simple. Toute l'Europe évoluait au seul rythme de ses glaciers. Il se trouva, par malheur, que la couche L de Grimaldi, couche d'un « climat chaud », ne présentait, si l'on m'autorise ce raccourci, que de « l'outillage froid », je veux dire qu'à ces couches de l'âge de l'éléphant, on trouvait, en dépit de la théorie, ce méchant outillage qui était tenu pour caractéristique de l'âge du mammouth. Et tout le système s'écroula.

La pensée ne saurait rester en pièces. Notre esprit est, par sa constitution, une machine à faire des synthèses, et, quand il ne réfléchit pas, il commence par les plus baroques, de même que, quand il réfléchit, il commence par les plus simples, ou mieux, par les plus simplistes. Il en fait ainsi à l'infini, qu'il détruit sans cesse, et dont il ramasse les morceaux pour en faire une autre. Sans doute, il était séduisant de se représenter l'homme d'autrefois comme une sorte de subordonnée cosmique et de le voir, tout passivement, soumis au cours souverain des choses : cela pouvait faire assez éclater sa petitesse, son néant, pour porter à l'enivrement philosophique. Mais, puisque cette grande image simple est détruite, celle qui la remplace, et qui est moins simple, n'est pas moins grande. Dès ces temps premiers, ou du moins qui sont les premiers que nous connaissions de lui, l'homme ne nous apparaît pas comme une chose inerte, ou comme un objet simplement mû par le monde. Il résiste. Il a déjà sa loi, qui n'est plus celle de la simple animalité, et qui le rend fort et autonome, là où le reste du monde animal est faible et soumis. M. Bergson a admirablement montré dans quel sens il est vrai de dire que l'évolution est « créatrice ». Ce n'est pas que « l'élan de la vie », comme il nomme cette nouvelle puissance, soit capable de soustraire les êtres vivants aux lois

générales du monde physique, mais il les fait capables de les utiliser et, en les utilisant, de s'installer en maîtres et en dominateurs sur ces régions de la nature qui ne sont soumises qu'aux lois physiques. Quelque chose de semblable, et quelque chose de plus, doit être dit de l'homme dès les temps primitifs. Il domine déjà le monde de la vie, comme celui-ci domine le monde de la pure physique. C'est un nouvel « élan » qui est né, — l'élan humain, ou, si l'on veut, l'élan social. Parce qu'il vit en société (on le verra à propos de l'homme de la Chapelle aux Saints) l'homme, dès lors, n'est déjà plus le simple « fils » de la Nature, mais suivant l'expression de Sir R. Lancaster, son « fils insurgé ».

*
* *

Venons-en à l'homme de Grimaldi lui-même. Le Dr Verneau, qui en a fait l'étude anthropologique, a essayé de le caractériser d'un mot en disant que c'est un « négroïde », ou qu'il a le « type négroïde ». Cela veut dire qu'il ressemble à un « nègre ». On verra tout à l'heure combien cette dénomination a de portée et dans quel sens elle est tout à fait juste, mais précisément, pour que cela soit intelligible, il est nécessaire de la critiquer d'abord et de montrer en quoi elle est inexacte et, en partie, dangereuse. Je ne veux pas dire que le Dr Verneau n'ait très bien su ce qu'il voulait dire et ne l'ait même bien dit : il est certain que des anthropologistes ne s'y tromperaient pas. Mais, pour des non-anthropologistes, sa pensée et son expression, si elles n'étaient pas élucidées d'abord, seraient peu compréhensibles et de nature même à fourvoyer.

Pour « l'anthropologie physique », science du « corps » de l'homme, il n'y a point de « nègre » ; le mot ne désigne pas une « race », un type défini d'homme. Primitivement, c'est une notion toute vulgaire, dont le centre est la couleur « noire » de la peau, et qui s'est appliquée aux peuples d'Afrique. Mais, même restreinte à ce caractère et à ce continent, cette notion n'est déjà pas juste : il y a une grande variété de couleurs parmi les nègres africains et le vrai « noir » n'y est pas la majorité. De plus, et abstraction faite de la couleur, il faudrait dire

qu'il y a, en Afrique, des « races nègres » et non une race nègre. La race nègre est en somme une fiction, et une fiction d'origine populaire (ou du moins empirique) au même titre que la race blanche, la race jaune, la race rouge. Le curieux est que, tous les anthropologistes continuent à se servir de ce langage défectueux, et même à étendre le nom de « nègre » à toutes les populations de couleur sombre qui se trouvent à la surface du globe, c'est-à-dire au mélange le plus hétéroclite de types et de races, jusque, par exemple, aux tribus australiennes. C'est donc un mot tellement vague qu'il ne signifie à peu près rien — si ce n'est la couleur de la peau, encore fort vaguement, et c'est en tout cas une donnée qui manque tout à fait pour « l'homme de Grimaldi ».

Mais le vrai danger du mot « nègre » est moins dans cette sorte de délayage qu'il a subi du fait de l'anthropologie physique, que dans le sens précis qu'il tend à prendre dans la science comparée des civilisations. Parallèlement à la dissociation de l'idée trop simple que l'on se faisait d'abord des « races inférieures », une action analogue, ébauchée dès le XVIII^e siècle, s'est exercée au XIX^e sur la notion des « civilisations primitives » ou, comme on disait, des « peuples sauvages ». Non seulement on a appris que le sauvage tel que le concevaient quelques auteurs du XVIII^e siècle, — une sorte de brute à demi inconsciente, souverainement heureuse et parfaitement sage, — ne correspond à aucune réalité, mais que, s'il est toujours légitime de parler comme d'un bloc des peuples primitifs en les opposant aux peuples civilisés, il faut distinguer parmi eux des étages et des niveaux, suivant leur degré de civilisation. Précisément, un de ces niveaux de civilisation le mieux marqué est représenté par l'ensemble actuel des populations africaines de couleur noire. Autant il est vrai que, physiquement, il n'existe pas de « race nègre », autant il est vrai que, socialement, il existe une « civilisation nègre ». Et cette civilisation est dans son ensemble la plus « élevée » des civilisations primitives, la plus voisine, parmi elles, de ce que nous appelons les peuples civilisés. Cela est vrai de tous les caractères par où on peut l'envisager et la comparer avec d'autres types de civilisations inférieures, comme celui des sociétés australiennes ou des sociétés peaux-rouges : organi-

sation de la famille, organisation politique, croyances et institutions religieuses, régime de la propriété et régime juridique en général, degré de développement des techniques et des arts.

Ainsi, autant le mot « nègre » est vide de sens précis lorsqu'il s'agit d'anthropologie physique, autant il est en voie de se préciser lorsqu'il s'agit d'anthropologie sociale, d'histoire de la civilisation. Il désigne dans le premier cas, et assez mal, un type d'humanité inférieure; il désigne dans le second un type de société assez élevée. Il importe de bien voir que lorsque le Dr Verneau rapproche l'homme de Grimaldi du « nègre », il exclut le second rapprochement, pense seulement au premier, et veut simplement dire que ce type humain préhistorique se rapproche par le physique des types humains les plus bas de l'ethnographie actuelle.

L'homme de Grimaldi, comme ceux de Cromagnon et de Néandertal, est donc « inférieur » à tous les types connus de l'homme actuel. Si, en se basant sur leurs caractères anatomiques, on situait ces trois types humains dans une série comprenant, en haut, les hommes actuels, et, en bas, les grands singes dits anthropomorphes, qui sont de tous les animaux et des singes en particulier — le Pithécanthrope mis à part — ceux que leur anatomie rapproche le plus de l'homme (soit dit toujours sans vouloir entrer dans la question de la descendance), ils se placeraient tous trois « au-dessus » des singes anthropomorphes, « au-dessous » de l'homme actuel. Aucun des trois ne serait cependant situé « au milieu » de cette série : ils seraient beaucoup plus près de l'homme que du singe.

D'autre part, il est également possible d'établir parmi les types humains actuels une classification telle qu'on les range en une série où il y ait, à la base, des types « inférieurs » et, au sommet, des types « supérieurs ». Dans la pratique, une telle série n'est pas encore élaborée. De plus, si on voulait l'établir en tenant compte de toutes les races connues, elle serait sans doute d'une très grande complexité, et ne se présenterait pas sous une forme « linéaire », mais sous une forme « rameuse ». La « série linéaire » est celle où chaque type a une valeur d'intermédiaire entre le type qui précède et le type qui suit, et se détermine par là seul : ce serait le cas d'une

famille où chaque génération se réduirait à un fils unique et dont on raconterait l'histoire sans tenir compte des femmes, ou bien c'est le cas des « lignées royales », puisque, du moins dans les sociétés modernes, il n'y a qu'un roi à la fois. De telles séries sont rares dans la nature et un des exemples qu'on en puisse citer est la « série géologique ». Les séries naturelles les plus fréquentes sont au contraire les « séries rameuses », dont l' « arbre généalogique » familial est un des exemples le plus simple : les générations ne s'y composent pas de fils uniques, mais de rejetons nombreux, qui font souche chacun de leur côté. Toutes les « généalogies », toutes les « séries » du monde vivant sont de ce type, mais, si compliquée d'ailleurs que soit une telle série, il est toujours possible, en la simplifiant, de la ramener à une série linéaire : ainsi en ramenant toute l'évolution animale à deux termes — comme les protozoaires (animaux à une seule cellule) et les métazoaires (animaux à plusieurs cellules) — on aurait un tableau de cette évolution beaucoup moins précis, mais aussi vrai, et même plus certain que celui qui serait donné par une série rameuse très développée. De même, s'il s'agit, non de faire l'histoire interne et de marquer les rapports des races actuelles, mais seulement de les rapprocher des races antérieures, il n'est pas nécessaire d'envisager dans sa complexité la série rameuse des types humains actuels, et il suffit de la ramener à un schéma extrêmement simple, réduit à deux termes, soit, par exemple, le type australien d'une part (qui est en effet le type le plus bas de l'homme actuel) et l'européen, ou le parisien, de l'autre, qui est parmi les plus élevés. Or, ce qui caractérise l'homme de Grimaldi — et c'est ce que signifie précisément le « négroïde » du Dr Verneau — c'est qu'il présente des affinités très marquées avec le type australien. Il a, des Australiens, le crâne elliptique et allongé (dolichocéphale), leur fort avancement des mâchoires qu'on appelle le « prognathisme », leur menton fuyant, et d'autres traits encore. Il est tel, en un mot, que si, à la série linéaire « Australien-Parisien », on voulait ajouter un nouveau terme, lequel ne s'intercalerait pas dans la série, mais se mettrait à sa tête, ce serait lui qu'on choisirait pour cela, ce qui donnerait la nouvelle série : « Grimaldi-Australien-Parisien ».

Bien entendu, il ne s'agit pas là d'une formule ayant une valeur « historique ». Elle ne signifie pas que l'Australien soit le descendant personnel de l'homme de Grimaldi, pas plus que le Parisien n'est le descendant personnel de l'Australien, et cela quel que soit le nombre des intermédiaires que l'on puisse supposer ou découvrir entre ces trois termes. Elle indique seulement que, sur le chemin que l'humanité dans son ensemble a suivi depuis des milliers d'années en modifiant et en diversifiant le type physique de l'homme, elle est passée, comme à des étapes, par des formes, dont les exemplaires authentiques et réels nous sont pour la plupart inconnus, mais qui, dans une mesure non déterminée, quoique déterminable, ont été, tour à tour, à la ressemblance, à l'image, de l'ancien homme de Grimaldi d'abord, puis de l'homme australien de nos jours, et enfin du type européen.

Sans doute, ce n'est point là une vue directe de l'évolution humaine, pas plus que l'ordre des espèces animales vivantes, ni même celui, concordant d'ailleurs, que révèle la paléontologie, ne nous donnent une vue directe de l'évolution animale. Nous ne voyons ces deux évolutions que comme ces spectres de théâtre, qui sont seulement l'image réfléchie dans un miroir, tremblante et pâle, du personnage réel caché dans les sous-sols. De plus, le miroir où nous voyons l'évolution humaine, certes moins fidèle que celui où apparaît l'évolution animale, ne nous livre encore qu'un très frêle fantôme : ce jeu d'images est pourtant la plus synthéique vision que nous ayions jusqu'ici de notre passé.

Il faut cependant faire maintenant une constatation qui semble d'abord une objection à cette vue synthétique, mais qui, on va le voir, ne fait que la confirmer, en l'assouplissant et en l'enrichissant de nuances.

On a vu que l'homme de Néandertal est le contemporain de l'homme de Grimaldi, Or ce n'est pas tout : ce qu'on vient de dire de l'homme de Grimaldi par rapport à une série évolutive, très simplifiée, des types d'homme actuels, se trouve également vrai de l'homme de Néandertal. On pourrait, dans cette série, remplacer l'un par l'autre,

Et cependant, ce n'est point que l'on puisse confondre

entre eux ces deux types d'hommes, qui sont parfaitement différents. Au contraire même, ce qui, chez l'un, le rapproche du type des races inférieures actuelles est, chez l'autre, ce qui l'éloigne du même type; ce qui, chez l'un, le rend comparable (je ne dis pas apparenté) aux grands singes anthropomorphes est, chez l'autre, ce par quoi il s'écarte absolument de ceux-ci. Tous deux sont bien, par leur anatomie, (et la question de parenté toujours mise à part) intermédiaires entre l'homme et le singe, et tous deux plus près de l'homme actuel que du singe, et tous deux même à une distance égale de l'homme actuel, « *ex æquo* », mais il y a, entre leurs caractères anatomiques une sorte de « polarisation » qui permet de dire : ce qui est « homme » chez Grimaldi est « singe » chez Néandertal.

Le schéma qu'on a tracé au moyen de l'homme de Grimaldi est-il donc faux? Non. Et, au contraire, c'est cet apparent conflit qui, à la fois, confirme et précise ce schéma. Si l'on veut continuer à user de ce langage « en série linéaire » qu'on a employé jusqu'ici, on dira simplement : l'ancêtre de la race humaine — ou « l'image » qui nous sert à nous représenter cet ancêtre — a été un être que nous ne connaissons pas, mais que nous pouvons nous figurer sous les traits d'une sorte « d'être de raison » qui soit comme le portrait composite de l'homme de Grimaldi et de l'homme de Néandertal. Ce langage serait vrai, mais il ne serait pas précis. On ne quittera pas la vérité et on gagnera en précision, si on adopte par contre le langage « en série rameuse ». On dira alors qu'à ces débuts de l'évolution humaine, ou du moins au moment de cette évolution qui est le plus reculé où nous soyons encore parvenus, le devenir de notre espèce, déjà très largement sortie de l'animalité, s'accomplissait déjà, non pas suivant une seule ligne de direction, comme il était d'abord plus simple de le concevoir, mais sur deux. Et ces deux directions polarisaient simultanément les anciens caractères animaux, en train de se perdre, et les nouveaux caractères humains, en train de se fixer.

Maintenant, y avait-il des types intermédiaires, contemporains, entre ces deux types extrêmes? Ceux-ci, au contraire, étaient-ils les seuls types humains? Eux-mêmes provenaient-ils

d'un unique ancêtre se dispersant entre eux, ou de deux ancêtres distincts? C'est ce que seules pourront apprendre des découvertes nouvelles. Dans quelle mesure, d'autre part, ces deux types ont-ils contribué à produire les races humaines qui les ont suivis? On ne le sait pas non plus. Le Dr Verneau semble admettre la possibilité que l'homme de Cromagnon soit le descendant direct de l'homme de Grimaldi, mais il est certain que l'homme de Cromagnon a aussi des caractères de l'homme de Néandertal. Il n'est pas douteux néanmoins, si la mesure de leur part à chacun est douteuse, que ces deux types anciens aient contribué l'un et l'autre à la fabrication de l'homme actuel. De temps à autre en effet, suivant le jeu des lois encore obscures de l'hérédité, il apparaît, comme par explosion, jusque dans les populations actuelles de l'Europe, de ces individus au type « archaïque », « ancestral », qui reproduisent l'aspect et les caractères, tantôt de l'homme de Grimaldi, tantôt de l'homme de Néandertal et prouvent qu'à une dose inconnue il coule toujours dans nos veines du sang de ceux-ci.

Enfin, que se passait-il dans ces têtes humaines? La paléontologie humaine peut-elle nous renseigner sur les idées, sur les sentiments de ces hommes, dont nous n'avons jusqu'ici commenté que les os? C'est ce à quoi est venue répondre, avec une ampleur et une précision étonnantes, la découverte de « l'homme de la Chapelle-aux-Saints ».

JEAN-PAUL LAFITTE

# UN PRÉFET DE LA MANCHE

## EN 1814-1815[1]

Né à Turin le 15 novembre 1758, Charles-Aurèle Bossi avait déjà fait jouer, non sans succès, deux tragédies, lorsqu'il fut, à vingt-deux ans, reçu docteur en droit de l'université de Turin. Il avait pour la carrière des lettres un goût très prononcé et publié, outre ces œuvres dramatiques, plusieurs poèmes lyriques et pamphlets. L'un de ceux-ci lui valut même d'être expulsé du royaume de Piémont, en 1784. Réfugié à Gênes, il rendit au Piémont le service d'aider aux approvisionnements au cours d'une année de disette. Cet acte généreux lui procura l'accès des fonctions publiques.

Successivement attaché au ministère des Affaires étrangères du Piémont, puis envoyé extraordinaire à la cour du roi de Prusse, à la cour de Russie et auprès de la République de Venise, de 1784 à 1796 il est député par le roi de Piémont en qualité de plénipotentiaire auprès du général Bonaparte lors de l'élaboration du traité de Campo-Formio. Momentanément exilé et réfugié en France en 1799 à la suite de troubles politiques, il occupe de 1800 à 1802 les fonctions de membre du Gouvernement provisoire du Piémont. Il rentre en 1802 dans la vie privée, lors de la réunion du Piémont à la France,

1. D'après des documents classés au Dépôt des Archives de la Manche à Saint-Lô (originaux des Circulaires des Gouvernements successifs et minutes des réponses de Bossi.)

n'ayant point voulu accepter l'emploi qui lui était offert de commissaire général des relations commerciales près des hospodars de Moldavie et Valachie. Il avait donné comme raisons qu'il ne pouvait accepter aucun emploi de la France tant que la dette nationale du Piémont n'aurait pas été reconnue et aussi qu'il ne pouvait admettre que des Piémontais inférieurs à lui eussent été, avant lui, appelés au Sénat et au Conseil d'État. Peu de temps après, il renoue les relations entretenues avec Bonaparte à Campo-Formio et, le 11 février 1805, le général Menou, gouverneur du Piémont, lui apprend à Turin qu'il est nommé préfet de l'Ain. Il administre ce département de 1805 au 12 février 1810, date à laquelle il est nommé préfet de la Manche.

L'appréciation que contient son dossier sur ses services dans l'Ain n'est pas des meilleures :

> On ne connaît point de fautes qu'il ait commises ni de travail important qu'il ait exécuté. Les hommes religieux ne trouvent point ses mœurs assez pures; les grands propriétaires se plaignent de ce qu'il ne représente point et s'isole de la société. Sa correspondance languit.

Il venait cependant de recevoir le 2 décembre 1809 le titre de baron et un majorat de 4 000 francs lorsqu'il fut nommé dans la Manche après avoir en vain sollicité la préfecture du Tibre.

Il déploya dans la Manche une très grande activité, fit preuve de beaucoup de zèle et se montra, au cours des événements de la fin du Premier Empire très dévoué à la cause de l'Empereur.

Succédant à Montalivet et à Costaz, il paraît avoir égalé leurs talents administratifs et on s'explique mal l'appréciation peu flatteuse portée sur lui quelques années avant lorsqu'on constate l'activité fébrile et la fermeté avec laquelle il administra le département de la Manche lors des levées énormes d'hommes et de chevaux de 1813 à 1815.

En dehors de cette collaboration avec l'administration militaire, il avait également à surveiller les survivants de l'ancienne chouannerie qui profitaient de l'exaspération des populations excédées de la guerre pour prêcher la haine du régime impé-

rial et se tenaient en contact avec les émigrés d'Angleterre et de Jersey pour profiter des premiers revers et rétablir leur Roy.

Les 350 kilomètres de côtes étaient difficiles à surveiller, les troupes régulières étant parties sur le théâtre de la guerre contre les alliés. Non seulement il lui fallait lever des hommes, fournir le contingent assigné au département, mais encore armer les corsaires pour surveiller les côtes et faire la chasse aux Anglais; puis discuter avec les fournisseurs et les marchands de chevaux pour se procurer équipements et montures en répartissant avec le plus de justice possible les contributions supplémentaires que nécessitaient ces dépenses.

Pour que des troubles à l'intérieur ne puissent faire diversion et gêner les projets de politique extérieure, Bossi veillait avec un soin jaloux au maintien du bon ordre et était pour le ministère de la Police générale un auxiliaire précieux.

Les nombreux corsaires qui croisaient sur les côtes capturaient une grande quantité de prisonniers que Bossi faisait soigneusement interroger et dont toutes les dépositions — soit sur les projets de l'ennemi, soit sur ses positions et ses forces — étaient aussitôt expédiées à Paris. De même pour nos marins évadés des pontons anglais, ou les personnes soupçonnées d'être en relations quotidiennes avec les émigrés de Jersey.

La surveillance de la haute police concernant les personnes affiliées au parti « des Anglais et des Bourbons » appelait également toute son attention.

Son zèle était stimulé par des dépêches ministérielles impératives :

Observez tous leurs mouvements, leurs relations au dehors, les petites réunions qui se donneraient dans les maisons de campagne, enfin toutes leurs allées et venues. Il serait à désirer qu'elles ne pussent recevoir ou visiter aucune personne de leur bord sans que vous en fussiez averti aussitôt. Mais c'est dans leur intérieur qu'il importerait essentiellement de pénétrer afin d'étudier l'impression qu'elles reçoivent des événements, les espérances dont elles se repaissent et les diverses impulsions qu'on pourrait leur donner. Quelques intelligences dans leur domestique sont indispensablement nécessaires pour atteindre ce but : ne négligez rien pour vous en procurer. Cette surveillance bien dirigée et bien soutenue doit mettre entre les mains de la police les premiers fils des intrigues que l'ennemi ouvrira dans notre département...

... Désignez-moi sans délai tous les autres sujets dangereux qui vous seraient connus... n'en négligez aucun, surtout ceux qui avoisinent la mer. (Lettre du duc de Rovigo du 18 janvier 1814.)

Les agents, officiels ou non, qui aidaient Bossi à remplir ce rôle, lui étaient d'un grand secours pour créer des courants d'opinion. Les nouvelles des succès des armées impériales, les événements importants du royaume, étaient connus à Saint-Lô par des courriers venant en quarante-huit heures de Paris, qui devançaient les services de la poste. Bossi, à diverses reprises, sut utiliser les nouvelles ainsi parvenues pour réchauffer le zèle des populations en faveur de l'Empereur et faire plus facilement admettre les sacrifices financiers que les guerres impériales exigeaient constamment.

Il lui fut aussi — comme à ses collègues — confié des missions plus délicates et plus douces, missions qui, pour peu administratives qu'elles paraissent, n'étaient destinées qu'à fortifier le prestige et la popularité de l'Empereur.

Il avait été prescrit, par exemple, que chaque commune ayant plus de 20 000 francs de revenus serait tenue de doter « une fille sage qui se marierait avec un homme ayant fait la guerre » et que la cérémonie aurait lieu, chaque année, le jour anniversaire du couronnement de l'Empereur. Bossi tenait la main à l'exécution de ces prescriptions, mais cela n'allait point toujours sans difficultés. Il s'attire, en 1809, cette réponse du maire de Cherbourg :

... Vous y remarquerez que nous sommes un peu embarrassés pour trouver cette rosière... Je ne vous dissimule pas que, faute de mieux, nous prenons la fille un peu au hasard et que je redoute toujours de mal rencontrer car pour peu qu'on en admette une qui ait mérité quelques reproches, aucune fille honnête ne voudra se présenter à l'avenir et toutes celles qui se présenteront seront un objet de dérision.

En 1810, il reçoit des instructions formelles pour informer le duc de Rovigo, ministre de la police générale, des projets d'unions entre familles riches ou influentes.

... Vous ne pouvez ignorer, écrit le duc de Rovigo, que la plupart des anciennes familles sont opposées à nos institutions et ne cherchent qu'à s'allier entre elles parce qu'elles se persuadent de

faire revivre et de donner plus d'éclat à des titres que le Gouvernement ne reconnaît pas et qui ne sont plus aujourd'hui que la récompense de ceux qui se sont illustrés dans les combats ou qui ont rendu de nombreux services dans la carrière civile.

Ces combinaisons de la part de ces familles ont encore pour but de perpétuer dans leur descendance l'esprit d'opposition qui les anime contre la dynastie actuelle ; elles croiraient s'abaisser si elles s'unissaient aux familles dont les pères ont si glorieusement versé leur sang pour la patrie.

Vous croirez sans doute, d'après ces motifs, qu'il est indispensable, Monsieur, que vous m'adressiez les renseignements les plus circonstanciés sur ces projets de mariage. Vous me ferez connaître particulièrement les noms des époux, la dot de chacun d'eux, la fortune des deux familles, leurs principes politiques et les raisons qu'elles peuvent avoir pour contracter ces unions.

J'attends de votre activité que vous mettrez le plus grand soin à m'instruire assez à temps de ces mariages pour que vous puissiez recevoir mes ordres avant leur conclusion si je crois devoir vous en adresser.

Vous jugerez vous-même, Monsieur, par la nature des renseignements que je vous demande, qu'il est important de les réunir avec une grande circonspection : le Gouvernement protège toutes les classes du peuple et il ne veut pas que l'objet de sa sollicitude puisse jamais être un prétexte d'alarmes...

Puis une autre circulaire suit (10 juillet 1810) qui réclame des précisions :

Pour suppléer au défaut de ces renseignements que je désire avoir, notamment pour ce qui est relatif aux demoiselles de famille dans l'âge de quatorze ans et au-dessus, je vous invite à former le tableau nominatif des riches héritières non encore mariées.

Ce tableau divisé en sept colonnes devait indiquer les noms et âges de la jeune fille et de ses parents, la fortune totale, la nature des biens et la dot promise.

Une colonne d'observations sera réservée pour indiquer les agréments physiques ou les difformités, les talents, la conduite et les principes religieux de chacune de ces jeunes demoiselles, de manière qu'on puisse se faire une idée de ce qui les regarde personnellement.

En rapprochant les deux circulaires, on peut penser que

Napoléon avait formé le dessein de procurer à ses meilleurs officiers de beaux partis.

Aucune famille d'émigrés ne figure sur l'état, les biens ayant été confisqués. Les dots varient de 3 000 francs de rente à 15 000 francs. La colonne « observations » n'était pas aussi descriptive que l'aurait souhaité le ministre, le préfet avait attaché plus de soins à l'énumération des biens fonds.

Quelques exemples :

— Taille avantageuse, figure agréable, bonne conduite, a de la religion.

— D'une figure agréable, d'une petite taille, quelques talents, éducation assez bonne.

— Grande et bien faite, élevée par sa mère dans la pratique de toutes les vertus.

— D'un caractère doux, d'une bonne conduite et attachée à la religion.

*
* *

Où le caractère souple de Bossi s'affirme, où son rôle devient prépondérant et son action politique intéressante, c'est d'avril 1814 au lendemain de Waterloo.

La dernière proclamation de Bossi en faveur de Napoléon, lorsque les alliés ont envahi le territoire, est du 7 avril 1814 : « deux mots de proclamation, écrit-il à Montalivet, pour rassurer les esprits ».

Il écrit en même temps aux sous-préfets afin de leur permettre de renseigner leurs administrés :

Les bruits fâcheux qui circulent sont sans doute parvenus jusqu'à vous. Voici ce qu'il y a de plus sûr et ce sur quoi vous pouvez compter : L'Empereur est à Fontainebleau avec son armée qui se grossit d'heure en heure des différents corps qui n'avaient pu le suivre dans sa marche forcée. Il a déjà plus de cent mille hommes sous ses ordres... ; la situation de l'ennemi devient chaque jour plus précaire, il ne tardera pas à le sentir et l'opinion générale même à Paris est que cette capitale sera évacuée sous peu de jours sans qu'il y ait d'affaire générale...

... Des cocardes blanches ont été jetées au peuple par des élégantes du Faubourg Saint-Germain et de la chaussée d'Antin; la

voie de l'argent a été employée près de la populace pour faire crier « Vive Louis XVIII ». Toutes ces tentatives avaient pleinement échoué jusqu'au dimanche soir...

... L'effet le plus réel qui en résultera sera de faire connaître à l'Empereur les véritables dispositions d'un certain nombre de mauvais citoyens qui, pour être redevables à la sagesse de son gouverment de leur rentrée en France, n'en sont pas moins demeurés ses plus implacables ennemis.

Ces renseignements, datés du 7 avril, sont empreints d'un optimisme probablement peu sincère, car le 13 avril, le duc de Berry couchait à la préfecture de Saint-Lô et il était l'invité de Bossi. Lui-même l'avouera en s'en faisant gloire, dans un mémoire adressé par lui en 1815 à Louis XVIII, dans le but d'obtenir une pension de retraite :

J'ai eu l'honneur en 1814 d'envoyer une députation à Jersey pour inviter S. A. R. le duc de Berry à descendre dans mon département et que ce prince voulût bien accepter un logement chez moi en attendant que tout soit disposé pour la sûreté de la continuation de sa route. De concert avec la marine militaire j'envoyais aussitôt une autre députation à Londres avec un vaisseau de ligne pour supplier S. M. Louis XVIII de rentrer en France sur un bâtiment français, mais déjà Sa Majesté avait pris d'autres arrangements.

Bossi fut maintenu dans sa préfecture; même il est fait, peu après, officier de la Légion d'honneur. Il fallut, en outre, lui accorder la naturalisation française car le Piémont, son pays natal, était devenu territoire étranger.

Il s'adapta aussitôt au nouveau régime. L'abbé de Montesquieu, ministre de l'Intérieur, dans une circulaire aux préfets du 21 mai 1814, dicte la conduite à tenir en ces termes :

... L'administration a d'autres soins à prendre que de lever des impôts...

... Les Préfets se rendront volontiers accessibles parce qu'ils n'auront rien de désobligeant à dire et à entendre; ils ne seront point contraints à se séparer des premières classes de la société parce qu'ils n'auront point mission spéciale d'en faire un objet de surveillance importune. Ils ne craindront ni le murmure des conscrits ni les larmes de leurs parents. Leur position sera heureuse parce que leurs devoirs seront doux et faciles...

Bossi accuse réception de cette lettre et répond :

La bonté avec laquelle Votre Excellence a daigné faire part aux préfets de sa nomination au ministère de l'Intérieur est un gage très précieux de la satisfaction que nous allons trouver dans une correspondance dégagée de tout ce que l'empire des circonstances y avait apporté depuis quelque temps de pénible et d'oiseux...

Et il signe cette lettre « de Bossy » ; — ce qui pour ce naturalisé de quelques semaines a une allure plus française et sent moins la noblesse d'Empire.

La Restauration est pour le préfet Bossi une période d'accalmie. Le département épuisé par les contributions en hommes, en chevaux et en argent, appauvri dans le commerce de ses ports par la guerre avec l'Angleterre ne regrette pas Napoléon et Bossi ne cherche point à contrarier ces sentiments. Il entretient avec les municipalités et les conseillers généraux d'excellentes relations et prend part aux manifestations organisées en l'honneur du nouveau Gouvernement.

La plus importante est celle que le conseil général crut devoir faire en envoyant, lors de sa session d'octobre 1814, une délégation porter une adresse aux pieds du Trône. Le conseil général était, à deux noms près, composé des mêmes hommes qui avaient été nommés par Napoléon. Il ne manque point cependant, dès l'ouverture de sa session, de montrer des sentiments ultra-royalistes. Un membre, dès la première séance, se lève et fait un discours en l'honneur de l'avènement du Roi :

... La France gémissait sous le joug d'un pouvoir usurpé et despotique ; maintenant elle respire à l'ombre d'une autorité légitime et tutélaire : chaque année la France versait des flots d'or et de sang pour conquérir une paix que l'ambition démesurée de son chef et l'illégitimité de son titre concouraient à rendre impossible. A peine s'est-il écoulé six mois depuis le retour de notre monarque et déjà nous goûtons depuis longtemps les douceurs d'une paix que tout nous présage devoir être durable...

Puis une adresse est votée, enthousiaste à souhait :

... Dieu vous a choisi, Sire, pour être l'instrument de sa bonté. Des princes magnanimes ont été suscités. Ils ont mis dans la balance politique la considération des droits et des vertus des

Bourbons, le sentiment de la vraie gloire et la restauration a eu lieu aux acclamations des bons Français et de l'Europe entière La statue de la Paix qui semblait voilée pour toujours a paru subitement à nos regards. Quels bienfaits ne devons-nous pas déjà à votre Majesté! nous ne sommes plus orphelins, Dieu nous a rendu un père, nos enfants sont à nous, les liens de la nature ne sont plus brisés, l'avenir nous promet la prospérité de l'État...

Suivent des phrases aimables pour tous les membres de la famille royale et le vœu ardemment exprimé que les fauteurs de troubles soient sévèrement punis.

Aucune allusion n'est faite dans cette adresse à la façon d'administrer de Bossi. Mais le ministre de l'Intérieur, l'abbé de Montesquieu, eut sous les yeux le texte de l'adresse avant qu'elle soit lue devant le Roi et il y fit ajouter une phrase aimable pour le préfet, qui, avec le secrétaire général (autre fonctionnaire de Napoléon), accompagnait les six conseillers généraux délégués.

Bossi fut très touché de cette marque de confiance et aussitôt rentré à Saint-Lô, il remercia l'abbé de Montesquieu :

Si quelque chose pouvait ajouter du prix à l'expression on ne peut plus flatteuse pour moi que la députation de la Manche a bien voulu insérer dans son discours à Sa Majesté, c'est de penser que c'est vous, Monseigneur, qui « *avait* » rédigé et « *prononcer* » ce discours. Cette marque de votre bonté ne s'effacera jamais de mon souvenir.

Le Roi donna la rosette d'officier de la Légion d'honneur à Bossi et la décoration d'Henri IV à M. Clément, secrétaire général.

Bossi ne devait point toutefois avoir perdu contact avec les partisans fidèles de Napoléon. Dès qu'il connut le débarquement à Fréjus, il n'hésita pas à prendre parti pour l'Empire sans cependant pouvoir encore afficher publiquement ses préférences :

Dès que j'appris, dit-il, quelque temps après dans une lettre à Lazare Carnot, que sa Majesté était partie d'Auxerre, je préparais les esprits au grand changement dont l'approche enivrait tous les amis de l'Empereur d'un enthousiasme et d'une joie difficile à exprimer.

Le conseil général siégeait en permanence. Louis XVIII avait convoqué ces assemblées, par ordonnance du 11 mars 1815, pour obtenir des ressources en hommes et en argent et organiser la résistance.

Réuni le 18 mars, le conseil général de la Manche rédige une adresse au Roi, débordante de lyrisme :

... Le bonheur n'aurait-il été pour la France qu'une illusion? L'homme, qui, porté pour l'excès de nos malheurs sur le trône de nos Rois, a abreuvé du sang de nos enfants le sol qui les avait vu naître et qui a jeté et abandonné leurs ossements dans des régions inconnues à nos pères, veut ressaisir le sceptre de fer arraché de ses mains... Non, Sire, il n'en sera pas ainsi. Votre voix a retenti dans tous les cœurs, toutes les passions se tairont; soldats et citoyens, tous les Français vont se montrer dignes de ce nom, dignes de leur Roi, dignes de leur Patrie...

Quant à nous que vous avez appelés à seconder vos vues et les mesures de votre tendre sollicitude, nous le jurons par ce que l'homme a de plus sacré, par ce qu'il a de plus cher, par l'honneur, par vous-même, nous vivrons et nous mourrons Français et de votre Majesté les plus fidèles sujets.

Puis est rédigée une proclamation aux habitants destinée à soulever les foules :

... Resterons-nous un peuple libre sous le gouvernement du meilleur des Rois ou retomberons-nous sous le poing le plus vil, le plus dur que jamais nation ait porté?

Eh quoi? Auriez-vous donc déjà oublié ce que vous devez à Louis XVIII. Si la douce paix est venue un instant consoler la terre abreuvée de sang et de larmes, n'est-ce pas à ce bon Roi que nous en sommes redevables? Si nos frères, nos enfants nous ont été rendus et partagent maintenant nos travaux, nos plaisirs, nos peines même, si la faux meurtrière de la conscription a cessé de moissonner les générations naissantes, n'est-ce pas à Louis XVIII que nous devons rapporter ces bienfaits... Volez au secours de notre Roi, de notre Patrie! Que tous les hommes en état de porter les armes, que les braves militaires jaloux de conserver à la nation la gloire qu'ils lui ont si honorablement acquise se montrent vraiment Français. Que le salut de la France, que la charte constitutionnelle, que Louis XVIII soient le cri de ralliement de tout ce qu'il y a de véritables amis de l'ordre, de la justice, de l'humanité et de la vraie gloire...

Du 18 au 22 mars, le conseil général tient séance chaque

jour, attendant anxieusement les nouvelles. Du 18 au 21, il vote des crédits pour équiper les volontaires qui se présenteraient et décide d'imprimer sa proclamation à deux mille exemplaires.

Le 22, Bossi, qui vient d'apprendre par un courrier la fuite de Louis XVIII et l'entrée, l'avant-veille, de Napoléon à Paris, cache la nouvelle; puis, par un message, demande au conseil général qui tient séance, de lui voter des crédits afin de pouvoir envoyer dans tout le département des estafettes, pour répandre les nouvelles, afficher les proclamations et donner des ordres à tous les fonctionnaires. Le conseil général vote sans discuter, croyant ainsi répandre ses deux mille proclamations en faveur du Roi. Mais, le vote des crédits une fois acquis, Bossi leur apprend la déroute du Roi. Alors, dit le procès-verbal de la séance :

A l'instant, le Conseil, instruit des événements qui ont fait cesser l'autorité dont il tenait sa mission, a pensé qu'il devait sur-le-champ se regarder comme dissous et qu'il ne pouvait se permettre aucun acte ultérieur.

Puis, en dessous, cinq lignes bâtonnées d'une encre différente, que l'on peut lire quand même à la loupe. C'est l'adresse que Bossi fit voter dans la même séance, en faveur de l'Empereur, et que, par pudeur probablement, le secrétaire du Conseil général, confirmé dans ses fonctions, eut honte de relire et ratura en revenant siéger après Waterloo. Elle est ainsi conçue :

... Mais en même temps, sans se dissoudre, le Conseil décide de consigner dans son procès-verbal le témoignage de son profond respect, de sa soumission et de sa fidélité envers le chef de l'Empire et de prier M. le préfet de faire parvenir ses hommages auprès du trône.

Au lieu de la proclamation rédigée par le Conseil général, Bossi fait aussitôt afficher une proclamation annonçant le retour de « Napoléon le Grand » et, dès le 22 mars, il renseigne Lazare Carnot, ministre de l'Intérieur, sur l'état des esprits :

Tout rentre avec transports dans l'ancien ordre de choses; si je

reçois ce soir des ordres de sa Majesté, ils seront exécutés aussi ponctuellement que si l'Empereur n'avait jamais quitté la France.

**Il est récompensé de sa fidélité par le décret du 6 avril 1815 qui le maintient dans les fonctions de préfet de la Manche. Il en remercie Carnot dans un long rapport où il présente avec une grande habileté l'explication de sa conduite vis-à-vis des Bourbons :**

J'ai reçu, avec votre lettre du 8 avril, le décret du 6 qui me maintient dans les fonctions de préfet de la Manche. Cette nouvelle marque de confiance de sa Majesté me fait un devoir d'entrer avec votre Excellence dans quelques explications sur la conduite que j'ai tenue dans le changement de Gouvernement qui a eu lieu en 1814 et dans celui, si heureux, qui vient de replacer la France sous le seul régime capable d'en assurer le bonheur. J'aurais cru montrer de la défiance en faisant cette démarche plutôt.

L'entrée des ennemis dans Paris, les circonstances qui accompagnèrent ce fatal événement et celles qui le suivirent, furent connues dans la Manche dès les premiers jours du mois, malgré toutes les précautions prises pour empêcher la circulation des journaux et lettres de Paris. L'insubordination des employés de la poste est généralement connue. Dans les moments de crises, il est impossible de compter sur l'obéissance d'hommes que leur administration spéciale ne met pas assez sous la main des préfets, qui n'en dépendent presque pas et qui se permettent de calculer les chances politiques à leur manière, basant ensuite sur ce calcul leur conduite personnelle et leurs prétendus devoirs.

Cependant quoique ces événements fussent connus, quoique M. le général de division Lorencé, gendre du maréchal Oudinot, eût fait mettre, dès le 7 avril, à l'ordre du jour de la 14e division son adhésion et celle des militaires sous ses ordres; quoique le sénateur comte de Latour-Maubourg eût fait également publier la sienne à Caen le même jour 7, je continuai à administrer mon département au nom de l'Empereur jusqu'à toute la journée du 11. Aucune cocarde blanche ne fut arborée par les habitants avant le 10, c'est-à-dire trois jours après que les militaires l'avaient prise par l'ordre du général Laurencé.

Le 9 avril, je reçus un courrier de l'Impératrice qui m'apportait sa dernière proclamation et des lettres des ministres de l'Intérieur et de la Police. Je fis réimprimer et placarder dans tout le département cette pièce avec quelques lignes de moi. Je vous en envoie ci-joint un exemplaire. Cette publication se faisait de ma part deux

jours après le parti pris par le quartier général de la division et par le sénateur, qui avait la haute main sur tout.

Le 10 le sénateur Latour-Maubourg se rendit lui-même à Saint-Lô, me donna les plus amples détails sur l'état des choses, m'exhortant à me conformer aux événements et dit que très probablement le duc de Berry ne tarderait pas à débarquer dans la Basse-Normandie, qu'il n'attendait que de connaître les dispositions de la Manche pour y prendre terre. La proclamation du sénateur fut publiée et l'on ne commença à voir que le lendemain quelques cocardes blanches dans la ville. Cependant je différai de donner mon adhésion jusqu'au 11 au soir espérant toujours que quelque chance heureuse pourrait avoir lieu.

M. le duc de Berry qui avait débarqué le 12 à Cherbourg arriva la nuit du 13 au 14 à Saint-Lô. Il en repartit le 14 après-midi pour Caen et Paris.

Si les Bourbons me laissèrent dans la Manche ce n'est pas pour cela que j'ai fait la moindre démarche. Je défie qu'on en trouve la trace. Le vœu de mon département fortement prononcé et exprimé dans les adresses des deux députations me valut seul d'être maintenu dans une place que je devais à de longs services et aux bontés de l'Empereur. Je fus compris six mois après dans une nomination d'officiers de la Légion d'honneur. Je me rendis alors à Paris pour en remercier le roi. Je ne me fis présenter à aucun des princes, si ce n'est au duc de Berry qui m'avait fait promettre à Saint-Lô de lui rendre la visite dans l'année.

Et il ajoute ce petit chef-d'œuvre d'astuce :

La marche du Gouvernement observée de plus près, tout ce que je vis, tout ce que j'entendis alors à la Cour et dans la ville, me donnèrent la conviction qu'une administration si décousue, si contradictoire, ne pouvait pas se soutenir, et quoique je n'eusse aucune idée de la possibilité du retour de l'Empereur, je ne m'attendais pas moins dès lors à voir éclore sous peu de mois un nouvel ordre de choses quelconque.

Ce fut le 9 mars, au soir, qu'on eut à Saint-Lô le premier avis du débarquement de l'Empereur. Obligé d'obéir, je ne pris d'arrêtés que pour réaliser les secours que le Gouvernement demandait. On fut surpris de ne voir paraître aucune invitation ou proclamation de ma part; mais je me rabattis constamment sur ce que le Roi, les Chambres et les ministres, multipliant eux-mêmes ces proclamations à toute heure, il était plus qu'inutile que j'en fisse de mon côté. Les bons citoyens comprirent mon silence et le calcul le plus exact ne porte pas à quinze hommes ceux qui partirent

à cette époque pour la défense des Bourbons. Le conseil général fut convoqué. Ce conseil est aussi mal composé qu'il puisse l'être. J'appelle l'attention la plus sérieuse du Gouvernement sur la plupart de ses membres. Ils voulaient se mettre en correspondance avec les Conseils des départements voisins et se coaliser. Ils voulaient faire lever le département en masse. Je les réprimai, je les contins, mais avec peine, et cet état de choses n'aurait pas pu durer. Je les engageai pour gagner du temps à se borner d'abord à la votation d'une adresse et à la rédaction d'une proclamation. Les deux pièces aussi véhémentes qu'absurdes sont à peu près tout ce que le temps leur permit de faire.

Le 22 mars, à quatre heures après-midi, un voyageur arrivé en toute hâte de Paris nous apporta enfin l'heureuse nouvelle de l'entrée de sa Majesté dans sa capitale. J'appris en même temps que le chef des chouans Frotté avait fait afficher la veille sur les murs de Caen une proclamation aux royalistes, qu'il tâchait de réunir sous sa bannière les volontaires du Calvados, que MM. d'Aumont et Séguier agissaient de concert avec lui et que les dispositions du maréchal Augereau paraissaient encore douteuses. Je crus devoir me mettre à l'instant à l'abri d'un coup de main de la part de ce chouan que les caisses bien garnies de Saint-Lô paraissaient tenter et qui méditait à ce qu'on m'assurait un coup sur la Manche pour avoir de l'argent et s'appuyer sur les côtes. Je rassemblai sur-le-champ la cohorte urbaine de Saint-Lô, qui m'est personnellement dévouée; je lui fis distribuer des cartouches, je m'informai des événements de Paris et des menaces de Caen. Toutes les mesures furent prises pour repousser Frotté, s'il se présentait dans la nuit.

Mais au lieu de Frotté et de sa prétendue bande nous ne vîmes arriver que M. de Sénoville et deux de nos députés à la Chambre des Communes qui nous confirmèrent les nouvelles de Paris et nous en donnèrent de plus amples détails. Ces messieurs avaient été fort effrayés dans la route par nos préparatifs de défense et je dois vous avouer que les propos de ces députés ne marquaient pas un excellent esprit.

Quoique le courrier ordinaire de Paris nous eut manqué (l'on a dit depuis qu'il avait été arrêté près de Lisieux par les volontaires royaux du Calvados, qui en avaient pris les dépêches et les journaux destinés pour la Manche), la nouvelle était trop positive pour que personne en pût encore douter. Je fis donc imprimer dans la nuit même ma proclamation et, dès le 23, elle fut répandue dans tout le département.

Le Conseil général jugea à propos de se dissoudre à l'instant. On voulait même partir sans arrêter le procès-verbal. Je m'opposai fortement et n'ayant pu porter la majorité des membres qui le

composent à voter une adresse avant de se séparer, j'exigeai du moins qu'en faisant la clôture de leur session devenue sans objet, ils protestassent de leur fidélité au Gouvernement impérial, ce qu'ils firent assez froidement, si l'on excepte MM. Vrac, Culleron, Bondent et des Costils qui sont dans de très bons principes.

Ce qui a eu lieu les jours suivants est déjà connu de votre Excellence. Les dispositions de la grande majorité des habitants de la Manche sont on ne peut davantage favorables au Gouvernement impérial. Sa Majesté a pour elle, dans ce département comme dans le reste de la France, les soldats, le peuple et la classe instruite; il ne faut pas trop compter sur les autres. Mais avec ces trois éléments de force réelle, on est bien puissant si l'on sait et si l'on veut s'en servir.

***

Pendant les Cent Jours, Bossi fut uniquement occupé à maintenir l'ordre et à lever des troupes et des contributions.

Il demande l'autorisation d'arrêter les chefs du parti « bourboniste » qui s'agitaient dans le Mortainais, puis il change d'avis et écrit au ministre de la Police générale :

... Si l'ennemi paraît sur nos côtes on marchera à lui avec tous les moyens que le département pourra fournir. Il a sans doute quelques partisans dans les châteaux, mais il y aurait bien plus d'inconvénients dans la crise où nous nous trouvons à les porter au désespoir par des tentatives d'arrestation qu'à se borner comme nous faisons à éclairer leurs démarches, sauf à prendre en temps opportun des mesures plus efficaces qui coupent le mal à la racine.

La levée des troupes devient difficile, on doit mettre des garnisaires chez les nombreux réfractaires, on arrête le curé et le maire de Flamanville qui excitent les conscrits à ne pas rejoindre leurs corps. On réquisitionne des chevaux, mais il n'y a pas d'argent pour les payer et les vendeurs ne furent désintéressés que sous la deuxième Restauration.

Le mécontentement est général; « si toutes les réquisitions, écrit Bossi, ne s'exécutent pas avec la promptitude qu'on a remarquée en d'autre temps, c'est que les moyens ne peuvent plus être les mêmes. On ne peut lever de contributions sans loi

et les Normands, vous le savez, ne délient pas facilement leur bourse. »

Les généraux Le Marois et Baillod le tiennent par de courts billets au courant des événements militaires, — bien inexactement d'ailleurs :

*Du 19 juin 1815.* — L'Empereur doit être à Bruxelles... On annonçait hier la prise de lord Wellington avec 12 à 15 000 Anglais. Dans cette bataille les soldats français étaient comme acharnés, courant au galop à l'ennemi. Ils en ont fait un carnage épouvantable surtout des Prussiens. L'Empereur a parcouru les rangs inutilement trois fois de suite pour prier les soldats de cesser le massacre...

Toujours est-il que lord Wellington et Blücher on été battus d'importance et que l'Empereur va tirer tout le parti possible de sa victoire...

C'est Waterloo que le général baron Baillod racontait ainsi.

Mais Bossi apprend peu après la réalité et il prépare une nouvelle évolution. Au sous-préfet de Valognes qui lui demande des instructions, il répond :

... C'est à votre prudence, à votre zèle pour le bien-être et la tranquillité de vos administrés et au degré plus ou moins grand de confiance que vous avez pu leur inspirer, de tracer votre conduite dans les circonstances difficiles où vous allez encore vous trouver sous peu de jours. S'il est à désirer qu'il ne soit fait aucune démonstration publique contraire à l'ordre encore existant, ni arboré d'autres couleurs que celles de l'indépendance nationale, c'est plutôt par la voix de la persuasion qu'on doit tâcher de l'obtenir que par celle de la force qui pourrait donner lieu maintenant à de graves inconvénients.

Mais il était vraiment cette fois-ci trop compromis. Dès le retour de Louis XVIII il est révoqué.

Dans le mémoire adressé au sujet de sa demande de pension, il expose ainsi les faits :

Je ne fus point révoqué en 1815 par un acte ministériel. Déjà le drapeau blanc flottait partout dans mon département, déjà le serment nouveau avait été prêté par tous les employés sous mes ordres. L'épuration générale des préfets n'avait rien changé à celui de la Manche, on célébrait partout par une fête la rentrée du Roi dans Paris, lorsque, égaré par les insinuations de quelques

ambitieux, le commissaire extraordinaire de sa Majesté dans la Normandie crut pouvoir m'enjoindre de quitter un département qu'il prétendait ne pas se montrer encore à la hauteur des nouvelles circonstances. Les ministres du Roi furent surpris de cet abus d'autorité. Le commissaire extraordinaire fut révoqué deux jours après, mais je ne jugeais pas devoir insister sur ma réintégration : ma santé commençait à être très affaiblie, j'avais besoin de repos.

Dès qu'il en fut informé, il tint sa révocation secrète et d'après un contemporain digne de foi [1], voici comment il quitta Saint-Lô :

Il invita plusieurs personnes à dîner. On forma dans son salon des tables de boston, il prit place à l'une d'elles et donna son jeu à tenir à quelqu'un sous le prétexte d'une légère indisposition. Il monte dans une chaise de poste préparée d'avance, qui se tenait dans la cour, et ne revint plus à Saint-Lô dans lequel il a laissé cependant des amis et des regrets.

Il vécut quelques mois en Angleterre où il s'était précipitamment réfugié en quittant Saint-Lô, il occupa ses loisirs à faire éditer ses œuvres dramatiques et lyriques, puis revint habiter Paris, où il mourut en 1823, sans avoir obtenu la pension de retraite qui restait son ambition dernière.

HENRY MAUNOURY

1. Houel, *Histoire de Saint-Lô.*

# LE MYSTICISME POÉTIQUE
## ET L'IMAGINATION
# DE GUSTAVE FLAUBERT[1]

## V

Novalis, parlant de la vie réelle, l'appelait le Royaume du Soleil. Flaubert ne fait que retrouver la métaphore de Novalis, quand il affirme renoncer à « détacher le soleil », ce qui veut dire, des deux parts, l'illusion commune dans laquelle les hommes vivent, et qui leur fait chercher vainement en ce monde la vérité et le bonheur. Flaubert bouche ses fenêtres et allume ses lustres. Il s'est dit cette parole religieuse : « Il faut que l'âme se replie ».

C'en est fini de la vie « active, passionnée, émue ». Il a mis les choses en ordre. « Il faut faire dans son existence deux parts : vivre en bourgeois et penser en demi-dieu. » Il applique son principe. On trouve bien en lui deux parts, l'une morte, mécanique, l'autre animée et libre; deux vies, si l'on veut, l'une extérieure, l'autre intérieure, l'une support ou repoussoir de l'autre. Heure de repas, heure de terrasse, heure de lecture, heure de pipe, sortez-le de là, la tête lui tourne. Ce bourgeois maniaque, plus casanier que Pécuchet, c'est le Flaubert qui mettait un stylet sous son traversin.

1. Voir la *Revue* du 1er Décembre.

On s'est moqué de la contradiction. Il n'y en a pas plus et pas d'autre sorte qu'entre le monastère et la foi. C'est pour ne pas toucher la vie que Flaubert ne remue plus. Il ne s'assomme plus contre les barreaux, il s'accroupit.

L'habitude est d'une bienfaisance souveraine dans la vie spirituelle. Rythme obscur et sourd où s'endorment les énergies animales, et grâce auquel l'âme, libérée, soustraite aux choses, se concentre et fuse. La *haute vie* de pensée, de foi, ou d'art, est une retraite. Flaubert a compris cela, il a « creusé son trou, ayant soin qu'il y fasse toujours la même température ».

Peu d'existences ont été aussi monotones que celle de Flaubert. Par instinct, par système aussi, pour s'exalter mieux, il se comprime, se resserre autant qu'il peut. Il rend plus étroite la contrainte naturelle des choses en y ajoutant la contrainte artificielle d'un régime. « Chaque jour ressemble à la veille, je puis dire ce que je ferai dans un mois, dans un an, et je regarde cela non seulement comme sage, mais comme heureux... » Sa force, il la trouve maintenant dans ce qui faisait sa faiblesse, dans la résistance même des choses à son âme. Son imagination ne s'y bute plus, elle va s'y appuyer.

Aussi, la part de la vie une fois faite, tout son effort ne tend plus qu'à organiser, d'un autre côté, cette « vie factice » dont il a besoin. Or, cette œuvre-là, qui désormais absorbera toute l'énergie de sa volonté, ressemble étrangement, jusque dans le détail, à une œuvre de *désappropriation* mystique.

On a retrouvé dans les cahiers de Flaubert une longue pièce de vers en l'honneur de Gœthe. Il y développe cette idée que l'artiste, à l'exemple de Gœthe et de Spinoza, doit faire à son idéal le sacrifice complet de sa personne. Cette poésie, manifestement essai de jeunesse, témoigne qu'une telle conception des devoirs de l'artiste a été de bonne heure présente à la pensée de Flaubert. C'est qu'aussi elle est Flaubert tout entier. Quand son esthétique a été constituée, elle a fixé, réglé, employé ses instincts : elle ne les a pas créés. Or, son besoin à lui, c'est de s'écraser, de se mater, de s'étouffer, mettons : de se flageller. Il y apporte l'énergie infatigable, régulière, propre à tant de mystiques, et qui s'associe à cette volonté malingre et spasmodique dont il fait preuve dans l'*action* pratique. Gœthe, étudiant

à Strasbourg, domptait ses nerfs en suivant des opérations cliniques ou en montant au sommet de la cathédrale. Le jeune Flaubert, craignant les ténèbres, s'échappait la nuit de son dortoir, au collège, et rôdait dans les cours noires, où il « crevait de peur ». Il avait des vertiges : les jeudis, il montait aux clochers d'églises et se promenait sur les balustrades. Pourquoi? pour « faire l'éducation à *ses* nerfs ». Pendant plusieurs années, en pleine jeunesse, il reste chaste. A dix-neuf ans, il lui prend une atroce tentation de s'émasculer, comme le héros de *Louis Lambert*. En ces temps mêmes où il avait « des bonds d'âme superbes », où il « aspirait tous les vents du ciel », il avoue qu'il trouvait un plaisir inoui « à combattre *ses* sens et à se torturer le cœur ».

N'ayons garde d'oublier cela. C'est Flaubert, vie et œuvre. Son art n'est qu'une mutilation. Il avait fait, dans sa jeunesse, le projet de s'exiler. Il en reparle plus tard, très sérieusement. Quand? Justement à l'âge où il adopte sa formule d'art impersonnel et où il travaille à la première *Éducation*, à vingt-cinq ans. Encore une coïncidence expressive. S'exiler, renoncer au lyrisme, il y a un rapport. « Je voudrais vivre, — écrit-il alors, — dans un pays où personne ne m'aime, ni ne me connaisse, où mon nom ne fasse rien tressaillir, où ma mort, où mon absence ne coûte pas une larme... » C'est pourquoi il va écrire des livres où il s'acharnera à se faire anonyme.

Flaubert est-il sec? Non; sa sensibilité lui est une servitude. Il veut être l'artiste de ses émotions, et ce qui est naturel lui fait horreur, pour la simple raison que cela *est*, sans être par lui. M. Bourget, quelque part, l'appelle « l'intellectuel pur ». Oui, à la façon du peintre de *la Spirale*. Il a une sensibilité d'imaginatif, qui, toute entière, par une fatalité de complexion et de culture, tend à l'émotion fictive. « Une lecture m'émeut plus qu'un malheur réel. » Ces inversions sentimentales, assez communes à un moyen degré, mais portées chez lui à l'infirmité, il les discerne nettement : « Autant je me sens expansif, fluide, abondant et débordant dans les douleurs fictives, autant les vraies restent dans mon cœur âcres et dures. Elles s'y cristallisent à mesure qu'elles y viennent... »

N'en doutons pas, c'est l'imagination qui a fait cette œuvre, et Flaubert le sait bien. « Je pleure trop en dedans pour verser

des larmes. » Et c'est par elle aussi que ses joies elles-mêmes s'épuisent dans le désir et l'espoir. Quand arrive ce qu'il attendait, il le regarde passer avec cette sorte d'ébahissement et d'indifférence incrédule que l'on a devant la réalité des choses trop imaginées. Le passé et le futur, jamais le présent. Il est bien partout où il n'est pas. A Croisset, il rêve de Constantinople, et à Constantinople de Croisset. Un aigle qui passe dans son imagination, à l'heure des siestes, le fait hurler d'enthousiasme. A dos de chameau, il ne lèvera pas la tête. Il est tout près d'être comme le Chassagnol de *Manette Salomon*, pour qui la nature n'est qu' « un grand rien du tout », et « du vide mal colorié ». C'est le temps d'ailleurs où les Goncourt se sentent plus à la campagne devant un bon tableau qu'en plein champ, et où Baudelaire, en tournée aux Indes, affecte de lire Balzac en passant le Gange, parce que « la nature n'a pas d'imagination ». Voilà le mot. C'est pourquoi Flaubert s'ennuie partout, à Yvetot, en Suisse, en Grèce, sur le Nil. La *vue* de la chose lui enlève la jouissance libre de la *vision*, et s'il n'aime pas la nature, c'est pour la même raison qu'il voudrait n'aimer pas les gens.

C'est donc de l'imagination, en somme, qu'il tient tout. Rien de la vie, ou à peu près, n'arrive directement à son âme. Sensations et sentiments, peine, joie, beauté, couleur, forme, tout passe par cette imagination, tout s'y transpose, s'y agrandit aussi, comme dans l'âme hallucinée de l'artiste de *la Spirale*. Et dès lors, à côté de la vie positive, à laquelle il a fait son étroite part, il y a, en dedans, une activité libre, affranchie des choses, où il met le plus réel de lui-même. Pour l'art, il « enferme ses passions dans des cages », où il va les voir « quelquefois seulement pour se distraire ». « Je suis né avec un tas de vices qui n'ont jamais mis le nez à la fenêtre. J'aime le vin, je ne bois pas. Je suis joueur et je n'ai jamais touché une carte. La débauche me plaît, et je vis comme un moine. » Tous ces « appétits », la littérature va les lui « rentrer au ventre », et il n'aura plus que des passions de reflet. « *Ah! quels vices j'aurais si je n'écrivais!* »

Flaubert ne faisait point difficulté d'avouer que l'artiste, dans ces conditions, était une « monstruosité ». Il faut que l'artiste sacrifie tout à l'idée, esprit, cœur et volonté. « Sait-on

ce qui se perd tous les jours par les écoulements du sentiment? On s'étonne des mystiques... » Pour se faire comprendre, c'est ce mot-là, toujours, qui revient sous sa plume. Il sent les affinités. Il est mystique par ce détachement de la vie, par cette volonté acharnée de se désapproprier, par cette imagination qui le transporte hors de lui-même et qui le fait tendre à la Beauté de la même manière que d'autres tendent à la Vérité.

On trouve dans le premier *Saint Antoine* une page truculente et peu connue, où un chœur de poètes et de baladins s'écrie : « Tout en buvant de l'eau claire, nous ajustons des rimes sur le vin et les festins, et nous n'avons pas d'amour, nous qui faisons rêver d'amour... Hohé! hohé! nous avons des couronnes de papiers peints, des sabres de bois, du clinquant sur nos habits. Si notre cœur tout vide bondit comme un ballon gonflé, c'est qu'il se soulève aux moindres brises, n'ayant rien qui le ramène à terre. Du matin au soir, nous jouons les rois, les héros, les brigands. Nous nous mettons des bosses dans le dos, des nez postiches sur le visage et de grandes moustaches pour faire peur...

« Nous chantons, nous crions, nous rions, nous pleurons, nous bondissons sur la corde avec de grands balanciers, nous battons des tambours, nous faisons ronfler nos phrases et traîner nos manteaux. L'orchestre bruit, la baraque en tremble, des miasmes passent, des couleurs tournent, l'idée se bombe, la foule se presse, et palpitants, l'œil au but, absorbés dans notre ouvrage, nous accomplissons la singulière fantaisie qui fera rire de pitié et crier de terreur. Assourdis de notre vacarme, assombris par nos joies, ennuyés par nos tristesses, nous en râlons, nous en bavons, nous en avons des convulsions, des rhumatismes et des cancers. Y a-t-il assez longtemps que, nous traînant par le monde, nous exhibons éternellement la même facétie...? »

C'est tout cela que voulait exprimer Flaubert, quand il écrivait dans une lettre : « Le fond de ma nature est, quoi qu'on dise, le saltimbanque ». Saltimbanque? Coleridge disait : Murianous. Comme Saint Antoine aspirait à revêtir toutes les formes de la matière, il aspire, lui, à revêtir toutes les passions de l'humanité, afin de n'en avoir aucune. Bourgeois au dehors, libre au dedans, essayant toutes les joies des autres, leurs

peines, leurs désirs, leurs sottises, leurs enthousiasmes, mime génial, faiseur de « grimaces », répandu dans toute cette vie pour ne point sentir la sienne. Voilà de quoi sera faite son impersonnalité : fantaisie et « facétie ».

## VI

On comprend maintenant pourquoi, au moment où Flaubert trouva décidément son attitude esthétique, ce fut pour se retourner avec violence contre l'art personnel. Si Flaubert accomplit une œuvre, cette œuvre, de toute nécessité, sera de caractère impersonnel, puisqu'elle procèdera de l'imagination, qui est essentiellement la faculté de l'*objectif*. Elle ne naîtra pas de son activité sensible, de ses perceptions, de sa vie réelle, elle en sera précisément l'opposé. Flaubert est conduit à dire que le poète n'est pas l'homme sensible, que « la plume n'a pas les mêmes instincts que le cœur ». Et voici tous les paradoxes effarouchants à la Diderot, dans le genre de celui-ci : « Moins on sent une chose, plus on est apte à l'exprimer comme elle est ». Ce n'est rien de plus que la conception du génie vingt fois formulée par les romantiques. L'âme géniale, dira Ruskin, est semblable à « un lac encaissé, abrité par les monts, qui reflète chaque mouvement des nuages dans le ciel, chaque changement des ombres sur les collines, mais est lui-même immobile ». (*Lectures on Art.*) C'est ce que dit Flaubert en prose normande : « Je suis comme une jatte de lait : pour que la crème se forme, il faut la laisser immobile ».

Il y a, sans doute, des époques plus favorables que d'autres à cette sorte de scission, à cette contradiction entre l'artiste et la vie, c'est-à-dire entre son œuvre d'un côté, sa conscience et le milieu social de l'autre. Ce sont d'ordinaire celles où les facultés ne trouvent pas, hors de l'individu, leur application normale. Le mysticisme du Moyen âge en fournirait de bons exemples. Si l'imagination se développe tant chez le romantique, c'est qu'il se sent étranger à son temps et en opposition fatale avec lui. Il est d'abord un inadapté. Le conflit du milieu et de l'esprit, qui fait le fond de plus d'un drame romantique, irrite et avive les forces intérieures, quand il ne

les étouffe pas. Le Baudelaire de *Paysages*, Leconte de Lisle « bibliothécaire pasteur d'éléphants », selon l'amusante définition de Laurent Tailhade, sont bien de la génération de *Salammbô*. Cette contrainte des choses, qui d'abord était une cause de révolte, devient une condition de l'activité spirituelle et de l'art. « C'est une chose bien singulière, observait déjà Rousseau dans les *Confessions*, que mon imagination ne se monte jamais plus agréablement que quand mon état est le moins agréable, et qu'au contraire elle est moins riante lorsque tout rit autour de moi... Si je veux peindre le printemps, il faut que je sois en hiver. Si je veux décrire un beau paysage, il faut que je sois dans des murs; et j'ai dit cent fois que si jamais j'étais mis à la Bastille, j'y ferais le tableau de la Liberté... »

Ces quelques lignes sont tout le romantisme. Elles en définissent à merveille le principe intérieur et comme le secret ressort. L'opposition des choses excite et active la création. Flaubert dit la même chose avec netteté : « Plus je suis dans un milieu contraire, et mieux je vois l'autre. » Visiblement, il est très frappé de ce phénomène, et il y revient sans cesse : « Combien peu l'élément extérieur sert!... C'est en Hollande seulement, et à Venise, patrie des brumes, qu'il y a eu de grands coloristes. »

Au fond, la répulsion que la nature, la nature perçue par les yeux, inspire aux néo-romantiques, s'explique par là. Quand les Goncourt la trouvent plate, ils obéissent à l'instinct qui porte Flaubert à écrire, par exemple, en plein mois de décembre, une scène d'été pour *Madame Bovary*.

Ainsi avait fait Rousseau. Et quand Baudelaire dit que la nature n'a pas d'imagination, il veut dire qu'elle gêne et offusque la sienne. C'est là une exigence de l'imagination : il faut qu'elle soit autonome.

Voilà pourquoi Flaubert écrit : « Les choses que j'ai le mieux senties s'offrent à moi *transposées* dans d'autres pays et *éprouvées par d'autres personnes*. » On ne saurait plus nettement indiquer ce fait essentiel : l'imagination, par là même qu'elle transpose, objective. Flaubert reconstruit ainsi un monde nouveau, pour la joie souveraine d'en être l'auteur et de s'y absorber. Il repense la vie, il la refait, il est bien le

démiurge romantique. Qu'est-ce que faire une œuvre? c'est « *ne plus être soi..., circuler dans toute la création dont on parle* ». Un livre qu'on écrit n'est « qu'un long voyage », « *une manière de vivre* dans un milieu quelconque ». Prenons ces mots à la lettre ; ils sont vraiment autre chose qu'une façon de parler. Flaubert n'a plus de cœur que pour sentir celui des autres. Il vit en eux, et dans toutes les choses qu'il peint : « Mes personnages imaginaires m'affectent, me poursuivent, ou plutôt *c'est moi qui suis en eux.* » C'est pour cela qu'en décrivant une attaque de nerfs d'Emma Bovary, il en a presque une lui-même, et qu'il est obligé d'ouvrir sa fenêtre pour se calmer. C'est pour cela qu'en racontant l'empoisonnement du même personnage il est intoxiqué et il a deux indigestions. Ces phénomènes matériels ne font que traduire en gros et attester l'acte de substitution par lequel l'imagination de Flaubert aboutit à l'aliéner et à l'identifier à ce qu'il crée. « C'est une délicieuse chose que d'écrire, que de n'être plus soi, mais de circuler dans toute la création dont on parle. Aujourd'hui, par exemple, homme et femme tout ensemble, amant et maîtresse, je me suis promené à cheval dans une forêt par une après-midi d'automne sous des feuilles jaunes, *et j'étais les chevaux, les feuilles, le vent, les paroles qu'on disait, et le soleil rouge qui faisait s'entrefermer les paupières noyées d'amour...* »

Délicieuse chose, dit-il. Il ne s'était pas trompé à croire que le bonheur, pour lui, était dans *l'idée*, et pas ailleurs. Ce rêve qu'il faisait, il y a quelques années, de s'anéantir dans les choses, de s'ébattre dans la création, de se transfuser en chaque forme, d'être tout, ce rêve s'accomplit, maintenant. L'art, l'art *impersonnel*, est sa méthode d'aliénation, son « orgie perpétuelle ».

Leconte de Lisle s'irritait qu'on le crût impassible. Qu'aurait dit Flaubert s'il avait lu la page où Brunetière l'accuse de n'avoir jamais eu de *sympathie*? Flaubert n'aime pas les choses, les hommes, mais c'est « nerveusement parlant », comme il dit. La restriction est de sens capital. Il n'aime pas de cœur, il aime d'imagination. Quand il proclame que l'artiste doit « ne rien aimer », il n'y a point de scandale, entendons simplement : tout aimer. Il le dit bien assez clairement à George Sand : « Je

ne veux avoir ni amour, ni haine, ni pitié, ni colère. Quant à de la sympathie, c'est différent : jamais on n'en a assez. »

Nous comprenons ce qu'il entend dire. Cette sympathie, mais ce n'est encore que l'imagination, et rien ne peut la limiter, et il faut qu'elle s'approfondisse jusqu'au fond de la vie et qu'elle s'élargisse jusqu'à ses bornes. Aussi, la théorie de l'impersonnalité, telle qu'elle s'est formée chez Flaubert, n'est finalement qu'une sorte d'altruisme. Elle en joue si véritablement le rôle, elle aboutit si visiblement à des effets analogues, qu'on n'est pas surpris de la voir, parfois, s'exprimer en termes moraux. Est-ce Flaubert, est-ce saint François qui dit : « Je suis le frère en Dieu de tout ce qui vit, de la girafe et du crocodile comme de l'homme » ? Le mot vient de Croisset, il pouvait venir d'Assise. L'acte par lequel nous pénétrons dans les réalités étrangères, cet effort « d'imagination pénétrative », comme disait Ruskin, Flaubert, dans sa conscience, sent bien qu'après tout c'est un effort de charité, et que c'est par là que le saint et le génie se rejoignent. « Cette faculté, dit-il, de s'assimiler à toutes les misères, et de se supposer les ayant, est peut-être la vraie charité humaine. *Se faire ainsi le centre de l'humanité*, tâcher enfin d'être son cœur général où toutes les veines éparses se réunissent, *ce serait à la fois l'effort du plus grand et du meilleur homme.* » Voilà les deux points de vue, esthétique, moral, confondus. Il dit ailleurs : « La curiosité, l'amour qui m'a poussé vers des religions et des peuples disparus a quelque chose de *moral* en soi et de sympathique, il me semble ».

C'est vrai. Dans ses causes intimes, *Salammbô* est un témoigagne de foi. Lorsque Flaubert nous disait que « notre cœur ne doit être bon qu'à sentir celui des autres », cela voulait dire, après tout : aimez votre prochain plus que vous-même, et cette formule de théorie littéraire équivalait, par ses éléments psychologiques, à une profession morale. Celui qui s'écrie : « Arrière la guenille ! » n'a pas fait le *Manuel* d'Epictète, ni les *Fioretti*, mais il a fait *Madame Bovary*. Et parce qu'il savait de quelles profondeurs de conscience son œuvre était issue, il se croyait en droit d'écrire : « Je fais le bien, je suis dans le juste ».

## VII

En voyant les choses de ce côté, on aura l'explication naturelle de toutes ces attitudes, gesticulations et paradoxes, qui ont fait à Flaubert une réputation souvent fâcheuse.

On a prouvé, dans une étude solide, que *Salammbô* est une erreur archéologique. Il y a une brique de la bibliothèque d'Assurbanipal dont les révélations sont désastreuses pour Flaubert. Il faut renoncer au temple de Tanit, et au sanctuaire de Moloch, et au serpent Python. Nous y renoncerons.

Carlyle a dit, je ne sais où : « Ton pauvre moi t'a assez longtemps torturé. Je crois que tu ne parviendras jamais à le connaître. Ne pense pas qu'il faille te connaître toi-même, tu es un homme inconnaissable. Sache ce que tu peux faire, et mets-toi à l'œuvre comme un Hercule... » Flaubert s'est mis à l'œuvre comme un Hercule, voilà tout. A vrai dire, c'est pour travailler qu'il travaille, parce que la besogne, quand elle est rude, *anéantit*. S'il lit des centaines de volumes pour en tirer quelques pages, il sait ce qu'il fait. Il est de ceux dont Amaury disait, dans *Volupté* : « Il y a dans l'homme une grande inquiétude d'apprendre, qui a besoin d'errer, de se jeter au dehors, pour ne pas dévorer le dedans. » N'est-il pas clair qu'il y a chez lui un parti pris d'effort, qui lui fait dresser des montagnes devant ses pas, pour la peine d'escalader? « Il n'y a rien d'effrayant et de consolant à la fois comme une œuvre longue devant soi... » De là cette folie de lecture, et cet amour exalté de l'érudition, un amour bénédictin des énormes et menues besognes. « Ne lisez pas, écrit-il à une demoiselle dont il est directeur de conscience (encore une chose dont il a le goût), ne lisez pas comme les enfants lisent, pour vous amuser, ni comme les ambitieux lisent, pour vous instruire. Non, *lisez pour vivre*... Il s'agit de travailler, me comprenez-vous? » Il lit donc pour vivre, et il fait de l'archéologie pour vivre. Quand il « s'ingurgite » à la suite les dix-sept chants de Silius Italicus pour y découvrir quelques traits de mœurs puniques; quand il lit Corippus ou Ammien Marcellin pour y trouver la forme exacte d'une porte de cellier, qu'allons-nous l'écraser de Gesenius ou de Movers? Tracassons-le un peu

avec la science d'un Frœhner, et cet homme qui a remué tous les mémoires de l'Académie des inscriptions, qui a collationné des milliers de références, qui s'est fait philologue, qui est allé tout exprès retourner les pierres de Carthage, nous dira tranquillement : « Je me moque de l'archéologie ».

Et quand il regarde de si près les choses et les hommes, avec des minuties de savant, son *réalisme* est comme son archéologie, pour vivre. Et voici l'auteur de *Madame Bovary* qui, maintenant, s'écrie : « Sont-ils bêtes avec leurs observations de mœurs ! je me f... bien de ça ! » Nous savons pourquoi. Réalisme, archéologie, ne sont que des formes provisoires, en elles-mêmes indifférentes, d'un instinct permanent, qui est moral. Tolstoï appelle le travail « un agent d'anesthésie morale ». Où trouver de cette pensée une illustration plus magnifique que ce mot de Flaubert : « Peu de gens devineront combien il a fallu être triste pour entreprendre de ressusciter Carthage. »

Ce sont encore et toujours ces secrètes tendances qui expliquent une autre anomalie : le caractère de lutte douloureuse qui marque toute sa vie d'art. Quand il dit : « La plume d'un côté, et l'individu de l'autre », c'est absurde, peut-être, mais plus qu'une théorie c'est une tendance, un effort, et on le comprend. Son œuvre est le fruit d'un prodigieux ascétisme. Il se condamne à se nier, à prendre le contre-pied de lui-même. Il était « l'homme des brouillards » : il s'astreint à une discipline précise d'art objectif. Il détestait la composition, les agencements de plan : il s'y obstine, au point d'en donner les parfaits modèles. Il aimait les emportements et les spontanéités poétiques : il s'oblige à travailler dans une froideur lucide. Il était visionnaire : il veut *voir*. Il a la conviction que ses meilleurs pages sont celles qu'il biffe. Cette « ignoble réalité » lui soulève le cœur : il la creuse à fond. « C'est à force de patience et d'étude, déclarera-t-il vers la fin, que je me suis débarrassé de toute la graisse blanchâtre qui noyait mes muscles ». En se proposant pour étude, pour matière d'art, des réalités aussi étrangères que possible à ses sympathies naturelles, il s'arrache mieux à lui-même, et il s'annihile dans son œuvre. Il crée par abnégation.

Rien d'étonnant, dès lors, à le voir tâtonner d'œuvre en

œuvre, sans cesse aspirant à celle qui, enfin, sera la sienne et réalisera toute son âme. Car cet artiste a encore ceci d'étrange : il a cherché, jusqu'à la mort, son sujet. A quarante-six ans, il n'a pas trouvé, et il estime qu' « il serait temps de faire quelque chose de bien et d'amusant ». Il se plaint que la fatalité lui fasse prendre toujours des sujets « abominables ». « Me tombera-t-il du ciel une idée en rapport complet avec mon tempérament? Pourrai-je faire un livre *où je me donnerai tout entier*? » Tous les sujets, successivement, le lassent, l'irritent. Il oscille entre le moderne et l'antique, sans se fixer. C'est que l'indécision, l'instabilité, n'est pas esthétique ; elle est morale. Un sujet où il se donnerait tout entier! Mais c'était là, simplement, tout le problème de sa vie. Il ne devait pas le trouver, ce sujet, ce sujet unique, parce qu'il n'y en avait pas en ce monde, parce qu'il était aussi loin de lui que le bonheur, étant le bonheur lui-même. Il poursuivait, de ses rêves d'artiste, et sous la forme du sujet idéal, ce que d'autres cherchent sous la forme du néant, de Dieu ou de l'infini.

## VIII

Une cause profonde devait l'empêcher d'y atteindre.

Dans son admirable *Cours d'Esthétique*, après avoir analysé les étapes de l'Art humain sous la triple forme symbolique, classique et romantique, étapes qui correspondent aux révélations graduelles de l'Absolu, Hegel se demandait à quoi l'Art peut maintenant servir, si cette évolution est à son terme : « En opposition avec les époques où l'artiste, fidèle à l'esprit de sa nation et de son siècle, se renferme dans le cercle d'une croyance particulière, nous trouvons aujourd'hui une position absolument différente. Chez presque tous les peuples, *la critique* s'est emparée des artistes. Etre enchaîné à une idée particulière et au monde de représentations qui lui convient est pour les artistes d'aujourd'hui quelque chose de passé. L'art est devenu ainsi un libre instrument, qui peut s'adapter à toute espèce de sujet. *Aucune idée, aucune forme, ne se confond plus avec l'essence la plus intime de l'âme de l'artiste.* »

Quand Hegel dit : la critique, entendons : la conscience. Il ne fait que définir ici abstraitement la situation dans laquelle se débattit l'âme romantique, et que Flaubert a connue à son tour. En s'acharnant à une formule d'art aussi impersonnel que possible, l'auteur de *Madame Bovary* renouvelait simplement, pour son compte, une tentative où l'art romantique, avant lui, avait aussi cherché une solution. Les études théoriques d'un Schlegel, sur l'art antique, avaient été en rapport étroit avec des préoccupations très intimes, et le fruit d'une curiosité toute morale. Ces questions d'objectivité et de subjectivité, qu'il avait débattues sans cesse à propos des Grecs, elles avaient un intérêt vital pour lui, et, pensait-il, pour l'humanité. L'art moderne, avait-il dit, est subjectif, c'est-à-dire anarchique. Il est le produit d'un désaccord entre l'homme et les choses, entre l'homme et l'homme. S'il prêche la beauté grecque avec ce qu'il appelle « une rage d'objectivité », c'est parce qu'un art objectif est seul capable, à son gré, de détruire cette anarchie, de rétablir l'équilibre à l'intérieur de l'âme et entre l'âme et le monde, enfin cette harmonie dont la Grèce offre le spectacle unique. Il croyait voir dans toute l'histoire de la poésie moderne la lutte constante de la subjectivité et de l'objectivité, et il se plaisait à prédire que les excès mêmes de la subjectivité aboutiraient prochainement au triomphe de l'objectivité. La *Critique du Jugement*, et surtout certaines œuvres de Gœthe, lui en paraissaient une promesse.

Ce que Schlegel avait trouvé dans les poètes grecs, Gœthe alla le chercher en Italie, Schiller dans l'histoire et dans la philosophie kantienne. Après *Werther* et les *Brigands*, c'est *Wallenstein*, et c'est *Hermann et Dorothée*. C'est un progrès moral que constatait Schiller quand il écrivait à Gœthe qu'il dominait sa trilogie, et qu'il « se détachait » bien de ses personnages. Le conflit aigu avec les choses, dont Gœthe avait présenté l'expression poétique dans *Werther* et dans *Faust*, il le résolvait enfin, pour son compte, par une paisible conciliation, en transformant la réalité en poésie, en objectivant sa vie.

Pour faire apparaître le sens moral d'une conception objectiviste de l'Art, s'il fallait dépasser l'âge proprement romantique, on trouverait qu'au lieu de s'affaiblir, ce sens s'affirme

au contraire plus fortement. Toute la théorie du génie développée, par exemple, dans la philosophie de Schopenhauer, assimile finalement subjectivité, médiocrité et égoïsme, et tend à confondre la vérité morale et la vérité esthétique dans le principe unique de l'objectivité. L'homme inférieur en moralité ou en talent, c'est celui dont « l'intellect est trop fortement attaché encore à la volonté ». Et Nietzsche, à son tour, sera conduit à dire que l'Art est la meilleure école pour arriver à la sainteté : « Regarder les choses sans désir ». Et il expliquera que nous comprenons mieux le dithyrambe dionysiaque, par exemple, « si nous admettons que l'individu sentait sa personnalité sombrer dans le flot du grand vouloir collectif dont il n'était qu'une partie, à son insu. Toute sa gesticulation signifiait qu'il s'abîmait avec extase dans le grand vouloir commun. »

Cette métaphysique-là, elle est très vivante, en action, dans la conscience de Flaubert. Lui aussi, après tout, sa gesticulation de « saltimbanque » n'est que le désir, et, quand il y réussit, la volupté dionysiaque de s'abîmer dans ce « grand vouloir commun », c'est-à-dire de se diluer dans l'univers et de s'y perdre. Sous vingt formes, le romantisme avait marqué cette tendance constante. Il n'y avait pas autre chose au fond de son culte pour ce que Schiller appelait l'art naïf, pour la poésie populaire, pour le primitif, le spontané, l'anonyme. Art objectif, art naïf, art spontané, tout cela n'est que l'opposé de l'art « critique » dont parlait Hegel. « Il y a une chose qui nous perd, vois-tu, écrit Flaubert, une chose stupide qui nous entrave, c'est *le goût*, le bon goût... Ce qui nous manque, c'est l'audace. » Le goût, qu'entendre par là sinon la conscience, l'analyse, l'art réfléchi, le contraire de l'inspiration, ce je ne sais quoi qui empêche un artiste moderne d'être comme adéquat à son œuvre et de se réaliser en elle pleinement, avec la sûreté de l'instinct?

Au point de vue esthétique, les aspirations de Flaubert, comme celles du romantisme en général, se résument donc en ceci : la nostalgie du primitif. La joie qu'il éprouvait à songer aux multitudes de Xerxès, aux vastes mouvements des peuples sans nom, tout au fond de l'histoire, il l'avait aussi en songeant aux anciens poèmes, aux épopées massives, aux œuvres

de pierre, plantées là, le long des temps, énigmatiques, ayant l'air d'être en dehors de notre humanité. Voilà comment il a été hanté de son terrible idéal d'impersonnalité. « L'Art n'a rien à faire avec l'Artiste. » Ce n'est pas un paradoxe, c'est un anachronisme, qui est énorme. C'était vouloir, contre toute possibilité, rétablir et renouveler, en forme de *méthode*, les procédés instinctifs et les forces « naïves » de création qui avaient été (ou qu'il imaginait avoir été) en d'autres temps le propre des génies anonymes, et le secret des œuvres collectives.

On atteint, en ce point, à l'élément dernier qu'il soit possible de percevoir au fond de l'âme de Flaubert : « L'auteur dans son œuvre doit être comme Dieu dans l'univers, présent partout et visible nulle part ». Il y a en lui quelque chose comme une ambition titanique. Il voudrait créer comme Dieu, être présent sous chaque mot de ses livres comme l'esprit du monde sous chaque forme des choses, circuler en eux comme le principe dans ses conséquences, comme la substance dans ses modes, diffusé et immanent, partout, *c'est-à-dire nulle part*. Il conçoit l'œuvre d'art comme « une seconde nature ». C'est un mot profond qui dit tout. Le mysticisme esthétique s'achève dans cette suprême aspiration, dans ce rêve, à la fois idéal de beauté et idéal de béatitude : être démiurge, créer de la vie, comme voulait Faust, c'est-à-dire être la vie même, s'identifier à l'être, coïncider, par une « expansion » surhumaine, avec l'univers.

Tout l'intérêt de la vie de Flaubert est d'avoir tendu par les voies de l'art vers ce terme, où son imagination avait situé les félicités surnaturelles du peintre de sa *Spirale*. Par la nature de ce but, et par le genre d'efforts où il s'est consumé pour y atteindre, il se révèle dans son cas une forme, non pas très personnelle, mais très caractérisée, de mysticisme.

## IX

Il resterait à voir comment ces tendances objectivistes de Flaubert, ainsi interprétées, se sont condensées en méthode positive, en poétique. Nous avons essayé ailleurs d'analyser le

rôle de certaines conceptions scientifiques dans l'organisation de cette méthode. Il suffit ici de noter que le caractère de ces tendances ne fera que s'affirmer jusqu'aux dernières conséquences. Flaubert ne déviera pas, il ira seulement plus loin.

Et de cela, d'abord, une conclusion d'ordre littéraire se pose d'elle-même. Si nous parlons du *réalisme* de Flaubert, prenons garde. A considérer son œuvre abstraitement, on ne saura que dire. M. Louis Clément pensera que le réalisme est « sa marque essentielle et caractéristique », et M. Faguet qu'elle est à la fois, ou plutôt alternativement, romantique et réaliste. En analysant l'espèce de révolution qui s'est faite chez Flaubert entre 1842 et 1848, on constate que quelque chose d'essentiel demeure, et que simplement c'est une attitude qui succède à une attitude. Il a demandé au lyrisme ce qu'il a demandé à l'analyse, il a utilisé l'observation pour les mêmes fins que l'imagination. Il se moque bien de tout cela, en vérité. Ces œuvres et ces formes d'œuvres ne sont que des effets variés et disparates issus d'une cause profonde, permanente, qui seule, ou d'abord, est intéressante. En tant qu'une certaine inquiétude morale joue un rôle essentiel dans sa vie, en tant qu'elle explique la direction de son effort esthétique, on doit dire qu'il est romantique, et qu'il le reste. Quand il meurt, le « coucher du soleil romantique » dont parlent les *Fleurs du Mal* l'éclaire en pleine face.

Devant la vie, il manque de sang-froid. Elle le heurte, le fait rêver, l'exaspère, l'étonne, mais elle n'excite en lui aucune de ces curiosités placides dont est fait l'effort d'un savant ou d'un littérateur réaliste. S'il peint les choses, la minutie qu'il y met est d'abord le besoin qu'il a de s'exténuer au travail, et aussi l'instinct de se prendre aux choses les plus étrangères à lui-même pour mieux se départir de soi ; et enfin, cette sorte de rage maladive avec laquelle, parfois, on aime à détailler l'objet de ses haines. Il y a de tout cela dans le *réalisme* de Flaubert ; il est une manière de faire, non une manière d'être. Cette méthode, maintenant, s'appliquera indifféremment à tel ou tel objet, mais il n'est pas nécessaire qu'elle s'applique aux réalités directes, contemporaines, comme fait naturellement tout réalisme. Elle sera bonne à reconstruire Carthage aussi bien qu'à peindre Pécuchet.

Il y avait bien, sans doute, un peu de coquetterie en Flaubert, quand il s'irritait d'être appelé un réaliste. Mais aussi, véritablement, il ne se sentait aucune sorte d'affinité avec les Monnier, les Duranty ou les Champfleury. La vérité pour elle-même, le *réalisme*, que lui importe, à lui? Cela ne veut pas dire qu'il n'y prenne pas soin. Non pas, il y met des scrupules fous, disproportionnés à la chose. Seulement il ne s'agit pas du gibier, mais de la chasse. Il se traîne à la tâche, il a des nausées, il y sue, il y gémit, il y passe cinq ans, sept ans, et une fois l'œuvre faite va-t-il se reposer, se retourner pour voir? Il a hâte d'aller plus loin, il oublie tout. Il ne voulait que marcher.

Il s'étonnait assez d'avoir donné naissance à Zola. On le comprend. Est-ce Flaubert qui aurait écrit ceci, où se résume toute une esthétique : « L'imagination n'a plus d'emploi »? (*Le Roman expérimental*, p. 123.) Non, puisqu'il a écrit : « L'observation doit procéder surtout par l'imagination. » Formule étrange et profonde, où nous savons ce qu'il veut dire. Il se vante, lui, que *Madame Bovary*, en un sens, a été « totalement inventée ». C'est que l'artiste a la double vision, comme disait Blake ; il est un « triple penseur », dit Flaubert. Pour écrire *Un Cœur simple*, il garde pendant un mois sur sa table un perroquet empaillé. Pourquoi? pour « s'emplir l'âme de perroquet ». C'est justement là, dans cette besogne à laquelle un réaliste ne songerait guère, qu'est l'office essentiel de l'artiste. Après la description d'inventaire, après l'observation, qui n'est qu'un tâtonnement des sens sur les contours de la chose, une « vision simple », il reste l'œuvre mystérieuse de double vision, de transfusion dans la chose même. C'est l'*acte esthétique*, par excellence, acte d'*imagination*. Aussi, dans le temps où il prépare *Salammbô*, par exemple, Flaubert proteste-t-il qu'il donnerait toutes les notes empilées depuis cinq mois et les 98 volumes qu'il a lus « pour être pendant trois secondes seulement *réellement* émotionné par la passion de ses héros ». C'est bien nous avertir qu'il nous laisse à l'aise pour démolir, s'il nous plaît, toute l'archéologie de la chose.

En somme, pour classer Flaubert, si l'on y tient, il n'est pas possible de négliger les circonstances morales dans lesquelles ses idées et sa pratique d'art se sont formées. On trouve d'ordinaire des formules comme celles-ci : « Flaubert est sorti

du romantisme parce qu'il a senti le besoin de dompter son imagination pour se mettre à l'école de la nature, et il est arrivé ainsi à s'éliminer de son œuvre... » (G. Meunier : *Pages choisies de Zola*, introd., p. XII, 1897.) Ou bien, plus nettement : « Pour être exact, il faut être impersonnel; Flaubert s'astreignit donc à l'impersonnalité ». (G. Pellissier, dans la *Littérature française* de Petit de Julleville, VIII, IV.) Nous dirons, juste à l'inverse : pour être impersonnel, il faut être exact; Flaubert s'astreignit donc à l'exactitude. Ce n'est pas l'impersonnalité qui a été, chez lui, un moyen d'être exact, c'est l'exactitude qui a été un moyen d'être impersonnel. L'exactitude réaliste de *Madame Bovary* ou de *Salammbô* a, si l'on osait dire, le même *contenu moral* que le lyrisme panthéiste qui éclate à la fin du *Saint Antoine*. Le réalisme de Flaubert est seulement accessoire, ou postérieur; c'est du lyrisme assagi, transposé et vu du dehors.

Et quant à cette alternance indéniable d'œuvres *réalistes* et d'œuvres *romantiques*, formes inquiètes et toujours vaines d'un même désir, on y songe en lisant ces vers du *Purgatoire* où Dante disait à Florence : « Tu es semblable à cette malade qui ne trouve pas de position sur son lit, mais qui, en se retournant toujours, se défend de la douleur. »

## X

C'est par là que le cas de Flaubert offre mieux, ou autre chose, qu'un intérêt proprement littéraire. A Rouen, devant sa statue, en octobre 1907, M. V. Margueritte disait : « Peu de martyres surpassent en grandeur et en volonté celui de l'ascète qui affirma : l'homme n'est rien, l'œuvre est tout, et qui s'offrit lui-même en holocauste ». Martyre, ascète, holocauste, à peine des métaphores. Flaubert lui-même l'a dit en un mot grave : « Sans l'amour de la forme, j'eusse été peut-être un grand mystique ». Et nous pourrions traduire : Par l'amour de la forme, j'aurai été un grand mystique. Et si le mot n'est qu'une boutade, toute la vie de Flaubert n'est qu'une plaisanterie, et une plaisanterie malchanceuse.

L'année même de *Madame Bovary*, Renan, dans la préface

des *Études d'histoire religieuse*, revendiquait le nom de religieux pour tout homme qui dévoue son existence à un idéal quelconque. A ce titre, Flaubert fut bien un moine ès lettres, et il mérite d'être distingué entre tant d'autres, qui ne furent que des esthètes dévoyés ou prétentieux. L'Art, chez lui, a fait fonction de divinité, en ce sens qu'il a déterminé sa volonté à cette sorte d'effort constant et méthodique qui a pour fin suprême l'évanouissement du *moi* dans son idéal. A regarder de près, on voit bien que cette religion qu'il s'est faite n'est qu'un pis aller, au fond, un succédané de la foi qu'il voudrait avoir, et que son esprit lui refuse. Si l'on se représente d'autres circonstances, moins favorables à une déviation mystique de cette nature, qui sait ce qu'il aurait mis à la place de cette hypothèse héroïque dans laquelle il se réfugia?

Il sentait en lui ce qu'il appelait « un fond d'ecclésiastique », mais il le voilait de cette mauvaise gaîté bouffonne qui cache tant de choses, parfois. S'il y a, dans le romantisme français, un homme qui lit la Bible avec enthousiasme, c'est bien lui. Théogonies, hérésies, dogmes, hagiographie, il s'y intéresse plus encore que Leconte de Lisle. Quand il n'est encore qu'un enfant, il esquisse des *mystères*. Maxime du Camp affirme qu'il sut par cœur *Ahasvérus*. Il nous parle un jour d'un roman métaphysique en projet, qu'il a d'ailleurs abandonné. Un vitrail de Bolbec ou un tableau de Breughel lui font une impression profonde, d'où sort une œuvre. Son instinct littéraire le plus marqué, c'est celui de ce qu'il appelle « la hurlade métaphysique, mythologique ». N'oublions pas les *Trois Contes*, pages religieuses, et *Smarh*, et la *Danse des Morts*, qui sont plus Flaubert, plus *directement* Flaubert, que *Madame Bovary*.

Surtout ce *Saint Antoine*, plus qu'aucun de ses livres, c'est l'œuvre de sa vie, l'expression la plus authentique de son âme. Il détestait toute œuvre une fois faite : celle-là, il n'a cessé de l'aimer, elle est la seule qu'il ait eu le courage de reprendre. Elle se confond avec toute sa vie d'artiste. Il en a eu la première idée en 1845 ; il vient, débutant de lettres, la présenter à Gautier ; et elle ne verra le jour qu'après *Salammbô*. Elle fut la somme de son génie. Flaubert, c'est l'homme qui a écrit la *Tentation*.

Il disait que l'Art est « de la nature des anges ». Il faut lire les improvisations incorrectes et magnifiques de sa correspondance pour se faire une idée du fanatisme avec lequel il a couru après ce « fantôme sans nom », cette « chimère enragée », ces sommets « étincelants » dont il ne se rapproche qu'avec « une indomptable envie de monter plus haut, d'en finir, de mourir ». Et voici, comme toujours, des métaphores religieuses : « Allons, déchire-toi, flagelle-toi, roule-toi dans la cendre, avilis la matière, crache sur ton corps, arrache ton cœur, tu seras seul, tes pieds saigneront, un dégoût infernal accompagnera tout ton voyage, rien de ce qui fait la joie des autres ne causera la tienne, ce qui est piqûre pour eux sera déchirure pour toi, et tu rouleras perdu dans la foule avec cette petite lueur à l'horizon. Mais elle grandira, elle grandira comme un soleil, les rayons d'or t'en couvriront la figure, ils passeront en toi, tu seras éclairé du dedans, tu te sentiras léger et *tout esprit*, et après chaque saignée la chair pèsera moins. »

Avec ces frénésies, il a les sécheresses d'âme, et parfois les sept petits chacals de Paphnuce viennent ricaner au seuil de sa cellule. Il connaît jusqu'au dégoût d'avoir à manger : « Qui n'a senti, s'écrie-t-il candidement, qui n'a senti la fatigue de son corps, combien la chair lui pèse? » Il connaît la détresse immense qui suit les visions ; il en reste « toujours triste pour un certain temps ». Il connaît le ravissement des extases, et, à ces heures-là, du fond de son humanité, à la lueur de ces enthousiasmes qui font frissonner sa peau « du talon à la racine des cheveux », il entrevoit un « état de l'âme... supérieur à la vie, pour qui la gloire ne serait rien, et le *bonheur même inutile* ». Il n'y a qu'un mystique pour dire ces choses.

Lors donc que Flaubert nous dit : « Je tourne à une espèce de mysticisme esthétique », nous pouvons l'en croire. Cet homme est bien une manière de mystique, qui « crache sur son corps » pour l'amour de la « sacro-sainte littérature », et qui trouve en elle la satisfaction de ses instincts religieux les plus profonds. Un cas pareil ne ressemble que du dehors à celui de la Sainte-Bohême que chante Banville, ou de ces *Buveurs d'eau* que Mürger exhibe dans un de ses romans. Il fait songer à autre chose, au romantisme de la première heure, en qui pré-

cisément les tendances esthétiques et les tendances religieuses se confondaient dans un même idéal. Quand Flaubert s'impose les épreuves de l'initiation, se sevrant de tout avec une ardeur maladive d'ascète, il imite, sans le savoir, et guidé par son instinct isolé, les exaltés allemands qui, au début du siècle, hantés de Stilling et de Zinzendorf, avaient pratiqué avec méthode ce qu'ils appelaient la *désincarnation*. Il rejoint ceux qui avaient lu les romans de Jean-Paul et avaient vécu de pain et de lait pour réaliser en eux « l'Homme Haut ». Quand il affirme qu'un homme « qui s'est institué artiste n'a plus le droit de vivre comme les autres », n'est-ce pas merveille comme son mot concorde avec celui de Tieck dans les *Pérégrinations de Franz Sternbald* : « Celui qui s'adonne à l'Art doit renoncer à tout ce qu'il est ou à tout ce qu'il pourrait être en tant qu'homme »?

Si Flaubert, le Flaubert solitaire de 1850, qui n'a lu d'esthétique que Cousin et Jouffroy, se retrouve justement d'accord avec les sectes allemandes, dont il ignorait sans doute l'existence, ce n'est pas hasard. Ils étaient dans les mêmes voies. C'est un fanatisme semblable, et orienté dans le même sens, qui aboutit ici et là à poser la religion de l'Art.

L'imagination romantique avait échoué dans son effort. On n'oserait dire que celle de Flaubert ait réussi. Et puisque sa tentative fut d'une sincérité et d'une ténacité sans égales, on serait en droit de s'autoriser d'elle, plus que d'autres, pour supposer que tout mysticisme esthétique doit demeurer incomplet, incapable de réaliser dans une conscience l'unité profonde que réalise une foi proprement religieuse.

On raconte qu'un jour le pauvre Blake, devenu vieux, lisait la parabole de l'Enfant prodigue; et quand il arriva à ce passage : « Tandis qu'il était encore à une grande distance, son père l'aperçut », il s'arrêta, posa le livre, et se mit à fondre en larmes. Et lui aussi, Flaubert, quelque temps avant sa mort, comme il revenait le long de la Seine, avec sa nièce, d'une visite chez des amis où il avait trouvé de beaux enfants : « Ils sont dans le vrai », dit-il gravement. Savons-nous ce qui remuait dans ce cœur d'anachorète?

Pourtant, déchiré, mortifié, il ne croyait pas que ce fût assez. Comme un pénitent exalté de scrupules et ivre de per-

fection, il se frappait la poitrine en s'écriant : « J'ai toujours péché par là, moi, c'est que je me suis toujours mis dans tout ce que j'ai fait... » *Madame Bovary* ne lui suffisait pas. Il savait bien, après tout, que cette terrible doctrine d'art impersonnel était d'une application impossible. Mais il avait mis devant lui tout cet infini pour être sûr de n'arriver jamais et pour n'avoir pas à s'arrêter.

« Quittez-vous, résignez-vous, dit l'*Imitation*, et vous jouirez d'une grande paix intérieure. Donnez tout pour tout, ne cherchez plus rien, ne reprenez plus rien... Vous aurez la liberté du cœur, et les ténèbres ne vous offusqueront point. Que vos efforts, vos prières et vos désirs aient pour but de vous dépouiller de toute propriété... Alors se dissiperont toutes les vaines imaginations, les troubles mal fondés et les soins superflus. Vous verrez s'éloigner de vous les craintes excessives, et l'amour déréglé mourra en vous... » Est-ce autre chose qu'annonçait Flaubert, quand il prêchait, lui, sa doctrine d'art impersonnel? « Vous verriez quel soulagement se ferait dans votre cœur si vous tâchiez de peindre celui des autres. » Pour avoir la liberté de l'âme, il s'est résigné en l'art, il s'est frotté au cilice du « style », essayant de multiplier sa vie en tous les êtres et en toutes les choses. « J'ai fini par croire que j'étais le monde... » Il ne l'a pas cru, mais il y a fait effort. Et c'est la chose très noble qu'il faut voir dans cette âme, derrière les étrangetés du « saltimbanque », et qu'on peut y admirer. Elle la marque d'un signe d'élection. Flaubert a été de ceux qui cherchent. Ce qu'il voulait, saint François l'avait demandé à son dieu dans les grottes du Mont Soubase, et *Smarh* aussi l'a demandé à Satan : « Qu'est-ce que le monde? Qu'il est petit! J'y étouffe. Élargis-moi cette terre, étends ces océans, agrandis-moi l'atmosphère où je vis. Est-ce là tout? Est-ce que la vie se borne là? J'ai dévoré le monde, je veux autre chose, l'éternité, l'éternité! »

HENRI GRAPPIN

# LA LIGUE BALKANIQUE

Les deux événements qui ont le plus contribué à la fondation de la Ligue balkanique, dont les succès viennent de bouleverser l'Orient, sont la guerre tripolitaine et la dissolution de la Chambre ottomane prononcée au mois de janvier dernier.

La déclaration de guerre de l'Italie à la Turquie, à la fin de septembre 1911, ouvrit brusquement de nouveaux horizons aux Macédoniens victimes de la « turquisation »[1] et aux États balkaniques impatients de réaliser leurs ambitions nationales. Les motifs invoqués par le cabinet de Rome pour envahir la Tripolitaine pouvaient tout aussi bien l'être par les cabinets de Sofia, de Belgrade ou d'Athènes pour exiger des réformes en Macédoine. Dans l'ultimatum remis le 28 septembre par le représentant de Victor-Emmanuel III à Hakki Pacha, le marquis de San Giuliano déclarait que l'Italie, n'ayant pas confiance dans le gouvernement ottoman pour obtenir les satisfactions indispensables au maintien de son influence, jugeait inutile d'engager de nouvelles négociations qui, « loin de constituer une garantie pour l'avenir, ne sauraient que déterminer une cause permanente de froissements et de conflits ». Si ces procédés étaient admissibles de la part de l'Italie qui possédait dans le vilayet ottoman d'Afrique de rares établissements subsistant avec peine, combien ne le

1. Voir *La question turque*, dans la *Revue de Paris* du 1er novembre 1912.

seraient-ils pas davantage dans les vilayets d'Europe de la part d'États voisins, unis aux Macédoniens par les liens de race et d'intérêts les plus étroits! Et s'il ne s'agissait que d'une question de force relative, l'espoir d'acquérir un jour cette supériorité n'était pas interdit aux royaumes balkaniques.

Au début de la guerre tripolitaine cet espoir était encore bien vague. Déconcertée par une agression contre laquelle elle se croyait prémunie par les assurances formelles de la diplomatie allemande, la Turquie avouait l'extrême difficulté de défendre efficacement une possession lointaine, démunie de troupes et d'approvisionnements de guerre, où elle ne pouvait pas envoyer de renforts. Elle était résignée à reconnaître aux Italiens une sorte de protectorat de fait, pourvu que les attributs extérieurs de la souveraineté politique et la suprématie religieuse lui fussent conservés. Ces conditions paraissaient si favorables pour l'envahisseur, à peine maître de quelques kilomètres de côtes, que tout le monde pensait qu'il se hâterait de les accepter. Ce n'était donc pas encore le moment pour les États balkaniques de combiner une grande entreprise. Mais, à la stupéfaction générale, au commencement de novembre, le roi d'Italie proclama « sa souveraineté pleine et entière » sur la Tripolitaine et la Cyrénaïque. Une vague irrésistible d'enthousiasme belliqueux soulevait le peuple italien, qui protestait avec véhémence contre toute transaction : il voulait conquérir par les armes et non acheter la Libye. On criait « Vive la guerre! » d'une extrémité du royaume à l'autre, des Alpes à l'Etna. Des prélats et des abbés se mêlaient à ce concert guerrier et le Vatican se plaisait à voir une nouvelle Croisade dans l'expédition de Tripoli. Or, du train dont s'avançaient les troupes italiennes, des années pouvaient s'écouler avant que la Libye fût réellement conquise; les États balkaniques avaient le loisir de se concerter en vue d'une action commune, d'une autre Croisade.

Pour soutenir cette guerre qui allait offrir maintes tentations aux ennemis de la Turquie, le gouvernement ottoman aurait dû concentrer toutes les forces nationales. Jamais pourtant l'administration, presque entièrement aux mains de l'« Union et Progrès », ne se montra plus imprévoyante, plus

tracassière. En Albanie, en Macédoine, au Yémen, en Arménie, des mesures vexatoires et incohérentes exaspérèrent les populations. Un instant arrêtée au mois d'octobre, la désaffection générale fit un nouveau progrès. Les vilayets d'Europe retombèrent dans l'ancienne anarchie.

Évidemment une crise mortelle risquait d'éclater si les déplorables méthodes de l' « Union et Progrès » n'étaient point abandonnées. De clairvoyants patriotes s'en rendirent compte et s'efforcèrent de refouler le courant de chauvinisme où le comité de Salonique, opérant d'abord dans l'ombre, puis en plein jour, avait follement jeté le pays. Ils reprirent le programme de 1908. Un nouveau parti, l' « Entente libérale », réunit les membres de l'ancienne « Union libérale », les députés indépendants et de nombreux dissidents de l' « Union et Progrès » dégoûtés ou effrayés. Il répondait si bien au vœu public, qu'au mois de décembre, à Constantinople même, il réussit à faire élire à une grande majorité son candidat contre celui du gouvernement au siège, devenu vacant à la Chambre des députés, par suite de la nomination de Rifaat Pacha à l'ambassade ottomane à Paris. Mesurant le discrédit où il était tombé, le cabinet jeune-turc résolut de dissoudre la Chambre afin de faire procéder aux élections à un moment où il disposait encore de toute la puissance publique. Loin de prémunir ses jeunes collaborateurs contre leur imprudence, le grand vizir Saïd Pacha les poussa plutôt à la commettre. Pris aussi du vertige de l'erreur, ce vieillard parut absorbé par l'unique préoccupation d'empêcher le retour au pouvoir de l'octogénaire Kiamil Pacha, son rival de toute la vie, qui passait pour inspirer l'« Entente libérale ». En vain le Sultan et le Sénat, dont le consentement commun était nécessaire, refusèrent-ils tout d'abord d'entrer dans les vues du ministère; en vain la Chambre elle-même, élue pourtant sous les auspices de l'« Union et Progrès », rejeta-t-elle un projet de loi qui modifiait les prescriptions constitutionnelles relatives à l'exercice du droit de dissolution. Le Cabinet Saïd s'obstina. Il réussit à circonvenir Mahomet V et fit capituler la Chambre Haute en la menaçant d'une fournée de sénateurs. Ainsi fut prononcée, le 17 janvier 1912, la dissolution d'un Parlement qui, certes, manquait d'expérience, et qui avait perdu en bavardages une

bonne partie de ses séances, mais qui pendant trois ans avait assuré, au grand étonnement de la plupart des Européens, le fonctionnement du régime constitutionnel dans l'empire ottoman.

Cette dissolution injustifiée portait une rude atteinte à la confiance populaire dans les nouvelles institutions; la manière dont il fut procédé aux élections produisit des résultats encore pires. Le Comité « Union et Progrès » exigea un serment solennel d'allégeance des candidats qui sollicitaient son investiture et combattit à outrance tous les candidats des nationalités non musulmanes à l'exception de ceux qu'il savait gagnés à son système de centralisation, d'unification, de turquisation. Il terrorisa le corps électoral. Il n'hésita point à employer l'armée à cette besogne; on vota « à coups de triques ». Par de pareils moyens, le Comité conquit la presque totalité des sièges. Il se crut le maître de l'empire; en réalité il s'était perdu et l'empire avec lui. Avec cette « Chambre introuvable », le régime constitutionnel devenait une dérision. La constitution, qui avait beaucoup moins pour objet d'établir le système parlementaire que d'assurer des garanties efficaces à tous les citoyens sans distinction de race ni de religion, ne protégeait plus personne. Le despotisme d'un clan succédait au despotisme hamidien.

Exclus du parlement où leurs doléances auraient trouvé une issue naturelle, mis dans l'impossibilité de soutenir dans la presse les revendications de leurs compatriotes, les avocats des nationalités se mirent à organiser l'opposition dans le pays. Bulgares et Grecs fraternisèrent dans une commune désillusion; patriarchistes et exarchistes préparèrent la réunion des deux branches de l'Église orthodoxe orientale. La fusion religieuse, admise en principe, prépara la réconciliation politique entre les deux peuples. Au mois de février 1912, lors des fêtes célébrées à Sofia en l'honneur de la majorité du prince Boris, fils aîné de Ferdinand I^er^, le prince héritier Constantin de Grèce figurait avec le prince héritier Alexandre de Serbie aux côtés du souverain bulgare, et les drapeaux grecs et serbes se mêlaient dans les rues aux pavois nationaux. Cette cérémonie fut le premier signe extérieur des projets d'alliance balkanique.

*
* *

Depuis que les peuples balkaniques, asservis aux XIVe et XVe siècles, ont regagné au cours du XIXe tout ou partie de leurs libertés, des projets d'alliance ont été agités entre eux. Les peuples affranchis désiraient reprendre au sultan le reste des territoires qu'ils considéraient comme faisant partie de leur héritage national; ceux qui jouissaient seulement d'une certaine autonomie ou de simples privilèges aspiraient à l'indépendance, et ceux qui demeuraient sous l'administration directe ottomane voulaient s'émanciper. Mais leurs rivalités traditionnelles se réveillaient si facilement et la Sublime Porte les entretenait si adroitement que les projets d'entente n'aboutissaient jamais. Au cours des insurrections et des guerres balkaniques du siècle dernier, chacun recherchait plutôt des avantages particuliers que la délivrance commune; quelquefois même, la Turquie bénéficia des révélations ou du concours de certains de ses vassaux contre les autres. On se jalousait, on s'épiait, on préférait le maintien des territoires contestés sous la domination musulmane à leur incorporation dans un État chrétien rival.

Sur la rive gauche du Danube, les principautés roumaines, Moldavie et Valachie, situées en dehors des régions balkaniques et distinctes des peuples de la péninsule par la race, la langue et les traditions historiques, n'avaient rien à revendiquer sur la rive droite du grand fleuve qui formait une excellente frontière naturelle. Unies à l'origine à la Turquie par des Capitulations volontaires de leurs princes avec les sultans (1411 et 1511), elles n'avaient jamais subi l'assujettissement direct. Quoique foulées par les armées de leurs voisins et en proie à l'anarchie, elles avaient conservé à travers toutes les épreuves un gouvernement autonome. Toutefois, elles aussi étaient vassales, et les progrès du sentiment national en Valachie et en Moldavie avaient coïncidé avec l'indépendance de la Grèce, la renaissance de la Serbie et les manifestations des aspirations bulgares. Par son voisinage avec la Serbie et la Bulgarie, par ses établissements scolaires et par l'agrément de

sa vie sociale, Bucarest était devenu un asile et un centre d'éducation pour les réfugiés et les étudiants slaves, qui pouvaient y prendre contact avec l'influence russe longtemps puissante dans les deux principautés. Bucarest, où ne s'élevaient les minarets d'aucune mosquée, était une sorte de métropole orthodoxe pour les pays du Bas-Danube. Du jour où la Moldavie et la Valachie, malgré toutes les protestations diplomatiques, s'unirent en 1859 en élisant un prince commun[1], la capitale des Principautés-Unies devint aussi un centre politique de premier ordre au sud de l'Europe. Là se concertèrent les hommes politiques slaves et s'échafaudèrent maints projets d'action.

Le premier projet de confédération balkanique établi sur des données sérieuses fut conçu à Belgrade. Il émanait du prince Michel Obrénovitch et de son ministre Ilia Garachanine. Après des luttes héroïques, la Serbie avait conquis l'indépendance de fait en 1830. Par le hatti-chérif du 29 août 1830, confirmé en novembre 1833 avec de nouveaux privilèges, elle avait été érigée en principauté autonome héréditaire[2]. Payant encore tribut et tenue de loger quelques garnisons turques, plus symboliques que gênantes, dans de vieilles forteresses, elle vivait de sa vie propre sous des princes serbes. Devenu prince régnant en 1830, le prince Michel Obrénovitch, très habilement conseillé et soutenu par Ilia Garachanine, se préoccupa de réaliser les ambitions nationales. Persuadé que le seul moyen de succès était l'étroite union des peuples balkaniques, il entreprit un travail méthodique de propagande dans la péninsule. Ce ne fut qu'en 1867, après les défaites autrichiennes en Bohême et la transformation de l'empire d'Autriche en monarchie dualiste, que ses efforts aboutirent à des résultats pratiques. Un accord fut conclu avec le Comité de propagande bulgare siégeant à Bucarest sur la base du programme bulgaro-serbe adopté le 26 janvier 1867 par des représentants des deux nations. Aux termes de cet accord « les peuples de Serbie et de Bulgarie » devaient former un seul corps et leur commune patrie devait être appelée Empire Sud-

1. Le colonel Couza, qui régna sous le nom d'Alexandre-Jean Ier.

2. Voir *L'Europe et la résurrection de la Serbie*, par Grégoire Yakschitch.

slave ; le prince Michel Obrénovitch devait être le chef suprême de l'Empire et le commandant en chef de son armée. Pendant l'automne de cette même année 1867, le prince Michel contracta avec la Grèce une alliance politique, transformée en alliance militaire au printemps de 1868. En même temps, il signait avec le Monténégro un traité par lequel les deux pays s'engageaient à préparer l'affranchissement des frères slaves encore assujettis au sultan. Un autre traité d'alliance était conclu le 20 janvier 1868 avec la Roumanie[1], et des ententes étaient nouées avec les Croates et les Albanais. La convention gréco-serbe prévoyait une action commune contre la Turquie pour le mois de septembre 1868 et il était stipulé qu'en cas de succès l'attribution des territoires conquis de population mixte serait déterminée par un plébiscite. Mais ce grand travail diplomatique n'avait pu s'accomplir sans qu'il en transpirât quelque chose. Ilia Garachanine était en butte aux attaques du parti autrichien à Belgrade et le prince Michel était sommé de le renvoyer. Avant l'époque fixée pour l'action contre la Turquie, en juin 1868, le prince patriote fut assassiné dans un bois aux environs de Belgrade ; avec lui disparut le projet de confédération balkanique ; pris de peur, le gouvernement grec se hâta de déclarer nul son traité avec la Serbie.

Cette tentative si habilement conduite ne fut pas reprise par le successeur de Michel Obrenovitch, son neveu Milan, prince très intelligent, mais très léger et toujours besogneux, qui prit durant tout son règne le contre-pied du système Garachanine et subordonna docilement la politique serbe à celle de l'Autriche. Entre les Bulgares et les Grecs, un abîme fut creusé par le firman impérial du 11 mars 1870 qui reconnut au peuple bulgare la qualité de communauté religieuse distincte sous la direction d'un exarque jouissant des prérogatives d'un patriarche. Le firman, édicté par Abdul-Aziz sur les conseils du grand vizir Aali Pacha, malgré les avis répétés de Midhat Pacha, alors gouverneur de la Bulgarie, dressait en face de l'Église « œcuménique » une Église orthodoxe rivale et créait, au regard des lois ottomanes, une nouvelle nationalité

1. *Notes sur la vie du roi de Roumanie*, I, p. 116.

dans l'empire. Désormais tous les Slaves se rattachant à la nationalité bulgare allaient devenir exarchistes et la participation aux offices du culte orthodoxe célébrés en idiome bulgare par des prêtres bulgares devenait un acte de foi national. Avec la communauté de rite religieux, l'instrument traditionnel de propagande hellène en Macédoine échappait à la Grèce. Aussi le patriarche de Constantinople déclara-t-il schismatiques les exarchistes, et prescrivit-il à son clergé de retenir les Bulgares dans le giron de l'Église œcuménique. Il en résulta entre orthodoxes macédoniens une lutte acharnée qui ruina tout espoir de confédération. Aali Pacha avait vu juste. Si le firman de 1870 fut le point de départ de la renaissance et de la grandeur bulgare, il retarda pendant quarante ans l'union des Macédoniens.

La responsabilité du schisme bulgare remonte à la Grèce.

Il fallut une longue suite de déceptions pour éclairer les Grecs du royaume sur leurs véritables intérêts. Jusqu'aux premières années du XX^e siècle, le monde hellène fut hanté par la Grande Idée, c'est-à-dire par l'utopie de la reconstitution de l'empire byzantin avec Constantinople pour capitale. Il ne retenait de l'histoire que les souvenirs de l'antiquité et du moyen âge. Oubliant qu'à aucune époque les Grecs de race n'avaient réussi à fonder un grand État effectivement grec, il prétendait à l'héritage total des sultans. Traitant de très haut le monde slave, il le considérait comme une humanité inférieure qui devait s'estimer heureuse de s'absorber dans l'Hellade reconstituée. Depuis la bataille de Navarin jusqu'au Congrès de Berlin, les Grecs indépendants eurent de merveilleuses occasions de gagner les sympathies des populations de la Turquie d'Europe. Le grec était la langue usitée dans toute la péninsule pour les relations commerciales et sociales entre personnes de races différentes. C'était la seule langue parlée dans la péninsule que comprissent les occidentaux, et l'Europe, encore ignorante des choses balkaniques, voyait tous les Balkans avec des yeux grecs. On demeurait sous l'impression des récits de la guerre d'indépendance chantés par les poètes avec plus de lyrisme que de souci de l'exactitude ; l'hellénisme était à la mode. En Épire et en Thessalie, les Grecs insurgés n'avaient pas eu d'alliés plus dévoués, plus héroïques que les Koutzo-

Valaques. Dans les principautés roumaines, gouvernées jusqu'en 1843 par des hospodars issus presque tous de familles du Phanar, le grec avait été longtemps langue officielle et les intendants grecs pullulaient à la ville comme à la campagne. Le grand schisme de l'Église d'Orient ayant livré toutes les populations orthodoxes des Balkans au patriarche œcuménique de Constantinople, tous les prêtres officiaient et les maîtres d'école orthodoxes enseignaient en grec. Les regards de tous les roumis assujettis se tournaient vers la capitale de la Grèce libre.

On aurait pu croire qu'en un demi-siècle la péninsule allait être hellénisée. Il n'en fut rien pourtant. Au lieu de chercher à concilier, le Grec voulut dominer. Aveuglément confiant dans la supériorité de sa race et de sa civilisation, il s'efforça de dépouiller ses voisins et coreligionnaires de leur individualité séculaire. Il entreprit par la force et la ruse une œuvre gigantesque d'assimilation. Pour lui, il n'existait ni Valaques, ni Serbes, ni Bulgares, mais seulement des Vlachophones, des Serbophones, des Bulgarophones, relevant tous de l'Hellade. Cette tentative inique réussit par endroits, mais elle échoua contre les masses attachées à d'anciennes traditions.

L'hellénisme perdit du terrain. La propagande sans scrupules du clergé patriarchiste détacha les foules slaves de l'Église œcuménique et le premier soin des peuples orthodoxes parvenus à l'indépendance ou à l'autonomie fut de créer chez eux une Église autocéphale. Habile à exploiter les divisions, la Sublime Porte s'ingénia à exciter les rivalités en accordant alternativement des bérats d'investiture à des évêques grecs, bulgares ou serbes dans les provinces mixtes. En 1891, un iradé impérial octroya même aux Roumains de Macédoine — ou Koutzo-Valaques — le droit de prier dans leur langue et de se servir des livres ecclésiastiques roumains approuvés par le gouvernement; en 1906, cette concession fut précisée par la reconnaissance officielle de la personnalité nationale de ce petit peuple de pasteurs et d'artisans.

En même temps que la clientèle religieuse de la Grèce diminuait, son prestige politique baissait. Les luttes des partis à Athènes, le partage des dépouilles de l'État après chaque élection générale, l'anarchie administrative, la détresse financière,

l'impuissance à mener à bien une réforme ou une grande entreprise quelconque, les attaques contre la famille royale, l'introduction de la politique dans l'armée, l'agoramanie et le bavardage intempérants des hommes publics offraient un spectacle peu propre à inspirer aux populations balkaniques le désir d'unir leur sort à celui du royaume de Georges Ier. Le contraste du réel avec la Grande Idée était vraiment trop fort. Entre les ambitions affichées et les possibilités de réalisation, la distance était trop grande. Alors qu'elle rêvait de restaurer l'empire de Constantin, la Grèce était incapable de défendre son territoire contre l'ennemi héréditaire qu'elle prétendait chasser d'Europe; quand elle déclara la guerre à la Turquie en 1897, elle ne trouva pas un allié, fut battue partout et ne dut qu'à l'intervention des grandes puissances de ne pas reperdre ce qu'elle avait acquis en 1878. D'aucun point des Balkans, on ne regardait plus vers l'Acropole.

*
* *

La révolution turque de juillet 1908 avait été pour tous les États de la péninsule un stimulant et un avertissement. Tous comprirent que la question balkanique se présentait sous un nouvel aspect. L'établissement du gouvernement constitutionnel dans l'empire ottoman réconciliait toutes les races dans un même enthousiasme et une communauté d'espérances. Si le nouveau régime tenait ses promesses, la force d'attraction des États libres sur les frères de Macédoine s'évanouirait et la prospérité de la grande patrie rénovée ferait oublier les petites patries. Il importait donc pour chacune de celles-ci de se fortifier et d'établir avec la Jeune-Turquie des relations qui sauvegardassent le présent tout en réservant l'avenir. L'idée d'une confédération balkanique dont la Turquie ferait partie commença d'être discutée. En effet, cette combinaison correspondait assez exactement aux divers intérêts en présence. Grâce à elle, les États balkaniques seraient restés en contact intime avec les populations macédoniennes sœurs et celles-ci eussent trouvé dans l'union nouvelle assez de garanties pour ne plus être tentées de se séparer de la Turquie. On parlait même de

la possibilité de l'entrée de la Roumanie dans la confédération, car le gouvernement roumain entretenait des rapports réguliers avec les Koutzo-Valaques dont il subventionnait les écoles et les églises[1], et le roi Charles Ier songeait quelquefois qu'il y aurait peut-être un grand rôle pour lui dans une grande Balkanie.

L'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'empereur François-Joseph et la proclamation de l'indépendance bulgare au commencement du mois d'octobre rejetèrent ces vastes projets au second plan. Au moment où l'on méditait sur les moyens d'assurer une paix indéfinie dans la péninsule, la guerre fut sur le point d'y éclater. L'antagonisme des intérêts était encore trop vif pour qu'un État subordonnât l'accomplissement de ce qu'il croyait être sa mission historique à un idéal encore très vague. Quoique l'annexion de la Bosnie-Herzégovine eût été décidée à Vienne avant la révolution turque et que cette mesure fît partie du programme des fêtes du soixantième anniversaire de l'avènement de François-Joseph, le désir de soustraire définitivement les « provinces occupées » à toute tentative d'incorporation dans un bloc balkanique ne fut pas étranger à la transformation de l'occupation en annexion. Quant à la Bulgarie, encore principauté vassale et unie à la Roumélie orientale, par le simple lien « de l'union personnelle », elle voulait se débarrasser de cette fiction humiliante et faire désormais figure d'État indépendant, jouissant de tous les attributs de la souveraineté. Si la Grèce, de son côté, ne ratifia pas publiquement l'union de la Crète au royaume votée le 12 octobre à la Canée, c'est que l'état de décomposition où ses mauvaises mœurs politiques l'avaient ravalée ne lui permettait pas d'affronter une lutte avec la Turquie. Les souvenirs de 1897 étaient encore trop cuisants. Au contraire, la Bulgarie, admirablement gouvernée et dotée d'une armée de premier ordre, put s'émanciper.

1. La première école roumaine fut fondée en 1864 à Tarnova; à partir de 1870, une allocation annuelle fut inscrite dans le budget roumain pour les écoles roumaines de Turquie; de 14 000 francs en 1870, cette allocation s'est élevée jusqu'à un milion dans ces dernières années; le nombre des écoles subventionnées dépasse 100 et celui des élèves 5 000.

La crise provoquée par les initiatives parallèles des gouvernements de Vienne et de Sofia eut un double aspect : balkanique et européen. En général, on a trop considéré l'aspect européen et trop dit que le dénouement avait consacré le triomphe de la Triple Alliance sur la Triple Entente. En réalité, les résultats balkaniques furent plus importants que les résultats européens et le triomphe du baron d'Aehrenthal fut de pure apparence[1]. Il est vrai que, sur une démarche comminatoire du comte Pourtalès, ambassadeur d'Allemagne à Saint-Pétersbourg, M. Iswolski dut reconnaître en mars 1909 l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. Mais ce ne fut qu'une mortification d'amour-propre, car M. Iswolski avait déclaré, dès le mois de septembre précédent, à son collègue autrichien au château du comte Berchtold à Buchlau, en Bohême, que la Russie ne ferait point la guerre pour empêcher l'annexion. Par contre, loin de s'effectuer à l'amiable et sans frais, comme on y comptait à Vienne, l'annexion revint très cher : à l'abandon du sandjak de Novi-Bazar, volontairement consenti à l'origine, il fallut ajouter la renonciation aux servitudes imposées au Monténégro par l'article 29 du traité de Berlin, une indemnité de 57 millions à la Turquie, plusieurs centaines de millions pour la mobilisation partielle de l'armée pendant près de six mois, le boycottage du commerce austro-hongrois dans tout l'empire ottoman jusqu'à la fin de février, date de l'accord austro-turc, et le ressentiment tenace de la Russie, l'ancienne associée de l'Autriche dans les Balkans. C'était payer d'un gros prix un droit théorique sur des provinces que l'on possédait déjà en fait sans aucune restriction, puisque les recrues bosniaques et herzégoviennes étaient régulièrement enrégimentées sous les drapeaux de François-Joseph. L'annexion n'augmentait pas d'un seul homme, d'un seul mètre carré, d'un seul florin, la puissance de la monarchie dualiste, tandis qu'elle troublait son équilibre intérieur et compromettait ses destinées. Tous les remaniements balkaniques auxquels on assiste en ce moment et qui déconcertent les hommes politiques autrichiens sont la conséquence directe de la « grande victoire » de mars 1909.

1. Voir *l'Europe d'aujourd'hui* dans la *Revue de Paris* du 15 novembre 1911, pp. 437 et suiv.

Oui, la Serbie avait été humiliée, avait été contrainte d'accepter la formule rédigée à Vienne pour enregistrer son acceptation des faits accomplis et son engagement « de vivre dorénavant avec l'Autriche-Hongrie sur le pied de bon voisinage ». Mais est-ce un avantage d'humilier un État, petit ou grand? Est-ce une garantie d'arracher par la menace à un État suspect de turbulence une promesse de se tenir tranquille? En vérité, pendant et après la crise, l'humiliation avait été partagée par beaucoup d'Autrichiens qui ne supportaient pas de sang-froid l'idée que le petit peuple serbe tînt tête durant des mois à la puissante monarchie austro-hongroise. D'octobre 1908 à la fin de mars 1909, les deux États s'étaient affrontés, leurs diplomates s'étaient heurtés, leurs armées étaient restées face à face sur les rives du Danube et de la Save, leurs journaux s'étaient injuriés, leurs populations s'étaient dressées l'une contre l'autre, comme si les deux pays étaient d'égale force, comme si le Karageorgévitch était l'égal du Habsbourg. A ce spectacle, maints sujets de François-Joseph, surtout parmi les militaires et les fonctionnaires, avaient été saisis de rage; ils ne comprenaient pas que leur empereur discutât avec « l'insolent drôle », que l'armée impériale et royale « ne se ruât pas de toutes parts, comme un ouragan à l'assaut de la Serbie et ne se déversât pas sur elle comme un torrent ». Pour mesurer l'exaspération que la résistance prolongée du cabinet de Belgrade aux sommations du baron d'Aehrenthal entretint une demi-année dans certains milieux autrichiens, il faut rappeler ce passage devenu fameux d'un article publié le 25 février 1909 par la *Danzer's Armeezeitung*, organe officieux de l'état-major de l'armée austro-hongroise :

Ce n'est pas pour rien que notre génération militaire d'aujourd'hui est pénétrée du principe de l'absence de tous ménagements guerriers. Si les insurgés serbes veulent mourir, ils peuvent être expédiés dans l'autre monde par hécatombes, jusqu'au dernier de la race : ce monde-ci n'y perdra rien. Ce sera une guerre d'extermination. Nous saurons la faire, si besoin en est. Puisqu'il y a des gens derrière la Serbie, nous ferons la conquête de la Serbie et nous la garderons, afin que, dans l'avenir, des velléités semblables ne puissent se manifester. La création artificielle qui s'appelle royaume de Serbie représente aujourd'hui un abcès purulent qui

menace de tout infecter. Il doit être opéré. Quiconque cherche à soutenir la Serbie est notre ennemi. Nous sommes assez forts pour repousser de telles attaques et de tels protecteurs. Nous châtierons la Serbie, nous la conquerrons, nous la garderons... Si cela déplaît à quelqu'un, qu'il vienne donc!

Devant de telles menaces parties de si haut, le gouvernement et le peuple serbes n'avaient pas bronché. Ils se sentaient soutenus, il est vrai, dans une certaine mesure, par l'opinion russe et par une partie de l'opinion européenne. Mais l'événement prouva que cet appui était fragile et que le risque était grand. Était-ce donc une si forte humiliation que de sortir intact d'un tel conflit avec le formidable voisin du nord? Ce ne peut être l'avis de l'historien. Ce ne fut certainement pas celui des Serbes, car dès ce moment ils prirent confiance en eux-mêmes, ils s'habituèrent à l'idée de ne plus subir la pression viennoise et à la perspective d'une grande guerre. Matériellement aussi, ils sortaient de la crise mieux préparés. Leur matériel de guerre était complété, leurs soldats exercés, leur mobilisation agencée. Diplomatiquement enfin, ils avaient remporté un succès auquel on ne réfléchit guère sur le moment : ils avaient solidarisé leur cause avec celle de la Russie. Cela semble tout naturel au premier abord, car on s'imagine volontiers en Occident que la Russie, protectrice-née des Slaves, est toujours disposée à les défendre. L'histoire des quarante dernières années ne prouve pas le bien-fondé de cette opinion. En 1876, à l'entrevue de Reichstadt, Alexandre II abandonna les Bosniaques et les Herzégoviniens à François-Joseph; en 1897, puis en 1903 à Murzsteg, les cabinets de Vienne et de Pétersbourg se partagèrent l'influence dans les Balkans, l'Ouest à l'Autriche, l'Est à la Russie. Les Serbes pouvaient craindre que la séduction de vastes entreprises asiatiques n'engageât de nouveau le tsar à les remettre provisoirement sous la coupe de Vienne. Mais la lutte soutenue en commun en 1908-1909 les rassura contre une défaillance de ce genre; ils se persuadèrent que la Russie, intéressée comme eux au maintien du prestige slave, ne laisserait pas la diplomatie autrichienne triompher une seconde fois à leurs dépens. Ainsi réconfortés, sous la direction de ministres patriotes foncièrement hostiles à l'ancienne politique du roi Milan, ils

se mirent au travail. Avant la grande épreuve bosniaque, ils se demandaient parfois si, après tout, une grande Serbie sous l'hégémonie autrichienne ne vaudrait pas mieux pour leur race que l'éternelle séparation des frères serbes sous des sceptres différents, et cette combinaison était présentée sous le jour le plus flatteur par les agents de Vienne. Depuis 1909, on n'entendit plus à Belgrade parler de cela ; on ne pensa plus qu'à l'union balkanique.

Sur l'Adriatique même, domaine qu'elle considérait comme intangible, l'Autriche éprouva un autre mécompte. L'article 29 du traité de Berlin lui conférait une sorte de protectorat maritime sur le Monténégro : elle exerçait la police sanitaire dans les ports et le long des côtes de la principauté ; le pavillon marchand monténégrin était placé sous sa protection ; la législation maritime en vigueur en Dalmatie devenait celle du Monténégro, dont les eaux et les ports étaient fermés aux bâtiments de guerre de toutes les nations, et qui ne pouvait avoir lui-même ni bâtiments, ni pavillon de guerre ; le Monténégro devait s'entendre avec l'Autriche-Hongrie sur la construction et l'entretien des routes et des chemins de fer à travers son territoire. C'était là une véritable délégation de souveraineté à l'empereur-roi sur toutes les eaux monténégrines, leurs abords et leurs lignes d'accès. Grâce à cet article 29, l'Autriche-Hongrie était assurée que le littoral monténégrin ne serait jamais utilisé contre elle, ni militairement, ni commercialement. C'est à cette garantie pourtant qu'elle dut renoncer en 1909 pour obtenir la reconnaissance de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. Elle perdit en même temps tout contrôle sur la petite principauté, unie par d'étroits rapports de parenté avec les Maisons souveraines de Russie, d'Italie et de Serbie. Comme, d'autre part, l'incorporation officielle dans la monarchie des deux provinces ottomanes occupées brisait leur dernier lien avec la Turquie, tout prétexte d'immixtion dans les affaires turques disparaissait. L'Autriche-Hongrie ne se fût-elle pas trouvée en meilleure posture cet automne pour exercer sa pression dans le conflit balkanique si elle avait simplement gardé ses positions de 1908 ?

Chez elle, dans ses Slavies, la répercussion de la crise fut immense. Les moyens employés par la chancellerie du Ball-

platz pour déconsidérer les Serbes et compromettre les Croates passant pour leurs affiliés furent si méprisables, le régime dictatorial établi à Zagreb (Agram) comporta de telles iniquités, et le procès de haute-trahison intenté à 53 Croato-Serbes accusés d'avoir propagé l'idée d'un grand État serbe fut conduit avec une telle partialité qu'un mouvement d'indignation souleva tous les Slaves de la monarchie. Il fut prouvé à la tribune du Reichsrath de Vienne et aux Délégations que les documents les plus importants produits contre les accusés étaient des faux fabriqués pour la circonstance. L'écho de ces débats retentit partout et la renommée de la diplomatie viennoise, loin d'être accrue par son « triomphe », reçut une atteinte dont elle n'est pas remise. A Pétersbourg, le représentant de François-Joseph attendit très longtemps avant d'être reçu par Nicolas II ; à Belgrade, le ministre de Russie prit une influence prépondérante. C'étaient de bien mauvaises conditions pour faire tourner à l'avantage de la monarchie les événements qui se préparaient entre la Save et la Mer Egée.

En Bulgarie aussi, la fin de la crise laissa le pays mal satisfait. Les Bulgares auraient voulu conquérir et non acheter leur indépendance. Ils se sentaient prêts militairement et ils se croyaient assurés de vaincre facilement l'armée turque alors réduite à presque rien. Ils auraient avec joie versé leur sang pour régler leurs comptes avec les Turcs ; persuadés par leur prudent souverain de payer avec de l'or la régularisation de l'état civil de leur patrie, ils gardèrent une profonde amertume de ce qu'ils appelaient l'occasion manquée. Ils se jurèrent de ne pas manquer la seconde. Ferdinand Ier, qui avait dû déployer toute sa finesse et toute son autorité pour faire accepter à son peuple une solution pacifique contraire au sentiment national, reconnut qu'il jouerait son trône, peut-être sa vie, s'il essayait une autre fois d'endiguer les aspirarations bulgares. Il dut donc se préoccuper, dès 1909, d'autres solutions, qui répondaient d'ailleurs aussi bien à ses secrètes ambitions qu'à celles de ses sujets. De même que Michel Obrénovitch en 1868, il constata qu'en toute hypothèse le concours de la Grèce était nécessaire pour réorganiser les Balkans. C'était aussi l'avis des hommes d'État serbes au pouvoir.

De tous les États de la péninsule, la Grèce était celui que

les événements de 1908-1909 avaient moralement le plus éprouvé. L'égoïsme incurable de ses politiciens l'avait abaissée à tel point qu'elle avait dû se résigner au silence et à l'immobilité en se gardant de risquer un mot ou un geste qui attirât sur elle la colère des Turcs. Elle dut même se féliciter que les puissances protectrices de la Crète l'empêchassent de céder aux vœux d'union des Crétois, car la défense qui lui était signifiée par l'Europe l'aidait à masquer son impuissance. Quoique son gouvernement se fût abstenu de toute manifestation incorrecte, son commerce fut boycotté dans l'empire ottoman presque autant que celui de l'Autriche-Hongrie sans que ses réclamations fussent jamais prises en considération. Visiblement, elle tremblait que la Turquie ne saisît un prétexte pour accourir chez elle chercher un dérivatif à ses rancunes contre les Bulgares. Le calice fut amer à vider. Mais l'excès même de l'humiliation provoqua dans tout le pays une salutaire réaction contre les détestables mœurs dont la longue pratique avait corrompu tout l'organisme politique. Comme en Turquie en 1908, l'initiative vint de l'armée. Une Ligue militaire bouscula la Chambre des députés et les politiciens. Elle se livra à de regrettables manœuvres qu'il fallut réprimer et finalement elle fut dissoute. Mais l'élan était donné et, après une série de troubles qui faillirent entraîner l'abdication du roi Georges, les chefs de clans, les hégètes des partis qui exploitaient alternativement le pouvoir au profit de clientèles avides, furent matés. A la faveur d'une interprétation légèrement abusive des textes, la Chambre fut dissoute, une Assemblée constituante élue et la constitution fut revisée de la manière la plus heureuse. Malgré quelques retours offensifs de vieux hégètes, défenseurs incorrigibles du « rotativisme » dans l'exercice du pouvoir, le nouveau système gouvernemental reçut l'approbation générale et fonctionna à l'entière satisfaction du pays. Du consentement presque universel, M. Venizelos, qui avait commencé sa carrière politique dans les insurrections crétoises, mais qui avait ensuite fait preuve d'un véritable esprit de gouvernement, fut porté à la présidence du Conseil, où il est encore. Au contraire de ses prédécesseurs, il parla peu et agit beaucoup. Il restaura le gouvernement. Sous la direction d'officiers instructeurs français, l'armée fut complètement

réorganisée. La Grèce devint un État avec lequel les autres États balkaniques devaient compter et sur lequel ils pouvaient compter.

*
* *

De juillet 1908 à la fin de 1911, tous les projets de confédération balkanique discutés publiquement ou secrètement, dans la presse, à la tribune ou dans les chancelleries, comprenaient l'empire ottoman. Dans un discours prononcé le 25 décembre 1908 à la Douma, M. Iswolski recommandait aux États balkaniques une parfaite solidarité et une entente étroite avec la Turquie. A Belgrade, tous les discours de M. Milovanovitch, ministre des Affaires étrangères, marquaient l'intention de nouer avec la Turquie comme avec les autres pays de la péninsule des relations d'entière confiance. A Athènes, M. Venizelos disait qu'il ne comprenait pas la confédération sans la Turquie. A Constantinople, M. Tcharykof, ambassadeur de Russie, travaillait ouvertement à la création d'une confédération où la Turquie entrerait. Mais tous ces projets se heurtèrent à l'antipathie du monde turc en général et à des objections de principe du Comité « Union et Progrès ». Tout à leur programme de nivellement et d'unification, les Jeunes-Turcs songeaient bien plutôt à isoler les populations ottomanes d'Europe qu'à les rapprocher des États voisins. Ils n'admettaient qu'une confédération où la Turquie aurait une prépondérance certaine. Dans cette combinaison pacifique, ils ne voyaient que les inconvénients du rapprochement entre chrétiens sujets et chrétiens indépendants; aveuglés par la présomption et comptant sur l'armée, ils n'apercevaient pas la chance de salut qui s'offrait pour l'empire. Leurs répugnances peu déguisées découragèrent les hommes d'État des petits royaumes qui commencèrent à envisager la formation d'une alliance en dehors de la Sublime Porte. Après la dissolution de la Chambre ottomane au commencement de 1912, le sort en fut jeté : puisque le gouvernement turc voulait décidément « turquiser » les chrétiens de Macédoine, l'union des États chrétiens se ferait sans lui, c'est-à-dire contre lui.

On ne sait pas bien encore comment ni quand se conclurent les conventions conformément auxquelles la Bulgarie, le Monténégro, la Serbie et la Grèce ont pris, en septembre et en octobre, les initiatives qui conduisirent fatalement à la guerre. Pendant assez longtemps, sans doute, une demi-obscurité enveloppera ces négociations délicates. La divulgation de certaines participations serait trop gênante pour que les cabinets intéressés désirent voir faire toute la lumière. Toutefois on peut, sans grand risque d'erreur, tenir pour établis quelques faits principaux.

C'est au mois de mars que furent jetées les bases de la Ligue balkanique. C'est le 12 mars que M. Tcharykof fut inopinément rappelé à Pétersbourg. Il entretenait les meilleures relations avec le personnel politique ottoman et il poursuivait avec activité la politique d'entente balkanique que son gouvernement recommandait officiellement. Pour qu'il encourût une disgrâce retentissante — car il n'était appelé à aucun autre poste diplomatique — il fallait qu'il se fût mis en opposition avec son gouvernement. Or, chacun savait qu'il tenait pour l'accord le plus complet possible avec la Turquie. Son rappel signifiait évidemment que ses efforts pour faire prévaloir cette politique à Pétersbourg avaient définitivement échoué contre ceux d'autres diplomates ou personnages influents qui jugeaient inévitable la dislocation de l'empire ottoman. L'exactitude de cette déduction ne peut être prouvée matériellement, car les chancelleries n'ont point coutume de motiver par écrit leurs décisions en semblable occurrence, et surtout elles se gardent de dévoiler leurs raisons aux yeux du public. Mais la concordance et la suite des faits sont caractéristiques.

A partir du mois de mars, sous le regard bienveillant des diplomates russes résidant dans les Balkans, avec les encouragements de la diplomatie italienne, peut-être sous les auspices de plus hauts personnages, les quatre États balkaniques entrèrent en conversations actives sur la formation d'une quadruple alliance ayant un objet déterminé. A la fin de mars ou au commencement d'avril, la convention serbo-bulgare fut signée. Les autres le furent dans le courant du printemps ou, au plus tard, au commencement de l'été. Au mois de juillet, quand

M. Danef, président du Sobranié bulgare, se rendit à Livadia où il vit le tzar Nicolas et M. Sazonof, le pacte complet était scellé. A ce moment, d'ailleurs, les cabinets de Vienne et de Berlin étaient également au courant de ces négociations; dans son discours du 2 décembre 1912 au Reichstag, M. de Bethmann-Hollweg a reconnu que le gouvernement allemand connaissait depuis le commencement de l'été la formation de l'Union balkanique.

Les conventions fixaient les zones d'influence nationale et religieuse des quatre contractants; elles prévoyaient une mise en demeure à la Turquie d'avoir à introduire dans ses vilayets d'Europe des réformes contrôlées par les puissances, ainsi que la mobilisation simultanée des armées des quatre contractants pour le cas où cette sommation resterait sans effet. Dans chacune des zones, les réformes devaient être appliquées sous la direction d'un gouverneur chrétien non ottoman. On n'a pas dit quelles étaient les limites fixées pour les zones. Constantinople et la région avoisinante n'y étaient pas comprises, non plus que la majeure partie de l'Albanie et Salonique. A l'époque où ils procédaient à ce partage anticipé de l'héritage de « l'homme malade », les alliés ne concevaient pas l'espoir du démembrement total de la Turquie d'Europe. Trop heureux d'être enfin tombés d'accord sur la répartition des territoires sur lesquels la nationalité de la majorité des habitants légitimait à leurs yeux leurs revendications, ils avaient prudemment laissé de côté les régions dont l'attribution eût été trop difficile, soit en raison du caractère de leur population, soit à cause des susceptibilités de l'Europe. A grands traits, la zone bulgare englobait la Thrace septentrionale, sans Constantinople ni la région des Détroits, plus le morceau de Macédoine compris entre la Brégalnitza, le Vardar et la Struma. La zone grecque s'étendait sur l'Épire, le pays situé entre le lac d'Ochrida, le Vardar en aval de Kuprulu et le golfe de Salonique, la Chalcidique, la Crète, et vraisemblablement les îles de l'Archipel sur lesquelles aucun des trois autres alliés n'élevait de prétentions. La zone monténégrine comprenait une partie du sandjak de Novi-Bazar et la région de Scutari. La zone serbe absorbait le reste du sandjak et une partie du reste de la Macédoine avec la Brégalnitza pour frontière au sud-

ouest et la zone grecque pour limite au sud-est; à l'est, elle longeait l'Albanie et faisait un coude au-dessus de Dibra dans la direction de l'Adriatique.

Au cours des événements de cet automne, les clauses de ces conventions ont pu être précisées et élargies; mais leur essence et leur objet principal sont restés les mêmes : il s'agissait de soustraire la Turquie d'Europe à l'administration directe du sultan et, à cet effet, de recourir à la force si c'était nécessaire. Les quatre cabinets alliés ont déclaré par la suite que l'alliance n'avait point la guerre pour but et qu'ils avaient uniquement en vue d'exercer sur la Porte une pression suffisante pour lui arracher des réformes qu'elle n'était pas disposée à consentir. Telle était peut-être, en effet, l'intention de quelques-uns des auteurs et des inspirateurs des conventions auxquels la perspective d'un conflit armé faisait apparaître de trop gros risques. A Belgrade, par exemple, où l'on est sous le canon de Semlin, on pouvait redouter une intervention autrichienne à la première nouvelle de l'entrée des troupes serbes dans le sandjak de Novi-Bazar. A Pétersbourg, le gouvernement défendait avec persévérance le maintien du *statu quo* territorial dans les Balkans et plusieurs faits précis prouvent qu'il est allé jusqu'à compromettre son prestige dans les États slaves en essayant de prévenir l'ouverture des hostilités. Néanmoins, il est sûr que, dans le courant de cet été, les officiers généraux des États de la Ligue se sont activement concertés pour élaborer un plan d'action militaire combinée. Il est sûr également qu'à partir de ce printemps les alliés ont énergiquement poussé leurs préparatifs de guerre; ainsi, cet été, la Grèce acheta en Angleterre quatre cuirassés que la République Argentine avait commandés sans en prendre livraison. De plus, les gouvernements alliés connaissaient l'état de surexcitation de l'opinion publique de leurs pays et savaient que les mesures militaires destinées à soutenir les démarches comminatoires prévues déchaîneraient un courant belliqueux impossible à contenir. Enfin, ils étaient trop bien informés de l'état d'esprit des ministres turcs au pouvoir et des traditions ottomanes en général pour espérer sérieusement que, sur des menaces non suivies d'effet, la Turquie abandonnerait à des gouverneurs étrangers l'administration de ses vilayets d'Europe.

A peine les conventions étaient-elles conclues que les événements fournirent l'occasion de les appliquer. Une recrudescence de crimes désola les vallées macédoniennes, et l'Albanie s'insurgea; jamais, depuis la révolution, l'anarchie n'avait atteint pareil degré dans toute la Turquie d'Europe. Poussées à bout par les procédés incohérents et sauvages de l' « Union et Progrès » à leur égard, par les exécutions arbitraires et les incendies, les Albanais descendirent en masse de leurs montagnes, battirent les troupes régulières à Prichtina et s'avancèrent sur Uskub. A Constantinople, dans la seconde quinzaine de juillet, une Ligue militaire, qui avait pour programme paradoxal et pourtant justifié d'extirper la politique de l'armée, exigea le renvoi du cabinet Saïd et porta au pouvoir le maréchal Ghazi Mouktar Pacha avec l'ancien grand vizir Kiamil Pacha, deux octogénaires dont le prestige dans l'armée et dans l'empire était demeuré à peu près intact. Le nouveau ministère, animé d'excellentes intentions et conscient des fautes qu'il importait de réparer, se trouva de suite aux prises avec de telles difficultés qu'il dut subir plusieurs remaniements. Au mois d'août, les Albanais étaient à Uskub et sommaient le gouverneur d'accepter une liste de quatorze revendications impliquant une sorte d'autonomie; des bombes éclataient à Kotchana et un massacre de Bulgares s'ensuivait; un combat mettait aux prises les troupes ottomanes et monténégrines à Moïkovatz; à Cettigné et à Sofia, des meetings réclamaient la guerre. Le moment semblait propice pour une intervention et la Ligue balkanique y pensa, paraît-il. Mais le nouveau cabinet turc jouissait des sympathies de plusieurs grandes puissances dont les ministres dirigeants s'efforçaient énergiquement de maintenir la paix. Des satisfactions provisoires — enquête impartiale sur le massacre de Kotchana, dissolution de la « Chambre introuvable », acceptation des revendications albanaises, etc., — arrêtèrent pendant quelques semaines les velléités d'intervention. Se repentit-on de l'occasion perdue ou de véritables griefs surgirent-ils? Il est difficile de le démêler aujourd'hui. Toujours est-il que, dans le courant de septembre, la situation empira de jour en jour. Les faits sont encore trop près de nous pour qu'il soit nécessaire de les relater. A la suite d'un échange de notes relatives à l'introduction de réformes

dans la Turquie d'Europe, les quatre États alliés prirent prétexte d'un projet de grandes manœuvres dans la région d'Andrinople pour décréter la mobilisation simultanée de leurs armées.

C'était la guerre. En vain a-t-on soutenu et soutient-on parfois encore que, dans l'esprit des gouvernements alliés, la mobilisation était seulement une mesure d'intimidation. Il est possible, vraisemblable, probable même, que mis en face des conséquences immédiates de l'exécution d'un plan conçu dans le silence du cabinet, les hommes d'État responsables aient ressenti l'émotion qui précède l'accomplissement des grandes entreprises. Cela est humain. Mais, en réalité, la guerre a été déclarée le jour où la mobilisation simultanée a été décrétée. Toute la procédure diplomatique qui a suivi les décrets du 30 septembre n'était que gestes rituels, simulacre ou agitation. La Ligue balkanique s'était constituée afin de détruire dans la Turquie d'Europe un état de choses qui ne pouvait être changé que par la force ; elle a employé la force.

Ce qui a surpris l'Europe, c'est que les puissances intéressées à maintenir les Slaves ottomans sous la domination turque ne soient pas intervenues pour prévenir ou arrêter la marche des alliés. L'explication est simple : ces puissances comptaient que les armées turques, instruites par des officiers allemands, pourvues de matériel allemand, formant une masse de plus d'un million d'hommes robustes au courage légendaire, auraient finalement raison des jeunes armées balkaniques très inférieures en nombre, et que les quatre États alliés sortiraient si épuisés d'une longue lutte qu'ils seraient incapables pendant trente ou quarante ans de s'opposer au *Drang nach Osten*. Aussi ces puissances, loin de chercher à s'opposer à l'exécution de conventions dont elles connaissaient au moins la substance, rassurèrent-elles les alliés de telle sorte que la Bulgarie dégarnit entièrement sa frontière roumaine et la Serbie sa frontière austro-hongroise. Il ne déplaisait pas non plus à l'Autriche-Hongrie de gagner par certaines complaisances une partie de l'influence que la Russie risquait de perdre dans sa clientèle slave en s'opposant à la guerre. L'Italie, qui était encore engagée dans la guerre tri-

politaine, se servait du spectre de la Ligue balkanique pour décider la Turquie à conclure la paix, et la paix fut en effet signée le 15 octobre, deux jours après la remise de l'ultimatum de la Ligue à la Sublime Porte.

On courrait trop de risques d'erreur en recherchant maintenant jusqu'où purent aller les encouragements ou les connivences. Tout le monde voit les résultats. Après les premières défaites des armées turques, les puissances espérèrent en un retour de fortune; de nouveaux désastres survinrent. Aujourd'hui, les gouvernements déçus dans leurs combinaisons et alarmés pour leurs intérêts tendent tous leurs ressorts afin d'atténuer les conséquences de leur erreur. L'histoire donne des exemples de ces calculs et ces déceptions.

AUGUSTE GAUVAIN

*L'administrateur-gérant* : H. CASSARD.

# TABLE DU SIXIÈME VOLUME

## Novembre-Décembre

### LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE


| | | Pages. |
|---|---|---|
| O. G. DE HEIDENSTAM | Lettres de Marie-Antoinette et de Barnave. — I. | 5 |
| ALBERT SOREL | Brumaire et Fructidor | 25 |
| MARCEL LABORDÈRE | Crise orientale et Marchés financiers | 50 |
| ERNEST JAUBERT | Poèmes pour le Jour des Morts | 68 |
| É.-F. GAUTIER | Une insurrection à Madagascar | 73 |
| RHODA BROUGHTON | Romancière (*3e partie*) | 93 |
| A. DE RIDDER | Les Bronzes antiques du Louvre | 133 |
| J. VIDAL DE LA BLACHE | La Préfecture des Bouches-de-l'Ebre | 165 |
| C. G. PICAVET | Les Préliminaires de la Conversion de Turenne. | 188 |
| AUGUSTE GAUVAIN | La Question turque | 203 |


### LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE


| | | |
|---|---|---|
| PAUL MARGUERITTE | La Maison brûle (*1re partie*) | 225 |
| O. G. DE HEIDENSTAM | Lettres de Marie-Antoinette et de Barnave. — II. | 278 |
| COMTESSE DE NOAILLES | Poèmes. — I. L'Abîme | 303 |
| F. MARGUET | L'Inventeur de la Direction aérienne | 309 |
| CHARLES SCHMIDT | Napoléon et les Routes balkaniques | 335 |
| RHODA BROUGHTON | Romancière (*fin*) | 353 |
| LOUIS RÉAU | La Beauté de Pétersbourg | 391 |
| C. BOUGLÉ | Saint-Simoniens et Ouvriers | 404 |
| ★ ★ ★ | La Défense du Pas de Calais | 429 |

## LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE


| | | Pages |
|---|---|---|
| H.-G. WELLS | Les Cuirassés de Terre | 449 |
| PAUL DE MOLÈNES | Lettres d'Orient. — I. | 475 |
| PAUL MARGUERITTE | La Maison brûle (2e *partie*) | 503 |
| CAMILLE JULLIAN | Les Origines de Paris Capitale | 549 |
| COMTESSE DE NOAILLES | Poèmes. — II. Les Sources chaudes | 570 |
| PAUL GAULTIER | Paul Hervieu | 579 |
| HENRI GRAPPIN | Le Mysticisme de Gustave Flaubert. — I. | 609 |
| JEAN DAGNAN-BOUVERET | La Dépersonnalisation | 630 |
| CHARLES LOISEAU | La Revanche des Balkans | 654 |


## LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE


| | | |
|---|---|---|
| F. D'OPPELN-BRONIKOWSKI | Une Nouvelle inédite de Stendhal | 673 |
| STENDHAL | Trop de Faveur nuit. — I | 679 |
| GEORGES DELAHACHE | Mulhouse-Belfort | 696 |
| ADOLPHE BOSCHOT | Le Conflit Berlioz-Wagner | 717 |
| PAUL DE MOLÈNES | Lettres d'Orient. — II. | 748 |
| PAUL MARGUERITTE | La Maison brûle (3e *partie*) | 767 |
| JEAN-PAUL LAFITTE | La Paléontologie humaine | 807 |
| HENRI MAUNOURY | Un Préfet de la Manche en 1814-1815 | 832 |
| HENRI GRAPPIN | Le Mysticisme de Gustave Flaubert (*fin*) | 849 |
| AUGUSTE GAUVAIN | La Ligue balkanique | 871 |

# LIVRES ILLUSTRÉS

## ÉTRENNES 1912-1913

### J.-E. HEINSIUS (1740-1812)
par **Ch. Oulmont**.
(Librairie Hachette et Cie.)

Portraitiste ambulant, comme Perrousseau, Heinsius a laissé une œuvre nombreuse, mais éparse : on le connaît peu, et cependant il fut au premier rang des peintres portraitistes du XVIIIe siècle : son style allia heureusement la grâce française à la manière allemande, un peu sèche et brutale ; enfin son œuvre est importante à étudier pour l'historien qui veut se rendre compte du passage à l'art du XIXe siècle. L'auteur des portraits de Mme Victoire et de Mme Adélaïde méritait de tous points qu'on lui consacrât ce beau volume d'art, où une notice très complète et un catalogue descriptif accompagnent 90 reproductions des œuvres du peintre.

### THÉATRE DU PETIT CHAPERON ROUGE
par **Maurice Bouchor**.
(Librairie Armand Colin.)

Quatre pièces ; *Blancheneige et Rosevermeille, le Nez du Roi, Dans le jardin, A la cuisine*, deux pour les jeunes filles, deux pour les enfants, dont les sujets sont tirés de la tradition populaire ; quatre pièces illustrées de chansons, de musique de scène et même de danses rustiques (décrites avec précision par l'auteur) vont enrichir, grâce à ce nouveau volume du poète ami de la jeunesse, champion de l'art pour tous, le répertoire des écoles, des théâtres de famille et des sociétés d'amateurs.

### FÊTES NAUTIQUES CHEZ LES ANIMAUX
par **J. Jacquin**.
Dessins de **G.-H. Thompson**.
(Librairie Hachette et Cie.)

Cet album transportera les tout petits à Acclimatationville, une ville singulière où ils ne seront pourtant pas surpris de rencontrer M. Rhino, M. et Mme Lionceau de Latlas et leurs enfants, M. Potame et M. Latrompe, tout le grand monde et tout le menu monde de la gent animale. L'intérêt deviendra du délire, grâce au pinceau de G.-H. Thompson, quand ils assisteront aux régates qui rehaussent l'éclat des fêtes à Acclimatationville. Mille scènes dignes du Nouveau Cirque égayent les fêtes officielles dans ce séduisant pays.

### L'HARMONIE DU GESTE
par **Henriette Régnier**.
(Librairie Armand Colin.)

Il y a une science du maintien, il y a un apprentissage de la grâce. Si les jeunes filles d'aujourd'hui apprennent le latin « sans larmes », avec quelle allégresse ne se laisseront-elles pas instruire dans l'art, moins prestigieux peut-être, mais si nécessaire, du geste et de l'attitude. Le sport est en honneur auprès des jeunes gens ; puissent les jeunes filles cultiver la danse — non pas celle qui nous vient du Far-West, mais celle qu'enseigne Mlle Henriette Régnier.

### PORTRAITS ANTIQUES
par **Antoine Hekler**.
(Librairie Hachette et Cie.)

L'histoire des portraits dans l'antiquité a été rop longtemps négligée par les historiens de l'art. Cependant la statuaire antique, à ses différents âges, depuis la sculpture grecque jusqu'à la sculpture romaine qui en dérive, nous a laissé une magnifique profusion de bustes. M. Hekler les étudie avec une érudition et un jugement parfaits : il rectifie au passage un certain nombre d'attributions et accompagne son étude d'un commentaire historique et psychologique, qui éclaire ses belles reproductions. Son livre est ainsi à la fois un album artistique et un répertoire indispensable aux amateurs.

### LE PRINCE MOKOKO
par **J. Chancel**.
(Librairie Ch. Delagrave.)

C'est l'histoire, un peu mélancolique au début, d'un de ces petits princes africains, dépossédés et jetés brusquement sur le pavé de Paris. Dépouillé par un précepteur indigne, Mokoko et sa compagne Iclé sont recueillis par les artistes d'un cirque. Leur nature honnête et fière les préserve contre la mauvaise influence des milieux peu recommandables qu'ils traversent ; ils échappent aux entreprises de leurs exploiteurs et, ayant retrouvé leur liberté, ils reconquièrent le trône de leurs ancêtres.

### LE LIVRE DE LA JUNGLE
par **R. Kipling**.
Illustrations de **R. Reboussin**.
(Librairie Ch. Delagrave.)

Par une de ces fortunes que ne rencontrent pas beaucoup de chefs-d'œuvre, le *Livre de la Jungle* convient à tous les âges. On peut le mettre entre les mains de la jeunesse : il la passionnera. Comment l'illustration du livre n'avait-elle tenté encore aucun artiste ? Un jeune dessinateur, qui se place d'emblée au rang des maîtres animaliers, l'a entreprise pour la traduction bien connue de MM. L. Fabulet et R. d'Humières, et de cette collaboration est sortie la présente édition où tous reliront avec un intérêt nouveau les aventures du « *Petit d'homme* ».

### LAROUSSE DE POCHE
par **Claude** et **Paul Auger**.
(Librairie Larousse.)

1292 pages sous un si petit volume ; 85.000 mots avec leur définition, sans compter un petit traité de grammaire et de littérature française : voilà qui fait de ce livre le plus pratique et le plus complet des dictionnaires de poche. Chacun peut désormais porter sur soi cette arme de combat contre la « décadence de la culture française ».

### BOTTICELLI
par M. **A. Paul Oppé**.
(Librairie Hachette et Cie.)

Il n'y a peut-être pas de peintre plus charmeur que Sandro Botticelli, ni qui ait exercé sur les imaginations une telle séduction et une telle prise. M. A. Paul Oppé a été bien inspiré en choisissant comme sujet l'œuvre et la vie de ce maître délicieux, qui restera l'un des plus merveilleux créateurs de rêves qui aient enchanté les esprits et les cœurs. On trouvera dans le livre de M. Paul Oppé, sous la forme la plus attrayante et la plus littéraire, les aperçus les plus ingénieux et la plus intéressante documentation.

### ARDANT LE CHEVELU
Dessins de **Jean Veber**.
(Librairie Hachette et Cie.)

Esprits de l'air et des eaux, fées bienfaisantes ou méchantes, tout ce monde merveilleux, créé par l'imagination ingénue des premiers hommes, exerce toujours sur le premier âge le même charme et la même fascination. Heureusement il y a encore parmi les hommes faits des artistes qui ne sont pas moins sensibles que les enfants à la poésie des contes de fées ! Jean Veber, peintre attitré des génies et des lutins, en a ranimé un dans cet album, qui défie les grisailles de la morne réalité, et discrédite les banalités de la vie quotidienne.

### CONTES D'APRÈS LA TRADITION POPULAIRE DE DIVERS PAYS D'EUROPE
(Librairie Armand Colin.)

Publiant les plus belles histoires à lire ou à faire lire aux enfants, M. Maurice Bouchor ne s'en est pas tenu à celles de France, qu'il publiait l'an dernier. Il rassemble aujourd'hui les plus beaux contes des pays étrangers : Allemagne, Pologne, Russie, Iles Britanniques. Ces contes raviront l'imagination de ses jeunes lecteurs, comme les premiers. Dans le monde merveilleux qu'ils se plaisent à habiter, il n'est pas de frontières ; tous les êtres qui y vivent se ressemblent, c'est à notre monde seul qu'ils sont pareillement étrangers.

### UN DÉFI AU POLE NORD
par **E. Salgari**.
Illustrations de **L. Amato**.
(Librairie Ch. Delagrave.)

Il est plus que jamais question des expéditions arctiques ou antarctiques. Le Pôle nord et le Pôle sud découverts, est-ce que les enfants d'aujourd'hui doivent en ignorer les mystères ? Le fantastique voyage de Torfon et de Montcalm, résultat d'un défi peu banal, a l'avantage de mêler l'évocation de ces paysages nouveaux au récit captivant d'invraisemblables aventures.

### MOSSIEU CLOWN
par **Montfrileux**.
Illustrations de **Poussin**.
(Librairie Ch. Delagrave.)

L'art du clown se perd au cirque. C'est le moment pour le dessinateur de reprendre pour le compte de son crayon cette tradition de burlesque fantaisie et de saine bouffonnerie qu'il serait navrant de voir disparaître. Mister Puygg et Master Plugg, vous, dont les noms ne figurent sur aucune affiche, soyez les bienvenus auprès des enfants qui veulent encore rire.

### WATTEAU
(Librairie Hachette et Cie.)

Ce remarquable ouvrage, consacré à l'un des maîtres les plus exquis de la peinture, sera d'autant mieux accueilli par le public qu'il vient combler une lacune des plus fâcheuses. L'œuvre de Watteau est dispersée aux quatre coins de l'Europe : il est pour ainsi dire impossible de la voir et de la juger ensemble. Le nouveau volume qui paraît dans la collection des Classiques de l'art remédiera dans la mesure du possible aux inconvénients d'une telle dispersion. Ce n'est plus seulement d'une façon incomplète et fragmentaire, mais dans l'intégrité et l'harmonie de son épanouissement, que nous apparaît désormais l'œuvre du plus adorable génie qu'ait produit l'art français au XVIIIe siècle, de celui que notre admiration et notre prédilection placent entre Rubens et le Titien dont il fondit et associa la technique en y ajoutant le charme de sa divine fantaisie.

### LES CHATEAUX DE FRANCE
par **J. de Foville** et **A. Lesourd**.
(Librairie Hachette et Cie.)

Voici un livre qui ravira à la fois les touristes, les amateurs d'art et les simples curieux. Pour la première fois, MM. de Foville et Lesourd ont rassemblé dans un ouvrage merveilleusement illustré et d'une élégante typographie les descriptions et les vues des plus beaux châteaux de France. Ceux-ci sont groupés par ordre alphabétique dans chaque département, et cette disposition fait de ce livre si artistique une sorte d'inventaire très commode à consulter pour tous ceux qui s'intéressent à nos richesses monumentales. Les *Châteaux de France* ont leur place dans toutes les bibliothèques de famille.

### BLANCHETTE
par **E.-M. Laumann**.
(Librairie Ch. Delagrave.)

Blanchette, vous ne l'auriez jamais deviné, est une fourmi. Il y a donc des fourmis blanches? Mais oui, puisque M. E.-M. Laumann nous raconte l'authentique histoire de celle-ci, puisque M. de la Nézière nous la représente en personne, dans ce livre qu'il a si adroitement illustré. Lisez *Blanchette*, et vous verrez même que les fourmis blanches ne sont pas parmi les plus mauvaises fourmis.

### VICTOR HUGO : ŒUVRES CHOISIES ILLUSTRÉES
par **Léopold Lacour**.
(Librairie Larousse.)

Dans la « bibliothèque des chefs-d'œuvre » de notre littérature, une place d'honneur devait être réservée à Victor Hugo. Cette édition d'extraits ne mutile pas l'œuvre du grand poète ; en deux volumes, l'un de prose, l'autre de poésie, elle en donne l'essentiel, elle en respecte la physionomie, elle en dégage le sens, grâce à une introduction d'ensemble, à des notices analytiques, et à une illustration documentaire d'un heureux choix.

### LES VAINQUEURS DE LA MER
par **Léon Berthaut**.
(Librairie E. Flammarion.)

La mer ! Il n'est pas de sujet qui ait tenté des esprits plus divers, qui offre une plus grande richesse d'aspects, qui se prête à des tableaux comme à des considérations plus variés. M. Berthaut, qui est membre du Conseil supérieur de la navigation et des pêches maritimes, et qui est connu par des conférences de vulgarisation maritime menées pendant dix ans, a écrit ici cette histoire générale de la marine, complète et accessible à tous, qui doit répandre chez nous le souci des destinées navales de la France.

### LA FRANCE, GÉOGRAPHIE ILLUSTRÉE
(Tome II)
par **P. Jousset**.
(Librairie Larousse.)

Consacré aux régions du Nord et de l'Est, au bassin de Paris et au littoral méditerranéen, le second volume de cette somptueuse publication évoque tour à tour, de la façon la plus pittoresque et la plus vivante, les sites grandioses des Alpes et les paysages heureux de l'Ile-de-France : Nice, Monaco, la Corniche et Paris; Amiens, Reims, avec leurs cathédrales ; la plaine picarde et les forêts des Vosges. Véritable musée des paysages et des monuments français, cette géographie illustrée est un hommage artistique à la beauté de la France.

### LE VER ADAM
(Librairie Ch. Delagrave.)

Dans cet amusant album, les bêtes prennent la parole pour nous raconter l'histoire de la Terre avant le déluge. L'homme, naturellement, n'y joue ni le premier ni le plus beau rôle. Les braves bêtes cependant se montrent très débonnaires et ne gardent nulle rancune au malin Bibi-Lolo des tours pendables qu'il leur joue.

### JACQUELINE SYLVESTRE
par **Michel Epuy**.
(Librairie Ch. Delagrave.)

Recueillie par son oncle à la mort de ses parents dans une cabane perdue au milieu des bois, Jacqueline Sylvestre est une pauvre petite paysanne des montagnes du Dauphiné. Elle trompe les tristesses de sa vie en se promenant dans la forêt où elle s'intéresse au sort du roi Gros-Nez, un énorme rocher à figure humaine sous lequel les grottes gémissent jour et nuit. Gros-Nez est un pauvre roi pétrifié par de méchantes fées et que Jacqueline s'efforce de consoler. Elle en est récompensée par la joie de répandre le bonheur autour d'elle.

### DE LA SURFACE AUX ABIMES
par **H. Bourée**.
(Librairie Ch. Delagrave.)

L'auteur est lieutenant de vaisseau et chef du cabinet scientifique de S. A. R. le prince de Monaco. Son livre est destiné à donner une idée juste et précise de ce qu'est l'océanographie. Cette science fut révélée aux Parisiens par la construction du palais de la rue Saint-Jacques ; les conférences de l'Institut y ont attiré un public curieux et attentif. Tout cela ne suffit pas : l'intérêt est né, il faut le satisfaire. C'est à quoi répondent des ouvrages comme celui-ci, qui découvre aux yeux du profane ébloui toutes les richesses insoupçonnées de la mer.

### ROBINSONS SOUTERRAINS
par le Capitaine **Danrit**.
(Librairie E. Flammarion.)

Notre Jules Verne militaire, le capitaine Danrit, nous donne une fois de plus un récit poignant et d'une palpitante actualité. C'est l'histoire de six sapeurs du génie emprisonnés par une explosion dans un rameau de mine, voisin du camp retranché de Metz. La petite troupe, pour sortir de cet enfer, déploie une énergie surhumaine, secondée par les connaissances techniques de son chef, dont l'autorité morale réduit au silence l'opposition d'un anarchiste fourvoyé parmi ses hommes. Ce récit, réconfortant pour notre patriotisme, atteste chez l'auteur, député de l'un de nos départements frontière, une connaissance surprenante d'un des principaux forts allemands.

### SIGFRIED ET LE CRÉPUSCULE DES DIEUX, DE WAGNER
par **Arthur Ruckhum**.
Illustré.
(Librairie Hachette et Cie.)

Quelle tentative plus hardie et plus intéressante que celle-ci ? M. Ruckhum a entrepris de retracer les scènes grandioses créées par le génie poétique et musical de Wagner, de lutter avec la puissance farouche qui se manifeste dans ces œuvres incomparables et de rendre par des procédés de l'art graphique les merveilles de grâce et de fantaisie dont le maître a doté sa Brunehilde. Il y réussit grâce à une virtuosité inimaginable, à une fantaisie toujours débordante, à des dons véritablement uniques de créateur. Ce magnifique ouvrage renouvelle l'art de l'illustration.

### REGNARD : THÉATRE CHOISI ILLUSTRÉ
(Librairie Larousse.)

Personne ne conteste que les œuvres des grands maîtres de notre littérature classique ne méritent d'être popularisées. Il faut aller plus loin : à côté d'eux, il y a encore un grand nombre de bons auteurs qui pourraient faire une heureuse concurrence à l'abondante production moderne. Place aux vieux. Regnard en particulier fera encore bonne figure à côté de nos vaudevillistes.

### ANTHOLOGIE D'ART FRANÇAIS : XXe SIÈCLE PEINTURE
(Librairie Larousse.)

On connaît et on a apprécié l'*Anthologie d'Art français du XIXe siècle* qui a paru l'an dernier. Inspiré par les mêmes principes de vulgarisation artistique, conforme au même dessein et exécuté d'après les mêmes règles, ce nouveau volume piquera peut-être davantage la curiosité et semblera plus neuf et plus hardi, en s'attaquant à l'actualité. C'est une vue d'ensemble de la peinture contemporaine qu'il nous propose ; c'est un musée des plus modernes chefs-d'œuvre que par ses reproductions photographiques il constitue.

### LE HALLIER AUX LOUPS
par **Slivitsky**.
(Librairie E. Flammarion.)

Slivitsky est un des meilleurs écrivains russes et des plus célèbres. Il est le peintre de la vie nationale. Le volume s'ouvre par un court roman qui lui donne son titre : on y trouve un tableau très animé de la vie des bêtes, qui tient à la fois du réel et de la féerie. Un épisode dramatique de la guerre des Balkans, des souvenirs d'enfance, des histoires populaires contées avec verve, complètent ce volume mouvementé et passionnant qui convient ainsi aux lecteurs de tous les âges.

### PETITES FILLES DU TEMPS PASSÉ
par **J. Jacquin**.
Illustrations de **R. Vincent**.
(Librairie Hachette et Cie.)

Quelle gracieuse galerie que celle de ces portraits de petites filles que nous présente M. J. Jacquin ! De chaque figure il a fait le centre d'un conte ou joyeux ou touchant, et il a su mêler à l'attrait du roman l'intérêt de l'histoire, en évoquant les milieux et les époques par des traits de mœurs et des détails pittoresques d'une scrupuleuse exactitude.

### ONDINE
par M. **de la Motte-Fouqué**.
Illustré par **A. Rackham**.
(Librairie Hachette et Cie.)

Ondine est une humble fille de pêcheurs... Le ciel ne lui a donné que la beauté. C'en est assez pour devenir princesse, mais à travers combien d'aventures ! Sur cette légende, née aux rives du Rhin, Arthur Rackham a composé 24 petits tableaux qui ne sont pas indignes de son œuvre antérieure ; le prestigieux illustrateur de l'*Anneau du Niebelung* prouve une fois de plus qu'il tient son crayon des fées, car personne comme lui ne sait nous parler d'elles et nous introduire dans leur monde enchanté.

### LE COMMANDANT RABAT-JOIE
par Mme **Chéron de la Bruyère**.
(Librairie Hachette et Cie.)

Que d'épisodes joyeux ou touchants dans ce récit qui n'en est pas moins destiné à inspirer de sages réflexions sur la manière d'élever les enfants ! On se passionnera pour les aventures de Robert Destilles ; l'histoire de la princesse négresse Fulmina fera rire aux larmes : cependant l'impression sur laquelle on restera, c'est que la petite Andrée d'Ormont, la fille du commandant Rabat-Joie, qui passe aux yeux de ses amis pour fort malheureuse, est tout simplement une enfant très bien élevée.

### LE TOURISME
par **Gaston Sévrette**
(Librairie Armand Colin.)

Sédentaire par métier, l'auteur sait apprécier les bienfaits de la vie au grand air ; artiste de tempérament, il sait décrire la volupté du sport, la poésie des saines joies physiques, l'enchantement de la nature. Voyage à pied, à bicyclette, en automobile, en canoë, en yacht, et même en roulotte, chaque mode de tourisme a ses secrètes délices. M. Gaston Sévrette nous les dévoile. Son livre est plein de bons conseils pour ceux que le tourisme a déjà convertis : il est plein de beaux récits, de belles descriptions et de belles images qui entraîneront les paresseux et les obèses.

### A TRAVERS L'EUROPE
par **André Laurie**
(Librairie J. Hetzel.)

André Laurie est universellement connu pour ses scènes de la vie de collège dans tous les pays : il a commencé à les grouper l'an dernier pour faire un premier volume intitulé ; *Au delà des mers* : nous revenons maintenant en Europe, avec la *Vie de Collège en Angleterre* ; l'*Histoire d'un écolier hanovrien*, *Axel Ebersen* et *Un semestre en Suisse*.

### MIGNONNETTE
par M^lle^ **Giraldon**.
(Librairie Hachette et C^ie^.)

Mignonnette est le nom d'une petite écuyère. Comment entre-t-elle dans la vie de M^lle^ Chouchou? C'est que les parents de Chouchou lui passent toutes ses fantaisies et ne sauraient résister à aucun de ses caprices. Le plus curieux est que cette Mignonnette est une sage et studieuse enfant qui exercera sur la vie de Chouchou la plus salutaire influence.

### L'ILE DES CENTAURES
par **A. Robida**.
(Librairie H. Laurens.)

Le capitaine au long cours, Zéphirin Canigousse, a découvert une île où les centaures des légendes antiques ont survécu à tous les bouleversements géologiques, à toutes les révolutions historiques. Déjà Maurice de Guérin voyait dans le *Centaure* un type de surhomme ; pour des raisons moins philosophiques et moins subtiles, le centaure en ce livre est admiré parce qu'il possède en ses quatre pattes un moteur idéal.

### CONTES DE SCHMID
(Librairie H. Laurens.)

Dans la collection des « Chefs-d'œuvre à l'usage de la jeunesse », voici une réimpression fort bien illustrée de quatre contes populaires du chanoine Schmid : *Geneviève de Brabant*, *les Œufs de Pâques*, *la Corbeille de fleurs*, *Rose de Tannebourg*. C'est sentimental, *gemütlich*, attendrissant.

### LES MILLE ET UNE NUITS
par **Lucien Laforge**.
(Librairie J. Tallandier.)

M. Georges Frilley a extrait des *Mille et une nuits*, trois des plus célèbres contes qu'il a adaptés et épurés : Ali-Baba et les quarante voleurs ; Aladin ou la Lampe merveilleuse, et Sindbad le marin. Ces trois récits merveilleux ont fourni à un jeune artiste de grand talent, M. Lucien Laforge, la matière de plusieurs compositions d'une fantaisie éclatante et d'innombrables dessins qui, semés le long des pages, égayent l'œil à tout instant et guident l'imagination à travers les péripéties du récit : ces illustrations sont pleines de verve et d'à-propos.

### BUSTER BROWN RECOMMENCE
Dessins de **Outrault.**
(Librairie Hachette et C^ie^.)

Buster Brown, après avoir conquis l'Amérique, est en passe de devenir, en Europe un rival redoutable du bon « petit diable », si cher à tous les enfants. On le croyait définitivement corrigé : il « recommence ». Et franchement peut-on lui en vouloir ? Son espièglerie est si pleine d'entrain, de bonne humeur et d'ingéniosité qu'elle désarme les plus sévères Mentors.

### LA BRUYÈRE : LES CARACTÈRES
(Librairie Larousse.)

La plus heureuse des innovations aujourd'hui est de rééditer les classiques. Nous sommes persuadé que le public contemporain est tout disposé à apprécier leur mérite essentiel, qui est celui de la sobriété. C'est avec un enthousiasme reconnaissant qu'il accueillera des œuvres comme celle-ci, qu'on n'a pas encore estimée à son prix.

### BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : PAUL ET VIRGINIE
(Librairie Larousse.)

Depuis *Atala* jusqu'au *Mariage de Loti*, combien d'œuvres qui pourraient payer un tribut de reconnaissance à Bernardin de Saint-Pierre ! Si les écrivains ne l'avouèrent pas toujours et chicanèrent leur dette à l'initiateur, le public impartial, lui, remonte volontiers jusqu'au premier roman du genre, jusqu'à ce *Paul et Virginie* qui, malgré ses airs vieillots, ne peut arriver à vieillir.

### MADEMOISELLE LILI A LA CAMPAGNE
par **P.-J. Stahl**.
(Librairie J. Hetzel.)

M^lle^ Lili a déjà fait un *voyage autour du monde* ; cette année, elle découvre la campagne. Le séjour qu'elle y fait donne lieu à des incidents que ses amis voudront connaître ; et ils sont nombreux, les amis de M^lle^ Lili et de son cousin Lucien.

### A B C DES TRAVAUX MANUELS
par **E.-J. Faix**.
(Librairie J. Hetzel.)

Menuiserie, découpure, sculpture, modelage, tour, serrurerie, il y a une infinité de travaux manuels qu'on voudrait bien pouvoir entreprendre, parce qu'on se rend compte qu'ils rendent les loisirs harmonieux, l'âme plus allègre et la demeure plus souriante. On ne manque que d'un guide qui vous apprenne à tenir l'outil, à le manier, à l'entretenir ; il faudrait avoir pour maître un amateur qui se souvient de ses débuts et qui s'enorgueillit de ses succès. Tel est M. Faix, lisez son livre.

### MADAME DE SÉVIGNÉ : LETTRES CHOISIES ILLUSTRÉES
(Librairie Larousse.)

La correspondance de la marquise devait prendre place dans une « bibliothèque des chefs-d'œuvre » de la littérature française. Qui ne tiendra à posséder cette édition faite avec le soin d'un savant et le tact d'un homme de goût par une agrégée de l'Université ? On y a joint des *Extraits de la littérature épistolaire féminine du grand siècle*, en sorte que ce livre fera connaître non seulement l'écrivain de génie et la femme charmante que fut la marquise ; mais les destinées du genre littéraire qu'elle illustra.

### LE FILS DU PLANTEUR
par **Maurice Champagne**.
Illustrations de **Raynolt**.
(Librairie Ch. Delagrave.)

Qui aura les millions de M. de Fenzac, le riche planteur mexicain ? Son fils, le brave et généreux Georges de Fenzac, aidé de l'hercule noir Domino ? Ou bien son parent Harris Brown, qu'inspire dans l'ombre le sinistre Burgton, et que soutient l'ingénieux détective Andrew Ride ? Le duel est engagé dès le début du livre et se poursuit, d'Europe en Amérique, à travers les péripéties les plus émouvantes.

### SI NOUS LISIONS L'HISTOIRE DE DEUX ENFANTS
par **Madeleine Vermeil**.
(Librairie Armand Colin.)

Les enfants ont une curiosité multiple ; leur imagination se passionne pour les contes de fées mais leur intelligence s'intéresse aussi aux menus problèmes de l'existence — de leur existence à eux, bien entendu. C'est cette conviction qui a inspiré ce joli recueil d'historiettes racontées par une mère à ses enfants : c'est cette conviction qui fera son succès.

### LE MAITRE DU MOULIN BLANC
par **Mathilde Alanic**.
(Librairie E. Flammarion.)

Admirablement illustré par Marchetti, ce roman intense et saisissant met aux prises, dans le monde de la grande bourgeoisie provinciale, deux caractères d'hommes opposés par le contraste de leurs vertus et de leurs défauts, les deux frères Destraimes. L'un, dans un élan d'abnégation magnanime, sacrifie la carrière de son choix et toutes ses ambitions pour sauver l'honneur de sa famille, mis en danger par l'inconduite fraternelle. Grâce à son dévouement, les minotiers Destraimes conservent le *Moulin Blanc*, et l'œuvre créée par le père est assurée de ne pas périr.

### AU POLE SUD
par **R. Amundsen.**
(Librairie Hachette et Cie.)

On connaît l'admirable raid de l'explorateur norvégien, qui s'en fut découvrir le Pôle sud avec une bonne équipe d'hommes habiles au ski et une solide meute de chiens esquimaux, sans grands apprêts, sans moyens perfectionnés, alors qu'on le croyait en route pour une expédition au Pôle nord. Il a atteint le Pôle, et c'est le récit de son voyage, plus émouvant que toute fiction, qu'il donne dans ce volume illustré d'un très grand nombre de photographies saisissantes.

### LES PAPIERS POSTHUMES DU PICKWICK-CLUB
par **Charles Dickens**.
(Librairie Hachette et Cie.)

Tout le monde connaît ce livre admirable de fantaisie, d'humour, où les êtres sont dessinés en traits inoubliables : la description y est si précise, si lumineuse qu'elle pourrait se passer d'illustrations, et pourtant les 24 planches en couleurs et les 98 gravures en noir que Cécil Aldin a composées pour cette nouvelle et somptueuse édition amuseront les lecteurs.

### CHANSONS A LA FAÇON D'EPINAL
par **Marcel Legay**.
(Librairie Armand Colin.)

Le « bon chansonnier » Marcel Legay a eu l'heureuse idée de mettre en chanson les plus populaires de nos vieux contes d'enfants : Le Petit-Poucet, Barbe-Bleue, la Belle au bois dormant, Marlborough. Ce qui rend cette innovation encore plus originale, c'est d'avoir illustré chaque couplet d'une image « à la façon d'Épinal », que les enfants pourront s'ingénier à colorier eux-mêmes.

### LES MERVEILLES DU MONDE LES PRODIGES DE LA NATURE LES CRÉATIONS DE L'HOMME

(Librairie Hachette et Cie.)

Les anciens nommaient sept merveilles du monde ; nous en comptons bien davantage. Les récits des voyageurs, les descriptions des savants nous ont fait connaître toutes les civilisations et tous les arts qui ont fleuri tour à tour sur la vaste terre ou qui s'y disputent aujourd'hui la curiosité et l'admiration des hommes. Le présent livre, illustré de plus de 700 photographies, prises dans tous les pays du globe, est prêt à révéler aux yeux impatients du lecteur toutes ces merveilles, fleurs diverses du génie humain.

### A QUOI JOUONS-NOUS ?

Album par **E. Weber**.

(Librairie Garnier Frères.)

Successivement, dans une série de dessins enlevés avec verve, l'auteur passe en revue : la balle au camp, la balle cavalière, la balle aux heures, la balle au mur, le ballon allemand, les barres, le cerf-volant etc., enfin tous les jeux imaginables, auxquels peuvent jouer petits et grands. Même le foot-ball et le rink ne sont pas oubliés. Cet album aura un légitime succès en un temps où les sports sont rois.

### L'ANGE ET LES DEUX DÉMONS

par **Victor Labruand**

(Librairie Armand Colin.)

L'auteur et l'illustrateur ont rivalisé de bonne humeur pour conter ce fantastique voyage en automobile ; deux vrais démons, en effet, les amis avec lesquels l'auteur a entrepris ce voyage. Mais l'ange qui les accompagne vaut-il mieux qu'eux ? En tout cas, chacun a sa part de responsabilité dans les aventures qui arrivent à ce trio singulier.

### LA BONNE IDÉE DE L'ONCLE MATHIEU

par **E. Nouvel**.

(Librairie Armand Colin.)

L'oncle Mathieu est un vieux marin dont la mémoire est pleine de souvenirs intéressants. Il raconte volontiers sa vie, et sa compagnie est chère à ses neveux et nièces qui se félicitent de s'être laissés emmener dans l'île d'Yeu, sur les côtes de Bretagne, pour passer les vacances. Ils mènent là-bas une vie active et mouvementée, et le vieil oncle pourra un jour ajouter à ses récits l'histoire des aventures qui arrivèrent à ses neveux durant leur séjour au bord de la mer.

### L'INDE ÉBLOUIE

par Mme **Judith Gautier**.

(Librairie Armand Colin.)

Le grand succès de *la Conquête du Paradis* et du *Sultan de Bangalore*, publiés il y a quelques années, a inspiré à l'auteur l'idée fort heureuse de les réunir en un seul volume qui paraît sous le titre *l'Inde éblouie*. C'est tout à la fois du roman et de l'histoire que ce livre où Mme Judith Gautier nous retrace les grandes figures de Dupleix et de La Bourdonnais apparaissant au premier plan dans un décor féerique le mieux fait pour enchanter l'imagination. Le récit est ciselé avec tout l'art que l'on pouvait attendre de l'écrivain qui porte si noblement son nom célèbre. L'action se déroule dans un pays de rêve et de mystérieuse poésie.

### LES ANIMAUX CÉLÈBRES

par **E. Müller.**

(Librairie J. Hetzel.)

Tigres, loups, éléphants, singes : il y a parmi les animaux plus d'un personnage célèbre dont il est honteux d'ignorer l'histoire. On s'est préoccupé ici de fixer la mémoire de leurs généreux ou terribles exploits.

### BRÉ... KÉ... KÈS... COAS... COAS...

(Librairie Garnier Frères.)

C'est l'histoire d'une mare — d'une vraie mare stagnante, avec de vraies grenouilles, qui se laissent séduire par les propos persuasifs de Mulot et entraîner dans un périlleux voyage. Que ne restaient-elles tranquilles dans leur trou ? Elles y reviennent éclopées et confuses, jurant, mais un peu tard, qu'on ne les y reprendra plus.

### GRÉGOIRE ET SON ANE

Album de **Nunez Millon**.

(Librairie Garnier Frères.)

Adapté fort heureusement de l'espagnol, cet album très amusant, très artistique, est une sorte de légende merveilleuse qui promène les jeunes lecteurs dans un pays fantastique, sur l'échine d'un baudet ailé. C'est une fantaisie tout à fait originale, admirablement illustrée.

### LES SEPT JOURS DE KETJE

par **Jordic.**

(Librairie Garnier Frères.)

Ketje est une petite bonne hollandaise, Jordic nous la montrera frottant, balayant, astiquant, avec une frénésie de propreté que l'on ne rencontre qu'en Hollande. Elle cire tellement bien l'escalier que Mynheer Foot, son maître, s'étale sur les marches. Mais il ne fait qu'en rire.

### LES ALBUMS DE JORDIC

(Librairie Garnier Frères.)

Ils sont d'une fantaisie bien amusante et d'une drôlerie tout à fait pittoresque ces albums de Jordic, qui feront ouvrir aux tout petits des yeux émerveillés. Si divertissants que les parents eux-mêmes prendront plaisir à y jeter un regard par-dessus les têtes blondes des babys.

### LE COURS SELECT

*Le Cours select*, dirigé par miss Bigoudy, et fréquenté par les petites demoiselles les plus « chics » de la ville, est un cours fort original où l'on pratique la culture physique d'après les meilleures méthodes. Un des avantages inappréciables de ce cours select, c'est que l'on n'y punit jamais personne. En revanche, on y dévore de gros puddings et toutes sortes de friandises à l'anglaise. Aussi a-t-il un grand succès. L'album en obtiendra encore davantage.

### TINTIN CORIN

*Tintin Corin* est un petit cochon, mais un amour de petit cochon, gros, gras, frais, rose. Il appartient au fermier maître Yvon le Brac qui, un beau jour, s'avise de le mener à la foire pour le vendre. Il échappe à cette cruelle destinée et part avec sa mère pour la ville des cochons, une ville bien extraordinaire.

### LA PENSION DES OISEAUX

Sur un texte spirituel de Tony d'Ulmès, Jordic a crayonné une série d'un fantastique bien divertissant : *la Pension des oiseaux*. Cette fois ce n'est plus d'un *Cours select* qu'il s'agit, mais d'une école pour mésanges et pour fauvettes. Ces illustrations sont d'une drôlerie qui eût ravi Grandville.

### LILETTE LÉVEILLÉ A CRABOVILLE

Voici d'abord *Lilette Léveillé à Craboville*. Lilette arrive en droite ligne de Paris, elle vient pour la première fois à Craboville-Village, chez sa bonne mère nourrice où elle doit passer les vacances, la brave M^me^ Brazidec, une Bretonne bretonnante. Il y a là une partie de pêche aux crabes qui est la chose la plus réjouissante du monde, et dont le crayon de Jordic a tiré des merveilles. Aussi petite Lilette a-t-elle le cœur serré quand elle quitte Craboville-Plage où elle se promet bien de revenir.

### PERRINE LA PETITE LAITIÈRE

*Perrine la petite laitière* est bien gentille avec sa jolie coiffe de mousseline bien empesée, sa jolie robe, son petit tablier de soie et ses sabots de bois tout neufs, quand elle fait sa tournée matinale. Elle a seulement le défaut d'être horriblement taquine et de trop aimer à jouer des farces, qui font quelquefois de la peine aux autres. Mais elle s'en repent et elle se corrige, et tout est pour le mieux.

### MARIE AUX SABOTS DE BOIS SE GAGE

par **Jordic**.

(Librairie Garnier Frères.)

Encore une petite bonne. *Marie aux sabots de bois se gage*. Elle quitte sa ferme bretonne pour débarquer un beau matin chez M^me^ de Bougon. Le service est bien compliqué pour elle, et elle a quelque peine à s'y faire. Vous jugez de ses ahurissements et de ses bévues. Pauvre Marie ! Les enfants — cet âge est sans pitié — riront bien de ses mésaventures.

Paris. — Imprimerie L. Pochy, 52, rue du Château. — 2201-12.

19e Année. N° 24. 15 Décembre 1912.

# LA REVUE DE PARIS

GENERAL LIBRARY
JAN -8 1913
UNIV. OF MICH.

SOMMAIRE

| | | Pages. |
|---|---|---|
| F. d'Oppeln-Bronikowski. | *Une Nouvelle inédite de Stendhal* | 673 |
| Stendhal | *Trop de Faveur nuit.* — I | 679 |
| Georges Delahache | *Mulhouse-Belfort* | 696 |
| Adolphe Boschot | *Le Conflit Berlioz-Wagner* | 717 |
| Paul de Molènes | *Lettres d'Orient.* — II | 748 |
| Paul Margueritte | *La Maison brûle* (3e partie) | 767 |
| Jean-Paul Lafitte | *La Paléontologie humaine* | 807 |
| Henry Maunoury | *Un Préfet de la Manche en 1814-1815* | 832 |
| Henri Grappin | *Le Mysticisme de Gustave Flaubert* (fin) | 849 |
| Auguste Gauvain | *La Ligue balkanique* | 871 |

Copyright 1912, by *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1912

# LIVRES NOUVEAUX

## LA RÉFORME ÉLECTORALE,
par **Joseph Reinach.**

Le livre que nous donne aujourd'hui M. Joseph Reinach possède, à un degré éminent, deux qualités qui sont parmi les plus recommandables : il traite avec une clarté absolue d'une matière qui intéresse et même passionne l'opinion publique. La question de la réforme électorale basée sur le principe de la représentation proportionnelle ne pouvait être abordée avec plus de compétence, ni plus intelligemment élucidée et mise à la portée de tous, même de ceux qui ne sont pas mathématiciens. Or on avait prétendu jusqu'à présent que seuls les savants de l'Académie des sciences pouvaient entendre quelque chose aux subtilités de la R. P. M. Joseph Reinach aura l'honneur d'y initier le grand public, en un livre excellemment pensé, écrit dans une langue nerveuse et précise, et qui est un des exposés de doctrine politique les mieux faits que nous connaissions.

## LE TRIOMPHE DE L'ARGENT,
par **Jean Mélia.**

C'est un livre amer et douloureux, mais qui contient de l'émotion, de la pitié et de généreuses révoltes contre la toute-puissance de l'argent, contre le triomphe de l'injustice et de la richesse sur la pauvreté désarmée des faibles et des humbles. M. Jean Mélia nous a présenté dans son livre un mauvais riche, au cœur endurci à la fois par son or et par ses préjugés. Tous, heureusement, ne sont pas de ce modèle. Sans trop généraliser les conclusions du roman, on doit reconnaître qu'il est émouvant et dramatique.

## LES OASIS,
par **Charles Clerc.**

Le prix Sully-Prudhomme a signalé aux amis de la poésie ce recueil d'une inspiration toujours haute, et d'une forme pure. M. Charles Clerc est un poète éloquent; il ne faut pas ici entendre le mot « éloquence » dans ce sens de rhétorique, justement honni par Verlaine. L'auteur des *Oasis* exprime avec une force émouvante sa pensée et son émotion : ses vers vibrants prolongent leur écho dans l'âme du lecteur.

## LA RUSSIE MODERNE,
par **George Alexinsky.**

L'auteur pense avec raison que les connaissances de la plupart des Français sur la Russie ne consistent qu'en vagues impressions. Aussi, pour combler une aussi profonde ignorance, il lui a fallu entreprendre de nous expliquer en un petit volume la formation de l'esprit russe, le génie artistique de la Russie, son état social et son activité économique actuelle : c'était peut-être beaucoup à la fois, et de pareilles synthèses sont difficiles à construire. Il faut remercier M. George Alexinsky et de sa bienveillance et de son audace.

## TRAITÉ DE LOGIQUE GÉNÉRALE ET DE LOGIQUE FORMELLE,
par **Ch. Renouvier.**

Ce traité forme le premier des *Essais de critique générale* du célèbre philosophe, ouvrage capital qui ne se trouvait plus en librairie. Il faut se féliciter qu'on en ait entrepris la réimpression, car ce traité est un des plus beaux titres de gloire de Renouvier, qui restera, comme l'a dit M. Gabriel Séailles, « le logicien des catégories, le philosophe du nombre, du *plusieurs*, en lutte contre toute métaphysique de l'unité ». Le grand penseur entreprend de reprendre et de réformer la doctrine de Kant; son effort a exercé une grande influence sur l'orientation de la philosophie moderne. N'était-il pas urgent de faciliter au public l'accès de sa doctrine, n'était-ce pas un devoir de relever un des plus beaux monuments de la pensée française ?

## LA LIBERTÉ,
par **Marcel Battiliat.**

M. Marcel Battiliat est un romancier soucieux des idées, auquel ne suffit point le mérite, déjà fort enviable, de produire dans ses œuvres et de faire évoluer des types bien vivants et agissants; il veut, en outre, que ces personnages représentent en quelque sorte un moment de la pensée contemporaine, qu'ils incarnent nos aspirations et nos préoccupations les plus actuelles. Aussi est-on doublement intéressé par la lecture de ses ouvrages, et particulièrement de celui-ci, où l'on sent frémir et respirer l'âme inquiète de notre temps.

## PROMENADES AU FAR-WEST,
par **François de Tessan.**

« Trop souvent les voyageurs européens bornent leurs excursions aux États de l'Est. Les trois quarts d'entre eux ne dépassent pas Chicago ou poussent hâtivement une pointe jusqu'à San Francisco. » L'auteur, lui, a flâné dans ce Far-West où se développe une civilisation pittoresque et riche de promesses. Il ne pontifie ni ne vaticine : il y a dans son livre plus de verve que d'érudition, plus de bonne humeur que de lyrisme; — le public qui lit les livres de voyages lui en saura peut-être gré.

## LA LITTÉRATURE TCHÈQUE CONTEMPORAINE,
par **H. Jeliner.**

M. H. Jeliner, de l'Université de Prague, a professé l'année dernière, à la Sorbonne, un cours libre sur l'histoire de la littérature tchèque au XIXe siècle. Ce sont ces leçons revues et corrigées qu'il publie aujourd'hui. La littérature tchèque, vivifiée par une ardente foi patriotique, méritait d'être mieux connue : ce livre y contribuera.

PARFUM ULTRA PERSISTANT

La Corrida

ED. PINAUD

18, PLACE VENDOME. PARIS

La grande Liqueur Française

Bénédictine

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au COALTAR SAPONINÉ LE BEUF son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies

SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons, 88

BORDEAUX

VINS

et Eaux-de-Vie de Cognac

*Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison*

OU A SES REPRÉSENTANTS

*A PARIS.* — M. J. VAGNAIR, 1, rue du Guet, Sèvres.

*A LA HAYE.* — M. L.-J. VAN DER MANDELE. 27, Hooge Nieuwstraat.

*AU HAVRE.* — M. G. DUSSUEIL fils, 44, rue de la Bourse.

*A ANVERS.* — M. Aug. FIÉVÉ, 80, Place de Meir, 80

*A BERLIN.* — M. C.-A. MÜLLER junior, Nettelbeckstrasse, 24, Berlin W. 62.

*A BUENOS-AYRES.* — M. JUAN M. LABOURDETTE Corrientes, 151.

LES THÉS

Maravilla de Ceylan — Muno-Cooty de Ceylan

SE TROUVENT DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

Poids Français — Origine Garantie

DEPOT & VENTE

*14, Rue de Rome, Paris* - Téléph. 239-40

La Maison répond immédiatement à toute demande d'adresse de Dépôt en Province.

CHEMINS DE FER DE P.-L.-M.

TRAJET RAPIDE de PARIS à la COTE d'AZUR (en 13 heures)

Train de jour *Côte d'Azur Rapide*, composé de voitures à intercirculation avec places de 1re classe (sans supplément), lits-salon et restaurant. Départ de Paris : 9 heures matin.

Violet Parfumeur PARIS

SAVON ROYAL DE THRIDACE

SAVON VELOUTINE

Recommandés par les médecins p' Hygiène de la Peau et Beauté du Teint.

**CRÉDIT LYONNAIS**
Siège social à LYON. — Siège central à PARIS
CAPITAL : 250 MILLIONS
Entièrement versés
**AGENCE DE BRUXELLES**
DÉPOTS DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

# CREDIT LYONNAIS

## LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

*Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.*

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser
SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

LA SOCIÉTÉ
**"La FRANÇAISE"**
Marque "DIAMANT"
*qui a gagné toutes les courses importantes de la route et de la piste*
POSSÈDE LE PLUS BEAU DES RECORDS :
**PARIS-BREST-PARIS 1911**
1er Émile Georget, 2e Lapize.
Épreuve enlevée déjà en 1901 par Maurice Garin.
La bicyclette "LA FRANÇAISE-DIAMANT"
a pris part DEUX FOIS à la grande course décennale et DEUX FOIS ELLE A TRIOMPHÉ
MAGASIN DE VENTE A PARIS :
**16, Avenue de la Grande-Armée**

## CHEMINS DE FER DE P.-L.-M.

La Compagnie mettra en marche, à partir du 21 décembre, le *train de nuit extra-rapide* desservant la Côte d'Azur.

ALLER :

Départ de Paris : 19 h. 45 ; Arrivée à Nice : 10 h. 17 ; à Monte-Carlo : 10 h. 59 ; à Menton : 11 h. 18.

RETOUR :

Départ de Vintimille : 18 h. 09 ; de Menton : 18 h. 33 ; de Monte-Carlo : 18 h. 54 ; de Nice : 19 h. 35.

Arrivée à Paris : 10 h. 30.

Ce train aura lieu :

A l'aller, du 21 décembre au 30 avril, sauf les jeudis.

Au retour, du 22 décembre au 1er mai, tous les jours, sauf le jeudi (toutefois il aura lieu les jeudis 27 mars et 3 avril).

*Trajet de Paris à Nice en 14 h. ½*

Ce train est composé de grandes voitures à bogies et à intercirculation offrant des places de 1re classe sans supplément, des places de lits complets, de lits-salons avec draps et de lits-salons, d'un sleeping-car, d'un wagon-restaurant et de couchettes entre Paris et Toulon.

Nombre de place limité.

On peut retenir ses places d'avance moyennant un supplément de 2 francs par place.

***Seuls, les Abonnés ont le droit de concourir***

**APPEL AUX LITTÉRATEURS ET AUX POÈTES**

# CONCOURS DE SONNETS

**ORGANISÉ PAR**

# LES ANNALES

## Éloges en 14 Vers, des Grands Écrivains français

*Il existe dans le public beaucoup de Littérateurs et de Poètes ignorés.*
*Nous leur offrons une intéressante occasion de se produire.*
*Nous leur demandons de tracer le portrait, en 14 Vers, d'un ou de plusieurs Ecrivains illustres choisis dans la liste suivante :*

MONTAIGNE — RABELAIS
AGRIPPA D'AUBIGNÉ — RONSARD
ROTROU — CORNEILLE — RACINE
MOLIÈRE — BOILEAU — BOSSUET
FÉNELON — LA BRUYÈRE
LA ROCHEFOUCAULD
Mme DE SÉVIGNÉ — LA FONTAINE
SAINT-SIMON — REGNARD
MARIVAUX — VOLTAIRE
DIDEROT — J.-J. ROUSSEAU
BUFFON — CHATEAUBRIAND
LAMARTINE — VICTOR HUGO
A. DE MUSSET — A. DE VIGNY
BALZAC — DUMAS (père) — G. SAND
AUGIER — DUMAS (fils)
MAUPASSANT — A. DAUDET
F. COPPÉE — DE HEREDIA
THEURIET — MEILHAC — SARDOU

RACINE

*J'eus cette vision, sous un royal portique :*
*L'Andromaque d'Hector, Monime en voile blanc,*
*Junie et Bérénice, et Phèdre au pas tremblant,*
*Erraient avec leurs sœurs, groupe mélancolique.*

*Et leur douleur sans cris et leur maintien pudique,*
*Leurs robes d'or pâli, leur parler noble et lent,*
*De très loin, m'apportaient comme un vague relent*
*D'élégance fanée et de grâce classique.*

*Mais autour de leur col et sur leur sein de lait*
*Maint collier de très purs diamants ruisselait*
*D'une grâce toujours jeune, toujours divine ;*

*Et parmi les langueurs et parmi les pâleurs*
*Scintillaient, seuls vivants, ces feux ensorceleurs ; —*
*Et ces joyaux étaient les larmes de Racine.*

JULES LEMAÎTRE, *de l'Académie française.*

Voici, comme modèle, le beau sonnet composé par M. Jules Lemaître sur Racine.

***On peut également tracer le portrait d'un célèbre Littérateur vivant***
***Nous n'en désignons aucun, nos concurrents le choisiront à leur gré***

# LES 100 MEILLEURS SONNETS

**paraîtront dans les "ANNALES"**

**Ces Sonnets seront désignés par un Jury, composé de nos Collaborateurs, sous la présidence de M. Auguste Dorchain**

*Limite de l'envoi : 30 Juin 1913*

**Chaque envoi doit être accompagné d'une bande de la Revue**

***Seuls, les Abonnés ont le droit de Concourir***

Prix de l'Abonnement aux *Annales*, un an : France, **10** francs (Etranger, 15 francs).
*51, rue Saint-Georges, Paris, et dans tous les bureaux de poste.*

# Comptoir National d'Escompte de Paris

SOCIÉTÉ ANONYME

**Capital : 200.000.000 de Francs, entièrement versés**

## SITUATION au 31 Octobre 1912

**ACTIF :**

| | |
|---|---|
| Caisse et Banque | 106.774.375 51 |
| Portefeuille | 898.678.494 52 |
| Reports | 82.896.831 90 |
| Correspondants « Effets à l'Encaissement » | 99.966.958 52 |
| Comptes Courants débiteurs | 164.194.811 29 |
| Rentes, Obligations et Valeurs diverses | 6.919.663 85 |
| Participations financières | 4.933.152 12 |
| Avances garanties | 197.652.941 30 |
| Comptes débiteurs par Acceptations | 181.709.808 89 |
| Agences hors d'Europe | 19.059.158 84 |
| Comptes d'Ordre et Divers | 28.194.332 63 |
| Immeubles | 15.841.544 » |
| Fr. | 1.806.822.073 37 |

**PASSIF :**

| | |
|---|---|
| Capital | 200.000.000 » |
| Réserves | 38.007.582 23 |
| Comptes de Chèques et Comptes d'Escompte | 665.685.688 38 |
| Comptes Courants créditeurs | 604.509.032 54 |
| Bons à Echéance fixe | 48.867.956 55 |
| Acceptations | 183.066.242 75 |
| Comptes d'Ordre et Divers | 66.685.570 92 |
| Fr. | 1.806.822.073 37 |


**Traitement Rationnel du RHUMATISME**

par le **Sirop Iodomorphique**

Du Docteur **A. FOUCAUT**

**Vous souffrez** de Rhumatismes, d'Accès de Goutte, de Névralgies faciales ou sciatiques, de Migraines violentes,

Prenez le **Sirop Iodomorphique** du Dr Foucaut.

*Cette préparation spéciale, efficace et sans danger, constitue*

**le meilleur calmant de la douleur**

EXIGER CE NOM, C'EST S'ASSURER LA GUÉRISON

**H. PINET, Pharmacien, 70, rue des Carmes, ORLÉANS**

ET TOUTES PHARMACIES

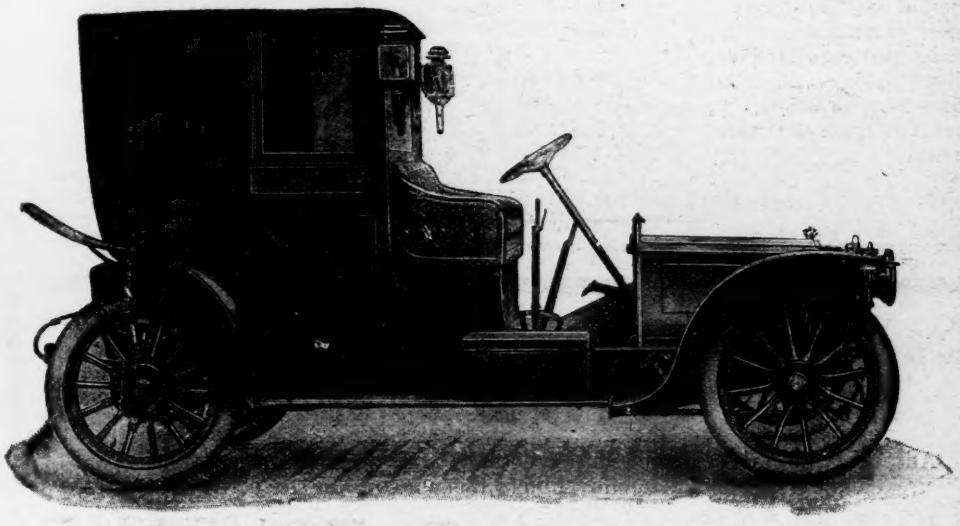
Société Anonyme des Anciens Établissements

# PANHARD & LEVASSOR

CAPITAL : 5.000.000 DE FRANCS

19, Avenue d'Ivry - PARIS

SALON D'EXPOSITION : 24, Avenue des Champs-Élysées - PARIS



Voitures automobiles
Camions

Voitures de livraison
Moteurs, Canots

MOTEURS SANS SOUPAPES

*Envoi Franco du Catalogue illustré*

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

# EXCURSION EN TOURAINE

Billets d'excursion à prix réduits, valables 15 jours, délivrés toute l'année, par les gares du réseau de l'Etat (Lignes du Sud-Ouest), et pouvant être prolongés de 2 fois 15 jours moyennant un supplément de 10 % pour chaque prolongation.

1re classe : 26 francs ; 2e classe : 20 francs ; 3e classe : 13 francs.

ITINÉRAIRE : SAUMUR, MONTREUIL-BELLAY, THOUARS, LOUDUN, CHINON, AZAY-LE-RIDEAU, TOURS, CHATEAURENAULT, MONTOIRE-SUR-LE-LOIR, VENDOME, BLOIS, PONT-DE-BRAYE, SAUMUR.

(*Faculté d'arrêt aux gares intermédiaires*).

Billets spéciaux de parcours complémentaires pour rejoindre ou quitter l'itinéraire du voyage d'excursion comportant 40 % de réduction sur les prix des billets simples.

La demande des billets doit être faite à la gare de départ 3 jours au moins à l'avance Ce délai est réduit à 2 heures pour les billets demandés à Paris-Montparnasse et à Paris-Saint-Lazare.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

# VOYAGE CIRCULAIRE EN BRETAGNE

L'Administration des Chemins de fer de l'Etat fait délivrer toute l'année, par ses gares et bureaux de ville de Paris, des billets d'excursion de 1re et de 2e classes, valables 30 jours, au prix très réduit de :

65 francs en 1re classe et 50 francs en 2e classe, permettant de faire le tour de la PRESQU'ILE BRETONNE.

ITINÉRAIRE : RENNES, SAINT-MALO, SAINT-SERVAN, DINARD-SAINT-ENOGAT, DINAN, SAINT-BRIEUC, GUINGAMP, LANNION, MORLAIX, ROSCOFF, BREST, QUIMPER, DOUARNENEZ, PONT-L'ABBE, CONCARNEAU, LORIENT, AURAY, QUIBERON, VANNES, SAVENAY, LE CROISIC, GUERANDE, SAINT-NAZAIRE, PONT-CHATEAU, REDON, RENNES.

Ces billets peuvent être prolongés trois fois d'une période de 10 jours moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 % du prix primitif.

Il est délivré, en même temps que le BILLET CIRCULAIRE, un billet de parcours complémentaire permettant de rejoindre l'itinéraire du VOYAGE CIRCULAIRE et comportant une réduction de 40 % sur les prix du tarif général.

La même réduction est accordée à l'excursionniste, après l'accomplissement du VOYAGE CIRCULAIRE, pour rentrer à son point de départ ou se rendre sur toute autre gare des réseaux de l'Etat (Lignes de Normandie et de Bretagne) et d'Orléans.

# OFFICIERS MINISTÉRIELS

*Les annonces sont reçues aux bureaux de la* Revue de Paris, 85 *bis, Faubourg Saint-Honoré.*

Téléphone : 516-20

VENTE AU PALAIS, 21 décembre 1912, à 2 heures.

**PROPRIETE A ASNIÈRES**

46, rue Chanzy. Mise à prix : **100.000 fr.** S'adresser à Mes Léger et Charles Martin, avoués.

---

VENTE AU PALAIS, le 28 décembre 1912 à 2 heures.

**PROPRIÉTÉ** à **La Varenne-Saint-Hilaire**, commune de Saint-Maur-des-Fossés, av. Marie-Louise, 48 (ancien 3). Rev. **1.000 fr.** env. Contenance 575 m. env. M. à p. **5.000 fr.** plus rente annuelle et viagère de **900 fr.** S'ad. pour renseignements à Mes Houde, Ménard, avoués, Armand, syndic de faillite.

---

**VENTE** au Palais, le 8 janvier 1913, à 2 h. : 1° **Propriété à Gentilly** (Seine), 6, rue de la Glacière. M. à p. **15.000 fr.** 2° **Terrain à Limeil-Brévannes** (S.-et-O.). M. à p. **1.000 fr.** S'adresser. à Mes Boudin, Durnerin, avoués, et Cottenet, notaire à Paris.

Vente à Mantes (S.-et-O.). Etude Pochet, notaire, 21 décembre, à 2 heures. 1° **BELLE PROPRIÉTÉ DE CAMPAGNE A JUZIERS,** près Meulan (Constn récente) M. à p. **70.000 fr.** 2° **Jardin à Juziers** (pour construction) M. à p. **4.000 fr.** **Terrain** attenant au 1er lot. M. à p. **500 fr.** *Le tout proche de la Seine, de la Route Nationale de Paris à Rouen.* **Chasse, pêche.** S'adr. Mes Pochet, not., Tripard, Deveau, avoués à Mantes, Massin, agréé à Paris.

---

**VENTE** le 22 décembre 1912, à 2 heures, en la mairie d'Aigonnay, par Me Cathelineau, note à Mougon (Deux-Sèvres). 1° **CHATEAU DU BREUIL et dépendances sis commune d'Aigonnay.** Contce 2 hectares 27 ares 81 cent. Mise à prix **6.000 fr.** 2° **VASTE CORPS DE BATIMENTS ET TERRES,** Contce 4 hect. 30 ares 24 cent., sis **au Breuil d'Aigonnay.** M. à p. **8.000 fr.** *Faculté de réunion.* S'adr. pour renseignts : à Me Catelinenau, et à Paris à Me Brunet, avoué, et à la Direction des Domaines.

---

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS, DU MIDI, DU NORD DE L'ESPAGNE
DE MADRID-SARAGOSSE-ALICANTE, ANDALOUS,
DU SUD DE L'ESPAGNE ET DE BOBADILLA A ALGÉSIRAS

# VOYAGES d'AUTOMNE en ESPAGNE et au MAROC

Pour faciliter les excursions en Espagne et au Maroc pendant l'automne, saison très favorable pour la visite de ces pays, la Compagnie d'Orléans délivrera du 15 septembre au 31 octobre 1912, au départ de Paris, des billets spéciaux de 1re et 2e classes, à prix très réduits, permettant d'atteindre Madrid, Cordoue, Séville, Cadix, Grenade, Malaga et Algésiras et comportant dix itinéraires différents.

Validité pour le retour jusqu'au 31 décembre 1912, dernière date, pour l'arrivée du voyageur à son point de départ.

Faculté d'arrêt : en France, à Bordeaux, Bayonne et Hendaye ; en Espagne, à tous les points du parcours.

*Exemple de l'un des itinéraires précités :*

**PARIS à ALGÉSIRAS**

*Via Bordeaux, Irun, Madrid, Cordoue, Bobadilla.*

Aller et retour : 1re classe, 286 francs ; 2e classe, 209 francs.

Les voyageurs munis de billets pour Séville trouveront à cette gare, du 15 septembre au 30 novembre inclus, des billets d'excursions valables 30 jours pour Xérès, Cadix et Grenade (1re cl. 63 pesetas 10 ; 2e classe : 47 pesetas 10).

D'Algésiras à Tanger, traversée en 2 heures 1/2 environ.

# LA REVUE DE PARIS

## Avis Important

*Nous prions nos* **ABONNÉS**

*dont l'Abonnement se termine avec le numéro du*

**15 DÉCEMBRE**

*de vouloir bien, en raison de l'importance de cette échéance, nous adresser, dès maintenant,*

*leur* **RENOUVELLEMENT** *pour* **1913**

*afin qu'ils n'éprouvent aucun retard dans la réception de leur numéro.*

PRIX DE L'ABONNEMENT

| | UN AN : | SIX MOIS : | TROIS MOIS : |
|---|---|---|---|
| Paris . . . . . | 48. » | 24. » | 12. » |
| Seine et Seine-et-Oise . . . . . | 51. » | 25.50 | 12.75 |
| Départements et Colonies françaises | 54. » | 27. » | 13.50 |
| Étranger (Union postale) . . . . | 60. » | 30. » | 15. » |

Nous rappelons que, sans aucuns frais supplémentaires, la *Revue de Paris* est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.

EN VENTE :

## Table décennale de la « Revue de Paris »

(1894-1903)

I. TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS.
II. TABLE ANALYTIQUE PAR MATIÈRES.
III. TABLE GÉOGRAPHIQUE PAR RÉGIONS.

**Prix. . . . . 2 fr. 50**

***Envoi franco contre mandat ou timbres-poste, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.***

S

ous

IS :
»
5
0
»

née aux

:
is »

ris.

e

de v
Egy

Par

Par

liè
ste

E
pe
Ca

# VOYAGES
# en ÉGYPTE et au SOUDAN

*(Services des Bateaux COOK établis sur le Nil depuis 42 ans)*

Départs fréquents entre **Le Caire, Louqsor, Assouan** et la **Seconde Cataracte**, permettant de visiter à loisir et avec confort les principaux **Temples, Monuments, Tombes et Antiquités de la Haute-Egypte**.

**Prix : Le Caire à Assouan et retour**

Par bateau de touriste, depuis. . . . . Fr. **909** »

**Service pour la Seconde Cataracte :**

Par bateau de touriste, depuis. . . . . Fr. **505** »

**Steamers et Dahabeahs en acier, nouvellement et luxueusement aménagés** pour excursions particulières. **VOYAGES COMBINÉS** à prix spéciaux par les chemins de fer Egyptiens et Soudanais et les steamers de la Maison **COOK** pour toutes les villes de la Haute Egypte ainsi que **Karthoum** et **Gondokoro**.

## EXCURSIONS ACCOMPAGNÉES EN ÉGYPTE

permettant de visiter **Alexandrie, Le Caire** et les **Ruines grandioses des Bords du Nil jusqu'à la Première Cataracte. — Prochains départs : 20 NOVEMBRE 1912 et 9 FÉVRIER 1913.**

## VOYAGES PARTICULIERS A FORFAIT

*Départs et itinéraires au gré du Voyageur*

RENSEIGNEMENTS DÉTAILLÉS ET PROGRAMMES SUR DEMANDE

## Th. COOK & FILS, 1, place de l'Opéra, 1

101, avenue des Champs-Élysées, et 250, rue de Rivoli, Paris

# PNEU LE GAULOIS

## Établissements BERGOUGNAN

USINES A CLERMONT-FERRAND

**9, Rue Villaret-de-Joyeuse, PARIS**

## DÉMÉNAGEMENTS

**BEDEL & Cie**
TÉLÉPHONE : 259.24
**18, Rue Saint-Augustin, PARIS**

CHEMIN DE FER DU NORD

**SERVICES RAPIDES ENTRE PARIS, L'ANGLETERRE, LA BELGIQUE, LA HOLLANDE, L'ALLEMAGNE, LA RUSSIE, LE DANEMARK, LA SUÈDE ET LA NORVÈGE.**

# PARIS-NORD A LONDRES

**(Via Calais ou Boulogne)**

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens

*Voie la plus rapide :* Trajet en 6 heures 45. Traversée maritime en une heure

## Prix des Places (droits de ports compris)

| | | 1re CLASSE | 2e CLASSE | 3e CLASSE |
|---|---|---|---|---|
| Billets simples valables 7 jours | via Boulogne-Folkestone | 62 50 | 43 35 | 28 35 |
| | via Calais-Douvres ..... | 70 80 | 49 55 | 32 05 |
| Billets d'aller et retour valables 1 mois : | via Boulogne-Folkestone | 109 85 | 78 80 | |
| | via Boulogne-Folkestone ou Calais-Douvres... | 119 75 | 87 35 | 50 55 |
| Billets d'aller et retour valables 2 mois : | via Boulogne-Folkestone ou Calais-Douvres... | 136 60 | 95 70 | 61 90 |

Le coupon de retour des billets d'un mois peut être prolongé d'un mois moyennant supplément.

Bagages : 25 kilogr. transportés gratuitement.

La gare de Paris-Nord distribue en outre, conjointement avec des billets à destination de Londres, des billets de Londres aux différentes stations de l'Angleterre desservies par les chemins de fer anglais.

| | | |
|---|---|---|
| 6 express sur **BRUXELLES** ..... | Trajet en | 3 h. 55 |
| 3 express sur **LA HAYE** ..... | — | 7 h. 30 |
| et **AMSTERDAM** ..... | — | 8 h. 30 |
| 5 express sur **FRANCFORT-SUR-MEIN** ..... | — | 12 h. » |
| 5 express sur **COLOGNE** ..... | — | 7 h. 29 |
| 4 express sur **HAMBOURG** ..... | — | 15 h. 19 |
| 5 express sur **BERLIN** ..... | — | 15 h. 31 |
| 2 express sur **SAINT-PÉTERSBOURG** ..... | — | 50 h. » |
| par le Nord-Express bi-hebdomadaire.... | — | 45 h. » |
| 1 express sur **MOSCOU** ..... | — | 60 h. » |
| par le Nord-Express hebdomadaire..... | — | 53 h. » |
| 2 express sur **COPENHAGUE** ..... | — | 26 h. » |
| **STOCKHOLM** ..... | — | 43 h. » |
| **CHRISTIANIA** ..... | — | 49 h. » |

*Pour renseignements précis, s'adresser aux gares et bureaux de ville de la Compagnie*

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

# Billets d'aller et retour collectifs

## DE FAMILLE en 1re, 2e et 3e classes

**Délivrés aux familles d'au moins trois personnes, de toute station du réseau à toute station du réseau située à 125 kilomètres au moins du point de départ**

1° *Toute l'année.* — Trois premières personnes, prix de 3 billets aller et retour ordinaires du tarif G. V. n° 2 ; par personne en plus, réduction de 50 %. (Il peut être délivré un coupon spécial au chef de famille qui a la faculté de revenir seul à son point de départ.)

Ces billets sont soumis, quant à la validité et aux arrêts en cours de route, aux mêmes conditions que les billets aller et retour ordinaires.

2° *Saison de printemps* (1). — Du jeudi qui précède la Fête des Rameaux au 25 juin. Validité 33 jours, 2 prolongations facultatives de 15 jours moyennant supplément.

3° *Saison d'été* (1). — Du 25 juin au 1er octobre. Validité : jusqu'au 5 novembre.

Réduction des aller et retour pour les trois premières personnes, de 50 % pour la quatrième et 75 % pour la cinquième et les suivantes.

Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire.

Faculté pour le chef de famille de rentrer isolément à son point de départ. Délivrance à un ou plusieurs membres de la famille de cartes d'identité permettant au titulaire de voyager isolément à demi-tarif entre le point de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

En outre, pour les billets de saison d'été, les membres de la famille au-dessus de trois personnes ont la faculté d'effectuer isolément leur voyage à l'aller et au retour en acquittant au guichet le prix d'un billet militaire.

(1) La distance minima de 125 kilomètres est réduite à 60 kilomètres pour les billets à destination d'une station thermale ou balnéaire.

**LUCIEN LAVEUR, Éditeur, 13, rue des Saints-Pères, PARIS (VIe)**

**ETRENNES 1913** *Envoi franco contre Mandat-Poste*

# LA TABLE ET LE REPAS

## A TRAVERS LES SIÈCLES

Par **Armand LEBAULT**

HISTOIRE DE L'ALIMENTATION, DU MOBILIER A L'USAGE DES REPAS
DU CÉRÉMONIAL ET DES DIVERTISSEMENTS DE TABLE
CHEZ LES PEUPLES ANCIENS ET LES FRANÇAIS
PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE SUR LES MŒURS GASTRONOMIQUES PRIMITIVES
ET SUR LE ROLE DU REPAS DANS LA CIVILISATION

Un vol. in-8 raisin (VIII-720 pages), orné de 116 illust. Broché ..... **20** fr. »

ROBERT HÉNARD

## Sous le Ciel vénitien

**La Ville - La Lagune - La Campagne**

Un vol. in-8 écu de VIII-358 pages avec 10 illust.
Broché, **10** fr.

## LA COMÉDIE-FRANÇAISE

**(1658-1907)**

Par **FRÉDÉRIC LOLIÉE**

**Préface de Paul HERVIEU, de l'Académie française**

Magnifique ouvrage in-8 colombier de XII-520 pages, avec une eau-forte de DECISY, 33 héliogravures, 200 grav. sur bois, d'après les dessins de GEORGES SCOTT, et les œuvres d'art renfermées à la « Comédie Française » et dans les collections publiques ou privées, imprimé par PH. RENOUARD, sur papier vélin du Marais.

Prix, broché : **120** fr.

# LA TERRE & LA RACE ROUMAINES

Depuis leurs origines jusqu'à nos jours

Par **Alexandre A.-C. STURDZA**

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

*Ouvrage couronné par l'Académie Française*

Un vol. in-8 raisin (XVI-740 p.), avec 10 cartes et 186 fig. Broché..... **20** fr.

**Traité pratique d'Élevage et d'Entraînement du cheval de course, par Paul FOURNIER** (Ormonde) et **V. DURET**. Beau volume in-8° raisin de XII-480 pages, orné de 54 illustrations. Broché..... **25** fr.

**Le Demi-Sang** Trotteur et Galopeur. Théories générales, élevage, entraînement, alimentation, par **Paul FOURNIER** (Ormonde) — Beau volume in-8° raisin de XII-340 pages avec 26 illustrations. Broché..... **20** fr.

## OUVRAGES SUR LA CHASSE

**Alphabet du Piégeage**, par Joseph LEVITRE, ancien garde-chasse, officier d'académie, Préface par Ed. CHRISTOPHE. Un volume in-16 de VIII-288 pages, avec 64 illustrations. Broché . . . . . **7** fr. **50**

**Dressage du chien d'arrêt au collier de force**, par Joseph LEVITRE. Préface de M. Gabriel de SAINT-AIGNAN. In-16 jésus de XVI-64 pages. Illustré. Broché. . . . . **2** fr. »

**La chasse au grand-duc en France**, par Maurice de la FUYE et Gabriel de DUMAST. Préface du comte Justinien CLARY. Un vol. in-16 de VIII-232 pages avec 53 illustrations. Broché. **7** fr. **50**

**La chasse des grives au fusil**, par Maurice de la FUYE. Un vol. in-16 double-couronne de XX-328 pages, avec 10 illustrations. Broché. . . . . **3** fr. **50**

**La chasse à l'alouette**, par André SIMON, préface par M. Paul LACOUR. In-16 double-couronne de XVI-178 pages, avec illustrations. Broché. . . . . **3** fr. »

**Chasse aux loups** et autres chasses en Basse-Bretagne, par le Rev. E.-W.-L. DAVIES, « OTTER-DAVIES », traduit par le Comte René de BEAUMONT. Un vol. in-16, double-couronne de XII-384 pages. Broché. . . . . **3** fr. **50**

**Le chien.** — Description des races, croisements, élevage, dressage, maladies et leur traitement, par STONEHENGE, YOUATT, MAYHEW, BOULEY, HAMILTON, SMITH, etc. Un volume in-16 raisin, 366 pages avec 126 vignettes. Relié toile. . . . . **5** fr. »

**ÉMILE-PAUL, Éditeur,** *rue du Faubourg Saint-Honoré, 100, PARIS-VIII*

*Nouveauté*

**Vicomte de REISET**

**Joséphine de SAVOIE**

## COMTESSE DE PROVENCE (1753-1810)

Il a été tiré : 275 exemplaires sur papier vélin d'Arches. Prix ..... 60 »
— 25 — Japon à la forme. Prix..... 100 »
Rel. chagrin plein, tête dorée avec armes et filets or sur les plats, dentelle intér., dos orné. 40 »
Même reliure maroquin plein. Prix..... 60 »

De nombreuses planches et portraits en phototypie et en héliogravure viennent illustrer cette consciencieuse étude qui apporte une large contribution à l'histoire des derniers Bourbons dont le vicomte de Reiset s'est fait l'impartial biographe dans une longue série d'ouvrages importants, l'auteur a pu réunir une collection inestimable de portraits dus aux plus illustres pinceaux, à peu près tous inconnus ou inédits, qui viennent singulièrement ajouter à l'intérêt du volume en faisant revivre à nos yeux, sous l'aspect le plus séduisant, non seulement Joséphine de Savoie, mais tous les personnages du livre, et les femmes les plus captivantes de sa famille et de son temps !

*Nouveauté*

**Comte Louis d'HARCOURT**

## CONNÉTABLES ET MARÉCHAUX DE FRANCE

Il a été tiré de cet ouvrage, de format in-folio : 150 ex. dont 130 ex. seulement mis en vente. Prix de l'ex. compr. 2 vol. impr. sur vélin d'Arches, à la forme, spécialem. fabriqué et filigrané. 1.000 »

Le tome premier seul est paru. Le tome second paraîtra en mars 1913.

*Le prix de l'ouvrage est payable par moitié à la réception de chaque volume.*

Pour la première fois on trouvera réuni en un seul ouvrage tout ce qui peut contribuer à faire revivre la figure et les actions des Connétables et Maréchaux de France, depuis l'origine des charges jusqu'à leur suppression.

Ce livre contiendra : 1° Un résumé de la vie et de la carrière de chaque personnage ; 2° Plus de trois cents reproductions de sceaux, vitraux, pierres tombales, dessins, miniatures, estampes, portraits peints, sculptures, exécutées en noir et en couleurs, par les procédés divers les mieux appropriés au caractère de chaque œuvre ; 3° Les écus de leurs armes, en couleurs, et peints à la main ; 4° Une bibliographie succincte.

Le premier volume comprendra la préface, les origines des Connétables et leur biographie jusqu'à la suppression de la charge, les origines des Maréchaux et leur biographie depuis 1185 jusqu'au commencement du XVIIIe siècle.

Le deuxième volume comprendra la biographie de chaque Maréchal depuis 1700 jusqu'en 1870.

Pour la partie artistique, nous avons eu recours à M. André Marty, c'est dire le soin et le goût apportés à l'exécution de ce livre véritablement digne des bibliophiles.

**Comte de FELS**

## ANGE-JACQUES GABRIEL

**Premier Architecte du Roi Louis XV**

Un vol. in-4° tiré à 300 ex. numérotés, illustré de 35 planches hors texte, fac-similés en noir et en couleurs, dont un grand nombre en double, triple et quadruple format. Prix ..... 150 »

On sait peu de chose sur Ange-Jacques Gabriel. Sa vie et ses œuvres n'avaient pas été jusqu'ici étudiées. Cette lacune se trouve heureusement comblée par l'ouvrage du comte de Fels ; ouvrage très documenté, de haute tenue littéraire et plein de révélations sur le grand architecte du XVIIIe siècle. Une abondante et précieuse illustration empruntée tout entière à des documents de l'époque, reproduits en fac-similés, complète cette œuvre que tous les bibliophiles et les amoureux d'art voudront posséder.

*Nouveauté*

**Gérard de NERVAL**

## PETITS CHATEAUX DE BOHÊME

*Préface par Anatole FRANCE. Notice et texte par Maurice TOURNEUX*

71 illustrations gravées sur bois par Alfred PRUNAIRE, d'après les documents de l'époque.

Il a été tiré de cet ouvrage :
50 ex. sur Japon et de Chine, au choix du souscripteur, contenant le tirage à part de toutes les illustrations. Il sera, en outre, remis un bois ayant servi au tirage de la publication. 200 »
50 exemplaires sur papier du Japon ou de Chine au choix du souscripteur. Prix ..... 120 »
300 exemplaires sur papier vélin à la cuve, fabriqué spécialement pour l'édition. Prix. 80 »

**ÉMILE-PAUL, Éditeur,** *rue du Faubourg Saint-Honoré, 100, PARIS-VIII*

# Collection d'Ouvrages historiques

## COLLECTION in-8° 23×14

Le volume broché. *Prix* : **7** fr. **50** — Le volume relié. *Prix* : **12** fr. **50**

*Nouveauté.*

FRÉDÉRIC LOLIÉE. — *La Comtesse de Castiglione.* 18 illustrations..... 1 vol.

*Dans la même collection :*

FRÉDÉRIC LOLIÉE. — *Talleyrand.* 32 illustrations..... 2 vol.
FRÉDÉRIC LOLIÉE. — *Le Duc de Morny, et la Société du second Empire,* 22 illustrations..... 1 vol.
PIERRE DE VAISSIERE. — *De quelques assassins, XVI^e siècle,* 22 illustrations.... 1 vol.
R. BITTARD DES PORTES. — *Charette et la Guerre de Vendée.*..... 1 vol.
R. BITTARD DES PORTES. — *Histoire de l'Armée de Condé pendant la Révolution française*..... 1 vol.

## COLLECTION in-8° carré

Le volume, broché. *Prix* : **5** *fr.* — Le volume relié. *Prix* : **9** fr.

*Nouveautés*

MARQUIS DE SÉGUR, *de l'Académie Française.* — *Parmi les Cyprès et les Lauriers.*. 1 vol.
Colonel MARQUIS DE NADAILLAC. — *Souvenirs de la Duchesse d'Escars.*..... 1 vol.
DU BOSCQ DE BEAUMONT ET BERNOS. — *La Cour des Stuarts* ..... 1 vol.
P. D'ESTRÉE et A. CALLET. — *La Duchesse d'Aiguillon*..... 1 vol.
J. TURQUAN. — *Les femmes de l'Emigration*..... 2 vol.

*Dans la même série.*

R. BAZIN, *de l'Académie française.* — *Le Duc de Nemours*..... 1 vol.
M. BOUTRY. — *Autour de Marie-Antoinette* ..... 1 vol.
COMTE FLEURY. — *Angélique de Mackau.* ..... 2 vol.
A. GAYOT. — *Fortunée Hamelin*..... 1 vol.
VICOMTE DE GUICHEN. — *Le Duc d'Angoulême*..... 1 vol.
R. HENARD. — *La rue Saint-Honoré, des origines à nos jours*..... 2 vol.
J. DE LAFAYE. — *Amitiés de Reine*..... 1 vol.
J. DE LA FAYE. — *Charlotte de Rohan et le Duc d'Enghien*..... 1 vol.
VICOMTE DE REISET. — *Belles du vieux temps* ..... 1 vol.
VICOMTE DE REISET. — *Les Reines de l'Emigration*..... 2 vol.
C. SAINT-ANDRÉ. — *Madame du Barry* ..... 1 vol.
C. STRIYENSKI. — *Mesdames de France, filles de Louis XV*..... 1 vol.

## NOUVELLE COLLECTION HISTORIQUE POUR LA JEUNESSE

***Publiée par Madame la Comtesse C. D'ARJUZON***

Le volume broché. *Prix* : **3** fr. **50**. — Le volume. relié. *Prix* : **6** fr.

*Nouveauté*

*Napoléon à Sainte Hélène. — Las Cases* ..... 1 vol.

*Même collection :*

*Récit de trois jeunes prisonnières. Madame Royale, Mademoiselle de Tourzel, Mademoiselle de Pons* ..... 1 vol.
*Souvenirs d'une femme sur la Retraite de Russie. Louise Fusil*..... 1 vol.
*La Jeunesse de Chateaubriand, racontée par lui-même*..... 1 vol.
*A la Cour du Grand Roi. Saint-Simon* ..... 1 vol.

**ÉMILE-PAUL, Éditeur,** *rue du Faubourg Saint-Honoré, 100, PARIS-VIII*

*Nouveauté*

**François LAURENTIE**

# LOUIS XVII

Un volume in-4°, 28 × 36. Prix ..... **150** fr.

On écrit et on dispute depuis un siècle sur Louis XVII, mais jamais l'on n'avait songé à grouper dans une même œuvre les documents iconographiques et les pièces d'archives qui concernent la vie et la mort du malheureux enfant-roi. Ce groupement est le principal objet de l'ouvrage de M. François Laurentie. On y trouvera, en même temps qu'une biographie de Louis XVII, écrite d'après les sources les plus sûres et en tenant compte des travaux les plus récents, un recueil vraiment unique de portraits ou d'émouvants souvenirs, ainsi qu'un choix judicieux et abondant de pièces d'une haute importance, pour la plupart inconnues, au moins dans leur aspect original, et puisées aussi bien dans les archives privées que dans le fonds public. Le souci artistique, constamment présent, n'enlève rien à la rigueur critique de cette œuvre à laquelle les historiens les plus compétents se sont d'avance intéressés et qui restera l'un des plus précieux monuments élevés à la mémoire du fils de Louis XVI. Bibliophiles, amateurs d'art, historiens, professionnels, y trouveront à l'envi de quoi satisfaire leurs goûts.

*Nouveauté*

**Marcel FOUQUIER**

# PARIS AU XVIIIE SIÈCLE

***Ses Folies — Ses Divertissements — Ses Mœurs***

Deux volumes in-4°, 30 × 40, se vendant séparément. Prix du volume ..... **100** fr.

Cet ouvrage, tiré à 550 exemplaires, numérotés, sur papier vergé d'Arches à la forme, contient 12 hors-texte (héliogravures, crayons et fac-similés en couleurs) et 425 illustrations dans le texte dont 75 en couleurs, comportant des vues extérieures des plus jolies maisons de Paris, à la fin du XVIIIe siècle, avec leurs intérieurs, les motifs de décoration variés, les plans, jardins et scènes de la vie intérieure à cette époque. — La vie extérieure avec ses paradis, bals, cafés, Vaux-hall, Tivoli. — Frascati, promenades à la mode et les excentricités que suscitèrent le Directoire et le Consulat.

*Nouveauté*

# PASTEUR

**Dessinateur et Pastelliste**

***Introduction de M. René VALLERY-RADOT***

Un album contenant 20 reproductions grand in-folio, d'après les œuvres de Louis Pasteur. Tiré à 100 exemplaires, dont 50 exemplaires seulement mis dans le commerce. Prix..... **100** fr.

Sous ce titre très inattendu, mais très justifié, paraît un grand album de vingt reproductions, en planches séparées, de portraits faits en Pasteur, dans sa jeunesse. André Marty les a reproduits avec son goût et sa conscience impeccables. Une préface de M. R. Vallery-Radot explique dans quelles circonstances furent faits ces différents portraits, et comment les premiers succès de Pasteur furent des succès artistiques jusqu'au moment où la science le prit tout entier.

**Pierre de NOLHAC**

# Histoire du Château de Versailles

**Sous Louis XIV**

Deux volumes in-4°, tirés à 350 exemplaires. Prix : broché, **150** fr. Relié..... **210** fr.
Il a été tiré quelques exemplaires sur papier du Japon. Prix..... **300** fr.

*L'Histoire du Château de Versailles* est ornée de cinquante planches d'illustrations, dont plusieurs en fac-similé d'aquarelles en couleur, réunissant les dessins, peintures et documents les plus importants pour l'histoire du Château et de l'art à Versailles.

L'illustration comprend des dessins inédits de CHARLES LE BRUN, LE NOTRE, MANSART, ISRAEL SILVESTRE, CRUYL, PÉRELLE, BONNARD, SÉBASTIEN LE CLERC, des peintures de VAN DER MEULEN, PATEL, COTELLE, MARTIN, ALLEGRAIN, etc., et des vues anciennes de Versailles appartenant à la collection privée de S. M. le roi d'Angleterre.

**LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (6e)**
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

# ÉTRENNES

**de SPLENDIDES LIVRES de LUXE : COLLECTION in-4° LAROUSSE**

Impression sur papier couché (format 32 × 26)
Superbes illustrations photographiques, reliures artistiques originales

*NOUVEAUTÉ :*

## LA FRANCE, Géographie Illustrée

**En 2 volumes par P. JOUSSET**
1942 gravures photographiques, 47 hors texte, 51 cartes en noir et en couleurs. — Broché. . 56 fr. Relié.. 68 fr.

*Paru précédemment :*

**Histoire de France Illustrée**, en deux volumes, Br. 53 fr.
Relié . . . . . 65 fr.
**Le Musée d'Art : des Origines au XIXe siècle.** Br. 22 fr.
Relié . . . . . 27 fr.
**Le Musée d'Art : XIXe siècle.** Br. 28 fr. Relié. . 34 fr.
**Les Sports modernes illustrés.** Br., 20 fr. Relié. 26 fr.
**La Terre, géologie pittoresque.** Br. 18 fr. Relié. 23 fr.
**Atlas Larousse Illustré.** Broché, 26 fr. Relié . . 32 fr.
**L'Allemagne Contemporaine Illustrée.** Broché. . 18 fr.
Relié . . . . . 23 fr.
**La Belgique Illustrée.** Broché, 20 fr. Relié. . . 26 fr.
**L'Espagne et le Portugal Illustrés.** Broché. . . 22 fr.
Relié . . . . . 28 fr.
**La Hollande Illustrée.** Broché, 12 fr. Relié. . . 17 fr.
**L'Italie Illustrée.** Broché, 22 fr. Relié . . . . . 28 fr.
**Atlas Colonial Illustré.** Broché, 18 fr. Relié . . 23 fr.
**Paris-Atlas.** Broché, 18 fr. Relié. . . . . 23 fr.

**CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE**
Belles éditions illustrées, reliures amateur (**Bibliothèque Larousse**)

*NOUVEAUTÉS :*

## VICTOR HUGO : Œuvres Choisies Illustrées

Deux beaux volumes in-8° illustrés de 60 gravures, dont 48 hors texte
(Poésie, 1 vol. — Prose, 1 vol.). Chaque vol. relié demi-peau, tête dorée. . . . . 8 fr.

## Bernardin de Saint-Pierre

**Paul et Virginie.** 1 volume, rel . . . . . 3 fr. »

## Regnard

**Théâtre Choisi Illustré.** 1 volume, relié. . . . 4 fr. 50

## Mme de Sévigné

**Lettres Choisies Illustrées.** 1 volume, rel . 4 fr. 50

## La Bruyère

**Les Caractères.** 1 volume, relié. . . . . 4 fr. 50

*Paru précédemment* : **Œuvres de Balzac, Musset, Molière, Racine, etc.**

**DICTIONNAIRES LAROUSSE**
Les plus utiles des livres d'étrennes. — Editions de tous prix

*NOUVEAUTÉ :*

## LAROUSSE DE POCHE

Joli volume de 1292 pages, sur papier mince, relié peau souple. . . . . 7 fr. 50

*Paru précédemment :*

**Larousse Classique Illustré.** Relié toile. . . . 3 fr. 75
**Petit Larousse Illustré.** Relié toile. . . . . 5 fr. »
Relié peau . . . . . 7 fr. 50
**Le Larousse pour Tous,** *en 2 volumes.* Broché. . 35 fr.
Relié demi-chagrin 45 fr. (Payable 5 fr. tous les deux mois).
**Nouveau Larousse Illustré,** *en 8 volumes.* Broché 230 fr.
Relié, 275 fr. (Payable 10 fr. par mois).

**MAGNIFIQUES ÉTRENNES D'ART** *NOUVEAUTÉ*

## Estampes artistiques encadrées

Fac-similés de chefs-d'œuvre anciens et modernes, en couleur et en camaïeu, d'après les procédés spéciaux de Léon MAROTTE
Reproductions donnant l'illusion complète des tableaux originaux
(*COLLECTION LAROUSSE. — DEMANDER LE PROSPECTUS SPÉCIAL*)

**Envoi franco contre mandat-poste. — Demander le catalogue d'Etrennes**

**ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, Rue Racine, PARIS**

**NOUVEAUTÉS** **ÉTRENNES 1913**

Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)

# ROBINSONS SOUTERRAINS

Un volume grand in-8°, illustré par G. DUTRIAC

Prix : Broché . . . . . 10 fr. »
Relié toile, plaque et tranches dorées . . . . . 12 fr. »

LÉON BERTHAUT
Membre du Conseil supérieur de la Navigation et des Pêches Maritimes

# Les Vainqueurs de la Mer

**HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA MARINE**

Un volume grand in 8°, illustré de 130 gravures documentaires.

Prix Broché. . . . . 10 fr. »
Relié toile, plaque et tranches dorées . . . . . 12 fr. »

**NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE** **Format in-8° raisin** (25×16²)
*(Chaque ouvrage est complet en un volume.)*

Prix : Broché . . . . . 4 fr. 50
Reliure toile, plaque, tranches dorées . . . 5 fr. 50

MATHILDE ALANIC
**Le Maître du Moulin Blanc**
Illustrations de MARCHETTI

A. SLIVITSKY
**Le Hallier aux Loups**
Illustrations de TZEYTLINE

BIBLIOTHÈQUE DES ENFANTS
*Petite édition de luxe illustrée avec gravures en couleurs*

**Don Quichotte de la Manche**
*Un volume*

**Voyages de Gulliver**
*Un volume*

Prix de chaque volume cartonné . . . . . 2 fr. »

GEORGES CAIN
Conservateur du Musée Carnavalet.

# LE LONG DES RUES

*Ouvrage orné de 124 illustrations et de plans anciens et modernes*

Un volume grand in-16. — Prix broché . . . . . 5 fr. »
En reliure artistique. . . . . 7 fr. »
En reliure d'amateur . . . . . 8 fr. 50

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

Librairie CH. DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, PARIS

LIVRES D'ÉTRENNES ILLUSTRÉS

R. KIPLING (Prix Nobel)

**LE LIVRE DE LA JUNGLE**

*Traductions de L. Fabulet et R. d'Humières, Illustrations de R. Reboussin.*

In-8 broché..... 10 » | Relié ..... 15 »

L'édition (Japon et Arches) de 80 exemplaires numérotés est épuisée.

Dr LAVAL

**LES CHAMPIGNONS D'APRÈS NATURE**

*Préface du P. Mangin. — 40 pl. en noir. — 6 pl. en couleurs.*

In-4 raisin, broché..... 15 » | Relié ..... 20 »

A. BERGET

**LE TEMPS QU'IL FAIT - LE TEMPS QU'IL FERA**

**Météorologie pratique**

*Nombreuses Illustrations.*

In-4 couronne, broché..... 10 » | Relié..... 15 »

H. BOURÉE

**DE LA SURFACE AUX ABIMES**

*Préface de S. A. S. le Prince de Monaco. — Photos noir et couleurs.*

**L'Océanographie vulgarisée**

In-4, broché..... 7 50 | Relié..... 10 »

ROMANS D'AVENTURES ENFANTINS

**Le Prince Mokoko**
*J. CHANCEL, Illust. de La Nézière.*
In-8, relié ..... 8 »

**Un Défi au Pôle Nord**
*E. SALGARI, Illust. de L. Amato.*
In-8 jésus, relié ..... 8 »

**Le Fils du Planteur**
*M. CHAMPAGNE, Illust. de Raynolt.*
In-8, relié..... 5 »

**Jacqueline Sylvestre**
*M. Epuy, Illust. de L. Burett.*
In-8 relié ..... 5 »

ALBUMS EN COULEURS à 3 fr. 90 cartonnés

**Le Ver Adam**
*G. LE CORDIER, Illust. de La Nézière.*

**"Môssieu Clown"**
*MONTFRILEUX, Illust. de Poussin.*

Revue mensuelle luxueusement illustrée, la meilleur marché

**La Science au XXe siècle**

Abonnement annuel : France, 10 francs ; Etranger, 12 francs.

Magazine illustré pour les enfants (garçons et filles)

**Saint-Nicolas**

*Illust. en noir et en couleurs.*
Paraît tous les jeudis.
Abonnt annuel : France, 10 f. ; Etranger, 12 f.
Avec supplt : France, 18 fr. ; Etranger, 20 fr.

NUMÉROS GRATUITS SUR DEMANDE

CATALOGUE COMPLET ADRESSÉ SUR DEMANDE

**Sté des Éditions LOUIS-MICHAUD, 168, Boul. Saint-Germain, PARIS**

**VIENT DE PARAITRE** **3 fr. 50**

ABEL HERMANT

# COUTRAS VOYAGE

**Roman inédit**

A la même librairie :

**Chronique du Cadet de Coutras**

**Coutras Soldat**

**Histoire d'un Fils de Roi**

**Les Renards**

OEuvres complètes d'**ABEL HERMANT**. — Édition définitive.

Chaque volume contient **deux romans** et un frontispice en héliogravure. Prix..... **5 fr.**

Déjà parus (2 vol ) :

**Souvenirs du Vicomte de Courpière** et **M. de Courpière marié**

**Ermeline ; Serge**

A la même librairie :

Charles DERENNES : **Le Miroir des Pécheresses**

Pierre VALDAGNE : **Les Leçons de Lisbeth Lottin**

## LIVRES D'ÉTRENNES

MAURICE RENARD

**LE PÉRIL BLEU**

***Roman fantastique***

Couverture en couleurs de GEO DORIVAL

Un volume broché ..... **3 50**

— relié demi-chagrin avec coins, tête dorée ..... **7 »**

GEORGES BEAUME

**POÈMES BLANCS**

***Anthologie pour jeunes gens et jeunes filles***

(du XVe siècle à nos jours)

Un volume broché..... **3 50**

— relié demi-chagrin avec coins, tête dorée ..... **7 »**

# ÉTRENNES 1913

LIBRAIRIE A AND
PARIS, 5, rue éres, 5,

*Nouveauté*

## HISTOIRE DE L'ART

publiée sous la direction de
ANDRÉ MICHEL

9e VOLUME

**La Renaissance en Allemagne et dans les Pays du Nord**

*296 Gravures, 6 Héliogravures hors texte*

Un volume gd in-8°, 516 pages, broché, **15** fr. ; — relié demi-chagrin, tête dorée, **22** fr.

8 VOLUMES précédemment parus:
**L'Art Pré-Roman.**
**L'Art Roman.**
**Formation et Expansion de l'Art Gothique.**
**Évolution de l'Art Gothique.**
**Le Style Flamboyant. Le Réalisme.**
**Les débuts de la Renaissance.**
**La Renaissance en Italie.**
**La Renaissance en France, en Espagne et en Portugal.**

Chaque volume, *Gravures, Héliogravures hors texte*, broché, **15** fr. ; — relié demi-chagrin, tête dorée, **22** fr.

LAVISSE et RAMBAUD

## HISTOIRE GÉNÉRALE

DU IVe SIÈCLE A NOS JOURS

Ouvrage complet en *12 volumes*.

**Les Origines** (395-1095).
**L'Europe féodale ; les Croisades** (1095-1270).
**Formation des Grands États** (1270-1492).
**Renaissance et Réforme ; les Nouveaux mondes** (1492-1559).
**Les Guerres de Religion** (1559-1648).
**Louis XIV** (1643-1715).
**Le Dix-huitième siècle** (1715-1788).
**La Révolution française** (1789-1799).
**Napoléon** (1800-1815).
**Les Monarchies constitutionnelles** (1815-1847).
**Révolutions et Guerres nationales** (1848-1870).
**Le Monde contemporain** (1870-1900).

Chaque volume in-8° raisin, broché . . . . . **16** fr.
Relié demi-chagrin, tête dorée. . . . **20** fr.

PETIT DE JULLEVILLE

## HISTOIRE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Ouvrage complet en *8 volumes*
avec 156 planches *hors texte* en noir et en couleurs.

**Moyen âge, des origines à 1500** (*1re partie*).
**Moyen âge, des origines à 1500** (*2e partie*).
**Seizième siècle.**
**Dix-septième siècle** (1601-1660).
**Dix-septième siècle** (1661-1700).
**Dix-huitième siècle.**
**Dix-neuvième siècle** (1800-1850).
**Dix-neuvième siècle** (1850-1900).

Chaque volume in-8° raisin, broché . . . . . **20** fr.
Relié demi-chagrin, tête dorée . . . . **25** fr.

PAUL GOUT

**Architecte en chef des Monuments Historiques**

## LE MONT-SAINT-MICHEL

*Histoire de l'Abbaye et de la Ville*
*Étude archéologique et architecturale des Monuments*

**470 gravures, 38 planches hors texte**

Les **2 volumes** ensemble, brochés . . . . . **50** fr.
Avec demi-reliure, tête dorée. . . . . **65** fr.

**Ouvrage couronné par l'Académie française et par l'Académie des Inscriptions : Prix Bordin.**

ÉMILE MÂLE

## L'ART RELIGIEUX DU XIIIe SIÈCLE EN FRANCE

In-4° carré (3e ÉDIT.), **190 gravures**, broché . **25** fr.
Relié demi-chagrin, tête dorée. . . . . **32** fr.

**Couronné par l'Académie des Inscriptions : Prix Fould.**

## L'ART RELIGIEUX DE LA FIN DU MOYEN AGE EN FRANCE

In-4° carré, **251 gravures**, broché . . . . . **25** fr.
Relié demi-chagrin, tête dorée. . . . . **32** fr.

**Couronné par l'Académie des Inscriptions : 1er Gd Prix Gobert**

**En vente chez les**

AND COLIN
éres, 5, PARIS

# ÉTRENNES 1913

*Nouveauté*

JUDITH GAUTIER
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

*Une Aventure coloniale au XVIII^e siècle :*

**L'INDE ÉBLOUIE**

(DUPLEIX - DE BUSSY - LA TOUCHE)

**8 Planches hors texte**

n volume in-8° écu, broché . . . . . **6** fr. »
vec reliure genre ancien. . . . . **8** fr. **50**

*Nouveauté*

HENRIETTE RÉGNIER
de l'Académie nationale de Musique et de Danse.

**L'HARMONIE ○ ○ ○ ○ ○ DU GESTE**

*Exercices de maintien et de grâce à l'usage des jeunes filles.*

Un volume in-4°, illustré, musique de Gluck, Grétry, Neveu, etc., relié pleine toile, fers spéciaux. **10** fr.

**ANTHOLOGIE D'ART**

par ALFRED LENOIR

-8° (19×28), **224 Planches**, broché. . . **7** fr. **50**
elié demi-chagrin. . . . . **12** fr. »
n portefeuille toile (planches séparées). **11** fr. »

**LE LIVRE DU FOYER**

par M^me A. MOLL-WEISS

n vol. in-8° écu, 534 pages, *300 figures, 20 tableaux*, relié toile . . . . . **5** fr.
Couronné par l'Académie française : Prix Montyon.

**DICTIONNAIRE ARMAND COLIN**

4500 gravures - 300 cartes

n vol. in-4°, relié toile rouge ou orange. . . **10** fr.
lié demi-chagrin, plats toile . . . . . **14** fr.

*Nouveautés*
*POUR LES ENFANTS*

**SI NOUS LISIONS**
**l'histoire de deux Enfants**
par MADELEINE VERMEIL
Illustration de *Vallette*
In-8°, couverture en couleur, cartonné . . . . . **2** fr.

MARCEL LEGAY

**CHANSONS A LA FAÇON D'ÉPINAL**

Texte de *Louis Tournayre.*
In-8°, illustré, couverture en couleur, cart. **1** fr. **25**

MAURICE BOUCHOR

Les plus belles Histoires à lire ou à faire lire aux Enfants :

**CONTES**

* *

**d'après la tradition populaire de divers pays de l'Europe**
In-16, broché, **1** fr. **50** ; — relié toile. **2** fr.

*Nouveautés*

**BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS**

NOUVEL
**La bonne Idée de l'Oncle Mathieu**
Illustration de L. COMTE

V. LABRUNDE
**L'Ange et les deux Démons**
Illustration de CARLÈGLE

aque volume in-18, illustré, broché, **2** fr. ; — relié toile, tranches dorées. . . . . **3** fr.

*Nouveautés*

**A PETITE BIBLIOTHÈQUE**

**Le Tourisme,** par G. SÉVRETTE
**Jeux et Jouets,** par A. PARMENTIER
volume in-8, illustré, br., **1** fr. **50** ; rel. toile, **2** fr. **10**

*Nouveauté*

**ROMANS POUR LES JEUNES FILLES**

**Les Chanteurs Florentins** ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ par JEAN BERTHEROY
Le volume in-18, br., **3** fr. **50** ; rel. toile, **4** fr. **50**

chez les Libraires

ÉTRENNES 1913 COLLECTION HETZEL

# LES CONTES DE PERRAULT

Préface de P.-J. STAHL — *Quarante grandes compositions de Gustave DORÉ*

Album in-folio, cartonné toile. . . . **26** fr. | Reliure d'amateur. . . . . **30** fr.

# PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

Volumes grand in-16 *illustrés*, brochés, **1** fr. **60** — Cartonnés toile, **2** fr. **25**

**P. PERRAULT**

## *Les Quatre Sous de Frédy*

**NOUVEAUTÉ 1913**

Dessins de GEORGE ROUX

AUSTIN. — Boulotte.
BEAULIEU (DE). — Mémoires d'un Passereau.
BERTIN (M.). — Voyage au Pays des Défauts.
CHATEAU-VERDUN (M. DE). — Monsieur Roro.
CHERVILLE (DE). — Histoire d'un trop bon Chien.
DECKER. — Jock et ses amis.
DETAILLE. — Les bonnes idées de Mlle Rose.
DIÉNY. — La Patrie avant tout.
DUMAS (A.). — La Bouillie de la comtesse Berthe.
DUPIN DE SAINT-ANDRÉ. — Petit Jean.
FEUILLET (Octave). — La Vie de Polichinelle.
FORNEL (E.). — Les Cousins Korpanof.
GÉNIN (M.). — Un petit Héros.
HARRADEN (B). — Après l'Orage.
HOHLER (E.). — Le Cadeau du cousin Lawrence.
LA BÉDOLLIÈRE (DE). — La Mère Michel et son chat.
LABRUYÈRE (M.). — Ma Première Traversée.
LEMONNIER (C.). — Hist. de 8 bêtes et d'une Poupée. — Les Joujoux parlants.
LERMONT. — Un honnête petit homme.
LE ROY (O.). — La bande Arlequin.
MAYNE-REID. — Les Exploits des jeunes Boërs. — Les Chasseurs de Girafes.
MOUANS. — Frisonne l'Engourdie. — La Maison blanche.
MULLER (Eug.). — Récits enfantins.
MUSSET (P. DE). — M. le Vent et Mme la Pluie.
PERRAULT. — Les Lunettes de Grand'Maman. — Les Exploits de Mario. — L'Aventure de Paulette.
SAND (G.). — Gribouille.
SILVA (DE). — Le Livre de Maurice.
STAHL (P.-J.). — Les Aventures de Tom Pouce. — Contes de la tante Judith. — La Famille Chester. — Une Affaire difficile à arranger.
VADIER (B.) — Rose et Rosette.
VERNE (Jules). — Un Hivernage dans les glaces.

# ALBUMS STAHL IN-8°

Cartonnés bradel, **2** francs. — Reliés toile, **4** francs.

**Bibliothèque de Mademoiselle LILI et de son Cousin LUCIEN**

**ÉTRENNES 1913**

## Mlle Lili à la Campagne

*Dessins de L. FRŒLICH — Texte par P.-J. STAHL*

**L. FRŒLICH**
**Les passe-temps de M. Lucien (Cerf agile. L'Ours de Sibérie).**
**La Journée de Mlle Lili.**
**Voyage de Mlle Lili autour du Monde.**
**Petites Sœurs et Petites Mamans.**
**Les Débuts de M. Jujules, à l'Ecole et aux Champs.**
**Le Royaume des Gourmands.**
**Au Clair de la Lune** (8 planches en couleurs). Ne se vend que cartonné bradel à **2** fr.

**J. GEOFFROY**
**L'Age de l'École** (Proverbes, fables et dictons en action).

**LALAUZE**
**Le Rosier du petit frère.**

**F. MEAULLE**
**Les Petits Robinsons de Fontainebleau.**

**G. ROUX**
**Museau, Rara et Cie.**

**TROJELLI**
**Alphabet musical de Mlle Lili** (8 planches en couleurs), par **BAUMANN**. Ne se vend que cartonné bradel à **2** fr.

**PREMIÈRES LECTURES DE L'ENFANCE**

## Les Animaux Célèbres, racontés par E. MULLER

*— Dessins de J. GEOFFROY —*

A. LANÇON
**LA FAMILLE MARTIN,** Histoire de plusieurs Ours
D'après M. GÉNIN

YAN' DARGENT
**LE ROBINSON SUISSE,** raconté par un PAPA
D'après R. WYSS

**POUR TOUS LES AGES**

**VICTOR HUGO. Œuvres complètes.** Édition *ne varietur*. 82 vol. in-18 à **2** fr.; reliés **3** fr. **50**

**ERCKMANN-CHATRIAN. Œuvres complètes :** ROMANS NATIONAUX — CONTES ET ROMANS POPULAIRES — CONTES ET ROMANS ALSACIENS — NOUVEAUX ROMANS NATIONAUX. Chaq. vol. gr. in-8°, illustré de 140 à 200 dessins, br. **10** fr.; cart. **13** fr.; relié **15** fr.

**E. LEGOUVÉ,** *de l'Académie française*. **Soixante Ans de Souvenirs.** 4 vol. in-18 à **3** fr. suivis d'un 5e volume (**3** fr.) : **Dernier Travail et Derniers Souvenirs**

ÉTRENNES 1913

**COLLECTION HETZEL**
PARIS (VIe), 18, rue Jacob

***VOLUMES IN-8 ILLUSTRÉS*** (Format grand raisin)
**Brochés 7 fr. — Cartonnés toile 10 fr. — Reliés 11 fr.**

ROMANS ET CONTES DE TOUS LES PAYS :

**BENTZON (Th.). — En France et en Amérique :** Geneviève Delmas. — Pierre Casse-Cou. — Yette. — La Rose Blanche, 103 illustrations par G. Roux, J. Geoffroy, Meyer et Philippoteaux. (Un volume.)

**STAHL (P.-J.). — Œuvres choisies :** Les Patins d'argent. — Histoire d'une famille américaine (Les Filles du docteur Marsch). — Les quatre peurs de notre Général. — 100 illustr. par E. Bayard, A. Marie, Th. Schuler (1 vol.).

**ANDRÉ LAURIE : A Travers L'Europe**

***La Vie de Collège dans tous les Pays*** 107 dessins de L. BENETT, MAILLART, PHILIPPOTEAUX, G. ROUX.

La Vie de Collège en Angleterre
Histoire d'un Écolier hanovrien
Axel Ebersen *(Le Gradué d'Upsala)*
Un Semestre en Suisse
Un volume

**Au delà des Mers : L'Oncle de Chicago. — Le Tour du Globe d'un Bachelier. — Autour d'un Lycée japonais.**

**DAUDET (A.).** — *Contes choisis.*
**ERCKMANN-CHATRIAN.** — *Histoire d'un Paysan.*
**LAURIE (André).** — *L'Héritier de Robinson.* — Les Chercheurs d'or de l'Afrique Australe : *Gérard et Colette, Le Filon de Gérard, Colette en Rhodésia.*
**LEGOUVÉ (E.).** — *La Lecture en Famille.* — *Nos Filles et nos Fils.* — *Une Élève de Seize ans.*
**NOUSSANNE (H. DE).** — *Le joyeux Rajah de Ramador.*
**PERRAULT (P.).** — *Fière Devise.* — *Autour d'un Secret.*
**SANDEAU (Jules).** — *La Roche aux Mouettes.* — *Mademoiselle de la Seiglière.*
**VERNE et LAURIE.** — *L'Épave du Cynthia.*
**VIOLLET-LE-DUC.** — *Histoire de l'Habitation humaine.*

***VOLUMES GRAND IN-8 ILLUSTRÉS***
Chaque volume, *Broché :* **10** fr. — *Cartonné :* **13** fr. — *Relié :* **15** fr.

**CLÉMENT (Charles).** Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci, avec une étude sur l'Art en Italie avant le XVIe siècle. 167 reproductions d'après les grands Maîtres.

**LAURIE (André).** Les Exilés de la Terre. Illustrations par George Roux.

**MALOT (Hector).** Sans famille (*Couronné par l'Académie*). Illustrations par E. Bayard.

**MAYNE-REID.** Aventures de Terre et de Mer. — Aventures de Chasses et de Voyages. 200 dessins dans chaque vol.

Chaque volume : *Broché :* **9** fr. — *Cartonné :* **12** fr. — *Relié :* **14** fr.

Alphonse **DAUDET**
**Histoire d'un Enfant**
**--- Le Petit Chose ---**
**Édition spéciale à la Jeunesse**

Hector **MALOT**
**Romain Kalbris**
TROIS ROMANS POUR TOUS
en un volume illustré de

R.-L. **STEVENSON**
**L'Ile au Trésor**
Adaptation par
**ANDRÉ LAURIE**

cent quarante-cinq dessins par É. BAYARD — PHILIPPOTEAUX — G. ROUX

A. RAMBAUD
**L'Anneau de César**
Souvenirs d'un soldat de Vercingétorix
(*Couronné par l'Académie*)
80 dessins par George Roux.

JULES VERNE
**Les Voyages Extraordinaires**
(*Couronnés par l'Académie*)
26 romans formant chacun un volume.
34 romans réunis par 2 pour former un volume.

**ENVOI FRANCO DE TOUTE DEMANDE ACCOMPAGNÉE DE SON MONTANT**

**ÉTRENNES 1913** **COLLECTION HETZEL**

**VOLUMES IN-8 ILLUSTRÉS (Format jésus)**

**NOUVEAUTÉ 1913**

*Broché :* **4** fr. **50**
*Cartonné toile :* **6** fr.

E. J. FAIX

# A·B·C· DES TRAVAUX MANUELS

MENUISERIE-DÉCOUPURE-SCULPTURE-MODELAGE
TOUR-SERRURERIE

Un volume **411 dessins et figures**

**GUIDE A L'USAGE DES AMATEURS**

**Verne (J.).** Choix de Voyages extraordinaires *Voir page précédente*

*Format Cavalier*

**Breton (E.).** Cousine Alice. | **Busnach (W.).** Le petit Gosse. (Couronné par l'Académie) | **Viollet-Le-Duc.** Histoire d'un Dessinateur.

(Format raisin) **NOUVEAUTÉ 1913**

**Chaque Volume**
Broché **5.60**
Cartonné toile **8** francs

J. MADSEN **Histoire d'un Foyer**

Adaptation par **M. GAY** — *Illustrations par* GEORGE ROUX

**Barbier (M.-J.).** *Contes Blancs.* — *Bempt* (avec musique).
**Boissonnas (B.).** *Une Famille pendant la Guerre 1870-1871* (couronné).
**Bonnefont (A.).** *L'Art dans la famille.* Aquarelle. — Pastel. — Peinture. — Céramique. — Modelage. — Sculpture. — Marqueterie. — Fleurs artificielles. — Collections d'histoire naturelle. — Musique. — Théâtre à la maison. — Photographie. — 150 dessins.
**Dauzat et Loudemer.** *En Vacances : A la montagne et à la mer.*
**Desnoyers.** *Avent. de J.-P. Choppart.*
**Dubois (F.).** *La Vie au Continent noir.*
**Gennevraye.** *Les petits Robinsons de Roc-Fermé.*
**Laprade (V. de).** *Le Livre d'un Père.*
**Laurie (A.).** *La Vie de collège dans tous les temps et dans tous les pays.* Une année de Collège à Paris. — Mémoires d'un Collégien. — L'Escholier de Sorbonne. — Tito le Florentin. — Mémoires d'un Collégien Russe. — L'Ecolier d'Athènes
**Legouvé (E.).** *Épis et Bleuets.*
**Lermont (J.).** *Trois âmes vaillantes.*
**Perrault (P.).** *En droite ligne.*
**Sandeau (J.).** *La petite Fée du Village.* — *Madeleine.*
**Stahl (P.-J.).** *Maroussia* (couronné.)

ÉTRENNES 1913 COLLECTION HETZEL

# Les JULES VERNE (Œuvres complètes)

# Voyages Extraordinaires

*Couronnés par l'Académie française*

VOLUMES Grand in-8 illustrés à 35 à 60 Dessins

Le Secret de Wilhelm Storitz
Hier et Demain (Contes et Nouvelles).
La Chasse au Météore
Le Pilote du Danube
L'Invasion de la Mer
Le Phare du bout du Monde
Le Château des Carpathes
Claudius Bombarnac
Sens dessus dessous
Le Chemin de France
Robur le Conquérant
Un billet de Loterie
Cinq semaines en Ballon.
Voyage au Centre de la Terre
Les Cinq cents millions de la Bégum
Les Tribulations d'un Chinois en Chine
Face au Drapeau
Clovis Dardentor
De la Terre à la Lune
Autour de la Lune
Aventures de 3 Russes et de 3 Anglais
Une Ville flottante
Les Indes-Noires
Le Chancellor
L'Étoile du Sud
L'Archipel en feu
L'École des Robinsons
Le Rayon vert
Le Village aérien
Les Histoires de Jean-Marie Cabidoulin
Le Tour du Monde en 80 jours
Le Docteur Ox
Maître du Monde
Un drame en Livonie

Chaque volume, broché : **4** fr. **50**. — Cartonné toile : **6** fr.
Deux romans réunis en un volume, broché : **9** fr. — Cartonné toile : **12** fr. — Relié : **14** fr.

75 à 100 DESSINS

Les Naufragés du « Jonathan »
L'Agence Thompson and Cº
Aventures du Capitaine Hatteras
Bourses de Voyage
Un Capitaine de 15 ans
César Cascabel
Deux ans de Vacances
Famille sans nom
Les Frères Kip
Hector Servadac
L'Ile à Hélice
Vingt mille lieues sous les Mers
La Jangada
Kéraban le Têtu
Nord contre Sud
La Maison à vapeur
Le Sphinx des Glaces
Maître Antifer
Michel Strogoff
Mrs Branican
Le Pays des Fourrures
P'tit Bonhomme
Seconde Patrie
Le Superbe Orénoque
Le Testament d'un Excentrique
Le Volcan d'Or

Chaque volume : **9** fr. — Cartonné toile : **12** fr. — Relié : **14** fr.

113 à 177 DESSINS

Les Enfants du Capitaine Grant — L'Ile mystérieuse — Mathias Sandorf

Chaque volume : **10** fr. — Cartonné toile : **13** fr. — Relié : **15** fr.

ÉDITIONS ET PUBLICATIONS **JULES TALLANDIER**
75, Rue Dareau, PARIS (XIVe Arrt)

*VIENT DE PARAITRE* Tome 1er de

# Trente Ans d'Histoire

## 1871-1900

par le Lt-Colonel **ROUSSET**, Ancien Député

**C'est la période pendant laquelle la France s'est relevée dans un admirable sursaut d'énergie, une prodigieuse manifestation de sa vitalité. Pendant ces trente ans, il y a la lutte des partis, la conquête de tout un empire colonial, la transformation presque complète de notre vie et de nos habitudes par les immenses progrès réalisés dans toutes les branches de l'activité française.**

**L'historien en même temps que littérateur, l'homme politique en même temps que soldat qu'est l'auteur, le Lt-Colonel ROUSSET évoque ces trente années dans un style clair, imagé, vigoureux et vivant. Le lecteur revit les trente années, comprend les faits, les événements et retrouve les hommes qu'il a connus ou ceux dont le nom reste attaché à l'histoire de cette période qui a fait une France nouvelle.**

**Les artistes, dont les œuvres illustrent l'ouvrage, sont tous des maîtres, et leurs peintures, empruntées à des musées ou à des collectionneurs avisés, sont la reproduction des scènes, des faits les plus importants de la vie civile et militaire survenus entre 1871 et 1900.**

**L'illustration de l'ouvrage constitue un commentaire en action du texte déjà si remarquablement vivant par lui-même du Lt-Colonel ROUSSET.**

## PRIX FORFAITAIRE DE SOUSCRIPTION

### MODE DE PUBLICATION

L'ouvrage, imprimé sur très beau papier couché, en caractères neufs, forme trois beaux volumes de format in-4° (0.325 × 0.25), semblables à celui de l'*Histoire de la Guerre Franco-Allemande*, du même auteur.

Il y aura environ 1200 illustrations très soignées dans le texte et au minimum 60 **PLANCHES** tirées en hors texte, en **camaïeu** ou en **couleurs**.

**LE TOME PREMIER EST PARU ET LIVRÉ TOUT DE SUITE.**

Le prix de l'ouvrage complet (3 volumes) est fixé pour les personnes qui enverront leur souscription avant le **31 Décembre prochain**, à :

**40** fr. les trois volumes brochés.
**58** fr. les trois volumes en reliure de bibliothèque ou en chagrin avec plats toile.

**PAYABLES :**

**2 fr. 50** par mois pour l'exemplaire broché — Soit **16 Mois de CRÉDIT**
**3 francs** » par mois pour l'exemplaire relié — Soit **20 Mois de CRÉDIT**

*Recouvrement sans frais par la poste tous les deux mois. Soit 5 ou 6 francs chaque fois.*

***Ces prix de souscription ne sont valables que jusqu'au 31 Décembre.***

**AUGMENTATION DE PRIX LE 1ER JANVIER 1913**

**BULLETIN de SOUSCRIPTION**

Recopier ou remplir et détacher le bulletin ci-contre et le remettre à son libraire ordinaire ou l'adresser à l'éditeur Jules TALLANDIER, 75, Rue Dareau, PARIS.

*Veuillez inscrire M* .....

*Demeurant à* ..... *Rue* .....

*Département* ..... *Gare* .....

*à un exemplaire de* **Trente Ans d'Histoire**, *par le Lt-Colonel ROUSSET, que je désire recevoir :*

(1) { **Broché**, *au prix de* **40** *francs, payables* **5** *francs tous les 2 mois,*
**Relié**, *au prix de* **58** *francs, payables* **6** *francs tous les 2 mois.*

*Je m'engage à payer le premier versement à la réception du tome premier et le complément au moyen des recouvrements d'égale somme qui me seront présentés sans frais tous les deux mois.*

*A* ..... *le* ..... *19*

(1) Rayer la ligne inutile. SIGNATURE

On souscrit chez tous les Libraires et chez l'Editeur **JULES TALLANDIER**, 75, Rue Dareau, PARIS.
*Prospectus détaillé et illustré envoyé franco sur demande.*

Librairie HACHETTE & Cie, 79, Bd. St-Germain, PARIS

# 1913

# PARIS-HACHETTE

## LE MEILLEUR MARCHÉ

## DE TOUS LES ANNUAIRES

3 fr. 75

3 fr. 75

## LE SEUL ANNUAIRE MONDAIN

## *QUI DONNE EN PLUS*

**DES ADRESSES MONDAINES LES ADRESSES DE**

# TOUS LES COMMERÇANTS

***INDUSTRIELS, PROFESSIONS LIBÉRALES, ADMINISTRATIONS, ETC.***

**PERMETTANT DE RETROUVER INSTANTANÉMENT**

**L'ADRESSE D'UN FOURNISSEUR, L'INDICATION D'UNE SPÉCIALITÉ, etc.**

**ÉDITION SIMPLE**

COMMERCE, INDUSTRIE
ADRESSES MONDAINES

*Brochée* **3** *fr.* **75** ; *cartonnée* **5** *fr.* ; *reliée* **7** *fr.* **50**

**ÉDITION COMPLÈTE**

**Contenant en plus 2 listes d'adresses :**
1° Professions par ordre alphabétique,
2° Adresses par Rues et par Maisons.

*Cartonnée* **10** *fr.* ; *toile grise* **11** *fr.* **50** ; *reliée* **15** *fr.*
**Grand Luxe,** *sur papier indien, reliée maroquin :* **25** *fr.*

Librairie HACHETTE et Cie, 79, Boulev. Saint-Germain, Paris

NOUVELLE COLLECTION à l'usage de la Jeunesse
1re Série : in-8 jésus : Br., 3 fr. ; Cart., 6 fr.
Le Fils du Naufragé, par De Charlieu, illustré de 49 gravures.

# ÉTRENNES ✣ HACHETTE & Cie

79 boulevard Saint-Germain, Paris

Bibliothèque des Écoles et des Familles
NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

ALBUMS en COULEURS Format in-4, avec gravures en couleurs et en noir.
Buster Brown recommence, 3 fr. — Ardant le Chevalu, par Jean Verne, 3 fr. — Black et ses Amis, Poppy l'Espiègle, par Cecil Aldin, 3 fr.

DERNIERS VOLUMES PARUS : 1re Série : br., 3 fr. ; cart., 4 fr. 60 ; Le Trésor Maudit du Palais Rouge, par G.-G. Toudouze ; Sur les Confins du Maroc, par L. Boussenard ; Disparu ! Histoire d'un Enfant perdu, par Albert Cim ; Aventuriers Célèbres, par G. de Glouvet. — 2e Série : br., 2 fr. 60 ; cart., 3 fr. 90 ; Le Chien de Serloo Kolmès, par J. Jacquin et A. Farre. — Nouvelle Série : br., 3 fr. ; cart., 4 fr. ; Dernières Inventions, Dernières Découvertes, par Daniel Bellet.

**Portraits Antiques**
Par Antoine HEKLER
Un volume in-4 illustré de 518 reproductions. Cartonné toile pleine, 40 fr.

**LES FABLES D'ÉSOPE**
*Illustrées en couleurs et en noir* par Arthur RACKHAM
Un volume in-4, sur Japon.... 70 fr. ; sur velin.... 35 fr.

**Sandro Botticelli**
Par Adolphe-Paul OPPÉ
Un volume in-4, illustré de 25 planches en couleurs tirées hors texte, cartonné toile, 25 fr.

**LA PEINTURE**
*Les Divers Procédés, Les Maladies des Couleurs, Les Faux Tableaux*
Par Ch. MOREAU-VAUTHIER
Un vol. in-8, illustré, br., 10 fr. ; cart., 15 fr.

**J. E. HEINSIUS (1740-1812)**
PEINTRE DE MESDAMES DE FRANCE
Par Ch. OULMONT
*Illustré de 3 reproductions en couleurs et de 83 reproductions en noir*
Un volume in-4, broché, 60 fr. ; relié parchemin, 70 fr.

**Madame Royale**
Par Ernest DAUDET
Un volume in-8, illustré de 16 planches tirées hors texte, br., 15 fr. ; cart. toile, 20 fr.

**ISABELLE D'ESTE**
Marquise de Mantoue
Par Julia CARTWRIGHT (Mrs. Ady)
*Adapté de l'anglais par Mme H. SCHLUMBERGER*
Un vol. in-8, illustré, br., 15 fr. ; cart., 20 fr.

**LE PRINCE IMPÉRIAL**
*(Souvenirs et Documents, 1856-1879)*
Par Augustin FILON
Un volume grand in-4, illustré de 48 planches hors texte, broché, 20 fr. ; relié, 30 fr.

**Mission Marchand**
JOURNAL DE ROUTE du Docteur J. ÉMILY
*Illustrés de 112 gravures tirées hors texte et d'une carte en couleurs.*
Un volume in-8, br., 20 fr. ; cart. toile, 25 fr.

COLLECTION ARS UNA
**Histoire générale de l'Art**
**ÉGYPTE**
Par M. G. MASPERO
*Ouvrage illustré de 1 planches en couleurs et de 565 gravures en noir.*
Un vol. in-16, relié toile ters spéciaux, 7 fr 50

**Les Merveilles du Monde**
*LES PRODIGES DE LA NATURE*
*LES CRÉATIONS DE L'HOMME*
*Illustrées de 20 planches en couleurs et de 700 photographies en noir*
Un vol. grand in-4, broché, 20 fr. ; cartonné, 25 fr. ; relié, 30 fr.

**BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE**
Chaque vol. format in-16, br., 2 fr. 25. Cartonné en percal., tr. dor., 3 fr. 50
Le Commandant Rabat-Joie, par Mme Chéron de la Bruyère.
Le Château de Grand'Mère, par Mlle G. du Planty.

**Aux Camps Turco-Arabes** Par G. RÉMOND
Un vol. in-8, illustré de 60 gravures hors texte, broché, 10 fr. ; relié, 15 fr.

**AU PÔLE SUD** — Par Roald ADMUNDSEN —
*Adapté du norvégien par Ch. RABOT*
Un volume in-8, illustré de 72 planches hors texte, br., 20 fr. ; rel., 25 fr.

**PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE**
Chaque vol. format in-16, br. 3 fr. 50 ; cart. percal., tr. dor., 5 fr.
Feuilles mortes, par Jacques Morel ; La voix qui accuse, par Brada.

Nouvelle Collection des Classiques de l'Art. **Holbein — Watteau**
L'ŒUVRE ENTIER DE CHAQUE MAÎTRE
Chaque volume in-8, cartonné toile, ters spéciaux. 12 fr, 10 fr
Reliure amateur, 14 fr. 50, 12 fr. 50.

**Petites Filles du Temps Passé** Par J. JACQUIN *Illustrations de K. VINCENT*
Un volume in-8, illustré de 12 planches en couleurs et de 60 en noir, broché..... 7 fr. 50 ; cartonné toile pleine..... 10 fr

**ONDINE**
Par de La MOTTE-FOUQUÉ
*Illustrations en couleurs d'A. RACKHAM*
Un volume in-8, cartonné toile..... 12 fr.

**Les papiers posthumes du Pickwick-Club**
Par Ch. DICKENS
*Illustrations en couleurs de Cecil ALDIN*
Un volume in-8, cartonné toile pleine..... 25 fr.

**Les Châteaux de France**
Par J. de FOVILLE et A. Le SOURD
Un volume petit in-8, illustré de 400 gravures et de 86 cartes en noir, relié peau pleine, 15 fr.

**Siegfried et le Crépuscule des Dieux**
Par R. WAGNER
*Illustrés par A. RACKHAM* Un volume in-8, cartonné toile, 25 fr.

**HISTOIRE DE FRANCE**
*Des Origines à la Révolution* Par E. LAVISSE
18 volumes grand in-8, brochés..... 135 fr ; reliés..... 205 fr.

**LE JOURNAL DE LA JEUNESSE**
*Nouveau Recueil hebd. ill. pour Enfants de 10 à 15 ans* ANNÉE 1912
Chaque année, br. en 2 vol., 20 fr. ; rel., 26 fr. — Abonnements : France Un an, 20 fr. ; Six mois, 10 fr. — Etr. (un. p.) : Un an, 22 fr. ; Six mois, 11 fr.

**MON JOURNAL**
*Recueil hebdomad. illustré pour les Enfants — Le Numéro : 15 cent.*
28e ANNÉE 1911-1912
ABONNEMENTS
1 vol. in-8, illustré de nomb. grav. en cout. et en noir : br., 8 fr ; cart., 10 fr.
France : Un an 8 fr. ; 6 mois, 4 fr. 50
Etr. (u. p.) : Un an, 10 fr. ; 6 m., 5 fr. 50

**LECTURES POUR TOUS**
Revue Universelle Populaire illustrée — *14e Année 1911-1912*
Un magnifique vol. de plus de 1100 pages, illustré de 1200 grav. Relié, 9 fr.
*La Livraison : 50 centimes*
Abonnements { Un an . . Paris, 6 fr. » Départ., 7 fr Étr., 9 fr. / Six mois . Paris, 3 fr. 50 Départ., 4 fr. Étr., 5 fr.

*18e Année* NOUVELLE SÉRIE *Année 1912*
**LE TOUR DU MONDE**
JOURNAL des VOYAGES et des VOYAGEURS
Année 1912, illustrée de 600 grav. : Brochée en vol., 25 fr ; Reliée, 32 fr. 50
Abn France, un an, 26 fr. ; 6 m., 14 fr. ; Un. post., un an, 28 fr. ; 6 m., 15 fr

**LA VIE HEUREUSE**
*REVUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE* — 12e ANNÉE
Le Numéro 50 centimes (Paraît le 15 de chaque mois)
Abonnements { Paris et Départ. Un an. 7 fr. — Six mois. 4 fr. 50 / Etranger . . . . Un an 9 fr. — Six mois. 5 fr. 50

**LA MODE PRATIQUE**
*21e Année*
Revue de la Famille, publiée sous la Direction de Mme C. de BROUTELLES
Le N° 25 cent. av. 1 pl. en coul. ; 50 cent. av. 2 pl. en coul. ou 1 patron
104 patrons découpés par an
Abonnements (1re édition). Un an : Paris, 12 fr. ; Départ., 14 fr. ; Étr., 17 fr.

**LA CORBEILLE A OUVRAGE** *Journ. bim. publié sous la Dir. de Mme C. REYMOND* ABONNEMENTS : (16 pages) France, Un an 9 fr. Union postale. 10 fr. *Ce Journal lui-même décalquable.*

**Paris-Hachette**
*Tous les Annuaires en un seul*
17e ANNÉE — 1913
Édition simple
Br., 3 fr. 75 ; cart., 5 fr. ; rel., 7 fr. 50
Édition complète
Cartonné, 10 fr. ; relié, 15 fr.

**LA VIE A LA CAMPAGNE**
Bi-mens. PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. A. MAUMENÉ Bi-mens.
Abonnement { FRANCE. . . Un an, 20 fr. ; Six mois, 11 fr. ; Trois mois, 6 fr. / ETRANGER . Un an, 28 fr. ; Six mois, 15 fr. ; Trois mois, 8 fr.
*Le Numéro, 1 fr. ; Etranger, 1 fr. 25 (Un nº spécimen, 25 c.)*

**Jardins et Basses-Cours** | **Agriculture-Élevage**
Le N°, 15 c. Luxe, 25 c. Bi-mens. | Le N°, 15 c Luxe, 25 c. Bi-mens.
UN AN 3 fr., ETRANGER 4 fr. — Edit. de Luxe, 5 fr. ETRANGER, 7 fr.
Abonnements couplés . France, 5 fr. ; 9 fr. — Etranger, 7 fr. ; 14 fr.

**ALMANACH HACHETTE**
20e ANNÉE — 1913
Édition simple
Broché, 1 fr. 50 ; cart., 2 fr. ; rel., 3 fr.
Édition complète
de 624 p., cart., 3 fr. 50 ; rel., 4 fr. 50

Librairie HACHETTE et Cie, 79, Boulev. Saint-Germain, Paris

ROALD AMUNDSEN

# AU PÔLE SUD

## EXPÉDITION DU "FRAM" 1910 - 1912

ADAPTÉ DU NORVÉGIEN
PAR M. CH. RABOT

**Ouvrage illustré**
**de 125 Gravures et d'une Carte tirées hors texte**

*Enfin le Pôle Sud a livré son secret ! Le voile qui recouvrait les problèmes antarctiques est déchiré. Le Norvégien Amundsen a fait le dernier pas vers la solution de la dernière énigme géographique et pénétré au cœur de l'immense continent austral jusque-là inconnu.*

*Comment l'audacieux explorateur avait-il préparé et organisé sa campagne? Au prix de quels efforts et de quelles difficultés a-t-il acheté cette glorieuse conquête ? Quels moyens lui ont assuré le succès là où tant d'autres avaient échoué? Quels résultats sont désormais acquis à la science par ce magnifique exploit de l'énergie humaine ? C'est ce qu'Amundsen lui-même nous apprend dans ce volume qui évoque à nos yeux les journées les plus dramatiques de la victorieuse expédition et qu'illustrent une profusion de photographies du plus saisissant intérêt.*

Un magnifique volume in-8, cartonné. . . **25** fr. — Broché. . . **20** fr.

Librairie HACHETTE et Cie, 79, Boulev. Saint-Germain, Paris

RENÉ WALTZ

MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

LAMARTINE

ŒUVRES CHOISIES

*PROSE*

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

*EN VENTE*

LAMARTINE

ŒUVRES CHOISIES

*POÉSIE*

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

M. et G. BRAUNSCHVIG

NOTRE ENFANT

*JOURNAL D'UN PÈRE ET D'UNE MÈRE*

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

# LIVRES NOUVEAUX

### LES CHANTEURS FLORENTINS,
par **Jean Bertheroy**.

Réunis en un volume, *Les Chanteurs florentins* et *l'Enfant Septentrion* sont deux courts romans, aussi divers que possible par l'inspiration, le sujet et le cadre. Le premier appartient à ce genre poétique dans lequel Mme Jean Bertheroy compte déjà de nombreux succès; il évoque Florence à l'époque de Botticelli, c'est-à-dire la vision la plus exquise qui puisse séduire l'écrivain et le lecteur. *L'Enfant Septentrion* nous reporte au Premier Empire, et nous plonge dans la grande mêlée héroïque qui ensanglanta l'Europe. Livre varié et charmant.

### LES EMBARRAS DE L'ALLEMAGNE,
par **Georges Blondel**.

L'Allemagne est inquiète; la conviction qu'elle a de son excellence manque de sérénité. Sa volonté de puissance rencontre des obstacles dans son sol, dans son organisation politique, et aussi des limites dans l'appétit immodéré de jouissance qui se développe parmi toutes les classes. Le bref livre de M. Blondel est informé; mais il conserve le décousu des conversations, des articles de journaux, des brochures qu'il résume. Ce n'est qu'une esquisse d'un grand sujet.

### AU PAYS DES MYSTÈRES,
par **Albert Le Boulicaut.**

« Il n'est plus permis à la France d'oublier qu'elle est une des plus grandes puissances islamiques du monde. » Ces paroles de M. Hanotaux, que le livre porte en épigraphe, sont plus vraies et plus pressantes que jamais. L'opinion publique doit se préoccuper du sort de nos colonies musulmanes : des ouvrages comme celui de M. Albert Le Boulicaut, sont destinés à lui en donner le goût et à lui en inspirer le souci. Voyageur entreprenant et simple chroniqueur, il ne s'adresse pas aux diplomates ni aux ethnographes; il écrit pour notre édification à tous.

### UNE FAMILLE PENDANT LA GUERRE ET LA COMMUNE,
Lettres publiées par **André Delaroche-Vernet**.

« Ces lettres, nous dit M. Delaroche-Vernet, racontent, presque au jour le jour, ce qui a été vu et pensé dans une famille de Parisiens placés, par les circonstances et par leur situation, dans des conditions qui leur permettaient de voir quelquefois un peu plus loin et un peu plus nettement que d'autres ». On n'y trouvera sans doute pas de détails nouveaux sur les événements de l'Année terrible; mais il y a une autre révélation qui compte pour l'historien, c'est celle des sentiments et des souffrances que connurent les témoins de ces événements.

### IDÉES PARAMÉDICALES ET MÉDICO-SOCIALES,
par le Dr **Grasset**.

Il y a sans doute quelque sourire dans ce titre : mais n'est-il pas exact que la médecine en vient à agiter toutes les questions, à se mêler de tous les problèmes? et en définitive qu'est-ce qui n'est pas du ressort de la « paramédecine » et de la médico-sociologie? Nul ne se plaindra que le Dr Grasset nous dise son avis, non seulement sur des sujets purement médicaux, mais même sur les rapports de la science et de la morale, sur la portée sociale de l'Évangile et sur un demi-fou de génie, Auguste Comte.

### MARTHE ROUCHARD, FILLE DU PEUPLE,
par **Marc Elder**.

C'est un roman mouvementé, dru, vigoureux, aux personnages multiples et dont l'action s'accuse fortement. Il débute par un tableau des milieux populaires que l'auteur a observés de près, avec une remarquable précision d'analyse. Ensuite le caractère de l'héroïne se développe et s'affirme, à mesure que la fille du peuple, adaptée sans effort à la société nouvelle où le mariage l'a transplantée, devient une Parisienne élégante, un peu perverse et d'un égoïsme délicieux. Étude de femme, en même temps qu'étude sociale, *Marthe Rouchard* offre un double intérêt, psychologique et romanesque à la fois.

### A TRAVERS L'INDE,
par le capitaine **Claude-Lafontaine**.

L'auteur a choisi quelques étapes caractéristiques : Bombay, où l'on devine, dès l'arrivée, l' « âme ardente, chaude, de l'Inde toute proche, inaccessible encore »; Ahmedabad, où jacasse et s'agite « toute une extraordinaire population des Mille et une Nuits »; Jeypore, dans le Radjpootana, qui évoque les légendes radieuses du Ramayana; Amritsar, la Rome des Sikhs, la Mecque des Khalsa; Delhi, qui résume l'histoire du nord de l'Inde; Lahore, où éclate le contraste entre la ville anglaise nette et soignée, et la ville indigène; Bénarès, la ville sainte; Calcutta, Pondichéry. De ce voyage, le lecteur emporte une troublante et forte impression.

### CRISTOBAL LE POÈTE,
par **John-Antoine Nau**.

Le livre de M. John-Antoine Nau, où se retrouvent ses habituelles qualités d'humour et de verve satirique, appartient à la série des Enfances. Après l'enfance de Poil de Carotte, voici l'enfance de Cristobal le Poète, né « en Alger », poussé un peu comme une herbe de la rue dans les quartiers populeux et grouillants de la ville. Du pittoresque et une philosophie savoureuse.

# LA REVUE DE PARIS

*85bis, faubourg Saint-Honoré*

**Paraît le 1er et le 15 de chaque mois**

---

**PRIX DE L'ABONNEMENT**

| | UN AN | SIX MOIS | TROIS MOIS |
|---|---|---|---|
| PARIS | 48 » | 24 » | 12 » |
| SEINE ET SEINE-ET-OISE | 51 » | 25 50 | 12 75 |
| DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES | 54 » | 27 » | 13 50 |
| ÉTRANGER (UNION POSTALE) | 60 » | 30 » | 15 » |

---

*On s'abonne aux bureaux de la* Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone 516-20), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

*Sans aucuns frais supplémentaires, la* Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

---

*Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.*

---

*Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la* Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

---

*Les annonces sont reçues aux bureaux de la* Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

---

*La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la* Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

---

*La première* Table Décennale *(1894-1903) est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50 *c*

---

PAUL BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.